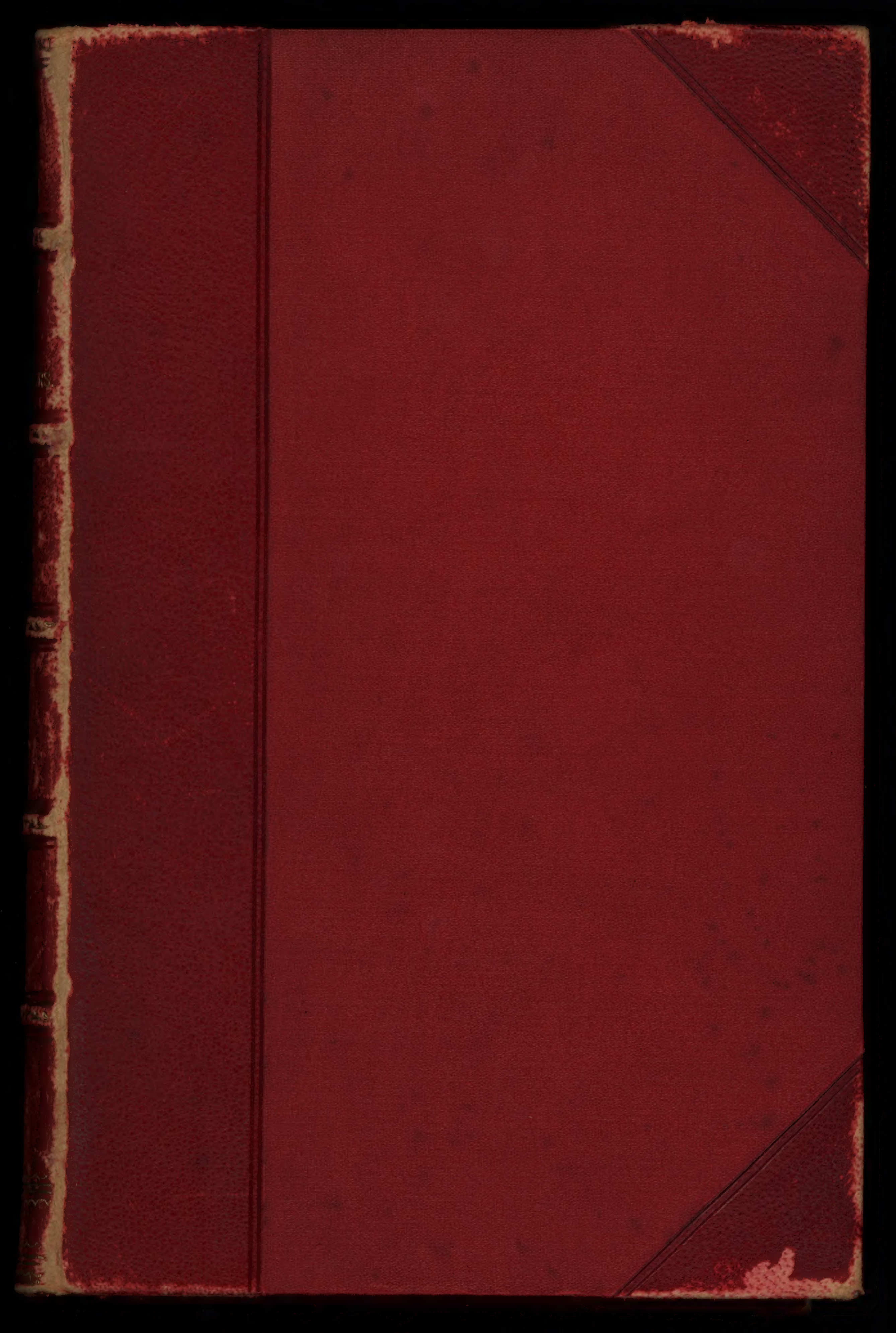
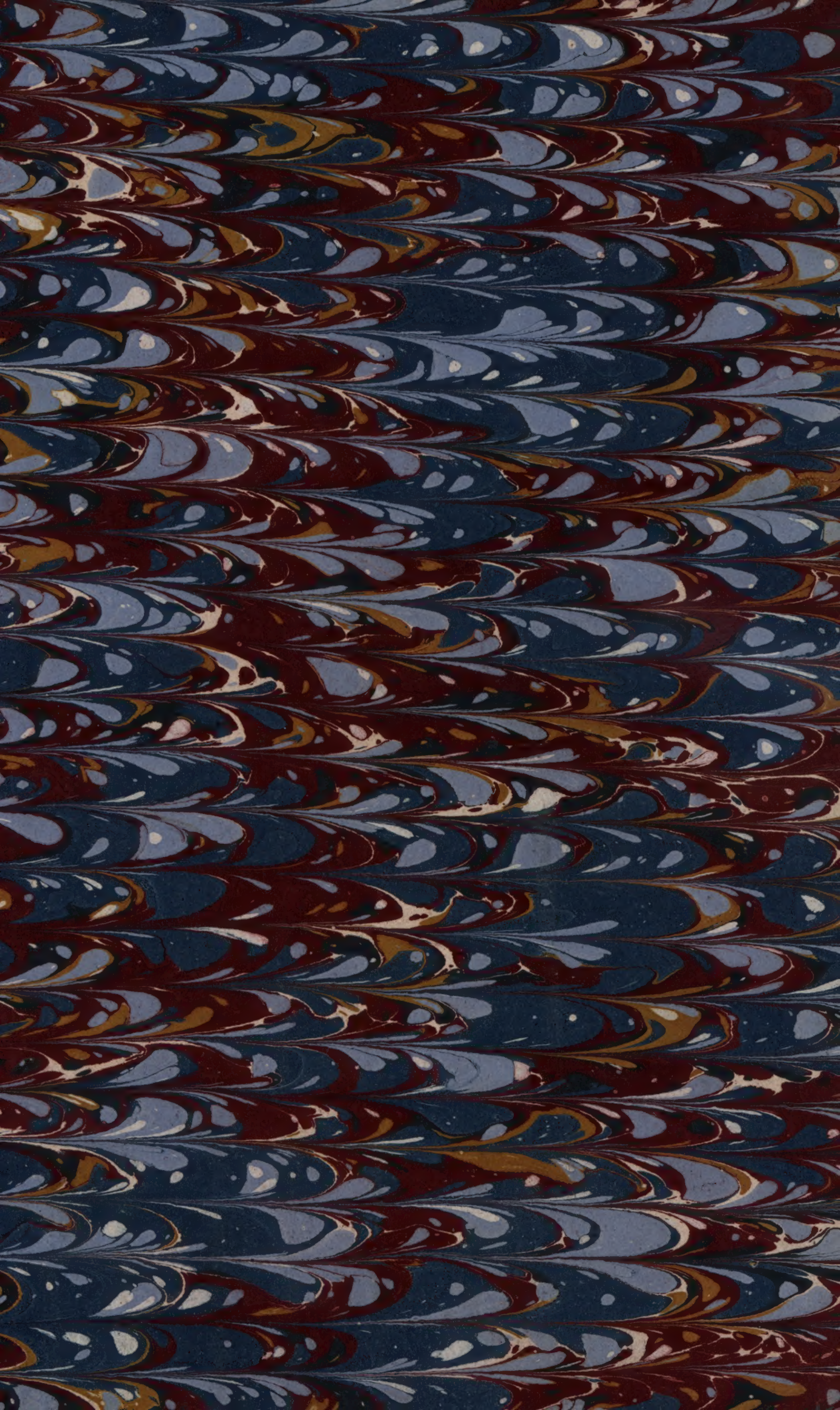



VINCIT
OMNIA
VERITAS
Albert Morson.






BOUND BY

LE LIVRE

DES

COLLECTIONNEURS

Pour les rectifications et communications diverses, s'adresser à M. A. Maze-Sencier, à Paris, 33, rue du Cherche-Midi, ou au château de Bosctheroulde, par Monville (Seine-Inférieure).

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, 5, RUE DE LUCÉ, A TOURS.

LE LIVRE

DES

COLLECTIONNEURS

PAR

Alph. MAZE-SENCIER

ANCIEN INSPECTEUR DES MUSÉES DE SAINT-ÉTIENNE (LOIRE) ET FONDATEUR
DU MUSÉE DE CÉRAMIQUE DE CETTE VILLE

**Les Ébénistes.
Les Ciseleurs-bronziers.
Les Tabatières. — La Dinanderie.
L'Horlogerie. — La Céramique. — Les Peintres
en miniature. — Les Sculpteurs en ivoire. — Les Terres cuites
Les Modeleurs en cire. — Bagard, de Nancy. — Bonzanigo
et son école. — Les Jarretières. — Les Boutons
d'habit. — Les Boîtes à mouches. — Les Éventails.
Les Autographes. — Les Timbres-poste.
Etc., etc.**

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD
VEUVE HENRI LOONES, SUCC[r]
6, RUE DE TOURNON, 6

M DCCC LXXXV

PRÉFACE

Le *Livre des Collectionneurs* est le fruit d'innombrables recherches; écrit pour les amateurs, il leur fournira des renseignements de toutes sortes, qu'ils trouveraient péniblement ailleurs. Après la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, les deux grandes sources où nous avons le plus puisé sont le Ministère des Affaires étrangères et les Archives nationales.

Aux archives du Ministère des Affaires étrangères, nous sommes le premier qui ayons eu la bonne fortune de dépouiller les quelque soixante in-folios manuscrits des *Pierreries et Présents du Roi.* Ces registres comprennent la *Porcelaine de Sèvres,* les *Tapisseries,* les *Armes,* les *Couteaux,* l'*Orfèvrerie,* les *Tabatières,* les *Boîtes à portrait,* les *Montres,* les *Miniatures,* les *Cannes,* les *Boucles de souliers,* les *Boutons d'habit,* les *Bagues,* les *Navettes,* les *Tablettes* ou *Souvenirs,* etc.

En suivant l'ordre des dates, nous mentionnons à ces divers chapitres tous les présents faits au nom du Roi par l'intermédiaire du Ministère des Affaires étrangères, depuis

1668 jusqu'en 1786. Dans ces documents historiques, absolument inédits, nous voyons défiler pendant plus d'un siècle les membres du corps diplomatique, auxquels viennent se joindre des célébrités diverses.

Aux Archives nationales, les comptes des *Menus-Plaisirs* du Roi nous instruisent sur les fournisseurs royaux, orfèvres, bijoutiers, couteliers, ciseleurs, graveurs, sculpteurs, peintres en miniature et en émail, arquebusiers, fourbisseurs, serruriers, luthiers, relieurs, peigniers, perruquiers, cordonniers, gantiers, tabletiers, ébénistes, etc. (Série $O^1$2984 à $O^1$3133. Cent onze cartons et trente-neuf portefeuilles.) Nous avons réparti nos renseignements, aux notices qui concernent ces divers fournisseurs.

Quelques chapitres nous paraissent offrir un intérêt particulier. Les amateurs de *Terres cuites* ne savaient où se renseigner ; notre étude comble momentanément cette lacune. Il a été fait bien des histoires de peintres, et l'on ne s'est occupé qu'incidemment des *Peintres en miniature et en émail.* Nous avons consacré plusieurs années à cet important travail ; il nous a révélé des miniaturistes tels que Cazaubon, Louis, Krantzinger, Raphaël Bachi, Welper, ignorés jusqu'ici, en dépit d'un talent remarquable ; d'autres, plus ou moins connus, comme Petitot, Durand, Bourgoin, Baudouin, Montpetit, Campana, Hall, Sicardi, etc., nous apparaissent sous un jour nouveau.

La notice sur la *Céramique* rectifie diverses erreurs accréditées dans les meilleurs ouvrages, et fournit sur les décorateurs de Sèvres des documents inédits qui confir-

ment et complètent ceux qu'on doit à M. Riocreux. Notre étude sur *les Grès* allemands, flamands et français permettra aux amateurs de cataloguer eux-mêmes la plupart des pièces de leur cabinet.

A l'article *Orfèvrerie,* nous donnons une liste de bijoux offerts par les Rois de France, depuis 1662 jusque vers la fin du règne de Louis XVI, avec le nom des destinataires, celui des orfèvres et le prix des pièces. Les *Ébénistes* et les *Ciseleurs-Bronziers,* dont les œuvres acquièrent chaque jour une valeur considérable, ont été aussi l'objet d'une étude particulière. Nos laborieuses recherches sur l'*Ivoirerie dieppoise* ne passeront pas inaperçues auprès de ceux qui s'intéressent à cette charmante industrie.

En terminant les articles, nous citons les collectionneurs du genre et, autant que possible, quelques-unes de leurs plus belles pièces, en nous attachant de préférence aux ouvrages signés ou présentant un caractère historique. Ces collectionneurs se sont fait connaître dans les expositions qui ont eu lieu depuis une douzaine d'années. Voici d'ailleurs les ouvrages consultés à leur sujet : Les catalogues des expositions rétrospectives de *Valenciennes,* 1872 ; de *l'Alsace-Lorraine,* 1874; de *Nancy,* 1874; de *Milan,* 1875; d'*Orléans,* 1876 ; du *Trocadéro,* 1878; de *Turin,* 1880 ; de *Bruxelles,* 1880 ; de l'*Union centrale des Beaux-Arts* appliqués à l'industrie, 1880; de l'*Union centrale des Arts décoratifs,* 1882 ; de *Laon* et de *Bordeaux,* 1882; de *Caen,* 1883; de *Mulhouse,* 1883 ; de l'*Art du XVIIIe siècle,* Paris, 1883-1884; de *Rouen,* 1884. L'*Annuaire artistique des collec-*

tionneurs, par M. Ris-Paquot, nous a été aussi d'un grand secours (1). Pour les expositions de *Tours* et d'*Amsterdam*, 1873; de *Quimper* et de *Reims,* 1866; de *Lyon* et d'*Angoulême,* 1877; du *Mans,* 1880, nous avons dû nous contenter des comptes rendus de la *Gazette des Beaux-Arts.* Deux catalogues, bien que déjà anciens, nous ont aussi beaucoup servi; ce sont : *Catalogue of the special exhibition of Portrait Miniatures on loan at the South Kensington Museum,* London, 1865, et le *Catalogue de l'histoire du travail,* à l'Exposition universelle de 1867.

Divers savants et amateurs ont facilité notre tâche par leur obligeance et leurs communications; qu'il nous soit permis de les remercier ici. Ce sont MM. les présidents de la salle de travail à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu; Jules Cousin et de Liesville, conservateur et conservateur-adjoint de la Bibliothèque et des collections de l'Hôtel Carnavalet; Guérin, président de la salle de travail aux Archives nationales; Girard de Rialle, chef de division aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, et Deribier, chef de bureau.

(1) *L'Annuaire artistique des collectionneurs* est le complément du *Livre des Collectionneurs.* Ce dernier ne donne que le lieu de résidence des amateurs et s'en tient aux études historiques et anecdotiques sur la curiosité. L'*Annuaire* de M. Ris-Paquot donne non seulement l'adresse des collectionneurs français, mais il fournit encore des renseignements sur les musées, les églises, bibliothèques, sociétés savantes, manufactures nationales, commissaires-priseurs, experts, marchands de curiosités, etc., et ces renseignements s'étendent à toutes les villes de France.

MM. Alfr. Darcel, directeur de la manufacture des Gobelins, et Champfleury, conservateur des collections céramiques de Sèvres, nous ont adressé d'utiles renseignements. M. Michel Hardy, de Dieppe, membre correspondant de l'Institut, et M. Paul Ansoult, chef du bureau de l'état civil, nous ont fait connaître des noms d'artistes dieppois; le dernier nous a même ouvert les registres de l'état civil et a facilité nos recherches sur la famille des Belleteste, la plus célèbre parmi celles des maîtres ivoiriers normands, au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Nous devons à M. Étienne Charavay, le savant archiviste paléographe, une liste de collectionneurs d'autographes avec le genre de chacun d'eux.

Nous avons reçu de M. Schuermans, président de la Cour de Liège, de précieuses notes sur les grès allemands, dont il a fait une étude approfondie. M. Hermann Van Duyse, savant expert à Gand, nous a renseigné sur diverses questions, également relatives à l'histoire des grès, et nous a envoyé les prix de la *Vente Minard*, Gand, 1883. M. Ch. Mannheim, le prince des experts, et M. Ch. Pilet, le célèbre commissaire-priseur, aujourd'hui retiré, nous ont communiqué le prix des ventes importantes auxquelles ils ont participé depuis une quinzaine d'années. N'oublions pas M. Bloche, expert distingué, qui nous a rendu les mêmes services. Le grand arbitre et marchand de timbres, Arthur Maury, n'a pas hésité à nous servir de guide dans notre article sur les timbres-poste. M. Aug. Dalligny, directeur du *Journal des Arts*, nous a courtoisement laissé prendre

des notes dans la collection de son attrayant journal, si utile aux amateurs en tous genres.

MM. Gust. Gouellain et Gaston Le Breton, à Rouen ; A. Favier, à Douai ; Ernest Regnault, à Joigny ; Ambroise Tardieu, à Hermant (Puy-de-Dôme) ; H. Gonnard, conservateur général du Palais-des-Arts, à Saint-Étienne ; Armand Bourgeois, à Pierry (Marne), nous ont fourni des indications sur les collectionneurs de la Normandie, du Nord, de la Côte-d'Or, de l'Auvergne, de la Loire et de la Marne. M. Henry Havard, auteur d'une savante *Histoire de la faïence de Delft,* s'est prêté de bonne grâce à prendre connaissance de notre résumé sur cette brillante fabrication (1). Enfin, nous remercions de ses bons conseils notre ami, M. S. Blondel, connu des amateurs par son *Histoire des éventails chez tous les peuples* (2), et qui vient de faire paraître un autre charmant livre, déjà presque épuisé : *l'Art intime et le goût en France.*

(1) M. Havard est aussi l'auteur de *l'Art dans la maison,* superbe ouvrage enrichi de nombreuses vignettes, et dont l'*Art intime,* de M. Blondel, forme le pendant.

(2) Librairie Renouard, 1875, un vol. in-8, 10 fr.

CHAPITRE PREMIER

LES COLLECTIONNEURS D'AUTREFOIS

Le goût de la collection remonte fort loin ; chez tous les peuples conquérants, il doit commencer avec la première conquête. Les collectionneurs grecs eurent cette bonne fortune de pouvoir rassembler sans le secours des autres nations, les plus purs chefs-d'œuvre de l'art. Les Hellènes, passés maîtres en tous genres, poussèrent les arts libéraux et industriels, aux extrêmes limites de la perfection. A mesure que les Romains s'agrandirent, le goût du luxe se développa chez eux jusqu'à l'excès. Les généraux pour donner plus d'éclat à leurs triomphes, enlevaient tous les trésors des peuples vaincus. Ils pillèrent d'abord pour l'État ; ils pillèrent bientôt pour leur propre compte, et l'on vit des chefs d'armée remplir leurs villas d'innombrables merveilles qu'ils s'étaient impudemment appropriées après la victoire. Les préteurs, ou gouverneurs de province, firent de même avec plus de cruauté encore, en s'adressant à des peuples soumis.

De tous les anciens collectionneurs, le plus passionné, le plus féroce et aussi le plus exécrable est certainement Verrès. « A une insatiable cupidité, il joignit une horrible dissolution de mœurs et une inflexible cruauté. Nommé préteur en Sicile, l'an 73, il se mit à piller avec une effronterie sans pareille. Pour posséder l'objet d'art qu'il convoitait, il employait des moyens violents et arbitraires. Toutes les cités, tous les temples et les particuliers eux-mêmes se virent à la discrétion de ce furieux. Quand il passait dans une ville, il ne manquait jamais de se faire apporter ce qu'il y avait de plus remarquable. Était-il invité à dîner, il enlevait de chez son hôte les belles pièces

d'argenterie, ou bien il se contentait d'en détacher les morceaux les plus finement ciselés. Voyait-il une jolie bague au doigt de quelque convive, il faisait signe qu'on la lui passât pour mieux l'admirer, et se gardait bien de la rendre. Recevait-il une lettre, si l'empreinte lui paraissait belle, il lui en fallait le cachet. »

Rentré à Rome, gorgé des dépouilles de la Sicile, Verrès, accusé de concussions, dut passer en jugement et affronter la terrible éloquence de Cicéron. « Je nie, dit l'illustre orateur, que dans toute la Sicile, dans cette province si riche, si ancienne, parmi tant de cités et de familles opulentes, il y ait un seul vase d'argent, un seul bronze de Corinthe ou de Délos, une seule pierre précieuse, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, une seule statue de marbre, de bronze ou d'ivoire; je nie qu'il y ait une seule peinture, une seule tapisserie, que Verrès n'ait recherchée, qu'il n'ait examinée, et, quand l'objet ui a plu, qu'il n'ait enlevée. » Sur les conseils d'Hortensius, son défenseur, Verrès s'expatria sans attendre la fin du procès. Il n'en fut pas moins condamné à l'énorme restitution de cent millions de sesterces, c'est-à-dire, vingt millions de notre monnaie. Plus tard, cette somme fut réduite de moitié. Au bout de vingt-neuf ans d'exil Verrès revint à Rome, où il retrouva sa chère collection. N'aurait-on pas dû la lui confisquer, comme conséquence de son scandaleux procès? Mais elle lui porta malheur. Par un juste retour des choses d'ici-bas, il trouva, lui aussi, un amateur inflexible qui convoita ses richesses. Antoine, alors tout-puissant, lui fit demander ses bronzes de Corinthe. Tout en prévoyant le sort qui le menaçait, Verrès ne put se résoudre à s'en dessaisir. Son nom parut sur les listes de proscription, et l'insolent préteur fut mis à mort.

Après l'asservissement de la Grèce, les artistes furent envoyés à Rome, où l'art hellénique ne tarda pas à s'imposer. Cicéron ne pouvant nier la supériorité artistique des Grecs, voulut les abaisser en traitant avec mépris, leurs plus belles œuvres. « En vérité, disait-il, on ne saurait imaginer combien ces Grecs attachent d'importance à toutes ces choses que nous méprisons. Nos ancêtres permettaient aux peuples tributaires de conserver ces objets d'art si frivoles à nos yeux afin qu'ils y trouvassent une consolation, un amusement dans leur esclavage. » Eh bien, quelques années plus tard, le dédaigneux Cicéron faisait acheter par quantités des tableaux et des statues à Athènes, où la misère était affreuse depuis le pillage de Sylla.

On connaît les anciens possesseurs de quelques chefs-d'œuvre parvenus jusqu'à nous. César, dont les jardins du Tibre qu'il

laissait librement visiter, étaient remplis de statues, comptait parmi celles-ci le *Méléagre* du Vatican et la *Vénus* de l'Ermitage. Verrès nous a laissé le torse de l'*Amour*; Pollion, le *Taureau Farnèse*; Sallustre, le *Faune à l'enfant*, l'*Hermaphrodite* et le *Vase Borghèse*. Ces trois précieux ouvrages sont au Louvre. Enfin, Lucullus aimable gourmand, après avoir été grand général, eut en possession le *Rémouleur*, du palais Pitti.

Les marchands de curiosités se tenaient sur la voie sacrée et surtout aux *Septa*, près de la Villa Publica. Là, tout ce qui peut séduire les amateurs s'étalait à leurs regards. Tableaux, statues, terres cuites, ivoires sculptés ou incrustés d'or et d'argent, bronzes d'Egine illustrés par Myron, et bronzes de Délos par Polyclète, bronzes de Corinthe, vases murrhins, tables de citre, toutes pièces d'un grand prix. Tapisseries de Babylone et d'Alexandrie à sujets fabuleux ou héroïques. On voyait encore des pièces d'argenterie authentiques de Gratianus, célèbre orfèvre romain; d'autres portant les noms d'Euphranor, de Calamis, de Bœthus, de Mys, de Pasitèle, de Posidonius, etc..., des pierres gravées, ouvrages des plus illustres maîtres de la Grèce; la riche verrerie d'Orient, les poteries de Cumes et de Rhegium; des vases, aiguières, coupes de toutes sortes en jaspe, en ambre, en améthyste, en sardoine, en cristal de roche, ornés de fines intailles ou de délicieux bas-reliefs. C'était à rêver, et, dans ce lieu plein de séductions, nombre d'amateurs trop enthousiates compromirent leur fortune (1).

Après la chute de l'Empire romain, l'art se réfugie en Orient et à Constantinople; ailleurs il semble disparaître, puis il pénètre dans les cloîtres où il reste enfermé pendant une partie du moyen-âge. Dans ces temps de troubles et de guerres intestines, le goût ne pouvait être tourné vers la curiosité. La nécessité d'emporter avec soi, sa fortune et ses effets précieux, fut aussi un obstacle aux ardeurs de la collection. Sauf quelques rares exceptions, les musées de ces époques lointaines consistaient dans les trésors des églises et les richesses multiples des abbayes.

Avec le XVIe siècle, surgit de tous côtés, en Italie, en France, en Allemagne, dans les Flandres, une pléïade de peintres, de sculpteurs, ciseleurs, architectes, etc... Leurs protecteurs Charles-Quint, François Ier, Léon X, les Médicis, commencent à

(1) Edm. Bonaffé : *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome*. Paris, Aubry, 1867. Étude vraie sur les goûts, les mœurs et les bizarreries des collectionneurs de l'antiquité. En lisant ces attrayants récits, où nous avons puisé nos renseignements, on constate avec étonnement que si les temps ont changé, les amateurs sont toujours les mêmes.

former des galeries, mais c'est seulement au XVIIe siècle qu'apparaissent les collections particulières; au XVIIIe, elles se multiplient et prennent un accroissement considérable.

Les Anglais, dit Ad. Thibaudeau, revendiquent l'honneur d'avoir possédé la première grande collection formée par un curieux qui ne fut ni pape, ni roi, ni prince : lord Arundel, de l'illustre maison des Howard. Il réunit une infinité de statues, bas-reliefs, tableaux, et objets divers, d'un rare mérite, qu'il faisait venir surtout de la Grèce et de l'Italie. Le fastueux duc de Buckingham collectionnait plutôt par vanité que par goût. Son titre de premier ministre lui donnait des relations dans toute l'Europe. Par les ambassadeurs, il recevait de France, d'Italie et de Hollande, des envois considérables de tableaux, de statues, de médailles, de pierres gravées, etc. Constantinople lui fournissait des antiquités de la Grèce et du Bas-Empire; cette collection, rassemblée à grand bruit, avait coûté fort cher et le choix n'en était pas toujours heureux.

L'exemple donné par lord Arundel et le duc de Buckingham se propagea peu à peu, et les Anglais possèdent aujourd'hui des merveilles en tout genre, recueillies dans le monde entier. Chez ce grand peuple, Robert et Horace Walpole furent les plus célèbres curieux de leur temps. Nous nous étendrons davantage sur les amateurs français; à leurs noms, s'attachent ceux des experts qui ont dressé leurs catalogues, et ces ouvrages, à la fois historiques et biographiques, renferment de précieux renseignements sur les arts et la curiosité.

Le cardinal Mazarin ouvre dignement la liste. Nous le classons avec intention parmi les collectionneurs français. N'est-ce pas en France, où s'est passée la moitié de sa vie, qu'il a rassemblé cette étonnante collection dont une partie devait former le noyau des musées du Louvre. Mazarin était très connaisseur; au besoin il prenait l'avis de quelques hommes spéciaux; pour les tableaux, par exemple, il appelait Mignard, et pour les bijoux, son joailler Lescot. En maintes circonstances le rusé ministre employa les subtilités de la diplomatie et fit jouer les ressorts de sa haute influence pour obtenir, aux meilleures conditions, des pièces hors ligne dont on refusait de se défaire.

Avec une patience extrême, une ténacité rare, un goût inné pour les belles choses et une fortune immense, il parvint à réunir toutes les splendeurs de l'industrie et des arts. Il avait rassemblé tout ce qu'on peut voir de plus riche et de plus beau en tableaux et statues des grands maîtres, en orfèvrerie, bijoux, meubles, ferronnerie, curiosités de toute espèce et surtout en

tapisseries, pour lesquelles il avait une prédilection marquée. Son cabinet renfermait 676 tableaux, 350 statues ou bustes, « 21 cabinets d'ébène, d'ivoire, d'écaille, de mosaïques, ornés d'argent et de pierres dures et une grande quantité de tables en marbres de rapport, de miroirs de Venise, de lustres en cristal de roche, etc.» Les tapisseries, au nombre de 411 étaient estimées 632,000 livres, somme considérable pour l'époque. La bibliothèque n'avait pas moins de 50,000 volumes, sans compter 400 manuscrits, magnifiquement couverts par les premiers relieurs de Paris. Le cardinal se plaisait dans la contemplation de ces merveilles, et lorsque la mort l'obligea de s'en séparer, ses regrets furent poignants. On peut en juger par cette page des *Mémoires* de Brienne, son secrétaire :

« Je me promenais, dit-il, dans les appartements neufs de son palais. J'étais dans la petite galerie où l'on voyait une tapisserie tout en laine qui représentait Scipion..... Le cardinal n'en avait pas de plus belle. Je l'entendis venir au bruit que faisaient ses pantoufles qu'il traînait comme un homme fort languissant et qui sort d'une grande maladie. Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disait : « Il faut quitter tout cela ! » Il s'arrêtait à chaque pas, car il était fort faible, et se tenait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et jetant les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue, il disait du profond du cœur : « Il faut quitter tout « cela ! » Et se tournant, il ajoutait : « Et encore cela ! Que j'ai eu « de peine à acquérir ces choses! Puis-je les abandonner sans « regret?.... Je ne les verrai plus où je vais! » — Je fis un grand soupir que je ne pus retenir, et il m'entendit : « Qui est là? dit-il, « qui est là? — C'est moi, Monseigneur..... — Approchez, « approchez », me dit-il d'un ton fort dolent. Il était nu dans sa robe de chambre de camelot fourrée de petit gris, et avait son bonnet de nuit sur la tête; il me dit : « Donnez-moi la main, je « suis bien faible; je n'en puis plus..... » et revenant à sa pensée : « Voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège et encore « cette Vénus de Titien et cet incomparable déluge d'Antoine « Carrache, car je sais que vous aimez les tableaux et que vous « vous y connaissez très bien; ah! mon pauvre ami, il faut quitter « tout cela ! Adieu, chers tableaux que j'ai tant aimés et qui m'ont « tant coûté!... »

« Jamais particulier n'assembla plus de statues, d'armes, de bas-reliefs et de tableaux. Qui ne sait que les plus belles tapisseries de Flandre et d'Espagne, d'Italie et de France, étaient dans ses appartements... Que de tables et de buffets de Florence, tous de pierres de couleur rapportées à la mosaïque! Que de

chenets et de brasiers d'argent, de lustres de cristal et d'orfévrerie! Combien de bras et de plaques de vermeil doré! Combien de cabinets de la Chine et d'ébène! Combien de miroirs garnis de plaques d'or et d'argent, d'écailles de tortues découpées et d'ivoire façonné par d'excellents sculpteurs! Combien de tapis de Perse, de Turquie et de la Savonnerie! En un mot, combien de richesses et de somptuosités amoncelées dans ses galeries, qu'on eût plutôt prises pour une foire que pour le garde meuble d'un cardinal et d'un ministre. » (Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne : *Mémoires*, Paris, Ponthieu, 1828.)

LES CURIEUX

Sous Louis XIV, et pendant le XVIII[e] siècle, le mot curieux était synonyme d'amateur, de collectionneur; ainsi on disait un *curieux* de tableaux, un *curieux* de livres, un *curieux* de tabatières. Du temps de Louis XIII, les amateurs étaient des *grippés*. Dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, intitulé les *Francs grippez*, on trouve : le *grippé de fleurs*, le *grippé de médailles*, etc. Il y eut alors, dit Ed. Fournier, le ballet des *Grippez à la mode*.

En 1692, le *Livre Commode* d'Abraham du Pradel, nous donne la liste des *Fameux curieux des ouvrages magnifiques*. Voici les principaux : Le duc d'Aumont; le duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires;* le duc de Richelieu, père du maréchal; le Chev[er] de Lorraine, l'équivoque ami de Monsieur; les M[is] de Rieux, de Rhodes, d'Hauterive; les C[tes] de lamarion, de Bartolet, de Rennes, de Morstein; le B[on] de Breteuil; les Chev[ers] de Nogent et de Semonville; les commandeurs de Gaults et d'Hautefeuille; les présidents Lambert, Bretonvilliers, Dorieux et de la Proustière; le conseiller Joly; Mendat; de Caumartin; le célèbre banquier Evrard Jabac; Belluchot; Le Riche; de Furetière, frère de l'auteur du dictionnaire; de Creil; Bertin; les abbés Vétery, Dannecourt, de Rouillière, d'Apremont, Boizot et de la Roucherie; enfin François Roger de Gaignières, le plus célèbre de tous.

Au XVIII[e] siècle, le nombre des curieux, loin de diminuer, va toujours en augmentant. Nous passerons en revue quelques-uns des plus renommés.

La Comtesse de Verrue (Jeanne d'Albert de Luynes) était une curieuse enthousiaste; elle employait les largesses de son géné-

reux amant Victor-Amédée, duc de Savoie, à recueillir des tableaux et des livres de prix (1). Cette charmante pécheresse était appelée *Dame de volupté*, surnom qu'elle consacra, en faisant elle-même son épitaphe :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui pour plus grande sûreté
Fit son paradis en ce monde.

Elle mourut en 1736, à l'âge de 66 ans, laissant des legs nombreux à ses serviteurs et à ses amis. Sa vente eut lieu l'année suivante, et n'exigea pas moins de vingt-quatre vacations.

Pierre de Crozat avait la plus belle collection qu'un amateur ait pu rassembler, surtout en ce qui concerne les dessins. Pendant près de soixante ans, il ne se vendit pas un cabinet en Europe, sans qu'il n'en fît acheter les plus beaux morceaux. Sa vente eut lieu en 1741. Le catalogue rédigé par Mariette, en est intéressant. « Ce célèbre cabinet renfermait d'innombrables richesses : des tableaux des grands maîtres, des marbres et bronzes rares, de merveilleux modèles en terre cuite, les livres de choix qui traitent des arts, une collection magnifique de pierres gravées et dix-neuf mille dessins. » Crozat était d'un naturel aimable et obligeant. A l'opposé de Mariette, il se plaisait à faire les honneurs de sa collection aux amateurs et aux artistes.

D'après Saint-Simon, le Maréchal d'Estrées, celui qui fut promu en 1703, était un singulier amateur. « Ce qu'il amassa de livres rares et curieux, d'étoffes, de porcelaines, de diamants, de bijoux, de curiosités précieuses de toute sorte ne peut se nombrer, sans en avoir jamais su user. Il avait cinquante-deux mille volumes, qui, toute sa vie, restèrent emballés. Il en était de même de tout le reste. Il allait toujours brocantant. Il se souvint d'un buste de Jupiter Ammon, d'un marbre unique, et de la première antiquité qu'il avait vu quelque part autrefois, bien fâché de l'avoir manqué, et mit ses gens en campagne pour le rechercher. L'un d'eux lui demanda ce qu'il lui donnerait pour le lui faire avoir, il lui promit mille écus. L'autre se mit à rire et lui promit de le lui livrer pour rien, ni pour achat

(1) Elle était fille du duc de Luynes et de sa seconde femme, qui était aussi sa tante, sœur de père et de mère de la fameuse duchesse de Chevreuse. Le nombre d'enfants de ce second lit du duc de Luynes, qui n'était pas riche, l'avait engagé à se défaire de ses filles comme il avait pu. La plupart étaient belles, celle-ci l'était fort et fut mariée toute jeune en Piémont en 1683, et n'avait pas 14 ans quand elle y alla. (Saint-Simon, *Mémoires*.)

ni pour sa peine, et lui dit qu'il était dans son magasin, où sur-le-champ il le mena et le lui montra. On ne tarirait pas sur les contes à en raconter ni sur ses distractions. »

QUENTIN DE LORANGÈRE est cité parmi les curieux de premier ordre. Sa collection fut vendue le 2 mars 1744. Le catalogue rédigé par le savant expert Gersaint est un livre d'art. « On y trouve entre autres morceaux curieux, deux charmantes préfaces sur le goût en matière de tableaux et d'estampes; une biographie de Watteau, la première qui ait été publiée sur ce maître, d'autant plus précieuse que Gersaint y parle de Watteau comme d'un homme dont il fut l'ami. Cette biographie, suivie de deux notices sur Lancret et Pater, est écrite dans notre belle langue du XVIIe siècle, qui déjà se perdait alors. Ce catalogue renferme aussi un abrégé de la vie de Callot et une description de son œuvre avec l'indication de tous les morceaux rares, tirés des plus célèbres cabinets, les œuvres de la Belle, de Sébastien Leclerc, de la Fage, de Bernard Picard et les Coypel, avec des notices sur ces divers maîtres; enfin une table alphabétique des artistes dont les ouvrages sont mentionnés dans la collection Lorangère, avec des notes courtes et substantielles sur leur mérite. C'est, en un mot, le meilleur catalogue qui ait jamais été fait. Il devient très rare. » (Charles Blanc, *Trésor de la curiosité,* Paris, 1857.)

ANTOINE DE LA ROQUE, né à Marseille en 1672, forma, avec une fortune modique, un cabinet de tableaux, dessins, estampes, bronzes, pierres gravées, et curiosités diverses. Son catalogue de vente écrit par Gersaint en 1745, offre des documents pleins d'intérêt.

AUGRAN DE FONSPERTUIS était un curieux en tous genres. C'est encore Gersaint qui fit son catalogue de vente, en 1748. On y remarque une foule de renseignements pour tout ce qui a trait aux bijoux, émaux, meubles, laques de Chine et du Japon, à la porcelaine, aux tableaux et aux estampes.

PASQUIER, député du commerce de Rouen, possédait un fort beau cabinet de tableaux, portraits en émail, bronzes, terres cuites, etc..., dont la vente eut lieu à Paris, en 1755. Le catalogue est de Pierre Remy, expert. Parmi les tableaux, nous nous contenterons de citer un Corrège : *Jupiter métamorphosé en cygne, amoureux de Léda.* Il provenait de la galerie de la reine Christine de Suède, et fut acquis par le roi de Prusse, pour 21,060 liv.

LE DUC DE TALLARD, gouverneur de la Franche-Comté, avait un cabinet des plus variés. Sa vente après décès remonte à 1756. Le catalogue est de Glomy et Remy, experts.

Madame de Pompadour, cette toute-puissante maîtresse de Louis XV, qui gouverna la France pendant vingt ans, mérite aussi le titre de curieuse. Elle aimait les arts et les cultivait avec quelque talent. Guay lui donna longtemps des leçons de gravure. Elle mourut en 1764, laissant à son frère, le marquis de Ménars et de Marigny, ce qu'elle possédait, à l'exception de ses pierres gravées par Guay, léguées au Roi par testament.

De Julienne, membre honoraire de l'Académie de peinture, avait formé à Paris, rue des Gobelins, une riche collection de tableaux, dessins, estampes et curiosités diverses. Le catalogue de la vente, faite en 1767, est de Juliot et Pierre Remy.

Pierre-Jean Mariette, contrôleur général de la chancellerie de France, et membre honoraire de l'Académie de peinture, doit être cité comme l'un des plus illustres collectionneurs de son siècle. Son érudition en ce qui touche les arts était prodigieuse; il connaissait toutes les écoles et tous les genres de curiosités. Ses études au collège des Jésuites avaient été très brillantes. Après la mort de son père, il résolut de voyager et partit pour l'Allemagne, au commencement de 1717. Arrivé à Vienne, le prince Eugène le reçut à bras ouverts et lui fit confier la mission de classer les estampes du cabinet de l'empereur Charles VI. Ce travail, savamment executé, servit de base, un siècle plus tard, au grand ouvrage d'Adam Bartsch. Mariette visita ensuite l'Italie, se lia d'amitié avec les meilleurs artistes, et revint en France, où il fit des catalogues manuscrits et publia divers ouvrages. Il rectifia l'*Abcedario* d'Orlandi, en le chargeant de notes et de corrections. Ces notes, sans cesse consultées par les amateurs, ont paru en 1862, dans les *Archives de l'Art Français.*

« Bien qu'aimable et poli comme on l'était au XVIIIe siècle, dit M. Charles Blanc, Mariette n'ouvrait pas facilement son cabinet, et jaloux de l'espèce de monopole qu'il exerçait comme critique en fait d'art, il tenait à distance les faiseurs de catalogues et les demandeurs de renseignements. Helle et Glomy, quand ils publièrent l'œuvre de Rembrandt, rédigé par Gersaint; Jombert, quand il voulut dresser le catalogue de La Belle, ne purent obtenir de Mariette ni qu'il les aidât de ses lumières, ni même qu'il leur montrât sa collection. » (*Trésor de la curiosité.*)

Le célèbre curieux mourut à l'âge de quatre-vingts ans, laissant un cabinet des plus riches, augmenté encore d'une infinité de dons. Mariette avait adopté une marque qu'il mettait sur ses estampes et sur ses dessins. Elle a pour les amateurs un prix inestimable. Les uns la recherchent par souvenir, les autres parce qu'ils y trouvent une infaillible recommandation.

Le comté de Caylus était un collectionneur érudit. Après quelques années de service militaire, il abandonna la carrière des armes pour l'étude des lettres, des arts et de l'archéologie. Il visita l'Italie, Constantinople, la Grèce et les côtes de l'Asie-Mineure. Au retour de ses voyages, Caylus fit paraître sur l'antiquité divers ouvrages, dont il exécuta lui-même les planches. Sa maison offrait l'aspect d'un musée antique; une grande statue égyptienne semblait en garder l'entrée; « des médailles, des curiosités de l'Amérique et de la Chine étaient appendues le long des murs de son escalier. Ses appartements étaient à la fois un Olympe, un temple, un sénat, un champ de Mars; de tous côtés on était entouré de dieux, de prêtres, de magistrats, d'orateurs, de soldats exhumés de l'Egypte, de l'Etrurie, de l'Italie et de la Gaule... » Le comte de Caylus fit un noble usage de sa fortune; il secourut beaucoup d'artistes indigents, et fonda des prix à l'Académie de peinture et à celle des inscriptions et belles-lettres, dont il faisait partie. Son caractère laissait à désirer, si l'on en juge par cette épitaphe de Diderot :

Ci-gît un antiquaire, acariâtre et brusque.
Oh! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque!

Randon de Boisset, amateur érudit, possédait des richesses en tableaux, dessins, estampes, marbres, bronzes, terres cuites. Sa bibliothèque était double; l'une, formée des plus belles éditions, somptueusement reliées, ne s'ouvrait presque jamais; l'autre, remplie d'éditions plus communes, était consacrée aux lecteurs. La vente eut lieu en 1777, avec catalogue de Pierre Rémy et C.-F. Julliot.

Le prince de Conti, grand prieur de France, avait une collection considérable et des plus variées; mais on lui a reproché de ne l'avoir pas suffisamment épurée. Un amateur a récemment appelé le prince de Conti le cardinal Fesch de son temps, achetant de toutes mains, et tenant plutôt à la quantité qu'à la qualité. La vente, faite en 1777, produisit 1,086,233 livres 6 sous.

Le duc de Lavallière (Louis-César de la Beaume le Blanc) recherchait particulièrement les livres. Il achetait en bloc les collections célèbres; sa bibliothèque était incomparable. On y remarquait des manuscrits d'Honoré d'Urfé, le missel du duc de Bedfort, orné de cinq mille miniatures ou lettres peintes, la Guirlande de Julie, chef-d'œuvre de la galanterie, écrit par l'habile calligraphe Jarry. On sait que cet ouvrage fut offert par le duc de Montausier à Mlle de Rambouillet, « cette fière beauté, »

dont il obtint la main quatre ans après. Une autre rareté de ce cabinet, était un *Recueil de poésies des troubadours,* manuscrit sur vélin du XIVe siècle; il contenait les poésies de cent dix-sept trouvères, avec des notes biographiques sur quelques-uns d'entre eux.

Le marquis de Ménars et de Marigny (Abel-François Poisson) exerça longtemps la charge de directeur des bâtiments royaux. Il eut l'esprit de se faire aimer des artistes et montra un goût très éclairé pour les arts, dont il fit une étude sérieuse. Son cabinet, augmenté de l'héritage de sa sœur, la marquise de Pompadour, était fort beau. On y voyait nombre de tableaux de maîtres anciens et modernes; des émaux de Petitot et de Rouquet; les bustes en marbre de Louis XV, de Trudaine, de Voltaire, du maréchal de Saxe et de Montesquieu. Les médaillons en terre cuite du *Bien-aimé,* de Rameau, de Boucher, de Chardin et de Vanloo; le portrait médaillon de Louis XV, exécuté de profil en cire, par *Mérard,* en 1771. Des vases de marbre serpentin, de granit noir, gris, vert; des statuettes en bronze; au moins quinze miniatures de Portail, des dessins, des estampes, des porcelaines de la Chine, du Japon et de Sèvres; des feux, des flambeaux, des meubles rares, des commodes en marqueterie de Boulle; des tabatières peintes par Klingstet, la Rosalba, Baudouin, Pérignon et Blarenberghe. Le catalogue de cette riche collection, rédigé en 1782, par Bazan et Joullain, experts, est illustré de deux belles vignettes : la première offre l'image du marquis de Ménars, couronnée par des génies et entourée des Arts en larmes; la seconde, gravée par Mme de Pompadour elle-même, représente un bas-relief en ivoire, composé d'enfants dans des branches.

Le duc d'Aumont, 1er gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XV, possédait peu de tableaux et de statues, mais il avait un mobilier splendide. On admirait chez lui des cabinets incrustés de cuivre et d'étain sur fond d'écaille, avec champs en bois d'ébène, œuvres du célèbre ébéniste André-Charles Boulle; des colonnes, des vases, coupes, urnes, trépieds en granit rose, en porphyre, en marbres de diverses espèces, de la première beauté. Ces pièces étaient montées en bronze ciselé et doré par Pierre Gouthière, le plus fameux ciseleur que la France ait produit; un choix de porcelaines de Chine et du Japon, de Saxe, de Sèvres et de diverses manufactures françaises; des pendules de Robin, de Ferdinand Berthoud, de Millot, horlogers du Roi, des bras d'applique en bronze ciselé et doré, de Philippe Caffieri; des baromètres de Thoré et de Rolandy; une foule de bijoux,

de boîtes, bonbonnières, tabatières, avec des émaux de Mme Aglaé Cadet, et des miniatures signées de Hall et de Charlier. (*Catalogue des effets précieux qui composent le cabinet de feu M. le duc d'Aumont,* par P.-F. Julliot fils et A.-J. Paillet. Paris, 1782.)

Le baron Denon (Dominique Vivant) était un fin connaisseur. Il fréquenta dans sa jeunesse Boucher, Caylus, d'Azincourt, et puisa chez eux des goûts d'art et de collection qu'il conserva toute sa vie. Sa liaison avec le premier consul lui valut la place de directeur général des musées. Son riche cabinet, dans lequel il avait mis toute sa fortune, fut vendu en 1826, un an après sa mort, Denon a laissé, comme graveur à l'eau-forte, une bonne réputation (1).

(1) Les amateurs qui voudront plus de détails, pourront consulter les ouvrages suivants : *La Gazette des Beaux-Arts* (voir les Tables). *Le Trésor de la curiosité,* par Ch. Blanc, Paris, Renouard, 1858. *Les collectionneurs de l'ancienne Rome,* par Edm. Bonnaflé, Paris, Aubry. *Les Collectionneurs de l'ancienne France,* du même auteur. *Les Amateurs d'autrefois,* par Clément de Ris, Paris, Plon, 1877. Les *Catalogues* de ventes du XVIIIe siècle (on les trouve en partie à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu). Enfin le grand dictionnaire de Larousse aux mots : *Amateurs* et *Collectionneurs.*

LES COLLECTIONNEURS D'AUJOURD'HUI

La variété des collections est infinie, suivant la fortune, le goût, le caractère et la bizarrerie des individus. Certains amateurs sont spécialistes; ils recherchent tout ce qui a trait à une localité; parfois se restreignent-ils à un genre, comme la céramique, les livres, les autographes, les monnaies, la verrerie... Et dans un seul genre, que de divisions? Nous avons l'amateur de céramique qui accueille toutes les poteries, faïences et porcelaines, d'où qu'elles viennent, pourvu qu'elles offrent de l'intérêt; nous avons l'amateur de faïences, dont le cabinet ne reçoit aucune porcelaine; puis l'amateur de faïences italiennes, françaises ou allemandes; enfin, le curieux de faïences de Marseille, de Strasbourg, de Nevers, de Delft ou de Rouen. Il en est de même pour les porcelaines. D'autres sont œuvristes; ils s'attachent à posséder l'œuvre complète d'un maître. Quelques-uns, épris de tel ou tel personnage, comme Marie-Antoinette, Louis XVI, Louis XVII, Napoléon, ont cherché à rassembler la collection complète de leurs portraits, obtenus par la gravure ou la lithographie. D'autres enfin, et c'est la grande majorité, sont éclectiques; ils admirent ce qui est admirable et recueillent les pièces de choix dans tous les genres, sans s'inquiéter si elles complètent une série ou forment un tout parfaitement homogène. Les belles choses n'ontpas besoin de pendant; on le remplace par une autre rareté, et puis, un beau désordre est un effet de l'art.

« Tous les genres de collections sont possibles, dit M. Feuillet de Conches, peut-être quelques-unes d'entre elles pourraient-elles bien ne pas valoir le temps qu'elles ont coûté. Encore, pour le dire en passant, vient-il un jour où les objets les plus indifférents empruntent de circonstances inattendues un certain intérêt. »

Les collectionneurs ont rendu de grands services aux lettres, aux sciences et aux arts. L'histoire de la céramique n'eût offert

aucun intérêt sans les innombrables pièces signées et datées qui ont servi de jalons pour apprécier le talent des artistes décorateurs et comprendre le caractère de chaque fabrication. A l'aide des collections d'autographes, on a appris à mieux connaître les personnages de chaque époque, et l'on a pu rectifier des erreurs historiques. Les collections de dessins, de tableaux, de gravures, de miniatures, ont été d'un grand secours pour écrire l'histoire des peintres et des graveurs, et ont permis de donner leur œuvre complète. Si tant de livres rares et curieux, de manuscrits, de reliures, de parchemins, ont été arrachés à la destruction, provenant de l'abandon ou du comptoir de l'épicier, on le doit aux bibliophiles, voire même aux bibliomanes, qui, en faisant monter les prix, ont arrêté le mal. Les plus savants ouvrages sur les monnaies, les médailles, les jetons, ne peuvent se faire qu'avec le concours des curieux de numismatique. Les marques et monogrammes relevés sur les tapisseries, apportent un puissant intérêt à l'étude des tapisseries tissées.

Les poinçons des orfèvres permettent de retrouver leurs noms, mais c'est là un problème souvent difficile à résoudre. Quand nous admirons les superbes collections d'orfèvrerie du baron Jérôme Pichon et de M. Paul Eudel, nous devons à ces érudits de pouvoir apprécier et comparer les œuvres des Louis Loir, des Jacques Ballin, des Thomas Germain, des Auguste, etc. Que de petits maîtres, que d'artisans habiles seraient oubliés ou restés inconnus, sans l'œil investigateur des curieux qui, armés d'une loupe, ont découvert sur une foule d'objets charmants en métal, en verre, en pierre tendre ou dure, en bois, en ivoire, en nacre, en écaille, des monogrammes ou des signatures, avec lesquels ils ont pu reconstituer toute une biographie. Et ces meubles marquetés du XVIIIe siècle, d'un prix si élevé dès qu'ils portent l'estampille de quelque fournisseur royal, qui donc a appris à les reconnaître? Ce sont les collectionneurs, en soulevant les marbres et relevant les marques inscrites en creux dans le bois, point de départ de travaux intéressants sur la matière. Disons-le à l'honneur des collectionneurs, c'est à eux qu'on doit la plupart de ces remarquables travaux faits sur l'art et la curiosité, depuis un demi-siècle.

Au nombre des amateurs qui se distinguent par leur érudition, l'étendue de leurs connaissances pratiques ou l'importance de leurs collections, nous citerons :

En France, MM. le B^on^ d'Albenas, Édouard André, Armand Anticq, Arosa, Jules Audéoud, duc d'Aumale, hors de pair, Georges Bal, Basilewski, hors de pair, Aug. de Belleyme, Dr Bel-

liol, Cte de la Béraudière, G. Berger, Ferd. Bischoffsheim, Esson, ville Bligny, Edm. Bonnaffé, Burat, Ph. Burty, Const. Carapanos, Cte Costa de Beauregard, Louis Courajod, Vsse de Courval, Emile Cussac, prince Czartoryski, le regretté Bon Charles Davillier, dont les ouvrages font autorité dans le monde de la curiosité, Bon Dejean, Alex. Delaherche, Aug. Demmin, Aug. Demeunynck, Aimé Desmottes, Félix Doisteau, Mme Daniel Dolfus, Ferd, Dreyfus, Gust. Dreyfus, Dupont-Auberville, Aug. Dutuit, Eugène Dutuit, hors de pair, Csse Dzyalinska, Ch. Ephrussi, Paul Eudel, Fau, A. Favier, Csse de Flaux, Cte de Ganay, Garnier Hildewier, Paul Gasnault, Victor Gay, Em. Glück père, Edm. de Goncourt, Louis Gonse, Gust. Gouellain, Albert Goupil, Grandidier, Mlle Grandjean, Julien Gréau, Vte de Greffulhe, Grout, Th. Hannart, Michel Heine, Bon de Hirsch, Hourdequin de Beaupré, Vte de Janzé, Mme Jubinal de Saint-Albin, Eug. Keller, Cte Ch. Lair, Gaston Le Breton, Gust. et Georges Lecoq, Léonce Leroux, Fréd. Le Conte, Lévy-Crémieux, de Liesville, Ch. Lizé, Lottin de Laval, Maillet du Boullay, Émile Massenat, Vte des Méloizes, Michelin, de Montgermon, Ad. Moreau, Ch.-L.-A. Nicaise, Nollet, F. Panhard, E. Peyre, R.-T. Phélipot de la Bénatière, Bon Jérôme Pichon, Dr Piogey, Eug. Piot, A. Poncelet, Vte de Ponton d'Amécourt, Henry Porgès, L. Quarré, O. Rayet, Ridel, Riggs, hors de pair, Mis de Rochambeau, de Romilly, Bons Alphonse, Edmond, Adolphe, Gustave de Rothschild, et Bnne Nathaniel, hors de pair, Ernest de Rozière, Schefer, Bons R. et S. Seillière, Sichel, Mme Sluis, Spetz, Fréd. Spitzer, hors de pair; Charles Stein, Strauss, Edm. Taigny, Mis de Thuisy, Jules Vallet, Mis de Vogué, Dr Vincenot, Wasset, Csse d'Yvon, etc...

En Angleterre, MM. le Cte de Abingdon, S. Addington, esq., C.-S. Bale, esq., Barker, Mis de Bath, Rév. James Beck, Chr. Beckett Denison, duc de Buccleuch, G.-H. Bohn, G. Bonnor, lord Boston, Mis de Breadalbane, Csse de Caledon, sir H. H. Campbell, C.-B. Carruthers, Cte de Chesterfield, duc de Cleveland, O.-E. Coope, esq., Cte de Craven, lord Cremorne, Hon. Robert Curzon, Cte de Derby, duc de Devonshire, sir Dudley Coutts Marjoribanks, lord Elgin, Isaac Falcke, E. Falkener, Vte Falmouth, Georges Field, lord Fitzhardinge, C.-D. Fortuum, Andrew Fountaine, esq., A.-W. Franks, J.-D. Gardner, esq., Cte de Gosford, duc de Hamilton, F. Heywood Hawkins, John Henderson, T.-W. Holburne, Bt, R.-S. Holford, M. P.. William Holford, Hollingworth Magniac, Ph. Howard, esq., L. Husch, Payne Knight, Mis de Londonderry, Cte de Lonsdale, duc de Marlborough, C.-O. Morgan, M. P., G.-H. Morland, Robert Napier, Narford, A. Nesbitt, Percy Doyle,

C.-B., Henry P. Pope, C.-W. Reynolds, duc de Richmond, Bon Lionel de Rothschild, Cte de Shaftesbury, M.-T. Smith, M. P., Cte Spencer, J.-B. Stanhope, M. P., John Stewart, S.-X. Sutherland, esq., lord Talbot, lord Taunton, lady Sophie Des Vœux, Cte de Warwick, R.-S. White, esq., etc.

En Belgique, MM. Ant. Bamps, Cte Albert de Beauffort, C^{sse} de Beissel de Gymnich, Léon Berlemont, Colson, J. Dubost, Henri Evenepoel, Frédéric Fétis, B^{on} Ch. de Fierland, Jules Frésart, Bon de Gericke, Joseph Gielen, Cte Goethals, Mme Leroy, Isid. Descart, Ch. Ligny, Cte Th. de Limburg-Stirum, J. Loudon, M. Malfait, Minard, Cte de Marnix, Ferd. Maskens, G. Montefiore, Paul Morrey, C^{tes} de Nédonchel, Chev^{er} E. de Nève de Roden, A. Neyt, Bon L. de Pitteurs-Hiegaerts d'Ordange, C^{tes} d'Oultremont, Ern. Osterrieth, Eug. Poswick, Mme Powis de Tenbossche, Mis de Rodes, C^{sse} de Spangen, C^{tes} Stratey-Ponthoz, Stuers, Terme, Vanden Corput, Hermann Van Duyse, Eug. Van Herck, F. Van de Welde, Armand Van Zuylen, Gustav. Vermeersch, Arm. Verreyt, Bon de Vinck de Deux-Orp.

En Hollande, MM. Vanden Bogaerden, A.-J. Enschedé, Van der Kellen, A. Willet.

En Allemagne, MM. Bon de Bibra, Hannemann, Lanna, Lœve, Karl-Ant. Milani, Muller, Pikkers, W. Seibt, Stern, Wittmann.

Cette liste, incomplète, n'est ici qu'un aperçu rapide; un nombre considérable d'amateurs, parmi les plus dignes de ce nom, n'y figure pas; toutefois, dans le cours de cet ouvrage, nous aurons occasion de réparer bien des omissions, en citant les possesseurs d'une foule de pièces remarquables.

CHAPITRE II

ARTS INDUSTRIELS

LES HUCHIERS. — LES FAISEURS DE CABINETS. — LES ÉBÉNISTES.

De tout temps, les meubles se sont inspirés de l'architecture et lui ont fait de fréquents emprunts, soit dans la forme, soit dans l'ornementation; aussi l'étude des styles architectoniques est-elle pour le collectionneur d'une grande utilité. Ce n'est pas seulement dans les meubles proprement dits qu'on trouve cett inspiration et ces emprunts, on les rencontre encore dans une foule d'objets divers composant l'ameublement, comme la vaisselle d'or, d'argent et d'étain, l'orfévrerie, la dinanderie, comprenant toutes les pièces en cuivre battu ou repoussé, la céramique, l'armurerie, la verrerie, la reliure, la tapisserie, la serrurerie, etc. Ce que nous connaissons de l'ameublement des anciens, nous le devons à un ensemble de recherches puisées dans les textes, sur les poteries, sur les pierres sculptées, sur les pierres fines, camées ou intailles, si goûtées des Romains, et sur les peintures murales des maisons de Pompéï.

On fit, en Orient, des meubles incrustés d'or, d'ivoire et de matières précieuses. En Égypte, on les décorait d'hiéroglyphes, à mi-relief, rehaussés d'or et de vives couleurs. La Perse aimait les sièges moelleux, recouverts de riches tapis. Ces meubles, importés en Gaule, devinrent nos canapés et nos sophas. En Grèce, les meubles, comme les vases et les statues, offraient une grande pureté de forme. Les Romains de l'empire affichaient

pour leur mobilier un luxe inoui. Par la teinture, ils donnaient au poirier l'aspect de l'ébène. Ce qu'ils aimaient surtout, c'était l'assemblage des bois les plus beaux et les plus rares, auxquels ils joignaient encore l'ivoire, l'écaille, l'onyx, le bronze, l'argent et même l'or. Ils appréciaient aussi les statues, les jolis marbres, les stucs, les mosaïques, les peintures murales, et employaient peu les tentures.

A l'époque mérovingienne, dans quelques demeures royales ou princières, le luxe consiste beaucoup plus dans la profusion des matières précieuses que dans l'élégance des formes. Saint Éloi, le célèbre orfèvre, fit deux sièges d'or pour Clotaire II, et un trône de même métal pour Dagobert. Saint Rémi, contemporain de Clovis, avait une table d'argent décorée de sujets bibliques. Fortunat en décrit une de même métal ornée de ceps de vigne. Si nous arrivons jusqu'à Charlemagne, Éginhard, son ministre et son historien, nous apprend que ce monarque possédait quatre magnifiques tables gravées et ciselées, dont une en or et trois en argent massif. Ces riches mobiliers étaient une exception; d'ailleurs, les lois somptuaires établissaient des distinctions entre les diverses classes de la société pour les meubles comme pour les habits.

Pendant la période gothique et durant la Renaissance, l'art de l'ameublement a fait merveille. Selon les pays de production, les meubles sculptés étaient en chêne ou en noyer. On donnait le nom de huchiers aux artisans qui les fabriquaient. Rouen possédait une pléiade de huchiers-sculpteurs-ornemanistes en renom. Il en devait être ainsi; les stalles du chœur de nos splendides églises de Rouen, entre autres de la cathédrale, les nombreux travaux exécutés au château de Gaillon, pour le cardinal d'Amboise, et le mobilier des seigneurs normands, sans parler de la riche bourgeoisie, entretenaient une foule de sculpteurs et faisaient naître des hommes de talent. A ces époques lointaines, les principaux meubles étaient : le fauteuil, le bahut, le coffre, le dressoir, la crédence et le lit.

Le mot *fauteuil* ou *faudesteuil,* dérivé du saxon *fallen,* plier, s'appliquait, au moyen âge, à toute espèce de siège. Le grand fauteuil à dossier droit, élevé, parfois surmonté d'un dais, était le siège seigneurial ; celui des évêques offrait souvent des sculptures religieuses. « La chaise seigneuriale » et le « siège épiscopal » sont désignés dans les catalogues du Louvre sous le nom de *cathedra.*

Le *bahut*, dans le principe, était une espèce de malle portative sans pieds, employée en voyage pour mettre ses effets. Peu à

peu il s'agrandit et devint un meuble fixe. Il se répandit dans les châteaux comme dans les plus humbles demeures. « Le bahut, dit M. Viollet-le-Duc, est coffre, huche, banc, lit même parfois, armoire, trésor. C'est le meuble domestique le plus usuel du moyen âge. Du temps de Brantôme encore, à la cour, chez les riches seigneurs, on s'asseyait sur des coffres ou bahuts pendant les nombreuses réunions, comme de nos jours on s'assied sur les banquettes. » (*Dictionnaire raisonné du mobilier français*, Paris, 1858, t. I.) Le coffre ne s'étage pas; c'est le bahut bas, non surexhaussé.

Dans les salles de festins, le *dressoir* se présentait comme meuble d'apparat, sur lequel on étalait, pour la montre, la vaisselle de prix, soit en terre émaillée, soit en or, en vermeil ou en argent. Le nombre des degrés ou gradins, fixé par l'étiquette, était subordonné au rang du propriétaire.

Quant à la *crédence,* c'était un petit buffet destiné à recevoir les vins et les liqueurs pour en faire l'*essai,* aussi bien à l'église que dans la maison. Au moyen âge, les empoisonnements se renouvelaient fréquemment, et les officiers de bouche avaient soin de goûter les mets et les boissons avant de les présenter aux princes.

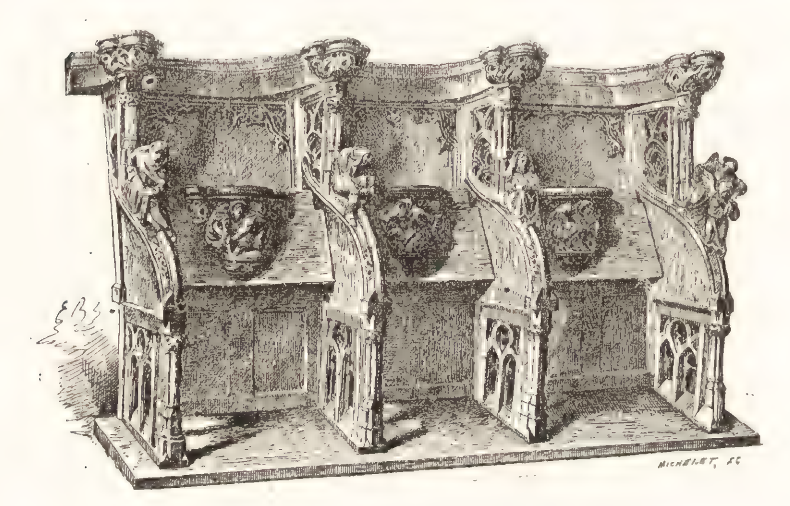
Le *lit,* surmonté d'un baldaquin, mesurait jusqu'à neuf pieds de large. On y accrochait de riches tentures, que l'on changeait suivant la saison et les circonstances. Le plus grand honneur que pût faire un seigneur châtelain à son hôte consistait à le faire coucher avec lui. François I[er] partagea plusieurs fois son lit avec l'amiral de Bonnivet pour lui témoigner sa grande estime. Il y avait une autre raison pour donner aux lits ces proportions colossales. Nos aïeux, grands amateurs de chasse, ne se séparaient pas volontiers de leurs chiens, et les gardaient souvent près d'eux pendant la nuit, de sorte qu'il n'était pas rare de voir dans le même lit le maître avec son invité, et leurs chiens à leurs pieds. Le lit, par son importance, par sa beauté même, devint un meuble d'apparat.

O lict, le parement des chambres,
Lict d'honneur plein de toute joye,
Beau lict encourtiné de soye,
Lict très gentil tant qu'il peut l'estre
Lict bénist de la main du prestre,
Lict d'amour saint, lict honnorable,
Lict somnolent, lict vénérable.

L'*armoire,* grand meuble, le plus souvent à deux étages, servait autrefois, comme de nos jours, à serrer le linge de la

famille, les effets, les objets précieux. Les églises en possédaient d'admirables qui renfermaient leurs trésors et les objets du culte.

« Dans l'armoire, dit M. Edm. Bonnaffé, se retrouve encore le cachet de celle des écoles « mobiliaires » d'où elle est sortie. La fabrique de l'Ile-de-France est sous l'influence de Jean Goujon; elle affecte la pureté de lignes et les élégances de ce grand artiste. Son architecture est élancée, à deux corps, sans hanches, délicate, avec des ornements à peu de relief; elle aime les compartiments, les médaillons décorés de figures mythologiques et d'animaux fabuleux, si chers à la Renaissance française. L'École



Stalles de chœur en chêne sculpté du XVe siècle.
Collection de M. E. Bligny.

lyonnaise est plus calme, plus ample, plus imposante; elle est très correcte et ses lignes sont très suivies. Sa construction, bien équilibrée, se recommande par l'excellence et la solidité des ajustages. »

Voici, d'après M. Edm. Bonnaffé, les divisions de l'art du meuble en France, au XVIe siècle : « La famille du Nord sera facile à déterminer par la quantité de meubles courants sortis de ses ateliers et l'usage prédominant du chêne; le type en est court et trapu, l'ornementation uniforme et commerciale. Elle comprend les groupes flamand, picard et normand, ayant chacun leur caractère distinctif. Saint-André, de l'Eure, produit d'excellents ouvrages, d'un accent très personnel, et certaines armoires bien connues des amateurs par leurs colonnes en bois de couleur,

leurs ornements dorés et rapportés, surtout des ateliers de Normandie. A l'Est, la fabrique alsacienne se reconnaît à l'influence lourde et monotone de Vriese et de Dietterlin.

« L'Ile-de-France et les bords de la Loire forment une autre famille, remarquable par sa distinction, son élégance allongée, la correction de l'architecture et la délicatesse des profils, vierges de tout ornement; voisine de la cour et de Fontainebleau, elle relève de Jean Goujon, d'Étienne de Laulne et de du Cerceau. A l'Ouest, le Breton âpre, rustique, taille son chêne au couteau; le Poitevin, au contraire, très raffiné, accuse un goût particulier pour la marqueterie. Clermont et Limoges ont beaucoup produit; leurs écoles, très individuelles à la Renaissance, se confondent plus tard avec la famille toulousaine. Celle-ci, façonnée par Bachelier, a la verve, l'éclat, l'exubérance du Midi; elle présente parfois des analogies frappantes avec l'art espagnol et paraît avoir rayonné au delà des Pyrénées.

« Le Bourguignon, élève de Sambin, donne la main au Lyonnais, élève de Petit-Bernard. L'un et l'autre taillent le bois à merveille et tiennent à montrer leur savoir-faire. Leur art est cossu, brodé sur toutes les coutures, couvert de galons et de passementeries, mais de bonne maison et de bonne tenue; ils ont le même air de famille, un talent égal, des relations communes et voisines très souvent; Hughes Sambin lui-même, « architecteur de la ville de Dijon », ne faisait-il pas imprimer à Lyon son livre *Diversité des termes?* Le rameau lyonnais confine à la Suisse et à la Savoie; un autre pénètre en Dauphiné. Le Midi n'a pas une personnalité bien accentuée; c'est un art de reflet très lyonnais ou très ultramontain. Sous l'influence lyonnaise, les méridionaux font merveille et leurs œuvres sont excellentes; le voisinage des Italiens les a perdus. L'art y décline rapidement, le style devient ronflant, tapageur; la facture sommaire, martelée. Chose singulière, la décadence a produit des effets identiques en Bourgogne et dans le Midi; en vieillissant, les deux écoles prennent un air de ressemblance, leurs cariatides font la même grimace. » (Edm. Bonnaffé : « l'Art du bois », *Musée artistique*. Paris, 1880.) Nous ajouterons que la manière de Jean Goujon dut avoir une grande influence à Rouen, où le célèbre artiste vint sculpter les portes de l'église Saint-Maclou.

Au XVIe siècle, les industries qui concourent à l'ameublement arrivent, sous le rapport de l'élégance artistique, à leur plus haut degré de splendeur. Bernard Palissy produit ses rustiques figulines, ses plats couverts de poissons, de reptiles en relief; Benvenuto Cellini cisèle l'argenterie, et François Briot façonne

la vaisselle d'étain; la serrurerie rivalise, pour la délicatesse et le fini, avec les plus beaux modèles de l'orfèvrerie; les cuirs peints, gaufrés et dorés, atteignent une perfection inconnue jusqu'alors; la verrerie de Venise fournit au monde entier ses élégants produits; les Flandres tissent de magnifiques tapisseries.

Vers la fin du moyen âge, les Italiens fabriquèrent de jolis meubles sculptés, marquetés ou couverts de peintures décoratives. Benedetto da Maiano, sculpteur et architecte florentin, était un mosaïste des plus habiles. Recherché des princes, il voyageait beaucoup. De retour à Florence, « les signori le chargèrent d'orner la porte de leur salle d'audience, d'enfants supportant des guirlandes, parmi lesquels on admire surtout un petit saint Jean, haut de deux brasses. Sur l'un des battants de la porte, Benedetto représenta en marqueterie le Dante, et sur l'autre, le Petrarca. Ces deux figures suffisent pour montrer tout le talent que Benedetto possédait dans cet art. » Il mourut, en 1398, à l'âge de cinquante-quatre ans. Baccio Cellini, contemporain de Benedetto, « exécuta plusieurs beaux ouvrages en marqueterie, entre autres des figures en ivoire profilées de noir, sur un fond octogone. » (*Vasari*, III, 252 et 257.) David de Pistoia florissait à la même époque, mais avec moins de talent.

Jacopo de Pontormo, peintre florentin (+1558), « travailla, dit Vasari, à décorer le magnifique ameublement en bois sculpté de la chambre nuptiale de Pier Francesco Borgherini. » Francesco d'Ubertino, surnommé le Bacchiacca, peintre de mérite, excellait dans les figures de petite dimension. « Il orna, en compagnie d'autres artistes, les coffres et les dossiers d'appui de la chambre de Pier Francesco Borgherini, de petites figures où l'on reconnaît facilement sa manière. » (*Vasari*, IX, 15 et 63.) Frate Ignazio Danti, de l'ordre des Dominicains, a peint, pour le duc Cosme de Médicis (1519 + 1574), de riches armoires, hautes de sept brasses et sculptées en noyer. Ces armoires étaient destinées à recevoir des objets précieux. (*Vasari*, X, 18.)

L'Allemagne créa, dit-on, le meuble charmant appelé *cabinet*, garni de petits tiroirs abrités derrière une porte, ayant parfois quatre serrures. « On imagina de donner à ce meuble une disposition architectonique à l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur, et on forma le *cabinet*, qui fut, la chose comme le mot, en usage seulement au XVI[e] siècle et en grande vogue au XVII[e]. » (M. de Laborde, *Notice des émaux... du Louvre*. Documents et Glossaire. Paris, 1853.) On a fabriqué aussi en Allemagne et surtout en Italie, des cabinets en poirier noirci, ornés d'incrustations d'ivoire

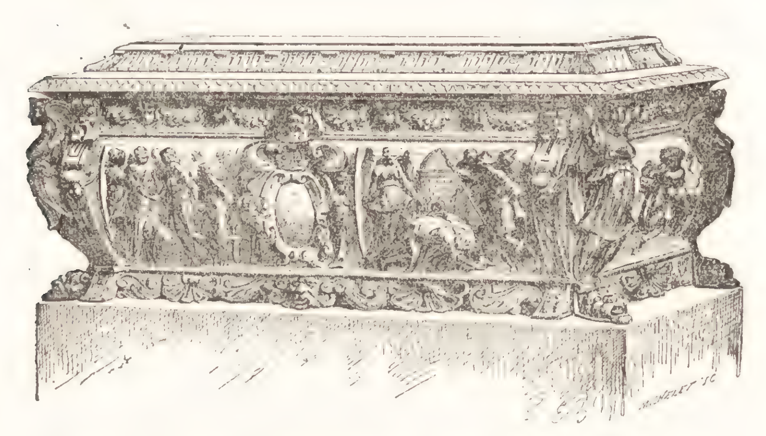
présentant des sujets gravés. Venise imite ce genre aujourd'hui, mais de loin ; pour satisfaire aux exigences du luxe à bon marché, le poirier est remplacé par du bois blanc passé au noir, et la gravure, faite à la hâte, laisse souvent à désirer.

Vasari parle de cabinets en ébène et en ivoire, exécutés par Francesco de Volterra, « qui est sans égal dans ce genre d'ouvrages. » (VIII, 301.) A Florence, le Romain Pietro Paolo Galeotto faisait, au XVI[e] siècle, pour le duc Cosme de Médicis, des coins de monnaies et des travaux de marqueterie remarquables. Il imitait « le style de l'excellent maître Salvestro, qui a laissé à Rome des ouvrages merveilleux. » (*Vasari,* VIII, 169.)

Parmi les habiles marqueteurs du XVI[e] siècle, M. A. Jacquemart cite fra Gabriello et fra Giovanni de Vérone, fra Raffaello de Brescia, fra Sebastiano de Rovigo, fra Damiano de Bergame, en 1551 ; puis l'auteur de l'*Histoire du mobilier* ajoute : « C'est sans doute à ces nombreux frères, c'est-à-dire aux artistes formés dans les congrégations religieuses que le genre doit son nom de *lavora alla certosa,* travail à la chartreuse, ou, par abréviation, *certosino,* chartreux, sous-entendu travail. » Le vrai *certosino* est une imitation orientale et commence à Venise. Du XIII[e] à la fin du XIV[e] siècle, les incrustations étaient en bois noir et blanc, parfois rehaussées d'ivoire; plus tard, on augmenta le nombre des bois colorés. Ces travaux primitifs sont presque toujours de petite dimension. Sur les coffres et les bahuts, au XV[e] et au XVI[e] siècle, les bois de couleur, l'os et l'ivoire s'y combinent en dessins géométriques, de rinceaux, palmettes, losanges et cercles étoilés. « Presque tous les meubles en piqué *alla certosa* proviennent de l'Italie; pourtant on en rencontre parmi les plus éclatants qui ont été fabriqués en Portugal; on les reconnaît généralement à l'abondance des appliques en cuivre découpé qui leur servent de garniture. Les cabinets ont des entrées de serrures compliquées que la dorure rend particulièrement éclatantes. » (A. Jacquemart, *Histoire du mobilier,* Paris, Hachette, 1876.) Nous observerons que le mot *piqué,* dont se sert M. A. Jacquemart, ne peut s'appliquer qu'à de fines incrustations formant de délicates mosaïques, genre importé de la Perse et de l'Inde.

La Renaissance italienne enjoliva les meubles de matières dures et précieuses, telles que le lapis, l'agate, le jaspe, la cornaline, etc.; ces pierres furent posées isolément ou réunies en une sorte de mosaïque désignée sous le nom de *mosaïque de Florence.* La mosaïque de Florence diffère de celle de Rome en ce qu'elle ne fait usage que de gemmes naturelles et d'un certain

volume, dont elle combine les veines et les couleurs pour en former des dessins. Jusque sous le règne de Louis XIII, les *meubles gemmés* se continuèrent, avec addition de bronzes dorés.



Cassone, ou coffre de mariage italien, en bois sculpté du XVIe siècle.
Collection de Mme la Csse d'Yvon.

En Orient, les Indiens, les Persans, les Chinois, et surtout les Japonais, ont fait preuve de grande habileté dans l'exécution des meubles incrustés de nacre et de pierres dures; leurs beaux travaux offrent parfois une certaine analogie avec les mosaïques de Florence.

Revenons au joli meuble appelé par les Allemands *kunstschrank* (cabinet), et laissons la parole à M. A. Jacquemart : « Les ébénistes de Dresde, Augsbourg, Nuremberg, c'est-à-dire Hans Schieferstein en 1568, Ulrich Baumgartner en 1605, Hans Schwanhard, l'inventeur des pièces ondulées, ne se contentent pas d'y employer les bois divers et d'y appliquer les pierres; ils appellent à leur aide les orfèvres, et en 1585, Kellerthaler, de Nuremberg, couvre d'argent, de gemmes variées, les moindres surfaces du bois. C'est la fin de la Renaissance, il est vrai, et le seuil du XVIIe siècle; mais chez nous, à la même époque, la décadence ne se manifestait que par des applications de marbres sur les panneaux et par l'intervention de l'ébène. » (*Histoire du mobilier.*)

Sous Louis XIII, le meuble est triste et lourd. Les cuirs gaufrés s'emploient comme tenture et pour couvrir les sièges, dont les dossiers sont très élevés ou tout à fait bas; les bras des fauteuils ont un aspect grêle caractéristique.

Les cabinets se garnissent d'écaille; d'autres sont ornés de peintures. Des artistes allemands, italiens, et quelques flamands de l'école de Rubens, se livrent à ce genre de travail. A la *Vente San Donato*, en 1880, un superbe cabinet, dit Stipo, de forme monumentale, peint sur verre par Luca Giordano (1632 + 1705), a été adjugé 6,000 fr. Il est en ébène plaqué d'écaille, décoré de sujets empruntés à l'histoire des Hébreux. N° 993 du catalogue. Deux autres cabinets de même genre, peints aussi par Giordano, sont montés, l'un à 5,600, l'autre à 5,000 fr. Nos 1004 et 1011 du catalogue.

D'après Dargenville, vers 1735, l'habile miniaturiste William Baur décora, pour l'Empereur d'Autriche, Ferdinand III, des cabinets portatifs garnis d'ornements d'or, d'argent et de pierres fines. Un de ces cabinets fut offert par Ferdinand, au cardinal Mazarin. (*Abrégé de la vie des plus fameux peintres.*)

En Flandre, l'influence de Rubens donne passagèrement, à la sculpture sur bois, une impulsion nouvelle. Les églises de Belgique conservent de nombreux spécimens de cette féconde époque. Ce sont des chaires à prêcher, des buffets d'orgue, des rétables, des stalles de chœur, etc. Les portes et les façades des maisons présentent des motifs hardiment fouillés.

Avec Louis XIV, l'art devient majestueux et théâtral; le meuble est riche; il a du style, mais il manque de grâce et de légèreté. On fait peu pour le confort, tout est pour l'apparat. Mme de Maintenon, souffrant du froid dans les grands appartements de Versailles, aurait désiré s'entourer de paravents, mais le Roi s'y était opposé parce que cela dérangeait la symétrie.

Colbert apporta de grands perfectionnements dans notre industrie nationale. Il créa la manufacture des Gobelins dont Le Brun eut la haute direction. Vers le même temps, une succursale fut établie à Beauvais. Les tapisseries des Gobelins purent rivaliser avec ce qui se fit de plus beau dans les Flandres. La fabrique de Saint-Gobain fondit des glaces à l'imitation de celles de Venise. Des Florentins, dirigés par Ferdinand de Magliorini, composèrent avec le marbre, l'agate, le lapis, de précieuses mosaïques; ils firent des dessus de tables qu'on peut admirer dans nos palais et nos musées nationaux, notamment au Louvre, dans la galerie d'Apollon. L'industrie de la dentelle, dont la Flandre et Venise semblaient avoir le monopole, fut acquise à la France.

Jean-Macé, « menuisier faiseur de cabinetz en marqueterie de bois », travailla longtemps dans les Pays-Bas. Etant venu s'établir en France, il obtint le titre de « menuisier en ébesne du

Roy, » et un logement dans les galeries du Louvre (1641 à 1652).

En 1656, Jean Desjardins touchait 30 liv. par an comme « Menuisier en chesne privilégié du Roy ».

Isaac Somer, « ébéniste du Roy », figure pour la même somme en 1680. (Jal. *Dict. critique.*)

Philippe Caffiéri, né à Rome vers 1634, mort à Paris en 1716, n'était pas un ébéniste ; mais son double talent de sculpteur en bois et de ciseleur en bronze, lui mérite une place dans cette notice sur l'ameublement. Il est qualifié « sculpteur et mouleur de bois » et a beaucoup travaillé pour les Tuileries, le Louvre, Versailles, Trianon et le château de Saint-Germain. Pendant de longues années, il a sculpté des pliants, des fauteuils, des bordures de tableaux, des cadres de glaces, de grands guéridons ou tables rondes pour recevoir les flambeaux, les barques du grand canal à Versailles, etc.

Pineau, Briquet, Prou, Jean Legeret, Temporiti et Lespagnandel, sculpteurs du Roi, furent associés à ces divers travaux. L'habile doreur, auquel on confiait les meubles de la Couronne pour y appliquer la dorure, était Paul-Joseph Goujon, sieur de la Baronnière, « peintre des Batiments du Roy. »

Dans de pauvres vers, mais qui ont une valeur historique indéniable, Caffiéri est célébré par l'abbé de Marolles, avec d'autres artistes logeant aux Gobelins.

Pour la sculpture en bois, là, sont venus de Rome,
D'entre les bons sculpteurs Philippe Caffiéri,
Et du même pays, Dominique Cussi,
Que partout, en leur art, justement on renomme.

Domenico Cucci, ami de Le Brun, sous les ordres duquel il travaillait, florissait en 1768. « Il n'est pourtant pas tout à fait juste de dire que Cucci, fut particulièrement renommé dans la sculpture en bois ; car on l'employa surtout comme fondeur ciseleur et il passait pour un des plus habiles fabricants de cabinets de l'époque. Certains meubles rehaussés d'ornements en or et en argent, lui furent payés des sommes considérables, alors que Boulle n'était encore employé qu'aux parquets des maisons royales.

« S'il n'introduisit pas en France la mode de ces cabinets qui eurent alors tant de faveur, on peut le considérer comme un des artistes qui portèrent le plus loin la richesse et l'élégance dans ce genre de fabrication. Dominique Cucci est un artiste aussi distingué que Boulle ; il méritait bien à ce titre l'honneur d'une

biographie. » (M. Jules Guiffrey : *Les Caffiéri, sculpteurs et fondeurs-ciseleurs*, Paris, 1877.)

Dans les Registres des Bâtiments du Roi, Cucci est désigné comme « fondeur » ou comme « ébéniste », selon la nature de ses travaux. En 1683, il reçoit 16,000 liv. « pour deux cabinets d'ébène enrichis de quantité d'ornements de bronze doré, qu'il a faits pour le Roy. »

Quelques années plus tard il exécute, moyennant la somme de 30,500 liv., « deux grands cabinets d'ébène, enrichis d'or, représentant les Temples de la Gloire et de la Vertu. » Les deux meubles devaient être placés au Louvre, dans la galerie d'Apollon. (Jal. *Dict. critique.*)

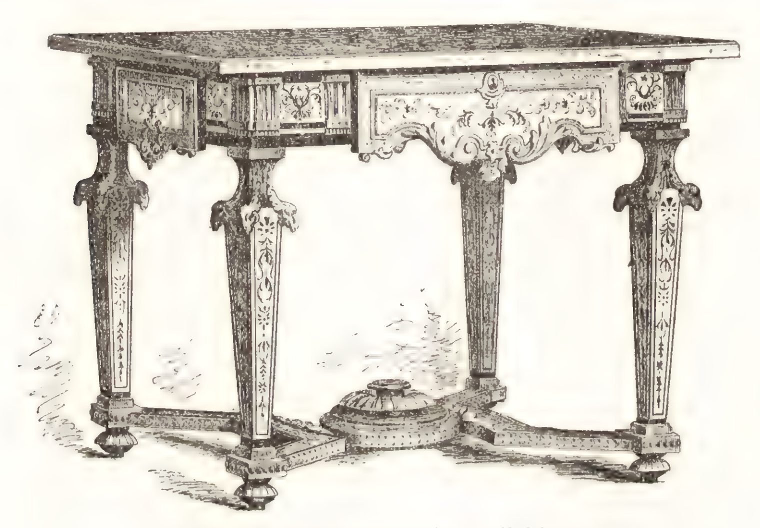


Table d'André-Charles Boulle, XVIIe siècle.
Collection de M. Ch. Stein.

André-Charles Boulle (1642 + 1732) est certainement le plus célèbre ébéniste de son époque. « Il passera dans tous les temps, dit Mariette, et chez toutes les nations, pour le premier homme de sa profession. Ses meubles, enrichis de bronzes magnifiques et d'ingénieux ornements de marqueterie, sont d'un goût exquis, et la mode ne leur fera rien perdre de leur prix. Il sont plus recherchés que jamais; on veut les imiter et l'on n'en approche point. Cet artiste joignit la solidité au bon goût. Ses beaux meubles sont aussi entiers après cent ans de service qu'ils étaient lorsqu'ils sont sortis de ses mains. Les fils qu'il a laissés n'ont

été que les singes de leur père. » Jal, dans son *Dictionnaire critique*, est moins sévère pour les fils d'André-Charles Boulle, et les qualifie « d'ouvriers habiles d'un père fameux ». Mais Jal était un écrivain et Mariette un fin connaisseur. André-Charles eut *deux manières*. Dans la première, le sujet est en applications métalliques sur fond d'écaille ; dans la seconde, au contraire, il est découpé en écaille et incrusté sur métal.

Les meubles en ébène étaient encore de mode. Afin de leur donner plus d'éclat, il les décora d'une façon particulière en couvrant les grandes surfaces d'applications d'écaille, sur lesquelles il sut incruster de gracieuses arabesques en étain et en cuivre, relevées de gravures au burin. Cette brillante mosaïque était accompagnée de bas-reliefs saillants en bronze ciselé et doré. « Pour rendre le travail d'incrustation avec toute l'exactitude désirable, l'artiste eut la pensée de superposer deux lames de semblable étendue et de même épaisseur, l'une en métal, l'autre en écaille, et, après avoir tracé son dessin, de les découper d'un même trait de scie ; il obtenait ainsi quatre épreuves de la composition : deux de fond, où le dessin s'exprimait par des vides, deux d'ornements, qui, placés dans les vides du fond opposé s'y inséraient exactement et sans solution appréciable. Il devait ressortir de cette pratique deux meubles à la fois : l'un, qualifié de *première partie*, était à fond d'écaille, avec applications métalliques ; l'autre, dit de *seconde partie*, se trouvait plaqué de métal avec arabesques d'écaille. » (A. Jacquemart, *Histoire du mobilier*.) Cette seconde partie étant tout aussi jolie que la première, Boulle réunit parfois les deux genres dans les mêmes meubles ; ce sont les plus beaux d'effet et les plus rares. André-Charles Boulle a été souvent imité, mais on ne doit lui attribuer que ce qui a été fait de plus irréprochable, tant sous le rapport de la sobriété du goût que de la perfection du travail.

Vente San Donato, 1870. Deux grands et magnifiques meubles du temps de Louis XIV, à deux portes pleines en marqueterie de Boulle, écaille de l'Inde et cuivre, garnis de beaux ornements en cuivre ciselé et doré et à gorge supérieure enrichie de mascarons en bronze doré. 110,000 fr.

Seconde vente San Donato, 1880. Coffret de mariage à deux corps et à trois faces, commandé à Boulle par Louis XIV, pour le mariage du Grand Dauphin, son fils, avec Marie-Christine de Bavière. Le corps du meuble est en *première partie*, écaille sur cuivre et étain ; le couvercle, en *seconde partie*, est exécuté en cuivre et en étain sur écaille. 75,000 fr. — Pendant du meuble précédent, avec cette différence que le corps est en seconde

partie et la marqueterie du couvercle en première. 75,000 fr. — Ces deux chefs-d'œuvre d'André-Charles Boulle, proviennent du palais de Meudon, résidence favorite du Grand Dauphin.

Vente Hamilton, 1883. Chiffonnier Louis XIV. 60,060 fr. — Deux armoires de neuf pieds de haut, exécutées sur les dessins de Le Brun, en ébène et en incrustations de cuivre et d'écaille, première et deuxième partie. Sur les panneaux de devant, se détachent deux amours et deux figures allégoriques en bronze ciselé. 313,950 fr.

Bien des personnes parlent des meubles de Boulle, comme s'il n'y avait eu qu'un seul artiste de ce nom; il fut porté par une lignée de marqueteurs de talent, dont huit furent ébénistes du Roi. Les voici par ordre de date :

Pierre Boulle, « tourneur et menuisier du Roy », en 1617. Il était logé au Louvre. Pierre eut trois fils : Jacques Boulle, né en 1618; Paul, né le 21 janvier 1621, et un autre, Jacques, né en 1627.

Jean Boulle (1610 + 1680), frère ou neveu de Pierre et père du fameux André-Charles.

André-Charles Boulle (1642 + 1732), artiste hors ligne : c'est l'illustration de la famille.

André-Charles Boulle (1685 + 1745), fils du précédent, ébéniste du Roi, comme son père et ses trois frères.

Charles-Joseph Boulle, né en 1688, aux galeries du Louvre, fils d'André-Charles Ier.

Pierre-Benoit Boulle, fils d'André-Charles Ier.

Jean-Philippe Boulle, fils d'André-Charles Ier.

Pierre Boulle, ébéniste à Paris, en 1714. Quel degré de parenté avait-il avec les précédents? Nous l'ignorons. Jal ne le mentionne pas comme ébéniste du Roi.

Les continuateurs d'André-Charles ont parfois remplacé l'écaille par la corne teinte en bleu ou en vermillon. Ils ont employé aussi la nacre et l'ivoire. Ces changements serviront à les faire reconnaître.

A la date de 1691, nous trouvons dans le *Livre commode*..., par Abraham du Pradel, les renseignements suivants : « A Paris les meubles de placage et de marqueterie se font et se vendent grande rue du faubourg Saint-Antoine, rue Neuve-Saint-Médéric, rue Grenier-Saint-Lazare, rue du Mail et rue Saint-Victor. Les sieurs Langlois père et fils font des cabinets et paravans façon de la Chine, d'une beauté singulière; ils demeurent l'un et l'autre grande rue du Faubourg-Saint-Antoine, près la rue de Charonne. Le jeune Langlois, qui a un talent particulier pour

l'imitation des ornements de la Chine, demeure rue Cloître-Sainte-Catherine de la Couture. » A la date de 1692 : « MM. Cussy aux Gobelins, Boulle aux galeries du Louvre, Le Fèvre, rue Saint-Denis, *au Chêne vert*, travaillent par excellence aux meubles et autres ouvrages de marqueterie. »

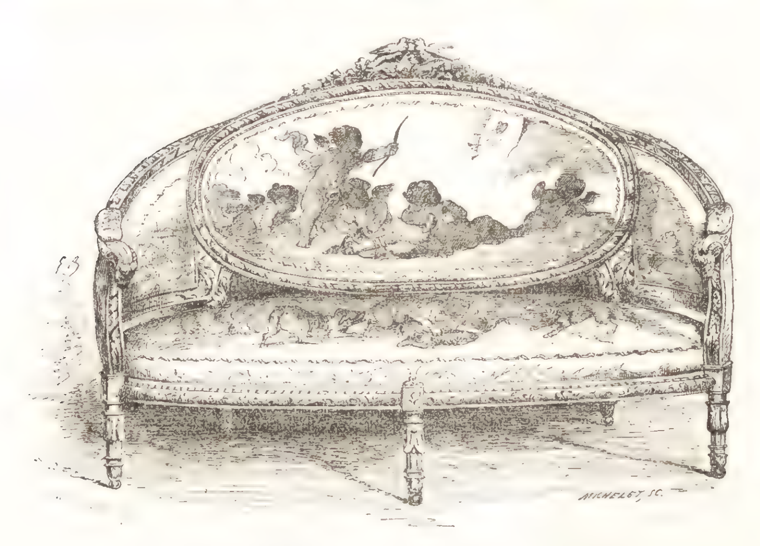
Il fallait que ce LE FÈVRE fut dans son genre un homme bien remarquable, pour qu'on osât le comparer à Dominique Cucci et à Boulle, qui était à cette époque le fameux André-Charles. Le Fèvre n'avait pas l'honneur d'habiter aux Gobelins, ni au Louvre, dans la galerie des « illustres », comme on disait alors, et cependant il *travaillait par excellence*. Il donnait ainsi raison au vieux proverbe : Tous les bons maîtres ne sont pas logés au Louvre.

Les meubles à incrustations de cuivre, genre Boulle, se firent jusque sous Louis XVI, mais, dès le commencement de la Régence, on leur préféra les meubles en marqueterie de bois des Iles. L'habile ébéniste Cressent contribua, par la beauté de ses ouvrages, à en répandre le goût. Les commodes, les secrétaires, les encoignures et plus tard les bonheur-du-jour, furent couverts de sujets imitant la peinture. On figura des bouquets, des instruments de musique, des scènes galantes, des attributs champêtres et amoureux, accompagnés de gracieuses guirlandes et de rubans coquettement noués. Il eût fallu s'en tenir à l'ornement et n'employer que des bois naturels. Vouloir faire des tableaux et lutter avec la peinture était un non-sens; n'était-ce pas engager le meuble dans une voie fausse? Pour enrichir leur palette, les marqueteurs firent usage de bois teint. Ils n'imitèrent que de fort loin leurs modèles et les couleurs factices de ces vulgaires copies disparurent peu à peu. Par exception, quelques ébénistes, entre autres David Roëntgen et Riesener, en n'employant que des bois durs, colorés naturellement, ont su donner à leurs œuvres toute la perfection dont ce genre de travail est susceptible.

Quand la manufacture royale de Sèvres fut à son apogée, à l'époque où la marquise de Pompadour régnait par droit de conquête, on ajouta aux meubles toutes sortes de médaillons en pâte tendre, décorés par nos meilleurs peintres céramistes et offrant des fleurs, des oiseaux, des gibiers, des bergerades et tous les aimables sujets de l'époque. Comme on le pense, ces raretés ont acquis une valeur inestimable. Vers la fin du règne du *Bien-aimé*, le goût s'épure. Un nouveau style, auquel on a donné le nom de Louis XVI, fait son apparition douze ou quinze ans avant l'avènement de ce prince. Le meuble prend à la fois un aspect riche et simple, son ensemble est séduisant; c'est le triomphe du travail fin et précieux. Les fûts des sièges, couverts de déli-

cates sculptures, défient toute rivalité, et les bronzes des meubles, ciselés comme des bijoux, laissent bien loin derrière eux les bronzes rocailles ou tordus en chicorée de l'époque précédente.

«... Rien n'approche du style Louis XVI, dit M. Paul d'Ivoy; les fauteuils dorés, ciselés avec une finesse de travail, une déli-



Canapé Louis XVI, couvert en tapisserie de Beauvais.
Collection de Mme la Csse d'Yvon.

catesse, un goût exquis, ont presque le fini des ouvrages d'or et d'argent créés par les orfèvres; le bois encadré de perles, de rubans, de roses, de guirlandes, où perchent des groupes de colombes, les admirables médaillons de la fabrique de Beauvais, rien de plus charmant et en même temps de plus moelleux et de plus commode. L'ébénisterie fait aussi à cette époque des progrès remarquables: un véritable artiste, Riesener, crée des commodes, des bureaux, des bonheur-du-jour en marqueterie, qui sont des chefs-d'œuvre. Un autre artiste, Gouthière, les orne de cuivres merveilleux, pleins de grâce et d'élégance et d'une finesse de ciselure inimitable. » (*Expos. univ. de* 1855. *Compte-rendu.*)

Aux perles, aux rubans, aux guirlandes où perchent des groupes de colombes, il faut ajouter le flambeau, le carquois, la houlette, le chalumeau, le nœud, toujours si gracieux et si souvent employé comme motif de milieu, la palmette, le vase à anses et la cannelure, qui suffirait à elle seule pour dénoncer ce charmant style Louis XVI.

En 1751, les maîtres menuisiers et ébénistes furent tenus d'avoir chacun une marque particulière. Cette marque consiste dans le nom de l'ébéniste, sculpté en creux ou apposé à l'aide d'une estampille. Que les amateurs soulèvent les marbres de leurs commodes, encoignures, bureaux, secrétaires, bonheur-du-jour, etc., s'ils trouvent le nom de quelque fournisseur royal et notamment celui d'Oeben, de Carlin, de David Roëntgen, de Migeon, de Joubert, de Montigny ou de Riesener, ils seront sûrs de posséder une pièce rare et d'un grand prix. Il faut toutefois se mettre sur ses gardes; ce renseignement profitera aux faussaires, ces éternels ennemis des curieux, et il convient de s'assurer que la signature n'a pas été ajoutée après coup.

Les fouilles de Pompéï ne restèrent pas étrangères au style Louis XVI, dans lequel on retrouve un souvenir de l'antiquité. Après 1789, la transition s'accomplit. Le mouvement des esprits et l'influence de David, introduisent en France le style grec et romain. Dès 1790, Jacob et Alexandre. fabricants renommés, exécutent, dans ce genre, toutes sortes de meubles et de sièges, d'après les dessins de David. Plus tard, à la suite de l'expédition d'Égypte, le goût égyptien obtint pour quelque temps une faveur marquée. Sous le Consulat et l'Empire, le décoration intérieure des appartements, depuis les meubles jusqu'aux tentures et aux panneaux, fut exécutée sur les modèles de Fontaine et de Percier.

LISTE COMPLEMENTAIRE D'ÉBÉNISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Adam, Jean (1657), menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv. par an.

Altenstetter, David, orfèvre à Augsbourg, dans la première moitié du XVII[e] siècle, et auteur de beaux meubles artistiques.

Avril, Étienne, établi à Paris, rue de Charenton, en 1774. Un meuble d'appui en acajou, provenant du palais de Saint-Cloud porte son estampille. Il est orné de bronzes ciselés et dorés, de plaques à deux figures en biscuit de Sèvres sur fond bleu et d'un dessus en porphyre rouge. En soulevant le porphyre, on lit : *Avril.*

Bapst, reçu maître en 1785. Il a travaillé pour le mobilier de Fontainebleau.

Bartolommeo de Paola, habile marqueteur italien du XVI[e] siècle.

BAYER, François, installé rue du Vieux-Colombier en 1764. Il a signé une table à ouvrage du musée de Kensington, et dont la marqueterie représente un paysage et des vases de fleurs.

BECK, Sebald, ébéniste renommé, mort à Nuremberg en 1546. Un meuble de la collection de M. A. Demmin, orné de plaques d'albâtre à dessins sculptés en bas-relief, présente le monogramme de ce maître, en lettres gothiques, à côté du millésime de 1540.

BEHEIM, Hans-Wilhelm, ébéniste et sculpteur, né en 1570, mort à Nuremberg en 1619. Il a fait, pour l'hôtel de ville de cette cité, un lustre en bois sculpté et doré, daté : 1613. Beheim a publié aussi des dessins sur la sculpture et l'ébénisterie. (A. Demmin, *Encyclopédie des arts plastiques.*)

BENEMAN, Guillaume, fournisseur de la Couronne sous Louis XVI. Son nom est inscrit sur deux commodes en acajou, provenant du mobilier de Saint-Cloud, ornées de cuivres dorés, d'un médaillon en biscuit sur fond bleu et de plaques en porcelaine de Sèvres décorées de bouquets de fleurs. Sur une autre belle commode, en bois d'acajou et d'amarante, appartenant au palais de Fontainebleau, on trouve cette double estampille : *G. Beneman — J. Stockel.* On peut en induire que Stockel aurait été l'associé de Beneman, ou bien, qu'étant son premier ouvrier, il serait le véritable auteur du meuble sur lequel il était tout naturel qu'il joignît son nom à celui de son patron. Beneman n'a guère employé que l'acajou pour ses meubles, dont quelques-uns, réservés à sa riche clientèle, sont magistralement exécutés et méritent une place dans les grandes collections.

BERNARD. Cet ébéniste, sur lequel les renseignements font défaut, paraît avoir eu cependant quelque célébrité. Son nom figure ainsi deux fois dans le catalogue de la riche collection Blondel de Gagny, rédigé par Pierre Rémy en 1776 : « Commode de bois des Indes, faite par Bernard avec ornements de cuivre doré. — Serre-papier de bois violet, fait par Bernard, garni de plusieurs morceaux d'ancienne porcelaine de Saxe. » Nous voyons que Bernard garnissait ses meubles de « morceaux d'ancienne porcelaine de Saxe » ; c'étaient donc des ouvrages de prix. D'ailleurs, le fait seul d'avoir été distingué par Blondel de Gagny, classe notre ébéniste parmi les premiers de sa profession et le désigne à l'attention des curieux.

BONASIA, Barthélemy, né à Modène, mort en 1527 ; peintre d'histoire et portraitiste, qui avait, selon M. A. Demmin, une grande réputation pour les ouvrages de marqueterie.

BONDIN, rue Traversière, faubourg Saint-Antoine, cité ainsi

dans les *Tablettes de Renommée*, en 1772: « tient un des plus fameux magasins d'ébénisterie et fait des envois en province et chez l'étranger. »

Boudrillet, ou Goudrillet, Philippe, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv., de 1636 à 1638.

J.-B. Boulard, rue de Cléry, « menuisier en meubles » en 1777. (*Almanach Dauphin.*) Son estampille se voit sur des marquises, des fauteuils, etc., sculptés, dorés, peints, appartenant au Mobilier national.

Brizard, père, « menuisier en meubles » rue de Cléry, en 1777, fournisseur du Mobilier de la Couronne pour les chaises, fauteuils, canapés, etc.

Burb, ébéniste peu connu, qui florissait sous Louis XV. Ce maître a signé une commode ornée de bronzes dorés, appartenant à M. de Meurville. Les panneaux, à sujets dorés sur fond noir, imitent le laque de Chine. Une commode du South-Kensington Museum offre aussi l'estampille de Burb.

Canabas, Joseph, installé au faubourg Saint-Antoine en 1766. Il a mis son estampille sur une table d'architecture en bois de rose, portant un curieux mécanisme pour l'élévation de la table. (A. de Champeaux, *Le Bois appliqué au mobilier.*)

Carlin, Martin, ébéniste de la cour de France en 1774 et l'un des plus habiles maîtres du règne de Louis XVI. « La production de Carlin est variée; mais, le plus souvent, il composait des meubles en ébène avec des panneaux en porcelaine de France, en laque de Chine ou en mosaïque de pierres dures, sur lesquels il posait des ornements en cuivre d'un grand goût. C'était l'un des fournisseurs ordinaires de Marie-Antoinette, qui lui demandait, pour offrir en cadeau ou pour son usage personnel, des tables à ouvrage, des chiffonniers, dont plusieurs nous ont été conservés et sont de petits chefs-d'œuvre. » (A. de Champeaux.)

Chevillon, Jean, 1652 à 1661, menuisier en ébène de Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, aux appointements de 70 liv. par an. (*Nouvelles Archives de l'art français*, Paris, 1872.)

Chardin, « menuisier pour billards du Roi, » en 1777.

Chéré, Benoist, fournisseur du ministère des affaires étrangères, pour les présents diplomatiques. Le 21 novembre 1741, il livre « un médaillier de bois d'amarante à compartiments, avec des ornements de bronze doré, d'or moulu, les tiroirs garnis de tablettes de velours vert avec de petits galons d'or au pourtour. » (Arch. du Min. des aff. étr., 24e *Registre des présents du Roi.*)

Chopart, « menuisier du Roi, pour des caisses de carosse, berlines, etc., » en 1777.

Cosson, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cité, en 1772, dans l'*Almanach général des marchands.*

Cramer, Guillaume, 1771. Il est l'auteur d'une commode en marqueterie d'amarante, de bois de rose et autres bois des Iles, ornée de bronzes ciselés et dorés. Cinq panneaux, dont un en avant-corps et deux sur les côtés, représentent des vases, des instruments de musique et un paysage avec personnages, qui est le sujet principal. Estampille de *Cramer.* (Musée du Mobilier national.)

Cressent, ébéniste du Régent Philippe d'Orléans, a laissé une grande réputation. Bien qu'élève du fameux André-Charles Boulle, il subit l'influence de la mode et négligea les incrustations de cuivre et d'écaille pour les marqueteries en bois des Iles. Il employait le « bois de Cayenne satiné couleur de cerise » ou couleur amarante. Ses meubles gracieux, aux formes contournées, présentent les types les plus parfaits de l'ébénisterie française pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Les panneaux de ses marqueteries figurent le plus souvent des enfants jouant avec des chiens et surtout avec des singes, sujets particuliers à la Régence et au commencement du règne de Louis XV. Quant aux encoignures en cuivre, il les ciselait dans la perfection, à l'exemple de son illustre maître, et montrait une préférence marquée pour les bustes de femmes ou de guerriers, bustes symbolisant parfois les Saisons ou les quatre parties du monde. (A. de Champeaux, *Les Meubles*, à l'Union centrale des arts décoratifs.)

Charles Blanc, dans son *Trésor de la curiosité*, décrit quelques meubles devant faire partie d'une vente annoncée par Cressent pour le 15 janvier 1749, et dont celui-ci rédigea lui-même le catalogue. A l'occasion d'une seconde vente, faite en 1756, il prévient le public qu'étant vieux et presque aveugle, il va cesser de travailler.

Vente San Donato, 1880. Élégant bureau de dame, par Cressent. Il est en bois de rose, de forme contournée, à abattant et quatre tiroirs intérieurs. La marqueterie de fleurs et les ornements de bronze doré sont exécutés dans la perfection. 12,500 fr.

Dautriche, Jacques, fournisseur de la Couronne sous Louis XV. Sa veuve exerçait encore rue du Faubourg-Saint-Antoine, en 1781. Une commode du Mobilier national, en marqueterie d'amarante et de bois de rose est signée : *J. Dautriche.*

L. Cresson. Signature relevée sur un fauteuil d'une bonne facture, en chêne sculpté du temps de la Régence et appartenant au Cte Ch. Lair.

Delanois, Louis, ébéniste estimé sous Louis XVI.

Delorme, rue Tiquetonne, « un des plus habiles et des plus renommés pour les ouvrages de marqueterie ». (*Tablettes royales de Renommée*... Paris, 1777. Supplément.) A la vente L. Double, en 1881, une très petite table à ouvrage, signée : *Delorme*, a été adjugée 16,000 fr. Elle est en marqueterie Louis XV, sur fond de bois de rose, avec dessus de marbre blanc tarquin. Ce meuble, plus précieux encore par le souvenir que par sa beauté même, a servi au Dauphin et provient de la vente de M[me] Campan.

Denizot, Pierre, reçu maître en 1740, et dont les ouvrages méritent d'être cités. Commode au South-Kensington Museum.

Desguerres. Dans ses *Mémoires*, la B[nne] d'Oberkirsch nous fait connaître ce célèbre marchand, qu'elle visita lors de son second voyage à Paris, le 25 mai 1784 : « De l'hôtel Thélusson nous allâmes chez Desguerres, marchand ébéniste fameux, demeurant rue Saint-Honoré, pour y voir des meubles. On ne pouvait approcher de son magasin, tant il y avait du monde, la foule se pressait devant un buffet de salle à manger d'un travail admirable. Il devait être porté en Angleterre chez le duc de Northumberland. »

Desier. Un meuble vitrine Louis XV, adjugé 5,000 fr. à la vente Léopold Double, en 1881, nous donne une bonne opinion de ce maître ébéniste. Ce joli meuble, signé en toutes lettres : *Desier*, provient du château du M[is] de Vilette, où il se trouvai placé dans la chambre occupée par Voltaire.

Desjardins, Jean, 1636 à 1657, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv.

Dubois, ébéniste de talent. D'après les *Tablettes de Renommée*..., Paris, 1792, il tenait, rue de Charenton, un fameux magasin d'ébénisterie et fabriquait aussi pour la province et pour l'étranger.

Dumler, Johann, né à Nuremberg en 1650, mort en 1723. Ébéniste renommé.

Dupain, Adrien-Pierre, fournisseur du mobilier de la Couronne, sous Louis XVI. Le Musée du mobilier national conserve des chaises, des fauteuils sculptés, peints ou dorés, offrant l'estampille de *Dupain*.

Duperron, cité comme ébéniste sur les comptes des Menus-Plaisirs du roi Louis XV. D'après ses fournitures, ce maître devrait être classé parmi les tabletiers. En 1760, il présente un mémoire de 120 liv. pour « deux boëtes de marqueterie, garnies chacune de cinq boëtes d'ivoire avec leurs charnières dorées d'or moulu, avec leurs flèches et contrats aussi d'ivoire de différentes couleurs assorties aux couleurs des boëtes. » (*Arch. nat.*, O[1] 3004.)

Ecken, Veit, réputé à Strasbourg, en 1596.

Ericourt, véritable artiste, très réputé sous Louis XVI. La B[nne] d'Oberkirsch en parle ainsi dans ses *Mémoires*, à la date du 7 juin 1782 : « Après un repas conjugal, je me rendis chez un ébéniste appelé Ericourt, qui faisait des meubles merveilleux. Il nous en montra de toutes les manières, j'y passai plus de deux heures, si bien que j'eus à peine le temps d'arriver pour l'Opéra avec M[me] la C[sse] du Nord. »

Étienne, Georges, 1674 à 1677, ébéniste de la maison du Roi, à 60 liv. par an.

Evalde, rue Saint-Dominique. Il travailla au magnifique cabinet servant de coffre à bijoux à la jeune dauphine Marie-Antoinette, en 1770. (*Arch. nat.*, O[1] 3027.)

Equemant, Jean, 1638 à 1652, menuisier en ébène de la maison du Roi.

Eyquemant, Jacques, 1674 à 1677, ébéniste de la maison du Roi, aux appointements de 60 liv. par an.

Favillot, « menuisier ordinaire du garde-meuble, » en 1777.

Flerckmann, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cité, en 1772, dans l'*Almanach général des Marchands*.

Foliot, « menuisier ordinaire du garde-meuble du Roi », en 1777. Il demeurait rue de Cléry-Villeneuve. (*Almanach Dauphin.*)

Fromageot, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cité, en 1772, dans l'*Almanach général des Marchands*. Il tenait « fabrique et magasin de toutes sortes de meubles précieux. »

Frost, fournisseur des Menus-Plaisirs, en 1789. (*Arch. nat.*, O[1] 3085.)

Garbard, à Paris, fournisseur des Menus-Plaisirs en 1779.

Garnier, rue Neuve-des-Petits-Champs, cité, en 1772, parmi les bons ébénistes.

Gaudrau, fournisseur du Roi en 1764. Richelet le cite comme un des plus fameux ébénistes de son temps.

Gillet, Louis, ébéniste habile, qui florissait en 1766. On trouve sa marque sur une commode ornée de beaux cuivres, appartenant à M. Valpinçon.

Gindon, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cité, en 1772, dans l'*Almanach général des Marchands*.

Gole, Pierre, artiste hollandais, mort à Paris en 1684. Il était « ébéniste du Roi » et travaillait pour Mazarin. Ce maître, auteur de jolis cabinets en ébène avec incrustations d'ivoire, eut deux fils, Jacob et Corneille. Le premier fut graveur en taille-douce ; Corneille succéda à son père.

Gourdin, « menuisier en meubles », rue de Cléry, en 1777. Fournisseur du mobilier de la Couronne.

GUCKÉISEN, Jacob, né à Cologne, où il publiait, en 1596, avec la collaboration de son ami Ecken Veit, un ouvrage de modèles sur l'ébénisterie, composé de vingt-quatre planches. Il exerça longtemps à Strasbourg.

HEPNER, Jacob, mort à Nuremberg en 1640, gendre de Schvanhard, dont il continua la manière. Dans la fabrication de ses cabinets, il a beaucoup employé les moulures guillochées.

HERMESSANT, rue Poissonnière, ébéniste des Menus-Plaisirs. Il touche, en 1785, la somme de 2,442 liv. pour fournitures diverses.

HURNING, Hans, ébén. et graveur sur bois, à Nordlingen, 1461.

HOFFMANN, fournisseur des Menus-Plaisirs, en 1787.

JABODOT, ébéniste sous Louis XV. En 1758, il livre au duc de Bourgogne : « Une cassette avec tiroir dessous, plaquée en bois rose, violet et à fleurs, garnie en dedans de moire et petit galon d'argent, 120 liv. » (*Arch. nat.* 0^1 3002.)

JACOB. Plusieurs ébénistes de ce nom se sont distingués à Paris, depuis le règne de Louis XV, jusqu'à celui de Charles X. En 1785, Jacob, « menuisier en meubles, rue de Bourbon-Villeneuve, » remet aux Menus-Plaisirs, un mémoire de 2,148 liv. (K. 505.)

JACOB, Georges, syndic de sa corporation en 1789, demeurait à cette époque « rue Meslée ». *Les Tablettes de Renommée..*, Paris, 1791, le citent comme « un des plus habiles menuisiers et des plus renommés pour les lits, chaises, fauteuils, canapés, etc. » Est-ce le même qui habitait en 1785, la rue de Bourbon-Villeneuve? Nous l'ignorons. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il eut plusieurs fils qui travaillèrent dans la maison paternelle avant de s'établir pour leur compte. Georges, devenu fournisseur de la Convention, fut chargé d'en renouveler le mobilier en 1793. Il exécuta cette commande sur les dessins des architectes Fontaine et Percier, qui arrivaient d'Italie.

JACOB DESMALTER, fils de Georges, ébéniste de Napoléon Ier et des deux impératrices. Le garde-meuble est très riche en œuvres de ce maître; malgré le mauvais goût de l'époque, elles ont du moins le mérite de présenter, dans toutes leurs parties, un travail consciencieux et soigné. Fontaine et Percier lui donnèrent souvent des modèles. Des meubles de toutes sortes, armoires, commodes, bureaux, secrétaires à chiffonnier, gaînes, tables de milieu, guéridons, consoles, etc., réunis au Musée du Mobilier national sont estampillés : *Jacob frères, rue Meslée*, ou *Jacob D., rue Meslée.* Notre ébéniste employait habituellement l'acajou qu'il relevait de bronzes ciselés, dorés et au vert antique, parmi lesquels on remarque des figures égyptiennes ou des sujets relatifs à la gloire napoléonienne. Jacob Desmalter fit, pour

le Roi d'Espagne Charles IV, une bibliothèque et un cabinet dont on peut voir la reproduction dans les *Artisans illustres*, par Ed. Foucaud, Paris, 1841. Jacob compta parmi ses augustes clients l'empereur du Brésil don Pedro, et meubla son château de Rio-Janeiro. (L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*, Paris, 1856.)

Vente San Donato, 1880. Grand meuble commode de Jacob, en acajou décoré d'ornements en bronze doré, offrant des chars antiques, des figures et des couronnes, 500 lires.

JEAN-NICOLAS, 1647 à 1652, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv. par an.

JOSEPH. Ce nom se rencontre sur différents meubles Louis XV de première beauté, et notamment sur une commode appartenant à M. Ch. Stein. Le Musée de Kensington, à Londres, renferme une commode à pieds élevés, ornée de panneaux en vernis, imitant les laques de la Chine, signée : *Joseph*.

KLANCK, Johan, mort à Francfort, en 1762. Il travailla pour le Roi d'Espagne.

KRAMMER, Gabriel, né à Genève, ébéniste et graveur au commencement du XVIIe siècle.

R. LACROIX, ébéniste de la couronne sous Louis XVI. Une commode en bois de satiné, avec bronzes ciselés et dorés, est estampillée : *R. Lacroix*. (Musée du Mobilier national.)

LA FOSSE, établi à Paris, au faubourg Saint-Antoine, sous la Régence. Peut-être serait-il resté tout à fait inconnu sans ce passage des *Mémoires* de l'avocat Barbier : « Juin 1725. La femme de l'ébéniste La Fosse, âgée de 45 ans, qui était paralytique, se fait descendre dans la rue le jour de procession, se traîne sur les mains jusque devant le Saint-Sacrement et s'écrie : « Seigneur, tu « peux si tu le veux! puis elle se lève sur-le-champ et, au vu de « tout le monde, elle suit la procession et conduit le Saint-Sacre- « ment jusqu'à l'église. »

J.-P. LATHUILE florissait en 1737. Son nom se trouve sur une commode, à avant-corps Louis XV, conservée au Musée du Mobilier national. Elle est en marqueterie quadrillée de bois de rose et d'amarante, avec montants, entourages et entrées en bronze ciselé et doré.

LAVENNE, Nicolas, 1647 à 1652, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv. par an.

LEBESGUE, Claude, ébéniste de talent qui exerçait à Paris en 1771.

LE BRUN, artiste réputé sous Louis XIV. Nous lisons dans le *Dictionnaire critique* de Jal : « En 1676, André-Charles Boulle, maistre ébéniste du Roy, fit à Anthoine Le Brun, ébéniste qui

avait de la célébrité, l'honneur d'être parrain d'un de ses enfants. »

J.-B. Lelarge, habile menuisier ébéniste, sous Louis XVI. On trouve son estampille sur des bergères et des fauteuils provenant du mobilier de Fontainebleau.

Leleu, J.-François, fournisseur des châteaux royaux, établi rue Royale dès 1764, élu syndic de sa corporation en 1776. Son nom est inscrit sur une commode en marqueterie d'acajou et bois divers, provenant du mobilier de Versailles; elle est ornée de bronzes ciselés et dorés avec dessus de marbre griote. Une commode en bois de rose et d'amarante, de l'ancien mobilier des Tuileries, porte aussi, sous le marbre, l'estampille : *J.-F. Leleu.* Ce maître a meublé en partie le pavillon de Luciennes, appartenant à la Du Barry et qu'elle remplit d'œuvres d'art. On connaît l'exigence de la C^{sse} pour les belles choses; elle ne voulait que des pièces originales dont le type ne servît que pour elle.

Le Mille, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cité, en 1772, dans l'*Almanach général des Marchands.*

Lenoir, « menuisier en meubles », rue de Cléry, en 1777, fournisseur royal.

Levasseur, Étienne, reçu maître en 1766, fournisseur des châteaux royaux et du Petit-Trianon. « Il employait presque toujours l'acajou plein, qu'il divisait en panneaux encadrés de bronzes à moulures. » Une encoignure en acajou, avec ses bronzes ciselés et dorés, provenant du mobilier de Fontainebleau, est estampillée : *E. Levasseur.* La même signature se trouve sur une table en acajou ornée de bronzes, avec dessus de marbre blanc et galerie à jour à balustres. Cette table était autrefois aux Tuileries.

Lieutaud, Balthazar, ébéniste distingué, dont la veuve exerçait, rue d'Enfer, en 1785. M. de Champeaux cite, de ce maître, la gaîne en marqueterie garnie de ses bronzes, d'un grand régulateur de Robin, conservé au musée de Kensington.

Louis, menuisier ébéniste sous Napoléon Ier. Ce maître a signé de son estampille deux fauteuils en bois noir et or, du palais de Fontainebleau. Ils sont couverts en tapisserie de Beauvais, à sujets militaires.

Macret, rue Saint-Honoré, ébéniste des Menus-Plaisirs du Roi. De 1765 à 1771, il livre à la famille royale des bureaux, commodes, encoignures, des tables de quadrille (pour jouer à quatre) en bois de rose et violet, garnies de bronzes dorés d'or moulu. (*Arch. nat.*, 0^1 3011, 0^1 3014, 0^1 3017, etc.)

Maggiolini, Joseph, ébéniste italien renommé, qui florissait à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Dans l'*His-*

toire des Italiens, par César Cantu, 1861, il est fait mention des « meubles marquetés par Joseph Maggiolini de Parabiago, qui mourut en 1814, lesquels étaient très recherchés en Italie et au dehors. » La marque de ce maître est très curieuse. Nous l'avons vue sur un grand secrétaire, qui fait aujourd'hui partie du riche cabinet de Mme Jubinal de Saint-Albin. Cette marque, posée intérieurement sur l'abattant, représente un magasin d'ébénisterie avec le nom de l'auteur : *Joseph Maggiolini.*

Mansion, établi rue du Faubourg-Saint-Antoine, reçu maître en 1780.

P.-H. Mewesen, ébéniste de talent qui a mis son estampille sur une grande commode Louis XVI, de la collection de M. Paul Eudel. Les cuivres, d'une bonne facture, forment une large bande de rinceaux à la partie supérieure.

Migeon, ébéniste des Menus-Plaisirs et de Mme de Pompadour, qui lui faisait mille écus de pension. En 1740, il fournit pour les Menus un bureau de musique de bois d'acajou à sept pupitres, garni de chandeliers dorés d'or moulu. Nous ne retrouvons plus son nom qu'en 1755, époque à laquelle il livre une table et un chiffonnier. (*Arch. nat.*, O[1] 2985, O[1] 2997.) Les ouvrages d'un fournisseur de Mme de Pompadour doivent avoir un grand attrait pour les collectionneurs; la marquise était artiste, elle s'y connaissait et, tout en jetant l'or à pleines mains, elle ne s'adressait qu'à des gens d'un mérite reconnu.

Montigny, ébéniste de talent sous Louis XVI. Le *Supplément aux Tablettes royales de Renommée*... Paris, 1777, en parle ainsi: « un des plus renommés pour les meubles de marqueterie en écaille et argent ou ébène et cuivre, dans le genre des ouvrages du célèbre Boulle, dont on peut voir la collection au cabinet des médailles de Sa Majesté, au Louvre. Il est très important de ne confier ces sortes d'ouvrages pour les nettoyer ou les racommoder, qu'aux gens de l'art si on veut les conserver. » Montigny a réparé beaucoup de meubles de Boulle, sur lesquels il apposait son estampille.

Moreau, rue de l'Échelle, à Paris, fournisseur des Menus-Plaisirs du Roi, en 1785. Cette même année, il réclame 3,740 liv. pour guéridons, tables, chaises, fauteuils d'acajou, etc. (*Arch. nat.*, *K.*, 505.)

De Mouchy, Henry, 1680 à 1688, ébéniste de la maison du Roi, aux appointements de 60 liv. par an.

Nocart, ébéniste parisien, cité une seule fois dans les comptes des Menus-Plaisirs. En 1773, il remet un petit mémoire s'élevant à 218 liv. (O[1] 3043.)

Oeben, Jean-François, mort vers 1766, ébéniste du Roi Louis XV. Il fit son apprentissage chez André-Ch. Boulle et fut le maître de Riesener, qui occupa chez lui les fonctions de premier garçon, c'est-à-dire de contre-maître. Oeben débuta par les meubles à incrustations de cuivre sur écaille, puis il se mit à la marqueterie de bois et devint un des plus grands ébénistes du XVIIIe siècle.

Le catalogue de la vente de Boucher, peintre du Roi, mentionne, en 1771 : « Un coquiller plaqué en bois de violette, par Oeben et garni en bronze doré par Caffiéri. » Pour les cuivres de ses commodes, bureaux, secrétaires, tables, encoignures, notre ébéniste s'adressait encore à Forestier, à Galien, à Gobert, les plus habiles ciseleurs et doreurs de son temps. Ce choix démontre qu'Oeben était lui-même un maître de premier ordre, et que l'expert Rémy avait raison de le qualifier de « fameux. » (*Vente Gaignat*, 1768.)

Dans les comptes des Menus-Plaisirs, nous ne rencontrons qu'une fois le nom d'Oeben; c'est en 1760. Il est cité comme logeant à l'Arsenal et sa fourniture de 156 liv. se résume à une table de merisier avec des outils pour le duc de Bourgogne. (*Arch. Nat.*, O[1] 3004.) Un secrétaire et un chiffonnier du mobilier national offrent l'estampille : *J. F. Oeben.* Ils sont de style Louis XV, en marqueterie de bois de rose, d'amarante et de citronnier, enrichis de bronzes ciselés et dorés.

Oeben. On s'égare dans cette famille d'ébénistes en renom, dont deux au moins ont porté les prénoms de Jean-François. Aux Archives nationales, nous trouvons, parmi les artisans logés aux Gobelins, en 1755, « Oeben, ébéniste » ; puis, à une date postérieure qui doit être 1766, nous trouvons: « Oeben, ébéniste, a succédé à son frère ; il a pour apprenti Noël Mongée. » (*Gobelins et Savonnerie,* 21 cartons, O[1] 2044.)

Oeben, Simon, ébéniste peu connu, peut-être le neveu du grand Oeben, et dont la veuve, logée aux Gobelins, continuait à fabriquer en 1787.

Ostermayer, Hilaire, 1636 à 1657, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv.

Pantz, ébéniste allemand, très réputé à Cologne, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Pafrat, Jean, fournisseur royal sous Louis XVI. Une commode et un secrétaire en marqueterie d'acajou et de bois noir, enrichis de bronzes dorés sont estampillés : *J. Pafrat.* (Palais de Fontainebleau.) Une table historique, du musée de Kensington, surmontée d'une plaque de Sèvres, porte les estampilles de

Carlin et de Jean Pafrat. Cette table fut offerte, avec une autre signée de Carlin, par Marie-Antoinette, à lady Auckland, femme de l'ambassadeur d'Angleterre. (E. de Champeaux, *Le legs Jones au South-Kensington Museum.* Gaz. des Beaux-Arts, 1er mai 1883.)

J. Petit, ébéniste recommandable, auteur de deux commodes Louis XVI à galerie, d'un beau galbe, appartenant à M. Paul Eudel. Elles sont en marqueterie de bois des Iles, d'un travail soigné et décorées de cuivres demi-fins.

Petit, Nicolas, établi au faubourg Saint-Antoine en 1761. Il a signé un régulateur orné de riches cuivres, appartenant au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Le Musée de Kensington renferme des meubles de Nicolas Petit, soit en marqueterie, soit en ébène avec panneaux de laque doré sur fond noir et décorés de cuivres ciselés.

Petit, Gilles, qui demeurait rue Princesse, a signé un bureau plat en bois de rose, du Musée de Kensington, et sur lequel on voit une marqueterie à fleurs et un riche encadrement en bronze ciselé.

Piffetti, Pierre, célèbre ébéniste italien, né en 1700, mort à Turin le 21 mai 1777. Nommé ébéniste du Roi Charles-Emmanuel III, en 1731, il contribua aux embellissements du palais royal de Turin. Ses jolis meubles sont en marqueterie de bois exotiques, avec addition d'ivoire, de nacre et parfois de métaux.

Pionnez, Pierre, reçu ébéniste en 1765, auteur de meubles précieux dont le Musée de Kensington possède un spécimen. C'est un petit secrétaire en bois d'amarante, soutenu par quatre pieds très élevés, et dont l'abattant est décoré d'une plaque en porcelaine de Sèvres représentant un bouquet de fleurs, bordé d'un nœud de rubans en cuivre ciselé.

Poirier, ébéniste à Paris, sous Louis XV. Il figure une fois dans les comptes des Menus-Plaisirs, en 1754. (O1 2995.)

Poitou, Philippe, marqueteur et menuisier en ébène du Roi, en 1683. Il a fait des meubles dans le genre de ceux d'André-Charles Boulle, mais avec moins de talent.

Portier, « menuisier en meubles », rue de Bourbon, en 1777. Fournisseur du mobilier de la Couronne.

Prudhon, cité ainsi dans l'*Almanach Dauphin*, de 1791 : « Artiste intelligent pour les objets de méchanisme, etc. »

Quicoffe, 1647 à 1652, menuisier en ébène de la maison du Roi, aux appointements de 30 liv.

Reuse, « menuisier en meubles », rue de Cléry, en 1777. Fournisseur du mobilier de la Couronne.

Richter, Charles, fournisseur royal sous Louis XVI, auteur de meubles admirables.

Riesener, Jean-Henri, né à Gladbeck, près de Cologne en 1725, successeur de son maître Oeben, dont il épousa la veuve en 1667. Reçu maître l'année suivante, il se plaça immédiatement à la tête de ses confrères, par ses meubles élégants, d'une grande pureté de forme et traités dans leurs moindres détails avec un fini précieux. Pour ses bronzes, presque toujours « dorés d'or moulu », autrement dit à l'or mat, il n'en confiait l'exécution qu'à des modeleurs et ciseleurs d'un mérite reconnu, tels que Duplessis, Hervieux, Gallien, Gobert, Forestier, etc. N'oublions pas Gouthière, le plus célèbre de tous, auquel il s'adressa souvent et qui finit par être l'objet de ses préférences. Riesener a beaucoup travaillé pour les mobiliers de Versailles et de Trianon. Ses ouvrages, de plus en plus estimés, deviennent assez rares en France ; bon nombre sont allés embellir les collections étrangères.

Un des plus beaux morceaux du maître est le magnifique secrétaire du cabinet de Louis XV à Versailles, placé aujourd'hui dans la grande salle des dessins français, au Louvre. Il est en marqueterie de bois des Indes et offre de nombreux attributs, entre autres ceux de la Royauté, de la Musique, de la Poésie lyrique, de la Poésie dramatique, de l'Astronomie, de la Guerre, de la Marine, etc. Au-dessus se trouve une pendule. A gauche, sur un des ornements en bois rapporté, on lit : *Riesener F.* 1769, *à l'arsenal de Paris.* Ce meuble était estimé 35,000 liv. Les bronzes, comme le reste du bureau, sont de style Louis XV. Leur beauté les avait fait attribuer à Philippe Caffiéri ; d'après les termes du contrat de mariage de Riesener, ils ont été modelés par Duplessis et Winant et ciselés par Hervieux. (A. de Champeaux, *Les Meubles à l'Exposition rétrospective de l'Union centrale.* Gaz. des B.-A., 1882. Voir sur Oeben et Riesener les documents communiqués et annotés par M. Ch. Serré. *Nouvelles Archives de l'art français*, Paris, 1878.)

Sans vouloir amoindrir le talent de notre artiste, nous devons dire que le meuble qu'il a signé et daté de 1769 : *à l'Arsenal de Paris*, fut conçu et commencé dans l'atelier d'Oeben, puis terminé par Riesener deux ans après la mort de son patron. Il y a quelques années, ce superbe bureau a été copié par M. Dasson, avec le concours des sculpteurs Aubert et Dallier. La copie, aussi parfaite que l'original, figurait à l'exposition universelle de 1878, où elle fit l'admiration des amateurs. Nous avons eu la curiosité de marchander ce chef-d'œuvre ; on nous l'a fait 90,000 fr. Il a été acquis par lord Ashburton.

Vente San Donato, 1880. Chiffonnier à six tiroirs, avec grande corbeille de fleurs en marqueterie. Bronze de Gouthière et entrée de serrure au chiffre des Biron. Sous le marbre, la signature de Riesener, 9,100 fr. — Table bureau en acajou à trois tiroirs avec galerie à balustres et bronzes dorés, 3,250 fr.

Vente Léopold Double, 1881. Deux encoignures Louis XVI, signées de Riesener, avec porte, tiroir et marbre blanc. Elles sont garnies d'ornements et de fleurs en cuivre doré, 3,200 fr. — Petite table oblongue, enrichie au pourtour de huit plaques en vieux Sèvres, pâte tendre, décorées de fleurs jetées, signée : *J.-H. Riesener*. 4,800 fr.— Petite table à ouvrage en acajou, dite tricoteuse, de forme rectangulaire, ayant appartenu à Marie-Antoinette. Pieds à cannelures d'étain, avec entre jambes supportant deux dauphins, signée : *J.-H. Riesener*. 6,100 fr. — Grande console Louis XVI, en acajou. La tablette supérieure, en marbre bleu turquin est encadrée d'une galerie en bronze doré ; signature de *Riesener*. 2,400 fr.

Vente Hamilton 1882. Commode Louis XVI, ciselée par Gouthière, ayant appartenu à Marie-Antoinette et signée : *Riesener fecit*. 110,430 fr. — Secrétaire Louis XVI, avec ciselures de Gouthière, provenant du Petit-Trianon et signé de *Riesener* 120,120 fr. — Table à écrire du même temps et des mêmes artistes, ayant également fait partie du mobilier de la Reine, à Trianon. 156,000 fr.

Roëntgen, David, né à Neuwied (Allemagne), obtint la maîtrise à Paris, en 1780. C'était un artiste hors ligne ; il composait des meubles admirables et prenait le titre d' « ébéniste méchanicien de la Reine. » La description d'une table chiffonnière, exposée par ce maître au *Salon de la correspondance*, en 1779, va donner une idée de la perfection de ses travaux. « Le dessus de cette table représente un groupe de bergers en marqueterie d'une façon tout à fait différente de celle dont on a fait usage jusqu'à présent. Toutes les figures sont très bien dessinées, les ombres et les nuances sont composées de petites pièces d'un bois fort dur et compact. Cette façon de marqueterie ressemble à la mosaïque en pierre et est travaillée de la même manière, de sorte que les ombres ne sont ni brûlées, ni gravées, ni broyées avec de la cire ou de la futée, comme on s'est vu obligé de les exprimer jusqu'à présent, mais solidement marquetées en petites pièces de bois duement nuancées. La justesse du dessin, le mérite de l'ensemble et la précision du contour, feraient croire qne c'est un ouvrage peint ou travaillé en matière beaucoup plus solide et compacte. Par cet exposé, on rend parfaitement l'effet de la sensation que cette table a faite et de l'examen qu'elle a produit. »

« L'auteur de cet ouvrage ayant eu l'honneur de présenter au Roi un secrétaire de son invention et dans le genre de cette table, Sa Majesté a bien voulu en faire l'acquisition pour le prix de 80,000 liv. et le placer dans son cabinet. » (De la Blancherie, *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, Paris, 1779.) Le 18 mars de la même année, David Roëntgen exposait encore « plusieurs meubles remarquables par leur marqueterie », et recevait de nouveaux éloges.

Divers meubles de David Roëntgen sont signés d'un R, parfois accompagné d'un chiffre et d'un numéro d'ordre.

A. Roussel, maître ébéniste établi à Paris au commencement du règne de Louis XV. En 1725, il travaille à la corbeille de Marie-Leczinska et figure sur les comptes des Menus-Plaisirs. (O[1] 2984.)

Roussel, ébéniste de talent, inscrit sur les comptes des Menus-Plaisirs, de 1785 à 1790. Ses fournitures se composent de consoles, secrétaires, bibliothèques, encoignures, tables à jeu, etc., presque toujours en acajou. Dans un de ses mémoires, daté de 1789, nous remarquons : « pour Mgr le Dauphin, une table à écrire, en acajou. 60 liv. » (*Ach. nat.*, O[1] 3070 à O[1] 3088.)

Rummer, né en 1748, ébéniste allemand et marqueteur de talent.

Ryswyck (D.-V.), habile marqueteur allemand du XVIIe siècle. Le château de Sans-Souci renferme de beaux ouvrages de ce maître.

Saunier, Claude-Charles, fournisseur des châteaux royaux vers 1752. Une commode du palais de Fontainebleau, décorée de moulures et de ciselures en bronze doré, est marquée *C. C. Saunier*.

Schmidt, ébéniste à Paris, sous Louis XVI. Il figure sur les comptes des Menus-Plaisirs de 1786 à 1788. En 1787, il touche 3,246 liv. pour tables, guéridons, bibliothèques, etc. Sa dernière livraison est une table en acajou de 2,600 liv. « Pour le cabinet de Physique des Enfants de France. » (*Arch. nat.*, O[1] 3078, O[1] 3083.)

Schneider (Caspar). Estampille d'un guéridon ovale en acajou, orné de ses bronzes, de peintures en camaïeu, sous verre, et de médaillons en porcelaine de Sèvres. Ce joli meuble, conservé à Trianon, appartenait au palais de Saint-Cloud. Caspar Schneider, établi au faubourg Saint-Antoine, fut reçu maître en 1786.

Schwanhard, Hans, né vers 1550, mort à Nuremberg, en 1612. Il fit des meubles incrustés d'ivoire et inventa, dit-on, des bandes ondulées dont l'emploi fut souvent poussé jusqu'à l'abus.

F. Schwerdfeger, reçu maître en 1785. Il a signé le magnifique cabinet serre-bijoux de Marie-Antoinette, à Saint-Cloud.

En dehors des beaux cuivres ciselés et dorés d'or moulu de cet ouvrage hors ligne, on admire des peintures signées : *Degault*, 1787, et trois médaillons en biscuit de Sèvres, sur fond bleu : la Paix, la Guerre, l'Offrande à l'Amour. Le meuble est estampillé : *F. Schwerdfeger Me ébénist.* (sic). (*Le Mobilier national à l'Exposition des arts décoratifs*, Paris, A. Quantin, 1882.)

Séné, Jean-Baptiste, établi à Paris sous Louis XVI. Deux fauteuils en bois sculpté, peint en gris, de l'ancien mobilier de Fontainebleau, sont marqués : *J.-B. Séné.*

Stiennon, Georges, 1680 à 1688, ébéniste de la maison du Roi, aux appointements de 60 liv. par an.

Teune, auteur d'un beau bureau Louis XV, à cylindre, appartenant à M. Paul Eudel.

Tilliard, « menuisier en meubles », rue de Cléry, en 1777. Fournisseur du mobilier de la Couronne.

J.-B. Tuard, habile maître de la fin du XVIIIe siècle.

Turot, Jean-Pierre, apprenti ébéniste aux Gobelins, en 1779.

Van Opstal, Gilles, « maître menuisier ébeynier », renommé à Paris, en 1627. Ce devait être un parent du sculpteur Gérard Van Opstal.

Van Reydt, Hans, ébéniste de talent, réputé à Cologne au commencement du XVIIe siècle.

Weswal, d'origine allemande, établi à Paris, en 1774, et cité parmi les bons maîtres.

Weisweiler, Adam, établi au faubourg Saint-Antoine, reçu maître en 1778. Ses meubles sont supérieurement exécutés. Une petite table du musée du Louvre, acquise à la vente du prince de Beauveau, porte son estampille.

L'*Almanach Dauphin*, Paris, 1789, cite parmi les magasins d'ébénisterie, « où l'on trouve ce qu'il y a de plus précieux en ce genre, » ceux de MM. :

Arnauld frères, rue de la Monnaie.

Bouché, rue de la Verrerie.

Boudin, cloître Saint-Germain l'Auxerrois.

Daguerre, rue Saint-Honoré.

Duchosal, rue de la Verrerie.

Fournier, grande rue du faubourg Saint-Antoine.

Fleury, rue des Saints-Pères.

Héricourt, faubourg Saint-Antoine.

Lebastier, rue Saint-Honoré.

L'Empereur, rue de la Verrerie.

Lucet, rue de la Verrerie.

Mainguet, rue du Four-Saint-Germain.

Poussin, rue de la Verrerie.

Presle frères, rue Saint-Martin.

Ces négociants doivent-ils figurer parmi les maîtres ébénistes, ou n'étaient-ils simplement que des marchands de meubles? c'est ce que nous ne saurions décider.

Vente L. Double, 1881. Grande bibliothèque Louis XIV, en bois noir, ornée de riches cuivres ciselés et dorés, à mascarons, ornements, têtes de femmes et de satyres. 17,100 fr. — Bureau plat, de forme contournée, en bois de rose et bois satiné, richement garni de chutes et d'encadrements rocailles en bronze ciselé et doré. Ce meuble a appartenu à Mesdames de France, filles de Louis XV et provient du château de Meudon. 38,000 fr.

Vente Hamilton, 1882. Commode d'ébène aux armes de France et au chiffre du comte d'Artois, 19,916 fr. — Commode Louis XV, ornée de bronzes dorés figurant des enfants et des oiseaux au milieu de branches de chêne. 162,420 fr. — Secrétaire de laque, enrichi de guirlandes ciselées par Gouthière. Sur la frise, des fleurs et des rubans entourent en haut relief, les lettres M. A. entrelacées. (Marie-Antoinette.) 245,700 fr. — Cabinet d'ébène couvert de plaques de laque noir et or et sur le devant, encadré de guirlandes, un grand médaillon ciselé en bas-relief, le sacrifice d'Abraham. Aux angles, comme consoles, des Victoires. Les frises et les poignées, formées par des satyres, des enfants, des amours, des oiseaux et des fleurs en haut relief. 140,960 fr. — Un secrétaire semblable, mais portant dans la frise le monogramme de Marie-Antoinette entouré de feuillages de bronze superbement fouillés. 245,700 fr.

Vente Beurdeley, 1883. Cassone ou coffre de mariage marqueté et sculpté du XVIe siècle. 1150 fr. — Grand cabinet Louis XIII, en ébène, fermant à deux portes et offrant des sujets mythologiques. 8,000 fr.

Vente de Gunzbourg, 1884. Commode en laque noir, rehaussé de dorure et de bronzes ciselés. 23,100 fr.

CURIEUX DE MEUBLES ET DE BOIS SCULPTÉS.

Vte **D'ABOVILLE** (Chât. de Rouville), table de toilette Louis XIII, avec ses accessoires. Meubles de diverses époques. — **ALBRESPY** (Montauban.) — **ED. ANDRÉ** (Paris), meubles du XVIe s., cabinets, crédences, sièges. Quatre chaises à porteur du XVIIIe s. — Mme **ED. ANDRÉ** (Mlle Jacquemart), superbe atelier Renaissance, rempli de merveilles en tous genres, des XVe et XVIe s. — **ANSARD** (Clermont), meubles divers. — **ARNOUX**

(Orléans), panneaux italiens sculptés, la Mise au tombeau, Jésus et la Samaritaine, etc., XVIIe s. — **CH. ARTHUR** (Douai), bahuts et bois sculptés. — **ARTIGOU** (Viarmes), meubles de diverses époques. — **A. ASSEGOND** (Bernay), idem.— **ASSIRE** (Rouen), bahuts, et autres meubles en bois sculpté, des XVe et XVIe s. — **ASTIÉ** (Chât. de Reneyri), meubles du XVIIIe s., ayant appartenu à Mme Du Barry. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), collection hors de pair. Cartonnier du duc de Choiseul, adjugé 144,690 fr. à la vente Halmilton, en 1882. — **ED. AYNARD** (Lyon), meubles divers. Panneaux de satin blanc brodé, provenant de la tenture exécutée pour Marie-Antoinette à Trianon, adjugés 16,500 livres à la vente San Donato, en 1880. — **J.-ANT. BAMPS** (Belg.), coffret en chêne du XVe s., meubles, cadres, statuettes. — **Mme BARDON-VIGNAT** (Orléans), secrétaire en marqueterie, XVIIe s. — **GÉDÉON-BARIL** (Amiens), meubles de diverses époques. — **BASILEWSKI** (Paris), collection hors de pair; raretés de toutes sortes. — **Dr AUG. BAUDON** (Mouy), meubles de différentes époques. — **Bon DE BAYE** (chât. de Baye) spécimens du moyen âge et de la Renaissance, — **Cte A. DE BAUFFORT** (Belg.), coffret de mariage du grand Condé, en ébène, avec plaques et coins en vermeil. — **Cte DE BAUSSIER** (Paris), meubles divers. — **ALB. DE BELLEGARDE** (Rouen), meubles gothiques et Renaissance. Bahuts, cabinets, panneaux sculptés. — **AUG. DE BELLEYME** (Paris), meubles Renaissance et autres. — **BELLON** (Beauvais), meubles divers. — **BÈNARD-LE-CHEVALIER** (Pont-l'Évêque), idem. — **BENNER** (Mulhouse), idem. Panneau sculpté : la bataille de Sempach. Berceau incrusté, de Jean Kœchlin, 1750. — **GEORGES BERGER** (Paris), meubles de diverses époques. — **EM. BERNOUX** (Orléans), bureau et crédence du XVIIe s. — **BERTHAULT** (Montdidier), spécimens divers. — **BESSEVILLE FILS** (Orléans), meubles Renaissance. — **Vte DE BEUGHEM** (Belg.), meubles, statuettes. — **BIDA** (Mulhouse), coffre arabe du XVIe s. Crédence Henri II, escabeaux, cadres byzantins, fauteuils florentins, etc. — **CH. DE BILLY** (Paris), consoles, tables des XVIIe et XVIIIe s. — **ESS. BLIGNY** (Paris), stalles de chœur à trois places; armoires, buffets, dressoirs, statuettes des XVe et XVIe s. Collection peu nombreuse, mais très choisie. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), coffres, armoires, dressoirs, tables, escabeaux, chaises, fauteuils, portes, cheminées, panneaux et boiseries diverses du moyen âge et de la Renaissance. Série de statuettes. Vierge en buis, du XIVe siècle, d'un grand caractère; près de son cou est une agrafe quadrilobée et sa main droite tient un livre, tandis que l'Enfant Jésus porte une colombe. Saint-Crépin, ayant près de lui deux jeunes disciples au travail. Coffre de mariage en cèdre gravé : scènes d'amour et de chasses, commencement du XVe s. Armoire en noyer, à deux vantaux finement sulptés, d'après Ducerceau.— **Dr BONNAL** (Nice).— **BONNEMAIN** (Toulouse), meubles de Boulle et autres. — **BORTHON** (Dijon).— **BOSSARD** (Lucerne), buffets suisses, dont un du XVIe s., en marqueterie, avec niche et dauphin en étain. — **BOTMILIAN** (Chât. de Montjoie), mobilier oriental. — **BOUCHÉ** (Douai), statuettes, groupes, Christ en buis, encadré.— **BOUCHE-LECOMTE** (Douai), statuettes, bas-reliefs. — **BOUILHET** (Paris). meubles du XVIIIe s.— **G. BOURDON** (Rouen), idem, — **Cte DE BRANICKI** (Chât. de Montrésor), meubles français et polonais.— **Mme BRAUD-BOUVY** (Belg.), coffret de mariage en bois de cèdre, représentant une scène de fiançailles. — **BRETON** (Paris), banquette du XVIe s. Commodes table à ouvrage. Bureau Louis XV, ayant appartenu à la princesse de

Lamballe. — **BRUNEAU** (Nancy), commode ayant appartenu à Mme de Pompadour. — **DE BRUYN** (Belg.), série de panneaux sculptés. — **TH. BUFFETEAU**, meubles de différentes époques. — **BUNEL** (Toulouse). —**BUREL** (Rouen), bahuts et meubles divers du XVIe s. — **BUSSIÈRE DE NERCY** (Melun). — **BUTTE** (Nancy), encoignures en vieux laque données par Louis XVI à M. Cotler, secrétaire d'ambassade.

Csse **DE CAMBIS-ALLAIS** (Paris), meubles Renaissance et autres. — **CAMPISTRON** (Toulouse). — Vor **CAPOUL** (Toulouse). — Dr **CASSAN** (Albi). — **CH. CASTI** (Orléans), meubles Renaissance et autres. — **L. CASTILLON** (Louviers). — **CHABAS** (Châlons-sur-Saône), collection égyptienne. — Cte **DE CHABRILLAN** (Chât. de Thugny). — **M. DE CHABRIÈRES-ARLES** (Lyon), trône en noyer sculpté et incrusté d'érable, de Julien de Médicis, XVIe s. Adjugé 18,500 lires à la vente San Donato, en 1880. — **CHAMBERT** (Toulouse), types Renaissance et autres. — **CHAMBOST** (Lyon), idem. — Cte **DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), cabinet enrichi de pierres dures, meubles incrustés d'ivoire et autres. — Dr **CHIPAULT** (Orléans), meuble vénitien du XVIe s. — **CHOUPPE** (Orléans), coffres et meubles sculptés. — **CHRÉTIEN** (Rouen), bahuts et crédences, panneaux sculptés des XVe et XVIe s. — **AD. COLOMIÈS** (Toulouse), meubles divers. — **COLON. Vte CLARY** (Saint-Cyr-lez-Tours), idem. — Cte **DE COMBETTES DU LUC** (Rabastens), idem. — **CORNÉLY** (Tours), collection hollandaise; costumes et meubles. — **CORROYER** (Paris), crédence Henri II, en noyer sculpté; école lyonnaise. Autre, en chêne, de l'école bourguignonne. — **ARTH. DE COSTE** (Chât. d'Andas), meubles gothiques et Renaissance. — **J. COURAJOD** (Paris), très beau christ de bois peint du XIIe s.; statue du XIIIe, représentant, dit-on, un fils de saint Louis. — **HENRI COUREL** (Lizieux). — **COURTONNE**, nombreux ouvrages en bois sculpté. Bahuts, rétables, panneaux, statuettes, etc. — Vte **DE COURTIVRON** (Paris), lit de Justice en chêne sculpté, provenant du château d'Argentelles. Superbe travail gothique de la fin du XVe s. — Vsse **DE COURVAL** (Paris), raretés. — **COUVET** (Rouen), sièges en tapisserie au petit point. — **ARM. DU CUREL** (Paris), meubles de différentes époques. — **PRINCE CZARTORYSKI** (Paris), raretés. — **DAGUERRE** (Jonchery-sur-Vesle). — **DARDEAU** (Issoudun), coffre royal Louis XIV, décoré d'ornements en cuivre; on y remarque le soleil, les armes de France et de Navarre et un L couronné. — **DARGENCE** (Pont-l'Évêque). — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), importante collection gothique, Renaissance, Louis XIII; panneaux, figurines, groupes, cadres, etc. — Mme **DELAMOTTE** (Pont-l'Évêque). — **DELATTRE** (Cambrai), meubles, bas-reliefs, statues; pièces relatives à l'archevêché de Cambrai. — **JULES DELHEID** (Belg.), groupes sculptés : Quatre sujets champêtres, avec animaux, par DELCOUR, de Liège, XVIIe s. Le passage de la mer Rouge, par MELOTTE, de Liège, XVIIIe s. — **DEMARQUETTE** (Harnes), archéologie mobilière de la Flandre. Bois sculptés. — **AUG. DE MEUNYNCK** (Lille), spécimens divers. — **DENIS** (Caen), chaise à porteur Louis XVI, avec attributs sur fond bleu. — **DENISON** (Anglet.), commode de BOULLE, aux armes et au chiffre C. A. du comte d'Artois, adjugée 730 guinées, à la vente Hamilton, en 1882. — **DESCAMPS-CRESPEL** (Lille), meubles de diverses époques. — **A. DESMOTTES** (Paris), bahuts, crédences, armoires, dressoirs, « *cathedra* » ou chaise seigneuriale, fauteuils, escabeaux, etc. gothiques et Renaissance. Panneaux, bustes et statuettes pleins d'expression et

de finesse. Le mariage de la Vierge, groupe de 15 personnages, XVe s. Saint Pierre tranchant l'oreille d'un soldat de la suite de Judas, 17 personnages, XVe s. Le Portement de croix, 11 personnages, XVIe s. Évêque prêchant, 9 personnages. Le Couronnement d'épines, 3 personnages (travail allemand). Soufflet. Coffrets. Miroir sculpté, aux armes des Médicis. — **JULES DESNOYERS** (Paris), bas-relief représentant l'entrée de Jeanne-d'Arc à Vaucouleurs, XVIe s.— **DIMPRE-OWALD** (Abbeville).— **FÉLIX DOISTEAU** (Paris), meubles des XVIIe s. et XVIIIe s. — **GUST. DOLFUS** (Mulhouse), meubles de diverses époques. — **Mme DANIEL DOLFUS**. (Mulhouse), bahuts, cabinets, commodes, cadres, berceau sculpté, des XVIe XVIIe, et XVIIIe s. — **LE DOYEN DE MOLLIENS** (Molliens-Vidame). — **A. DRUELLE** (Douai). — **HENRI DRUELLE** (Douai), meubles divers. Bois sculptés. — **HENRI DUBOSCQ** (Moreuil), meubles gothiques et Renaissance, dont un attribué à Jean Goujon. — **CAMILLE DUNANT** (Annecy). — **DUPONT** (Nancy), meubles du XVIIIe s. — **JULIEN DUPRESSOIR** (Clermont), types divers. — **DUPUY CHARLEMAGNE** (Saumur), idem. — **ALEX. DURAND** (Le Havre), beau meuble en noyer Henri II. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), collection hors de pair. Pièces rarissimes. Statuette française en buis, représentant une femme de qualité vêtue d'un riche costume du XVIe s., avec deux larges nattes tombant sur ses épaules. Adjugée, en 1884, à la vente Fau, 21,050 fr. — **Mme ISID. DUVETTE** (Amiens).

F. ENGEL-GROS (Mulhouse), panneaux italiens sculptés, peints et dorés du XVIe s.— **CH. EPHRUSSI** (Paris), suite de meubles de diverses époques. — **ETIENNE**, meubles lyonnais du XVIe s. Autres, de l'école de Jean Goujon. Devants de coffres François Ier. Pied de lutrin Louis XIII. — **PAUL EUDEL** (Paris), bureau à cylindre Louis XV, signé TEUNE. — Commodes Louis XVI à galerie, dont une est signée J. PETIT. Grande commode Louis XVI estampillée ; P. H. MEWESEN. Lit doré Louis XVI à colonnes cintrées, garni de son damas rouge. Cadres et bordures divers richement sculptés, XVIIe et XVIIIe s.— **EVENS** (Condé-sur-l'Escaut), bahuts gothiques et Renaissance. — **FAYEL DESCHAMPS** (Belg.), types divers. — **Dr FAUCHEUX** (Douai), idem. — **A. FAVIER** (Douai), meubles gothiques, Henri II, Louis XIII. Sièges et panneaux sculptés.— **Mis FERRERO DELLA MARMORA** (Italie), stipo en vieux laque du Japon, avec ornements de bronze doré. — **F. FÉLIX** (Belg.), cadre de glace sculpté par VERHAEGEN, de Malines, XVIIIe s.— **Mme FLORIVAL** (Abbeville), divers. — **FONTAINE** (Lille), idem. Bois sculptés. — **FORAY** (Lyon), idem. — **J.-B. FOUCART** (Valenciennes), id. — **CH. FOUCART** (Douai). — **Bonne DE FOUGÈRE** (Fougère). — **FOULC** (Paris), bahuts, crédences, panneaux, cabinets d'ébène et ivoire ; portes, dont une datée : 1518, et l'autre, 1526. L'éducation de sainte Anne, grand et superbe groupe en bois sculpté et peint du XVe s. ; c'est le plus beau groupe de ce genre que nous connaissions. Cartonnier. Riche bureau de la Régence. — **KARL FRANCK** (Mulhouse), coffret de Nuremberg, à peinture sur fond d'or, ayant appartenu au bourgmestre T.-U. Schlumberger (1628-1635). Coffret en noyer, travail mulhousien du XVIIIe s. — **JULES FRÉSART** (Belg.), collection de coffrets. Groupes, statuettes. Saint Georges. Fantassins et cavaliers en armure. Bois polychromés du XVe s. — **ALB. FROMAGE** (Darnétal), types divers. Bureau Louis XIV, en marqueterie de BOULLE. — **GABORIT DE LA BROSSE** (Poitiers), meubles de diverses époques. — **GAILLARD DE LA DIONNERIE** (Poitiers), idem. — **LÉON GARRET** (Amiens), idem. — **PAUL GASNAULT** (Paris), commodes, con-

soles, meubles de JACOB. — **CH. GASNIER** (Vimoutiers), bahuts, dont un du XVIe s., à personnages. — **GAUGAIN** (Caen), divers. — **GAUTIER** (Paris), meubles. Stalle du XVe s., panneaux gothiques et Renaissance. — **GAVET** (Paris), meubles, panneaux, statuettes, groupes dont quelques-uns en bois peint et doré. Moyen âge et Renaissance. Raretés. — **AUG. GÉNIN** (Lyon), types curieux et rares de diverses époques. — **GENY** (Nancy), meubles lorrains gothiques et Renaissance. — **AUG. GERGONNE** (Bordeaux), chaise à porteur, richement décorée, aux armes du maréchal de Richelieu. — **GERMON** (Orléans), cabinet vénitien du XVIe s. — **HENRY GÉRUS** (Pont-Audemer), meubles et panneaux sculptés. — **L.-V. GESTA** (Toulouse), spécimens gothiques et Renaissance. — **AUG. GILLET** (Arras), meubles Renaissance et autres. — **GIRON DE BOISSET** (Château de la Voult), divers. — **CH. GIVELET** (Reims), idem. — **LÉONCE DE GLANVILLE** (Rouen), meubles sculptés et dorés, couverts en tapisserie au petit point du XVIIe s. — **EDM. DE GONCOURT** (Paris), un amoureux du XVIIIe s., sur lequel il a écrit des ouvrages très estimés. Raretés. — **GUST. GOUELLAIN** (Rouen), meuble Henri II, très finement sculpté. — **Cte DE GOURGUES** (Paris), mobilier du XVIIe s. — **JULIEN GRÉAU** (Paris). — **HENRI GRELLOU** (Paris), cabinet d'ébène, avec cariatides, XVIIe s. Deux meubles d'entre-deux en bois de rose et marqueterie, avec bronzes dorés dans le style de Bérain et figurant une guenon dansant sur la corde, entre deux singes musiciens. — **L'ABBÉ GRIMOT** (Isle-Adam), meubles et bois sculptés. — **LÉON GUÉNARD** (Amiens), meubles de diverses époques. — **Cte R. DE GUERNE** (Douai), idem. — **GUÉROULT** (Paris), grand fauteuil sculpté et doré aux armes et aux chiffres répétés de Louis XIV. — **Dr GUÉROULT** (Caudebec-en-Caux), spécimens gothiques et Renaissance. — **GUITTON** (Lyon), idem. — **L.-TH. HABERT** (Troyes). — **DE HADDAT** (Nancy), cabinet italien, sculpté en ébène. — **TH. HANNART** (Mulhouse), série de meubles italiens, hollandais, français, suisses, du XVIe au XVIIIe s. — **HAZARD** (Douai), divers. — **B^{nne} DE HOULLAY** (Orléans), coffret de mariage du XVIe s., en tissu soie et or, figurant l'histoire de Moïse. — **HOURDEQUIN DE BEAUPRÉ** (Montdidier), meubles, panneaux, statuettes, sièges du moyen âge et de la Renaissance. — **HUBAINE** (Clermont), meubles divers. — **HYDÉE** (Laon), idem. — **HYRVOIX** (Nantes), idem. — **MAURICE ICHIER** (Albi), idem. — **HUG. IMBERT** (Thouars), idem. — **HIPP. D'IQUELON** (Chât. de Sommesnil), mobilier des XVIIe et XVIIIe s. — **B^{on} DE HIRSCH**, raretés diverses. Grandes armoires de BOULLE acquises à la vente Hamilton, en 1882. — **JAMARIN** (Paris), types Renaissance et autres. Bas-reliefs, Louis XVI, d'un fini précieux. — **V^{sse} DE JANZÉ** (Paris), rétable du XVIe s. ayant appartenu à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Cabinets, meubles de BOULLE, etc. — **CLÉMENT JORDAN** (Lyon). — **L'ABBÉ JOUEN** (Evreux), quantité de meubles et de bois sculptés. — **JOURDAIN** (Albi), mobilier varié. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), ameublement de diverses époques, du XVIe au XVIIIe s. — **JUSTROBE** (Toulouse), mobilier Louis XVI et Directoire. — **Dr KALTENBACH** (Dornach), XVIIIe s. — **Mis DEKEROUARTZ** (Guingamp), divers. — **Vte DE LA BARTHE** (Chât. de Séjas), grand et beau cadre de glace Louis XIV, à fronton sculpté et doré. Commodes, secrétaires, toilettes du XVIIIe s. Riche meuble de salon Louis XVI, composé de 12 fauteuils et 2 grands canapés couverts en tapisserie d'Aubusson, d'une rare conservation et figurant des chasses, des animaux, des enfants dans des paysages. — **J. A. LABET** (Bordeaux), types français et italiens. — **LACOMBE**

(Dijon), XVIIIe s. — Mlle **DE LACOMBE** (Orléans), divers. — **C. DE LACROIX** (Mulhouse), divers. — **JOS. LADONNE** (Mougauzy), chaise à porteur Louis XV, décorée en camaïeu bleu. — Cte **CH. LAIR** (Paris), ameublement varié. — **EM. LANGENSCHEID** (Belg.), Meubles, statuettes, groupes. La Mise au tombeau, cinq figures. Descente de croix, sept figures. Une sainte, XVe s., école flamande. — Mme **LANGLOIS-DAGNET** (Paris), petite bibliothèque en acajou sculpté, au chiffre de Marie-Antoinette et provenant du château de Compiègne. — **LANIEL**, meubles du XVIIIe s. et autres. — **CH. LAPIERRE** (Rouen), beaux types de meubles et bahuts sculptés du XVIe s. Grande salle avec tentures, armes et objets de toutes espèces, de provenance orientale. — B^{on} **DE LAREINTY** (Paris), meubles des XVIIe et XVIIIe s. Commodes, consoles, tables. Fauteuils et canapés, en tapisserie de Beauvais. — **DE LAROCHE D'ESTILLAC** (Agen). — C^{sse} **AUG. DE LAS CASES** (Paris), meubles de diverses époques. — **ED. LASNON** (Louviers), spécimens divers du XVe au XVIIIe s. Grand lit gothique à colonnes. — **LAURAND** (aux Montils), bahuts, etc. — **DE LAUTAR** (Toulouse), meubles des XVIIe et XVIIIe s. — **LE BART** (Caen), bahuts gothiques et Renaissance. Sur un coffre du XVe s., sainte Catherine, saint Nicolas, sainte Barbe et un ermite. Panneaux sculptés. — Mlle **LÉONIDE LEBLANC** (Paris), bureau marqueté Louis XIII. Crédences et cabinets italiens du XVIIe s. Meubles du XVIIIe. — **CHEV. LEBOUCQ DE TERNAS** (Douai), divers. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), bahuts, figurines, groupes, Anne de Bretagne et ses dames d'honneur, buffet Henri II à deux corps, en noyer, représentant les quatre Vertus cardinales. Cabinet italien de la fin du XVIe s., en ébène, garni d'arabesques d'ivoire. Grand cabinet d'ébène, Louis XIII, offrant pour sujet : 1° Hercule couronné par Minerve et foulant aux pieds la Gloire, la Richesse et l'Amour. 2° Méléagre apportant la hure du sanglier à Atalante. Bibliothèque de BOULLE, torchères, consoles, meubles en tapisserie. — **GEORGES ET JULES LECOCQ** (Amiens), meubles de diverses époques. — **LECONTE** (Douai), idem. — Mme **LE COURT** (Pont-l'Evêque), idem. — **LEGUAY** (Olivet), bahuts. Grand panneau renfermant de nombreux sujets tirés du Nouveau Testament. — **LE MATHAN** (Albi). — Mme **LE MÉTAYER** (Pont-l'Evêque). — **LEMPEREUR** (Lyon). — Mme **CH. LENORMANT** (Paris), mobilier ayant appartenu à Mme Récamier. — Mme **LEPEL-COINTET** (abbaye de Jumièges), bahuts, crédences, dressoirs, sièges divers, statuettes et panneaux sculptés des XVe, XVIe et XVIIe s. — Cte **L. LEPIC** (Paris), grande statue de soldat assis, XVe s. — **LÉOPOLLART** (Douai), bahuts, etc. — **LÉONCE LEROUX** (Paris), meubles Renaissance et autres. Commode de Boulle en marqueterie de cuivre et d'étain sur écaille. — **PAUL LEROUX** (Fécamp). — **A. DE LÉRUE** (Rouen), bahuts, meubles sculptés. — **ISIDORE LESCART** (Belg.), chevalier agenouillé, en armure, statuette. — **LESOURD** (Orléans), meubles Renaissance et autres. — **LÉZIAN-LESTOURNELLE** (Sainte-Foi-la-Grande-Gironde), meubles sculptés. Lit gothique du XVe s. aux armes de Jean Cœur, archevêque de Bourges. — **LIDEHARD** (Caen). — **LIÉGEARD** (Douai). — Cte **DE LIMIER** (Vannes). — **CH. LIZÉ** (Rouen), bahuts, crédences, grand cabinet Louis XIII, tables, cadres, etc., du XVe au XVIIIe s. — **LOCOGE-BLONDEAU** (Douai). — **LOMBARD DE BUFFIÈRES** (Lyon), meubles, coffrets, chinoiseries. — **LOTTIN DE LAVAL** (Chât. des Trois-Vals), bahuts et meubles divers, gothiques et Renaissance. Coffre attribué à Jean Goujon, offrant quatre cariatides en pied magistralement sculptées. Armoire à quatre vantaux, en

noyer, attribuée au même maître. — **LOYSEL** (Thibouville-la-Rivière), variété de meubles sculptés.— P^ce^ **DE LUCINGE-FARCIGNY** (Belle-Isle-en-Terre). — **DE LUXER** (Nancy?), remarquable table dorée Louis XIV, — **MABILE** (Valenciennes), meubles sculptés. — **MALFAIT** (Belg.), rétable en chêne, du XIVe s., représentant six épisodes de la vie de la Vierge. Meubles, coffrets. — **GABRIEL DE MAGNEVAL** (Lyon), divers. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris), bahut Louis XII, à décor polychromé, figurant des saints et des saintes sous des arcatures. Meuble à quatre vantaux Renaissance, représentant des bas-reliefs à personnages dans le goût de Jean Goujon. Grande chaise seigneuriale dite « cathedra », aux chiffre et armes parlantes de Jacques Cœur. Porte provenant du château de Gaillon, aux armes du cardinal d'Amboise, Statuettes, panneaux, bordures. — Vte **DU MAISNIEL** (Chât. de Villemont), meubles divers. — **MAQUERON** (Abbeville), idem. — **ERN. MARÉCHAL** (Saint-Quentin), idem. — **PAUL MARIN** (Mulhouse), idem. — **MARINI-HERBERT** (Paris), meubles du XVIe s. et autres. — **BENJ. MARTIN** (Toulouse), idem. — **ERN. MARY** (Châtillon-sur-Seine). — **MASSE** (Lille). — **E. MASSENAT** (Brives). — **A. MASWIENS** (Belg.), crédences, cabinets, cadres, meuble de salon recouvert en tapisserie de Beauvais, neuf pièces. — Vte **DE MATHAREL** (chât. de Lagrangefort), meubles de différentes époques. Lit garni de soie blanche brodée d'or, dans lequel a couché François Ier, au château de Villeneuve (Puy-de-Dôme), en 1533. Il a coûté 10,000 fr. Au château d'Usson, près d'Issoire, le Vte de Matharel a formé un musée composé d'objets concernant la reine Marguerite, 1re femme de Henri IV, et qui résida à Usson de 1589 à 1604. — **JEAN MAUREL** (Bordeaux), meubles du XVIIIe s. — **A. MAURICE** (Lille), bois sculptés, statuettes, groupes des XVe et XVIe s. — Saint Georges, saint Marc. Pèlerins demandant l'hospitalité. — **A. M.-S.**, douze bahuts gothiques et Renaissance. Crédences, dressoirs, cabinets, sièges, bas-reliefs et meubles divers du XVe au XVIIIe s. Série de cadres sculptés. — **MENGIN** (Bolbec), bahuts. Meubles Henri II et Henri III. Commode laquée Louis XV, ornée de cuivres élégants. — **MENNECHET** (Amiens), divers. — **A. MERTENS** (Belg.), série de groupes et statuettes du XIIIe au XVIe s. — P^ce^ **RICHARD DE METTERNICH** (Vienne), bureau d'apparat provenant du cabinet du duc de Choiseul, et dont le prince a refusé 300,000 fr. — **MEURICE** (Valenciennes), Christ au tombeau. La Cène. Mariage de la Vierge, bas-reliefs. — **DE MEURVILLE** (Paris), commode Louis XV, à sujets dorés, sur fond noir, signée : BURB. — **E. MICHEZ** (Belg.), lit sculpté de 1647. Sur le fronton, saint Michel terrassant le dragon. — **ÉLIE DU MIRAL** (Chât. du Miral). — **P. MIRAULT** (Paris), mobilier du XVIIIe s. Commodes, guéridons, bonheur-du-jour, etc. — **MOISSON** (Paris), cabinet d'ébène, décoré à l'intérieur de peintures sur cuivre représentant l'histoire de l'Enfant prodigue. — **MOLLET** (Paris), meubles du XVIIe s. — **MOLLOY** (Paris), divers. Saint Crépin en bois sculpté et peint du commencement du XVIe s. — **GAST. DE MONNECOVE** (Saint-Omer), meubles de diverses époques. — Cte **DE MONTGOMERY** (Chât. de Fervacques), grand lit donné par Marie Leczinska au Cte Sarti, en 1743. Bureau à cylindre Louis XVI, de RIESENER. Canapé ayant appartenu à Marie-Antoinette. — **DE MONTEAU** (La Ferté-Fresnel). — Vte **FERN. DE MONTESQUIEU** (Chât. de Parnon). — **MONTVALLAT** (Paris), stalle à trois places et à dais, XVe s. Banc d'œuvre, XVIe s. Lit Louis XV, doré, dit à la polonaise. Panneaux, trumeaux, dessus de porte, etc. — **MOREL** (Arras). — Mme **MORREN** (Belg.), meuble à deux corps et à

quatre vantaux, figurant : SIRVS REX. ALEXANDER MAGNVS. NINVS ET C. IVLIVS CÆSAR. Fin du XVIe s.— **NADAR** (Paris), chaises *mongolfières*, au chiffre C. D. Auraient-elles appartenu à Camille Desmoulins? — **ALFR. NAEGELY** (Mulhouse), meubles Renaissance et autres. — **CH.-L.-AUG. NICAISE** (Châlons-sur-Marne), meubles divers, bois sculptés. — **F. DE NIEDERHAUSERN-KŒCHLIN** (Mulhouse), bahut : Judith et Holopherne. Cadres.— **NOEL** (Nancy), spécimens du XVIIIe s. — **Dr NOELAS** (Roanne). — **NOLLET** (Paris), lit du XVe s. Meubles du XVIe s. — **OCHS-KŒCHLIN** (Mulhouse), buffet allemand du XVIe s. Cabinets en marqueterie, etc. — **ODIOT** (Paris), meubles divers. Un David attribué à Verocchio. — **OUDIN** (Amiens), meubles du XVIIIe s. — **AUG. OZENFANT** (Lille), meubles et bois sculptés, statuettes, groupes. — **G. PAGEOT** (Paris), meubles du XVIIIe s. Fauteuils et canapé en tapisserie de Beauvais, à sujets champêtres. — **E. PAIX** (Douai). — **Dr PATAY** (Orléans), tête de vierge, provenant du pignon d'une maison de la rue de Bourgogne, à Orléans. — **PECQUEREAU** (Paris), meubles et panneaux sculptés. — **Mme PELLETIER** (Paris), cabinet Louis XIII, en ébène. Divers. — **EM.-CONST. PERROT** (Paris). — **PETERKEN DEPOSCH** (Belg.), scriban d'ébène, décoré de peintures attribuées à Breughel. Sujets mythologiques.—**E. PEYRE** (Paris), stalle gothique. Statuettes. Chaise seigneuriale. Petite porte Henri II. Série de bois sculptés.— **PICARD** (Paris), grand meuble à deux corps et à fronton du XVIIe s.; les quatre vantaux figurent les quatre Saisons. — **Bon J. PICHON** (Paris), mobilier du XVIIIe s. Commode Louis XVI, d'une bonne facture, estampillée DEVÉ? — **PIERRE** (Orléans), crédence du XVe s. Saint Michel entre saint Pierre et saint Paul. Cabinets, bois sculptés. — **HIPP. PIERRUGUES** (Bordeaux), collection de meubles français, italiens, portugais, orientaux, du XVIe au XVIIIe s.— **PIERSON** (Amiens).— **Cte PILLET-WILL** (Paris), rétables à sujets tirés de la Bible, XVIe s. —**J. PILLION** (Valenciennes), coffret aux armes de Philippe II. — **ABEL PILLON** (Beauvais). — **Dr PIOGEY** (Paris), mobilier des XVIIe et XVIIIe s. Riches commodes en marqueterie, garnies de leurs cuivres ciselés. Entrées de serrure en têtes de satyres, sur une commode Louis XIV. — **EUG. PIOT** (Paris), statuettes, bas-reliefs, coffrets, meubles divers, gothiques et Renaissance. Lit romain sculpté du commencement du XVIe s. Siège doré ayant appartenu à Léon X, etc., toutes pièces de choix. — **B^on DE PITTEURS-HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), bahuts, coffres de mariages, buffets, crédences, cabinets, tables, bancs, fauteuils, chaises, statuettes, groupes, etc., du XIVe au XVIIe s. — **PLANKART** (Lille), meubles gothiques et Renaissance. Bois sculptés. — **Vte DES PLAS** (Chât. des Clairets), meubles de diverses époques. — **PLATEL** (Le Havre), idem, cheminée monumentale, en chêne sculpté. — **DE PLINVAL DE MAULE** (Noisy-le-Roy). — **Mme POLLET-MALLET** (Amiens), meubles rares et curieux, dont quelques-uns ayant appartenu à Gresset. — **Cte CÉSAR DE PONTGIBAULT** (chât. de Pontgibault), meubles gothiques et Renaissance. — **EUG. POSWICK** (Belg.). — **POUYER-QUERTIER** (Rouen), meubles sculptés, dorés, marquetés de diverses époques. — **E. DE PRATÈRE** (Belg.), lit en chêne sculpté du XVIIIe s., etc. — **PUAUX-WEISGERBER** (Mulhouse), chaises historiques du XVIIIe s. — **DE PUYRAMOND** (Amiens), objets de la Chine et du Japon. **L. QUARRÉ** (Lille). — **ALFR. QUIGNON** (Amiens). — **A. RABELLEAU** (Gien), bahut à deux corps Renaissance, etc. — **RAVINET** (Troyes). — **JULES REBOUL** (Paris), Bois sculptés. Statuettes et panneaux du XVe s. — **ERNEST REGNAULT** (Joigny), meubles du XVIe

XVIIIe s. Série de petits meubles et d'objets variés de l'Orient. — **REINACH** (Paris), mobilier du XVIIIe s. — **Cte REVIGLIO DELLA VENERIA** (Italie), commode marquetée de bois variés, avec ornements d'ivoire et de nacre, par PIFFETI. Stipo, daté de 1738, par le même. — **RIANT DE LARGENTAYE** (Chât. de Largentaye). — **RIDEL** (Vimoutiers), statuettes de saints, quelques-unes peintes et dorées. Crédences Henri II. Sur un bahut du XVIe s., les quatre Évangélistes; sur un autre, Tobie et l'ange. — **Mme RIESENER** (Paris), commodes de Riesener en acajou, en bois de rose à marqueterie et bronzes ciselés. — **Bon DE RIVIÈRES** (Gaillac), meubles gothiques et Renaissance. — **L'ABBÉ ROBERT** (Albi), types divers. — **LOUIS ROBILLARD** (Reims), idem. — **ROBIN** (Lyon), idem. — **DE ROMILLY** (Nîmes), collection nombreuse et variée. Bureau d'ANDRÉ CHARLES BOULLE. — **ROQUE** (Lille), mobilier de l'Empire. — **Bon AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), statuettes, meubles et bois sculptés des plus remarquables. Série de coffres de mariage italiens du XVIe s. Suite de salons complètement meublés dans le style du XVIIIe s. Ouvrages des grands ébénistes. — **FAMILLE DE ROTHSCHILD.** Raretés de toutes les époques. Secrétaire de RIESENER, 1790, au chiffre de Marie-Antoinette, adjugé 4,400 guinées à la vente Hamilton, en 1882. Commode de RIESENER, adjugée à la même vente, 4,090 guinées. — **Cte DE ROUILLÉ** (Belg.), cabinet d'écaille, avec incrustations de nacre, d'étain et de cuivre doré. Sur le fronton, le portrait de Charles II d'Espagne, entouré de l'inscription: CAROLUS II. D. G., HISPANARUM ET INDIARUM REX. Epoque Louis XIV. — **ERN. DE ROZIÈRE** (Pimpenault), panneaux, statuettes. Meubles français, italiens, flamands. — **H. ROYDET** (Dijon), types divers. — **Bon DE RUPHY** (Chat. de Duingt), idem. — **Mis EM. DE SAINT ANDRÉ** (Italie), armoire en marqueterie d'ivoire, de nacre et de métaux, par PIFFETTI. — **Mise DE SAINT-CHAMANT** (Couvron). — **DE SAINT-CHARLES** (Lyon), raretés. — **SAINT-OLIVIER** (Bourges). — **DE SAINT-ÉTIENNE** (Orléans), meubles du XVIIIe s. — **DE SAINT-MAUR** (Toulouse), mobilier des XVIIe et XVIIIe s. — **DE SAINT-MAURICE** (Lyon), meubles divers, chinoiseries. — **VICTORIEN SARDOU** (Marly-le-Roy). — **SCHEFELS** (Belg.), lit sculpté du XVIIe s. — **Bon SCHIKLER** (Paris), raretés diverses. Saint François d'Assise, d'ALONSO CANO, superbe statuette, estimée plus de 40,000 francs. — **SCITIVAUX** (Nancy), cabinet Louis XIII, etc. — **EM. SCHNEG** (Bordeaux), commodes, encoignures, consoles, tables, prie-Dieu, etc. du XVIIIe s. — **SLINGENEYER** (Belg.), lit, armoire, et boiserie de chêne sculpté, avec incrustations de plaques d'ébène, XVIe s. — **SCOTÉ** (Clermont). — **Bons R. et L. SELLIÈRE** (Paris), raretés de diverses époques. — **A. SICHEL** (Paris), bahuts armoriés du XVe s. avec appliques en fer découpé. Meubles du XVIIIe s. — **HENRI SICHEL** (Paris), meubles du XVIIIe s. Commode Louis XV, avec bronzes de CAFFIÉRI. — **LÉON SLAES** (Belg.), lit historique du XVIIIe s., en chêne sculpté et doré, dans lequel plusieurs souverains ont couché, entre autres, Louis XVIII, en 1815. — **SLINGENEYER** (Belg.), coffret allemand du XVIe s. en bois sculpté et polychromé, figurant le jugement de Salomon. — **Mise CÉCILIA SOLARO DEL BORGO** (Italie), prie-Dieu en bois, incrusté d'ivoire, par PIFFETTI. — **L. SOMZÉE** (Belg.), grand cassone ou coffre de mariage en bois sculpté et doré, à panneaux peints, aux armes des Pazzi de Florence. Autre cassone, peint par BENOZZO GOZZOLI. — **SPETZ** (Mulhouse), bahuts, crédences, stalle, escabeaux, fauteuils, chaises, tables, cadres italiens et français de diverses époques. Support en bois doré et peint aux armes de

Sixte-Quint. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair. Raretés de toutes sortes. — **F. SPRINGUEL** (Belg.), statuettes, groupes. Scènes de la passion et autres sujets. — **CH. STEIN** (Paris), tables, dressoirs, crédences du XVIe s., grand siège cathedra, panneaux, statuettes. Table de BOULLE en marqueterie de cuivre et d'étain sur écaille. Commode Louis XV, signée JOSEPH. Encoignures Louis XVI ornées de riches cuivres, signées J.-H. RIESENER. Meubles en tapisserie de Beauvais et d'Aubusson. — **STRAUSS** (Paris).

EDM. TAIGNY (Paris). — Mis **DE TALHOUET** (chât. de Lude), spécimens du moyen âge et de la Renaissance. — Mis **EM. TAPARELLI D'AZEGLIO** (Italie), Stipo. Médaillier au chiffre de Charles-Emmanuel III, par PIFFETTI. Porte vase et socle, ornés de bas-reliefs en ivoire, par le même, Meubles divers marquetés d'ivoire gravé. — **TERNINEK** (Bois-Bernard), bahuts, bois sculptés. — **DE THIERRY** (Paris), bahuts, panneaux, statuettes. — **THOMASSIN** (Douai), meubles de BOULLE et autres. — Mis **DE THUISY** (Paris), série de meubles et de coffrets en laque et bois divers de l'Inde, de la Perse, du Japon, de la Chine et du Tonkin. Bois sculptés d'Orient, groupes français des XVe et XVIe s. — **TOLLIN** (Paris), crédence gothique, scène de martyrs. Bahut du XVe s., à figures d'apôtres. Bahut Renaissance à cariatides et médaillons peints. La Tentation de saint Antoine, bas-relief. — Mme **TOPENAS BRUNET** (Paris), spécimens des XVIIe et XVIIIe s. — Cte **DE TRAMECOURT** (Chât. de Givenchy-le-Noble). — C^{sse} **AUG. D'URSEL** (Belg.), types variés. Petit guéridon garni de ses bronzes ciselés et dorés. Travail des Frères Moraves. Commencement du XVIIIe s. — D^{sse} **D'UZÈS** (Paris). — **VAISSE** (Troyes). — **ERN. VALPINSON** (Paris), cadres italiens et français des XVIe et XVIIe s. Meubles du XVIIIe s. — **VAN HEDDEGHEM** (Paris), mobilier Louis XIV. — **VANDEN CORPUT** (Belg.), série de meubles en chêne et en noyer sculpté du XIVe au XVIIIe s. L'arbre de vie, en trois statuettes marquées de la main héraldique d'Anvers, XVe s. — Mlle **VANDER HELL** (Lille). — Cte **VANDER CUISSE DE VERZIERS** (Flers). — Cte **J. VANDER STRATEN-PONTHOZ** (Belg.), grand rétable composé de huit groupes en bois sculpté et doré et de volets formant six panneaux peints sur les deux faces, XVe s. — **EUG. VAN HERCK** (Belg.), meubles, statuettes, groupes des XVe et XVIe s. — B^{nne} **VAN LOO** (Belg.), soufflet en noyer, les faces sculptés en relief. — **JULES VAN YSENDYCK** (Belg.) — **ARM. VAN ZUYLEN** (Belg.), crédences, cabinets, fauteuils, chaises du XVIe au XVIIIe s. — **VEHÉ** (Albi), meubles de toutes sortes. — **VENOT** (Orléans), collection chinoise. — **VERBECK** (Belg.), série de bois sculptés du XVIIe s. — **GEORG. VERLY** (Feuguerolles), bahuts, crédences, meubles divers. — **VIROT** (Paris), mobilier du XVIIIe s. — **VOILLIARD** (Dijon). — **VOULOT** (Epinal), meubles et bois sculptés. — **VOLLIERMET** (Saint-Jean de Maurienne).

SIR RICHARD WALLACE (Anglet.), collection hors de pair. Superbes meubles d'ébénisterie française des XVIIe et XVIIIe s. — **DE WARENGHIEN** (Douai), meubles divers. — **WARMEZ** (Montdidier, idem. — **DUC DE WESTMINSTER** (Anglet.), collection hors de pair. Meubles des grands ébénistes français. Petite table à écrire de RIESENER, provenant de Trianon. Adjugée 150,000 fr. à la vente Hamilton, en 1882. — **CH. WIGNIER** (Abbeville). — **WOLFF** (Bâle), crédences et armoires du XVIIe s. — C^{sse} **D'YVON** (Paris), bahuts, crédences, dressoirs. Cassone d'une riche ornementation, aux armes rapportées de Colbert, XVIe s. — Commodes, consoles, tables encoignures, bonheur-du-jour des premiers ébénistes français du XVIIIe s. Meubles de tapisserie et cadres sculptés remarquables

L'ORFÈVRERIE



Flambeau de Thomas Germain,
Collection de M. le B[on] J. Pichon.

L'art de l'orfèvrerie remonte à la plus haute antiquité. Les plus anciens peuples de l'Orient l'ont pratiquée à une époque où l'Europe était encore plongée dans la barbarie. Du temps des Pharaons, les orfèvres égyptiens montraient déjà une grande habileté. Il y a quelque vingt ans, on a découvert dans le tombeau de la reine Aah-hotep de nombreuses pièces d'orfèvrerie, diadème, bijoux, colliers, anneaux, chaînes, bracelets, etc., qui annoncent un art très perfectionné. Les Grecs, artistes inimitables en tous genres, passionnés pour le beau, amoureux de la ligne, composèrent une infinité d'objets d'or et d'argent, depuis les bijoux les plus minuscules et la série des vases composant la vaisselle de table, jusqu'à des statues colossales, où le travail du ciseleur, plus encore que la richesse du métal, faisait éclater l'admiration.

En Italie, Rome fut la dernière à exercer cette noble industrie. La partie méridionale de la péninsule, désignée sous le nom de Grande-Grèce, l'avait depuis longtemps devancée. Un autre petit état, l'Étrurie, eut le mérite de la priorité; sa civilisation paraît antérieure à celle de la Grèce; ses ouvrages d'art, ses bijoux, d'un grand goût, ont un caractère archaïque très prononcé et révèlent une origine orientale. Les généraux romains, en étalant dans leurs triomphes les trésors de la Grèce et de l'Asie, répandirent les germes d'un luxe effréné. La ville éternelle vit fleurir des orfèvres d'un rare mérite; mais il faut reconnaître que leurs plus parfaits modèles étaient l'œuvre des artistes grecs qui travaillaient dans ses murs. Du temps de Pompée, Ariston et Pasitélès jouissaient d'une grande réputation.

Sous les Empereurs, le luxe des métaux précieux alla toujours en augmentant. Caligula, Néron, Héliogabale, poussèrent la folie

jusqu'à prodiguer l'or et l'argent non seulement dans l'ameublement de leurs palais, mais encore pour en orner les portiques, les murs et les plafonds. L'art romain cultivé en Europe, dans toutes les contrées où ce grand peuple avait imposé sa domination, disparut au Ve siècle, à la chute de l'Empire. Au moyen âge, les beaux travaux qui nous occupent, éprouvèrent, comme les autres, une longue décadence. Constantinople, ville de luxe, refuge des derniers grands artistes, conserva les traditions de l'antiquité, en les laissant s'affaiblir toutefois, et le style byzantin se fit sentir en Europe, jusque vers le XIIIe siècle.

L'orfèvrerie suivit les fluctuations des arts et fut avec eux languissante ou prospère, progressive ou dégénérée. L'Église et la Royauté, furent les deux grandes sources qui l'alimentèrent de tout temps. Saint Éloi, élève d'Abbon, a laissé une réputation d'habileté et de probité qui a éclipsé celle de ses rivaux contemporains.

L'orfèvre de Clotaire II et du roi Dagobert, l'homme illustre qui fut plus tard saint Éloi, occupa l'évêché de Noyon. C'est alors qu'il fonda le monastère de Solignac, près de Limoges, « pour y réunir les moines habiles dans tous les arts, qui se chargèrent de perpétuer ces enseignements et de pratiquer les diverses industries artistiques relatives, principalement, à la production des objets du culte et de la liturgie. » De nombreuses abbayes de ce genre s'établirent en France, en Italie, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, pratiquant les lettres, les sciences et les arts, dont ils furent les gardiens aux époques de troubles et de dévastations qui semblaient devoir tout anéantir. (J. Labarte, *Histoire des arts industriels au moyen âge et pendant la Renaissance.*)

Charlemagne favorisa les orfèvres et leur fit d'importantes commandes. Simple dans la vie habituelle, il déployait les jours d'apparat, d'après Eginhard, son historien, un luxe tout à fait royal. Son mobilier comptait un certain nombre de tables d'argent et une autre en or massif, figurant à la partie supérieure, l'image de la terre et des planètes. Charlemagne donna beaucoup aux églises. Suivant une tradition, il aurait fait présent, à vingt-quatre abbayes, de vingt-quatre reliquaires représentant chacun une lettre de l'alphabet. L'ancien abbaye de Conques (Aveyron) conserve un reliquaire en forme d'A, qui a toujours été connu sous le nom d'A de Charlemagne.

Les idées religieuses poussaient les esprits à donner aux objets du culte catholique une grande magnificence. Le mouvement quelque temps arrêté, au commencement du XIe siècle, par les

craintes de la fin du monde, reprit peu à peu son impulsion. Le goût des somptueuses reliures ornées d'émaux et de pierreries tendit à s'accroître et l'on fit des autels portatifs lamés d'or et d'argent d'une richesse inouïe. Limoges, Tours et Paris furent des centres importants de fabrication. En France, au XIVe siècle et pendant une partie du XVe, les guerres contre les Anglais et les dissensions intestines entravèrent le commerce de l'orfèvrerie. La Bourgogne, au contraire, était alors très florissante. Tous les ducs de la maison de Valois, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire vivaient dans le luxe; ils faisaient venir de Lille, de Bruges, de Bruxelles, et surtout de Gand, les vaisselles, les bijoux qu'ils étalaient sur leurs dressoirs, sur leurs tables et sur leurs vêtements. C'est ainsi que l'art flamand pénétra en France.

Au XIIIe siècle, les Italiens abandonnent les traditions byzantines et font faire de grands progrès à l'orfèvrerie par leur façon d'appliquer les émaux. Au lieu des plaques d'émail incrustées, qui exigeaient d'épaisses feuilles de métal, et ne produisaient ni effet, ni perspective, ils eurent l'idée de fixer directement les émaux translucides sur les parties ornementées de leurs vases d'or ou d'argent. Les ciselures, ainsi recouvertes, produisirent des ombres qui donnèrent aux émaux l'aspect de fines peintures à reflets métalliques. La France adopta bientôt ces procédés.

Le XVe siècle marque l'apogée de l'orfèvrerie italienne; jamais, à aucune époque, elle n'eut pour interprètes autant d'artistes éminents. Pour n'en citer que quelques-uns, nous nommerons Philippo Brunelleschi, Lorenzo Ghiberti, Donatello, Jacopo della Guercia, Antonio del Pollaiuolo et Francesco Raibolini dit le Francia. La plupart de ces maîtres, hors de pair, exerçaient la peinture et la sculpture en même temps que le noble métier d'orfèvre. Ceux qui vécurent vers la fin de ce siècle s'éprirent de l'antiquité et négligèrent les scènes religieuses, pour les sujets tirés de la Fable. Benvenuto Cellini occupe le premier rang, au XVIe siècle; c'est, d'ailleurs, le seul qui puisse être comparé aux célébrités dont nous venons de parler. « Si les grands artistes consentirent à fournir des modèles à l'industrie, dit M. J. Labarte, aucun, si ce n'est Benvenuto Cellini, ne fit de l'orfèvrerie sa profession habituelle. »

Les merveilles exécutées par les Italiens donnèrent aux autres peuples l'idée de les imiter. En France, le cardinal d'Amboise et François Ier concoururent à ce résultat; le premier, en faisant venir à grands frais d'innombrables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie italienne, pour son château de Gaillon; le second, en attirant à

sa cour Cellini et Matteo del Nassaro. Le siècle de la Renaissance nous ramena aux compositions mythologiques. Depuis le XVe siècle, l'usage s'était répandu de porter au chapeau, ou bien au cou, suspendus à une chaîne d'or, des médaillons, des camées, des bijoux, désignés sous le nom d'*enseignes;* les plus belles, ciselées sur or par Benvenuto, ou gravées sur pierres dures par Matteo, jouissaient d'une faveur particulière. L'enseigne eut un succès durable; l'inventaire de Gabrielle d'Estrées en remplit tout un chapitre, dit M. de Laborde. Trois d'entre elles sont estimées vingt-cinq mille écus. Nous nous bornerons à en citer deux : « 1599. Une grande enseigne faite en plume, toute de diamans, où il y en a un grand à jour au milieu, sur lequel est la peinture du Roy...,prisée sept mille escus. » — « Une enseigne toute ronde, d'or, faite en façon de soleil, à laquelle y a une grosse pomme de diamant (en tout 58 diamants), estimée XI mille escus. »

Sous François Ier, les bijoux reçurent des chiffres, des inscriptions, des devises. Dans la suite, ils présentèrent un aspect bizarre, figurant des dauphins, des sirènes, des animaux étranges, des néréides toutes nues, des poissons fantastiques. Les perles les plus baroques furent utilisées avec un talent surprenant pour ces sortes de bijoux, dont l'or émaillé devint l'inévitable accompagnement. Les caprices de la mode ont amené la destruction presque totale des beaux bijoux de la Renaissance, et les rares spécimens échappés au naufrage ont acquis, de nos jours, une valeur considérable.

Le goût italien, en pénétrant en France, comme dans le reste de l'Europe, n'avait pas à nous apprendre les procédés du repoussé, de la gravure, de la niellure et de l'émaillerie, connus depuis longtemps, mais il les perfectionna. La damasquinerie fut aussi employée par les orfèvres, qui la portèrent, dans ce grand siècle, à sa plus haute perfection. On sait que ce délicat travail consiste à reproduire des dessins en filets d'or ou d'argent sur un métal moins brillant, comme le fer ou le bronze. Des coffrets, des cabinets, des vases, des toilettes, furent ainsi exécutés. Venise, et surtout Milan, étaient réputées pour ces sortes d'ouvrages. L'art de tailler les pierres dures en camées ou en intailles, conservé à Constantinople, nous parvint après la prise de cette capitale par Mahomet II (1453). Avec les belles matières anciennes, le cristal de roche et les marbres les plus rares, on fit des vases précieux, que les orfèvres s'appliquèrent à enjoliver de riches montures.

Parmi les plus célèbres orfèvres français du XVIe siècle, on

peut citer : Bénédict Ramel, auteur d'un portrait-médaillon en or de François Ier, et pour lequel il reçut trois cents livres tournois, en 1538. Robert Mangot (+ 1556), orfèvre de François Ier et de Henri II. Martin Lussault, orfèvre, suivant la cour; la sympathie que lui témoignait Catherine de Médicis ne l'empêcha pas d'être massacré à la Saint-Barthélemy. Claude Marcel, fournisseur de Catherine de Médicis, prévôt des marchands en 1570. Etienne de Laulne, Pierre Woeiriot, auteurs de très beaux modèles pour l'orfèvrerie et la bijouterie. Claude de la Haye et François Desjardins, orfèvres de Charles IX. Jean de la Haye, fils du précédent, orfèvre de Henri IV et de Gabrielle



Gobelet de chasse de Louis XIII.
Collection de Mme Jubinal de Saint-Albin.

d'Estrées; c'est à ce maître qu'on doit en majeure partie la somptueuse vaisselle de cette célèbre favorite. Richard Toutin, artiste très réputé sous Charles IX, et qui fit pour ce prince une nef pesant trente-deux marcs ou seize livres.

Le style Renaissance se continua jusque sous Louis XIII, mais il perdit de sa grâce et prit des formes plus massives. C'est au XVIIe siècle surtout, dit M. A. Darcel, que les jonchées de fleurs, ainsi que les animaux réels, écureuils, perroquets et oiseaux de toute espèce, colimaçons, etc., interviennent dans l'ornement. René de la Haye, Jean Gravet, Roberdet, « ouvrier inventif et industrieux », Merlin, les frères Masbraux, de Limoges, Roupert, de Metz, se distinguèrent sous Louis XIII. Gédéon Légaré, orfèvre de Limoges, a gravé, en 1623, un *Livre de feuilles d'orfèvrerie,* intéressant à consulter.

Sous Louis XIV, l'orfèvrerie visa au faste, à la grandeur. La vaisselle se multiplia et prit des proportions inusitées; on fit en argent massif des meubles, tables, coffres, cabinets, guéridons, des sièges, tabourets, fauteuils et canapés; des balustrades d'alcôve; des bordures de miroirs; des caisses d'orangers, etc. Alexis Loir, Dutheil, de Villiers et ses fils, Claude Ballin et Pierre Germain s'illustrèrent dans ces travaux remarquables, où la main-d'œuvre coûtait dix fois le prix de la valeur intrinsèque du métal. Ces ouvrages, susceptibles de traverser les siècles, n'eurent qu'une durée éphémère. Les prodigalités et les guerres incessantes du grand Roi ne tardèrent pas à les précipiter au creuset de la monnaie. Tout y passa. Louis XIV avait espéré en obtenir six millions, il en réalisa la moitié.

Dangeau et Saint-Simon nous apprennent que sur la fin de 1689, le Roi « se mit en faïence ». Il fit convertir meubles et vaisselle en argent monnayé, et contraignit ses sujets à l'imiter, sous peine d'une amende de six mille livres. L'édit somptuaire du 14 décembre 1689 limite le poids des objets d'or ou d'argent que chacun est autorisé à conserver. Ce fut un désastre pour l'orfèvrerie et un coup de fortune pour les faïenceries françaises.

Jean Pitan (+ 1675), orfèvre du Roi, est un des premiers qui ait exécuté ces présents si riches et si variés que Louis XIV offrait aux ambassadeurs étrangers et aux personnes de son entourage.

En 1676, Pierre Le Tessier de Montarsy succède à « feu Pitan » dans ses fonctions honorifiques, et jusqu'en 1714, le nom de ce célèbre orfèvre est répété à l'infini sur les *Registres des pierreries et présents du roi.* Durant ce long espace de temps, il reste chargé de la haute fourniture de tous les joyaux et bijoux fournis à Sa Majesté soit pour son service personnel, soit pour les présents royaux. Au milieu de ces bijoux magnifiques, nous remarquons que les boîtes à portrait jouissent d'une faveur particulière et l'emportent en nombre et en valeur sur les autres présents.

Le style Louis XV ou rocaille, ennemi de la symétrie et des surfaces planes, recherche les courbes irrégulières, les formes baroques, et multiplie les aspérités. Bien avant la fin de ce règne, un peu après la mort de Mme de Pompadour, on en revint à la correction; la découverte d'Herculanum frappa les esprits; on emprunta aux vases de l'antiquité leur forme élégante, et l'on en composa avec les nœuds, les guirlandes et les amours, un style charmant désigné aujourd'hui sous le nom de Louis XVI. Quant aux orfèvres-ciseleurs, qui par leur talent occupent en France la première place dans ce siècle sceptique et frivole, ce sont Claude Ballin, le neveu; Thomas Germain, fils de Pierre; Meissonnier; Roettiers et Auguste.

Augsbourg et Nuremberg étaient, au XVIe siècle, les centres de fabrication de l'orfèvrerie allemande. Dresde, Cologne, Leipzig, Francfort-sur-le-Mein, eurent aussi d'excellents orfèvres. Les Allemands, disciples de Calvin, se sont appliqués de préférence à l'orfèvrerie profane; mais il faut reconnaître que la belle ordonnance de leurs compositions leur donne souvent un grand caractère, qui devient parfois bizarre lorsque le corps de l'objet prend l'aspect d'un animal chimérique.

MICHELET, SC.

Sucrière de Besnier.
Collection de M. de Montgermon

Wenzel Zamnitzer (1508 + 1585); Christophe Zamnitzer, son neveu; Jonas Silber et Hans Pezolt (+ 1633), tous quatre de Nuremberg, ont ciselé en argent des plateaux, des aiguières, des surtout et des vidrecomes de toutes beautés. Mathias Walbaum, d'Augsbourg enrichit de statuettes d'argent, en 1615, un superbe cabinet pour le duc de Poméranie. Théodore de Bry, né à Liége, en 1528, mort à Francfort-sur-le-Mein, en 1598, s'est distingué comme ciseleur, et plus encore comme graveur. Ses jolis dessins, très recherchés, ont servi de modèles aux orfèvres. Jean Collaert, graveur d'Anvers, né en 1540, a composé deux suites de modèles de bijoux dignes d'être cités.

Raimund Falz (+ 1703) résidait à Augsbourg; il est cité pour

ses médaillons et bas-reliefs, destinés à décorer les cabinets. Johann Andras Thelot (+ 1734) a laissé à Augsbourg une très grande réputation. J.-M. Dinglinger conquit une célébrité peut-être plus grande encore, bien que discutable à cause de son genre de talent qui se complaisait dans les petites figures. Pendant son long séjour à Dresde, il ne cessa guère de travailler pour l'électeur de Saxe, Roi de Pologne. Il fit, pour ce prince, en figurines de cinq à six centimètres de haut, la cour du Grand Mogol, Aureng-Zeyb, à Delhy. Tous les petits personnages ciselés en ronde-bosse et polychromés en émail, indépendants l'un de l'autre, étaient représentés d'après les dessins et les relations des voyageurs.

L'Espagne, les Flandres, les Pays-Bas, l'Angleterre, eurent aussi des orfèvres distingués. Obligé de nous restreindre, nous renvoyons, à leur sujet, aux livres spéciaux.

Avant la Révolution, la corporation des orfèvres comprenait trois séries bien distinctes, celles des *orfèvres*, des *bijoutiers* et des *joailliers*. L'*orfèvre* proprement dit devait s'en tenir à fabriquer et vendre la vaisselle, les couverts, les meubles divers servant à l'ornementation des appartements, les tabatières d'argent, les boucles de souliers et un grand nombre d'autres petites pièces. L'*orfèvre-bijoutier* fabriquait et vendait tous les bijoux d'or, même ceux qui étaient enrichis de diamants. L'*orfèvre-joaillier* vendait et mettait en œuvre les diamants, les pierres précieuses et particulièrement les pierres fines. Les joailliers s'appelaient aussi metteurs en œuvre. L'apprentissage durait huit années; le compagnonnage, habituellement de deux ans, n'était pas limité, parce que le nombre des maîtres était fixé à trois cents. Le brevet coûtait 186 liv. et la maîtrise 1,350. Patron, saint Éloi.

« La première obligation d'un maître-orfèvre, quand il veut fabriquer, dit l'*Encyclopédie*, est celle d'avoir un poinçon à lui particulier, qui s'appelle un *poinçon de maître*. Il doit être composé des lettres initiales de son nom, d'une devise à son choix, d'une fleur de lis couronnée et de deux petits ronds formant deux grains posés parallèlement, afin de faire observer continuellement au fabricant qu'il n'a que deux grains de remède dans l'emploi de ces matières. Il est tenu aussi de faire insculper ce poinçon, sur une planche de cuivre, déposée au greffe de la cour des monnaies et sur une autre déposée au bureau des orfèvres; ces deux insculpations sont de rigueur, afin d'y avoir recours au besoin, en cas de contravention de sa part, auquel cas on y procède par voie de comparaison et de rengrènement. L'orfèvre

doit appliquer le poinçon sur tous les ouvrages qu'il commence et prendre beaucoup de soin pour qu'il ne s'efface pas dans le cours de sa fabrication, afin que dans tous les temps, on puisse le reconnaître. Quand ses ouvrages sont ébauchés au marteau seulement, il est obligé de les porter au bureau des orfèvres, pour en faire la déclaration au régisseur des droits du Roi, lequel applique sur les dites pièces, un poinçon qui s'appelle *poinçon de charge*. Par cette opération, le régisseur donne sa reconnaissance au contribuable de la déclaration qu'il a faite par devers lui, contenant sa soumission de rapporter ces mêmes pièces lorsqu'elles seront finies pour en acquitter le droit imposé sur les ouvrages d'or et d'argent et qui se prélève à raison du poids qu'ils se trouvent avoir lors de leur perfection.

« Cette seconde obligation remplie, il est forcé à une troisième plus importante encore pour le public, c'est celle de déposer à l'instant ces mêmes pièces brutes dans le bureau des gardes-orfèvres en exercice. Les gardes-orfèvres, préposés pour faire l'essai de la matière de tous les ouvrages d'or et d'argent qui se fabriquent dans la capitale, remplissent scrupuleusement leur devoir à cet égard ; et après y avoir procédé tout de suite, s'ils ont trouvé les ouvrages au titre prescrit par les ordonnances, ils apposent leur poinçon dessus les dites pièces dans leur état, ce qui fait un troisième. Ce poinçon était précédemment, et jusqu'à l'époque de l'année 1784 avait toujours été, une lettre de l'alphabet couronnée qui changeait tous les ans au mois de juillet, terme fixe du renouvellement des gardes. Le motif du changement annuel de ce poinçon était d'indiquer l'exercice de chacun des gardes-orfèvres, afin qu'en cas de contravention de leur part (ce dont on n'a jamais vu d'exemple), la cour des monnaies pût reconnaître justement ceux contre lesquels elle aurait à sévir.

« Une nouvelle déclaration du Roi, rendue en l'année 1784 et registrée en la cour des monnaies, ordonne que la lettre P servira pour l'avenir de poinçon de contre-marque pour la ville de Paris et que le millésime annuel sera indiqué par deux chiffres qui se trouveront placés au-dessous de la couronne. Il est essentiel d'ajouter que les ouvrages moulés sont sujets aux mêmes formalités que ceux dont on vient de rendre compte. Le poinçon des gardes-orfèvres, appelé de *maison commune* et de contremarque, est aussi insculpé sur une planche de cuivre, déposée au greffe de la cour des monnaies, pour y avoir pareillement recours au besoin.

« Après l'essai fait des matières apportées au bureau par les fabricants, si elles ne sont point trouvées, savoir celles d'argent

au titre de 11 deniers 12 grains, au remède de deux grains de fin, celles d'or au titre de 20 karats 1/4 au remède de 1/4 pour les ouvrages ordinaires et pour les grandes pièces aussi en or, soit dans l'orfèvrerie, soit dans la fourbisserie ou toute autre partie, au titre de 22 karats 1/4, au remède d'un quart, les gardes-orfèvres cassent et coupent en différentes places les ouvrages, afin d'ôter au fabricant tout moyen de les employer ailleurs, en observant de ne point défigurer la marque du régisseur,afin que le contribuable puisse se faire décharger de la soumission qu'il avait faite précédemment de rapporter ces mêmes ouvrages quand ils seraient finis. Dans cette dernière circonstance les gardes-orfèvres donnent au fabricant un bordereau qui leur indique le titre auquel s'est trouvé son or ou son argent, afin qu'il puisse le recharger en connaissance de cause, de la quantité nécessaire d'or ou d'argent fin, pour se trouver au titre ci-dessus annoncé.

« Toutes les précédentes obligations étant remplies de la part de l'orfèvre ou bijoutier, il achève en sûreté son ouvrage, le rapporte ensuite au bureau du Roi pour acquitter les droits; alors on lui décharge sa soumission, et le fermier ou régisseur pour le Roi applique sur ces mêmes pièces un 4e poinçon qui s'appelle justement et pour cela *poinçon de décharge*. Cette dernière opération lui donne la liberté d'exposer en vente et de disposer comme bon lui semble de ses marchandises. » (*Encyclopédie méthodique. Arts et métiers*, au mot *Orfèvrerie*.)

En résumé, nous voyons que (sauf divers ouvrages exécutés pour le Roi, aux Gobelins) l'orfèvrerie de Paris doit porter, jusqu'en 1789, quatre poinçons.

1° Le *poinçon du maître*, composé des lettres initiales de son nom et d'une devise, surmontées d'une fleur de lis couronnée.

2° Le *poinçon de charge* du fermier, pour rappeler au fabricant ses obligations. C'est un A, timbré d'une couronne fermée.

3° Le *poinçon de la maison commune*, délivré par le garde-orfèvre en exercice, pour constater que la pièce d'or ou d'argent est au titre exigé par la loi. Depuis 1507, c'est une lettre de l'alphabet, couronnée, qui se renouvelle tous les vingt-trois ans (le J, l'U et le W étant supprimés). A partir de 1784, la lettre P est appelée à remplacer toutes les autres.

4° Le *poinçon de décharge*, appliqué sur les ouvrages terminés, conformément à la loi, et dont la taxe a été payée. Il représente une figure de profil, un chien, une tête d'oiseau, une couronne, une aiguière, etc.

Dans son *Traité de la garantie des ouvrages d'or et d'argent*,

Paris, 1825, B. L. Raibaud donne les poinçons des communautés d'orfèvres, en 1786. En voici quelques-uns : Abbeville, *une abeille*. Amiens, *une arbalète avec sa flèche*. Angers, *une raquette*. Beauvais et Dieppe, *un poisson*. Besançon, *une vrille*. Brest, *un navire*. Cambrai, *une tête de cheval*. Clermont, *un arbre*. Grenoble, *un dauphin*. Le Hâvre, *un drapeau*. Lille, *un oiseau volant*. Limoges, *une hotte*. Lyon, *une tête de lion*. Mâcon, *une main*. Metz, *un paon*. Moulins, *les ailes d'un moulin*. Nantes, *un sceptre*. Nevers, *une bouteille*. Paris, *un P couronné*. Pau, *une vache*. Rennes, *un singe*. Rouen, *une branche avec quatre pommes*. Toulouse, *une truelle*. Verdun, *une fleur de lis*, etc.

Ajoutons ces renseignements complémentaires, donnés par le Bon J. Pichon, dans son catalogue de vente de juin 1878 :

« Il y a eu au moins, depuis le règne de Philippe le Hardi, un poinçon destiné à faire connaître l'auteur de chaque pièce d'orfèvrerie et le lieu de la fabrication ; mais cet usage paraît avoir subi quelques lacunes pour le second de ces poinçons, dit de maison commune, qui servait à établir le titre de la pièce et était appliqué dans chaque ville par les gardes de l'orfèvrerie. En effet, Louis XII, dans son ordonnance du 12 décembre 1506, en prescrivant que tous les orfèvres aient *nouveaux poinçons* (ce qui indique qu'ils en avaient d'autres antérieurement) ordonne, sans parler de poinçon antérieur, ni rien dire dont on puisse en induire qu'il en existait, qu'il y ait un contrepoinçon dont les maîtres jurés contremarqueraient les ouvrages des orfèvres et que ce contrepoint soit chaque année enregistré à la chambre des monnaies et empreint (ou insculpé) sur une table de cuivre.

« C'est ce poinçon, représentant une lettre de l'aphabet, changeant tous les ans, qui donne la possibilité d'assigner à chaque pièce d'orfèvrerie, une date précise ; mais chaque lettre revenant après 23 ans et le style ne changeant pas aussi souvent, ce n'est qu'à partir de 1672, date de l'établissement du droit de marque, que la date peut être indiquée d'une manière irrévocable. En effet, depuis cette époque, les poinçons des fermiers indiquant la série des années de leur bail, la lettre du poinçon de la maison commune ne peut s'appliquer qu'à l'année *du bail* où elle a été employée: ainsi l'R qui avec les poinçons d'Étienne Baligny (1703-1713) désigne l'année 1710, indique 1737 avec ceux d'Éloi Brichard (1756-1762) et 1733 avec ceux d'Hubert Louvet (1732-1737).

« Ce fut le 5 février 1506 (1507 nouveau style) que fut insculpé le premier A à la cour des monnaies, le B lui succéda le 10 dé-

cembre 1507, et cet usage dura jusqu'en 1783 (1) que le V ou plutôt l'U fut insculpé le 12 juillet. De 1784 à 1789, un poinçon de maison commune, prétendu invariable fut donné à l'orfèvrerie de Paris; c'était un P changeant de forme tous les ans et portant les deux dernières lettres du millésime gravé en creux, entre la couronne et le P. »

Il est donc possible de retrouver le nom de l'orfèvre, d'après son poinçon particulier, et la date de la pièce, par le poinçon de la maison commune. Mais si le problème peut être résolu, il offre de grandes difficultés. Le Bon Jérôme Pichon n'a pas craint d'entreprendre ce travail. Son ouvrage était assez avancé, il y une vingtaine d'années, pour être annoncé aux amateurs qui l'attendent encore. Manque-t-il à l'auteur quelques documents importants? Trouve-t-il trop de lacunes qu'il cherche à combler? C'est ce que nous ignorons. Pour notre part, nous regrettons vivement l'absence d'un livre dont l'utilité s'impose aux curieux de bijouterie et d'orfèvrerie; nous en eussions fait profiter nos lecteurs.

Passons en revue les principaux orfèvres, bijoutiers, joailliers du XVIIIe siècle, inscrits sur les *Registres des présents du Roi,* au ministère des Affaires étrangères ou dans les comptes des *Menus-Plaisirs,* classés aux *Archives nationales* de 0^1 2984 à 0^1 3133.

Allain, bijoutier, cité plusieurs fois sur les comptes des Menus de 1725 à 1749.

Argand, Gabriel, fournisseur des Menus en 1771. Il réclame 15,000 liv pour la montre de mariage de la C^sse^ d'Artois, avec la chaîne, le cachet et la clé, enrichis de diamants (0^1 3031).

Auber, joaillier du Roi Louis XVI. Au mariage du Cte d'Artois, sa fourniture en montres, tabatières, navettes, flacons, étuis, porte-crayons, s'élève à 124,565 liv.

Auguste, Robert-Joseph, orfèvre du Roi, chargé de la couronne du sacre, en 1775. L'or employé coûte 4,330 liv., et la façon 6,000. Pour la main-d'œuvre de onze couronnes de vermeil, dont trois de duc et huit de comte. 3,850 liv. — Sur un second mémoire, relatif aux présents faits à la cathédrale de Reims, nous trouvons : une buire et son bassin. Deux burettes et leur bassin. Deux burettes et leur bassin en vermeil. Un ciboire d'or. 12,709 liv. — Façons de neuf bas-reliefs à sujets de la Passion

(1) « Il y a eu des irrégularités: ainsi l'X a été le poinçon depuis le 20 juillet 1690 jusqu'au 15 octobre 1692; l'A a servi du 29 décembre 1740 au 9 mars 1742, etc. On ne peut donc établir les poinçons de chaque année seulement par le fait de l'insculpation de l'A en 1507; il a fallu dépouiller les registres de la cour des monnaies pour avoir les dates précises de chaque lettre. »

et de trois anges supportant la coupe, 15,000 liv. En tout, pour les présents, 37,238 liv. — En 1783, Auguste grave la plaque d'inscription pour mettre sur le cercueil de plomb de Mlle d'Artois. « C'est le corps de très haute et puissante princesse N. de France, dite d'Angoulême, fille de Mgr le comte d'Artois, morte à Choisy, le 23 juin 1783, âgée de cinq mois seize jours. » Il fournit aussi une couronne, 473 liv. — 1786. Une toilette en argent.

1787. Tasses et flacons pour recevoir le sang des sangliers à la fin de la chasse du Roi, avec les armes gravées, 1,649 liv. La même année, Auguste est encore chargé d'exécuter une couronne en vermeil et deux plaques d'inscription en argent, dont une pour mettre sur le cercueil de Mme Sophie, fille du Roi, et la seconde pour le cercueil renfermant les entrailles. La couronne en vermeil est déposée avec le corps. (*Arch. nat.* O^1 3047, O^1 3064, O^1 3077, O^1 3078.)

Robert Auguste, dont la réputation balança celle des Germain et des Claude Ballin, laissa un fils, Henri Auguste, né en 1759, qui s'éleva presque au niveau de son père.

Balduc, orfèvre sous Louis XV. En 1771, il exécute pour la chapelle de l'hôtel des Menus-Plaisirs, à Versailles, un calice, sa patène, deux burettes et une cuvette 558 liv.

Balmont, bijoutier, cité à diverses reprises sur les comptes des Menus de 1747 à 1758.

Besnier, 1725, fournisseur des anneaux de mariage de Louis XV et de Marie Leczinska.

Bœhmer, joaillier sous Louis XVI. En 1776, il remet aux Menus un mémoire de 8,000 liv., pour une paire de girandoles en brillants.

Demay, bijoutier, mentionné, en 1761, sur les Registres des présents du Roi, et, en 1768, sur les comptes des Menus, cette dernière fois pour une tabatière à sujets d'opéra comique, offerte au roi de Danemark. 2,400 liv.

Drais, bijoutier du Roi, place Dauphine, cité sur les comptes des Menus de 1770 à 1782. Les tabatières sont les bijoux dominants de ses mémoires.

Ducrollay. De 1755 à 1771, ses livraisons au ministère des Affaires étrangères consistent en bijoux, vaisselle et surtout en tabatières.

Fayolle, un des fournisseurs royaux au second mariage du Dauphin, en 1747. (*Arch. nat.* O^1 2985.)

De la Frenaye, bijoutier. Sa participation dans la corbeille de la seconde Dauphine, en 1747, s'élève à 39,922 liv. Nous

le retrouvons aux Menus-Plaisirs en 1756, et une dernière fois en 1760, pour deux boîtes d'or, dont une de 1,208 liv., dite *journée*, ovale et guillochée. (*Arch. nat.* O[1] 2999, O[1] 2985.)

GAILLARD, joaillier des Menus-Plaisirs. Nous lisons sur sa facture, datée de 1768 : Un bracelet, avec le portrait de Mme Louise, pour Mme de Lostanges. 2,851 liv. — Un bracelet, avec le portrait du Roi, pour la C^sse^ de Noailles. 5,887 liv. — Un autre, avec le portrait de Mme Adélaïde, pour Mme de Durfort. 2,823 liv. — Deux bracelets, ornés des portraits de Mme Victoire, dont l'un pour la P^sse^ de Chimay, et l'autre pour la M^ise^ de Riant. 5,800 liv. Tous ces bijoux sont enrichis de brillants. En 1770, pour la corbeille de Marie-Antoinette, la fourniture de Gaillard est très importante; nous y remarquons un éventail garni de diamants et d'émeraudes, et une riche boîte sertie de brillants estimée 20,746 liv. — (*Arch. nat.* O[1] 302.) Nous retrouvons Gaillard au mariage de la C^sse^ de Provence, puis une dernière fois en 1775. (O[1] 3031.)

GARAND, fournisseur des Menus, de 1762 à 1764. Il livre une série de tabatières « garnies à la grecque », ornées des portraits du Roi, du Dauphin et de Mesdames.

GERMAIN, Thomas (1673 + 1748), fils de Pierre Germain, orfèvre du Roi et le plus habile des membres de sa famille. Un de ses confrères a dit de lui, dans l'*Encyclopédie* : « Il fut le créateur de la belle orfèvrerie, et ses ouvrages serviront éternellement de modèles à tous ses successeurs. » On s'explique ce jugement dicté par l'admiration, en voyant les dessins de la toilette, composée de trente-cinq pièces, que fit Germain pour Marie Leczinska, au commencement de son mariage. En 1729, il remet à M. de Maurepas, ministre des Affaires étrangères, dix-huit épées à poignées d'argent ciselé, pour être offertes à des officiers de marine. Ces épées valent 240 et 300 liv. chacune; la façon seule de notre artiste est de 150 liv., en dehors de ce qui concerne le fourbisseur. Parmi les présents envoyés au Grand Seigneur, en 1742, se trouvaient une table, « un pot à oille », douze soucoupes et douze cuillères à la turque, sculptées par Germain.

GOUERS, bijoutier du Roi. Ses fournitures, en tabatières, boîtes à portrait et bijoux de toute sorte, pour la corbeille de Marie Leczinska, se montent à 69,110 liv. — Nous le suivons sur les *Registres des présents du Roi* de 1725 à 1736; il y figure pour des sommes importantes.

HERBAULT, cité sur les comptes des Menus, de 1747 à 1754 et presque toujours pour des tabatières livrées au Roi, au Dauphin,

à la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, à Mesdames de France.

De la Hoguette, fournisseur des Menus en 1753. Il livre neuf tabatières ornées des portraits du Roi et de Mme Infante, pour des dons particuliers.

Jacqmin, joaillier du Roi et de la Couronne, mort aux galeries du Louvre en 1773. De 1762 à 1771, il exécute pour les Menus et surtout pour les Affaires étrangères, d'innombrables bijoux enrichis de diamants et plus beaux les uns que les autres. Ses mémoires à l'occasion des mariages de Marie-Antoinette (1770) et de la Csse de Provence (1771) s'élèvent ensemble à 741,462 liv.

Le Blanc, père et fils, joailliers de la Dauphine Marie-Josèphe, cités sur les comptes des Menus de 1763 à 1766.

Maillard, joaillier des Menus-Plaisirs sous Louis XVI. Voici quelques-unes de ses fournitures : 1778. Trois bracelets de vingt-quatre brillants chacun, pour les gouvernantes de Mme Elisabeth. 7,200 liv. — 1779. Un passe-partout de Trianon garni de 1431 brillants, présenté à S. M. le 14 août 1774. 6,000 liv. — On voit que le règlement des factures subissait parfois de longs retards. — 1783. Une paire de bracelets de quarante brillants. 5,760 liv.

Meissonnier, Juste-Aurèle, d'origine piémontaise, orfèvre-ciseleur du Roi. Moins réservé que Claude Ballin et Thomas Germain, il se laissa entraîner à toutes les exagérations du style rocaille. Meissonnier trouve son excuse dans les exigences de l'époque et n'en reste pas moins un des premiers artistes de son temps. Le 15 octobre 1725, il fournit cinq épées à poignées d'or, ciselées, dont quatre à 1,500 liv. et une à 1,000 liv. — Ces épées sont offertes à des gentilshommes polonais de la suite du Roi Stanislas, au mariage de Louis XV et de Marie Leczinska. (*Présents du Roi*, *n*° 427.)

Navet, bijoutier, cité une fois en 1764, pour une tabatière d'or, émaillée, donnée « au sieur Mozart, musicien, par ordre du Roy. 1,800 liv. » (*Arch. nat.* O¹ 3011.)

Ouizille, bijoutier du Roi. En 1786, il livre aux Menus une tabatière, pour le voyage de Cherbourg.

Petitjean, joaillier des Menus-Plaisirs, sous Louis XVI. Nous voyons sur sa facture de 1786, à l'occasion du voyage de Cherbourg, quatre tabatières émaillées en plumes de paon, enrichies de brillants. 11,300 liv. — 1787. Quatre médaillons à charnière, entourés chacun de vingt-six brillants, pesant 50 karats à 220 liv. 11,000 liv. Pour la façon et les étuis en roussette. 312 liv. — 1788. Quatre boucles de ceinture composées de soixante-douze brillants, offertes par S. M. à Mlle de Matignon, le jour de son mariage avec M. de Montmorency. 24,012 liv.

Ravechet, fournisseur des Menus de 1740 à 1751, et dont les mémoires ne mentionnent que des tabatières.

Rondé, joaillier du Roi, souvent cité sur les comptes des Menus. En 1749, il livre vingt bracelets pour le Dauphin, la Dauphine, Mme Infante, Mmes Isabelle, Adélaïde, Victoire, Sophie et Louise, 70,099 liv.— (0^1 2986). Pour avoir une idée de la multiplicité et de la richesse des joyaux exécutés par Rondé, il faut consulter les *Registres des présents du Roi;* les tabatières et les boîtes à portrait y tiennent une place considérable depuis 1714, année de son entrée en fonctions, jusqu'en 1759.

Roettiers, Jacques (1707 + 1784), orfèvre du Roi, logé au Louvre et reçu à l'Académie comme graveur, le 2 octobre 1773. Comme Thomas Germain, comme Meissonnier et comme Auguste, il laissa une grande réputation. La vaisselle qu'il exécuta pour la Dauphine, en 1745, lui fit beaucoup d'honneur. Voici d'après les comptes des Menus-Plaisirs, quelques fournitures de notre artiste : 1747. Anneaux d'or et d'argent pour le second mariage du Dauphin. 70 liv. Une paire de flambeaux d'argent, ciselés, avec les armes et la légende. 596 liv.— (*Arch. nat.* 0^1 2985.) 1753. Une boîte à éponge; un flacon et un couteau à lame et manche d'argent. 788 liv. — 1755. Une paire de flambeaux d'argent. 582 liv. Dans ce prix, la main-d'œuvre est comptée 200 liv.

En 1765, Roettiers s'était associé son fils et mettait sur ses factures « Roettiers père et fils orfèvres ordinaires du Roi. » L'année suivante, les deux associés réclament 1,529 liv. « pour un cœur surmonté d'une couronne, le tout en argent pour les funérailles de Mgr le Dauphin. » (0^1 3011. 0^1 3014.) En 1773, Roettiers fils signe Roettiers de Latour, orfèvre du Roi. Il livre deux flacons pour recevoir le sang des sangliers à la chasse du Roi. 1,186 liv. — Sur un autre mémoire, il demande 1,560 liv. pour un pot à pâte, deux boîtes à éponge, une boîte à savonnette et divers raccommodages. (*Arch. nat.* 0^1 3040, 0^1 3044.)

Roucel, bijoutier du Roi, quai de l'Horloge. Ce maître habile paraît sur les comptes des Menus de 1763 à 1776 et seulement pour de légères fournitures.

Sageret, fournisseur des Menus de 1640 à 1778. Le nombre et la variété de tabatières fabriquées par ce bijoutier, sont considérables.

Solle, bijoutier-joaillier, dont le nom figure constamment sur les *Registres des présents du Roi*, de 1776 à 1786. Il a livré un nombre infini de riches tabatières et de boîtes à portrait au ministère des Affaires étrangères, pour les présents diplomatiques. Comme exemple, nous citerons la boîte offerte en 1782,

au prince Doria, nonce du Pape, « à l'occasion des langes bénits qu'il a présentés pour Mgr le Dauphin. » Ce bijou orné de cent soixante-treize brillants, et du portrait de Louis XVI, par Sicardi, coûtait 29,090 liv. (*Présents du Roi*, n° 451.)

TABLEAU DES PRINCIPAUX ORFÈVRES-BIJOUTIERS DE PARIS, SOUS LOUIS XVI, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION, D'APRÈS LES ALMANACHS DE L'ÉPOQUE.

(*Almanach Dauphin* ou *Tablettes royales du vrai mérite.* Paris, 1777.)

AUGUSTE, rue de la Monnaie, connu pour tout ce qui concerne la vaisselle et les bijoux ciselés.

BALDUC, quai des orfèvres, *Au Lion-d'Or*, la vaisselle.

BALMONT, quai des Orfèvres, *A la Tête-Noire*, la vaisselle.

BALZAC, rue Saint-Barthélemy, idem.

Vve BALZAC, Pont-au-Change, *A la Justice*, idem.

BEAULIEU, quai des Orfèvres, *A l'Observatoire*, élève et successeur du s^r^ George, ci-devant renommé pour ses tabatières connues sous le nom de *Georgettes*, tient assortiment de bijoux de toute espèce, des plus à la mode et du meilleur goût.

BELLANGER, place Dauphine, connu pour les bijoux de fantaisie et à secret.

BLANCHET, place du Chevalier-du-Guet, tient fabrique considérable de boucles d'argent sur nouveaux modèles et petits bijoux d'or.

BOURGUET le jeune, rue de l'Arbre-Sec, *A la Tabatière-d'Or*, pour la vaisselle et le bijou.

CERNEAU, Pont-Saint-Michel, *A la Croix-de-Malte*, connu pour les bijoux garnis, les cristaux, cailloux, etc.

CHABOT, rue Montmartre, *A la Balance-d'Or*, tient fabrique de boucles de toute espèce, sur de nouveaux modèles du meilleur goût, et dont il fait des envois en province et chez l'étranger.

CHARVEL, rue de l'Arbre-Sec, *A l'Image-Saint-Louis*, la vaisselle, etc.

CHATEL, rue des Arcis, privilégié, fabrique des tabatières en tous genres.

CORBIN, rue Saint-André-des-Arts, pour tout ce qui concerne les bijoux de fantaisie et à secret.

COUTURIER, rue de la Ferronnerie, renommé pour tous les objets de mécanique, bijoux de fantaisie et à secret.

DAPCHER, rue de la Ferronnerie, pour la vaisselle.

DAROUX, quai Pelletier, *A Saint-Louis*, le bijou et boîtes d'argent.

DEBRIE, quai Pelletier, *A l'Écu-de-France,* pour la vaisselle.

DE LA SALLE, place Dauphine, *Au Médaillon-d'Or,* connu particulièrement pour tous les ouvrages de fantaisie et bagues à secret. En 1786, cet orfèvre est désigné dans les *Tablettes royales...* sous le nom DE LASSOLLE.

DELASSU, rue de Gesvres, *Au Louis-d'Or,* pour la vaisselle.

DELION, rue Saint-Louis, *Au Moulin-d'Or,* pour les bagues à chiffres et à secret, agates et chiffres en cheveux, etc.

DEROUSSY père, rue de Gesvres, *A l'Arbre-d'Or,* pour la vaisselle.

DESMARAIS, rue Dauphine, *A la Frégate-Anglaise,* tient fabrique de boucles d'argent sur nouveaux modèles...

DEVILLE, DHARCHIS, DUCHESNE, DUTRY, GUÉRIN, Vve LE HENDRICK, MAGINEL, MICALLEF, MOREAU, PRION, VALLAT, VALLIÈRE, VANCOMBERT, pour la vaisselle.

DUBIER, rue du Harlay, renommé pour les étuis, pommes de cannes, etc.

GAVET, rue Croix-des-Petits-Champs, orfèvre et coutelier ordinaire du Roi, tient assortiment des plus beaux couteaux et autres objets de coutellerie.

GERMAIN, au Carrousel, orfèvre, sculpteur du Roi.

GERMAIN, le Romain, quai des Orfèvres, *A la Garde-Royale,* un des plus connus pour le bijou et la vaisselle.

GUÉRIN, au Pont-au-Change, *A la Croix-de-Lorraine;* HÉRICOURT, rue Saint-Louis, connus pour les boîtes d'argent.

MAILLARD, rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Aligre, renommé pour le dessin, la main-d'œuvre et la belle exécution des bijoux les plus délicats, comme bagues à chiffres, aiguilles de montres, etc.

MARCAULT, rue Saint-Louis, connu particulièrement pour le cachet d'or.

PORCHER le jeune, Pont-Notre-Dame, *Au Vase-d'Or,* connu pour tout ce qui concerne le bijou de fantaisie et à secret.

REGNARD, rue de l'Arbre-Sec, *Au Renar-d'Or,* « renommé pour le dessin et l'exécution de différents modèles de goût de son invention, pour la vaisselle, le bijou d'or et service de table. »

TIRON DE NANTEUIL, place Dauphine, orfèvre-bijoutier du Roi.

Les orfèvres cuilléristes sont : ALLEN, rue Comtesse-d'Artois ; ANTHIAUME, rue Bertin-Poirée ; LANGLOIS, rue des Fossés-St-Germain.

GAIGNE, rue du Harlay, *A l'Étoile-d'Or,* joaillier, metteur en œuvre, perce les oreilles avec habileté.

Tablettes royales de Renommée... 1786. BŒHMER et BASSANGE, rue de Vendôme, joailliers ordinaires de la Reine et de la cour.

BOUILLÉ, fabricant de vaisselle, orfèvre ordinaire du duc d'Orléans.

Bretau, rue Dauphine, pour le bijou.

Chabotru, rue Montmartre, tient fabrique et magasin assorti de boucles d'argent, dont il fait des envois en province.

Chéret, quai des orfèvres, *Au Christ-d'Or*, connu par différents modèles de goût de son invention, tient un des plus fameux magasins et des mieux assortis en vaisselle plate et tout ce qui concerne le service de table.

Collineau, quai des Orfèvres, joaillier ordinaire du Cte d'Artois.

Corby, renommé pour le bijou de fantaisie et à secret.

Cordier, joaillier ordinaire de Monsieur.

Drais, quai des Orfèvres, élève du sieur Ducrolay, bijoutier du Roi, tient assortiment de bijoux d'or, émaillés, garnis de diamants.

Duty, pour le service de table et ornements d'église.

Guy d'Amour, pour la vaisselle et le service de table.

Jolivet, joaillier du duc d'Orléans.

Mesnier, rue Mauconseil, orfèvre-bijoutier du Roi, a été chargé d'un service en vermeil qu'il a fait exécuter sur des dessins pleins de goût et d'un fini précieux.

Renard, renommé pour le dessin et l'exécution de différents modèles de goût de son invention, pour le bijou, la vaisselle, le service de table.

Rigal, tient un des plus fameux magasins et des mieux assortis en vaisselle plate et ornements d'église.

Almanach du commerce de Paris, par J. de la Tynna, continué par S. Bottin, en 1821. *Empire.* 1804 *à* 1814. Biennais, orfèvre de l'Empereur, rue Saint-Honoré, 283.

Marguerite, joaillier de la Couronne.

Nitot (M.-E.) et fils, joailliers de l'Empereur et de l'Impératrice, du Roi et de la Reine de Westphalie, place Vendôme, 15.

Picot, joaillier de Madame Mère.

Pitaux, joaillier de l'Impératrice et de la Reine Hortense.

Joly, monteur de boîtes en or, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

Restauration. 1814 à 1830. Daugny frères, joailliers-bijoutiers de S. A. R. Monsieur, frère du Roi.

Friése et Devillers, joailliers du Roi et de la Reine de Naples, rue du Bac.

Gibert, joaillier de la duchesse d'Angoulême.

Leconte, joaillier du duc de Berry.

Marguerite, joaillier de Monsieur.

Menière, joaillier du Roi et de la Couronne.

Bapst-Menière, joaillier du Roi et de la Couronne (1820).

Ouizille et Lemoine, bijoutiers du Roi et de la chambre du Roi (1822).

Cahier, successeur de Biennais, orfèvre du Roi. 1824.

PRÉSENTS DU ROI.

Les amateurs qui voudront approfondir l'étude de l'orfèvrerie, recourront à des ouvrages spéciaux (1), mais ce qu'ils ne sauraient trouver ailleurs que dans ce livre, c'est la liste des bijoux et présents divers, offerts par les Rois de France depuis 1662 jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Ces renseignements, puisés au ministère des Affaires étrangères n'avaient pas encore été communiqués; ils offrent un véritable intérêt historique. On y trouvera les noms d'une foule de personnages de divers pays et dont la plupart ont joué un rôle à la cour de France, ou dans la diplomatie européenne.

Les présents se composent de parures, boucles d'oreilles, pendants, bracelets, nœuds, chaînes, médailles, croix diverses, vaisselle d'argent, étoffes, etc. Quant aux *boîtes à portrait*, aux *boîtes à mouches*, *tablettes*, *éventails*, *boucles de souliers et de ceintures*, *armes*, *boutons d'habit*, *bagues*, *cannes*, nous en parlons incidemment et nous renvoyons pour les détails, aux notices qui les concernent.

Tous ces dons gracieux sont offerts aux membres de la famille royale, aux princes souverains et autres, aux familles titrées à l'occasion de mariages, de naissances, de baptêmes; aux ambassadeurs, résidents, chargés d'affaires; aux signataires des traités de paix; aux envoyés, porteurs de félicitations ou de compliments de condoléances; aux vainqueurs du carrousel; aux officiers venant annoncer le gain d'une bataille; aux capitaines de corsaires ayant fait des actions d'éclat, etc. (2).

(1) Voir : l'abbé Migne. *Dictionnaire d'orfèvrerie.*— Paul Mantz. *L'orfèvrerie française.* Gaz. des B.-Arts. — Jules Labarte. *Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance.* — A. Darcel. *Orfèvrerie, joaillerie et bijouterie*, excellente notice, dans le catalogue du Louvre. — P. Lacroix et F. Séré. *Histoire de l'orfèvrerie.*— Bon Ch. Davilliers. *Histoire de l'orfèvrerie espagnole*, — Ch. de Linas. *L'orfèvrerie mérovingienne*; enfin un ouvrage de M. Spire Blondel, qui doit paraître prochainement : *Histoire des bijoux chez tous les peuples et à toutes les époques.*

(2) Quant à l'orthographe très fantaisiste des noms propres, nous en laissons aux Registres toute la responsabilité. Le *duc de Buckingham*, par exemple, est appelé *M. de Bouquinquan.* Pour les noms les plus connus, comme celui-ci, nous n'avons pas hésité à rétablir l'orthographe, mais il en est d'autres que nous sentons fort mal écrits et que nous avons dû

Mai 1662. Envoyé au Roi d'Espagne, deux paires de pendants d'oreille, l'une de diamants et l'autre de toutes pierres, une montre avec son crochet, huit autres montres à boîtes d'or ; trois petits tableaux enrichis de pierreries, douze chapelets de différentes pierres fines et la cassette garnie d'or. 28,769 liv.

Septembre. Envoyé à la D[sse] d'York, un présent de pierreries, parfums, rubans, etc., s'élevant à 23,730 liv.

Octobre 1664. Au sieur Roberti, nonce du Pape, un service de vaisselle d'argent. 11,573 liv.

1665. Envoyé à la Reine de Suède, un présent de rubans, parfums, « ustensiles de femmes », montres d'or, pierreries et bijoux. 47,012 liv. — Un présent semblable est expédié à la Reine de Danemarck et coûte 16,182 liv.

18 *mai*. Envoyé à la Reine d'Angleterre, un carrosse de velours noir en broderie d'or, et six harnais. 12,887 liv.

22 *août*. A l'ambassadeur du grand Maître de Malte, un service de vaisselle d'argent. 6,036 liv.

1666. Envoyé à chacun des Rois de Suède et de Norwège, une toilette de vermeil, parfums, rubans, montres, bijoux, etc., ensemble. 23,338 liv. — A M. Metz, chancelier de l'évêque de Spire, un service de vaisselle d'argent. 2,400 liv.

26 *février*. Au grand chancelier de Suède, deux services de vaisselle, l'un en argent, l'autre en vermeil. 30,869 liv.

23 *mars*. A M[me] l'électrice de Brandebourg, un meuble de velours et brocart d'or et d'argent, un grand miroir, un chandelier, une table, et deux guéridons d'argent : une tenture de tapisserie de Psyché en six pièces valant 15,525 liv., le tout revenant à 62,189 liv.

22 *mai*. A l'ambassadeur de Savoie, un service de vaisselle d'argent. 5,891 liv.

5 *octobre* 1666. Au M[is] Bagliani, résident de la république de Gênes, un service de vaisselle d'argent. 3,926 liv.

1667. Aux médiateurs de Suède, deux boîtes à portrait, serties de diamants, valant ensemble 15,480 liv.

28 *septembre* 1667. A l'abbé Rospigliosi, une croix de diamants. 12,700 liv.

7 *juin* 1668. Au S[r] Guestorf, envoyé du duc de Saxe, un service de vaisselle d'argent. 2,520 liv. — Au S[r] Can, autre envoyé, un service de 2,534 liv.

9 *juin* 1668. Au S[r] Liverlo, chancelier de l'électeur de Cologne,

conserver faute de pouvoir les rectifier. Les N, les U et les V, faits de la même manière, ont encore été une cause d'embarras pour nous.

un service de vaisselle d'argent. 2,555 liv. — Au Sr Jodoci, envoyé de l'électeur de Mayence, un service de vaisselle d'argent. — Au Sr Spanheim, palatin, un service de 2,490 liv. — Au Sr Bayet, envoyé de l'électeur de Brandebourg, un service de vaisselle d'argent. 2,485 liv. — A l'électeur de Brandebourg, une épée à garde d'or, enrichie de diamants, avec le porte-épée de même garniture. 28,000 liv.

6 *juillet* 1668. Au Sr Francioti, nonce extraordinaire du pape, une croix de diamants. 8,000 liv.

7 *juillet* 1668. Aux officiers du régiment des gardes suisses licenciées, des chaînes d'or. 11,259 liv.

1er *avril* 1669. Envoyé par la Reine à l'Impératrice d'Allemagne, un présent composé de diverses étoffes, rubans, dentelles, et d'une table de bracelet de huit diamants, avec le portrait de la Reine. 7,322 liv.

25 *mai* 1669. Envoyé en Angleterre un présent de parfums, revenant à 3,600 liv.

6 *juillet* 1669. A l'occasion du baptême de la princesse de Portugal, pour la Reine, une paire de pendants. 15,150 liv. — A la jeune princesse, une croix de diamants. 7,000 liv. — A l'évêque qui a fait le baptême, une croix de diamants. 4,640 liv. — A la gouvernante, une croix. 5,700 liv. — A la nourrice, une croix. 1,600 liv.

1669. Au duc de Buckingham, un baudrier garni de diamants. 16,958 liv.

29 *octobre* 1670. Au Sr Gabel, résident du Roi de Danemark, un service de vaisselle d'argent. 4,007 liv.

Décembre 1670. Envoyé à la Reine de Pologne, un présent composé d'une toilette en vermeil, de douze montres à boîtes d'or, dont une enrichie de diamants; de rubans, dentelles, parfums, bijoux et autres galanteries. 34,379 liv.

27 *mars* 1671. Au Sr Morosini, ambassadeur de Venise, une chaîne d'or. 6,000 liv. — Au Sr Marquesini, son secrétaire, une chaîne d'or de 1,506 liv.

24 *juillet*. A M. Pietro Bargellini, nonce du Pape, un buffet de vaisselle d'argent. 8,994 liv. — A M. Peronetti, auditeur du nonce, une chaîne d'or. 1,500 liv.

15 *octobre*. Au Mis d'Oliani, envoyé du duc de Savoie, pour faire des compliments de condoléances sur la mort du duc d'Anjou, un service de vaisselle d'argent. 2,285 liv.

15 *avril*. A l'ambassadrice de Savoie, un bracelet de perles et diamants. 5,300 liv.

18 *février* 1672. Au Sr Turietta, résident d'Espagne, une bague d'un diamant. 2,322 liv. — Le lendemain il reçoit encore un service de vaisselle d'argent. 3,960 liv.

22 *avril*. Au Bon Dekbla, résident du roi de Suède, un service de vaisselle d'argent. 3,997 liv.

25 *avril*. Au Mis de la Rouere, résident de Gênes, un service de vaisselle d'argent. 3,990 liv.

Juillet. Envoyé à M. l'évêque de Munster une croix de diamants. 16,400 liv.

10 *septembre*. A M. l'électeur de Cologne, une croix de douze diamants. 26,120 liv. — A M. l'évêque de Strasbourg, une croix de diamants. 8,120 liv.

8 *décembre*. Au Cte d'Ossery, envoyé du Roi d'Angleterre, au sujet de la mort du duc d'Anjou, une table de bracelet. 16,000 liv.

30 *mars* 1673. A la D^{sse} de Cadanal, un bracelet de perles et diamants. 14,592 liv.

11 *avril*. A M. Stratmann, envoyé de Brandebourg, « au lieu d'un buffet d'argent », remis en argent comptant. 6,000 liv.

20 *avril*. Au Cte de Tot, ambassadeur de Suède, une chaîne d'or de 1,500 liv. 30,000 liv. espèces, « en échange d'un buffet de vaisselle d'argent. » (1er *volume des présents du Roi.*)

17 *mai*. A la signora Molina, une table de bracelet de diamants. 1,870 liv. — Au Cte de Sunderland, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait de 17,000 liv., et à la C^{sse} de Sunderland, une table de bracelet de 9,770 liv.

20 *juillet*. Au cardinal Nerli, nonce du Pape, un service de vaisselle d'argent. 10,099 liv. — Au Sr Angello Ferratini, auditeur du nonce, une chaîne d'or. 1,500 liv.

21 *mai*. Au Mis de Saint-Maurice, ambassadeur du duc de Savoie, un service en vermeil. 15,255 liv.

26 *novembre*. Au Sr Micheli, ambassadeur de Venise, une chaîne d'or. 6,000 liv.

8 *décembre*. Envoyé à M. l'abbé de Saint-Gal, un riche ornement d'église, de brocart d'or et d'argent, brodé et chamarré d'or, avec les armes du Roi. 8,099 liv.

9 *mars* 1674. Au Sr Dousset, envoyé de Cologne, un service de vaisselle d'argent. 3,981 liv. — Donné pendant la campagne de 1674, à un envoyé de M. de Montbelliard, une chaîne d'or. 800 liv.

30 *avril*. A M. de Wingens, envoyé de Munster, un service d'argenterie. 4,001 liv.

30 *juillet.* Au Cte Randzau, résident du Roi de Danemark, un service d'argenterie. 4,000 liv.

20 *décembre.* Au Sr Vintimille, capitaine corse, une chaîne d'or. 1,200 liv.

25 *juillet.* A la D^sse de Portsmouth, une paire de pendants de 18,060 liv.—A la D^sse de Cadanal, une paire de pendants d'oreilles, en brillants. 16,620 liv.

7 *août.* A Mme Lokard, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, une table de bracelet de perles et diamants. 10,960 liv.

8 *novembre.* Au Mis de Salvago, résident de la République de Gênes, un service d'argenterie. 3,997 liv.

4 *janvier* 1676. Au Sr Mayercrone, envoyé de Danemark, un service de vaisselle d'argent. 4,020 liv.

23 *mars* 1676. Au Roi de Pologne, une croix de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, de cent sept diamants, dont cinq gros et cent deux petits. 30,540 liv. — A la princesse, fille du Roi de Pologne, à l'occasion de son baptême, pour avoir été tenue sur les fonts, au nom du Roi, une boîte à portrait. 15,100 liv. — A la gouvernante de la princesse, une croix de cinq gros diamants. 4,832 liv.

9 *avril.* De la part de la Reine, à la fille puînée du Roi de Pologne, une boîte à portrait. 9,668 liv. — A la gouvernante, une table de bracelet. 2,200 liv. — Deux mois plus tard, de nouveaux présents sont envoyés en Pologne; pour le Roi, c'est un manteau et un habit de chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, de 4,695 liv.; puis un carrosse de velours cramoisi liseré d'or, avec six harnais, de 20,936 liv.— L'envoi destiné à la Reine consiste en un meuble de brocart d'or et d'argent, une table, deux guéridons, un brasier à douze branches, un grand miroir à bordure d'argent, deux chenets, une grille avec les pincettes, pelle et tenailles; le tout en argent ciselé. 59,989 liv.

21 *juillet.* Au Sr Duarto Ribeyro, envoyé du Roi de Portugal, un service de vaisselle d'argent. 4,005 liv.

25 *juillet.* Au Sr Justiniani, ambassadeur de Venise, une chaîne d'or. 6,000 liv.

10 *août.* A M. Graffendal, une chaîne d'or. 6,000 liv.

6 *mars* 1677. Au Bon Meyer, Bavarois, un service de vaisselle d'argent. 5,031 liv.

24 *mars.* Donné de la part de la Reine, à l'archevêque d'Embrun, une boîte à portrait de 4,200 liv., et une croix de diamants de 5,000 liv.

3 *mai.* Au Cte de Sunderland, une table de bracelet de 13,500 liv.

19 *mai*. Donné à la M^ise d'Entragues, par Mlle de Blois, un miroir à bordure d'argent et quatre plaques garnies d'argent. 3,027 liv.

22 *juin*. Offert par la Reine, au Cte de Gramont, qui vient annoncer la prise de la citadelle de Cambrai, une table de bracelet, de diamants. 6,000 liv.

10 *août*. Envoyé au Mis de Béthune, ambassadeur à Varsovie, douze fusils ornés d'or et d'argent, huit paires de pistolets, douze écharpes d'or et d'argent, douze médailles d'or du Roi, douze montres et huit boîtes à portrait. 17,221 liv.

1er *avril* 1678. Au Bon de Boude, résident de Suède, un service de vaisselle d'argent, 4,033 liv.

18 *juin*. Au capitaine Honnorat, commandant un brûlot de S. M., et qui a mis le feu à un vaisseau d'Espagne attaché au môle de Barcelone, une chaîne d'or. 1,200 liv.

24 *juin*. Au capitaine Germain Gémius, de Gênes, une chaîne d'or. 2,000 liv.

Août. Au M^al de La Feuillade, une table de bracelet. 5,166 liv. — Au Mis Dangeau, une épée d'or. 809 liv. — A Mme de Savoie, un collier de perles. 12,000 liv. — A la C^sse de Saint-Vallier, à l'occasion de son mariage, une paire de pendants de perles et diamants. 4,000 liv.

Octobre. A un médecin anglais, qui a donné des remèdes au duc du Maine, une gratification de 4,400 liv. — Au Chev. de Vendôme, une croix de chevalier de Malte. 5,741 liv.

De 1678, à 1688, les députés de Genève, Fabryet, Lecet, Tremblay, Chapeau-Rouge, de la Rue et Lefort, reçoivent chacun une médaille d'or de 1,500 liv.

20 *janvier* 1679. Aux officiers du régiment piémontais, des boîtes à portrait et des chaînes d'or. 21,064 liv.

17 *avril*. A Augustin Staphini, organiste de M. de Bavière, une chaîne d'or. 1,000 liv. — A Mme de Lunebourg Zel, une boîte à portrait. 2,140 liv. et une paire de pendants. 40,080 liv.

12 *juillet*. A M. le nonce du Pape, médiateur de la paix de Nimègue, une croix de diamants. 9,425 liv.; à son auditeur, une chaîne d'or.

Août. Au Mis Contarini, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait. 3,000 liv. et une chaîne d'or. 6,000 liv. — A Mademoiselle, fille de Monsieur, frère du Roi, en considération de son mariage avec le Roi d'Espagne, une parure de diamants et un collier de perles. 141,033 liv.

18 *octobre*. Aux B^ons de Pletemberg et Schemisin, envoyés de l'évêque de Munster, chacun un service de vaisselle d'argent, valant ensemble 6,002 liv.

Novembre. A Mlle d'Orléans, une chaloupe garnie de damas cramoisi avec frange et crépine d'or. 6,725 liv.— A Mgr Le Tellier, chancelier, une tenture de tapisserie des Gobelins à fleurs de lis et un tapis de même ouvrage. 9,900 liv. — Au sieur Manders, envoyé extraordinaire de Brandebourg, un service de vaisselle d'argent. 9,000 liv.

3 *décembre* 1679. Envoyé au Mis de Béthune, ambassadeur en Pologne, pour être distribué, suivant l'ordre du Roi, un service de vaisselle d'argent doré. 24,208 liv.

1680. *Mariage du grand dauphin, fils unique de Louis XIV, avec la princesse Marie-Anne-Christine de Bavière*. Envoyé à Munich, aux trois commissaires qui ont signé les articles du contrat, trois boîtes à portrait, de diamants, valant ensemble. 16,101 liv. — Autres présents pour être distribués en Bavière : A la C^sse Porcia, une boîte à portrait, de diamants. 6,120 liv. — Au Bon de Rechberg, grand chambellan, une boîte à portrait, de diamants. 6,000 liv. — A la gouvernante des filles, une agrafe de manteau. 4,000 liv. — A la première fille d'honneur, douze boutons et douze gances de diamants. 3,300 liv. — A la seconde fille d'honneur, deux attaches de manches. 3,300 liv. — A la troisième, une paire de pendants d'oreilles. 3,000 liv. — A la quatrième, douze boutons et douze gances. 2,600 liv.

A un ministre surintendant de la conduite, une boîte à portrait. 4,267 liv.—Au Mis d'Harancourt, capitaine des gardes, une boîte à portrait. 4,600 liv.— Au lieutenant des gardes, une boîte à portrait. 1,550 liv.—Au cornette, une boîte à portrait. 1,550 liv.— Au Mis d'Epinchal, une boîte de 4,860 liv.— A deux officiers de la compagnie du Mis d'Epinchal, chacun une chaîne d'or de 1,200 liv. — A six gentilshommes, chacun une bague. 9,150 liv. — A deux gentilshommes servants, une chaîne d'or. 1,800 liv.— La parure de la Dauphine vaut 325,965 liv. — Le courrier Lainé n'est pas oublié, il reçoit une chaîne d'or de 500 liv.

Janvier. Au chevalier de Lorraine, une table de bracelet de diamants. 7,422 liv.—Au duc de Vendôme, une table de bracelet de diamants. 5,712 liv. — A la princesse de Conti, un collier de vingt-sept perles. 71,600 liv.

Février. A MM. Bardeloben et Schneider, envoyés du prince d'Anhast Zerbst, des chaînes d'or de 1,500 liv. — A la D^sse d'Auray (Pays-Bas), une table de bracelet, de diamants. 3,874 liv.— A la gouvernante de la fille de la D^sse d'Auray, une montre d'or enrichie de diamants. 1,500 liv.— Au duc de Vendôme, pour prix d'une course de tête, au carrousel du Roi, une table de bracelet. 5,500 liv.

Juin. Au sieur Pornet, maître charpentier de Rochefort, une médaille d'or. 220 liv.—Au duc de Vendôme pour prix d'une cours de bague, une table de bracelet de diamants. 4,920 liv. — Au sieur Balati, envoyé du duc de Hanovre, en argent comptant, 3,300 liv.

Juillet. A la D^sse de Portsmouth, une paire de pendants de diamants. 32,000 liv.; à son écuyer, une chaîne d'or. 1,500 liv.

12 *octobre*. A la Dauphine, une toilette de vermeil ainsi composée : un miroir, deux carrés, deux gantières, trois boîtes à mouches, un aspergès, deux petites soucoupes, deux tasses couvertes, un pot à pâte, les coins, anneaux, crochets, boucles et autres pièces pour la garniture d'une cassette avec les armes et chiffres de la Dauphine. 6,800 liv.

20 *novembre*. A Mlle de Nantes, un collier de trente-cinq perles rondes. 13,750 liv.

1680. Au colonel Churchill, envoyé du duc d'York, un portrait du Roi, enrichi de diamants. 6,900 liv.

Février 1681. Envoyé aux Rois de Siam et du Tonkin, des présents composés de miroirs, pendules, brocarts d'or et d'argent, draps et autres étoffes, tapis de la Savonnerie, cristaux, etc. 21,312 liv.

30 *mars*. A M. l'évêque de Malaga, une croix de diamants. 5,932 liv.

28 *juin*. A l'abbaye de Saint-Martin de Tournay, un riche ornement d'église, de brocart d'or et d'argent, chamarré et brodé, avec les armes du Roi. 11,649 liv.

9 *août*. Au Mis de La Varenne, une table de bracelet. 4,600 liv.

25 *septembre*. A M. l'évêque Daconia, envoyé de M. de Mantoue, une croix de diamants. 3,360 liv.

20 *décembre*. Envoyé au duc de Zel, un ceinturon de 29 diamants. 25,178 liv. et vingt-quatre gros boutons de diamants. 49,524 liv.

Janvier 1682. A Don Carlos Antonio del Castillo, envoyé d'Espagne, une boîte de 5,136 liv. et de la part de la Reine, une table de bracelet de 4,220 liv.

23 février. A M. Spanheim, envoyé de Brandebourg, en argent comptant. 4,000 liv.

Mars. Donné à l'ambassadeur du Maroc et à « Aggi Atali, gouverneur de Salé, » des présents de pistolets, fusils, montres, pendules, horloges, bagues, chandeliers de cristal, tapis de la Savonnerie, riches étoffes de brocart à fond d'or et d'argent, 36,642 liv.

7 *mars*. Au sieur abbé de Gondi, président de Florence, un service de vaisselle d'argent. 4,027 liv.

Juin. A Mlle Bontemps, à l'occasion de son mariage, une paire de pendants. 11,241 liv. — A une musicienne italienne qui demeure chez le maréchal de Bellefont, une table de bracelet. 3,190 liv.

Juillet. A Mlle de Gontaut, fille d'honneur de Mme la Dauphine, une parure de diamants, composée d'une paire de boucles d'oreilles, une paire de pendants, deux attaches de manche, deux nœuds à une busquière et une boîte à portrait, sertis de diamants. 5,996 liv. — A Mlle de Génac, une parure de même. 5,871 liv.

Septembre. Pour quatre ministres de Danemark, des tentures des Gobelins et de la Savonnerie. 52,34 liv.

Novembre. A la nièce de l'évêque de Munster, une paire de boucles, enrichies de neuf brillants. 9,190 liv. — Au sieur Rivaldini, professeur de l'Académie de Padoue, une chaîne d'or. 1,200 liv.

1682. Au duc du Maine, une table de bracelet. 1,466 liv.

21 *janvier* 1683. A la bru de M. Dacquin, premier médecin de S. M., une paire de pendants d'oreilles, à l'occasion de son mariage. 12,990 liv.

Février. Au sieur Hovart, une table de bracelet. 10,000 liv. — Au Cte de Mansfeld, envoyé d'Allemagne, une boîte à portrait. 5,900 liv.

30 *mai.* A Mlle de Soubise, en considération de son mariage avec le duc de Ribeyra, grand de Portugal, une paire de pendants d'oreilles. 17,399 liv.

3 *octobre.* Envoyé à l'électrice de Brandebourg, une toilette d'argent de 48,609 liv. et deux tentures des Mois de la fabrique des Gobelins, de 60,000 liv.

29 *décembre.* A la nourrice, femme de chambre de feu la Reine, une croix de diamants. 6,775 liv.

10 *mars* 1684. Au Cte de Chiverny, s'en allant en Allemagne, une table de bracelet. 2,164 liv.

20 *mars.* A Mademoiselle, en faveur de son mariage avec M. le duc de Savoie, une parure de diamants. 65,880 liv.

Juillet. A l'ambassadeur d'Alger et à sa suite, des présents de tapisserie, fusils, pistolets, sabres, montres, pendules, médailles, brocarts d'or et d'argent, draps écarlate, etc. 15,721 liv.

25 *février* 1684. Envoyé au Roi de Siam, des miroirs, girandoles, chandeliers, bas de soie couleur de feu, brodés d'or, huit chapeaux de castor, deux cordons d'or et trente-deux paires de gants, brocarts d'or et d'argent, draps écarlate et autres, pistolets, fusils, horloges à répétition et à équation, pendules, montres, tables, consoles dorées, bureaux et guéridons en mar-

queterie, deux habits complets, composés de justaucorps, veste et culotte en broderie d'or, deux cravates et deux paires de manchettes en point de France et en passement d'Angleterre, deux nœuds d'épaule, deux nœuds d'épée, quatre ceintures, des portraits du Roi et de la famille royale et quinze estampes des conquêtes du Roi, par Vander Meulen. 35,675 liv.

Décembre. Au Mis Marini, envoyé de Gênes, un service de vaisselle d'argent. 4,092 liv. — A Mme de Mer, femme du premier valet de chambre du Roi, en considération de son mariage, un collier de perles. 16,600 liv.

22 *mars* 1686. A Mlle......, nièce de Mme de Maintenon, en considération de son mariage avec le Mis de Caylus, un collier de perles. 28,800 liv.

27 *mai.* Au Cte de Brionne, qui a remporté le 1er prix du carrousel, un présent de 7,000 liv.

14 *janvier* 1687. A Mlle de Ribert, petite-fille du premier président du parlement de Paris, et à l'occasion de son mariage, une paire de pendants d'oreilles. 14,995 liv.

Mars. A la maréchale de La Mothe, gouvernante des Enfants de France, en l'honneur du baptême de Mgr le duc de Bourgogne, une agrafe de diamants. 25,740 liv.

5 *mai* 1687. Au sieur Girolamo Venier, ambassadeur, une boîte à portrait de 2,930 liv. avec une chaîne et une médaille d'or de 6,000 liv.

22 *juin.* Au sieur Monverot de Sève, une table de bracelet avec portrait de Monseigneur. 4,096 liv.

2 *août.* A la C^{sse} de Mailly, en considération de son mariage, une paire de pendants de diamants et deux boucles d'oreilles. 17,395 liv.

2 *septembre.* Aux envoyés de Tripoli, des médailles et des chaînes d'or. 5,214 liv.

1687. Aux ambassadeurs de Moscovie, des boîtes à portrait, des tentures des Gobelins, des fusils, pistolets, pendules à répétion, horloges, montres d'or, vestes de brocart d'or et d'argent. 52,753 liv.

Février 1788. A Mlle de Rosambault, en considération de son mariage avec M. Le Pelletier, fils du contrôleur général, un collier de trente-une perles. 24,000 liv. — Au colonel Molondin, envoyé des cantons suisses, une chaîne d'or. 1806 liv.

3 *avril.* Au Cte de Furstemberg, une table de bracelet de neuf brillants. 5,060 liv.

1er *août.* Au Mis de la Rouere, envoyé extraordinaire de la République de Gênes, un service de vaisselle d'argent. 4,179 liv.

Octobre. A Mlle de Villeroy, en considération de son mariage avec le Cte Delprado, gentilhomme portugais, une croix et un coulant de diamants. 15,040 liv.

Mars 1689. A Mlle de Fourcy, petite-fille du chancelier Boucherat, à l'occasion de son mariage avec M. de Launac, un collier de trente-une perles. 16,300 liv. — A la Mise de Châtillon, en l'honneur de ce que le Roi a tenu un de ses enfants sur les fonts de baptême, un bracelet de perles et diamants. 6,114 liv.

Mai 1691. Au sieur Massé, cosme de galère, une chaîne et une médaille d'or, 500 liv.

11 *novembre.* A Mlle d'Allègre, en faveur de son mariage avec le Mis de Barbézieux, secrétaire d'État, un présent de 14,000 liv.

12 *décembre.* Au grand doyen de Padenborn, une croix d'évêque, en diamants. 10,709 liv.

16 *février* 1692. A Mlle de Blois, en considération de son mariage avec le duc de Chartres, quatre parures; une de diamants, une de rubis, une de saphirs, une de topazes. Par exception, les prix ne sont pas marqués.

20 *mars* A Mlle de Charolais, à l'occasion de son mariage avec le duc du Maine, une parure de diamants. 192,554 liv.; une autre parure de toutes pièces. 83,704 liv.

23 *août.* Au cardinal Rogioski, une croix d'évêque, en diamants. 10,415 liv.

28 *août.* Remis à M. de Ponchartrain pour donner, selon les ordres du Roi, une table de bracelet. 9,990 liv.

18 *novembre.* A la bru de M. Dacquin, premier médecin de S. M., une croix avec son coulant. 5,300 liv.

28 *janvier* 1693. A la bru de M. Bontemps, premier valet de chambre de S.M., une croix de diamants avec son coulant. 6,890 liv.

3 *février.* A la bru de M. du Harlay, premier président du parlement de Paris, deux pendeloques de diamants. 16,936 liv.

21 *mars.* Au sieur Ducasse, capitaine de vaisseau, une chaîne d'or. 1,000 liv.

15 *avril.* A Mlle de Palaiseau, à l'occasion de son mariage avec le Mis de Pomponne, une croix avec son coulant. 13,900 liv.

12 *mai.* A Mlle de Soubise, en considération de son mariage, avec Don Alphonse de Vas Concellos, Cte de Calhetar, grand de Portugal, un collier de perles. 30,000 liv.

22 *mai* 1694. A M. Venier, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait de 3,470 liv. et une chaîne d'or. 6,000 liv.

29 *juillet.* A un matelot de Dunkerque qui a fait une action d'éclat dans le combat donné par M. Bart, une médaille d'or. 117 liv. — C'est du fameux Jean Bart dont il est question ici.

22 *janvier*. A Mlle de Vernille, à l'occasion de son mariage avec le président Lepelletier, un collier de perles. 13,500 liv.

Avril. Envoyé au Cte d'Avaux, ambassadeur de France en Suède, pour donner à....., une paire de pendants d'oreilles. 4,528 liv.

Septembre. A la D^sse^ de Lanti, une croix et un coulant de diamants. 8,340 liv. — A Mme Erizzo, femme de l'ambassadeur de Venise, en considération de ce que le Roi a tenu un de ses enfants sur les fonts de baptême, une croix de diamants. 11,850 liv.

3 *mars* 1696. Au cardinal Cavallerini, nonce en France, un service de vaisselle d'argent. 18,500 liv.

30 *novembre*. Au sieur Porrée, capitaine corsaire de Saint-Malo, un portrait du Roi, en émail, enrichi de diamants. 254 liv.

8 *novembre* 1697. Au Cte de Cely, fils de M. de Harlay, plénipotentiaire de la paix de Ryswick, pour avoir apporté les articles de paix entre l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et la France, une boîte à portrait et un nœud de diamants. 9,090 liv. et 2,910 liv. comptant. Dans sa comédie *Des mots à la mode*, Boursault nous apprend que le nœud de diamants, dont les femmes ornaient leur corsage, s'appelait alors un tâtez-y.

Un beau nœud de brillants, dont le sein est saisi,
S'appelle un *bout-en-train* ou bien un *tâtez-y*,
Et les habiles gens en étymologie
Trouvent que ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

20 *novembre*. A la princesse de Savoie, en l'honneur de son mariage avec le duc de Bourgogne, une parure de diamants de 220,400 liv. augmentée de huit attaches, cotées par Montarsy, 78,520 liv.

24 *avril* 1698. A Mlle d'Aubigné, nièce de Mme de Maintenon, en raison de son mariage avec le Cte d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, une parure de diamants, fournie par Montarsy, composée de : une paire de boucles d'oreilles. 5,818 liv. — Une paire de pendants. 16,500 liv. — Une grande attache. 17,800 liv. — Deux attaches de manches. — 11,200 liv. — Seize boutons de manches. 12,117 liv. — Trente-deux boutonnières. 7,405 liv. — Un nœud de devise. 1,440 liv. — Total 78,520 liv. (XIe *Registre des Présents*).

12 *octobre*. A Mademoiselle, en considération de son mariage avec le duc de Lorraine, une parure de diamants. 86,111 liv.

26 *décembre*. A la D^sse^ de Lorraine, une table de bracelet. 4,750 liv. Envoyé, en outre, un meuble de 80,000. liv. — A la D^sse^ de Bourgogne, deux diamants. 4,000 liv.

24 *janvier* 1699. A M. Erizzo, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait. 3,332 liv.; une chaîne et une médaille d'or. 6,000 liv.

Septembre 1700. A la Dsse de Bourgogne, un collier de perles. 113,000 liv.; en plus, trente-huit diamants. 142,050 liv.

Au cardinal Delfino, nonce, une croix d'évêque de six diamants. 21,650 liv.

Décembre. Au Roi d'Espagne, une toison d'or, enrichie de diamants. 22,487 liv. — Au chevalier de la Paillerie, une table de bracelet. 1,015 liv.

Mars 1701. A la Dsse de Bourgogne, un collier de perles. 14,000 liv. — Aux sieurs Mallet et Masson, maîtres constructeurs de vaisseaux, au port de Rochefort, deux médailles d'or. 264 liv.

1er *août*. Au duc de Berri, une toison d'or, enrichie de diamants. 24,030 liv.

15 *mars*. A M. Pizani, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait. 4,592 liv.; une chaîne et une médaille. 6,000 liv.

22 *mars* 1703. Au Mis de Bellemare, vice-roi de Messine, une croix de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. 13,420 liv.

23 *avril*. Au Prince de Vaudemont, gouverneur du Milanais, une table de bracelet. 13,836 liv.

6 *juin*. A un maître d'équipage du vaisseau commandé par le chevalier de Saint-Pothecour, qui a pris un vaisseau de guerre anglais, une médaille d'or. 138 liv.

Juin 1704. Envoyé à la dame d'honneur de la Dsse de Lorraine, une paire de boucles d'oreilles, en l'honneur de ce que S. M. a tenu sur les fonts de baptême le prince de Lorraine. 8,606 liv.

15 *juillet*. A l'envoyé de Tripoli, une chaîne et une médaille d'or. 1,424 liv.

13 *septembre*. Remis par le Roi, à la Dsse de Bourgogne, une parure composée de pendants d'aigues-marines et de deux cent vingt-neuf chatons de pierres de couleur. 31,557 liv.

11 *octobre*. Au Mis de Villefranche, député du Comtat d'Avignon, une chaîne et une médaille d'or. 2,014 liv.

10 *novembre*. Envoyé à la Reine d'Espagne, une table de bracelet de diamants avec le portrait du Roi. 11,330 liv.

Mars 1705. Au marquis Rinuccini, un médailler de l'Histoire du Roi, de deux cent quatre-vingt médailles, dont sept d'or et les autres d'argent. 2,374 liv. — Au Mis de Bedemar, vice-roi de Sicile, une croix de l'Ordre du Saint-Esprit, garnie de diamants. 15,429 liv.

6 *juin*. A M. le nonce extraordinaire, Lorenzo Fieschi, un

médailler de l'Histoire du Roi, composé de quatre-vingt-six médailles d'or et cent quatre-vingt-quinze d'argent. 12,065 liv. — A M. de Beauveau, un médailler composé de sept médailles d'or et deux cent soixante-seize médailles d'argent. 3,223 liv.

3 *octobre*. A M. de la Jamaïque, envoyé extraordinaire, cent cinquante médailles de l'Histoire du Roi, dont quarante d'or et cent six d'argent. 6,036 liv.

17 *décembre*. Au Cte d'Aguilar, capitaine des gardes du Roi d'Espagne, un médailler de l'Histoire du Roi. 6,007 liv.

Mai 1706. Au Cte de Nassau, une table de bracelet. 6,330 liv. — Au Sr Fruguet, capitaine de navire de Saint-Malo, une médaille et une chaîne d'or. 224 liv.

Juin. Au sieur Ducoudray, autre capitaine de navire de Saint-Malo, une médaille d'or. 230 liv. — Au chef des sauvages, à Benaquis (Canada), pour lors à Paris, une chaîne et une médaille d'or. 218 liv.

Août. Au Bon de Lorenci, à l'occasion du baptême de son fils, une table de bracelet. 1,470 liv.— Au cardinal nonce Gonaltini, un service de vaisselle d'argent. 19,075 liv.

Septembre. A l'électeur de Cologne, une croix de diamants. 29.950 liv.

26 *février* 1707. Au sieur de Lenoncourt, envoyé extraordinaire de Lorraine, un médailler de l'Histoire du Roi. 3,259 liv.

10 *avril*. A M. Strozzi, un médaillier de l'Histoire du Roi. 3,329 liv.

Août. Au Mis de Montaigu, député du Comtat d'Avignon, une chaîne et une médaille d'or. 2,031 liv.

4 *octobre*. Au Mis Panciatici, envoyé extraordinaire de Toscane, un médailler de l'Histoire du Roi. 3,391 liv.

Janvier 1708. Au capitaine Laigle, une médaille d'or. 161 liv. — A M. Tiepolo, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait. 4,578 liv.; une chaîne et une médaille d'or. 6,680 liv.

9 *juin*. Au Bon de l'Hérode, un service de vaisselle d'argent. 2,421 liv.

13 *août*. Au Cte de Trussi, un médaillier de l'Histoire du Roi. 3,566 liv.

10 *mai* 1709. Au sieur Chapelle, maître constructeur de vaisseaux à Toulon, une médaille d'or. 180 liv.

Juin. A Don Augustin de Robletz, capitaine général des îles Canaries, en considération de ce qu'il a fait un présent au Roi, une table de bracelet de quatre diamants. 2,076 liv. — Au sieur Levasseur, capitaine d'un navire marchand de la Rochelle, une médaille d'or. 326 liv.

11 *octobre*. Au Cte Gentile, envoyé de Gênes, un médaillier de l'Histoire du Roi. 3,812 liv.

4 *avril* 1710. Au Cte de Beauveau, envoyé extraordinaire de Lorraine, deux cent quatre-vingt-trois médailles de l'Histoire du Roi. 3,292 liv.

1er *juin*. Envoyé au Mis de Vaudreuil, lieutenant au Canada, quarante médailles d'argent, représentant la famille royale, pour faire présent à des sauvages. 574 liv.

5 *juillet*. A Mlle d'Orléans, en considération de son mariage avec le duc de Berry, une attache de trente-un brillants. 46,290 liv.; un collier de trente-une perles. 17,740 liv.; une bague d'un beau rubis d'Orient. 9,760 liv.

16 *août*. Au sieur Barnières, capitaine corsaire à la Martinique, une médaille d'or de la famille royale. 131 liv.

1er *septembre*. Au sieur Laubessy, un médaillier. 3,298 liv.

31 *décembre*. Donné à la Psse d'York, un bracelet de perles et de diamants. 8,500 liv.

15 *mars* 1711. Au sieur Foscari, provéditeur de la République de Venise, résidant en Flandre, une table de bracelet. 4,600 liv.

28 *septembre*. Au sieur Besnard, capitaine d'un navire marchand de la Rochelle, en considération de ce qu'il a enlevé un corsaire anglais à l'abordage, une médaille d'or, représentant la famille royale.

24 *octobre*. Au Mis Sforza Soligni, envoyé extraordinaire de Parme, pour faire des compliments de condoléances sur la mort de Monseigneur, un médaillier de deux cent quatre-vingt-sept médailles, en partie de l'Histoire du Roi. 3,071 liv.

2 *novembre*. Au sieur Justiniani, envoyé de la Reine douairière d'Espagne, pour présenter des compliments de condoléances sur la mort de Monseigneur, un médaillier de cent soixante médailles. 1,952 liv.

15 *janvier* 1712. A M. Cusani, évêque de Parme, nonce extraordinaire, un service de vaisselle d'argent. 12,370 liv.

3 *février*. Au sieur d'Albizi, envoyé extraordinaire de Toscane, un médaillier de l'Histoire du Roi. 3,355 liv.

1er *avril*. Au sieur Gubervilliers, envoyé extraordinaire de Lorraine, un médaillier de l'Histoire du Roi.

7 *mai*. Au Mis de Montero, envoyé de la Reine douairière d'Espagne, cent cinquante médailles, dont sept d'or et cent quarante-trois d'argent. 2,247 liv.

12 *septembre*. Au sieur Augier, capitaine particulier de Marseille, en l'honneur de ce qu'il a sauvé son bâtiment richement chargé en se défendant avec une fermeté peu commune contre

un corsaire ennemi qui l'avait abordé, une médaille d'or, « représentant la récompense de la marine. » 203 liv.

1er *décembre*. Donné par le Roi à Mme de Metternich « étrangère » une paire de pendants d'oreilles. 10,000 liv.

Janvier 1713. Au chevalier de Gondi, envoyé extraordinaire de Toscane, deux cent quatre-vingt-sept médailles de l'Histoire du Roi. 3,309 liv. — Au capitaine Mathieu Cardon de Dunkerque, une médaille d'or. 195 liv.

11 *février*. A Don Alexandre Albano, neveu du Pape Clément XI, une table de bracelet de quatre diamants. 9,192 liv.

12 *mai*. Au sieur Larinus, capitaine corsaire, de Dunkerque, une médaille d'or. 295 liv.

6 *août*. A milord Shaftesbury, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, à l'occasion de la paix, une table de bracelet, enrichie de douze brillants. 38,270 liv.

10 *avril* 1714. A Mlle Despratz « étrangère » une table de bracelet de quatre brillants. 6,914 liv. — Au Bon d'Henten, premier ministre du Roi de Prusse, une table de bracelet de quatre diamants, avec le portrait de S. M. 7,354 liv. — Au Mis de Craon, envoyé extraordinaire de Lorraine, une table de bracelet de quatre diamants. 3,486 liv.

22 *juin*. Au Sr Goslinga, ambassadeur extraordinaire des États (Pays-Bas), un médaillier de deux cent quarante médailles de l'Histoire du Roi, dont quatre-vingt-treize d'or et cent quarante-sept d'argént. 12,315 liv.

14 *août*. Envoyé à la Reine de Portugal, en considération de ce que le Roi a tenu l'Infante sur les fonts de baptême, une paire de boucles d'oreilles de deux diamants. 15,507 liv. — A l'Infante, une attache de douze diamants, avec une aigrette. 7,300 liv. — A l'évêque qui a fait la cérémonie, une croix de diamants. 5,059 liv. — A la gouvernante de l'Infante, une paire de boucles d'oreilles de deux brillants. 5,050 liv.

Novembre. Envoyé par le duc de Saint-Aignan, à la Reine d'Espagne, passant sur les terres de France, s'en allant en Espagne, les pierreries et les bijoux ci-après : une table de bracelet, offrant le portrait du Roi, enrichi de quatre gros brillants. 48,376 liv. — Une montre d'or, avec deux diamants. 2,318 liv. — Quatre étuis d'or, à ciseaux, couteaux, cure-dents et autres pièces. 3,044 liv. — Trois boîtes d'or à mettre des mouches. 6,040 liv. — Une tablette d'or. 1,200 liv. — Un agenda d'or. 200 liv. — Huit tabatières d'or et d'écaille. 6,625 liv. — Une cuvette d'or, garnie de soucoupe, gobelet, flacons et entonnoir. 1,000 liv. — Un nécessaire composé de cuillère, tasse et soucoupe, le tout en or. 600 liv. — Deux flacons

d'or. 360 liv. — Deux autres de cristal de roche, garnis d'or. 495 liv. — Quatre corbeilles d'or et d'argent, avec leurs sacs en taffetas de couleur. 722 liv. Total 66,119 liv.

18 *février* 1715. Au Bon « d'Halnevick, » envoyé de Wurtemberg, une table de bracelet ornée du portrait du Roi et de cinq diamants. 3,014 liv. — Au Cte Durazzo, envoyé de Gênes, une table de bracelet de diamants, avec le portrait du Roi. 4,674 liv.

30 *avril et* 22 *mai*. Envoyé au Cte du Luc, ambassadeur en Suisse, pour être distribuées aux députés des cantons catholiques, qui ont renouvelé l'alliance avec le Roi, cent médailles d'or avec leurs chaînes et trente-deux médailles d'argent. 87,239 liv.

12 *mai*. Au Cte de Lusace, fils du Roi de Pologne, électeur de Saxe, une épée enrichie de diamants. 75,536 liv. — Au Cte de Kos, palatin de Livonie, gouverneur du Cte de Lusace, une table de bracelet de diamants. 16,550 liv. — Au Bon d'Haguen, conseiller d'État du Roi de Pologne, second gouverneur, une table de bracelet. 10,387 liv.

11 *juillet*. A M. Boquer, Palatin, une table de bracelet de quatre diamants. 3,314 liv.

6 *août*. A Mlle de Mesmes, fille du premier président, en considération de son mariage avec le Cte de Lautrec, une paire de boucles d'oreilles de quatre diamants ; y compris les pendeloques. 18,429 liv.

A Méhémet Riza, ambassadeur du Schah de Perse et aux personnes de sa suite, des étoffes d'or et d'argent, des draps écarlate et de diverses couleurs, des fusils, pistolets, montres, chaînes, tapis de la Savonnerie. 23,436 liv.

18 *novembre*. Au Mis de Craon, envoyé extraordinaire de Lorraine, une table de bracelet, de quatre diamants. 3,433 liv.

28 *juillet* 1716. Au Cte Pighetti, envoyé de Parme, qui est depuis trente années en France, un portrait du Roi de 150 liv. et 6,000 liv. en espèces, « au lieu d'un service de vaisselle d'argent. »

6 *août*. Envoyé en Espagne, pour l'Infante que M. de Saint-Aignan, ambassadeur de France, a tenue sur les fonts de baptême au nom de S. M., une croix de l'Ordre du Saint-Esprit, enrichie de diamants. 24,258 liv. — Pour la gouvernante de l'Infante, une boîte à portrait. 7,585 liv.

20 *août*. Au Mis de Villeron, président et député de la noblesse du Comtat Venaissin, une table de bracelet de quatre diamants. 5,086 liv.

13 *décembre*. Au fils du Cte de Ribeyra, ambassadeur de Portugal, en l'honneur de ce que S. M. l'a tenu sur les fonts de

baptême, avec la D^sse de Berry une aigrette de dix brillants. 10,970 liv.

7 *juillet* 1717. Donné au sieur Pitt, Anglais, par gratification et pour le voyage qu'il a fait en France, à l'occasion du gros diamant qu'il a vendu au Roi, une table de bracelet de 8,819 liv. — Elle est enrichie de quatre diamants, avec le portrait du Régent peint en miniature par Duvigeon. Il s'agit du merveilleux diamant, un des plus beaux du monde, acquis par la France sous la Régence de Philippe d'Orléans et connu sous le nom de *Régent*. Trouvé et dérobé par un employé de la mine de Partoul, à quarante-cinq lieues sud de Golconde, ce joyau fut cédé pour 312,000 francs au grand-père de William Pitt, qui commandait à Madras le fort Saint-Georges. Rentré en Europe, Pitt vendit son diamant au Régent pour le prix, dit-on, de 3,375,000 francs. D'après Saint-Simon, Pitt, après avoir vainement cherché dans toutes les cours de l'Europe à se défaire de son brillant, aurait fini par traiter avec la France, pour deux millions. « On lui paya l'intérêt jusqu'à ce qu'on pût lui donner le capital, et, en attendant on déposa pour deux millions de pierreries en gage. » Le *Régent* pesait brut 410 karats; la taille, qui dura deux ans, réussit dans la perfection, tout en le réduisant à 136 karats 10/14. (L. Dieulafait, *Diamants et pierres précieuses*.)

18 *septembre*. A Mme de Ribeyra, en considération de ce que Madame et le duc d'Orléans, Régent, ont tenu l'un de ses enfants sur les fonts de baptême, un joyau de huit diamants, un saphir et quatre rubis. 5,426 liv.

1er *avril* 1818. A Mlle de La Vrillière, en faveur de son mariage avec le Cte de Maurepas, secrétaire d'Etat, une paire de boucles d'oreilles, avec des pendeloques de brillants. 13,900 liv.

27 *juillet*. Donné à Giberto, navigateur de Monaco, pour les services qu'il a rendus aux négociants français dans le Levant, une médaille d'or représentant d'un côté, S. M., et de l'autre le duc d'Orléans, Régent. 228 liv.

6 *août*. Au sieur Barrois, envoyé de Savoie, une table de bracelet de quatre diamants. 3,754 liv.

10 *octobre*. Donné à....... Suédois, en considération de ce qu'il a fait un portrait de S. M. en émail, d'une grandeur extraordinaire, une chaîne d'or avec sa médaille. 1,275 liv. — Ce Suédois anonyme ne peut être que Charles Boit. (Voir : *Les peintres en miniatures et en émail*.)

20 *octobre*. Au chevalier d'Orléans, s'en allant à Malte, six médailles d'or représentant d'un côté S. M., et de l'autre le duc d'Orléans. 1,521 liv.

26 *décembre*. Donné au sieur Arouet, « en considération d'une tragédie qu'il a faite sur le sujet d'Œdipe, une médaille d'or, représentant, d'un côté S. M., et de l'autre le duc d'Orléans, Régent. 675 liv. — Voltaire avait alors vingt-quatre ans.

15 *janvier* 1719. A la D^sse^ de la Ferté, une table de bracelet de quatre diamants brillants. 5,760 liv.

28 *janvier* 1720. A Mlle de Valois, fille du duc d'Orléans, Régent, en considération de son mariage avec M. de Modène, un collier de trente-quatre perles et dix-sept brillants. 171,630 liv.

15 *décembre*. A Mlle de Mesmes, fille du premier président, un collier de perles. 3,030 liv. — Une croix de cinq brillants. 19,000 liv.

1721. *Présents du Roi, à l'occasion de son mariage projeté avec la princesse Marie-Anne-Victoire, Infante d'Espagne.* Les présents furent donnés et reçus, mais on sait que ce mariage préparé par le duc d'Orléans, Régent, fut rompu quelques années plus tard, par le duc de Bourbon. La jeune Infante, fille de Philippe V, arrivée en France dès l'âge de quatre ans, vécut quelques années à Paris, où elle devait régner, puis elle fut reconduite en Espagne, sous prétexte que l'intérêt de la monarchie ne pouvait remettre à une si longue échéance l'attente d'un héritier.

A la princesse, une parure de diamants composée de quatre attaches pour le devant du corps, un nœud de derrière, douze boutons, dix-huit ganses, une aigrette, un collier et une paire de boucles d'oreilles. 155,590 liv. — Au Mis de la Mina, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, une boîte à portrait garnie de diamants. 15,278 liv. — A la D^sse^ de Montellano, chargée de la conduite, une riche boîte à portrait sertie de gros diamants. 35,225 liv. — A......, une boîte à portrait. 27,797 liv. — A....... une boîte à portrait. 18,665 liv. — Au duc de Liria, chargé de présents pour Mlle d'Orléans, une épée garnie de diamants. 8,525 liv. — A Mme de la Gouardra, sous-gouvernante, une boîte à portrait. 9,272 liv. — Au majordome major de la Reine douairière, à Bayonne, une boîte à portrait. 9,272 liv. — A Mme Marin, première femme de chambre, une boîte à portrait. 7,540 liv. — Au Mis de Sainte-Croix, chargé de faire l'échange, une bague d'un diamant. 30,050 liv. — A l'aumônier, au Père de Lambrusselles, confesseur de la P^sse^ des Asturies, au chapelain, au second commandant des gardes, au clerc de la chapelle, au contrôleur de la maison de la Reine, à la duègne des caméristes, au trésorier, aux quatre exempts, etc., des bagues serties d'un diamant plus ou moins gros, selon l'importance des personnages. 41,983 liv. — Aux quatre caméristes, deux paires de boucles d'oreilles et deux boîtes à portrait.

11,744 liv. — Au commandant des gardes, une boîte à portrait. 3,457 liv. — Au médecin, une boîte à portrait. 4,500 liv. — A la berceuse, une bague et une croix de diamants. 1,837 liv. — A deux filles de garde-robe, deux croix de diamants. 2,274 liv. Le montant des présents s'élève à 374,134 liv. (Ministère des Aff. étr. *Registre des présents du Roi*. 1699-1752, n° 461.)

29 *avril* 1721. A Mme de Feuquières, gouvernante du Cte de la Marche, fils du prince de Condé, un bracelet de diamants, en l'honneur de ce que le Roi et Madame ont tenu le jeune prince sur les fonts de baptême. 5,800 liv.

16 *décembre*. Offert par le Roi, à Mlle de Montpensier, fille du Régent, en l'honneur de son mariage avec le prince des Asturies, une parure ainsi composée : Une grande attache pour le devant du corps, de 45 diamants, 67,162 liv. — Quatre attaches de robe, de cent soixante-quatre diamants roses. 24,050 liv. — Douze boutons de quatre-vingt-seize diamants. 13,120 liv. — Vingt-quatre gances de deux cent quarante diamants. 22,220 liv. — Un nœud de derrière, de vingt-neuf roses. 3,360 liv. — Une boucle de ceinture de huit brillants. 10,000 liv. — Une paire de boucles d'oreilles de nuit, de quatre brillants. 12,000 liv. — Un étui en chagrin noir, pour la dite parure. 150 liv. Total 152,062 liv.

2 *juin* 1722. A Mlle de La Vrillière, fille du secrétaire d'État, et à l'occasion de son mariage, une croix de neuf brillants, fournie par Rondé. 11,500 liv.

10 *septembre*. Acheté par Rondé, de Mme la P^{sse} de Conti, la douairière, et par ordre du duc d'Orléans, Régent, un collier de perles. 120,000 liv. — On ne s'étonnera pas de voir des gentilshommes vendre les bijoux qu'ils recevaient du Roi, quand des membres de la famille royale en donnaient eux-mêmes l'exemple. Dans ces sortes d'affaires, le bijoutier n'était qu'intermédiaire et la pièce rentrait au dépôt. Là, selon les circonstances, elle était démontée, transformée ou remise en parfait état.

8 *février* 1723. A Mlle d'Orléans, fille du Régent, en considération de son mariage avec Don Carlos, Infant d'Espagne, une parure comme suit : Une grande attache de trente-quatre diamants et sept pierres de couleur. 49,520 liv. — Quatre autres attaches de chacune trente brillants et sept pierres de couleur. 48,183 liv. — Douze boutons, de chacun sept diamants et une pierre de couleur ; vingt-quatre gances, chacune de sept diamants et trois pierres de couleur. 35,228 liv. — Un nœud de derrière de vingt diamants et treize pierres de couleur. 2,235 liv. — Une paire de boucles d'oreilles, de deux rubis ; la paire de pendants de deux diamants, deux rubis, deux saphirs, deux topazes et

deux émeraudes. 15,718 liv. — Un étui de chagrin noir à charnières et crochets d'argent. 200 liv. — Total 151,349 liv.

1725. *Présents faits à l'occasion du mariage du Roi avec la princesse Marie Leczinska, fille de Stanislas, Roi de Pologne.*

A la princesse Marie Leczinska, une parure de diamants composée de : une grande attache pour le devant du corps, une paire de boucles d'oreilles et une paire de pendants, deux grandes attaches de manchon, douze gances, douze boutons, un nœud de derrière et une cassette pour renfermer la parure. 262,940 liv. — Un collier de perles. 120,000 liv. — Une table de bracelet, de diamants. 34,670 liv. — Au Roi Stanislas, une croix de Saint-Esprit garnie de diamants. 88,050 liv. — A M. de Merzerek, grand maréchal du Roi Stanislas, une boîte à portrait, sertie de diamants. 11,000 liv. — A la Reine de Pologne, une tabatière d'ambre, donnée par la jeune Reine Marie. 1, 200 liv. — Une autre de 300 liv. à la Maréchale de Bouflers. — A Mme de Morizinska, sous-gouvernante de la princesse de Pologne, une table de bracelet. 15,000 liv. — A la C^sse^ de Linange, dame d'honneur de la Reine de Pologne, une paire de boucles d'oreilles. 10,000 liv.— A Mlles de Vautigni, Rindal et Regnier « demoiselles de la princesse de Pologne », trois paires de boucles d'oreilles. 13,200 liv.— A la princesse Kourakin, une boîte à portrait. 9,450 liv. — Mlles Dark, Baur et Studouska, demoiselles d'honneur de la Reine de Pologne ; MM. Sbanchi et Scarchesti, gentilshommes de la Reine ; Biber, secrétaire du Roi Stanislas ; Boncourt, son écuyer, et l'abbé Lubieski, son aumonier. reçoivent des bagues de 2,000 à 4,000 liv.—Celle de M. Bichiny, grand chambellan, vaut 9,000 liv. — A MM. Tellembi de Molski, Ouminski, Chabanne, Moremont, Desmaret, Bilherbecque, Dandelot, Banski, gentilshommes polonais, neuf épées d'or. 13,682 liv. — Au père Golomoski, jésuite polonais, confesseur de la maison du Roi Stanislas, des livres. 2,000 liv. — Au Cte Tarlo, une croix de Saint-Esprit. 27,370 liv. — A lord Walgrave, une boîte à portrait. 10,350 liv. — Il nous reste à mentionner les présents faits au quatre princes de Bavière, venus en France pour le mariage du Roi. A l'électeur de Cologne, une bague d'un diamant. 40,040 liv. — Au prince électeur de Bavière, une épée garnie de diamants. 40,040 liv. — Au duc Ferdinand, une agrafe de chapeau. 39,520 liv. — A l'électeur de Ratisbonne, une boucle de manchon. 40,150 liv.

30 *janvier* 1726. Au Cte de Morville, envoyé extraordinaire de Lorraine, un service de vaisselle d'argent de chez Besnier, orfèvre du Roi. 6,200 liv.

15 *décembre*. Au Cte Landy, envoyé du duc de Parme, un

service de vaisselles d'argent, fourni par Besnier. 7,000 liv.

10 *avril* 1727. Donné par la Reine, à Mme de Buzeval, un panier à ouvrage, une boîte d'or et un équipage de tablier. 1, 680 liv. — Au contrôleur général, une tabatière d'or avec le portrait de la Reine. 2,400 liv. — A la Dsse de Ventatour, une petite boîte à deux tabacs. 650 liv.

30 *juin*. Au Bon de Montigny, envoyé extraordinaire du duc de Wurtemberg, un service de vaisselle d'argent, de chez Gouers. 6,000 liv.

24 *septembre*. A M. Pérat, pour avoir accouché S. M., une montre d'or, d'Angleterre. 1,650 liv.

28 *janvier* 1728. Donné par la Reine, à Mlle de Hesse, un panier à ouvrage de nacre garni d'or, une montre à répétition avec chaîne et cachet, enrichis de brillants et de cornalines. 2,800 liv. — Poinçon de Gouers.

22 *août*. A Mlle d'Angivilliers, en faveur de son mariage avec le Président de Maisons, une paire de boucles d'oreilles composée de deux grands brillants, détendue et parfaits. 13,000 liv. — Poinçon de Rondé.

10 *février* 1729. A la gouvernante du jeune prince de Bavière, une paire de boucles d'oreilles, enrichies chacune d'un brillant. 8,000 liv.

3 *mai*. A Mme d'Aguesseau, belle-fille du chancelier, en considération de son mariage avec M. d'Aguesseau, une paire de boucles d'oreilles, d'un diamant chacune. 14,000 liv. — Poinçon de Rondé.

10 *novembre*. Acheté de Germain, orfèvre du Roi, six épées d'argent, pour être distribuées à des officiers de marine. 1,443 liv.

1er *avril* 1730. Envoyé à la princesse de Sardaigne, en considération de ce que le Roi a tenu sur les fonts de baptême la princesse, sa fille, une tabatière d'or, garnie de diamants. 9,307 liv. — Un étui de pièces, en or, serti de brillants. 9,307 liv. — Un étui de jaspe garni d'or, enrichi de diamants. 4,008 liv. — Le portrait du Roi en miniature, par Ducanel. 150 liv. — A la gouvernante de la jeune princesse, une paire de boucles d'oreilles. 7,210 liv.

30 *septembre*. Au nonce, une croix d'évêque, sertie de brillants. 15,431 liv.

29 *octobre*. Au fils du Mis Gualterio, une table de bracelet enrichie de diamants, posés en bordure autour du portrait du Roi, par Ducanel. 4,340 liv. — Fournitures de Gouers.

Octobre 1731. A la Csse de Bondé, Suédoise, une paire de boucles d'oreilles. 10,000 liv. — Poinçon de Gouers.

15 *octobre* 1732. A Mme Portail, une paire de boucles d'oreilles. 19,500 liv. — Poinçon de Gouers.

24 *décembre* 1736. A Mme Trevigno, une agrafe de diamants. 6,035 liv. Poinçon de Rondé.

15 *septembre* 1737. A Mme Dostun, en l'honneur de ce que le Dauphin a tenu un de ses enfants sur les fonts de baptême, une table de bracelet. 4,070 liv.

Mai 1738. A M. Detei, ci-devant nonce du Pape, une croix d'évêque, enrichie de quatre-vingt-neuf brillants. 14,215 liv. — Pour son auditeur, six médailles d'or, de l'Histoire du Roi. 1,509 liv.

13 *septembre* 1739. Au Cte de Schulembourg, envoyé extraordinaire du Roi de Danemark, une suite de soixante-six médailles de l'Histoire du Roi et du Royaume de France. 5,672 liv.

16 *mars* 1740. Au Mis de la Mina, ambassadeur d'Espagne, une croix de l'Ordre du Saint-Esprit, enrichie de cinquante-trois brillants. 17,039 liv. — A son secrétaire, une médaille d'or. 665 liv.

13 *juillet* 1741. A Mlle de Breteuil, fille du ministre et secrétaire d'État, en considération de son mariage avec le Mis de Clermont-Tonnerre, une paire de pendants d'oreilles. 21,500 liv.

14 *juillet*. A Mlle Le Pelletier, fille du premier président du Parlement de Paris, à l'occasion de son mariage avec le Cte de Montmorency, une paire de boucles d'oreilles, avec nœuds et pendeloques en brillants. 18,451 liv.

9 *juillet* 1742. Envoyé au Sultan, deux grands miroirs de quinze pieds de haut sur huit de large; les bordures en bronze ciselé et doré, d'or moulu, fondues et ciselées par Caffieri, représentant les attributs de l'Empire ottoman, des trophées d'armes et les richesses de la mer. 24,982 liv. — Huit grands arbres en argent sculpté par Ballin, orfèvre du Roi; ils figurent quatre palmiers et quatre lauriers garnis de leurs feuilles, graines et fruits portant chacun quatre grosses bougies. 46,321 liv. — Dans ce chiffre, Ballin compte sa façon pour 12,000 liv. — Au grand vizir, un pot à oille avec sa cuvette, par Germain, orfèvre du Roi. 4,695 liv., y compris la façon de 1,500 liv. — Un divan, composé de dix-huit coussins sur fond ponceau, en satin double et or. 5, 400 liv. — Une pièce de drap écarlate, etc. — A l'ambassadeur de la Porte, une bague d'un diamant. 10,528 liv.; des tapis, brasiers, tabatières, un couvert d'or, dans son étui de roussette, une lunette d'opéra. 18,917 liv. — Des présents de moindre importance sont offerts au nombreux personnel de l'ambassade. Le total des présents à l'occasion de l'ambassade de la Porte ottomane en France, s'élève à 237,960 liv.

6 *août*. A Mlle Amelot, fille du ministre et secrétaire d'État « en

considération de son mariage avec le Mis de la Force, fils du duc de ce nom, » un collier formé de deux cent dix-neuf brillants. 19,911 liv.

17 *septembre*. A la P^sse d'Ardore, ambassadrice de Naples, dont le fils a été tenu par S. M. sur les fonts de baptême, une table de bracelet enrichie de brillants, avec le portrait du Roi par Le Brun. 11,998 liv. — Fournitures de Rondé.

20 *novembre*. Au Cte Poniatowski, cinquante-huit médailles d'or de l'Histoire du Roi. 11,587 liv. — Le médaillier en bois d'amarante, par Benoist Chéré. 240 liv. (24e *Registre. Présents du Roi*. 1742. N° 423.)

15 *août* 1743. A M. Crescentii, nonce, une croix pastorale, composée de quatre-vingt-onze brillants. 13,998 liv. — A son auditeur, une chaîne et une médaille d'or. 1597 liv.

17 *février* 1744. A Mme de Maupeou, la jeune, une paire de boucles d'oreilles, fournie par Rondé. 20,094 liv.

55 *avril*. A M. Lersner, premier magistrat de Francfort, un service de vaisselle d'argent. 6,000 liv.

8 *octobre*. Au sieur d'Escoville, officier prussien, envoyé pour porter la nouvelle de la prise de Prague, un présent de 6,000 liv. en espèces.

1745. *Présents du Roi aux personnes nommées par la cour d'Espagne pour accompagner l'Infante Marie-Thérèse-Antoinette venant en France épouser le Dauphin* : A la D^sse de Medina Cœli, grande camériste, une boîte à portrait garnie de diamants. 20,213 liv. — Au Mis de Soleyra, grand écuyer, une boîte à portrait garnie de diamants. 15,135 liv. — A Mme Conock, dame d'honneur, une boîte à portrait, 15,120 liv. — Au Cte de Montijo, grand majordome major, une bague d'un diamant. 20,000 liv. — A J.-B^te Le Gende, secrétaire de la chambre, une bague. 9,200 liv. — Au Cte d'Anglesola, majordome et grand écuyer, une bague. 6,800 liv. — A l'alcade de cour, une bague. 6,000 liv. — Au Mis de la Solana, majordome, une bague, 6,000 liv. — A Don André Garcia et Don François-Léon y Torrès, maréchaux des logis; à Don Manuel Martinez et Don François Diaz, chapelains, quatre bagues. 8,420 liv. — A la D^sse de la Mirandole, une croix et un coulant de diamants. 13,151 liv. — A la D^sse de Medina Sidonia, une applique de col de trois pièces, avec la pendeloque enrichie de diamants. 12,998 liv. — A Dona Paule d'Elizade, dame d'atours, une grande paire de boucles d'oreilles et pendeloques de diamants. 13,191 liv. — A trois caméristes, trois tables de bracelet. 5,191 liv. — Au premier médecin de la chambre, une tabatière d'or, garnie de diamants. 4,830 liv. — Au trésorier, une boîte de même genre. 4,511 liv. —

Au premier officier de la secrétairerie, une tabatière émaillée de fleurs naturelles et deburgau. 1,600 liv. — A Don Joseph Sedena, chef de fourrière et maréchal des logis, une tabatière garnie de petits diamants, avec figures ciselées. 1,500 liv.—A Don Augustin Justiniano, écuyer de camp, une tabatière émaillée de vert, à fleurs. 1,380 liv.—A Don Joseph Paramonts, autre écuyer de camp, une tabatière d'or. 1,370 liv. — Aux deux exempts des gardes du corps et au chef des hallebardiers, trois tabatières d'or, gravées. 3,180 liv. — A Don Aug. de Mier y Iberan, fourrier de l'écurie du Roi, une tabatière d'or à mosaïque, émaillée. 1,000 liv. — Au premier officier de main, une tabatière d'or, ciselée à parquet. 1,000 liv. — A Don Manuel-Dominique Quijade, chef de tapisserie, une tabatière tournée, ciselée en point de Hongrie à rosette. 940 liv. — A Don Manuel de Santa Colonia, ayant charge des lits, une tabatière d'or, à fond d'étoffe, à bouquets détachés. 790 liv. — A Don Ferdinand Cano, chef de paneterie, au caissier de la trésorerie, à un aide de l'apothicairerie royale, trois tabatières d'or, gravées et ciselées. 2,480 liv. — Trois tabatières, faisant partie des présents surnuméraires pour des cas imprévus ou des personnes oubliées. 6,480 liv.— Au premier chirurgien, Don Gabriel Beniso de Alonzo Lopez, contrôleur, à un autre et à vingt-cinq officiers subalternes, des cannes à béquilles et à pommes d'or. 9,900 liv. — Huit étuis d'or, gravés et ciselés ; six porte-crayons d'or, seize tire-bouchons. 3,760 liv. — (*Présents du Roi.* 1699 à 1752. N° 641.)

Le jour du mariage, le duc de Richelieu présenta de la part de L. M., à la Dauphine, un superbe cabinet de velours cramoisi brodé d'or, sur une table de marqueterie avec un pied doré et sculpté rempli de bijoux, que cette princesse distribua à la cour. Le cabinet coûta 13,745 liv.

Corbeille de la Dauphine Marie-Thérèse-Antoinette. — Vingt-huit boîtes ou tabatières. 32,548 liv. — Six boîtes à mouches. 2,812 liv. — Trois tablettes. 2,520 liv. — Treize montres. 13,838 liv. — Six paniers à ouvrage. 5,096 liv. — Six étuis de pièces. 6,050 liv. — Douze étuis à cure-dents. 3,528 liv. — Quarante-deux étuis à ciseaux. 672 liv. — Une paire de ciseaux. 288 liv. — Trois couteaux. 1,290 liv. — Douze flacons. 3,566 liv. — Cinq chaînes d'or. 768 liv. — Trente-six éventails. 3,855 liv. Une écuelle d'ancien laque. 9,800 liv. — Bijoux fournis par le premier gentilhomme de la chambre. 30,000 liv. — Total. 125,493 liv.

Parmi cette masse de bijoux, quelques-uns seulement restèrent à l'Infante, les autres furent immédiatement distribués. *Parure*

de la Dauphine : Une pièce de corps, deux épaulettes, quatre attaches, un nœud de derrière, un collier, une paire de boucles d'oreilles, deux aigrettes et une table de bracelet. 584,255 liv.

30 *novembre* 1745. A M. Diedo, noble vénitien, sénateur de Venise, ambassadeur par intérim depuis la mort de M. Cornaro, une suite de vingt-deux médailles d'or de l'Histoire du Roi, avec une cassette de velours. 5,615 liv. — En plus, une tabatière d'or, ciselée, enrichie de diamants au bec et au pourtour, avec le portrait du Roi. 3,440 liv.

8 *juillet* 1746. Envoyé à la cour de Naples, pour le baptême de la dernière princesse des Deux-Siciles, une aigrette, une table de bracelet, une croix pastorale et une croix à la dévote, enrichies de brillants. 30,427 liv.

27 *juillet*. Au Cte de Woronzoff, quatre-vingt-dix médailles d'or et un médaillier. 10,506 liv.

15 *octobre*. Au prince de Campo Florido, ambassadeur extraordinaire du Roi d'Espagne, une croix de Saint-Esprit, garnie de quatre-vingt-un brillants. 17,885 liv. — Au secrétaire du prince, une médaille d'or, garnie de sa chaîne. 1,759 liv. — (*Présents du Roi*. 1738 *à* 1771. N° 462.)

1747. *Second mariage du Dauphin. Présents aux personnes nommées par la cour de Dresde, pour accompagner en France Marie-Josèphine de Saxe, fille d'Auguste, Roi de Pologne :* Au prince Lubomirski, général d'artillerie, une grande boîte à portrait garnie de diamants. 11,574 liv. — A la Csse de Martinitz, aya ou gouvernante, une boîte à portrait. 8,101 liv. — A la Csse Pépendouska, dame d'honneur, une paire de boucles d'oreilles à girandoles et pendants. 8,257 liv. — A la Bnne de Tatemberg (peut-être Stahremberg), dame d'honneur, une table de bracelet à portrait du Roi, gravé en relief sur une sardoine onyx. 8,024 liv. — Au Cte Zboinski (sic), chambellan, une bague d'un seul diamant. 4,800 liv. — Au Bon de Schomberg, gentilhomme de la chambre, une tabatière d'or enrichie de diamants. 4,200 liv. — Au Bon de Schomberg, grand maître de cuisine, un brillant. 5,000 liv. — Au Cte de Bratouski, gentilhomme de la chambre, une tabatière d'or, ciselée, garnie de diamants. 3,797 liv. — Au Cte de Boze, chambellan, une tabatière d'or, ciselée, ornée de diamants avec le portrait du Roi. 4,621 liv.

En plus, pour les officiers et personnages de second ordre, une foule de présents dits *surnuméraires*, composés de tablettes, bagues, montres, tabatières, médailles, étuis de pièces, étuis à cure-dents, porte-crayons et tire-bouchons en or. Dès le mois de décembre 1746, le duc de Richelieu, ambassadeur extraordinaire

du Roi à la cour de Dresde, était chargé de donner, aux trois commissaires devant signer le contrat, trois boîtes à portrait estimées ensemble 23,947 liv. — On lui remit encore, pour les offrir en arrivant, au nom de S. M., deux magnifiques brillants, dont l'un valait 40,000 liv. et l'autre 60,000.— Le Registre se taît sur le nom des destinataires. (*Présents du Roi.* 1699 à 1752. N° 461.)

Corbeille de la Dauphine : Une parure complète comprenant tabatière, boîte à mouches, panier, etc. 30,000 liv. — Trente-six tabatières. 41,856 liv. — Vingt-une montres. 18,664 liv. — Onze chaînes de montres. 2,068 liv. — Vingt-deux étuis. 13,158 liv. — Douze flacons. 13,158 liv. — Six paniers. 6,492 liv. — Dix boîtes à mouches. 9,056 liv. — Trois tablettes. 2,724 liv. — Trente-cinq éventails. 3,891 liv. — Neuf tire-bouchons. 850 liv. — Douze porte-crayons. 1,056 liv. — Une écritoire. 262 liv. — Une plume sans fin. 144 liv. — Un couteau d'or émaillé, garni de diamants. 600 liv. — La dite corbeille, y compris les raccommodages des boîtes et taxations du trésor, 140,670 liv.

La Dauphine arriva à Strasbourg le 27 janvier 1747 ; elle logea dans le palais du cardinal de Rohan, coucha le 31 à Vesoul, et fut à Choisy le 8 février. « Madame la Dauphine reçut à Corbeil les présents du Roi et fut très fâchée de ne pas y trouver le portrait de S. M. » Le Dauphin ne se maria pas en pourpoint « mais avec un habit en manteau, comme le jour des processions. » Le soir, à Versailles, on joua l'opéra de Persée. Il y eut bal paré le lendemain. Il y eut aussi un projet de loterie ainsi conçu :

50 lots à 7 louis. 9,600 liv. — 400 lots à 10 louis. 88.000 liv. — 100 lots à 15 louis. 36,000 liv. — 50 lots à 20 louis. 24,000 liv. — 2 lots à 50 louis. 2,400 liv. — Total : 602 lots, 160.000 liv. — (*Arch. nat.* 0^1 3252.) Cette loterie resta-t-elle à l'état de projet? Les comptes n'en disent rien.

Distribution des présents : La dame d'honneur, Mmes de Rubempré, de Fodoas, de Tessé, de Lorges, un étui de côté. La dame d'atours, une montre et un flacon émaillés. Mmes du Roure, de Pons, de Champagne, MM. de Mirepoix, de Bayeux, de Muy fils, de la Vigne, médecin, deux huissiers et M. Morin, maréchal des logis, des montres d'or, à répétion, émaillées. Mmes de Caumont et de Belfond, la première femme de chambre, le chevalier d'honneur, le premier écuyer, le Cte de Loos, ambassadeur, la C^sse de Loos et son fils, MM. de Richelieu et de Maillebois, le Cte de la Motte, le duc de Fleury, le maréchal de Saxe, l'abbé de Saint-Cyr, le maître d'hôtel ordinaire, le chef de brigade, un exempt, l'aumônier du Roi, M. de Brancas, un écuyer du Boi, M. Bolduc, M. Evin, chirurgien, le contrôleur du Roi, des tabatières d'or, gravées, ise

lées, émaillées, à brillants; des boîtes de laque ou en cornaline. Mme de Rohan, un sac à ouvrage, une navette d'or, une boîte à mouches assortissante. Mme de Pompadour, une boîte à mouches émaillée et une boîte de laque. Les quatre femmes de voyage, quatre boîtes à mouches. Les huit menins du Dauphin, quatre boîtes et quatre montres. L'échevin, premier commis au contrôle général, un étui et un tire-bouchon d'or. Le chapelain, M. Boitet, maréchal des logis, deux valets de chambre du Roi, deux valets de garde-robe, le lieutenant des gardes de la porte, des flacons d'or. Le clerc de chapelle, les huit femmes de chambre, la fille de garde-robe de la chambre, des porte-crayons d'or. MM. Fleury et Cornu, prévôts de l'Hôtel, trois garçons de la chambre de la Dauphine, des étuis d'or. M. Dufour, un étui à cure-dents. Le fourrier des Cent-Suisses, un tire-bouchon d'or.

Il est resté pour la Dauphine cinq beaux sacs et cinq navettes, une boîte à rouge émaillée, une petite boîte de laque, cinq flacons de cristal de roche, un étui à ciseaux d'or, un porte-crayon d'or, huit tire-bouchons d'or. On n'a trouvé pour Mmes de Fontevrault qu'une tabatière, et rien pour Madame Louise. Madame Victoire reçut une paire de ciseaux d'or, et Madame Sophie, un couteau d'or et un éventail. Il manquait des tabatières pour le maréchal de Noailles, le duc de Lauraguais, le grand veneur de Strasbourg, M. Binet, les intendants des Menus, M. Bouilhac, premier médecin. Toutes ces omissions ont été réparées. (*Arch. nat.* O1 3252.)

13 *mai* 1747. A la Csse de Collombrano, dame d'honneur de la Reine des Deux-Siciles, une table de bracelet entourée de dix-huit brillants. 5,945 liv.

7 *mai* 1749. A M. de Vanhoey, ambassadeur de Hollande, soixante-dix médailles. 14,102 liv.

10 *octobre*. A la Mise de Leyde et à Mme de Gonzalès, deux tables de bracelet, composées chacune d'un portrait de S. M. enrichie de diamants. 9,103 liv.

6 *avril* 1750. A l'Infante d'Espagne, Dsse de Savoie, une aigrette de diamants. 35,179 liv.

Avril 1751. Envoyé au Roi de Danemark, des glaces exécutées à la manufacture royale de Saint-Gobain. 24,576 liv.

2 *février* 1752. Au Bon d'Assebourg, ministre de l'électeur de Cologne, un diamant de 22,500 liv. (*probablement monté en bague*).

7 *juillet*. *État des bijoux offerts par le Roi, à l'occasion du baptême de la jeune Infante de Parme, qui doit être tenue sur les fonts au nom de S. M.* — La jeune princesse, une aigrette de deux cent quatre-vingt-deux brillants. 15,082 liv.— Mme de Gonzalès, gouvernante, une croix à la dévote de trente-neuf brillants.

5,833 liv. — Le prélat officiant, une croix pastorale de quatre-vingt-trois brillants. 1,945 liv. — La M^ise^ de Leyde, représentant la Reine, un grand bracelet de soixante-douze diamants. 7,900 liv. — Mme de Linati, sous-gouvernante, un moyen bracelet de quatre-vingt-un brillants, plus petits. 4,618 liv. — Mme de Sissa, attachée à l'éducation des enfants de L. A. R., une bague d'un brillant. 3, 030 liv. — Mme de Saint-Secondo, dame du palais, une bague d'un brillant. 2,430 liv. — Le Cte de Narbonne, gentilhomme de la chambre, une tabatière d'or, avec un bec composé de quarante-huit brillants. 2,015 liv. — Le Cte Peyroli, majordome, une tabatière d'or avec un bec orné de trente diamants. 1,533 liv. — Fournitures de Rondé (*Présents du Roi.* 1752. N° 435.)

23 *juillet* 1753. Offert par S. M., à la Reine d'Espagne, un nécessaire en porcelaine de Vincennes, garni d'or. 4,523 liv. —

22 *octobre*. A l'archiduchesse Marie-Charlotte, dont le Roi a été le parrain, une aigrette de diamants et de petites girandoles. 19,485 liv.— Travail de Jacqmin «joaillier de Mme de Pompadour.»

Le bourgogne et surtout le champagne Sillery, figurent au nombre des présents du Roi et furent toujours très goûtés dans la diplomatie.

16 *avril* 1754. Pour vins de Bourgogne et de Champagne envoyés par S. M., à l'Impératrice Reine, au Roi de Danemark, au Cte de Kaunitz, au Cte de Molck, au Bon de Bernstorff, au Cte d'Hen, à MM. de Berkentin, de Gram, de Holstein. 65,155 liv.

20 *septembre*. A la C^sse^ de Sartirane, une table de bracelet, composée du portrait du Roi, entouré de seize brillants. 12,346 liv. — Poinçon de Rondé.

Mars 1755. A M. de Ruvigny de Cosne, secrétaire de l'ambassade du Cte d'Albemarle, une médaille d'or, avec sa chaîne. 1,580 liv.

1757. Remis par le Mis de l'Hopital, ambassadeur en Russie, au Cte de Woronzow, chancelier de l'Impératrice, un médaillier composé de cent cinquante médailles d'or. 29,986 liv.

Ce présent est en dehors de ceux qu'avait emportés le Mis de l'Hopital en quittant la France. A propos de ce personnage et de son ambassade, le duc de Luynes s'exprime ainsi dans le XVe volume de ses *Mémoires :* « Le Roi lui donna 150,000 livres par an et outre cela 200,000 liv. pour les frais de voyage et d'équipage... outre les sommes que le Roi donne à M. de l'Hopital, et dont je viens de parler, il y a encore l'article des présents, montres et autres choses semblables. L'intention de M. de Rouillé était qu'on n'en achetât que pour 20,000 liv. ; mais cela ira au moins à

30,000; et M. le maréchal de Belle-Isle croit que ce n'est pas encore assez, d'autant plus que la cour de Russie est très magnifique et que l'on est dans l'usage de faire venir de France tout ce qu'il y a de plus beau et de plus riche. Lorsque le maréchal de Belle-Isle alla à Francfort, on lui donna pour 150,000 liv. de présents à faire... il me disait encore hier qu'indépendamment de cette somme, sa dépense en quatorze mois avait monté à 1,750,000 liv.»

Voici la liste des présents, inscrits au 18 mars 1757, et remis au Mis de l'Hopital, en partant pour Saint-Pétersbourg; elle n'est pas sans intérêt et appartient, d'ailleurs, à l'histoire des us et coutumes diplomatiques.

Fourniture de Ducrollay : Une boîte d'or émaillée à deux tabacs. 1,080 liv. — Une boîte d'or à coquille. 768 liv. — Une boîte ovale, guillochée, 624 liv. — Une boîte émaillée, vert et bleu. 960 liv. — Une boîte d'or, ovale, pour femme. 720 liv. — Une navette d'or de couleur. 480 liv. — Un flacon d'or. 300 liv. — Un autre plus petit. 200 liv. — Un étui d'or émaillé. 600 liv. — Un étui d'or de couleur. 360 liv. — Un couteau émaillé. 300 liv. — Un couteau d'or de couleur. 336 liv. — Une cave à deux flacons. 264 liv. — Deux flacons avec leurs étuis. 312 liv. — Un éventail d'or, garni de deux brillants. 1,960 liv. — *Fourniture d'Herbault* : Une tabatière de cornaline. 1,500 liv. — Une boîte d'or de couleur. 1.200 liv. — Deux navettes 1,560 liv. — Deux étuis. 840 liv. — *Fourniture de Garand* : Deux étuis d'or. 576 liv. — Deux navettes. 984 liv. — Deux boîtes émaillées, pour femme. 1,560 liv. — Une boîte ovale, en or de couleur. 800 liv. — Une boîte de chasse. 830 liv. — *Fourniture de Dutertre* : Une montre avec sa chaîne d'or, de couleur. 1,500 liv. — Une autre pour homme, émaillée à figures et sa chaîne pareille. 1,600 liv. — *Fourniture de Lazare-Duvaux :* Service et pièces diverses, en porcelaine de Sèvres. 8,320 liv. — Total, 30,534 liv. — (*Présents du Roi*. 1756 à 1757. N° 437.)

5 *février*. Au Bon de Van Eyck envoyé extraordinaire de l'électeur de Bavière, un médaillier garni de quatre-vingt-dix médailles d'or. 16,595 liv.

12 *janvier* 1758. A M. de Béteieff, envoyé de Russie, un diamant de 9,600 liv.

22 *mars*. A la C^sse de Monzone, pour lui tenir lieu d'un présent que S. M. aurait accordé à son mari, comme ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg, 6,000 liv. au porteur.

2 *février* 1759. Au grand écuyer du Roi de Danemarck, un pot à oille, deux terrines, trois plats et deux cuillères d'argent. 7,533 liv.

15 *avril*. Au nonce Gualtieri, une croix pectorale, en brillants. 19,080 liv.

1760. Présent du Roi à la Reine d'Espagne, de deux bracelets en perles et diamants et de deux cadenas composés de magnifiques brillants. 290,000 liv. — Le Roi offre à l'Infante Isabelle, à l'occasion de son mariage, un assortiment de bijoux fournis par Jacqmin joaillier de la couronne. Ils consistent en une montre, offrant le portrait du Roi, un étui de pièces, un flacon, etc., le tout en or, émaillé en rouge et garni de diamants; une aigrette à palmes; un ruban de tête; une bague d'un gros diamant, une paire de boucles d'oreilles, à fleurs, et six boutons de compère. 265,727 liv.

19 *novembre*. A M. Colloredo, l'Histoire du Roi, composée de quatre-vingt-dix médailles d'or. 18,116 liv. — Un tapis et une tenture de tapisserie de basse lisse, représentant des fruits, des plantes et des animaux, d'après Desportes. 34,832 liv.

Avril 1762. A la C^sse^ de Stahremberg, à l'occasion du baptême de son fils, dont S. M. est le parrain, une aigrette à nœud en rosette et sultane, composée de deux cent quarante et un brillants. 15,997 liv.

19 *juillet* 1763. Au duc de Nivernais, un service de vaisselle d'argent. 96,000 liv. — Cette vaisselle lui avait été prêtée pour son ambassade d'Angleterre et le ministre lui annonça par une lettre du 19 juillet 1763, que le Roi lui en faisait présent.

Septembre 1764. Donné par la Dauphine à la C^sse^ de Stahremberg, un cercle de bracelet formé de seize gros brillants autour du portrait de la Dauphine. 10,332 liv.

Juillet 1765. *Mariage de l'infante Louise-Marie-Thérèse de Parme avec le prince des Asturies*. Présent du Roi : Un assortiment de bijoux d'or, émaillés en bleu, garnis de trois mille sept cent dix-neuf brillants, employés dans la montre, la chaîne, la clé, l'étui de pièces, garni de ses pièces, avec chaîne et cassolettes, la tabatière surmontée du portrait du Roi, la boîte à mouches, le flacon et l'étui à cure-dents. 88,581 liv. En plus, une aigrette à palmes, composée de cent seize brillants. 50,363 liv. — Présent du Dauphin : Un gros diamant blanc, en losange, monté en bague et pesant trente-sept grains. 28,955 liv. — Présent de la Dauphine : Un ruban de tête et fontange de cinq cent quatorze brillants. 50,573 liv. — Présent de Madame Adélaïde : Une paire de boucles d'oreilles, à fleurs, de cent vingt-quatre brillants. 21,187 liv. — Présent de Mesdames : Sept boutons de compère, enrichis de cent dix-neuf brillants. 45,306 liv.

Avril 1766. A M. Colonna Pamphili, nonce, une croix pectorale de cent trente-sept brillants. 14,146 liv.

Avril 1767. A l'Infant de Portugal, à l'occasion de son bap-

tême, une cocarde servant de ganse de chapeau, composée de quatre-vingt-treize diamants, tant bleus que couleur de rose. 83,231 liv. — Au seigneur qui doit représenter le Roi, au baptême de l'Infant, une boîte à portrait, à guirlandes, sertie de trois cent six brillants. 19,623 liv. — A l'évêque qui baptisera l'Infant, une croix pectorale, garnie, avec son coulant, de cent seize diamants. 14,307 liv. — A la gouvernante, une paire de boucles d'oreilles. 7,116 liv. Fourniture de Jacqmin.

Juillet 1769. A l'Infant duc de Parme, en l'honneur de son mariage, une aigrette à palmes. 40,000 liv. — A l'Infante, une parure comprenant une paire de boucles d'oreilles, avec pendeloques et fleurons, un coulant et une grande croix en diamants jaunes, blancs et rubis. 120,000 liv.

14 *février* 1770. Remis au Chev. de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople, un lot de bijoux pour présents, composé de tabatières, boîtes à portrait, montres, bagues, étuis, tablettes, etc., fournis par Jacqmin, bijoutier du Roi. 76,359 liv. (*Présents du Roi,* 1762-1773. N° 441.)

1770. *Mariage du Dauphin.* Le petit-fils de Louis XV épouse Marie-Antoinette. De Strasbourg à Compiègne, le voyage de la jeune archiduchesse fut un long triomphe. Sur tout le parcours, à Nancy, à Châlons, à Soissons, et jusqu'à Compiègne même, toutes les populations environnantes vinrent au-devant d'elle, l'acclamer sur son passage. Nature charmante et enjouée, elle était faite pour régner sur la France; bonne, comme la bonne Joséphine, elle sut comme elle se faire aimer; peu à peu cependant, l'envie et la haine s'acharnèrent à sa perte, et la Révolution la fit monter sur l'échafaud. Le mariage eut lieu à Versailles. La Dauphine reçut une corbeille magnifique, renfermant, comme les précédentes, des tabatières, des éventails, des montres, des étuis, couteaux, ciseaux, flacons, navettes, souvenirs, boîtes à mouches, etc. Gaillard et Sageret apportèrent leurs plus beaux bijoux, dont la plupart furent distribués, selon l'usage, aux personnes de la cour. La boîte d'or réservée à la Dauphine, ornée de son chiffre en diamants, coûtait 20,746 liv., et le coffre à bijoux, plus de 22,000. C'était un cabinet de six pieds de long sur trois pieds et demi de haut, couvert en partie de velours cramoisi, magnifiquement brodé. La broderie des cinq panneaux se montait à 8,000 liv., et la sculpture faite par Bocciardi à 4,445 liv. L'ébéniste Évalde en avait fourni le corps, et Gouthière les cuivres ciselés. Le plus riche des éventails offrait sur la monture des brillants et des émeraudes. La montre et la chaîne garnies de diamants valaient 14,000 liv.

Les évêques de Limoges et de Chartres, la D^sse^ de Villars, la D^sse^ de Pecquigny, la M^ise^ de Duras, la V^sse^ de Choiseul, la C^sse^ de Noailles, les C^tes^ de Pons et de Saint-Florentin reçoivent des tabatières. Celle de M. de Saint-Florentin vaut 3,000 liv.; elle est à huit pans, avec les milieux ciselés, d'après l'antique, par le fameux Debêche. Des montres d'or à répétition, enrichies de diamants et d'émaux sont distribuées à la C^sse^ de Noailles, à la M^ise^ de Duras, aux ducs d'Aumont et de Villequier, au Vte de Boisgelin, au Chev. de Monteil, à MM. Hébert, de Chavignac, de la Roche-Aymon. M. de la Ferventerie, lieutenant des gardes du corps, et M. Deynet, maître d'hôtel, ont des étuis d'or. Bien d'autres personnes, dont nous n'avons pu déchiffrer les noms, viennent s'ajouter à cette liste. (*Arch. nat.* O[1] 3027.)

Montant des mémoires présentés par les bijoutiers :

Gaillard. 66,560 liv.; Sageret. 66,736 liv.; Duchesne. 5,700 liv.; Drais. 4,800 liv.; Poirier. 4,800 liv.; Franclieu. 1,500 liv.; Roucel. 1,420 liv.

Nous avons dit combien était riche la boîte au chiffre de la Dauphine, et que celle-ci trouva dans sa corbeille le jour de ses noces; celle que le Roi lui avait envoyée à Vienne la surpassait infiniment en magnificence. C'était une grande boîte d'or, surmontée du portrait du Dauphin, peint par Hall et entouré d'un cercle de soixante-dix gros diamants. Elle coûtait le prix incroyable de 75,678 liv., sans le portrait, payé en dehors 2,664 liv.

Les présents faits aux grands officiers qui accompagnèrent l'archiduchesse à Strasbourg et aux autres personnes de sa suite furent également splendides. En voici le détail : au prince de Paar, qui a fait les fonctions de grand maître de poste, une boîte surmontée du portrait du Roi, entouré de diamants. 25,989 liv. — Au prince de Stahremberg, une bague d'un brillant. 40,000 liv. — A la C^sse^ de Paar, grande maîtresse, un grand nœud d'estomac composé de douze cent soixante-deux diamants, tant gros que moyens et menus, dans un étui en roussette verte garni d'argent. 26,107 liv. — Aux C^sses^ de Transmandorff et de Kollowrach, dames de cour; de Windisgratz et de Paar, dames de ville, quatre bracelets, composés chacun de seize gros diamants autour du portrait du Roi. 30,768 liv. — Aux D^lles^ Stock et de Pesth, demoiselles de chambre, ou Kammerdienerin, deux aigrettes en diamants, fournies, l'une en barbeau, et l'autre en sultane. 4,833 liv. — A M. de Walkiers, secrétaire du cabinet et chargé de signer l'acte de remise, une tabatière d'or, ovale, cintrée, émaillée à fleurs mêlées de cartels à figures

en bas-relief, avec un cercle de vingt gros diamants cristallins autour du portrait du Roi et douze diamants dans la bordure. 7,425 liv. — A M. Jean-Michel de Mayer, qui a rempli les fonctions de son père de conseiller aulique et trésorier de L. M. I., une tabatière d'or, à huit pans, ciselée et gravée, émaillée en rouge, avec figures en diamants autour du portrait du Roi. 6,000 liv. — Au secrétaire du prince de Stahremberg, une tabatière d'or, carrée, gravée, ciselée, émaillée, avec sujets de Vernet, et portrait du Roi, entouré d'un cadre à la grecque, de soixante-quatorze diamants, dont douze plus gros formant les agrafes. 6,000 liv. — Au Bon de Layser, premier exempt et lieut.-colonel de L. M. I., une tabatière d'or émaillée en bleu usé, gravée et ciselée, avec un cercle en diamants autour du portrait du Roi. 4,000 liv. — Au second exempt, ayant le caractère d'un capitaine de cavalerie, une tabatière d'or ovale, la boîte, le dessus et le dessous émaillés en plein. Le portrait en dedans, peint par Welper. 3,936 liv. — A M. de Gherpie, gouverneur des pages, une bague montée à l'antique, composée de neuf diamants blancs, celui du milieu valant 1,800 liv., les huit autres, la façon et l'étui. 1,242 liv. — Aux trois pages de cour, trois montres à répétition. 7,200 liv. — Au Sr Jean-Georges Zinner, premier fourrier de la chambre, une bague, montée à l'antique, composée de onze diamants, le plus gros au milieu. 2,011 liv. — Deux bagues de même genre, aux deux officiers ou commis des finances. 4,023 liv. — A M. J.-B. Kollmann, premier médecin du corps, une bague. 4,003 liv. — Au Cte Schafstach, une boîte à portrait. 17,447 liv. — Aux C^tes de Windisgratz, de Paar, de Stahremberg, de Staray, de Trautmandorff, de Dietrichtein et au prince de Lambert, chambellans, sept tabatières de différentes formes et grandeurs, toutes en or, émaillées de diverses couleurs et garnies de diamants, avec le portrait du Roi, par Welper. 57,487 liv. — A Mme de Weyrotter, dame de chambre ou Kammerfrau, un assortiment de bijoux composé d'une montre avec sa chaîne, l'étui de pièces garni de ses pièces, y compris sa chaîne et les deux cassolettes, avec boutons en diamants, la tabatière et la navette assortissantes; le tout en or, avec fruits de cornaline gravés imitant des cerises, tiges et feuilles émaillées en vert. 7,000 liv.

Aux sieurs Antoine Faucheron et Wilhelm Dupont, valets de chambre, deux tabatières d'or, émaillées à figures. 3,600 liv. — A six des treize gardes nobles, six montres gravées et ciselées en or de couleur, avec chaînes d'or assortissantes. 3,000 liv. — Au chapelain de la cour, à l'huissier de la chambre, au fourrier

et au contrôleur, « quatre bagues de quatre diamants, faisant ensemble seize diamants et quatre diamants au « milieu » des dites. 5,000 liv. — A la fille de garde-robe, un cœur avec un petit nœud au-dessus, en diamants. 1,560 liv. — Au sieur Mathieu Hadre, maître tapissier, une bague. 903 liv. — Aux écrivains de cour, aux garçons de la chambre, au premier marguillier de cour, à la D^lle^..... blanchisseuse, à l'inspecteur des cuisines, aux deux chefs de cuisine, aux deux chefs rôtisseurs, aux trois confituriers, aux deux chefs pâtissiers, au tonnelier, au chef de vaisselle, au courrier de cabinet, aux deux couvreurs de tables, à quatre officiers des postes, à l'officier de cave ou sommelier, aux treize maîtres de poste, au sellier, au chef vaguemestre, des tabatières d'or de 400 à 1,200 liv. — Aux dix cuisiniers, aux sept sous-vaguemestres et au maréchal, des montres d'or de 200 à 240 liv. — La totalité des présents, fournis par Jacqmin, s'élève à 379,371 liv. — (*Présents du Roi.* 1762 à 1773. N° 441.)

Citer les fournisseurs, à l'occasion de cet auguste hymen, c'est nommer les marchands et fabricants les plus accrédités de l'époque. Rœttiers fournit les deux anneaux, et Guédon, brodeur, deux poignées de cierges brodées en argent sur velours blanc. Delanoue et Buffault, livrent chacun un poêle de drap d'argent « les deux bouts très beaux. » Pinon, « valet de chambre, horloger du Roi», reçoit une importante commande; nous y remarquons deux pendules allégoriques. L'une représente la Paix et l'Abondance; l'autre figure l'Alliance de la France et de l'Empire, couronnée par l'Hymen et l'Amour. Ravoisie, fourbisseur du Roi, exécute pour le Dauphin deux épées à poignée d'or, ciselées, pour 6,600 liv., puis deux épées d'argent pour les gentilshommes de la manche et huit autres épées pour les suisses des appartements. Bourgeois grave un cachet d'or de 430 liv., aux armes du Dauphin. Lescuyer, panacher ordinaire du Roi, fait un bouquet de plumes blanches à deux rangs, « tout ce qu'il y a de plus beau pour la toque de cérémonie du mariage de Mgr le Dauphin. » Le prix est de 300 liv., mais la facture complète de Lescuyer s'élève à 22,502 liv. — Delaporte, gantier parfumeur, réclame 5,778 liv. pour des gants de toute sorte, dits « à grand garçon, à grande fille, à femme, à cadet », et cent pots de rouge fin. Védy, serrurier du Roi, entreprend les travaux des salles de bal d'Opéra et à Versailles. Notrelle, perruquier ordinaire des Menus-Plaisirs, est chargé des barbes, boucles et perruque, des artistes qui viennent jouer devant la cour. Sur son mémoire de fournitures, nous voyons figurer Mlles Rosalie, Dubois et Duchénois, puis, dans le corps de ballet, Vestris, Daubreval, Mlles Dupérey,

la Prairie, Dervieux et Guimard. Dès 1769, en vue du mariage du Dauphin, il y eut un projet de marier cent jeunes filles, avec une dot de 2,000 liv. Prière était adressée à S. M. « de déclarer qu'elle voudrait bien faire tenir au nom de Mgr le Dauphin et de Mme la Dauphine, les enfants mâles qui naîtraient dans l'année des dits mariages, avec une pension viagère de 100 liv. (*Arch. nat.* O¹3252.) Le manuscrit ne dit pas si le projet fut mis à exécution.

1771. *Mariage du Cte de Provence. État des présents distribués au nom du Roi, pour le compte des Affaires étrangères, à l'occasion de la demande solennelle de Mme la C^sse^ de Provence par le Bon de Choiseul, ambassadeur de S. M. auprès du Roi de Sardaigne.* A la C^sse^ de Provence, une parure de perles, consistant en un collier à trois rangs, avec sa chute et les deux glands en bas, le tout composé de cinquante-neuf perles. Au milieu du collier est une agrafe ou rosette, où pend un trèfle avec sa pendeloque, les trois pièces enrichies de gros diamants. Sept boutons de compère, d'une très grosse et belle perle plate au milieu de chacun, avec un entourage de diamants choisis à chaque bouton. Une paire de boucles d'oreilles en corbeille, d'une très belle et grosse perle plate au milieu, chacune entourée de diamants, le reste en diamants et perles de choix. Deux bracelets à cinq rangs composés ensemble de cent quatre-vingt grosses perles de belle eau avec cinquante diamants cristallins, formant deux barrières en diamants. La dite parure 76,000 liv. — Le portrait du Cte de Provence, peint par Hall, entouré de seize gros diamants de la première eau. 15,552 liv.

Au cardinal de Lances, grand aumônier de S. M. Sarde, une tenture des Gobelins, en haute lisse, représentant quatre des Mois de l'année (les quatre pièces offrant un total de 48 pieds 9 pouces). 17,780 liv. — Au Cte de Lascaris, ministre et secrétaire d'état des Affaires étrangères, un service de porcelaine de Sèvres en bleu céleste, fleurs et oiseaux, pour une table de trente couverts. 15,330 liv. — Au chevalier Raiberti, premier officier des Affaires étrangères, une grande tabatière d'or, ronde, la bâte émaillée d'une seule pièce à guirlandes de fleurs, fruits et vases, la plaque de dessous, d'une seule pièce à fleurs et fruits avec le portrait du Roi par Welper, et entourée d'un cercle de diamants choisis. 7,000 liv. — Au majordome, un service de vaisselle d'argent. 7,839 liv. — A l'intendant, une tabatière d'or, carrée, gravée, émaillée fond vert, avec cartels peints en émail. 2,000 liv. — Le contrôleur de la bouche, le premier commis au contrôle, l'exempt des cent suisses et le concierge reçoivent des tabatières de 750 à

1,200 liv. — Présents de réserve en montres, chaînes, bagues et tabatières. 5,776 liv.

1771. *Présents remis au duc de Saint-Megrin, pour être distribués sur la route, à l'arrivée de la princesse.* Au grand maître, ou commissaire à la remise, une boîte à portrait offrant, avec le portrait du Roi, une couronne tout en diamants. 26,000 liv. — A la C^sse Ogliani, dame d'honneur, une grande boîte à portrait, avec un nœud au-dessus tout en diamants et le portrait du Roi au milieu. 25,691 liv. — A la dame d'atours, un bracelet, garni de seize brillants. 12,692 liv. — Aux dames du palais, deux garnitures, chacune de sept boutons de compère à rosettes, festonnés en diamants, 12,000 liv. — Aux deux premiers écuyers, dont un faisant fonction de chevalier d'honneur, deux tabatières d'or, émaillées, représentant à la partie supérieure, un cercle de gros diamants autour du portrait du Roi. 14,000 liv. — Au majordome, une montre d'or à répétition, toute garnie en brillants, avec chaîne d'or à l'anglaise et une coquille en diamants des deux côtés. 9,000 liv. — Au maître des cérémonies, une tabatière d'or émaillée en bleu opaque, avec médaillons et ornements en or de relief, garnie d'un cercle de diamants autour du portrait du Roi. 8,000 liv. — A l'aumônier, une tabatière d'or de couleur, avec un cercle de diamants autour du portrait du Roi et des médaillons sous glace. 6,080 liv. — A l'un des deux gentilshommes de la bouche : Dans un étui, un couteau à lame d'acier, le manche de jaspe enrichi d'or émaillé ; une cuillère et une fourchette, en or, aussi émaillés avec du jaspe ; un petit nécessaire de jaspe monté de même avec un bouton de diamants, garni en dedans de ses pièces en or, d'une salière et d'une poivrière de jaspe assortissantes. 1,909 liv. Une tabatière montée à cage garnie d'or. 1,138 liv. — A l'autre gentilhomme de la bouche, une montre d'or, à répétition, sertie de diamants, avec une chaîne à l'anglaise. 3,000 liv. — Au secrétaire du cabinet, une bague d'un diamant, seul, pesant vingt-cinq grains. 5,000 liv. — Au médecin, une bague d'un diamant seul, pesant vingt-deux grains. 3,800 liv. — A six pages, six montres à répétition avec cercles, aiguilles et boutons de diamants, la chaîne et la clé en or. 8,000 liv. — Au chirurgien, une montre à cuvette en jaspe, garnie en or, avec une tabatière en jaspe assortissante. 1,496 liv. — A l'apothicaire, une tabatière d'or, carrée, émaillée en bas-reliefs, par Aubert. 1,200 liv. — Aux quatre femmes, quatre bagues d'un diamant, montées à l'antique. 8,000 liv. — A la coiffeuse, un breloquet (composé d'une chaîne d'or enrichie de quelques diamants, émeraudes et rubis) où pend un étui de pièces en jaspe et or garni de

toutes ses pièces. 1,448 liv. — Aux deux valets de chambre, deux tabatières d'or, émaillées, avec médaillons, 3,600 liv. — Au lieutenant des gardes du corps, une tabatière d'or émaillée en gris, avec le portrait du Roi, entouré d'un cercle de vingt-huit diamants. 4,800 liv. — Aux deux maréchaux des logis, deux bagues composées chacune d'un diamant cristallin monté à l'antique. 7,200 liv. — Aux quatre brigadiers des gardes du corps, quatre épées damasquinées d'or, avec poignées tout en or. 2,400 liv. — Aux quarante-six gardes du corps, quarante-six épées en argent doré et surdoré. 13,713 liv. — Aux deux huissiers de la chambre, aux deux garçons de la chambre, au chapelain, au clerc de chapelle, aux contrôleurs, au tapissier, aux deux porteurs, au chef sommelier, au chef de cuisine, aux douze officiers de la maison, au tailleur, à la couturière, aux deux courriers de cabinet, etc., des bagues, des montres, des étuis à cure-dents et surtout des tabatières. Total général 362,091 liv. (Minist. des aff. étr. *Présents du Roi.* 1738 *à* 1771. *N*° 462.)

Les comptes des Menus-Plaisirs du Roi, aux *Archives nationales,* vont compléter nos renseignements.

De la Roue, miroitier, fournit le cabinet des bijoux de la C^sse^ de Provence. Ce beau meuble, composé de quarante-huit tiroirs, est garni de satin bleu et galonné d'or brodé. Il revient à 16,500 liv., y compris la sculpture, les cuivres, les ferrures, etc. Les broderies d'or coûtent à elles seules 9,000 liv. — La facture du joaillier Gaillard, réglée à 43,023 liv., décrit des tabatières, des montres, des navettes, etc., entre autres « un étui avec sa chaîne, garnis en brillants, au nombre de deux mille cinq cent trente-trois, et deux cent vingt et une roses de Hollande, ledit étui garni de couteaux, ciseaux, tablettes, porte-crayons, demi-pieds et autres effets à l'usage de Mme la C^sse^ de Provence ». 28,117 liv., y compris l'étui de roussette, monté en or, de 36 liv. — Le mémoire de Sageret s'élève à 62,476 liv., et comprend trente-sept tabatières, treize montres de 420 à 1,500 liv., quinze étuis à cure-dents de 200 à 480 liv., des flacons, des porte-crayons, etc.; le tout en or gravé, ciselé, émaillé, orné de portraits, de sujets d'enfants, de scènes flamandes ou pastorales. En plus, « un breloquet composé d'une chaîne à sept branches, à trophée d'or de couleur, d'un couteau à deux lames, d'une paire de ciseaux, d'un étui à cure-dents, d'un flacon, d'un porte-crayon, d'un dez, le tout en or de couleur, dans des étuis d'ivoire garnis d'or, avec des boutons de diamants. 2,200 liv. » — L'Épine, horloger du Roi, exécute, pour 4,400 liv., deux montres d'or, à répétition, dont une se remontant sans clé, gravée d'une

figure représentant l'offrande de l'Amour à l'Amitié.— Le Loutre, horloger, apporte à la corbeille six montres valant ensemble 6,400 liv., la plupart à répétition, en or de couleur, avec boutons, aiguilles et cercles ornés de diamants. — Mignan réclame 246 liv. pour vingt-quatre cordons de montres de 20 à 112 liv. la pièce. — Ravoisier fait payer 2,200 liv. l'épée du comte de Provence. La toque de cérémonie, livrée par l'Écuyer, supporte un panache à deux rangs de vingt-huit branches de plumes blanches, « tout ce qu'il y a de plus beau ». Le prix est coté à 300 liv., comme il l'était l'année précédente pour le Dauphin, comme il le sera en 1773 pour le comte d'Artois.

Les autres fournisseurs sont Védy, serrurier; Arault, arquebusier; Pinon, valet de chambre, horloger du Roi; Macret, ébéniste; Vaugeois, tabletier; Roettiers, père et fils, orfèvres; Guédon, brodeur. Ajoutons, parmi les peintres en miniature : Courtois, Vassal, Louis, Vincent de Montpetit, Krantzinger, Hall, et Mlle Nivelon. Comme toujours, les présents furent nombreux et variés, mais nous n'en trouvons de mentionnés qu'un petit nombre. Nous citerons : une boîte d'or à huit pans et à tableau d'émail, pour Mme de Caumont. 1,350 liv. — Une boîte, en or de couleur, à fond de tableau, pour M. de Muy. 1,430 liv. — Une navette, émaillée, à fond de tableau, pour Mme de Beaumont. 900 liv. — Une montre émaillée, à fond de tableau, garnie d'un cercle de roses de Hollande, pour Mme de Valentinois. 2,400 liv. — Une autre, de Lépine, horloger du Roi, pour le Cte de Duras. 3,400 liv. — Une montre de 1,610 liv. à M. de la Touche; une autre, de 900 liv. à M. de Monteil. (*Arch. nat.*, O^1^ 3031, O^1^ 3033.)

1773. *Mariage du comte d'Artois. Présents de S. M., envoyés à Pont-de-Beauvoisin, pour être distribués aux personnes de la cour de Sardaigne.* — Au ministre des affaires étrangères, une boîte à portrait à grandes palmes, fleurs et rubans, garnie de six cent quatre-vingt-huit brillants, avec le portrait du Roi. 15,826 liv. — Au Cte de La Marmora, ambassadeur, trois pièces en tapisserie de la tenture de l'Iliade, un grand sopha et huit fauteuils. 10,218 liv. En plus, une boîte à portrait enrichie de diamants et renfermant le portrait du Roi, par Welper. 20,000 liv. — Au grand maître de la maison du Roi de Sardaigne, un service de porcelaine de Sèvres, à guirlandes et ornements rehaussés d'or. 12,936 liv. En outre, une boîte à portrait, sertie de six cent dix-neuf brillants. 11,467 liv. — Au secrétaire du grand maître, une tabatière à huit pans, en or émaillé, représentant des marines. 2,000 liv. — Au majordome, une boîte octogone à fond et cuvette émaillés en grisaille représentant des arabesques, avec

cercles et bordures en très beaux diamants, le portrait du Roi au-dessus. 9,200 liv. — Au secrétaire du cabinet du Roi, une boîte ovale à fond d'émail bleu, le dessus et le bec en diamants; en plus, une bague d'un beau brillant entouré de huit autres et montée à l'antique. 7,920 liv. — Aux quatre écuyers, quatre riches tabatières. 27,000 liv. — Au grand aumônier, deux pièces de tapisserie des Mois de l'année, Juin et Novembre. 7,666 liv. Une croix pastorale de cent quatorze brillants et pierres violettes, la monture en or ciselé. 6,525 liv. — A la dame d'honneur, deux bracelets, composés de six brillants chacun, et dans l'un desquels se trouve le portrait du Roi. 25,240 liv. — A la dame d'atours, un bracelet de seize brillants, avec le portrait du Roi. 12,740 liv. — A deux dames du palais, deux garnitures de sept boutons de compère, pour chacune, « en diamants festonnés à jour. » 12,000 liv. — Au lieutenant des gardes du corps, une boîte émaillée fond bleu, avec des cartels peints, le portrait du Roi au-dessus, dans un entourage de brillants. 4,350 liv. — Aux deux gentilshommes de la bouche, deux bagues montées à l'antique, offrant chacune un diamant entouré de huit gros brillants alternés de huit petits. 6,000 liv. — A deux maréchaux des logis, deux boîtes ovales, en or, offrant à la partie supérieure un cercle de brillants autour d'un cartel. 7,200 liv. — Au sous-gouverneur des pages, une boîte carrée à coins rentrés; fond d'émail bleu azur, avec cartel en grisaille. 1,800 liv. — Au premier page, une montre à répétition émaillée en grisaille transparente, avec crochet et cachet en or de couleur, deux cercles, aiguilles et poussoir en diamants. 2,250 liv. — A cinq pages, cinq montres à répétition, avec aiguilles, bouton, cercle et poussoir en diamants. 6,000 liv. — Aux quatre brigadiers des gardes du corps, quatre épées d'acier damasquinées en or, avec les poignées tout en fils d'or; les lames dorées et surdorées, dans un fourreau de galuchat. 2,400 liv.

Aux quarante-six gardes du corps, quarante-six épées d'argent doré et surdoré, la poignée massive également en argent doré et surdoré, avec lame de même dans un étui de galuchat. 13,340 liv. — A l'aumônier, une tabatière. 5,000 liv. — Au chapelain, une montre à répétition à aiguilles et boutons de diamants. 1,100 liv. — Au clerc de chapelle, une tabatière en or de couleur. 600 liv. — Au médecin et au chirurgien de la cour de Turin, deux tabatières en or, émaillées, avec cartels ciselés en bas-relief. 2,400 liv. et 1,050 liv. — A la coiffeuse, une montre. 1,448 liv. — Au valet de chambre, une boîte d'or. 470 liv. — A l'adjudant du

garde-meuble, à deux huissiers, à deux garçons de la chambre, à l'écrivain de l'intendance, six montres. 2,112 liv. — Au capitaine de bagages, une tabatière en or de couleur. 600 liv. — Au tapissier et à son aide, au fourrier et au maître d'écurie, au chef de cuisine, au maître de table, au pourvoyeur, au chef de crédence, au chef de sommellerie, aux chefs de vaisselle et de fruiterie, aux deux adjudants de cuisine, des montres en or de couleur et gravées. 4,800 liv. — A un officier de la cour, une boîte en or de couleur. — A une femme de chambre, une montre. 4,000 liv. — A une autre femme de chambre, une bague composée de onze brillants, le plus gros au milieu. 720 liv. — Au secrétaire du commissaire du Roi, une bague ornée d'un gros brillant, entouré de douze autres. 1,474 liv. (*Présents du Roi.* 1773. *N*° 442.)

Laissons les Archives du ministère des Affaires étrangères pour aller consulter aux Archives nationales les comptes des Menus-Plaisirs, et passons en revue les personnes gratifiées des présents du Roi, à la cour de France.

L'ambassadeur de Sardaigne, une boîte ovale émaillée avec tableaux. 2,300 liv. — L'ambassadeur de France, à Turin, une boîte carrée à pans, fond aventurine avec médaillons d'or, en bas-relief. 1,850 liv, — Le maréchal de Richelieu, une montre d'or garnie de diamants, 6,039 liv. — Le duc de Fronsac, une boîte ovale à tableaux. 2,490 liv. — Le duc de la Vrillière, une boîte carrée à pans, avec tableaux en émail. 3,300 liv. — Le Mis de Chabrillant, premier écuyer de la princesse, une boîte de chasse, en miniature. 920 liv. — Les gentilshommes de la Manche : M. de la Billarderie, une boîte de chasse en navette, à fond d'aventurine. 1,050 liv. — Le chevalier de Monteil, une boîte ronde émaillée, « vieux laque ». 750 liv. — Le Vte de Coetlosquet, une boîte émaillée à rubans. 800 liv. — Les sous-gouverneurs : le Cte de Fougières, une boîte carrée, fond rouge, en laque et camaïeu. 2,000 liv. — Le Cte de Montbel, une boîte ovale, émaillée en bleu, à tableaux. 2,000 liv. — L'abbé Gaston, sous-précepteur, une boîte à pans de jaspe sanguin. 800 liv. — L'abbé de Montagnac, aumônier du Roi, une boîte ronde, émaillée en bleu. 780 liv. — L'abbé Solon, chapelain du Roi, un flacon d'or. 300 liv. — L'abbé Bégor, clerc de chapelle, un porte-crayon. 120 liv. — M. Tortillière, premier valet de chambre du prince, une montre à répétition, garnie de diamants. 1,180 liv. — M. de Lugey, premier valet de garde-robe, une montre d'or. 700 liv. — M. Mesnard de Chouzy, secrétaire des commandements du prince, une boîte émaillée en gris, avec tableaux d'émail. 1,800 liv. — M. de la Touche, inten-

dant des Menus, une boîte carrée, à tableaux d'émail. 1,000 liv. — M. Hébert, une boîte carrée, à pans, émaillée en gris, avec tableaux, 1,800 liv. — M. de Fontanieu, intendant du garde-meuble, une boîte ovale, à tableaux de ports de mer. 1,800 liv. — M. Hénin, maître d'hôtel du Roi, une boîte d'or, en baignoire émaillée, avec un cartel. 1,050 liv. — M. Belurgey, commis au contrôle général, une boîte à fond rouge, avec miniature dessus et guirlande en or. 440 liv. — M. Guénard, un porte-crayon. 190 liv. — M. de Lassaigne, premier médecin, une boîte ovale, en or de couleur. 720 liv. — M. de la Marque, premier chirurgien, une boîte en baignoire, à fond satiné, en or de couleur. 680 liv. — M. Le Coutelier, écuyer du Roi, une montre d'or, à répétition. 700 liv. — M. de la Grange et le chevalier de Bailly, chacun une montre d'or de couleur, à répétition, de 700 liv. — MM. Trinquant et de Georges, huissiers du Roi, le premier une boîte de 660 liv.; le second, un étui de 300 liv. — Hollande et de la Barrière, valets de chambre du Roi, chacun un étui d'or de 190 liv. — Bazire, porte-manteau, Pasquier et Morlet, garçons de la chambre, Grau et Barbery, valets de garde-robe, chacun un étui d'or de 190 liv. — MM. Boullène de Montval et de Vismes, maréchaux des logis, le premier un étui d'or de 380 liv.; le second, un étui d'or de 330 liv. — La C^sse^ de Forcalquier, dame d'honneur, une boîte émaillée à tableaux de Boucher. 3,000 liv. — Mme de Bourbon-Busset, dame d'atours, une montre d'or, enrichie de diamants. 2,000 liv. — Mme de Roquemont, première femme de chambre de la princesse, une montre avec sa chaîne. 1,050 liv. — Les femmes de chambre et les filles de garde-robe reçoivent des étuis de 190 liv. et des porte-crayons de 72 liv. — L'intendant de Lyon, une baignoire, émaillée en lapis, avec médaillon et fond de petit grain d'orge. 1,050 liv. — L'intendant de Moulins, une boîte en baignoire, à grains d'orge, émaillée en bleu. — L'intendant d'Orléans, une montre à répétition, en or de couleur, avec cercles, aiguilles et bouton sertis de diamants. 1,150 liv. — L'intendant de Paris, une tabatière du même prix. — M. de Monville, une boîte d'écaille, piquée, à pans. 1,200 liv. — Tous ces bijoux sont de chez Aubert. Les trois tabatières dont nous allons parler proviennent de chez l'orfèvre-bijoutier Joinville. M. l'évêque de Limoges, précepteur, une tabatière carrée, montée à cage, en or, avec tableaux d'architecture, par de Machi. 1,800 liv. — M. de la Ferté, intendant des Menus, une tabatière ovale avec tableau d'émail. 1,800 liv. — M. Félix, intendant général de la maison du Roi, une boîte ovale, avec tableau peint en miniature par Charlier. 1,200 liv.

Il nous reste à citer quelques dons gracieux ainsi répartis :

M. Bourdon, dentiste, une montre à répétition, à bouton et aiguilles en diamants. 1,080 liv. — Le chevalier de Villeneuve, gentilhomme de la Manche, une grande boîte ronde, émaillée en gris. 960 liv. — M. de Baylion (id.), une boîte en baignoire, à bordure d'émail. 840 liv. — M. de Pèqueux, huissier du Roi, une boîte de chasse. 648 liv. — M. Fraveaux (?), sous-intendant, une boîte d'or, ovale, à personnages flamands. 1,080 liv. — L'abbé d'Argentré, lecteur, une boîte ovale en laque. 830 liv. — Une autre tabatière sans destination de 552 liv. — A cette fourniture de 6,000 liv., faite par Gallanty, bijoutier à Versailles, il faut ajouter 1,080 liv. pour deux tabatières remises à des exempts de police. Une autre boîte de chez Teniers est aussi « pour un exempt de police. » Elle est facturée à 40 louis ou 960 liv.

Nous savions que Louis XVI était amateur de tour et un passionné de serrurerie, mais nous ignorions que son frère, le Cte d'Artois, voulut, pendant quelque temps du moins, marcher sur ses traces. Le mémoire suivant, du sieur Pasquier, ne nous laisse aucun doute à cet égard. Les goûts du jeune prince ne s'en tenaient pas au tour et à la ferronnerie ; ils s'étendaient à l'horlogerie et à l'orfèvrerie. Résumé du mémoire des fournitures faites à « Mgr le Cte d'Artois pour son laboratoire » : Étau de fer poli, établi en bois, enclume d'acier poli, limes, râpes ; outils de serrurier, meule montée doublée de plomb. Outils d'horlogerie ; étau d'acier, archet, pince, tenaille, marteau, bigorne. Tour en l'air ; outils, instruments pour la main, etc. Soufflet de forge à deux vents, mandrins ; outils de bijoutier et metteur en œuvre, à manche de bois de rose et virole de cuivre. Tour à guillocher, ovale, excentrique. 5,930 liv. — Quant aux artistes qui figurent sur les comptes des Menus, cette année 1773, ce sont Lempereur, graveur du Roi, Louis, Musson, Montpetit, Mme Drouais et Mlle Boquet, miniaturistes. (*Arch. nat.* O1 3040 *à* O1 3043.)

1774. Au Mis de Montaigne, député d'Avignon, une boîte sertie de diamants avec le portrait du Roi. 3,448 liv. — Une autre de 3,571 liv. au Mis de Seytres Caumont, député de Carpentras et du Comtat Venaissin.

1775. *Mariage de Mme Clotilde de France avec le prince de Piémont.* La parure offerte par Louis XVI, à la princesse, s'élève à 114,798 liv. — Le Cte de Viri, ambassadeur extraordinaire du Roi de Sardaigne, reçoit une riche boîte à portrait, garnie de quatre cent quatre-vingt-quinze brillants, de la fourniture de Solle. 29,940 liv. — Une médaille d'or, avec sa chaîne, est remise à l'abbé Chevrier, secrétaire de l'ambassade. 1,789 liv. *Le Registre*

des présents du Roi, N° 444, nous fournit encore à cette occasion les renseignements suivants :

23 *août*. A la Csse de Viri, deux bracelets de chez Solle, composés ensemble de trente-six brillants. Sur l'un, le portrait du Roi peint par Welper; sur l'autre, celui de la princesse de Piémont, par Ducreux. 9,732 liv. — La princesse de Piémont remit elle-même, ce présent à la Csse de Viri, au bal de l'ambassadeur.

6 *septembre*. A la remise de Mme la princesse de Piémont à la frontière, le Cte de Viri, nommé commissaire plénipotentiaire du Roi de Sardaigne reçut encore une boîte de 10,608 liv. et une tenture de Beauvais de 18,608 liv.

11 *septembre*. Au commandeur de Saint-Germain, premier écuyer du prince de Piémont, pour avoir apporté la nouvelle de la célébration du mariage de la princesse à Chambéry, une tabatière d'or, ovale, émaillée en capucine foncée, avec entourage et cercle composés de quarante-neuf brillants. 4,940 liv.

1777. Les effets sortis du dépôt des bijoux des Affaires étrangères s'élèvent, pour cette année, à 123,223 liv. Ils consistent surtout en tabatières et en boîtes à portrait.

12 *juillet* 1781. A la Csse Stanislas, fille du Cte Ernest de Sparre, à l'occasion de son mariage avec le Bon Fabian de Wrède, un collier de diamants, de chez Royer. 15,000 liv.

18 *septembre* 1782. Envoyé en Espagne, pour la jeune Infante dont la princesse des Asturies est récemment accouchée, et que le Roi a fait tenir en son nom sur les fonts de baptême, une toque ou aigrette composée de sept cent quatre-vingt-dix-sept brillants. 30,055 liv. —A la Psse des Asturies, deux bracelets garnis de trente-six gros diamants et du portrait de Mme Adélaïde, par Sicardi. 21,450 liv.

18 *septembre*. A la Psse de Piémont, un médaillon de col, enrichi de vingt-sept brillants, avec le portrait de Mme Elisabeth, par Sicardi. 9,200 liv.

4 *décembre* 1782. A la Dsse de Sudermanie, qui a représenté la Reine au baptême du prince de Suède, duc de Smoland, dont S. M. a été l'une des marraines, un médaillon de 17,360 liv. Il est enrichi de vingt-six diamants et renferme le portrait de la Reine, par Campana. — A la Csse Brachi-Onesti, nièce du Pape, chargée du choix des langes bénits que S. S. a fait présenter au Roi pour le Dauphin, deux bracelets et un médaillon. Il représente les portraits du Roi, de la Reine et du Dauphin, par Sicardi, entourés chacun de vingt brillants. 25,780 liv.— En 1782, les présents sortis du dépôt des bijoux des Affaires étrangères, se montent à 342,976 liv.

24 *juin* 1783. Au jeune prince, fils de l'Infante duchesse de

Parme, tenu sur les fonts de baptême au nom du Roi et de la Reine, une cocarde avec ganse et bouton, de trois cent vingt brillants. 41,500 liv.

Octobre. A la C^sse^ de Souza, ambassadrice de Portugal, accouchée de deux fils jumeaux, tenus sur les fonts de baptême par le Roi et la Reine, deux bracelets ornés des portraits de L. M. par Sicardi, bordés chacun de vingt brillants. 15,420 liv. — Pour les deux fils, deux boutons de chapeau et deux ganses. 6,200 liv. — Total des présents sortis du dépôt des bijoux des Affaires étrangères. 363,351 liv.

Décembre 1784. Envoyé à Milan, à l'archiduchesse Marie-Thérèse, une paire de bracelets ornés des portraits du Roi et de la Reine, entourés chacun d'un cercle de vingt brillants. 22,960 liv. L'archiduchesse a représenté L. M. dans la cérémonie du baptême de la princesse sa sœur. Pour la jeune P^sse^ fille de l'archiduc, gouverneur de la Lombardie, une toque ou aigrette composée de six cent soixante-quatorze brillants. 31,255 liv.

Bijoux étoffes et effets remis au Cte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur du Roi à la Porte, pour être distribués au nom de S. M., tant au Grand Seigneur qu'à ses ministres et principaux officiers, à l'occasion des premières audiences de sa Hautesse. Pour le Grand Seigneur, une table en argent doré avec vingt-quatre plats et leurs cloches. 6,718 liv. — Une grosse montre et sa chaîne avec le coussin destiné à les porter. 6,420 liv. — Une cassolette d'or, enrichie de diamants, rubis et émeraudes, avec son plateau. 9,608 liv. Un aspersoir assortissant à la cassolette. 8,400 liv. — Un porte-tasse, garni de même. 1,500 liv. — Pour le grand vizir, un porte-tasse aussi garni de rubis, diamants et émaux. 1,200 liv. — Une glace avec sa bordure. 3,005 liv. — Une lunette anglaise. 540 liv. — Une buire ou aiguière, avec son bassin. 2,862 liv, — Pour le Reis-effendi, une pipe persane en or, forme d'artichaud. 1,600 liv. — Une pendule. 463 liv. — Une lunette anglaise. 540 liv. — Une buire ou aiguière, avec son bassin. 3,862 liv. — Pour le capitan-pacha, un sabre d'or, avec son cordon et une carabine. 4,410 liv. Un fusil monté en or de couleur, le canon doré. 2,100 liv. — Une paire de pistolets de même travail. 3,600 liv. — Pour les autres officiers de la Porte, des draps de diverses espèces. 5,383 liv., des étoffes d'or et d'argent. 6,237 liv., de velours, 400 liv. — Montant des effets sortis du dépôt, pen-l'année. 403,782 liv. — L'exercice de 1785 est réduit à 232,848 liv.

Octobre 1786. A la P^sse^ Maximilien de Deux-Ponts, pour le prince dont elle est accouchée et que S. M. a tenu sur les fonts de baptême, une aigrette en diamants. 22,573 liv. — A l'abbé

d'Eymar, grand vicaire de Strasbourg, qui a suppléé l'évêque, une tabatière d'or, ovale, émaillée en bleu, sans portrait. 975 liv. Montant des effets sortis du dépôt. 151,702 liv. (Min. des Aff. étr. *Présents du Roi*. 1786. Nº 455.)

Ici s'arrêtent nos documents officiels. Le dernier *Registre des présents du Roi* est de 1786. A partir de cette époque, les comptes des présents diplomatiques sont, paraît-il, sur des feuilles volantes et renfermées au hasard, avec d'autres pièces, dans des cartons dont la communication nous est absolument interdite. Tous les présents que nous venons de passer en revue sont relativement en petit nombre, si on les compare aux dons de tabatières et de boîtes à portrait. Nous parlerons ailleurs de ces dons royaux.

Vente San Donato, 1880. Surtout de table Louis XVI, en argent repoussé et ciselé. Il représente une fontaine en forme d'obélisque, élevée sur un plateau contourné. 10,700 fr. — Chocolatière et lampe à esprit-de-vin en or, marqué à l'A d'ÉTIENNE BALIGNY (1703 à 1713) 10,000 fr. — Gobelets, calices, hanaps, vidrecomes d'Augsbourg et de Nuremberg, XVIe et XVIIe s., 340 fr. — 500 fr. — 610 fr. — 850 fr. — 700 fr. — 720. — 920 fr. — 1,020 fr. 1,050 fr. — 1,300 fr. — 1,600 fr. et 2,500 fr. — Huilier ciselé en 1770, par Robert-Joseph AUGUSTE. 8,100 fr. — Écuelle à anses, dessinée par Boucher. 11,000 fr. — Paire de flambeaux du XVIIe siècle. Oves et godrons à la base. Balustres en forme de gaînes accolées, séparées par des mascarons de femmes. 10,900 fr. — Aiguière à couvercle et son plateau en argent repoussé et ciselé. Fleurs, paysages et sujets de chasse. Œuvre de P. GERMAIN. 37,000 fr. — Terrine à contours aux armes de l'Infant don Philippe, duc de Parme, gendre de Louis XV. Sur le couvercle, sont groupés autour d'une orange garnie de son feuillage, trois huîtres, truffes, champignons, ortolan, morille, artichauts, cornichons, etc. 40,000 fr. — Diane chasseresse. Groupe mécanique en argent et vermeil, par JAMNITZER. 57,000 fr.

Vente L. Double, 1881. Écuelle en vermeil à deux anses plates, aux armes du cardinal Farnèse, par THOMAS GERMAIN (1680 + 1748), orfèvre du Roi. 8,100 fr. — Médaillon de Marie-Antoinette, en argent repoussé, exécuté par Louis XVI et son compère Gamain. Riche cadre du temps, en bois sculpté et doré. 11,600 fr.

Vente Fould, 1882. Quatre flambeaux Louis XV, en argent ciselé. 6,500 fr.

Vente Jitta, 1883. Vidrecome en argent, offrant des personnages en costumes romains. 1,450 fr. — Deux coupes en argent : Argus et Io et Apollon et Marsyas. 2,950 fr. — Grand vase à cou-

vercle en vermeil repoussé à bossages ornés de feuillages et d'ornements. Figure de chevalier, portant un écusson aux armes de de Nuremberg. XVIIe siècle. 630 fr.

Vente Escudier, 1883. Grand bas-relief rectangulaire en argent repoussé. Sainte Famille. XVIIe siècle. 6,000 fr. — Bijou pendentif formé d'un oiseau en or émaillé et d'une grenouille émaillée en vert, reliés par deux chaînettes. XVIe siècle. 2,945 fr.

Vente Paul Eudel, 1884. — Aiguière de ROBERT MOGNARD, décorée à la base de fins ornements, genre Bérain, 1725. Poinçon de décharge : un soleil. 7,000 fr. — Aiguières à côtes, offrant des plantes et des algues gravées sur la panse. 1727. Poinçon de décharge : un oiseau. 6,250 fr. — Ecuelle en vermeil, aux armes du cardinal Farnèse, faite sous Hubert Louvet, en 1733, par THOMAS GERMAIN. Différent : une toison. Poinçon de décharge : un cheval passant (collection Léopold Double). 18,500 fr. Achetée par le prince Demidoff. — Ecuelle en vermeil, faite sous Fouache, en 1776, par JACQ. DE BOY. Différent : une coquille. Poinçon de décharge : une tête de singe. 5,000 fr. — Paire de flambeaux, par CH.-ET. BERRUBÉ. 1783. Poinçon de décharge : une tête de griffon. 1,400 fr. — Deux flambeaux, faits sous J.-J. Prevost, en 1764. Poinçon de décharge, une tête de braque. 7,700 fr. — Flambeaux à guirlandes de roses au sommet, faits par LOUIS LEHENDRICK, élève de Thomas Germain. Différent : une colonne. Poinçon de décharge : une rose. 3,080 fr. — Flambeaux, par ALEXIS LOIR, 1749. — Différent : une lampe. Poinçon de décharge : un levrier courant. 2,400 fr. — Autres, à huit pans, par ANT. DE SAINT-NICOLAS, en 1726. Poinçon de décharge : une merlette couronnée. 5,000 fr. — Une autre paire, faite par LOUIS LOIR, en 1710. Poinçon de décharge : une mouche. 2,020 fr. — Deux salières doubles, Louis XVI, à perles, feuilles et guirlandes, faites sous Clavel, en 1782. Poinçon de décharge : un bouton d'œillet. 1,500 fr. — Soupière ovale, à contours, aux armes des Demidoff. Le couvercle est surmonté d'une grenade couchée sur une branche de laurier. Ouvrage d'ANTOINE DE VILLECLAIR, en 1762. Différent : une étoile. Poinçon de décharge : une tête de braque. 13,000 fr. Acquise par le prince Demidoff.

CURIEUX DE BIJOUX ET D'ORFÈVRERIE.

MM. Bon D'ALCOCHÈTE (Paris), orfèvrerie espagnole et portugaise. — **ANADIA**, idem. — **ED. ANDRÉ** (Paris), bijoux italiens et français

du XVIe s. — Mlle **D'ARDEMBOURG DE GIBRECQ** (Belg.), argenterie du XVIIIe s. — C^{sse} **D'ASPREMONT-LYNDEN** (Belg.), Aiguière et plateau en vermeil du XVIe s. Sur l'aiguière, Neptune et Amphitrite ; sur le plateau, six médaillons de l'histoire de Moïse. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), raretés diverses. — **J. ANT. BAMPS** (Belg.) pièces diverses du XVIe au XVIIIe s. — **BASILEWSKI** (Paris), très riche collection d'orfèvrerie d'église. Reliquaires en forme de bras, de statue, de grange. Disques de consécration. Châsse de Ste-Valérie; en émail champ levé de Limoges représentant la légende de Ste-Valérie et de St-Martial, XIIe s. Calice des douze Apôtres, XIIIe s. Reliquaire allemand de Ste Elisabeth de Hongrie, XIIIe s. Chandeliers, châsses, croix de procession, triptyques, Vierges reliquaires, ciboires, pyxides, etc. XIIIe s. Monstrances, reliquaire en forme de statuette d'évêque, Paix, ciboires, chasses, cornes à boire, encensoirs, calices, agrafes de manteau, etc. du XVe s. Crosses de vermeil, aux armes des Guzman et de Lopez. — **HENRI BAUDOT** (Dijon), bijoux mérovingiens. — **A. A. BECKER** (Amsterdam), bijoux divers. — B^{on} **DE BEECKMAN** (Belg.). — C^{sse} **BEISSEL DE GYMNICH** (Belg.), argenterie Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. — **LÉON BERLEMONT** (Belg.), plateau en vermeil : Le Retour de l'Enfant prodigue. — **LOUIS BERTRAND** (?), plats, etc. — **BESVILLE** (Orléans) argenterie du XVIIIe s. — C^{sse} **LÉON DE BIANCOURT** (?), belles soupières. — Mme **BICHOFFSHEIM** (Paris), bijoux, objets de vitrine. — **E. BLIGNY** (Paris), orfèvrerie gothique et Renaissance. Calices en or et en vermeil. — **LOUIS BLOMMAERT** (Belg.), coupes en vermeil. Sur l'une, à décor rocaille, on lit : « Cette coupe fu gagnée par le Vte de Nieulant et sa générosité en fit présent en même temps à la confrérie. Ne la vidons jamais sans boire à sa santé. 1754. » — **ALEX. BOGUSLAWSKI** (Evreux), bijoux normands. Esclavages en or, avec plaques et fermoirs émaillés. — **DE BONDY** (Paris), paire de candélabres à huit lumières, en argent ciselé. Adjugée 4,800 lires à la vente San-Donato, en 1880. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), objets de vitrine. — **BORTHON** (Dijon). — **BOSSARD** (Lucerne), coupes, aiguières, vidrecomes, etc. des XVIe et XVIIe s. Série de flacons, boîtes, étuis et bijoux divers. Douze colliers en argent doré, du canton d'Unterwalden. — **DE BOULLOGNE** (Paris?), écuelle à oreilles, avec dauphin et rocailles. Adjugée 7,800 lires à la vente San-Donato, en 1880. — **M. BOURGEOT** (Lyon), orfèvrerie, bijoux. — Mme **BRAUDBOUVY** (Belg.). — Cte **DE BRANICKI** (Chât. de Montrésor), services de table des Rois de Pologne Sigismond II (1547-1575), Sigismond III (1587-1632) et Jean Sobieski. Ce dernier service a été exécuté en 1683, après la délivrance de Vienne. — Mme **LÉON BRIÈRE** (Rouen), très belle collection de bijoux normands. — **BRUGMANN** (Belg.), hanap, canettes, vases de confrérie, gobelets, drageoirs en argent repoussé, doré, des XVIIe et XVIIIe s. — **BRUNEAU** (Nancy). — **G. DE BUHAN** (Bordeaux), grand hanap allemand repoussé et ciselé, XVIe s. Plats espagnols. Flambeaux ciselés Louis XVI.

C^{sse} **DE CAMBIS-ALLAIS** (Paris), argenterie du XVIIIe s. Soupières circulaires avec leur plateau. Deux hures de sanglier forment les anses. Sur le couvercle, un gros fruit. Bijoux. — Mme **CAMBRELIN** (Belg.), ouvrages du XVIIIe s. — **CAMPION** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **DE CARCY** (Nancy?), orfèvrerie et bijoux. — Mme **VICTOR CAREZ** (Belg.), série de salières du XVIIIe s. — B^{nne} **DE CARTIER D'YVES** (Belg.), argenterie du XVIIe et du XVIIIe s. — **EM. CHALANDON** (Lyon), orfèvrerie civile et religieuse. — **LE GRAND RABBIN CHARLE-**

VILLE (Paris), collection israélite. Bagues de fiançailles, boîtes à parfums, main indicatrice plaquée d'argent repoussé, tabernacle portatif, couronné en argent doré, chandeliers à huit branches, servant exclusivement aux illuminations de la fête des Machabées. XVIIIe s. — **Cte DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), argenterie du XVIIIe s. — **ERN. CHAUVET** (St-Quentin), bijoux — **DE CLAUZADE** (Toulouse), — **LE CHEVr DE COQUIEL DE TER HIERLER** (Belg.), huilier offrant divers portraits historiques, entre autre ceux de François Ier, de Joseph II, de Marie-Thérèse et de Charles de Lorraine. — **CH. COSTE** (Toulouse). — **A. COSTER** (Paris), argenterie du XVIIIe s. — **COURMONT** (?), reliquaire espagnol du Moyen-âge. — **A. COUSIN** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **PRINCE LADISLAS CZARTORISKI** (Paris), argenterie et bijoux magnifiques, ayant appartenu à des Rois et des Reines de Pologne.

A. DARCEL (Gobelins), plats, huilier, moutardier, salières, flambeaux. etc. du XVIIIe s. — **DAVID** (Le Mans), bijoux. — **Mis DAUX** (St-Léonard-de-Louplande), argenterie. — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), argenterie et bijoux de diverses époques. — **DELAMOTTE** (Paris). — **HENRI DELMOTTE** (Belg.), portrait en argent de Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, signé : F. J. BEGHIN FECIT. François Joseph Beghin, mort à Mons le 16 septembre 1787, est l'un des derniers représentants de l'orfèvrerie artistique, en Hainaut.— **Mme DENAIN** (Paris), belles pièces d'orfévrerie française. — **C. DENIÈRE** (Paris), service en vermeil, commandé par Louis XIV, pour le grand Dauphin. — **TH. DEROMBY** (Valenciennes), insignes en argent et en cuivre argenté des confrèries de St-Georges, à Valenciennes, 1560 ; de St-Saulve ; de St-Michel ; du Bon Dieu de Pitié, etc. — **A. DESMOTTES** (Paris), châsses et reliquaires, dont un de St-Blaise, en forme de bras, daté de 1438. St ciboires, pyxides, custodes, médaillons, plaques, christ, statuettes, etc. du moyen âge et de la Renaissance. — **DESMOULINS** (Reims), bijoux. — **Mme DESSAIGNES** (Champigny), bijoux. — **DOCK** (Strasbourg), coupes en vermeil, par CHR. JAMNITZER (fin du XVIe) et PETER BERNHARD, de Nuremberg. XVIIe s. Coupe de WECHTER fils, XVIIe s. Ecuelle en vermeil, marquée D. F., XVIIe s. etc. — **FÉLIX DOISTEAU** (Paris). — **Mme DANIEL DOLFUS** (Mulhouse), reliquaires, encensoirs, chandeliers, brûle-parfums, Vierge, figures de saintes, coupes, gobelets, buires, plats, drageoirs en argent gravé, repoussé, doré, des XVIIe et XVIIIe s. Objets de vitrine. Colliers, pendentifs, broches, agrafes, flacons, etc. — **DONGÉ** (Paris), collection de plus de soixante-cinq pièces d'argenterie des XVIIe et XVIIIe s.— **DOUCET** (Bayeux), bracelet gaulois, en or massif, trouvé au Manoir, près Bayeux. Objets divers provenant de fouilles. — **GUST. DREYFUS** (Paris), pièces diverses. Paire de girandoles en argent ciselé à trois branches se rattachant à un vase, orné de trois mufles de lion. Adjugé 12,200 fr. à la Vente Double, en 1880. Bijoux, objets de vitrine. — **J. DUBOST** (Belg.), bouilloires, réchauds, corbeilles, plateaux, huiliers, cafetières, moutardiers, salières, saucières, drageoirs, couteaux, chandeliers en argent repoussé, gravé, ciselé, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. — **Mme L. DUCOLOMBIER** (Belg.), argenterie du XVIIIe s. — **AUG. DUFOUR** (Belg.), spécimens des XVIIe et XVIIIe s. — **DUGAY** (Paris ?), Agnus Dei, du XIIIe s. boîte en cuivre doré, percé à jour, destinée à conserver une rondelle de la cire du cierge pascal et qui avait reçu dans un moule, une image de l'Agneau. — **DUPLANTIS** (Paris), sucrier oblong avec plateau et couvercle surmonté d'une rose ; guirlandes de feuilles gravées. Adjugé 2,550 fr. à la Vente

L. Double, en 1881. — **DUFONT-AUBERVILLE** (Paris), raretés. — **HONORÉ-DUPRÉ** (Neuville-St-Remi), orfèvrerie et bijoux. — **DUSSAULT** (Caen), bijoux normands. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), collection hors de pair. Bijoux antiques. Pendeloques du XVIe s. La Charité : la Vierge, Jupiter, un centaure, un pélican. — C^sse **DZYALINSKA** (Paris), croix d'or mérovingienne, agrafes, chaînes, bracelets, etc. Argenterie et bijoux historiques. Agrafe en filigrane d'argent ayant appartenu à Marie Leczinska.

CH. EPHRUSSI (Paris). — **PAUL EUDEL** (Paris), collection splendide, dont la vente vient d'avoir lieu les 25 et 26 avril 1884. Cachet du conventionnel J. Carrier; initiales J. C. entrelacées, surmontées d'un bonnet phrygien au sommet d'une pique sortant d'un faisceau. Objets de vitrine. — **HENRI EVENEPOEL** (Belg.), très belle série d'argenterie du XVIIe et surtout du XVIIIe s. Canettes, plateaux, réchauds, drageoirs, aiguières, cafetières, flambeaux, huiliers, moutardiers, sucriers, salières, coffrets, etc.

CARTON DE FAMILLEUREUX (Belg.), argenterie Louis XVI. — **FANART** (Reims). — Mme **FANET** (Caen), bijoux normands. — Dr **FAUCHEUX** (Douai), bénitier en argent repoussé et ciselé aux armes de Charles-Quint. — **FÉRAL** (Paris), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — Mlle **GABRIELLE FILLON**, bijoux. — **JULES FRÉSARD** (Belg.). Canette, reliquaires et objets du culte. — C^sse **DE FRESNE** (Paris), orfèvrerie. — **FRIZAC** (Toulouse), idem. — **DE FROBERVILLE** (Chailles par Blois), bijoux.

GABREAU (?), bijoux normands. — **PAUL GASNAULT** (Paris). — **V. GAY** (Paris), bijoux du Moyen âge et de la Renaissance. Fermillets d'or, d'argent, de bronze. Agnus Dei du XIVe s. Reliquaire orné de cabochons en cristal de roche. — **DE GENNES** (Douai), bijoux et orfèvrerie. — **HENRY GÉRUS** (Pont-Audemer), bijoux normands. — **L. DE GLANVILLE** (Rouen), crosses du moyen âge; pièces diverses. — **EM. GLÜCK** (Mulhouse), reliquaire, coupes, croix, cuillers, étuis, porte-éventail, flacons, (boîtes, paniers et bijoux divers des XVII et XVIIIe s. — **GODCHAUX-PICART** (Nancy?), orfèvrerie des XVIIe et XVIIIe s. — Cte **GŒTHALS** (Belg.), aiguière et plateau en argent repoussé; sur le plateau, la Pucelle de Gand, assise dans une enceinte fortifiée et caressant de lion de Flandre, par l'orfèvre gantois JACQUES VAN HOOREBEKE, 1681. — **GOUGENHEIM** (Nancy?), spécimens des XVIIe et XVIIIe s. — Cte **DE GOURGUES** (Paris), idem. — **PAUL GRAND** (Lyon), bijoux. — Mlle **GRANDJEAN** Paris), surtout de table en argent Louis XVI de chez Odiot, adjugé 12,100 fr. à la vente Fould, en 1882. Bijoux, objets de vitrine. — **COLONEL GRATRY** (?), argenterie du XVIIIe s. — **JULES GRÉAU** (Paris), bijoux et objets de toilette, antiques et du moyen âge. « Escaufaille à main » du XIIIe s.; c'est une boule creuse qui renfermait une lampe ou des charbons ardents et que le prêtre posait sur l'autel pour se réchauffer les mains. — **L'ABBÉ GRIMOT** (Isle Adam), orfèvrerie. — **D. GRUMBER** (Mulhouse), coupes des seigneurs de Ribeaupierre, avec dates et inscriptions allemandes, XVIIe s. — **GUIGNARD** (La Vicomté), bijoux.

L.-TH. HABERT (Troyes), orfèvrerie, bijoux. — Cte **D'HANE DE STEENHUYSE** (Belg.), grands reliquaires aux armes des C^tes d'Hane de Nieulandt, XVIIIe s. Service armorié avec l'inscription : *Donné par le Roi de France en* 1815. Ce service fut offert au Cte d'Hane de Steenhuyse par Louis XVIII, qui avait reçu l'hospitalité dans la famille du Cte pendant les Cent-Jours. — Cte **D'HAUSSONVILLE** (Paris), orfèvrerie de GERMAIN. — **F. HEILMANN** (Mulhouse), gobelets, coupes, en argent

repoussé, en vermeil ou partie, des XVIIe et XVIIIe s. — **HERZ** (Paris), vidrecome allemand décoré au repoussé de dessins de GOLTZIUS et daté 1612. — **D'HOUDAN** (Angers). — **HYPP. D'IQUELON** (Rouen), très belle argenterie de table. Grandes pièces blasonnées. — **IRROY** (Reims), bijoux.

JAGON, aiguières, soupières, cafetières, etc. — **Mme JODOCHE** (Pithiviers), bijoux. — **Bon JOLLY** (Belg.), orfèvrerie. — **JOSSE** (Paris), splendides bijoux et objets de vitrine du XVIIIe s. — **L'ABBÉ JOUEN** (Rouen), crosse du XIIe s., ornée de sujets de la vie de J.-C., et qui servait jadis, en l'église collégiale d'Écouis, à marquer la dignité de l'évêque pour rire, nommé lors de la fête des Innocents. — **Mme JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), gobelet de chasse de Louis XIII, marqué à son chiffre. Petite pharmacie en argent et vermeil, du XVIe s. Collection innombrable d'objets de vitrine des plus curieux et des plus rares. Petite couronne royale de femme, XVIe s. Série de dés royaux du XVIe au XVIIIe s. Sur un dé d'or du XVIe s. : *De bon cœur le donne*. Dé de Marie-Antoinette. Étuis, flacons, souvenirs, boîtes à mouches, broches, colliers, pendants, jouets et bijoux de toute sorte. — **EUG. KELLER** (Strasbourg), objets de vitrine. — **J. KIENER** (Gunsbach), argenterie de table. — **Mme DE LAFAULOTTE** (Paris), bijoux du XVIe s. Argenterie du XVIIIe. — **PR. LAMBERT** (Le Mans), bijoux. — **LAPERSONNE-BAZIN** (Festieux), bijoux, objets de vitrine. — **DE LA SALLE** (Nancy), bijoux du XVIIIe s. — **GASTON LE BRETON** (Rouen), belle soupière en vermeil, dans son écrin, XVIIIe s., bijoux, objets de vitrine. — **HENRI LE CHENETIER** (Thiverval), argenterie. — **EUG. LECOMTE** (Paris). — **LEMMÉ** (Paris?), bijoux du Bosphore Cimmérien. — **Mme AUG. LEROI** (Caen), importante collection de bijoux normands. Épingles, colliers, pendants, croix, esclavages, jeannettes avec cœur, etc. — **LÉONCE LEROUX** (Paris), drageoir aux armes des puissances contractantes du traité de Riswyck, 1698. — **LE SERGENT DE MONNECOVE** (Paris), bijoux, objets de vitrine. — **CH. LEVÉ** (Orléans), spécimens du XVIIIe s. — **Mme LEYNADIER** (Nancy), hanap allemand Louis XIII ; très jolie lampe israélite, etc. — **LÉZIAN-LESTOURNELLE** (Sainte-Foi-la-Grande-Gironde), orfèvrerie, bijoux, objets de vitrine. — **Cte DE LICHTERVELDE** (Belg.), chandeliers en cristal de roche, XVIIe s. Crucifix en vermeil couvert d'opales ; pied orné de trois émaux peints : le Christ, la Vierge et saint Jean, enrichi de pierres fines, XVIIIe s. — **DE LIESVILLE** (Paris), bijoux normands. Bijoux de la Révolution, offerts à la ville de Paris (musée Carnavalet). — **CH. LIZÉ** (Rouen), pièces diverses ; médaillons repoussés ; bijoux normands ; objets de vitrine. — **MALLET-GUY** (Lyon), orfèvrerie. — **ALF. MAME** (Tours), id. — **MARYNEN** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **E. MASSENAT** (Brive), bijoux. — **Mme ROBERT DE MASSY** (Orléans), argenterie Louis XVI. — **A. M.-S**, bijoux, objets de vitrine. Lorgnons et faces à main d'incroyables. — **MAZZOLI** (Toulouse), orfévrerie. — **JEAN MEESTER DE BOCHT** (Belg.), crucifix d'oratoire en vermeil, sur une croix en cristal de roche (H., 0,68). Provient du mobilier du prince Charles de Lorraine. — **MENGIN** (Bolbec), bijoux normands. — **DE MÉREINVILLE** (Paris), orfévrerie de GERMAIN. — **Cte DE MÉRODE-WESTERLOO** (Belg.), grande soupière ovale, en argent ciselé, exécutée de 1785 à 1790, par les frères LEFÈVRE, célèbres orfèvres à Tournay. — **Bon MINOT** (Paris?), bijou du moyen âge et autres, objets de vitrine. — **DE MOLINA** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **Cte DE**

MONTEZEMOLO (Italie), orfèvrerie du XVIIIe s. — **DE MONTGERMON** (Paris), bijoux émaillés du XVIe s. Sucriers à poudre et à pans coupés, par NICOLAS BESNIER, orfèvre de Louis XV. Étuis, souvenirs, dont un émaillé serti de brillants, et autres objets de vitrine des plus remarquables. — **Cte DE MONTIERS** (Paris?), orfèvrerie de GERMAIN. — **Bon DE MORGAN** (Amiens), bijoux. — **MOSER** (Paris), croix processionnelle italienne, gravée, ciselée, émaillée, XVe s. — **DUC DE MOUCHY** (Paris), coffret vénitien en cristal de roche. Bijoux divers, objets de vitrine.

Csse L. DE NÉDONCHEL (Belg.), soupières armoriées, offrant sur le couvercle un buisson d'écrevisses, exécutées à Mons, en 1766, par HENRI BÉCHIN. — **Vte OBERT DE THIENSIES** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **ODIOT** (Paris), orfèvrerie du moyen âge et de la Renaissance. — **OLIVIER** (Paris), quatre flambeaux en argent ciselé, Louis XV. Adjugés, à la vente Fould (1882), 6,500 fr. — **Mlle DE OQUENDO** (Paris), bijoux péruviens antérieurs à la conquête du Pérou. — **ERNEST OSTERRIETH** (Belg.), gobelet en vermeil repoussé, représentant Bacchus, XVIe s. — **Cte FLORENT D'OULTREMONT** (Belg.), plat en argent repoussé et ciselé: Saint Jean et deux anges jouant avec un agneau, XVIIe s. Crosse, calice, burettes, plateau et boîte en vermeil du Cte Ch. d'Oultremont, prince-évêque de Liége, XVIIIe s.

Cte ADHÉMAR D'OULTREMONT DE DURAS (Belg.). les douze Apôtres, statuettes; ouvrage d'un orfèvre de Mons, XVIIe s. Croix d'autel et chandeliers en cristal de roche; calvaire en argent, composé du Christ et des statuettes de la Vierge et de St-Jean, XVIIIe s. — **AUG. OZENFANT** Lille), châsse émaillée du XIIe s. avec cette inscription : *in his signis imiteris.* — **Bon OZY DE ZEGWAART** (Belg.), huit réchauds à tourbe et à braise, en argent repoussé et ciselé du XVIIIe s. — **EUG. PARMENTIER**, (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **ENRICO PENELLI** (Italie), couronne étrusque à feuillages d'or. Pliant romain en fer, recouvert d'argent avec têtes de béliers en argent massif. — **EM. CONST. PERROT** (Paris), bijoux, orfèvrerie. — **ROBERT PHILIPS** (Londres), sirène en or émaillé, dont le corps est formé d'une grosse perle baroque; on lit sur la queue du monstre : *Fallit aspectus cantusque sirenis* 1555. Pièce d'une grande valeur. — **Bon JÉROME PICHON** (chât. de Montessart), collection de choix. On sait que ce célèbre curieux est le plus fin connaisseur d'orfèvrerie de notre époque. — **Dr PIGEOLET** (Belg.), hanaps en vermeil du XVIIe s. Dix flambeaux gravés, ciselés. Plaques en argent repoussé : Le Christ. La Vierge et l'Enfant Jésus. Pièces diverses du XVIIIe s. — **EUG. PIOT** (Paris), aiguières, lampes, chandeliers, coupes, boîtes, vases en argent ou en bronze doré de travail arabe. — **Bon DE PITTEURS-HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), monstrance en argent, avec ornements et statuettes dorées. Spécimens divers. — **DU PLESSIS** (Blois), argenterie Louis XVI. — **POSNO** (?), bijoux. — **A. PONCELET** (Douai), bijoux, objets de vitrine. Croix pectorale en émail, entourée d'améthystes, XVIIIe s. — **POUJADE** (Agen), bijoux. — **Bon G. DE PRET-ROOSE DE CALESBERG** (Belg.), bénitier avec applique en argent repoussé et ciselé, représentant une Ste Famille. Ouvrage signé : J.-B. VERBERCKT. F. — **L. QUARRRÉ** (Lille), orfèvrerie. — **DE QUEREIZE** (Paris), service en vermeil, commandé par Louis XIV pour le grand Dauphin, ayant servi depuis à Marie-Antoinette.

Dr RALLIER (Montauban), orfèvrerie. — **Mlle RAMADIÉ** (Paris), porte-hostie du XVIe s. Divers. Objets de vitrine. — **HIPP. DE RAN-**

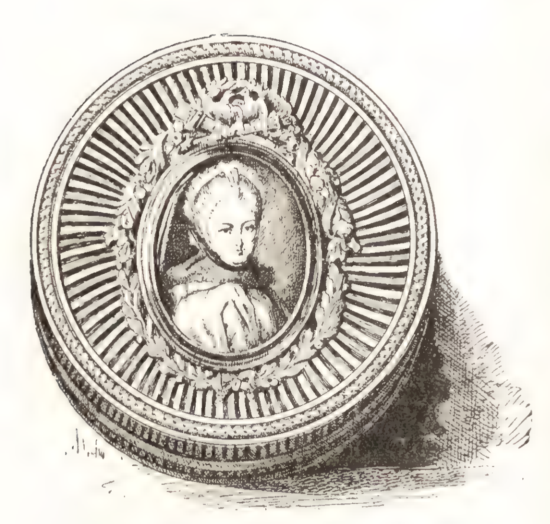
COURT (Orléans), étuis en or, objets de vitrine. — **DE RAYNARD** (Paris?), écuelle à anses, dessinée par Boucher. Adjugée 11,000 lires, à la Vente San Donato, en 1880. — **PAUL RAYNAUD** (Carcassonne), orfèvrerie. — **ERNEST REGNAULT** (Joigny), objets de vitrine. — **FERD. RIBADIEU** (Bordeaux), orfèvrerie française et espagnole. — C[te] **DE RIBAUCOURT** (Belg.), aiguière et plateau en vermeil repoussé. Sur l'aiguière, Neptune et le triomphe de Galathée; sur le plateau, huit médaillons à scènes mythologiques marines. — **RICHOUX** (Paris?), images religieuses russes du XVIII[e] s. — **LAURENT DE RILLÉ** (Paris), orfèvrerie persane, italienne, française. Bassins, cafetières, coupes, gobelets, vidrecomes, etc. des XVI[e] et XVII[e] s. — M[is] **DE LA ROCHELAMBERT**, bijoux normands. — M[is] **A. DE RODES** (Belg.) argenterie Louis XVI. — **AUG. RORCOURT** (Belg.), argenterie Louis XV et Louis XVI. — **AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), collier et diadème grecs antiques. Magnifiques spécimens d'orfèvrerie et de bijoux de diverses époques. Tous les membres de cette richissime famille ont des collections hors de pair. — M[me] **ROUGIER** (Lyon), bijoux. — C[sse] **DE ROUILLÉ** (Belg.), orfèvrerie, bijoux. — **ERN. DE ROZIÈRE** (Pimpenault), argenterie, bijoux. — C[te] **RUELENS** (Belg.), sucrier ovale ciselé et repoussé, représentant, sur le couvercle, Vénus et l'Amour endormis. Donné par Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, à un membre de la famille du possesseur. — **DE S[t]-VENANT** (S[t]-Ouen), bijoux. — **G. DE SAVOYE**, argenterie Louis XIV et Louis XV. — **DE LA SAYETTE** (Poitiers), bijoux. — **HORTENSE SCHNEIDER** (Paris), orfèvrerie, bijoux, objets de vitrine. — B[ons] **R.** et **F. SELLIÈRE** (Paris), très belle orfèvrerie du moyen âge et de la Renaissance. Bijoux du XVI[e] s. — **PAUL SEVESTRE** (Bernay), bijoux et objets de vitrine. — **SICHEL** (Paris), huilier à anses en argent repoussé, dessiné par BÉRAIN et daté de 1670. Adjugé 3,100 livres à la Vente San-Donato, en 1880. **VITAL ET HENRI SLOORS** (Belg.), argenterie Louis XIV. — **SICHEL** (Paris), huilier à anses en argent repoussé, dessiné par Bérain et daté de 1670. Adjugé 3,100 livres à la vente San-Donato, en 1880. — **CH. STEIN** (Paris), collection de pièces remarquables du moyen âge et de la Renaissance. Ostensoirs, calices, nef, coupe pédiculée figurant Caïn et Abel, plats, aiguières, hanaps, vidrecomes, etc. Bijoux du moyen âge Fermail, fermillets, bijoux dans le genre du fibule des anciens, servant à fermer la robe des femmes sur la poitrine et à retenir leur manteau, ainsi que celui des hommes. — M[lle] **CLÉMENCE STÉVENS** (Belg.), cafetière en argent repoussé et ciselé, offrant dans des médaillons ovales les portraits de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Minerve. Ouvrage du célèbre orfèvre Montois BÉGHIN. — **STRAUSS** (Paris), Crosse attribuée à saint Gautier abbé de S[t]-Martin de Pontoise (1069-1095). La volute d'ivoire paraît postérieur au temps où vivait cet abbé. Sur la hampe, des scènes du Nouveau Testament. Orfèvrerie religieuse servant aux cérémonies du culte juif. Bijoux, objets de vitrine. — **MAX. SUREMONT** (Belg.), cafetière en argent ciselé, par VERBECK, orfèvre qui florissait à Anvers du temps de Louis XVI.

L. DE TEROUENNE (Orléans), plat d'argent martelé aux armes de Valentine de Milan. — **TRANCHEPAIN** (Rouen), objets de vitrine. — C[te] **DE TURENNE** (Paris), orfèvrerie de GERMAIN. — C[te] **HIPP. D'URSEL** (Belg.), plats en argent repoussé : l'Agriculture. Scènes champêtres. — C[te] **AUG. D'URSEL** (Belg.), jatte à bouillon, à anses, en vermeil, aux armes de Crozat de Thiers et Montmorency-Laval, XVII[e] s. — **VAISSE** (Paris?), pendeloques : Centaure. Orphée sur un éléphant. —

CHANOINE VAN DRIVAS (Arras), reliquaires, croix d'autel et de procession, ciboires. — **VAN LENNEP** (Amsterdam), bijoux, objets de vitrine. — **ARM. VAN ZUYLEN** (Belg.), crosse épiscopale en bronze et émail champlevé du XIIIe s. — **LÉON VAN DEN HECKE DE LOMBEKE** (Belg.), milieu de table. Rafraîchissoir, etc., du XVIIe s. Soupière par TIBERGIEN, orfèvre gantois. — C^{sse} **VANDER BURCH** (Belg.), bénitier avec plaque, représentant le baptême de J. C. Œuvre du ciseleur Montois DE BETTIGNIES. XVIIIe s. — C^{sse} **CHARLOTTE VANDER STEEN DE JEHAY** (Belg.), deux groupes en argent et vermeil : Génies domptant un chien et un lévrier. — Cte **XAVIER VANDEN STEEN DE JEHAY** (Belg.), deux groupes en argent et vermeil : Génies domptant une biche et un sanglier. — Cte V^{r} **VANDEN STEEN DE JEHAY** (Belg.), deux autres groupes figurant des Génies domptant un lion et un léopard; haut-relief, vaisselle montée. Ces six groupes ont été exécutés par PIERRE DE FRAISNE, orfèvre liégeois (1612-1660), ciseleur-joaillier de la Reine Christine de Suède. — Cte **VANDER STRAEDEN-PONTHOZ** (Belg.), argenterie Louis XV. — Mme **DE VATRY**, crosses du Moyen âge. — C^{sse} **DE VERGENNES** Paris), pièces du service de Mme de Pompadour. — **GUST. VERMEERSCH** (Belg.), objets du culte. — **ARM. VERREYT** (Belg.), hanaps en vermeil; gobelets, drageoir, conque, des XVIIe et XVIIIe s. — **DÉSIRÉ VERVOORT** (Belg.), argenterie des XVIIe et XVIIIe s. — **JULES DE VICQ** (Lille), reliquaires, monstrances, croix d'abbesse, bénitiers, plaques et médaillons repoussés des XVIe et XVIIe s. Bijoux Renaissance. — B^{on} **DE VINCK DE DEUX-ORP** (Belg.), statuettes de saints et autres, aiguières et bassins, calices, burettes, pyxides, reliquaires, monstrances, images de piété, crosses, baisers de paix, plaques et médaillons figurant des scènes privées, religieuses ou mythologiques. Immense collection dont la majeure partie est en cuivre repoussé, ciselé, argenté, doré. Portrait de Pyperzeel, bienfaiteur de l'église de Ste-Catherine, à Malines, exécuté par VAN BEVEREN, célèbre orfèvre et ciseleur de Malines (1650 + 1714). Par le même maître, portrait de *Benoît Van Beveren, âgé de 40 ans.* 1690. L'artiste s'est représenté au travail avec les outils de sa profession. A droite, sa fille Barbe, née en 1687; à gauche, son fils et successeur Pierre Beveren (1688 + 1773).

Cte **DE WAYS-RUART** (Belg.), grand milieu de table, rocaille, repoussé, ciselé. — **A. WILLET** (Amsterdam). — B^{on} **DE WISMES** (Nantes), bijoux, objets de vitrine.

LES TABATIÈRES.



Tabatière en écaille, lamée d'or.
Collection A. M.-S.

Le tabac fut importé en Europe au commencement du XVI[e] siècle, par Christophe Colomb et ses compagnons. Cultivé d'abord en Espagne, il pénétra en France en 1560. A cette époque, Jean Nicot, notre ambassadeur à la cour de Sébastien, roi de Portugal, le présentait à Catherine de Médicis. La Reine mère, sujette à des maux de tête, s'éprit de cette plante, qu'on appela *herbe à la Reine*, *poudre à la Reine,* et toute la cour se hâta de la rechercher. L'Italie reçut le tabac du cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et l'Angleterre de l'amiral Drake, qui l'apporta directement de Virginie. Dès le début, le tabac s'emploie soit à fumer, soit à priser. L'invention de la tabatière n'est donc pas antérieure au XVI[e] siècle. En France, elle apparaît seulement au XVII[e] siècle, sous le règne de Louis XIV.

Pendant longtemps, on se servit de râpes enjolivées par la sculpture et la gravure, et l'on râpait soi-même son tabac. Avant le tabac et la tabatière, nous voyons apparaître le drageoir ou dragier. On mangeait beaucoup de dragées autrefois, et surtout de confitures sèches, sortes de bonbons dont la mode subsista ongtemps. Les dragées, bonbons ou épices, qu'on servait dans le drageoir, s'appelaient des succades. (De Laborde, *Notice des émaux*, *bijoux*, *etc.*, *exposés au Louvre,* II[e] partie.) Si l'on consulte les vieux inventaires, depuis celui de la reine Clémence (1328) jusqu'à l'inventaire de Gabrielle d'Estrées (1599), on y

trouve toujours des dragiers ou drageoirs en cristal de roche, en or, en vermeil et en argent, souvent émaillés. Il s'en faisait de différentes dimensions; les plus grands, sortes de coupes d'un riche travail et presque toujours armoriées, occupaient dans la salle de réception une place en évidence; les plus petits, en forme de boîtes, se mettaient dans la poche.

L'*Inventaire de la vaisselle d'or et d'argent de Babou de la Bourdaisière, trésorier de France*, mentionne « douze bassins faits à façon de drageoir, à la mode d'Espagne », puis « une boëte à dragée », et plus loin « quatre boestes ». Cette vaisselle s'élevait à un chiffre considérable, ainsi que celle du chancelier Du Prat; elles furent confisquées par François Ier, comme restitution au trésor ». (*Nouvelles Archives de l'art français,* Paris, 1872.)

François de Lorraine, duc de Guise (1519 + 1563), portait toujours un drageoir sur lui, et c'est dans l'instant où il prenait un bonbon, dit Brantôme, « qu'il fut blessé par ce maraud de Poltrot, qui l'attendait à un carrefour, et lui donna à l'épaule, par le derrière, de son pistolet chargé de trois balles. » Le *Balafré*, fils du précédent, tenait aussi son drageoir à la main quand il fut poignardé, dans le château de Blois, par les gardes de Henri III (1588).

L'usage de la tabatière devint général en France, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. On disait d'abord tabaquière; le mot tabatière prévalut; mais, plus tard, les gens du bel air le trouvant « ignoble », dirent boîte, pour se distinguer du peuple. (Rousseau.)

Le Chevalier à la mode, de Dancourt, comédie représentée pour la première fois en 1687, est une critique de la jeunesse, qui ne sait que boire et priser. *Acte I, scène V.*— M. Migaud : « Le chevalier de Villefontaine! tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'est pas fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connaît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

Lisette : « Eh! bien, monsieur, boire et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens. »

Le *Livre commode des adresses de Paris,* édition de 1691, cite, parmi les marchands de « curiositez et bijouteries », Fagnani, « A la descente de la Samaritaine. » C'était un maître fripon de la plus belle venue, comme le commerce de la curiosité en fait éclore à toutes les époques. On le vit à la tête d'une immense

loterie, qui ne fut qu'un vol organisé. Il gagna beaucoup aussi, dit Édouard Fournier, avec ses tabatières à scandales, où toutes les aventures du moment étaient satiriquement représentées. En daignant s'occuper de ce personnage, les auteurs ont transmis son nom à la postérité. Dancourt l'appelle « Sbrigani ». Le Théâtre de Ghérardi le met souvent en scène; dans la comédie des *Bains de la porte Saint-Martin*, il est qualifié de « el signor Furbagnani ». Dans *les Souhaits*, pièce jouée en 1693, il en est parlé ainsi à la scène des *Souhaits*. Momus... : « Qu'est-ce qui porte cet épicier à éventer la honte de son lit et à solliciter une place sur les tabatières de Fagnani? la folie. » La même scène nous renseigne sur la vogue déjà poussée à l'extrême des tabatières, à cette époque. Momus (répondant à Arlequin, qui lui demande les richesses) : « Penses-tu qu'on vaille moins pour n'avoir pas toute la boutique d'un joüaillier à ses dix doigts? pour n'aller jamais sans un régiment de montres et de tabatières?... »

Louis XIV n'aimait pas le tabac, ni qu'on prisât devant lui. Il donna des tapisseries, des services d'orfèvrerie, des meubles, même en argent massif, des épées serties de diamants, des parures, des bijoux de toutes sortes; il prodigua les boîtes à portrait; mais jamais, durant son long règne, il n'offrit une tabatière. Les *Registres des présents du Roi* n'en fournissent pas un exemple. Néanmoins, le goût s'en répandit à Versailles, où elle pénétra furtivement, et la plupart des courtisans eurent la prudence d'en user en cachette. Le duc d'Harcourt et le M^al d'Huxelles furent du très petit nombre de ceux qui prisèrent sans contrainte, et se firent remarquer par leurs façons de semer la poudre de tabac derrière eux et sur leurs vêtements.

Les femmes les plus jolies se donnaient aussi le détestable genre de priser. La P^sse des Ursins écrivait de Madrid au M^al de Tessé, le 31 juillet 1713 : « Si Mme la duchesse d'Olonne est bien conseillée, elle se peindra beaucoup moins les joues que celles que l'on porte à Paris et à Versailles, depuis qu'on se met à la toilette le matin jusqu'à ce qu'on s'y remette le soir. Elle en aura un air plus doux, et on ne la soupçonnera pas, quoyqu'on le fasse souvent injustement, d'avoir trop bu ou d'estre en colère, deffauts qu'on ne peut mesme pardonner à votre sexe et qui sont encore plus vilains dans le nôtre. Si elle pouvait y ajouter de n'avoir point le nez barbouillé de tabac, cela ne gâterait rien à la chose. » (*Lettres originales, à M. le docteur Casenave.*)

Quinze ans plus tard, en 1727, Furetière disait, dans son

grand dictionnaire : « C'est une manie de se remplir incessamment le nez de tabac, sous prétexte de purger les cérosités du cerveau. Cependant l'usage en a tellement prévalu, que tout le monde en prend presque continuellement, jusqu'aux femmes et aux filles même. C'est quelque chose de dégoûtant de voir une femme ou une fille qui a le nez tout barbouillé de tabac. »

Boileau le comprenait ainsi quand il écrivait (satire X) :

T'ai-je fait voir de joie une belle animée,
Qui souvent d'un repas sortant tout enfumée,
Fait même à ses amants, trop faibles d'estomac,
Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac.

L'habitude de prendre du tabac s'introduisait jusque dans les collèges. On connaît l'histoire de Voltaire en rhétorique, s'amusant pendant la classe à faire sauter sa tabatière. Le Père Porée la confisqua ; mais toujours indulgent pour son élève, il promit de la rendre dès que celui-ci lui aurait adressé une supplique à ce sujet. Voltaire rimait déjà facilement, et bientôt les vers suivants le remirent en possession de sa boîte :

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, je ne te verrai plus ;
Ni soins, ni larmes, ni prières,
Ne te rendront à moi ; mes efforts sont perdus !
Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, doux fruit de mes écus ;
S'il faut à prix d'argent te racheter encore,
J'irai plutôt vider les trésors de Plutus,
Mais ce n'est pas ce dieu que l'on veut que j'implore.
Pour te revoir, hélas ! il faut prier Phébus...
Qu'on oppose entre nous une forte barrière.
Me demander des vers, hélas ! je n'en puis plus.
Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, je ne te verrai plus.

(Guizot, *L'Histoire de France racontée à mes petits enfants.*)

« On prétend, dit Mme de Genlis, que ce fut M. de Louvois qui le premier en France eut une belle tabatière. Cette boîte était de vieux laque, très richement montée, fort grande, très haute et en forme de cœur (1).

« Il est étrange qu'on ait d'abord mis les portraits dans les intérieurs des tabatières, et que cette coutume ait duré longtemps.

(1) « L'auteur a possédé cette boîte par héritage, et l'a perdue dans une auberge, en Hollande, où elle lui fut volée. »

Au bout de peu de jours, les peintures jaunissaient et se couvraient. On attachait apparemment à cet usage une idée de mystère; mais c'était la discrétion de la fatuité; elle pouvait donner de la curiosité, et le portrait n'était pas assez caché pour n'être pas reconnu. M. de la Popelinière, fermier général, fut le premier qui imagina de tirer les portraits de cette poussière noire et de les mettre sur les boîtes. » (*Dictionnaire des Étiquettes de la cour.*)

Le XVIIIe siècle fut, par excellence, le siècle de la tabatière. « Les bonbonnières et les tabatières, dit M. Paul Mantz, furent pendant cette époque, le luxe suprême. On faisait collection de ces menus ouvrages du caprice, comme on recherchait les tableaux ou les médailles. » (*Gazette des Beaux-Arts,* XIX, 465.) Les grands seigneurs avaient des tabatières à profusion et s'en paraient comme d'un bijou à la mode; ils les étalaient chez eux dans des vitrines, sur les meubles et sur les tablettes des cheminées. Ces boîtes étaient en or ciselé, gravé, émaillé; en écaille brune ou blonde, cerclée, posée, piquée d'or de couleur; en porcelaine dure de Saxe; en pâte tendre de Sèvres, de Mennecy et de Chantilly; en nacre, en burgau, en ivoire, en pierre dure, en vernis Martin, en écaille moulée imitant les marbres, etc. Des médaillons de toutes sortes, des mosaïques (en Italie), des miniatures et des émaux, concouraient à l'ornementation de ces charmants bijoux. Ouvrir sa tabatière, prendre une prise, l'aspirer, fermer la boîte et secouer son jabot du bout des doigts, était tout un art que nos gentilshommes possédaient à merveille.

Les tabatières de prix étaient l'objet de la convoitise des filous, qui déployaient à les dérober une habileté consommée. Nemeitz écrivait, en 1727, *Sur la fréquentation des foires Saint-Germain,* etc. : « Tout le monde est pêle-mêle. Ceux qui vous crient : Gardez vos poches, à l'entrée de la foire et auprès des danseurs de cordes, sont quelquefois les plus sujets à caution. Soyez en garde contre eux. Silvérius n'avait fait que deux pas, après avoir entendu ce cri, qu'on lui avait déjà enlevé une belle tabatière d'argent. » (*Le Séjour à Paris...* Leyde, 1727, ch. XVIII.)

On se doute de ce que devaient être les tabatières du Régent, Philippe d'Orléans. Il s'était attaché le miniaturiste Klingstet, « homme sans mœurs et sans pudeur, qui a rempli Paris de miniatures obscènes. » Au milieu d'une société dissolue, l'artiste eut du succès. On l'appela le *Raphaël des tabatières*, qualification bien imméritée, véritable non sens, chez un peintre de sujets érotiques et d'un talent contesté. Un de ses contemporains rap-

porte le fait suivant : « Un homme d'esprit ne prodigue pas son argent en des choses qui ne lui conviennent pas ou qui ne lui servent de rien. Clitus donna dix louis d'or pour un portrait dans sa tabatière peint par *Klinsted* (sic). J'avoue que c'était une pièce incomparable, mais elle était aussi si grotesque, qu'à peine osait-il ouvrir la tabatière en des compagnies d'honnêtes gens. Clitus, après avoir contemplé le portrait tout son saoûl, en fut enfin si dégoûté, qu'il l'aurait volontiers vendue pour la moitié du prix. » (J.-C. Nemeitz, *Le Séjour à Paris*..., chap. XXXVIII.)

La tabatière fut longtemps le cadeau à la mode. On l'offrait à divers titres : en souvenir d'amitié, comme don gracieux, ou bien en remercîment, en témoignage d'estime, d'admiration, de reconnaissance. Après la victoire de Denain, en 1712, lorsque le maréchal de Villars revint à l'Opéra, il fut l'objet d'une ovation. On jouait *Armide*. Mlle Antier, qui faisait le rôle de la Gloire dans le prologue, s'avança sur un des balcons du théâtre où se trouvait le vainqueur du prince Eugène, et lui offrit une couronne de lauriers. Le lendemain, le maréchal envoyait à Mlle Antier une tabatière en or. (Champfort, *Anecdotes dramatiques.*)

La princesse de Tallard, gouvernante des Enfants de France, sous Louis XV, possédait des boîtes admirables, et s'en dessaisit sur la fin de sa vie. « Elle nomma pour son exécuteur testamentaire Chauvelin, ancien garde des sceaux, et distribua avant sa mort ses bijoux et ses tabatières. » (Soulavie, *Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de Mme de Pompadour.*)

A ses derniers moments, la M^ise^ de Pompadour reçut la visite de M. de Laverdy, nommé récemment contrôleur général. Elle le tenait en grande estime, et lui fit présent d'une tabatière ornée du portrait de Sully. « Voilà, dit-elle à son protégé, en lui montrant la figure du ministre de Henri IV, voilà votre véritable portrait. » M. de Laverdy s'inclina, ouvrit la boîte, et trouva ce quatrain composé par la marquise :

De l'habile et sage Sully
Il ne nous reste que l'image.
Aujourd'hui ce grand personnage
Va revivre dans Laverdy.

(Em. Campardon, *Mme de Pompadour et la cour de Louis XV, au milieu du XVIIIe siècle.*)

Les tabatières garnies de diamants étaient très à la mode sous Louis XV. Mme de Pompadour en avait de fort belles, dont elle

fit divers legs. CODICILLE. « A Mme du Roure, le portrait de ma fille, en boîte garnie de diamants. — A Mme de Château-Renaud, une boîte du portrait du Roi, garnie de diamants, qu'on devait me livrer ces jours-ci. — A Mme la Dsse de Choiseul, une boîte garnie de diamants. — A Mme la Dsse de Grammont, une boîte avec papillon de diamants. » (*Mémoires historiques et anecdotiques de la cour de France, pendant la faveur de Mme* de *Pompadour*. Paris, Bertrand, 1802.)

Piron offrit une tabatière à Fréron, dont il fut bien mal récompensé. « Le critique et le poëte étaient à table chez M. S... Piron tira de sa poche une jolie tabatière formée de deux morceaux de porcelaine de Saxe et montée en or. On fut curieux de la voir de près, et, de main en main, elle parvint à Fréron, qui la loua si fort, que Piron se crut obligé de lui dire qu'elle était bien à son service. Il ne fit point le sot, l'accepta très obligeamment et la serra, puis parla d'autre chose. Le procédé ne fut pas du goût de tous les convives. Melot, bibliothécaire des manuscrits, qui se trouvait placé à côté de Fréron, enleva la boîte de la poche du critique et, secondé de toute la ronde, força Piron de la reprendre. Mais au sortir de chez M. S..., dès que Piron se trouva seul aux Tuileries avec l'ami Fréron, il le supplia de si bonne grâce d'accepter la tabatière, que celui-ci la prit une seconde fois. Rentré chez lui, Piron raconta l'aventure à sa femme. Elle le savait plus attaché qu'il ne le voulait paraître à cette bagatelle, à cause de la main dont il la tenait ; elle court chez de Prault, alors le libraire de Fréron, et lui remet huit louis s'il veut négocier le rachat de la tabatière auprès du critique. Quand Prault put le rejoindre, trois ou quatre jours après, il le trouva en bel habit d'écarlate. Il était trop tard. Fréron avait vendu la tabatière au valet de chambre du duc de Valentinois, curieux des moindres bagatelles élégantes.

Le jour même où Fréron endossait le bel habit écarlate qu'avait payé la tabatière, il publiait un article contre *la Louisiade,* de son bienfaiteur. (*Œuvres inédites de Piron,* avec introduction et notes par Honoré Bonhomme, p. 195 et suiv.) Il faut avouer que Fréron méritait bien cette épigramme de Voltaire :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

Sous le règne de Louis XV, les priseurs commençaient à venir en foule au bureau de *la Civette.* Le débit placé à l'entrée du

Palais-Royal, presque en face de la maison qu'il occupe aujourd'hui, était tenu par une gentille marchande, nouvellement mariée, que protégeait la bienfaisante duchesse de Chartres, Louise de Bourbon-Conti. Cette charmante princesse, jeune, gaie, spirituelle, avait un cœur excellent. Voulant attirer au jeune ménage une clientèle nombreuse, elle fit arrêter plusieurs fois son équipage devant leur débit, et l'on entendit de sa bouche mignonne, cette exclamation enthousiaste : « Ce tabac est délicieux, c'est le meilleur dé tout Paris. » Il n'en fallut pas davantage pour établir la réputation du tabac de *la Civette.* Les gens du bel air n'en voulurent pas d'autre, et les amateurs y découvrirent un parfum qui leur avait échappé jusque-là. Chose curieuse, la vogue dure encore. La régie n'a qu'une sorte de tabac à priser, qu'elle délivre, par paquets uniformes, à tous les débits du territoire français; les priseurs ne l'ignorent pas, et cependant, ô magie de la Renommée, le tabac n'a pour eux tout son prix qu'après avoir passé par le bureau de *la Civette.*

En 1750, le fameux comte de Saint-Germain vint à la cour de France et s'y fit remarquer par son faste. Ses bijoux, ses tabatières, les boucles de ses souliers scintillaient de diamants du plus grand prix. Son érudition était vaste, sa conversation étrange. Il prétendait avoir vécu dans l'intimité de personnages disparus depuis des siècles et s'être entretenu avec Jésus-Christ. Provoquer l'étonnement, semblait être l'ojet de ses recherches.

Un soir, chez Mme de Pompadour, le comte tira de sa poche une tabatière qui fit l'admiration générale; elle présentait une agate sur le couvercle. M. de Saint-Germain pria la marquise de l'approcher du feu; un instant après, à la grande surprise des assistants, l'agate était remplacée par une jeune bergère gardant ses moutons. En chauffant de nouveau, la bergère disparut à son tour pour faire place à l'agate. (*Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*, VI, 318.)

Le duc de Richelieu portait dans des boîtes à secret, dont la mode faisait fureur, des portraits qu'il n'eût pu afficher au grand jour. Les financiers Pinon de la Grange-Batelière et Le Riche de la Popelinière se faisaient remarquer par le nombre et le luxe inouï de leurs tabatières. Quelques-unes des boîtes du duc de Choiseul étaient peintes par Louis van Blarembergue, le père, dont la plus petite gouache atteint aujourd'hui des prix fabuleux. Nous verrons au chapitre des *Tabatières historiques et politiques,* qu'au moment où le duc fut exilé à Chanteloup (1770), son portrait parut sur toutes les tabatières.

Le prince de Conti, Louis-François de Bourbon, mort en 1776,

a laissé huit cents tabatières. Le grand Frédéric, dit M. Feuillet de Conches, en avait plus de quinze cents, « manie de famille, car il en avait reçu plus de six cents en héritage. » (*Causeries d'un curieux*, II.) M. Louis Nicolardot prétend aussi que Frédéric II « avait une collection de quinze cents tabatières de prix. » (*Les Cours et les Salons au XVIII*e *siècle*, p. 60.) Ces deux assertions proviennent de la même source; elles sont tirées de l'ouvrage de Dieudonné Thiébault : *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric le Grand...* Paris, Buisson, 1805.) Voici ce qu'il dit en parlant de Frédéric : « Je ne lui ai connu qu'un seul objet de luxe, les tabatières : il en avait, dit-on, quinze cents, dont un grand nombre étaient fort belles. Du reste, il ne prenait que du tabac d'Espagne. » (I, 328.) Le docteur Johannis Scherr n'en cite que cent trente, chiffre déjà assez élevé. Frédéric, écrit-il, était un roi plus économe que ses prédécesseurs, « vivant en célibataire à Postdam ou à Sans-Souci, il ne dépensait pas plus de 220,000 thalers, dont 12,000 pour sa cuisine. Son faible le plus coûteux fut celui des tabatières; il en laissa cent trente à sa mort... Les housses de ses meubles étaient couvertes de grains de tabac. » (*La Société et les Mœurs allemandes*, traduction par Victor Tissot.)

Condorcet, dans ses *Mémoires*, raconte cette histoire sur Frédéric II, dans laquelle le héros prussien se montra plein d'esprit et de bonté. Il venait de voir, par une fenêtre, un de ses pages prendre une prise dans sa tabatière. « Cette tabatière est-elle de ton goût ? » lui dit-il. Le page tout honteux eut peine à répondre, mais dit enfin qu'il la trouvait belle. « Eh bien, prends-la, dit le Roi; elle est trop petite pour nous deux. » L'électeur de Bavière agit de même dans une circonstance à peu près analogue. Un officier français faisant sa cour à l'électeur, se permit de prendre familièrement du tabac dans la boîte du prince; celui-ci présenta aussitôt la tabatière à l'officier et lui en fit don. (Condorcet.)

Le comte de Brühl, premier ministre du roi de Saxe, devait être riche en belles tabatières, si l'on en juge d'après ses habitudes. *Ce fastueux étourdi*, « qui avait tant de perruques et si peu de tête, » disait le grand Frédéric, s'était fait faire trois cents vêtements complets, ayant chacun sa canne et sa tabatière. Chaque costume était en double pour avoir le change l'après-dînée. Tous les matins, le comte désignait à son valet de chambre, sur un registre catalogué, l'habillement du jour. (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*.)

Sous Louis XVI, le goût des tabatières poursuivit sa marche

ascendante. Mercier écrivait, en 1781, dans son *Tableau de Paris* : « ..... Apprenez encore, monsieur le Russe, que les tabatières ne s'appellent plus que boëtes, et il y a longtemps que vous devriez le savoir! On a des boëtes pour chaque saison. Celle d'hiver est plus lourde; celle d'été est légère. On a poussé cette recherche jusqu'à changer de boëtes tous les jours. C'est à ce trait caractéristique que l'on reconnaît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, quand on a trois cents tabatières et autant de bagues.» (T. I, p. 297.)

A la suite d'une représentation émouvante, Fleury, le charmant comédien qui devait succéder à Molé, reçut une tabatière ayant appartenu au grand Frédéric. La réputation de Fleury était faite à la Comédie-Française, mais on ne l'avait encore applaudi que dans des pièces connues, et il lui manquait un rôle à créer; « sa bonne chance enfin le lui donna. Ce fut dans la comédie des *Deux pages*, le rôle du roi de Prusse, Frédéric II. Ce roi venait à peine de mourir, et jusqu'aux derniers instants de son étonnante carrière, il avait attiré les regards de l'Europe. Quelle fortune pour Fleury! Un personnage contemporain, un type présent à tous les souvenirs, une physionomie illustre et singulière! Quelle chance qu'un tel rôle pour un comédien! Fleury s'occupa de mériter cette heureuse fortune. Il composa cette figure avec une suite d'études, de réflexions, de combinaisons extraordinaires, au bout desquelles il arriva à un résultat étonnant : il ressuscita le personnage, au point que ceux qui l'avaient connu, et son frère lui-même, le prince Henri, qui assistait à la représentation, crurent presque revoir Frédéric en personne. Cette création véritable fut le premier grand succès de Fleury. Dès sa première entrée, et puis à chaque scène, il fut applaudi, admiré, fêté; le prince Henri pleurait... Le lendemain, il pria l'auteur de la pièce (qui n'était ni Sauvigny, selon la version de Grimm, ni Faure, comme le prétend M. Étienne, ni Dezède, selon tout le monde et l'affiche; Dezède n'avait fait que la musique), il pria donc l'auteur véritable, qui était le baron Ernest de Manteufeld, d'offrir à Fleury une tabatière qui venait de Frédéric lui-même, ornée du portrait de ce roi et entourée de diamants. »

Napoléon offrait de jolies tabatières « à entourage de diamants,» tandis que les siennes étaient simples, « étroites, ovales, à charnières, en écaille noire, doublées en or, ornées de camées ou de médaillons antiques en or et en argent. Il avait eu des tabatières rondes; mais comme il fallait deux mains pour les

ouvrir, et que dans cette opération il laissait tomber tantôt sa boîte, tantôt le couvercle, il s'en était dégoûté. » (*Mémoires Constant, premier valet de chambre de l'Empereur*, II, 88.) Un peu plus loin, Constant ajoute : « L'Empereur ne portait jamais de bijoux; il n'avait dans ses poches ni bourse, ni argent, mais seulement son mouchoir, sa tabatière et sa bonbonnière. » Divers auteurs ont avancé que Napoléon mettait son tabac dans un gousset en cuir où ses doigts plongeaient fréquemment. C'est une erreur. Le fait est démenti par Constant. D'ailleurs, le grand homme était d'une propreté trop raffinée pour en agir ainsi.

Napoléon aimait à présider le conseil d'État, où chacun avait la plus grande liberté. Les discussions y étaient parfois très animées. « Lorsque l'Empereur voyait qu'une proposition qu'il avait soumise au conseil ne marchait pas bien, une sorte d'impatience se manifestait dans tous ses mouvements; il cherchait, par d'innocentes distractions, à détourner l'espèce de curiosité ou d'attention qui s'attachait à sa personne. Dès qu'il voyait un membre du conseil fixer ses regards sur lui, il lui faisait un signe comme pour dire : « Donnez-moi du tabac. » Celui-ci s'empressait de faire passer sa tabatière à l'Empereur, qui, après avoir aspiré une prise, jouait avec la tabatière, la faisait pirouetter dans ses mains ou semait çà et là le tabac qu'elle contenait. Dans sa préoccupation, au lieu de renvoyer ensuite la boîte à son propriétaire, il la mettait dans la poche de son habit. Une, deux et même trois tabatières disparaissaient de la sorte dans une seule séance, et ce n'était qu'après être sorti du conseil qu'il s'apercevait de sa distraction. On pense bien que les tabatières ne tardaient pas à aller retrouver leurs légitimes possesseurs; souvent même d'agréables métamorphoses s'opéraient en elles au sortir de la poche impériale. Les conseillers, pour ne pas perdre leurs tabatières de famille, convinrent de n'apporter que des tabatières en carton à 25 sous. Napoléon n'en continua pas moins de les prendre et de les transformer. (Duruy, *Histoire populaire de la France,* t. IV, p. 299.)

En 1813, tandis que l'Autriche, la Prusse et la Russie se coalisaient à Prague, pour nous enlever nos possessions au delà des Alpes et du Rhin, on prétendait que l'or jeté dans la balance eût pu nous rendre favorable la maison d'Autriche et détruire la coalition. C'était aussi l'opinion de Fouché. Napoléon lui montrait, pendant le congrès, une fort belle tabatière ornée de son portrait, enrichie de diamants, et qu'il destinait à M. de Metternich. « Savez-vous, dit l'Empereur, que c'est un cadeau de 30,000 francs? — Est-ce avec cela que vous croyez gagner

le ministre d'Autriche? interrompit Fouché. Ce n'est pas 30,000 francs, mais des millions qu'il faut donner. » L'Empereur répondit par un geste de mépris au cynisme de ce propos, qui s'adressait à l'homme auquel les moyens de corruption ont le plus répugné. » (Bon de Meneval, *Souvenirs historiques sur Napoléon,* p. 325.)

Louis XVIII toujours fut dans la société d'une affabilité charmante, mais sans laisser oublier à personne le respect auquel il avait droit. Un jour, avant d'être roi de France, alors qu'il portait le titre de Monsieur, « le Mis d'Avaray, maître de sa garde-robe, encouragé par la familiarité aimable avec laquelle ce prince l'avait toujours traité, crut pouvoir prendre du tabac dans la boîte du prince, qui ne l'en empêcha pas, mais qui jeta à terre le tabac qui restait. » (Condorcet, *Mémoires.*) Nous l'avons dit, le frère cadet de Louis XVI ne pouvait souffrir la moindre atteinte aux égards dus à son auguste personne. Cette susceptibilité provoqua de la part de M. de Corbière une très fine réponse. Sous la Restauration, un matin que le conseil était rassemblé en présence du Roi, M. de Corbière atteint ses lunettes et sa tabatière et les pose sur la table. « Voilà, dit Louis XVIII, M. de Corbière qui vide ses poches. — Votre Majesté, répliqua le ministre, aimerait-elle mieux que je les remplisse? »

Le roi avait parfois, avec Mme du Cayla, une façon toute particulière de savourer sa prise de tabac. La C^sse du Cayla, favorite de Louis XVIII, possédait, par son père, ancien avocat au Châtelet, des pièces importantes de la procédure du Mis de Favras. Pour plaire au roi, qui avait joué un triste rôle dans cette lugubre affaire, elle consentit à les brûler en sa présence. « Certains ont prétendu que la belle madame du Cayla n'était que la maîtresse platonique de Louis XVIII, et que les dernières privautés du petit-fils de Louis XV consistaient à aspirer une prise de tabac placée sur la gorge de la séduisante comtesse. » (Larousse, *Grand dictionnaire...*)

Une des plus riches collections de tabatières diplomatiques appartenait au cardinal Consalvi. Il en fit, à sa mort, un noble usage. Les circonstances qui amenèrent sa détermination méritent d'être rapportées. Ce prince de l'Église était en soirée chez la duchesse de Devonshire, à Rome; il allait se retirer, quand il fut interpellé par un Anglais, qui lui demanda comment il se faisait que tant de façades des églises de Rome étaient restées inachevées. Le cardinal, surpris de cette brusque attaque, répliqua : « Monsieur, parce que votre roi, Henri VIII, n'a pas eu la patience d'attendre le retour d'un courrier. » L'insurrection de

la réforme fut, en effet, très préjudiciable aux arts, en ce qu'elle ne permit pas à la cour de Rome de continuer ses magnifiques embellissements. Dès le lendemain de la fête donnée par la duchesse de Devonshire, le cardinal Consalvi, songeant aux réflexions de l'Anglais, légua ses tabatières diplomatiques pour l'achèvement de plusieurs façades d'églises de Rome et l'élévation du tombeau de son bienfaiteur, le pape Pie VII. La plus riche de ces tabatières était celle du Concordat de 1801; elle valait 30,000 francs. (Valery, *Curiosités et anecdotes italiennes.* Paris, Amyot, 1842, p. 321.)

LES RAPES A TABAC ou GRIVOISES.


Grivoise, en cuivre fondu.
Collection A. M.-S.

Au XVIIe siècle, le tabac en poudre ne se trouvait guère dans le commerce, et les priseurs devaient eux-mêmes râper leur tabac chaque fois qu'ils voulaient prendre une prise. On fit alors toutes sortes de râpes en bois ou en ivoire sculpté; en émail de Limoges, signées du monogramme d'un Laudin ou d'un Nouailhier; en faïence de Rouen, à décor bleu en réserve ou polychrôme; en marqueterie de bois des îles et d'ivoire; en fer gravé, avec la couronne royale et le soleil du grand Roi; parfois en fer damasquiné ou simplement en cuivre fondu. Toutes ces pièces sont dignes d'intérêt, et beaucoup d'entre elles pénètrent dans les collections par leur seul mérite artistique. La décoration des sujets offre beaucoup de variété; elle dépendait de la fantaisie des artistes ou du fabricant; mais, en général, suivant notre remarque, les plus belles râpes sont ornées de chiffres, d'armoiries, de scènes galantes ou de sujets tirés de la Fable amoureuse; elles convenaient à l'aristocratie; d'autres, pour les gens d'église, présentent des motifs religieux; d'autres enfin, à l'usage du peuple et de la petite bourgeoisie, figurent des scènes populaires, des gaillardises au gros sel gaulois, et jusqu'à des personnages accroupis, dans des positions trop naturelles. Le côté opposé à la partie ornementée est garni d'une râpe percée de petits trous, sur laquelle on frottait la carotte de tabac; la poudre tombait au-dessous, alors le priseur la faisait glisser sur sa main gauche, entre le pouce et l'index, puis il aspirait savoureusement sa prise et pouvait dire comme Sganarelle :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin; il n'est rien qui l'égale.

On a donné aux râpes à tabac le nom de *grivoises*. Ménage, Furetière, Richelet et Trévoux en donnent tous quatre la même explication. *Grivois* était synonyme de soldat, maraudeur, gai compagnon. Ménage, qui se sert encore du mot tabaquière, s'exprime ainsi : « *Grivoise*, sorte de tabaquière faite en manière de râpe pour réduire en poudre le tabac qui est en rouleau : ainsi appelé parce que les grivois, c'est-à-dire les soldats, s'en servent. Ces sortes de tabaquières nous sont venues de Strasbourg à la fin de la campagne de l'année dernière, 1690. » Richelet seul emploie le verbe *grivoiser* : « Râper du tabac sur la grivoise. »

La spirituelle comédie *Des mots à la mode*, que fit jouer Boursault en 1694, nous donne un exemple du mot grivois, comme synonyme de soldat ; nous y voyons aussi l'emploi répété du mot « joli », adopté par les gens du bel air.

Nanette, faisant l'éloge des militaires, s'écrie, scène XI :

Si l'on en croit le bruit que fait la Renommée,
De jolis officiers ornent bien une armée.

M. Du Ras.

Quand ils ont à leur tête un joli général,
Il n'est pour les *grivois* point de plaisir égal.

Le nom de grivoise n'est pas contestable, et son origine nous paraît suffisamment démontrée ; nous pensons, toutefois, que l'usage de la râpe à tabac est bien antérieur à 1690.

L'auteur du *Tabac vengé* (*Physiologie du tabac, de la pipe et de la tabatière*. Paris, 1845) raconte que Louis XIII râpait son tabac sur une râpe d'ivoire ; mais son affirmation est sans valeur, n'étant appuyée sur aucun document. La mode des râpes à tabac s'est répandue dans toutes les classes et a duré longtemps. Dans *Gil Blas*, étude si vraie des mœurs de son temps, Le Sage met une râpe aux mains de don Mathias de Silva : « Renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avait une jambe étendue, il se balançait en râpant du tabac. » Au milieu du règne de Louis XV, malgré la profusion des tabatières, bien des priseurs se servaient encore de la râpe.

Dans le charmant opéra comique de Sedaine, *le Diable à quatre*, joué pour la première fois sur le théâtre de la Foire-Saint-Laurent, le 19 août 1756, Margot s'écrie, scène XI : « Si je prenais du tabac, à présent que je suis seule ? » Puis, râpant et prenant du tabac, elle chante :

Je n'aimais pas le tabac beaucoup,
J'en prenais peu, souvent point du tout.
Mon mari me défend cela;
Depuis ce moment-là.
Je le trouve piquant;
Quand
J'en peux prendre à l'écart,
Car
Tout plaisir a son prix,
Pris
En dépit des maris.

A l'église, les priseurs troublaient l'office divin par le bruit de leurs râpes, et l'on vit les prêtres tonner du haut de la chaire contre ce scandale. Malgré la mode, dont l'action, d'ailleurs, est peu sensible loin des grands centres, la râpe à tabac persista longtemps, et ne fut complètement abandonnée que vers le commencement du XIXe siècle.

LES BOITES DES ORFÈVRES.

Les boîtes des orfèvres sont les tabatières de luxe et boîtes diverses, en or, en argent, en vermeil, exécutées par les orfèvres et les bijoutiers, et ornées de délicates ciselures, de miniatures, d'émaux, de pierres précieuses, etc. Ce travail s'est élevé, en France, à la hauteur de l'art. Les boîtes de ces négociants artistes étaient de délicieux bijoux ; elles fermaient *à miracle,* comme on disait jadis, c'est-à-dire avec une précision rigoureuse et douce. La richesse et l'incontestable mérite artistique de ces témoins séduisants d'une époque déjà lointaine les ont classés dans les collections, parmi les objets de haute curiosité. Citons de suite quelques maîtres fameux et nommons Aubert, Auguste, Drais, Ducrollay, Gaillard, George, Germain, Herbault, Jacqmin, Aug. Laterre, Maillard, Mathis de Beaulieu, Mesnier, Quizille, Rondé, Roucel, Tiron de Nanteuil, Vachette, tous fournisseurs du Roi. En dehors des poinçons réglementaires, ces fabricants émérites signaient parfois leurs œuvres comme un peintre signe ses tableaux, et leur nom, gravé sur la gorge des tabatières, ajoute à la rareté de la pièce une valeur nouvelle. Nous joignons à cette série diverses boîtes qui tiennent à la fois du bijoutier et du tabletier, parce que l'or et l'argent œuvré y tiennent une place importante.

Pendant le premier tiers du XVIIIe siècle, les compositions de Jean Bérain ont exercé une grande influence sur tous les arts décoratifs et notamment sur l'orfèvrerie. On connaît ces dessins fantaisistes, composés de dispositions architecturales, de colonnes, de portiques et de baldaquins accompagnés de grotesques; on y trouve des médaillons d'hommes et de femmes, parfois des personnages en pied, en costume indien, des singes, des oiseaux, des entrelacs, des rinceaux, offrant toujours un ensemble correct au milieu de motifs entassés parfois à profusion. Jal mentionne trois artistes du nom de Bérain : Jean I Bérain (1638? + 1711), dessinateur de la Chambre et du Cabinet du Roi en 1674, et logé au Louvre trois ans plus tard; Jean II Bérain (1674? + 1726), habile dessinateur, héritier du titre et du talent de son père; tous deux eurent aussi la charge de « dessinateur des jardins »; Claude Bérain, frère de Jean I, « graveur du Roy », en 1704. On a de lui de jolis modèles de tabatières.

Les Bérain firent école; s'inspirant de leurs inventions, de bons dessinateurs, tels que Pierre Bourdon en 1703 et J. Roberday en 1710, publièrent des *Essais de tabatières à l'usage des graveurs et ciseleurs*. Ces ouvrages, et bien d'autres, furent suivis d'un recueil de Du Vivier : *Manière et façon dont les tabatières sont faites en* 1719 *et* 1720. « Il s'en est fait, dit l'auteur, un plus grand nombre pendant ces deux années que depuis qu'on a commencé à en porter. » Tous ces dessins de boîtes et tabatières, ovales, contournées ou rectangulaires, présentent le même système ornemental; elles ont été exécutées en or ciselé, en argent ou bien en incrustations d'or sur fond d'écaille blonde, et d'argent sur écaille noire.

Sur la fin de la Régence, Devair fabriquait de ces jolies boîtes décorées d'ornements et de sujets en *piqué*, en *coulé*, en *incrusté* et en *brodé* d'or. L'*Encyclopédie* nous donne l'explication de ces divers procédés.

« *Le Piqué.* Pour piquer un bijou, il faut avant tout en former le dessin. Le dessin fait, il faut le calquer le plus ordinairement sur une plaque d'écaille. On fait ensuite un trou à la main avec l'un des perçoirs, on remplit aussitôt ce trou de la pointe du fil d'or ou d'argent, que l'on coupe plus où moins saillant, selon les saillies que l'on veut donner aux objets de son dessin. Le trou, échauffé par la pointe qui le fait, s'agrandit et, après avoir reçu le fil, se resserre sur lui et le tient serré à ne pouvoir s'échapper. C'est à l'industrie du piqueur de faire rendre les effets qu'il doit attendre de son dessin.

« *Le Coulé* se fait en incrustant le fil dans une rainure pratiquée exprès dans l'écaille. Cette rainure s'ouvre en s'échauffant par le travail du burin et se resserre sur le fil d'or ou d'argent que l'on insère dedans.

« L'*Incrusté* se fait par plaques de différentes formes suivant le dessin que l'on place dans le fond d'un moule semblable à ceux des tabatières. Ces plaques d'or ou d'argent s'incrustent d'elles-mêmes, par une pression violente, dans l'épaisseur de l'écaille chauffée et disposée à les recevoir.

« Le *Brodé* n'est autre chose qu'un composé de piqué, de coulé et d'incrusté réunis et disposés avec art, suivant le génie de l'artiste. »

Comme synonyme d'incrusté et même de brodé, l'usage a consacré le mot *posé*. Les plus belles boîtes décorées en brodé d'or dans le style Bérain datent de la fin de la Régence jusque vers 1735. Selon leur richesse, elles se vendaient soit chez les orfèvres, soit chez les tabletiers.

En 1723, J. Bourguet, maître orfèvre, à Paris, donnait aussi des modèles d'incrustations et de bas-reliefs pour tabatières et ouvrages d'orfèvrerie. Des dessins de nielles tirés d'Allemagne et d'Italie, présentaient de gracieux motifs empruntés aux arabesques des instruments de guerre et de table.

Sous la Régence, les boîtes allemandes en nacre ou en burgau, incrustées de jaspes, d'agates et autres pierres dures, étaient très recherchées; ces boîtes, où le métal figurait à peine (or, argent ou vermeil), se fabriquaient à Dresde. Une tabatière adjugée à la vente Jacquinot-Godard, en 1859, au prix de 580 fr. donnera une idée des boîtes exécutées à Dresde, à l'époque où le genre chinois était en faveur. C'est une boîte contournée de style Louis XV, en or bruni, à filets et pilastres, ornée de deux plaques en agate à sujets dans le goût chinois, laqués d'or. Mentionnons une boîte signée *Taddel à Dresde, anno 1769*. Elle est ovale, en mosaïque sur or, et offre dans toutes ses parties des sujets champêtres, avec figures et animaux, en jaspe et agate de diverses nuances. La gorge est décorée de fleurs et de rubans. Cette belle pièce a été adjugée 1,550 fr. à la vente Allègre, en 1872.

Hoffmann exécutait de jolies tabatières en pierres dures, à la manière des ouvrages de Taddel. En voici un spécimen décrit dans le Catalogue de la vente Morand (1773) : « Une boîte carrée de belle agate d'Allemagne, montée en or, travaillé à jour, elle est ornée d'insectes composés d'agate, de sardoine-onyx, cornaline, jaspe. Cette pièce très curieuse est faite par Hoffmann. » Du temps de Louis XVI, Dresde continuait son genre de mosaïques en pierres dures montées en or. Neuber s'y fit une grande réputation. Vers 1740, Ravechet se distinguait à Paris dans l'exécution de ces sortes de tabatières.

Le goût des ouvrages d'or, enrichis d'émaux, se développa peu à peu. En 1736, Joaguet livrait à ses nobles clients des tabatières formées de plaques d'agate-onyx, de cornaline et autres pierres dures montées en or avec un goût exquis. Les encadrements, émaillés sur relief, offrent des fleurettes (roses, anémones, œillets, tulipes) rendues au naturel, les tiges et les feuilles y brillent d'un vert éclatant. Ces boîtes eurent un succès de longue durée; beaucoup d'orfèvres en fabriquèrent, mais le nom de Joaguet est resté pour désigner ce genre de travail.

Les boîtes à cage, c'est-à-dire ayant la forme rectangulaire d'une cage, servent à encadrer les cailloux, les magellans, les agates orientales, les pierres précieuses de toutes sortes, les sujets gravés et ciselés sur nacre, sur argent, sur or, les émaux, les miniatures, etc.

Vers le milieu du règne de Louis XV, les orfèvres-bijoutiers, par l'emploi des ors de couleur et l'application des couleurs d'émail, sont arrivés à produire des tabatières admirables qui sont à la fois de splendides bijoux et des merveilles artistiques. « Nous avons vu, dit l'*Encyclopédie*, deux orfèvres-bijoutiers, les sieurs Hamelin et Maillé, en 1754, commencer à peindre en émail sur des bijoux d'or, et porter, depuis, cet art à un point de perfection si élevé que plusieurs de leurs ouvrages tiennent aujourd'hui une place distinguée dans les cabinets de tableaux les plus précieux. Nous avons de même la satisfaction d'avoir vu le bijoutier du Roi, M. Drais, composer et faire exécuter sous ses yeux des ouvrages d'un mérite très particulier. »

Parmi les peintres émailleurs distingués, qui ont décoré des tabatières, nous pouvons citer Aubert; Bourgoing (Fables); Le Bel (Fable amoureuse, grisaille); Le Sueur, (Bergerades, chasses); de Mailly (Fable amoureuse en grisaille).

Jean Moynat, reçu maître le 5 octobre 1745, a fait de jolies boîtes décorées d'émaux peints et translucides. Un spécimen, daté de 1754, présente des roses, des narcisses, des juliennes, des œillets, des anémones, des tulipes, des jonquilles, peintes dans leur couleur naturelle, se détachant sur des fonds nuancés de tons bruns et bleu clair.

Jean George, reçu maître en 1752, fit paraître des tabatières désignées sous le nom de *Georgettes*. « Ces pièces, observe M. Paul Mantz, sont si rares ou si peu connues aujourd'hui, qu'il serait difficile de les décrire avec certitude; toutefois, en 1862, à l'exposition de Kensington, on put voir une *Georgette* ovale décorée en or de diverses couleurs. » La collection Lenoir, au Louvre, possède une magnifique tabatière d'or, ovale, ciselée, décorée d'émaux translucides. La construction de la boîte rappelle la disposition de quelques salières du XVIIIe siècle : quatre termes ciselés en bas-reliefs sont placés comme des cariatides; les fonds sont décorés de canaux reliés de deux en deux par des rosaces. La gorge intérieure porte le nom de l'orfèvre : *George à Paris*, et les poinçons indiquent l'année 1762. Ne serait-ce pas là le type des Georgettes?

Pierre-Jean Bellangé fut admis à la maîtrise en 1754. Nous citerons de cet orfèvre une tabatière d'or, dont le poinçon désigne l'année 1762. Les parois sont revêtus d'émail jaune translucide et les encadrements, simulant une monture à cage, sont d'or et ciselés.

Mathieu Coiny, fils de maître, reçu le 15 septembre 1755, était garde de l'orfèvrerie en 1771. Il a fait des tabatières d'or, ciselées, décorées d'émaux translucides.

Garand florissait à Paris vers 1760. Il a signé : *Garand à Paris*, une boîte d'or enrichie d'émaux translucides. L'émail peint du couvercle représente Coriolan, ayant à ses pieds sa famille suppliante.

Auguste Laterre, orfèvre du Roi, exerçait en 1760. Le poinçon de ce maître est marqué sur une tabatière adjugée 3,800 francs à la vente Double, en 1881. Cette boîte oblongue, à pans coupés, en laque rouge, est ornée de cinq médaillons en or ciselé, représentant des jeux d'Amours. Des festons de lauriers encadrent ces médaillons.

Louis-François-Auguste Taunay obtint la maîtrise le 7 mars 1761. Ses tabatières d'or, ciselées, revêtues d'émaux translucides, donnent une très favorable idée de son talent.

Joseph-Étienne Blerzy fut reçu maître le 12 mars 1768. Ses tabatières en or de couleur, émaillées, enrichies de perles fines ou d'opales, présentent des ciselures couvertes d'émaux translucides bleu de roi, vert, rose tendre ou violet pâle.

Jean-François Mathis de Beaulieu, élève et successeur de George, arrivé à la maîtrise le 13 juillet 1768, continua les belles traditions de son prédécesseur.

Pierre-Jean Lenfant eut son brevet le 5 septembre 1772. Une tabatière d'or de couleur, marquée de son poinçon, correspondant à la date de 1776, est ornée sur les bordures de rubans enroulés. La ciselure du couvercle, dans un cartouche ovale en hauteur, offre les attributs de l'Amour.

Barthélemy Pillieu, devenu maître le 16 juillet 1774, a signé de son poinçon de belles tabatières ciselées, d'or de couleur.

Le Bastier exerçait sous Louis XVI. A la Vente Fould, en 1869, une tabatière, signée sur la gorge : *Le Bastier à Paris*, a été adjugée 760 fr. ; c'est une boîte ovale, en or de couleur, à rosaces, avec tores de lauriers et ornements ciselés en relief.

Denangis a signé une tabatière adjugée en 1872, à la Vente Allègre, 7,200 fr. et dont voici la description : Boîte ovale, en or ciselé, de style Louis XVI. Fond émaillé vert olive, avec entourage d'entrelacs vert émeraude et perles blanches. Le dessus est enrichi du chiffre de Marie-Antoinette, avec guirlandes de fleurs formées de petites roses de Hollande. On lit sur la gorge : *Denangis*.

Barbe, florissait à Paris en 1784. Il a mis son nom en toutes lettres, *Barbe*, sur des tabatières d'or de couleur, richement ciselées, de médaillons, de rubans et de guirlandes de fleurs.

Pour compléter cet aperçu, examinons les comptes des Menus-Plaisirs aux Archives Nationales et passons en revue, par ordre de date, les plus intéressantes fournitures des orfèvres-bijoutiers.

5 *septembre* 1725. *Corbeille de la Reine.* Gouers est le plus important fournisseur; le mémoire de ses tabatières, montres, étuis, flacons et bijoux divers, s'élève à 69,110 liv. — Legras reçoit 12,147 liv. — Besnier « orphèvre », pour anneaux d'or 70 liv. — *Martin*, vernisseur, 600 liv.

1745. *Corbeille de la Dauphine Marie-Thérèse-Antoinette, infante d'Espagne.* Hébert en livre la majeure partie ainsi que les tabatières suivantes: une boîte de burgau, à fond d'or. 1,584 liv. — Une autre à coquille; six boîtes d'or, émaillées. 4,848 liv. — Une boîte de nacre de perle. 720 liv. — Boîtes prises à divers marchands dont les noms ne sont pas indiqués. Deux boîtes d'or, ciselées, 1,344 liv. — Trois boîtes d'or, tournées, émaillées en bleu. 3,990 liv. — Une boîte de laque en forme de bahut. 1,500 liv. — Une boîte d'or, émaillée d'un chien et d'un faisan. 1,900 liv.; une autre d'or et nacre, émaillée de grappes de raisin. 1,800 liv.; une boîte de nacre en jardins chinois. 1,400 liv.; une boîte de caillou d'Égypte. 600 liv.; une boîte de burgau en « arlequine ». 600 liv.

1747. *Corbeille de la seconde Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, fille d'Auguste, roi de Pologne.* La fourniture d'Hébert s'élève à 12,467 liv., nous y remarquons : Une boîte d'or enrichie d'une branche d'aubépine à feuilles émaillées et fleurs de brillants. 2,520 liv.; d'autres émaillées d'épis de blé. 1,248 liv.; d'épis de blé de Turquie. 1,512 liv.; de pensées. 1,008 liv.; de cerises. 1.720 liv. — Une boîte de laque ancien, garnie d'or. 600 liv. — Livré par Lafrenaye, une boîte d'or, émaillée. 1,800 liv.; deux autres de laque. 1,900 liv. — Une autre, d'or et caillou d'Égypte, à deux tabacs. 552 liv. — Livré par Girost, une boîte d'or doublée fond de burgau et cornaline. 1,080 liv.; une autre colorée, avec des fleurs d'or. 720 liv. — Livré par Foyolle, une boîte piquée d'or. 720 liv. — Une autre d'or, gravée. 790 liv. — Une autre, émaillée. 1,080 liv. — Devos, « orphèvre », pour deux boîtes d'or. 1,924 liv. — Debèche, « marchand », pour une tabatière chinoise émaillée. 2,200 liv. — L'Evêque, pour deux boîtes d'or. 2,400 liv.

1747 (?) Livré par Herbault, à Mesdames, filles de Louis XV, savoir, Mme Première : Une tabatière d'or, carrée, émaillée d'oiseaux et de fruits des Indes, en relief. 2,400 liv. — Une autre, émaillée de deux bouquets de fleurs en relief, sur un fond d'or poli. 2,000 liv. Deux tabatières d'or, émaillées de relief, avec cornalines et autres pierres figurant des fleurs et des fruits. 4,000 liv. Une tabatière d'or de relief, représentant, dessus, le Paon et la Pie et, dessous, le Repas de la Cigogne et du Renard. 1,800 liv.; une autre figurant, dessus, le Tigre et le Renard et, dessous, le

Chien qui perd sa proie ; avec différents oiseaux. 2,600 liv. — Mme Adélaïde : Deux tabatières d'or émaillées de fleurs, avec cornalines. 4,200 liv. ; une autre émaillée d'un melon et de différentes fleurs et instruments de jardinage. 1,500 liv. ; une autre « émaillée en pesches ». 2,100 liv. ; une autre, aussi d'or, carrée, montée en cage, émaillée de fleurs de relief, sur un fond vert, avec les Amusements du Pont-Neuf, en or mat. 2,400 liv. Une boîte de chasse, à deux tabacs, à gorge d'or, guillochée, vernie par *Martin*. 312 liv. — (*Arch. nat.* O[1]2985.)

1749. Quel évènement se passe-t-il donc à la cour de France, en 1749 ? On y a rarement fait pareille distribution de bijoux à tant de personnes de qualité, et, par une bizarrerie que nous ne retrouverons plus, les hommes sont à peu près exclus de ces libéralités. Hébert réclame à lui seul 58,019 liv. pour 38 tabatières d'or. Elles sont enrichies de roses et de rubis, émaillées d'œillets, d'anémones, de jacinthes, de tulipes, d'oiseaux, etc., avec des cartouches d'émaux peints en camaïeu. Le mémoire comprend «une tabatière d'écaille piquée de *Devert*, pour femme, à cage, doublée d'or, émaillée de vert. 1,200 liv. » Livré par Allain : Une boîte pour homme, à cage, gravée à plaques fond d'or avec bouquets en fleurs de Magellan et fruits de vermeil. 1,540 liv. — Une boîte d'or, pleine, émaillée à figures chinoises. 1,500 liv. — Fourniture de Valayer, bijoutier aux Gobelins : Une boîte incrustée à fond d'or, représentant la Paix. 2,600 liv. — Une boîte d'or, émaillée, à deux tabacs. 1,320 liv. — Une autre, incrustée, à fond de Burgau. 1,080 liv. — Citons les destinataires de ces riches bijoux. C'est d'abord la Reine Marie Leczinska, puis Madame Infante, la Dauphine, Madame Adélaïde, Madame Victoire, Madame Louise, Madame Sophie, le Dauphin. Les dames de la cour sont Mmes de Beauvilliers, de Belzunce, de Boufflers, les Dsses de Brancas, de Brissac, de Richelieu, Mmes de Castres, de Civrac, de Charleval, de Duras, d'Estrades, de Gouy, de l'Hôpital, de Ledde, de Maillebois, de la Rivière, de Rouillé, etc.

14 *mars* 1750. Livré, par Allain, une boîte d'or, pour homme, émaillée à fleurs de jacinthes chinoises. 1,600 liv.

1751. Livré, par Lebrun, une boîte d'or, émaillée, offrant les quatre Saisons en jeux d'enfants, pour Mme Louise. 2,600 liv. — Une autre, à sujet de Teniers, pour la même. 2,200 liv. — Une autre, à deux tabacs, émaillées de fleurs, avec portrait. 2,300 liv. — De chez Ducrollay, bijoutier, place Dauphine, une boîte d'or, émaillée par *Aubert*, à fleurs de relief, fond mat à mosaïque et bordure d'or polie. 2,184 liv. — Une autre, à fleurs émaillées de relief. 2,184 liv. — De chez Ravechet, une boîte pour Mgr.

560 liv. — Une boîte d'or, émaillée en relief. 1,680 liv. — Pour le Roi, une boîte d'or émaillée, ornée de figures. 1,700 liv.; une autre, avec un dessin d'architecture. 1,600 liv.

1753. Nous remarquons sur la facture de LA HOGUETTE : une boîte d'or, émaillée à fleurs peintes par *Aubert*, pour l'abbé de Lascarie. 1,272 liv. — Trois autres pour la M^ale^ de Maillebois, le M^al^ de Grammont et le Mis Duchastel. — Une boîte d'or émaillée, pour l'abbé de Caulaincourt. 1,440 liv. Ces diverses tabatières sont au portrait de Madame Infante, et distribuées par elle-même. — Une boîte d'or, gravée et ciselée, avec le portrait du Roi, « pour M. Jéliotte ». 1,200 liv.

1755. GEORGE, orfèvre-bijoutier. Pour une « tabatière d'or, émaillée à fond de tableau. » 2,200 liv.

1756. SAGERET. Une grande boîte pour homme, carrée, émaillée à fleurs, peinte en tableau dans des cartels. 2,400 liv. — BALMONT. Diverses tabatières, dont une émaillée à tableau. 5,489 liv. — DE LA FRENAYE. Une boîte émaillée pour homme, à rose et jacinthe. 1,800 liv.

1757. SAGERET. Une grande boîte, émaillée, à sujets de figures, peinte en tableau. 2,400 liv. — Une boîte « pour femme, émaillée à fleurs, peinte en tableau. » 1,800 liv.

1758. HERBAULT. Une grande boîte d'or, de forme carrée, à motifs d'architecture en or de couleur. 3,300 liv. — SPROTE. Boîte de dame, émaillée, fond de tableaux et miniatures de Teniers. 1,800 liv.

1760. ÉLÉONORE DE LA FRENAYE, marchand bijoutier, au Palais-Royal, *A la Croix-d'Or*. Deux tabatières, dont une d'or, ovale et guillochée, 1,208 liv. — SAGERET. Deux boîtes d'or, à fleurs, en or de couleur, « qui ont été données au sieur Potensa et à la dame Mingoty ».

1762. GARAND, marchand orfèvre, Pont-N.-D. Sa fourniture est de 15,514 liv. Une grande boîte d'or ovale, « qui était pour Mme Christine », avec cinq médaillons en or gris ciselés, représentant les quatre Saisons et un autre sujet en dessous. Dessus, le portrait du Dauphin, entouré de 31 brillants. 1,650 liv. — Une boîte carrée de laque, gravée à la grecque et doublée d'or, avec un cercle de 36 brillants. 1,080 liv. — Une autre de vernis noir, garnie à la grecque, très ornée et doublée d'or, avec les portraits du Roi et du Dauphin, soutenus par des guirlandes enrichies de 70 brillants. 1,200 liv. — Une boîte ronde de vernis noir, garnie à la grecque, avec des guirlandes et doublée d'or; dessus, le portrait du Dauphin, entouré de 31 brillants. 1,080 liv. A tous les prix marqués jusqu'ici, il faut ajouter celui du por-

trait qui, en général, est réglé à 240 liv. Le portrait en émail se paie le double. 480 liv. — Cette même année, Garand présente un nouveau mémoire, soldé à 12,714 liv., pour huit tabatières, dont voici la plus belle : une boîte carrée, avec les portraits dessus et dessous de Mesdames Adélaïde, Victoire, Sophie et Louise. Sur les bâtes, ceux du duc de Berry, du comte de Provence, du comte d'Artois et de Madame, le tout en émail, monté en cage et doublé d'or; toutes les bordures des portraits composées de 2,000 brillants, pesant 33 karats. Pour la façon, l'or et les portraits. 6,800 liv. Le prix des diamants est en sus.

1763. SAGERET. Une boîte ovale, avec portraits dessus et dessous, et entourage de cristal de roche, pour le duc de Fronsac. 720 liv.— Une autre, en cage, avec portrait du Roi à l'intérieur, pour Mlle Clairon. 340 liv. — Une boîte ronde, doublée d'or, à deux portraits (dessus et dessous), entourée de cercles d'or et de cristaux de roche. 620 liv. — Une grande boîte ovale, avec des médaillons à sujets de figures représentant les Arts, et sur laquelle on a mis le portrait du Roi, entouré d'un ovale à l'antique, orné de fleurs en or de couleur. 1,700 liv. — Une autre, en or de couleur, avec le portrait du Roi émaillé et son chiffre en dessous. 1,600 liv. — Une grande boîte ovale à fleurs, en or de couleur, dans le goût *à la grecque,* avec le portrait de Madame, entouré de diamants. 1,250 liv. (*Arch. nat.*, O¹ 3006 et O¹ 3007.)

1764. ROUCEL, orfèvre du Roi, quai de l'Horloge. Une boîte d'homme, ovale, en cage, doublée d'or, avec plaques à miniatures sous cristaux de roche. 1,000 liv. — GARAND. Une grande boîte ronde, d'écaille rouge, garnie à la grecque, les galons en bâtons, rompue, repercée à jour et doublée d'or. 650 liv. — SAGERET. Une grande boîte en laque rouge, doublée et garnie d'or à la grecque, avec un portrait du Dauphin, entouré d'un cercle riche. 900 liv. — Une grande boîte d'or à sujets de figures, très riche, ornée d'un portrait du Roi, en émail. 1,800 liv. — (O¹ 3011.)

1765. SAGERET. Une grande tabatière gravée à sujets, en or de couleur. 1,500 liv. Une boîte d'or, à jeux d'enfants et bordure émaillée. 1,200 liv. — Une autre, ovale, émaillée, à sujets peints, avec le portrait du Dauphin, à l'intérieur. 1,200 liv. — Une boîte ovale à sujets de figures dans des médaillons à l'antique. 1,500 liv. — Une grande boîte, ovale, émaillée, avec des guirlandes et bordure en relief, surmontée d'un portrait en émail du Roi. 2,400 liv. — (*Arch. nat.,* O¹ 3013.)

1766. TIRON DE NANTEUIL, orfèvre-bijoutier du Roi, place Dau-

phine. Grande tabatière ovale, à cage, en or ciselé avec huit miniatures de Baudouin et le chiffre du Roi, sertie de 1,280 roses et brillants. 16,742 liv. (sans les miniatures). — SAGERET. Une grande boîte ovale, à trophée, avec portrait. 1,320 liv. — Une autre, en baignoire, à sujets de figures en or de couleur. 1,000 liv. — Une boîte de chasse, carrée, à pans et trophées d'or de couleur. 950 liv.

1767. SAGERET. Une grande boîte carrée, montée en cage, à pans, doublée d'or et de plaques d'ivoire, enrichie de bas-reliefs en or ciselé à sujets de figures, avec un portrait de feu Mgr le Dauphin sur le couvercle. 1,300 liv. — Une grande boîte pour homme, émaillée en bleu avec médaillon en émail, à sujet de figures sur le couvercle. 1,500 liv. — Une très grande boîte carrée, émaillée en plein, à sujets de figures, peinte en tableau, avec le portrait du Roi. 2,600 liv. — Pour avoir remis des fonds d'or, émaillés en vert à la boîte de M. le V[te] de Choiseuil. 600 liv. — (*Arch. nat.*, O[1]3016 et O[1] 3018).

1768. ROUCEL. Une boîte carrée à huit pans, ciselée, doublée d'or, bordures à feuillages et plaques d'or émaillées en vert transparent sur guilloché : portraits du Roi et du Dauphin entourés de diamants. 1,706 liv. — SAGERET. Grande boîte carrée à pans, émaillée à fond vert, bordure en cailloux avec le portrait du Dauphin en dessus et celui des princes à l'intérieur. 1,600 liv.

1770. *Corbeille de la Dauphine Marie-Antoinette.* GAILLARD. Une boîte d'or de Paris, ovale à trophées et canaux d'acier, avec médaillons dessus et dessous et trophée d'or en bas-relief, pour l'évêque de Limoges. 1.700 liv. — Une boîte à tableau peint en miniature, avec cristaux de roche, montée à cage, en or de couleur. 1,272 liv. — Une boîte à huit pans, en or de couleur, à fond d'émail bleu et médaillons en bas-relief, pour la V[sse] de Choiseul, 1.400 liv. — Une autre, carrée, à bandes d'or, émaillée, peinte à guirlandes de fleurs, pour l'évêque de Chartres. 1.600 liv. — Une boîte à huit pans avec trophées et diamants de divers couleurs, pour la D[sse] de Villars. 2,600 liv. — Une autre, carrée à huit pans, à fond d'émail bleu transparent et tableau d'émail, pour la D[sse] de Pecquigny. 1,400 liv. — Gaillard fournit aussi la boîte réservée à la Dauphine et nous donne le détail des prix de ce riche bijou. La boîte, en or, à huit pans et à fond d'émail bleu turquoise, et garnie de diamants estimés seuls, 15,855 liv. ; les 160 roses du chiffre et les 28 de la guirlande. 714 liv. ; l'or. 598 liv. ; la façon. 1,500 liv. ; la gravure avec l'émail. 1,000 liv. ; la façon de la monture des diamants. 1,843 liv. ; l'étui.

36 liv. Le tout est réglé à 20,746 liv. — DRAIS, bijoutier, place Dauphine, réclame 6,000 liv. pour deux tabatières d'un beau travail. La première est d'or, à huit pans, les cartels du milieu en bas relief à figures, d'après Boucher la bordure à feuilles d'achanthe, avec rosettes et guirlandes détachées sur un fond d'émail bleu. La seconde boîte est aussi à huit pans, les milieux ciselés d'après l'antique par *Debèche;* les panneaux en magellan, les bordures à feuille de lierre, la monture à guirlande et les cartouches de la bâte à figure. Ce dernier bijou est pour le C[te] de S[t]-Florentin. Drais, sur son mémoire, fait remarquer au duc d'Aumont combien ces pièces sont soignées ; elles n'en sont pas moins réduites à 2,400 liv. chacune. — DE FRANLIEU. Une boîte ovale d'or, avec médaillons dessus et dessous, en camaïeu, entourés de petits sujets représentant des poissons et des vases. 1,500 liv. — ROUCEL. Une boîte de laque noire, montée à cage à pans coupés. 1,300 liv.— SAGERET livre diverses boîtes de chasse, à trophées.

1771. *Corbeille de la Comtesse de Provence.* SAGERET présente un mémoire de 62,476 liv. pour un breloquet, des montres, des étuis, des flacons, des porte-crayons et trente-sept tabatières. Citons-en quelques-unes. Une grande boîte à pans, montée en cage émaillée en gris ; bordure ciselée à guirlandes de fleurs, avec des médaillons peints en bas-reliefs, imitant le bronze sur fond lapis. 2,200 liv. — Une autre, de même forme, émaillée sur or, imitant le caillou, avec médaillons d'or ciselés à sujets d'enfants. 2,030 liv. — Une grande boîte ovale, émaillée aurore, montée en cage ; bordure verte avec médaillon peint à figure. 2,000 liv. — Une très grande boîte carrée, montée à cage et peinte en miniature par *Blarenberghe.* 2,000 liv. — GAILLARD. Une boîte d'or à huit pans et à tableaux d'émail, pour M[me] de Caumont. 1,350 liv. — Une boîte en or de couleur, à fond de tableau peint, pour M. de Muy. 1,430 liv.

1773. *Corbeille de la C[sse] d'Artois.* AUBERT, en fournit la majeure partie. Ses deux factures sont réglées à 124,565 liv. et comprennent une trentaine de tabatières émaillées en bleu, en gris, en rouge à fond d'aventurine, de jaspe sanguin, en or de couleur, en écaille piquée, à médaillons d'or en relief, en laque, en laque et camaïeu, à tableaux de Boucher, de Téniers, etc. Quant à la tabatière de la C[sse] d'Artois, c'est une superbe boîte d'or, enrichie de brillants, de rubis et d'émeraudes. Voici les chiffres d'Aubert : 689 brillants dans le corps de la boîte. 14,911 liv. ; 114 brillants pour le chiffre. 336 liv. ; 244 émeraudes. 1,977 liv. ; 116 rubis. 418 liv. Façon. 2,000 liv. Total 19,642 liv.

1774. DRAIS et SAGERET livrent des boîtes émaillées en bleu, en gris, en aurore avec des peintures en tableaux ou des bas-reliefs ciselés en or de couleur.

1775. C'est l'année du mariage de Mme Clotilde de France avec le prince de Piémont. Les quelques boîtes dont nous allons parler ont été certainement données à cette occasion. — SAGERET. Une grande boîte, avec plaques de jaspe sanguin. 720 liv. — Une autre, rouge, avec des bordures et un cercle très riche autour d'un portrait du Roi. 1236 liv. — DRAIS. Une boîte émaillée en vert, à cartels peints en bas-relief. 2,000 liv. — Une boîte émaillée à cartels émaillés, à paysages. 1,440 liv. — Une autre, aussi en vert, avec plaque d'émail à figures, dessus. 1,200 liv.

1776. DRAIS. Une boîte d'homme à panneaux d'émail bleu, à cartels et figures avec cercle et rosettes en brillants. 7,200 liv. SAGERET. Une tabatière à pans, émaillée en citron, bordure et pilastres en feuillages verts, avec le portrait du Roi entouré d'un cercle riche. 1,800 liv. — Une autre, émaillée en gris, à bordure et pilastres riches, en or de couleur, et, au-dessus, le portrait de Louis XVI. 1,400.

1777. GALLANTY, bijoutier à Versailles. Une grande boîte carrée à huit pans, émaillée en gris, avec tableau émaillé en couleur, à figures. 1,560.

1778. DRAIS. Une boîte d'or émaillée en gris, à bordures et cadre émaillés à feuilles. 1,500 liv. — SAGERET. Boîte ovale émaillée en gris de lin, bordure à feuillages avec un médaillon peint en émail à sujet de figures sur le dessus. 1,080 liv. Présent au sieur Gardel « pour ses ballets figurés ». — MAILLARD. Tabatière d'or émaillée en bleu. 720 liv. pour la Dlle Faudi, cantatrice italienne.

1782. MAILLARD, joaillier, remet aux Menus-Plaisirs une tabatière d'or de 5,500 liv.; elle est émaillée et garnie de 24 brillants, avec « les portraits du Roi et de l'Impératrice ». Nous pensons qu'il s'agit de la grande Catherine. Le Comte du Nord, le futur Paul I, fait son voyage en France, et cette tabatière nous paraît lui avoir été offerte par Louis XVI. — DRAIS demande 2,280 liv. pour deux boîtes, dont une émaillée en rouge, chinée, et l'autre émaillée prunes de Monsieur, avec une peinture en bas-relief, entourée de perles.

1786. Le voyage du Roi à Cherbourg fournit à Louis XVI une nouvelle occasion d'offrir des tabatières. OUIZILLE exécute une boîte d'or, émaillée, avec une bordure en perles fines pour recevoir le portrait de S. M. (1,500 liv.). — PETITJEAN livre quatre tabatières : Deux boîtes d'or, rondes, émaillées en plume de paon,

avec le portrait de S. M. dessus. 1,300 et 1,400 liv. Une boîte, émaillée en bleu avec le portrait du Roi, entouré d'un cercle de brillants. 6,000 liv. — Une autre, aussi émaillée en bleu plume de paon, enrichie de brillants. 3,600 liv.

1788. Petitjean. Une boîte d'or émaillée. 1,200 liv. — Nous voyons que cette pièce est remise au médecin chargé de l'inoculation du duc de Normandie.

Faute de documents, nous arrêtons cette longue et aride nomenclature; elle a du moins ce mérite de renseigner d'une façon précise sur le décor des boîtes de luxe, au XVIIIe siècle.

LES BOITES A PORTRAIT.

Les boîtes à portrait, qu'il ne faut pas confondre avec les tabatières, sont plates, rondes, ovales ou rectangulaires et renferment un portrait à l'intérieur. Elles étaient fort à la mode aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il s'en fit en or de splendides, serties de diamants, puis en écaille, en ivoire, en laque. Du temps de Louis XIV, Naples était réputée pour ses boîtes à portrait en ivoire, décorées de dessins en piqué d'or. Pitan, joaillier du Roi, en 1762, point de départ des *Registres des présents du Roi*, dut être le premier qui fit pour Louis XIV ces luxueuses boîtes chargées de brillants, semés autour du royal portrait et sur le couvercle. En 1676, à la mort de Pitan, Pierre le Tessier de Montarsy lui succéda comme joaillier de la Couronne; jusqu'en 1714, cet habile artiste resta chargé de la fourniture des « parures du Roi », des joyaux destinés en présents et des boîtes à portrait offertes par S. M. aux divers membres du corps diplomatique.

Le 10 octobre 1694, Phélypeaux écrivait à Montarsy : « Je m'adresse à vous, ne sachant pas si M. du Metz est à Paris, pour vous dire de m'envoyer le plustôt qu'il se pourra, une boëtte à portrait de huit cents ou mille écus. Il faut que le portrait du Roy soit d'émail en relief, *de la façon du Suédois*, en cas que vous en ayez un prêt. » Jal se demande, en reproduisant cette lettre, quel peut être ce peintre suédois et ne trouve pas de solution. M. Ed. Fournier, qui soulève ailleurs cette question, se hasarde à dire : « C'est sans aucun doute Kleintgel, ou Kleingtet, qui était déjà célèbre à Paris, pour ses miniatures. » M. Fournier s'est trompé. Klingstet, peintre du Régent Philippe d'Orléans, a fait beaucoup de petits sujets érotiques, rarement des portraits et n'a jamais peint en émail.

Le Suédois en question, qui avait la spécialité des portraits émaillés en relief, c'est Frédéric Bruckmann; nous en trouvons la preuve aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, dans le *XIe Registre des présents du Roi*. Nous lisons à la date du 30 mars 1695 : « Acheté par le Sr Montarsy, joaillier, douze portraits émaillés, en bas-relief, représentant S. M., par Frédéric Bruckmann, Suédois, à 60 liv., 720 liv. »

Louis XIV n'aimait pas le tabac, aussi n'a-t-il jamais donné de tabatières, mais ce qu'il a distribué de boîtes à portrait est considérable. Chose digne de remarque, les artistes chargés de mul-

tiplier son image, pour être renfermée dans ces précieux bijoux, sont tous peintres en émail. Nous avons nommé Bruckmann, dont la spécialité est le relief; ses confrères, durant ce long règne, se résument suivant les *Registres*, à Perrault, Petitot, Chatillon et Ferrand. Ce n'est que vers 1715 et 1716, que nous voyons surgir les miniaturistes Bourdin, Duvigeon, M[lles] Brison, Château et de la Boissière.

Pour ne pas être pris au dépourvu, Montarsy devait alimenter sans cesse, le fonds des présents, sage mesure que sa grande fortune lui permettait de prendre. Au 1[er] janvier 1696, l'inventaire des bijoux non employés, restant au dépôt, mentionne quarante-deux boîtes à portrait, coûtant 314,250 liv. (*XI[e] Registre... N° 410.*)

M[me] de Lafayette raconte dans ses *Mémoires* que le C[te] de Guiche, amoureux de Madame Henriette d'Angleterre, portait son image dans une boîte d'or, attachée à son cou. Ce portrait, si cher au comte, lui sauva la vie. Étant à l'armée, une balle qui devait être mortelle, vint frapper sur la boîte et s'y amortir, après avoir percé ses vêtements.

Durant la première moitié du règne de Louis XV, Jean-Baptiste Massé fut un des miniaturistes les plus courus, pour alimenter les boîtes à portrait. Voltaire disait, en 1748, dans l'*Epître au duc de Richelieu...*

« Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Massé mit votre figure. »

Dans un mémoire conservé aux *Archives nationales*, Le Brun réclame 2,600 liv. pour treize portraits de Louis XV, exécutés de 1757 à 1759. « Ces portraits ont été faits pour le service des présents étrangers et montés en boîtes, par Rondé. » (*Dépenses des Menus...* 0[1]3014.) A côté de Le Brun, le plus fécond des portraitistes, et après Massé, nous citerons Vincent, Penel, Louis, Charlier, Prevost, Cazaubon, Raphaël Bachi, Vincent de Montpetit, Musson et les habiles peintres en émail Liotard, Rouquet, Durand et Bourgoing. Sous Louis XVI, les petits maîtres qui ont le plus répété le portrait du Roi sont Welper et Sicardi.

La riche boîte à portrait sertie de diamants se donnait surtout aux ambassadeurs, diplomates, envoyés, chargés d'affaires. Jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, toutes les boîtes inscrites sur les *Registres des présents du Roi,* sont désignées sous le nom de *boîtes à por-*

trait; le mot tabatière n'y figure pas une seule fois et nous avons lieu de croire que ces somptueux bijoux n'avaient pas alors d'autre usage que de renfermer le portrait du Roi. On connaît l'antipathie de Louis XIV pour le tabac. A partir du règne de Louis XV et pendant tout le XVIIIe siècle, les mots *tabatière* et *boîte à portrait* sont employés concurremment sur les *Registres*. L'usage du tabac s'était répandu, même chez les femmes et les écoliers, et nous pensons qu'à cette époque les deux expressions tendent souvent à se confondre, c'est-à-dire que les boîtes à portrait furent assez profondes pour contenir la précieuse poudre. Ce qui semble confirmer notre opinion, c'est que diverses descriptions de ces boîtes nous montrent le portrait sur le couvercle; c'étaient donc bien alors des tabatières. D'ailleurs pendant longtemps les tabatières elles-mêmes reçurent intérieurement les miniatures.

LES TABATIÈRES DIPLOMATIQUES.

L'usage de distribuer des tabatières et des boîtes à portrait remonte à la seconde moitié du XVII[e] siècle, et pendant le XVIII[e] il se répandit dans toutes les cours de l'Europe. C'est en France que ces riches bijoux furent exécutés avec le plus d'art et aussi avec le plus de profusion. A la suite de notre article sur l'orfèvrerie, nous avons cité particulièrement les personnages français, courtisans et autres, qui avaient reçu du Roi des présents de tabatières; nous ne nous occuperons ici que des personnages étrangers accrédités à la cour de France, ayant été l'objet des mêmes faveurs. Un fait digne de remarque est celui-ci : tandis que les plus belles tabatières, offertes aux seigneurs français, ne dépassent guère 2,400 livres, celles des diplomates atteignent facilement 15,000, 20,000 et 30,000 livres; quelques-unes s'élèvent bien au delà de ces chiffres. La différence de prix consiste dans le nombre et la grosseur des diamants. Quant au travail concernant les émaux, la ciselure et la peinture, il est le même, étant l'œuvre des mêmes artistes. Il y avait donc dans ces magnifiques présents une intention secrète, celle d'offrir au besoin une ressource immédiate.

La situation d'ambassadeur a nécessité de tout temps de grandes dépenses, et nombre de tabatières, au sortir des mains royales, furent échangées contre des valeurs plus courantes. Comme on le verra plus loin, le Roi le comprenait ainsi en permettant à diverses reprises qu'on reçût en espèces l'équivalent d'une boîte à portrait. D'autres fois le bijoutier reprenait, moyennant une légère différence, la boîte qu'il avait fournie.

Nos recherches au ministère des affaires étrangères, dans les *Registres des présents du Roi*, vont nous permettre de passer en revue les membres du corps diplomatique des États en rapport avec la France, depuis 1668 jusqu'en 1786; ce résumé chronologique est extrait de 60 vol. in-f°, manuscrits, qui, avant nous, n'avaient pas encore été communiqués; malgré son aridité, ce n'en est pas moins un document historique important, et beaucoup de nobles familles éprouveront un vif intérêt, au souvenir des faveurs augustes reçues par leurs ancêtres. Quant à l'orthographe des noms propres, nous savons qu'elle laisse à désirer, et nous répétons que nous en laissons aux *Registres* toute la responsabilité.

PRÉSENTS DU ROI

12 *novembre* 1668. Donné au prince Dietrichstein, envoyé de l'Empereur d'Allemagne, une boîte à portrait, enrichie de diamants. 8,440 liv. — A la M^ise^ d'Éril, dame d'honneur de l'Impératrice, une boîte à portrait. 8,300 liv.

7 *avril* 1672. A la D^sse^ d'Orléans, une boîte à portrait. 13,560 liv.

17 *août.* A lord Arlington, une boîte à portrait. 12,890 liv. — Le même jour, le duc de Buckingham reçoit une boîte à portrait, ornée de diamants, de 28,000 liv. —

10 *septembre.* Au duc de Neubourg, une boîte à portrait. 17,304 liv.

30 *octobre.* Au Cte de Lagardie, envoyé du Roi de Suède, une boîte de 9,718 liv.

8 *décembre.* A M. Griffon, envoyé du duc d'York, une boîte de 5,221 liv. — Cette année, 1672, le Roi Louis XIV remet au duc de Monmouth, fils naturel de George II, de magnifiques présents, entre autres deux riches boîtes à portrait, en or, serties de diamants, dont l'une, de 15,392 liv., et l'autre, de 28,000 liv.

17 *mai* 1673. Au Cte de Sunderland, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait de 17,000 liv.

9 *novembre.* A milord Péterbourg, une boîte de 7,510 liv. — A la D^sse^ d'York, une boîte de 33,000 liv.

29 *décembre.* A M. de Remesford, ministre de l'électeur de Saxe, une boîte de 5,390 liv. — Donné pendant la campagne du Roi, au prince de Montbéliard, une boîte à portrait de 4,800 liv.

24 *mai* 1674. Au Cte de Kœnigsmark, ambassadeur de Suède, une boîte de 10,294 liv. — Au Sr Hohander, son secrétaire, une chaîne d'or. 1,500 liv.

23 *janvier* 1678. Au Mis de St-Maurice, envoyé extraordinaire de Savoie, une boîte de 8,600 liv.

17 *septembre.* A un seigneur anglais, une boîte à portrait de 14,738 liv.

15 *novembre.* A l'ambassadeur d'Angleterre, une boîte de 11,315 liv.

23 *mars* 1679. Au Cte de Sunderland, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait de 14,183 liv.

22 *mai.* A M. Graffendal, envoyé extraordinaire de Suède, une boîte de 4,671 liv.

Juillet. A M. Tempel, ambassadeur d'Angleterre, à Nimègue, pour la paix, une boîte à portrait de 10,400 liv. — A M. Jonkins, autre ambassadeur, à Nimègue, une boîte de 8,101 liv. — Donné par S. M., pendant sa campagne de Flandre, au Cte d'Oxford, envoyé du Roi d'Angleterre, une boîte de 12,288 liv. — Au colonel Churchill, envoyé du duc d'York, une boîte de 6,900 liv. — Churchill devait plus tard s'illustrer sous le nom de duc de Marlborough.

1680. A lord Duraz de Fuersham, envoyé d'Angleterre, une boîte de 7,346 liv.

7 *décembre* 1681. Au Mis de Gonzague, ancien ministre du duc de Mantoue, une boîte à portrait garnie de diamants. 12,380 liv.

14 *janvier* 1682. A M. Heng, ambassadeur extraordinaire de Danemark, une boîte à portrait de 10,416 liv.

3 *décembre* 1682. A une musicienne anglaise, une boîte à portrait. 3,096 liv.

17 *septembre* 1683. A lord Dumbarton, envoyé à l'occasion de la mort de la Reine, une boîte de 8,646 liv.

29 *septembre*. Au Sr Bernstroff, envoyé de Danemark, pour présenter des compliments de condoléances sur la mort de la Reine, une boîte à portrait de 4,628 liv.

30 *novembre* 1685. Au Cte Wielopolski, chancelier et ambassadeur du Roi de Pologne, une boîte à portrait de 22,030 liv. — Au Sr Tavanoski, son secrétaire, une chaîne d'or. 1,500 liv.

12 *février* 1687. Au Mis de Ferrero, ambassadeur de Savoie, une boîte de 16,880 liv.

30 *avril* 1689. A M. Lillerot, envoyé de Suède, une boîte à portrait de 4,669 liv.

1689. Au Mis des Essarts, député d'Avignon, une boîte de 33,311 liv.

28 *novembre* 1690. Montarsy fournit à S. M. une boîte à portrait enrichie de quarante-huit brillants et valant 21,218 liv., pour le Cte de Firconil, commandant l'armée du Roi d'Angleterre, en Irlande. Nous lisons dans le *XIe Registre des présents du Roi*, à la date du 31 décembre 1691 : « Reçu du Roi, une boëte à portrait de quarante-six diamants, valant 58,696 liv. »

20 *novembre* 1696. Le mariage du duc de Bourgogne avec la princesse Adélaïde de Savoie, donne à Montarsy l'occasion de fournir ses délicieux bijoux. Nous n'avons à nous occuper ici que des boîtes à portrait. — Au Mis de Dronero qui a accompagné la princesse de Savoie, une boîte, enrichie de cinquante diamants. 14,620 liv. — A M. de Vernon, maître des cérémonies de M. le duc de Savoie, une boîte de 8,714 liv. — Au commandeur

de Pardaillan, une boîte de 5,991 liv. — A l'abbé Cuniano, aumônier du duc de Savoie, une boîte de 3,560 liv. — Au contrôleur général de Savoie, une boîte de 2,274 liv. — A l'exempt des gardes du corps, qui a accompagné la princesse en France, une boîte de 1,800 liv.

8 *novembre* 1697. Le Roi distribue de magnifiques boîtes à portrait aux personnages qui ont contribué ou participé à la paix de Ryswick, conclue avec la médiation de la Suède entre la France, l'Empire, l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas. A Mme Lillerot, femme de l'ambassadeur de Suède, médiateur de la paix, une boîte à portrait, ornée de soixante-dix-sept diamants. 36,315 liv. — Au Cte de Cili, en considération de ce qu'il apporte la nouvelle de la paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, une boîte à portrait, sertie de quatorze diamants. 9,090 liv.

26 *décembre*. Au S^r^ Le Pelletier des Forts, pour avoir apporté les articles de la paix entre l'Empire et la France, une boîte à portrait de 6,094 liv.

6 *février* 1698. La paix de Ryswick vaut au duc de St-Albans, ambassadeur d'Angleterre, une boîte de 12,090 liv. ; mais la plus riche boîte à portrait, donnée en cette circonstance, est réservée à lord Portland, ambassadeur extraordinaire ; elle est enrichie de soixante-cinq diamants et coûte 40,510 liv.

24 *mai*. Au duc d'Erizzo, ambassadeur de Venise, une boîte de 3,332 liv. ; une autre de 4,466 liv. au Cte d'Estainville, envoyé de Lorraine.

15 *juillet*. Au Bon de Schomborn, envoyé extraordinaire de l'électeur de Mayence, une boîte de 6,436 liv.

4 *août*. Au Bon de Schulembourg, envoyé du duc de Wolfenbuttel, une boîte de 4,218 liv.

14 *septembre*. Envoyé à Boulogne, au Mis de Sampierri, dont le fils doit être tenu par le Roi sur les fonts de baptême, une boîte à portrait de 4,540 liv.

3 *octobre*. Au Cte de Connonge, envoyé du duc de Lorraine, une boîte d'or, sertie de trente-sept diamants. 11,515 liv. — Au Sr Baroy, autre envoyé, une boîte de 4,000 liv.

25 *août* 1701. Au Cte de Sinsindorf, envoyé d'Allemagne, une boîte de 4,860 liv.

1703. Au cardinal Ottobone, une boîte à portrait enrichie de diamants. 24,677 liv.

23 *avril*. Donné au B^on^ d'Oberstein, par le duc de Bourgogne, pendant la campagne de l'année précédente, une boîte à portrait de 2,500 liv.

20 *novembre*. Au Sr Fabre, fameux négociant de Marseille, en considération des échantillons d'étoffes de sa manufacture, qu'il a présentés au Roi et au duc de Bourgogne, une boîte à portrait de 1,216 liv.

1710. Au cardinal Pallavicini, une boîte à portrait de 10,870 liv.

26 *décembre*. Don Pedro Zunuga, lieutenant général des armées du Roi d'Espagne, apporte la nouvelle de la prise de Brihuega et de la victoire de Villa-Viciosa ; Louis XIV lui fait remettre son portrait dans une boîte d'or, sertie de diamants.

Janvier 1714. Le vieux Roi ayant accepté d'être parrain de l'Infant de Portugal, envoie divers présents, entre autres, une boîte à portrait de 5,050 liv. pour la gouvernante du jeune prince et se fait représenter par l'ambassadeur, l'abbé de Mornay.

30 *mai* 1715. Le Roi est parrain de l'Infant d'Espagne et donne à la gouvernante une boîte à portrait de 7,568 liv.

1715. A M. Buys, ambassadeur de Hollande, une boîte à portrait décorée de vingt-deux brillants. 14,839 liv.

9 *mars* 1717. Au Bon de Sport, ambassadeur de Suède, une boîte à portrait, enrichie de diamants et renfermant le portrait du Roi, peint en émail, par Chatillon. 13,756 liv.

3 *février* 1719. Les présents ont parfois une destination secrète. Une riche boîte à portrait, ornée de cinquante-trois brillants, estimée 31,039 liv. est remise à l'abbé Dubois, par ordre du Régent « pour donner à M. L. C. A., comme il est dit au Journal du dit jour, f° 18, art. 7. »

19 *juillet*. A M. de Kœnigseck, ambassadeur d'Allemagne, une boîte d'or, sertie de quarante-neuf brillants et renfermant le portrait du Roi, peint en émail, par Chatillon.

10 *février* 1720. A. M. Salvatico, envoyé de Modène, à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Valois, fille du Régent, une boîte à portrait ornée de diamants. 21,480 liv.

29 *mars*. Voici une boîte dont le prix incroyable dépasse, en fait de prodigalités, tout ce que nous avons vu jusqu'ici ; elle renferme le portrait du Roi, peint par Massé, et présente quarante-deux brillants et quinze diamants roses. Elle coûte 129,852 livres et la note mentionne : « pour donner à M. le Mis Scotti, envoyé de Parme. » Quel service a pu rendre le marquis pour mériter un pareil présent ? A t-il contribué au mariage de Mademoiselle de Valois? Quoi qu'il en soit, saluez cette boîte, Messieurs les curieux, vous n'en reverrez pas de pareille ; c'est la plus splendide de toutes les magnifiques boîtes à portrait, dont nous trouvions

la description dans les *Registres des présents du Roi* (N° 416).

6 *avril* 1720. Encore une boîte hors ligne ; on y admire le portrait du Roi, peint par Massé, et cinquante-trois brillants. Elle est donnée à lord Stair, ambassadeur de George Ier d'Angleterre, et vaut 49,805 liv.

1721. Au Cte de Bielke, envoyé extraordinaire de Suède, une boîte de 3,824 liv.— Une autre sertie de diamants, avec le portrait du Roi, par Massé, à l'ambassadeur de Portugal, 12,415 liv. — Lors de l'union projetée entre le jeune Roi Louis XV et la P^sse^ Marie-Anne Victoire, Infante d'Espagne, les présents furent distribués comme si le mariage dût être immédiatement célébré; la D^sse^ de Montellano, chargée de la conduite, reçut une boîte à portrait, enrichie de diamants, estimée 35,225 liv.

Février 1726. A M. Hope, ambassadeur de Hollande, une tabatière de chez Gouers, 7,270 liv. — Au Bon de Stradion, envoyé extraordinaire de l'électeur de Mayence, une boîte enrichie de cent trente-quatre brillants. 6,290 liv.

28 *mai*. Au Bon de Planta, envoyé extraordinaire du landgrave de Hesse-Darmstadt, venu complimenter le Roi sur son mariage, une boîte ornée de soixante-seize brillants. 6,215 liv.

Octobre. Donné par la Reine Marie Leczinska, au Cte de Clermont, une tabatière d'or, à contours, de chez Jacob, avec le portrait de la Reine, par Massé. 1,130 liv. — A M. Morizini, ambassadeur de Venise, une boîte de chez Rondé. 11,642 liv. — Remis par la Reine à la D^sse^ de Sully, une boîte d'or, de couleur, de chez Gouers. 4,350 liv. — Une autre de même genre, à M. le Duc. 2,200 liv.

27 *novembre*. Donné par la Reine, à la D^sse^ d'Antin, une tabatière d'or, à plaques d'écaille, enrichie de diamants et des portraits de LL. MM. 1,800 liv. — Fourniture de Dufour.

11 *février* 1727. A M. Lefort, résident de Gênes, une tabatière, enrichie de petits brillants, de chez Gouers. 2,106 liv.

Avril. Donné par la Reine, à Mme de Buzeval, un petit panier à ouvrage, une boîte d'or et un équipage de tablier. 1,680 liv.— Au contrôleur général, une tabatière d'or avec le portrait de la Reine. 2,400 liv. — A la D^sse^ de Ventadour, une petite boîte à deux tabacs. 650 liv. — Les trois pièces de chez Gouers.

13 *août*. A M. Fesch, agent du duc de Wurtemberg, une tabatière d'or, à plaques d'écaille, piquée, garnie de brillants et de rubis, de chez Gouers. 2,170 liv.

Septembre. Pour donner à la succession de feu M. de Martine, envoyé extraordinaire du landgrave de Hesse-Cassel, une boîte à portrait de quatre-vingt-quatre diamants. 4,300 liv.

25 *août* 1729. A M. de Wirech, premier écuyer du Roi de Danemark, une boîte d'or, enrichie de diamants. 2,714 liv.

Novembre. Au Cte d'Hunolstein, envoyé extraordinaire de Lorraine, à l'occasion de la naissance du Dauphin, une tabatière avec le portrait du Roi, par Ducanel. 5,400 liv. — A M. de Canale, ambassadeur de Venise, une boîte garnie de trente roses et de trente brillants, avec le portrait du Roi, par Ducanel. 12,075 liv. — La miniature est payée 150 liv.

Décembre. Au Cte de Gadagne, une tabatière, offrant le portrait du Roi, par Ducanel. 2,755 liv. — Au Sr..., graveur suédois, une tabatière d'or, gravée. 800 liv. — Toutes ces boîtes, de chez Gouers.

Août 1730. A M. Franken, envoyé Palatin, une tabatière d'or de chez Gouers, le portrait du Roi, par Ducanel. 3,678 liv. — A M. Walpole, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait, enrichie de brillants, fournie par Rondé. 13,021 liv.

29 *janvier* 1731. A M. Malaquis, bibliothécaire du Pape, une tabatière d'or de chez Gouers, le portrait de S. M. par Ducanel. 950 liv.

15 *juillet.* A l'abbé Lanti, nonce extraordinaire, qui a apporté de la part du Pape les langes bénits pour le Dauphin, une tabatière d'or, enrichie de diamants, avec le portrait de Louis XV, par Ducanel. 16,454 liv. — Poinçon de Gouers.

10 *octobre.* A l'ambassadeur de Sardaigne, une boîte à portrait, ornée de brillants; le portrait peint par Ducanel, et la boîte fournie par Gouers. 71,907 liv.

22 *mars* 1732. A M. Kinsky, ambassadeur de l'Empereur, une boîte d'or, sertie de diamants, de chez Gouers; le portrait du Roi par Ducanel. 17,120 liv.

9 *juin.* A M. de Sales, « chef de la maison aux Grisons », une boîte, faite par Gouers, avec le portrait du Roi par Massé. 4,820 liv.

15 *octobre.* A l'envoyé de Gênes, une tabatière des mêmes maîtres. 6,542 liv.

27 *avril* 1733. Au Cte Potocki, venu à la cour de France notifier la mort du Roi de Pologne, une tabatière de chez Gouers, enrichie de diamants et des portraits du Roi et de la Reine, peints par Massé (payés 400 liv. les deux). 10,680 liv. — A un gentilhomme polonais, porteur d'un paquet pour la Reine, une tabatière d'or. 930 liv. — Poinçon de Gouers.

20 *mai.* A l'ambassadeur de Venise, une boîte à portrait peint par Massé. 12,527 liv. — Poinçon de Gouers.

5 *juin.* Au Cte de Calemberg, envoyé extraordinaire de Suède,

une boîte des mêmes maîtres, garnie de brillants. 6,255 liv.

26 *janvier* 1734. A M. Lesno, secrétaire de l'ambassade de Danemark, une boîte, de Gouers et Massé. 1,200 liv.

30 *juillet* 1735. A M. Moncenigo, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait, de chez Gouers, garnie de diamants roses et brillants. 11,845 liv.

8 *janvier* 1736. Donné à l'ambassadeur de Venise, une boîte à portrait, sertie de brillants, en considération de ce que le Roi a tenu son fils sur les fonts de baptême. 10,980 liv. — (*Présents du Roi.* N° 417.)

4 *février* 1737. A l'abbé Lascaris, une tabatière d'or, de chez Rondé, renfermant les portraits du Roi et de la Reine, ainsi que leur chiffre en brillants, revenant à 3,693 liv., non compris les diamants.

Mars 1738. Au Mis de Stainville, ci-devant envoyé extraordinaire de Lorraine, une boîte ornée de soixante-dix-neuf brillants. 6,451 liv.

1739. Au Mis de Drignole, envoyé extraordinaire de Gênes, une tabatière de deux cent six brillants. 6,055 liv. — Au Cte de Terring, ministre de Bavière, une boîte avec diamants et portrait du Roi. 2,970 liv. — A l'ambassadeur de Venise, une boîte à portrait de cent trente-quatre brillants. 12,990 liv.— Au Cte de Schulembourg, envoyé extraordinaire de Danemark, une boîte de cent cinquante-six brillants. 6,138 liv. — Une autre de cent quatre-vingt-quatorze diamants, au Mis de la Mina, ambassadeur d'Espagne.

19 *février* 1740. A M. de la Torella, ambassadeur du Roi des Deux-Siciles, une boîte composée de cent soixante-six brillants. 14,883 liv.

27 *mars*. Au Mis de Schvurling, une boîte de cent quarante-quatre diamants. 8,000 liv.

8 *septembre*. A M. de Lichtenstein, ambassadeur de l'Empereur, une boîte, sertie de cent cinquante-cinq diamants, avec le portrait du Roi, par Massé. 16,225 liv.— Fournitures de Rondé.

1741. Au Cte de Gaudek, chambellan et ambassadeur de la Reine de Hongrie, une tabatière d'or, ciselée, décorée dessus de cent vingt-six brillants, et à l'intérieur du portrait du Roi, par Massé. 5,010 liv. — A l'abbé Franchini, envoyé du Grand-Duc, une tabatière de 5,996 liv. — Aux héritiers de milord Waldegrave, une boîte à portrait, composée de cent soixante et un brillants. 13,007 liv. — Une autre de cent soixante-deux brillants, au duc de Castro Pignano, ambassadeur du Roi des Deux-Siciles. 14,952 liv.

Février 1742. A M. de Wasner, ministre de la Reine de Hongrie, une boîte à portrait peint par Le Brun, composée de cent cinquante-neuf diamants. 6,001 liv. — Une autre de cent quarante-six diamants, au Bon de Flemming, ministre plénipotentiaire de Suède. 5,024 liv. — Une tabatière à portrait du Roi, par Massé, et quarante-et-un brillants, au Bon de Kersembrock, grand prévôt du chapitre d'Osnabruck. 2,933 liv.

Mars. A MM. Sibenins et Shafsberg, ministres de l'électeur Palatin, des tabatières, avec le portrait du Roi, peint par Massé. 1,807 liv. et 1,813 liv. — Une autre, sertie de cent cinquante diamants, au Cte d'Oettingen, chambellan de l'Empereur. 6,016 liv.

Juin. Au Mis Lomettini, envoyé extraordinaire de Gênes; à M. Rock, adjudant général du Roi de Prusse; au Mis de Peralda, chambellan de l'Infant don Philippe et au Cte de Tessin, des tabatières de cinq à six mille livres.

Octobre. A M. de Lezzé, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait, composée de cent soixante-dix-huit brillants. 12,984 liv. — Fournitures de Rondé. Portraits de Le Brun.

Janvier 1743. Au Cte d'Horion, envoyé de Liége; au Cte de Posiasque, ministre de l'Empereur, des tabatières de 4,638 liv. et de 6,005 liv.

Août et septembre. A la veuve du Sr Drayr, chargé des Affaires du Roi de Pologne, une boîte de 3,024 liv. — A M. Van Hoey, ambassadeur de Hollande, une boîte, ornée de cent cinquante-trois diamants. 12,166 liv. — Une autre de deux cent six diamants, au duc de Holstein. 22,994 liv.

Décembre. Au commandeur de Solar, ambassadeur de Sardaigne, une boîte de cent soixante-huit brillants. 14,019 liv. — Une autre, au Bon de Wrindt, ministre de Danemark. 5,078 liv. — Fournitures de Rondé, portraits de Le Brun.

1744. Au Cte de Montijo, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Roi d'Espagne auprès de l'Empereur, une boîte à portrait, enrichie de cent soixante-dix brillants. 11,963 liv. — A M. de Wassenaer, une boîte de cent soixante-huit brillants. 12,032 liv. — A M. de Mortaigne, une boîte de 3,300 liv. — Au Cte d'Ekeblud, envoyé extraordinaire de Suède; à M. Palaviccini, envoyé extraordinaire de Gênes; à M. de Kœlestadt, envoyé de l'électeur de Trèves, des boîtes de 6,000 liv.

8 *octobre.* Au S^r d'Escoville, officier prussien, porteur de la nouvelle de la prise de Prague, un présent de 6,000 liv. en espèces.

1745. Pour la succession de feu M. Cornaro, ambassadeur de Venise, une boîte de 11,986 liv.

Juin. A M. de Willieh, aide-de-camp du Roi de Prusse, Frédéric II, une boîte à portrait de 5,504 liv. — Une autre de 5,883 liv., à M. d'Escoville, autre aide-de-camp du Roi de Prusse, qui a apporté le détail de sa dernière victoire.

Décembre. A M. Doria, envoyé de la République de Gênes, une tabatière de 6,089 liv. — Fournitures de Rondé; les portraits par Le Brun.

29 *mars* 1746. Au prince de Zollern, une boîte à portrait. 6,077 liv.

19 *décembre.* Le duc de Richelieu est chargé de remettre trois boîtes à portrait aux trois commissaires désignés pour signer le contrat de mariage du Dauphin Louis avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe. 23,947 liv.

Octobre 1747. A M. de Schwerin, grand écuyer du Roi de Prusse, une boîte de 6,709 liv. — Une autre de 5,802 liv. à M. Durazzo, envoyé de Gênes.

4 *novembre.* Une autre de 6,009 liv. au Cte de Wied.

Décembre. Au Bon de Keller, ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg, une boîte à portrait de 6,092 liv. — Une autre de 4,027 liv. au Mis d'Argens. (Rondé et Le Brun.)

1748. Rondé réclame 17,227 liv. pour trois boîtes à portrait « lesquelles lui avaient été ordonnées pour servir dans les occasions pressées, qui ne permettent pas d'attendre. »

Janvier. Au Bon de Wiectendonck, une tabatière d'or, émaillée, sertie de quatre cent trois brillants. 6,825 liv. — Une autre de cent soixante-dix-huit brillants, au prince de Grimberghen, ci-devant ambassadeur de feu l'Empereur Charles VII. 12,000 liv.

Mai. Présent à M. Trou, ambassadeur de Venise, d'une boîte à portrait, sertie de cent soixante-dix-sept brillants. 12,503 liv.

1749. A M. Gross, ci-devant ministre plénipotentiaire de l'Impératrice de Russie, une boîte de 5,511 liv. — Une autre de 7,924 liv., au Mis Pallavicini, envoyé extraordinaire de Gênes. — Au duc d'Huescar, ambassadeur d'Espagne, une riche boîte à portrait, décorée de deux cent deux brillants. 16,483 liv. — Au Cte de Sussex et à lord Cathcart, venus en France en qualité d'otages d'Angleterre, deux tabatières d'or, émaillées, serties de brillants, le portrait du Roi à l'intérieur. 24,221 liv. — Aux héritiers de Don Louis d'Acunha, ambassadeur de Portugal, une boîte à portrait de 12,316 liv.

1751. A M. de Larrey, envoyé de Hollande, une boîte de

5,627 liv. — Une autre de 5,601 liv. au Sr Schroff, ministre de l'électeur Palatin.

Avril. Au Bon de Bernstorff, envoyé extraordinaire de Danemark, une boîte de 8,039 liv.

Mai. Une autre de 4,655 liv. à l'abbé Zanoni, « qui avait été chargé d'une commission particulière de l'Infant, duc de Parme. »

Août. Aux héritiers du B^on Le Chambrier, ministre de Prusse, une boîte de 5,881 liv.

Septembre. Les héritiers du Mis Pignatelli, ambassadeur d'Espagne, reçoivent une boîte à portrait de 12,814 liv. — M. Morosini, ambassadeur de Venise, en reçoit une de 12,740 liv.

26 *décembre.* Au Mis de San Vital, envoyé de l'Infant, duc de Parme, une boîte de 8,387 liv.

1752. Aux Srs de Montperni et d'Elrode, ministres de confiance du margrave de Bayreuth, deux tabatières garnies de diamants. 8,089 liv. — Une autre, de 2,224 liv., au Sr Wasser Schleben, secrétaire de légation et chargé des Affaires de Danemark. — Au Sr Fuessli, *stadthalter* de la ville de Zurich, qui a signé la capitulation du régiment du canton de Zurich, une boîte de 2,102 liv. — Une autre, de 2,224 liv., au Sr Frisen, bourgmestre de Zurich, qui a travaillé dans l'affaire du même régiment. Ces deux magistrats refusèrent les présents du Roi Louis XV. — Au Ch^ier d'Aldecar, secrétaire de l'ambassade d'Espagne, allant occuper un poste considérable à Parme, une boîte de 5,100 liv. — Une autre de 12,173 liv., au Mis de St-Germain, ambassadeur de Sardaigne.

1753. Au Bon de Wreden, ministre de l'électeur Palatin, une boîte à portrait. 6,095 liv. — Une autre de 12,184 liv., au Cte de Kaunitz, ambassadeur de l'Empereur. — Une autre de 12,126 liv., au Cte de Loos, ambassadeur de Pologne. — Une autre, de même genre, au nonce Branciforte. — Au Sr Maréchal, secrétaire du Cte de Kaunitz, une tabatière d'or, garnie de diamants et du portrait du Roi. 2,102 liv. (C'est la même qui avait été donnée au Sr Fuessli, *stadthalter* de Zurich, et qui l'a refusée.) — Au Sr Damon, qui a signé, au nom du Roi de Prusse, le traité de commerce conclu avec ce prince, une tabatière d'or, sertie de diamants. 2,224 liv. (C'est la seconde des deux tabatières destinées aux deux bourgmestres de Zurich.) — A la C^sse Sedlinska, qui a la confiance du cardinal de Bavière, évêque de Liége, une tabatière d'or, avec portrait et diamants. 5,100 liv.

1754. Au B^on d'Assebourg, ministre de l'électeur de Cologne, une boîte à portrait et diamants. 12,057 liv. — Une autre de 6,270 liv., à milord Maréchal, ministre du Roi de Prusse. — Une

autre de 4,300 liv., au Mis Caraccioli, chargé des Affaires de Naples. — Aux deux députés de Hambourg, qui sont venus pour l'affaire de leur ville avec l'Espagne, deux tabatières d'or, avec portrait. 3,220 liv. — Une autre, de 1,455 liv., à l'abbé Durini, auditeur du nonce. — Une autre de 2,400 liv., à M. Aquaviva, ci-devant vice-légat d'Avignon.

1755. Envoyé de la part du Roi, aux héritiers du comte d'Albemarle, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, une boîte à portrait de 15,129 liv.

21 *avril.* « S. M. ayant consenti à ce que le présent qu'elle aurait fait à feu M. le Cte de Bellegarde, envoyé extraordinaire du Roi de Pologne, d'une boîte à portrait de la valeur de 8,000 liv., fût converti en argent comptant, pour Mlle de Bellegarde, sa fille, il a été expédié ce jour une ordonnance au porteur de 8,000 liv. »

Mai. Au Sr de Reventtlon, ci-devant envoyé extraordinaire du Roi de Danemark, une boîte de 8,057 liv. — Une autre de 6,004 liv., au Sr de Grevenbrœk, ci-devant ministre de l'électeur de Bavière.

Août. A M. de Marcellis, ministre des États-Généraux, une boîte de 5,048 liv. — Aux héritiers du commandant de la Cerda, envoyé extraordinaire de Portugal, une boîte de chez Rondé, ornée du portrait du Roi, par Le Brun, et de deux cent trente-cinq diamants. 7,198 liv.

Novembre. Une tabatière d'or, guillochée à étoiles. 966 liv. Présent de S. M., « pour une destination secrète. »

17 *décembre.* Au Ch^ier Moncenigo, ambassadeur de Venise, une riche boîte à portrait. 12,207 liv.

16 *mars* 1756. A M. de la Cerda, ministre de Portugal, une boîte de 7,255 liv.

Octobre. Au Cte d'Affry, une tabatière d'or, guillochée, fournie par Ducrollay. 1,200 liv.

16 *avril* 1757. Au Cte de Stahremberg, ministre plénipotentiaire de l'Empereur, une tabatière d'or, de chez Ducrollay, émaillée, gravée à fleurs, garnie de diamants, de rubis, d'émeraudes, et du portrait du Roi, peint en émail par Rouquet. 10,589 liv. — Une autre, des mêmes maîtres, pour le grand général de Pologne. 12,465 liv. — A M. Balbi, député de Gênes, une boîte de 5,235 liv. — Une autre, gravée, ciselée, à figures chinoises, pour M. de Montaigu, député d'Avignon. 1,837 liv. — Au Cte de Vicedom, envoyé extraordinaire du Roi de Pologne, une boîte de 7,954 liv. — Au Bon de Bunge, secrétaire de légation du Roi de Suède, une boîte d'or émaillée à cartouches,

avec le portrait de S. M., 2,700 liv. — A M. de Kingraff, secrétaire de la légation de Danemark, une tabatière d'or, ovale, à figures émaillées, 2,400 liv. — Au prince de Lobkovitz, qui a apporté la nouvelle et les détails de l'action dans laquelle les Autrichiens ont forcé les retranchements des Prussiens devant Breslau, une boîte à portrait, de chez Ducrollay, la miniature peinte par Le Brun. 18,317 liv.

11 *février* 1758. Au prince de Ligne, une tabatière d'or, ovale, gravée, émaillée à cartouches de fleurs, garnie de diamants, émeraudes et rubis et du portrait du Roi. 10,949 liv. — Le prince reçoit, en outre, un diamant ovale de 8,000 liv. — Au chancelier Archinto, une tabatière d'or, gravée à trophées d'armes de couleur, avec chiffre et bec en diamants.

Mars. A M. de Lastiris, secrétaire de l'ambassade d'Espagne, une tabatière d'or, émaillée à cartouches. 2,600 liv. — Au premier écuyer de la cour de Danemark, une tabatière à guirlandes, avec le portrait du Roi, renfermé dans un soleil de diamants. 10,708 liv.

Mai. A M. de Bectejeff, chargé des Affaires de l'Impératrice de Russie, une tabatière d'or, émaillée à figures, d'après Teniers, et garnie d'une bordure de brillants. 8,452 liv. — A M. Galiani, secrétaire de l'ambassade de Naples, une tabatière d'or, ovale, émaillée à figures, avec le portrait du Roi. 2,500 fr. — Au Cte de Montmartin, premier ministre du duc de Wurtemberg, une tabatière d'or, carrée, émaillée à fruits, garnie d'un chiffre et d'un bec de diamants, avec le portrait du Roi. 6,174 liv.

22 *septembre.* A M. de Turlo, sénateur de Gênes, envoyé par commission, une boîte à portrait, composée de trois cent trente brillants. 6,458 liv. — A M. de Bedelbruck, envoyé de Cologne, une boîte à portrait de trois cent trente-sept brillants. 8,400 liv. — A M. de Lichtenstein, ministre plénipotentiaire du prince de Saxe-Gotha, une boîte à portrait de trois cent trente-trois brillants. 7,146 liv. — Au Cte de Lusace, prince Xavier, une boîte à portrait de trois cent soixante-cinq brillants. 24,397 liv. — Une autre de trois cent cinquante-cinq brillants, au Cte de Sartiranne, ambassadeur du Roi de Sardaigne. 12,293 liv. — Au premier ministre de l'électeur de Mayence, une tabatière d'or carrée, émaillée à fleurs, garnie d'une bordure et d'un chiffre de diamants, avec le portrait du Roi. 8,992 liv.

27 *septembre.* A M. Bérardi, secrétaire de la nonciature, une tabatière d'or, émaillée, à figures et dessins flamands. 2,400 liv. — Fournitures de Rondé, portraits de Le Brun.

2 *février* 1759. A M. de Beckers, ministre d'État et de confé-

rence de l'électeur palatin, une boîte composée de trois cent cinquante-cinq brillants. 12,349 liv. — Envoyé en Danemark, une boîte à portrait de 5,151 liv., pour un des grands officiers de S. M. danoise. — A un autre grand officier, une tabatière d'or émaillée, à fleurs, garnie de diamants, d'émeraudes et de rubis. 10,407 liv.

5 *septembre*. Au cardinal Sciarra, une boîte à portrait, composée de trois cent soixante-cinq brillants. 30,012 liv. — Au Bon de Grevenbrok, envoyé extraordinaire de l'électeur palatin, une boîte de quatre cent six brillants. 11,044 liv. — Une autre de deux cent quatre-vingt-quatorze brillants, à M. de Rasfeld, chancelier de l'électeur de Cologne. 7,256 liv. — Une autre de trois cent onze brillants, au prince Galitzin, ambassadeur de Russie. 8,212 liv. — Fournitures de Rondé, portraits de Le Brun.

21 *février* 1760. A M. de Sottomayor, ambassadeur d'Espagne, une boîte composée de trois cent trente-huit brillants, avec le portrait du Roi Louis XV, par Montpetit. 30,283 liv. — A M. de « Van-èye », ancien envoyé de Liège, une boîte à portrait. 8,680 liv. — Le portrait, payé 200 liv. à Mlle Brison.

18 *mars*. A Mme de Castropignano, dame d'honneur de la feue Reine d'Espagne, deux tabatières, dont une émaillée et peinte à oiseaux, de 1,200 liv., et l'autre, en porcelaine de France, montée à cage et doublée d'or, de 1,330 liv. — Au Bon Deformet, commissaire du Roi de Sardaigne, une boîte d'or, carrée, à figures flamandes, ornée de diamants et du portrait du Roi par Montpetit « en manière éludorique ». 10,230 liv. — Donné à la succession de M. de Bostuchef, une boîte de trois cent quatre-vingt-dix-huit diamants, le portrait du Roi, peint par Mlle Brison. 20,766 liv.

17 *mai*. A M. d'Erizzo, ambassadeur de Venise, une boîte sertie de quatre cent vingt-cinq brillants. 13,538 liv.

18 *juin*. Au Bon de Poncet, une tabatière d'or de couleur, émaillée, à figures flamandes, gravée à fleurs et garnie de brillants, d'émeraudes et de rubis. 10,230 liv. — A Mme Brona, cantatrice italienne, une tabatière d'or, pour femme, émaillée, à figures flamandes, le portrait du Roi par la D^lle Brison. Fournitures de Jacqmin.

1761. A la veuve de M. le Bourcier, envoyé de la cour de Modène, une boîte sertie de brillants et renfermant le portrait en émail du Roi, par Durand. 4,289 liv. — A M. de Sottomayor, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, une boîte de 30,043 liv. — Une autre de 8,480 liv., au Cte d'Eick, envoyé extraordinaire

du cardinal-évêque, prince de Liège. — A la Csse de Valentinois, une tabatière ronde, en laque rouge, garnie de diamants. 7,957 liv. — Au prince Galitzin, une boîte de 12,356 liv. — A M. de Stanley, ministre d'Angleterre, une boîte sertie de trois cent quarante et un brillants; le portrait du Roi, par la Dlle Brison. 16,364 liv. Fournitures de Jacqmin. — Au Père Justiniani, de Gênes, une tabatière d'homme, carrée, à figures représentant des génies, livrée par Demay. 1,630 liv. — (*Présents du Roi.* n° 440.) Sur d'autres registres, quelques-uns de ces présents sont classés à l'année 1762.

1762. Au Bon de Reichbach, chambellan « pour la nouvelle de l'accouchement de l'archiduchesse », une boîte à portrait, en feuilles de laurier, enrichie de deux cent quatre-vingt-quinze brillants. 10,389 liv. — A M. Assemani, à Rome, une tabatière de chez Demay, ovale, émaillée, représentant « des objets des trois sultanes », bordée à l'antique. 2,710 liv.— Au Cte de Tchernichef, ambassadeur de Russie, une boîte à portrait, en feuilles de laurier, composée de trois cent six brillants. 13,526 liv. — Fournitures de Jacqmin.

En 1763, divers présents du Roi Louis XV acquièrent une importance exceptionnelle en raison de leur prix élevé.

28 *mars*. A M. de Mello, ministre plénipotentiaire de Portugal, une boîte à portrait, à guirlandes de brillants. 26,578 liv.— A M. le Bailly de Solar, ambassadeur de Sardaigne à Paris, une tabatière ronde, en laque rouge, montée à cage, ornée de quatre cent quarante et un brillants et du portrait du Roi, par Vénevault. 23,901 liv. — Au Cte de Viri, ambassadeur de Sardaigne à Londres, une boîte « à rouleaux », composée de trois cent dix brillants, avec le portrait du Roi surmonté d'une couronne. 56,258 liv. — Au duc de Bedford, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes, avec les fleurons en quadrilles et quatre cent cinquante-cinq brillants; le portrait du Roi, par Le Brun. 34,289 liv. — A M. de Neuville, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes, de trois cent soixante-trois brillants; le portrait du Roi, par Le Brun. 15,587 liv. — Au Cte de « Wedelfrys », ministre de Danemark, une boîte à portrait, à rouleaux, de trois cent quarante-cinq brillants. 10,291 liv. — Au Mis de Grimaldi, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du Roi d'Espagne, une boîte à portrait, à rouleaux, enrichie de trois cent deux brillants. 49,677 liv. — Au Bon de « Grosbach », ministre de l'électeur de Mayence, une boîte d'or, gravée, en or de couleur. 1,815 liv. — A M. Tupolo, ambassadeur de Venise, une boîte de 12,296 liv. — Au Cte de

Dietrichtein, envoyé du Roi des Romains, une tabatière ovale, à cornes d'abondance, garnies de diamants, de rubis et d'émeraudes. 8,321 liv. Fournitures de Jacqmin.

Mai 1764. Au Cte Bickinsky, pour avoir notifié la mort du Roi de Pologne, une boîte à portrait de chez Jacqmin. 8,916 liv. — Pour envoyer au Dey d'Alger, par ordre du duc de Praslin, une tabatière en or de couleur, ciselée, le dessus garni de deux diamants jaunes, et le reste en diamants blancs, rubis et émeraudes, avec quatre diamants principaux aux quatre coins. 9,000 liv. (Jacqmin.)

1765. Au Cte de Fuentès, une boîte à portrait, à guirlandes. 33,131 liv. — Au Cte d'Hereford, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes, les fleurons en quadrilles, composée de trois cent soixante et un brillants. 23,546 liv. — Au Bon Scheffer, ambassadeur de Suède, une boîte à portrait, à guirlandes, de trois cent trente-cinq brillants. 13,494 liv.

13 *janvier* 1766. Au Mis de Santa-Cruz, ambassadeur d'Espagne, venu annoncer le mariage de l'Infante de Parme avec le prince des Asturies, une tabatière en laque rouge, montée à cage, avec le portrait du Roi entouré de brillants. 23,601 liv. — A la famille du feu Bailly de Solar, ambassadeur de Sardaigne, « pour lui tenir lieu du présent que le Roi lui aurait fait. » 15,000 liv.

12 *septembre*. Au duc de Salviati, ministre de Toscane, une boîte de 19,035 liv. — Au duc de Richmond, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes et rosettes. 15,236 liv.

5 *janvier* 1767. Au Cte de Lennox, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes et rosettes. 14,442 liv. — A M. de Gedewitz, ministre d'État et de conférence de l'électeur palatin, une boîte à portrait, à rouleaux. 10,949 liv.

1768. A M. l'abbé Sozzifanti, chargé des Affaires de Rome, une tabatière d'or, ciselée à figures, avec le portrait du Roi entouré de brillants. 6,300 liv. — Au Cte de « Pumgarlen », inscrit sur un autre registre « Baumgarten », ministre d'État de l'électeur de Bavière, une tabatière d'or, ronde, ciselée à figures, avec le portrait du Roi bordé de brillants. 15,171 liv. — Au Ch^{ier} d'Heusy, ministre de l'évêque de Liége, une grande tabatière ovale, en or, émaillée en bleu, avec le portrait du Roi entouré de brillants. 4,057 liv. — A M. « Gradenigo », ambassadeur de Venise, une boîte à guirlandes, le portrait de Louis XV entouré de brillants. 25,033 liv. — Au secrétaire de l'ambassade de Venise, un présen de 2,400 liv. — Au Cte de « Cruquen-

bourg », une boîte à portrait, à rouleaux, le portrait du Roi entouré de brillants. 10,720 liv.

1769. Au cardinal Orsini, une tabatière ronde, émaillée en turquoise, avec le portrait du Roi entouré de trente-trois brillants. 10,986 liv.

Avril 1770. Rendu au duc de Choiseul, suivant ses ordres, une boîte à portrait destinée au Bon de Gleichen, envoyé de Danemark et qui a préféré toucher 15,000 liv. en espèces. Le Bon conserve le portrait du Roi, peint en miniature par Welper.

Juin. A MM. Colmer et Faber, commissaires au Sénat de Hambourg, deux tabatières d'or, rondes, émaillées et ciselées. 5,400 liv. — Au Mis Ginari, envoyé de Toscane, une tabatière ronde, émaillée en vert foncé, avec un cercle de vingt-deux brillants autour du portrait du Roi. 6,092 liv.

1770. « A M. le nonce du Pape, pour marque de satisfaction de ses soins à l'occasion de la prise d'habit de Mme Louise, un présent en argent, pour lui tenir lieu d'une boîte enrichie de diamants, avec le portrait de S. M. 16,000 liv. »

1771. M. Walpole, ministre plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, présent de congé d'une boîte à portrait de 16,000 liv. D'après les *Registres,* c'est la boîte déjà rendue par le Bon de Gleichen et qu'on avait pensé donner au nonce, lors de la prise d'habit de Mme Louise.

Juillet 1772. A lord Harcourt, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait, à guirlandes et rosettes, enrichie de trois cent trente-quatre brillants. 24,131 liv.

Septembre. Au Cte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne, une boîte à portrait, avec guirlandes et rosettes à quadrilles, serties de trois cent soixante-deux brillants. 30,928 liv. — A M. Moncenigo, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait, à palmettes et guirlandes, de cinq cent soixante-trois brillants. 18,840 liv. — Au colonel Blaker, de Londres, la boîte achetée du Bon de Breteuil, le 3 juin 1768, à laquelle on a retiré trente-sept brillants pour en ajouter cent deux petits. 9,419 liv. — Au Bon de Lieven, envoyé de Suède pour annoncer la Révolution, une tabatière ovale, émaillée « en vert flinqué » ; le dessus tout en diamants avec bec et cercle de même autour du portrait du Roi. 7,000 liv.

30 *avril* 1773. A. M. Girault, nonce, 20,000 liv. au lieu et place d'une boîte à portrait en diamants du même prix. Un christ en tapisserie des Gobelins. 2,040 liv.

Juin. Au Chier d'Heusy, envoyé de Liège, une boîte à portrait, à rubans et lauriers composés de trois cent trente-sept brillants. 9,205 liv.

1775. En l'honneur du mariage de Mme Clotilde de France, avec le prince de Piémont, le Cte de Viri, ambassadeur du Roi de Sardaigne, reçoit une boîte de 29,940 liv. et la cède pour 25,500 liv. au bijoutier Solle, qui l'a fournie. Deux années plus tard, le 7 août 1777, la même boîte est redonnée au même ambassadeur, qui la vend encore une fois à Solle, 25,500 liv.; celui-ci la rapporte pour le même prix au ministère des Affaires étrangères, et la boîte « est rentrée au dépôt le 19 du dit mois d'août. » Nous la retrouvons plus loin, page 45, n° 56, cotée 26,520 liv. avec cette mention: « Cette boîte à portrait est celle de 29,940 liv. qui fut remise en présent, au nom du Roi, à M. le Cte de Viri, ambassadeur de Sardaigne, une première fois, en 1775, à l'occasion du mariage de Madame Clotilde, et une seconde fois en 1777, lors du départ de cet ambassadeur. M. Solle, qui l'a reprise de M. le Cte de Viri en 1775, pour la somme de 25,500 liv., en fit alors la fourniture sur le même pied au département des Affaires étrangères; en 1777, il l'a reprise encore de ce même ambassadeur, pour le même prix de 25,500 liv., mais il lui fut accordé 4 pour cent sur la dite somme, savoir : 2 pour cent par rappel pour la première fourniture et 2 pour cent pour la dernière, ce qui a porté la valeur de cette boîte à 26,520 liv. »

Voici encore une tabatière que M. de Viri va faire rentrer au bercail; elle revient au dépôt après avoir changé d'habit; son émail jaune primitif est remplacé par le rouge rubis, avec feuillages verts et quatre-vingt-dix-sept brillants. Voici ce que dit le *Registre des Présents du Roi*, à la date du 15 septembre 1777 : « Cette tabatière que M. Solle a achetée de M. le Cte de Viri, ambassadeur de Sardaigne, avait été donnée en présent, au nom de S. M., à cet ambassadeur pour la somme de 10,608 liv. Elle était alors émaillée en jonquille. » (*Présents du Roi. N°* 444.) Nous avons vu que cette façon d'agir n'avait rien d'anormal, puisqu'en diverses circonstances le Roi lui-même avait favorisé ces sortes d'échanges.

Décembre 1776. Présent de congé à M. Mocenigo, ambassadeur de la République de Venise, d'une boîte exécutée par Solle, composée de trois cent soixante-quatre brillants, avec le portrait du Roi, par Welper. 21,020 liv. — A la fin de l'année 1776, Necker se démet de sa place de ministre de la République de Genève auprès de S. M., pour occuper celle de directeur général du trésor royal. Le Cte de Vergennes lui envoie, de la part du Roi, une tabatière d'or, émaillée en rose, avec cercles, rosettes et rubans, composés de cent dix-huit brillants. 5,010 liv., sans le portrait. Fourniture de Solle.

1777. Donné à la C^sse d'Eyck, à la mort de son mari, envoyé extraordinaire de Bavière, une boîte à portrait de chez Jacqmin, à palmes et guirlandes, garnie de six cent quarante-cinq brillants. 15,068 liv. — Au colonel de Saint-Paul, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, présent de congé d'une boîte à portrait, sertie de trois cent cinquante-neuf brillants. 5,285 liv. — Autre présent de congé, d'une boîte de 12,340 liv., au Cte de Loos, ci-devant ministre plénipotentiaire de l'électeur de Saxe. Fournitures de Solle.

Avril 1778. « A M. Dean, l'un des députés des États-Unis de l'Amérique Septentrionale, qui ont signé le traité de commerce et d'amitié entre S. M. et lesdits États », une tabatière émaillée en citron; bordure, cercle et feuillages verts, enrichis de cent cinquante-huit brillants, le portrait du Roi par Pasquier. 6,040 liv.

20 *septembre*. A M. de Guayta, chanoine de l'église d'Aix-la-Chapelle, qui apporte au nom de son chapitre des reliques à la Reine, une tabatière surmontée du portrait du Roi, par Pasquier; elle est émaillée en violet, à bordure verte et perlée, enrichie de cinquante brillants. 3,440 liv. Fournitures de Solle.

28 *février* 1779. Une boîte à portrait, fournie par Aubert, enrichie de trois cent trente-neuf brillants, « remise en présent de congé à M. l'abbé Onesti, neveu du Pape, pour avoir apporté à S. M. les bulles de nonciature des cardinaux de Guéménée et de La Rochefoucauld. 24,300 liv. » En plus, 240 liv. pour le portrait du Roi, exécuté par Pasquier.

17 *décembre*. A Don Louis Cardova, lieutenant général des armées navales de S. M. catholique, pour avoir concouru avec seize vaisseaux aux opérations de l'armée navale combinée dans la Manche, une boîte composée de trois cent vingt-deux brillants, livrée par Solle, le portrait du Roi par Welper. 22,512.

9 *mars* 1780. Au Cte de Mercy, ministre plénipotentiaire de l'Impératrice, Reine de Hongrie, pour avoir réglé les limites entre les États du Roi et les Pays-Bas autrichiens, une tabatière émaillée, couleur de rubis, avec feuillages verts et quatre-vingt-dix-sept brillants. 9,632 liv. — Ouvrage de Solle. C'est la tabatière de 10,608 liv. offerte précédemment au Cte de Viri, et d'abord émaillée en jonquille.

19 *décembre*. Au Ch^ier Zéno, ambassadeur de Venise, prenant congé de S. M., une boîte à portrait de chez Solle, ornée de trois cent soixante-deux brillants, la miniature par Sicardi. 22,832 liv.

1er *avril* 1781. Au Mis de Caraccioli, ambassadeur de la cour de Naples, prenant congé du Roi, une boîte de 26,520 liv. —

« C'est la boîte vendue deux fois par M. de Viri, ambassadeur de Sardaigne. »

1782. Au prince Doria Pamphili, nonce, « à l'occasion des langes bénis qu'il a présentés pour Mgr le Dauphin, » une boîte à portrait, composée de cent soixante-treize brillants, fournie par Solle, le portrait de Louis XVI, par Sicardi. 29,090 liv.

7 *mai*. Au duc de Gravina, grand d'Espagne et premier écuyer du Roi de Naples, envoyé pour complimenter S. M. sur la naissance du Dauphin, une boîte à portrait de chez Solle, la miniature par Sicardi. 23,335 liv.

8 *juin*. Au Chier. de Virieu, premier écuyer de l'Infant duc de Parme, que ce prince a envoyé pour complimenter S. M. sur la naissance du Dauphin, une boîte à portrait, par Solle et Sicardi, composée de trois cent soixante-douze brillants. 16,627 liv.

30 *avril* 1783. Au Cte O'Reilly, capitaine général de l'Andalousie, pour avoir procuré aux forces de terre et de mer de S. M., employées en 1782 dans l'étendue de ce gouvernement, les approvisionnements et autres secours nécessaires à l'exécution de leurs opérations, une boîte de 24,830 liv. — Solle et Sicardi.

10 *juin*. A M. Fitzherbert, qui a signé, en qualité de ministre plénipotentiaire du Roi d'Angleterre, les préliminaires de la paix, une boîte de chez Jacqmin, garnie deux cent quarante brillants et du portrait du Roi, par Sicardi. 21,585 liv.

6 *août*. Au Cte de Creutz, ambassadeur de Suède, présent de congé d'une boîte à portrait de 24,937 liv. et d'une tenture de Beauvais de 20,150 liv.

15 *septembre*. Au duc de Manchester, ambassadeur de la cour de Londres, à l'occasion de la paix entre la France et l'Angleterre, et dont il a signé le traité au nom de S. M. Britannique, une boîte à portrait de 31,453 liv. — Elle est enrichie par Solle, de trois cent vingt-cinq brillants, avec le portrait de Louis XVI, par Sicardi.

19 *septembre*. Au capitaine Warner, premier secrétaire de l'ambassade anglaise, une boîte à portrait, par Solle et Sicardi. 9,740 liv.

23 *septembre*. Au Cte de Mercy, ambassadeur de la cour de Vienne, pour avoir coopéré à la paix entre la France et l'Angleterre, au nom de S. M. Imple, une boîte à portrait, par Solle et Sicardi, décorée de trois cent soixante brillants. 29,970 liv. — Une autre, des mêmes maîtres, à M. de Markoff, ministre de Russie, pour avoir participé, avec le prince Bariatinski, au traité de paix définitif. — Au prince Bariatinski, ministre de l'Impératrice de Russie, une boîte à portrait de chez Solle, composée

de trois cent quatre-vingt-seize brillants, la miniature par Sicardi. 24,816 liv. — Cette boîte, dit une note, a été reprise pour 24,360 liv. de M. le prince Bariatinski, à qui elle avait été donnée en présent. (*Présents du Roi*, 1783. N° 452.)

27 *janvier* 1784. Donné en présent de congé, au duc de Manchester, ambassadeur d'Angleterre, une boîte à portrait fournie par Solle, sertie de trois cent quatre-vingt-seize brillants, le portrait peint par Sicardi. 24,360 liv. — A M. de « Storer », ministre de la cour de Londres auprès de S. M., présent de congé d'une tabatière ronde, émaillée prunes de Monsieur, fournie par Solle, le portrait de Louis XVI, par Sicardi. 12,360 liv.

21 *février*. Envoyé à M. de Sa, ministre des Affaires étrangères de la cour de Portugal, à l'occasion du dernier traité de commerce, une boîte à portrait enrichie de trois cent cinquante-huit brillants. Ouvrage de Solle et Sicardi. 24,064 liv.

3 *février*. Présent de congé à M. de Markoff, ministre plénipotentiaire de Russie, d'une boîte à portrait ornée de quatre cent vingt-deux brillants. Ouvrage de Solle et Sicardi. 19,800 liv.

7 *août*. En l'honneur du séjour en France de S. M. Suédoise, remis au Bon de Stagl, son ambassadeur, une boîte à portrait par Solle et Sicardi, enrichie de trois cent quarante-huit brillants. 24,012 liv.

Décembre. Présent de congé à M. de Belderbruch, ministre plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, d'une boîte à portrait, par Solle et Sicardi, garnie de quatre cent soixante-deux brillants. 16,163 liv. — Une autre, des mêmes maîtres, sertie de trois cent quarante-huit brillants, au prince Pignatelli, ambassadeur de Naples. — Une autre boîte de même travail, « remise en présent de congé à M. de Belderbuch, ministre plénipotentiaire de l'électeur de Cologne. » 16,163 liv.

16 *février* 1785. Au nonce, prince Doria Pamphili, et en présent de congé, une boîte à portrait composée de quatre cent un brillants. — Ouvrage de Solle et Sicardi. 28,412 liv.

22 *mars*. Au prince Bariatinski, ministre plénipotentiaire de Russie, présent de congé d'une boîte à portrait, ornée de quatre cent vingt-huit brillants. Ouvrage de Solle et Sicardi. 24,140 liv. — « La boîte a été reprise de M. le Prince Bariatinski pour 24,000 livres et on y a ajouté un nouveau portrait de 360 liv. » Dans cet échange, le prince eut le bon goût de conserver le portrait du Roi. Cette même boîte, après être rentrée au dépôt, a été offerte au Cte de Berkenroode, l'un des deux ambassadeurs signataires du traité d'alliance conclu entre le Roi et les états généraux des Provinces-Unies. 24,360 liv.

7 *juin*. A M. Franklin, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, une boîte à portrait sertie de quatre cent vingt et un brillants. Ouvrage de Solle et de Sicardi. 16,103 liv.

Novembre. Remis en présent de congé, au Bon de Schœfeld, ministre de l'électeur de Saxe auprès du Roi, une boîte décorée de quatre cent cinquante-six brillants et du portrait de Louis XVI, par Sicardi. 17,510 liv.

21 *décembre*. A M. de Brantzen, « l'un des deux ambassadeurs de Hollande, qui ont négocié et signé le traité d'alliance conclu en dernier lieu entre le Roi et les états généraux des Provinces-Unies, » une boîte à portrait, composée de trois cent soixante et un brillants. Ouvrage de Solle et Sicardi. 22,217 liv.

27 *décembre*. Donné en présent de congé au Ch^ier^ Delfino, ambassadeur de Venise, une boîte à portrait, de quatre cent cinquante brillants. Solle et Sicardi. 24,218 liv. — (*Présents du Roi*, 1785. *N*° 454.)

Mars 1786. Présent de congé, au Bon de Boden, ministre de Landgrave de Hesse-Cassel auprès du Roi, d'une boîte à portrait fournie par Solle. 12,000 liv.

26 *avril*. Présent de congé, au prince Caramanico, ambassadeur de Naples, d'une boîte à portrait garnie de quatre cent vingt-six brillants. Ouvrage de Solle et Sicardi. 24,360 liv.

13 *novembre*. Présent de congé d'une boîte à portrait « à M. Eden, ministre d'Angleterre en France, à l'occasion du traité de commerce conclu entre S. M. et la cour de Londres. » La boîte, enrichie de quatre cent quatre-vingt-trois brillants, est exécutée par Solle, et le portrait du Roi Louis XVI par Sicardi. 24,269 liv.

Au delà de cette année 1786, toute communication nous est interdite. Les présents du Roi ne figurent plus sur des registres, ils sont inscrits sur des feuilles volantes, renfermées pêle-mêle dans des cartons, avec certaines pièces dont on veut éviter la publicité.

LES TABATIÈRES HISTORIQUES ET POLITIQUES.

Nous classons dans la série des tabatières historiques et politiques toutes les tabatières qui, par leur forme, leur décor ou le sujet qui les recouvre, rappellent des batailles, des faits de l'histoire, des symboles, des personnages illustres, célébrités en tous genres, artistes et poètes, hommes de plume et d'épée, législateurs et conquérants, tout le cortège révolutionnaire, avec ses grandes figures, ses victimes et ses bourreaux. Vers la fin du règne de Louis XVI, la tabatière acquiert une importance politique considérable. La prise de la Bastille apparaît sur toutes sortes de boîtes. Le Roi, les princes, les députés, les devises et les emblèmes républicains et les annales de la Révolution fournissent des sujets inépuisables. Lorsque l'émigration commence, les fortunes s'écroulent, les ouvrages de luxe disparaissent, la riche tabatière des orfèvres fait place à la tabatière patriotique des tabletiers; boîte commune, égalitaire, ornée d'un type à la mode et reproduite à un nombre infini d'exemplaires.

Un portrait gravé, une estampe coloriée, un sujet en buis repressé à chaud ou en écaille moulée, ou bien un repoussé, remplacent les miniatures, les émaux, et les fines ciselures des artistes en vogue. Ces boîtes, d'apparence vulgaire, ne doivent pas être dédaignées. Le collectionneur, après avoir recherché les œuvres d'art et de luxe, saura recueillir les tabatières populaires, elles ont leur intérêt ; toutes sont les témoins d'un fait accompli, d'une époque passée, et leur ensemble démontre qu'on peut reconstituer l'histoire par la tabatière. La multiplicité des boîtes et la variété des sujets sont incroyables ; nous allons essayer d'en donner une idée en décrivant les plus curieuses. La collection de notre ami, M. de Liesville, ainsi que la nôtre renferment presque tous les types dont nous allons parler.

TABATIÈRE A LA SILHOUETTE. — Etienne de Silhouette, nommé en 1759, contrôleur général des finances, sous l'égide de Mme de Pompadour, se rendit d'abord populaire en réformant des abus. Poussant à l'extrême son système d'économie, il proposa un édit de subvention et suspendit pour un an le paiement des billets des fermes, puis le remboursement des capitaux dus par le trésor public ; il engagea même les particuliers à faire porter

leur argenterie à la Monnaie pour subvenir aux besoins du Trésor.

Dans toutes les classes ce fut un tollé général; le ministre, partout décrié, dut se retirer au bout de huit mois. « Dès lors, dit Mercier, tout parut *à la Silhouette,* et son nom ne tarda pas à devenir ridicule. Les modes portèrent à dessein une empreinte de sécheresse et de mesquinerie; les surtouts n'avaient point de plis, les culottes point de poches, etc. » Les tabatières étaient de bois brut (Littré). « Les portraits à la Silhouette furent tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle sur une feuille de papier blanc. » (Mercier. *Tableau de Paris.*)

TABATIÈRE A LA CHOISEUL. — Le duc de Choiseul, conseillé par sa sœur, la duchesse de Gramont, était en lutte avec la Du Barry et ne lui épargnait pas les dédains. A force d'obsessions auprès du Roi, celle-ci finit par l'emporter. Elle lançait en l'air des oranges en criant : Saute, Choiseul! saute, Praslin! Choiseul et Praslin sautèrent. La disgrâce du duc de Choiseul, exilé à Chanteloup, lui donna une célébrité qu'il n'avait encore jamais eue. Sa chute fut comme un triomphe; son éloge retentit d'un bout à l'autre de la France et son portrait parut sur toutes les tabatières. Les indifférents devenaient des amis; les uns s'empressaient de rapporter au duc le mot de lord Chatam en plein parlement, proclamant le duc de Choiseul le plus grand ministre et le plus digne de regrets que la France ait compté depuis Richelieu. D'autres, « et à leur tête la maréchale de Luxembourg, affectaient de sortir d'un petit sac et de faire jouer entre leurs doigts des tabatières magnifiques, portant d'un côté le portrait de Sully et de l'autre celui du duc de Choiseul entouré de perles, ce qui, au dire de madame de Choiseul, confondait la modestie de son mari. » (M. J. Grasset. *Madame de Choiseul et son temps*, Paris, Didier, 1874. p. 172.)

Sophie Arnould n'était pas du camp des flatteurs; en voyant une de ces tabatières elle s'écria : « C'est la recette et la dépense. » Mot plus mordant que juste. Deux tabatières de cette époque nous montrent le buste du duc de Choiseul, vu de profil et portant le grand cordon; l'un de ces bustes est en argent repoussé, l'autre en biscuit de porcelaine, sur fond de verre bleu.

LA CONSOLATION DANS LE CHAGRIN. — L'avènement de Louis XVI au trône causa, dans tout le royaume, une allégresse générale. On fit à cette occasion de nouvelles tabatières de circonstance; c'est ce que nous apprend l'abbé Georgel, dans ce passage de ses *Mémoires* : « La France, idolâtre de ses maîtres, quand

tout le monde est content, retentissait de toutes parts de chansons que la gaîté avait imaginées pour célébrer ce joyeux avènement. Les arts et les modes le caractérisaient par leurs ouvrages, les emblèmes et les parures. On voyait dans toutes les mains des tabatières de peau de chagrin sur lesquelles on avait placé le médaillon de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; on les appelait *La consolation dans le chagrin*... Cette ingénieuse invention fit la fortune de l'artiste qui, le premier, la mit en vogue. »

LOUIS XII, HENRI IV, LOUIS XVI. — « Un autre artiste ne fut pas moins ingénieux, ni moins heureux dans le même genre. Sur les boîtes qu'il avait imaginées, se trouvaient les médaillons de Louis XII et de Henri IV, et, au-dessous, celui de Louis XVI. Dans une légende en bas, on lisait : *XII et IV font XVI.* Avec des Français, une telle conception devait réussir. » Diverses boîtes à peu près identiques eurent autant de succès ; le sujet représentant les profils accolés des trois Rois chers à la France, avec leur nom pour toute légende : *Louis XII, Henri IV, Louis XVI.*

VOLTAIRE.— Les tabletiers ont souvent fait usage du masque de Voltaire, de cet homme étonnant dont l'influence fut immense sur son siècle. Après un long exil à Ferney, il lui fut enfin permis de revoir Paris. Quelle rentrée ! quelle triomphe ! « Non, dit un contemporain, l'apparition d'un revenant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de M. de Voltaire. » Je le crois bien, ajoute M. Villemain, tout cela, Voltaire l'était pour le XVIIIe siècle. A une époque où la manie des boîtes était devenue générale, l'industrie privée ne pouvait manquer d'exploiter à son profit l'enthousiasme des Parisiens. Pendant quelque temps, le portrait de Voltaire, ou son tombeau à Ferney, furent les sujets préférés des tabatières à la mode.

ROUSSEAU. — La même année que s'éteignait Voltaire (1778), mourait brusquement à Ermenonville Jean-Jacques Rousseau, soupçonné de s'être ôté la vie. Ainsi disparaissaient, à un mois d'intervalle, les deux plus actives puissances du XVIIIe siècle. « Je ne croirai pas, dit M. Villemain, au contraste providentiel que suppose Bernardin de St-Pierre et qui lui montre dans Voltaire et dans Rousseau le *mauvais* et le *bon* génie du XVIIIe siècle. Chacun d'eux a pris sa part de ce double rôle ; et cette part, plus ou moins inégale, se trouve dans toute l'histoire de

notre société moderne. » Comme à Voltaire, la tabatière fit un piédestal à Rousseau ; par un rapprochement singulier, ces deux hommes, qui vécurent ennemis, se rencontrent assez souvent sur le même médaillon.

HENRI IV. — Le portrait d'Henri IV était très répandu. Les priseurs en tirant leur tabatière aimaient à contempler les traits de ce bon roi, si français de cœur et d'esprit. Parfois, sur la même boîte, l'image d'Henri est jointe à celle de Sully. Après la pièce de Collé, *La partie de chasse de Henri IV*, on fit des tabatières en poudre d'écaille moulée représentant Henri IV à table chez le meunier Michau. Celui-ci prend son hôte pour un officier de la suite du Roi et lui dit en élevant son verre : « J'beuvons à la santé d'notre bon Roi Henri ; vous qu'avez l'honneur de l'approcher, dites-ly que j'laimons tous, que je l'bénissons, que je l'adorons... mais dites-ly ben surtout. » Toute la famille fait chorus. Henri, très ému, est prêt à verser des larmes, il détourne la tête. Suivant la réclame de l'*Almanach général des marchands...* cette tabatière se vendait, en 1770, chez Compigné, rue Grenéta, à l'enseigne du *Roi David*.

TABATIÈRE AU BALLON. — L'invention des aérostats appartient aux frères Montgolfier, Joseph-Michel et Jacques-Etienne, fabricants de papier à Annonay. Vers les premiers jours de juin 1783, ils firent dans cette ville, en présence des états particuliers du Vivarais, une expérience publique qui attira sur leur nom, la célébrité. Mandé par le Roi, Jacques-Étienne se rendit à Paris et prépara un immense ballon qui fut lancé à Versailles, le 19 septembre suivant, en présence de toute la cour. L'enthousiasme fut indescriptible. Dès la fin de 1783, parurent les tabatières dites *au ballon*. Les boîtes, les céramiques, les boutons d'habit, les éventails, etc., furent couverts d'aérostats. La mode s'en continua quelque temps et reprit une faveur nouvelle en 1797, date de la première descente en parachute. (S. Blondel, *Histoire des éventails chez tous les peuples.*) La *tabatière au ballon*, ou figurant une allégorie à la gloire des Montgolfier, a été faite de bien des façons, notamment en verre gravé, en ivoire sculpté, en vernis Martin et en peinture éludorique, genre plus connu sous le nom de *fixé*.

TABATIÈRE A LA BASTILLE. — Le 14 juillet 1789, la prise de la Bastille marque le point de départ de la Révolution française. Le bruit s'en répandit au loin ; partout il provoqua des trans-

ports de joie. Le Cte de Ségur, alors ambassadeur en Russie, dit dans ses *Mémoires* : « Quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Pétersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée, la chute de cette prison d'Etat et ce premier triomphe d'une liberté orageuse. Français, Russes, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous dans les rues se félicitaient, s'embrassaient comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesât sur eux. »

Peu de jours après la prise de cette forteresse, « le patriote Palloy », comme il s'appelait lui-même, fut chargé de la démolir. Avec des pierres provenant du château, il fit sculpter de petites réductions de la Bastille et en offrit un exemplaire à l'Assemblée, à chacun des ministres, aux 83 départements et à Louis XVI lui-même. D'autres sculptures, exécutées avec les mêmes matériaux, représentèrent les personnages populaires de l'époque. Avec le fer, les chaînes, qui servaient à attacher les prisonniers, avec le zinc, le cuivre et le plomb, Palloy fit fabriquer toutes sortes d'objets, tels que des bijoux, des jouets d'enfants, des épées, des emblèmes républicains; il fit aussi fondre des tabatières et frapper des médailles commémoratives. Les mêmes sujets furent reproduits à l'infini par le commerce de Paris. Presque toujours ils sont une imitation des deux médaillons d'Andrieu. L'ivoirier Dally, natif de Dieppe, commença sa réputation par ses petits dessus de boîtes à sujets patriotiques de la Révolution, habilement sculptés.

La Révolution créa des mots nouveaux et fit usage d'allégories et de symboles renouvelés, pour la plupart, des anciens Romains. Ces mots, ces symboles se retrouvent à chaque pas sur les armes, les faïences, les médailles, les gravures, les entêtes de lettres et tous les monuments de l'époque. Une courte explication à ce sujet ne sera donc pas inutile. Elle profitera non seulement aux curieux de tabatières, mais encore aux numismates et à tous ceux qui recherchent ou étudient la période révolutionnaire.

Le Bonnet était, à Rome, le signe de l'affranchissement. Les esclaves mis en liberté, recevaient le bonnet dans le temple de la déesse Féronie et le peuple tout entier le portait à l'époque des fêtes saturnales. La forme en fut variée, mais elle se résume dans l'imitation du bonnet de coton et surtout du bonnet phrygien.

Le Niveau, ancien signe maçonnique, est le premier emblème de l'Egalité. Il apparaît dès 1789, pour marquer l'égalité entre les trois ordres, le Clergé, la Noblesse et le Tiers-Etat. Parfois il

se réduit à un simple triangle, qui était le plus vieux signe de l'Être suprême et aussi de la vertu génératrice.

La Pique, l'arme du peuple et des femmes, devint l'attribut de la Liberté. Le compas, la charrue, le canon, la Table ou le Livre de la loi, vinrent en varier la signification. Au moment de l'armement général de la population, un arrêté municipal avait ordonné la fabrication des piques.

Les Faisceaux ont été de tout temps un symbole de force et d'union.

Le Chêne figurait la vertu civique.

Le Peuplier, emblème du peuple, était l'arbre de la Liberté.

L'Œil, emblème de divinité, de justice, de vigilance, devint en 1791, l'image de la Constitution.

La Liberté était représentée, à Rome, le plus souvent en pied, vêtue d'une stole, tenant la pique ou la vindicte, coiffée du bonnet phrygien et de la couronne de laurier. Les artistes de la Révolution ont représenté la Liberté assise, debout ou ailée, coiffée du bonnet phrygien, du casque athénien ou du diadème romain, portant la tunique, le péplum ou la chlamyde, tenant un joug brisé ou la foudre ou le gouvernail, ayant près d'elle le coq vigilant, le chat, l'aigle ou le pélican, au milieu d'épis, de cornes d'abondance ou de branches de chêne.

L'Egalité est figurée par le niveau.

La Fraternité est caractérisée par le faisceau et par des enfants. « Ce n'est qu'en renchérissant sur ces emblèmes, dit M. Renouvier, et en ajoutant des couronnes, des mains jointes, des cœurs enflammés, des enfants qui s'embrassent, qu'on parvint à rendre l'*Unité* et l'*Indivisibilité*. Dans un pointillé, bistré, ovale in-8°, de la collection Hennin, l'Indivisibilité est une femme drapée, les bras croisés, adossée à un faisceau, à côté d'un lion endormi. » (Jules Renouvier. *Histoire de l'Art pendant la Révolution*. Paris, Renouard, 1863.)

Le Peuple fut personnifié de différentes manières, notamment par un homme dans la force de l'âge, « debout sur les insignes brisés du trône et de l'autel, tenant d'une main la table des Droits de l'homme, de l'autre un pic au milieu des flammes du soleil levant et de la foudre qui éclate. » David fit un Hercule, la massue levée et terrassant l'hydre du Fédéralisme, ou bien la massue au repos et portant à la main la Liberté et l'Egalité.

L'Assemblée eut aussi son symbole dans un rocher abrupt représentant la *Montagne*, la partie la plus avancée de la démocratie. La Constitution de 1793 apparaît sur le rocher, au milieu des éclats de la foudre.

La Nature est représentée par une femme avec un surcroît de mamelles, image de la fécondité inépuisable, assise sur une montagne et surmontée d'un soleil ; parfois elle allaite deux enfants, l'un blanc, l'autre noir ; à ses pieds, sont les produits de la terre.

La Victoire se reconnaît à ses couronnes, à ses palmes et à ses trompettes.

Les Vertus sont caractérisées par leurs attributs :

La Vertu paraît avec des ailes, une couronne sur la tête et un soleil sur la poitrine.

La Justice, avec ses balances.

La Vérité, nue, accompagnée de son miroir.

La Force, armée d'une massue et coiffée d'une couronne de chêne.

La Probité avec une règle, portant cet axiome : « Ne fais pas pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait. »

L'Innocence, coiffée de palmes et portant à la main une couronne de roses.

La Raison, dont la Révolution fit une déesse et qui eut un culte, figure sous les traits d'une femme superbe, ayant près d'elle un lion ; quelquefois elle est assise sur le lion même, ou coiffée de sa peau. L'Œil apparaît, soit au bout de son sceptre, soit sur sa tête, soit sur sa poitrine ; elle tient à la main un flambeau, un rouleau, un mors ou une couronne ; parfois elle a des ailes ; à ses pieds, gisent terrassés le Mensonge et le Fanatisme. Ces allégories et ces symboles ont subi diverses modifications selon le goût et le sentiment des artistes.

L'ère républicaine commence le 22 septembre 1792. Un décret du 2 janvier 1793 fixait le commencement de la 2e année de la République au 1er janvier 1793, mais il fut rapporté. L'an II ne commença que le 22 septembre suivant. L'année était divisée en douze mois égaux de trente jours. Les noms des mois furent changés ; ils indiquèrent les quatre Saisons, ainsi que les productions, ou les phénomènes les plus propres à chacun.

Vendémiaire, *Octobre.*	Germinal, *Avril.*
Brumaire, *Novembre.*	Floréal, *Mai.*
Frimaire, *Décembre.*	Prairial, *Juin.*
Nivôse, *Janvier.*	Messidor, *Juillet.*
Pluviôse, *Février.*	Thermidor, *Août.*
Ventôse, *Mars.*	Fructidor, *Septembre.*

Les douze mois formaient 360 jours ; il en restait cinq, appe-

lés *les sans-culottides*; on les désigna depuis sous le nom de *jours supplémentaires*. Dans les années bissextiles, il restait un sixième jour sans-culottide, nommé *jour de la Révolution*. La période de quatre ans se nommait *Franciade*, la 4e année, *sextile*. Les mois étaient divisés en 3 parties de dix jours ou *décades*. Il y avait donc la première, la seconde, la troisième décade.

Pour se conformer au système décimal, il n'y avait que 10 heures au lieu de 12. La minute était la centième partie de l'heure, la seconde, formait un centième de minute, etc. Une grande horloge ainsi disposée fut placée sur le pavillon central des Tuileries; simple objet de curiosité, la nation refusa d'en faire usage et conserva l'ancien système.

DROITS DE L'HOMME. — Au mois d'août 1789, l'Assemblée donna, pour préliminaires à son œuvre législative, une « déclaration des droits de l'homme et du citoyen, » afin de rappeler à tous les droits de chacun. Diverses tabatières en ivoire ou en écaille moulée offrent des sujets relatifs à la Révolution, avec la légende plus ou moins bien orthographiée : *Droits de l'homme.*

TABATIÈRE AUX ASSIGNATS. — Elle apparaît vers la fin du XVIIIe siècle. Le décor consiste en un dessin ou une estampe en noir, noir et rouge et parfois coloriée, imitant des assignats.

Les assignats étaient un papier-monnaie, garanti par les terres de la couronne, du clergé et des émigrés. La première émission, en 1789, fut de quatre cents millions. Les émissions se succédèrent à ce point qu'à la fin de 1795, on avait fabriqué pour quarante-cinq milliards d'assignats. La dépréciation, commencée avec les premières émissions, alla toujours en augmentant. En 1796, l'assignat était tombé au 344e de sa valeur nominale. « C'est alors que nos pères déboursaient 8 à 10,000 francs en papier-monnaie pour une paire de bottes, les cuisinières 6 à 700 francs pour une livre de beurre et les enfants 20 à 30 francs pour un sucre d'orge. »

TABATIÈRES MAÇONNIQUES. — Nous désignons ainsi toutes les tabatières ornées de signes et d'emblèmes ayant trait à la franc-maçonnerie et empruntés à l'art de bâtir. La franc-maçonnerie est une institution mystique que les uns rattachent aux anciennes initiations d'Égypte et que les autres font descendre d'une confrérie d'architectes, déjà formée au IIIe siècle. Dans les loges maçonniques, les privilèges de la naissance étaient écartés. « Par le discours de l'orateur, le récipiendaire apprenait que le but de

la franc-maçonnerie était d'effacer les distinctions de couleur, de rang, de patrie; d'anéantir le fanatisme; d'extirper les haines nationales; et c'était là ce qu'on exprimait sous l'allégorie d'un temple immatériel, élevé au grand architecte de l'univers par les sages des divers climats, temple auguste, dont les colonnes, symbole de force et de sagesse, étaient couronnées des grenades de l'amitié. Croire en Dieu était l'unique devoir religieux du récipiendaire. Aussi y avait-il, au-dessus du trône du président de chaque loge de vénérable, un delta rayonnant, au centre duquel était écrit en caractères hébraïques le nom de Jéhovah. » (Louis Blanc. *Histoire de la Révolution française.*)

PATIENCE, ÇA IRA, NE FAUT QUE S'ENTENDRE. — Légende d'une tabatière en écaille moulée. *Ça ira* est le refrain d'une chanson fameuse, faite en 1790, par Ladré, poëte des rues et chanteur ambulant; elle fut chantée avec enthousiasme par les deux cent mille travailleurs, qui préparaient, au Champ-de-Mars, la fête de la Fédération.

TABATIÈRES DES ARISTOCRATES, EN 1790 — « Les aristocrates, dit la *Chronique de Paris*, ont actuellement un signe pour se reconnaître : c'est une tabatière où se trouve d'un côté la prise des Annonciades, et de l'autre, un combat livré par M. Albert de Rioms. » (16 avril 1790.)

CONFÉDERATION DES FRANÇAIS, AU CHAMP-DE-MARS, LE 14 JUILLET 1790. — Légende d'une tabatière en poudre d'écaille moulée, rappelant la grande fête de la Fédération, organisée au Champ-de-Mars, le jour anniversairede la prise de la Bastille.

MIRABEAU. — La grande figure de Mirabeau apparaît en 1789, lorsqu'il devient homme politique. Nommé par le Tiers-État de la ville d'Aix, pour le représenter aux États généraux, il domina tous les orateurs par la fougue de son éloquence. Sa mort (1791) fit l'effet d'un deuil public et ses pompeuses funérailles ressemblèrent à une apothéose. Il a été fait un grand nombre de tabatières ornées du portrait de Mirabeau, gravé, sculpté en ivoire, modelé de diverses façons, etc.

TABATIÈRES NATIONALES. — En 1791, on vit circuler à Paris, des tabatières de faïence, dites *Nationales*, aux trois couleurs, avec ces mots sur tous les côtés: *La patrie*. (E. et J. de Goncourt. *Histoire de la société française pendant la Révolution.*)

LA FAYETTE. — La Fayette, porté de bonne heure aux idées libérales, fut un des héros de l'indépendance américaine. La renommée attachée à son nom le fit élire membre de l'Assemblée des Notables en 1787, puis député de l'Assemblée nationale, en 1789. Amis et ennemis firent souvent le portrait de La Fayette, les uns pour honorer sa personne, les autres pour la caricaturer. C'est ainsi qu'on vit circuler sous la Révolution et dans les temps qui suivirent, des médaillons, à son image, gravés, repoussés, ciselés, sculptés, en bois ou en ivoire, modelés en biscuit de Sèvres ou en cire polychromée. Beaucoup de ces médaillons furent montés sur des tabatières.

BAILLY. — Le portrait de Bailly parut à différentes époques, d'abord en 1789 et 1790, au moment de sa grande popularité, notamment en petit médaillon par Chrétien, inventeur du physionotrace, puis sous le Directoire et sous le Consulat. D'intéressantes tabatières à l'image de ce grand citoyen furent mises en circulation. Il mourut sur l'échafaud, pour avoir fait exécuter au Champ-de-Mars la loi martiale. Conduit à pied sur le lieu de l'exécution, il fut en butte aux fureurs de la populace, et sa mort fut un long martyre.

TABATIÈRE A LA MARAT. — Marat est le type le plus hideux de la Révolution. On sait toute la part qu'il prit aux massacres de septembre, à la condamnation de Louis XVI, à la création du tribunal révolutionnaire, à l'arrestation des Girondins. Ce maniaque sanguinaire, qui demandait dans son journal, *l'Ami du peuple*, les têtes de tous les prêtres et de tous les aristocrates, avait l'aspect repoussant. Ses traits grossiers et provocateurs, sa tête coiffée d'un mouchoir, sa chemise en toile commune, ouverte sur la poitrine, ses vêtements râpés, rapiécés et en désordre, tout en sa personne inspirait le dégoût et l'effroi ; mais la masse populaire l'adorait, parce qu'elle voyait en lui l'avocat de sa cause, l'interprète audacieux et violent de ses sentiments.

La mort de ce monstre produisit à Paris l'effet d'une calamité publique ; de grands honneurs furent rendus à sa mémoire, ses cendres arrivèrent au Panthéon au milieu d'un pompeux appareil, et l'Assemblée chargea David de faire son portrait. Dans les rues, sur les places, on érigea des temples, des mausolées, des arcs de triomphe à l'*Ami du peuple*. « Au Carrousel, on bâtit à sa gloire une espèce de pyramide dans l'intérieur de laquelle on plaça son buste, sa baignoire, son cornet et sa lampe de cuisine. On y posa une sentinelle, qui, une nuit, mourut de froid ou

d'horreur. Le nombre de ses bustes égala le nombre des têtes qu'il voulait couper. » (Mercier. *Le Nouveau Paris.*) — Les artistes multiplièrent cette face répulsive, que chacun se disputait. Des médailles de bronze et d'étain furent frappées à son image, et beaucoup de citoyens les portèrent à la boutonnière, comme une décoration civique. Nombre de tabatières, de médaillons en plâtre colorié, en cire, en stuc, en ivoire, en buis repressé, surgirent encore à cette occasion.

TABATIÈRE A LA CHARLOTTE CORDAY — Charlotte Corday d'Armont, de famille noble, était la petite-nièce du grand Corneille. Elle habitait Caen et forma le hardi projet de tuer Marat, espérant sauver sa patrie. Devant le Tribunal révolutionnaire, son courage ne se démentit pas un instant. Fouquier-Tinville lui ayant dit: « Pour porter un coup aussi sûr, vous vous étiez donc exercée d'avance ? » elle se leva indignée et s'écria, le regard fixé sur l'accusateur public : « Oh ! le scélérat, il me prend pour un assassin. » Trois repoussés en cuivre représentent Charlotte Corday, en buste, coiffée du bonnet à la mode de Caen. Ces médailles encadrées, où montées sur boîtes, ont été classées par les numismates, à la date du 17 juillet 1793, époque de la mort de Charlotte, mais elles n'ont paru qu'en 1801, dans les premiers temps du Consulat. Une tabatière en carton verni, à décor noir par impression, figure, d'un côté, *l'Ami du Peuple* et, de l'autre, Charlotte Corday.

TABATIÈRE AU BONNET PHRYGIEN. — Elle est d'aspect vulgaire et le plus souvent en corne. Depuis les temps les plus reculés, le bonnet a toujours été considéré comme le symbole de la liberté. Dès 1789, il remplace la couronne royale sur le sceau de la municipalité de Paris et figure dans les tables emblématiques de la Déclaration des droits de l'homme. La forme du bonnet a varié, mais elle se résume dans l'imitation du bonnet de coton, et surtout du bonnet phrygien ; sa couleur était rouge. A partir de 1792, l'usage s'en généralise ; on le voit paraître sur les en-tête de lettres des généraux, des administrations publiques, des sociétés populaires ; sur les timbres, les cachets, les monnaies ; on en portait à la boutonnière en guise de décoration et même au chapeau ; on en fit des boutons de chemises, des bijoux, des pendants d'oreilles, des bagues et des tabatières.

TABATIÈRE AUX MARTYRS DE LA LIBERTÉ. — Lepelletier de St-Fargeau, Marat et Chalier, président du Tribunal révolution-

naire de Lyon, enlevés par une mort violente à leurs amis politiques, reçurent d'eux, en mourant, le nom de martyrs. Lepelletier, assassiné le 20 janvier 1793, fut appelé *premier martyr de la Liberté*; Marat, tué dans sa baignoire, le 13 juillet suivant, *deuxième martyr de la Liberté,* et Chalier, guillotiné à Lyon, le premier, sur cette même guillotine qu'il avait fait venir de Paris, *troisième martyr de la Liberté.* Des médaillons gravés, sculptés, modelés, dessinés et peints, encadrés ou montés sur des tabatières, nous offrent les profils accolés des *martyrs de la Liberté.* Les portraits de ces trois personnages, fait observer M. Jules Renouvier, arrivèrent à une popularité tout à fait comparable à celle des images de dévotion. Lepelletier de St-Fargeau, président à mortier au parlement de Paris, eut la faiblesse de voter la mort de Louis XVI, après avoir demandé, deux ans auparavant, l'abolition de la peine de mort. Son châtiment, qui traversera les siècles, sera d'être éternellement inséparable des deux êtres qui ont nom Marat et Chalier.

TABATIÈRE DE SANS-CULOTTE. — Elle a été faite entre la fin de l'année 1792 et le 9 thermidor 1794. Il suffit de lire la légende pour être au courant des sentiments de l'époque : *Paix aux chaumières. Guerre aux châteaux. Mort aux tyrans.* Exergue : *Aux braves sans-culottes parisiens.* (Estampe coloriée.) Dans le même temps, un peintre connu fit un tableau sur ce sujet. On y voyait des paysans se divertir dans leurs chaumières, à la lueur d'un château incendié. Le nom de *sans-culottes* fut d'abord donné par mépris aux républicains de bas étage, à cause de leur costume débraillé. Il devint le synonyme de patriote ardent et convaincu.

TABATIÈRE A LA GUILLOTINE. — Elle a été faite en 1793, après la mort de Louis XVI. Le musée Carnavalet en possède un spécimen; c'est une boîte en carton verni, surmontée d'une estampe coloriée, représentant une guillotine et figurant dans des nuages, un bonnet phygien, entouré de rayons. Légende : *Et la garde qui veille aux barrières du Louvre, n'en défend pas nos rois.*

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, OU LA MORT. — Cette devise sinistre rappelle les plus mauvais jours de la Révolution. Pendant le régime de la Terreur, du 31 mai 1793, au 9 thermidor (juillet 1794), elle figurait sur tous nos murs. Chamfort la traduisait ainsi : « Sois mon frère ou je te tue. » Il ajoutait : « La

fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et d'Abel. » (Mercier. *Nouveau tableau de Paris*). Le 1er octobre 1791, l'Assemblée législative succéda à la Constituante. Après les formalités de sa constitution, l'Assemblée prêta d'enthousiasme le fameux serment : « Vivre libre ou mourir. » Vers la fin de 1793, les devises nouvelles s'affranchirent volontiers du mot « Fraternité. » Sous le Directoire, on effaça « ou la mort. » Ces trois mots marquent donc une époque assez précise ; ils durent être en usage peu après l'emprisonnement de la famille royale au Temple, c'est-à-dire vers la fin de 1792. On les rencontre sur des tabatières devenues tout à fait rares aujourd'hui.

TABATIÈRE A LA MADAME ANGOT. — Les tabatières à l'effigie de Madame Angot remontent au Directoire, à l'époque du grand succès de *Madame Angot ou la poissarde parvenue*, opéra comique en deux actes. La pièce, jouée en 1797 sur le théâtre d'*Emulation*, fut payée à l'auteur, Antoine Ève, dit Maillot, cinq cents francs. Elle fit cinq cent mille francs de recettes, chiffre considérable pour l'époque. Madame Angot est le type de la femme de bas étage, vulgaire, sans éducation et parvenue subitement à la fortune. Divers objets furent dits à la *Madame Angot.* Mercier cite « les bonbons si bêtement bons à la *Madame Angot.* » (*Nouveau Paris*, an VIII, 1800.) Une tabatière en buis repressé, de notre collection, représente une femme aux traits communs, assise près d'une table et offrant un verre de vin à un grand garçon debout devant elle. Exergue : *Mme Angot et Nicolas.*

TABATIÈRE A LA PENSÉE. — En 1797, on fabriquait à Paris des éventails représentant une pensée, couverte d'un léger nuage, sur laquelle frappait le foyer d'une lanterne magique montrée par un enfant, et qui laissait voir, lorsqu'on les opposait au soleil, Louis XVI, la Reine et le Dauphin. (S. Blondel. *Histoire des éventails.*) Des tabatières de ce genre furent exécutées dans le même temps. Elles eurent un grand succès chez les royalistes. Il suffisait de regarder le couvercle par transparence pour distinguer les traits des trois augustes personnages. Ces boîtes sont devenues d'une extrême rareté.

SOUS LE CONSULAT, la France, délivrée des excès révolutionnaires, trouva enfin la sécurité à l'intérieur. Les royalistes, bien que surveillés et contenus, purent sans danger témoigner avec mesure leur sympathie pour l'infortunée famille royale. On vit, à l'étalage de certains marchands, des gravures, des bustes,

des tabatières à l'image de Louis XVI, de Marie-Antoinette et du Dauphin, ou rappelant des scènes touchantes ayant trait à leurs derniers moments. C'est alors, et même dès le Directoire, qu'on fit circuler LA TABATIÈRE AU TESTAMENT DE LOUIS XVI, sur laquelle sont dessinés les derniers épisodes de la vie du Roi, depuis son emprisonnement au Temple jusqu'à sa mort. LA TABATIÈRE AUX ADIEUX; elle représente les adieux de Louis XVI à sa famille, le 20 janvier 1793. LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE : Louis XVI, enfermé au Temple, tient son fils sur ses genoux et lui donne une leçon de géographie. LA TABATIÈRE AU SAULE PLEUREUR : Sous l'aspect d'une urne funéraire, ombragée de deux saules, l'œil prévenu reconnaît, dans les profils du vase et des deux arbres, les portraits du Roi, de la Reine, du Dauphin, de Madame Première et de Madame Elisabeth.

MÉDAILLONS EN CUIVRE REPOUSSÉ.— En 1801, P.-G. Liénard fit graver et frapper deux suites de pièces relatives à divers personnages ayant joué un rôle marqué depuis 1789. Nous n'avons à nous occuper ici que des repoussés, dont la série vint s'augmenter des célébrités qui surgirent avec les événements. La suite des repoussés de Liénard comprend Malouet, le duc de la Rochefoucauld, le duc de Liancourt, députés de la noblesse, La Fayette, Picot de Dampierre, le général de Beauharnais, Bailly, Barnave, Pétion, Charlotte Corday, Louis XVI, Marie-Antoinette, le Dauphin, Madame Royale, etc. Ces médailles, sans date, sont classées par Hénin et le *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, à l'époque de la mort des personnages ou, pour ceux qui ont survécu, comme La Fayette, à l'année du fait relaté par la légende. Liénard vendait habituellement ses repoussés sous la forme de médaillons sans revers, dont l'emploi était souvent inutile; cependant le revers existe, avec cette légende dans le champ, entre deux branches de laurier formant couronne : *Médaillier général des hommes illustres célèbres ou fameux anciens et modernes. Commencé en* 1801.

En dehors des repoussés exécutés sous la direction de P.-G. Liénard, il en a été fait beaucoup d'autres pendant le Consulat, l'Empire, les deux Restaurations et le règne de Louis-Philippe. La plupart offrent les noms des graveurs Susse, Branche, Hurthaux, Morel, Lafitte, Thévenon, Gayrard, Poisson, Sanier père, Galle, Garreau. Le portrait de la reine Caroline, *Caroline queen of England*, est signé du graveur anglais Renkin. Ces médaillons, tirés à de nombreux exemplaires, étaient presque toujours dorés au mat, puis encadrés ou montés sur des tabatières. Diffé-

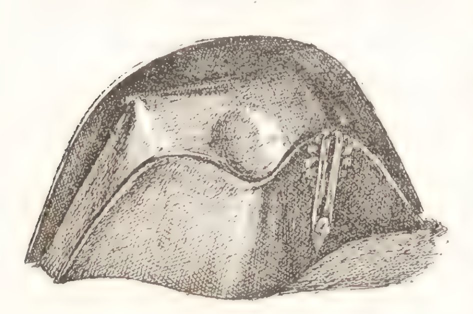
rents types ont été reproduits aussi en buis repressé et en écaille moulée sur des couvercles de tabatières; ce sont les plus rares; ils font corps avec la boîte et ne peuvent ni se restaurer, ni se remplacer, tandis qu'il suffit d'un simple repoussé, échappé au naufrage, pour être à même de reconstituer la tabatière primitive.

CONSULAT ET EMPIRE.— Depuis le Consulat jusqu'à la mort de l'Empereur, la tabatière a popularisé la légende napoléonienne. Les traits du grand homme ont été répétés à l'infini sur des milliers de boîtes; on y vit aussi paraître les portraits de sa famille, de son entourage, de ses généraux et des hommes illustres de son temps. Dans ce cortège nombreux, nous voyons passer la bonne Joséphine; Madame Mère, Lœtitia Bonaparte ; Marie-Louise et le Roi de Rome; Louis Napoléon, roi de Hollande, et la reine Hortense ; Jérôme Napoléon, roi de Westphalie ; Murat et la reine Caroline ; le prince Eugène et sa femme, Amélie de Bavière ; le prince Borghèse et la princesse Pauline, etc. ; Cambacérès, duc de Parme ; Lebrun, duc de Plaisance; Talleyrand de Périgord, duc de Bénévent; Masséna, duc de Rivoli ; Ney, duc d'Elchingen ; Bernadotte, prince de Ponte-Corvo; Junot, duc d'Abrantès ; les généraux Hulin, Oudinot, Suchet, le savant Laplace, etc. Tous ces médaillons ont été surtout exécutés en cuivre repoussé, ou bien en estampes noires ou coloriées. Quant à ceux qui concernent l'Empereur, les tabletiers ont usé de toutes leurs ressources de bois, d'écaille, de corne, d'ivoire, appelant à leur aide les ciseleurs, graveurs et miniaturistes, pour multiplier son image et retracer ses hauts faits.

TABATIERES ECCLÉSIASTIQUES.— Parmi les tabatières historiques, on peut classer, sous le nom de *tabatières ecclésiastiques*, des boîtes ornées du portrait de personnages célèbres dans le clergé ou occupant la dignité suprême, tels que les Papes Pie VII (1800), Léon XII (1823); Pie VIII (1829), Grégoire XVI (1831), le cardinal de Belloy, quelque illustre prédicateur de l'époque des missions, sous Charles X, etc. Nous faisons figurer, dans la même série, toute boîte offrant un sujet religieux, comme la Cène, Jésus sur la croix, saint Joseph, la Vierge et l'Enfant Jésus, la Vierge à la chaise, d'après Raphaël, etc. Les tabatières ecclésiastiques, en écaille moulée, surmontées d'un repoussé, présentent généralement à la partie inférieure, en dessous, un intéressant ornement qui complète leur physionomie. Celles à l'effigie papale, portent les clés de saint Pierre, posées en croix, timbrées de la

tiare, tandis que sur les boîtes à sujets religieux, l'emblème de la papauté est remplacé par l'ostensoir.

TABATIÈRE AU PETIT CHAPEAU. — Elle est en cuivre jaune, en corne ou écaille et représente le *petit chapeau* légendaire de Napoléon Ier. Cette boîte, considérée comme un signe de ralliement, resta prohibée sous la Restauration jusqu'à la mort du prisonnier de Sainte-Hélène (1821); elle n'en fut pas moins très répandue parmi les anciens militaires. A cette époque, où les passions politiques étaient poussées à l'extrême, les glorieux débris de la vaillante armée impériale avaient conservé un culte pour leur Empereur; tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir se transformait à leurs yeux en objet de vénération. La *tabatière au petit chapeau* se vendait clandestinement, et, pendant tout le temps de la *Terreur blanche*, il eût été fort imprudent de s'en servir en public, ou même en présence d'inconnus dans des réunions privées.



Tabatière en laiton repoussé.
Collection A. M.-S.

TABATIÈRE A SECRET. — Pendant que la tabatière au *Petit Chapeau* circulait malgré l'autorité, on vendait de même, en cachette, des tabatières à secret, renfermant dans un double fond le portrait de l'Empereur. Ces boîtes, dont la partie inférieure se dévisse, sont unies, en buis ou en écaille. La violette joua aussi un rôle politique après la chute de l'Empire. Les bonapartistes portaient alors à la boutonnière un bouquet de violettes, mais ce n'était pas toujours sans danger. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, en 1815, on fit diverses estampes figurant un bouquet de violettes, au-dessus duquel se trouvait l'image de la famille impériale, Napoléon, Marie-Louise et le Roi de Rome. Ces bouquets étaient accompagnés d'exergues comme ceux-ci : *Le retour du printemps et de la violette.* — *Le bouquet impérial.* — *Violettes du* 20 *mars* 1815.

La violette, du printemps chère espérance,
Ramène Napoléon, bonheur de la France.

On vit encore, après les Cent-jours, des violettes et des pensées dessinant, dans leurs contours, le profil de Napoléon et jusqu'à son petit chapeau. La collection de M. de Liesville possède toute la série de ces rares estampes, dont quelques-unes ne dépassent pas la grandeur d'un médaillon de tabatière.

TABATIÈRES DE SAINTE-HÉLÈNE. — On donne le nom de tabatières de Sainte-Hélène à des boîtes exécutées sous la Restauration, après la mort de Napoléon Ier (1821), et rappelant la petite vallée ombragée de deux saules pleureurs où fut déposé son cercueil. Une de ces boîtes, en carton verni, décorée par mpression d'une estampe énigmatique, donne, entre deux troncs d'arbres élevés, le profil en pied du grand homme, coiffé du *petit chapeau.*

TABATIÈRES DE LA RESTAURATION. — Après la chute de l'Empire, le pays, épuisé, était fatigué de la guerre ; les femmes et toutes les mères en avaient horreur. Bien que revenant avec l'appui de l'étranger, les Bourbons bénéficièrent de cette lassitude et furent accueillis avec faveur. La fleur de lis, redevenue vivace, remplaça l'aigle expirant. Un courant violent de royalisme nous amena des masses de portraits de la famille royale et de souvenirs historiques, dont se couvrirent les tabatières. Louis XVIII, le comte d'Artois, plus tard Charles X, le duc d'Angoulême et sa femme, fille de Louis XVI, le duc et la duchesse de Berri, apparaissent de diverses façons, isolés ou réunis. Le souvenir toujours cher de Henri IV et la naissance du duc de Bordeaux, préparent de nouvelles boîtes; voici venir les intelligentes figures des grands orateurs de l'opposition libérale : le général Foy, Manuel, Benjamin Constant; des épisodes de la guerre d'Espagne et du combat de Navarin ; le vote de la chambre des pairs sur le droit d'aînesse ; Jean-Baptiste Molière, avec le nom de ses pièces; les emblèmes de la franc-maçonnerie ; la fameuse chanson de *Monsieur et Madame Denis ;* les crânes à protubérances numérotées du docteur Gall, donnant la clé de nos aptitudes, etc.

Sous Charles X, devenu fervent catholique dans sa vieillesse, on vit beaucoup de tabatières à sujets religieux ; c'était l'époque des congrégations. La Charte, octroyée aux Français, a fourni le sujet d'une tabatière célèbre, dont la vogue s'est maintenue pendant toute la durée de la Restauration. Voici quelques descriptions raisonnées :

TABATIÈRE A LA CHARTE. — En 1814, Louis XVIII, mon-

tant sur le trône, donna *la Charte constitutionnelle,* qui devait être la constitution de la France, sous la Restauration. La Charte se résumait aux garanties suivantes: Le gouvernement représentatif, divisé en deux corps; l'impôt librement consenti; la liberté publique et individuelle; la liberté de la presse: la liberté des cultes; les propriétés inviolables et sacrées; la vente des biens nationaux irrévocable; les ministres responsables; les juges inamovibles et leur pouvoir judiciaire indépendant; tous les Français admissibles à tous les emplois.

Des tabatières en carton verni se répandirent à profusion, montrant le Roi, les princes, les fonctionnaires de tous les ordres et le peuple même, jurant fidélité à la Charte. Le haut de ces boîtes, faciles à reconnaître, présente cette légende : *Aucun des articles de la Charte ne sera révisé.* VIVE LA CHARTE! *Elle a fermé l'ère des révolutions.* Du côté opposé, en dessous, se trouvent des listes de *pairs*, de *députés,* d'*écrivains libéraux* et de *citoyens utiles.* Au milieu s'élève la colonne Vendôme, mais sans la statue de Napoléon. La tabatière à la Charte offrait dans son ensemble certaines allures libérales. Elle fut adoptée d'abord par tous les hommes de bonne foi, ralliés au nouveau régime. Plus tard, quand le gouvernement, entrant dans une voie funeste, se mit à violer la Charte, la fameuse boîte passa définitivement dans les mains de l'opposition. Plusieurs types de tabatières à la Charte ont été faits en buis repressé.

BOITE ROYALE DE FRANCE. — Parmi le flot de tabatières recherchées des royalistes, il s'en fit en écaille moulée, présentant sur le couvercle, en repoussé, les images chéries des légitimistes et figurant en relief, à la partie inférieure de la boîte, le chiffre du Roi dans une bordure de petites fleurs de lis, avec cette légende : *Boîte royale de France.* Le chiffre de Louis XVIII (1814 à 1824) est formé de deux L entrelacées, et celui de Charles X (1824 à 1830) de deux C croisés.

BOITE FRANÇAISE. — En opposition à la *Boîte royale de France*, sorte de certificat de royalisme, on vit paraître des tabatières également en écaille moulée, offrant en dessous cette simple légende : *Boîte française.* Le dessus représente le portrait de nos orateurs libéraux, en cuivre repoussé et doré.

LES TABATIÈRES AU GÉNÉRAL FOY, A LA MANUEL, A LA BENJAMIN CONSTANT, offrent les traits des célèbres députés de l'opposition libérale. Elles sont en carton verni, en buis

repressé, en écaille moulée ou surmontées d'un repoussé en cuivre doré. Ces boîtes, recherchées des adversaires du gouvernement, indiquaient une couleur politique.

TABATIÈRE DIEUDONNÉ. — Après la mort du duc de Berry, assassiné par Louvel, au sortir de l'Opéra, le 13 février 1820, la France royaliste fut dans la consternation. On apprit peu après que la duchesse était enceinte, et le 29 septembre suivant, elle mettait au monde le duc de Bordeaux. Cette naissance providentielle fit donner à l'auguste enfant le nom de *Dieudonné*. Parmi les témoignages relatifs à ce grand événement, on exécuta une infinité de tabatières à médaillons gaufrés, repoussés, imprimés, offrant l'image de l'illustre rejeton, considéré alors comme le salut de la France.

TABATIÈRE AU DOCTEUR GALL. — On sait que le docteur Gall est l'auteur d'une science nouvelle, appelée phrénologie; elle repose sur ce principe que le cerveau étant le siège des facultés de l'âme, on peut reconnaître les dispositions et inclinations de l'homme par les protubérances du crâne. La méthode de Gall eut un grand retentissement; apologistes et détracteurs ne lui manquèrent pas. Partout on palpait la tête des enfants pour y découvrir les germes de leurs facultés. Des tabatières en carton verni, en buis repressé, ornées de crânes à protubérances numérotées, donnaient l'explication de ces diverses parties saillantes de la tête.

TABATIÈRE AUX OMNIBUS. — Vers 1829, on fabriqua des tabatières en carton verni, représentant des omnibus à deux et trois chevaux, avec l'indication des différents parcours dans Paris et la banlieue.

TABATIÈRE AUX 221. — Tabatière en carton verni. Dessus : 221 *pour*. Au centre, un soleil; autour, les noms des 221 députés de l'opposition. Dessous : 181 *contre*. Une lune et des nuages au centre ; circulairement, les noms des 181 députés gouvernementaux. Après l'ouverture des chambres, le 2 mars 1830, Royer-Collard présenta l'adresse au Roi, de laquelle nous détachons les deux plus importants paragraphes : «..... Sire, la Charte que nous devons à votre auguste prédécesseur, et dont Votre Majesté a la ferme résolution de consolider le bienfait, consacre un droit, l'intervention du pays dans la délibération des intérêts publics; cette intervention devait être, elle est en effet indirecte, sagement

mesurée, circonscrite dans des limites exactement tracées, et que nous ne souffrirons jamais qu'on ose tenter de franchir; mais elle est positive dans son résultat, car elle fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple, la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté, notre dévoûment, nous condamnent à vous dire *que ce concours n'existe pas.* Une défiance injuste des sentiments et de la raison de la France, est aujourd'hui la pensée fondamentale de l'administration; votre peuple s'en afflige, parce qu'elle est injurieuse pour lui; il s'en inquiète, parce qu'elle est menaçante pour ses libertés. »

Dès le lendemain, la Chambre était prorogée au 3 septembre. Mal conseillé par le prince de Polignac, Charles X courait à sa perte. A quelques mois de là, il violait la Charte en signant les fameuses ordonnances et perdait sa couronne.

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE (1830 à 1848). La Révolution de 1830 et l'avènement du règne de Louis-Philippe furent l'occasion d'une série de tabatières populaires *Nationales*, *Électorales*, *Législatives* et *des Parisiens.*

Citons quelques inscriptions de ces diverses boîtes : *Charge des lanciers de la garde royale sur le peuple.* 28 *juillet* 1830. — 27, 28, 29 *juillet* 1830. *Charte. Droit du peuple. — Vive la Charte. Vive la Liberté.* 27, 28, 29 *juillet* 1830. — *A la mémoire des Français morts pour la liberté, les* 27, 28, 29 *juillet* 1830. — *L.-P. d'Orléans, acceptant la couronne, réunit les partis. — Je reprends avec orgueil les couleurs que j'ai portées. — Entrée des habitants de Rouen, du Havre, d'Elbeuf et de Louviers,* 3 *août* 1830, *etc.*

Dans la suite, nous voyons sur les boîtes les portraits des ministres, tels que Thiers, Guizot, Montalivet. Députés et pairs de France, surtout ceux de l'opposition, viennent aussi trôner sur les tabatières, avec de longues légendes explicatives au revers. L'affaire Pritchard, qui faillit nous brouiller avec l'Angleterre, fournit l'occasion d'une nouvelle tabatière libérale, à l'image de l'amiral Dupetit-Thouars. Louis-Philippe, élevé sur les barricades en 1830, est renversé par elles dix-huit années plus tard, à l'occasion des banquets réformistes. La dernière tabatière de ce règne pacifique est la *tabatière à la Réforme.*

Nous clorons la série des tabatières historiques et politiques par la description d'une boîte en carton verni, que nous désignons sous le nom de TABATIÈRE A L'APPEL AU PEUPLE. Buste du prince Louis-Napoléon, en uniforme de général, avec la plaque et le grand cordon; tête de trois quarts à droite. Légende : *Louis*

Napoléon. Au-dessus, un aigle surmonté d'une étoile, avec ces mots : L'ÉLU DU PEUPLE. *Vox populi, vox dei*, 7,481,231 *voix. décembre* 1851. Circulairement, autour du portrait, les noms des départements par ordre alphabétique, avec le nombre de voix *oui* et *non* pour chacun d'eux.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, exécuté contre l'Assemblée qui voulait le renverser, Louis-Napoléon rétablit le suffrage universel et fit un appel au peuple. Les votes des 20 et 21 décembre réélirent le prince Louis, président de la République pour dix années, par 7,481,231 voix.

SÉRIE D'ARTISTES EN TOUS GENRES

AYANT CONCOURU A L'ORNEMENTATION DES BOITES ET TABATIÈRES.

Une des joies du collectionneur, c'est de retrouver l'auteur des ouvrages qu'il possède, ou tout au moins de pouvoir leur donner une attribution vraisemblable. Dans ce but, nous établissons une liste d'artistes, en tous genres, ayant participé à l'ornementation des boîtes, bonbonnières et tabatières. Les amateurs pourront se reporter à chacun de ces noms. En pareille matière toute classification ne saurait être d'une exactitude absolue. Pour les miniaturistes, par exemple, tous à peu près faisaient le portrait; c'était le fond de leur travail, mais la plupart d'entre eux y ajoutaient toutes sortes de petits sujets, en adoptant différents genres suivant la mode ou l'occasion.

Orfèvres cités sur les « Registres des présents du Roi » au ministère des Affaires étrangères et sur les « Comptes des Menus-Plaisirs » aux Archives nationales. — Allain, 1725 à 1749. — Alvarès, 1684. — Gabriel Argand, 1771. — Auber, 1773. — Auguste, 1775. — Balduc, 1771. — Balmont, 1747 à 1756. — Besnier, 1726. — Bœhmer, 1776. — Chavet et Gaucherel, 1726. — Courtet, 1672. — Demay, 1762 à 1769. — Devos, 1747. — Drais, 1770 à 1782. — Ducrollay, 1751 à 1761. — Duflos, 1754. Dufour, 1726. — Dusaussay, 1684. — L'Evêque, 1740 à 1747.— J. Fallavel, 1770. – Fayole, 1747. — Foullé, 1725. — De Franlieu, 1770. — De la Frenaye, 1725. — Gaillard, 1768 à 1773. Gallanty, 1773 à 1777. — Dame Garand, 1754. — Garand, 1762 à 1764. — George, 1755 à 1761. — Germain, 1742. — Girost, 1747. — Gouers, 1725. — Hébert, 1747 à 1754. — Herbault, 1747 à 1758. — L'Héritier, 1749 à 1753. — De la Hoguette, 1753.

Jacob, 1726. — Jacqmin, 1762 à 1766. — Joinville, 1773. — Lafond, 1776. — Le Blanc, 1762 à 1765. — Lefebvre, 1725. — Legras, 1725. — Le Guay, 1749. — Le Kain, 1773. — Lemire, 1765 à 1785. — Lobel, 1755. — Maillard, 1778 à 1783. — Marchand, 1754. — Ch. Masse, 1694. — Ménière, 1784. — P. de Montarsy, 1676 à 1714. — Olivier, 1740. — Ouizille, 1786. — Petitjean, 1786 à 1788. — Pitan, 1668 à 1676. — Raveceet, 1740 à 1753. — Riari, 1672. — E. Rœttiers, 1747 à 1770. —

1740 à 1778. — Solle, 1776 à 1786. — Teniers, 1773. — Vallayer, 1749.
Rondé, 1714 à 1759. — Royer, 1781. — Royet, 1672. — Sageret,

GRAVEURS-CISELEURS DE TABATIÈRES ET DE BIJOUX.

Les deux grands orfèvres, Germain et Auguste, ont certainement ciselé des tabatières, mais leurs œuvres capitales sont des pièces d'orfèvrerie. Gérard Debèche occupe la première place « parmi les graveurs-ciseleurs qui, au XVIIIe siècle, ont orné de sujets en reliefs les bijoux d'hommes et de femmes, montres, tabatières, bonbonnières, pommes de canne, etc. » Né à Liège vers 1705, il vint se fixer à Paris vers 1730 et y resta jusqu'au commencement du règne de Louis XVI. Il dut aller finir ses jours dans son pays natal. Cet artiste fameux mourut pauvre et fut toute sa vie un ivrogne; certaines de ses compositions ont été exécutées entre deux vins. Infatué de lui-même, on l'entendait parfois s'écrier : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Debèche ». Les ciselures de ce maître, pour les bijoux dont nous venons de parler, offrent en général des figures d'un pouce (0,027) représentant des sujets tirés le plus souvent de la Fable et du genre adopté par Boucher. L'exécution en est gracieuse, fine et large tout à la fois. (Jal. *Dictionnaire critique.*)

Debèche est cité plusieurs fois sur les comptes des Menus-Plaisirs. Dès 1747, à l'occasion du second mariage du Dauphin, nous trouvons cette livraison, ainsi formulée : « Au sieur Debèche, marchand, pour une tabatière chinoise, émaillée. 2,200 liv. » — En 1770, le mémoire de Drais, bijoutier du Roi, mentionne : une boîte à huit pans, les milieux ciselés d'après l'antique, par Debèche, avec cartouches à figures. 3,000 liv.

L'*Almanach Dauphin*, de 1769 et de 1777, donne une liste de ciseleurs de bijoux. Nous citerons quelques noms des plus marquants :

Auguste, rue de la Monnaie « un des plus habiles ciseleurs en bijoux de bas-relief. »

Cassin, rue de la Juiverie « un des plus habiles pour le bijou en or, de couleur et de relief. »

Debèche, père « un des plus habiles et des plus renommés pour le bijou en or de couleur, de relief, etc. »

Gallard, « graveur en bijoux, connu pour bien traiter le fleurs. »

Hauer, « pour le bijou en or de couleur; un des plus renommés pour la figure et les animaux. »

HURTER, « un des plus habiles graveurs et ciseleurs pour la figure et les fleurs de relief, sur les boîtes de montres, d'or de couleur, et autres bijoux précieux. »

LAURENT, « pour bijou d'or de couleur, et renommé pour les animaux et figures en relief. »

VANOT, père et fils, « graveurs renommés pour les boîtes d'argent. »

XIXe siècle. — KIRSTEIN, orfèvre de Strasbourg, florissant sous l'Empire et la Restauration. « Artiste célèbre pour ses vases, tableaux et dessus de tabatières ciselées en haut et bas relief. » (*Dictionnaire des adresses de Paris,* 1834.) Kirstein eut le mérite de varier ses sujets; aux amours, aux corbeilles de fruits, aux vases de fleurs, il fit succéder les fêtes de village, les chasses, les figures allégoriques et les sujets de l'histoire. Il cisela aussi des batailles, qui lui furent commandées, dit-on, par Napoléon Ier.

En 1862, une boîte à cage ornée de six panneaux ciselés sur or par Kirstein, le couvercle et le fond figurant des kermesses en haut relief, a été adjugé 1,265 fr. — Une autre boîte, à deux sujets ciselés sur or, en haut relief, représentant saint Georges et un cheval assailli par un lion, avec la signature *Kirstein à Strasbourg,* est monté à 860 fr.

Vente Rossini, 1869. — Boîte carrée en écaille, doublée d'or, décorée sur le couvercle d'un repoussé très fin sur argent, représentant une chasse au cerf. 183 fr.

PEINTRES DE PORTRAITS EN MINIATURE. — J.-A. ARLAUD, 1668 + 1743. — L.-A. ARLAUD, 1780. — J.-A. MASSAVY D'ARMANCOURT, 1776. — AUBRY, 1750. — AUGUSTIN, 1759 + 1832, aussi remarquable dans la miniature que dans la peinture en émail. — RAPHAEL BACHI, 1762. — BATTONI, 1708 + 1787. — BAROWIKOSKI. — Mlle DE LA BOISSIÈRE, 1716. — BOQUET, 1780. — BOURDIN, 1716. — BOURGEOIS, 1759 + 1832, profils aux carnations vivantes sur fond noir. — BOURGOIN, 1776. — BOZE, 1746? + 1831. — DE BRÉA, 1777. — Mlle BRISON, 1760. — CAMPANA, 1780. — ROSALBA CARRIERA, 1675 + 1757, portrait et genre. — Mlle CHATEAU, 1716. — RICHARD COSWAY, 1740 + 1821. — CHODOWIECKI, 1760.

DAN, 1806. — Le Vte CH.-HENRY DESFOSSÉS, né en 1764. — HUBERT DROUAIS, 1699 + 1767. — DUCREUX, 1737 + 1802. — DUMONT, 1780. — DUBOURG, 1780. — Mlle DAVRIL, 1783. — DUVIGEON, 1752. — FRAGONARD, 1732 + 1806, pierrots et pierrettes. — Mlle FRÉMY, 1783. — GARAND, 1761. — GRAINCOURT, 1779. — GROS, 1777. — JEAN GUÉRIN, 1760 + 1836.

Pierre-Adolphe Hall, 1736 + 1793, également hors ligne comme peintre en émail et en miniature. — Heinsius, 1782. — Osias Humphrey, 1742 + 1800. — Isabey, 1767 + 1855. — Ingles, 1718 + 1786. — Judlin, 1785.

Le Brun, 1750. — Laurent, 1791, portrait, fable. — Le Fèvre, 1777. — Le Magniet, 1791. — Lemoine, 1776. -- Le Tellier, 1775. — Leybold, 1799. — Liénard, 1785. — Le Suire, 1791. — Louis, 1768. — Loutherbourg + 1768.

J.-B.Massé, 1687 + 1767. — Vincent de Montpetit, 1761. — J.-L. Mosnier, 1775. — Musson, 1785. — Thérèse Mengs, femme du chevalier de Maron, 1724 + 1806. — Elie Nilson, 1721. — Mlle Navarre, 1776. — James Nixon, 1741 + 1812. — Mlle de Noireterre. — Louis Lié-Périn. — Mlle Parrocel, 1776. — Penel, 1749. — Prud'hon, 1785. — Pujos, 1780.

H. Rœburn, 1756 + 1823. — Riesener, 1790. — Miss Reynolds, 1727 + 1807. — Rouvier, 1779, portrait et genre. — Saint, 1812. — Saint-Jean, 1777. — Sicardi, 1785. — Smart, 1742 + 1811. — Henry Spicer, 1743 + 1804. — Charles Sheriff, 1785. — Spencer, 1762. — Sullivan, 1760. — Tresca, 1783. — Vénevault, 1760. — Vestier, 1780. — François-Elie Vincent, 1760. — Violet, 1771. — Welper, 1780. — Thomas Worlidge, 1701 + 1766.

PEINTRES DE PORTRAITS EN ÉMAIL. — Quelques-uns faisaient aussi le genre, l'histoire, l'ornement, etc. L'Allemand, 1777. — Aubert, 1753. — Augustin, 1759 + 1832. — Ch. Boit, 1663 + 1727. — Henry Bone, 1755 + 1834. — Bordier, 1660. — Bornet, 1776. — F. Bourgeois, 1663. — Fr. Bruckmann, 1798. — Mme Cadet, + 1801. — Carteau, 1780. — Mlle Charpentier, 1777. — Conniot, 1753. — Courtois, 1770. — Richard Collins, 1740, + 1831. — Durand, 1761, histoire. — J.-Ph. Ferrand, 1653 + 1732. — Nathaniel Hone, 1730 + 1784. — Hubert, 1753. — Hurter, 1780. — Kanz. — Kruger, 1776, histoire. — Mme Kugler, veuve Weyler, 1803, portraits de grands hommes. — Lambert, 1812, copiste de Petitot. — Le Bel, fable. — Le Sueur, 1770, genre Boucher, chasses fleurs. — Le Tellier, 1777. Liot, 1753. — Liolard, 1753. — J.-Ch. de Mailly, 1776, histoire, fable. — Oudry, 1719. — Pasquier, 1806. — Perrault, 1697. — Petitot, 1607 + 1691. — Rouquet, 1703 + 1759. — Soiron, 1755 + 1813. — Taunay, 1753. — Thouron, 1737 + 1790. — Vassal, 1770. — Zincke, 1684 + 1767. — Weyler, 1745 + 1791, portraits d'hommes illustres.

SCÈNES, VILLAGEOISES, PAYSAGES, MARINES. — Baut

et Baudouin, vues de villes. — Bertin. — Louis van Blarenberghe, né en 1719. — Henri-Joseph van Blarenberghe, son fils, 1741 + 1825. — De Boissieu, 1736 + 1810, dessins à l'encre de Chine, d'une exquise finesse, dignes des deux Blarenberghe. — Delahaye. — Demachy, 1722? + 1807, paysages, ruines. — Hue, 1785. — Lioux de Savignac, 1780, imitateur des Blarenberghe. — Moreau le Jeune, 1741 + 1814. — Nicole, ruines, vues de Rome. — Pérignon, 1726 + 1782. — Petit de Villeneuve, 1781, marines, copies d'après Vernet.

SUJETS LIBRES, SCÈNES GALANTES, BERGERADES, FABLE, HISTOIRE, GENRE. — Baudouin, scènes galantes, sujets libres. — Mme Boucher, genre Boucher. — Charlier, fable amoureuse. — Mme Fragonard, bergerades, fable. — Fritche, « sujets en scène ». — Jean Guérin, histoire, fable. — Klingstet, sujets licencieux, exécutés à l'encre de Chine, avec les carnations teintées. — Lavreince, scènes galantes. — Laurent, genre, fable. — La Rosalba, genre. — Sligny, genre de Lavreince, avec lequel il a travaillé.

PORTRAITS ET PETITS SUJETS EN GRISAILLE ET EN IMITATION DE CAMÉES. — Baptiste. — Charles Chatillon. — Cossart. — Delaplanche. — De Gault, le plus fort de tous les artistes qui ont traité ce genre. — Lagrenée. — Parant. — Pierre. — Sauvage. — D'autres maîtres, notamment, Vestier, ont parfois imité aussi les camées en agate-onyx. Sous Louis XVI, et jusque sous la Restauration, bien des personnes se faisaient portraiturer de la sorte.

SOUS-VERRE OU FIXÉS (PEINTURE ÉLUDORIQUE). — Bertin. — Delahaye, chasses. — Genillon, vues d'Italie. — Le Bel. — Maillée, histoire, fable. — Muller. — Péroult, paysage. — Swagers, marines, — Swebach, chevaux, cavaliers. — Vincent. — Watelet.

FLEURS ET FRUITS. — Portail. — Redouté. — Mme Vallayer-Coster. — Van Dael. — Van Leen. — Van Os. — Van Pol. — Van Orley. — Van Spaëndonck. — Ziesel.

PERSONNAGES ET PETITS SUJETS A L'ENCRE DE CHINE. — De Boissieu, paysages à personnages d'un fini précieux. — Klingstet, personnages aux carnations légèrement

teintées de rouge. — BERNARD PICARD. — BASSET. — FONTAINE. — LOUTHERBOURG, petits sujets dans le genre de Klingstet.

PORTRAITS A LA SILHOUETTE. — GONORE. — ANTHING.

PORTRAITS ET SUJETS GRAVÉS A LA POINTE SUR FOND D'OR. — ANTHING. — CHOISEUL. — VILLER. — VIRET.

MÉDAILLONS EN MOSAÏQUE DE ROME. — ANTONIO DE ANGELIS, vues d'Italie. — BARBERI, paysages, marines, chasses, chiens, poules, d'une exquise finesse. — DEPOLETTI, le Jugement de Pâris. — RAFFAELLI, ours, chiens, cerfs. — LIBERIO SALANDRI, portrait d'homme. — V. VERDEJO, portrait de Pie VI.

DESSINS ET CHIFFRES EN CHEVEUX. — FONTAINE. — LAINÉ. — Mme MOREAU.

PORTRAITS ET MÉDAILLONS EN VELOURS. — Procédé inventé par le SIEUR GRÉGOIRE, dont on peut lire une intéressante réclame, dans le *Journal de Paris*, de 1790, p. 12.

SUJETS DÉCOUPÉS SUR PAPIER. — HUBERT, de Genève. — Mlle DE MARCHINVILLE.

PORTRAITS, MÉDAILLES, PETITS SUJETS EN CIRE MONOCHROME ET POLYCHROME. — BABONOT. — COURIGNIER. — GOUDON. — LEHRNER. — REGNAULT, cire et composition. — RENAUD. — RAVRAY. — SURUGUE.

MÉDAILLONS EN TERRE CUITE. — RENAUD.

MÉDAILLONS EN BOIS DE POIRIER SCULPTÉ, SUR FOND NOIR. — BONZANIGO (1740 + 1820) et ses élèves. Les mêmes artistes ont exécuté aussi de petits médaillons mi-partie en bois, mi-partie en ivoire, et d'autres complètement en ivoire. Parmi les élèves de Bonzanigo nous citerons : ARTERO, CHARLES BOTTEN, CANAVERI COLOMBO, LECKMANN, MARCHINO DI CAMPERTOGNO, MIGLIARA, SCHOULLER et TANEDEÏ.

TABATIÈRES EN IVOIRE. — BABONOT, portraits, sous Louis XVI. — BLONDEL, portraits d'une grande finesse, sous Louis XV. — JEAN-ANTOINE BELLETESTE ; son fils, LOUIS-CHARLES-VINCENT et CROQUELOIX, boîtes délicates, fins médaillons sur fond

de dentelles, dits *mosaïques*. — BONZANIGO, petits sujets délicats en ivoire, ou en ivoire et bois de poirier sur fond noir. — DAILLY, sujets de la Révolution. — GIOVANNI-POZZO. — SÉRON. — TANEDEÏ, jeunes femmes, enfants, arbres, bouquets et fines guirlandes de fleurs.

MÉDAILLONS EN PIERRES DURES GRAVÉES, CAMÉES ET INTAILLES. — BAER. — BARRIER. — Les COSTANZI. — GLACHANT. — JACQUES GUAY. — JEUFFROY. — JEAN PIKLER. — NATTER. — REISEN. — SMART.

SUJETS GRAVÉS SUR NACRE. — J.-B. BARCKHUYSEN, fable. — DURAND, portraits d'une admirable exécution. — SCHAUBERG, fable.

PORTRAITS-MÉDAILLONS DE PROFIL, AU PHYSIONOTRACE. — CHRÉTIEN (1754 + 1811), inventeur du procédé, en 1786. — QUÉNEDEY (1756 + 1830), associé de Chrétien dès 1788. Il se sépara au bout de peu de temps et exploita le procédé pour son compte, concurremment avec Chrétien. — BOUCHARDY, successeur de Chrétien, en 1811.

REPOUSSÉS EN CUIVRE DORÉ AU MAT. — P.-G. LIÉNARD ; suite de personnages célèbres de la Révolution et de l'Empire, commencée en 1801. — BRANCHE. — DROZ. — GALLE. — GARREAU. — GAYRARD. — HEURTHAUX. — LAFITTE. — LAMBERT. — MOREL. — PAROY. — POISSON. — RIBOURT. — RENKIN. — SANIER. — SUSSE. — THÉVENON.

BOITES EN PAILLE. — En 1769, CHERVAIN, rue Ticquetonne, était renommé « pour ses bijoux de toutes espèces en paille », assez jolis pour être offerts en étrennes.

BOITES DE POMPONNE. — Ces tabatières, à ornements soudés en plein, ciselés et polis, sont en général, soit en argent rehaussé de motifs rapportés en or, soit en cuivre doré. Elles ont été faites par un bijoutier de Paris qui demeurait à l'hôtel de Pomponne, depuis hôtel d'Aligre.

TABATIÈRES DE TOULA (Russie). — Elles remontent à la seconde moitié du XVIIIe siècle, et sont habituellement en argent niellé, avec un ou deux médaillons en vermeil.

TABATIÈRES EN MOSAÏQUE DE DRESDE. — Parmi les orfèvres auxquels on doit ces curieuses tabatières représentant des sujets de fleurs et de fruits, en mosaïque, de pierres dures en relief, le plus réputé est NEUBERG, de Dresde.

TABATIÈRES EN FAÏENCE. — Au XVIIIe siècle, plusieurs faïenceries, entre autres celles de Rouen, ont exécuté des tabatières sous la forme d'un volume in-18, décoré d'ornements plus ou moins riches. Ces curieux objets servaient parfois aussi de chauffe-mains, après avoir été remplis d'eau chaude.

TABATIÈRES dites TOUINES. — Diverses fabriques ont produit des tabatières populaires ayant l'aspect de petites gourdes aplaties, comme il s'en fait encore aujourd'hui en Bretagne. Quelques industriels les façonnaient en bois ; on les appelait, en Normandie, des *touines.* « De petun, tabac, on a d'abord fait pétouine, puis, par aphérèse, touine. » (Louis Du Bois, *Glossaire du patois normand.*) Dans la Manche, à Saussemesnil, on a fabriqué des touines en grès, figurant des gourdes plates, des chats, des abbés, des portraits de Napoléon Ier, des personnages accroupis dans des positions trop réalistes.

TABATIÈRES OPTIQUES. — Ce sont les *tabatières à sujets changeants.* En 1772, Roger, orfèvre-bijoutier, Pont-au-Change. faisait annoncer dans l'*Almanach général des marchands...* des « tabatières optiques, changeant jusqu'à quatre fois. »

AU PETIT DUNKERQUE. — Enseigne du fameux GRANCHEZ, bijoutier de la Reine, et qu'on trouve gravée sur la gorge de certaines boîtes. Sa boutique, placée à la descente du Pont-Neuf, fut pendant tout le règne de Louis XVI, le rendez-vous du monde élégant. De brillants équipages y défilaient sans cesse ; les belles désœuvrées venaient y passer une partie de leur après-dînée, touchant à tout et finissant par acheter le bijou à la mode. La célébrité du *Petit Dunkerque* a été telle, que tout ce qui provient de ce magasin fameux offre aux collectionneurs un puissant attrait. Pour ce qui concerne les tabatières, nous voyons, d'après les réclames de Granchez, qu'il débitait en 1775 :

Des tabatières, dites au *Tableau parlant,* ornées de portraits en talc, d'une ressemblance parfaite, tels que ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette, des princes, etc., « à divers prix, dont le meilleur marché est de 30 livres ».

Des tabatières en acier poli, ou ornées de perles d'acier.

Des tabatières en carton verni, galonnées d'argent, couvertes d'or amalgamé, à 30 liv. et 24 liv.

Des tabatières, dites *éternelles*, rondes, en écaille, couvertes en requin rapé et poli, à 18 liv. et 24 liv. la pièce.

Des tabatières en métal de Manheim, à quatre charnières.

Déjà, en 1772, l'*Almanach général des Marchands* mentionnait, du sieur Granchez, « des tabatières renfermant un jet d'eau à vent et d'autres tableaux mouvants, des pièces mécaniques, des tables de jeu qui jouent seules, des cadrans mystérieux, etc. »

TABATIÈRES A SECRET. — Sous Louis XVI et dès la fin du règne de Louis XV, les bijoux à secret faisaient fureur. Ces secrets, qui dissimulaient un sujet graveleux ou le portrait d'un être chéri, s'appliquaient non-seulement aux tabatières, mais encore sur les médaillons, les bracelets, les *souvenirs*, les bagues, les pommes de cannes et jusque sur les boutons d'habit. D'après l'*Almanach Dauphin*, Bellanger, Corbin, Couturier, Délion, de la Salle et Porcher, étaient les orfèvres de Paris les plus connus « pour tout ce qui concerne les bijoux de fantaisie et à secret ».

Les curieux de tabatières doivent être au courant de ces différents secrets. Ils sont au fond de la boîte ou sur le couvercle. Dans le premier cas, c'est la partie inférieure ou bien la gorge elle-même qui se dévisse. Quand c'est la gorge, on remet d'abord le couvercle sur la boîte pour faciliter le dévissement. Si le secret se trouve dans le couvercle, c'est un tout autre travail qui ne concerne pas l'art du tourneur. Parfois, la miniature adhère simplement à l'aide d'un petit ressort à baïonnette et d'un emboîtement très juste, il suffit alors d'un coup d'ongle pour la détacher ; mais habituellement le médaillon supérieur est maintenu par une petite charnière visible aux yeux de l'observateur prévenu ; on la fait jouer en appuyant avec une épingle sur un petit point dissimulé dans la bordure du couvercle. Ce point est facile à trouver, étant toujours placé en opposition immédiate avec la charnière et en bas du médaillon ; celui-ci, poussé par un ressort, se relève rapidement et laisse voir le sujet caché.

En général, dans les boîtes des tourneurs-tabletiers, le secret réside dans le fond et consiste en un pas de vis, tandis que dans les tabatières des orfèvres, il est presque toujours au milieu du couvercle, avec les combinaisons dont nous venons de parler. A la simple inspection d'une boîte, un amateur verra de suite si

elle est à secret. L'épaisseur anormale du fond ou du couvercle le lui dira, ainsi que la charnière du médaillon, et le petit rond sur lequel il faut appuyer, avec la pointe d'une épingle, pour faire jouer le ressort.

Vente San Donato, 1880. Tabatière ovale, en pâte tendre de Sèvres, composée de deux plaques et d'une frise ovales, à fines peintures de bergers et de bergères. Monture en or, signée : *Fossin et fils, joailliers du Roi, à Paris.* 28,500 fr. — Boîte octogone en or, émaillé de pensées et de rubis. Elle est surmontée du portrait de Vitré, imprimeur de Louis XIV, signé des initiales de Bordier avec la date de 1651. A l'intérieur, la signature de Fossin qui a monté ce superbe émail. 11,500 fr. — Tabatière en or, émaillée en plein, composée de cartouches fond vert à coquilles d'or, montrant des fleurs et des fruits d'un riche émail, posés sur des tables. 11,000 fr. — Boîte en vernis Martin, doublée d'écaille et montée en or. Le sujet du couvercle représente la Demande en mariage, d'après Greuze. 2,350. — Tabatière russe, faite à Toula dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Elle est en argent niellé avec deux médaillons en vermeil, à l'effigie du comte de Bestouchef. 170 fr.

Vente L. Double, 1881. — Boîte Louis XVI, en or de couleur, au poinçon de Mathis de Beaulieu, surmontée du portrait de Turenne, par Petitot. 18,200 fr. — Boîte ronde Louis XVI, en or guilloché, émaillé brun orangé, avec rang de perles et cordons ciselés et émaillés. Dessus, le portrait d'Anne d'Autriche, par Petitot. 10,800 fr. — Boîte oblongue, Louis XV, en or émaillé en plein, décorée de six médaillons à sujets champêtres, dans le goût de Boucher. 10,150 fr. — Boîte ronde en écaille, ornée d'une plaque ronde en pâte tendre de Sèvres, représentant la Peinture entourée par les Grâces. Signée : *C.-N. Dodin, d'après Lagrenée, en 1792.* 5,050 fr. — Boîte oblongue à angles coupés, en or guilloché, émaillé jaune d'or, avec cordons et pilastres ciselés, émaillés en relief. Dessus, un émail figurant deux amours allumant un cœur sur l'autel de l'Amitié. On lit sur la gorge : *Au petit Dunkerque.* 4,700 fr. — Grande boîte en vernis Martin, à fond bleu incrusté d'or et à médaillons en émail, offrant un sujet champêtre, des fruits et des attributs de jardinage. 4,100 fr. — *Vente A. Febvre, 1882.* — Boîte d'or, émaillée, Louis XV, signée : *Lesueur.* 8,000 fr.

Pour d'autres prix de vente, se rattachant à notre sujet, consulter le chapitre sur les *Peintres en miniature et en émail,* aux mots : Augustin, Blarenberghe, de Boissieu, Carriera, Charlier,

Fragonard, Hall, Jacques, Klingstet, Lavreince, Mosnier, Savignac, Sicardi, Van Spaëndouck, etc.

CURIEUX DE BOITES ET TABATIÈRES.

MM. **ED. ANDRÉ** (Paris), riches tabatières en or de couleur, gravées, ciselées, émaillées, serties de diamants, ornées de miniatures de HALL, FRAGONARD, BLARENBERGHE et autres maîtres du XVIIIe s.— **ARTAUD** (Bourges). — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), raretés diverses.

EUG. BATAILLE (Versailles). — V^sse^ **BAUDOIN DE JONGHE** (Belg.). — Mme **F. BISCHOFFSHEIM** (Paris). — **GÉNÉRAL DE BIRÉ** (Paris), boîtes de luxe du XVIIIe s. en porcelaine, en or de couleur, en vernis Martin, en jaspe, enrichies d'émaux, de miniatures, de sujets en pierres dures. — **DUC DE BISACCIA** (Paris), tabatières ciselées, peintes, émaillées. — **C. BRETON** (Paris). — Mme **BRUGMANN** (Belg.).

DE CARCY (Nancy), tabatières; drageoir avec le portrait de Mlle de Gontaut-Biron. — C^sse^ **ALB. DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), boîtes et bonbonnières. — **AUG. COSTER,** boîtes diverses du XVIIIe s. — **PRINCE L. CZARTORISKI** (Paris), boîtes polonaises historiques. — **DARDEAU** (Issoudun).

DAVOUST (Orléans), tabatières Louis XV et Louis XVI. — **DESMOULINS** (Reims). — **L'ABBÉ DESNOYERS** (Orléans), drageoir en argent du XVIe s.; boîtes à mouches. — **DEVINCK.** — Mme **DANIEL DOLLFUS** (Mulhouse), tabatières et bonbonnières en vermeil, en argent repoussé, gravé, ciselé, des XVIIe et XVIIIe s.; tabatière datée de 1669. — **F. DREYFUS** (Paris), très riche collection de tabatières du XVIIIe siècle. — **J. DUBOST** (Belg.). — **AUG. DUFOUR** (Belg.). — Mme **DUPRÉ** (Tours), boîtes émaillées. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), boîtes de luxe, ornées d'émaux de PETITOT et de miniatures de prix. Raretés. — C^sse^ **DZIALINSKA** (Paris).

PAUL EUDEL (Paris), râpes à tabac en buis et en ivoire. — B^on^ **DE FAVEREAU DE JENNERET** (Belg.). — **FEUILLET DE CONCHES** (Paris), tabatière du Taïcoun, souverain du Japon. — Mme **DE FOUGÈRES** (Orléans). — Mme **FREMYN** (Paris). — **E. DE FRÉZALS** (Compiègne). — **O. DE FRÉZALS** (Compiègne). — **DE FROBERVILLE** (Chailles).

DE GENNES (Douai). — **E. GLUCK,** père (Mulhouse), boîtes et bonbonnières en argent du XVIIIe s., dont quelques-unes ont été exécutées à Mulhouse. — **GARNIER HILDEWIER** (Paris), riches tabatières du XVIIIe s. — **GOLSCHMIDT** (Francfort), boîtes de luxe. — **EDM. DE GONCOURT** (Paris), tabatières et boîtes diverses, françaises, chinoises et japonaises. — B^on^ **DE HIRSCH** (Paris), superbes tabatières.

JOSSE (Paris), magnifique collection. — Mme **JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), collection de tabatières ayant appartenu à M. Ph. de St-Albin. Dessus de boîtes, par BONZANIGO. Râpes à tabac en buis, en ivoire : Arlequin, sujet galant à deux personnages, en costume Louis XIV.

EUG. KELLER (Strasbourg).

Bon **H. HERVYN DE LETTENHOVE** (Belg.), plus de cinquante boîtes en cuivre ciselé, gravé, représentant des sujets religieux, des scènes

de mœurs, des épisodes galants, des chasses, des batailles, des personnages historiques, des vues de Delft et d'Amsterdam, etc. — **AUG. LANGEVIN** (Meulan), tabatières et bonbonnières. — **DE LAUNAY DE VAUZELLES** (Orléans), râpe en émail de Limoges, etc. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), tabatière Louis XV, en jaspe et or superbement ciselé. Boîte ornée d'une miniature de VAN BLARENBERGHE. Tabatière d'écaille surmontée d'un rarissime émail de Hall, signé : HALL, SUÉDOIS, 1785. — **FRED. LE CONTE** (Paris), boîtes diverses, ornées de belles miniatures. — **LE SECQ DES TOURNELLES** (Paris), série de râpes à tabac en fer poli, gravé, ciselé, damasquiné d'or et d'argent, avec ornements, sujets et inscriptions. — **CH. LEVÉ** (Orléans), tabatières Louis XVI. — **LÉVY-CRÉMIEUX** (Paris), tabatières ornées de miniatures de VAN BLARENBERGHE et autres maîtres. — **DE LIESVILLE** (Paris), collection considérable de tabatières historiques et politiques de la Révolution, offertes au musée Carnavalet. — **CH. LIZÉ** (Rouen), râpes : Apollon. Diane.

A.-M.-S. Collection pour servir à l'histoire des boîtes, bonbonnières et tabatières. Râpes à tabac en émail de Limoges, en fer, aux armes de France ou figurant un poisson, en cuivre, en faïence de Rouen, en ivoire, en bois sculpté. Boîtes de luxe. Tabatières historiques et politiques, comprenant les époques Louis XV, Louis XVI, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration, les journées de Juillet et le règne de Louis-Philippe. — **MASWIENS** (Belg.). — **RAOUL MELLIER** (Abbeville). — **MEURICE** (Valenciennes), tabatières en émail et autres. — **AUG. MICHEL, FILS** (Mulhouse). — **DE MONTGERMON** (Paris), riches tabatières du XVIIIe s., en or, gravées, ciselées, émaillées. Boîtes en vernis Martin. Tabatière ronde, de NEUBERG, de Dresde, au chiffre S. A. R., de Stanislas-Auguste, roi de Pologne. — **DUC DE MOUCHY** (Paris), boîtes de luxe. Sur une grande boîte carrée à ornements réservés sur fond d'émail vert, on lit : TIRON, DUCROLLAY, BIJOUTIERS DU ROY, à Paris. Sur une autre ovale, en or guilloché, émaillée de jaune : ROUCEL, ORFÈVRE DU ROY, *à Paris*. — **PRINCE MURAT** (Paris). — **NADAR** (Paris), tabatières *au ballon*.

Dr PATAY (Orléans), râpe en bois sculpté en forme de galère ; boîtes et tabatières en ivoire et en nacre. — **L'ABBÉ VICT. PELLETIER** (Orléans), râpes en ivoire sculpté : l'Horticulture, le Baptême du Jourdain. — **Vsse DE PEYRONNY** (Paris). — **Bon J. PICHON** (Paris), tabatière d'or, à contours, signée : GOUERS. PARIS. La ciselure représente les Sciences et les Arts. Boîte d'or, au poinçon de RAVECHEZ. Boîte à tabac d'Espagne, c'est-à-dire plus plate que les autres. Quadrilles de rosaces en posé d'or, sur écaille blonde. Monture en argent, signée sur la gorge : GEORGE. PARIS. — **Bon L. DE PITTEURS HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), tabatières en cuivre, en laiton, ciselées, gravées, représentant les cinq sens et les plaisirs de la vie ; des chasses au cerf, au sanglier ; des scènes de l'ancien Testament, etc. — **A. PONCELET** (Douai), tabatières, bonbonnières et boîtes à mouches du XVIIIe s. — **HENRI PORGÈS** (Paris), boîtes de luxe.

DUC DE RICHELIEU (Paris). — **Mis DE ROCHAMBEAU** (Thoré). — **Mis DE LA ROCHELAMBERT,** tabatières Louis XV et Louis XVI, en ivoire, en écaille, en or, avec portraits en miniature. — **L'ABBÉ ROCHER** (Orléans), râpes à tabac en émail, en bois figurant une galère, en ivoire représentant Jupiter, un Magistrat, etc. Boîtes à mouches. Tabatières historiques et politiques rappelant les principaux

épisodes du règne de Louis XVI et de la Révolution. — Mis **A. DE RODES** (Belg.), boîtes et tabatières en vernis Martin, en argent, en or, avec montures en pierres fines. — B^on^ **AD. DE ROTSCHILD** (Paris), magnifiques boîtes d'or, émaillées, serties de perles et de diamants, décorées de ravissantes peintures.

Vte **DE St-PIERRE** (Paris), boîtes de luxe. — **SAPIA** (Paris), très belle collection ; boîtes de luxe et de grand prix. — **PR^sse^ SOLTYKOFF** (Paris), riches tabatières. — C^sse^ **DE SPANGEN** (Belg.), boîtes et bonbonnières. — **SPETZ** (Mulhouse), tabatières, boîtes à mouches. Râpe en fer damasquiné d'or et d'argent, XVIIe s. Tabatières Louis XV et Louis XVI. — **STRAUSS** (Paris), boîtes d'argent, de vermeil et autres.

Mis DE THUISY (Paris), importante série de tabatières, bonbonnières, boîtes à portrait, boîtes à mouches, etc., en or, en argent, en émail, en vernis Martin, en porcelaines diverses, en ivoire, en nacre, en écaille blonde piquée et brodée d'or, en laque de Chine et du Japon. La perle de la collection est une petite boîte ovale Louis XVI, en or guilloché, émaillée rouge, ayant appartenu à la grande Catherine. Le couvercle est décoré d'une miniature de BLARENBERGHE représentant le transport du rocher qui sert de base à la statue de Pierre le Grand. Une couronne impériale, en petites roses de Hollande, surmonte le médaillon. Ce bijou a été adjugé 11,500 fr. à la vente L. Double, en 1881.

VAN DEN BOGAERDEN (Hollande), boîtes et tabatières en cuivre gravé, des XVIIe et XVIIIe s. — Cte **FR. VAN DEN STEEN DE JEHAY** (Belg.), boîte en porcelaine blanche doublée d'or, décorée en camaïeu rose, de scènes maritimes, par WOLFGANG TAKAN DE FREYSINGEN, peintre émailleur du prince Jean-Théodose de Bavière. Donnée par ce prince à Lambert-Walthère, Bon Van den Streen, grand official, écolâtre de Liège, en 1763. — **JULES DE VICQ** (Lille), râpes à tabac : le Jugement de Salomon, St-Louis, etc.

WASSET (Paris), drageoir en agate et argent ciselé à personnages et arabesques, XVIe s. Boîtes en vernis Martin et autres.

LA VAISSELLE D'ÉTAIN

Les lois somptuaires défendaient à la bourgeoisie l'usage de certains vêtements de luxe, et l'emploi des vases d'or et d'argent, qu'on admirait sur les dressoirs des princes et des grands seigneurs. Le prix élevé de la matière, joint à celui de la main d'œuvre, ne contribua pas moins que les lois du moyen âge, au succès de la vaisselle d'étain, qui fut souvent traitée avec art et, par cela même, recherchée des gens de goût. On la qualifiait de *vaisselle d'étain à façon d'argent*, c'est-à-dire prenant les formes de l'argenterie. Elle se répandit dans toutes les classes. On cite les cent quarante-deux écuelles d'étain de la reine Clémence et la vaisselle qui servait dans l'hôtel de l'archevêque de Reims, au XIVe siècle. (De Laborde. *Notice des émaux du Louvre. Documents et glossaire.*)

Certains maîtres acquéraient, dans la pratique de leur art, une grande renommée, ainsi qu'on peut le voir par cette note, due aux recherches de M. Laborde : « 1407. Devant le palais (à Paris), demeure un potier d'estain, ouvrier de merveilleux vaisseaux d'estain ». Jean Goupil, potier d'étain à Tours, en 1423, était chargé d'approvisionner la maison de Marie d'Anjou, « et il n'est pas indifférent de faire remarquer que cette industrie savait se faire distinguer en Touraine, c'est-à-dire dans le pays qui a fourni à l'orfèvrerie tant d'habiles ouvriers. Diverses pièces d'étain figurent dans l'inventaire des meubles du duc de Bourbonnais, dressé sous le règne de Louis XII. Enfin il paraît que François Ier lui-même possédait de la vaisselle d'étain ». (J. Labarte. *Histoire des arts industriels.*) A l'appui de cette dernière assertion, nous dirons que l'inventaire du mobilier de Charles d'Anjou, Cte d'Angoulême, père de François Ier, fait mention d'une vaisselle d'étain considérable (20 avril 1497).

Pour mieux spécifier les travaux des potiers d'étain, nous en ferons une rapide énumération. Aux écuelles, plats et assiettes, il faut ajouter des bassins, aiguières, brocs, canettes, gourdes, huiliers, salières, gobelets; des fontaines à sujets, parfois de grande dimension; des lustres, bénitiers, reliquaires, monstrances, crosses, figurines, épis de faîtage, bas-reliefs, enseignes de pèlerinages, etc.

Vers la fin du XVe siècle, le goût de la forme et du beau était si général que les moules des pièces d'orfèvrerie servaient égale-

ment pour la fonte des vases d'étain. Le musée de Cluny possède une salière de couvent, en étain, décorée de sujets religieux en relief et d'inscriptions latines. Sur la panse, le Christ en croix, entre Marie et saint Jean; sur le couvercle, la Salutation évangélique et la signature : *Bossetus me fecit.*

De tous les artistes qui ont façonné l'étain, le plus célèbre est François Briot, qui florissait vers le milieu du XVI[e] siècle. Ce maître n'a jamais été orfèvre, ainsi qu'on l'a cru longtemps; il était graveur en médailles à Besançon et chargé de faire l'essai du balancier.

Les amateurs connaissent l'aiguière et le bassin de François Briot. L'aiguière est couverte d'arabesques s'enroulant autour de trois médaillons : la Foi, l'Espérance et la Charité. Un buste de femme, terminé en gaîne, forme l'anse. Le bassin joint, à une grande pureté de lignes, une richesse de composition admirable. Sur l'ombilic, un médaillon symbolise la Tempérance; il est entouré de quatre cartouches ovales, figurant les quatre éléments. Huit médaillons couvrent le marly : Minerve, puis la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astrologie et la Musique, représentées sous la figure de femmes, entourées d'attributs allégoriques. Au revers, se trouve le portrait de l'auteur avec l'inscription : *Sculpebat Franciscus Briot.* Il existe un autre bassin, non signé, offrant autour de l'ombilic l'histoire de Suzanne, et sur le marly, la vie de l'Enfant prodigue. L'aiguière de ce plat paraît être très rare. M. Bapst, qui la cite, n'en a vu que des fragments sur lesquels on retrouve Suzanne surprise au bain, le jugement et la lapidation des imposteurs. Ces pièces anonymes, du temps de Henri II, sont bien inférieures aux deux premières, et M. Germain Bapst, dans un récent travail très étudié, sur l'*Orfèvrerie d'étain*, les regarde comme étrangères à l'œuvre de Briot. (*Revue des Arts décoratifs*, nov. et déc., 1883.)

Tous les plats en étain, à sujets, ont été moulés, et aucun d'eux n'a subi de retouches; on peut s'en convaincre par la présence de certains reliefs et de bavures que le ciseleur eût commencé par faire disparaître. Les beaux ouvrages, comme ceux de Briot, dont la séduisante patine augmente considérablement le prix, ont été coulés dans des moules en métal ou de pierre, gravés en intailles; les pièces, au contraire un peu rugueuses, proviennent de moules en sable. Ce sont les plus répandues et les moins recherchées.

Un morceau qui, par exception, aurait été ciselé, serait facile à reconnaître. « A la ciselure, dit M. G. Bapst, l'étain prend un

gras tout particulier qui le fait ressembler beaucoup à de la cire modelée. »

Bernard Palissy a reproduit, en terre émaillée, l'aiguière et le bassin de François Briot. Ces faïences, très rares aujourd'hui, ont acquis une valeur considérable.

Les Allemands ne sont pas restés en arrière dans la fabrication de la poterie d'étain artistique, et leur industrie resta florissante jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Martin Harscher (1435 + 1523) est l'auteur de buires, plats et assiettes à reliefs historiques.

Melchior Koch, de Nuremberg (+ 1567), a laissé, suivant M. Demmin, des poteries d'étain doré, très recherchées des curieux. (*Encyclopédie des Arts plastiques.*)

Gaspard Enderlein, né à Bâle, mort à Nuremberg, en 1633, occupe le premier rang parmi les maîtres potiers d'étain allemands, tout en restant inférieur à notre François Briot. Son chef-d'œuvre est un grand plat, représentant au centre la figure de Mars entourée de quatre médaillons ovales : la Guerre, l'Envie, la Paix et l'Abondance, séparés par des mascarons et des arabesques. Les médaillons du marly sont : Ninus, Africa, Cyrus, America, Alexander Magnus, Europa et Julius Cæsar, reliés par des cartouches de grotesques et de trophées d'armes.

Le nouveau catalogue du musée de Cluny décrit ainsi un plat de 0,46 de diamètre, attribué au même maître (N° 5193). « Le médaillon du milieu représente Adam et Eve et la Tentation. Autour, sont les figures des Sciences et la bordure se compose de douze médaillons de forme allongée, renfermant les portraits équestres des Empereurs. Ces médaillons sont séparés par des cariatides et des vases à fleurs ». Il faut aussi reporter à Enderlein un plat assez médiocre, signé : G. E. 1615, sur lequel on voit saint Georges combattant le dragon.

Quelques exemplaires du plat de Briot, sur lequel on s'est contenté de changer l'ombilic, présentent au revers le portrait de Gaspard Enderlein. Les Allemands ont saisi cette occasion pour se demander quel était le véritable auteur du plat de la Tempérance. Le doute, à ce sujet, n'a jamais existé ; d'ailleurs, un simple examen suffit pour reconnaître que le médaillon a été rapporté après coup.

M. A. Desmottes possède un plat, de l'époque d'Enderlein, offrant l'image des douze Apôtres. Une assiette du même temps raconte l'histoire de la création du monde et de la chute de l'homme (diam. 0,18).

Un artiste allemand, de la première moitié du XVIIe siècle, a

reproduit, sur une assiette ou plateau, les figures équestres des douze empereurs de la maison de Habsbourg; Ferdinand II (+ 1637) occupe le milieu. Les autres souverains, réunis sur la bordure, sont les suivants : Rodolphe Ier, Albert Ier. Frédéric III, Albert II, Frédéric IV, Maximilien Ier, Charles V, Ferdinand Ier, Maximilien II, Rodolphe II, Mathias Ier (diam. 0,20). Sous le règne de Ferdinand III (1637-1657), une assiette de travail analogue a été faite par un maître potier, qui signait W S; elle représente l'Empereur entouré des électeurs de l'empire. La grande Exposition nationale belge de 1880 nous a démontré que les Pays-Bas, dont les intelligentes corporations élevèrent l'industrie au niveau de l'art, avaient eu aussi des potiers d'étain de premier ordre.

Dans son traité de l'orfèvrerie, Benvenuto Cellini engage les orfèvres à tirer une épreuve en plomb de toutes les pièces qu'ils coulent en argent, et à réparer ces épreuves de manière à les conserver comme modèles. Les Allemands ont mis à profit cette bonne idée, en employant le plomb et l'étain, et ils doivent à cette prévoyance la conservation d'excellents types, dont les originaux ont été fondus à cause de leur valeur intrinsèque.

En France, GUILLAUME COUETAU (1674-1677), THOMAS DESBANS ou DESBANNES (1674-1688) et JEAN-BAPTISTE GELLÉE (1688) étaient maitres potiers d'étain de la maison du Roi. D'après leurs statuts, révisés en 1613, les potiers d'étain de Paris étaient tenus d'avoir chacun deux poinçons, l'un grand et l'autre petit, pour marquer leurs ouvrages. Le grand contenait la première lettre du nom de baptême et le nom de famille tout entier; le petit résumait en deux lettres le prénom et le nom du fabricant. Ces marques devaient être empreintes sur les tables d'essai, pour y avoir recours en cas de fraude ; l'une de ces tables restait sous la surveillance directe du procureur du Roi au Châtelet. Les ouvrages d'étain sonnant, c'est-à-dire allié à un autre métal, se marquaient en dessous et ceux d'étain commun en dessus. Il était interdit aux maîtres d'enjoliver leurs œuvres avec l'or ou l'argent, à moins qu'elles ne fussent destinées « pour l'usage de l'Église. » (*Encyclopédie.*)

Le patron des potiers d'étain est saint Fiacre. A Paris, ils ne pouvaient travailler avant cinq heures du matin, ni après huit heures du soir. L'apprentissage était de six ans et trois ans de compagnonnage. Le brevet coûtait 36 livres et la maîtrise 900, avec l'exécution du chef-d'œuvre. Voici, d'après les *Tablettes de Renommée...*, les noms des maîtres les plus connus à Paris, en 1772.

BARY, rue de Buci, fabrique toutes espèces de moules de commande et tient magasin assorti de grandes fontaines, alambics, pots à oil, vaisselles plates, rondes, à contours, pièces de rapport pour l'office, la cuisine, etc.

BOILEAU, rue Saint-Honoré, potier d'étain du Roi.

DEGLAND, pont Marie, potier d'étain de la Faculté de Médecine, fournit la Maison du Roi.

DUSSAUSSOIS, rue des Boucheries, un des plus renommés pour tout ce qui concerne la pharmacie, fait toutes sortes de vaisselles plates, rondes ou à contours et pièces de rapport, pour la cuisine et l'office.

GIRARD, pont N. D., pour les boucles et boutons de composition.

LANTERNIER, rue Grenéta, garnit la faïence et les bouteilles à tabac.

LOMBARD, rue St-Denis, les cannelles et petits ménages d'enfants.

MONIER, cour St-Martin, les boucles et boutons de composition.

ROUSSEAU, rue Montmartre, garnit la faïence et les bouteilles à tabac.

SAMAIN, rue Saint-Antoine, potier d'étain de l'hôtel des Invalides, renommé pour les grands flacons, jattes de traiteurs, vaisselles, moules à pâtissier.

TONNELIER, rue Grenéta, vaisselles rondes, boucles et boutons de composition.

Vente Pourtalès, 1865. — Aiguière et son bassin, par Fr. Briot. Au revers du bassin, se trouve le portrait de l'artiste. 750 francs. Canette garnie d'une anse et d'un couvercle. Ouvrage français du XVIe siècle. 187 francs. — Petit plateau. Au centre, Guillaume Tell abat la pomme posée sur la tête de son fils. 55 francs.

Hôtel Drouot, 1883. — Vidrecome en étain, du XVIe siècle, avec figures allégoriques. 725 francs.

CURIEUX DE POTERIES D'ÉTAIN (1)

MM. **GERM. BAPST** (Paris), aiguière et son plateau de FR. BRIOT, XVIe s. Canettes, bassins, assiettes d'un beau décor. Plats de Nuremberg, XVIIe s.— **BENVIGNAT** (Lille), épi de faîtage orné de feuilles de chardon

(1) A la vaisselle d'étain, nous avons cru devoir joindre certaines pièces intéressantes telles que bas-reliefs, figurines, épis de faitage, etc.

et de feuilles de vigne découpées, XVe s. — **LOUIS BERTRAND** (Paris) plats. — **BRUGMANN** (Belg.), broc cylindrique, posé sur trois boules. Sur le couvercle, deux lions soutiennent un écusson, aux insignes professionnels d'une corporation de charrons, 1687, travail allemand. — **BUREL** (Paris), chandelier, à tige cannelée, quadrangulaire, sur un pied carré, avec trophées et fleurs de lis.

DE CANNART D'HAMALE (Belg.), gobelet gravé représentant le marché aux poissons de Malines et une inscription de 83 vers flamands. Signée PIETER THYS. 1698. La gravure est de R. WHITEHAND.

A. DESMOTTES (Paris), aiguière de FR. BRIOT. Canette attribuée au même, XVIe s. Plats allemands du XVIe s., sur l'un : les douze Apôtres. Assiettes aux Electeurs et autres. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), aiguière et son plateau de Fr. Briot. Autres types superbes du XVIe s.

Mme FOUREAU (Paris), assiette godronnée ; sur la bordure, les armes des treizes cantons suisses, XVIIe s.

GUERNIER (Paris), écuelles et gobelets du XVIIIe s. — **Cte GUÉRIN**, (Paris), plat représentant les Electeurs d'Allemagne, XVIIIe s.

Mme ERN. JORIAUX (Paris), écuelle rocaille et son plateau, etc. — **Mme A. JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), aiguière et son plateau, de Fr. Briot. Canette du même temps. Fontaine de corporation, avec armoiries, travail allemand du XVIe s.; autre fontaine, datée de 1661.

L'ABBÉ KŒNIG (Paris) ; plat allemand, XVIe s. Ecuelle Louis XVI.

LE ROY (Belg.), grande gourde aplatie, portant les insignes d'une corporation de bouchers. 1681. Fontaine allemande, en cône tronqué, reposant sur trois lions et ornée d'écussons. 1695. — **LÉZIAN-LESTOURNELLE** (Ste-Foy), pièces diverses. — **DE LIESVILLE** (Paris), plat de Briot, etc. — **CH. LIZÉ** (Rouen), écuelle du XVIIe s., etc.

CASIMIR MANDAGOT (Lisieux), plat genre Briot, à médaillon central, figurant Pyrame et Thisbé. Autour, la Navigation, le Commerce et la Guerre. Sur le marly, des scènes de la Création. — **DE MONTGERMON** (Paris), canette du XVIe s., dans le genre de Fr. Briot.

NADAR (Paris), plats décorés d'aérostats.

OSTERRICTH (Belg.), vases de corporation, XVIe s.

PÉRILLEUX (Paris), quinze bas-reliefs, carrés et ovales, représentant trois Éléments, trois parties du Monde, les sept arts de Rhétorique, Ninus, Alexandre. — **AUG. PICARD** (Paris), assiette aux armes des treize cantons suisses, XVIe s. Assiette au poinçon de Nuremberg, datée 161 ; au centre, Noé adressant à Dieu ses actions de grâce ; sur les bords, quatre scènes bibliques. Assiette du XVIIe s. portant le poinçon de Nuremberg ; au centre, une scène de la Résurrection ; sur les bords, les douze Apôtres. Assiette offrant, au centre, la figure équestre de Ferdinand III, et sur les bords les Grands Electeurs à cheval, accompagnés d'armoiries. Poinçon de Nuremberg. — **Bon L. DE PITTEURS D'ORDANGE** (Belg.), brocs, datés 1688 et 1721. Grand vase de corporation, 1714. — **Mme POVIS DE TENBOSSCHE** (Belg.), réchauds, huilier, veilleuse, lampe, bouilloire, plateau octogone, à bordure en relief formée de têtes d'anges, marquée au revers d'un X, d'un ange et d'un lion, XVIIe s.

RENIER (Belg.), plat, armoirié au milieu ; sur le marly, quatre têtes reliées par des rinceaux de fleurs et de feuillages, XVIIIe s. — **Mme ROSEMBERG** (Paris), cruches, assiettes... — **B^{on} ED. DE ROTHSCHILD** (Paris), grande fontaine en plomb, par FALCONET, composée d'une figure de nymphe debout, grandeur nature, entourée de roseaux, et ayant près d'elle un canard et un chien disposés pour lancer l'eau. Adjugée 25,500 fr.

à la vente Double, en 1880. Fontaine servant de pendant : Diane accompagnée d'un chien et d'un héron. 25,500 fr. Ces groupes décoraient deux niches de l'hôtel de Mme d'Etioles, la future Pompadour. — Mme **ROUSSEAU-GRANJEAN** (Belg.), plat armorié, à bordure de bas-reliefs et marqué d'un coin représentant saint Lambert, évêque de Liége, 1774, D. 0,33.

H. SCHÆFELS (Belg.), canette de corporation, ornée de deux écussons, avec l'image de saint Georges, en relief, 1655. — **SPITZER** (Paris), raretés du XVIe s.

G. VAN CASTER (Belg.), huiliers, etc. — **VAN DEN BOGAERDEN** (Pays-Bas), plateaux du XVIIe s. : le Jugement de Salomon; la Mort d'Absalon. — **CAM. VAN LANGENHOVE** (Belg.), plat gravé, à sujet religieux, avec inscription au pointillé, 1650. (D. 0,30.) — **GUST. VERMEERSCH** (Belg.), aiguière et son plateau de Fr. Briot. Aiguière et plateau de Gaspard Enderlein, XVIe s.; beaux ouvrages en étain fondu et ciselé. Porte-lumière formé de statuettes d'hommes d'armes, placées sur un trépied. Cerf franchissant une branche d'arbre (D. 0,20). — Csse **DE VILLEGAS-SAINT-PIERRE** (id.), plat décoré de grandes armoiries, 1785. — **E. VIERSET-GODIN** (Belg.), plats : un avec armoiries, deux autres avec insignes de corporation, 1753-1777. Bourgeois et bons métiers de Huy. — Bon **DE VINCK DE DEUX-ORP** (Belg.), crosse en étain doré, ornée de rinceaux et de trois figures, XVe s., la Fuite en Égypte, le Baptême de N.-S. dans les eaux du Jourdain, Curtius se jetant dans le gouffre, etc., en étain fondu et ciselé, XVIe s. Hercule, Léda, l'Automne, Diane chasseresse, Statuettes ayant fait partie d'une fontaine provenant d'un vieil hôtel de Malines. Plat, la Vierge et saint Jean aux pieds du Calvaire, XVIIIe s. (D. 0,29). Autre, saint Sébastien, 1736, (D. 0,28). Autre plat daté 1731; au centre, Kaleb et Josué rapportant la grappe de raisin de la terre promise. Gobelet sur pied, offrant l'image de saint Léonard, XVIIIe s. Monstrance ciselée, entourée d'anges adorateurs et surmontée d'une couronne fermée, etc.

WASSET (Paris), le Triomphe de Bacchus, bas-relief du XVIe s. La Tempérance. Charles-Quint exprimant une éponge devant un fou, plaquettes. Pot orné de sujets et de frises d'enfants, XVIIe s. Plat, en étain doré, genre Briot. Plat gravé, avec le portrait de l'auteur, Gaspar Enderlein au revers. Série de petits plats du XVIIe s.

LA DINANDERIE

On appelle *dinanderie* les objets de cuivre œuvré, travaillé au marteau, exécutés par les chaudronniers. Ces ouvrages tirent leur nom de la ville de Dinant, en Belgique, depuis longtemps célèbre pour ces sortes de produits, dont elle alimentait une partie de l'Europe. Son commerce était considérable et l'on en reporte l'origine à la seconde moitié du XI[e] siècle. La dinanderie comprend les chaudrons, cuvettes, plats, bassins, buires, poëlons, casseroles, réchauds, passoires, écumoires, poissonnières chaufferettes, garde-feux, bassinoires, chandeliers, lanternes, fontaines, coquemars, etc. Le coquemar, dit l'Encyclopédie, est un vaisseau de cuivre à large ventre, étranglé et rétréci par le haut, avec couvercle à charnière. Il nous reste un assez grand nombre de ces pièces, dont la plupart sont enjolivées d'ornements, d'arabesques, de fleurs, de fruits, d'animaux, de personnages, d'écussons, repoussés en relief, au marteau. Autrefois, à l'époque des maîtrises, un certain sentiment de l'art semblait planer sur toutes les professions et ce sentiment, plus ou moins élevé, plus ou moins affaibli, se reflétait sur les objets les plus vulgaires.

Sur les plats et bassins d'offrande et de baptême, les sujets répétés au XV[e] siècle sont : L'Annonciation, — Adam et Eve sous l'arbre ou entourés des animaux de la Création, — saint Christophe, — saint Marc, — saint Martin, — saint Georges, à cheval, combattant le dragon, — Jésus-Christ monté sur un âne, — la grappe de raisin de la terre promise. Au XVI[e] siècle, nous remarquons : La Vierge portant l'Enfant Jésus, — N.-D. des Sept-Douleurs, — Un Cep de vigne formé de quatre grappes de raisin et de quatre feuilles, — l'Adoration des Mages, — Saül se jetant sur son épée, — Josué et Caleb, — des sujets de la Fable, — les trois Grâces, etc. — Sur des plats du XVII[e] siècle nous trouvons des armoiries, — une tête, — un médaillon avec accompagnement de feuillages, etc.

Les Dinantais n'ont pas été seulement d'habiles batteurs de cuivre, ils se sont également distingués comme fondeurs. La liste de leurs ouvrages, obtenus par le travail de la fonte, est variée ; citons d'abord les aquamaniles, les mortiers, les encriers, heurtoirs, figurines, statuettes, etc. Cette industrie, qui a sa place marquée parmi les arts industriels, a produit, pour les

églises, divers instruments du culte, de grands chandeliers de cierge pascal, des candélabres, des tabernacles, des lutrins à pupitre d'aigle ou de pélican, des fonts de baptême, des grilles et même des tombeaux, décorés de toutes sortes d'ornements et de personnages en relief.

L'aquamanile est une espèce d'aiguière représentant un animal véritable ou chimérique, tel qu'un lion, un cheval, un chien, un chat, un coq, une sirène. D'un usage journalier, au moyen âge, ce vase recevait l'eau dont se servaient les grands seigneurs, pour se laver les mains, avant de se mettre à table. Les mortiers offrent un intérêt particulier; la plupart sont signés et datés. Au XVIe siècle, ils offrent des frises, ornées d'animaux fantastiques, de griffons, de dragons ailés, de têtes de bœuf ou de bélier, de fleurs, de satyres, de sirènes, de figures de saints, etc. Les flambeaux à usage domestique ont volontiers l'aspect d'un personnage en pied, aux bras étendus pour supporter le luminaire. La branche porte-lumière figure Adam, Eve, un lansquenet, un ribaud, une ribaude, un page ceint d'un baudrier, un faune, un satyre, etc.

La ville de Dinant, établie sur la rive droite de la Meuse, n'eut pas le monopole de l'industrie du cuivre œuvré. Bouvignes, située en face, sur la rive gauche du fleuve, lui fit, dès le XIIIe siècle, une active concurrence, et bientôt une rivalité haineuse s'établit entre les deux cités. De sanglants conflits amenèrent la destruction de Dinant, par Philippe le Bon, contre l'autorité duquel elle s'était révoltée. La ville, bientôt reconstruite, eut à subir un nouveau sac, en 1554, de Jean, duc de Nevers. Malgré bien des vicissitudes, le commerce des Dinantais ne fut pas anéanti ; il se releva et redevint florissant.

Bouvignes connut à son tour l'inconstance de la Fortune et fut réduite en cendres par les armées de Henri II, roi de France. Au XIVe siècle, des batteurs et fondeurs de cuivre, originaires de Dinant et de Bouvignes, appelés à Bruxelles, à Louvain, à Malines, à Tongres, fabriquaient des ouvrages remarquables. Ce commerce s'étendit à Huy, à Malines, à Middelbourg, à Namur.

Jean Josès, de Dinant, a fait pour l'église Notre-Dame de Tongres, en 1372, le lutrin et le chandelier pascal, qu'on y admire encore aujourd'hui. Nicolas-Joseph exécuta, de 1386 à 1392, pour le compte de Philippe le Hardi, un grand nombre d'objets destinés aux couvents de la Bourgogne et notamment à celui des Chartreux de Dijon. L'église de Saint-Ghislain possède un chandelier pascal en laiton sur lequel se trouve l'inscription : + *Chest Estaphiel et l'image ensy qu'il est donna cheens demi-*

selle Marie Follete vesve de feu Jehan Gervais en l'an MIIIJC XLII (1442) *priez por leurs ames.* La signature du maître fondeur Le Fèvre se trouve sur le pied : + *Che Lestaphiel fist Willaume Le Feure fondeur de laitton à Tournay.* Un rafraîchissoir en cuivre, orné de quatre médaillons d'empereurs romains, appartenant à la Société archéologique de Namur, est signé : *à Dinant, par Dusart,* 1633.

La France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne se distinguèrent aussi dans la fabrication de la chaudronnerie historiée. C'est dans le nord de la France, en Belgique, en Hollande et dans quelques parties de l'Allemagne, que se trouvent les plus belles collections de dinanderies.

Les statuts de la communauté des chaudronniers de Paris, sont antérieurs au règne de Charles VI ; ils furent renouvelés par lettres patentes de Charles VIII, du mois de septembre 1484 et par d'autres de Louis XII, datés de 1514. Patrons : Saint Fiacre et saint Maur.

D'après l'*Almanach Dauphin*, voici quelques-uns des maîtres chaudronniers les plus réputés à Paris, en 1772.

Bressan, rue Grenéta, « très renommé pour les cafetières du Levant. »

Drouvault, rue d'Orléans, « fait, vend et tient magasin considérable de batterie de cuisine dont il fait envoi dans les pays étrangers, fournit le camp de Compiègne et Fêtes extraordinaires, de batterie de cuisine à loyer, soit par jour, soit par mois ou à la pièce. »

Gauché, rue Sainte-Marguerite, chaudronnier des Menus-Plaisirs du Roi.

Guilbaut, rue de Bourbon, « un des plus fameux, fait, vend et tient magasin de toutes sortes de batteries de cuisine qu'il loue pour noces et fêtes extraordinaires, au jour, au mois ou à la pièce. »

Faternot, rue des Blancs-Manteaux, « fait toutes sortes de batteries de cuisine, et est particulièrement renommé pour les moules de pâtisserie, tels que des bonnets à la Turque, tortues, cornichons, asperges, raisins, melons, etc. Il fait aussi des cuvettes à coquille, fonts baptismaux, lampes d'église et coqs de clocher. »

CURIEUX DE DINANDERIE

MM. **ARTAUD** (Bourges). — **GEORGES BAL** (Paris), coquemars, fontaines, bassins, plats du XIV[e] au XVI[e] s. Plats circulaires à godrons en

cuivre jaune repoussé, figurant au milieu l'Annonciation, Hercule étouffant le lion, etc. — **J.-A. BAMPS** (Belgique), flambeaux, plats, mortiers, aiguières, figurines. — **GERM. BAPST** (Paris), plats, bassins, aiguières. — **BASILEWSKI** (Paris), collection hors ligne. — **LOUIS BERTRAND** (Paris), variétés. — **E. BLIGNY** (Paris), flambeaux du XIIe s., David domptant le lion. Plats repoussés, Christ, saints et saintes. Mortier d'église, à encens, avec l'inscription : *Santa Maria, ora pro nobis*, XVe s. Sur un seau à eau bénite : *Ave Maria gratia plena*, XVe s. Sur un autre, du XVIe s. *Legevinus Hatileren me fecit anno Domini*, 1518. Enseigne de charcutier : Tête de porc, en bronze de cloche. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), Adam et Eve, statuettes. Plats, aiguières, brasero à bordure de feuillages, etc.

M. CHABRIÈRE-ARLES (Lyon), variétés. — **Cte DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), mortiers, divers. — **COOLS** (Belg.), plus de vingt-cinq plats en cuivre repoussé des XVe et XVIe s.

A. DESMOTTES (Paris), plats de corporation, bassins d'offrande, sur l'un : l'Annonciation. Série de flambeaux à personnages, du XIIe au XVIe s., chandeliers, flambeaux, plaques. — **EDM. DE DEYN** (Belg.), mortiers, divers. — **JULES DUBOST** (Belg.). — **JULES FRÉSART** (Belg.), statuettes, chandeliers, lavabos d'église. Nombreuse collection de mortiers du XVIe au XVIIIe s., la plupart signés et datés.

MAURICE GAUTIER (Paris), divers. — **GOLDSCHMIDT** (Paris), raretés. — **Mise DE GRIMALDI** (Paris), divers. Sur un grand plateau daté de 1607, Samson tuant le lion. — **Vor GAY** (Paris), mesures, seau aux armes de la Comté de Nevers. Série de chandeliers du XIe au XVIe s. ; porte-flambeau roulant, en forme de nef.

V. HERMANS (Belg.), plateau d'honneur de la ville de Ruhrrord, XVe s. ; plats de la même époque représentant : l'Annonciation, le Paradis terrestre, etc. Plaques figurant la Vierge et l'Enfant Jésus ; le Christ avec un ange qui tient une coupe pour recevoir le sang de N.-S.

L. JANSSENS (Belg.), variétés. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), aquamaniles en forme de lion du XIIIe au XVe s. Chandeliers à personnages, instruments de cuisine, cache-feu, plats repoussés, très coquet jeu-de-feu en cuivre, composé de sept pièces.

J.-A. LABET (Bordeaux), chandeliers, plats d'offrande repoussés, etc. **LAFITTE** (Paris), collection de mouchettes des XVIIe et XVIIIe s. — **LE BLONDEL** (?). — **LETELLIER** (Paris), divers. — **LOUVRIER DE LAJOLAIS** (Paris), plats à ombilic, du XVe s. ; marmite Henri III, fleurdelisée ; plats ; fontaine-applique.

MAILLET DU BOULLAY (Paris), plats du XVe s. à écussons émaillés. Vasque ronde à anse, aux armes des Doria, couverte d'arabesques et sujets divers, à personnages, — **MAITRE** (Paris), divers. — **A.-M.-S.**, grande cuisine remplie de faïences populaires françaises et de dinanderies variées, du XVe au XVIIIe s. — **DE MONTÉGUT** (?), dinanderie du moyen âge et de la Renaissance.

NADAR (Paris), nombreux plats et bassins repoussés, des XVIe et XVIIe s. — **AUG. OZENFANT** (Lille), divers. Plaques repoussées dont une, l'Adoration des Mages, signée : V. N. V., 1598.

AUG. PICARD (Paris). — **H. PIERLOT** (Belg.), plats, paniers de marché, cages, bassinoires, girandoles, rafraîchissoirs, bouilloires, bénitiers, lanterne du « mayeur » de Dinant, au XVIIe s. — **PIERLOT** (Belg.). — **JOHN PINSON** (Belg.), mortiers. — **Bon L. DE PITTEURS-HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), collection hors ligne, offrant en nombre considérable des dinanderies de toutes sortes ; parmi les grands

plats et bassins en laiton, nous remarquons les sujets suivants : Adam et Eve dans le paradis terrestre ; l'Adoration des Mages ; la Grappe d'abondance ; Jésus monté sur un âne ; les douze Apôtres ; l'Agneau portant une bannière ; l'Enfant Jésus, au centre d'un cœur rayonnant ; Samson, terrassant le lion ; la légende du sire de Rochefort ou de Gilles de Chin. — **ED. POUVREAU** (Bordeaux), bénitiers, lanternes, boîtes, mouchettes, plats, plaques, bassinoires. — **Mme POVIS DE TENBOSSCHE** (Belg.), mortiers, candélabres, chaufferettes, chauffe-manchon.

GUST. DE SAVOYE (Belg.), chasse-feu, landiers, jeu-de-feu, en cuivre, avec bouilloire, composé de sept pièces. Plats, rafraîchissoirs, chandeliers. — **SPITZER** (Paris), dinanderie moyen âge et Renaissance. Raretés. — **TH. STROBANTS** (Belg.), plats, réchaud, applique porte-lumière, chaufferette, panier de marché, plaques, rafraîchissoirs.

VAN DEN CORPUT (Belg.), petit lutrin en cuivre fondu, XVIe s.; mortiers, plats, réchauds, plateaux, bougeoirs, rafraîchissoirs. — **VAN HEDDEGHEM** (Paris). — **VAN DER KELLEN** (Pays-Bas), collection nombreuse et variée. — **J. VAN DE VELDE** (Belg.), divers. — **GUST. VERMEERSCH** (Belg.), aquamaniles, lavabo d'église ; chandeliers d'autel et autres porte-lumière, braseros, lanternes, mortiers; plats et bassins d'offrande, du XVe au XVIIe s., représentant, au repoussé, l'Annonciation, la Grappe de raisin de la terre promise, Adam et Ève, saint Georges et autres sujets religieux. — **JULES DE VICQ** (Lille), grands plats en laiton repoussé, figurant la Grappe d'abondance ; le Sacrifice d'Abraham ; Albert et Isabelle vénérant la sainte Vierge ; etc.— **B^on^ DE VINCK** (Brux.), environ cinquante mortiers du XVIe au XVIIIe s., le plus grand nombre daté et signé. — **B^on^ DE VINCK DE DEUX-ORP** (Belg.), collection considérable ; lampadaires, aquamaniles, plats, bassins, fontaines, figurines en fonte de cuivre, etc., du XVe au XVIIIe s.

WASSET (Paris), pièces diverses.

C^sse^ D'YVON (Paris), bassins, chandeliers, raretés diverses.

LES CISELEURS BRONZIERS



Bras d'applique ciselés par Gouthière.
Coll. de M. de Montgermon.

Depuis l'apogée du règne de Louis XIV jusqu'à la fin du règne de Napoléon Ier, le goût de la ciselure fut très répandu, surtout en France, et enfanta des merveilles. Cet art s'éleva, sous Louis XVI, à son plus haut degré de perfection. Les vases de marbre, de jaspe, de granit, de porphyre ; les porcelaines de Chine, du Japon, de Sèvres, de Saxe, furent garnis de bronze d'un riche travail. Les pendules, les cartels, les girandoles, les bras d'applique, les lustres et lampadaires, les trépieds, les feux, les garnitures de meubles, souvent traités avec une rare maestria, se transformèrent en œuvres d'art. Les collectionneurs se disputent chaudement ces précieux ouvrages, si dignes d'être recherchés ; nous passerons en revue leurs auteurs, dont les plus célèbres sont les Caffiéri, Gallien, Gobert, Martincourt, Forestier, Duplessis. Prieur et le fameux Gouthière, le plus illustre de tous. Ce sont les ouvrages de ces maîtres qui donnent aux meubles d'ébénisterie un si grand prix. Un meuble, fût-il signé Oeben ou Riesener, s'il est privé de ses bronzes primitifs, perdra presque toute sa valeur. Dans ces derniers temps, l'ardeur de certains curieux a fait monter les prix bien au-delà de ce qu'on avait vu jusqu'alors. Deux meubles superbement ciselés par Gouthière, viennent d'atteindre chacun, à la vente Hamilton, le chiffre de 245,700 fr.

Aze, « renommé pour les garnitures de porcelaines et autres vases précieux », florissait en 1777. (*Almanach Dauphin.*)

Bernard, « fondeur-ciseleur pour l'horlogerie », florissait en 1777. (*Id.*)

Berrurier, « fondeur et acheveur », exerçait à Paris, dans le même temps.

Caffiéri, Philippe Ier, appelé en France vers 1660, taillait au besoin la pierre et le marbre; il ciselait aussi le bronze avec talent, mais il était surtout sculpteur en bois.

Caffiéri, Jacques, fils de Philippe Ier (1678-1755), était « fondeur-cizeleur des bâtiments du Roy. » Il fit pour Versailles, Marly, Choisy, La Muette et Compiègne, de beaux travaux de cuivre et de bronze doré. Ses ouvrages, de style Louis XV, tels que feux, bras, cartels, garnitures de meubles, etc., d'un faire gras et large, le placent parmi les plus éminents fondeurs-ciseleurs de son temps. Il a rarement employé la figure comme motif de décoration (Voir Jal et l'ouvrage de M. Jules Guiffrey : *Les Caffiéri, sculpteurs et fondeurs-ciseleurs*, Paris, 1877). Les plus beaux meubles de Cressent étaient enrichis de bronzes dorés et ciselés par Jacques Caffiéri.

En 1742, Louis XV offrit au sultan Mahmoud Ier, deux magnifiques miroirs de 15 pieds de haut sur 8 de large et dont les bordures représentaient les attributs de l'empire ottoman, des trophées d'armes et les richesses de la mer. « Ces différentes glaces ont été fournies par la manufacture royale. Les bordures et les ornements en bronze doré d'or moulu, ont été fondues et exécutées par le sieur Caffiéri, sur les dessins et sous la direction de M. Gabriel, premier architecte du Roy, et montant ensemble à 24,982 liv. » (Arch. du Min. des Aff. Étr., *24e Registre des Présents du Roy.*) Jacques Caffiéri avait alors 64 ans; son fils, Philippe II, qui travaillait avec lui, en avait 28. On peut en induire que ces riches miroirs sont l'œuvre commune des deux artistes.

Caffiéri, Philippe II, fils de Jacques (1714 + 1774), fut encore supérieur à son père et obtint de son vivant une grande réputation. Les almanachs et les anciens catalogues n'ont qu'une voix pour vanter son talent. Il a collaboré aux beaux meubles des Cressent père et fils et d'Oeben, le maître et prédécesseur de Riesener. Bien que notre artiste soit mort la même année que Louis XV, bon nombre de ses derniers ouvrages sont du style qu'on nomme Louis XVI et qui commence en réalité vers 1760. Philippe II fit pour Notre-Dame six grands chandeliers, des croix, des torchères en bronze ciselé et en couleur. Il cisela aussi pour la cathédrale de Bayeux six chandeliers et une croix de bronze qui suffiraient à établir sa réputation. Derrière le pied de la croix,

on lit : *Inventé et exécuté par Philippe Caffieri l'aîné,* 1771. *Doré par moi, Pierre-François Carpentier, à Paris, en* 1771. (J. Guiffrey.)

Pendant longtemps, il a travaillé avec son père pour les châteaux royaux, les grands ébénistes et les riches amateurs, et jusqu'en 1755, les ouvrages du fils se confondent avec ceux du père. Les cuivres du magnifique bureau Louis XV placé dans la grande salle des dessins français, au Louvre, sont de Philippe II Caffiéri. Celui-ci est le frère du sculpteur Jean-Jacques Caffiéri, reçu à l'Académie en 1759, et auteur de jolis bustes qu'on admire au foyer de la Comédie-Française. Quelques bons morceaux du second Philippe Caffiéri, sont signés en toutes lettres. Les marchands lui attribuent, sans preuve, un poinçon offrant un C couronné. Par malheur, cette marque se rencontre sur de vulgaires petites pièces, à peine ébarbées. Les signatures, qui donnent aux bons ouvrages un attrait de plus, cessent d'être intéressantes sur des œuvres sans valeur.

Vente Randon de Boisset, 1777. — Une paire de bras à trois branches, ornées de festons de guirlandes à feuilles de laurier dorées, et réunis par un nœud de rubans couleur de bronze. 2,600 liv.

Vente San Donato, 1880. — Magnifique cartel de Philippe II Caffiéri, en bronze doré, formé d'un riche enlacement de branches de laurier avec de larges rinceaux, et couronné de fleurs. Cadran signé : *J. Leroy, à Paris.* 10,300 liv.

CHARITÉ, « ciseleur releveur » était réputé en 1777, pour les ornements et armoiries d'équipages, casques et plaques de gibernes.

CLODION (MICHEL, Claude, dit), auteur de délicieuses terres cuites, a donné aux bronziers quelques beaux modèles.

Vente San Donato, 1880. — Une paire de candélabres ciselés par Gouthière et composés par Clodion. Chaque candélabre représente une bacchante en bronze, d'une très belle patine, avec draperie dorée et tenant un thyrse à trois lumières. 37,000 fr. Une paire de bras à deux lumières, modelés par Clodion. Délicieuse figure de jeune femme, debout, les jambes croisées, appuyée contre un thyrse. 8,000 fr.

COLSON était cité en 1777 « pour les feux d'appartement et tout ce qui concerne l'orfèvrerie. »

CUSSI, Dominique, florissait en 1678. Il a fait, pour Louis XIV, de grands cabinets d'ébène enrichis de nombreux ornements en bronze doré, s'élevant à des sommes considérables; nous en parlons à l'*Ameublement.*

Daguerre florissait sous Louis XVI. Quelques beaux ouvrages de ce maître peu connu, figuraient dans le riche hôtel du comte de Vaudreuil, rue de la Chaise, à Paris, et dont Thiéry a décrit les splendeurs. Nous lui empruntons ce passage : « Deux magnifiques girandoles de bronze doré, d'or moulu, en forme de trépieds, avec arabesques et contenant chacune dix bobèches, sont posées sur de belles encoignures de Boulle; ces girandoles, ainsi que les superbes flambeaux que l'on voit dans ce salon, les bras, etc., ont été exécutés par *Daguerre...* » Plus loin Thiéry s'arrête à une commode de vieux laque. « Les belles girandoles qui sont sur cette commode, dit-il, sont aussi de *Daguerre.* » (*Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris,* 1787.)

Deblois, « fondeur en argent », florissait à Paris, en 1777. Il demeurait rue de la Pelleterie.

Delafosse, habile dessinateur ornemaniste, donnait, sous Louis XVI, de beaux modèles pour bras, candélabres, feux, cartels, pendules, etc.

Vente San Donato, 1880. — Grand cartel Louis XVI, en bronze doré. Modèle de Delafosse. Le mouvement est signé : *J. Robert et fils à la Chauxdefonds* (sic). 5,000 fr. — Une paire de bras à trois lumières, en bronze ciselé et doré, du temps de Louis XVI, exécutés d'après les dessins de Delafosse. Ils offrent une volute, ornée de draperie, surmontée d'un vase à festons de lauriers et retenant trois branches composées de feuillages et de lauriers; la branche centrale est enrichie d'un mascaron, figurant une tête de femme. 5,000 fr. — Une paire de bras de même style. La tige est formée d'une gaîne surmontée d'un vase ovoïde à têtes de satyres et ornée à la base de deux têtes de boucs; de cette base, partent trois larges branches décorées de feuillages. 3,900 fr.

Desprez florissait en 1755. Cette même année, il fit pour Louis XV divers travaux de bronze et de ciselure.

Diarre, « fondeur acheveur des Menus-Plaisirs du Roi », florissait en 1777.

Duplessis, « sculpteur fondeur-ciseleur et doreur du Roi », florissait sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Il s'est acquis une grande réputation par ses belles montures de vases, exécutées en argent ou en bronze doré et ciselées dans la perfection. Les riches seigneurs s'adressaient à lui pour garnir ces magnifiques vases d'agate, de porphyre ou de porcelaine, dont ils ornaient leurs hôtels. Lazare-Duvaux, fournisseur du Roi et de Mme de Pompadour, lui confiait ses plus délicats travaux pour cette reine de la main gauche. La marquise s'y connaissait et n'y

regardait pas avec l'argent que lui prodiguait son royal amant; elle voulait des pièces uniques ou tout au moins qu'on ne trouvât que chez elle, et le plus souvent elle faisait faire des modèles pour la moindre de ses fantaisies. Le *Livre Journal de Lazare-Duvaux* nous en offre divers exemples; nous en citerons deux : « *15 juin 1754, M[ise] de Pompadour.* La garniture en bronze doré d'or moulu de deux urnes de porcelaine céladon, modèles faits exprès par Duplessis. 960 livres. — La garniture en bronze doré d'or moulu d'un vase en hauteur, porcelaine céladon, à tête de bélier, nouveau modèle de Duplessis. 320 livres. » D'autres livraisons de ce genre, sont suivies de ces mots : « dont on a fait les modèles exprès. »

Au mois de janvier 1780, Duplessis expose au *Salon de la Correspondance* deux vases avec des bouquets d'argent. « Les vases sont de cristal bleu d'Angleterre taillé à facettes, garnis en argent fin; savoir d'une gorge, d'un culot, de deux anses doubles, d'un piédouche et d'un socle. L'un de ces vases contient un bouquet composé d'une fleur de soleil, aussi grande que nature; d'une branche de rosier, portant deux roses et des feuilles; de marguerites avec leurs feuilles; d'une tige de boutons d'argent; d'une fleur de souci et d'anémones. L'autre vase contient une branche de fleurs appelées pelotes de neige, avec des feuilles; une tige de giroflée; une branche de rosier, une rose, un bouton et des feuilles; des marguerites des champs; des jonquilles doubles; une fleur de narcisse. Ces bouquets ont paru travaillés avec un goût, une légèreté et un soin qui leur ferait toujours une place distinguée dans un appartement magnifiquement décoré. (*Nouvelles de la République des Lettres et des Arts.*)

Duplessis fut attaché à la manufacture de Sèvres comme modeleur et donna son nom à une forme de vases et d'assiettes. Les comptes de l'usine royale, pour l'année 1783, arrêtés le 1[er] juin 1785, mentionnent comme payée la somme suivante : « Au sieur Duplessis et à sa veuve, 5,596 l. 10 s. » (*Arch. Nat. Sèvres*, O[1] 2061.)

Foncier, fondeur en argent pour la fourbisserie, florissait en 1777.

Forestier, Pierre-Auguste (1755 + 1838), connu avantageusement sous Louis XVI, devint un des plus célèbres bronziers du règne de Napoléon I[er]. Comme son émule Thomire, il travailla souvent d'après les dessins de Fontaine et de Percier, architectes de l'Empereur.

Les ouvrages exécutés par Forestier, sous le règne de

Louis XVI, ont une bien plus grande valeur que ceux qu'il fit plus tard, au XIX[e] siècle. Notre observation s'étend aux œuvres des artistes en tous genres, à cheval sur les deux siècles.

Vente San Donato, 1880. — Une paire de bras Louis XVI, à trois lumières, en bronze ciselé et doré. Très beau modèle composé de trois rameaux de pampres reliés par un nœud de ruban. Ils proviennent du palais de Versailles. 4,600 fr. — Deux paires de bras semblables aux précédents. 3,600 fr. et 4,600 fr. — Deux vases en granit oriental, feuilles mortes, de forme semi-ovoïde, avec monture mobile en bronze doré, de style Louis XVI, supérieurement ciselé par Forestier, composée d'enfants tenant des guirlandes de laurier. Au-dessous, une tête de Borée. Ces magnifiques vases faisaient partie du mobilier de Versailles. 66,000 fr.

Forty, habile dessinateur et ciseleur, composait des modèles qu'il exécutait « en tous genres de bronzes argentés pour l'orfèvrerie ». En 1772, dit l'*Almanach Dauphin,* il demeurait Porte Saint-Denis, *au Grand Turc.*

Gallien, maître fondeur-ciseleur, florissait au milieu du règne de Louis XV. Cet habile artiste, dont le nom figure sur les comptes des Menus-Plaisirs, fit, pour diverses résidences royales, des travaux admirables. En 1755, et non en 1756, comme le dit le duc de Luynes dans ses *Mémoires,* il livra aux Menus la magnifique pendule du cabinet du Roi, à Versailles, pour laquelle il *demanda* 6,500 livres. Elle représentait « la France gouvernée par la Sagesse et couronnée par la Victoire, qui accorde sa protection aux Arts. » Gallien fut aussi chargé de fondre et de ciseler la pendule de cheminée de la chambre de S. M., à Fontainebleau. Nous la voyons facturée à 3,500 livres. Les deux pièces furent réglées à 9,000 liv. (*Arch. Nat.* O[1] 2997.)

Le catalogue de la vente Blondel de Gagny mentionne plusieurs pièces ciselées par l'habile artiste : Un poêle de cuivre avec mufles de lion et salamandre. Un vase de porphyre « sur un petit pied de vert antique, monté par Gallien, entre deux dauphins de porcelaine céladon montés de même. »

Girardot, « fondeur acheveur pour toute sorte de boucles, chandeliers, breloques » florissait à Paris, en 1777. (*Almanach Dauphin.*)

Gobert, « doreur argenteur et ciseleur sur tous métaux » a travaillé comme Gouthière au Pavillon de Luciennes, pour la Du Barry. Il fit aussi de beaux ouvrages pour Versailles, les Tuileries, la Muette et le Luxembourg. Ce maître, qualifié « doreur » sur les comptes des Menus-Plaisirs, livra, en 1754,

deux pendules, au prix de 4,300 liv. Deux autres pendules, fournies l'année suivante, sont cotées 5,000 liv. (*Arch. Nat.* 0[1] 2995 et 0[1]2997.)

Godille, « renommé pour les garnitures de porcelaine et autres vases précieux », florissait à Paris, en 1777.

Gorlier, « un des plus fameux, pour les ornements d'église et services de table », florissait à Paris, en 1777.

Gouthière, né vers 1740, ciseleur et doreur du Roi, occupe la première place parmi les plus fameux ciseleurs du XVIII[e] siècle. Ses travaux, aussi nombreux que variés, comprennent tout ce que l'art le plus raffiné peut demander à un maître de ce genre. La liste de ses diverses fournitures comprend non seulement des garnitures de cheminées, flambeaux, bras, pendules, montures de vases, des lustres, des trépieds, etc., mais encore une foule d'ornements pour meubles d'ébénisterie. C'est à lui que s'adressait Riesener pour obtenir les jolis bronzes dorés au mat, dont il décorait ses secrétaires, ses tables, ses bureaux, ses commodes et ses bonheur-du-jour les mieux conditionnés. Gouthière a beaucoup travaillé pour M[me] du Barry, à son hôtel de Versailles et surtout à son pavillon de Luciennes; ce fut la cause de sa ruine. En 1793, le montant de ses mémoires s'élevait à 756,000 livres dont il réclama en vain le payement, d'abord à la comtesse et plus tard au Directoire. Après avoir porté l'art de la ciselure à son plus haut degré de perfection, ce maître par excellence mourut à l'hospice, dans une profonde misère. Presque tous ses ouvrages sont d'un fini précieux; quelques-uns, toutefois, signés de son nom, ne sont pas dignes de lui. On rencontre aussi dans le commerce des bronzes marqués au poinçon : *Gouthière,* et d'une médiocre exécution; ils seraient l'œuvre, dit-on, d'un parent du grand artiste, établi à Dijon.

Vente San Donato, 1880. Deux bras d'applique du temps de Louis XVI, en bronze ciselé, doré au mat, à trois lumières. Ce modèle, justement célèbre par son extrême élégance, est formé d'enroulements de pampres, rattachés par un nœud à un flambeau surmonté de deux colombes; la branche centrale se termine par une charmante cariatide d'Amour tenant des deux mains un cœur enflammé. 8,500 fr. — Une paire de bras à trois lumières en bronze ciselé et doré. Modèle composé de fleurs et de rinceaux se reliant à un flambeau avec couronne de fleurs retenue par un nœud de ruban et unie aux trois bras par de légères chaînettes. 4,000 fr. — Une paire de superbes appliques à trois lumières, en bronze doré; à un nœud de rubans reliés à des festons de laurier, est suspendue une lyre sous laquelle se

voient une tête de satyre, un thyrse, un tambourin, des pipeaux, etc. Ces belles appliques proviennent du Grand Trianon. 14,800 fr. — Répétition du modèle précédent. 14,800 fr. — Candélabre à trois lumières en bronze ciselé, doré au mat, offrant un vase ovoïde, élevé sur un trépied à têtes de satyres. (H. 0,39.) 22,000 fr.

Vente Léopold Double, 1881. Une paire de bras en bronze ciselé et doré au mat, à trois lumières, semblable au modèle décrit plus haut, adjugé 8,500 fr. à la vente San Donato. 25,600 fr. Ces bras sont gravés dans l'ouvrage du B^on Ch. Davillier : *Le Cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps.*

Le prix des ouvrages de Gouthière va dépasser tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

Vente Hamilton, 1882. — Deux vases de Sèvres gros bleu superbement montés. 1600 guinées. — Cabinet d'ébène couvert de plaques de laque noir et or, enrichi de cuivres ciselés, par Gouthière; sur le devant, un grand médaillon encadré de guirlandes et ciselé en bas-relief : le sacrifice d'Abraham. 141,960 fr. — Secrétaire en ébène, Louis XVI, couvert de plaques de laque noir et or, enrichi de délicieuses ciselures et portant dans la frise le monogramme de Marie-Antoinette, M.-A., entouré de feuillages de bronze. 245,700 fr. — Commode de laque Louis XVI, ciselée de nœuds et de guirlandes, par le même, et offrant le chiffre de Marie-Antoinette, M. A. entrelacés. 245,700 fr.

Guyard, Jean-Baptiste, maître fondeur, ciseleur-doreur, florissait en 1782.

Héban, « fondeur des Menus-Plaisirs du Roi, un des plus fameux pour l'horlogerie », exerçait en 1777. (*Almanach Dauphin.*)

Hébert, « fondeur, ciseleur et modeleur pour ornements d'église et autres », florissait à Paris, en 1777. (*Id.*)

Laitié, J.-F., sculpteur et ciseleur, exerçait vers la fin du règne de Louis XVI.

L'Éveillé, « très habile artiste », florissait en 1777. » (*Id.*)

Le Fèvre florissait à Paris en 1777. Il demeurait rue de la Ferronnerie. (*Id.*)

Maeret, graveur et ciseleur sur tous métaux, florissait à Paris en 1769.

Martincourt, sculpteur et ciseleur, exerçait sous Louis XV. Il était membre de l'Académie de St-Luc et fut le maître de Gouthière. — Notre artiste est l'auteur des deux magnifiques flambeaux de la collection Léopold Double, adjugés 13,500 fr. à la Vente de ce célèbre amateur, en 1881. Ils sont de style Louis XVI, en bronze ciselé, doré au mat, ornés de têtes d'enfants et de

guirlandes de fruits. La base, à ressauts, offre un flambeau accompagné de rinceaux se terminant par les doubles têtes d'aigle de la maison d'Autriche.— Ces flambeaux sont signés au-dessous : *Martincourt*, et ont appartenu à Marie-Antoinette, à laquelle ils furent offerts à l'occasion de son mariage. Il convient de rappeler ici que le style qualifié « Louis XVI », était déjà en faveur environ quinze ans avant la mort du *Bien-Aimé*.

Massé, Meyer, Nicoz, Ponsignon, graveurs et ciseleurs sur tous métaux, florissaient à Paris en 1769. (*Essai sur l'Almanach général d'indication d'adresse personnelle...*)

Moreau fils, « fondeur et ciseleur pour l'horlogerie », florissait à Paris, en 1777.

Osmond, « fondeur racheveur », exerçait en 1772. Ses travaux étaient estimés et méritèrent de figurer dans les résidences royales.

Vente San Donato, 1880. — Belle pendule en bronze doré, par Osmond, dont elle porte la signature, avec cadran et mouvement signés Ch. Dutertre, à Paris; base en bleu turquin, aux armes de France, avec festons de fleurs et de fruits en bronze doré. Le cadran est aussi entouré de festons de fleurs et de fruits en haut relief et surmonté d'un amour couronnant une jeune fille. Cette pendule ornait, au palais de Versailles, l'appartement du comte de Provence, depuis Louis XVIII. 3,500 lires.

Philippe florissait à Paris, en 1777.

Poulain, « fondeur et mouleur du Roi », florissait à Paris, en 1777. Il demeurait rue Montmartre.

Prieur, Louis, portait sous Louis XVI, le titre de sculpteur ciseleur et doreur du Roi. « Un de ses plus beaux ouvrages est la ciselure de la voiture du sacre. » (*Almanach historique*, Paris, 1776.)

Rabut, « ciseleur-doreur » sous Louis XVI, n'était pas un artiste ordinaire. En 1779, il exposa, au *Salon de la Correspondance*, deux girandoles représentant chacune un groupe de deux bacchantes, aux pieds de deux ceps de vigne chargés de raisins. — « Ces girandoles ont paru très élégantes. Les piédestaux en marbre blanc, sur lesquels elles sont posées, présentent des ornements et trophées qui les rendent encore plus riches. Elles se placent aux coins de la cheminée, et les branches des ceps de la vigne, servant à porter les binets, atteignent la hauteur ordinaire des girandoles. Le tout est également remarquable par la belle dorure. »

Raunay, Regnier, Rousselet, Stalin, Roy, graveurs et ciseleurs sur tous métaux, florissaient en 1769.

THIÉBOUST, ciseleur du duc de Penthièvre, exerçait en 1776. (*Almanach historique...*)

SAINT-GERMAIN, fondeur et acheveur, florissait à Paris sous Louis XV. (*Almanach général des Marchands...*, 1772.) Son nom se trouve sur d'intéressantes pièces dont les unes sont à décor rocaille, et d'autres dans le pur style Louis XVI.

Vente San Donato, 1880. — Très belle pendule en bronze finement ciselé et doré, composée d'un groupe figurant l'Enlèvement d'Europe. Elle est signée sur la base, au revers : *Saint-Germain*. 3,400 lires.

THOMIRE, Pierre-Philippe (1751 + 1843), eut pour maîtres Pajou et Houdon. Ce dernier lui confia la reproduction de son Voltaire assis, chef-d'œuvre dont la grande Catherine désirait une copie. Louis XVI employa son talent et lui commanda, entre autres, un service de table commémoratif à l'indépendance des Etats-Unis. — Thomire devint, sous l'Empire, le bronzier en vogue, et fut chargé d'exécuter le berceau du Roi de Rome, offert par la ville de Paris. La couchette, de forme elliptique, est en racine de fresne, et très ornée d'appliques en cuivre doré. Deux bas-reliefs sur les côtés, représentent la Seine et le Tibre, pour personnifier les villes de Paris et de Rome. Sur le dossier, s'élève une Victoire ailée. Ce beau meuble, dessiné par Prud'hon, est au Musée du Mobilier national, après avoir fait partie du Musée des Souverains. — Notre artiste a beaucoup travaillé pour les palais impériaux. Le Mobilier national compte parmi ses richesses de grandes torchères de plus de deux mètres de haut dont les sujets bien connus sont allusifs à la gloire napoléonienne ; ils figurent des génies ailés, ou la Victoire debout sur une sphère terrestre. Nombre de garnitures de cheminées, pendules et candélabres, ont été faites sur ces modèles.

Les bronzes ciselés par Thomire, sous Louis XVI, sont bien plus recherchés que ceux qu'il a faits depuis. Sous le roi martyr, il était déjà très réputé et fit pour la manufacture de Sèvres de superbes montures de vases. Au compte de l'année 1783, arrêté le 1er juin 1785 et présenté à S. M. le 12, nous trouvons cette mention : payé « au sr Thomire. 12,000 liv. » (*Arch. Nat. Sèvres.* O1 2061.) On regrette chez ce maître l'abus des formes antiques ; sans cette persistance, dans un goût qui n'est plus de notre époque, les ouvrages de Thomire atteindraient de très hauts prix, parce que, sous le rapport du dessin et de la ciselure, ils sont irréprochables.

Vente San Donato, 1880. Deux grandes torchères à 18 lumières, en bronze ciselé et doré au mat. Elles sont composées chacune,

d'un groupe de trois élégantes figures de femmes. 8,000 fr. — Deux candélabres à sept lumières en bronze vert et bronze doré au mat, avec figure égyptienne debout. 1,920 fr. — Très belle pendule en bronze doré : le Génie des arts, et deux candélabres à douze lumières, avec sphinx et rinceaux. 7,500 fr. — Deux candélabres en bronze à douze lumières, sur des bases carrées en porphyre rouge oriental (hauteur totale, 2,55). 7,500 fr.— Deux autres candélabres à six lumières et supportés chacun par une figure de femme en bronze, patine verte. 3,550 fr.

VARIN père et fils, fondeurs et ciseleurs, travaillaient sous Louis XV pour les résidences royales. En janvier 1751, ils touchent 4,761 liv. pour des « ouvrages de bronze en bas-relief, vases, figures et autres, qu'ils ont faits à Versailles en 1747 et en 1748. »

VASSOU, « dont les talents sont connus », dit l'expert Rémy, était réputé sous Louis XVI, pour ses belles montures de vases. Blondel de Gagny faisait grand cas de son talent et lui confia des pièces précieuses de son cabinet, pour les garnir de bronzes ciselés. Le catalogue de vente de ce célèbre curieux en mentionne plusieurs. 1776 : « Deux vases très beaux de porphyre, montés par Vassou. » Une nacelle de porcelaine, ancien bleu céleste, garnie de même. « Ce morceau, remarquable par l'élégance de sa monture, est entre deux urnes à pans, d'ancienne porcelaine première sorte, et deux bouteilles d'ancienne porcelaine céladon, montées aussi par Vassou. »

VÉDY, maître fondeur-ciseleur, fournissait aux Menus-Plaisirs. En 1766, il reçut 1,104 liv. pour divers travaux. (*Arch. Nat.* O[1] 3014.)

CURIEUX DE CUIVRES CISELÉS ET DE BRONZES D'AMEUBLEMENT.

MM. **ANDRÉ** (Paris), lampes de mosquées. Montures de vases.

GERM. BAPST (Paris), bras Louis XV. — **BARKER** (Paris), chenets rocailles à figure d'enfant. — **Cte DE BEAUSSIER** (Paris), belles garnitures de cheminée. Montures de vases, XVIIe et XVIIIe s. — **ALBERT DE BELLEGARDE** (Rouen), flambeaux, bras d'applique, feux, etc. — **Cte DE LA BÉRAUDIÈRE** (Paris), garnitures de cheminées, montures de vases, chenets, flambeaux, candélabres, formés d'une femme drapée, dans le style de Clodion. — **G. BOURDON** (Rouen), bras d'applique, etc., XVIIIe s. — **BUREL** (Rouen), bras d'applique, etc., XVIIIe s.

FR. CARCENAC (Toulouse), appliques, Louis XIV et Louis XV, à deux, trois et cinq lumières. — **H. CHAMOUILLET** (Paris), six échantillons de guirlandes de fleurs, en bronze doré dans le genre de Gouthière, etc. — **Vte CLERC** (Paris), cartel rocaille, offrant un Amour porté par

deux colombes, signé : CAFFIERI FECIT. Bras, candélabres, flambeaux, chenets, montures de vases, en bronze ciselé et doré. — **COUVET** (Rouen), flambeaux, bras d'applique du XVIIIe s. — **CHRÉTIEN** (Rouen), feux, flambeaux, bras d'applique, etc.

A. DARCEL (Paris), cartel rocaille. Vases ovoïdes en bronze doré, Louis XVI. — **DELORT DE GLÉON**, grande coupe ornée de chasses à l'intérieur et à l'extérieur. — **AUG. DEMEUNYNCK** (Lille), divers, — **A. DESMOTTES** (Paris), aiguières, chandeliers, lampes, escaufaille ou chaufferette pour les mains, etc., gothiques et Renaissance. — **DEVREZ** (Paris), mouchettes, chenets, flambeaux des XVII et XVIIIe s. — **F. DREYFUS** (Paris), raretés. Lustres, lanternes, candélabres, bras d'applique, etc., du XVIIIe s. — **DUPONT-AUBERVILLE** (Paris), belle et nombreuse série de bronzes et cuivres ciselés, gravés, dorés, etc., par GOUTHIÈRE, CLODION, THOMIRE et autres maîtres. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), flambeaux italiens du XVe s. Encrier hexagone, idem. Chenets italiens du XVIe s. Raretés diverses. — **AUG. DUTUIT** (Rouen), flambeaux, bras, etc.

PAUL EUDEL (Paris), Bras d'applique Louis XV et Louis XVI. Pendules, cartels, flambeaux, girandoles.

GABREAU (Paris), chandelier en forme de lion, XVIe s. Bras à deux lumières décorés d'un buste de femme. — **Mis DE GALARD** (Paris), encrier ayant appartenu à Marie-Antoinette. — **MAURICE GAUTIER** (Paris), flambeaux en bronze des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe s. — **Bon GÉRARD** (Paris), chenets Louis XVI, en bronze doré. — **Cte ADR. DE GERMINY** (chât. de Gouville), riche garniture de cheminée de style Louis XVI, en bronze doré au mat. La pendule, digne d'être attribuée à Gouthière, représente l'Histoire, écrivant sur les ruines amoncelées par le temps. Ravissantes montures de vases du XVIIIe s. — **GIVELET** (Reims), candélabres, bras, flambeaux. — **GUST. GOUELLAIN** (Rouen), grands chenets Louis XV, à décor rocaille. — **GOUPIL** (Paris), lampes de mosquées, flambeau syrien à sujets chrétiens. — **Mlle GRANJEAN** (Paris), pendules Louis XVI. Garnitures de cheminée. Bras présentant une figure de femme. Les branches sont feuillées et terminées par un binet cannelé,

THÉOPH. HABERT (Paris), chandeliers du XVIe s., dont un marqué : J. A. Q. PÉRAULT. — **C^{sse} DE HIERSCHEL** (Paris ?), chenets en bronze, Louis XV.

HIPP. D'IQUELON (Rouen), flambeaux, feux, bras d'applique.

ALF. JEAN (Paris), pièces mauresques en cuivre gravé.

LACOSTE (Orléans), bras Louis XV. Feux Louis XVI. — **LA FAULOTTE** (Paris), candélabres variés, montures de vases, bras d'applique, etc., des XVIIe et XVIIIe s. — **LAFITTE** (Paris), chenets, flambeaux, Louis XIV et Louis XV. Collection de mouchettes des XVIIe et XVIIIe s. — **CH. LAMBIN** (Paris), candélabres en bronze et bronze doré de la fin du XVIIIe s. — Nymphes portant un thyrse à trois lumières. — **LAPERSONNE-BAZIN** (Festieux), candélabres, bras, chandeliers, etc. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), superbes chenets : Vulcain, Vénus. Bras d'applique, etc. — **CH. LEVÉ** (Orléans), bras d'applique et chenets Louis XVI. — **CH. LIZÉ** (Rouen), paire de chenets attribués à CAFFIERI. Flambeaux, bras, etc.

MAILLET DU BOULLAY (Paris), montures de vases, en bronze ciselé, gravé, doré. Brûle-parfums. — **MARTELLIÈRE** (Pithiviers), flambeaux Louis XVIe, etc. — **A. M.-S.**, chenets, flambeaux, bras d'applique. — **DE MONTGERMON** (Paris), très belle collection. Deux can-

délabres Louis XVI, composés chacun de deux figures de femmes en bronze vert et supportant un cornet, d'où s'échappent trois branches porte-lumières en bronze doré. Adjugés 5,700 fr. à la Vente Fould, en 1882. Deux paires de bras d'appliques Louis XVI, ciselés par GOUTHIÈRE.— **MOREAU DE LA TOUR** (Paris ?), chenets Louis XIV, à personnages, flambeaux, bras, etc,

OLIDA (Paris), cartel Louis XVI, surmonté d'un buste d'empereur romain, adjugé 2,580 fr. à la Vente Fould, en 1882. — **AUG. OZENFANT** (Lille).

B^{nne} **DE PAGES** (Paris), l'Oiseau envolé, pendule de FALCONET, en bronze, décorée d'un bas-relief en bronze doré. — Bon **J. Pichon** (Paris), Cartels, feux, flambeaux. — **PIET** (Paris), aiguières et plats orientaux, ciselés, gravés, damasquinés. — **POUYER-QUERTIER** (Rouen), lustres, flambeaux, bras d'applique, feux, girandoles des XVIIe et XVIIIe s.

REINACH (Paris), deux chenets en bronze doré, figurant un Amour monté sur un Dragon, adjugé 600 lires à la Vente San Donato, en 1880. — **EDM. ROGIERS** (Belg.), sept plaques en cuivre ciselé, par CAFFIERI (?) marquées d'un C couronné. Elles représentent : Jésus au jardin des Oliviers. Saint Pierre frappant Malchus de son glaive. Jésus devant Caïphe. Sainte Véronique allant au-devant de Jésus. La Descente de croix. La Résurrection et l'Ascension (H. 0,13. L. 0,10). — **AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), garnitures de cheminée, flambeaux, girandoles, bras d'applique, feux, montures de vases, etc., des plus habiles maîtres ciseleurs du XVIIIe s. — Raretés de diverses époques. — **ROUSSEAU** (Pithiviers), cartel Louis XV.

SAPIA (Paris), raretés. Pendule de St-Germain figurant l'enlèvement d'Europe et signée sur la base, au revers : SAINT-GERMAIN. Grand cartel de CAFFIERI, en bronze ciselé et doré à branches de laurier et larges rinceaux. Cadran signé : J. LEROY, A PARIS. — **SCHEFER** (Paris), lampes de mosquées; pièces diverses. — **SCHMIDT** (Paris), encrier italien du XVIe s. avec armoiries. — Mis **DE SERS** (Madon), appliques en bronze doré, provenant du boudoir de Mme Elisabeth. — **SPITZER** (Paris), magnifiques et nombreux spécimens, depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe s. — **CH. STEIN** (Paris), candélabres à figure de femme, en bronze, à patine verte. Candélabres en forme de cassolettes, en marbre blanc et bronze doré au mat, par GOUTHIÈRE.

TERRAL-CUSSAC (Paris), crochets d'applique ; porte-montres Louis XVI.

VAN HEDDEGHEM (Paris?), spécimens divers des XVIIe et XVIIIe s. — **VAUTHIER-BRUNET** (Vitry-le-François), belle série. Cuivres gravés et signés par SÉBASTIEN LECLERC (1656). Flambeaux girandoles, feux du XVIIIe s. — Mis **DE VOGUÉ** (Paris), riches appliques Louis XVI, à trois lumières, avec têtes de cerf à la partie inférieure.

WERY-MENESSON (Reims), cuivres ciselés des XVe, XVIe et XVIIe s.

C^{sse} **D'YVON** (Paris), garnitures de cheminées, pendules, bras, le montures de vases, des plus fameux ciseleurs du XVIIIe s.

LA FERRONNERIE.



Clé à chimères.
XVIe s.
Coll. de M. Gaston
Le Breton.

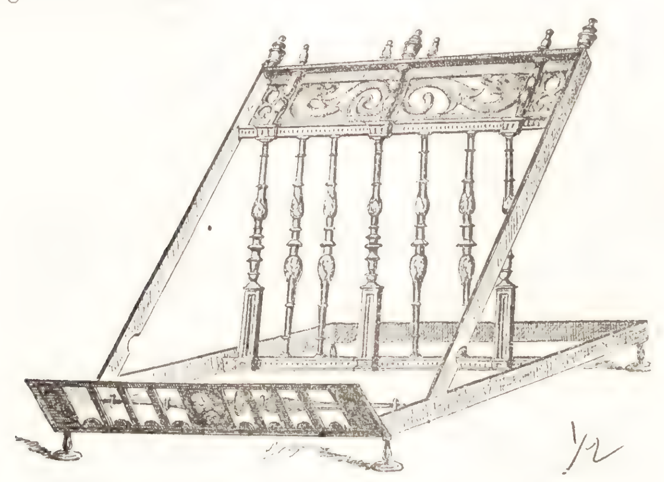
L'art de travailler le fer est un des plus anciens qu'aient pratiqués les hommes. En France, il trouva dans tous les temps de dignes interprètes, et c'est au moyen âge que furent exécutés les ouvrages les plus remarquables, façonnés en fer plein, par le seul travail du marteau. Après la chute de l'Empire romain, du Ve au VIe siècle, cet art tomba presque à néant; mais il fut relevé par les établissements monastiques comme tous les autres arts libéraux ou industriels. Les moines se mirent à exploiter des mines abandonnées, à établir des fourneaux et à former des forgerons. (Violet Le Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du XIe au XVIe siècle,* aux mots *Grille*, *Heurtoir*, *Serrurerie*.)

Les puissants cylindres, pour laminer le fer et le réduire en barres de toutes dimensions, étaient inconnus autrefois. Avant de commencer un travail, il fallait, avec des lopins de fer passés au feu, préparer les diverses pièces dont on avait besoin, depuis les plus massives jusqu'aux plus menues. C'était alors un rude métier que celui de forgeron; mais dans ce dur labeur, il acquérait du moins une habileté de main que nos meilleurs ouvriers actuels ne sauraient avoir au même degré. Le fer, toujours rougi au bois et martelé sans cesse, avait une force de résistance qui s'est bien amoindrie par l'emploi du charbon de terre et surtout des procédés industriels, donnant instantanément au métal sa forme définitive.

Au XIIIe siècle, l'art du forgeron s'est élevé à son apogée. Il nous reste divers spécimens des grands travaux de cette époque, tels que des pentures de portes et des grilles de clôture d'une grande élégance. Toutes les brindilles, contournées et étampées, y sont reliées par des soudures ou des embrasses serrées à chaud. L'étampe est une pièce de fer aciéré servant de matrice pour obtenir des ornements en creux ou en relief. Jamais la lime, inconnue au moyen âge, ne venait rectifier les défauts du marteau.

Se distinguer par la perfection de leurs œuvres, était la cons-

tante préoccupation de ces courageux artisans, et l'on en vit consacrer, sans compter, un temps infini à l'exécution d'un pupitre, ou d'une grille de chœur, qui avait demandé plus de mille passages au feu. A partir du XIVe siècle, l'industrie se fit sentir au détriment de l'art. Pour gagner du temps, et obtenir plus d'effet avec des moyens simplifiés, on remplaça les ornements en fer plein par des plaques de fer battu, découpées et modelées, puis les rivets tinrent lieu d'embrasses et même de soudures. Les forgerons de ce siècle et de ceux qui suivirent n'en montrèrent pas moins une étonnante facilité à assouplir le fer avec le marteau, au gré de leurs désirs.

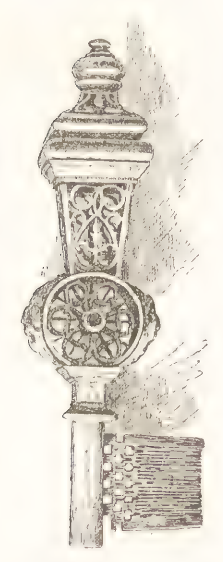


Pupitre pliant, à parties dorées. XVIe siècle.
Coll. de M. Edm. Bonnaffé.

Du XIIIe au XVIe siècle, les grilles, les pupitres, les pentures de portes, comme les landiers, les serrures, les loquets, les vertevelles ou verrous avec serrure à bosse, les heurtoirs, les coffrets et une foule d'autres ustensiles, rappellent, par leur décor, le style ogival dans ses différentes phases. Les serrures, posées en saillie sur la porte des meubles, étaient appelées serrures à bosse. Toutes les pièces de leur riche ornementation, feuillages, ogives, clochetons et jusqu'au cache-entrée, formé d'un animal fantastique ou d'un personnage en haut relief, étaient des ouvrages de forge, terminés par quelques coups de burin. (Jules Labarte, *Histoire des arts industriels au moyen âge et pendant la Renaissance.*) Avec le XVe siècle, les figurines en ronde-bosse se multiplient et l'emploi du burin devient plus fréquent.

Au XVI[e] siècle nous assistons au triomphe de l'art du serrurier dont une des merveilles, parmi les grandes pièces, est la grille de la galerie d'Apollon, au Louvre. L'œil reste enchanté devant ces rinceaux enroulés avec une élégance inouïe, mais tout cela est en tôle repoussée et rivée, et ne peut, comme œuvre de forge, soutenir la comparaison avec les beaux spécimens antérieurs. Les petits sujets de cette époque, traités de main de maître, embellis par la gravure, la ciselure et la niellure, ne méritent pas moins notre admiration. Ce sont des coffrets chargés d'arabesques et de personnages en costume du temps et dont la magnifique serrure placée sous le couvercle, en remplit toute la surface ; ce sont des fermoirs d'escarcelle, des serrures, des clés, des cadres de glace, des étuis à ciseaux, des bonbonnières et tant d'autres menus objets ciselés par les émules des Cellini et des François Briot.

« Les serrures surtout, dit M. J. Labarte, étaient alors portées à un tel degré de perfection et leur ornementation était d'un fini si achevé, qu'on les considérait comme des objets d'art; on les emportait d'un lieu à un autre comme on aurait pu faire de tout autre meuble précieux. » Les clés forgées, évidées, ciselées à l'instar de l'orfèvrerie, offrent peut-être encore plus d'intérêt. Sur les unes, la poignée ou anneau figure un pavillon, à quatre faces ajourées, séparé du panneton en forme de peigne, par une rosace à jour ; sur d'autres, l'anneau représente deux chimères ailées, adossées, reposant sur un chapiteau corinthien, au bout d'une tige en trèfle. En dehors de ces deux types, on a fait aussi des clés décorées de rinceaux, de chiffres et d'armoiries.



Clé à peigne et à pavillon.
Coll. de M.G. Le Breton.

Les types aux chimères adossées sont les plus recherchés; ils dépassent facilement un millier de francs, tandis que les modèles à peigne et à pavillon arrivent à peine à la moitié de ce prix. Le B[on] Ad. de Rothschild a payé une clé à chimères, aux armes des Strozzi, pièce hors ligne il est vrai, 35,000 francs ; mais c'est là une exception motivée surtout par la fantaisie et l'immense fortune de l'acquéreur.

Après quelque temps d'accalmie, une sorte de renaissance se manifesta sous Louis XIII. Elle produisit, d'après des composi-

tions, inspirées en partie du XVIe siècle, toutes sortes d'ouvrages dignes d'être recherchés, tout en étant moins parfaits que les précédents, au point de vue de la ciselure et de la gravure.


Clé du XVIIe siècle. Collection de M. G. Le Breton.

Mathurin Jousse, serrurier à la Flèche, fit paraître en 1627, le premier ouvrage publié en France sur la serrurerie : *La Fidelle ouverture de l'art de serrurier.* On y trouve de jolis modèles d'enseignes d'hôtelleries, d'armatures de puits, de serrures, d'entrées, de clés, heurtoirs, targettes, dans le style du XVIe siècle, avec la manière de les fabriquer. Maître Jousse recommande à l'*apprentif* (sic) de s'assurer si ses forces correspondent à son désir « car s'il n'est robuste et de bonne complexion pour supporter la peine et le travail continuel, il sera sujet à plusieurs maladies comme douleurs des yeux, mal de tête, douleurs de jambes causées pour être toujours debout, auprès du feu, et par un labeur assidu. »

L'art du forgeron proprement dit, et celui du serrurier, furent pratiqués dans les Flandres, en Allemagne et en Suisse, d'une façon remarquable. Anvers, Bruges, Gand, Bâle, Augsbourg et Nuremberg, se distinguèrent particulièrement. Thomas Rukers d'Augsbourg a sculpté en fer, avec un rare talent, des pommeaux de dague et d'épée, des statuettes et jusqu'à des meubles. Il est l'auteur d'un fauteuil offert à l'empereur Rodolphe II, en 1574, et dont les délicates ciselures représentent des scènes historiques. Gottfried Leygebe, mort à Berlin, en 1683, laissa aussi une grande renommée par ses petits bas-reliefs et figurines, ses poignées, ses statues équestres d'assez grande dimension, taillées dans des blocs de fer, d'une exécution fine et précieuse.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les serruriers, soutenus par l'aristocratie, eurent occasion d'exercer leur talent sur des grilles, des balcons, des rampes d'escalier d'une riche ornementation, puis sur des lustres, des lanternes, des ustensiles de cuisine, des pelles et pincettes, des feux, des fers à repasser, etc. Ils firent aussi pour enjoliver les portes des appartements, des serrures en cuivre ciselé et doré d'un bel effet. Tous les petits hôtels, petites maisons, folies et pavillons du siècle dernier, possédaient de ces serrures que les grands quincailliers de Paris refont aujourd'hui.

Celles du pavillon de Luciennes étaient particulièrement jolies. On sait que la Du Barry n'y regardait pas avec l'argent de *la France*. Pour les moindres objets, elle faisait faire des modèles particuliers, qu'on avait soin de détruire après la livraison des commandes.



Marie de Médicis.
Médaillon repoussé en fer et argent, XVIe s.
Collection A. M.-S.

Louis XVI fut un passionné de serrurerie; il s'était fait construire un atelier où il aimait à se reposer des soucis de la politique. Là, en compagnie du serrurier Gamain, il travaillait le fer avec la facilité d'un ouvrier consommé. Louis XVI a forgé des clés et des serrures qui méritent doublement d'être recherchées; elles sont marquées de deux L couronnés. Quelques-unes ont paru dans les ventes et ont atteint des prix très élevés. Gamain, comblé des bontés du Roi, trahit son maître à la Révolution; il dénonça la fameuse armoire de fer qu'il avait été chargé d'exécuter et accusa le Roi et la Reine d'avoir voulu l'empoisonner.

Mme de Genlis cite « les ouvrages de M. Nante, vrais chefs-d'œuvre pour la mécanique et la beauté des ornements. »

Le faux luxe à bon marché a fait renoncer aux délicats travaux d'autrefois. Nos ouvriers, qui se font payer fort cher, n'ont plus cet acquis, cette surprenante facilité des anciens maîtres serruriers ; ils arriveraient à l'obtenir si on leur en fournissait plus souvent l'occasion, s'ils usaient moins de la lime et davantage du marteau. Leur manière de procéder, dictée par l'économie et le désir d'applanir les difficultés, rend leurs ouvrages moins solides et leur donne une infériorité marquée sur ceux d'autrefois. Dans la magnifique grille du parc Monceaux, par exemple, les assemblages sont faits au moyen de tenons, de mortaises, de vis et de goupilles ; c'est de la menuiserie en fer ; moyen défectueux qui justifiera cet aphorisme : « Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui. »

M. Huby s'est fait un nom à Paris, par son talent à composer et à ciseler des clés. Actuellement à Rouen, M. Loquet (un nom prédestiné), serrurier, rue Socrate, répare les serrureries d'art ou exécute des répétitions sur d'anciens modèles, avec une supériorité depuis longtemps reconnue des amateurs normands.

A. Bérard, dans son *Dictionnaire des artistes français du XIIe au XVIIe siècle*, donne une liste de quatre-vingt-six maîtres serruriers ferronniers : elle commence par le fameux Biscornet auquel on doit les magnifiques pentures des portes de la cathédrale de Paris.

Parmi les serruriers de la maison du grand Roi, nous trouvons dans les *Nouvelles archives de l'art français*. Paris, 1872, les noms suivants : Jacques Dufeu, de 1674 à 1677 ; Isaac Manceau, de 1674 à 1675 ; Jean-Gabriel Luchet, de 1676 à 1683 ; Louis Lecomte, de 1680 à 1688 ; Jean de la Potelette, de 1683 à 1688 ; Alexandre Legrand, de 1683 à 1686 ; J. d'Aigremont, de 1683 à 1686.

D'après Abraham du Pradel, Boutet, Corneille, Lamotte et Roger, étaient réputés à Paris, en 1693.

Lamour de Nancy mérite d'être cité pour les belles grilles de la place Royale, qu'il fit dans cette ville en 1760, sur l'ordre du roi Stanislas.

Les statuts de la communauté des serruriers remontent au règne de Charles VI ; ils furent confirmés par François Ier, en 1543, et par lettres patentes de Louis XIV, en 1650, et restèrent en vigueur jusqu'en 1789. Les serruriers de Paris, bons dessinateurs, ont montré de tout temps beaucoup de supériorité pour les ouvrages de goût, soit dans la délicatesse de la main-d'œuvre, soit dans la richesse de l'ornementation.

D'après les statuts : « Aucun maître, compagnon ou apprentif ne peut faire ouverture de serrure, de cabinets, coffres-forts ou autres portes, qu'en présence des personnes à qui la chose ou les lieux appartiennent, sous peine de punition corporelle, comme aussi de faire ou forger sur des moules de terre ou de cire, des clefs sans avoir la serrure et de fabriquer des ustensiles, machines, balanciers ou autres outils servant aux monnaies, sous peine de mort. L'apprentissage est de cinq ans et cinq ans de compagnonnage. Le brevet coûte 30 livres et la maîtrise 700. Patron Saint-Éloi. » (*Almanach Dauphin*... Paris 1777.)

En 1777, le *Journal de Paris* insère un article par lequel la Société libre d'Emulation propose « la meilleure construction d'une serrure de combinaison » (nº 151).

Georget paraît avoir très bien réussi dans le genre des fermetures à secret, fort en vogue sous Louis XVI. Les réclames suivantes feront apprécier son genre de talent. *Journal de Paris*, 1777 (nº 110) : « Le sieur Georget, maître serrurier rue des Prêcheurs, qui s'occupe depuis longtemps de faire des découvertes dans son art, vient d'imaginer une fermeture de portes construite de manière que l'entrée des clés n'est point du tout apparente; la forme de ces mêmes clés diffère entièrement de celles dont on se sert maintenant. Cette innovation est d'autant plus utile que les fausses clés, crochets ou rossignols, ne peuvent passer par l'ouverture que vient d'imaginer le sieur Georget. »

En 1778, le même journal annonce que le sieur Georget vient d'être honoré du suffrage de l'Académie royale des sciences, pour ses ingénieuses serrures de sûreté. « Cet artiste avait précédemment obtenu l'approbation de l'Académie d'architecture. Il a construit un coffre auquel il a adapté une de ses serrures : ce coffre est déposé chez M. le lieutenant de police et il a été reconnu qu'il était impossible de le crocheter avec un outil » (p. 671).

Georget continua ses perfectionnements et fit paraître cette lettre dans le *Journal de Paris*, en 1783 (p. 1181) : « Je vous prie d'annoncer les nouvelles serrures de sûreté que j'ai imaginées. Les inventions en ce genre intéressent au moins les citoyens de la classe riche.

« La première de ces serrures est telle, que celui qui en aurait une seconde clé serait dans l'impossibilité de l'ouvrir; la seconde serrure est disposée de manière qu'en y oubliant la clé, personne cependant ne peut ouvrir que celui qui en a le secret. Il arrive de prendre les clés aux portes; j'en ai imaginé une que le maître seul de la serrure peut en retirer; j'ai aussi trouvé le

moyen de masquer les entrées des serrures de manière à ce qu'il soit impossible d'en tirer empreinte et de rendre nulle l'empreinte qu'on aurait tirée de la clé même.

« Enfin, je viens de construire un double verrou de sûreté dont la clé ne peut ouvrir qu'un seul; l'autre reste fermé si ce n'est pour le maître de la clé. Ces serrures ont l'avantage de pouvoir se varier à l'infini, et en effet de toutes les serrure que je tiens, il n'y en a pas deux, quoique de la même espèce, que la même clé puise ouvrir. »

En 1783, Georget expose au *Salon de la Correspondance* « différentes serrures ou verroux dits de sûreté, perfectionnés d'après ses principes, approuvés par l'Académie des sciences. » (*Nouv. de la Rép. des Lettres et des Arts.*)

L'*Almanach Dauphin*... mentionne, parmi les plus habiles serruriers de Paris, en 1777 :

Brochois, rue Saint-Guillaume, pour les fontaines du Roi.

Courbin, rue des Petits-Champs, renommé pour les ouvrages de goût, auteur du balcon de l'Opéra et de la magnifique rampe de l'escalier du Palais-Royal.

Deumier, rue du Carrousel, connu pour ses beaux travaux dans la salle de l'Opéra et par la belle grille de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Doré, rue l'Evêque, un des plus renommés; on lui doit la remarquable grille de Saint-Roch.

Gamain, rue des Mauvais-Garçons, serrurier de la Comédie-Française.

Girard, rue Bordet, auteur d'un superbe dais, regardé comme un chef-d'œuvre de l'art.

Péré, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, un des plus renommés pour les ouvrages fins et délicats.

Puzin, rue Neuve-Saint-Eustache, serrurier des bâtiments du Roi.

Roche, rue Traversière-Saint-Honoré, serrurier de tous les bâtiments du Roi, très renommé pour les ouvrages précieux.

Supplément de 1777. — Caffin, serrurier ordinaire des Menus-Plaisirs et de l'Hôtel-de-Ville.

Calippe, rue Dauphine, «serrurier-mécanicien, connu avantageusement pour nombre de serrures de sûreté et particulièrement renommé par celles qu'il vient de présenter à l'Académie sous le nom de *calipiennes*. Les avantages de ces nouvelles serrures sont incomparables à tout ce qui a été exécuté en ce genre, en ce que l'entrée se ferme naturellement en fermant la porte, ce qui annonce dès lors qu'aucun instrument quelconque, autre que la

vraie clé, n'y peut être introduit; mais ce qui surprendra davantage, c'est que l'auteur défie le plus habile artiste de faire une clé, fût-elle même calquée sur la clé originale, capable d'ouvrir cette serrure; mais l'auteur observe encore qu'elle est adaptée sans aucuns vis ni écrou apparents; et défie pareillement de la démonter sans briser la porte, si ce n'est toutefois en employant les moyens qu'il communiquera aux acquéreurs. Il résulte de l'énoncé ci-dessus que le propriétaire peut donner à sa propre clé la faculté d'ouvrir entre ses mains et la refuser entre les mains d'un étranger, ce qui paraîtrait un paradoxe si l'on n'était en état d'attester que l'exposé gît en fait et lui a mérité les éloges et l'approbation de l'Académie des sciences et d'architecture. »

Destriches, serrurier ordinaire du Roi.

Deumiers, serrurier de la ville de Paris.

Faillet, rue du Chantre, « serrurier de l'école royale militaire et celui qui a imaginé et exécuté la superbe couche en fer, de feu M. Paris-Duverney, que possède maintenant M. le comte de la Blache. »

Ferouillat, Butte Saint-Roch, « connu par différentes pièces mécaniques et serrures à secret. »

Girard. « Il a exécuté et présenté à l'Académie un dais a quatre colonnes de guirlandes de fleurs et de pampres de vignes chargés de raisins, le tout travaillé si légèrement que cet ouvrage a été regardé comme un chef-d'œuvre de l'art, capable de prouver que le fer est susceptible de prendre toutes sortes de formes, sous la main d'un habile artiste (mort). »

Olivier, rue Feydeau, serrurier ordinaire de Mgr le duc d'Orléans, du duc de Penthièvre et autres princes et seigneurs de la cour.

Roche, auquel on doit les travaux de la salle de l'Opéra, de Versailles, du Colisée et de l'Hôtel royal des Monnaies.

1791. *Tablettes de Renommée.* — Dumier, serrurier du château des Tuileries; c'est probablement le même que Dumiers, cité en 1777, comme serrurier de la ville de Paris.

Faure, serrurier du duc d'Orléans, a fait exécuter toute la serrurerie du château de Bordeaux.

Georget, hôtel de Mouy, inventeur d'une serrure et d'un verrou à secret, qui lui ont valu l'approbation de l'Académie des sciences.

Guyonnet, auteur de la superbe grille du prince de Salm.

Mille, « serrurier du jardin du Roi. » Il a fait la grille de l'École de médecine et le kiosque du labyrinthe au Jardin des Plantes.

A propos des nouveaux perfectionnements de la serrurerie appliqués aux fermetures à secret, Mercier écrivait, en 1782 :

« La filouterie, fille du libertinage, étant devenue très ingénieuse, on s'est mis à contrebalancer l'industrieuse friponnerie, et il a fallu avoir recours à des serrures compliquées qui sont aujourd'hui des prodiges de méchanisme. D'un seul coup de clef on imprime le mouvement à une multitude de pènes qui s'élançant tous en même temps et dans tous les sens, font tout à la fois douze ou quinze fermetures et même davantage.

« L'auteur de la serrure ne peut lui-même l'ouvrir s'il n'a pas la clef; tous les crochets mus par des mains adroites n'y feraient rien. Telle serrure punit la main qui ose la toucher; telle autre n'offre qu'un vide apparent et trompe l'œil le plus subtil; ici il faut faire jouer un ressort imperceptible et indevinable.

« Les anciens ne faisaient usage ni de fermetures ni de cadenas. La Grèce, si fameuse par la protection de tous les arts, n'avait que des serrures de bois. Comme le naturaliste reconnaît un animal, à l'inspection d'une de ses dents, la politique pourrait juger des mœurs politiques et privées par la conformation des serrures; plus elles seront compliquées, plus la ruse et l'artifice domineront sur ces peuples. Les nations simples ont des serrures de bois; un loquet est toute la fermeture de la moitié de la Suisse et de la Savoye; ce même loquet est l'unique gardien des boutiques de Constantinople.

« ..... La licencieuse estampe du verrou, multipliée sur nos quais, tient à des mœurs déjà corrompues. Ainsi l'aspect d'un verrou éclaire un observateur, ainsi le plus vertueux des hommes serait celui qui habiterait une maison de verre..... Les peuples sans verrou possèdent les femmes les plus chastes. On sent bien que je ne parle pas des pays où la polygamie foule aux pieds la première loi de la nature.....

« On admire à Paris la rampe de la chaire de l'église de Saint-Roch, la balustrade du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois et la grille du Palais. » (*Tableau de Paris.*)

Allons aux Archives nationales et feuilletons les comptes des Menus-Plaisirs du Roi :

Gamain, serrurier à Versailles, exécute, en 1747, divers travaux pour le château.

En 1765, Gamain jeune reçoit 83 liv. 6 sous, notamment « pour avoir fourni le cadenas à serrure d'un petit coffre destiné à renfermer les outils de Mgr le Dauphin et pour avoir arrêté les rateliers et accroché les outils de Mgr le Dauphin. »

Rossignol, serrurier du Roi, apparaît en 1749, époque à

laquelle il réclame 616 liv. pour ses fournitures au théâtre de Fontainebleau.

Poulet, serrurier des Menus, touche 460 liv., en 1766 (O[1] 3015).

Leclerc, serrurier des Menus, reçoit 437 liv., en 1758 (O[1] 3002).

Védy, serrurier du Roi, a beaucoup travaillé pour la cour, depuis 1747 jusqu'en 1773. En 1750, il remet un mémoire de 59,266 liv. « pour travaux exécutés à l'occasion des préparatifs des couches de M[me] la Dauphine, en réjouissance de la naissance d'un Dauphin » (O[1] 2987). L'année suivante, Védy présente un nouveau mémoire de 68, 057 liv. « pour ouvrages faits à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne » (O[1] 2989). A toutes les fêtes, nous retrouvons notre maître serrurier. En 1770, le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette lui procure la commande des travaux de serrurerie pour les salles de bal et le théâtre de Versailles. Dans sa joie Védy fait monter sa facture à 101,835 liv., mais nous devons ajouter qu'elle est réduite à 72,905 liv.

Marguerite, serrurier ordinaire du Roi, paraît être le successeur de Védy. Il conserve ses fonctions jusqu'à la Révolution et reçoit d'importantes commandes.

Le Merle, serrurier à Fontainebleau, figure sur les comptes des Menus, en 1783 et en 1784. Ses mémoires offrent peu d'importance.

Virmaux, serrurier à Fontainebleau, cité sur les comptes des Menus, de 1788 à 1791, pour de légères fournitures.

Augé, serrurier des Menus-Plaisirs, en 1790.

Vente Milani, 1883. Heurtoir formé de lézards et de branchages entrelacés, XV[e] siècle, 600 fr. — Autre, figurant un dauphin et un animal chimérique, XV[e] siècle, 1,200 fr. — Heurtoir du XV[e] siècle : deux dauphins soutenant un mascaron. 960 fr. — Serrure de coffre gothique et de forme rectangulaire, ornée de saints personnages, sous des arcades. 6,000 fr.

Vente Fau, 1884. Clé gothique, à rosaces accolées et fleurons, XV[e] siècle. 400 fr. — Clé en fer et cuivre, avec tête en forme de château fort. 3,600 fr. — Clé du XVI[e] siècle, oiseaux fantastiques et rinceaux sur un chapiteau corinthien. 200 fr. — Clé du XVI[e] siècle, cariatides ailées et chapiteau corinthien. 605 fr. — Grande clé, représentant des oiseaux fantastiques sur un chapiteau corinthien ; canon en forme de croix, XVI[e] siècle. 4,200 fr. — Clé Louis XIV, rosace découpée et tête quadrangulaire ajourée surmontée d'une tête de satyre en ronde-bosse. Chef-d'œuvre de maîtrise. 2,100 fr. — Série de clés du XVII[e] siècle, à chiffres,

couronnes, rinceaux et ornements divers, de 150 à 400 fr. — Clé Louis XVI, en acier ciselé et damasquiné d'or; l'anneau, ovale, découpé à jour, présente les lettres J et G enlacées. 4, 500 fr.

CURIEUX DE FERRONNERIE.

MM. **ANTICQ** (Paris), clés, serrures; superbe marteau de porte Renaissance. — **ARMAND** (Paris), heurtoirs, divers.

BASILEWSKI (Paris), collection hors ligne. Ferronneries admirables de toutes les époques. — **Cte LÉOP. DE BEAUFFORT** (Belg.), série de clés des XVe et XVIe s. — **DE BEAUMONT** (Paris), coffrets. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), pupitre pliant, à parties dorées, XVIe s.; grille espagnole en fer forgé, avec attaches en cuivre. Verrous Louis XII, François Ier, Henri II. — **EUG. BRÉAUTÉ** (Vernon). Divers. — **BRISMONTIER** (Laon), idem. — **TH. BUREAU** (Belg.), serrures de coffres, entrées de serrures, serrures à verrou, pentures, loquets de fenêtres à ressort, clés, marteaux de porte, heurtoirs, équerres et croisillons de fenêtres, etc., provenant des maisons d'Anvers, de Bruges et surtout de Gand, du XIV au XVIIe s.

M. CHABRIÈRES-ARLES (Lyon), variétés. — **COMPAGNON** (Clermont-Ferrand), belle collection de ferronnerie du moyen âge et de la Renaissance. — **ARTH. DE COSTE** (chât. d'Andas), clés, serrures, ferronneries des XVe XVIe et XVIIe s. — **P^ce^ CZARTORISKI** (Paris), curiosités polonaises.

ALEX. DELAHERCHE (Beauvais), belle collection. Bas-reliefs, étuis gravés, heurtoirs, verrous, clés, serrures, etc., du XVe au XVIIIe s. — **A. DESMOTTES** (Paris), clés, serrures, heurtoirs, coffrets, étrilles, chenets, des XVe et XVIe s. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), pièces diverses, hors ligne. Coffrets damasquinés du XVIe s., clés, serrures, etc. — **C^sse^ DZIALINSKA** (Paris), porte en fer gravé, avec sa serrure.

FAU (Paris), collection remarquable. — **PAUL FAVRAY** (Paris), clés, serrures. — **JULES FRÉSART** (Belg.), coffrets allemands et flamands du XVe et du XVIe s. — **EDM. FOULC** (Paris), clés à chimères, à dauphins, à fleurs de lis, à couronnes. Coffret en fer, marqué de quatre A sur le couvercle, chiffre d'Anne de France, dame de Beaujeu, régente pendant la minorité de Charles VIII. Marteau de porte, du XVIe s., sirène et deux petits faunes.

MAURICE GAUTIER (Paris), heurtoirs, coffrets, clés, serrures. — **V^or^ GAY** (Paris), serrures gothiques, dont une provenant de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges, XVe s.; bras de lumière allemands, XVe s.; suite de clés, depuis l'époque gallo-romaine et mérovingienne, jusqu'au XVIe s.; grille, coffrets. — **L. V. GESTA** (Toulouse), collection de serrurerie d'art. — **GIRAUD** (Paris), clés. — **L. DE GLANVILLE** (Rouen), belle ferronnerie.

HERZ (Paris), série de pièces rares. Clés et serrures des XVe, XVIe et XVIIe s. Serrure François Ier avec la salamandre et la couronne. Clés de chambellan, clés papales. Panneau de grille et serrure provenant du palais de Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, mari de Françoise de Rimini, morte en 1389. Bénitiers, drageoirs, heurtoirs, boutons, loqueteaux, clous, entrées, targettes, etc.

AMIRAL JAURÈS (Paris), série de clous, à tête en fer, forgés ou repoussés, provenant des anciennes portes de Madrid, Grenade, Tolède, Cordoue, etc. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), magnifique collection de clés et d'une infinité de précieux objets de vitrine en fer poli, gravé, ciselé, damasquiné.

LAFITTE (Paris), collection de mouchettes des XVIIe et XVIIIe s. — **CH. LAMBIN** (Paris), divers. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), suite de pièces délicatement ciselées, des XVIe, XVIIe et XVIIIe s. Clés à peigne et à pavillon repercé à jour, à chimères ailées, à fleurons, à palmettes, à couronne. Étuis à ciseaux, tire-bouchon décoré d'amours pressant du raisin, drageoir, cachets, briquet, etc. — **L'ABBÉ LE CHÊNETIER** (Paris) clé double, ciselée, gravée, portant l'inscription : *F. V. de l'Isle-Adam*, XVIe s. — **LECHEVALIER-CHEVIGNARD** (Paris), verrou en fer repoussé, aux armes de Montmorency, provenant du château d'Ecouen, XVIe s. — **J. N. LEIRENS** (Belg.), nombreuse collection de ferronnerie flamande..Loquet de porte à menotte, d'Audenarde, XVe s. Marteau de porte daté de 1585. Loquets aux initiales A. T., provenant de l'habitation d'Antoine Triest, 7e évêque de Gand. Deux guichets du Béguinage de Gand, XVIe et XVIIIe s., etc. — **ISID. LESCART** (Belg.), landiers aux armes de l'abbaye de Liessies, une hure de sanglier traversée par une crosse d'abbé, XVIe s. — **LE SECQ DES TOURNELLES** (Paris), série considérable de pièces précieuses et d'objets de vitrines de la plus grande beauté. Collections de clés, de serrures, de verrous, de cachets, de râpes, etc. Plusieurs clés, adjugées, à la vente Fau, en 1884, au-delà de 3,000 et de 4,000 fr. chacune. — **LÉZIAN-LESTOURNELLE** (Ste-Foi-la-Grande-Gironde), ferronneries diverses. — **LICHTENFELDER** (?), serrures, marteaux de portes, etc., fabriqués à Strasbourg, aux XVIIe et XVIIIe s. — **LIGER** (Paris), clés. serrures, marteaux de porte du moyen âge et de la Renaissance. — **Cte THIERRI DE LIMBURG-STIRUM** (Belg.), série d'ouvrages en fer des XVIe et XVIIe s. Clés. — **E. LIPPENS** (Belg.), cadre de glace forgé et doré. Il est formé de fleurs et de rinceaux et présente un écusson où l'on voit un marteau comme meuble héraldique. Légende : *Finis coronat opus. Fabricando Fabri finius*, 1666. Chef-d'œuvre de maîtrise. — **CH. LIZÉ** (Rouen), intéressante collection. — **LOCQUET** (Rouen), très belle collection renfermant de nombreux spécimens du moyen âge, de la Renaissance et du XVIIe s.; serrures gothiques et à personnages ; clés à peigne et à pavillon, clés à chimères, du XVIe s.; étuis gravées, entrées, targettes, marteaux et loquets de porte. Curieuses plaques de cheminées normandes, dont une gothique ressemblant à un devant de coffre.

MAILLET DU BOULLAY (Paris), clés de diverses époques. Grande serrure gothique, flamande, avec sa clé. — **MALFAIT** (Belg), coffrets, serrures, verrous, heurtoirs, pentures, fragments de grilles, cadres, bouquets et épis de faîtage des XVe, XVIe et XVIIe s. — **MARYE** (Paris), instruments de cuisine des XVIe et XVIIe s. — **A. M.-S.**, instruments de cuisine, clés, râpes à tabac, objets de vitrine. — **A.-G. MOREAU** (Paris), collection des plus remarquables. Elle a figuré à l'exposition de l'Union centrale des Beaux-Arts de 1880, et se trouvait répartie dans vingt-quatre vitrines. Clés égyptiennes et gallo-romaines ; entrées de serrures, heurtoirs, loquets, verrous, clés, grils de cuisine, crémaillères, landiers. Un motif des grilles de Vérone, XVIIe s., etc.

LE CHier E. DE LA NÈVE DE RODEN (Belg.), nombreuses ferronneries flamandes, martelées, ciselées, gravées, du XVe au XVIIe s.

Mlle DE OQUENDO (Paris), serrures; plus de quarante clés, du XVIe au XVIIIe s.

EMILE PEYRE (Paris), spécimens variés du XIIIe au XVIIe s.; très belles serrures gothiques et Renaissance; lutrin du XVe s. Conte-cœur de cheminée, à la salamandre et aux armes de France, signé : MAURE CLÉRON. — **PIET-LATAUDRIE** (Niort), divers. — **V^{or} PIÉTON**, aîné (Le Havre), variétés. — **Vte DE PONTON D'AMÉCOURT** (Paris), pièces diverses. — **EUG. POSWICK** (Belg.), clés.

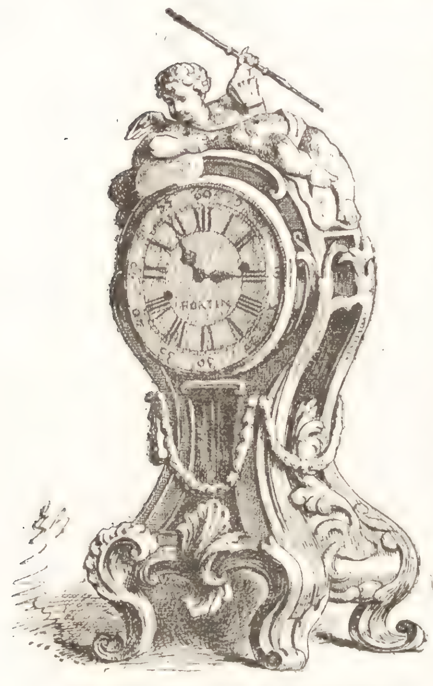
QUEYROY (Paris), curieuse série de clés, de serrures et de verrous. Serrure à bandes découpées aux monogrammes du Christ et de la Vierge. Verrou formé de la lettre F. couronnée (François Ier, château de Chambord), autre, composé d'un H surmonté d'une couronne (château de Blois). Verrou au chiffre répété de Henri III et de Louise de Lorraine, sa femme.

E. ROGIERS (Belg.), coffrets en fer forgé et gravé. — **Mme ROSEMBERG** (Paris), pièces diverses. — **B^{on} AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), petite clé à chimères, ciselée, découpée à jour, d'un admirable travail, provenant du palais des Strozzi, acquise au prix de 35,000 fr. Cette merveille est attribuée, par le baron, à BENVENUTO CELLINI. — **Bon ALPH. DE ROTHSCHILD** (Paris), raretés. Clés d'or armoriées et émaillées, ayant appartenu, dit-on, à Charles-Quint.

A. SEGARD (Paris), soufflet Renaissance, en fer repoussé, orné d'une fleur de lis. — **SOUBEYRE** (Paris), croix de clocher. Girouette figurant une chimère, XVIe s. Potence en fer forgé et doré, XVIIe s. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair. Merveilleuse serrure en forme de triptyque; au milieu, la Résurrection; à gauche, le Paradis; à droite, l'enfer, où se débattent les damnés. Plus de cinquante clés pouvant être considérées, chacune, comme un chef-d'œuvre de maîtrise. — **CH. STEIN** (Paris), pièces diverses : ravissantes clés du XVIe s.

EUG. VAN HERCK (Belg.), coffrets, dont un allemand, en fer gravé, représentant l'Astronomie, la Sagesse et l'Éloquence, XVIe s. — **VAN ZUYLEN** (Belg.), série de clés des XVe, XVIe et XVIIe s. — **VAN DEN BOGAERDEN** (Pays-Bas), ferronneries diverses. — **GUST. VERMEERSCH** (Belg.), serrures, coffrets, verrous, heurtoirs, marteaux de portes, etc., des XVe et XVIe s.: enseigne de serrurier, en fer battu, surmontée d'un griffon tenant une clé. Grande enseigne de brasseur, ornée de fleurs; un pendentif porte en sautoir un épi de blé, des ustensiles de brasserie et les initiales U. B. L. — **VOLANT** (Belg.), coffrets des XVe et XVIe s. — **Bon R. DE VRIÈRE** (Belg.), clés du XVIe s.

L'HORLOGERIE.



Pendule Louis XV, en bronze ciselé et doré. Coll. de M. Paul Eudel.

Les peuples de l'antiquité employaient, pour mesurer le temps, le *gnomon*, la *clepsydre* et le *sablier*. Le *gnomon* est le cadran solaire. Six cents ans avant l'ère chrétienne, on en voyait un dans le temple de Jérusalem. De l'Asie, il passa en Grèce, puis en Italie et dans les Gaules. La *clepsydre* est une horloge à eau. L'eau, placée dans un récipient, tombe goutte à goutte, et son niveau marque les heures sur un cadran gradué. L'usage s'en répandit en Occident jusqu'au XVe s. Le barreau d'Athènes et celui de Rome se servaient de la clepsydre pour limiter le temps qu'on accordait aux orateurs. Il y avait trois parts égales, l'une pour l'accusateur, — une autre pour le défenseur, — la troisième pour l'accusé. Le *sablier* répandu encore dans nos campagnes, est le plus imparfait de tous les systèmes.

Pendant la décadence romaine, et une partie du moyen âge, les sciences et les arts se réfugièrent à Constantinople, en Égypte, en Arabie, en Perse et dans presque toute l'Asie centrale. Parmi les présents offerts à Charlemagne par le calife Aroun-al-Raschid, se trouvait une clepsydre à rouage ; elle était d'airain damasquiné d'or; les heures sonnaient au moyen de boules tombant sur un timbre. Douze fenêtres s'ouvraient et laissaient passer des cavaliers armés de pied en cap, qui rentraient après quelques évolutions ; cette horloge passait pour une merveille. Peu de temps après, Pacificius, archevêque de Vérone, en fit une bien supérieure, marquant, avec les heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, les phases de la lune, etc., mais ce n'était encore qu'une clepsydre perfectionnée ; il lui manquait le poids

moteur et l'échappement. Le véritable art de l'horlogerie date du Xe siècle, on le doit au moine Gerbert; le premier, il appliqua le poids moteur aux horloges et inventa, croit-on, le mécanisme admirable qu'on nomme échappement.

Gerbert, né en Auvergne, avait commencé par garder les troupeaux; il devint moine de l'ordre de Saint-Benoît et s'appliqua particulièrement à la mécanique. Sa vaste intelligence et son goût pour l'étude le firent remarquer; il fut successivement précepteur de Robert I, roi de France, d'Othon III, empereur d'Allemagne, puis archevêque de Varenne, et mourut pape sous le nom de Sylvestre II, en 1003. L'échappement a été appliqué jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Quant au poids, il est encore d'un usage général pour les grosses horloges.

Dès 1120, le rouage de la sonnerie était connu. A cette date, on trouve dans les *Usages de l'Ordre de Cîteaux*, la recommandation au sacristain de régler l'horloge de manière à ce qu'elle sonne et l'éveille avant les matines. Bien avant cette époque, on avait des veilleurs de nuit chargés d'annoncer les heures. Cet usage s'est conservé longtemps en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. En 1324, Wallingford, abbé du monastère de Saint-Aban (Angleterre), exécuta pour son couvent une admirable horloge à sonnerie; elle indiquait le quantième du mois, le cours des planètes, les heures des marées, etc... Vingt ans plus tard, Jacques de Dondis composa une horloge plus parfaite encore; placée au sommet de la tour du château de Padoue, sa ville natale, elle excita partout l'émulation. L'élan était donné; dans les grandes villes de l'Europe, dans les monastères, dans les châteaux, on vit de ces belles horloges dont le carillon faisait entendre, nuit et jour, le bruit des heures et des quarts.

Parmi les curieuses horloges du XIVe siècle, on cite celle de la cathédrale de Dijon, que Philippe le Hardi enleva à la ville de Courtray, après la bataille de Rosbecq. La sonnerie se faisait au moyen de deux automates homme et femme, qui, munis chacun d'un marteau, frappaient les heures sur une cloche. Ces automates s'appelaient des *Jaquemarts* du nom de leur inventeur. Il existait autrefois des horlogers célèbres du nom de *Jacques Marck* et de *Jacquemart.*

La première grande horloge qu'ait possédée Paris fut construite sous Charles V, en 1370, pour Henri de Vic. Deux siècles plus tard, elle devait donner le signal de la Saint-Barthélemy. En 1380, Jean de Jouvence terminait, pour le château de Montargis, une horloge non moins remarquable.

A la fin du XIIIe siècle, on fit pour les appartements des hor-

loges de petite dimension. Les anciens inventaires en mentionnent quelques-unes. Sous Louis XI, elles étaient tout à fait portatives; leur volume s'était réduit, grâce à l'invention du ressort spirale qui remplaça l'action du poids moteur employé jusqu'alors. Carovage ou Carovogius, horloger de Louis XI et de la ville de Paris, est considéré comme l'inventeur des horloges portatives, à sonnerie et à réveil. Vers le même temps, Jean de Paris exécutait pour le Roi une horloge également portative et à sonnerie, dont le monarque se faisait suivre dans ses voyages. « A Jehan de Paris orlogeur 16 liv. 10 deniers tournois ordonnez au mois de mars 1480, pour une orloge ou il y a ung cadran et qui sonne les heures... laquelle le dit seigneur (Louis XI) a fait acheter de lui pour porter par tous les lieux où il va. (*Archives. Dict. de Jal.*)

Le XVI[e] siècle marque l'apogée de l'horlogerie, au point de vue de l'art. La plus remarquable des merveilleuses horloges de la Renaissance, est celle de Strasbourg, construite en 1573, par Conrad Dasypodius. Les fêtes de l'année et les solennités de l'Église y étaient représentées par des images allégoriques. Divers cadrans marquaient les heures, les jours de la semaine, le quantième du mois, les signes du zodiaque, les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil, etc. Pour annoncer les heures, deux anges sonnaient de la trompette et faisaient entendre un concert harmonieux; une fois l'heure tintée, un coq battant ses ailes avec bruit faisait entendre par deux fois son chant naturel, puis une foule d'automates, jusqu'alors invisibles, exécutaient une évolution. En 1598, Nicolas Lyppius de Bâle fit, pour l'hôtel de Lyon, une horloge aussi curieuse que celle de Strasbourg; elle était moins compliquée que cette dernière, mais d'une exécution plus soignée. En dehors des grosses horloges, placées en haut des monuments publics, il se fit de gracieux petits modèles où l'art de l'orfèvre et la science de l'horloger rivalisèrent de talent et de goût. Tandis que le mouvement est d'un mécanisme admirable, la boîte, en cuivre, en argent ou en or, rappelle l'architecture de la Renaissance. C'est le plus souvent un petit monument rectangulaire soutenu aux angles par des colonnettes ou des cariatides, et surmonté d'un dôme habituellement découpé à jour. Rien n'est beau comme ces jolies pièces décorées de sujets et d'ornements divers, ciselés, gravés, niellés et damasquinés avec une rare perfection. Beaucoup de ces petites pendules qu'on posait sur les tables ou sur les *cabinets,* étaient à équation (1) et nécessitaient, de la part de leurs

(1) L'équation est cette partie de l'horlogerie qui indique les variations du



Horloge normande, aux armes des Goyon-Matignon, XVIe s.
Collection de M. Maillet du Boullay.

auteurs, des connaissances étendues en mathématiques, en mécanique et en astronomie.

Les règnes de Henri IV et de Louis XIII voient peu à peu s'éteindre les derniers reflets de la Renaissance des arts en Europe. Les montres et les petites horloges perdirent de leur élégance; elles ne furent plus que de pâles imitations des beaux modèles du siècle précédent. Toutefois, l'horlogerie proprement dite était loin d'être en décadence; si l'art restait en arrière, elle continuait, guidée par la science, sa marche progressive. Galilée venait d'inventer le pendule; Christian Huyghens, savant mathématicien hollandais, eut l'idée de l'appliquer aux horloges pour en régler le mouvement (1657). Quelque temps après, il adapta aux montres un ressort spirale dont l'avantage fut de rendre plus égales les oscillations du balancier. D'après l'encyclopédie, le docteur Hooke, Huyghens et l'abbé d'Hautefeuille se disputent l'honneur d'avoir inventé le balancier.

Sous Louis XIV, André-Charles BOULLE et son école donnèrent aux pendules d'appartement une forme majestueuse; la boîte, destinée à recevoir le mouvement, était en marqueterie de cuivre sur ébène ou sur écaille, accompagnée de riche motifs en cuivre ciselé, tels que rinceaux, figurines, sujets mythologiques. La pendule se présente sous deux aspects différents; elle surmonte une gaîne élevée et fait corps avec la base, ou bien elle est mobile et repose sur une console d'applique. Dans ce dernier cas, elle est dite de *forme religieuse* et présente, avec de notables modifications toutefois, l'aspect architectural de la Renaisssance. Pourquoi ce nom de *religieuse?* nous n'en trouvons nulle part l'explication.

Boulle n'est pas l'inventeur du genre auquel il donna son nom; mais il le porta du moins à son plus haut degré de perfection. Avant d'avoir des imitateurs, il eut des concurrents parmi ses confrères. Ces maîtres habiles étaient alors : Isaac SOMER, ébéniste du Roi, en 1680 ; Anthoine LE BRUN, homme de talent et ami d'André Charles, le Hollandais OPPENORD, auteur de meubles splendides pour les châteaux royaux.

soleil, ou la différence de son retour au méridien Le temps que le soleil met à passer d'un midi à l'autre, s'appelle le temps vrai ; les vingt-quatre heures, marquées par la pendule pour figurer le même temps, représentent le temps moyen. La différence entre ces deux espèces d'heures indique l'équation.

DOMINIQUE CUCCI, aux Gobelins, et LE FÈVRE, rue Saint-Denis, cités avec Boulle comme travaillant « par excellence aux meubles et autres ouvrages de marqueterie. »

J. BÉRAIN (1634-1711), « dessinateur ordinaire de la chambre et du cabinet du roi Louis XIV ». Il a laissé des modèles de pendules, en bois incrusté, orné de cuivres ciselés.

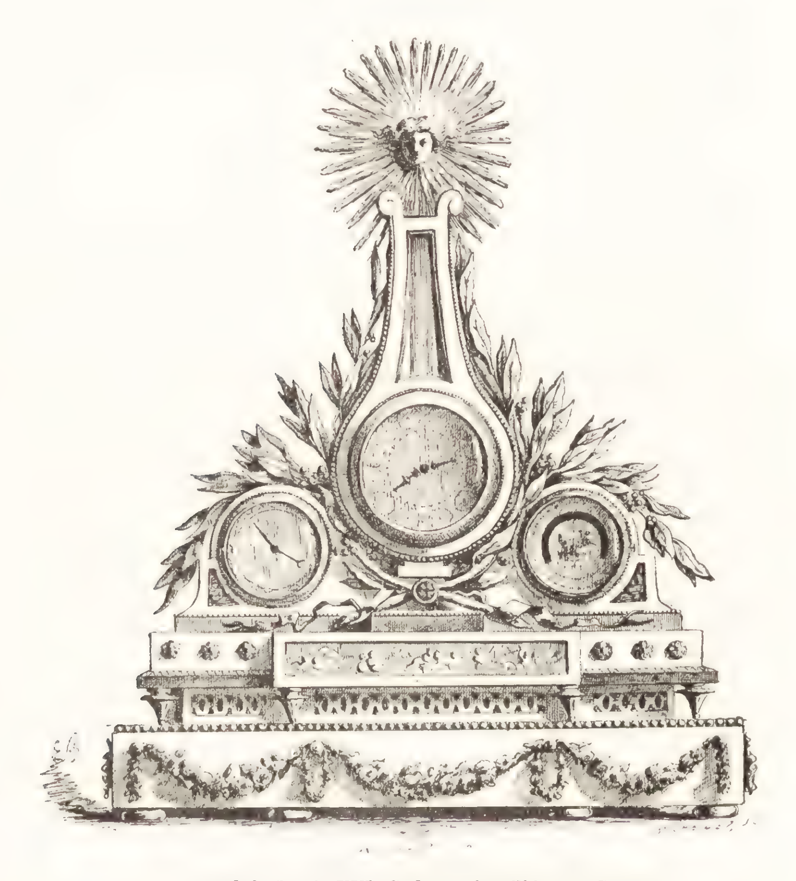
MAROT (1689-1702), architecte de Guillaume III, roi d'Angleterre. Il composait aussi des modèles de pendules dans le même goût. L'*Encyclopédie des Beaux-Arts plastiques* de M. A Demmin, en offre divers spécimens.

Le genre Boulle, modifié selon les goûts de l'époque, se continua jusque vers la fin du règne de Louis XV. André Charles eut d'abord quatre fils, qui, sans avoir le talent de leur père, « s'inspirèrent du même idéal et reproduisirent longtemps les mêmes modèles » (Paul Mantz).

Quand MARTIN eut inventé son fameux vernis, le genre Boulle se vit délaissé peu à peu et la marqueterie fut remplacée par des peintures vernies connues sous le nom de *vernis Martin.* Du temps de Louis XV et de Louis XVI, les ciseleurs bronziers ont exécuté des cartels et des boîtes de pendules très recherchés des collectionneurs. Les belles pièces de ce genre sont devenues des objets de haute curiosité et atteignent dans les ventes des prix considérables. Parmi les plus fameux maîtres ciseleurs-doreurs et « fondeurs-cizeleurs-racheveurs » qui ont travaillé pour l'horlogerie au XVIII[e] siècle, il convient de citer : JACQUES et PHILIPPE II CAFFIERI, DUPLESSIS, GOBERT, BERNARD, PRIEUR, GALLIEN, FORESTIER, THOMIRE, OSMOND, SAINT-GERMAIN, et le fameux GOUTHIÈRE, le maître par excellence. DELAFOSSE, habile dessinateur sous Louis XVI, a composé des modèles de garnitures de cheminées, flambeaux, candélabres, pendules et des cartels remarquables. Nous renvoyons pour les détails, aux *Ciseleurs-bronziers.*

Dans le style Louis XVI proprement dit, nous remarquons les pendules ornementales et celles à sujets, soit en bronze doré, soit en marbre ou en albâtre, rehaussés de bronzes dorés « d'or moulu. » Les premières ont souvent la forme d'une lyre ou d'un cippe, surmonté d'un vase à guirlandes. Quant aux pendules à sujets, elles représentent les Grâces, des Vénus, des Nymphes, des Amours, compositions gracieuses dont les auteurs se nomment BOIZOT, CLODION, LA RUE, FALCONET, etc. Ces pendules, destinées à orner les tablettes de cheminées, étaient accompagnées de vases et de flambeaux de même style et formaient la pièce principale d'un tout homogène. N'oublions pas les pendules à

fleurs et figurines en relief de Sèvres et de Saxe ou en faïence de Rouen, de Strasbourg, de Delft, etc., à décor rocaille. Les premières surtout ont une grande valeur.



Pendule Louis XVI. Cadrans émaillés par Coteau.
Collection de M. Ch. Stein.

LES MONTRES. — Le règne de Charles VII fut marqué par l'invention du ressort spiral, appelé grand ressort. Il consiste en une lame d'acier enroulée dans un barillet ou tambour ; elle produit, en se détendant par sa force élastique, l'effet d'un rouage. Ce nouveau ressort pouvant se placer dans un espace très restreint conduisit à l'invention des petites horloges portatives et, peu après, à celle des montres. Les premières montres

parurent dans la seconde moitié du XV[e] siècle, plutôt vers la fin. Leur forme a varié selon les époques, suivant le goût et la fantaisie des artistes. Sous Louis XII, dans les commencements de leur apparition, elles étaient volumineuses, très épaisses et presque sphériques. En 1500, Peters Hele fabriquait, à Nuremberg, des montres qui avaient la forme d'un œuf et auxquelles on donnait le nom d'*œufs de Nuremberg*.

Sous Henri II, Charles IX, Henri III et même Henri IV, on donna aux montres la forme ovale, octogone, hexagone et rectangulaire ; la forme d'une croix de Malte ou d'une croix latine, d'une olive, d'un gland, d'une coquille, d'une tête de mort, d'une tulipe, etc. L'exécution de ces petites pièces offrait, au point de vue de l'art et du goût, le modèle de la perfection. Les boîtes, rarement en or, étaient en cristal de roche taillé à facettes, ou en vermeil, ou en argent, ou même en cuivre doré, gravé, ciselé, émaillé. Les plus petites montres se firent sous Charles IX. Ces ravissants bijoux, non moins précieux qu'utiles, coûtaient un prix énorme ; ils étaient faits pour les grandes dames et les riches seigneurs. Les prélats et les abbesses recherchaient les montres en croix latine ou en croix de Malte, et les portaient au cou.

Veut-on avoir une idée de ces petits chefs-d'œuvre de la Renaissance? On peut consulter le savant ouvrage de M. Pierre Dubois sur la collection d'horlogerie du prince Soltykoff. De fines gravures sont jointes à l'explication détaillée des pièces. Citons brièvement les plus beaux spécimens : Petite montre couverte de délicates ciselures à sujets religieux, signée JAMES VANBROFF, qui vivait sous Henri III. — Montre dans une boîte en cristal de roche par CONRAD KREISER, horloger à Strasbourg, vers la fin du XVI[e] siècle. — Montre de l'époque de Charles IX, de la forme d'un coquillage, en cristal de roche. — Montre ovale, d'une grande valeur artistique, par la richesse de ses dessins ciselés et burinés. Le principal motif représente Esther, agenouillée devant Assuérus, demandant la grâce de Mardochée. Elle porte la signature de JACQUES DUDUICT, *maître orologier à Blois*, sous Henri II. — Montre en cristal de roche, à cinq pans arrondis, par HÉLISOT, horloger à Dijon, sous Henri II. — Montre en ambre, en forme de bouton de pavot. Cette curieuse pièce, d'un prix considérable, a dû appartenir à quelque grande dame du temps de Charles IX. — Petite montre, en cristal de roche, formant huit pans. Cadran en or gravé en champlevé. Elle est signée : DOCTEUR DUCHEMIN, horloger de la ville de Rouen, sous Charles IX. — Montre octogone, enchâssée dans du cristal de roche taillé à facettes, signée : MEL-

CHIOR ADAM, horloger à Paris sous Henri III.— Montre ovale de la fabrique de Blois; belle gravure en champlevé. Signature : ISAAC FORFAIT.— Montre octogone, en cristal de roche. Sujets d'animaux. Signature : JEAN JACOBS (horloger à Harlem en 1560). — Petite montre, en forme d'olive tronquée, par HENRI BÉRAUD DE SEDAN.— Montre ovale, ornée de deux charmants sujets : Diane et ses Nymphes au bain et Actéon changé en cerf, signée : PIERRE COMBET. Epoque de Henri III.—Une autre montre de JACQUES JOLY, à Paris, représente une tête humaine décharnée. On sait que ce funèbre emblème, très répandu dans les monastères, était particulièrement recherché de Henri III.

« Les montres de petit volume sont nées en France, dit M. Pierre Dubois, elles s'y sont perfectionnées plus que partout ailleurs. Sans doute, on a fait des montres à Nuremberg et dans d'autres parties de l'Allemagne dès l'époque de Charles-Quint, mais le nombre en est très restreint, j'en ai acquis la certitude en visitant les collections publiques et particulières de l'Europe, notamment celles de l'Autriche et de la Prusse, dans lesquelles on trouve une grande quantité de montres françaises de toutes formes, simples ou compliquées et fort peu de montres autrichiennes ou prussiennes..... Le cas est différent quand il s'agit d'horloges; celles-ci sont bien originaires de l'Allemagne, et il s'en est fabriqué dans ce pays, depuis le XVe siècle jusqu'au XVIe inclusivement, une quantité considérable. Les artistes français n'en ont établi relativement qu'un petit nombre, mais elles sont plus gracieuses et plus coquettes en général, que celles des Allemands. » Le nom de Myrmécides, trouvé sur un assez grand nombre de montres en forme de croix latine, a fait supposer que cet horloger en était l'inventeur. Le succès de ces diverses montres, commencé sous François Ier, se prolongea jusque sous le règne de Louis XIV; à cette époque, elles étaient lourdes, gravées d'une manière sèche et incorrecte et n'offraient plus rien de leur perfection primitive.

Au XVIIe siècle, l'horlogerie proprement dite fut en progrès, mais l'art s'amoindrit; l'éclat dont il avait brillé au siècle précédent ne présenta plus que de pâles reflets. Les beaux modèles exécutés sous les Valois furent copiés avec une désolante médiocrité; toutefois quelques artistes conservèrent jusqu'au temps de la Fronde les belles traditions de la Renaissance. « Sous Louis XIII, dit M. Pierre Dubois, la partie purement mécanique s'améliora sous certains rapports, mais la forme extérieure, l'élégance et la pureté du dessin, la vigueur de la ciselure et de la gravure dégénérèrent rapidement. » Les premières montres à

répétition qu'on ait vues en France furent envoyées à Louis XIV par Charles II. Les Anglais Barlow, Quare et Tompion, se disputent l'honneur de les avoir inventées (1676). Vers le même temps, le savant français de Camus inventa les montres à six roues et à secondes. Ces montres, paraît-il, étaient très recherchées pour la nuit ou pour voyager en voiture. De Camus fit, le premier, des montres qui marchaient un an, sans être remontées.

Sully fut pensionné du Roi et mourut en 1728. Comme son maître Gretton, il laissa une grande réputation. A la suite de Sully, il convient de citer, chez les Anglais, Ellicot, Graham, Harisson, Thomas Mudge et Arnold. Graham inventa l'échappement dit à cylindre. Les échappements à cylindres ont subi diverses modifications ; on les fit d'abord en cuivre, mais comme ils s'usaient trop vite, on remplaça le cuivre par l'acier.

Ferdinand Berthoud eut l'heureuse idée de substituer à l'acier les pierres fines d'une grande dureté, telles que le rubis. Les pierres fines furent employées non seulement dans la composition des échappements à cylindres, mais encore dans toutes les montres, pour diminuer l'usure produite par le frottement des pivots des diverses roues, en les faisant porter sur des pierres dures. Il faut se mettre en garde contre une foule de montres qui sont vendues comme étant montées sur rubis et dans lesquelles les pierres ne sont que des objets de parade, sans aucune utilité. Autrefois, alors qu'on ne pouvait exercer une profession sans avoir reçu la maîtrise, une telle fraude n'eut pas été possible. Les inspecteurs chargés de visiter les pièces fabriquées ou en cours de fabrication, auraient brisé la montre, et le fabricant se serait vu condamner à une forte amende.

Sous Louis XIV, les montres d'un usage journalier ressemblaient à une boule aplatie ; elles étaient en or, en argent, en cuivre, gravées, ciselées ou unies ; d'autres, plus riches, offraient extérieurement et intérieurement de fines peintures en émail représentant des paysages, des sujets religieux ou mythologiques d'après les maîtres italiens et français. Les cadrans en or ou en argent étaient gravés avec soin. Dès la fin du règne de Louis XIII, on avait commencé à décorer les montres de fleurs émaillées, d'après les procédés inaugurés, en 1632, par Toutin, orfèvre de Châteaudun. Nommons parmi les plus habiles émailleurs de l'école de Toutin :

Morlière, d'Orléans. Il travaillait à Blois, où il se fit une bonne réputation à peindre des bagues et des boîtes de montre.

Robert Vauquier, de Blois, élève de Morlière. Robert surpassa

son maître; ses œuvres se recommandent par la pureté du dessin et la richesse du coloris. Il mourut en 1670.

Un autre artiste de Blois, PIERRE CHARTIER, rendait les fleurs avec talent.

Les frères HUAULT, Jean Pierre et Ami, émigrés après la révocation de l'Edit de Nantes, ont travaillé en commun sur de jolies montres décorées de paysages et de sujets tirés de l'histoire ou de la fable. Ces maîtres signaient leurs œuvres, mais ils eurent bien peu d'imitateurs.

MASSART a signé une Sainte-Famille, sur une grosse montre Louis XIV, et DAILLY, un sujet champêtre, sur une gracieuse montre Louis XV.

Après le règne de Louis XIV, l'horlogerie française était placée vis-à-vis de l'Angleterre à un degré très marqué d'infériorité. Pour y remédier, le régent Philippe d'Orléans fit venir de Londres des horlogers de mérite dont le plus célèbre était Sully. On leur adjoignit Lebon et Gaudron. Ils établirent à Versailles une manufacture d'horlogerie, d'où sortirent d'excellents élèves.

Au XVIII[e] siècle, les belles montres furent très répandues. Sur les boîtes, œuvres des peintres en émail, des ciseleurs et des orfèvres, s'étalaient des sujets peints ou ciselés, souvent accompagnés d'une profusion de diamants; les cadrans étaient entourés d'un rang serré de perles fines et les aiguilles parsemées de petites roses. Ce luxe, où l'art occupe une place importante, explique l'engouement des collectionneurs pour ces précieux objets. Malheureusement, ils sont presque toujours anonymes. Si l'on veut des noms, on les trouve chez les peintres en émail du temps. Sous Louis XV, c'étaient Aubert, Conniot, Hubert, Taunay, M[lle] Duplessis, Le Sueur, Le Bel, de Mailly, Durand, etc. A ces artistes viennent se joindre, dès la fin de ce règne, Bourgoin, Vassal, Miroglio, Bornet, Krüdger, Trainel, Le Tellier, etc. C'est bien certainement parmi ces maîtres qu'il faut chercher les auteurs des émaux qui décorent les montres et les tabatières du XVIII[e] siècle. Au nombre des meilleurs ciseleurs, on peut citer:

HAUER, « un des plus célèbres, pour la figure et les animaux. »

HURTER, « un des plus habiles graveurs et ciseleurs pour la figure et les fleurs de relief, sur les boîtes de montres d'or de couleur et autres bijoux précieux. »

LAURENT, « pour les bijoux d'or de couleur et renommé pour les animaux et figures en relief. »

MICHEL, très habile « pour la figure et le fini de l'ornement. »

PEZAI, figuriste de la plus grande force.

DENIZE, ciseleur et émailleur.

GALLARD, connu pour bien traiter les fleurs.

GÉRARD DE BÈCHE, ivrogne et ciseleur incomparable, auquel on doit une masse de petits chefs-d'œuvre. Tous les bijoux, toutes les tabatières, toutes les montres, ciselés de bergerades ou de sujets mythologiques, sont invariablement attribués à Gérard de Bèche. C'est une idée bien naturelle, d'ailleurs, d'attribuer un ouvrage sans nom d'auteur au plus habile maître du genre.

L'Exposition universelle de 1867 était très riche en montres ciselées et émaillées des règnes de Louis XV et de Louis XVI. La magnifique collection de Mme d'Argeville s'y fit particulièrement remarquer. Parmi les sujets traités, nous mentionnerons les suivants : Mars et Vénus — Vénus au bain — Vénus et Adonis — la Toilette de Vénus -- Flore assise à côté de l'Amour — Vénus et Enée — Enée et Didon — Sacrifice d'Iphigénie — Mort de Cléopâtre — Combat d'un Lapithe et d'un Centaure — Sainte-Famille — Mariage de la Vierge -- Berger aux genoux d'une bergère — Berger jouant de la flûte près d'une bergère — Berger faisant jouer de la flûte à une bergère — Atelier de peinture — Scène de buveurs.

Quant aux horlogers qui ont exécuté les mouvements de ces jolies montres, les voici tels qu'ils sont inscrits. Style Louis XV : AGERON A PARIS. — J. B. BAILLON, A PARIS. — FRANÇOIS BELLIAN, PARIS. — BOUVEL, PARIS. — COLARD, PARIS. — DUFALGA, PARIS. — DU TERTRE, PARIS, — P. FLOURNOY. — GAUDRON, A PARIS. — GIRAUD, PARIS, — GODDELAINE A PARIS. — GOSSELIN, A PARIS, — HAMILTON, LONDON. — HERBAULT, PARIS. — PIERRE JAR, BLOIS. — AMY-JEAN JAQUET. — ANTOINE JOLY, PARIS. — LEPAUTE, PARIS. — LÉPINE, A PARIS. — JULIEN LE ROY, PARIS. — LESANCHEUR, HORLOGER DU ROI, A PARIS. — MAIRE, HORLOGER DE LA REINE A NANCY. — MASSAN, PARIS. — MASSON, PARIS. — BALTAZAR MARTINOT, A PARIS. — MERCIER, PARIS. — MOLLET, PARIS. — J. PANIER A PARIS. — FRANÇOIS RICHARD. — ROMILLY, A PARIS. — TERROT — THUILIER. — VERDIER, A PARIS.

Style Louis XVI : FRANÇOIS BAILLON, A CHOUDENS. — FRANÇOIS BÉCHART. — BERTHOUD, PARIS. — DUTERTRE, A PARIS. — E. JACQUES, A PARIS. — JODIN, A PARIS. — LÉPINE A PARIS. — MALET, PARIS. — MAUSSIONS A METZ. — MAUSSON A PARIS. — ROBIN, HORLOGER DU ROI. — MICHEL VIEUX.

Quand Voltaire se retira à Ferney, il établit dans la contrée une fabrique d'horlogerie dont le succès fut rapide. Les montres qu'on y fabriquait étaient ornées d'un médaillon en émail représentant soit un buste de jeune femme, soit un sujet pastoral. Ce

genre, accompagné de perles d'acier, fut en faveur sous Louis XVI. N'en déplaise à quelques enthousiastes et à messieurs les marchands de curiosités, ces montres n'ont pas une grande valeur, malgré leur séduisant aspect. Cela tient d'abord à ce qu'elles sont moins riches, moins soignées, et puis au médaillon fait à la grosse et sans aucun mérite. Au contraire, dans les montres des époques précédentes, les émaux confiés à des mains plus habiles sont traités avec soin. On a fait sous l'Empire des montres émaillées, représentant de grandes femmes assez mal peintes; elles rappellent une époque de décadence et n'ont qu'un intérêt relatif.

Pendant le XVIIIe siècle, au mariage des princes et princesses, à la cour de France, les montres ont fait partie des bijoux de la corbeille; quelques-uns de ces bijoux, parmi les plus riches, ainsi que nous l'avons déjà observé, restaient à la princesse, tandis que les autres étaient offerts aux personnages de la cour.

En 1745, dans la corbeille de la Dauphine Marie-Thérèse-Antoinette, infante d'Espagne, nous trouvons treize montres s'élevant au prix de 13,838 liv. — Deux années plus tard, au second mariage du Dauphin, avec Marie-Josèphe de Saxe, celle-ci reçoit vingt et une montres cotées 18,664 livres. Elles sont distribuées à deux huissiers, à la dame d'atours, à Mmes du Roure, de Pons, de Champagne, à M. de Bayeux, à MM. de Mirepoix, de Coigny, de Muy fils, à M. de la Vigne, médecin, etc.

La corbeille de Marie-Antoinette, en 1770, ne compte pas moins de trente-deux montres. Parmi les destinataires, nous remarquons : la Mise de Duras, la Csse de Noailles, les ducs d'Aumont et de Villequier, le Vte de Boisgelin, le Chier de Monteil, MM. Hébert, de Clavignac, de la Roche-Aymon, etc.

Pour le mariage du comte de Provence, voici le résultat de nos recherches : Mme de Valentinois, une montre émaillée, à fond de tableau, garnie d'un cercle de roses de Hollande. 2,400 liv. — Le Cte de Duras, une montre d'or, de Lépine, émaillée sertie de diamants. 3,400 liv. — M. de la Touche, une montre d'or sertie de diamants, 1,610 liv. — M. de Monteil, une montre de 900 liv.

En 1773, la montre de la Csse d'Artois coûte 6,039 liv. sans compter la clé et le cachet valant ensemble 1,261 liv. — La chaîne de la montre et celle de l'étui s'élèvent à 16,350 liv. L'étui de côté, en or, enrichi de brillants, d'émeraudes et de rubis, est de 19,042 liv. Les autres montres sont ainsi réparties : Le Mal de Richelieu, une montre d'or, garnie de diamants, 6,039 liv. — M. Le Coutelier, écuyer du Roi, une montre d'or de couleur, à répétition, dans un étui faux, 700 liv. — M. Tortillière, premier valet de chambre du prince, une montre à répétition, garnie de

diamants, 1,180 liv. — M. de Lugny, premier valet de garde-robe, une montre d'or à répétition, 700 liv. — M. de la Grange et le Ch[ier] de Bailly, chacun une montre d'or de couleur, à répétition, 700 liv. — M. l'Intendant d'Orléans, une montre à répétition, à cercle, aiguilles et bouton de diamants, boîte en or de couleur, dans son étui faux, cordon, clé et cachet. 1,150 liv. — M. Bourdon, dentiste, une montre d'or à répétition, la boîte et les aiguilles serties de diamants. 1,080 liv. — M[me] de Bourbon-Busset, dame d'atours de la princesse, une montre d'or, enrichie de diamants, 2,000 liv. — M[me] de Roquemont, première femme de chambre, une montre et une chaîne, 1,050 liv. (*Arch. Nat.* 0^1 3252. — 0^1 3253. — 0^1 3027. — 0^1 3029. — 0^1 3031. — 0^1 3040.)

En 1774, tous les médecins du Roi reçoivent chacun un bijou, consistant en une montre ou une tabatière. C'est l'année de la mort de Louis XV, et ces dons gracieux expriment, à n'en pas douter, un témoignage de gratitude pour les soins donnés au Roi, pendant sa dernière maladie. MM. Lieutaud, de la Bordère, de la Saône et Richard, sont inscrits pour des tabatières d'or de couleur, ciselées, émaillées; les docteurs Portal, Depré et Jauberthou ont des montres en or de couleur, à répétition, avec aiguilles et boutons de diamants, et une chaîne, estimées 1,030 liv., 1,200 liv., et 1,400 liv. (*Arch. nat.* 0^1 3045.)

La montre figure assez rarement au nombre des présents diplomatiques. Le 10 août 1677, le ministre des affaires étrangères envoie au M[is] de Béthune, ambassadeur en Pologne, une série d'objets de prix pour être distribués, suivant l'ordre du Roi; on y trouve douze montres à boîtes d'or, valant seulement 2,102 liv. Ces petits présents étaient désignés sous le nom de *présents surnuméraires*. Les autres pièces se composaient de boîtes à portrait, de médailles d'or, à l'effigie du Roi, d'écharpes d'or et d'argent, de fusils et de pistolets. (Arch. du Min. des Aff. étr. 1[er] *volume des présents du Roi*, n° 402.)

On fait remonter à Louis XI les premiers statuts de la corporation des horlogers. Nul ne pouvait se livrer au commerce sans avoir obtenu la maîtrise (c'est-à-dire le titre de maître). Pour y arriver, il fallait huit années d'apprentissage et l'exécution du chef-d'œuvre. Avant de s'établir, on devait encore verser 900 livres.

Chaque année, le jour de la Saint-Eloi, patron de la communauté, celle-ci nommait ses prud'hommes, ses syndics et ses gardes visiteurs. Les prud'hommes, chargés de rendre la justice, vidaient les différends entre les maîtres, les compagnons et les

apprentis. Les syndics veillaient aux intérêts de la communauté. Les gardes visiteurs s'assuraient de la bonne exécution des produits. A tout heure du jour et de la nuit, ils pouvaient se présenter dans les ateliers; après l'inspection, leur devoir était de se saisir des pièces défectueuses, ce qui entraînait pour le délinquant une amende plus ou moins forte au profit de la société. Ces statuts garantirent de la cupidité et excitèrent de nobles rivalités.

LISTE CHRONOLOGIQUE D'HORLOGERS EN RENOM.

XVe siècle.

COLIN D'AUBESPINE, horl. du duc de Bourgogne, en 1421.

J. COUDRAY, horloger du Roi et de la ville de Paris, en 1498.

JACQUEMART, à Lille, horloger du duc de Bourgogne, en 1422.

PIERRE LOMBART, horl. du duc de Bourgogne, à Dijon, en 1436.

JEAN LYEBOURG, horl. du Roi et de la ville de Paris, en 1459.

XVIe siècle.

ABRAHAM DE LA GARDE,, horloger et valet de chambre du Roi en 1491. Il figure jusqu'en 1611 dans les comptes royaux.

BERTRAND MICHAUD, horloger de François I, en 1514.

BERNARDIN, horl. de Henri II, en 1559, aux gages de 100 livres tournois.

BINET, à Paris, horloger du Roi, en 1560.

BOUHIER, horloger à Lyon, en 1538; cité comme l'inventeur des montres octogones.

GUILLAUME COUDRAY, à Paris, horloger de Henri II, vers 1550,

DUBOULE, à Paris, horloger du Roi, vers 1552.

JEAN DUJARDIN, horloger du Roi, à Paris, vers 1547.

ANTOINE FERRIER, horl. de Louis XIII; mort au Louvre en 1622. Son fils Guillaume lui succéda dans sa charge.

MAURICE-BERNARD FERRY, horl. du Roi de Navarre, en 1579.

JEAN GAUCHER, horloger du Roi, en 1572.

GARAUDRAN, horloger de la Reine mère, Catherine de Médicis.

PIERRE JOLY, horl. du Roi, en 1530, fabriqua un des premiers des montres en forme de croix.

JEAN JOLY, fils de Pierre, horl. de Catherine de Médicis, en 1560.

LECONSTANÇOIS, horloger de Charles IX, et du palais du Louvre, en 1568.

LEGRAND, horloger mécanicien de Rouen, passe un marché en 1552, avec la municipalité, pour exécuter la grosse horloge de cette ville.

NICOLAS LEMAINDRE, horloger et valet de chambre de Catherine de Médicis et plus tard de Marie de Médicis.

JEAN LENOIR, horloger du Roi et du palais du Louvre, en 1552.

GILBERT MARTINOT, horloger du Roi et de la ville de Paris en 1572; chef d'une famille d'artistes en horlogerie, dont plusieurs membres exerçaient encore leur profession sous Louis XV. Martinot reçut, en 1580, soixante-dix écus pour deux montres.

PETIT, horl. de Henri II, en 1559, aux gages de cent liv. tournois.

PIERRE DE SEINE-RUE, horl de la ville de Paris et du connétable Anne de Montmorency, en 1560. Mort à la Saint-Barthélemy.

PIERRE PORTIER, horl. de la ville de Paris et du duc d'Anjou, en 1565.

PREVOST, exécute à Lille, vers 1565, un carillon comportant un jeu de dix-neuf cloches.

ROGER, horloger du Roi et de la ville de Paris, en 1537.

ROUSSEAU, horl. de la ville de Paris, vers 1575, a fait beaucoup de montres, avec boîtes en cristal de roche.

XVIIe siècle.

LOUIS BARONNEAU, horloger de la Reine, en 1660.

PIERRE BELON, horloger de la Reine mère, en 1649.

CLAUDE BIDAULT, horloger du Roi, en 1628, logé au Louvre en 1642. Les logements au Louvre, réservés aux plus habiles maîtres étaient très courus; les obtenir n'était pas chose facile et, malgré des droits acquis, il fallait quelquefois les attendre longtemps faute de place.

HENRY-AUGUSTE BIDAULT succède à son père, au Louvre, le 14 août 1652.

AUGUSTIN-FRANÇOIS BIDAULT, horl. et valet de chambre du Roi, remplace Henry AUGUSTE, le 12 décembre 1693.

JACQUES BISOT, horloger de la Dsse d'Orléans.

MICHEL BUPERT, horloger de Monsieur, duc d'Orléans, en 1641.

DENIS CHAMPION, horl. de Monsieur, duc d'Orléans, en 1669.

JACQUES COUPÉ, horloger du Roi, en 1680.

ÉDOUARD COUPÉ, horloger du Roi, en 1683.

ANTOINE FERRIER, logé au Louvre, le 2 octobre 1607.

GUILLAUME FERRIER, fils d'Antoine, succède à son père en 1622.

ABRAHAM GRIBELIN, horloger du Roi, en 1631.

Jean Ladoireau, horloger de Louis XIV, en 1680.

Simon Le Grand, horloger du Roi, en 1657.

Jean Le Gaigneur, maître-horloger à Paris, reçoit en 1639 la somme de quinze cents francs pour une horloge livrée au château de Saint-Germain-en-Laye. (Jal. *Dict. critique.*)

Zacharie Martin, horloger de Louis XIV, en 1674.

Balthazar Martinot, horloger de Louis XIII, en 1637.

Denis Martinot, horloger du Roi, en 1611.

Zacharie Martinot, horloger de Louis XIII, en 1637.

Gille Martinot, logé au Louvre, le 26 juin 1662.

Henri Martinot, neveu de Jean et fils de Gilles, succède à son père au Louvre, le 27 septembre 1670.

Claude Mesnier, horloger du duc d'Anjou, en 1655.

Pierre Noury, horloger de Louis XIV, en 1650.

David Pritard ou Pintard, horloger de Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, en 1652.

Gilles-Quentin, horloger de Louis XIV, en 1657.

Pierre Saude, horloger du Roi, en 1658.

Isaac Thuret, logé au Louvre le 30 janvier 1686.

Jacques Thuret, fils d'Isaac, obtient la survivance de son père, en 1694.

XVIIIe siècle.

Jean-Jacques Aubert, horloger du Roi, en 1737.

Jean-Baptiste Baillon, horloger de la Reine Marie Leczinska; en 1751, il fournit aux Menus-Plaisirs une montre à répétition émaillée, de 1,600 livres. (*Arch. Nat.* O1 2988.) Baillon travailla plus tard pour Marie-Antoinette.

Balthazar cadet, place Dauphine, horloger de Mesdames, filles de Louis XV, en 1769.

François Béliard, horloger du Roi, en 1783.

Joseph Bertrand, garde visiteur en 1769.

Jean-Louis Bouchet, rue Saint-Denis, horl. du Roi, en 1769.

Caron, père, horloger de Louis XV.

Chevalier, horloger de Louis XV.

Jacques de Bon, horloger du duc d'Orléans, en 1776.

J. Ch. Decle père, garde visiteur en 1769.

J. B. du Tertre, père, horloger à Paris, en 1769. Quatre autres horlogers de ce nom florissaient à Paris, la même année.

Jean-Jacques Fieffé, père, rue de la Vieille-Draperie, garde visiteur, en 1769. Ils étaient quatre horlogers du même nom.

Auguste Fortin père, rue de la Harpe, garde visiteur, en 1769.

Michel Fortin, père, rue de la Harpe, garde visiteur en 1769.

Antoine-Simon Gamard, horloger de Louis XV, en 1746.

J.-B. Gérard, quai des Grands-Augustins, garde visit. en 1769.

Gille, famille d'horlogers; ils exerçaient à quatre, en 1769.

Jean Goret, rue Couture-Sainte-Catherine, garde visit. en 1769.

J.-Ph. Gosselin, rue Saint-Honoré, garde visiteur en 1769.

Jacq.-Jér. Gudin, quai des Orfèvres, établi à Paris, en 1769.

L.-Fr. Herbault, rue Saint-Honoré, garde visiteur en 1769.

Houblin, l'aîné, rue Montagne-Sainte-Geneviève, garde visiteur en 1769.

Pierre Higou, place du Palais-Royal, garde visiteur en 1769.

Janvier, horloger de Louis XVI. En 1784, il fournit, moyennant 2,400 livres, deux pendules astronomiques pour le cabinet du Roi à Versailles. L'année suivante, il livre aux Menus-Plaisirs une autre pendule du même prix. Sa commande de 1786 s'élève à 9,000 liv. En 1788, Janvier exécute une grande horloge, avec sonnerie et mouvement à équation, pour l'école de chant. Le prix est de 6,000 livres. L'artiste doit recevoir la même somme pour une pendule à marée, commandée par le Roi et qui « ne pourra être terminée qu'en 1790. » (*Arch. Nat.* 0^1 3068, $0^1$3076, 0^1 3083.)

Jean, le jeune, rue des Francs-Bourgeois, garde visit. en 1769.

L. Jouard, garde-visiteur, en 1769.

Alexandre le Faucheur, horloger de Louis XV, en 1746; son fils Jean Ignace lui succéda en 1773.

Th. Lefebvre, rue Saint-Louis, garde visiteur en 1669.

Le Mazurier, rue de la Comédie-Française, garde visit. en 1679.

Lépine, horloger du Roi. En 1771, au mariage du Cte de Provence, il fournit, pour 4,400 liv., deux montres d'or à répétition, dont une se remontant sans clé; celle-ci, gravée d'une figure représentant l'Offrande de l'Amour à l'Amitié, dans un médaillon, orné de guirlandes de laurier, entouré d'un cercle de diamants. (*Arch. Nat.* 0^1 3031.)

Julien Le Roy, cité dans *l'Almanach des Beaux-Arts*, Paris 1753, comme très habile horloger. « Il a inventé les bates levées, pour les répétitions de montres, les quadratures des répétitions de pendules placées par derrière et les répétitions sans timbre. »

Jacques Martinot, horloger du Roi, en 1728.

Plusieurs horlogers de ce nom florissaient vers le même temps.

Millot, horloger du Roi, fournisseur des Menus-Plaisirs. En 1764, il livre « la pendule du grand salon de la meute. » Quatre ans plus tard, il touche pour divers travaux 4,000 liv. (*Arch. Nat.* 0^1 3014.)

Le Loutre, horloger du Roi, travaillait pour les Menus-Plaisirs dès 1754. En 1762, il réclame 960 liv. pour une chaîne et une montre d'or à répétition, gravée et ciselée de fleurs en relief. Sa fourniture au mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette s'élève à 7,200 liv. L'année suivante (1771), pour la corbeille de la C^sse de Provence, il livre diverses montres, ainsi décrites sur sa facture : Trois montres à répétition, avec bouton, aiguilles et cercles de diamants, les boîtes en or de différentes couleurs. 3,600 liv. — Une autre, à répétition, en or de couleur, aiguilles de diamants, 800 liv. — Une autre, la boîte en or de couleur, à figures. 700 liv. — Une montre émaillée, à figures, 600 liv. — Une autre, gravée en relief, à soleil. 700 liv. (*Arch. Nat.* 0^1 3005, 03027, $0^1$3031.)

Marie-Toussaint Le Noir, fils cadet, place du Pont-Saint-Michel, garde visiteur, en 1769. Huit horlogers du nom de Le Noir, et probablement de la même famille, exerçaient à cette époque.

J. Aug. Néviance, rue des Cordiers, garde visiteur, en 1769.

L. Fr. Normand, place Dauphine, garde visiteur, en 1769.

Jacq.-Ch. Pamer, rue de la Verrerie, garde visiteur, en 1769.

Pasquier, horloger du Roi, cité sur les comptes des Menus-Plaisirs. Il exécute en 1773, à l'occasion du mariage du Cte d'Artois, une montre de chasse de 1,200 liv. (*Arch. Nat.* 0^1 3843.)

Perrache, fournisseur du Roi. En 1752, il livre une pendule à ressort allant quinze jours, pour la salle des Menus-Plaisirs, à Versailles.

Pinon, horloger du Roi et des princes. Son mémoire de 1765 s'élève à 1,802 liv. pour montre, fournitures et réparations, concernant le Cte d'Artois. Les jeunes et augustes clients de Pinon ne vont pas le laisser manquer d'ouvrage. En 1766, il touche 418 livres pour fournitures et réparations de montres tombées et cassées. Prenons de suite le mémoire de 1768 : Pour avoir fourni un grand ressort de la pendule du cabinet, qui était cassé. Pour réparation de montres à répétition « qui avaient été fracassées en tombant ». Pour d'autres dont la boîte était « enfoncée et crevée ». Ces travaux s'adressent au Dauphin et au Cte de Provence ; mais voici venir le meilleur des trois clients, le Cte d'Artois : « Avoir réparé le mouvement de la pendule qui est sur la cheminée de la chambre du prince. Avoir fait remettre, en beau bronze, la grande figure de femme qui est à la boîte et que le prince s'était amusé à gratter avec un couteau, d'un bout à l'autre, pour la blanchir ainsi que le coq et autres accessoires. Total, 2,068 liv. » (*Arch. Nat.* 0^1 3018.)

Jusqu'en 1770, les princes continuent de casser et de fracasser, et Pinon continue de fournir et de réparer.

PIERRE REGNAULT, père, rue Vieille-du-Temple, garde vis. en 1769.

RIDEREAU, établi place Maubert, en 1769. « Il a présenté à l'Académie une pendule qui sonne les heures, les quarts et est à répétition avec un seul rouage. » (*Essai sur l'Almanach général d'indication d'adresse personnelle.* Paris, 1769.)

DE RIVAZ, cité dans l'*Almanach des Beaux-Arts*, Paris, 1753, comme horloger célèbre. « Il est parvenu à faire aller pendant douze mois, sans être remontées, les pendules qui auparavant n'allaient que quinze jours. Par l'addition d'une seule roue, ses horloges indiquent le temps vrai en suivant exactement le soleil, même dans ses inégalités. »

ROBIN, horloger du Roi, pour lequel il exécute, en 1778, une pendule mécanique de 30,000 liv. (*Arch. Nat.* O[1] 3056.) Nous citerons encore parmi ses fournitures royales : 1784, la grosse horloge du magasin des Menus-Plaisirs, à Paris. 5,000 liv. — 1785, une pendule dorée. 2,400 liv. — une pendule à secondes, à équation, 4,000. — Une horloge pour une pendule à calendrier dans une boîte de bronze; mouvement marchant un mois, indiquant les phases de la lune, les jours de la semaine, le quantième du mois, les saisons, etc. 3,000 liv. — 1788. Une horloge pour le service des Menus-Plaisirs, à Versailles, avec les accessoires. 6,957 liv. (*Arch. Nat.* O[1] 3068, O[1] 3069, O[1] 3088.)

ANTOINE THIOUST père, quai Lepelletier, horloger du duc d'Orléans, en 1752, garde visiteur en 1769.

VILBAR, horloger de la Reine, en 1787.

A. VOISIN, l'aîné, rue Hyacinthe, garde visiteur en 1769.

VOISIN, le jeune, rue Dauphine, garde visiteur en 1769.

ZACHARIE, le jeune, habile horloger à Lyon, en 1769.

HORLOGERS DE PARIS CITÉS DANS L'ALMANACH DAUPHIN.

ARTHUR, un des plus renommés et des plus à la mode pour les montres à répétition.

BAILLON, « horloger de la feue Reine Marie Leczinska ».

FERDINAND BERTHOUD, très en renom pour les pendules les plus précieuses et les plus compliquées, les horloges marines, astronomiques, à équation, etc. En 1786, Ferdinand Berthoud avait une réputation européenne ; il était « horloger pensionnaire du Roi, et inspecteur général des machines pour la marine ».

CARON fils, « auteur d'un nouvel échappement à repos et regardé comme un des plus parfaits qui aient été exécutés jus-

qu'ici. » Quelques années plus tard, Caron fils devait s'illustrer sous le nom de *Beaumarchais.*

CODEVELLE fit pendant vingt ans les montres à cylindre de Baillon, horloger de Marie Leczinska.

DE LA CHAUSSÉE, connu par ses horloges horizontales et ses sphères mouvantes.

DE VILLENEUVE, horloger du prince de Nassau.

DIGUE, horloger du prince de Conti, artiste aussi habile qu'ingénieux. Il a exécuté, en dehors de son état, des fusils à vent et toutes sortes de boîtes et bijoux à secret.

FOL, horloger du Roi de Pologne, « un des plus habiles et des plus célèbres de Paris ; particulièrement pour les montres qui vont huit jours sans être remontées ». Fol avait un fils, aussi très habile. L'un de ces deux maîtres était horlog. du Roi en 1786.

LEPAUTE, horloger du Roi, « un des plus célèbres, connu par les horloges et pendules simplifiées à une seule roue et particulièrement renommé pour les pendules polychromatiques dont il est l'inventeur. »

LE ROY, fils de Julien, « un des plus grands horlogers de Paris pour les montres à échappement, à repos, à secondes, à doubles cadrans, etc. Il a présenté une pendule astronomique pour trouver la longitude, qui lui a mérité le prix proposé par l'Académie. »

PLATIER, horloger du prince de Conti.

ROMILLY, artiste célèbre, a fait des montres à équation et à cylindre dont chaque vibration du balancier marque les secondes, sans augmentation de roues. « On le dit inventeur des montres de forme ordinaire, qui vont plus d'un an sans être remontées. »

JACOB SOLLINGER, à Vienne, auteur d'une horloge, dont le mouvement met en jeu vingt figures d'hommes et d'animaux, et leur fait représenter avec des gestes assez libres et expressifs une espèce de pantomime en cinq actes : l'horloge carillonne à la fin de chaque acte et les figures exécutent alors une danse avec justesse et mesure. Cet ouvrage peut être mis au nombre des chefs-d'œuvre de l'horlogerie. »

Tablettes royales de renommée. Paris, 1786.

DEBON, horloger du duc d'Orléans.

GODON, horloger de la cour d'Espagne, cité pour ses « montres précieuses. »

REGNAULT, « horloger de S. M. impériale » (l'empereur François d'Autriche).

DUBOIS, LEROUX, ILGER, « horlogers d'un mérite distingué. » Ce dernier fournit aux Menus-Plaisirs, en 1774, une montre d'or à répétition de 900 liv.

Tablettes royales de correspondance. Paris, 1789.

FLEUTRY, JAROSSAY, LEPAUTE, LORY, MAGISTOT et MÉREAUX sont recommandés parmi ceux qui s'adonnent plus particulièrement à la fabrication des horloges pour les clochers.

Tablettes de Renommée. Paris, 1791.

ADAMSON, horloger de la famille royale.

CARRÉ, renommé pour les méridiens à canon, à carillon et à sonnerie.

CROSNIER, DEBELLE, DINIZARD, ESSEN, FILON, SEGAULT, VOISIN, « artistes d'un mérite distingué, pour les objets précieux et délicats. »

TAVERNIER, fils, horloger du duc d'Orléans.

VEYRIN, cité pour ses montres de chasse, à pompe, et pour avoir exécuté dans la perfection une montre enchâssée dans le chaton d'une bague.

Vente San Donato, 1880. — Pendule, baromètre et thermomètre, par Guillermie. La boîte en marqueterie de Boulle. 12,100 lir. — Petite pendule en vieux Saxe, aux armes des Richelieu, avec vases de fleurs et figurines chinoises. Le cadran, d'argent et vermeil gravé, porte cette inscription : *Ludovicus Franciscus Armandus dux de Richelieu dono dab Ab. Mathao Ripa.* 1728. 3,800 lir. — Pendule de Romilly, en bronze doré avec statuettes et fleurettes en vieux Saxe. 2,600 lir. — Grand régulateur Louis XVI, de Louis Berthoud, en acajou et bronzes dorés. 9,000 lir.

Vente L. Double, 1881. — Pendule en marbre blanc, sculptée par Falconet : les Trois Grâces nues, debout. 101,000 fr. — Grande pendule Louis XVI, rocaille, en bronze doré et fleurs de Saxe, ayant appartenu à la D[sse] du Maine. Sur le devant, vingt figurines de singes musiciens en porcelaine de Saxe. 21,000 fr. — Cartel Louis XV, en bronze ciselé et doré, composé d'ornements rocailles et de branches de fleurs et surmonté d'une figure d'enfant, tenant un soleil. Mouvement de Roisin à Paris, à grande sonnerie. 5,050 fr. — Pendule Louis XVI, à cadran tournant placé dans un vase en bronze ciselé et doré, à anses en buste de femme. 3,120 fr. — Petite pendule Louis XVI, en forme de vase, sur socle en marbre blanc et contre-socle en marbre bleu turquin. 510 fr.

Vente Hamilton, 1883.— Pendule de Dutertre. Le mouvement est renfermé dans un vase Louis XVI, richement ciselé et posé sur un socle, entre deux enfants assis, figurant la Sculpture et l'Architecture. 11,466 fr. — Pendule du XVIIIe siècle, en bronze ciselé, offrant de chaque côté du cadran une femme drapée, et au sommet, la devise de l'Ordre de la Jarretière : *Honni. soit. qui. mal. y. pense.* 22,386 fr.

CURIEUX D'HORLOGERIE.

MM. Cte **D'ARMAILLÉ** (Paris), pendule dite religieuse, horloge à gaîne, etc.

DE BEAUPRÉ (Nancy) ?, dessus de boîte de montre en cuivre repoussé et ciselé, représentant les Filles de Loth. Ouvrage de HARDI, graveur de Charles IV. — Cte **DE BAUSSIER** (Paris) montres du XVIIIe s. sujets champêtres ciselés en relief; Vénus et Adonis en couleur d'émail; etc. — **ALB. DE BELLEGARDE** (Rouen), pendules de BOULLE. — **DE BELOT** (chât. de Laleu), montres. — **BIRER**, grande pendule à musique, Louis XIV. — **ÉVARISTE BLONDEL** (Paris), montres et châtelaines du XVIIIe s. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), horloge en forme de vase. Horloge allemande, à clocheton, grand modèle. Horloge française à six pans, signée : *Nicolas Feau. Mercelle.* (Marseille). Montre en argent émaillé, signée : *I. Ballard, à Bourges.* (Pièce rare) — **G. BOURDON** (Rouen), pendules du XVIIIe s. — **STÉPHAN BOURGEOIS**, pendule de GUILLERMIE, avec thermomètre et baromètre et la boîte de BOULLE, adjugée, à la vente San Donato, 12,100 lires. — **BRETAGNE** (Nancy), montre ovale, en bronze doré, ciselée par JEAN BOCK. fin du XVIe s. ; montres Louis XVI. — **BUREL** (Rouen), pendules Louis XIV.

Cte **DE CARFAT**, grande montre d'or à répétition, par ROBIN, horloger du Roi. Elle porte le chiffre de Louis XVI, deux **L** entrelacés, surmontés de la couronne royale. — **CAYROC** (Cordes) horloges. — **H. CHAMOUILLET** (Paris), pendule en bronze doré Louis XVI, Minerve couronnant Henri IV. Pendule en bronze doré ayant appartenu au Roi Joseph, à Madrid. — **E. CHARDIN** (Paris), pendules Louis XIV, en marqueterie de Boulle. — C^{sse} **A. DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), montres diverses. — **CHOUMERY** (Cercy-la-Tour), montre en or entourée de pierres fines, avec étui. Don du prince Eugène de Beauharnais à M. Choumery. — **CINOT** (Paris), pendules des XVIIe et XVIIIe s. — **COQUELIN AINÉ** (Comédie française), montre de Molière, sur laquelle on lit : *Crépy à Molière.* Crépy était l'oncle maternel de Molière. — P^{ce} **LADISLAS CZARTORYSKI** (Paris), montres historiques polonaises.

DEVREZ (Paris), montres du XVIIIe s., signées : *Mallet à Paris.— Gresson à Paris*, etc. — **J. DUBOST** (Belg.), collection de montres, ornées d'émaux, de ciselures et de pierres précieuses. — **DUCHER**, pendules en marbre blanc, sculpté par PAJOU, offerte par Louis XV, au Dauphin, à l'occasion de son mariage avec Marie-Antoinette. Adjugée 26,700 lires à la vente San Donato, en 1880. — **AUG. DUFOUR** (Belg.), montres et châtelaines du XVIIIe s. — Mme **DUPRÉ** (Tours), montres. — C^{sse} **DZIALINSKA** (Paris), montres et châtelaines des XVIIe et XVIIIe s.; mon-

tre Louis XV, à répétition, enrichie de diamants et de rubis, émaillée d'un sujet champêtre de la plus grande finesse d'exécution, signée : *Dailly*. Mouvement de *Verdier à Paris*.

PAUL EUDEL (Paris), pendules du XVIIIe s. — **FAU** (Paris), montre d'aveugle en forme de livre. — **FEBVRE**, pendule avec sa gaîne en marqueterie de BOULLE adjugée 17.000 livres à la vente San Donato, en 1880. — **DE FROBERVILLE** (Chailles), montres et châtelaines.

PAUL GARNIER (Paris), montre dite œuf de Nuremberg, signée : *Guillaume Seney à Rouen ;* époque de Henry II. Montres diverses des XVIIe et XVIIIe s. — **PAUL GASNAULT** (Paris), pendules Louis XVI; sur l'une, la Liseuse. — **GAVET** (Paris), superbes horloges; environ 25 montres du XVIe s. — **CH. GIVELET** (Reims), montres. — **PAUL GRAND** (Lyon), montres. — **IRROY** (Reims), montres.

HENRI JAHAN (Sully-sur-Loire), série de montres, d'horloges et de pendules du XVIe au XVIIIe s. Montre Henri II, fabriquée à Orléans, chez *Gahory*. — **L. JANSENS** (Belg.). — **Mme JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), collection de plus de 120 montres, la plupart du XVIIIe s., émaillées, gravées, ciselées, en or de couleur, serties de perles et de diamants ; environ 25 d'entre elles ont leur châtelaine et leur étui de cuir doré ou de galuchat. Sur une petite montre Louis XVI, le chiffre de Marie-Antoinette.

A. LANGEVIN (Meulan), montres. — **DE LAUTAR** (Toulouse), pendules. — **GASTON LE BRETON** (Rouen), superbe pendule d'applique d'André-Charles BOULLE, XVIIe s. — **FR. LE CONTE** (Paris), montre de la Reine Hortense, portant son chiffre et sa couronne. — **LÉONCE LEROUX** (Paris), collection considérable d'horlogerie de toutes sortes depuis François Ier jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Séries d'horloges, de montres et de pendules. Nombre de belles pièces. — **CH. LIGNY** (Belg.), collection de plus de 600 coqs de montres, à verge, en cuivre doré, gravé, ciselé, repercé à jour, formant une suite d'arabesques et de dessins variés.

A. M.-S., pendules du XVIIIe s. — **DE MONTGERMON** (Paris), pendules remarquables Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris), horloge normande aux armes de Goyon Matignon, signée : *Estienne, à Caen*. XVIe s. Riche pendule d'applique de la Régence ; sous le cadran, une Minerve. — **ALFR. MAME** (Tours), pendules de BOULLE, Louis XIV.

OLIVIER (Paris), collection de montres dont les plus remarquables sont celles de Henri III, de Boucher et de Robespierre.

EM. CONST. PERROT (Paris), montres. — **Bon JÉROME PICHON** (Paris), pendules, cartels, régulateurs et montres des XVIIe et XVIIIe s. Montre d'or Louis XV, à fleurs en relief, émaillées en couleur; le mouvement de *J. B. Baillon, à Paris*. Montre en or émaillé en plein offrant un vase de fleur, une grappe de raisin et des fruits; mouvement de *J. Pamer, à Paris*.

FERD. RIBALDIEU (Bordeaux), pendules d'applique et autres. — **Mis DE ROCHAMBEAU** (Thoré), montres. — **Mis A. DE RODES** (Belg.), collection de plus de 100 montres en or, en argent, en cristal de roche, ornées d'émaux et de pierres précieuses. Châtelaines. — **DE ROMILLY** (Nîmes), pendules dont les boîtes en cuivre fondu et ciselé sont signées : GOUTHIÈRE. — **Bon A. DE ROTHSCHILD** (Paris), horloges, montres et pendules du XVIe au XVIIIe s. Très grande pendule astronomique, Louis XIV, au chiffre de Marie-Thérèse. — **Bnne J. DE ROTHSCHILD** (Paris), horloge astronomique du moyen âge, ornée d'émaux de Limoges, à sujets tirés de la vie du Christ.

DE St-VENANT (St-Ouen), montres. — B^{ons} **R.** et **F. SEILLIÈRE** (Paris), horloges allemandes et françaises du XVIe s. Plus de 35 montres de la Renaissance, — **SLAES** (Belg.), Pendule en cuivre doré. Diane chasseresse, accompagnée de son chien est assise sur un char à quatre roues, traîné par des léopards. Le travail d'horlogerie est de WENZEL JAMNITZER (1508-1585). — P^{sse} **SOLTYKOFF** (Paris), montres et châtelaines depuis Louis XIII, jusqu'au commencement du XIXe s. Montre de Louis XV, avec le chiffre du Roi couronné sur les clés; sur le cachet, le Triomphe de Fontenoy, gravé par GAY. — **SPITZER** (Paris), collection admirable. Horloges de toutes sortes. Plus de 35 montres du XVIe s. Montre ovale en or ciselé, émaillé, signée : *David Ramsay Scotus me fecit.* (Chef-d'œuvre.) Ramsay était l'orfèvre de la reine Elisabeth. — **CH. STEIN** (Paris) pièces diverses du XVIe au XVIIIe s. Horloge astronomique allemande, en bronze ciselé, gravé, doré. Le mouvement est signé **C. B.** et porte l'inscription : *Me. fecit. Chasparus. Bohemus. in. Viœnna. Austriæ. anno.* 1568. Pendule Louis XVI en marbre blanc et bronze doré, ciselé par GOUTHIÈRE. Elle porte 3 cadrans émaillés par Coteau. Mouvement de Lépine, horloger du Roi. 1789. — **STRAUSS** (Paris), pendule à cadran tournant, en forme de vase, ornée de strass. Montres.

THOMASSIN (Douai), très belles pendules de BOULLE, dont une en cuivre et étain sur écaille, d'une valeur considérable.

VAN RAALTE (Paris), montres d'or du XVIIIe s., ciselées, gravées, émaillées. Les mouvements signés : *Matthey et Cie. — Chennevières, à Londres. — Greyson à Paris. — Howlett, à Londres. — Storm, à Amsterdam.* — **VAN DEN CORPUT** (Belg.). — Cte **DE VOGUÉ** (Paris), pendule composée par BOULLE. Les figures sont la reproduction de celles qui ont été exécutées par Michel Ange pour le tombeau des Médicis à Florence.

WASSET (Paris), montres du XVIe s. et de diverses époques. Châtelaines. — Bon **GUST. DE WOELMONT** (Belg.), pendule provenant du château de Seneffe. Elle représente une urne, dont le couvercle est surmonté d'un Amour. Une femme assise à côté de l'urne lève le bras pour indiquer l'heure. Inscription : *Ne la perdez jamais.*

C^{sse} **D'YVON** (Paris), montres et pendules de diverses époques. Raretés.

LA VERRERIE.

L'invention du verre semble appartenir aux Égyptiens. Pline l'ancien l'attribue aux Phéniciens qui l'auraient découvert par hasard. Selon cet historien, des marchands phéniciens, ayant débarqué sur les bords du fleuve Bélus, se servirent de quelques



Lampe arabe de mosquée. XVe s.
Collections de M. de Montgermon et de M. Edouard André.

blocs de natron pour soutenir le vase destiné à faire cuire leurs aliments; l'action du feu fit fondre le natron, et transforma en verre le sable sur lequel il était placé. Le hasard, dit M. J. Girardin, fut sans doute pour beaucoup dans cette invention; mais d'après la température nécessaire pour la fusion du verre le plus fusible, ce composé n'a pu prendre naissance dans la circonstance rapportée par Pline. (*Leçons de chimie élémentaire*

appliquées aux arts industriels, Paris, Fortin, 1846.) Les verreries de Sidon, de Tyr et d'Alexandre étaient renommées dans l'antiquité.

Les Égyptiens et les Phéniciens portèrent leur industrie dans les îles de l'archipel et en Etrurie. « C'est ainsi qu'on peut attribuer aux Etrusques ces vases de verre auxquels on a donné le nom de fioriti ou de millefiori et qui sont composés d'une mosaïque de tronçons de différentes cannes ou baguettes de verre, offrant les couleurs les plus variées sous forme de filets, de zigzags, d'ondes et d'étoiles qui s'unissent, se croisent et s'entrelacent. » (Jules Labarte, *Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, Paris, Morel, 1875.) Les anciens façonnaient le verre d'une manière remarquable; ils savaient le mouler, le souffler, le teindre, le tailler au tour; ils connaissaient l'emploi de la dorure, ainsi que du verre filigrané et de la peinture en couleurs vitrifiables, obtenues par des oxydes métalliques. Les Grecs se montrèrent des verriers de premier ordre; ils firent en verre coloré des vases admirables de forme, rehaussés d'applications d'or, d'émaux polychrômes et de filigranes de verre. Rome, sous les Empereurs, connaissait tous les secrets de l'art du verrier; ses artistes fabriquèrent des vases à boire tellement beaux, qu'on les préféra quelque temps aux vases d'or et d'argent. Pour satisfaire les goûts du peuple, on exécuta en pâte de verre beaucoup d'imitations de camées et d'entailles moulées sur les originaux, dont les prix étaient considérables. Le fameux vase de Portland offre le genre le plus curieux de la verrerie romaine; il est à deux couches superposées, semblable à un camée et présente sur un fond bleu foncé des figures ciselées en relief. Sa forme est celle d'une sorte d'urne à deux anses. La matière a longtemps passé pour une véritable sardoine. Le sujet rappelle, dit-on, le mariage de Thétis et de Pélée.

Lorsque Constantin eut transporté le siège de l'Empire à Byzance, il y appela de Grèce et d'Italie les premiers artistes en tous genres, notamment des verriers; ceux-ci déployèrent toutes les ressources de leur art et formèrent des élèves dignes d'eux. Jusqu'à la fin du XIIe siècle la verrerie byzantine jouit d'une immense faveur; en Europe on la vit figurer chez les grands et dans les palais des rois. Tyr, Sidon et Alexandrie continuèrent à remplir le monde de leurs produits, bien des années après la conquête de l'Égypte et de la Syrie par les Arabes (VIIe siècle). Damas, capitale de la Syrie, dut avoir au moyen âge des ateliers célèbres. Pendant cette époque, toutes les verreries enrichies

d'or et d'émaux, qu'elles proviennent de Constantinople, de la Syrie ou de l'Asie, sont désignées dans les inventaires de nos rois, sous le nom de verreries de Damas.

On est étonné que les anciens, si habiles à travailler le verre, l'aient employé si tard pour éclairer leurs demeures : ils se servaient d'albâtre, ou de sulfate de chaux découpé en lames minces et transparentes. Ce n'est guère qu'au IIIe siècle, que l'on commença à vitrer les maisons et l'usage n'en devint général qu'au VIe. L'industrie du verre à Venise remonte à la fondation de la ville, à l'époque où les populations fuyant les hordes d'Attila se réfugièrent sur les lagunes. Dès le VIIe siècle, Venise voyait déjà s'étendre sa renommée; en 680, des artistes vénitiens furent appelés en Angleterre par l'évêque saint Benoist, pour décorer les verrières du monastère de Yarmouth. En 1203, lorsque les croisés se furent emparés de Constantinople, les Vénitiens qui avaient participé à l'assaut, enlevèrent à la ville vaincue ses meilleurs ouvriers. La reine de l'Adriatique y trouva de grands avantages, mais elle ne fut bien en possession de tous les secrets des Grecs et n'eut complètement le monopole de la verrerie de luxe qu'après la prise de Constantinople par les Turcs (1453).

Lors de la procession de tous les arts, qui eut lieu à l'avènement du doge Lorenzo Tiepolo (1268), on vit les verriers réunis en corporation faire montre de leurs produits. Les inconvénients de ces manufactures fonctionnant dans l'intérieur de la ville, et les craintes perpétuelles du feu, les firent transporter dans l'île de Murano. La fabrication des perles, des pierres fausses et des bijoux de verre, devint l'objet d'un important commerce d'exportation, en Orient et chez les sauvages.

Au XVe siècle, apparaît un homme illustre, Angelo Beroviero, régardé, à juste raison, comme ayant fait faire le plus grand pas à l'art du verrier, avec l'aide de Paolo Godi de Pergola, célèbre chimiste vénitien qui lui donna des formules relatives à la coloration du verre. Ces renseignements avaient une telle importance pour Beroviero, qu'il les portait seul; dans la crainte sans doute que sa mémoire ne le trompât, il les avait tous consignés dans un manuscrit qu'il tenait soigneusement caché à tous les yeux. « On n'est jamais trahi que par les siens », dit un vieux proverbe, et nous allons donner une nouvelle preuve de la triste vérité de cet adage. « Beroviero avait pour fille Marietta, et pour ouvrier, un jeune homme portant le nom de Giorgio, ou plutôt d'*Il Ballerino*, par allusion à une difformité de ses pieds, difformité, dit l'histoire, qui le rendait tellement gauche de toute

sa personne, que c'était à son air simple et candide, qu'il avait dû d'être agréé par Beroviero, presque aussi méfiant que la République. Giorgio aimait-il la jeune Marietta, ou Marietta fermait-elle les yeux sur la difformité du jeune ouvrier? La légende ne le dit pas, tout ce qu'elle nous apprend c'est que Il Ballerino s'empara un beau jour du volume manuscrit, qui, paraît-il, était confié à la garde de Marietta, et le copia en entier. Une fois ce travail terminé, et armé de ce second exemplaire, dont le trop confiant Beroviero était loin de soupçonner l'existence, Giorgio, en échange du prix énorme qu'il aurait, disait-il, retiré de la vente des recettes contenues dans le livre, en les cédant à un confrère, demanda et obtint la main de Marietta, avec une bonne dot, à l'aide de laquelle il construisit un four dont il tira de nombreux profits. »

Bientôt, la verrerie de Venise affecte les formes les plus gracieuses empruntées à l'antiquité et s'enrichit de dorures et d'émaux colorés. Pour conserver une industrie qui l'enrichissait, le gouvernement Vénitien lança un décret terrible, recourant jusqu'à l'assassinat, pour atteindre les coupables. Voici l'arrêté de l'inquisition d'Etat : « Si un ouvrier transporte son art dans un pays étranger, au détriment de la République, il lui sera envoyé l'ordre de revenir. S'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près. Si, malgré l'emprisonnement de ses parents, il s'obstinait à vouloir demeurer à l'étranger, *on chargera quelque émissaire de le tuer.* » Deux ouvriers verriers que l'empereur Léopold avait attirés dans ses États furent victimes de cette horrible loi. Mais, si l'autorité se montrait inflexible envers les récalcitrants, elle accordait aux autres de grands privilèges. Les maîtres verriers étaient déclarés citoyens de Venise, c'est-à-dire susceptibles d'aspirer à toutes les charges de l'État, et la noblesse pouvait, sans déroger, contracter alliance avec eux. Plusieurs de ces grands industriels occupèrent des emplois élevés, et leurs noms sont inscrits sur le livre d'or des patriciens.

En 1507, deux hommes intelligents, Andréa et Domenico, fils d'Angelo, trouvent le moyen de faire des miroirs de verre cristallin, ce qui leur permet de lutter avec une maison d'Allemagne qui réalisait déjà des bénéfices considérables dans l'exploitation de cette découverte. Un siècle plus tard, Girolamo Magnati parvient à colorer les émaux sans altérer leur transparence. En les taillant à facettes, il imite toutes les pierres précieuses. Magnati est le premier qui substitua les vitres de glace aux verres à vitre ordinaires. Les miroirs de glace, dont le succès augmen-

tait de jour en jour, furent perfectionnés par Liberale Motta, qui leur donna une dimension inconnue jusque-là (1680). Giuseppe Briati, après avec eu le courage de passer trois années comme ouvrier dans les cristalleries de la Bohême, rapporta dans sa patrie les connaissances pratiques qu'il avait si laborieusement acquises. C'est à Briati que revient l'honneur d'avoir fait progresser la verrerie, au siècle dernier.

Les produits de Murano se ressentirent du goût efféminé, mais gracieux, du XVIIIe siècle. On fit alors des miroirs aux formes capricieuses, décorés de travaux d'intailles et souvent chargés d'émaux et de fleurs en relief ; on composa des lustres, des candélabres ornés de grappes de raisin, de feuillages et de fleurs multicolores ; on fit enfin des œuvres en filigrane d'une grâce et d'une légèreté incomparables.



Vase à couvercle, en verre de Venise, gravé et doré. XVIe s.
Coll. de M. Edm. Bonnaffé.

On appelle verres filigranés des vases formés de baguettes ou cannes de verre, préparées d'avance, ornées de filets blancs opaques ou colorés, soit unis, soit torsinés, soit à dessins variés. Quand le filet est blanc de lait il est nommé *latticinio;* si le vase, au lieu d'un simple filet, présente une ornementation filigranique, il est dit *vasi a ritorti;* toutefois, il devient *vasi a reticelli* lorsque les dessins forment le réseau. Les plus jolis ouvrages en ce genre sont les vases à dessins de filigranes blanc de lait, ou *vasi a retorti di latticinio.* Venise a fait aussi des verres mosaïques, imités de certaines verrotteries antiques. Leur décor symétrique polychrôme a reçu le nom de *millefiori.*

Les vases émaillés du XVe siècle, les aiguières, les verres, les coupes de toutes sortes, à ailerons, à godrons, à mascarons et à ornements filigraniques, du XVIe siècle, peuvent rivaliser avec les

plus belles productions des Grecs. Citons aussi ces vases au galbe contourné, représentant des têtes humaines sur des corps de fantaisie, et des animaux de toutes sortes connus ou imaginaires.

VERRERIE ALLEMANDE. — Les Allemands cherchèrent à imiter les verres filigranés de Venise; leurs efforts n'ayant pas été heureux, ils firent des vases à boire, de forme cylindrique, qu'ils enjolivèrent de couleurs d'émail. Les peintures, plus curieuses qu'artistiques, offrent des écussons aux armes de l'Empire, des villes, des électeurs et des familles patriciennes. Certaines coupes, chargées des attributs d'une corporation, étaient à l'usage de bourgeois et d'artisans. A côté des armoiries, se trouvent des inscriptions, des sentences ou des poésies à l'adresse du vin et du charmant verre au fond duquel tant de mortels trouvent le bonheur de la gaîté. La plus ancienne date qu'on y ait trouvée, est celle de 1553. Dresde était, au XVIe siècle, un grand centre de fabrication pour les verres armoriés, mais ce genre paraît avoir été abandonné au commencement du XVIIIe siècle.

Ces verres, aux vastes proportions, ont reçu le nom de vidrecome (*wiederkommen*, revenir). Dans les banquets, le président ou l'amphytrion, auquel on le présentait rempli de liqueur, en buvait une gorgée, puis le passait à son voisin et chacun à son tour y trempait ses lèvres. Aujourd'hui que les empoisonnements ne sont plus à craindre, on goûterait peu cette façon de boire tous dans le même verre; d'ailleurs, l'usage en est abandonné depuis longtemps et ne se retrouve plus que chez les étudiants de l'Allemagne et des Pays-Bas.

Au commencement du XVIIe siècle, Gaspard Lehmann, valet de chambre de l'empereur Rodolphe II (+1612), était célèbre comme graveur en pierres fines. Vers 1609, il trouva un procédé de gravure sur verre assez rapide, permettant d'aborder les grands sujets. Lehmann obtint de Rodolphe II un brevet pour exploiter sa découverte, et trouva dans son élève, Georges Schwanhard, un habile continuateur. Sur la fin du siècle, les cristalleries de la Bohême donnèrent à la fabrication des verres taillés et gravés une grande extension. Ces verres, un peu grisâtres au début, ne tardèrent pas à être perfectionnés. On les obtint d'une pureté qui permit de les confondre avec le cristal de roche. Des artistes de talent les enjolivèrent de portraits, d'écussons, de guirlandes, de compositions gracieuses tirées de la Bible, de la Fable ou de l'Histoire. On reproduisit encore des chasses ou quelques sujets comme l'Attaque du château d'Amour, empruntés aux romans de chevalerie.

Il n'est pas étonnant de voir les amateurs se passionner pour ces belles pièces dont le succès fut tel, qu'on leur donna longtemps la préférence sur les autres verreries d'Allemagne et de Murano. Les graveurs de la Bohême ne s'en sont pas tenus à leurs verres indigènes ; soit que ceux-ci leur fissent défaut, soit fantaisie, ils recueillirent une foule de coupes vénitiennes des XVe et XVIe siècles pour les orner de fines intailles exécutées à l'aide du touret et du diamant. Ces produits hybrides se reconnaissent à l'aspect et à la pesanteur. Le verre italien est très léger, souvent verdâtre, avec des bulles ; le verre de Bohême, au contraire, est lourd et limpide.

La chimie vint en aide aux verriers allemands. Jean Kunckel (1630+1702), chimiste distingué, trouva un beau rouge rubis d'un séduisant effet. Les vases ainsi colorés obtinrent la vogue dès leur apparition. On n'en rencontre plus, que par hasard, dans le commerce de la curiosité. Nos voisins d'outre-Rhin les ont recueillis en grand nombre, dans leurs musées. Le cabinet de curiosités (*Kunstkammer*) de Berlin ; les collections réunies (*Vereinigten Sammlungen*) de Munich et la Voûte-Verte (*Grune-Gewolbe*) de Dresde, en possèdent de très beaux spécimens. Les amateurs ne devront pas oublier que la Saxe et la Bohême imitent aujourd'hui leurs anciennes verreries. Venise fait de même.

VERRERIE DES PAYS-BAS. — La fabrication artistique du verre, dans les Pays-Bas, est restée longtemps confondue avec les produits vénitiens et allemands. Les auteurs qui ont écrit sur la curiosité n'en parlent pas, bien qu'elle remonte à une époque reculée ; son importance mérite une étude particulière et l'on commence à la connaître depuis la grande exposition nationale belge de 1880. Dès le XIVe siècle, les inventaires de nos rois font mention des gobelets et autres ustensiles « en voirre blant de Flandre ». La réputation des miroirs flamands, au moyen âge s'étendait au loin, puisque nous voyons les Vénitiens créer à Murano une fabrique de miroirs, « à l'imitation de ceux qu'on faisait en Flandre. »

C'est surtout dans la fabrication des verres à boire que les Flamands se sont le plus distingués, Afin de perfectionner les procédés, Charles-Quint fit venir à Anvers Pasquetti de Brescia, pour y travailler à l'instar de Venise. L'usine prospéra, ainsi qu'une autre établie à Liège, et, pendant longtemps, les directeurs qui se succédèrent furent tous italiens.

Un siècle plus tard, vers 1650, apparaît la famille Bonhomme, d'origine liégeoise, en possession des verreries de Bruxelles, de

Liège et d'Anvers. Les meilleurs ouvriers continuèrent à venir d'Italie ; ils se qualifiaient de gentilshommes vénitiens et s'engageaient, pour un temps déterminé, à fabriquer des verres « à boutons, à haulte olive, à serpent, à buck, à chaisnette, à branches, à ondes, à escarbotte, à fleurs, à pilliers », et de faire « émail, matière de pierrerie, etc. »

Les verreries de Huy, de Maestricht, de Bois-le-Duc, appartenaient aussi à la famille Bonhomme, maison puissante, qui fonda dans la suite, à Liège, une manufacture de verres, à la façon d'Allemagne et de Bohême.

En étudiant sur le Catalogue la description des pièces flamandes et hollandaises exposées à Bruxelles en 1880, on remarque que tous les verres émaillés, torsinés, filigranés, en *laticinio* (à filet blanc de lait), ou à *reticelli* (à filets disposés en réseau), datent des XVIe et XVIIe siècles, tandis que les verres taillés et gravés sont du XVIIIe. Distinguer les produits flamands de leurs similaires d'Italie et d'Allemagne n'est pas chose facile ; une suite d'observations et de remarques peuvent aider à la solution du problème. Écartons d'abord toutes les pièces qui affirment leur nationalité par une inscription flamande, ou le portrait de quelque personnage connu des Pays-Bas.

Nous touchons à la difficulté. Au XVIe siècle, quand les Italiens vinrent travailler en Flandre, ils durent, en raison des habitudes et du climat, modifier les formes vénitiennes. Les méridionaux sont sobres et boivent peu ; dans le nord, au contraire, on mange copieusement, on boit la bière à profusion et l'usage des vins capiteux est presque une nécessité sous un ciel froid et brumeux. C'est ainsi que les coupes prirent un grand développement et s'écartèrent des formes primitives.

Les peintres de l'école flamande ont reproduit dans leurs scènes de buveurs les verres qu'ils avaient sous les yeux, et l'on trouvera dans l'étude de leurs tableaux les types des verres à boire originaires des Pays-Bas.

M. Génard et M. D. van de Casteele, dont l'exposition ne comptait pas moins de 140 numéros, font de minutieuses recherches sur cette belle fabrication. L'ouvrage de M. Génard doit bientôt paraître. Nous souhaitons trouver dans ces publications de nombreuses vignettes ; c'est par les yeux que se forment les connaisseurs. (Notice de M. H. Schuermans. *Exposition nationale,* Bruxelles, 1880.)

VERRERIE FRANÇAISE. — La Gaule, sous la domination romaine, occupait de nombreuses verreries, dont les produits

des plus variés pouvaient souffrir la comparaison avec ceux qu'on exécutait à Rome. La chute de l'empire romain leur porta un coup funeste, mais elles se relevèrent peu à peu. Fortunat (530 + 609), devenu, sur la fin de sa vie, évêque de Poitiers, décrit un festin où les mets étaient servis dans des plats de matières différentes : les viandes sur des plats d'argent, les légumes sur des plats de marbre, la volaille sur des plats de verre, etc. Parmi les présents offerts à l'abbaye de Saint-Wandrille, fondée près de Caudebec, en 648, il est fait mention d'un hanap en verre et de deux coupes de verre enrichies d'or. De saints personnages se servaient de calices en verre, pour dire la messe.

Au XIVe siècle, la fabrication des objets usuels se faisait sur une grande échelle. Une concession accordée à Guionet, en 1338, par Humbert Dauphin de Viennois, nous renseigne sur les produits de cette époque. « Le Dauphin abandonne à Guionet une partie de la forêt de Chambarant pour y établir une verrerie, à condition que celui-ci fournira tous les ans, pour sa maison, cent douzaines de verres en forme de cloches, douze douzaines de petits verres évasés, vingt douzaines de hanaps ou coupes à pied, douze amphores, trente-six douzaines d'urinals; douze grandes écuelles, six plats, six plats sans bords, douze pots, douze aiguières, cinq petits vaisseaux nommés gottèfles, une douzaine de salières, vingt douzaines de lampes, six douzaines de chandeliers, une douzaine de larges tasses, une douzaine de petits barils, et enfin six grandes bottes pour transporter le vin. Total, pour Monseigneur, deux mille quatre cent trente-cinq objets tous les ans! (A. Sauzay, *la Verrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ;* Paris, Hachette, 1868.)

La Normandie possédait de nombreuses verreries dont le privilège fut accordé aux familles nobles de Bongars, de Brossard, de Caqueray et le Vaillant, appelées les familles verrières. Ces quatre maisons pouvaient seules fabriquer le verre à vitre, désigné sous le nom de *plast de verre* ou de *verre à férule.* Les usines d'où sortait le verre à vitre étaient appelées *grosses verreries.* On y faisait aussi des bouteilles, mais elles n'étaient pas soufflées par des gentilshommes. D'autres familles nobles obtinrent des concessions de *petites verreries,* dont les produits consistaient en verres à boire, coupes, carafes, aiguières, etc. Le plus ancien document remonte à 1330; toutefois la fabrication est bien antérieure à cette époque. « En l'année 1330, fut donné pouvoir par le Roy Philippe VI, à Philippe de Cacqueray, écuyer, sieur de Saint-Immes, premier inventeur du *plast de verre,*

appelé *verre de France*, comme portant son nom, de faire establir une verrerie proche Bezu, en Normandie, qui fut nommée la Haye, en payant, par chacun an, à Sa Majesté, la somme de trois livres ou vingt boisseaux d'avoine. » (O. Le Vaillant de la Fieffe, *les Verreries de la Normandie, les gentilshommes et artistes verriers normands ;* Lanctin, Rouen, 1873.)

Depuis le XIVe siècle, plusieurs tentatives furent faites pour enlever à Venise, le monopole de sa riche verrerie, mais elles restèrent infructueuses. Au temps de Louis XI, il y avait à Goult, en Provence, une fabrique où les plus grands seigneurs se fournissaient de verres « moult bien variolés et bien peints ».

Henri II établit un four à Saint-Germain, sous la direction de l'Italien Theseo Mutio. Il obtint passagèrement quelques bons résultats. L'inventaire de Catherine de Médicis mentionne treize pièces, façon de Saint-Germain-en-Laye (n° 262) et deux petit vases de verre peints, de Montpellier (n° 323). Charles IX attira en France le Vénitien Fabriano Salviati. Plus tard Henri IV accorda des privilèges pour élever des usines à Rouen, à Paris, à Nevers. Il nous est resté de ces divers essais quelques beaux vases décorés de peintures en couleurs d'émail. Par malheur, ces établissements durent bientôt fermer. Les frais et les guerres intestines contribuèrent à leur abandon; cependant, le plus grand obstacle nous paraît avoir consisté dont la difficulté de se procurer des ouvriers italiens, dont les exigences et le mauvais vouloir n'avaient pas de limites. Ils prétendaient travailler sans témoin et ne faire d'apprentis qu'entre eux.

En 1598, Vincent Busson et Thomas Bartholus gentilshommes verriers, natifs du duché de Mantoue, furent autorisés par lettres patentes et privilège exclusif d'Henri IV à établir une usine à Rouen. C'était pour y fabriquer « verre de cristail, verres dorez esmaulx et aultres ouvraiges qui se font à Venise et aultres lieux et pays étrangers, et aultres qu'ils pourront de nouveau inventer ». L'établissement fonctionna-t-il? C'est douteux ; dans tous les cas, il eut une courte durée. En 1605, François de Garsonnet, gentilhomme provençal, obtenait le même privilège exclusif, s'étendant à toute la Normandie, de construire à Rouen une verrerie de cristal pour y faire travailler « toultes sortes d'ouvriers estrangers. » Il s'installa dans le faubourg Saint-Sever en « la rue tendant à Bonne-Nouvelle ».

Un incendie, la rareté des ouvriers, des difficultés de toutes sortes entravèrent la marche de la fabrique. En 1613, Garsonnet vit son privilège prolongé de dix ans. L'acte royal reconnaissait qu'on ne pouvait choisir un homme ni plus intelligent ni plus

capable « tant en l'art de la dicte manufacture de verre de cristal ordinaire et raffiné que aussi aux ouvrages de canons et esmaulx de verres de belles et riches couleurs non encore usitées ». Le 17 janvier, Garsonnet céda son privilège aux frères Jean et Pierre d'Azémar. Ceux-ci, ayant peu de fortune, s'associèrent à Antoine Girard, bourgeois de Rouen, et l'usine fut transférée dans la propriété de ce dernier, rue du Pré, en 1631.

Cette verrerie fonctionna longtemps et changea de main plusieurs fois. Oursel, dans son *Histoire de Rouen,* mentionne qu'elle était désignée, en 1739, sous le titre de manufacture royale de cristaux. En 1759, elle était encore en activité, mais elle avait éteint ses feux avant l'année 1768, « après avoir existé pendant environ 160 ans. » (Le Vaillant de la Fieffe.)

Notre ami, M. Gaston Le Breton, conservateur du musée céramique de Rouen prépare un travail sur la fabrication des frères Azémar. Son riche cabinet en possède de beaux spécimens aux formes élégantes et solides; ce sont des aiguières, des pichets, des carafons, des burettes, des flambeaux, des verres à boire, des verres à liqueurs et à fruits, etc.

Dans un autre faubourg de la ville, existait, au XVIIIe siècle, une verrerie qualifiée : *Verrerie de Saint-Paul-lès-Rouen*. Le *Flambeau astronomique ou Calendrier de l'année* 1725, en parle en ces termes : « La Manufacture Royale des Cristaux, Agates, Jaspes, Lapis, Porcelaines et Bouteilles de toutes grandeurs est établie à Eauplet. Outre les ouvrages ordinaires qui s'y trouveront, les personnes curieuses pourront en leur présence faire mettre en exécution leurs dessins tels qu'ils puissent être, soit pour les services de table complets, comme bassins, plats, assiettes, sucriers, souscoupes, éguères, drageoirs, pots à nège, goblets à blanc manger; enfin tout ce qu'il faut pour les tables réglées, bouteilles de toutes manières, caraffes et caraffons, rafraîchissoirs pour la glace, flambeaux de toutes façons, binets et martinets, boëtes et flacons à essence pour la toilette; ornements de chapelle, comme lampes, plaques, bénitiers, chandeliers, croix, lavabo et burettes, toutes sortes de garnitures de cheminées et de cabinets, etc... » Malgré sa réclame, l'établissement ne devait pas être en mesure de tenir longtemps ses promesses; en 1735, il était complètement abandonné.

En 1652, la verrerie de Tourlaville, près Cherbourg, perdait son directeur Antoine de Caqueray. L'année suivante, en vertu d'un privilège royal, elle eut pour chef Richard Lucas, sieur de Nehou, qui s'adjoignit son neveu Louis Lucas de Nehou. Le nom de ces deux hommes est resté célèbre. Le premier, peu de temps

après son installation, en 1653, trouva le secret du verre blanc et des glaces à miroirs; le second inventa, en 1688, le procédé de coulage, qui permit de donner aux glaces, des dimensions exceptionnelles.

Pour enlever à Venise le monopole de cette riche industrie, Colbert autorisa la formation d'une grande compagnie avec la faculté d'élever dans le royaume diverses manufactures (1665). Les résultats ne se firent pas attendre, et dès 1672, le grand ministre put interdire l'entrée des glaces vénitiennes. La compagnie des glaces s'était contentée d'abord de deux établissements; l'un à Tourlaville, pour la fabrication proprement dite; l'autre à Paris, pour le polissage des glaces. En 1693, une troisième usine fut installée à Saint-Gobain, dans un ancien théâtre des sires de Coucy (Aisne). Cette usine, aujourd'hui, montée sur un capital considérable, est plus prospère que jamais ; c'est une des gloires de l'industrie française.

Richelet dans son grand dictionnaire (Paris, 1728) cite cette épigramme du poëte Maynard, contre S[t] Amand (1582+1646), fils d'un gentilhomme verrier, de très petite noblesse :

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis que vous sortez ;
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.

En France, comme à Venise, la noblesse ne dérogeait pas en exerçant l'état de verrier, mais ce serait une erreur de croire que tous les verriers fussent nobles, en vertu de leur profession.

Citons d'après M. Le Vaillant de la Fieffe, quelques lettres patentes accordant des privilèges :

1616. David de Bongars est autorisé à rebâtir au Landel, la verrerie de la Croix « pour y exercer son art de verrerie à faire vitres et verre de fougère.... »

1623. Lettres permettant à Damien le Vaillant, sieur du Clos, de rebâtir une verrerie à Beauvoir-en-Lyons « pour y exercer son art de verrier et y faire de grands verres et de touttes autres sortes de verres de feugerre... »

1656. Autorisation à Pierre de Masquerel, B[on] de Boscgeffroy, d'établir, sur les dépendances de sa baronnie, une verrerie pour y fabriquer « toultes sortes de verres et verreryes, mesme verre de crystal, vitres, esmaux et glaces à miroirs et toutes sortes d'autres ouvraiges... »

1664. Lettre permettant à Charles de la Porte de monter une usine, à la Ferté-Fresnel, afin de produire « toute sorte de verre et verreries, mesme verre de cristal, viltres, esmaux et glaces à mirouers et toutes autres sortes d'ouvrages... »

1680. La dame veuve Ribaude est autorisée à faire fabriquer dans la verrerie de Romesnil « toutes sortes d'ouvrages de cristal, verres de fougère, verres fins et communs, caraffons et autres sortes d'ouvrages vitrifiés et en telles figures, façons et grandeurs qu'il conviendra pour la commodité du public. » (*Les Verreries de la Normandie, les gentilshommes et artistes verriers normands.*) Les amateurs qui voudront étudier l'histoire des verreries normandes trouveront dans l'ouvrage de M. Le Vaillant de la Fieffe la longue énumération des privilèges accordés depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours, avec d'intéressants détails sur chaque fabrication et sur les grandes familles verrières.

En 1735, Lille possédait une verrerie artistique. Le 5 avril de cette même année, la veuve Febvrier et Joseph François Boussemart obtenaient une concession de vingt ans pour fabriquer « des ouvrages de verre et des cristaux et émaux, à l'exception néanmoins des verres à vitres et des bouteilles qu'ils ne pourraient y fabriquer, sous peine de confiscation et de 1000 livres d'amende. (J. Houdoy, *Histoire de la céramique lilloise;* Paris, Aubry, 1879.) Bien d'autres établissement du même genre étaient répandus sur le sol français; espérons que des monographies locales nous les feront bientôt connaître. Ceux du Poitou ne sont pas les moins intéressants.

Savary des Brulons écrivait, en 1750 : « La Normandie, la Lorraine, le Hainault, l'Anjou, le Maine, la Champagne et quelques endroits de Picardie, sont les provinces de France où il y a le plus de verreries. Il n'y en a dans une si grande quantité guères que neuf où il se fasse du verre rond pour les vitres et du verre en table pour les portières de carrosses; dans les autres, il ne se travaille que des verres à boire, des bouteilles et d'autres ouvrages moins importants. » (*Dictionnaire du commerce.*)

Autrefois on employait dans la fabrication du verre des cendres de végétaux, et surtout de fougères qui croissent en abondance dans nos forêts. De là est venue l'expression : verre de *fougère.* Les poètes se sont servis du mot comme synonyme de verre à boire, Roucher a écrit :

Vois-tu de main en main passer rapidement
La fougère, où pétille un breuvage écumant.

Le verre à vitre et à glace se compose de silice (pour les deux tiers au moins), de soude et de chaux. « Ajoutez de l'oxyde de fer, vous avez le verre à bouteille; substituez de l'oxyde de plomb, vous obtenez le cristal; remplacez par l'oxyde d'étain, vous produisez l'émail. » (Péligot.)

CURIEUX DE VERRERIE.

MM. **G. ALLARD DANSAERT** (Belg.), grands gobelets gravés. — **ÉDOUARD ANDRÉ** (Paris), vase à parfums antique, en forme d'amphore. Deux grandes coupes en verre antique jaspé, de la plus grande rareté. Lampes de mosquée, ornées d'inscriptions arabes. — **Cte ED. D'ASSCHE** (Belg.), verre gravé, offrant les armes et le portrait de Hantje Van der Noot.

ALFR. BAAR (Belg.), coupe à pied torsiné; série de verres couverts, gravés; l'un d'eux présente le buste de Charles VI. — **J. ANT. BAMPS** (Belg.), flacons, canettes, carafons; verres façon de Venise, en laticinio, du XVIIe s.; verres gravés du XVIIIe. — **BARRY**, verreries arabes des XVe et XVIe s. — **BASILEWSKI** (Paris), raretés diverses. Superbe collection. — **BAUDUIN** (Belg.). — **LÉON BERLEMONT** (Belg.), service de voyage en cristal de Bohème, gravé. — **BELLON** (Rouen), importante collection de verreries antiques de la Syrie, de l'Asie mineure, de la Grèce. Raretés. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), verrerie de Venise du XVIe s.; verres, coupes, aiguières, assiette opale à arabesques dorées. Buire ovoïde à couvercle et à anses, en verre gravé et doré, avec armoirie. — **Mme BRAUD-BOUVY** (Belg.). — Le vicaire **DE BRUYN** (Belg.), collection de plus de 130 verres du XVIIIe s.

DE CANNART D'HAMALE (Belg.), verres gravés : Intérieur hollandais. Armes des Provinces-Unies. Portrait de Marie-Thérèse. — **P^ce EUG. DE CARAMAN-CHIMAY** (Belg.), grand verre gravé, avec couvercle : Vues d'Anvers. — **FR. CARCENAC** (Toulouse). — **P. CHARDIN**, rares et belles pièces de Venise des XVIe et XVIIe s. — **CHARVET** (Paris), collection de verreries recueillies en Auvergne et provenant, selon M. Charvet, de fabriques établies dans la forêt de pins de Margeride (Cantal). Ces fabriques n'auraient cessé de fonctionner que vers le commencement du XIXe s. — **Dr CLOSMADEUC** (Vannes), verroterie franque. — **Cte CORNET DE GREZ** (Belg.). — **P^ce CZARTORYSKI** (Paris).

ED. DE DEYN (Belg.). — **DESCAMPS** (Belg.), verres à couvercle et autres, du XVIIIe s. — **A. DESMOTTES** (Paris), série de coupes vénitiennes, armoriées, XVIe s. — **DUQUÉNELLE** (Reims), verrerie gallo-romaine. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), verrerie vénitienne du XVIe s.; verres filigranés; pièces figurant des espèces de dragons ailés, etc.

ENSCHEDÉ (Hollande); verrerie des Pays-Bas, riche collection. — **Mme EVANS LACOMBE**, coupe hémisphérique gallo-romaine, avec inscriptions en pâte de verre, formant des astérisques jaunes et violettes.

J. FAU (Paris), très belle collection, vendue en 1884. — **B^on DE FAVEREAU DE JENNERET** (Belg.), verres gravés du XVIIIe s. Sur l'un, décoré d'une double armoirie, on lit : VIVE SON ALT. ROYALE, VIVE S. AL. EL PALATINE. Verre à pied, en forme de tricorne, bordé de verre bleu.

Fabrication liégeoise. — **FR. FÉTIS** (Belg.), verrerie d'Anvers : verres à pied ; coupe évasée reposant sur une tige en balustre ornée de mufles de lion, XVIe s. — **GABR. DE FONTAINE** (Fontenay-le-Comte), verre conique à boire, émaillé de trois hallebardiers, séparés par trois colonnes de feuillages symétriques. Légende : EN LA SEVVR DE TON VISAGE TV MANGERAS LE PAIN. Fabrique poitevine, XVe s. Verre à boire en cône tronqué, sur piédouche, jaspé bleu et violet. Trouvé dans le bas Poitou, XVIe s. — **JULES FRÉSART** (Belg.), série de verres et de gobelets vénitiens, flamands, hollandais, du XVIIe s. — **DE FROBERVILLE** (Chorilles, par Blois) ; verrerie de Venise et de Bohême.

PAUL GASNAULT (Paris), collection de verreries, à fond coloré et peintes. — **GAVET**, superbe collection de Venise ; pièces variées, remarquables par leur goût, leur forme et leur richesse. — **VICTOR GAY** (Paris), verrerie du moyen âge. Echantillons français, allemands, flamands, arabes et persans. — **GEELHAND** (Belg.). — **GOUPIL** (Paris), verreries arabes des XVe et XVIe s. — **JULIEN GRÉAU** (Paris), magnifique collection de verrerie antique, orientale, romaine, gauloise, mérovingienne.

HOURDEQUIN (Montdidier). — **HOUYET** (Belg.), verres et flacons liégeois du XVIIIe s. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), série de vidrecomes allemands. — **W. KUHNEN** (Belg.).

LAUMONT LAGASSE (Belg.), pipe en verre, de fabrication liégeoise XVIIIe s. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), environ cent pièces de verreries rouennaises, de la fabrique d'Azémar, des XVIIe et XVIIIe s. M. Le Breton a l'intention de léguer cette précieuse collection au musée de Rouen. — **DE LIESVILLE** (Paris), fabriques diverses. — **Cte THIERRI DE LIMBURG STIRUM** (Belg.), verres gravés ; gobelets du XVIIIe s. — **LUZANNI**, verres gallo-romains.

ALFR. MAME (Tours), verrerie de Venise et d'Allemagne. — **MAQUET**, urnes, vases, biberons, verres à pied en vieux Venise ; ornementation de mascarons et de dessins à filigranes des plus variés. — **MARTIN**, idem. — **F. MASKENS** (Belg.), verre gravé au diamant, signé : A. SCHEIMAN, 1782. Fabrication hollandaise. — **A. M.-S.**, types divers, italiens, français, allemands. — **Mme DE MEESTER DE BOCHT** (Belg.), buire en verre gravé, avec ces mots : VIVE LE PRINCE CHARLE. — **RAOUL MELLIER** (Abbeville). — **DE MONTGERMON** (Paris), verreries de Venise et autres. Lampe arabe de mosquée, XVe s.

CH.-L.-A. NICAISE, (Reims), verrerie gallo-romaine.

Cte FERD. D'OULTREMONT DE WARFUSÉE (Belg.), grand calice couvert, dit d'accouchée. Fabrique hollandaise du XVIIIe s.

PATRICE-SALIN (Paris), verrerie vénitienne. — **JOHN PINSON** (Belg.), verre filigrané, façon de Venise, de fabrication anversoise, XVIIe s. Verre gravé au diamant par le chanoine Schuman de la cathédrale d'Anvers. Le sujet : coq, poule et poussins, est accompagné d'une longue inscription. Dans le pied, on lit : A. F. A. SCHUMAN CANONICUS SANCTÆ MARIA SCULPSIT 1757. **B^{on} DE PITTEURS-HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), verre cylindrique émaillé, du XVIe s., représentant le Sauveur. Légende : *Salvator*, 1596. — **DU PLESSIS** (Blois), verrerie de Bohême. — **POSNO**. — **EUG. POSWICK** (Belg.), collection de gobelets, verres, canettes, etc., de fabrication flamande, hollandaise et allemande.

Dr REUSENS (Belg.), grand gobelet de corporation, gravé. — **E.-TH. ROGERS**, verrerie égyptienne, époque des khalifes. — **B^{on} AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), très rares types vénitiens du XVe et du XVIe s. Lampe arabe de mosquée.

Dr SALMON, verrotérie franque. — **SCHÉFER** (Paris). — **NICOLAS SIMONON** (Belg.). — **Bon SNOY** (Belg.). — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair. Coupes, vases, cornets, calices, ampoules, bouteilles, en verre de Venise, des XVe, XVIe et XVIIe s. Spécimens de toutes beautés. — **CH. STEIN** (Paris), série de vieux Venise. Verres filigranés à ailerons et torsades. Rarissime coupe en verre bleu émaillé, décorée d'une frise d'enfants ailés, bordée d'un galon d'or denté, XVe s. — **G. DE TRÉMONT**, verreries de Vendôme (1624) et de Plessis-Dorin.

VAN DE CASTEELE (Belg.), collection de verres liégeois renfermant plus de 150 spécimens divisés en trois séries : 1o Façon vénitienne ; 2o façon allemande, 3o façon liégeoise. — **LÉOP. VAN HOLLEBEKE** (Belg.). — **J. VAN MANSFELD** (Belg.), album de dessins de verres, copiés en Belgique, en Hollande et dans la Flandre française, sur les tableaux peints aux Pays-Bas, pendant le XVe et le XVIe s. — **Bon VAN DER STICHELE DE MAUBUS** (Belg.). — **Cte FR. VAN DER STATEN PONTHOZ** (Belg.), garniture de treize pièces en verre de Bohême, rouge rubis. — **VENTRILLON** (Blois), coupes de Venise et autres.

A. WILLET (Amsterdam), verreries de Venise, d'Allemagne et des Pays-Bas. — **LÉOPOLD DE WAEL** (Belg.), calice aux armes du prince-évêque de Liège, Maximilien de Bavière. Verre émaillé, avec personnages et enseigne de verriers. Ce beau spécimen de la fabrication d'Anvers porte une inscription et la date de 1602. — **WUILLOT-WARIN** (Belg.).

LES ÉMAUX ET LES ÉMAILLEURS
DE LIMOGES.

Avant de parler des émaux limousins, nous dirons quelques mots sur la technique et la classification des émaux en général. L'émail est une matière vitreuse, colorée au moyen d'oxydes métalliques. Incolore et sans mélange, on l'appelle fondant. L'oxyde d'étain lui ôte sa transparence, aussi entre-t-il dans la composition de tous les émaux opaques.

Voici le procédé employé pour l'application de l'émail : On broie la matière cristalline et métallique de manière à en faire une poudre que l'on délaie dans l'eau ; cette pâte liquide est apposée sur la plaque à l'aide du pinceau ou de la spatule, suivant les épaisseurs, puis soumise à une haute température, elle fond et fait corps avec le métal.

Selon les auteurs, la classification des émaux présente quelques quelques divergences. On divise les émaux en deux grandes classes : 1° LES ÉMAUX DES ORFÈVRES ; — 2° LES ÉMAUX DES PEINTRES.

On appelle émaux des orfèvres, tout émail contenu dans une partie évidée et creusée par le travail de l'outil tranchant. Les émaux des orfèvres forment quatre subdivisions : 1° *Les émaux champlevés* ou *en taille d'épargne* et *les émaux de niellure ;* — 2° *Les émaux cloisonnés* ou *émaux de plique ;* — 3° *Les émaux de basse taille* ou *translucides sur relief.* — 4° *Les émaux mixtes.*

1° LES ÉMAUX CHAMPLEVÉS OU EN TAILLE D'ÉPARGNE. — Pour obtenir les émaux champlevés, on traçait sur une plaque de métal le dessin à reproduire ; le milieu en était évidé à l'exception des contours et les parties creuses servaient à recevoir l'émail. Par l'action de la chaleur, les émaux se parfondaient entre eux et adhéraient à la plaque métallique. Si l'opérateur était un graveur de talent, il donnait au métal plus d'importance et conservait quelquefois des personnages entiers finement tracés au burin. Dans le cas contraire, l'émail tenait la plus large place.

Les Phéniciens, très habiles dans la fabrication du verre, les Egyptiens et les grands peuples de l'Asie ancienne, ont connu l'émail de poterie, mais ils ont ignoré, eux et toute l'antiquité, l'application de l'émail au métal. M. J. Labarte, s'appuyant sur quelques rares spécimens, fort douteux d'ailleurs, prétend le

contraire. Jusqu'à ce jour l'opinion du savant archéologue n'a trouvé que des contradicteurs. Sur des bijoux, sur des objets symboliques en bronze, sur des scarabées, les artistes égyptiens ont introduit, dans des cavités, des morceaux de verre ou de marbre, des mastiques colorés. Là, se sont arrêtés leurs essais en ce genre.

Quant à l'émail posé à froid sur le métal et rendu vitreux par l'action du feu, l'usage est postérieur à l'ère chrétienne. C'est dans les Gaules que ce procédé fut d'abord employé. Les plus anciens de ce genre sont gaulois et gallo-romains, et datent du IIIe siècle. Limoges fut le centre de cette importante industrie. Les émaux, exécutés sur cuivre, ne sont que par exception l'œuvre d'artistes de talent ; tombés dans le discrédit au XVe siècle, ils furent remplacés par les émaux des peintres.

Lorsque les plaques ou les bijoux, gravés en taille d'épargne ou en creux, étaient émaillés de noir, on les appelait ÉMAUX DE NIELLURE. Ce travail élégant et sévère, qui n'a jamais été abandonné par les orfèvres, doit remonter à l'origine de l'émaillerie.

2° LES ÉMAUX CLOISONNÉS ou ÉMAUX DE PLIQUE. — On donne le nom d'émaux cloisonnés à des émaux polychromes placés dans des espaces réservés et divisés par de petites cloisons en métal, généralement en or. Les émaux cloisonnés sont d'origine bizantine; on les trouve souvent associés aux pierres précieuses. Au XIIe siècle, Rome et Venise, voulant imiter le luxe de Constantinople, firent venir des émailleurs de la capitale grecque, pour décorer les églises et les palais.

Ces sortes d'émaux sont très rares aujourd'hui; cela tient à ce que, étant sur or ou sur argent, lorsque la mode vint à changer, on les a détruits pour en retirer la matière précieuse.

3° LES ÉMAUX TRANSLUCIDES SUR RELIEF ou DE BASSE TAILLE. — Les émaux translucides sur relief sont des ciselures émaillées. L'artiste procédait de la manière suivante : Sur une plaque d'or ou d'argent, il dessinait et ciselait toute sa composition. Cette ciselure, d'un très faible relief, était recouverte de poudre d'émail nuancé, par grandes teintes plates de vert et de rouge pour les vêtements, de bleu pour les ciels, de violacé, pour les carnations. La chaleur du four faisait entrer les émaux en fusion et leur donnait le brillant et la transparence de la glace. Les saillies de la sculpture laissant à l'émail peu d'épaisseur, les fonds au contraire en donnant beaucoup, établissaient une échelle de tons harmonieux. C'est ainsi que les habiles orfèvres du

moyen âge et de la Renaissance ont produit, par l'union de la ciselure et de l'émail, de véritables peintures. (De Laborde, *Notice des Émaux du Louvre ;* Paris, 1857.)

Ce genre fut longtemps pratiqué en Italie. Jean de Pise, en 1286; ses élèves Agostino et Agnolo, Bartoluccio Ghiberti, au XVe siècle; Benvenuto, au XVIe, et tous les grands orfèvres italiens l'employèrent tour à tour. Dès le XIIe siècle, cet art n'était plus un secret pour la France. Une infinité de bijoux en font foi dans les vieux inventaires.

4o LES ÉMAUX MIXTES. — Pour ne pas compliquer la classification, on désigne sous le nom d'émaux mixtes les émaux qui participent de plusieurs procédés.

LES ÉMAUX DES PEINTRES. ÉMAUX SUR APPRÊT OU ÉMAUX PEINTS. — Les émaux peints, exécutés sur une plaque de métal sans le secours de l'échoppe ou du burin, sont originaires de Limoges, et c'est dans cette ville qu'ils ont été portés à leur plus haut degré de perfection. Vers le milieu du XVe siècle, la grosse émaillerie sur cuivre était en plein discrédit. Pour relever leur industrie et lutter à bas prix avec la riche orfèvrerie sur or et sur argent, les limousins imaginèrent de peindre directement en couleurs vitrifiables, sur une plaque de cuivre.

L'honneur de cette transformation doit revenir aux habiles peintres verriers de Limoges. Ils n'eurent qu'à appliquer sur métal, et par les mêmes procédés, les couleurs qu'ils étendaient sur le verre. C'est ainsi que bien des peintres verriers cultivèrent en même temps la peinture en émail. Les premiers essais présentèrent de grandes difficultés; l'expérience apprit à les surmonter en recouvrant tout d'abord la plaque de cuivre, d'une couche d'émail plus ou moins épaisse et de couleur foncée.

Diverses familles d'émailleurs se sont distinguées par leurs travaux et chacune d'elle a vu surgir un artiste hors ligne. Ces hommes de talent furent Jean Pénicaud III, Léonard Limousin, Pierre Reymond, Pierre Courtois, Jean Court dit Vigier, Colin Nouailher et Noël II Laudin. C'est à ces maîtres et à quelques autres, qu'il faut reporter ces beaux émaux payés par les amateurs des prix fabuleux.

Au XVIe siècle, les émailleurs copient Raphaël, Jules Romain et le Rosso; ils font les portraits de nos Rois, de nos Reines et des plus grands personnages; ils s'inspirent des gravures de Virgilius Solis, d'Androuet du Cerceau, d'Etienne de Laulne, etc. Le dessin vise à la correction, la palette est riche et harmonieuse.

Pour donner plus d'éclat à certaines parties de leurs tableaux, les peintres en émail firent usage de *paillon,* légère feuille d'or, d'argent ou de cuivre. Ces petits morceaux brillants, recouverts d'émaux translucides, acquiéraient une vivacité de couleur dont on sut produire d'excellents effets, tant que l'usage en fut modéré.

Avec le XVII[e] siècle commence la décadence. Les sujets sont tirés de la religion, de l'histoire ou de la fable ; mais les modèles italiens cessent d'être recherchés ; les médaillons des douze Césars abondent et les portraits des saints se multiplient à l'infini ; chaque artiste montrant une prédilection marquée à reproduire les traits de son patron. La couleur est terne ou criarde, les grisailles ressemblent trop souvent à des effets de neige et l'emploi du paillon et des rehauts d'or devient abusif.

M. de Laborde, le premier, a donné, sur la technique en général et sur la *manière* de chaque artiste, de précieux renseignements, source intarissable où curieux et auteurs ne cessent de puiser. De nouveaux travaux, dus à MM. du Sommerard, Maurice Ardent, l'abbé Texier, A. Darcel, Jules Labarte et Clodius Popelin, laissent bien peu de chose à faire. Les moyens nous font absolument défaut pour y rien ajouter. D'ailleurs, le cadre que nous nous sommes tracé sera suffisamment rempli par un résumé précis, offrant une compilation raisonnée.

Pour faciliter les recherches, nous classerons les émailleurs de Limoges par ordre alphabétique.

JEAN COURT, dit VIGIER. — Mort septuagénaire en 1583. Cet habile émailleur, très estimé de son vivant, s'est particulièrement appliqué à la grisaille, genre dans lequel il tient un rang distingue. Il a du sentiment, de la finesse, un dessin ferme et correct ; ses carnations, exemptes de l'abus des teintes saumonnées, ont un grand charme.

Marque : J. C. D. V. ou en toutes lettres.

Vente Pourtalès. — Le Festin des dieux, coupe aux armes d'Écosse, adjugée 28,455 fr. (Musée de la Kunstkammer de Berlin.) — Les Noces de Psyché, plat ovale, 5,000 fr.

JEAN DE COURT. — Florissait pendant toute la seconde moitié du XVI[e] siècle. Il imita Léonard Limosin et les Courtois. Dans ses émaux de grande dimension, il affiche des défauts choquants, un coloris crillard, un dessin incorrect, « des figures longues jusqu'au ridicule, des profils bizarrement maniérés dans une forme carrée et pointue, avec un caractère particulier adopté par sa fille

Suzanne et qui sert à reconnaître ses ouvrages. » Ces imperfections sont très atténuées dans ses petits émaux d'un faire précieux et dont les figures restent gracieuses malgré leur maniérisme. Marque : I. D. C.

Suzanne de Court. — Florissait en 1600. Fille de Jean de Court dont elle adopta la manière avec plus d'afféterie et moins de talent. « Ses figures de faces se ressemblent toutes et celles de profil ont une forme particulière qui permettrait de les inscrire dans un as de carreau. Une certaine mignardise, une grâce affectée, se lient à un coloriage creux et criard que rend papillotant un pointillé doré, poussé jusqu'à l'abus. » (De Laborde.) Elle n'a ni le sentiment de l'effet, ni celui de la couleur; cependant ses émaux sont exécutés avec un soin minutieux qui leur donne un certain charme et les fait rechercher.

Marque : S. C. — Svzanne Covrt ou Svsanne de Covrt.

Vente Fountaine, 1884. — Cassette à sujets tirés de l'Ancien Testament (450 guinées) 11,813 francs. — Aiguière de forme antique, en émaux polychromes. 15,750 fr. à M. Edward Joseph.

Jean Courteys ou Courtois. — XVIe siècle. « Jean Courteys, dit M. Maurice Ardent, père d'autre *Jean,* porté au rôle de 1602, signa des émaux en 1532 et en 1540... Toutes les pièces de cet émailleur si fécond étaient fort renommées. » (*Émailleurs et émaillerie de Limoges*, Isle, 1855.) Toutefois Jean s'est montré bien inférieur à Pierre Courtois. « L'un avait quelque chose et comme une étincelle de feu sacré; l'autre n'a que de la main, de l'adresse et de la patience. » (De Laborde.)

Il abuse des rehauts d'or, il pousse les carnations au rouge vif, et malgré la profusion des couleurs, ses émaux polychromes sont monotones, sans énergie, ainsi que ses grisailles. Jean Courteys travaillait à la Ferté-Bernard, comme peintre verrier, en 1534. — Marque : I. C.

Vente A. Febvre, 1882. — Cinq assiettes, par J. Courtois, représentant cinq des Mois de l'année, 12,600 fr.

Vente Fountaine, 1884. — Aiguière décorée d'une Bacchanale (578 liv. st.). 14,450 fr. — Le Festin des dieux, plat en grisaille, d'après Raphaël. 16,950 fr. — Le même sujet, moins bien traité, sur fond bleu. 3,850 fr. — Superbe aiguière, à sujet mythologique polychrome. 60,375 fr. Acquise par M. Ad. de Rothschild. — Au même, Moïse et le serpent d'airain, plat émaillé sur paillons. 73,500 fr.

MARTIAL COURTEYS ou COURTOIS. — Florissait en 1580.

Il était surtout orfèvre et a dû faire très peu d'émaux peints. Marque : M. C.

Vente Soltykoff. — Moïse frappant le rocher, grand plat polychrome, marqué M. C., adjugé à M. Addington, 6,258 francs.

PIERRE COURTEYS ou COURTOIS. — Florissait en 1550.

C'est un des meilleurs dessinateurs de l'école de Limoges. Sa manière marque un talent, dit M. de Laborde. « Inutile de critiquer une certaine rudesse dans l'expression des figures, de la grossièreté dans la touche, une sorte de sauvagerie dans les effets et dans la couleur. Pierre Courtois était un artiste et l'on sent sa puissance jusque dans ses défauts. Ce qui le fait reconnaître, c'est le ton général de ses émaux un peu sombres, où le brun et les nuances vineuses violacées sont abondants, mais que rehaussent les bleus vifs dont il compose ses fonds et une verdure vigoureuse un peu froide qui lui est particulière. »

En 1559, il fit, pour le château de Madrid, près Paris, de douze figures, presque aussi grandes que nature, repoussées et émaillées sur cuivre; elles représentent des dieux de l'Olympe. Le Louvre en conserve neuf, les trois autres sont passées en Angleterre. Pierre Courtois a peint des grisailles et quelques camaïeux bleus. Dans ses travaux, il copie Raphaël et Jules Romain, le Rosso et les petits maîtres français. Étienne de Laulne lui fournit les mois allégoriques de l'année.

Marque : P. C. ou P. C. T. Il signait aussi P. CORTEYS. — COVRTEYS ou COVRTOIS.

Vente Jitta, 1883. — Coupe sur piédouche. 2,850 fr.

NOËL LAUDIN. — Les Laudin ont fabriqué considérablement d'émaux de toutes sortes. Noël Laudin, le chef de cette nombreuse famille, dont la descendance est assez embrouillée, naquit en 1586 et mourut à l'âge de 95 ans, en 1681.

NOËL II LAUDIN. — Né en 1657, mort en 1727. C'est l'artiste de la famille. Il a laissé de jolis émaux, pleins de fraîcheur et de finesse, bien modelés et d'un coloris agréable. Il signait : N. LAUDIN L'AINÉ AU FAUBOURG BOUCHERIE, pour se distinguer d'abord de Nicolas, qui habitait le même quartier, mais PRÈS LES JÉSUITES, puis de Jacques II, son frère, selon MM. Ardent, son cousin suivant l'abbé Texier. Noël II Laudin a signé aussi : N. LAUDIN LAISNÉ ou simplement : N. L.

Nicolas Laudin. — Né en 1628, mort en 1698. Frère de Jacques Laudin. Nicolas signait ses émaux : N. Laudin a limoges, ou N. Laudin, près les Jésuites, ou du monogramme : N. L.

Jacques I Laudin. — Né en 1627, mort en 1696. Ses œuvres se confondent avec celles de son contemporain Jean Laudin. Marque : I. L.

Vente Jitta, 1883. — Coffret en bois, émaux de J. Laudin. 1,100 fr.

Jacques II Laudin. — Né en 1663, mort en 1729. Il a peint des émaux colorés sur fond noir et de belles grisailles. Beaucoup de ses ouvrages sont signés au revers : Laudin émailleur au faubourg de Manigne, a limoges. I. L.

Jean Laudin. — Florissait à la fin du XVIIe siècle et dans les premières années du XVIIIe. Il affectionne la grisaille, mais il tombe dans les effets de neige parce qu'il passe trop rapidement du blanc au noir. Ses émaux sentent trop souvent le commerce, au détriment de l'art. « Il a répété à satiété, et pour ainsi dire à la mécanique, les douze Césars, les scènes de la vie champêtre, les Éléments, les Sens, etc. Tout cela se débitait, comme de nos jours les gravures et les lithographies qu'on vend encadrées, pour décorer les appartements. » Jean Laudin a laissé cependant quelques bons émaux qui jouissent d'une faveur méritée. « On rejette un Laudin avant de l'avoir regardé dit M. de Laborde, et souvent après avoir considéré attentivement la précision de ses contours, le fondu de ses grisailles, on se reproche des préventions peut-être trop sévères et l'on soutient les enchères. »

Il signait souvent I. L. en mettant au revers ses noms, titres et adresse. « Quoique le monogramme de Jean Laudin soit le même que celui de Jean Limosin, on ne peut confondre les ouvrages de ces deux émailleurs. Leur manières d'employer les émaux est très différente. Jean Laudin n'a fait aucun usage du paillon, il n'a pas rehaussé son travail d'un minutieux pointillé d'or, il n'a pas cet air brillant ; il est médiocre d'une autre manière. »

Nicolas II Laudin. — Né en 1697, mort en 1749. En dehors de ses émaux, il a exécuté quelques bonnes peintures sur vélin, entre autres une copie de l'Assomption d'après Rubens et une Descente de croix de grande dimension signée : N. Laudin.

1747. Il marquait aussi N. L. Nous trouvons une divergence d'opinions sur le prénom de cet artiste. M. Maurice Ardent l'appelle *Nicolas II,* et l'abbé Texier, *Noël III.*

Ces prénoms commençant par la même lettre ont amené la confusion dans les ouvrages des Laudin dont la *manière* conserve toujours un air de famille. M. A. Darcel, tout en hésitant, se décide pour Noel III Laudin et nous donne une marque tout à fait analogue à la signature indiquée plus haut. N° 685. Plaque ovale. Le Martyre de sainte Agnès. Revers noir bleu avec l'inscription : N. Laudin, 1730. (*Catalogue des émaux du Louvre.*)

« Pour distinguer autant que possible les œuvres des Laudin, écrit M. Maurice Ardent, j'ai fait une étude particulière de leurs revers. Ceux de *Noël* sont gros bleu, ceux de *Jean* rouges et ceux de *Nicolas* d'un gris lilas terne et marbré. C'est à ce dernier, qu'il faut attribuer ces portraits de femmes vêtues d'étoffes sombres, rehaussées d'or, sur fond bleu de ciel. »

Nicolas II Laudin travaillait mi-partie en grisaille, mi-partie en couleurs. Ses encadrements ornés de dorures sont encore relevés par des reliefs imitant les pierres fines.

Joseph Laudin.— Mort en 1727. Il a peint avec talent un grand nombre d'émaux à sujets historiques et religieux et répéta à l'infini le portrait de saint Joseph, son patron. Il demeurait près des Jésuites, *faubourg Boucherie.* Revers lilas marbré.

Léonard Limosin. — Né vers 1505, mort en 1575. Premier chef de la manufacture royale fondée à Limoges, par François I. Il travailla longtemps au château de Fontainebleau et s'y fit cette grande réputation qu'il conserva depuis, celle d'être le plus fameux des émailleurs limousins. Les œuvres de cet artiste fécond sont aussi variées que nombreuses. Il excella dans la grisaille et le portrait.

« Léonard Limosin, dit M. A. Darcel, nous semble être de tous les émailleurs de Limoges celui qui a le mieux su allier tous les procédés d'exécution connus et pratiqués isolément avant lui. Dans une même composition, il réunit tous les genres et sait les fondre avec une adresse qui relève un praticien consommé et un savant coloriste. » (*Notice des émaux... du Louvre.*) — Marque : L. L. avec une fleur de lys.

Vente Soltykoff. — Portrait d'Antoine de Bourbon, adjugé au duc d'Aumale. 15,750 fr. — François I et Claude de France, sa femme, grands portraits, adjugés aux barons Seillière. 52,500 fr.

Vente Fountaine. 1884. — Le Banquet des dieux, plat ovale ; on y retrouve les portraits de Henri II, de Catherine de Médicis, de Diane de Poitiers et du connétable Anne de Montmorency, 183,750 fr.

MARTIN LIMOSIN. XVI[e] siècle. — Il travaillait dans l'atelier de son frère Léonard et devait lui préparer ses émaux. On lui attribue certaines pièces, marquées au chiffre L. L., mais qui sont indignes de Léonard Limosin.

JEAN LIMOSIN. — Né en 1561. Fils de Léonard Limosin, dont il fut loin d'égaler le talent. Ses travaux, très nombreux d'ailleurs, offrent des inégalités choquantes. Dans ses meilleurs ouvrages, il montre de la finesse, un dessin précis et accentué. Il a peint de grandes pièces ainsi qu'une foule de tableaux de sainteté et de petits objets usuels. On connaît des émaux de Jean Limosin, datés de 1597 à 1625.

Il signait en toutes lettres ou du chiffre I. L. accompagné d'une fleur de lis, ce qui a fait supposer qu'il avait été comme son père directeur de la manufacture royale.

LÉONARD II LIMOSIN. — Né vers 1550, mort après l'année 1625. Fils de Martin et neveu de Léonard. Il s'associa avec son neveu François ; les deux artistes ne paraissent pas avoir fait de bonnes affaires, probablement par suite de l'avilissement des prix, dont parle Bernard Palissy :

« As-tu pas veu aussi les esmailleurs de Limoges, lesquels par faute d'avœir tenu leur invention secrète, leur art est devenu si vil qu'il leur est difficile de gaigner leur vie au prix qu'ils donnent leurs œuvres. Je m'asseure avoir veu donner pour trois sols la douzaine, des figures d'enseignes que l'on portait aux bonnets, lesquelles enseignes estoyent si bien labourées, et leurs esmaux si bien parfondus sur le cuivre, qu'il n'y avait nulle peinture si plaisante. Et n'est pas seulement advenu une fois, mais plus de cent mil, et non seulement ès-dittes enseignes, mais aussi aiguières, salières, et toutes autres espèces de vaisseaux et autres histoires, lesquelles il se sont advisez de faire : chose fort à regretter. »

La manière de Léonard II est celle de ses contemporains Jean et Joseph Limosin, « une routine, un métier où l'art et l'originalité cèdent le pas à une adresse de main qui suffit à tout ; ses petites figures ont le profil pointu des petites figures de Suzanne de Court, mais elles sont plus courtes et moins bien sur leurs

jambes ; il les fait détacher sur un émail noir qu'il rend brillant par un petit travail de résille d'or, en pointillé et en rinceaux. » (De Laborde.)

Marque : L. L. ou la signature : L. LIMOSIN, avec paraphe.

FRANÇOIS LIMOSIN. — Il travaillait en société avec Léonard II, son oncle, en 1579. Il suit moins que celui-ci et son autre oncle Jean les errements des de Court. Ses formes sont plus pleines, son modèle plus ressenti ; « dessinateur sans grand caractère d'ailleurs, il copie les compositions de Virgilius Solis et d'Étienne de Laulne. » — Marque : F. L. ou FRANÇOIS LIMOSIN.

JOSEPH LIMOSIN. — Né dans les commencements du XVII[e] siècle. On suppose qu'il était fils de Léonard II. « Le ton général de ses émaux le rapproche de ses contemporains Jean Limosin, Suzanne de Court, Martial Reymond ; mais il avait plus de finesse dans sa touche, plus de netteté dans son dessin, plus de propreté dans l'ensemble de son exécution. » Malheureusement ce travail soigné n'est éclairé par aucune lueur de génie. Joseph Limosin copie Étienne de Laulne, fait usage du paillon et abuse des rehauts d'or.

ISAAC MARTIN. XVI[e] siècle. — Il reste dans la foule des vulgaires imitateurs de Léonard Limosin. Son dessin est défectueux et ses couleurs manquent d'harmonie.

Il signe en toutes lettres : YSAAC MARTIN.

F. E. S. LOBAUD. 1583. — Signature relevée par M. Didier-Petit sur un triptyque de sa collection et représentant un Calvaire.

F. P. MIMBIELLE. 1584. — Signature d'un émail figurant saint Pierre, saint François d'Assise et un moine, donnée par M. Didier-Petit dans son Catalogue de vente.

MONVAERNI. — Florissait au XVI[e] siècle. « Monvaerni, dit M. A. Darcel, appartient à cette période de l'art français qui semble s'être complu dans le laid et dans la maigreur. »

COLIN NOUAILHER (COULY NOYLIER). — Florissait en 1545.

D'après M. Maurice Ardent, la famille des Nouailher, à Limoges, connue dans le principe sous le nom de Noylier, remonte au milieu du XV[e] siècle. Couly, en patois limousin, est synonyme de Colin, diminutif de Nicolas.

« Dessinateur très négligé, mais émailleur très habile, Couly Noylier est de plus possédé d'un goût malheureux pour les inscriptions, qu'il trace avec un grand dédain de l'orthographe française ou latine. Les traits de couleur de ses grisailles sont épais et incertains ; ces grisailles sont d'habitude colorées dans les vêtements par de larges glacis. Le fondant est généralement en excès dans son émail, de sorte que ses gris sont légèrement translucides et vitreux. » (A. Darcel.)

Couly Noylier vivait encore en 1588. Marque : C. N.

Jacques Nouailher. — Né en 1605, mort après l'année 1680, où il perdit sa femme.

Il fabriqua surtout des émaux modelés en relief, genre particulier dont l'idée lui appartient.

« La tournure de ses figures, le choix de ses couleurs, transportent en pleine régence d'Anne d'Autriche et dans l'atmosphère de Mignard. La ténuité des traits des visages, la finesse des profils, le dessin et le modelé habile des mains, sont, en outre, des caractères qui lui sont propres. » (De Laborde.)

Il affectionne les sujets religieux et signe : Jacques Noalher, rue Magninie.

Martin Noylier. — Florissait en 1634. Il portait le surnom de *Chabrou*, qu'il transmit à ses descendants.

« Le monogramme N.M. pourrait lui appartenir ; on a vu, en effet, souvent faire passer le prénom après le nom de famille. — Le C. N. inconnu voudrait-il signifier Chabrou Nouailher? » (Maurice Ardent, *Émailleurs et Émaillerie de Limoges.*)

Pierre I Nouailher. — En étudiant la facture des divers émaux signés Pierre Nouailher ou du monogramme P. N., — M. A. Darcel conclut qu'il a existé deux artistes de ce nom. Pierre I Nouailher, père de Jacques, aurait conservé une partie des traditions du XVIe siècle et serait l'auteur des deux coupes à anses du musée du Louvre cataloguées sous les n°s 424 (St Martial) et 428 (Triomphe de Neptune et d'Amphytrite). « En effet, les figures montrent encore une certaine élégance hérissée de la Renaissance, même dans le dessin des extrémités qui sont accentuées avec fermeté. Puis la pratique est encore celle de la grisaille, telle qu'elle fut employée pendant le XVIe siècle ; mais au dessin par enlevage tracé en dessous se mêlent déjà quelques traits de bistre noir appliqués par dessus. » (A. Darcel.)

Marque : P.N. ou Pierre Novalher.

Vente Fountaine, 1884. — Judith et Holopherne, aiguière. Œuvre de la décadence. 7,219 fr.

PIERRE II NOUAILHER, l'aîné (dit CHABROU.) — Né en 1657, mort en 1717. Fils de Martin. Artiste médiocre, dont le coloris est souvent criard et le dessin incorrect. Ses grisailles se détachent sur un noir bleuâtre qui prend un ton d'ardoise.

Il signe : P. NOUAILHER. — PIERRE NOUAILHER, 1686 ; ou bien P. NOUAILHER L'AYNÉ, ÉMAILLEUR.

JOSEPH NOUAILHER. — Joseph Nouailher jeune florissait en 1686 et travaillait encore en 1726.

MARTIAL NOUAILHER. — Florissait en 1730. Il épousa Marie Soudanas et fut le père de Bernard Nouailher.

BERNARD NOUAILHER. — Bernard Nouailher l'aîné naquit en 1732. Il a signé BERNARD N. un émail oblong représentant un *Ecce Homo* sur fond noir.

M. Maurice Ardent cite un autre *Bernard Nouailher jeune*, qui, ayant perdu son frère et sa femme en 1748, se mit à signer BERNARD ENE (aîné) UEUF (veuf). Évidemment ce ne peut être que le frère du précédent.

M. de Laborde ne mentionne qu'un seul Bernard Nouailher dont il décrit un émail figurant un évêque à genoux en costume de moine. On lit au revers : BERNART. NOUAILHER. KENE. LENNUE. F. « Les Nouailher faisaient si peu de cas de l'orthographe, dit le savant archéologue, qu'il est permis sans plaisanterie de traduire ainsi cette inscription : *Bernard. Nouailher. qui est né. l'aîné. fecit.*

JEAN NOUAILHER. — Florissait en 1737. Il demeurait rue Manigne, *sous l'Oratoire*, ce qu'il a inscrit sur des émaux datés de 1748.

JEAN-BAPTISTE NOUAILHER. — Né en 1732, mort en 1804. Il était fils de Jean-Baptiste Nouailher, dit Chabrou, dont on connaît un émail de 1748. A défaut de date, on se trouve embarrassé pour distinguer les ouvrages du père de ceux du fils. Leur signature abrégée était I. B. N. ou B^{te} N.

Dessin sec et incorrect, couleurs criardes. Jean-Baptiste Nouailher fils est le dernier représentant de la peinture en émail à Limoges. Elle était tombée au plus bas et il dut l'abandonner, dès avant la Révolution. Il se livra à la peinture bien plus qu'à

l'émaillerie, dit M. Maurice Ardent, et donna des leçons de dessin.

M. D. Pape. — Florissait de 1574 à 1609. Artiste habile, successeur de Léonard Limousin comme *peintre-esmailleur du Roy* et dont le nom est resté une énigme.

Il a signé tour à tour M. D. — M. D. P. P. — M. PAPE. — M. D. PAPE.

M. de Laborde le nomme Martin Didier et s'appuie sur l'article suivant, extrait des comptes royaux de l'année 1599 : « A Martin Didier, esmailleur de sa Majesté la somme de 30 livres tournois ordonnée pour ses gages. » M.M. Jules Labarte et Darcel n'admettent pas cette explication ; le premier prétend que Martin Didier n'était qu'un émailleur sur métaux et le second fait justement observer que l'artiste en signant : M. Pape, aurait oublié son nom.

Quoi qu'il en soit, le style de ce maître est élevé ; si son dessin éprouve quelques défaillances, cette faiblesse est relevée par la beauté des attitudes. Dans ses émaux de couleur, il se servait de préférence d'un violet brillant qu'il fondait habilement avec ses bleus. Ses grisailles rappellent les dessins à l'estompe de Prud'hon.

Vente Soltykoff. — La Vie de saint Jean-Baptiste, triptyque polychrome, adjugé à M. Eug. Dutuit. 7,297 fr.

Pénicaud (Léonard ou Nardon). — Florissait à Limoges, entre les années 1495 et 1535. Il est le chef d'une famille d'artistes qui, pendant une grande partie du XVIe siècle, se sont illustrés par de remarquables travaux. En patois limousin, Nardon est synonyme de Léonard. C'est à ce maître, dit M. A. Darcel, qu'il faut attribuer ce qu'il y a de plus parfait parmi les émaux peints de style encore archaïque.

Les œuvres de Nardon Pénicaud sont très rares. « Le Louvre n'en possède, que quatre. M. Spitzer n'en a qu'une, mais elle est de premier ordre. » (*Les Émaux peints de la collection Spitzer,* par Clodius Popelin, *Gazette des beaux-arts,* août 1881.)

Vente Hamilton, 1882. — Triptyque à paillons et à reflets métalliques : la Descente de Croix, la Mise au tombeau et la Résurrection. 45,865 fr. à M. G. Attenborough. Cet émail avait été adjugé 1,050 fr. à la vente Fonthill. — L'Adoration des mages, à M. Attenborough. 34,528 fr.

Jean I Pénicaud. — Florissait en 1530. Il s'est beaucoup inspiré

des gravures allemandes et flamandes. Son dessin est correct; ses carnations, trop violacées au début, deviennent dans la suite plus rosées. A partir de Jean I, les émaux de tous les Pénicaud portent à l'envers la marque L. P. en monogramme, frappée au marteau et surmontée d'une couronne. En dehors de cette marque de famille, on attribue à Jean I Pénicaud certains émaux signés I. P.

Vente Soltykoff. — Luther, portrait signé : I. P., adjugé aux barons Seillière. 15,015 fr. — Les Noces de Psyché, d'après Raphaël (aux mêmes). 22,050 fr.

Jean II Pénicaud, ou Pénicaud Junior. — Florissait en 1539. M. A. Darcel le suppose plutôt le neveu, que le frère de Jean Pénicaud l'ancien. Jean II Pénicaud a eu deux manières : « D'abord miniaturiste et français, il est timide sérieux, un peu sec; plus tard, il semblerait qu'un voyage en Italie ou tout simplement l'influence de Léonard Limosin, qui rapportait de Fontainebleau les errements à la mode, le fait tourner au genre grandiose, facile et un peu lâché. »

Ce maître signait : Pénicaud Junior ou simplement P. I. (I pour J, abrégé de Junior.)

Vente Hamilton. — Une tasse et son couvercle, figurant les Amours de Samson et de Dalila, avec la signature Johannes Penicaudi Junior. 1539. Adjugée à M. T. M. Whitehead. 54,600 fr.

Vente X... — L'Ascension du Christ, plaque payée par M. Basilewski, plus de 21,000 fr.

Vente Castellani, 1884. — Douze plaques rectangulaires peintes en émaux de couleur, avec rehauts de dorures sur fond noir. Scènes tirées de la vie du Christ. 15,000 fr.

Jean III Pénicaud. XVIe siècle. — Cet artiste est une des gloires de Limoges. Dans toutes ses œuvres, même les plus hâtives, on retrouve la touche magistrale du maître, un coloris vigoureux et plein d'harmonie. Il peignait de préférence en grisaille, avec les carnations teintées. Ses ouvrages ne sont pas signés, mais ils portent tous le poinçon de la famille.

Vente A. Febvre, 1882. — L'Annonciation, plaque par un Pénicaud. 11,000 fr.

Pierre Pénicaud. — Né vers 1515. Il était peintre sur verre comme le furent différents émailleurs de Limoges. C'est le moins habile de la famille. Il n'est ni dessinateur ni coloriste, et cherche en vain à imiter Jean III Pénicaud. « Sous la main de Pierre

Pénicaud, les personnages s'allongent et deviennent plus maniérés; les draperies se transforment en lambeaux déchiquetés et l'émail est moins brillant. » (A. Darcel.)

Marque : P. P. L'émail épais qui recouvre ses plaques, en cache presque toujours le poinçon.

H. PONCET. XVIe et XVIIe siècles. — M. Maurice Ardent suppose qu'il s'appelait Hélie. Il travaillait encore en 1622. « Sa manière est dure, l'aspect de ses émaux est sombre et triste. » Ses contours, enlevés à la pointe, sont lourds, et l'aspect enfumé de ses grisailles en amoindrit encore le mérite.

H. Poncet a peint, sans goût et sans talent, des coupes, des tasses, des plaques représentant les douzes Césars à cheval, des portraits de saints, de la Vierge et du Christ.

Marque : H. P. — H. P. L. — ou H. Poncet (Le P toujours lié avec l'H.)

PHILIPPE PONCET. — Fils du précédent, florissait en 1653. Artiste de la décadence dont on ne connaît aucun émail. Il ne dut pas avoir plus de talent que son père qui n'en avait guère.

Il a pu signer du chiffre P. P.

PIERRE REYMOND. XVIe siècle. — On ignore l'année de sa naissance; mais, d'après l'abbé Texier, il se marie en 1530 (*Dictionnaire d'orfèvrerie*), et l'on sait qu'il travaillait encore en 1582. Il commence par copier les maîtres flamands, et recherche ensuite les maîtres italiens; c'est sa plus belle époque. Plus tard, il prend pour modèles les compositions d'Androuet du Cerceau, d'Etienne de Laulne, de Théodore de Bry, etc. Pierre Reymond ne s'est pas contenté de peindre en émail, il a rendu sur le vélin, avec une grande habileté, l'éclat des métaux et des pierres fines. (Maurice Ardent, *Émailleurs et Émaillerie de Limoges.*)

Marque : P. R. — Pierre Reymond signait aussi RAYMO, REYMON, REMON ou REXMON.

Il a travaillé pendant plus de cinquante ans ; son œuvre est considérable et très inégale; non seulement il a beaucoup produit par lui-même, mais il faisait décorer, par des aides ou des apprentis, toutes sortes d'objets de la vie usuelle, sur lesquels on apposait son chiffre. Cette façon mercantile de marquer indistinctement toutes les pièces d'un même atelier fut trop souvent employée à Limoges; elle nous explique ces inégalités choquantes, inadmissibles dans les ouvrages de certains artistes.

Vente Hamilton, 1882. — La Mort du Christ, triptyque en couleur, adjugé à M. Wareham. 31,608 fr.

Vente Bécherel, 1883. — Assiette peinte en grisaille, datée de 1566 et figurant un repas, quatres figures. 1,120 fr.

Vente d'Osmond, 1884. — Plat rond, marqué P. R. et représentant en grisaille une scène de festin. 2,700 fr.

Vente Fau, 1884. — Assiette peinte en grisaille avec rehauts d'or et les chairs teintées : Le Triomphe d'Amphitrite. 2,700 fr. — Le Christ en croix, saint Jean et Madeleine, émaux de couleur. 245 fr.

Vente Fountaine, 1884. — Les Grâces et Vénus, coupe. (165 guinées) 4,332 fr. — Coupe à décor de grisailles, marquée : P. R. (500 guinées) 13,075 fr. — Pendant. (600 guinées) 15,750 fr.

Jean et Joseph Reymond. — Ces deux artistes sont le père et le fils. Jean mourut en 1603. Joseph vivait encore en 1625, ainsi que le prouve une grisaille aux carnations teintées, signée I. R., avec la date de 1625, séparée du chiffre par une fleur de lis. Jean et Joseph signaient I. R., de sorte que, sans le millésime, on peut confondre leurs œuvres. Toutefois, une grande différence existe entre le talent des deux maîtres, et le père s'est montré bien supérieur à son fils. Celui-ci affiche un dessin sec, incorect et ses personnages ont des formes longues et grêles qui trahissent sa faiblesse et servent à le distinguer.

Martial Reymond. — Émailleur et orfèvre, mort en 1630. Au baptême d'un de ses fils, en 1603, il signa sire Martial Reymond. D'après M. Maurice Ardent, ce titre de *Sire* semblerait indiquer qu'il était peintre du Roi ou directeur de la manufacture royale. Il rappelle Jean Courtois, Suzanne de Court et Jean Limosin, tout en leur restant inférieur ; ce qui le distingue, c'est un trait sec et dur, c'est l'uniformité des yeux de ses personnages qui leur donne quelque chose de sévère et de tragique.

Marque : M. R. en monogramme.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE DES ÉMAILLEURS DE LIMOGES.

NOMS DES ÉMAILLEURS.	MONOGRAMMES.	DATES.
Court (Jean dit Vigier)	I. C. D. V.	XVIe s.
Court (Jean de)	I. D. C.	XVIe s.
Court (Suzanne de)	S. C.	1600
Courtois (Jean)	I. C.	XVIe s.
Courtois (Martial)	M. C.	XVIe s.
Courtois (Pierre)	P. C. ou P. C. T.	XVIe s.

NOMS DES ÉMAILLEURS.	MONOGRAMMES.	DATES.
LAUDIN (Noël I)	N. L.	1586 + 1681
LAUDIN (Noël II)		1657 + 1727
LAUDIN (Jacques I)	I. L.	1627 + 1696
LAUDIN (Jacques II)	I. L.	1663 + 1729
LAUDIN (Jean)	I. L.	XVIIe et XVIIIe s.
LAUDIN (Nicolas I)	N. L.	1628 + 1698
LAUDIN (Nicolas II)	N. L.	1697 + 1749
LAUDIN (Valérie)	V. L.	1622 + 1682
LIMOSIN (François)	F. L.	XVIe s.
LIMOSIN (Jean)	I. L. avec fl. de lis	XVIe et XVIIe s.
LIMOSIN (Joseph)		XVIIe s.
LIMOSIN (Léonard I)	L. L. avec fl. de lis	XVIe et XVIIe s.
LIMOSIN (Léonard II)	L. L. avec fl. de lis	XVIe et XVIIe s.
LIMOSIN (Martial)		XVIe s.
LOBAUD (F.-E.-S.)		XVIe s.
MARTIN (Isaac)		XVIe s.
MIMBIELLE (E.-P.)		XVIe s.
MONVAERNI		XVe et XVIe s.
NOUAILHER (Colin ou Couly . . .	C. N.	XVIe s.
NOUAILHER (Jacques)		XVIIe s.
NOUAILHER (Joseph)		XVIIe et XVIIIe s.
NOUAILHER (Bernard)		XVIIIe s.
NOUAILHER (Jean)		XVIIIe s.
NOUAILHER (Jean-Baptiste) . . .	I. B N. ou Bte N.	1732 + 1804
NOUAILHER (Martial)		XVIIIe s.
NOUAILHER (Pierre I)	P. N.	XVIIe s.
NOUAILHER (Pierre II, l'aîné) . . .		1657 + 1717
NOYLIER (Martin)	N. M. ?	1634
PAPE (M. D.)	M. D. P. P.	XVIe s.
PÉNICAUD (Jean I)	I. P.	1530
PÉNICAUD (Jean II)	P. I.	XVIe s.
PÉNICAUD (Jean III)		XVIe s.
PÉNICAUD (Léonard ou Nardon) .		XVe et XVIe s.
PÉNICAUD (Pierre)	P. P.	XVIe s.
PONCET (Élie)	H. P.	XVIe et XVIIe s.
PONCET (Philippe)	P. P.	XVIIe s.
REYMOND (Jean et Joseph)	I. R.	XVIe et XVIIe s.
REYMOND (Martial)	M. R.	+ 1630
REYMOND (Pierre)	P. R.	XVIe s.

CURIEUX D'ÉMAUX DE LIMOGES.

MM. : **ADDINGTON** (Anglet.), coupes, plats, aiguières, assiettes plaques, signées des maîtres du XVIe s. — **ED. ANDRÉ** (Paris), triptyque de LÉONARD PÉNICAUD. Combat des Centaures et des Lapites, grand plat, par JEAN III PÉNICAUD. Sacrifice d'Abraham, sur une assiette signée : I. C., etc. — **ANSEL** (St-Omer). — **Cte D'ARMAILLÉ** (Paris). — **ASTAIX** (Limoges). — **G. ATTENBOROUGH** (Anglet.), superbes émaux des

XVe et XVIe s. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), raretés. Portraits des Condés. — **AZÉMA** (Castelnaudary).

BARDINET (Limoges), six tableaux de JEAN II PÉNICAUD, offrant des scènes de la vie de saint Martial. — **BARRE**, série d'émaux de divers maîtres. Un triomphe, plaque par JEAN II PÉNICAUD. Chasse au lion, dont une est signée : M. D. (avec un I dans le D). Le triomphe de Trajan, coupe polychrome signée : SUZANNE COURT. Triptyque de LÉONARD PÉNICAUD offrant au centre la Crucifixion. Triptyque en grisaille de PIERRE RAYMOND, au milieu, Jésus au jardin des oliviers. Autre, aux armes de Philippe de Bourbon et de Louise Borgia, mariés en 1530. Du même, une coupe : repas d'Énée et de Didon, 1553. Grand plat : la Genèse, 1558, etc. — **L'ABBÉ BECHILLON** (Poitiers). — Csse **BEISSEL DE GYMNICH** (Belg.). — **E. BLIGNY** (Paris), triptyque. Le couronnement de la Vierge, par JEAN PÉNICAUD. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), coffret, aiguière et son plateau en émail de Venise du XVe s. — Plaque attribuée à NARDON PÉNICAUD : l'ensevelissement du Christ. — **G. BOURDON** (Rouen). — **E. BOYER** (Lille), sainte Françoise debout près de l'ange, plaque signée : P. N. L'Annonciation, même signature. — **DE BRUGES**, plateau et coffret par JEAN COURTOIS; coupe par JEAN III PÉNICAUD, etc. — **BASILEWSKI** (Paris), magnifiques émaux des premières époques, jusqu'à la fin du XVIe s. Jésus au jardin des Oliviers, plaque marquée : I. P. L'Adoration des Mages, plaque. La légende de sainte Marguerite, coffret par JEAN I PÉNICAUD. Ascension du Christ, plaque par JEAN II PÉNICAUD. — Plaque ovale de PIERRE COURTOIS, figurant au fond la chaste Suzanne et au revers Minerve. Autre, le Mois de Mai, symbolisé par des enfants chantant dans un parterre. Coffret, du même : le Triomphe des Vertus. — Les Vieillards de l'Apocalypse. Suzanne et les deux Vieillards, plats par JEAN COURTOIS. Chasse au sanglier, plat ovale, signé : JEAN LIMOSIN. Hanap, signé I. L., avec une fleur de lis au milieu. Le Triomphe de Bacchus, salière en grisaille signée : I. C. D. V. — David coupant la tête de Goliath, coupe signée : C. N. 1539. Coffret, du même (COULY NOUAILHER). Triptyque composé de dix plaques. Miroir et salières hexagones à sujets mythologiques, par SUZANNE DE COURT.

CALLET, coupe polychrome signée I. D. C. — **DUC DE CAMBACÉRÈS** (Paris), la Flagellation, par JEAN Ier PÉNICAUD. — Csse de **CAMBIS ALLAIS** (Paris). — **CAPMAS** (Dijon), émaux du XVIe s. — **CHAPTIVE** (Montauban). — **DE CHASTENAY** (Tolouse). — **CLAVERTE** (Montauban). — **DE CURZON** (Orléans). — **EUG. CLICQUOT** (Reims). — Psse **IZA CZARTORYSKA** (Paris), Loth et ses filles, grande coupe marquée : C. N. et sur le couvercle **1545**, grisaille. — Triptyque de M. D. PAPE, la Crucifixion. Vierge, en buste, allaitant l'Enfant Jésus, par JEAN II PÉNICAUD. Chasse au lion, grisaille sur cuivre repoussé, en fort relief. Neptune et Centaures, couvercle signé : A. LIMOGES PAR JEHAN COURT DIT VIGIER, 1556.

H. DAMBY SEYMOUR (Anglet.), l'Annonciation, avec les portraits de Louis XII et d'Anne de Bretagne. — Catherine de Médicis. Élisabeth de France, fille de Henri II. Marguerite de Valois, reine de Navarre. Jacques Amyot. Le cardinal de Lorraine, par LÉONARD LIMOUSIN. — DAUGNY, l'Annonciation plaque signée I. P. Le Christ et les douze Apôtres, plaque de JEAN PÉNICAUD. Saint Roch et un Ange, par ISAAC MARTIN. — **DAVID** (Le Mans). — **EM. DAVOUST** (Orléans), sainte Famille, sainte Élisabeth, saint François Xavier, sainte Ignace — **DELMAS-DEBIA** (Montauban). — **A. DESMOTTES** (Paris), l'Annonciation, plaque attribuée à Nardon

Pénicaud. Baiser de paix, du même. La Porte dorée, plaque du XVIe s. — **L'ABBÉ DESNOYERS** (Orléans), Jésus et les saintes femmes. La Cène, XVIe s., le Couronnement d'épines, grisaille. Saint Benoît, saint Denis, saint Étienne, saint I. de Loyola, saint Jean de Dieu, saint François d'Assises, sainte Suzanne, la Vierge, la Madeleine. L'Annonciation, etc. et plusieurs bénitiers signés des LAUDIN. — **Mme A. DIDIER** (Orléans), saint François, signé : I. L. — **DUCOIN** (Lyon). — **EUG. DUTUIT** (Rouen), collection splendide. La Vie de saint Jean-Baptiste, triptyque polychrome, par M. D. PAPE. — La Flagellation, plaque de MONVAERNI. Trois plaques : Femmes nues, Cavalier, Homme endormi, exécutées au pinceau sur apprêt blanc par L. LIMOSIN. Deux assiettes de l'Histoire de Pysché, par P. REYMOND, etc.

CH. EPHRUSSI (Paris), émaux des Pénicaud et autres. — **Mme CH. EWBANK** (Valenciennes), la Vierge et l'Enfant Jésus. Baptême de Jésus-Christ, etc. — **Mlle L. FILLON** (Paris), émaux du XVIe s. — **FOULC** (Paris), triptyque attribué à NARDON PÉNICAUD. — **EUG. FROC** (Orléans), chasse au sanglier.

GATTEAUX (Paris), la Crucifixion, plaque signée : I. P. 1542. Ascension de Jésus, par le même JEAN PÉNICAUD. — **R. DE GEFFRIER** (Orléans), l'Annonciation, par NOUAILHER, saint Mathieu, saint Philippe, saint Jérôme, la Vierge. — **Mme GENTIL-REYNARD** (Lille), émaux du XVIe s. Histoire de saint François. — **GERMEAU** (Paris), émaux du XVIe s. — **GOLDSCHMIDT** (Francfort), pièces très belles et de grande valeur, — **Mlle GRANDJEAN** (Paris), la Nativité, triptyque de NARDON PÉNICAUD. Pièces diverses du XVIe s. Apollon et Daphné, signé : F. L. 1633. — **GUENETTE** (Orléans), la Vierge et l'Enfant Jésus, par N. LAUDIN, etc. — **GUYOT-POIGNARD** (Orléans), l'Annonciation, par un LAUDIN, etc. — **L. TH. HABERT** (Troyes). — **OSCAR HAINAUER** (Berlin), pièces diverses. Raretés. — **DUC DE HAMILTON** (Anglet.). — **HAZARD** (Douai). — **HERMAN DUCHON-DORIS** (Bordeaux), tasses, Christ, sybille, etc. — **D'HOUDAN** (Angers).

Mme JODOCHE (Pithiviers), sainte Marguerite, sainte Françoise, par N. LAUDIN.

CH^ier DE LA BROISE (Mayenne). — **Mme DE LAFAULOTTE** (Paris), plaque oblongue, signée : KIP. Rabelais par JEAN II PÉNICAUD. — **CLAUDE LAFONTAINE**, la Conversion de saint Paul, grisaille par KIP. Trois plaques des travaux d'Hercule, par P. REYMOND. — **CLÉMENT LANNES** (Lectoure). — **LARANGOT WAVRIN** (Amiens). bénitier, sainte Marie-Madeleine en extase, grisaille. Saint Joseph avec l'Enfant Jésus et le lis, par un NOUAILHER, etc. — **DE LAUNAY DE VAUZELLES** (Orléans), grisaille. Râpe à tabac. — **LECOINTRE-DUPONT** (Poitiers). — **Mme Ve LECOURT** (Pont-l'Évêque). — **LEFÈVRE** (La Chapelle-Saint-Mesmin), sainte Therèse, par N. LAUDIN. Râpe à tabac. — **LEGUERNEY** (Brionne). — **LÉONCE LEROUX** (Paris), émaux des XVIe et XVIIe s. Plats. Plusieurs asssiettes des Mois de l'année. Plaques, pièces diverses, raretés. — **ISID. LESCART**, plaque du XVIe s. portant l'inscription : HENRY XVIe DAVPHIN DE FRANCE, 2e FILS DU ROY FRANÇOIS I. DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM. — **LEYLAND** (Anglet.), triptyque de la légende de saint Jean, marqué M. D. P. P. avec un petit I dans l'intérieur du D. — **DE LILLE-LOTURE** (Orléans), la Résurrection, XVIe s. Tête de Christ. Tête de Vierge, par LÉONARD LIMOSIN, l'Annonciation, la Nativité, saint Louis, sainte Jeanne de Valois, par les LAUDIN, etc. — **L'ABBÉ LIVET** (Le Mans). — **Cte THIERRI DE LIMBURG-STIRUM**

(Belg.). Portrait de Jacq. de Thiennes, bailli de Flandre, par LÉON. LIMOSIN. — **CH. LIZÉ** (Rouen), écuelle et plaques du XVII[e] s. — **M[me] DE LUROY**, la Légende de sainte Valérie, quatre plaques, par un JEHAN PÉNICAUD.

MAGNIAC (Anglet.), Combat des amazones, signé KIP. Portrait de Louis de Lorraine et d'Anne d'Este, par L. LIMOSIN. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris). Plaque de Pénicaud (?) grande plaque non signée, du XVI[e] s., à 4 personnages historiques. — **DUC DE MARLBOROUGH** (Anglet.), suite de quatre plaques représentant les figures à mi-corps de la Charité, du Courage, de la Tempérance et de la Justice. Deux sont signées. I. A. PÉNICAUD JUNIOR, et deux : P. I. — **MALLEY** (Clermont-Ferrand). — **D[r] MARCHAND** (Dijon), émaux du XVI[e] s. et des premières époques. **ERN. MARÉCHAL** (Saint-Quentin). — **E. MASSENAT** (Brives). — **V[te] DE MATHAREL** (chât. de Lagrangefort). — **MATHON** (Beauvais). — **CH. DE MEISMORON DE DOMBASLE** (Nancy). — **L'ABBÉ MILLIÈRE** (Beauvais), sainte Ursule, saint François, en méditation devant une tête de mort, émaux signés : I. L. — **MÉTIVIER** (Angers). — **MOREAU** (Versailles). — **B[on] DE MORGAN** (Amiens). — **CH. NICAISE** (Châlons-sur-Marne).

NOURY (Blois). — **ODIOT** (Paris), Jésus au Jardin des Oliviers, plaque signée I. P. — Le Christ entre saint Jean et la Vierge, grisaille marquée : I. P. — Triptique de LÉONARD PÉNICAUD, au centre la Crèche. Deux plaques polychromes, de la suite des Prophètes et Sybilles, par L. LIMOSIN. Émaux de PIERRE RAYMOND et autres.

AUG. OZENFANT (Lille), religieux franciscain à genoux devant saint Pierre, et protégé par saint François, son patron, émail signé : F. P. MINBIELLE, 1584.

ERN. PALUSTRE (Tours), six assiettes représentant les travaux de six des mois de l'année, par JEAN COURTOIS. — **D[r] PATAY** (Orléans), saint Jean, signé : J. LAUDIN. Mort de Lucrèce. Actéon changé en cerf. Moutardier, salière; etc. — **D[r] PAYEN** (Orléans), sainte Catherine. Le baptême de J.-C., signés d'un LAUDIN. — **M[is] DE PÉRIGNON** (Montauban). — **PIERRE** (Orléans). — **PETIT** (Lille), la Vierge et l'Enfant. Jésus sur ses genoux, saint Georges combattant le dragon, émaux signés : I. L. — « S. Ignatius de Loyola » signé : PONCET. — **PEYRET** (Bordeaux) **PIET** (Paris) émaux des PÉNICAUD, de PIERRE REYMOND, de LÉONARD LIMOSIN, etc. — **PILLOT** (Bordeaux), prise d'une forteresse par un Roi et ses officiers, plat ovale de MARTIAL RAYMOND. — **A. PONCELET** (Douai), émaux de diverses époques. Coupe à six compartiments; au centre, Tobie avec l'ange, saisissant le poisson. — **POTTIER-LAURAND** (Blois). — **L'ABBÉ PRÉAUX** (Évreux).

QUEYROI (Moulins), les quatre Évangélistes, par JEAN LIMOSIN.

RABOURDIN-GRIVOT (Orléans), coupe signée : L. LAUDIN. — **HIPP. DE RANCOURT** (Orléans), saint Ambroise et saint Jérôme, signés J. LAUDIN. — **PAUL RAYNAUD** (Carcassonne). — **RIANT DE LARGENTAYE** (Chât. de Largentaye). — **L'ABBÉ ROCHER** (Orléans), coupe signée : L. L. — Jésus-Christ, saint Augustin, signés d'un LAUDIN. — **M[me] DE LA ROCHETERIE** (Orléans), bénitier, la Vierge et l'Enfant Jésus. Saint Joseph, sainte Thérèse, émaux signés des LAUDIN. — **B[ons] DE ROTHSCHILD**, collections d'émaux de toutes sortes et en nombre considérable, des premiers maîtres limousins.

G. DE SAVOYE (Belg.), émaux du XVI[e] s. — **M[me] DE LA SAYETTE** (Poitiers), Moïse devant le serpent d'airain, plat ovale, par JEAN DE COURT.

— **CH. SCHMIDT,** la Crucifixion, par JEHAN LIMOSIN. — **B[ons] R. ET F. SEILLIÈRE** (Paris), grands portraits du duc de Nevers, de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis par LÉONARD LIMOSIN. — François I et Claude de France sa femme, par le même, adjugés à la vente Soltykoff, 52.500 fr. Coupes datées de 1546 et de 1552. Histoire de Psyché; la Genèse, plats. Le triomphe de Diane; Quos ego, coupes. Plat à ombilic, réprésentant « l'Amour de Cupido et de Psyché, mère de Volupté, » signé P. R. Henri II, prince de Condé et Charlotte de Montmorency, sa femme, par JEAN II LIMOSIN. Plat de JEAN III PÉNICAUD : les Noces de Psyché, aiguière; du même, le repas d'Énée et de Didon. La mise au tombeau, du même. Portrait de Luther, signé : I. P.— Érasme, du même JEAN PÉNICAUD. Les Noces de Psyché, plat du même artiste. Le Passage de la mer Rouge, plat par J. COURTOIS. Histoire de Phaéton, coffret par M. D. PAPE, etc. — **SOLEIL** (S[t]-Brieuc). — **M[me] SOUFFLOT** (Orléans), saint Jean, saint Bernard, sainte Famille, plaques du XVII[e] s. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair. Environ cent quatre-vingtspièces, parmi lesquelles nous citerons : Quatre triptyques par J. PÉNICAUD, un par PAPE et un par NARDON PÉNICAUD, rarissime. Un diptyque, par PÉNICAUD III. Quatre portraits, par LÉONARD LIMOSIN et un par PIERRE COURTOIS. Neuf paix, dont trois par J. PÉNICAUD, deux par PÉNICAUD I, une par P. REYMOND et deux signées K. I. P. Cinq plats, par JEAN DE COURT, PIERRE COURTOIS et P. REYMOND. Des mêmes maîtres, et de quelques autres non moins habiles, nous mentionnerons encore : Vingt assiettes, six aiguières, dix-huit coupes et vases, un chandelier, deux coquilles de pèlerins, dix salières, dix coffrets, un encadrement. Un grand coffre à couvercle bombé, par COURTOIS. Soixante-dix plaques de grandeurs variées, formant tableaux dont quatre par M. D. PAPE, six par P. REYMOND, deux par SUZANNE DE COURT, quatre par l'anonyme au sigle K. I. P., quatorze par LÉONARD LIMOSIN et vingt et une par PÉNICAUD III. Les émaux seuls de la collection Spitzer sont évalués à plus de quinze cent mille francs. — **CH. STEIN** (Paris), triptyque de PÉNICAUD. Émail sur argent, du même. La Mort de la Vierge, plaque signée : N. DUFORT. 1581.

TAILLEFER (Limoges), Deux bergers et leurs chiens chassant les péchés capitaux, sous la forme d'animaux, par P. COURTOIS. — **JOS. TARIET** (Tulle). — **TUSSEAU,** Orphée, pièce signée P. P.

EM. VAUDAMME (Lille), saint Jérôme, sainte Marie-Madeleine, par LAUDIN, etc. — **JULES DE VICQ** (Lille), émaux des XV[e] et XVI[e] s. Nombreux ouvrages des LAUDIN. Grand bénitier, aux armes de Lorraine, et figurant saint Louis à genoux, aux pieds du Sauveur. Plaques, objets divers.. —**VISCONTI,** aiguière, offrant le portrait de Henri II, par PIERRE COURTOIS.

WALPOLE (Anglet.), coupe signée IOANNES PENICAUDI (us) IVNIOR. 1539. — **WAREHAM** (Anglet.), raretés du XVI[e] s. Pièces de grande valeur. — **WEBB** (Anglet.), les Noces de Psyché, d'après Raphaël, plat ovale adjugé 5,000 fr. à la vente Pourtalès, en 1865. — **T. M. WHITEHEAD** (Anglet.), coffret formé de dix plaques d'émail et au chiffre d'Anne d'Autriche, par JEAN II LIMOSIN. Une tasse et son couvercle racontant les amours de Samson et de Dalila, émail signé : JOHANNES PENICAUDI JUNIOR, 1539. Raretés. — **A. WILLET** (Amsterdam), Apollon et les Muses, sur une aiguière en grisaille, de JEAN COURTOIS, datée de 1564.— **B[nne] DE WOLF** (Belg.), émaux du XVI[e] s.

C[sse] D'YVON (Paris), émaux de divers maîtres du XVI[e] s.; aiguière avec son bassin, décorés de sujets mythologiques, par JEAN II LIMOSIN.

LES TAPISSERIES TISSÉES.

De tout temps, les tapisseries tissées ont été en usage chez les peuples civilisés ; dans l'antiquité, les Mèdes, les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs et les Romains considéraient les tapisseries comme un objet de luxe, destiné à décorer les temples, les palais et les demeures des riches. Babylone, Tyr, Sidon, Carthage, Sardes, Pergame, Milet, Alexandrie, étaient des centres de fabrication, dont les produits furent introduits en Grèce par Alexandre et importés à Rome, après la conquête de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie. Aristote raconte qu'un Sybarite fit tisser une grande tapisserie qui représentait au centre les principales divinités des Hellènes. L'Orient conserva longtemps le monopole de cette fabrication et au moyen âge les Juifs y faisaient des commandes considérables pour le compte des églises et des couvents d'Europe.

Les Sarrasins, lors de leur invassion en France, sous Charles Martel, amenèrent sans doute avec eux des ouvriers tapissiers qui créèrent des ateliers ; c'est ainsi qu'il faut expliquer l'origine de l'épithète *Sarazinois* affectée aux tapisseries, ancienne façon d'Orient, et qui fut étendue à toutes les tapisseries veloutées par opposition aux tapis *Nostrez*, de fabrication ordinaire. Au moyen âge, les tapisseries furent en grande vogue ; elles servaient, dans les cérémonies religieuses, à décorer les églises ; les côtés du chœur, les piliers, recevaient ces riches tentures que l'on changeait suivant les fêtes de l'année ; au moment des processions, l'usage s'en est perpétué jusqu'à nous, les murs des maisons particulières étaient tendus de tapisseries.

Les habitudes nomades de la chevalerie, la disposition intérieure des châteaux, dont les gros murs devaient être isolés dans un intérêt hygiénique, rendirent l'usage des tapisseries très fréquent ; on en décorait les salles d'honneur, dites de parement, et suivant leur usage spécial, on les appelait *courtines* (rideaux de lit), *factiers* (dais), *aucubes* (tapis de pied), *tref* (toiles de tente), *banquiers* (tapis de siège) ; on les employait encore pour séparer les grands appartements et remplacer les portes, en manière de portières. La plus ancienne fabrique de France, fondée en 985, était une annexe du couvent de St-Florent, à Saumur ; en 1025, on cite la ville de Poitiers comme siège d'une fabrication qui s'étend plus tard à Amiens, Aubusson, Beauvais, Felletin, Paris, St-Quentin, Tours et Troyes.

Les tapisseries d'Arras furent surtout en grande réputation ; les Italiens désignaient, par le mot *Arrazi*, tous les tapis à histoires et personnages. Raphaël ayant été chargé par Léon X de compléter, à l'aide d'une suite de tapisseries, l'ornementation de la chapelle Sixtine, dont la voûte avait été décorée par Michel-Ange, ces tapisseries, au nombre de dix, furent exécutées à Arras en tissu de soie, laine et or; elles arrivèrent à Rome en 1519. Les cartons dessinés par Raphaël, sont en Angleterre. C'était le chant du cygne pour la ville d'Arras, car à partir de la conquête par Louis XI (1477), qui chassa une partie des habitants, la fabrication des tapisseries disparut pour ne plus revenir. En 1398, la ville de Lille avait accordé droit de bourgeoisie à des tapissiers de haute lisse qui la plupart venaient d'Arras ; cette industrie Lilloise cesse à la fin du XVIe siècle, se relève au XVIIe siècle pour disparaître complètement au XVIIIe.

Au commencement du XVIe siècle, Anvers devint le grand entrepôt du commerce de tapisseries où Louvain, Bruxelles, Bruge, Audenarde, Lille et Tournay, envoyèrent leurs produits. En 1538, Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas, et Charles-Quint lui-même, en 1544, firent des règlements auxquels étaient soumis tous les tapissiers de haute lisse de Flandre ; il « leur fut défendu de parer, farder leurs tapisseries de quelques couleurs ou substances de poincture que ce soit et n'y coulourent autre chose qui ne soit tissue ou ouvrée au fond de la tapisserie, fors aux visaiges et autres membres nuds et ce par substance permise ».

Les apprêteurs, par les mains de qui passaient les tapisseries avant d'être mises en vente, avaient licence de corriger dans une certaine mesure, les défauts que les tapissiers avaient laissés dans leur œuvre, « à l'aide de blanche croye, terre rouge et noir pour ayder et appointez visages et membres nuds. » Il était prescrit en outre aux tapissiers de marquer leurs produits afin que « par telles enseignes marcq soit cogneu que ce soit que la dite est d'un tel maître ouvrier. Ces marques doivent être apposées sur les bordures. »

En Angleterre et en Espagne, on fonde aussi des fabriques de tapisseries ; le palais de Madrid renferme une quantité d'admirables tentures, entre autres de grandes compositions d'après les dessins de Van de Weyden ; en 1780, Goya fut chargé de composer des cartons, pour la manufacture royale de Madrid.

En France, le premier règlement sur les tapisseries confectionnées par l'industrie privée, date de 1302, et fut édicté par le prévôt des marchands P. Lejumeau. François I établit une manu-

facture de tapisseries à Fontainebleau, sous la direction de Sébastien Serlio et de P. Selorme, en 1550, manufacture qui fut transférée à Paris, rue St-Denis, à l'hôpital de la Trinité, à la maison des Jésuites, au Faubourg St-Antoine, au palais des Tournelles, à la place Royale et enfin au Louvre. Après ces nombreuses pérégrinations, elle vint se fixer définitivement aux Gobelins sous la direction des sieurs Raphaël de la Planche et Charles de Comans.



Le Baptême du Christ, tapisserie flamande, tissée d'or et d'argent, XVe s.
Collection de M. Maillet du Boullay.

L'établissement des Gobelins tirait son nom de ses fondateurs, dont le premier, Jean Gobelin, était venu de Reims pour se fixer à Paris, vers la fin du XVe siècle. Son fils Philibert acheta l'emplacement de la manufacture, sur les bords de la Bièvre.

Les Gobelins firent une grande fortune ; l'un d'eux était le marquis de Brinvilliers, dont la femme fut brûlée vive comme empoisonneuse. Les frères Cannoye, qui leur succédèrent, firent venir des ouvriers de Flandre, sous la conduite d'un chef d'atelier nommé Taus.

En 1662, Colbert créa aux Gobelins une sorte d'école professionnelle pour tous les corps de métiers d'art, travaillant pour le souverain, tapissiers, teinturiers, brodeurs, orfèvres, fondeurs, graveurs, lapidaires, ébénistes. L'édit de fondation de 1667, lui donna le nom de : *Manufacture royale des meubles de la couronne* et la place sous la direction immédiate de Charles Lebrun. C'est de cet établissement que sortit une foule de chefs-d'œuvre dans tous les genres de l'ameublement et de l'ornementation ; c'est à cette école que se formèrent, outre les artistes tapissiers, des artistes orfèvres, tels que Claude Ballin, Thomas Germain, etc. La tapisserie seule employait 250 ouvriers ; 60 enfants, apprentis peintres, étaient élevés à la manufacture et après dix ans de séjour, ils pouvaient arriver à la maîtrise.

La Savonnerie était, dans le principe, un établissement de bienfaisance situé à Chaillot, créé en 1615, par Marie de Médicis et fut converti en fabrique de tapisseries en 1627, dont le premier entrepreneur, un sieur Pierre Dupont, devait faire confectionner des tapis de Turquie et autres ameublements et ouvrages du Levant, en fils d'or, d'argent, de soie et de laine. Cet établissement a été réuni en 1825, à la fabrique des Gobelins.

La fabrique de Beauvais fut érigée en manufacture royale en 1664 ; Oudry en fut nommé directeur en 1731.

L'usage des tapisseries et des cuirs de Cordoue, comme tentures, diminue et disparaît après l'invention des papiers peints, par Papeléon, en 1688.

II

L'édit de fondation des Gobelins fait ressortir ainsi l'importance de l'industrie des tapis : « La manufacture des tapisseries a toujours paru d'un si grand usage et d'une utilité si considérable que les États les plus abondants en ont cultivé les établissements et attiré dans leurs pays les ouvriers les plus habiles, par les grâces qui leur ont été faites. » La tapisserie tissée est en effet la plus haute expression de l'art industriel et les peintres célèbres de toutes les écoles ont tenu à honneur de dessiner des cartons pour les grandes fabriques.

Les tapisseries de la première époque venaient d'Orient et leur

décor se ressent de leur origine; ce sont des dessins byzantins à méandres et animaux fantastiques. La seconde époque, qui a une origine nationale, prend ses modèles dans ce que nous pourrions appeler le style ogival du XIII[e] siècle; mais nous devons avouer humblement que ce sont des hypothèses, nous raisonnons par induction, car nous n'avons conservé aucune tapisserie antérieure au XV[e] siècle (1). La fameuse tapisserie de Bayeux, attribuée à la Reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, est une tapisserie à l'aiguille. Dans un inventaire daté de 1368, un sieur Huchon Barthélemy, est désigné comme ayant reçu 90 écus d'or pour « un tapiz ouvré auquel était la gueste de saint Graal ».

Les tapisseries du XV[e] siècle sont rares, on en conserve cependant de précieux spécimens à Reims, Montpezat, Angers, Orléans, Nancy, S[t]-Maurice de Chinon, Dôle, Sens, Châlons, Clermont, etc., qui permettent d'étudier la manière des tapisseriés de cette époque. Les sujets sont tirés de l'histoire sainte, des gestes fabuleux des héros, des saisons, des chasses, des fabliaux et poèmes chevaleresques. Des arbres généalogiques, des armoiries, des philactères gothiques, aident à faire connaître les propriétaires, à commenter et à expliquer les sujets.

Les artistes de cette époque, préoccupés avant tout de l'effet décoratif, négligeaient la perspective; sur un fond monochrome ou parsemé de fleurs, ils allignaient tous les personnages à côté les uns des autres, sans établir d'arrière-plan; un trait de contour dessinait les principales formes des personnages et de leurs vêtements; les étoffes étaient à plis nets et cassants. Le décor procédait par plats juxtaposés; trois tons de chaque couleur, simples et harmonieux, se liaient par des hachures. Des rehauts d'or donnaient un éclat tout particulier aux fonds rouges. Il y a, en un mot, une analogie frappante entre le faire des tapissiers et celui des maîtres verriers. On cite de cette époque une tapisserie faite d'après les dessins de Van Eyck.

Au commencement du XVI[e] siècle, le style purement décoratif tend à s'effacer; la perspective se prononce, le modèle devient plus souple, plus animé, les contours sont moins accentués et on ne les retrouve même plus pour accuser les plis des vêtements. Vers le milieu du XVI[e] siècle, la Renaissance italienne transforme le style de la tapisserie, qui abandonne la manière déco-

(1) M. Victor Gay, le savant auteur du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance,* n'est pas de cet avis. Il affirme qu'il en existe plusieurs, non françaises, mais allemandes, et prétend posséder lui-même une tapisserie tissée du XIV[e] siècle.

rative, pour se rapprocher de la peinture ; les arabesques sont cependant employées fréquemment. Les peintres de l'école italienne, Raphaël en tête, fournirent des cartons. Brantôme parle avec enthousiasme d'une tapisserie dessinée en 1546, par Jules Romain, pour le compte du Roi de France, tapisserie qui représentait le triomphe de Scipion; il assure qu'elle avait coûté 22,000 écus et que de son temps on ne l'aurait pas eue pour 50,000.

Un élève de Raphaël, Thomas Vincidore, de Bologne, avait été envoyé en Flandre exprès pour surveiller la confection de tapisseries faites d'après les cartons du maître ; on cite le nom de Van Klay (Bernard), comme étant un des plus fameux tapissiers de cette époque.

En France, les principaux peintres de tapisseries antérieures aux Gobelins furent : H. Lerambert, Luca Romain, Charles Carmon, Cachenemis, Baignequeval, C. Baudouyn, Toussaint Dubreuil; ces artistes touchaient en moyenne 25 livres par mois pour dessiner les cartons. Lorsque Le Brun prit la direction des Gobelins, il donna une grande impulsion à la fabrication, et le style décoratif prit une tournure large et noble; le premier peintre de Louis XIV s'occupait des Gobelins d'une manière toute particulière; dans une lettre du 10 mars 1673, où il fait la nomenclature des artistes qui travaillent sous ses ordres, il dit :

« Le sieur Van der Meulen est un peintre fameux selon moy, que le Roi a appelé de Flandre pour travailler à de grands tableaux représentant les vues de toutes les maisons royales; il a déjà fait celles de la plupart des villes de Flandre, avec les environs qui sont d'une délicatesse merveilleuse. On travaille à mettre ces beaux dessins en tapisseries, dont il a gravé plusieurs en taille douce. Les sieurs Jans et Lefebvre font de la haute lisse, mêlée d'or et d'argent; ils travaillaient sur mes dessins à l'histoire du Roy, à celle d'Alexandre, aux actes des Apôtres, aux Saisons, aux neuf Muses. Leurs ouvrages sont des chefs-d'œuvre au dire des admirateurs. Les sieurs Lacroix et Mousin sont pour la basse lisse, dont ils s'acquittent très bien. »

Tous les peintres recherchaient avec empressement l'honneur de donner des cartons aux Gobelins : Simon Vouet, Fouquières, Michel Corneille le père, Poussin fils, Monnoyer, Bérain, Gillot, Audran, Neilson, Vien, Blain de Fontenay, Boëls, Auguières, Franquart, de Troy, Coypel, Vanloo, Mignard, Jouvenet, Natoire, Boucher, Oudry, Lagrenée, Jeaurat, Fragonard, firent reproduire ainsi une partie de leurs œuvres. Un ingénieur célèbre, Vaucanson perfectionna les métiers. Le style artistique

des tapisseries suivit la marche de l'école française et du goût; les peintres et les tapissiers n'étaient souvent pas d'accord, les premiers voulant la reproduction exacte de leurs tableaux, les seconds objectant avec raison que la tapisserie n'était pas un tableau, mais une tenture décorative aux effets tout à la fois harmonieux et brillants; cette vérité fut comprise par Le Brun, qui employa le procédé du XVe et du XVIe siècle, c'est-à-dire les couleurs de grand teint, nuançant les demi-teintes par l'interposition de laines de teintes franches, à l'aide de hachures.

Après Le Brun, le décor changea de motifs; les grands sujets furent remplacés par des lambrequins, des fontaines, des animaux fantastiques et des dessins orientaux. Au rude coloris du premier peintre de Louis XIV, dit la notice sur les Gobelins, aux rouges imitations que Noël Coypel faisait de Rubens, aux grandes compositions décoratives de Jouvenet, aux machines vides et boursouflées de Troy, il s'était substitué une peinture agréable, efféminée, harmonieuse dans les tons intermédiaires, mais encore et surtout décorative, comme il convenait à de petits appartements et à une société efféminée. Fr. Boucher fut un maître dans cet art faux et charmant, et pour traduire en tapisserie les chairs nacrées et tous les gris qui dominent dans ses tableaux, il fallut abandonner l'ancienne palette, demander à la peinture d'autres nuances et appliquer celui-ci, d'après des principes nouveaux. Les directeurs des Gobelins, dignes d'une mention furent Le Brun, Mignard, Soufflot, Pierre, Badin.

Les tapis de la Savonnerie, fabrique royale, fondée en 1627, par Dupont et Lourdet, fermée en 1825, diffèrent essentiellement par la destination, les procédés et les résultats, des tapisseries des Gobelins; ils ressemblent à une étoffe veloutée et ne présentent pas une surface plane et rase. Ces tapis servaient généralement de tapis de pied, ou de couvertures de meubles, c'est ce qui explique l'extrême rareté des anciens produits de cette fabrique. Sous Louis XV on exécuta un paysage et plusieurs portraits notamment celui du Roi, mais ce genre fut abandonné. Les principaux peintres qui fournirent des cartons à la Savonnerie furent : J.-B. Monnoyer, Trancard, Blain de Fontenay et Lemoine.

Les tapisseries de Beauvais, fabrique royale, fondée en 1664, par Hinard, généralement à la basse lisse (1), étaient employées

(1) Lorsque le tissage se fait horizontalement, la tapisserie est dite de basse lisse; elle devient de haute lisse, quand le travail s'exécute en hauteur verticalement.

de préférence à couvrir les meubles; aussi leur décor consiste le plus souvent en fleurs, ornements ou paysages; néanmoins, dès avant 1778, les ateliers de Beauvais avaient donné les « Conquêtes de Louis-le-Grand », les « Aventures de Télémaque », les « Actes des-Apôtres ». Le peintre directeur Oudry fit exécuter les Fables de la Fontaine, d'après ses dessins, les Amours des dieux, l'Iliade d'Homère, d'après Deshays, les Délassements chinois, d'après Dumont, les Fêtes russes d'après Casanova (1); mais les compositions de la manufacture de Beauvais sont toujours moins grandes comme style et comme dimension que les compositions des Gobelins, dont elles paraissent être la réduction : « La tapisserie des Gobelins, dit après nous le rapport de M. Denuelle, est à la tapisserie de Beauvais ce que la peinture d'histoire est à la peinture de guerre. »

La fabrique d'Aubusson, Felletin et Bellegarde, donnait des produits moins brillants que ceux des ateliers des Gobelins et de Beauvais, mais qui étaient beaucoup plus répandus, en raison même de leur infériorité comme valeur et comme prix. Cette fabrique est particulièrement intéressante, car elle représente l'industrie privée, livrée à elle-même, luttant énergiquement contre des entraves de toutes sortes, contre la concurrence étrangère et l'industrie officielle. A la fin du XVIIIe siècle, et d'après la statistique rédigée en 1793 par le bureau consultatif des arts et manufactures, les villes de France qui possédaient des manufactures de tapisseries étaient : Aubusson, Autun, Beauvais, Cambrai, Douai, Felletin, Nancy, Nantua, Nîmes, Paris et Tournay.

Jusqu'au XVIIe siècle, les Flandres eurent la vogue pour le commerce des belles tapisseries historiées; au XIVe siècle, Tournay, Bruxelles, Enghien et Gand; au XVe siècle, Audenard, Lille, Douai, Bruges, Louvain, Valenciennes, Malines, Mons, Lannois, Orchies, Roubaix, Tourcoing, comptaient de nombreux ateliers en pleine activité; sous Charles-Quint, il y avait des fabriques dans toutes les localités un peu importantes de l'Artois, de la Flandre, du Hainaut, du Tournaisis et Trond, Alost, Ath, Béthune, Binhe, Blandin, Camphin, Courtrai, Estainbourg, Grammont, Hal Lambeke, Marquain, Termonde, Tirlemont et Ypres. A cette époque, Anvers était le grand entrepôt de commerce pour les tapisseries, où les maîtres tapissiers de Flandre exposaient dans

(1) On peut encore citer de Beauvais, au XVIIe siècle, des fleurs par J.-B. Monnoyer; les Rinceaux, le Paon; au XVIIIe siècle, Diane, par J.-B. Oudry; la Noble Pastorale, par Boucher; la tenture des Jeux Russiens, par J.-B. Le Prince, exécutée en 1770.

des galeries disposées à cet effet, des tapisseries de tout genre à vendre aux amateurs et marchands étrangers.

En Italie, l'art de la tapisserie fut introduit par les Flamands dès le XVe siècle ; les villes de Ferrare, Sienne, Florence, Pérouse, Corrège, Gênes, Turin, Venise, Urbin, Mantoue, Naples et Rome, renfermaient des ateliers qui produisaient des œuvres remarquables. En Angleterre, on fait remonter l'origine de la tapisserie au XIVe siècle ; les ateliers les plus célèbres furent ceux de Morlake, fondés en 1619 et soutenus par la protection toute spéciale de Charles I. L'Espagne, dont les relations politiques et commerciales avec les Flandres furent constantes pendant des siècles, possède les plus beaux spécimens de la tapisserie flamande, notamment au palais de l'Escurial. Les inventaires du XVIe siècle citent des tapis velus de « l'ouvrage d'Espaigne » ; les ateliers de Santa-Isabel dataient du XVIIe siècle, ceux de Santa-Barbara furent fondés à Madrid, en 1720, par Philippe V, et les fameux peintres espagnols Maella, les deux frères Bayeu et Goya travaillaient pour eux.

En 1716, une colonie française émigra à Saint-Pétersbourg sous la conduite d'Alexandre Le Blond, architecte-dessinateur de jardins, qui devint premier architecte de Pierre-le-Grand ; quatre hautelissiers et cinq basselissiers, des Gobelins de Paris, fondèrent des ateliers qui prirent le nom des Gobelins ; entretenus à grands frais par la Couronne, ils tissèrent des tapis de soie et d'assez beaux portraits. En Allemagne, on tissait des tapisseries dès le XVIe siècle ; un atelier organisé à Stuttgard, en 1566, fabriquait des pièces d'après les cartons et sous la surveillance de Jean de Velte et de Nicolas Van Orley. Ces tentures existent encore. Après la révocation de l'édit de Nantes, plusieurs tapissiers français émigrèrent en Allemagne ; Pierre Mercier, originaire d'Aubusson, obtint la patente de tapissier de l'électeur de Brandebourg.

A Copenhague, dans le palais de Rosenborg, on voit douze grandes tapisseries de haute lisse, que les frères Van der Eicken ont exécutées à Kioge, d'après les ordres du Roi Christian V. Au XVIe siècle, la fabrique de Middelbourg, dans les Pays-Bas, dirigée par Jean de Maegt, avait une grande réputation.

En Orient, le tapis est un objet de première nécessité puisqu'il sert de tenture, d'oratoire, de siège et de lit. Sa fabrication remonte à la plus haute antiquité ; depuis des siècles, la Perse fabrique de magnifiques tapis à Ferhan, près d'Ispahan, et de plus ordinaires à Mesched ; la Turquie, les Indes, la Chine, marchent sur les traces de la Perse.

Le dessin des cartons, la matière employée, le temps nécessaire au tissage, la main d'œuvre confiée à dés artistes, rendent la fabrication des tapisseries historiées très dispendieuse. Sous Louis XIV, le mètre carré de la tapisserie des Gobelins était payé sur le pied de 2,000 francs; les deux tentures des Mois, rehaussées d'or, d'après les dessins de Le Brun et de Van der Meulen, en douze pièces, et huit entre fenêtres de 83 aunes de cours sur 3 aunes et demie de hauteur, coûtèrent plus de 160,000 livres, près de 500,000 francs de notre monnaie actuelle. Un artiste des Gobelins tisse en moyenne un mètre trente centimètres de tapisserie par an ; le mètre carré revient à 2,500 fr. (1); il ne faut donc pas s'étonner du prix élevé des tapisseries artistiques anciennes, qui ne sont pas encore estimées à leur juste valeur (2).

A cette notice très étudiée du B[on] de Sainte-Suzanne, nous ajouterons quelques renseignements complémentaires.

BRUXELLES. Cette fabrique a dominé toutes ses rivales flamandes, par la perfection de ses produits; elle a fait des tentures d'une grande richesse, tissées de soie et de laine avec rehauts de fils d'or et d'argent. Les dessins servant de modèles étaient l'œuvre des plus grands maîtres. Après les scènes religieuses, historiques, mythologiques et les paysages, exécutés à Bruxelles, on fit au XVII[e] siècle, des *ténières*, tentures à paysanneries empruntées aux compositions de David Téniers et de son école. C'est à Bruxelles que Léon X commanda pour le Vatican les fameuses tapisseries dessinées par Raphaël et que Vasari estimait 70,000 écus. Elles firent sensation quand elles arrivèrent à Rome, en 1518.

Les statuts des maîtres tapissiers de Bruxelles datent de 1451. Jusqu'en 1528, les pièces ne sont pas marquées. A dater de cette époque, jusqu'aux premières années du XVII[e] siècle, la marque consiste dans le monogramme du fabricant ou de l'ouvrier exé-

(1) Ce prix est approximatif et varie suivant les sujets, selon l'importance des fonds; parfois il ne s'élève pas tout à fait à 2,500 francs, mais lorsque le dessin est très compliqué et que les parties unies occupent peu de place, l'ouvrier ne peut pas tisser plus d'un mètre carré par an, alors le prix de revient est plus élevé.

(2) Cette sérieuse étude sur les tapisseries tissées est de notre ami le B[on] de Boyer de Sainte-Suzanne; ce n'est que l'extrait d'un remarquable travail auquel nous renvoyons les amateurs : *Notes d'un curieux sur les tapisseries de haute et basse lisse,* Monaco, Paris, Rouveyre, 1876-1878. L'auteur donne les titres de plus de cent vingt ouvrages où il a puisé ses renseignements.

cutant, accompagné d'un petit écusson entre deux B, initiales des mots *Bruxelles* et *Brabant*. Au XVIIe siècle, le fabricant signe en toutes lettres.

Audenarde. La fabrication remonte au milieu du XVe siècle; au XVIe, elle occupait plus de dix mille ouvriers répartis dans les campagnes environnantes. Audenarde fabriquait surtout les *verdures*, c'est-à-dire les tapisseries à paysages, souvent animées de personnages et d'animaux. Ses produits sont inférieurs à ceux de ses rivales flamandes, au double point de vue de la façon et des couleurs qui s'y montrent plus crues, particulièrement dans les verts. La marque d'Audenarde, d'ailleurs peu commune, représente un écusson, chargé de deux petites pièces carrées et surmonté de lunettes.

Tournay était cité au XVe siècle pour ses belles tapisseries, dont la marque consiste en une tour rappelant les armoiries communales.

Anvers florissait vers le XVe siècle. La marque figure une main levée, accompagnée d'une fleur de lis. Anvers a fait beaucoup de verdures et ses produits ont eu longtemps une couleur jaunâtre peu agréable.

Enghien, Gand, Bruges, etc., eurent aussi leurs fabriques de tapisserie, qui brillèrent même d'un certain éclat. Toutes disparurent dans le courant du XVIIIe siècle. Celle de Bruxelles leur survécut et ferma son dernier atelier en 1794. (*L'Art ancien à l'Exposition nationale belge*, Paris, Firmin Didot, 1882, article sur les tapisseries historiées, signé Alph. Wauters.)

Nous extrayons d'un Mémoire manuscrit, signé Neilsen, sur l'origine des manufactures de tapisseries, le passage suivant: « 1785... Dans tous les temps et dans tous les pays, on a fait des tapisseries, mais à la renaissance des arts et de la peinture, les Flamands étaient presque les seuls en possession de cet art merveilleux. Les Anglais firent ensuite quelques efforts pour établir chez eux de pareilles manufactures; ils étaient animés et soutenus dans cette noble entreprise par deux puissants motifs, la gloire et l'intérêt. Charles I avait attiré à sa cour Rubens, Van Dyck et les plus célèbres artistes de l'Europe. On voit encore, à Paris, les superbes tapisseries aux armes de ce prince exécutées par les plus grands maîtres. Ces beaux commencements furent infructueux. La mort tragique de Charles I détruisit les fondements mêmes de l'édifice; sans espérance, sans appui, les hommes à talents et les habiles ouvriers passèrent de l'Angleterre dans d'autres pays...

« Secondé par un habile ministre, Louis XIV saisit le moment

heureux qui mit fin aux troubles d'une trop longue guerre pour protéger le commerce, faire refleurir les arts et relever les manufactures. En 1664, ce grand Roi fit établir à Beauvais une manufacture de tapisseries; celles d'Aubusson et de Felletin eurent lieu en 1665. Celle des Gobelins, destinée aux magnifiques présents de la couronne, prit naissance en 1667. Pour ces établissements, on fit venir de Flandres, de Bruxelles, d'Anvers, d'Audenarde, les manufacturiers les plus célèbres, qui amenèrent avec eux leurs élèves les plus distingués. Depuis cette brillante époque, la France se trouve en possession d'un art précieux qui, en multipliant les tableaux, ainsi que le fait la gravure, a sur elle l'avantage du coloris et par cet endroit le dispute à la peinture elle-même... » (*Arch. Nat.*, O[1]2051.)

Les ouvriers, nous pourrions dire les artistes, chargés de reproduire par le tissage les œuvres des grands maîtres, sont restés trop souvent inconnus. Pour quelques-uns du moins, nous réparerons cette omission.

NOMS DES OUVRIERS ET APPRENTIS QUI TRAVAILLENT A LA MANUFACTURE ROYALE DES GOBELINS, SOUS LA CONDUITE DU SIEUR CAZETTE, EN 1750.

Jean-Marie Roby, 62 ans, a été bon ouvrier pour le paysage, actuellement faible ouvrier, a une pension de 200 liv.

Claude Michel, 56 ans, travaillant depuis 45 ans, est encore bon ouvrier pour le paysage, a une pension de 200 liv.

Pierre Rondet, 55 ans, travaillant depuis 42 ans, a été trois ans dehors, est rentré en 1711, est très faible ouvrier et a bien de la peine à gagner 6 liv. par semaine.

J.-B. Grignon, 53 ans, travaillant depuis 40 ans, a commencé en basse lisse sous M. Shouaitte, a passé sous M. Jans en haute lisse, est sorti plusieurs fois, a été travailler en Flandre, à Beauvais, est rentré sous M. Monmerqué, en est ressorti à ce qu'il accuse, faute d'ouvrage et y est rentré; médiocre ouvrier et fort de la main.

Clément, 53 ans, travaillant depuis 42 ans, a été dans le service, est faible ouvrier.

Daigue, l'aîné, 51 ans, travaillant depuis 42 ans, est de père en fils de l'établissement, faible ouvrier, a une pension de 150 liv.

Tessier, l'aîné, 50 ans, travaillant depuis 40 ans, est de père

en fils dans l'établissement, assez bon ouvrier pour les têtes et chairs.

François Guyot, 50 ans, travaillant depuis 40 ans, est de père en fils dans l'établissement, assez bon ouvrier pour les têtes et chairs.

Christophe Dubois, 50 ans, travaillant depuis 40 ans, bon ouvrier pour têtes et chairs, est un de ceux qui voulaient passer en Portugal.

Achille Texier, 49 ans, travaillant depuis 36 ans, fait des têtes et chairs, mais n'est pas fort.

Léger Lestourneaux, 47 ans, travaillant depuis 39 ans, fait des têtes et chairs passablement.

Nicolas Solier, 47 ans, travaillant depuis 37 ans, faible ouvrier.

André Farcy (mort), 46 ans, travaillant depuis 35 ans bon ouvrier pour têtes et chairs.

Clément Lebras, 47 ans, travaillant depuis 30 ans, fils d'ouvrier, a longtemps travaillé en basse lisse et est passé à la haute sous M. Monmerqué. Faible ouvrier.

Daigue, le cadet, 44 ans, travaillant depuis 32 ans, est de père en fils de l'établissement, assez bon ouvrier et fait depuis peu des têtes et chairs.

Tessier, le cadet, 44 ans, travaillant depuis 33 ans, est de père en fils de l'établissement, très faible ouvrier.

Claude Coulon, 43 ans, travaillant depuis 32 ans, fils d'ouvrier, assez bon, est un de ceux qui avaient voulu passer en Portugal.

Antoine Cossard, 43 ans, travaillant depuis 31 ans, assez bon ouvrier.

Pierre Pépin, 42 ans, travaillant depuis 32 ans, ni bon ni mauvais.

Ostende, l'aîné, 42 ans, travaillant depuis 30 ans, a été apprenti sous M. Le Blond père, est passé en haute lisse sous M. Monmerqué ; bon ouvrier mais faible de la main.

Decourty, 40 ans, travaillant depuis 20 ans, assez bon ouvrier.

Maskee, 39 ans, travaillant depuis 27 ans, ni bon ni mauvais.

Fr. Robert Pipet, 37 ans, travaillant depuis 24 ans, bon ouvrier.

Ostende, le jeune, 34 ans, travaillant depuis 24 ans, a été apprenti en basse lisse, est passé il y a 14 ans en haute lisse sous M. Monmerqué, est bon ouvrier.

Germain Henry, 34 ans, travaillant depuis 24 ans, est de père en fils de l'établissement ; médiocre ouvrier.

Godon Henry, 33 ans, travaillant depuis 20 ans, de père en fils de l'établissement, assez bon.

Grignon, le fils, 30 ans, travaillant depuis 14 ans, bon ouvrier; depuis est passé en Angleterre.

Pierre Degravier, 27 ans, travaillant depuis 15 ans, bon ouvrier pour différentes parties.

Louis Garnier, 25 ans, travaillant depuis 13 ans, faible ouvrier.

Lebras, neveu, 24 ans, travaillant depuis 12 ans, fort bon ouvrier, mais d'une santé bien délicate.

Guyot, 22 ans, travaillant depuis 12 ans, assez bon et promet.

Grignon, cadet, 20 ans travaillant depuis 10 ans, assez bon et promet.

Apprentis : Roby; Daigue, fils de l'aîné; Guyot, cadet; Guyot, jeune; Solier; Lebras, frère du neveu; Lestourneaux; Ostende; fils de l'aîné; Ostende, fils du jeune.

Nous aurions désiré pouvoir donner la liste des sujets traités aux Gobelins depuis Louis XIV jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, mais nous devons nous en tenir à une citation incomplète. M. A. Darcel a bien voulu nous communiquer quelques renseignements succincts; en y joignant nos notes prises aux archives nationales, nous arriverons à dresser un tableau qui, malgré ses lacunes, offrira aux amateurs de tapisserie un véritable intérêt. (*Gobelins et Savonnerie, 21 cartons* O[1]2040 à O[1]2060.)

Tentures des dessins de Raphaël, comprenant en huit pièces les Arabesques et les Sujets du Vatican. — Histoire de Psyché, par Jules Romain : *Le Festin de Psyché*, — *la Seconde pièce du festin*, — *le Bain de Psyché*, — *la Danse à droite*, — *la Danse à gauche*, — *la Musique à droite*, — *la Musique à gauche*. — Histoire de Moïse, d'après Le Poussin : *Moïse tiré des eaux*, — *le Veau d'or*, — *la Manne*, — *le Serpent d'airain*, — *le Frappement du rocher*, — *Moïse au buisson ardent*, — *Moïse foulant la couronne*. — Histoire de Louis XIV, quatorze pièces par Le Brun et Van der Meulen : *La Prise de Dôle*, — *la Prise de Marsan*, — *la Prise de Douai*, — *la Tranchée de Tournay*, — *l'Alliance des Suisses*, — *la Prise de l'Isle*, — *le Mariage*, — *le Roi aux Gobelins*. — *la Satisfaction d'Espagne*, — *la Prise de Marsal*, — *l'Entrevue des deux Roys*, — *l'Audience du Légat*, — *le Sacre du Roy*. — Les armes du Roy, d'après Le Brun. — L'Histoire d'Alexandre, d'après Le Brun : *La Bataille du Granique*, — *l'Aisle gauche de ladite bataille*, — *l'Aisle droite*, — *la Bataille d'Arbelles*, — *l'Aisle droite*, — *l'Aisle gauche*, — *la Bataille de Porus*, — *l'Aisle droite*, — *l'Aisle gauche*, — *la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, — *le Triomphe d'Alexandre*. — Le Maréchal de Turenne, par Van der Meulen. — Les Quatre éléments, d'après Le Brun. — Les Saisons, du même.

LES JEUX D'ENFANTS, idem. — LES ENFANTS JARDINIERS, idem. — LES MOIS OU LES MAISONS ROYALES, idem. — LES MOIS DE LUCAS, d'après un des maîtres de la Renaissance flamande. — LES MOIS GROTESQUES, d'après Claude Audran. — LES DIEUX, du même. — LES TRIOMPHES, d'après Noël Coypel : *le Triomphe de la foi, de la Philosophie, de Vénus, de Minerve, d'Hercule, de Pallas.* — LES RENOMMÉES, — HISTOIRE D'ESTHER, d'après J.-F. de Troy : *La Toilette d'Esther, — le Couronnement d'Esther, — l'Évanouissement d'Esther, — le Repas d'Esther, — le Dédain de Mardochée, — le Triomphe de Mardochée, — le Jugement d'Aman,* — HISTOIRE DE MÉDÉE ET JASON, du même : *les Soldats nés des dents du dragon, — l'Herbe enchantée, — la Toison d'or, — Médée qui fuit, — la Robe empoisonnée, — la Fureur des taureaux, — le Mariage de Créuse.* — LA GALERIE DE Saint-CLOUD, d'après Mignard. — SUJETS DE LA FABLE, d'après Ch.-Fr. Poerson.

TENTURE DES INDES, par les collaborateurs de Le Brun. — L'ANCIEN TESTAMENT, d'après Antoine Coypel. — LE NOUVEAU TESTAMENT, d'après Jouvenet et Restout : *La Magdeleine chez le Pharisien, — la Pesche miraculeuse, — les Vendeurs chassés du Temple, — la Résurrection de Lazare, — le Baptême de N.-S., — la Guérison des malades, — la Cène de N.-S., — le Lavement des pieds.* — L'ÉNÉIDE, d'après Ant. Coypel.

TENTURE DE L'HISTOIRE DE FRANCE : *l'Amiral de Coligny, — la Continence de Bayard, — le Combat de Maillard et Marcel, — le Siège de Calais, — François I visite Léonard de Vinci. — Honneurs funèbres rendus à Du Guesclin,* etc. — HISTOIRE D'HENRY IV : *Henry IV rencontrant Sully blessé. — Sully aux pieds d'Henry IV. — Henry IV fait entrer des vivres à Paris. — les Adieux d'Henry IV à la belle Gabrielle. — l'Évanouissement de la belle Gabrielle.* etc. — HISTOIRE DE DON QUICHOTTE, quinze pièces, d'après Ch. Coypel : *le Repas de Sancho, — le Chevillard, — l'Entrée de Sancho, — la Poltronnerie de Sancho, — Don Quichotte servi par les filles de l'hôtellerie. — les Magiciens, — les Paysannes, — le Jugement de la canne. — la Dulcinée, — Don Quichotte suspendu à la grille, — le Vol de l'âne, — Don Quichotte guéri de sa folie.* — TENTURE EES SCÈNES D'OPÉRA, d'après Ch. Coypel : *Alceste, — Rodogune, — Roxane, — Athalie, — l'Amour et Psyché,* — RENAUD ET ARMIDE, du même.

TENTURE DES NOUVELLES INDES, d'après F. Desportes : *l'Indien à cheval, — le Roi porté par deux Maures, — les Chasseurs, — les Pescheurs, — le Cheval rayé, — les Tauraux, — le Combat des animaux, — le Cheval Isabelle.* — THÉSÉE, par Carle Vanloo.

TENTURE DES ARTS, par Jean II Restout. — LES CHASSES DE

Louis XV, par J.B. Oudry. — Les Amours des dieux, par Fr. Boucher. — Tableaux peints par Boucher : *La Diseuse de bonne aventure, — la Pêche. — Vénus demandant des armes à Vulcain, — Neptune et Amimonne, — Vénus sur les eaux.* — Du même, des Jeux d'enfants, en quatre tableaux. L'Amour et Psyché. Diverses Scènes pastorales, etc. — Combats d'animaux, douze pièces, d'après J.-B. Oudry.

Les tapisseries, comme les boîtes à portrait, les tabatières, les bijoux et plus tard les porcelaines de Sèvres, ont fait partie des présents diplomatiques. Nous en citerons plusieurs exemples.

16 *septembre* 1682. — Pour quatre ministres du Roi de Danemark, des tentures de l'histoire d'Alexandre et des tapis de la Savonnerie. 52,034 liv.

21 *octobre* 1683. — Donné à l'électrice de Brandebourg, une toilette d'argent, complète, de 48,609 liv., et deux tentures des tapisseries des Mois de l'année. 60,000 liv. (Arch. du min. des aff. étr. *Présents du Roi. N°* 402.)

19 *novembre* 1760. — Au Cte Colloredo, une tenture des Gobelins et un tapis de la Savonnerie. 34,832 liv.

Septembre 1772. — Au Cte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne, un sopha, huit fauteuils et une tenture de l'Iliade, en six pièces. 14,828 liv.

29 *octobre* 1768. — Présent de Louis XV au Roi de Danemark : Un portrait de S. M. en pied, de la manufacture des Gobelins. 7,500 liv. — Une tenture de haute lisse, l'Histoire d'Esther. 46,354 liv. — Une tenture de basse lisse, des Nouvelles-Indes, en huit pièces. 38,972. — Six feuilles de paravent de la Savonnerie. 2,155 liv.

6 *septembre* 1775. — Au Cte de Beauteville, ci-devant ambassadeur de S. M. en Suisse, pour lui tenir lieu de l'une des deux tentures de Beauvais qui lui furent prêtées, en 1763, et dont il a prétendu que le feu Roi lui avait fait don, une tenture dite des Amours des dieux. 14,590 liv.

19 *septembre*. — Au Cte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, une tenture des Gobelins représentant l'histoire de Jason, quatre pièces. 22,919 liv.

2 *octobre*. — Au Cte de Viri, en sa qualité de commissaire plénipotentiaire du Roi de Sardaigne, à la réception de Mme la princesse de Piémont à la frontière, une tenture dite des « Jeux Russiens ». 18,608 liv. (*Présents du Roi. N°* 440.)

Vente L. Double, 1881. — Meuble de salon Louis XIV, en tapisserie des Gobelins, composé de deux canapés, quatre fauteuils

et quatre chaises, à figures mythologiques, sujets de chasse et animaux. Le grand canapé porte, marqué au feu : *Chambre du Roi.* 80,000 fr. — Meuble de salon Louis XV, des Gobelins. à fond ponceau, décoré de médaillons, sujets champêtres à animaux, oiseaux et volatiles dans des paysages. Un grand canapé, deux grandes bergères et sept fauteuils. 36,000 fr. — Meuble de Beauvais, Louis XVI, à sujets champêtres dans le goût de Boucher. Un canapé, deux marquises ou petits canapés, deux fauteuils et quatre chaises. 51,500 fr. — Salon de Beauvais, Louis XVI. Les dossiers des trois canapés représentent des sujets champêtres à personnages, d'après Boucher, et les sièges, des paysages et des animaux. Sur les dix fauteuils, des animaux dans des paysages. 110,000 fr. — Salon de Beauvais, du même temps, un canapé à dossier ovale, et dix fauteuils à sujets champêtres. 34,500 fr. — Portière de Beauvais, La Cueillette des cerises, d'après Boucher, 30,000 fr. — Pendant. Bergers et bergères près de la statue de l'Amour. 30,000 fr. — Tapisseries des Gobelins, d'après Coypel, *Don Quichotte estant à Barcelone dance au bal que lui donne don Antonio.* 10,450 fr. — Tapisseries de Beauvais d'après J. Bérain : Bacchus. 3,320 fr. — Le Dieu Pan. 3,320 fr. — Le Dromadaire. 7,000 fr. — L'Éléphant. 8,100 fr. — Le Concert. 2,900 fr. — Sujet analogue. 4,600 fr. Le Dompteur de lions. 4,500 fr.— Motif d'architecture. 1,800 fr.

Hôtel Drouot, 1883. — La Prise de Bruges, tapisserie des Gobelins, tissée d'or et d'argent. 24,100 fr. — Tapisseries des Gobelins de la suite dite des *Châteaux royaux*, d'après Le Brun. Le château des Tuileries. 16,200 fr. — Le Château de St-Germain. 15,350 fr. — Le Départ d'Ulysse (Lille). 4,250 fr. — La Bataille d'Arbelles (Beauvais). 5,860 fr. — Les Femmes de Darius implorant la clémence d'Alexandre (Bruxelles). 2,400 fr. — Le Parc de Versailles, deux pièces de Beauvais. 3,500 fr.

Vente Gunzbourg, 1884. — Tenture des Mois, d'après Audran, douze panneaux, 62,000 fr. ; à M. Boucheron. — Cinq pièces de l'Histoire de don Quichotte, 96,000 fr. (vendues une à une) ; remises en vente, d'un seul lot, elles sont adjugées à Mme Sluys, 140,000 fr.

CURIEUX DE TAPISSERIES.

MM. Bon **RENÉ D'ALÈS** (Orléans), la Moisson, Beauvais, XVIIIe s. — **ÉDOUARD ANDRÉ** (Paris), suite de panneaux d'une admirable conservation. Tenture de l'Iliade. Tenture des Jeux Russiens, etc. — **ED. AYNARD** (Lyon).

GEORGES BAL (Paris), tapisseries françaises et flamandes, rehaussées d'or et d'argent, du XVIe s. — Une Apparition; l'Annonciation; etc. — **GERM. BAPST** (Paris), Mariage de Philibert Emmanuel de Savoie, tapisserie flamande. — **Mme BARON** (chât. de Langeais). — **BARRE** (Paris), deux tapisseries de Beauvais, à sujets de chasse, signées : OUDRY. Bordures fleurdelisées aux armes de Colbert, XVIIe s. — **P^ce^ DE BÉARN** (Paris), les quatre parties du monde (Beauvais), XVIIIe s. — **P^sse^ DE BEAUVAU** (Paris), tapisserie dite à l'Oiseau, de la fin du XVe s. — **P^ce^ MARC DE BEAUVAU** (Paris), scènes de chasse au faucon; magnifiques tapisseries flamandes. Elles passent pour avoir été prises dans la tente de Charles le Téméraire, au siège de Nancy. — **BÉZARD** (Paris), tapisseries flamandes, du XVIe s., provenant du château d'Anet. Tentures de Beauvais à sujets chinois, d'après Bérain. — **E. BLIGNY** (Paris), Sainte Véronique, tableau flamand tissé d'or et de soie, commencement du XVIe s. — **BOUDIN** (Orléans), tentures de Beauvais, XVIIIe s. Paysage. Sujet chinois, l'Education de Bacchus. — **M^ise^ DE LA BOËSSIÈRE-THIENNES** (Belg.), un Hymen présidé par Junon, Amphitrite et Neptune, un Banquet; tapisseries signées : P. VAN D. H. (Pierre Van den Hecke). — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), panneau italien d'une grande finesse : l'Adoration des Mages, commencement du XVIe s. — Petit panneau de Bruxelles à deux personnages en costume du XVIe s. — Tenture de Bruxelles : scènes de chasse. — Portières. — **BOUCHERON** (Paris), magnifiques panneaux des Gobelins. — **JULES BOUQUIÉ** (Belg.), Hippogriffes et Amours entrelacés. Flandre. — **G. BOURDON** (Rouen), spécimens de diverses fabriques. — **ALBERT BOSSET** (Paris), la Pâque, tapisserie allemande du XVIe s. — **B^on^ DE BRAU** (Belg.), Histoire de Cléopâtre. Flandre, XVIe s. — **H. BRAQUENIÉ** (Belg.), diverses tapisseries de la série des Mois, d'après Lucas de Leyde : Le Cerf dans un étang, les Vendanges, le Concert champêtre, Piqueurs et chiens, la Chasse au cerf, chasse à l'autruche, d'après Jean Stradan, XVIe s. Histoire de Psyché, d'après Raphaël, XVIe s. Histoire de Jacob : la Bénédiction de Joseph, signée : I. V. Z.(Jacques Van Zeunen). Histoire de Troie : l'Enlèvement d'Hélène, signée : I. V. BRUGGHEN, XVIIe s. La Fuite d'Énée, par P. VANDEN HOEKE (+ 1752). Un Roi de Suède à cheval, par JAN RAS, le jeune, mort vers 1637. Le Marché, le Cuisinier; la Basse-cour, (Bruxelles), Grandes figures, d'après RUBENS. Fourrageurs de l'armée de Louis XIV, d'après VAN DER MEULEN, par J.-B. DE VOS, de Bruxelles, XVIIIe s. Tapisseries de Tournay, d'Anvers, du XVIe s., marquées d'une main et d'une fleur de lis. Tapisseries des Gobelins, de la série des Indes. Panneaux de la Savonnerie. — **BROSSARD** (Paris), tapisseries du XVIe s. et autres. — **GEORGES DE BUHAM** (Bordeaux), tapisseries de Bruges et de diverses autres fabriques à sujets religieux et tirés de la Fable. — **BUREL** (Lyon), spécimens divers.

J.-J. CABANES (Bordeaux), panneaux Louis XIV. — **FRANÇOIS CARCENAC** (Toulouse). — **RAOUL DE CAZENOVE** (Lyon). — **CHABRIÈRES-ARLÈS** (Lyon). — **CHARDON** (Paris). — **Cte DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), verdures avec animaux, fabriquées à Audenarde : un Renard au milieu d'un site boisé, tenant une poule dans sa gueule, etc. Salomon et la Reine de Saba, Bruges. — **CHATEL** (Lyon), fabriques diverses. — **Cte DE CHAUVEAU**. — **CHRÉTIEN** (Rouen), grandes tapisseries à personnages. — **ARTHUR DE COSTE** (chât. d'Andas).

DEDOS (Paris). — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), types divers,

très beaux. — **DELPECH-BUYTET**, tapisseries de Flandre du XVIe s., signées : EVRARD DE BRUXELLES, D'APRÈS VAN ORLEY. Chasse au cerf : le Départ, le Lancer, le Bien-aller, le Cerf à l'eau, la Mort du Cerf, le Retour. — **AIMÉ DESMOTTES** (Paris), pièces diverses. — **DIDIER** (Orléans), bergerades, de Beauvais, XVIIIe s. — **DUC DE DOUDEAUVILLE** (Paris), le Lendemain des noces, Aubusson. — **DUFOUR-LEQUEUX** (Reims), tapisseries des Flandre, des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson. — **DURRIEU** (Paris [?]), tapisserie alsacienne de 1545.

FÉLIX ELOIN (Belg.), personnages à cheval, tapisserie de Bruxelles, marquée B. U. B. — **CH. EPHRUSSI** (Paris), suite de cinq tapisseries de Flandre, tissées d'or et d'argent : Jeux d'enfants dans la campagne, etc., XVIe s. — **Bon D'ERLANGER** (Paris), tapisseries de Florence, tissées d'or, XVIe s., tapisseries de Flandre du XVIe s. : La Création, 9 sujets, 80 figures. Le Christ inspirant la foi. Scènes allégoriques du Nouveau Testament, 8 sujets, 86 fig. Le combat des Vices et des Vertus, 33 fig. Le Triomphe du Christianisme, 6 suj. 136 fig. Le Jugement dernier. — Tapisseries de Bruxelles du XVIIe s. : Le Triomphe de l'Église, 26 fig. La Foi catholique, 19 fig. Le Christianisme chassant le Paganisme du temple. Saint Jean dans le désert, nourri par les anges. La Force. L'Espérance grandit la Foi. David et les Anges, 3 fig. Les quatre Évangélistes, 5 fig. Les huit pièces, d'après Rubens, marquées aux deux B de Bruxelles et signées : I. F. V. H. (Jean François van den Hecke). — Suite de onze pièces, d'après RAPHAËL, presque toutes marquées B. U. B. et signées : JAN RAES (XVIIe s.) : La Pêche miraculeuse. Les Apôtres, 6 fig. Le Christ remettant à saint Pierre les clés de l'Église, 6 fig. Saint Pierre et Saint Jean guérissant le paralytique à la porte du Temple, 15 fig. Serge Paul, proconsul d'Asie, converti au catholicisme par les miracles de saint Paul. La Mort d'Ananias, 24 fig. La Conversion de saint Paul, 20 fig. Le Martyr de saint Étienne 14 fig. etc. — Histoire d'Alexandre, d'après Le Brun, par JOANNES F. V. D. HECKE (Jean François Van den Hecke florissait en 1665). — Trois pièces de MARC DE VOS : Le Combat. La Tente de César. César reçoit les dénonciateurs, XVIIe s. — Histoire de Troie, marquée B. U. B., signée I. V. B. (Gaspar (?) ou Jaspar Van den Brugghen). — Enfants, verdure d'Audenarde, XVIIe s. — Junon sur son char, 4 fig. — Lyciens changés en grenouilles par Jupiter, Flandre XVIIe s. — Le char d'Amphitrite et de Neptune, 9 fig. XVIIIe s. — **ESCOSURA** (Paris), la Vierge près de saint Joseph présente l'Enfant Jésus à saint Simon, Arras, XVe s. — **A. ÉTIENNE**, les Vendanges, XVe s. — Diane et ses compagnes, XVIe s. Flandre. — **PAUL EUDEL** (Paris), tapisseries du XVIIIe s. Meubles Louis XV et Louis XVI à sujets de chasses, de personnages et de fables de La Fontaine.

DE FAREY (Angers), scène de la vie de saint Julien. Isaac bénissant Jacob. Combat des Vices et des Vertus, fin du XVe s. — Traits de la vie de saint Guillaume, XVIe s. etc. — **J. FAU.** — **A. FAVIER** (Douai), belles tapisseries tissées et brodées, de diverses époques. L'Adoration des Mages, XVe s. Jésus avec des anges, au milieu des animaux de la création, etc. — **VICT. FONTAINE** (Joigny), tapisseries Renaissance à petits personnages. Tentures et portières d'Aubusson, Louis XV, à petits sujets. — **EDM. FOULC** (Paris), tapisseries provenant du château d'Anet, ayant trait à Diane de Poitiers, Flandre, XVIe s. Tenture flamande à sujets mythologiques, XVIIIe s. Vulcain surprenant Vénus et convoquant les dieux ; pièce au chiffre de Charles Ier d'Angleterre, XVIIe s. — **Dr FOULON** (Nantes), morceaux divers.

GAVET (Paris), tapisseries flamandes d'une grande finesse : Scènes de

la vie du Christ. Superbes tapisseries Renaissance, tissées d'or et d'argent : Sur un balcon, qui se détache dans un paysage, des personnages à mi-corps tiennent des fleurs et des fruits. Encadrement architectural. — **V^or^ GAY** (Paris), scène de Sabbat, tapisserie allemande du XIVe s. — **GILLET** (Arras), petite tapisserie d'Arras d'une extrême finesse. — **GINDROZ**, chasse du temps de Henri II, Bruxelles. — **GLEIZE-CHAMBERT**, types divers. — **ALBERT GOUPIL** (Paris), le Calvaire, Bruxelles, XVIe s. etc. — **PAUL GRAND** (Lyon), tapisseries et ornements sacerdotaux.

HOCHON (Paris), tapisseries flamandes, tissées d'or. — **B^nne^ DE HOFFMANN**, tapisseries Renaissance, au petit point : Henri II et sa cour. Henri III avec des seigneurs. Tapisseries Renaissance à fond d'or, Scène biblique. Combat de pâtres. Le Retour de l'Enfant prodigue.

JAMARIN, tapisseries Renaissance et autres. — **CLÉMENT JOURDAN** (Lyon), pièces diverses. — **Mme JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), bande à personnages, du XVIe s., de la grandeur d'un dossier de canapé. Très rare. Pièces diverses.

ERNEST KATHELIN (Belg.), l'Édification du Temple, Bruxelles, XVIe s. — **KORWIN SZLUBOWSKI**, tenture de Bruxelles, d'après VANDER MEULEN.

L. LACOURT (Belg.), Vénus, l'Amour et des Nymphes dans un paysage, Gobelins. — **CHARLES LAPIERRE** (Rouen), grandes tapisseries de Flandre, avec sujets de chasses au milieu de riches bordures. — **M^ise^ DE LASTEYRIE**, l'Automne, tapisserie de Lille, signée : VAN HECKE. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), pièces d'une rare conservation. Frise du commencement du XVe s., avec chasses, personnages et armoiries. Deux pièces du XVe s. représentant le mariage de Philippe-le-Beau, avec Marguerite d'Autriche : les Accordailles et la cérémonie d'investiture. Six grands panneaux de Bruxelles, relatifs à la vie de Moïse et de Josué. La Collation, ravissant panneau des Gobelins, d'après Boucher. Ecrans, sièges divers. — **LE MATHAN** (Albi), spécimens divers. — **AD. LEOFANTI**, le Sacrifice de Lystre, d'après RAPHAËL, XVIe s. — **GH. LEVÉ** (Orléans), beaux types ornés de chasses, d'oiseaux, de gibiers, de personnages dans les bois. — **DÉSIRÉ LÉVY** (Paris), tapisserie des Gobelins du XVIIe s. et figurant un sujet de chasse à grands personnages. — **LEZIAN-LESTOURNELLE** (Ste-Foi-la-Grande-Gironde). — **Dr LIBERT** (Alençon). — **LOMBARD DE BUFFIÈRES** (Lyon). — **LOTTIN DE LAVAL** (chât. des Trois-Vals), magnifique tenture des Gobelins du XVIIe s.

GABRIEL DE MAGNEVAL (Lyon), pièces diverses. — **MAGNIER** (Paris), tapisseries gothiques et Renaissance. Autres du XVIIe s. Combat de lions et de chimères. Hippolyte. Mort d'Hippolyte. Guerriers. Un sacrifice. L'Hydre de Lerne. Le Triomphe de Bacchus. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris), saint Georges terrassant le dragon, XVIe s. Le Baptême du Christ, tapisserie flamande tissée d'or et d'argent, XVIe s. Roi et Reine jouant aux échecs. Arras, XVe s. — **MARTIN** (Toulouse). — **Vte DE MATHAREL** (château de la Grangefort), Godefroy de Bouillon, XVIe s. Marguerite de Valois première femme d'Henri IV, etc. — **A. M.-S.** série de portières des XVIIe et XVIIIe s. de diverses fabriques. Meubles. — **MELLIER**, tapisseries des Gobelins, d'après Boucher, d'une admirable exécution. — **Cte DE MÉRODE-WESTERLOO** (Belg.), paysage avec des animaux et des oiseaux, Audenarde. — **L. DE MEUTER** (Belg.) tenture offrant divers épisodes d'un roman du moyen âge. Histoire d'un

chevalier qui boit l'eau d'une fontaine merveilleuse, etc. — **B^on DE MONTCHENIL** (Bordeaux). Vie d'Esther, 3 pièces, Aubusson, Louis XIV. — **THOMAS MORENO** (Madrid), scènes de la Passion, tapisseries flamandes tissées d'or, de la fin du XVe s.

NADAR (Paris), cent petits carrés provenant de coussins de stalles d'église. — **LE CH^ier EM. DE NEVE DE RODEN** (Belg.), tapisserie ornée d'armoiries, datée de 1561. Elle servait à recouvrir le prie-Dieu du chef-homme de la confrérie de Saint-Sébastien de Wœsmunter (pays de Waes).

OUDIN (Amiens), tapisseries de Beauvais.

Mme PATIN (Orléans), le Concert champêtre, Beauvais, XVIIIe s. — **PIET** (Paris), panneaux du XVIe s. — **Mme DE LA RÈGLE** (St-Maixent). — **RICHARD** (Paris), scènes du Nouveau Testament, Flandre, fin du XVe s. Suite de trois tapisseries, d'après BOUCHER. — **RIDEL** (Vimoutiers). — **Cte DE ROHAN-CHABOT** (Paris). — **DE ROMILLY** (Nîmes).

DE St-MAURICE (Lyon). — **DE SALVERTE**, le Passage de la Mer Rouge, Flandre, XVIe s. — **O. DE LA SAUSSAYE** (Cormeray). — **SIR JOHN SAVILE LUMLEY** (Belg.). L'Arithmétique d'après CORNEILLE SCHUT. Un Port de mer, genre Teniers, signé : P. VAN DER BORGHT, avec la marque de Bruxelles. Une fête de paysans, genre Teniers. Un paysan regardant des pourceaux, même genre, signé : P. VAN DER BORGHT. — **Mis DE SERS** (Madon), tapisseries diverses, dont plusieurs brodées par Marie-Antoinette et ses dames d'honneur. — **Mme SLUYS** (Paris), magnifiques tapisseries des Gobelins. — **B^on CH. SNOY** (Belg.), six pièces des Mois de l'année, Flandre. — **LÉON SOMZÉE** (Belg.), l'adoration des Mages, Flandre, XVe s. Les Israélites recueillant la manne, d'après RAPHAËL: Bruxelles, XVIe s. — Les Grecs contemplant l'incendie de Troie, signée : K. MANDER FECIT AN 1619. Deux tentures d'Audenarde figurant l'abbaye de Villers. Un Sacrifice à Hercule, pièce marquée B.U.B. et signée : D. ABELOOS. XVIIe s. — **SPITZER** (Paris), la Nativité. L'Adoration des Bergers. L'Enfant Jésus entre la Vierge et sainte Anne, fin du XVe s. Divers types de la série des Mois de l'année, d'après JULES ROMAIN, XVIe s., tableaux d'une exquise finesse. — **CH. STEIN** (Paris), la Vierge et sainte Anne, XVIe s. Panneaux des Gobelins. — **STETTIN** (Paris), Don Quichotte au bal de Don Antonio, d'après COYPEL. Gobelins, Louis XV.

EDM. TAIGNY (Paris). — **TOLLAIN**, le Massacre des Innocents, XVe s. — Sujets d'après TENIERS, signés : WERNIER. Lille, XVIIe s. — Scènes champêtres, de Beauvais.

VAN HEDDEGHEM (Paris), pièces diverses. — **Mlle VANDER, HEL** (Lille). — Chanoine **VAN DRIVAL** (Arras), Saint Pierre confère le sacrement de l'Ordre à saint Étienne, XVe s. — Judith : *Fortitudo Judith.* Arras, XVIe s. — Présentation de la tête de saint Jean-Baptiste. — **FLORENT VAN VERREN** (Belg.), tapisserie exécutée par PIERRE VAN VERREN, maître tapissier à Audenarde, dans la seconde moitié du XVIIe s. : Trois personnes portant une urne et une corbeille de fleurs destinée à servir d'offrandes aux dieux. — **VIDAL** (Cordes). — **VILLENEUVE-RAYMOND** (Treguier). — **C^sse D'YVON** (Paris), tentures des Gobelins et de Beauvais, du XVIIIe s. Panneaux, portières, écrans, sièges, tabourets d'une admirable conservation.

LES LIVRES. LES RELIURES. LES EX-LIBRIS.

LES LIVRES. — Les amateurs de livres ne sont pas moins passionnés que les autres collectionneurs. Le bibliophile recherche les belles éditions, le bibliomane préfère les éditions rares. Tout bibliophile ardent devient forcément un peu bibliomane. Après les *Donats* et les *incunables*, ou premiers livres de l'imprimerie, aujourd'hui introuvables, ce que convoite l'amateur, ce sont les *éditions princeps*. (première édition d'un auteur ancien).

A la tête des plus celèbres éditeurs, nous nommerons les Alde, à Venise, XVe et XVIe siècles ; les Étienne, à Paris, XVIe et XVIIe siècles ; les Elzévir, à Leyde et à Amsterdam, de 1592 à 1680 ; Froben, à Bâle, XVIe siècle ; Morel et Turnibe, à Paris, XVIIe siècle ; les Didot, dont le premier édita, en 1747, les *Voyages* de l'abbé Prévost.

Citons parmi les éditions remarquables, la Collection *ad usum Delphini*, entreprise sous Louis XIV, pour l'instruction du grand Dauphin (classiques latins, 64 vol. in-18). Le Recueil de romans français, entrepris par l'ordre du Cte d'Artois, et connu sous le nom de Collection d'Artois (64 vol. in-18). Les livres à vignettes du XVIIIe siècle, dont les chefs-d'œuvre sont *les Baisers* de Dorat (exemplaire sur grand papier avec les titres en rouge) et *les Contes* de La Fontaine, édition dite des Fermiers généraux.

Dans une belle édition, on doit trouver un texte aussi correct que possible, des caractères unissant la légèreté à la netteté, un papier beau et solide et des marges bien proportionnées à la page imprimée.

L'amateur doit savoir reconnaître le format à la simple inspection du livre.

L'in-folio a la feuille pliée en			2 et contient		4 pages ;
L'in-4°	—	—	4	—	8 pages ;
L'in-8°	—	—	8	—	16 pages ;
L'in-12	—	—	12	—	24 pages ;

et ainsi de suite pour l'in-16, l'in-18, l'in-24, l'in-32, l'in-36, l'in-48, l'in-64, l'in-72, l'in-96, et l'in-128.

La dimension des papiers employés par les imprimeurs n'est pas toujours la même et l'on peut prendre un in-folio pour un in-quarto, un in-octavo pour un in-douze, etc., et réciproquement. Il faut alors recourir aux signatures.

Les signatures sont les marques qu'on emploie pour distin-

guer les feuilles dont se compose un ouvrage. Ainsi, par exemple, dans un in-4°, on trouvera le chiffre 2 à la page 9, parce que la feuille étant pliée en quatre forme 8 pages et la seconde feuille commence au n° 9; 3 occupera le n° 17; 4 le n° 25; etc. Par le même principe, on reconnaîtra qu'un volume est un in-8, en voyant un 2 à la page 17; un 3 à la page 33; un 4 à la page 49, etc.

Autrefois, les chiffres étaient remplacés par des lettres alphabétiques. Pour 1, 2, 3, 4... on mettait A, B, C, D... Si un in 8° est imprimé par demi-feuille, 2 ou B, est au bas de la page 9; 3 ou C, au bas de la page 17, etc.

Pour dater un livre et en marquer les pages, on emploie les *caractères arabes, romains* et *français*. Il y a dix *caractères arabes*, savoir : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0. Ils servent à la pagination. Le *caractère romain* est formé de lettres majuscules de l'alphabet. Ces lettres numérales, qui composent le caractère romain, sont au nombre de sept, savoir I, V, X, L, C, D, M.

Le caractère I, signifie un; V, cinq ; X, dix ; L, cinquante ; C, cent; D, cinq cents; M, mille.

Le I répété deux fois fait deux; trois fois, fait trois. I mis devant un V ou un X, retranche une unité du nombre exprimé par chacune de ces lettres : ainsi IV fait quatre, IX fait neuf.

Pour rendre six, on ajoute un I à V, VI; pour sept on en ajoute deux, VII; pour huit, trois, VIII.

X devant L ou C, retranche dix unités; par conséquent XL signifie quarante et XC quatre-vingt-dix. Un L suivi d'un X (LX) veut dire soixante.

Outre la lettre D, qui indique cinq cents, on peut exprimer ce nombre par un I devant un C renversé, comme suit : IƆ.

Pareillement au lieu de M, qui signifie mille, on se sert quelquefois de I entre deux C, l'un droit et l'autre renversé (CIƆ).

On peut encore exprimer six cents par IƆC et sept cents par IƆCC, etc. L'addition de C et Ɔ devant et après augmente en raison décuple : ainsi CCIƆƆ signifie dix mille ; CCCIƆƆƆ, cent mille, etc.

Le *caractère français*, surnommé aussi *chiffres de comptes* ou *de finance*, n'est proprement qu'un chiffre romain en lettres non majuscules : au lieu de rendre cinquante-six par LVI en chiffres romains, on l'exprime en plus petits caractères par lvi ou lvj, etc.

On fait usage du caractère français dans les comptes, dans une préface ou dans un morceau préliminaire, que l'on veut distinguer du corps de l'ouvrage. (*Encyclopédie.*)

La présence des i ou j peut offrir certaines difficultés. Ainsi ij devant un D (ii D) indiquent 500 moins 2, et ii devant X (ii X)

font 2 fois 10, tandis que IIX ne font que huit. Ces diverses combinaisons exigent un peu d'étude. Voici d'ailleurs quelques exemples empruntés aux *Connaissances nécessaires à un bibliophile*. Paris, Rouveyre, 1878. Plusieurs d'entre eux sont assez singuliers ; tous sont tirés d'ouvrages des XVe, XVIe et XVIIe siècles.

M CCCC iiij XX VIII	= 1488	M CD XC IX	= 1499
M iiiic iiii XX Viij	= 1488	M iɔ VIII	= 1508
M VD	= 1495	M 'ɔ XX	= 1520
M CD XCV	= 1495	M D XL IIX	= 1548
M CD XC VI	= 1496	c'ɔ 'ɔ LIIII	= 1554
M iij D ou M III D	= 1497	c'ɔ 'ɔ XC VI	= 1596
M CCCC XC Viij	= 1498	M CD C II	= 1602
M CCCC IIC	= 1498	ciɔ iɔ CXX VI	= 1626

Dans les catalogues de livres, on se sert d'abréviations pour indiquer l'état des volumes. Nous donnons les principales. Les amateurs en trouveront un plus grand nombre en recourant aux *Connaissances nécessaires à un bibliophile.*

A. 850	année 850.
s. l. n. d.	sans lieu ni date.
v. ou vol.	volume.
T. ou tom.	tome.
front. gr.	frontispice gravé.
pet. in-8.	petit in-octavo.
pp. p. p.	pages, petit papier.
p. méd.	papier médium ou moyen.
ff.	feuillets.
c. f.	cum figuris, avec figures.
fig. s. b.	figures sur bois.
fig. col.	figures coloriées.
pl. enl.	planches enluminées.
port., vign.	portrait, vignettes.
MSS.	manuscrit.
ms.	manuscrits.
autog., sig.	autographe, signé ou signature.
br., cart.	broché, cartonné.
d.-rel.	demi-reliure.
anc. rel.	ancienne reliure.
tr. d.	tranche dorée.
tr. r.	tranche rouge.
tr. peigne.	tranche peigne.
tr. m.	tranche marbrée.
n. rog.	non rogné.
tit. r. et n.	titre rouge et noir.
marb. b., r., etc.	maroquin bleu, rouge, etc.
mar. n. jans.	maroquin noir janséniste.
m. d. L.	maroquin du Levant.

m. d. d. m..	maroquin doublé de maroquin.
m. d. d. t.	maroquin doublé de tabis.
p. d. t. d. R.	peau de truie de Russie.
c. d. R.	cuir de Russie.
v. b., f. éc.	veau brun, fauve, écaille.
v. jas., m., p..	veau jaspé, marbré, porphyre.
vél. de H.	vélin de Hollande.
b. ou bas.	basane.
f. d.	filets dorés.
f. d. s. l. p.	filets d'or sur les plats.
f. comp..	filets à compartiments.
dent. int.	dentelle intérieure.
p. f. ou pet. f.	petits fers.
à fr.	à froid.
qq. piq.	quelques piqûres.
qq. mouill.	quelques mouillures.

Donnons un exemple. Si nous trouvons : *S. l. n. d. Pet. in-4 goth. de 4 ff., fig. s. b., mar. citr. mos. et p. f. s. l. p., dos orn., tr. dor.; q. q. piq.* nous traduirons : Sans lieu ni date. Petit in-quarto gothique de 4 feuilles, figures sur bois, maroquin citron à mosaïque et petits filets sur les plats, dos orné, tranche dorée; quelques piqûres.

Les curieux de livres sont plus favorisés que les autres collectionneurs, en ce qu'ils peuvent se contenter d'ouvrages modernes. Écoutons ces précieux conseils de M. Jules Richard : « Aux hommes qui veulent se former une bibliothèque, je recommande de s'imposer tout de suite une méthode pour relier et conserver les livres. Et d'abord, il faut adopter un modèle général de reliure qui peut varier de couleur suivant les branches des connaissances humaines auxquelles appartiennent les livres, mais qui donne par son ensemble à une collection une apparence de haut goût.

« La reliure en veau ou en maroquin plein avec nervures, petits fers, dentelle, etc., exécutée par Chambolle et Duru, est un luxe de millionnaire. Comme tous les grands artistes, les grands relieurs sont intraitables ; non seulement il faut couvrir d'or l'ouvrage de leurs mains, mais il faut l'attendre quinze, dix-huit mois et même deux ans, fût-on prince, Roi ou même chef de République.

« ...Une demi-reliure d'amateur bien conditionnée avec pièces au dos peut satisfaire les gens délicats. Aucun livre ne doit être rogné. Il doit être simplement ébarbé; la tête peut être peigne, mais je la préfère dorée. La peinture peigne se dénature assez vite, tandis que la dorure soigneusement exécutée traverse les siècles.

« Il faut toujours faire relier un volume avec sa couverture imprimée, même lorsque cette couverture est semblable au titre. Enfin, et c'est là le grand art de tous les bibliophiles et de tous les libraires d'aujourd'hui, il convient d'ajouter à son volume tout ce qui peut en augmenter le prix. Si l'on n'a pas pu se procurer un exemplaire sur papier de luxe, on doit veiller à ce que l'exemplaire ordinaire que l'on veut faire relier soit exempt de ces tares ignominieuses qui souillent et maculent les feuilles à l'imprimerie. Puis on y joint un portrait de l'auteur, soit en gravure, soit en photographie ; s'il se peut, un autographe ; des suites de gravures faites pour d'autres éditions, soit avant la lettre, soit en divers états. Du plus mince ragoût bibliophilique on arrive ainsi à faire un morceau recherché et délicat.

« J'affirme qu'une bibliothèque conçue sur ce plan, commencée en **1882**, composée uniquement de premiers tirages et continuée pendant vingt ans, à cent volumes par année, représenterait au bout de ce laps de temps, au moins une cinquantaine de mille francs ; et elle ne contiendrait que des livres absolument modernes, même contemporains. » (Jules Richard, *l'Art de former uue bibliothèque*, Rouveyre et Leblond, Paris, 1882.)

C'est surtout chez les amateurs de livres qu'il est utile d'être initié à la science héraldique. Autrefois, la plupart des ouvrages portaient sur les plats de la reliure les armoiries de leurs possesseurs ; quelques-unes de ces marques suffisent à faire monter dans des proportions considérables la valeur d'un livre.

Voici une liste de quelques-uns des plus célèbres bibliophiles, avec les armes, chiffres, devises qu'ils faisaient appliquer sur les volumes de leur bibliothèque.

Les d'AGUESSEAU. *D'azur à deux fasces d'or, accompagnées de six coquilles d'argent* 3, 2 *et* 1.

La duchesse d'AIGUILLON, pairesse de France, connue sous le nom de Mme de Combalet (+ 1675.) *Écartelée au* 1 *et* 4 *d'argent à trois chevrons de gueules, qui est de* RICHELIEU ; *au* 2 *et* 3, *d'or, à* 3 *hures de sanglier de sable,* 2 *et* 1, *qui est de* WIGNEROT. L'écu en losange sur un manteau de pair, surmonté d'une couronne ducale.

Yves d'ALÈGRE, baron de Turnel (+ 1733). *De gueules, à la tour d'argent, crénelée de* 3 *pièces, maçonnée de sable, accostée de* 6 *fleurs de lis d'or, mises en pal,* 3 *de chaque côté.*

Les d'ALIGRE. *Burelé d'or et d'azur, chargés de* 3 *soleils d'or.*

Le cardinal d'ALSACE, archevêque de Malines (1680+1759). *De gueules, à la bande d'or.*

Le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen (1469+1510). *Palé d'or et de gueules de* 6 *pièces.*

Amelot de Beaulieu, président à la cour des Aides (1602+1668). *D'azur, à trois cœurs d'or, surmontés en chef d'un soleil de même.*

Charles Angennes, Mis de Rambouillet (1577+1652). *De sable, au sautoir d'argent.*

Angran Vte de Fonspertuis (1670+1747). *D'azur à* 3 *chevrons d'or; accompagnés de trois étoiles à cinq raies, de même,* 2 *en chef,* 1 *en pointe.*

Le prince d'Arenberg, comte de la Marck (+1833). *De gueules, à trois feuilles de néflier de cinq feuilles d'or, percées du champ, barbées de synople.*

François Bernard Arthaud, conseiller au parlement de Bourgogne, vers 1743. *De gueules, à trois tours d'or.*

Louis-Marie-Augustin, duc d'Aumont (1709+1782). *D'argent, au chevron de gueules, à* 7 *merlettes de sable,* 4 *en chef posées* 2, 2 ; *et* 3 *en pointe posées* 1, 2.

Bassompierre (1579+1646). *D'argent à* 3 *chevrons de gueules.*

Nicolas René Berryer, garde des sceaux (+1762). *D'argent au chevron de gueules, accompagnée en chef de deux quintefeuilles, et en pointe d'une aigle éployée, le tout d'azur.*

Louis Antoine de Gontaut, duc de Biron, (+1793). *Écartelé d'or et de gueules.*

Le duc de Blacas. *D'argent à la comète de seize raies de gueules.*

Chamillart. *D'azur, à la levrette passante d'argent, accolée d'azur, au chef d'or chargé de trois molettes d'éperon du champ,* alias *de sable.*

Michel Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes (1717+1769). *De gueules, l'écu diapré de deux rinceaux embranchés de laurier d'argent passés en sautoir, au chef échiqueté d'argent et d'azur de trois traits qui est d'*Ailly ; *sur le tout d'or, au lion de gueules, armé, lampassé et couronné d'or qui est d'*Albert.

Le duc de Choiseul (1719+1785). *D'azur, à la croix cantonnée de* 20 *billettes de même, qui est de* Choiseul ; *et portant en cœur, d'or à la croix ancrée de gueules, qui est de* Stainville.

Colbert. *D'or, à la couleuvre en pal, tortillée d'azur.* Il ne faut pas confondre les armes de Colbert avec celles d'un autre amateur Jean-Baptiste Lantin, conseiller au parlemennt de Dijon : *D'azur à la bisse d'or, au chef de même.*

Joseph Antoine Crozat, Mis de Thugny (1699+1750). *De gueules, au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles de même, deux en chef, une en pointe.*

La Comtesse Du Barry (1746 + 1793). Deux écus accolés. Le premier : *De gueules, à 3 jumelles d'argent.* Le deuxième : *D'azur, au chevron d'or, portant en cime un geai surmonté d'un G, et accompagné en chef de deux roses ; en pointe, d'une main dextre en pal ; le tout d'argent.* Devise : *Boutez en avant.* Sur les porcelaines que la comtesse commandait à Sèvres, elle se contentait de son fameux chiffre : D. B., surmonté d'une couronne de roses.

Diane de Poitiers. Les livres de l'inséparable amie de Henri II présentent sur les plats les chiffres et emblèmes des deux amants composés de trois croissants, allusion à Diane, et d'un monogramme formé des lettres H. D. D. enlacées.

Emmanuel de Durfort, duc de Duras (1715 + 1789). *Écartelé : au 1 et 4, d'argent à la bande de gueules qui est de* Durfort ; *au 2 et 3, de gueules au lion d'argent qui est de* Duras.

Les d'Estaing. *D'azur à trois fleurs de lis d'or, 2 et 1, au chef d'or pour brisure.*

Les d'Estrées. *Écartelé : au 1 et 4, d'argent, fretté de sable de 6 pièces, au chef d'or chargé de 3 merlettes de sable, qui est d'*Estrées*; au 2 et 3 d'or, au lion d'azur couronné et lampassé de gueules, qui est de la* Cauchie, *en Boulonnois.*

Nicolas Fouquet (+ 1680). *D'argent à l'Écureuil rampant de gueules.* Devise : *Quo non ascendam?*

Louis Jean Gaignat (1697 + 1768). *D'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un cygne, le tout d'argent ; au chef du second, chargé de trois roses de gueules.* Les beaux livres de Gaignat, vendus à sa mort aux enchères publiques, montèrent à des prix très élevés.

Girardot de Préfonds. Mort au commencement du XIXe siècle. *Écartelé : au 1 et 4, de sable, au chevron d'argent ; au 2 et 3, d'argent au lion de sable.*

Les Gondi. *D'or à 2 masses d'armes de sable passés en sautoir, liées de gueules par en bas.*

Claude Gouffier, Mis de Boissy (1519 + 1570). *D'or, à 3 jumelles de sable.*

Jean Grolier Vte d'Aiguisy (1479 + 1565). *D'azur, à 3 besants d'or, rangés en fasce en pointe, accompagnés d'autant d'étoiles d'argent rangées de même en chef.* Après son mariage avec Anne Briçonnet, il écartela des armes de sa femme : *D'azur, à la bande componnée d'or et de gueules, le deuxième compon chargé d'une étoile d'or, accostée d'une autre étoile de même.*

Nous avons dit que cet illustre bibliophile avait plusieurs devises dont la plus répandue est celle-ci : *Mei Grolierii Lugdunens. et amicorum.*

Les d'Harcourt. *De gueules à 2 fasces d'or.*

Achille de Harlay (1639 + 1712). *D'argent, à 2 pals de sable.* Autour de cet écusson, posé sur les plats, se trouvait répété aux angles du volume un monogramme formé des lettres *A. D. H. C. D. B.* (Achille de Harlay, comte de Beaumont.)

Charles Henri, comte de Hoym, mort vers 1736. *Fascé d'argent et de sable de 4 pièces.*

Henri II. Les livres de Henri II se confondent le plus souvent avec ceux de Diane de Poitiers. On y trouve presque toujours les chiffres et emblèmes des deux amants. Leur bibliothèque était commune et renfermée au château d'Anet.

Henri III. L'écu de France accolé de celui de Pologne parti de Lithuanie, les larmes et surtout les têtes de mort, sont des motifs particuliers aux livres ayant appartenu à Henri III. Il affectionnait aussi un cachet couronné (formé des initiales Henri, Louise, Lorraine) et l'estampille de la confrérie des capucins, dont il faisait partie, le Christ en croix.

Henri IV. Les écus accolés de France et de Navarre et au-dessus, un H couronné.

Les de La Moignon. *Losangé d'argent et de sable, au franc quartier d'hermines.*

Les La Rochefoucauld. *Burelé d'argent et d'azur, à 3 chevrons de gueules brochant sur le tout, le premier écimé.*

Lous César de la Beaume Leblanc, duc de La Vallière (1708-1780). *Coupé d'or et de gueules au léopard lionné, coupé de sable et d'argent, et brochant sur le tout.* La bibliothèque de cet ardent amateur était considérable et magnifique.

Mlle Le Duc, M^ise de Tourvoie. Cette danseuse, qui fut la maîtresse, puis la femme de Louis de Bourbon-Condé, Cte de Clermont, avait pris les armes parlantes de la M^ise de Tourvoie, une tour sur une voie : *Une tour soutenue d'une terrasse ou d'une fasce abaissée.*

Michel de L'Hopital, chancelier de France (+ 1573). *D'azur, à la tour d'argent bâtie sur un roc de même, au chef cousu de gueules, chargé de trois mollettes d'or.*

Louis XII. Un semis d'abeilles et la devise : *Non utitur aculeo regina cui paremus.* Après son mariage avec Anne de Bretagne, il adopta pour ses livres les armes de France, auxquelles il joignit l'hermine de Bretagne et fit mettre au-dessus des armoiries un hérisson, avec la devise : *Cominus et eminus.*

Louis XIII. Les écus de France et de Navarre, au-dessus d'un L couronné. Des L et des fleurs de lys surmontés de la couronne royale sont parfois semés autour de l'écusson.

Louis XVI, Dauphin. *Écartelé de France et de Dauphiné.*

Le Riche de la Poupelinière, fermier général sous Louis XV. *De gueules, au coq perché sur une chaîne, adextré en chef d'une étoile ; le tout d'or.*

Les Le Tellier. *D'azur, à 3 lézards d'argent posés en pal, au chef cousu de gueules, chargé de 3 étoiles d'or.*

Le Cardinal de Loménie de Brienne (1737 + 1794). *Écartelé au 1 et 4, d'or à 2 vaches de gueules accornées, accolées, clarinées et onglées d'azur, qui est de* Béon ; *au 2 et 3, d'argent au lion de gueules lampassé d'azur, armé et couronné d'or, la queue nouée, fourchée et passée en sautoir, qui est de* Luxembourg ; *sur le tout* de Loménie : *D'or à l'arbre de sinople, sur un tourteau de gueules, au chef d'azur, chargé de trois losanges d'argent.*

De Longpérier. *D'azur, à trois macles d'or.*

Charles d'Albert duc de Luynes (1620 + 1690). *Écartelé : au 1 et 4 d'or, au lion de gueules armé, lampassé et couronné de même qui est* d'Albert ; *au 2 et 3, de gueules, à 9 macles d'or, 3, 3 et 3 qui est de* Rohan.

Françoise d'Aubigné, M^ise^ de Maintenon (1625 + 1719). *De gueules, au lion d'hermine armé, lampassé et couronné d'or.* Le lion était répété aux angles.

D. P. Thomas Maioli. XVIe siècle. Sur les plats de ses délicieuses reliures, ce célèbre amateur variait ses devises; mais la plus repandue est celle-ci : *Tho. Maioli et amicorum.* Sur certains volumes, il fit mettre un chiffre compliqué, composé des lettres, A. E. H. I. L. M. O. P. S. T., que l'on traduit par E. P. Thomas Maioli.

La D^sse^ du Maine (1676 + 1753). Une ruche et des abeilles d'or, avec cette devise : *Piccola. Si. Ma. Fa. Pur. Gravi. La Ferite.* (Je suis petite, mais je fais pourtant de graves blessures). Cet emblème faisait allusion à l'ordre de la *Mouche à miel,* fondé à Sceaux par la duchesse, en 1703.

Marguerite de Valois (1492 + 1549), sœur de François I. Des marguerites aux angles ou en semis et parfois cette légende : *Spes mea Deus.*

Marie de Médicis. *Parti de France et de Toscane,* et un chiffre formé des lettres M. M. H. (Marie, Médicis, Henri).

Marie Leczinska (+ 1768), femme de Louis XV. L'écu de France, accolé à un écu compliqué renfermant les armes de Pologne, de Lithuanie et de Leczinski.

Marie-Antoinette (1755 + 1793). Les armes de France et d'Autriche, accolées.

Le chancelier Maupeou (1688 + 1775). *D'argent, au porc-épic de sable.*

Mazarin (1602 + 1661). *D'azur à un faisceau d'or, lié d'argent, du milieu duquel s'élève une hache consulaire de même ; à la fasce de gueules, chargée de trois étoiles d'or.* Ces armes sont accompagnées, aux angles, d'un chiffre formé des lettres C. J. M. (cardinal Jules Mazarin) ou seulement des lettres J. M.

Mesdames de France, filles de Louis XV. Elles résidaient, en été, au château de Bellevue, où chacune d'elles avait sa bibliothèque. Leurs armes étaient les mêmes : De France, dans un écu en losange. La couleur des reliures servait à les faire distinguer. Les livres de Madame Adélaïde, étaient habillés en maroquin rouge ; ceux de Madame Sophie, en maroquin citron et ceux de Madame Victoire, en maroquin vert.

Mirabeau (1749 + 1791). *D'azur, à la bande d'or, accompagnée en chef d'une demi-fleur de lis du même, défaillante à dextre, florencée d'argent, et en pointe de trois étoiles d'argent en orle.*

Hue de Miroménil, chancelier de France (1723 + 1796). *Écartelé : au 1 et 4 de gueules, au chevron d'or accompagné en chef de 2 étoiles de même, et en pointe d'un croissant d'argent ; au 2 et 3, d'argent au lion de sable lampassé de gueules.* Il avait aussi un chiffre composé des lettres : I. M. O. L. E.

Les Montesquiou. *D'or à deux tourteaux de gueules.*

Les Montmorency. *D'or, à la croix de gueules, cantonée de 16 alérions d'azur.* Devise : *Dieu ayde au premier baron chrestien.*

Les Noailles. *De gueules à la bande d'or.*

Charles Nodier (1780 + 1844). Les livres de sa bibliothèque, tout remplis de ses notes, avaient pour devise : *Ex musæo Caroli Nodier.*

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Un double G, avec ou sans couronne, cantonné de fleurs de lis sur les plats, aux angles et au dos du volume.

Philippe d'Orléans, régent. *De* France, *au lambel à trois pendants d'argent.* Le prince employait aussi un monogramme, formé de deux P couronnés.

La M[ise] de Pompadour (1722 + 1764). *D'azur, à 3 tours d'argent maçonnées de sable.*

Le comte de Provence, depuis Louis XVIII (1755 + 1824). *Écartelé : au 1 et 4 de* France, *au 2 et 3 d'azur à la fleur de lys d'or surmontée d'un lambel de gueules qui est de* Provence.

Les Richelieu. *D'argent à 3 chevrons de gueules.*

Charles de Rohan, prince de Soubise (1715 + 1787). Sur le dos, entre les nervures, des macles et des moucheture d'hermine couronnées.

Le duc de Saint-Simon, l'auteur des mémoires (1675 + 1755).

Écartelé : au 1 et 4, échiqueté d'or et d'azur, au chef du second chargé de 5 fleurs de lis du premier qui est de SAINT-SIMON ; *au 2 et 3 de sable, à la croix d'argent chargée de 5 coquilles de gueules, qui est de* ROUVROY.

J.-B. SANTEUIL, le poète (1630 + 1697). *D'azur à 1 tête d'argus d'or; les yeux au naturel.*

Gabriel de SARTINE (1729 + 1801). *D'or, à la bande d'azur, chargée de trois sardines d'argent.*

Pierre SEGUIER, chancelier de France (1588 + 1672). *D'azur au chevron d'or, accompagné de deux étoiles d'or en chef, et d'un mouton pàssant d'argent en pointe.*

Pierre STROZZI, maréchal de France (+ 1558). *D'or, à la fasce de gueules chargée de trois croissants d'argent, tournés à dextre dans le sens de la fasce.*

Les TALLEYRAND-PÉRIGORD. *De gueules, à trois lionceaux d'or armés, lampassés et couronnés de même, posés 2 et 1.*

Jacques Auguste DE THOU (1553 + 1617). *D'argent, au chevron de sable accompagné de 3 taons du même, 2 en chef, 1 en pointe.* — Après son mariage avec Marie BARBANÇON, il accole les armes de sa femme aux siennes. En 1602, lors de son second mariage avec Gasparde de LA CHASTRE, les armes de cette dernière remplacent celles de Marie Barbançon. De Thou eut aussi plusieurs chiffres.

TURGOT (1727+1781). *D'hermines frotté de gueules de 10 pièces.*

Claude d'URFÉ, gouverneur des enfants de France sous Henri II. *De vair, au chef de gueules.*

VAUBAN (1633+1707). *D'azur au chevron d'or accompagné de même, 2 en chef et en pointe et surmonté d'un croissant montant d'argent.*

La C[sse] de VERRUE. Jeanne d'Albert de Luynes (1670+1736). *D'argent à la croix de sable cantonnée de 4 losanges de même qui est de* VERRUE ; *accolé* d'ALBERT DE LUYNES, *qui porte écartelé de* ROHAN.

Marc Laurin de WATERVLIET, né à Bruges, mort vers 1610. Ces deux devises, dans une couronne de laurier : *Virtus in arduo. M. Laurini et amicorum.* Quelquefois, une autre devise était substituée à la première. (Joannis Guigard. *Armorial du bibliophile.* — Nous renvoyons les curieux de livres et de reliures, au précieux ouvrages de M. Guigard.)

Vente Sieurin 1879. — Suite d'eaux-fortes de Moreau pour les *Lettres à Émilie*, avec portraits de Dumoustiers, 1,005 fr. — Figures des *Contes de La Fontaine*, in-4°, d'après les dessins de H. Fragonard, par différents graveurs, destinés à orner l'édition

des contes en 2 vol. in-4°, imprimée par P. Didot l'aîné. 20,000 fr. — Suite complète de 34 gravures in-8° de Moreau pour l'édition des œuvres de Molière, par Bret, 1773, dont un beau portrait par Mignard, gravé par Cathelin, avant la lettre. 4,095 fr. — *Les Baisers*, précédés du *Mois de Mai*; poème par Dorat, 4,500 fr. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, dessins de Gérard et de Prud'hon, 3,000 fr.

LES RELIURES. — Pendant une grande partie du moyen âge, les somptueuses reliures réservées aux plus beaux manuscrits furent l'œuvre des orfèvres. Aux métaux précieux, ils joignirent des pierres gravées, camées et intailles, des rubis, des diamants. Par malheur, ces richesses tentèrent la cupidité des conquérants barbares, qui les brisèrent en se les appropriant, et les monuments de ce genre sont très rares aujourd'hui. Exécutés d'abord à Constantinople, ils furent imités dans la suite avec une égale perfection en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre.

Ces riches parures recouvraient des bibles, des évangéliaires, des livres d'heures ou d'office, que les Rois se plaisaient à offrir aux églises et aux corporations religieuses. L'invention de l'imprimerie arrêta tout à coup ce luxe éclatant.

Dans toutes les abbayes, où l'on s'occupait de composer des manuscrits, il y avait parmi les moines, non seulement des copistes et des enlumineurs, mais encore des relieurs rompus à toutes les pratiques du métier. La chasse leur procurait des peaux qu'ils surent utiliser. A une époque voisine de la Renaissance, ils les enjolivèrent, à l'aide des fers à gaufrer, d'ornements empruntés à l'architecture gothique. Ces reliures sévères, exemptes de dorures, reçurent le nom de « reliures monastiques ».

Les belles reliures monastiques se firent en France jusque dans les premières années du règne de François I; elles trouvèrent en Allemagne de très habiles interprètes, qui en prolongèrent la mode en empruntant à Albert Dürer, à Hans Holbein et à quelques autres, des motifs de décoration.

Au commencement du XVI[e] siècle, l'Italie donna les premiers modèles de la belle reliure en maroquin gaufré et doré. On les faisait exécuter à la façon des manuscrits arabes, qu'on apportait d'Orient à Venise, et qui offraient dès lors comme aujourd'hui des couvertures de cuir de couleurs remarquables par leurs mosaïques et leurs dorures. (P. Lacroix, *le Moyen Age et la Renaissance.*)

« A la Renaissance, dit M. G. Libri, le sentiment du beau se développa avec une telle force, que les yeux ne semblaient plus pouvoir supporter la vue des objets qui n'eussent été embellis par la main d'un artiste. A une époque où les chaussures de luxe étaient de véritables objets d'art et où, aux dîners d'apparat, on ne se servait guère de pâté qui n'eût été modelé par un sculpteur, la reliure des livres ne pouvait être négligée; aussi l'invention de l'imprimerie, en multipliant les livres, ne tarda pas à diminuer et à faire cesser graduellement l'emploi si coûteux de l'orfèvrerie dans la reliure.

« Les collectionneurs les plus célèbres, portèrent bientôt le goût des ornements, dans la couverture de leurs volumes. Ils s'adressèrent à des artistes qui, d'abord par des impressions à froid, ensuite à l'aide de dorures et de différentes couleurs, tracèrent de charmants dessins, parfois même de véritables tableaux sur les plats et les tranches des livres. » (*Monuments inédits ou peu connus faisant partie du cabinet de Guillaume Libri;* Londres, 1864.)

Le fameux bibliophile Jean Grolier de Servier, Vte d'Aiguisy, nous a laissé les plus beaux types de reliure de cette brillante époque. Grolier naquit à Lyon en 1479; il fut sous Louis XII l'un des quatre trésoriers de France. Sa bibliothèque était admirable, ses livres sortaient des premières presses de l'Europe et le soin de les couvrir était confié à des hommes d'une habileté consommée. Pendant son séjour en Italie, il s'était approvisionné chez les Alde à Venise, qui lui avaient envoyé leurs ouvrages reliés avec art, suivant le goût italien.

Bonaventure d'Argonne, connaisseur du temps, disait des livres de Grolier : « Il semble à les voir que les muses qui ont tant contribué à la composition du dedans, se soient aussi appliquées à les approprier au dehors, tant il paraît d'art et d'esprit dans leurs ornements. Il sont tous dorés avec une délicatesse inconnue aux doreurs d'aujourd'hui. Les compartiments sont peints de diverses couleurs, parfaitement bien dessinés et tous de différentes figures. Dans les cartouches se voient, d'un côté, en lettres d'or, le titre du livre, et au-dessous ces mots, qui marquent le caractère si honnête de M. Grolier : *Jo Grolierii et amicorum*, et, de l'autre côté, cette devise, témoignage sincère de sa piété : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium.* »

La bibliothèque de cet illustre curieux se composait d'environ trois mille volumes. Ce qu'il en reste s'enlève à des prix considérables. Chaque volume se paie de quatre à cinq mille francs.

Un autre amateur, un Italien, Thomas Maioli, que l'amour

des livres a rendu célèbre, se rapprochait par une de ses devises de son contemporain Grolier. Les exemplaires marqués : *Th. Maioli et amicorum*, sont l'objet du même engouement que ceux de Jean Grolier.



Reliure du XVIe siècle, par Clovis Ève.
Collection de M. le baron Jérôme Pichon.

Henri III aimait les livres. En 1583, il fit un édit par lequel il était défendu aux bourgeois de porter des pierreries, mais il leur permettait d'orner leurs livres d'heures de quelques diamants, quatre au plus. Les femmes nobles pouvaient en mettre cinq. Pour les plus grandes dames, le nombre était illimité.

Ce prince avait adopté un genre de reliure très célèbre aujourd'hui sous le nom de *reliures à la tête de mort*. Le funèbre emblème, multiplié sur le dos et sur le plat, était accompagné de cette devise : *Spes mea Deus*, ou parfois de celle-ci : *Memento mori*.

Aux savantes compositions symétriques et parfois architecturales de la Renaissance succédèrent, chez les derniers Valois, des entrelacs géométriques à compartiments vides. Les compartiments furent bientôt remplis de chiffres, de fleurons, de fleurs comme dans les livres de Marguerite de Valois, sœur de Henri III, où la marguerite est répétée nombre de fois. Ces reliures dites « à la Fanfare » se prolongèrent jusque sous Louis XIII en subissant diverses modifications.

Les fers à dentelles s'imposèrent au XVIIe siècle et les reliures rayonnantes de Le Gascon en sont les plus beaux types.

Sous Louis XIV, les larges dentelles régulières et monotones encadrent souvent de grands écussons et présentent des masses d'or qui visent à l'effet.

Les dentelles du XVIIIe siècle s'éloignent des précédentes, en ce qu'elles ne sont pas à répétition, mais à combinaisons dont la variété est infinie; tous les spécimens offrent cette particularité que, malgré leur apparence similaire, ils diffèrent entre eux.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX RELIEURS FRANÇAIS ET DE QUELQUES ÉTRANGERS.

DAUBERVILLE, relieur du cardinal d'Amboise, travaillait en 1502 pour le château de Gaillon.

DENIS, exécutait en 1502, pour le château de Gaillon, de belles reliures aux armes du cardinal d'Amboise.

GALLET, relieur de Rouen, travaillait pour Georges d'Amboise dans le même temps que Denis et Dauberville.

Philippe LE NOIR, libraire imprimeur relieur du Roi, exerçait sous Louis XII et sous François I.

Clément ALISANDRE, belge, reliait en 1510 pour le duc de Clèves. Il signait ses œuvres, satisfaction longtemps interdite aux relieurs français, par les imprimeurs à la solde desquels ils travaillaient. Dans les ouvrages des couvents, l'abstention des signatures provenait d'un sentiment d'humilité.

Pieter KEYSERE, imprimeur flamand, contemporain d'Alisandre, signait les reliures faites chez lui, de son nom latinisé Petrus Ceraris.

Triiollet florissait à Tours, où il se distinguait vers 1515, par ses belles reliures ornées de dessins dorés au pointillé.

John Cundal, relieur de Henri VIII, d'Angleterre, habilla pour ce prince de magnifiques volumes sur lesquels était représentée la rose des Tudors accompagnée de devises.

Pierre Roffet dit le Faucheux, travaillait pour François I et pour Henri II.

Jehan Foucault et Jehan Louvet, célèbres doreurs sur cuir sous Henri II, ont vraisemblablement doré pour les libraires. (Ed. Fournier, *Art de la reliure en France*, Paris 1864.)

Claude Piqué, relieur de Charles IX, florissait en 1570.

Clovis Eve, aidé plus tard de Nicolas Eve, son fils, a longtemps relié pour Charles IX, Henri III et Henri IV. Il fit pour Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, des couvertures semées de marguerites d'or et connues sous le nom de de *reliures de la reine Margot.*

Clovis Eve, fils de Nicolas, portait sous Louis XIII le titre de relieur du Roi.

Pierre Gaillard, libraire-relieur, florissait de 1600 à 1615. D'après l'abbé de Marolles, il serait l'inventeur « de reliures à peu de frais qui font ressembler le parchemin à du veau, y mêlant des filets d'or sur le dos ».

Pierre Portier exerçait au commencement du XVIIe siècle. L'abbé de Marolles nous fait encore l'éloge de « cet autre excellent relieur » auquel on devrait l'invention « du parchemin vert naissant. »

Macé Ruette florissait en 1606. Il est, dit-on, l'inventeur du maroquin jaune marbré et du papier marbré.

Antoine Ruette, « relieur du Roy, » obtint un brevet de logement au collège royal, le 3 juillet 1650. Il travailla un peu pour Louis XIII et beaucoup pour Louis XIV. Il a relié presque tous les livres du chancelier Seguier (+ 1672) en basane, pour les volumes ordinaires, en maroquin rouge, pour les exemplaires de choix.

Pigorreau, florissait vers 1615. Très habile en son art, il appliquait les dorures en légères dentelles et au pointillé avec un incontestable talent.

Le Gascon, « le maître des maîtres, » florissait dans la première moitié du XVIIe siècle. Il exécutait toutes sortes de reliures selon les désirs de ses clients, mais son type préféré était le maroquin rouge avec des ornements à petits fers, entourant les initiales du possesseur. Ses reliures rayonnantes, ses dentelles, ses entrelacs géométriques empruntés aux *fanfares*, sont rendus

avec une finesse et une perfection inouïes. Des rivaux crurent l'imiter en copiant ses fers; mais il leur manquait la main du maître et leurs dorures, plus lourdes et moins pures, sont facilement reconnaissables.

Le Gascon a relié pour Mazarin, Gaston d'Orléans, Fouquet, Condé, les Séguier, de Montausier, les du Puy, Antoine de Loménie, le président Molé, etc.

Les BOYET furent les continuateurs de Le Gascon; l'aîné travailla pour Colbert, pour Fléchier en 1696; le second était encore relieur du Roi, en 1733.

Guillaume CORDIER florissait en 1680.

En 1691, suivant Abraham du Pradel, les sieurs BERNACHE et NYON, « fameux relieurs et doreurs, près Saint-Hilaire, travaillaient pour la bibliothèque du Roi. »

Eloy LEVASSEUR, Guillaume CAVELIER et Martin MAUGRAS étaient syndics de la corporation des relieurs-doreurs, en 1686.

Claude LE MIRE relia pour Louis XIV, de 1664 à 1698.

Gilles DUBOIS travaillait pour Louis XIV, vers 1680.

Louis DUBOIS fut relieur du Roi de 1689 à 1728. Il compta aussi parmi ses clients le Régent et le fameux cardinal Dubois, l'indigne prélat qui inspira cette épitaphe :

Rome rougit d'avoir rougi
L'homme qui gît ici.

Charles BRADEL était garde de la communauté, en 1720.

Pour l'année 1718, Ed. Fournier donne la *liste des maîtres relieurs et doreurs qui doivent payer la confrérie de Saint-Jean l'Évangéliste érigée en l'église des révérends frères Mathurins;* on y trouve : 2 ANGUERAND, Ernest-Louis et Jacques; 2 AUGÉ, Nicolas et Pierre; 2 BAILLY, Jean et Martin; 2 BATILLOT, François et Lazarre; 2 BLACHET, Jacques et Jacques-Nicolas fils; 2 BONNET, Michel et Jacques; 2 BOUCHER, Laurent père et Charles, fils; 2 BOYER, Luc-Antoine père et Estienne fils; 2 BOYET, Estienne père et Bertrand fils; 5 BRADEL, André; Charles, garde en 1710, Guillaume fils; Bradel Pierre, père; Pierre fils; 2 BISSET, Joseph et Pierre.

2 CHENU, Charles et Louis; 2 COTEREL, Antoine et Jacques-Philippe; 2 DELATTE, Denis et Henry; 2 DE ROME, Jacques et Louis; 3 DESLOUVIERS, Jean, Nicolas et Robert; 2 DETUNE, Guillaume père et Guillaume fils; 2 DOUCEUR, Daniel et François; 2 DU BUISSON, Pierre et René; DU PLANIL, Jean, garde en 1713; 3 GAILLARD, Charles, Guillaume et Louis; 5 GAMET, François, François

fils, Guillaume, Louis-Guillaume, Pierre l'aîné; 2 Giffard François et Lambert; 2 Godreau, Jean-Baptiste et Pierre; 2 Hammerville, Jacques et Jean; 3 Hochereau, Charles, Estienne et Louis-Jacques; La Ferté, Pierre-Louis; 2 La Grive, Pierre père et Pierre fils.

6 Le Monnier, Jacques, Jean, Jean-Louis, Laurent, Louis et Pierre; 3 Le Page, Jdan, Jacques et Michel; 2 Mayeur, Charles père et Charles fils; 2 Mercier Guillaume et Pierre; 2 Michon, Jean-Louis et Pierre; 2 Mongobert, François et Jacques, fils de Pierre Mongobert, libraire en 1691; 2 Morel, l'un Jean, l'autre, dit Darly, Pierre; 2 Notin, Renaud et Simon-François; 5 Padeloup, Antoine-Michel fils, Antoine-Silvestre, Michel père, Philippe garde de la communauté en 1726, doyen en 1729 année de sa mort (78 ans), et Philippe fils.

2 Pontier, Estienne et Nicolas; 2 Ribou, Antoine et Louis; 2 Rouen, Jean père et Jean fils; 6 Sauvage, Estienne, Jean, Jean-Nicolas, Michel, Michel jeune et Pierre Guillaume; presque tous furent gardes de leur communauté; 2 Tiger, Guillaume et Pierre; 2 Touring, François et Michel; 3 Trouvain, François, Jacques et Simon, etc.

Les Duplanil exercèrent à Paris, depuis le XVIIe siècle, jusqu'au milieu du XIXe.

Les Dubuisson ont beaucoup employé les petits fers à dentelles. René Dubuisson fut garde de la communauté en 1718. Pierre Dubuisson obtint la même distinction en 1726. Pierre-Paul Dubuisson, relieur du Roi en 1758, était en même temps dessinateur d'armoiries.

Augustin du Sueil, « relieur de Monseigneur et de Madame la duchesse de Berry, » florissait à la fin du règne de Louis XIV. En 1699, il épousa la fille de Philippe Padeloup et en eut sept enfants. (Jal.)

La famille des Padeloup fournit une série de bons relieurs, dont le plus célèbre fut Antoine Michel (1685+1758), nommé « Relieur du Roi » en 1733. Il excellait dans les marqueteries et les arabesques à petits fers. Jean Padeloup, fils d'Antoine Michel, fit aussi preuve d'habileté. La M^ise^ de Pompadour fut leur cliente.

Le relieur Lesné, auteur d'un poème sur la reliure, Paris 1820, dit après avoir fait l'éloge de du Seuil :

> Pasdeloup le suivit, puis le fameux Derome,
> Pasdeloup si connu, que partout on renomme,
> Et dont l'ouvrage, encore aujourd'hui si vanté,
> Par les grands amateurs sera toujours cité.

Depuis le milieu du XVII[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e], les DE ROME comptèrent une lignée de relieurs. Jacques-Antoine, mort en 1761, âgé d'environ 65 ans, fut vraisemblablement celui qui illustra la famille. Sur des reliures pleines en maroquin, il guillochait d'élégantes dorures et appliquait sur le dos, entre les nervures son joli fer à l'oiseau royal aux ailes éployées. De Rome relia pour M[me] de Pompadour.

En 1740, CHENU, relieur des Menus-Plaisirs, touche 718 livres pour des reliures en maroquin de diverses couleurs avec dorures à grandes dentelles et les armes de Madame Première. Louis Chenu fils est inscrit sur les comptes des Menus en 1752 et en 1758. (*Arch. Nat.*, 0[1] 2985, 0[1] 2002).

FOURNIER reliait pour les Menus-Plaisirs en 1754, mais son nom est éclipsé par celui de VENTE, artisan laborieux, qui, pendant de longues années et jusqu'en 1791, a beaucoup travaillé pour Louis XV, Louis XVI et la famille royale.

En 1753, Vente réclame 974 livres. Nous remarquons sur sa facture, trois exemplaires reliés en maroquin et doublés de tabis avec grande dentelle en dehors sur le plat, à 24 livres chacun; un exemplaire relié en maroquin citron doublé de taffetas rose et doré en plein sur le plat, avec les armes de M. le contrôleur général sur les deux côtés, 24 liv. — Huit exemplaires de l'Isis et d'Élie à 6 liv. 48 liv. (*Arch. Nat.*, 0[1] 2993.) Son plus fort mémoire est daté de 1766; il s'élève à 9,053 liv. — La plupart des reliures de Vente sont en veau, ou bien en maroquin noir, rouge ou citron orné de dentelles, avec les armes du Roi. (0[1] 3015...)

Le 19 novembre 1760, MERCIER présente une facture de 1,069 liv. pour la reliure de 24 volumes d'estampes du cabinet du Roi. Ces ouvages sont offerts, au nom de S. M., à M. Colloredo. (Arch. du min. des Aff. étr., *Présents du Roi*, 1759.)

MARTEL, reliait pour Voltaire.

Louis DOUCEUR, relieur ordinaire du Roi, exerçait en 1755.

BIZIAUX, rue du Foin-Saint-Jacques, relia pour M[me] de Pompadour et plus tard pour Voltaire.

REDOU, maître relieur, rue Chartrière, est cité comme possédant « les fers de M[me] du Barry ».

CHAMOT et surtout La Ferté furent longtemps occupés par le duc de la Vallière, dont la bibliothèque était remarquablement belle.

HAMFIM reliait pour le cardinal de Loménie de Brienne, (1727+1794).

TESSIER, à Paris, se dit sur sa carte d'adresse: « successeur du sieur Le Monnier, seul relieur doreur de livres de Mgr le duc d'Orléans et de sa maison... »

Si nous consultons *l'Almanach des corps des marchands et communautés*, Paris, Duchesne, 1758, nous y trouvons à cette date les noms de Laperle, Delatte, Aubert et Gamet, seuls cités, mais avec cette mention qui leur donne une certaine importance : *relieurs*, *doreurs*, *jurés*.

Par leurs statuts, datés de 1689, il était interdit aux relieurs « sous les peines portées par les ordonnances de relier aucuns livres défendus contrefaits, ou libelles diffamatoires composés contre la religion, l'État ou les bonnes mœurs... » L'apprentissage durait cinq ans et le compagnonnage trois ans. Le patron est saint Jean Porte-Latine.

Parmi les maîtres les plus connus à Paris, en 1777, *l'Almanach Dauphin* cite :

Anguerand, rue des Amandiers, relieur ordinaire du Roi.

Boismard, rue Saint-Jacques « un des plus renommés pour la dorure sur cuir et les reliures précieuses d'étrennes mignonnes et colombats ».

Cornu, rue des Amandiers, relieur ordinaire de M. le lieutenant général de police.

Delormes, rue Saint Jacques. Il est mentionné dans les mêmes termes que Boismard.

Cosmans, relieur du Dauphin.

Durand, « relieur ordinaire du clergé. »

Godreau, « relieur ordinaire de Madame la Dauphine. »

Laferté, « relieur chargé de l'entretien de la bibliothèque de M. le duc de la Vallière. » En 1758, Laferté eut l'honneur d'être un des quatre jurés de sa corporation.

Lemonnier, relieur ordinaire du duc d'Orléans.

Letellier, relieur du Roi.

Padeloup (veuve), relieur du Roi.

Ponthier, relieur ordinaire de M. le duc d'Aiguillon.

Les *Tablettes de Renommée*, Paris, 1791, recommandent Gosselin « un des plus habiles et des mieux assortis en fers pour la dorure sur cuir, avec armes chiffres, vignettes et miniatures ».

En 1798, le C[te] de Caumont, réfugié à Londres, faisait pour vivre de belles reliures dont il demandait jusqu'à 24 louis. Delille a écrit en faisant allusion à un livre splendidement habillé par son ami.

De son vêtement d'or, un Caumont l'embellit.
Et de son luxe heureux, mon art s'enorgueillit.

On rencontre parfois sur certains volumes l'adresse imprimée

du noble artisan. La voici : *Caumont*, *relieur*, 1, *Fleet-Street Soho-Square*.

L'Almanach du commerce de Paris et les diverses expositions nous renseignent sur les plus habiles relieurs de Paris au XIXe siècle.

BIZOUARD était « relieur des bibliothèques de S.M. l'Empereur », en 1812.

DEBAUSSAUX, « relieur de la bibliothèque impériale, » demeurait rue du Mont-Saint-Hilaire.

PERTUISOT, rue de l'Odéon, reliait pour la Cour des comptes.

SIMIER, relieur de l'Impératrice Marie-Louise, en 1812, s'associa son fils sous la Restauration. En 1826, ils sont qualifiés : « relieurs du Roi, de Madame et du duc de Bordeaux. » Ils s'annoncent posséder une riche collection d'armoiries et en état d'exécuter dans le plus court délai tous les présents qui se font à la cour et dans les cours étrangères.

A l'exposition de 1834, Simier père avait épuisé toutes les récompenses. Il eut un rappel de médaille d'argent. Nous relevons ce passage du rapport de la Commission : « Il y a déjà 38 ans que les ateliers de M. Simier fournissent des reliures qui chaque année sont d'un travail plus exquis et d'un goût plus remarquable. Lorsque les Chambres des pairs et des députés échangèrent leurs collections avec celles du Parlement britannique, elles chargèrent M. Simier de les embellir par tout ce que leur art pouvait produire de plus parfait. »

Germain SIMIER se montra digne de son nom. Il exposa au Mans, sa vie natale, en 1836. A cette occasion, le rapport général s'exprime ainsi : « C'est bien à propos d'œuvres semblables qu'il faut parler d'art et non de métier. La richesse de ces dessins, la pureté de ces formes, l'éclat de ces couleurs et de ces dorures, font de la reliure ainsi traitée un art qui, grâce aux efforts des Thouvenin et des Simier père, ne le cède à un autre, pour l'imagination, la poésie et le goût. M. Germain Simier marche avec avantage sur les traces de ces noms célèbres ».

RIBOLET, élève de Simier père, rue de Grenelle-Saint-Germain, se dit, en 1826, « relieur du prince de Talleyrand. »

DÈCLE, rue du Roule, cité comme « relieur du Roi », en 1826, eut une mention honorable en 1823.

PURGOLD, rue Cassette, obtint une mention en 1819 et une médaille de bronze en 1823.

BOZÉRIAN eut la vogue sous la Restauration. Son fils lui fut supérieur pour le goût et pour l'habileté.

THOUVENIN (+1834), rue Mazarine, amoureux de son art, s'ap-

pliqua sans cesse à le perfectionner et fut avec Simier à la tête de l'industrie de la reliure. Il reçut en 1823 la plus haute récompense accordée à son industrie, la médaille d'argent. Les ouvrages de ses dernières années sont les plus parfaits.

Kœhler, florissait sous le règne de Louis-Philippe; il exposa en 1834 et mérita ces louanges consignées dans le rapport du jury central : « Les reliures de M. Kœhler sont au rang des plus belles que l'on connaisse en Europe; il n'existe pas dix volumes qui disputeraient le prix aux quatre Évangiles dont la couverture est ornée par son art. »

Duplanil, rue de Grenelle-Saint-Germain, obtint en 1834, comme son confrère Kœhler, la médaille d'argent. Laissons parler le rapporteur : « M. Duplanil ne se distingue pas seulement par la richesse et l'élégance de ses reliures. Son art lui doit d'heureux perfectionnements, entre autres celui qu'il appelle le *champ levé*, qui consiste à laisser en certaines parties de la couverture selon les dessins à produire, beaucoup moins d'épaisseur que dans les autres parties sans nuire à la solidité de la reliure. Il obtient ainsi des effets pittoresques et nouveaux qui permettent de varier beaucoup les ornements.

Les reliures en satin blanc, à pièces de couleur rapportées, offrent des arabesques d'une légèreté charmante. Sur un exemplaire des Roses de Redouté, M. Duplanil a reproduit par la dorure et par des pièces de couleur sur la reliure les belles fleurs qu'on admire dans l'ouvrage.

Muller, rue Coquard, figura avec honneur à l'exposition de 1834. « Ses reliures sont caractérisées par un grand luxe d'ornements; on lui doit quelques applications nouvelles de la dorure sur le satin et le velours avec des nuances d'or et de couleurs assorties à la plus grande variété de dessins. Nous engageons cet artiste, ajoute le rapporteur, à ne pas prendre pour une perfection la surabondance des ornements et nous récompensons son habileté par une médaille de bronze. »

Lainé, l'auteur du poème sur la reliure, dont nous avons cité plus haut quelques vers, était « professeur de reliure à l'institution royale des sourds-muets ». Les guillochages et les petits fers n'étaient pas son genre. En 1834, le jury lui accorda une médaille de bronze pour ses cartonnages dits *conservateurs* « qui conservent en effet complètement les livres jusqu'à leur reliure définitive. »

Sous les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, les plus fameux relieurs de Paris ont d'abord été Trautz-Bauzonnet, Capé, Duru, Petit, Ottman-Duplanil, etc. Ils refusèrent de par-

ticiper à l'Exposition universelle de 1855 et le rapporteur constate leur absence en ces termes élogieux, qui ne laissent aucun doute sur leur supériorité : « Bien que l'on ait à regretter que les maîtres de l'art les Trautz-Bauzonnet, les Capé, les Duru, les Ottman-Duplanil, les Petit et autres habiles relieurs n'aient pas cru devoir apporter à ce concours universel leurs beaux ouvrages, si recherchés des vrais connaisseurs, il restait encore des travaux estimables à récompenser. »

Gruel-Engelman reçut à l'exposition universelle de 1855 une médaille de 1re classe pour ses reliures de grand luxe. On y voyait figurer un petit volume d'heures, in-18, dont la couverture seule coûtait 16,000 francs. Le dos et les plats en or émaillé naccarat présentaient des applications d'or ciselé dans le goût gothique, encadrant deux miniatures en émail, la *Belle Jardinière* de Raphaël et l'*Enfant Jésus portant la croix*.

Lortic. La grande réputation de ce maître relieur date de 1855. Cette même année, à l'Exposition universelle de Paris, il remporta la médaille d'or.

Bruyère aîné, habile relieur de Lyon, eut aussi l'honneur de recevoir une médaille d'or en 1855. Il s'est élevé par son talent, dit le rapport du jury, « au niveau des premiers exposants de la capitale. »

Lenègre obtint une médaille d'or en 1855 pour ses beaux cartonnages.

Despierres dut se contenter d'une médaille de 2e classe. Il dépassa le but dans la recherche du beau et des difficultés vaincues ; ses reliures, œuvres de patience et d'habileté, parurent trop chargées d'ornements et d'un goût douteux.

Jean Simier et son confrère Maillet figurent dans le même rapport avec une mention honorable.

Francis Bedfort, relieur à Londres. Médaille de 1re classe à l'exposition universelle de Paris, en 1855.

Holloway, à Londres. Médaille de 1re classe, en 1855. Ses reliures sont en général excellentes, dit le rapport. « On y a remarqué entre autres une jolie mosaïque dessinée et exécutée avec un goût parfait sur un volume in-8° ; d'autres petits volumes de cette vitrine ont reçu des jurés des louanges unanimes. »

Rivière, à Londres. Médaille de 1re classe, à Paris, en 1855.

Wrights, à Londres. Médaille de 1re classe en 1855 à Paris. « Les reliures de M. Wrights sont remarquables par la bonne confection des volumes et par le bon marché auquel elles sont établies. »

Mentions honorables. Ripamonti-Carpano, à Milan, pour une

reliure en velours brodé avec application de sculptures en bois, et en ivoire. BEER, à Munich. ESCHERICH, idem. NEITSCH, à Eslang pour un album décoré de sculptures en ivoire, enlacées avec une guirlande de maroquin.

PERNOT, à Gand. — CLÉMENT, à Copenhague. — CHAUSSEN, idem. — HEINRITZ, à Lubeck. — MICOLEI, à Hambourg. — BOUSCHOTT, à La Haye. — VANDER-HEUVEL frères, idem. — RINCK, idem. — REGER, à Rotterdam. — KOPPE, à Christiania. — JONS, idem. — BEEK, à Stockholm.

LES EX-LIBRIS. — Le mot *Ex-libris* exprime toute marque de propriété, chiffre, monogramme, armoirie, devise, appliquée soit à l'intérieur, soit à l'extérieur d'un livre. Les noms des grands bibliophiles depuis le XVI[e] siècle nous sont ainsi parvenus grâce à ces marques, dont la présence sur un ouvrage est un attrait de plus.

En dehors des fers apposés sur les plats ou entre les nervures, on trouve souvent à l'intérieur du volume une vignette au nom du possesseur ; c'est le genre d'ex-libris dont nous nous occupons. Certains amateurs recherchent aujourd'hui ces vignettes et les bouquinistes le savent si bien, qu'ils les détachent des vieux livres sans valeur, pour les vendre séparément. Les prix varient suivant la rareté des pièces.

Boucher, Gravelot, Cochin fils, Eisen, Pierre, Saint-Aubin, Moreau le jeune, Choffard, Wille fils, Marillier, Monnet, Gaucher, et autres petits maîtres du XVIII[e] siècle, ont dessiné ou gravé de charmants ex-libris. (Poulet-Malassis, *les Ex-libris français*, Paris, 1874.)

Citons de suite quelques curieux en ce genre, MM. Anglaüs, Bouvenne, Bilcio, Bracquemond, C[te] de Douglas, Alcide Georgel, Edm. de Goncourt, Preux, Oct. de Rochebrune.

CURIEUX DE LIVRES, DE RELIURES, D'EX-LIBRIS, DE DESSINS, D'ESTAMPES.

MM. **LÉOP. DAIGREMONT** (Versailles), dessins. — B[on] **D'ALBENAS** (Montpellier), livres des premiers temps de l'imprimerie. Manuscrits. Magnifique collection de gravures du XV[e] au XVIII[e] s. ; estampes primitives, maîtres anonymes. — **AGASSIS** (Lyon), dessins estampes. — **ALKAN** aîné (Paris [?]), livres sur le papyrus, sur la fabrication du papier, sa découverte, ses variétés et sur les substances employées avant son invention. — **ANDRÉ** (Montauban), estampes. — D[r] **ANQUETIL** (Toulouse), des-

sins, estampes. — **ARM. ANTICQ** (Paris), gravures, portraits. — **ARABÉ** (Toulouse), estampes. — **ARTH. D'ARGENCÉ** (Mayenne), livres. — **ARMAND** (Paris), gravures. — **ARONDEL** (Paris), gravures. — **J. AUDÉOUD** (Paris), documents relatifs à l'inquisition; bulles des papes; divers. Suite de plus de quarante gravures de l'école française, imprimées en couleur, par Janinet, Debucourt, Bonnet, Descourtis, etc. — **ALEX. AUGER** (Reims), livres à figures du XVIII[e] s. — **DUC D'AUMALE** (chât. de Chantilly), très érudit bibliophile, dont la magnifique et incomparable bibliothèque est remplie d'ouvrages rares et curieux de toutes les époques.— **C[te] A. D'AUXY DE LAUNOY** (Bruxelles [?]) livres d'heures, dont un du XV[e] s. et offrant sur la première miniature, l'image de sainte Waudru, patronne de Mons. — **CAV. AVONDO** (Italie); reliures; couverture en émail de Limoges.

DE BADTS DE CUGNAC (Amiens), manuscrits. — **BAGUEVILLE DE VIÉVILLE** (Orléans), livres rares. Prières de la messe, manuscrit de Jarry; belles reliures. — **GERMAIN BAPST** (Paris), livres d'heures, sur vélin; livres à figures. Gravures, épreuves à l'eau-forte, avant et après la lettre. — **M[me] JULES BAPST** (Paris), manuscrit sur vélin, du temps de Louis XI, avec miniatures; relié par Trautz-Bauzonnet, aux armes du duc d'Aumale, qui a donné ce volume à Armand Bertin. — **BARDEAU** (Issoudun), livres. — **GÉDÉON BARIL** (Amiens), livres à figures; collection de gravures contenant la série des costumes de théâtre et des costumes civils de toutes les époques. — **BARRÉ** (Beauvais), livres. — **VICT. BART** (Versailles), gravures, dessins, aquarelles. — **ANAT. BASSEVILLE** (Orléans), livres rares; belles reliures. Histoire et chronique du très chrestien Roy S. Loys..., exemplaire aux premières armes de de Thou. — **D[r] AUG. BAUDON** (Mouy), bibliothèque de plus de 4,000 volumes; livres à figures; série considérable de caricatures politiques et de pièces historiques, depuis 1789 jusqu'à nos jours. — **BAUDRIER** (Lyon), bibliophile; collection d'ouvrages héraldiques. — **PAUL BAUDRY** (Rouen), livres et estampes se rattachant à l'histoire de la ville de Rouen. Dessins de Hyacinthe Langlois. — **M[is] DE LA BEAUME PLUVINEL** (Paris), manuscrits, livres rares. — **BEAUPRÉ** (Nancy), estampes. — **DE BEAUVILLÉ** (Montdidier), livres et manuscrits sur la Picardie. — **BÉGIS** (Paris), livres rares; belles reliures du XVIII[e] s. — **BÉRARD** (Chinon), estampes. — **G. BERGER** (Paris), livres à figures. — **BERNARD** (Nantes), estampes. — **PIERRE BERTRAND** (Montdidier). — **M[me] BILLON** (Lisieux), livres. — **BIOCHET** (Caudebec-en-Caux), livres rares, manuscrits. — **MAURICE DE BOISSET** (Lyon), livres. — **ALPH. DE BOISSIEU** (Lyon), collection unique des estampes et des dessins de G.-Z. Boissieu. — **BOISSIN** (Toulouse), belles éditions classiques et autres. — **BONNAFOUS DE VERDALLE** (Toulouse), bibliographie méridionale; ouvrages sur le blason. — **H. BONNET** (Mayenne), livres. — **C[te] DE BONNEVIE** (Chât. d'Aubiat, Puy-de-Dôme), livres sur l'Auvergne; bibliothèque héraldique; chartes du moyen âge. — **A. DE LA BORDERIE** (Rennes), impressions bretonnes. — **HENRI BORDES** (Bordeaux), exemplaires de Grolier, de J.-A. de Thou, de Durfort de Duras, du M[al] de Saxe, etc. Volumes imprimés à Bordeaux par Millanges de 1574 à 1624.— **BORTHON** (Dijon), livres d'art; belles reliures. — **BOUCHER DE MOLANDON** (Orléans), manuscrits du XVI[e] s. — **L'ABBÉ BOUFFLER** (Clermont) livres. — **FR. BOYER** (Clermont-Ferrand), bibliothèque de premier ordre sur l'Auvergne. Iconographie de l'Auvergne, plus de 1,500 portraits; nombreux documents manuscrits sur la

province. — **BRESSON** (Lyon), bibliothèque concernant l'architecture. Gravures. — **SOSTH. BRISMONTIER** (Laon), éditions originales du XVIe au XVIIIe s.; ouvrages à figures; estampes. — **ARTH. BRŒLMAN** (Lyon), manuscrits, livres divers. — **L'ABBÉ BRUN** (Lantriac), bibliothèque remarquable sur le Velay. — **BRUYAS** (Lyon), livres à figures; estampes. — **BUHET** (St-Étienne), manuscrits sur vélin enrichis de belles miniatures; reliures d'amateur. — **BUREL** (Lyon), livres. — **Mme EUG. BURNOUF** (Paris), livres; feuilles de manuscrits. — **PH. BURTY** (Paris), manuscrits persans, indous des XVIe et XVIIe s., livres, estampes et dessins japonais. Raretés.

M. CANAT DE CHIZY (Chalon-sur-Saône), documents sur l'histoire locale et sur la Bourgogne. — **CHANOINE CANTILLON DE LA COUTURE** (Toulouse), bibliothèque catholique — **JULES CARRÉ** (Paris,) alphabets par Théod. de Bry ; par Mitelli, Bologne, 1683 ; par J.-Chr. Albrecht, calligraphe de Nuremberg, XVIIe s., par Lucas Kilian d'Augsbourg, 1627; etc. Quantité considérable de titres d'ouvrages et de lettres ornées des XVe, XVIe et XVIIe s. Nombreux dessins, modèles d'objets d'art et sujets divers à l'aquarelle, à l'encre, au lavis, à la mine de plomb. — **HYAC. CARRÈRE** (Toulouse), bibliographie locale, archives nobiliaires. — **Mme DE CAULY** (Paris), les Heures de Marguerite de Clèves. — **CAUVEL DE BEAUVILLÉ** (Montdidier), livres, manuscrits. — **RAOUL DE CAZENOVE** (Lyon), livres. — **CHAIX-D'EST-ANGE** (Paris), *Demosthenis opera*, 1670, avec notes manuscrites de Jean Racine. Jules César, Amsterdam Danœl, 1665, avec la signature de J.-B.-P. MOLIÈRE. Cicéron, édit. des Alde, exemplaire annoté : etc. — **CHALEYER** (Firminy), bibliothèque forézienne; gravures et portraits. — **CHAMBERT** (Toulouse), dessins de l'ancien Toulouse. — **CHAPÉLIER** (Épinal), Bible ; lettres d'or carlovingiennes ; manuscrit anglo-saxon, etc.— **EUG. CHAPER** (Grenoble), bibliographie dauphinoise. — **LE GRAND RABBIN CHARLEVILLE** (Paris), collection de Corans, de bibles hébraïques et orientales, de manuscrits et imprimés. — **CHARVET** (Alais), livres, estampes. — **APH. CHASSAN** (Évreux), livres. — **CH. CHAULIAC** (Bordeaux), livres, gravures, plans et dessins concernant l'histoire de Bordeaux. — **CHAULIN SERVINIÈRE** (Mayenne), livres. — **JEAN CHAZIÈRE** (Lyon) estampes, portraits. — **LOUIS CHEDEAU** (Mayenne), livres. — **Mis DE CHENNEVIÈRES** (Paris), gravures. — **CHERVET** (Alais), estampes. — **CHEVREUL** (Dijon), livres. — **L'ABBÉ COFFINET.** (Troyes), livres, manuscrits. — **MICHEL COHENDY** (Clermont-Ferrand) bibliothèque sur l'Auvergne ; livres rares et curieux. — **DE COMBETTES-LABOURÉLIE** (Gaillac), livres. — **LE CORNU** (Valenciennes), gravures de Gillot, de Watteau, etc. Le Christ ramené du jardin des Oliviers, eau-forte très rare de W. Kersloot, 1624. — **ARTHUR COSTE** (chât. d'Andas), manuscrits, livres curieux. — **COSTE REBOULH** (Carcassonne), bibliothèque de plus de 4,000 volumes sur l'histoire, les arts et la littérature ; éditions de grand luxe, dessins, estampes. — **AUG. COSTER** (Bruxelles), manuscrits ; missel in-f^{o}, du XVe s. avec miniatures. — **COTTIGNY** (Montreuil-sur-Mer) gravures. — **HENRI COUREL** (Lisieux), livres. — **LÉONCE COUTURE** (Toulouse), bibliothèque religieuse de Gascogne et de Béarn. — **JULES COUSIN** (Paris), très remarquable bibliothèque; livres, estampes, plans et documents de toutes sortes relatifs à la Ville de Paris. Cette belle collection, donnée à la ville, forme le fond de la bibliothèque de l'hôte Carnavalet, dont M. Cousin est le conservateur. — **J. DE COUSSEMAKER** (Bailleul), pré-

cieux manuscrits; livres d'Heures du XIVe au XVIe s. — **PRINCE CZARTORISKI** (Paris), éditions gothiques, manuscrits, livres à figures, riches reliures. Ouvrages polonais.

DANCOISNE (Saint-Omer), livres. — **Bon DARD** (Aie-sur-la-Lys), bibliographie arlésienne. — **DARDEAU** (Issoudun). — **DARGENCE** (Pont-l'Évêque), livres. — **AD. DAUPHINOT** (Reims), livres et reliures de prix; gravures. — **EM. DAVOUST** (Orléans), gravures. — **ERN. DECAMPS** (Toulouse), ouvrages et gravures sur les armes et la chevalerie. — **DECLOUX**, beaux manuscrits du XVIe s. — **DECOMBLE** (Toulouse), dessins, aquarelles. — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), manuscrits, raretés. — **E. DELABY** (Courcelles-les-Lens), gravures et dessins. — **VICT. DELATTRE** (Paris [?]), bibliothèque cambraisienne. Gravures diverses; plus de 30 portraits de Fénelon. — **DELCAMBRE-DUBRON** (Cambrai). livres. — **DELIGNIÈRES** (Abbeville), gravures diverses et particulièrement des maîtres abbevillois. — **LÉOP. DELISLE** (Paris), manuscrits, reliures, livres rares. — **DELORME** (Orléans), manuscrits; livres rares aux armes de De Thou, de Colbert, de Mme de Maintenon, du Cte d'Hoym, de Machault, de Miromesnil, de Luynes, de Marie-Antoinette, etc. — **DEMARQUETTE** (Harnes), documents historiques sur la Flandre — **AUG. DEMEUNYNCK** (Lille), collections lilloises importantes; manuscrits, livres, brochures diverses, gravures, dessins et tous objets se rapportant à l'histoire de la ville de Lille. — **G. DENIS** (Mayenne), livres en langues étrangères. — **LOUIS DESGRAND** (Paris [?]), estampes, — **A. DESMOTTES** (Paris), reliures du XVIIIe s. — **JULES DESNOYERS** (Paris), fragments d'Eugippius, manuscrits sur parchemin, in-fo, de l'époque mérovingienne. — Manuscrits des VIIIe, IXe, Xe et XIIIe s. — **G. DESPIÈRES** (Alençon), gravures. — **EUG. DEUILLIN** (Épernay), livres. — **DEVILLER-VANDEY** (Versailles), dessins et gravures des écoles flamande et hollandaise. — **REYNOLD DEZEIMERIS** (Bordeaux), livres du XVIe s.; raretés, belles reliures, exemplaires de De Thou. — **DIANCOURT** (Reims), livres à figures. — **DIDOT** (Paris), collection considérable de raretés et de merveilles, depuis les premiers temps de l'imprimerie jusqu'à nos jours. — **JULES DIEUSY** (Rouen), importante bibliothèque; ouvrages sur la Normandie; livres à vignettes du XVIIIe s. — **THOMAS DOBRÉE** (Nantes), livres, estampes. — **FÉLIX DOISTEAU** (?), collection de gravures en couleur du XVIIIe s.; école anglaise, en couleur. — **DOMIS DE SEMERPONT** (Belgique), Heures sur vélin du XVe siècle, p. in-4, l'une des 14 miniatures est historiée d'un chevalier de la Toison d'or et de sa femme. — **Cte DE DOUGLAS** (chât. de Montréal), manuscrits, livres sur le blason, raretés, reliures; plus de 4,000 ex-libris. — **CH. DOULÉ** (Lieurey), estampes. — **AUG. DRUELLE** (Douai), livres à vignettes et petits romans du XVIIIe s. — **Dr DUBOURG** (Mayenne), livres. — **DUCOIN** (Lyon), livres, manuscrits sur vélin. — **DUGAST-MATIFEUX** (Montaigu), livres rares. — **EUG. DUILLIN** (Épernay), livres. — **DUMESNIL** (Rouen), collection de gravures. — **DUMESNIL** (Paris), gravures et dessins de maîtres anciens. — **ALPH. DUPONT DE SAINT-OUEN** (Valenciennes), manuscrits, livres. — **JULIEN DUPRESSOIR** (Clermont), gravures anciennes. — **HONORÉ DUPREZ** (Neuville-Saint-Remi), livres curieux, gravures. — **DURRIEU** (Paris), Pentateuque hébreu, rouleau en peau de mouton, missel de De Thou, imprimé à Paris par Pierre le Rouge, en 1492, vélin. — **EG. DUTUIT** (Rouen), collection hors ligne; manuscrits, impressions xylographiques des premiers temps de l'imprimerie; raretés

de toutes sortes. *Adonis*, poème de La Fontaine, manuscrit exécuté par Jarry en 1658, dédié à Fouquet et relié par le Gascon; reliures au porc-épic, de Louis XII; à la salamandre, de François I, au chiffre de Henri II et de Diane de Poitiers; à l'emblème de Charles IX : deux colonnes surmontées d'une couronne et la devise : *Pietate et justicia;* reliures à la tête de mort et la devise : *Spes mea Deus*, de Henri III; type au semis de marguerites, armes parlantes de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV; spécimens aux chiffre et armes de Henri IV; de Marie de Médicis; de Louis XIII; d'Anne d'Autriche; de Louis XIV; de Marie-Thérèse sa femme; de Marie-Antoinette (France et Autriche), etc. Exemplaires de Grolier; de Thomas Maïoli; de De Thou; de Ph. du Plessis Mornay; du connétable Anne de Montmorency; du cardinal de Richelieu; de Paule de Gondi; de la D[sse] de Lesdiguières; de Colbert; du chancelier Séguier; de du Fresnoy; de M[me] de Chamillard, etc. Collection de gravures des plus rares. Eau-forte de Rembrandt, exemplaire de premier état, de « l'avocat Tolling » ou « Petrus Van Tol », adjugée en 1883, à la vente du D[r] Griffith, 37,750 fr. Il n'y a que 4 ou 5 exemplaires de cet état, dont 3 appartiennent à des collections publiques.

H. D'ESCAMPS (Paris), livres,, — C[te] **D'ESCLAIBES** (Douai), livres rares et curieux. — **D'ESTREUX DE BEAUGRENIER** (Valenciennes), Missel incunable; manuscrits du XV[e] s., ornés de superbes miniatures. — **PAUL EUDEL** (Paris), raretés. Livres à figures, reliures. — **EVENS** (Condé-sur-l'Escaut), livres.

FABRE (Royat), livres curieux. — **A. FAVIER** (Douai), manuscrits, livres rares. — **FAYET**, (Paris), gravures. — **FÉRET** (Clermont), manuscrits, livres rares, gravures anciennes. — **GÉDÉON FEUILLY** (Sénarpont) estampes. — **FIERLANTS** (Bruxelles), Heures sur vélin, du XV[e] s., enrichies de belles miniatures. — **FINET** (Arras), livres. — **FORAY** (Lyon), livres. — **FORESTIÉ** neveu (Montauban), livres à figures; iconographie locale. — **CH. FOUQUE** (Toulouse), livres rares et curieux. — **DE FROBERVILLE** (Chailles, par Blois), livres curieux, reliures armoriées. — **L.-CH. FROSSARD** (Paris), livres et gravures sur le protestantisme français. — **FUSTER** (Bordeaux), livres des premiers temps de l'imprimerie, raretés.

GAIFFE (Paris), livres sur la réforme. — **PAUL GALY** (Périgeux), livres, dessins. — **M[is] DE GANAY** (Paris), livres rares, reliures. — **G. GARNIER** (Bayeux), livres rares et curieux. — **ED. GARNIER** gravures; série d'images coloriées. — **OCT. GAUDECHON** (Péronne), manuscrits, livres à figures. — **VICTOR GAY** (Paris), bibliothèque du moyen âge. — **GEELHAND** (Bruxelles), *Album amicorum d'Otho Venius*, p. in-8, rel. mar., XVI[e] s. Ce précieux volume renferme des aquarelles originales du maître de Rubens, ainsi que des pièces de vers ou de prose des célébrités du temps. — **ÉM. GÉNIN** (Lyon), livres. — **GERBU** (Paris), Heures à l'usage de Rome, Elzévirs, livres rares. — **GERMON** (Orléans), livre d'heures imprimé par Geoffroi de Marnef, en 1488. — **GENTIL** (Lille), livres, dessins. — **ALCIDE GEORGEL** (Elbeuf), ex-libris. — **GIACOMELLI** (Versailles), gravures, vignettes. — **J. GIELEN** (Maeseyck), *Preces missae*, in-4° sur vélin, du XVIII[e] s. avec fermoirs en or incrustés de 8 diamants. Ce manuscrit a été peint et calligraphié par Jean-Pierre Rousselet, en 1723. Il appartenait, en 1725, au prince de Windisgraetz et a été offert, dit-on, à Marie Leczinska, lors de son mariage avec Louis XV. Reliure en vélin du XV[e] s., figurant saint Pierre et saint Paul. — **GLUCK** (Paris), lettres initiales des XV[e] et XVI[e] s. — **EDMOND DE GON-**

COURT (Paris), bibliothèque, livres à vignettes, gravures, dessins gouaches, autographes, documents et souvenirs de toutes sortes sur le XVIIIe s. Innombrables objets précieux. — **LOUIS GONSE** (Paris), livres à figures des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe s.; collection considérable et splendide; exemplaires des plus beaux et des plus rares. — **LÉON GOUPY** (Mayenne), livres. — **Cte GUÉRIN** (Paris), manuscrits, livres à figures, raretés; estampes, portraits; 25 vues de Paris, 1802. — **RAOUL GUÉRIN** (Paris), *Dioscoride*, 1500. — **RAYMONDE DE GRIMBY** (Lille), livres sur la législation, l'histoire et la théologie. — **LÉON GUÉNARD** (Amiens), livres à figures, éditions rares; collections de gravures de presque tous les maîtres et de toutes les époques; spécialité concernant la Picardie. — **Cte D'HAUSSONVILLE** (Paris), manuscrits et imprimés des XVe et XVIe s. Livre d'heures du connétable Anne de Montmorency, 1549. — **Csse DE HAMEL BELLENGLISE** (Lille), série de beaux manucrits des XVe et XVIe s. — **HÉNIN-LIÉTARDE** (St-Omer), livres. — **L. HÉRARD** (Paris), livres sur l'architecture, plans d'anciens édifices, tombeaux, etc.— **JULES HÉDOU** (Rouen), ouvrages sur les beaux-arts, livres à figures ; nombreuses collections d'estampes de l'école française et notamment du XVIIIe s. — **Vte DE HILLERIN** (Paris), l'Apocalypse. fragment d'une Bible allégorique qui paraît avoir été faite pour saint Louis et dont les autres débris sont à la bibliothèque nationale, au musée britannique et à la bibliothèque bodléenne. — **Bon D'HOMBRES** (Alais), livres. — **HONORÉ DUPREZ** (Neuville-St-Remi), livres curieux. — **HOUDMOND** (Mayenne), livres. — **HOURDEQUIN DE BEAUPRÉ** (Montdidier), manuscrits, raretés, reliures; livres, diplômes, ornements bijoux, sceaux et cachets se rapportant à la franc-maçonnerie de Montdidier). — **E. HOUSSARD** (Cambrai), livres, gravures. — **EUG. HUE** (Lieuray), livres.

HUGUES IMBERT (Thouars), livres, documents historiques sur les Deux-Sèvres.

Cte DE JALLERANGE (chât. de Jallerange), bibliothèque concernant la Franche-Comté. — **CLÉM. JANIN** (Dijon), livres sur la Bourgogne. — **JARRI** (Mayennes), livres. — **LOUIS JARRY** (Orléans), livres et reliures très rares, du XVIe au XVIII s., exemplaires de Balzac d'Entragues, gouverneur d'Orléans; de Grolier; de Th. Maïoli; de Marguerite de Valois; de D. Ruggieri; de Mlle de Montpensier; de Marie-Antoinette, dauphine, etc. — **JARRY-LEMAIRE** (Orléans), manuscrits, livres d'heures. Office de la Vierge, manuscrit sur vélin, signé : N. JARRY PARISINUS, 1661. — **JOLIBOIS** (Albi), manuscrits, livres curieux. — **HENRI JOLIET** (Dijon), livres sur la Bourgogne. — **Dr JOLY** (Clermont), gravures. — **H. JOIRE-TRINQUET** (Douai) gravures, dessins.

RENÉ KERVILER (St-Nazaire), bibliothèque académique, plus de 5,000 volumes. Collection des œuvres des académiciens et de tout ce qui a été imprimé à leur sujet. Bibliographie bretonne.

GUST. LABAT (Bordeaux), collection de gravures, dont une partie est relative à l'histoire de Bordeaux. — **ADRIEN LACROIX** (Toulouse), bibliographie locale. — **LAMARY** (Vannes), manuscrits sur vélin, livres d'heures gothiques. — **EUG. DE LANNEAU** (Paris), bibliothèque choisie où la quantité est remplacée par la qualité. Éditions rares. Délicieuses reliures des plus habiles maîtres français du XIXe s. — **CLÉMENT LANNES** (Lectoure), gravures noires et en couleur. — **LAPERSONNE-BAZIN** (Festieux), gravures, cartes géographiques et historiques. — **CHARLES LAPIERRE** (Rouen), livre d'heures sur vélin, orné de

miniatures remarquables. — **LARANGOT-WAVRIN** (Amiens), livre de prières du prince de Bavière, archevêque de Cologne, daté de 1729. — **Dr LAUNAY** (Rueil), gravures et dessins des anciens maitres, vues. — **Mis DE LAURISTON** (Fréchines), aquarelles, gouaches par Carle et H. Vernet. — **LE BARBIER DE TINAN** (Paris), livres rares et précieux; superbes reliures Henri III; de J.-A. de Thou; de Hue de Miromesnil; du Cte d'Hoym; de Montmorency-Luxembourg; de la Csse de Verrue; de Mme de Pompadour; de la Csse d'Artois, etc. Livres à vignettes du XVIIIe s. — **Dr LEBERT** (Alençon), manuscrits. — **LE BLANC** (Mayenne), livres. — **CHier LE BOUCQ DE TERNAS** (Valenciennes), manuscrits par Pierre et Henri Le Boucq, gentilshommes valenciennois; documents héraldiques sur la Flandre. —

GAST. LE BRETON (Rouen), reliures aux armes de Colbert, du Cte d'Hoym, de la Csse de Verrue, de Marie Leczinska, de Mme Adélaïde, de Richelieu, de Mme de Pompadour, etc. Dessins des maîtres français du XVIIIe s. — **HENRI LE CHARPENTIER** (Pontoise), collection historique sur Pontoise, comprenant une suite de portraits, estampes, livres, plans, cartes, autographes, manuscrits, et souvenirs divers se rapportant à la ville et à ses environs. — **GEORGES LECOCQ** (Amiens), livres à figures; bibliothèque d'histoire locale; ouvrages sur le théâtre; reliures armoriées; gravures, iconographie de la Picardie. — **LE COURT** (Deauville-sur-Mer), bibliographie normande.—**Mme LE COURT** (Pont-l'Évêque) gravures. — **MAURICE LEENDERS** (Tournai), album calligraphique in-4o sur vélin, orné de pièces de vers, de chansons et de dessins à la plume, du XVIIe s. Ce volume paraît avoir été fait pour une demoiselle Pétronelle de Caverson, de Bruxelles. — **LÉON LEFEBVRE** (Lille), ouvrages édités à Lille, dont une partie ayant rapport au théâtre de cette ville. — **Mme LE MÉTAYER** (Bolbec), livres, papiers historiques. — **LEMPEREUR** (Lyon), gravures. — **Dr LÉPINE** (Dijon), livres sur la Bourgogne. — **LEROY** (Raisme), manuscrits; livres d'heures du XVe s. ornés de magnifiques miniatures dont plusieurs sont attribuées à Jean Fouquet. — **LEROY-LATTEUX** (Amiens), livres à figures; très belle collection de gravures anciennes; raretés. — **A. DE LÉRUE** (Rouen), gravures. — **LESOUFACHÉ** (Paris), manuscrits des XIVe, XVe, XVIe s., série de livres d'heures imprimés, gothiques et renaissance; ouvrages illustrés en tous genres, architecture, décoration, orfèvrerie, serrurerie, broderie, histoire, voyages, fêtes. — **ÉM. LEVASSEUR** (Carcassonne) livres rares, belles éditions; gravures. — **CH. LEVÉ** (Orléans), livre d'heures de Catherine de Luc (1553). — **L'ÉVÊQUE BEAURAIN** (Beauvais), livres.—**LÉZIAN-LESTOURNELLE** (Ste-Foi-la-Grande-Gironde) livres, manuscrits, histoire locale. — **Dr LIBERT** (Alençon), manuscrits, livres rares. — **DE LIESVILLE** (Paris), bibliothèque sur l'art et la curiosité, livres à figures; série complète de tous les ouvrages parus sur la céramique. Plus de 200 bois originaux ayant trait à l'imagerie populaire aux cartes à jouer, aux papiers et aux étoffes du XVIe au XIXe s. Suite considérable d'images populaires du XVIIIe s. Collection unique de gravures sur la révolution, donnée à la ville de Paris et déposée au musée Carnavalet, dont M. de Liesville est le second conservateur.— **CH. LIOTARD** (Nîmes), livres. — **LIVET** (Lyon), manuscrits, livres à figures. — **ÉM. LORIN** (Auxerre), livres locaux. — **CH. LORMIER** (Rouen), nombreuse et riche bibliothèque composée surtout d'ouvrages sur la Normandie; longue suite des meilleures éditions de Pierre Corneille; quantité de reliures en maroquin plein aux armes des plus grands personnages et des fameux biblio-

philes ; sceaux, dessins de H. Langlois. — **LURIA** (Italie), couvertures à broderies du XVIIIe s. — **LUZZI** (Mayenne), livres.

JULES MACIET (Paris), miniatures provenant de manuscrits. — **EDMOND MAIGNIEN** (Grenoble), ex-libris. — Dr **MALDAN** (Reims), bibliophile. — **MALLET-GUY** (Lyon), livres, manuscrits, gravures. — **ALFRED MAME**, (Tours), livres rares et précieux ; ouvrages illustrés ; belles éditions ; gravures. — Dr **MARCHAND** (Dijon), estampes intéressant la Bourgogne. — **E. MARCILLE** (Paris), dessins de Prud'hon : berceau du Roi de Rome, la Seine et le Tibre, etc. — **ARISTIDE MARRE** (Paris), anciens imprimés des XVe et XVIe s.; manuscrits orientaux. — **MASSON** (Paris), belles éditions. — **MATET** (Toulouse), collection de gravures de toutes les époques. — Dr **MAUGIN** (Douai), livres et ouvrages imprimés à Douai ; documents relatifs à l'histoire locale. — **A. M-S.**, livres à figures ; dessins de maîtres italiens et français. Album in-8° de 132 feuillets ornés de dessins au crayon, à la plume, à la sépia, par « HYACINTHE LANGLOIS, DU PONT DE L'ARCHE, 1795 » ; la reliure en maroquin rouge, de Lortic. — **MÉNARD** (Nantes), livres, gravures. — **CH. DE MEIMORON DE DOMBASLE** (Nancy), gravures. — **MENNECHET** (Amiens), livres. — **EUG. MERLIN** (Orléans), livres. — **PH. MILSAND** (Dijon), bibliographie locale. — **HENI MONCEAUX** Auxerre), livres et gravures relatifs au département de l'Yonne et aux personnages nés dans la contrée. — **DE MONTSABER** (Toulouse), bibliographie locale. — Mlle **MONTPELLIER** (Paris), livre de prières arabes, ayant appartenu à Abd-el-Kader. — B^{on} **TH. DE MORGAN** (Amiens), manuscrits français et flamands du XVe au XVIIe s., raretés ; reliures armoriées. — **MORIZET** (Reims), bibliophile. Livres à figures. — **DE MORTARIEU** (Toulouse), gravures Louis XVI.

NADAULT DE BUFFON (Paris), bibliothèque de Buffon. — **NAVARRE** (Auxerre), livres. — Cte **L. DE NÉDONCHEL** (Bruxelles), *Horace*, in-8, sur vélin, du XVe s. — **L. NEYRON DES GRANGES** (Lyon) livres à figures et autres. — **NIEPCE** (Lyon), livres. — **NOULET** (Toulouse), livres patois toulousains. — **NOURY** (Chartres), livres rares. — **ODIER** (Lyon), dessins.

EUG. PAILLET (Paris), livres et reliures d'amateur, raretés. Reliures de Le Gascon, de Padeloup, etc. ; exemplaires de Maioli ; de Grolier ; de Ch. d'Auvergne, duc d'Angoulême, bâtard de Charles IX et de Marie Touchet ; de Henri III ; de la M^{ise} de Pompadour ; de Marie-Antoinette, etc. — Cte **DE PALYS** (Rennes), livres anciens, reliures. — **ISID. PANUIFOUS** (Carbonne), livres curieux. — **PAPILLON** (Vervins), bibliographie locale. — **LOUIS PARIS** (Limours), manuscrits du moyen âge ; spécimen du XIIe s. — Mme **PATRICE-SALIN** (Paris), échantillons de papiers fabriqués à la fin du XVIIe s. — **ED. PELAY** (Rouen), collection importante d'ouvrages et d'estampes se rattachant à l'histoire de Rouen et de la Normandie ; reliures armoriées. — **PELLOUIN** (Mayenne), livres. — **DU PÉLOUX** (Bourg), livres. — **PÉRIN** (Soissons), bibliographie locale ; documents historiques sur le Soissonnais. — **PERREAU-PINGAUD** (Dijon), livres. — **PERRIN-GILARDIN** (Lyon), livres rares et curieux, — **EM. CONSTANT PERROT** (Paris), gravures. — **R. TH. PHÉLIPOT DE LA BÉNATIÈRE** (Bois, île de Ré) livres, plus de 3,000 ; gravures, médailles, monnaies, sceaux, parchemins, autographes et documents de toutes sortes sur la Charente-Inférieure. — **PICARD** (St-Sulpice) livres. — Bon **J. PICHON** (chât. de Montessart). La bibliothèque de ce fin connaisseur de livres et d'orfèvrerie est admirable. Manuscrits, livres

rares, et précieuses reliures des XVIe, XVIIe et XVIIIe s.; gravures en couleur du XVIIIe s. — Mme **PIERRE** (Orléans), livres d'heures avec miniatures, du XVe s., dont un aux armes de Catherine de Navarre. — **PIET** (Paris), reliures allemandes, françaises, italiennes, persanes, du XVIe au XVIIIe s. — **ED. PIETTE** (Vervins), livres et gravures sur le département de l'Aisne. — **ABEL PILON** (Beauvais), livres, gravures. — **PINGUET** (St-Quentin), livres. — **EUG. PIOT** (Paris), livre d'Anne de Danemark, électrice de Saxe, reliure allemande; reliure aux armes du sénat romain; reliures italiennes et françaises gothiques et Renaissance; série de titres, d'alphabets, de frontispices, de portraits et de vignettes, tirés de manuscrits et d'imprimés des XVe et XVIe s.; estampes d'après Rubens. — **Mis DE PLINVAL DE MAULE** (Noisy-le-Roy), dessins. — **POISSON** (Pithiviers), livres rares, manuscrits du XVe s. — **A. PONCELET** (Douai), processionnal avec plain-chant, reliure ancienne avec coins et fermoirs, XVIe s. — **H. PONS MORIN** (Lyon), manuscrits, livres rares, vieux titres sur parchemin. — **EUG. POSWICK** (Belgique), livres d'heures en flamand, in-16 du XVe s. avec grandes et petites miniatures. — **POUY** (Amiens), livres, gravures. — **DE PRINS** (Lille), livres et objet divers relatifs à la franc-maçonnerie. — **THOMAS POWEL** (Rouen), manuscrits raretés, nombreuses éditions princeps; toute la série des plus beaux livres à vignettes du XVIIIe s., *les Baisers*, de Dorat; les *Contes de La Fontaine*, édition des fermiers généraux, etc.; reliures d'amateur.

L. QUARRÉ (Lille), collection considérable de livres imprimés à Lille; manuscrits, gravures, plans, dessins et documents de toutes sortes sur la Flandre. — **Cte DE QUINSONAS** (Paris), manuscrits et imprimés des XVe et XVIe s. Le *Livre de chasse* de Gaston Phébus, manuscrit du commencement du XVIe s., avec miniatures.

RABOURDIN (Orléans), gravures. — **RABUT** (Dijon), livres; estampes du XVIIIe s. — **Vte DE RAINNEVILLE** (Paris), livres rares et curieux. — **Dr AUG. RANDON** (Mouy), gravures. — **JULES RAULIN** (Mayenne), livres, gravures. — **HENRI RAVAULT** (Mayenne), très belle bibliothèque. — **CH. READ** (Paris), raretés; reliure en maroquin rouge, in-4°, aux armes de Mme de Pompadour, avec la suscription : Marches et positions des armées. — **ÉTIENNE RÉCAMIER** (Paris), raretés; reliures anciennes. — **ERNEST REGNAULT** (Joigny), livres curieux; le Coran, manuscrit sur vélin, avec miniatures. Estampes. — **Dr REMILLY** (Versailles), gravures. — **C. REMY** (Lille), livres. — **J. RENAUD** (Lyon), manuscrits, incunables, éditions lyonnaises des XVe et XVIe s., etc., suite de belles reliures, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. — **Dr RESSEGUET** (Toulouse), bibliothèque médicale ancienne, aquarelles. — **REVOIL** (Nîmes), livres anciens; belles reliures. — **LOUIS REVON** (Annecy), gravures. — **REYNAUD** (Valenciennes), livres, gravures. — **RIANDIÈRE-LAROCHE** (Mayenne), livres. — **RIS-PAQUOT** (Abbeville), auteur d'importants travaux sur la céramique et de l'*Annuaire artistique des collectionneurs*, dans lequel tous les amateurs Français peuvent se faire inscrire gratuitement, et joindre à leur nom le résumé succinct de leurs collections. Bibliothèque sur les arts et la céramique; gravures. — **DUC DE RIVOLI** (Paris), livres à figures, belles reliures. — **L'ABBÉ CH. ROBERT** (Le Mans), documents, manuscrits et imprimés relatifs au Maine. — **L. ROBOREL DE CLIMENS** (Bordeaux), livres et reliures; ouvrages rares sur Bordeaux. — **Mis DE ROCHAMBEAU** (Thoré), livres, estampes. — **DE LA ROCHELLERIE** (Toulouse), bibliographie politique. — **Cte DE ROHAN-CHABOT** (Paris),

livres, gravures et dessins. — **CH. DE ROLLAND** (Carcassonne), bibliothèque musicale. — **AD. ROUVEZ** (Mons,) livres d'heures avec miniatures sur vélin et reliures, du XVᵉ s. Prières de la messe, in-8, calligraphié, orné de fines miniatures hautes en couleur; œuvre de Rousselet ou de son école, XVIIIᵉ s.

SACAZE (Toulouse), bibliographie, jurisprudence locale ancienne. — **Mᵐᵉ H. DE Sᵗ-LAURENS** (chât. de Mont), belle bibliothèque. —**RAOUL DE SAINT-SEINE** (Dijon), livres, reliures. — **Cᵗᵉ DE SALABERRY** (Fossé, près Blois), manuscrits, livres d'heures, reliures anciennes. — **VICTORIEN SARDOU** (Marly-le-Roy) bibliothèque classique et théâtrale, livres à figures, raretés. Suite d'estampes Louis XIII, d'après Abraham Bosse; plus de 50 pièces du règne de Louis XIV ; série de belles estampes d'après les petits maîtres du XVIIIᵉ s,; nombreuses gravures de la Révolution, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration ; portraits historiques; costumes de théâtre; gravures anglaises de la fin du XVIIIᵉ s. Gouaches, aquarelles, dessins. Cette ravissante collection fait le plus grand honneur à son auteur et prouve surabondamment qu'il a autant de goût que d'esprit. — **SCHEFER** (Paris), manuscrits arabes, indous, persans ornés de peintures; XVᵉ, XVIᵉ, XVIIᵉ s. — **SCOTÉ** (Clermont), gravures anciennes. —**Bᵒⁿ R. SEILLIÈRE** (Paris), magnifiques manuscrits, raretés en tous genres ; très curieuses reliures anciennes. Chansons et mottets composés pour Henri II et Diane de Poitiers, manuscrit aux armes et chiffres des deux amants. — **Cˢˢᵉ DE SERAINCOURT** (La Bohardière) œuvres de Thomas ; lettres de Cicéron; analyse de Sénèque ; Phèdre et Entretiens de Cicéron, aux armes de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Madame Élisabeth. Ces précieux volumes ont appartenu, au Temple, à la famille royale prisonnière. — **ÉMILE SIOU** (Paris), gravures. — **CÉSAR SNOECK** (Renaix), documents relatifs à l'histoire de la musique et à la fabrication des instruments. — **SOLEIL** (Sᵗ-Brieuc) manuscrits, incunables, éditions princeps.— **SPITZER** (Paris), manuscrits, livres et reliures splendides. Evangéliaire dit de Charlemagne, Xᵉ s., payé 30,100 fr. à la vente du Cᵗᵉ de Ganay, en 1881. — **CH. STEIN** (Paris), rarissime manuscrit, in-4° de la bibliothèque du duc de La Vallière : Épîtres d'Ovide, translatées en français, ornées de huit grandes miniatures où l'on voit le portrait d'Anne de Bretagne entourée de Jehanne de Chabot, de la dame de Monsoreau, Blanche de Montberon et de Françoise de Talaru, ses dames d'honneur. — **ANDRÉ STEYERT** (Lyon) livres rares et curieux; gravures en noir et en couleur.

TAILHADE (Toulouse), livres en patois.— **AMBROISE TARDIEU** (Herment, Puy-de-Dôme), livres et manuscrits sur les arts, l'archéologie, l'histoire locale ; collection de plus de 7.000 portraits gravés ou lithographiés, de personnages nés à Paris. — **TESTENOIRE-LAFAYETTE** (Sᵗ-Étienne), bibliophile érudit. — **THÉVENOT** (Dijon), estampes. — **Cᵗᵉ THIERRY DE LIMBURG-STIRUM** (Gand), registre et cens de la seigneurie de Morchain, in-4°, avec miniatures du XVIIᵉ s. — **TISSOT** (Paris), série de portraits historiques.— **JOSEPH TOINOT** (Tulle), gravures. — **L'ABBÉ TOURNEUR** (Reims), livres liturgiques et livres imprimés à Reims. — **Cᵗᵉ DE TOUSTAIN** (Vaux-sur-Aure), livres rares et curieux. — **TROUILLARD** (Mayenne), livres. — **DE TROUSSURES** (chât. de Troussures), livres à figures et autres.

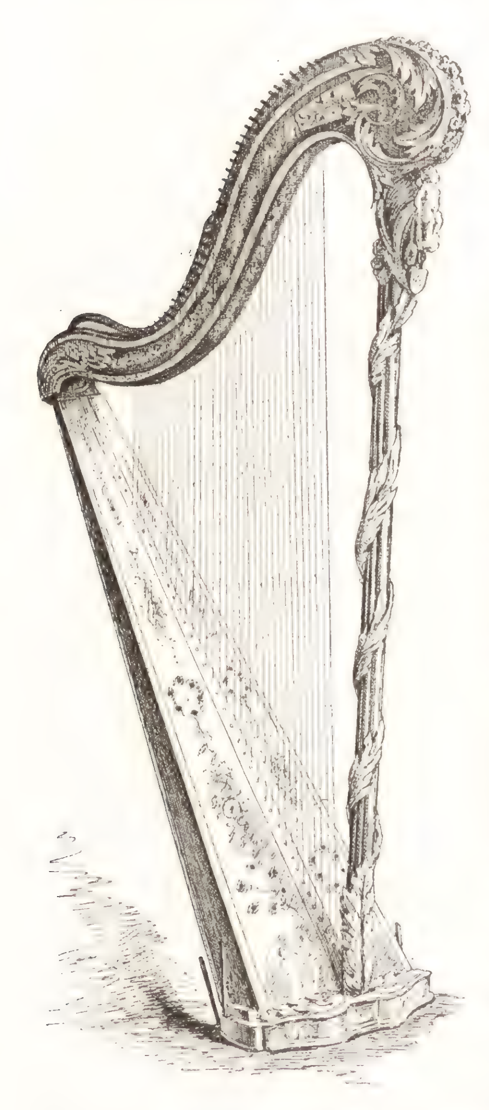
Dˢˢᵉ D'UZÈS (Paris), manuscrit de Nicolas Jarry, fait pour Julie d'Angennes, Dˢˢᵉ de Montausier, 1648 ; les miniatures de Nicolas Robert.

VALLENTIN (Montélimar), bibliothèque dauphinoise. — **ANT. VAN**

BELLINGEN (Anvers), livres flamands des premiers temps de l'imprimerie. — C[te] **VAN DER CUISSE DE VAZIERS** (chât. de Flers), superbes manuscrits, missel de 1506; belles reliures. — **GUST. VAN HAVRE** (Bruxelles), livres d'heures en flamand, avec miniatures du XV[e] s. Registres de la confrérie du Scapulaire à Anvers, in-f[o] sur vélin, avec miniatures, XVII[e] s.; armoiries de Jean de Gaverelle.— **VAN UXEM** (Bruxelles) Heures avec miniatures, du XV[e] s. — **FERD. VERGUES** (Carcassonne), collection de dessins de maîtres du XVIII[e] s. — **VERMEERSCH** (Bruxelles), livres d'heures sur vélin, XV[e] s. — **JOSEPH VERNON** (Lyon), livres rares et curieux, gravures anciennes et modernes. — C[te] **DE VESVROTTE** (Dijon), bibliothèque sur la Bourgogne. — **CL. TH. VIBERT** (Mer), livres rares et curieux; élzévirs; reliures. — **JULES DE VICQ** (Lille), beaux manuscrits gothiques et Renaissance. — **VIDAL** (Cordes), manuscrits, — **ARSÈNE VIGEANT** (Paris), collection très remarquable presque unique, de livres sur les armes. Belles reliures. — **G. VILLERS** (Bayeux), bibliographie locale. — **VITRY** (Toulouse), bibliographie ancienne; livres de cuisine. — **VOILLIARD** (Dijon), estampes.

DE WARENGHEIN (Douai), livres. — C[te] **DE WAREEN** (Nancy), livre de prières ayant appartenu à Marie Leczinska. — C[te] **LOUIS DE WAZIERS** (Lille), l'Art au morier, traduction de l'*ars moriendi;* impression xylographique du XV[e] s., seul exemplaire connu du plus ancien livre imprimé en francais. Vie de saint Adrien, translatée du latin en français par Jean Miclot, pour Philippe le Bon, en 1458; miniatures en camaïeu. — **WEISSGERBER** (Montbelliard), livres. — C[te] **DE WIDRANGES** (Bar-le-Duc), livres. — B[on] **DE WISMES** (Nantes), livres. — M[me] **WYNANTS** (Bruxelles), Heures sur vélin du XV[e] s.; in-16, orné de jolies miniatures.

LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.



Harpe, aux armes de France, ayant appartenu à Marie-Antoinette.
Collection de Mme la Cesse d'Yvon.

On divise les instruments de musique en trois grandes classes : 1° les instruments à vent ; 2° les instruments à percussion ; 3° les instruments à cordes. Nous nous occuperons surtout de ces derniers ; ils offrent plus d'intérêt que les autres, par les grands perfectionnements dont ils furent l'objet et qui donnèrent à leurs auteurs une impérissable célébrité.

Le *rebec*, originaire d'Orient, très répandu au moyen âge, avait trois cordes et affectait la forme d'une poire coupée verticalement par le milieu. La *trompette marine*, sorte de pochette très allongée, à une seule corde, remonte au XIIIe siècle. Elle n'a rien de commun avec la trompette, ni par l'aspect, ni par le son, « plus agréable de loin que de près. » Les mendiants en faisaient usage. Le *théorbe* a le manche recourbé d'une façon

particulière, et la moitié de ses cordes disposées sur le côté. La *vielle à archet* était l'instrument des trouvères au XIIe siècle ; ils s'en servaient pour accompagner leurs chants. Le nombre de ses cordes variait de 2 à 5. En se modifiant peu à peu jusqu'au XVe siècle, elle a produit les violes, nom générique donné aux instruments à archet de toutes grandeurs et dont la forme changeait suivant les pays. La *vielle à roue* n'est pas moins ancienne que la vielle à archet; elle dura plus longtemps et finit par devenir l'instrument favori des petits Savoyards.

Les violes italiennes, composées habituellement de six cordes, se divisent en 2 classes : 1° *La viola di braccio,* qui se jouait à l'épaule ou sur le genou. Elle comprenait le violon, l'alto, la viole d'amour, etc.; 2° *la viola da gamba,* qui se jouait entre les jambes; c'était la basse dans un quatuor. La viole d'amour avait six ou sept cordes. Meyebeer l'a fait revivre quelque temps, en l'employant pour accompagner la romance du premier acte des *Huguenots,* lorsque Raoul chante : « Ah ! quel spectacle enchanteur! »

André Amati, mort vers 1580, est le chef de cette famille de luthiers en renom, dont les membres s'illustrèrent pendant près d'un siècle et demi. Les fils d'André, Antoine et Jérôme Amati, le premier mort vers 1635, l'autre en 1638, travaillèrent longtemps ensemble. Voici leurs étiquettes : **Antonius et Hyeronym. Fr. Amati. Andreæ fil. Fr. 16.. — Antonius et Hieronimus Fr. Amati Cremonem Andreæ F. 16..**

Nicolas Amati, né à Crémone en 1596, mort en 1684, doit être cité comme le premier luthier italien qui apporta dans ses produits une véritable perfection. Il existe, dit M. Antoine Vidal, un assez grand nombre de violons de sa main, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre et rivalisent de prix avec ceux de A. Stradivari et de Joseph Guarneri del Jesù. Il signait ses étiquettes : **Nicolaus Amatus Cremonem Hieronymi fil. ac Antonij nepos fecit 16..**

Jérome Amati, fils de Nicolas, né à Crémone en 1649, travailla chez son père dont il suivit les errements. Étiquette : **Hieronimus Amati Cremonensis fecit anno salutis 1697**. On ignore l'époque de sa mort.

J.-P. Magini occupe la première place parmi les luthiers de Brescia. Ses altos et ses violons sont très recherchés. Étiquette: **Paolo Magini in Brescia.**

Javietta Budiani et Matteo Bende, contemporains de Magini, occupent après lui un rang honorable.

GASPARD DA SALO, né à Brescia, florissait de 1560 à 1610. Ses produits sont réputés, mais peu connus. Étiquette : **Gaspard da Salo, in Brescia**.

ANDREAS GUARNERI, et quatre de ses descendants, se distinguèrent à Crémone pendant un siècle. Andreas, élève de Nicolas Amati, florissait de 1660 à 1695. Étiquette : **Andreas Guarnerius fecit Cremone sub titulo sanctæ Teresiæ.**

JOSEPH GUARNERI, fils d'André, exerçait de 1680 à 1730. Étiquette : **Joseph Guarnerius filius Andræ fecit Cremone sub titulo S. Teresiæ.**

PIETRO GUARNERI, frère de Joseph et second fils d'André, travailla à Crémone et à Mantoue de 1690 à 1725. Ses violons sont peu estimés. Étiquette : **Petrus Guarnerius Cremonensis fecit Mantuæ sub tit. sanctæ Teresiæ**.

PIETRO GUARNERI, fils de Joseph et petit-fils d'André, exerça à Crémone et à Venise de 1730 à 1755. Produits de bonne qualité.

JOSEPH ANTOINE GUARNERI, né à Crémone le 8 janvier 1683, fils de Jean-Baptiste Guarneri et neveu d'André, est le plus célèbre de cette famille distinguée. Il ajoutait à sa signature le monogramme du Christ, ce qui l'a fait surnommer JOSEPH DEL JESU. Ses violons n'ont pas tous le même mérite ; chez quelques-uns, les épaisseurs des tables sont mal combinées et souvent trop fortes. Les pièces exemptes de ce défaut atteignent à peu près les prix des Stradivari. Étiquette : **Joseph Gouarneri fecit Cremone anno 17.. IHS.**

ANTOINE STRADIVARI, plus connu sous le nom latinisé de STRADIVARIUS, naquit à Crémone en 1644 et mourut en 1737. Il étudia chez Nicolas Amati, et ses premiers violons faits sous l'influence de ce maître, ont les voûtes bombées et hautes ; les amateurs les désignent sous le nom de *Stradivarius amatisés*. Il chercha longtemps les formes et les meilleures conditions acoustiques. Vers 1700, le problème était résolu ; à dater de cette époque, il adopte un type unique et ne varie plus dans les inclinaisons des voûtes, les épaisseurs des tables, le dessin des contours et des SS, etc. Antoine Stradivari surpassa tous ses rivaux et fit des instruments parfaits qu'on a vainement cherché à imiter. Cet artiste incomparable a beaucoup travaillé ; son œuvre comprend non seulement des violons, mais encore des altos, des violes, des violoncelles, des pochettes, des cistres. Tous joignent à des formes admirables une sonorité extraordinaire, inconnue avant et après lui. Il signait : **Antonius Stradivarius Cremonensis Faciebat anno 17**.. Un violon de Stradivarius se paie de 10,000 à 15,000 fr. ; un violoncelle vaut le double.

Stradivari eut deux fils OMOBONO (+ 1742) et FRANCESCO STRADIVARI (+ 1743), qui firent preuve de talent et travaillèrent avec leur père.

CARLO BERGONZI, le plus brillant élève d'Antoine Stradivari, florissait à Crémone de 1720 à 1730. Les violoncelles de ce maître sont supérieurs à ses violons. Étiquette : **Anno 17.. Carlo Bergonzi fece in Cremona** ou **Anno 17.. Reuisto et corretto da me Carlo Bergonzi in Cremona.**

DOMENICO MONTAGNANA, autre élève d'Antoine Stradivari, exerça sa profession à Crémone et à Venise, de 1700 à 1740. Il a laissé surtout des violoncelles d'une grande sonorité, mais dont les voûtes, souvent trop bombées, ont nécessité le recoupage, opération toujours très délicate. Ces beaux instruments se vendent de 3,000 à 5,000 fr., comme ceux de son camarade Bergonzi. Étiquette : **Dominicus Montagnana sub Signum Cremonæ Venetiis 17..** (Antoine Vidal, *les Instruments à archet,* Paris, Claye, 1876. Voir aussi de Fétis, *Biographie des musiciens* et l'*Histoire de la musique.*)

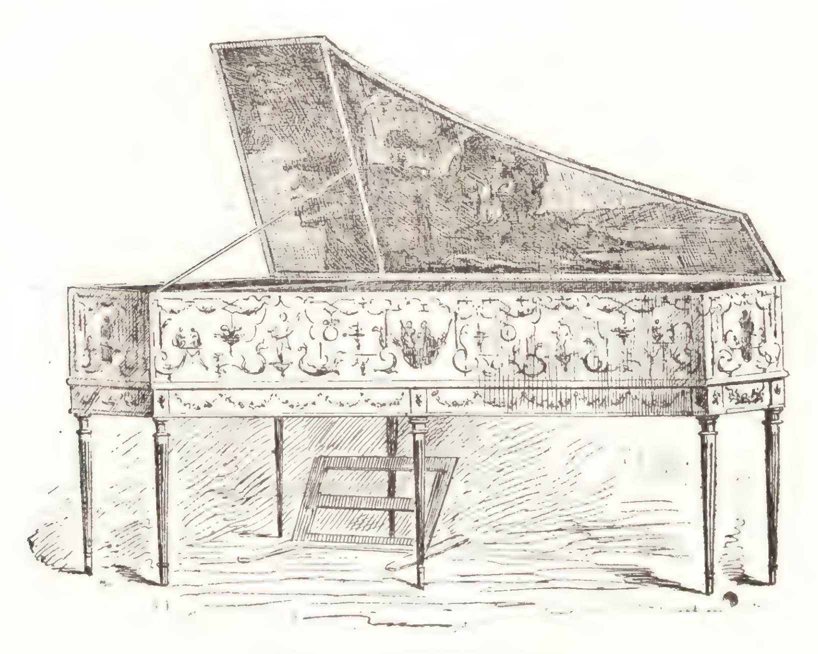
La renommée des luthiers italiens s'étendit au loin, et l'on vit de jeunes compagnons allemands, flamands, hollandais aller étudier leur art à Crémone, chez les maîtres eux-mêmes.

JACOB STAINER, célèbre luthier allemand, exerçait dans le Tyrol, vers le milieu du XVIIe siècle. Il fit son apprentissage à Crémone, chez Nicolas Amati, et ses ouvrages sont, après ceux des maîtres italiens, les seuls qui soient sérieusement recherchés. MATHIAS KLOTZ, élève de Stainer, l'imita de 1675 à 1696. Klotz eut trois fils, luthiers comme lui, et qui s'appliquèrent surtout à contrefaire les produits de Jacob Stainer.

Les flamands firent de bonne lutherie, mais sans arriver à la célébrité. Parmi les maîtres auxquels on doit des violons et des violoncelles estimés, nous citerons : à Bruxelles, GASPAR BORBON, 1689. — SCHNŒCK. ROTTENBROUCK, de 1700 à 1730. Ils prirent tous deux pour modèles les Amati. — A Liège, PALATE, XVIIIe s. — A Tournay, AMBROISE DE COMBLE, de 1720 à 1750. Il étudia à Crémone, chez A. Stradivari. — A Anvers, THÉODORE VERBRUGGEN et PIERRE BORLON, vers 1640. JEAN BORLON, FRANÇOIS BORLON et d'autres membres de cette famille se distinguèrent dans la suite. HOFFMANN, de 1700 à 1720 ; genre Amati et Guarneri del Jesù; vernis rouge brun. WILLEMS, de 1730 à 1760.

C'est à Anvers, dans la fabrication des clavecins que les Flamands se firent une grande réputation. Leurs produits, supérieurement exécutés furent recherchés dans toute l'Europe, dès le XVIe siècle, et cette vogue, pleinement justifiée, se continua

jusqu'au XVIIIe siècle. Aujourd'hui les collectionneurs recherchent plus que jamais ces précieux objets où le peintre et le sculpteur ont déployé toutes les élégances de leur talent. L'obligation du *chef-d'œuvre* pour obtenir la maîtrise a produit ces superbes pièces qu'on admire dans diverses collections. Toutes sont signées. A Anvers, chaque facteur était tenu d'apposer sa marque particulière, signature ou écusson, sur chacun de ses instruments « à l'endroit le plus apparent ».



Clavecin d'André Ruckers (1646),
décoré de peintures, sur fond d'or, de Claude Gillot.
Collection de M. Paul Eudel.

Le clavecin, sorte d'épinette agrandie, paraît originaire d'Italie et remonte aux premières années du XVIe siècle. Marie-Antoinette en jouait d'une façon charmante. L'épinette n'était elle-même qu'une modification du psaltérion, auquel le Vénitien Spinetti ajouta un clavier, au commencement du XVe siècle.

Liste chronologique des facteurs inscrits à la gilde de Saint-Luc :

1523. JOSSE CAREST. — 1537. GOSSIAN CAREST. — 1542. ALBERT VAN NEER ou NEEREN. — PIERRE VORENBORCH ou VORNENBERG. — 1543. HANS BOS. Le célèbre facteur d'orgues; il était

inscrit comme facteur de clavecins. — 1550. CHRISTOPHE BLOMMESTEYN. — 1552. SIMON MOYNS ou MOENS. — 1558. MARTIN BLOMMESTEYN. — JECQUES TEEUWES ou TEUUS. — JACQUES AELBRECHTS. — MARTIN VAN DER BIEST. — LOUIS THEEUWES ou TEEUS. — JEAN DIERIEXEN. — HANS VAN PEBORG. — GHISBERT VAN DEN BOGAERDE. — 1560. GUILLAUME COMPAERTS. — 1561. GUILLAUME LEEST. — 1568. JEAN JASPERS. Fabriquait surtout des luths. — 1570. HANS MOERMANS. — 1576. ARNOLD VAN DER ELST. — 1579. HANS ou JEAN RUCKERS, dit le Vieux, le plus célèbre des facteurs de clavecins d'Anvers, mort en 1642. — ARTUS ou ARNOLD BORLON. Fabriquait surtout des cythares. — HANS GROWNELS ou JEAN VAN EESBROEEK. Fabriquait surtout des luths — 1584. JEAN MUELEVOETS. Fabriquait surtout des cythares. — 1585. LOUIS VAN DIEPERYCK. — 1588. EEWOUT WOLFAERT. — LUC AELBRECHTS, fils de Jacques, cité plus haut. — 1600. DANIEL BADER. — 1606. FR. VAN USSEL. — 1610. MICHEL IMMENRAET. — REGNIER LEUMS. — 1611. ANDRÉ RUCKERS, fils de Hans. — 1613. GEORGES BRITSEN. — 1614. LÉONARD. — 1627. ANTOINE JOANNES. — CORNEILLE HAGHENS. — 1628. DIRCK ou THIERRI DE VRIES. — 1636. RUCKERS. Le prénom est omis. — 1641. JEAN COUCHET. — 1654. GEORGES BRITZEN, dit le Jeune. — 1659. CHRISTIAN PELLE. — THOMAS WATSON. — 1665. JOSEPH COUCHET. 1666. — ABRAHAM COUCHET. 1696. JEAN COUCHET. — 1717. JACQ. VAN DEN ELSCHE OU VAN ELSEN. — ALEX. BRITSEN. — 1793. N. BUL. — JEAN HEINEMANN.

En France, les meilleurs facteurs de clavecins furent Blanchet et son brillant élève Pascal Tasquin, qui, pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, fournirent la cour et la ville de leurs délicieux instruments. Pascal Tasquin fut chargé, à diverses reprises, de réparer les précieux clavecins des Ruckers. Quant à la lutherie concernant le violon, l'alto et le violoncelle, il nous faut arriver au XIXe siècle pour trouver des maîtres français vraiment distingués.

Le *Livre commode des adresses de Paris* nous donne les noms des facteurs les plus renommés, en 1692 : « MM. Denis, sur le quay neuf; Richard, rue du Paon ; Rosée, rue de Cléry ; Dathène. rue Saint-Antoine; Voudry, rue Saint-Jacques; Boudet, rue Saint-Martin; Thierry, rue Sainte-Marguerite; du Castel et l'Esclop, rue au maire; Clico, rue Philippot, et Le Febvre sur Aubry le Boucher, fabriquent les orgues et les clavecins. Le sieur Alexandre Roboam, fait des guitares par excellence. »

« Maîtres pour le jeu et pour la fabrique des instruments à vent, flûtes. flageolets, hautbois, bassons, musettes, etc. MM. Colin Hotteterre, rue d'Orléans; Jean Hotteterre, rue des Fossés-

Saint-Germain ; Philibert Rebillé, rue Saint-Antoine ; des Costeaux, faubourg Saint-Antoine ; André Philidor, en cour ; du Mont, rue de Tournon ; Rousselet, rue des Assis ; Dupuis, carrefour de l'École ; le Breton et Frémont, rue de l'Arbre-Sec ; du Bac, rue de Richelieu ; Roset, rue Neuve-Saint-Eustache. » Les Hotteterre pères et fils étaient très habiles dans leur art et la beauté de leurs instruments répondait à leur qualité.

Les statuts de la communauté des luthiers sont de 1599. L'apprentissage durait six ans et le compagnonnage deux ans. Le brevet coûtait 50 livres et la maîtrise 800, avec l'exécution du chef-d'œuvre. Patronne, Sainte-Cécile.

Suivant l'*Almanach Dauphin ou Tablettes royales du vrai mérite...*, les luthiers les plus connus, à Paris en 1772 et en 1777, étaient :

ANBOULEVARD, CARLIN, RAOUX, très renommés pour les cors de chasse.

CHIQUER, artiste célèbre, auteur de l'orgue de la sainte chapelle et de celui des Révérends pères Jacobins, rue Saint-Dominique.

COUSINOT, un des plus renommés pour la harpe et autres instruments à cordes.

CLÈVE, SAINT-PAUL, SALOMON, pour les violons et instruments à cordes.

GERMAIN, HERMEZ, MOREL, TASQUIN, STELLÉ réputés pour les clavecins.

JOUBERT, pour les vielles organisées.

LEVINVILLE, luthier du duc de Chartres, « un des plus renommés pour les mandolines. »

NADERMAN, luthier ordinaire de la Dauphine, très renommé pour les harpes.

PASCAL, claveciniste ordinaire de Mme la Dauphine.

THOMAS LOT, THIRIOT, très en vogue pour les flûtes, hautbois, clarinettes et autres instruments à vent.

RICHARD, « au vieux Louvre, digne émule du célèbre Vaucanson, est un des plus habiles artistes de l'Europe pour l'orgue, les serinettes et les vielles organisées ; il vient de faire exécuter avec le plus grand succès, dans une des salles de la bibliothèque du Roi un concert mécanique par 4 figures automates dont l'une joue du violon, l'autre de la flûte et la troisième du clavecin, tandis qu'un petit amour bat de la mesure et tourne le feuillet. On ne saurait assez donner d'éloges à cet artiste, aussi modeste que savant, et dont les productions font tant d'honneur au génie inventif de la nation. »

Parmi les luthiers de Paris qui se sont le plus distingués dans ces derniers temps, nous citerons :

NICOLAS LUPOT, d'une famille de luthiers originaire de Mirecourt. En 1794, il vint s'établir à Paris, où il exerça jusqu'en 1824, époque de sa mort. Il prit pour modèle Antoine Stradivari et fut, suivant M. A. Vidal, le plus habile luthier de l'Europe de son temps ; malheureusement son vernis est trop épais, trop lourd. Un violon de Lupot, exécuté à Paris au XIXe siècle, ne vaut pas moins de mille à douze cents francs ; un violoncelle, coûte le double.

GEORGES CHAMOT. — JOSEPH LOUIS GERMAIN. — C.-V. RAMBAUX.

J.-B. WUILLAUME, mort récemment, laissant une grande réputation, après avoir épuisé toutes les récompenses dans les expositions.

JEAN-FRANÇOIS GAND, élève et gendre de Lupot, auquel il succéda en 1824.

SÉBASTIEN PHILIPPE BERNARDEL, né à Mirecourt en 1802. Après avoir étudié chez Lupot et chez Gand père, il s'établit et travailla seul jusqu'en 1859, puis avec ses deux fils jusqu'en 1866. Ceux-ci s'associèrent à Eugène Gand et firent des instruments recherchés.

Passons aux documents inédits. En dépouillant, aux Archives nationales, les *Comptes des Menus-Plaisirs* des Rois Louis XV et Louis XVI, nous trouvons pour le XVIIIe siècle, toute une liste de facteurs en renom. En 1740, Somer exécute pour le Dauphin, un orgue de 8,945 liv. ; plus tard, c'est un buffet d'orgue pour Mme Adélaïde. Son nom paraît une dernière fois en 1754. Guersan, luthier, était fournisseur de Mesdames de France et du Dauphin, fils de Louis XV. Mirault reçoit 2,400 liv. « pour un instrument d'une invention nouvelle qu'il a fourni à Mme la Dauphine ».

1749. — Mlle Marais : « Une viole anglaise pour Madame. 500liv. » Chefdeville avait la spécialité des musettes ; il en livre quatre à Mesdames, en 1749. Huit années plus tard, en 1757, nous trouvons Chefdeville le cadet « pour deux musettes d'une forme nouvelle, 800 liv. ». Ces instruments très en vogue sous Louis XIV et sous Louis XV, figuraient dans tous les concerts de la cour. Les frères Chefdeville sont considérés comme les plus fameux joueurs de musettes qu'ait eus la France. L'aîné, Esprit Philippe, était engagé à l'orchestre de l'Opéra en 1725.

1749. — Louvert reçoit pour une vielle, 288 liv. Il reparaît en 1754, avec un mémoire de 1,200 liv. — En 1755, Saint-Léger vend un clavecin de 1,000 liv. et Guichard, un de 800 liv. —

Blanchet, breveté du Roi, fabrique et répare des clavecins pour Mesdames de France et les spectacles de la cour. Bourdet, « facteur et accordeur de clavecins, » présente en 1755, un mémoire de 513 liv.

1772. — Naderman exécute pour Mme Victoire, une harpe sculptée, peinte en bouquets sur la table, de 810 liv., y compris l'étui. L'année suivante Fleury, luthier rue des Boucheries, présente un compte de 340 liv. Simon facteur de clavecins, florissait déjà sur la fin du règne de Louis XV. En 1778, son mémoire pour les Menus s'élève à 1,500 liv.

Pascal Taskin, élève de Blanchet, succède à son maître, vers 1766. Très recherché de la famille royale, nous le voyons souvent livrer des clavecins et des guitares à Mesdames Adélaïde, Sophie, Clotilde, Élisabeth. En 1783, Pascal Taskin, oncle, et quelque temps après Pascal Taskin neveu, tous deux facteurs de clavecins de la famille royale, se partagent les faveurs de la cour. Taskin neveu présente, en 1787, un mémoire de 5,386 liv. « pour fournitures et divers déplacements de pianos portés chez Mme la duchesse de Polignac, pour divers concerts ».

Hamelingue, en 1775, facture trois clarinettes à 432 liv. Caron, luthier; Lefebvre, facteur de cors, et Cliquot, « facteur des orgues du Roy, » fournissent aux Menus-Plaisirs depuis 1780, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Schweickart, facteur d'orgues, figure en 1788, sur les comptes des Menus pour la somme de 550 liv. (*Archiv. Nat.*, série O1 2985 à O1 3048.)

Vente Fau, 1884. Quatre pochettes du XVIIIe siècle : 171 fr. — Mandoline, en bois noir et bandes d'ivoire : 80 fr. — Deux manches d'instruments, en bois sculpté : 100 fr.

Vente Leloir, 1884. Grande viole d'amour : 305 fr. — Pardessus de viole : 205 fr. — Basse de viole française : 409 fr. — Luth : 200 fr. — Archiluth italien : 600 fr. — Théorbe allemand : 252 fr. — Chittarrone : 760 fr. — Trompe de chasse allemande : 101 fr. — Tambour du XVIIe siècle : 125 fr. — Tambour français de 1793 : 295 fr.

CURIEUX D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

MM. **ALARD** (Paris), stradivarius. Cistre. — **EUG. AMELOT** (Belg.), alto, signé : GASPAR BORBON TOT BRUSSEL, 1689. — **BARKER** (Paris), lyre en bois sculpté et doré; la peinture de la table d'harmonie représente Orphée charmant les animaux, XVIIIe s. — **BAUR** (Paris), flageolet en buis sculpté; près du pavillon, des musiciens et des danseurs. Signé : W. BECKER. V., XVIIe s. Violon à cinq cordes, à manche terminé

par un buste de femme, en ivoire, coiffé d'un voile en buis. Musette Louis XV, garnie en soie bleue, brochée et montée en ivoire. — Dr **BERNÈDE** (Agen). — Mme **BESVILLE** jeune (Orléans), guitare italienne. Mandoline. Viole indienne. Pochette. Musette en ivoire, garnie d'argent. — **BONJOUR** (Paris), Stradivarius. — **CH. BOSSELET** (Belg.), alto signé : P. BOOM ME FECIT, BRUXELLIS, 1778. — **E. BOULY DE LESDAIN** (Beauvais). — **JOSEPH BOCCHI** (Italie), violon de GASPARD DA SALO, orné de peintures dans la manière vénitienne.

Mme **ALF. CAMPO** (Belg.), virginale de I. RUCKERS D'ANVERS, ANNO 1620. — **PRINCE DE CARAMAN-CHIMAY** Belg.), violon et violoncelle de STRADIVARIUS. Violon et alto par AMBROISE DE COMBLE. — **J. CAROLUS** (Belg.), cor de chasse de I. H. ACKEN AUSEN IN LUNEBURG, 1745. — Cornemuse italienne en buis. — **CERCLIER** (Paris [?]), mandoline. — **C.-F. DARCHE** (Belg.), violoncelle fait par ANDRÉ AMATI (+1580), pour la chapelle de Charles IX, Roi de France. Alto attribué à DE LANNOY, de Bruxelles, XVIIIe s. — **L. DERDEYN** (Belg.), Clavecin vertical signé : « ALBERTUS DELIN ME FECIT TORNACI, 1752. » — **ED. DELPIERRE** (Belg.), cor de chasse, par MACHT JACOB SCHMIDT, IN NURNBERG, XVIIIe s. Trompette signée : MACHT PHILIPPE SCHALLER IN MINCHEN, XVIIIe s. — **DEPRET** (Paris), Stradivarius. — **A. DESMOTTES** (Paris), instruments divers. — **CH. DESMOTTES** (Lomme), importante collection. Plus de cent pièces. — Mme **DESMOTTES LENGLART** (Belg.), collection d'instruments miniatures, tels que harpe, cithares, alto, cornemuse, mandolines et guitares. — **DUCAUNÈS DUVAL** (Bordeaux), série d'instruments des XVIIe et XVIIIe s.

ESCOSURA (Paris), luths, archiluths d'Italie. Musette en ivoire et velours. — **PAUL EUDEL** (Paris), clavecin d'ANDRÉ RUCKERS, 1646. RESTAURÉ PAR PASCAL TASKIN EN 1780. Les peintures sur fond d'or sont de Claude Gillot. Pièce rarissime par sa beauté et son étonnante conservation. Harpe Louis XVI.

A. FAVIER (Douai), petite régale, à vent, dont le clavier se replie sur lui-même et se loge dans une boîte en cuir doré, en forme de missel. Pièce rarissime. — **ANGELO FIRPO** (Italie), deux violons de Stradivarius, signés ; l'un, daté 1700. Un autre, de la première époque signé : ANTONIUS STRADIVARIUS FACIEBAT ANNO 1697. Violoncelle de Stradivarius, daté 1700. Contre-basse d'AMATI, la seule connue de cet auteur. Violon d'ALEXANDRE, dit le VÉNITIEN. — **FRANCHOMME** (Paris), violoncelle de A. STRADIVARIUS, un des plus beaux types connus du maître.

GALLAY (Paris), Stradivarius. — **GARCIN** (Paris), Stradivarius. — Bon **DE GOER DE HERVE** (Belg.), clavecin d'ANDREAS RUCKERS, d'Anvers ; gracieuse peinture, genre Watteau, sur le couvercle. — **HENRI GOSSELIN** (id.), virginale signée: GABRIELL TOWNSEND FECIT 1641. Sur les côtés, des ornements en papier pressé, polychromé et doré, avec les armes d'Angleterre et les initiales **E. R.** Cor de chasse FAIT A BRUXELLES PAR M. BERCKMANS, XVIIIe s. Pochette française du XVIIIe s. Cistre à huit cordes par SALOMON ZOLLNER 1791.

FÉLIX HÉBERT (Paris). — **HERZ** (Paris), clavecin à queue de RUCKERS, d'Anvers (1636), refait par Pascal Taskin, en 1787, mis au diapason normal par Jacques Herz en 1866. — **CH. HENKART** (Belg.), Cistre par G. DELEPLANQUE, A LILLE, 1774 ; caisse incrustée d'ivoire. — **LÉON HILLAIRE** (Toulouse). — Bon **DU HOULLEY** (Orléans), harpe Louis XVI.

Vte **DE JANZÉ** (Paris), collection d'instruments des vieux maîtres ita-

liens. Alto de A. Stradivarius, qui passe pour le plus beau spécimen de ce genre. — **LÉON JOURET** (Belg.), virginale d' « Andréas Ruckers » d'Anvers. 1628. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), guitare, musettes, pochettes, crécelle, mandoline, violons, cithare, flûtes, flageolet de fer Louis XIII. Instruments miniatures, musettes, violons, mandolines. Bâton de chef d'orchestre, en ivoire gravé ; sur l'un, des amours musiciens ; sur l'autre, ayant appartenu à Mozart, une phrase musicale.

LAMOUREUX (Paris), Stradivarius. — **LA PERSONNE-BAZIN** (Festieux), clavecin Louis XV, avec peintures, signé : PASCAL TASKIN, ELÈVE DE BLANCHET. 1759. Clavecin dit virginal, de J. RUCKERS, D'ANVERS, réparé en 1739 par Fr. Chapelle. On lit à l'intérieur : DULCE SONUM REFICIT TRISTIA CORDIA MELOS. (La douce mélodie réconforte les cœurs attristés.) — **LAVIGNÉE** (Paris), clavecin à queue. Intérieur de HANS RUCKERS 1655. Peinture en camaïeu bleu représentant Apollon, les Grâces et des Amours musiciens, au milieu d'enroulements de style rocaille. — **EUG. LECOMTE** (Paris), Stradivarius. — **LEUDET** (Paris), viole d'amour. — **LOUP** (Paris), pochettes du XVIIIe. s.

VICT. ET JOS. MAHILLON (Belg.), collection considérable d'instruments de musique en tous genres, la plupart signés. — **Cte MOLITOR** (Paris), Stradivarius. — **G. MOUGENOT** (Belgique), violoncelle FAIT PAR AMBROISE DE COMBLE. 1769. Alto, par « AMBROISE DE COMBLE, ANNO 1716. » Alto, signé : HENRICUS JOSEPHUS DE LANNOY BRUXELLENSIS, ANNO 1778. — **MOUSSOIR** (Le Mans).

NOLLET (Paris), psaltérion du XVIIe s., caisse en trapèze, ornée, sur la table, de peintures figurant trois musiciens au-dessus de pavillons et de guirlandes de fleurs. Tympanon. Harpe du XVIIIe s. peinte de chinoiseries ; signée : CHATELAIN, RUE BRAQUE AU MARAIS » (Paris).

B^on DE PITTEURS HIEGAERTS D'ORDANGE (Belg.), régale du XVIIIe s. Caisse en forme de table avec incrustations et marqueteries ; ornements en bronze doré.

B^nne NATH. DE ROTHSCHILD (Paris), luths, archiluths d'Italie, etc. — **PH. ROUSSEAU** (Paris), musette, etc.

Cte DE SARTIGES (Paris), grand clavecin italien du XVIIIe s., offrant divers groupes de personnages en bois sculpté et doré ; des jeux de nymphes et de dieux marins forment le sujet de l'ornementation et rappellent la décoration générale de la Piazza-Navone à Rome. — **E. SEVENIER** (Paris), harpe, à peinture de fleurs semées et de guirlandes, XVIIIe s. — **CÉSAR SNOECK** (Renaix), importante collection accompagnée de documents nombreux sur l'histoire de la musique et la fabrication des instruments. — **MAX STEINER** (Munich), guitare incrustée d'écaille et d'ivoire, représentant des feuillages et des Amours, et encadrant sur les côtés deux médaillons, le jugement de Midas, ainsi désigné : « L'injustice de Midée » et Orphée charmant les animaux : « La musique d'Orphée tire tout à soy. » Sur les bords, l'inscription : « En jouant, secours me nuit, en riant me tue, c'est trop tard. »

TASKIN (Opéra-com.), instruments divers. Beau clavecin de Pascal Taskin, son ancêtre. — **ANTONIN TERME** (Belgique), virginale, datée 1568 ; caisse en bois sculptée, aux armes de Clèves et de Berg. — **THOMAS** (Paris), musette. — **Mis DE THUISY** (Paris), collection orientale, série d'instruments des divers grands pays de l'Asie. — **TOLBECQUE** (Paris), clavecins ornés de marqueteries et de peintures. Pochettes. Cistres sculptés, etc. — **TUERLINCKX** (Belg.). Cor de chasse, par TUERLINCKX, A MALINES.

Mlle **ANAIS VAN DER BECK** (Belg.), violon FAIT A TOURNAY PAR AMBROISE DE COMBLE. 1759. » Violoncelle par le même. 1768. — Cte **CARL VAN DER STATEN-PONTHOZ** (Belg.), violon signé : ANTONIUS STRADIVARIUS CREMONENSIS FACIEBAT ANNO 1688. — **A VAN ZUYLEN** (Belg.). Basse de flûte douce de BOECKHOUT, XVIIIe s. Flûte douce à colonne. Viole d'amour. Théorbe, par RENAU ET CHATELAIN, A PARIS. vielle de « Fleury à Paris ». XVIIIe s. — Cte **H. DE VILLERS** (Belg.). Harpe-luth anglaise, de la fin du XVIIIe s. et cistre, par DELEPLANGUE, LUTHIER A LILLE. XVIIIe s.

DE WAZIERS (Paris), Stradivarius. — **J.-B. WILLAUME**, violon de STRADIVARIUS, « le type le plus remarquable qui soit parvenu jusqu'à nous. » — **WILLEMS** (Paris), cistres délicatement sculptés.

Csse **D'YVON** (Paris), harpe aux armes de France, ayant appartenu à Marie-Antoinette ; la table est peinte de bergeries, de trophées d'instruments de musique et de fleurs (1).

(1) Nous aurions désiré être plus explicite en ce qui concerne les belles collections exposées au Trocadéro, en 1878, mais les documents nous font défaut. Au lieu de nous distribuer une médaille et un diplôme, récompense inutile et sans valeur, ce qu'il fallait, ce qui a été maintes fois réclamé, c'était le catalogue de toutes ces richesses. Les curieux et les travailleurs y auraient puisé une foule de renseignements dont ils sont privés aujourd'hui. Il ne nous reste que le *Livret-Guide* de M. Ph. Breban.

Quand cette brochure parut, elle nous fit sourire par sa brièveté ; à présent, nous sommes heureux de la posséder, malgré ses lacunes. A propos de Stradivarius, par exemple, le *Livret* s'exprime ainsi : « Citons les violons, altos et violoncelles de MM. Allard, Bonjour, Bénazet, Depret, d'Egville, Gallay, Garcin, de Janzé, Lamoureux, Eug. Lecomte, Cte Molitor, Tolbecque et de Waziers, qui sont de premier ordre et du plus grand intérêt. »

C'est ce qui explique pourquoi nous avons dû nous contenter de mettre le mot *Stradivarius* à côté du nom des amateurs mentionnés ci-dessus et désignés en bloc comme possesseurs d'instruments du célèbre facteur de Crémone.

LA CÉRAMIQUE.

LES VASES PEINTS GRECS. — L'art, chez les Grecs, fut porté aux extrêmes limites de la perfection ; il arriva à son apogée sous Périclès, pour se maintenir dans sa splendeur jusque sous le règne d'Alexandre ; à sa mort, il commença à se perdre, après avoir brillé cent vingt ans. (Vinkelmann.) La céramique suivit le mouvement des arts. Les poteries grecques sont en terre jaune pâle ou rouge, et décorées de diverses façons. Sur les unes, les figures peintes en noir, s'enlèvent sur le fond jaune ou rouge du vase, tandis que, sur d'autres, la couleur noire sert de fond.

« Les couleurs employées dans l'ornementation des plus anciennes poteries, dit M. Ed. Garnier, sont terreuses, mates et généralement ocreuses ou brunes plus ou moins foncées. Plus tard, elles sont remplacées par un lustre noir brillant, posé sur la terre, dont la couleur est avivée par un simple polissage, donné par le tourneur et avant la cuisson sur la pièce terminée, ou par un lustre mince, incolore, mais destiné à exalter la couleur de la pâte. Quelquefois les figures noires sont rehaussées de couleurs mates de nature argileuse, appliquées après coup, et qui sont de véritables engobes d'un ton généralement blanc, rouge, violâtre ou jaune. » (*Histoire de la céramique*, Tours, Mame, 1882.)

La forme des vases est heureuse et d'un galbe élégant ; les anses affectent parfois la gracieuse ondulation d'un col de cygne et le sujet principal, toujours bien conçu, est accompagné de méandres et de palmettes. Si parfois le dessin est incorrect, il se sauve par la hardiesse des contours. Cette incorrection vient de la difficulté qu'éprouvaient les artistes à peindre sur une terre absorbante, qui ne permettait pas d'interrompre une ligne commencée, sans que la reprise fût apparente. Les sujets sont mythologiques et historiques. L'histoire de Bacchus et les héros de la guerre de Troie reviennent avec une préférence marquée.

Vente Castellani, 1884. — Œnochoé à peinture noire sur fond blanc : Sanglier et lion combattant. 1,000 fr. — Cratère : Métamorphose d'Actéon. 5,000 fr. — Grand scyphus : Eros emportant Tithonos. 640 fr. — Scyphus en forme de tête de Sylène ; peinture noire sur terre rouge. 5,000 fr. — Rython en forme de tête d'aigle ; détails peints en noir, blanc et rouge vif, sur fond jaunâtre. 3,685 fr. — Hydrie à trois anses : Hercule étouffant les serpents. 6,000 fr. — Grande hydrie à trois anses, un des plus

beaux vases grecs connus ; d'un côté, des figures de déesses, peut-être Déméter et Koré ; de l'autre côté, Apollon et une jeune fille assise. 25,000 fr.

LES POTERIES ROMAINES se rencontrent partout où les Romains ont établi leur domination. Il y en a de grises, de noires, de rouges. Ces dernières, recouvertes d'un lustre brillant, sont les plus nombreuses et se rencontrent surtout en France et en Angleterre. Elles présentent des ornements, des mascarons, des figures en relief, mais ne sont jamais peintes. Leur belle couleur cire à cacheter suffit à les faire reconnaître, de quelque lieu qu'elles proviennent.

LES FAIENCES DE PERSE sont décorées de fleurs plus ou moins naturelles, de rinceaux, de dessins à découpures, d'oiseaux, de papillons, de petits quadrupèdes tels que lapins, lièvres, gazelles, antilopes, de cavaliers portant un faucon sur le poing, etc. Ces compositions se détachent sur un fond blanc ou d'un ton pâle, vert, bleu ou jaune. La fabrication de la faïence à émail stannifère était déjà très avancée, en Perse, au XIVe siècle.

Vente Castellani, 1884. Chope cylindrique, à anse découpée, avec animaux au trait sur fond vert. 500 fr. — Plat rond, à bord festonné, gerbe de fleurs polychromes et ornements bleus au marly. 880 fr. — Vase à panse ovoïde et col droit; fleurs arabesques et ornements en bleu foncé et bleu clair, sur blanc. 1,050 fr. — Gargoulette piriforme, à reflets cuivreux; ornements de fleur, aspect aventurine. 500 fr. — Autre avec un renflement médian; imbrications vertes, feuillages, fleurs et cœurs rehaussés de rouge. 1,250 fr. — Divers plats polychromes. 385 fr. — 585 fr. — 795 fr. — 1,350 fr. — 3,250, fr. — Grande plaque carrée, avec arabesques polychromes et rehauts rouges, sur fond bleu turquoise. 810 fr.

ILE DE RHODES — FAIENCE LINDOS. — Les anciennes faïences d'imitation persane, appelées par les collectionneurs *faïences de Rhodes,* et par les marchands, *faïences de Perse,* ont été fabriquées à Lindos. Les premières remontent au XIVe siècle. En voici l'origine : Pendant les guerres des Turcs contre les chrétiens, des galères appartenant aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, résidant à Rhodes, s'emparèrent d'un navire chargé de faïences de Perse et comptant parmi les passagers des potiers de l'Iran.

D'après le nouveau *Catalogue du musée de Cluny*, ce fait se

serait passé sous le vingt-cinquième grand maître de l'ordre. Héron de Villeneuve, de 1319 à 1346. Le navire fut conduit à Rhodes et les potiers persans, installés à Lindos, fondèrent un établissement, bientôt célèbre, dont le succès dura plusieurs siècles.

Cette brillante industrie disparut lors de la conquête de l'île par Soliman II. Le 1er janvier 1523, après une défense mémorable, le grand maître Villiers de l'Isle Adam et les chevaliers survivants abandonnèrent l'île de Rhodes pour n'y plus rentrer. Charles-Quint les établit à Malte, en 1530.

La plus belle collection de faïences de Lindos est à Cluny et ne compte pas moins de 532 pièces. On peut les étudier sur place, où elles sont savamment groupées par genre et par date. Le décor principal est composé de fleurs naturelles et de fantaisie, où l'on retrouve la rose, la tulipe, la jacinthe, l'œillet d'Inde, formant dans leurs profils des dessins à découpures. Un brillant émail rehausse leur riche ornementation. La faïence de Lindos, souvent confondue avec la faïence de Perse, en offre à peu près tous les caractères, mais avec une infériorité marquée tant sous le rapport du façonnage que sous celui du dessin et de la couverte.

ESPAGNE. — FAIENCES HISPANO-MORESQUES A REFLETS MÉTALLIQUES. — Les Arabes, ou plutôt les Mores d'Espagne, sont les premiers qui aient su donner à leurs poteries ces belles couleurs chatoyantes, à reflets métalliques, imitées par les Italiens, mais non inventées par eux, comme on l'avait d'abord supposé.

MALAGA. — Cette fabrique, déjà célèbre au XIVe siècle, a fait de grands plats ou bassins dits *aljofainas* à dessins bleus, blancs et parfois rouges, de style oriental, rehaussés d'un lustre métallique oréo-cuivreux. Quelques bassins, dont il reste très peu d'exemplaires, sont décorés de bandes et de motifs concentriques moresques, de couleur bleue, sur fond blanchâtre. On attribue à l'usine de Malaga le fameux vase de l'Alhambra, sur lequel se retrouve la devise des Rois de Grenade : *Et il n'y a point de fort si ce n'est Dieu.*

ILES BALÉARES. — MAJORQUE. — INCA. — IVICA. — Après les usines de Malaga, et peut-être en même temps, s'élevèrent celles de Majorque, dont les plus importantes étaient à Inca. Il est question de ces établissements en 1442, comme fai-

sant, en Italie, un très grand débit. De Majorque, les Italiens ont fait, par « une certaine caresse de langage » le mot *majolica,* en français *majolique,* pour désigner la faïence en général. Les faïences des îles Baléares se reconnaissent aisément à leur lustre métallique oréo cuivreux, presque toujours employé seul, ou avec de sobres additions de bleu. Les plats sont volontiers ornés de godrons, de feuilles de fougères et autres, bombées, avec ombilic offrant des parties saillantes. La marque, posée au revers, consiste en une roue, parfois dentée.

ROYAUME DE VALENCE. — VALENCE. — ALAQUAZ. — TRAYGUERA. — MANISÈS. — Le Royaume de Valence, déjà célèbre sous les Romains par ses fabriques de poteries, ne le fut pas moins durant la fin du moyen âge et le grand siècle de la Renaissance. Comme caractères distinctifs de cette faïence, on remarque un emploi fréquent du décor à la feuille de vigne, une grande sobriété d'ornements à bosselages et la figuration d'un aigle symbolique, tenant à son bec une banderolle sur laquelle on lit le commencement de l'Évangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum*... Saint Jean l'Évangéliste a toujours été en grande vénération à Valence. Les *Annales* de ce royaume vantent le bourg de Manisès, dont la faïence est « si bien dorée et peinte avec tant d'art, qu'elle séduit le monde entier, à tel point, ajoute ce document, que le pape, les cardinaux et les princes envoient ici leurs commandes... ». La décadence des faïences hispano-moresques se manifeste au commencement du XVIIe siècle par l'emploi exclusif des reflets de cuivre rouge. (B^{on} Ch. Davillier, *Histoire des faïences hispano-moresques à reflets métalliques*, Paris, 1861.)

Vente Castellani, 1884. — Grand plat rond à ombilic et godrons en spirales; reflets métalliques rehaussés de bleu; fleurs et embrications; au centre, un aigle. 830 fr. — Autre, de même genre, à reflets mordorés, couronnés de fleurs et arabesques. 2,320 fr. — Grand plat rond, à godrons en spirale et ombilic; fleurs et entrelacs; au centre, un aigle héraldique (vers l'an 1500) 1,650 fr. — Autre, à fond bombé, avec lion héraldique passant et branches de fleurs, 1,060 fr. — Plat rond, rehaussé de bleu; au centre, les armes de Castille et zones concentriques ; au revers, un aigle 1,300 fr. — Plats, bassins, gourdes et pièces diverses. 780 fr. — 850 fr. — 860 fr. — 1,110 fr. — 1,190 fr. — 1.220 fr.

FAIENCES SICULO-ARABES. — CALATA-GIRONE. — Au

XVIe siècle, et probablement avant cette époque, on fabriquait en Sicile, à Calata-Girone, des poteries chargées d'ornements et de caractères arabes et relevés parfois d'un lustre métallique. Quelques types s'inspirent de l'art persan. Le décor est cerné d'un trait noirâtre rechampi en bleu ardoisé.

CASTEL DURANTE (duché d'Urbin) est une fabrique ancienne. Il y est question, dès 1361, d'un certain Giovanni dai Bistugi (Jean des Biscuits). Les Italiens nomment *bistugi* les faïences qui ont subi une première cuisson avant de recevoir l'émail et la peinture. Castel Durante a fait une variété de *grotesques* appelée *candelieri* (candélabres) ; ce sont des vases décorés d'enroulements symétriques terminés de chaque côté d'une tige formant axe, par des sirènes, des monstres ailés, etc., à bras et à corps de feuillage. On doit aussi à cet établissement des plats à sujets, des potiches à médaillons d'hommes ou de femmes, hardiment brossés, et des *trofei* ou poteries ornées d'armes anciennes et d'instruments de musique militaire.

Vente Castellani, 1884. — Coupes : Profil d'homme couronné de lauriers, 600 fr. — Armoiries. 1,150 fr. — 1.010 fr.

PESARO (duché d'Urbin). — Très ancien atelier, qu'on fait remonter à 1462. Il est regardé comme le premier où l'on ait peint ces bustes de guerriers, de princes, de déesses, de Vertus et de jeunes femmes, accompagnés de banderolles et de devises. « Il y avait surtout, dit Passeri, auquel nous devons ces renseignements, une espèce de petits bassins qui pourraient s'appeler *amatorii*, sur lesquels les jeunes amants faisaient faire le portrait au naturel de leurs maîtresses et qu'ils envoyaient en présent avec quelques friandises comme fruits, bonbons, ou quelque autre chose, et l'on tenait cela en grande faveur et comme un gage de constance... Les *amatorii* se donnaient aux jeunes filles et peut-être encore aux fiancées. »

La *cupa amatoria* a été fabriquée aussi à Faënza, à Caffagiolo et à Gubbio. Le caractère des faïences de Pesaro est le jaune métallique à reflets chatoyants, parfois verdâtres ou pourprés. L'émail jaune chamois qui recouvre habituellement le revers de ces pièces sert encore à les distinguer. Un autre genre de *cupa amatoria*, sorte de coupe ronde, offrant à l'intérieur un Amour dansant et jouant des cymbales, servait « à envoyer des confitures aux jeunes filles, dans les fêtes de bal ».

Vente Castellani, 1884. — Grand plat rond représentant un buste de guerrier : *Lisandra*. 2;500 fr. — Plat rond : Sirène ailée tenant

un écusson. 8,100 fr. — Cupa amatoria : Buste de jeune femme, avec le nom de *chasandra* sur une banderolle, 3,050 fr. — Plats ronds armoiriés, à fleurs, à médailles et à reflets métalliques, comme les pièces précédentes. 550 fr. — 630 fr. — 810 fr. — 1,350 fr. — 1,550 fr. — 1,650 fr. — 1,900 fr.

URBINO (duché d'Urbin) a tenu un rang si distingué sous le rapport de la peinture, qu'on lui attribue toutes les pièces capitales dont on ignore la provenance. Ses majoliques sont rehaussées de jaune d'or métallique et de rouge rubis posés « en traits déliés et énergiques », mais l'emploi de ces émaux y est plus restreint et plus sobre qu'à Gubbio.

Orazio, Fontana et Francesco Xanto Avelli de Rovigo, excellèrent dans les compositions historiques empruntées à Raphaël. Xanto Avelli fut, dit-on, le dernier artiste qui connut le secret du jaune d'or et du rouge rubis, perdus après lui. Ses œuvres sont datées de 1530 à 1542. Orazio était chargé des ouvrages de choix destinés à êtres offerts en présents aux souverains. C'est lui qui décora les magnifiques vases de la *Spezieria*, ou laboratoire de médecine du palais ducal. On rapporte que Christine de Suède, émerveillée de ces vases, en offrit leur pesant d'or. Urbino a fait aussi des plats à ornements en relief.

Vente Castellani, 1884. — Coupe ronde : La Vierge tenant l'Enfant Jésus sur son bras droit. 760 fr. — Coupe à godrons et bords festonnés : Guerrier romain devant une statue. 2,000 fr. — Plat rond : Vulcain forgeant les armes de Mars. 2,750 fr. — Coupe d'accouchée : Scène allégorique et paysage. Amour voltigeant. 1,550 fr. — Grand plat rond : Triomphe et couronnement d'un guerrier romain. 3,850 fr. — Plat rond signé : EL FRATE FECIT. 1,745 : Personnage debout, offrant une pomme à une femme. 2,250 fr. — Plat rond, à reflets métalliques, par Xanto de Rovigo : Vieillard blessé par un guerrier. Au revers, la date de 1536 et une inscription italienne. 4,500 fr.

GUBBIO (duché d'Urbin). — Superbes majoliques rehaussées de jaune d'or et surtout de rouge rubis d'un lustre étincelant, Maestro Giorgio Andreoli, le peintre par excellence de cette localité, commençait à se faire remarquer dès 1489. En 1537, il associa à ses travaux son fils Vincentio, plus connu sous le nom de Maestro Cencio.

Au nombre des produits de Gubbio on peut citer : Les pièces armoriées ou à sujets religieux. Les coupes à feuillages et à fruits en relief. Les grotesques (*groteschi*) figurant des entrelacs

d'homme et de femme à bras et corps de feuillages. Les plats ou bassins, dits *amatorii*, représentant le portrait de la femme aimée, avec son nom joint à une épithète admirative, inscrits sur une banderolle.

Vente Rusca, 1883. — Plaque de Maestro Giorgio : Saint Gérôme à genoux dans le désert, devant un crucifix. 3,000 fr. — Plaque, du même : la Vierge et l'Enfant sur un trône, Saint debout, personnages agenouillés. 1,100 fr.

Vente Castellani, 1884. — Pot ovoïde, à anse cotelée, attribué à G. Andreoli. 15,000 fr. — Petit plat rond et creux ; au fond, un buste de jeune fille. 4,100 fr. — Plat rond, à fond bleu : Amour jouant avec un serpent. 5,000 fr. — Coupe ronde datée de 1537 : Buste de jeune fille, sigle d'Andreoli. 13,800 fr. — Coupe ronde, à décor en relief, aux armes de Jules II. 4,500 fr. — Plat rond : Satyre dans un paysage et enfant, signé d'Andreoli : 4,900 fr. — Grande coupe ronde évasée ; au centre, un Amour nu dans un paysage et la devise S. P. Q. R. 16,700 fr.

FAENZA (Toscane), centre d'une fabrication célèbre, se distingue par ses élégantes arabesques, s'enlevant en clair sur un fond coloré, tantôt en bleu, tantôt en jaune, ou alternativement sur les deux couleurs.

Sa pâte est mince, légère et son émail brillant. Vers le milieu du XVIe siècle, les ateliers faentins exécutèrent des plats à sujets peints, semblables à ceux d'Urbino. Cela s'explique par le déplacement des artistes qui voyageaient facilement d'une ville à l'autre. Faenza n'a pas employé la couleur jaune à reflets métalliques; mais on lui doit des pièces cannelées, imprimées dans un moule et des bas-reliefs dans le genre de ceux des Della Robbia.

Vente Castellani, 1884. — Vases de pharmacie à cornes d'abondance et écussons. 325 fr. — 620 fr. — 640 fr. — Cornet : Singe tenant un chien en laisse. 510 fr. — Curieux vase à verser : Femme nue, tenant une tête de bœuf. 3,420 fr. — Bassin creux : Sirène tenant un peigne et un miroir. 1,850 fr. — Broc à une anse et à col trilobé (vers 1525) : Ane assis jouant de la musette. 2,400 fr.

CAFFAGIOLO, en Toscane, fut en activité jusqu'à la fin du XVIe siècle. Ses produits comprennent les sujets à histoires, les grotesques, les plats dits *amatorii*, les vases de pharmacie, etc. Le bleu lapis et le jaune orangé vif sont les deux couleurs dominantes de cet atelier, dont on retrouve aussi quelques pièces à reflets métalliques.

Vente Castellani, 1884. — Cupa amatoria, à décor bleu, jaune d'or et vert : *Orsella Bella.* 1,500 fr. — Autre : *Laura Bella.* 2,050 fr. — Plats et coupes. Animaux fantastiques, trophées d'armes et deux écussons. 5,400 fr. — Le Jugement de Pâris. 2,250 fr. — Groupe d'enfants forgerons, monuments, paysages, animal fantastique. 6,050 fr. — Phénix aux ailes éployées sur un foyer incasdescent. 4,000 fr. — Armoiries diverses. 510 fr. — 590 fr. — 700 fr.

DERUTA — Cette fabrique des États pontificaux fut créée, selon V. Lazari par un élève de Luca della Robbia, Agostino, dit Antonio di Duccio. Des faïences à reliefs, des vases en forme de pomme de pin, de fines majoliques enjolivées d'ornements, de bustes de femmes et de sujets d'histoire, sont sortis de cette localité. Le dessin est bleu, parfois accompagné de bistre brun, sur fond chamois, à reflets nacrés. Ces trois couleurs sont caractéristiques.

Vente Rusca, 1883. — Cupa amatoria : *Paolina.* 1,000 fr. — Autre. 2,100 fr,

Vente Castellani, 1884. — Coupe ronde à pied bas; décor en bas relief et reflets métalliques (vers 1530) : l'Adoration des bergers. 4,100 fr. — Plat du même temps, à reflets métalliques : Une Sainte martyre. 5,350 fr. — Vase balustre à couvercle et à reflets nacrés : fleurs et imbrications. 510 fr.

VENISE. — Les ateliers vénitiens étaient réputés au commencement du XVIe siècle. En 1520, Alphonse Ier, duc de Ferrare, faisait exécuter dans la ville des lagunes, par l'entremise du Titien son ami, des verreries et des vases en majolique, destinés à la pharmacie ducale. Les œuvres de cette belle époque sont rares. La décadence n'a pas tardé à se faire sentir; elle a produit des faïences décorées d'arabesques, de fleurs, de paysages, traités d'une façon expéditive.

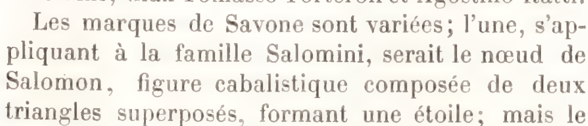
En 1758, les frères Gian Andrea et Pietro Bertolini furent autorisés par le sénat à monter un four dans l'île de Murano. De cet établissement sont sortis des plats légers et sonores à bords repoussés, comme les ouvrages martelés de l'orfèverie. Venise a fait aussi des plats couverts de grands sujets à ruines, presque dychromes, où le violet manganèse joue un rôle important, et a été souvent appliqué sur les produits du XVIIIe siècle.

SAVONE, près de Gênes. — Manufacture essentiellement in-

dustrielle. Nous la voyons surgir à la fin du XVI[e] siècle, au moment où la fabrication de la majolique, privée de ses puissants protecteurs, est livrée à elle-même. Le décor de la faïence savonaise est généralement en camaïeu bleu et traité avec une grande liberté de brosse. Des batailles, des amours et des scènes mythologiques, en sont les sujets habituels. Savone a fait des plats d'aspects différents. Les uns à bosselages, d'autres à bords découpés à jour. Les peintres les plus renommés étaient : Gian Antonio Guidobono Salomini; Gian Tomasso Torteroli et Agostino Ratti.







Les marques de Savone sont variées; l'une, s'appliquant à la famille Salomini, serait le nœud de Salomon, figure cabalistique composée de deux triangles superposés, formant une étoile; mais le sigle le plus répandu consiste dans les armes de la ville : *de gueules, au pal d'argent, au chef du même chargé d'une aigle issante de sable.*



Les faïences de GÊNES se confondent avec celles de Savone et se reconnaissent surtout à la marque, qui consiste en un phare.

CASTELLI, dans les Abruzzes. — Vers la fin du XVII[e] siècle, et au commencement du XVIII[e], de nombreux établissements s'élevèrent dans l'Italie méridionale, et Castelli devint le centre d'une importante fabrication. Les peintres de Castelli ont abordé tous les genres : histoire, mythologie, batailles, chasses, marines, scènes familières, etc., mais surtout le paysage.

Il faut reporter aux ateliers des Abruzzes toutes ces plaques à paysages, d'une facture très négligée. Les couleurs dominantes sont le jaune et le violet manganèse; un vert très doux sert à rendre les feuillages. Le ton général, un peu pâle et jaunâtre de cette faïence, permet de la reconnaître à première vue. Les peintres les plus connus étaient Francesco Antonio Grue et sa nombreuse lignée; les Gentile, les Fuina et les Giustiniani.

MILAN. — On fabriquait à Milan, au XVIII[e] siècle, de jolies faïences dont le décor consiste en imitations chinoises, en personnages genre Watteau et en fleurs habilement groupées, rehaussées de dorures et accompagnées d'ornements rocailles en relief.

FRANCE. — POTERIE D'AVIGNON. — Depuis le commencemen du XVIe siècle, on a fabriqué à Avignon, de belles poteries brunâtres, marbrées ou unies, qui se recommandent par leurs formes artistiques. Elles sont recouvertes d'ornements en relief, figures, mascarons, guirlandes, palmettes, appliquées parfois avec trop de profusion.

FAIENCE D'OIRON. —Les précieuses faïences connues d'abord sous le nom de *faïences de Henri II* apparurent au premier tiers du règne de François Ier, pour disparaître à l'avènement de Charles IX. Leur origine a été constatée en 1862 par M. Benjamin Fillon. Elles ont été faites à Oiron, dans les Deux-Sèvres, sous la direction d'Hélène de Hangest, dame de Boisy, avec le concours de deux hommes intelligents : Jehan Bernart, son secrétaire, habile dans l'art de la décoration des livres, et François Cherpentier, potier et modeleur de talent. Hélène de Hangest, veuve d'Artus Gouffier, ancien gouverneur de François I, aimait les arts ; elle se plaisait à les encourager et les cultivait elle-même pendant les loisirs qu'elle trouvait chaque été, dans sa terre d'Oiron.

M. Benjamin Fillon divise les faïences d'Oiron en trois périodes : La première comprend tous les ouvrages à ornements d'une seule couleur et ceux qui n'ont qu'un petit nombre de parties colorées en noir, en brun ou en rouge d'œillet. Ce sont les plus parfaits. On y trouve comme une réminiscence des produits de l'Orient. La seconde période est marquée par la mort de la dame de Boisy, survenue en 1537. Les pièces changent d'aspect et se reconnaissent à leur forme architecturale. Les armoiries. déjà en usage dans la première série, se multiplient dans la seconde. C'est la salamandre de François I ; ce sont les chiffres de Henri II, les croissants entrelacés, les fleurs de lis, les alérions des Montmorency, etc. Les nielles des fonds, exécutés précédemment à l'aide de petits fers ou poinçons, appliqués sur la terre encore molle, subissent une amélioration notable. Le potier creuse sur de larges surfaces des entrelacs qui sont remplis de terre colorée et servent de cadres à de gracieux motifs. Ces ornements sont accompagnés de figurines en ronde bosse. La troisième période est celle de la décadence; elle commence en 1563 pour finir en 1568, date de la dévastation du château d'Oiron par les protestants. La fabrication, abandonnée à des mains étrangères, ne fournit plus que des œuvres médiocres et défectueuses. Les anciens moules servent à façonner de grossiers reliefs qui saillissent sans goût sur des terres mal préparées. La

beauté des faïences d'Oiron, leur exécution soignée, leurs formes élégantes, mais surtout leur rareté, en ont fait monter les prix à des sommets peu accessibles. On en connaît une centaine de pièces, telles que flambeaux, hanaps, aiguières, coupes, gourdes de chasse, drageoirs, porte-bouquets, salières etc.

Vente Rattier. — Coupe. 7,000 fr.

Vente Espaular. — Bassin. 3,500 fr.

Vente Préaux. — Chandelier. 5,200 fr.

Vente La Sayette. Coupe. 13,000 fr. — Chandelier. 16,000 fr.

Vente Soltikoff. — Coupe. 12,600 fr. — Pot à l'eau. 20,000 fr.

Vente Pourtalès. — Aiguière. 27,500 fr.

Vente Hamilton, 1882. — Salière hexagone, à colonnes. 22,000 fr. — Coupe, aux trois croissants, décorée de gaînes d'arabesques, de monstres marins et d'entrelacs couleur de cuivre. 30,668 fr.

Vente Fountaine, 1884. — Mortier à cire. 39,375 fr. — Flambeau, aux armes de Montmorency-Laval. Deux des enfants qui ornent cette rarissime pièce ont chacun un bras cassé. 91,875 fr. à M. Eug. Dutuit. — Biberon. 26,513 fr. aussi à M. Dutuit.

LES POTERIES DE PRÉ D'AUGE, ainsi que les ÉPIS DE FAITAGE, ou ÉTOCS, qu'on plaçait sur les pignons des maisons de bois de la Renaissance, offrent un grand intérêt. Infreville, Armentières, Verneuil, Châtel-la-Lune et Malicorne, dans le département de l'Eure, fabriquaient des épis et des faîtiers décoratifs ; ceux de Manerbe, dans la Calvados, et plus encore ceux de Pré d'Auge « atteignent une perfection voisine des œuvres de Palissy ». La supériorité du modelage et l'harmonie des couleurs en font des ouvrages remarquables ; toutefois ils doivent céder le pas aux Palissy dont ils se distinguent surtout à ces deux remarques : ils sont moins glacés, et dans le jaspé, les taches sont arrêtées et non parfondues.

Le Pré d'Auge a fait des plats à sujets en relief, des buires, des gourdes, décorées de mascarons, de godrons et d'ornements modelés avec goût. L'atelier fonctionnait au XVIe siècle et au XVIIe c'est-à-dire à l'époque de Palissy et de ses continuateurs. La grande et absorbante réputation du potier de Saintes a fait que marchands et amateurs ont trouvé plus facile de lui attribuer indistinctement toutes les pièces similaires aux siennes; par ce moyen, les uns y voyaient leur intérêt sauvegardé, les autres leur vanité satisfaite. M. Jacquemart cite comme étant du Pré d'Auge un plat à médaillon central représentant la Vierge et l'Enfant Jésus entouré du Rosaire.

Les épis normands atteignent parfois une hauteur de 1m,80. Ils sont formés de tubes ou manchons décorés avec un grand goût et reliés par une tige de fer.

« Des faîtages beaucouq moins importants étaient employés en Bretagne, surtout aux environs de Lamballe, et le musée de Troyes possède un très bel épi qui laisse supposer que ce genre de décoration était également usité en Champagne. » (Ed. Garnier, *Histoire de la céramique.*)

BERNARD PALISSY. XVIe siècle. — Les œuvres du potier de Saintes peuvent se classer ainsi :

1re *Série.* Les pièce ornées de médaillons en relief, analogues à celles qu'on fabriquait dans le même temps à la Chapelle-des-Pots, près Saintes.

2me *Série.* Les poteries à glaçure jaspée de teintes jaunes, brunes, blanches et bleues, — hanaps à reliefs, plats à salières, etc...

Le 3e *genre* comprend les *Rustiques figulines.* Les Rustiques, ce sont ces vases et ces plats ornés de coquilles fossiles, de lézards et de salamandres, de grenouilles, de serpents, d'anguilles, de brochets, de truites, etc.

Enfin dans la 4e *manière* se trouvent les bas-reliefs, les plats à sujets historiques, religieux et mythologiques, les vases, les figurines, les salières, saucières, etc....

Après les travaux du grand maître, viennent ceux de ses continuateurs, Nicolas et Mathurin Palissy, fils de Bernard ; de Jehan Chipot, père et fils ; de Jehan Biot, dit Mercure, « émailleur en terre sigillée » ; de Guillaume Dupré, l'auteur de *a Nourrice*, de *l'Enfant aux chiens*, de *l'Enfant sur le Dauphin*, etc... Dupré travaillait à Avon, près Fontainebleau, en 1608.

Vente Fountaine, 1884. — Aiguière de François Briot. — (1,365 liv.) 34,125 fr. — Grand flambeau en forme de colonne corinthienne. 16,013 fr. — Une paire d'aiguières, avec figures en médaillons ovales, sur chaque côté, et masque sous le déversoir. 21,000 fr. — Grand bassin ovale, orné de masques reliés par des festons de draperies offrant des fleurs et des fruits en relief. 47,775 fr. — Autre grand bassin ovale, avec guirlandes de chêne et festons de fruits. 27,550 fr.

NEVERS. — Dans un ouvrage publié à Nevers, en 1590, Gaston de Clèves adresse des louanges à Louis de Gonzague, duc de Nivernais et de Rethel, pour les encouragements qu'il accorde à l'art de la *verrerie*, de la *poterie* et de l'*émaillerie*. Scipion Gam-

bin, cité comme parrain sur les registres des paroisses de Nevers en 1592, paraît être le créateur de cette belle fabrication.

En 1602, Dominique de Conrade, gentilhomme savonais, attiré à la cour de Louis de Gonzague par ses libéralités, fonda une usine en compagnie de ses frères Baptiste et Augustin. Après eux, les Custode s'illustrèrent pendant sept générations. Les premières faïences nivernaises, celles de Scipion Gambin sont imitées des majoliques italiennes; elles représentent des scènes mythologiques, surtout des dieux marins avec des dauphins, des cygnes et des enfants se jouant, au milieu des flots. Ces pièces sont rares et d'un prix élevé. Les Conrade adoptèrent le décor en camaïeu bleu, inspiré de la Chine et du Japon.

Un peu plus tard les produits de la Perse, introduits en Europe par les riches négociants de Gênes et de Venise, répandirent le goût de cette ornementation composée de fleurs, d'oiseaux et de végétaux fantastiques. Adoptée d'abord dans les fabriques du nord de l'Italie, elle passa ensuite dans le Nivernais.

La tradition persane a enfanté ces jolies faïences à fond bleu lapis, obtenu par immersion, et recouvert de dessins en blanc fixe, parfois additionné de jaune bleu, sur fond jaune brun. Pierre Custode, établi en 1732, se fit remarquer dans l'exécution de ces belles céramiques et fut vraisemblablement l'auteur des pièces les plus parfaites en ce genre.

Après avoir copié tour à tour l'Italie, la Perse, le Japon et la Chine, Rouen, Moustiers et la Saxe, Nevers adopta un genre qui lui est propre, appelé *franco-nivernais*, auquel appartiennent ces *faïences parlantes* dont M. Champfleury nous a fait une intéressante description. (*La Faïence parlante du centre et du midi de la France*, *Gaz. des Beaux-Arts*, juillet 1864, t. XVII.) Le genre franco-nivernais a créé des assiettes, des bénitiers, des cruches, des gourdes, des buires, des bouteilles, etc., commandés par des particuliers ou des corporations religieuses et portant l'image de leur saint patron. Les devises et les légendes abondent pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le type le plus curieux de cette faïence parlante est le saladier à l'*arbre d'amour*.

La décadence se traduit par les assiettes populaires, avec les devises du Roi et de la Liberté. Les artistes de Nevers se servaient du violet manganèse pour tracer les contours de leurs sujets, et n'ont pas su employer la couleur rouge. Ils la remplaçaient par le jaune, substitution parfois choquante comme dans certaines assiettes patriotiques, où le bonnet républicain est représenté par un bonnet jaune. Voici quelques marques de faïenciers nivernais : D. L. F. 1636. Denis Lefebvre. — J. B. en

monogramme, Jacques Bourdu. — H. B. 1689. Henri Borne. F. R. 1731. François Rodrigue. — J. S. en monogramme, Jacques Seigne.

ROUEN. — Sous les règnes de François Iet de Henri II, il existait à Rouen une fabrique de faïence à émail stannifère, dirigé par Maclou Abaquesne; elle produisit les magnifiques pavages du château d'Écouen. En 1644, Nicolas Poirel sieur de Grand-Val obtint un privilège de cinquante années pour la fabrication de la faïence, dans toute la Normandie. Poirel de Grand-Val n'exerça pas son privilège, il le transmit à Edme Poterat, sieur de Saint-Étienne. Celui-ci mourut en 1687, avec le titre de directeur des manufactures royales de faïences de Rouen. Louis Poterat continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1696, les traditions de son père et perfectionna les procédés industriels. Une concession, datée de 1673, lui fut accordée pour faire de la faïence, façon de Hollande et de la porcelaine semblable à celle de la Chine. Pendant les cinquante premières années, la fabrication, indécise dans ses moyens, emprunte ses types à Nevers et à la Hollande; mais à partir du XVIIIe siècle, elle surpasse ses rivales de France par la richesse de son décor à broderies et la variété de ses dessins rayonnants.

Les beaux spécimens, figurant des rondes d'amour et des arabesques noires sur fond jaune ocré, apparaissent sur la fin de la régence. Guillibaud inaugure les compositions chinoises à bords quadrillés entre les années 1720 et 1728. Il est l'auteur du fameux service offert par les échevins de la ville de Rouen au duc de Montmorency-Luxembourg, quand il fut nommé gouverneur de Normandie. Charles-François Frédéric II de Montmorency, duc de Luxembourg et de Piney, né le 3 décembre 1702, fit son entrée solennelle à Rouen le 27 juin 1728 et fut accueilli, selon les mémoires du temps, d'une façon splendide (1).

C'est aussi l'époque des sujets à figures représentant soit des scènes à personnages, soit les saints patrons des destinataires. Le genre rocaille arrive après, suivi du dessin à la corne. La décadence est entièrement consommée par le traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786.

(1) Nous lisons dans le nouveau *Catalogue du musée de Cluny* : « Guillibeaux est l'auteur du service exécuté pour François-Henry de Montmorency, duc de Luxembourg, gouverneur de Normandie de 1690 à 1695. » (No 3177. Voir aussi les Nos 3147 et 3158.) C'est une erreur, Guillibaud n'apparaît, comme maître potier, qu'en 1720 et avant cette époque, les compositions chinoises, à bords quad[illegible]és, n'étaient pas encore adoptées à Rouen.

Dès 1774, l'habile faïencier Levavasseur se distingua dans un genre particulier : à la suite d'heureux essais de couleur purpurine, il imita, pendant tout le règne de Louis XVI, les faïences de Strasbourg, de Marseille et d'Aprey. Les grosses fleurs, les oiseaux sur terrasse et les personnages au milieu de sites variés en sont les motifs les plus répétés. C'est chez Levavasseur qu'ont été faits les bustes des quatre Saisons, pris sur leur gaîne, et symbolisant les âges de la vie. Ils ont été adjugés au représentant de notre ministère des beaux-arts, 68,800 fr. à la vente Hamilton, en 1882, et sont revenus en France, où ils resteront désormais. En 1884, deux bustes polychromes de Rouen, probablement de la même fabrique, *l'Été* et *l'Automne*, ont atteint l'enchère de 4,000 fr.

Rouen a produit en faïence une nombreuse variété de pièces parmi lesquelles nous citerons de grands Bacchus avec robinet, des bénitiers, des boîtes à tabac, drageoirs, boîtes à mouches, chandeliers, commodes, garnitures de cheminées, des lions, des plats à barbe, des pots à tabac, pots-pourris, râpes à tabac, brocs, gobelets, salières, seaux à rafraîchir, surtouts, etc. (André Pottier, *Histoire de la faïence de Rouen.*)

CLASSIFICATION DES FAÏENCES ROUENNAISES, D'APRÈS M. ANDRÉ POTTIER

XVIe siècle.	Pavés d'Écouen.
Origines de la fabrication	1. Influence nivernaise. 2. Types hollando-japonais.
Style rayonnant.	1. Décor en camaïeu bleu. 2. Décor bleu rehaussé de jaune ou de rouge. 3. Décor régulier polychrome.
Imitation chinoise. . . .	1. Bordures quadrillées vertes, pagodes, etc. 2. Bleu lapis et fonds laqués.
Pièces exceptionnelles et à figures.	
Style rocaille	1. Scènes galantes ou champêtres. 2. Trophées, carquois, etc. 3. Corne d'abondance, fleurs isolées.
Faïences-porcelaines . .	Imitation de Strasbourg et de Marseille.

Depuis une dizaine d'années, les anciennes faïences arrivent à des prix très élevés ; celles de Rouen deviennent inabordables.

Une assiette à la corne vaut de 25 à 50 fr. selon la beauté de l'émail. Une assiette à décor rayonnant se paie volontiers de 300 à 400 fr. suivant sa richesse. L'assiette aux Amours dansant, à fond jaune ocré, et celle de même fond, aux armes du Mis de St-Évremont, sont montées graduellement, depuis vingt ans, à 2,500 fr. la pièce. En 1868, nous avons payé (à Rouen) l'assiette aux Amours, de notre collection, 375 fr. Le fameux plat de M. Périlleux, figurant une ronde d'Amours sur fond jaune d'ocre a été adjugé, à M. A. de Bellegarde, plus de 5,500 fr., ce qui le met à 6,000 fr. avec les frais. Il irait bien au delà aujourd'hui.

Parmi les raretés de la fabrication, n'oublions pas les assiettes à musique. On n'en connaît que quatorze, d'après M. Gustave Gouellain, et toutes ont appartenu à M. André Pottier, le savant historien de la faïence de Rouen. Ces assiettes sont ainsi réparties : Deux au musée céramique de Rouen. — Une au musée de Bernay. — Une à M. A. de Bellegarde (Rouen). — Une à M. G. Gouellain (Rouen). — Une à M. A. Dupont-Auberville (Paris). — Une à M. F. Fétis (Bruxelles). — Une à M. de Liesville (Paris). — Deux au musée de Cluny. — Une au musée céramique de Sèvres. — Deux à M. Édouard Pascal. — La quatorzième échappe aux investigations de M. G. Gouellain. (*La Céramique musicale au Trocadéro et ailleurs.*) La collection de M. Éd. Pascal est conservée dans sa famille. On se souvient que cet amateur distingué est mort d'une façon tragique, écrasé par une poutre, en passant dans son coupé devant les magasins du Printemps.

MARSEILLE. — En 1696, A. Clérissy probablement parent de ses homonymes de Moustiers, s'établit à Marseille. L'usine dut être abandonnée pendant quarante ans environ, car elle tomba dans l'oubli au commencement du XVIIIe siècle, pour ne reparaître qu'en 1749, sous la direction d'Honoré Savy. Au camaïeu bleu, accompagné de violet, succéda le décor polychrome.

En 1777, Honoré Savy eut l'honneur de recevoir la visite du comte de Provence, le futur Louis XVIII. « ...Monsieur fut introduit dans la grande galerie de cette manufacture, où il vit une immensité de faïences de toute espèce, et dont il eut la bonté de louer la perfection. Le prince parut si satisfait, qu'il permit au sieur Savy de mettre sa manufacture sous sa protection, d'y placer ses armes et d'élever au milieu de la galerie la statue du prince, qu'il se propose de fabriquer. En conséquence l'établissement prit le titre de *Manufacture de Monsieur, frère du Roi,* et adopta la marque à la fleur

de lis. Savy se servait fréquemment d'un beau vert uni, qu'il se vantait de savoir seul employer.

JOSEPH ROBERT, fabricant de porcelaine et de faïence des plus renommés, eut aussi la bonne fortune de recevoir le comte de Provence. Les travaux de Joseph Robert sont un type de cette belle poterie marseillaise, si riche en peinture, en reliefs variés, en dorure éclatante. Ce ne sont partout que fleurs, oiseaux, poissons, personnages, fruits, insectes, coquillages, bouquets de roses, etc., finement peints, pouvant quelquefois rivaliser avec Sèvres. N'oublions pas les imitations chinoises très répandues dans toute la Provence. MARQUE : R. ou J. R.

VEUVE PERRIN et ABELLARD. « Les produits de la veuve Perrin et Abellard ne sont pas moins variés que ceux de Robert. C'est sans doute à leur atelier qu'il faut attribuer ces soupières, écuelles, sucriers, etc., dont le couvercle est orné de poissons et de coquillages de la Méditerranée si bien imités en relief. Certains services à fond jaune, ornés de bouquets, d'emblèmes maçonniques, etc., en réserve, portent la marque des mêmes fabricants. (V. P. en monogr.) (Bon Ch. Davillier, *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers, Marseille... et autres fabriques méridionales, Paris,* Castel, 1853.)

Au nombre des produits de Marseille, n'oublions pas de mentionner de belles faïences à reliefs tels que gibiers, volailles, poissons, fruits et légumes. Les terrines ou pièces à couvercles avaient aussi pour but de garnir les tables et de recevoir le mets dont elles représentaient l'image.

LILLE. 1696. — La première manufacture de faïence à émail stannifère fut établie par Jacques Febvrier et Jean Bossu. En 1732, l'usine, dirigée par la veuve Febvrier et son gendre Boussmaert, était une des plus considérables de l'Europe; elle comptait trois fours, cuisant « au moins par an 1,287,600 pièces de faïence... » Malgré ce chiffre élevé, les faïences de Lille passent souvent inaperçues et sont difficiles à reconnaître parce que leur décor se confond avec ceux de Delft et de Rouen.

M. Houdoy pense que les pièces à décor rayonnant, marquées d'une fleur de lis, et attribuées à Rouen, pourraient appartenir aux premiers temps de la fabrique de Febvrier en raison de ce que la ville de Lille, de 1667 à la Révolution avait pour armes une simple fleur de lis : *de gueules à la fleur de lys d'argent.* » D'autres établissements se sont élevés à Lille, notamment celui de Barthélémy Dorez et Pélissier en 1711, puis un autre en 1755, dirigé par un sieur Masquelier.

VALENCIENNES. — Fabrique établie par Barthélémy Dorez père vers 1710, date de son privilège. Les produits, encore mal définis, ont d'étroites analogies avec ceux de Lille, de Delft et de Rouen. On a fait à Valenciennes de jolies figurines en terre de pipe.

MOUSTIERS. — Pierre Clérissy, chef d'une famille de potiers, s'établit à Moustiers en 1686. Il y acquit la fortune et la célébrité. Son neveu, nommé comme lui Pierre Clérissy, lui succéda en 1728 et fut anobli par Louis XV, vers 1743. Gaspard Viry et probablement son père Jean-Baptiste, étaient les habiles décorateurs de ces beaux plats à sujets de chasses, copiées pour la plupart d'après les gravures d'Antoine Tempesta,peintre et graveur florentin. Ces plats ont la bordure couverte de griffons, de têtes de lion, d'enroulements et de mascarons d'un style sévère.

A ces travaux de la première époque, il faut ajouter : de grands rafraîchissoirs ovales, avec têtes de lion en mascarons et supportés par des pièces formant la griffe ; certains plateaux à bords droits découpés à jour ; des vases de pharmacie, à anses de serpents enroulés ; des vases de jardin, dans le style rouennais.

La seconde période de cette fabrication comprend ces élégantes compositions dont les maîtres sont le Bérain, Charles Boulle et du Cerceau. On retrouve les plats ornés de chasses, qu'on distingue des premiers en ce que la bordure à mascarons est remplacée par le décor à lambrequins.

Les plus belles pièces de Moustiers doivent être attribuées aux Clérissy; d'après la tradition, un service du prix de dix mille livres leur fut commandé par Mme de Pompadour. Parmi les autres fabricants qui ont tenu un rang distingué, on cite Pol Roux, Laugier et surtout Joseph Olery. Les faïences d'Olery sont le plus souvent polychromes. Elles sont décorées de guirlandes de fleurs et de fruits, de sujets mythologiques et de médaillons renfermant des bustes de guerriers et de déesses, des amours, des oiseaux, etc. La décadence est sensible avec les dessins à à caricatures. (B^on^ Ch. Daviller, *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers, Marseille et autres fabriques méridionales.*)

Beaucoup de pièces d'Olery sont marquées du chiffre OL, en monogramme, souvent accompagné de signes ou de lettres.

Moustiers a produit des faïences à reliefs d'une excellente facture. Nous citerons entre autres une assiette de quatre pommes de Calville et un cantaloup, modelés et peints au naturel. (Coll. A. M.-S.)

Dans le courant du XVIIIe siècle, le comte d'Aranda, ministre du Roi d'Espagne enleva à Moustiers une partie de ses meilleurs ouvriers et fonda dans son pays, à ALCORA, une manufacture dont les produits rappellent ceux des Basses-Alpes.

La fabrique d'Alcora doit être citée parmi celles qui ont modelé en relief des plats et des assiettes de fruits et de légumes avec le plus de vérité.

BORDEAUX. 1714. — Cette faïencerie, créée par Hutin, imita dès son début le genre rouennais ; plus tard elle fabriqua toutes sortes de terrines et autres vases à couvercle, représentant au naturel des légumes et des oiseaux de basse-cour. « Ces curieuses faïences, toujours admirablement modelées, avec une grande vérité et une certaine largeur artistique dans l'éxécution, sont peintes en couleur où le manganèse et le noir dominent. » (Ed. Garnier, *Histoire de la céramique*, Tours, 1882.)

STRASBOURG. — Charles-François Hannong fonda cette usine en 1721, puis celle de Haguenau trois années plus tard. Son fils Paul lui succéda et ne tarda pas à conduire la fabrication à son apogée par l'emploi du pourpre de Cassius et l'application de la dorure. En 1744, il fut admis à présenter au Roi Louis XV, lors du passage de ce prince à Strasbourg, quelques beaux échantillons de sa nouvelle poterie dorée. Après avoir trouvé le moyen d'obtenir de la porcelaine dure, il fut amené à quitter la France, à la suite de démêlés avec Sèvres, et se retira dans le Palatinat, où il fonda la manufacture de Frankenthal.

A la mort de Paul Hannong, en 1760, les deux établissements du Bas-Rhin passèrent à son fils cadet Pierre-Antoine ; mais celui-ci, peu laborieux, les céda à son frère aîné, Joseph-Adam ; puis commença cette vie aventureuse qui devait le conduire à la ruine. Joseph-Adam vendit sa manufacture de Frankenthal à l'électeur Charles-Théodore et s'efforça de maintenir à leur niveau élevé ses usines de Strasbourg et de Haguenau. En 1766, il reprit avec succès la fabrication de la porcelaine dure.

La faïence de Strasbourg ressemble à celles de Niederwiller et de diverses localités, encore incomplètement connues des bords du Rhin. Elle consiste en services de table, assiettes et bannettes à jouer, soupières avec couvercles surmontés de fruits et de légumes en relief, bouquetières, consoles, fontaines, cartels, appliques, porte-montres, vases divers largement peints en émaux vifs où le rouge domine.

On doit encore aux Hannong des services composés de fruits

légumes, volailles, gibiers divers, modelés en relief et peints au naturel.

Les marques consistent dans les lettres suivantes, habituellement réunies en monogramme : C. H. (Ch.-Fr. Hannong). — P. H. (Paul Hannong.) — P. I. H. (Paul Hannong et son fils Joseph-Adam, 1754 à 1760 [?] — J. H. (Joseph-Adam, de 1760 à 1780.)



Léda, par Cyfflé.
Collection A. M.-S.

LUNÉVILLE. 1731. — La fabrique fondée par Jacques Chambrette se rendit plus tard célèbre sous le nom de *Manufacture de Stanislas, Roi de Pologne*. C'est de Lunéville que sont sorties ces charmantes jardinières semi-circulaires esquissées dans l'esprit de Watteau et de Boucher; ces corbeilles à jour, imitées de la Saxe; ces lions, ces chiens, parfois de grandeur naturelle, etc., mais les plus beaux produits sont dus à l'habile modeleur Paul-Louis Cyfflé, établi à Lunéville en 1746, et auquel on doit des groupes et des statuettes en biscuit d'un goût délicieux. On cite surtout la statuette en pied de Stanislas, le groupe de Henri IV et de Sully, la marquise du Chatelet, Bélisaire et le buste de Voltaire. Les œuvres de Cyfflé sont signées en toutes lettres : *Cyfflé, à Lunéville*, ou simplement estampillées : *terre de Lorraine*. En 1768, Cyfflé s'établit à son compte et obtint un privilège pour faire des objets de sculpture en pâte perfectionnée, appelée *pâte de marbre*. Ses biscuits ont, en effet, le velouté et le poli du marbre. Avant d'aller à Niederwiller, Lemire, digne émule de Cyfflé se distingua à Lunéville dans la fabrication des groupes et figurines.

SINCENY. 1734 (Aisne). — Cette fabrique a beaucoup imite le genre rouennais, et bien que les produits des deux ateliers soient assez faciles à distinguer, l'imitation est parfois complète. En général, les faïences rouennaises ont des émaux vifs, éclatants, tandis que ceux de Sinceny sont relativement pâles et gris.

Voici les trois périodes de fabrication indiquées par le docteur Warmont : La première comprend le décor bleu offrant des bannettes garnies de fleurs ; le décor bleu et rouge à lambrequins ; le décor chinois aux quatre couleurs (bleu, jaune, vert et rouge) ; ce sont des paysages à fabriques, des promenades en barque, des courses sur des montures étranges; puis des pièces avec le nom et la profession du destinataire; des sujets rocailles et à la corne, enjolivés de perruches et de papillons.

Pendant la seconde époque, on fit des faïences au feu de réverbère, décorées de fleurs, de bergerades, de Chinois, etc. La couleur rouge d'œillet est remplacée par le précipité d'or, connu sous le nom de pourpre de Cassius. Cette seconde période est difficile à décrire, « les artistes s'inspirant à la fois de toutes les écoles, imitant tout ce qui leur tombe sous la main. »

L'art et le style disparaissent avec la troisième période. « Le décor, quand il existe, n'est plus que la copie abâtardie de quelqu'un du temps passé. » Quelques assiettes présentent la couronne royale et des fleurs de lis, mais il en est peu s'il en est qui portent des emblèmes révolutionnaires. Les peintres Joseph Le Cerf, Bertrand et Claude Borne ont travaillé à Sinceny. (Dr A. Warmont, *Recherches historiques sur les faïences de Sinceny, Rouy et Ognes*, Paris, Aubry, 1864.)

La marque est un S entre deux points et parfois S. c. y.

VAUCOULEURS (Meuse). — Cette usine, fondée en 1738, par Giraud de Bérinqueville, a produit des jardinières, soupières, pots-pourris, urnes, coupes, etc., à ornements en relief. Le décor est celui de Strasbourg et Niederwiller.

MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — Les intéressantes faïences de Montauban et des localités environnantes, ARDUS, NÈGREPELISSE, AUVILLAR, etc., nous sont connues depuis peu, et nous le devons à M. Édouard Forestié. Son ouvrage, qu'il pourra compléter dans la suite, offre aux collectionneurs d'utiles renseignements ; c'est l'œuvre d'un chercheur, et nous n'hésitons pas à lui emprunter les notes suivantes :

1737 à 1739. — Le plus ancien atelier du groupe est celui d'ARDUS, petit village sur l'Aveyron, à 7 kilomètres de Montauban

On peut diviser en trois périodes, les diverses phases de la fabrication.

La première, supérieure aux autres au point de vue de l'art, comprend les compositions du Bérain, les portraits, les sujets à figures. Les bons décorateurs se nommaient Dupré, Molinié, Rigal; ce dernier montra dans le portrait une certaine habileté.

Dans la seconde période, le décor devient polychrome; on y trouve l'imitation de Rouen, de Nevers, de Moustiers, avec les fleurs, les guirlandes et les grotesques à la façon de cette dernière fabrique. Les armoiries abondent.

La troisième période commence sous Louis XVI; c'est celle de la décadence. Quijou, directeur et peintre, s'efforce de la retarder; il produit des pièces ornées de fleurs où domine une rose, une tulipe, un œillet entourés de fleurettes et de pensées. « Les écuelles de cette époque sont garnies d'anses en torsade fort légères et le couvercle surmonté d'une cerise ou d'un fruit quelconque. » Quijou peignit aussi des Chinois et des grotesques un peu moins caricaturés que ceux de Moustiers. Parfois le violet, le jaune pâle ou orangé et le vert olive forment toute la palette. (Ed. Forestié, *les Anciennes Faïenceries de Montauban, Ardus, Négrepelisse, Auvillar, Bessols, Beaumont,* etc.)

Les faïences montalbanaises et des environs ont un air de famille, avec celles d'Ardus des deuxième et troisième périodes.

APREY (Haute-Marne), 1740 à 1750. — On aime ses plats et assiettes décorés sur le marly de fleurs, de feuillages, de légumes en relief, ses sujets d'oiseaux en terrasse dus au pinceau de *Jary*. Cet habile décorateur excellait à peindre les oiseaux et les fleurs; sa collaboration fut un coup de fortune pour l'établissement. Les premières faïences d'Aprey ne sont pas marquées. Ce sont cependant les plus parfaites.

Marque : A. P. (en monogr.), avec le sigle de Jary (J), ou d'un autre décorateur.

SAINT-AMAND (Nord). — Manufacture créée par Pierre Joseph Fauquez, antérieurement à 1741, année de sa mort. Le docteur Lejeal rapporte à quatre types principaux les faïences de Saint-Amand. L'italien, l'alsacien, le picard et le rouennais.

1° Dans le *type italien*, elles imitent le sopra bianco de certaines fabriques italiennes, c'est-à-dire le blanc sur blanc; elles ont l'aspect bleu empois, parfois verdâtre ou gris perle et sont décorées en camaïeu bleu avec rehauts blancs. L'ornementation consiste en fleurs, en guirlandes, en personnages, en une den-

telle négligemment jetée. Un modèle de fontaine à dauphins en relief a été reproduit en ce genre.

2° Le *type alsacien* rappelle Strasbourg; il est remarquable par ses beaux rouges pourpres. Les assiettes et les plats ont les bords découpés; les soupières sont à côtes saillantes et portent un fruit sur le couvercle. Parmi les fleurs les plus répétées citons la rose, l'œillet, le narcisse, le volubilis.

Les belles pièces ornées de bouquets et d'oiseaux très étudiés sont du peintre Joseph Fernig, qui a travaillé aussi à Valenciennes. Les fleurs sont de Jean-Baptiste Desmuraille, artiste réputé.

3° Le *type picard* ou de *Sinceny* comprend surtout le décor dit aux Chinois.

4° Dans le 4e type, l'*imitation rouennaise*, les couleurs ne présentent ni la franchise ni la vivacité de celles de Rouen. Saint-Amand a fait en outre des faïences porcelaines dont le décor peut être classé ainsi : 1° Imitation japonaise ; 2° imitation de la porcelaine à la Reine; 3° imitation du Saxe. (Dr Alfred Lejeal, *Recherches historiques sur les manufactures de faïence et de porcelaine de l'arrondissement de Valenciennes.*

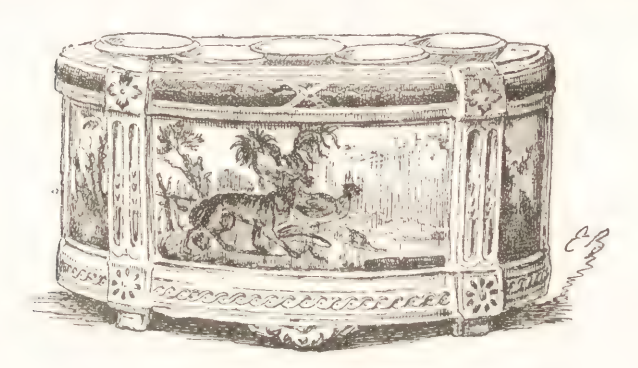
La marque consiste en un chiffre un peu embrouillé, où l'on peut retrouver les lettres S. A. P. F.

RENNES. 1748. — Les produits rennais conservent longtemps le style Louis XV; ils sont de forme contournée et décorés d'arabesques, de fleurs, de palmettes et d'ornements rocailles en relief. La palette comprend le bleu, le jaune, le vert rehaussé de noir, et surtout le violet manganèse, qui est la couleur dominante.

SCEAUX. 1751. — Cette usine doit sa prospérité au professeur de chimie Jacques Chapelle. Les produits en sont très soignés; ce sont des plats à ornements coloriés en relief, des soupières dont le bouton du couvercle représente un fruit modelé au naturel avec son pédoncule, des services à décor d'oiseaux sur terrasse, des jardinières demi-circulaires ou à pans coupés, ornées d'enfants joufflus et gracieux, de pastorales, de chasses et d'animaux rendus avec un remarquable talent. On s'explique cette perfection, quand on sait que la manufacture de Sceaux a fourni à Sèvres des peintres distingués tels que Becquet et Taillandier. Aux pièces énumérées plus haut, il faut ajouter « des fruits de toute espèce et des figures propres à orner les desserts ».

Les plus beaux ouvrages de Sceaux se firent sous la direction de Jacques Chapelle; la décadence, commencée de son temps,

fut encore plus marquée à l'arrivée de Richard Glot, en 1772. Les services à bluets jetés remplacèrent les fines peintures de la période précédente. La flore décorative comprend la rose, la tulipe, la pensée, le bluet et l'œillet. Le duc de Penthièvre, grand



Jardinière de Sceaux.
Collection A. M.-S.

amiral de France, se fit le protecteur de l'usine, dont les produits sont souvent désignés sous le nom de *Sceaux-Penthièvre*. Quelques belles pièces sont marquées d'une ancre ou des lettres S X, mais ces marques sont rares. (A. Maze, *Recherches sur la céramique.*)

BELLEVUE, près Toul. — Manufacture créée en 1758 par un sieur Lefrançois. En 1773, les nouveaux propriétaires, Charles Bayard et François Boyer, furent autorisés à donner à leur usine le titre de *Manufacture royale;* il leur fut permis de « fabriquer, vendre et débiter pendant quinze ans toutes sortes d'ouvrages de fayance et terre de pipe fine et commune ». Cyfflé modela pour l'établissement de charmants modèles. Les produits de Bellevue, encore mal définis, ont peut-être une certaine analogie avec ceux de Lunéville ; en tout cas, il n'est pas inutile de dire que Charles Bayard est cité dans l'arrêt du 13 avril 1773 comme « ci-devant directeur de la manufacture royale de fayance et de terre de pipe à Lunéville... »

On est mieux renseigné pour ce qui concerne les pièces modelées. Voici une liste que les amateurs nous sauront gré de reproduire ; elle comprend les figures en biscuit de terre de pipe ou émaillée sur le biscuit et enluminées :

Bélisaire. — Henri IV et Sully. — Henri IV et Louis XVI. —

Jardinier et jardinière. — L'Oiseau mort. — L'Oiseau vivant. — L'Agréable Leçon. — Le Chasseur regardant une fille qui lave sa jambe. — Le Paysan qui embrasse une fille qui porte des œufs. — Les Amants surpris par la mère. — La Chamaille pour un raisin. — Le Savetier et la Ravaudeuse. — Les Quatre Saisons. — La Prise des Caillетaux. — La Naissance du Sauveur. — Le Savetier sifflant son sansonnet. — La Ravaudeuse de bas. — Une Vieille Fileuse qui s'endort. — Un Jardinier appuyé sur sa bèche. — Une Jardinière désolée d'avoir cassé son pot aux roses. — Un Crieur de fraîche, assis sur une barre. — Une Poissarde, une carpe à la main, son éventaire devant elle. — Un Preneur de cailles, appuyé près de son filet. — Une Femme tenant des cailles dans son tablier. — Un Fauconnier tenant son faucon sur le doigt.

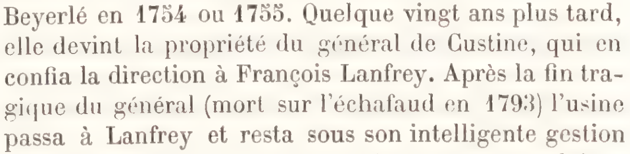
Une femme tenant un héron dans ses bras. — Les Quatre Saisons vêtues, ou moitié nues et plus grandes. — Un petit Savoyard debout. — Une petite Savoyarde avec sa marmotte dans une boîte devant elle. — Un Boucher prêt à égorger un bélier. — Une Vendeuse de tripes avec une hotte. — Un grand Amour silencieux. — Une grande Vénus pour pendant. — Un petit Amour silencieux. — Une petite Bergère filant sa quenouille. — Un Petit Garçon qui va prendre un lapin derrière un arbre. — Une Petite Joueuse de tambour de basque. — Un Petit Joueur de flûte. — Le Roi Louis XVI, dans son costume du sacre. — Marie-Antoinette, de même. — Le Buste de Voltaire. — Une Sainte Madeleine repentante, sur un petit piédestal. — Un Saint Bruno en prière, sur piédestal. — Une Sainte Thérèse, idem. — Un Saint Antoine de Padoue, idem. — Un Saint François d'Assise, idem. — Une petite Vierge droite tenant l'Enfant. — Un Saint Joseph pour pendant à la Vierge,

Selon l'importance des sujets, les prix varient de 2 à 20 livres. Les figures émaillées et enluminées sont du même prix que celles en biscuit. Citons encore quelques grandes figures pour mettre dans les jardins, exécutées en biscuit de terre à faïence : Un Savoyard ramoneur. — Une Savoyarde jouant de la vielle. — Un Jardinier appuyé sur sa bèche. — Une Jardinière. —Un Abbé assis, lisant. — Une Demoiselle assise, l'éventail à la main. Ces grandes terres cuites se vendaient 12 livres.

TOUL (Meurthe). — « Les ouvrages qui sortent de cette manufacture consistent en tout ce qu'il est possible de fabriquer en faïence fine et commune, en faïence blanche et peinte à l'instar du Japon, en terre de pipe émaillée et blanc de porcelaine, tant

en uni, en blanc doré qu'en peinture fine aussi à l'instar des porcelaines de France. On y fait encore des vases antiques richement dorés ; différents ouvrages en beau biscuit, tels que groupes, figures, bustes, vases, médaillons d'hommes illustres, etc., d'après les dessins des plus grands maîtres... » (*Almanach général du commerce.*)

NIEDERWILLER. — Manufacture établie par le baron de Beyerlé en 1754 ou 1755. Quelque vingt ans plus tard,



elle devint la propriété du général de Custine, qui en confia la direction à François Lanfrey. Après la fin tragique du général (mort sur l'échafaud en 1793) l'usine passa à Lanfrey et resta sous son intelligente gestion jusqu'en 1827, époque de son décès. Les faïences et porcelaines de Niederwiller jouissent d'une réputation méritée. Le décor consiste en fleurs, en camaïeux roses ou bistres et en imitations de bois de sapin avec reserves de médaillons roses ou de sujets à *trompe-l'œil.* Cyfflé travailla quelque temps pour l'établissement. Charles Sauvage, dit *Lemire,* eut pendant plus de vingt années la direction des ateliers de moulages et contribua pour une bonne part au succès de l'entreprise.

Du temps de Custine, la marque consistait en deux C croisés, avec ou sans couronne.

Sujets exécutés à Niederwiller par Jean Cyfflé : Ramoneurs. — Chanteurs et pendants. — Savoyards et pendants. — Pâtissiers et autres marchands. — Mendiants et pendants. — Chaudronniers, cris de Paris et autres. — Chasseurs avec chiens et pendants. Haut., 6 pouces ; la pièce, 7 fr. 50. — Baiser de *sifflet* avec chien. 20 fr. — Le Printemps. 2 p. 1/2, 7 fr. — Alliance de *sifflet.* 72 fr. — Savetier et pendant. 27 fr. — Ravaudeuse et pendant. 27 fr. la pièce.

Sujets exécutés par Lemire : Petits Amours, 3 pouces, 2 fr. 50. — Marchand d'oublies, etc., 5 pouces, 5 fr. 50. — Muses et Apollon, etc. 12 p., 21 fr. — Académies assises. 12 p., 21 fr. — La Peinture, la Sculpture. 12 p., 30 fr. — Méditation et fileuse assises. 45 fr. — Bacchus et Bacchante. 18 p., 51 fr. — Apollon et Vénus, idem. — Jupiter et Junon. 21 p., 72 fr. — Génie avec vase. 90 fr. — Grand Berger et pendant. 24 p., 200 fr. — Vénus agenouillée. Grande. 400 fr. — Christ. 9 p., 15 fr. ; 2e grandeur. 12 fr. — Enlèvement d'Hélène. 1re grandeur. 90 fr. ; 2e gr. 36 fr. — Vénus et Adonis ou la Mort d'Adonis. 84 fr. — Berger et bergère. 36 fr. — Le jugement de Pâris. 300 fr. — Vénus et Bacchus. 200 fr. — Bacchante avec piédestal. 66 fr. — Grande Bacchanale. 140 fr.

HOLLANDE. — FAIENCE DE DELFT. — Jusqu'à ces derniers temps, tous les auteurs qui ont écrit sur la faïence de Delft se sont trompés. M. Demmin, dans son *Guide ;* M. Jacquemart, dans son *Histoire de la céramique,* et jusqu'au savant M. J. Labarte, dans son *Histoire des arts industriels,* tous ont faits des erreurs de noms, de dates, d'attributions. Avant M. Labarte, le Mariette du XIXe siècle, nous avions aussi commis les mêmes erreurs en écrivant nos *Recherches sur la céramique.* L'ouvrage à consulter aujourd'hui est celui de M. Henry Havard : *Histoire de la faïence de Delft,* Paris, 1878. Ce consciencieux travail nous servira de guide dans cette étude.

D'après les textes, c'est entre les années 1596 et 1611, époque à laquelle se fonde la gilde de Saint-Luc, qu'on peut faire remonter avec certitude, l'origine de la faïence de Delft. La gilde de Saint-Luc est cette corporation delftoise où se réunissaient toutes les industries touchant aux arts du dessin de loin ou de près. Pendant les quarante premières années environ, on voit apparaître des plats et des plaques chargés d'une infinité de personnages; ce sont des batailles, des kermesses, des scènes religieuses ou mythologiques. La seconde moitié du XVIIe siècle est l'époque de splendeur. Abraham de Cooge ou de Kooge, et Frédéric Van Frytom, peintres céramistes hors ligne, exécutent sur des plaques et sur des services des vues admirables et des portraits en camaïeu bleu. Aelbrecht de Keiser, le premier, imite, à s'y méprendre, la porcelaine du Japon. Gerrit Pietersz Kam et ses deux fils continuent la série des belles imitations japonaises, chinoises et indiennes; on cite du père d'immenses potiches en ce genre.

Samuel Van Eenhoorn, dont le monogramme S V E a été attribué à Suter Van der Even, nom inconnu en Hollande, a peint de beaux décors de fleurs et d'animaux en camaïeu bleu. Lambartus Van Eenhoorn mérite une mention particulière pour ses splendides potiches cannelées décorées en camaïeu bleu de dessins cachemire, mélange de riches lambrequins, de fleurs naturelles ou de fantaisie et d'oiseaux fantastiques. C'est chez Lambartus que s'adressait le « magistrat » de Delft pour les dons officiels de faïence.

Cornelis Aelbrechtsz de Keiser, qui travailla pendant quelque temps avec ses deux beaux-frères, Jacobus et Adrien Pynacker, sut, le premier, appliquer ces belles couleurs bleu, rouge et or, dont la vogue fut immense. Jacobus Wemmersz Hoppestein, Willem Kleftijus, Arendt Cosijn et quelques autres firent aussi de belles applications du décor rouge et or, souvent additionné de bleu.

Louwys Fictoor, reçu maître peintre (*plateelschilder*) en 1689, brille par l'admirable exécution de ses dessins à guirlandes avec lambrequins imités de l'Orient. Ses belles potiches polychromes cotelées, selon la mode du temps, ont droit de cité dans les plus riches collections. Dirck Van der Kest aimait les scènes religieuses et D. J. Van Schie, les sujets de genre tels que des artisans à leur travail. Jean Sicktis Van den Houk livrait à la consommation des pièces à relief figurant au naturel des poulets, canards, dindons, légumes, etc.

Lucas Van Dale et David Kam, *au Paon*, produisaient ces curieuses pièces à engobe olivâtre ou mordoré, dont les amateurs belges et hollandais font beaucoup de cas. On doit à Adrien Pynacker et à Pieter Poulisse, ces rarissimes imitations japonaises à dessins polychromes, sur fond noir.

Pour éviter la contrefaçon, une ordonnance du *Magistrat* de Delft, datée de 1680, obligea les maîtres faïenciers à signer leurs ouvrages et à faire le dépôt de leur marque à la Gilde de Saint-Luc. Il est à croire que cette obligation ne fut pas régulièrement remplie dans la suite, car, en 1764, un nouvel arrêté exigea pour tous, le dépôt des marques.

Au XVIII[e] siècle la fabrication perd peu à peu de sa richesse pour devenir surtout industrielle. La vaisselle de terre va bientôt détrôner la vaisselle d'étain. Pendant cette période de décadence artistique, quatre grands noms dominent ; ce sont ceux de Van der Haagen, des Dextra, des G. Verhaast et de Piet-Vizeer. Johannes Pennis, surnommé le Vieux (1759), avait la spécialité des pièces à musique, Gerrit Brouwer (1764) imitait en trompe-l'œil des fruits, des cartes à jouer et Jacobus Halder Adriaens, (1765) modelait des figurines et surtout des animaux. Sur la fin du XVIII[e] siècle, on fit à profusion des services communs de façon anglaise, offrant les portraits de Guillaume V et de la princesse d'Orange.

Les marques si nombreuses et si intéressantes ont un aspect particulier qui indique tout d'abord leur nationalité ; elles présentent les initiales du maître faïencier ; à l'occasion, près de celles-ci, se trouve le chiffre d'un contre-maître ; parfois la marque est le nom de la fabrique, comme dans les exemples suivants : « Au Paon, » *D. Paauw ;* « Au Cerf, » *Thart ;* « Au Pot de métal, » *De metaale pot ;* « Aux trois tonneaux de cendre, » *3 Astonnedjes ;* « A la Rose, » *Roos ;* « Au Pot de fleurs, » *Blompot ;* « A la Fortune, » *Fort'uyn.*

Enfin certains spécimens portent une figure allusive à l'enseigne, une sorte d'arme parlante ; ainsi : *A la Griffe*, marque

vent d'une griffe ; *Aux trois Cloches*, de trois cloches ; *A la Bouteille de porcelaine*, d'une bouteille ; *A la Rose*, d'une rose ; *A la Hache de porcelaine*, d'une hache ; *A l'Étoile*, d'une étoile. Tous ces beaux établissements ont vu s'éteindre leurs fourneaux ; aujourd'hui, des trente usines, il n'en reste plus qu'une, dont les produits, du reste, n'offrent aucune ressemblance, comme pâte ni comme aspect, avec ce qu'on est convenu d'appeler la faïence de Delft.



Faïence de Bruxelles.
Collections de MM. A. Evenepoel et A. M.-S.

BELGIQUE. — FAIENCE DE BRUXELLES. — Cette intéressante fabrication remonte au milieu du XVIIe siècle. Jacques Van Haute et Jean Symonet figurent parmi les premiers fabricants, vers 1654. En 1705, Corneille Mombaerts et Thierry Witsenbergh établirent une manufacture hors de la Porte dite du Rivage ou du Canal. Au bout de peu de temps, Witsenbergh se retira. Corneille Mombaerts et ses descendants firent prospérer l'établissement dont la vogue dura plus d'un siècle. En 1761, le *Journal du commerce* de Bruxelles, publie la réclame suivante : « P. Mombaerts, manufacturier de fayance de Son Altesse Royale, fabrique à Bruxelles toutes sortes de fayances, consistant en plats d'épargne, terrines ovales et rondes, terrines en forme de choux, melons, artichauts, asperges, pigeons, dindons, coqs, poules, anguilles, pots à beurre, services de table, etc., le tout à l'épreuve du feu. »

A HÖCHST-SUR-LE-MEIN, près Mayence, on a fabriqué aussi de beaux services de table composés de plats, vases, terrines, compotiers, légumiers représentant avec la forme et la couleur les fruits, les légumes, poissons, gibiers, volailles, qu'ils devaient contenir. Le palais de la Favorite, à Bade, conserve un service complet de cė genre. Autrefois, dans les châteaux allemands, on avait coutume de réserver à la céramique une grande salle où les poteries d'art étaient rangées avec symétrie sur les tables et les dressoirs.

1726. — La faïence de RÖRSTRAND ou de STOCKHOLM, comme on la désigne indistinctement est souvent décorée de bouquets soit en camaïeu bleu, soit au manganèse rehaussé de jaune citrin. « On aime surtout les pièces à reliefs ornées de fleurs, genre Saxe, où domine le violet manganèse et certains services imitant au naturel des fruits et des légumes ». (Alph. Maze, *Recherches sur la céramique.*)

1756. — Les plus intéressants spécimens de la fabrique de MARIEBERG, près Stockolm, comprennent : les plats et assiettes à bords ajourés et à bouquets dans le genre de Strasbourg et de



Soupière en forme de mitre.
Collection A. M.-S.

Niederwiller ; les vases, potiches, soupières, à paroi extérieures réticulée souvent avec réserve de médaillons renfermant des fleurs et des fruits. Les couvercles de ces vases sont surmontés de

roses ou de branches feuillues, peintes au violet manganèse. Quant aux porcelaines, elles sont très estimées, mais on en rencontre rarement.

Les marques de Marieberg sont variées. La plus fréquente est celle aux trois couronnes. Parfois elle se résume à trois croissants, à la lettre M, ou au chiffre M. B. (le B lié à l'M).

Les faïences d'ARNHEIM sont d'une extrême rareté; on les compte par unités. Elles ont été jusqu'ici attribuées par erreur à Amsterdam, et leur marque consiste en un coq. La première période comprend les pièces polychromes et dorées, décorées de motifs chinois qui s'enlèvent en un léger relief sur un engobe d'un beau blanc laiteux; sans leur marque, fait observer M. Henry Havard on attribuerait ces poteries à Zachari Dextra, à Jacobus Halder ou à quelque autre maître de Delft de la même époque. La seconde période, la plus intéressante et la plus féconde de cette belle fabrication, offre un changement complet. Le genre Delft est abandonné, la polychromie et les imitations chinoises sont remplacées par le camaïeu et les scènes galantes et pastorales. Quant à la forme des vases, elle est des plus gracieuses et semble copiée sur les modèles de l'orfèvrerie de l'époque.


Cafetière d'Arnheim, à décor bleu.
Collection de M. de Liesville.


CURIEUX DE FAIENCES AU COQ, D'ARNHEIM.

MM. **PAUL DALLOZ** (Paris), une fontaine. — **EVENEPOEL** (Bruxelles), plaque, tableau, cafetières, canette, aiguière, corbeilles, plateau, beurriers, encrier. — **FÉTIS** (Bruxelles), plat. — **DE LIESVILLE** (Paris), une cafetière ravissante. — **REYNOLDS** (Londres), un plat. — **VAN ROMONDT** (Belgique), un plat.

CHINE. — PORCELAINE. — D'après Stanislas Julien, la porcelaine fut inventée dans le pays des Sin-p'ing, sous la dynastie des Han (206 avant J.-C. à l'an 86 de notre ère). (*Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise*, ouvrage traduit du chinois, annoté par E. Salvetat, Paris, 1856.) Sous la dynastie des Ming (1368-1644), on prit l'habitude de marquer les pièces, ce qui permet aujourd'hui de préciser les dates. La fabrication devint très florissante et s'éleva au XVe siècle à son apogée. La guerre avec les Tartares devait la réduire presque à néant; elle se releva sous l'impulsion de l'Empereur Kang-hy, de la dynastie tartare des Tsing, qui régna de 1661 à 1722. Ce fut une époque brillante pour l'industrie artistique de la céramique chinoise. Après lui, la fabrication ne diminua pas comme importance ; elle s'accrut, au contraire, mais les belles traditions allèrent toujours en s'affaiblissant. Aujourd'hui la décadence est complète, il ne reste rien de ces délicates peintures, de ces émaux si chatoyants, si vifs et si harmonieux ; les belles formes même ont disparu.

Les fabriques les plus renommées se trouvaient dans la province de Keang-se, dont la plus célèbre était celle de King-te-tchin ; au commencement du XVIIIe siècle, d'après le père Dentrecolles, missionnaire français, mort à Pékin en 1741, elle comptait trois mille fours et toute sa production était réservée au service de l'Empereur et de la famille impériale. Le décor des porcelaines de Chine est varié, tout en conservant un caractère qui lui est propre. Les paysages où dominent les eaux et les montagnes, la flore du pays, les animaux, les arabesques, les scènes religieuses, sont autant de sources où les artistes ont puisé des sujets décoratifs. Les dieux de Bouddha, qui promettent aux humains tout ce qu'on peut désirer : longévité, amour, talents, honneurs, richesses, devaient être fréquemment employés, surtout en statuettes. *Cheou-Lao,* dieu de la longévité Dieu suprême, a le front démesurément haut et saillant, la barbe vénérable, la bouche souriante. Il tient d'une main la pêche symbolique et quelquefois on lit sur ses vêtements le mot *cheou,* longévité. En l'absence du dieu, ses attributs sont le lièvre, la grue, le cheval sacré, le cerf blanc ou axis, le pêcher ou son fruit, le pin, le bambou, le *nelumbo* au parfum d'anis, qui croît de préférence dans les lacs et le *Ling-tchy* ou agarac, sorte de champignon des montagnes ; la manière dont on le représente rappelle nos cornes d'abondance. Certaines porcelaines affectent la forme du nelumbo, du Ling-tchy et surtout de la pêche.

Pou-Taï ou *Pou-Sa,* au triple menton, au sourire perpétuel, est le Dieu du contentement. On le représente assis sur une

outre, gonflée des félicités terrestres. *Fö* ou *Bouddha* est assis les jambes croisées, appuyé sur la fleur du nénuphar. *Kouan-in,* sorte de vierge chinoise, est représentée de diverses manières, ayant près d'elle une branche de saule, un vase, une chute d'eau, le dragon céleste, et tenant parfois un enfant sur ses bras. Les animaux comme les dieux et les plantes cachent presque toujours une idée symbolique.

Le *Fong-hoang,* sorte d'oiseau dans le genre du phénix des Grecs, était jadis le symbole des Empereurs; il est aujourd'hui celui des impératrices. Le *Dragon à cinq griffes,* emblème sacré par excellence, a été substitué au Fong-hoang, comme signe de la dignité impériale. Le *Ki-lin* ou *Khi-ling,* quadrupède doux et bienveillant, a le corps couvert d'écailles et les jambes terminées par un sabot divisé. Le *Cheval sacré,* représenté dans les nuages ou sortant des flots, annonce par sa présence, comme le Khi-ling ou le Fong-Hoang des événements heureux. Le *chien de Fö* ou *chien de Corée* est le gardien habituel du seuil des temples; son aspect est menaçant, sa crinière hérissée et ses pattes sont armées de griffes aiguës. Nous n'avons pas craint de nous étendre un peu sur ces divers symboles en usage au Céleste Empire. Les amateurs pourront les rencontrer non seulement sur des porcelaines, mais encore sur des dessins, des éventails, des étoffes brodées, des bronzes, des bois et ivoires sculptés, etc.

Selon les dynasties, on a varié la couleur des porcelaines réservées au service de l'Empereur. Le jaune citron, adopté depuis deux siècles, est toujours consacré à cet usage.

Parmi les pièces recherchées des collectionneurs, nous indiquerons : Les porcelaines provenant du service impérial, à couverte entièrement jaune, décorées du dragon à cinq griffes. Les porcelaines *craquelées* et *truitées,* dont la couverte est toute fendillée. Le mot truité s'emploie pour indiquer de fines gerçures en petits segments, par analogie avec les écailles menues de la truite. Les vases de cette sorte sont de plusieurs couleurs. Le beau bleu turquoise est, dit-on, le plus rare. Les porcelaines dites à *mandarins,* c'est-à-dire décorées de sujets représentant les grands personnages chinois; quelques-uns sont traités avec une rare perfection. Les porcelaines *coquille d'œuf,* d'une légèreté extrême. fabriquées pour la première fois à King-te-tchin, au XVe siècle, N'oublions pas les beaux vases à reliefs peints. Les fines statuettes, les pièces à ornements *réticulés,* c'est-à-dire en forme de réseau découpé à jour, parfois à double paroi cloisonnée. Les vases *céladons* en vert pâle ou de toute autre nuance *tendre* ou *flou.* La porcelaine dite *lapis-lazuli,* rehaussée de dessins d'or.

La porcelaine *peau d'orange* et la porcelaine *chair de poule,* recouvertes de légères aspérités.

L'assiette, dite *aux sept bordures,* vaut plus de 1,000 fr. A la *Vente Hamilton,* Londres, 1882, une potiche élancée, à couvercle et à décor mandarin, s'est vendue 15,690 fr.

JAPON. —Malgré les textes français, l'histoire de la porcelaine japonaise ne paraît pas antérieure au XVIe siècle. A cette époque, un courageux potier se serait rendu en Chine pour y étudier les procédés de fabrication de la poterie translucide, et les aurait mis en pratique à son retour dans l'île de Fizen, sa résidence. Le décor se résumait pour la palette, au bleu sous couverte. Un siècle plus tard, un Chinois établi à Nangasaki, apprit à préparer les couleurs et à les appliquer sur toutes sortes de pièces. Les porcelainiers japonais ne furent pas en possession de tous leurs moyens de fabrication avant le XVIIe siècle, et leurs plus beaux ouvrages ne peuvent remonter au delà de cette époque.

La porcelaine du Japon varie d'aspect suivant les lieux de production, dont les plus célèbres se trouvent dans les provinces de Fizen, de Kaga et d'Owari. La province de FIZEN comprend NAGASAKI, IMARI, d'où l'on embarque tous les articles provenant d'ARITA, et quelques centres moins connus. Les traits essentiels du décor consistent dans l'emploi presque invariable des fonds rouge, bleu et or. et des bouquets de chrysanthèmes et de pivoines, qui couvrent les surfaces. » (G. Audsley et J. Bowes, *la Céramique japonaise,* Paris, 1881.) Actuellement, les vases et les grands plats de Fizen présentent, au milieu d'une ornementation fleuronnée, des médaillons irréguliers à sujets de genre ou militaires.

KAGA. — Depuis le milieu du XVIIe siècle, on y fabrique une belle porcelaine aisément reconnaissable à son décor rouge et or. Parfois le décor est polychrome, mais le beau rouge dit bengara y est toujours dominant.

OWARI. — Ses porcelaines blanches à décor bleu, fabriquées de nos jours par quantités et vendues à bas prix, ne sont plus qu'un produit industriel sans intérêt artistique.

Les porcelaines japonaises se confondent souvent avec les porcelaines chinoises dont elles dérivent, et dont elles portent fréquemment les marques. Dans les deux pays, les dieux et les symboles ont une ressemblance intime. On remarque, dans les produits japonais, des formes plus variées et quelquefois plus

originales; un bleu plus intense; l'emploi plus fréquent de l'or et du rouge, plus brillants et plus purs; des figures d'un dessin plus correct et plus élégant. Les plantes, les animaux, et surtout les oiseaux et les poissons, y sont peints avec une plus grande exactitude. On observe encore, sur ces belles porcelaines, le dragon impérial, à trois griffes seulement; la réunion sur une même pièce de tous les emblèmes de longévité, qui sont le sapin, le bambou, la grue et la tortue; la première est appelée *Kiri-mon* ou armoirie en forme de Kiri (*Paullownia imperialis*); la seconde le *Guik-mon,* armoirie en forme de chrysanthème, est la plus ancienne. Une carpe debout, remontant une chute d'eau, ou figurée en relief dressée sur sa queue, paraît être un des sujets préférés des artistes du Niphon.

Les Japonais se sont montrés aussi très habiles dans la fabrication de la faïence et des grès.

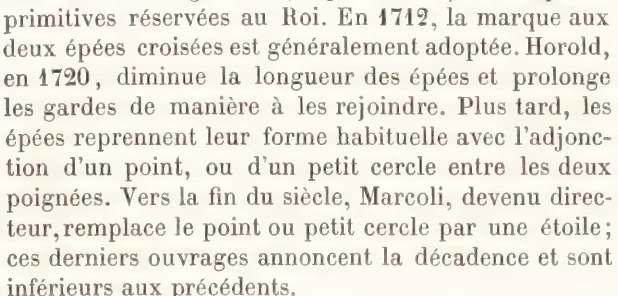
SATSOUMA. — Faïence à décor polychrome et or, sur fond blanc chamois. Le vieux Satsouma, enjolivé d'oiseaux minutieusement peints, ne se rencontre qu'en petites pièces et ne présente jamais de sujets à figures. Les plus beaux types datent du premiers tiers du XIXe siècle. Les produits actuels sont également remarquables; très variés de forme, ils présentent de fines peintures, des parties délicatement modelées en relief et des applications d'or par masses, d'un riche effet.

KIOTO. — « Faïences à fond jaunâtre, décorées de fleurs peintes en émail un peu épais, aux pétales cernées d'or. »

BANKO, dans la province d'Ise, « nous envoie ses admirables petites théières en grès, aux parois minces, résistantes et sonores, dont la pâte jaspée et marbrée offre des colorations grises si harmonieuses. » (Ed. Garnier, *Histoire de la céramique,* Tours, A. Mame, 1882.) Au point de vue de l'art, la céramique japonaise a bien perdu de ce qu'elle était autrefois, cependant il faut reconnaître que, pour les poteries opaques, la décadence est beaucoup moins sensible.

ALLEMAGNE. — Porcel. D. — MEISSEN. — C'est à Dresde, en Saxe, que la fabrication de la poterie translucide à pâte dure, jusque-là inconnue en Occident, fut découverte par l'Allemand Böttger, en 1709, et la première fabrique de ce genre fut établie à Meissen sur l'Elbe. En 1720, Horold devint directeur et fit progresser l'établissement. Le dessin s'inspira de la Chine, comme par le

passé, mais la palette s'enrichit sensiblement. En 1731, le sculpteur Kandler, mis à la tête des travaux d'art, étendit encore la renommée de Meissen. Les œuvres de ce célèbre artiste sont d'une grâce admirable et pleines de séductions. La plus belle époque de la fabrication commence à l'arrivée de ce maître et finit à la guerre de Sept ans, qui fut désastreuse pour l'établissement. C'est pendant cette période qu'apparaît le style saxon avec son cortège de fleurs, d'oiseaux, d'insectes, etc., peints avec une délicatesse extrême. Il produit des boîtes à pendules, de gracieuses figurines, des tabatières et bonbonnières décorées de ravissantes miniatures, des services de tables et des vases de toutes sortes, ornés de fleurs, de fruits, de légumes, de cariatides et d'amours en relief. La peinture et la sculpture se prêtent un mutuel concours et rivalisent de goût, de finesse et de perfection.



Marques : A. R. en monogramme (Augustus Rex) sur des pièces primitives réservées au Roi. En 1712, la marque aux deux épées croisées est généralement adoptée. Horold, en 1720, diminue la longueur des épées et prolonge les gardes de manière à les rejoindre. Plus tard, les épées reprennent leur forme habituelle avec l'adjonction d'un point, ou d'un petit cercle entre les deux poignées. Vers la fin du siècle, Marcoli, devenu directeur, remplace le point ou petit cercle par une étoile; ces derniers ouvrages annoncent la décadence et sont inférieurs aux précédents.





A la sortie du four, les pièces blanches qui présentaient le plus petit défaut passaient au rebut et la marque recevait par le travers un coup de roulette qui faisait un creux dans la pâte. Ces produits tarés dont l'usine se défaisait à bas prix ont été décorés par les soins de spéculateurs peu scrupuleux et revendus pour du *vieux saxe*. On appliquait de même sur les ouvrages terminés, défectueux après la seconde cuisson, un, deux et jusqu'à trois coups de meule, selon leur degré de non réussite.

Depuis longtemps, la manufacture royale reproduit à l'infini les jolis modèles qui ont élevé si haut sa réputation et donne elle-même l'exemple de la fraude en apposant les anciennes marques sur ces vulgaires copies. Un œil exercé reconnaîtra le plus souvent ces pâles imitations à leur navrante médiocrité; cependant divers spécimens mieux réussis peuvent faire naître le doute. Nombre d'acheteurs trop confiants sont journellement dupés par suite de ces marques fausses.

La porcelaine de VIENNE (1720), est citée pour ses riches dorures et ses reliefs délicats. On doit à M. Lectner l'invention d'un beau noir d'urane, faisant ressortir les peintures auxquelles il sert de fond. Les sujets mythologiques de Ferstler, les animaux de Lamprecht, d'après Berghem, et les tableaux de fleurs de Joseph Nigg, sont très estimés. A partir de 1744, les ouvrages sont marqués de l'écu des Habsbourg.

HÖCHST-SUR-LE-MEIN, près MAYENCE (1720), doit sa célébrité à ses fines peintures de paysages et d'animaux, et surtout aux ravissantes figurines du sculpteur Melchior. La marque représente une roue, tirée des armes de Mayence. Dans la suite, la roue a été surmontée d'une couronne électorale.

BERLIN. — Cette belle fabrication commence sérieusement avec la guerre de Sept ans (1756 à 1763). Les œuvres de Berlin sont du dernier fini; la pâte en est très blanche, et l'on admire particulièrement ses groupes en biscuit, la délicatesse de ses pièces à reliefs, et la perfection de ses camaïeux roses. Marque : un sceptre. En 1833, pour déjouer les contrefaçons, on ajouta au sceptre les lettres K. P. M. auxquelles on adjoignit, pour les porcelaines dorées, le globe impérial surmonté de la croix.

NEUDECK-NYMPHENBOURG — (Bavière). La manufacture créée à Neudeck fut transférée à Nymphenbourg en 1758. Porcelaine de choix, sur laquelle l'or et les couleurs ont été appliqués avec une grande perfection. Les paysages de Heintzmann et les copies faites par Adler, d'après les tableaux de la galerie de Munich, ont acquis une juste célébrité. Cette fabrique a employé, comme celle de Niederwiller, le décor en camaïeu rose, sur fond de bois de sapin. La marque de Nymphenbourg est l'écu de Bavière, *losangé en bande, d'azur et d'argent de 21 pièces,* en bleu au grand feu ou en creux dans la pâte.

FRANKENTHAL. « La porcelaine de Frankenthal, dit le *Journal du commerce* (juillet 1760), a le même fond de richesse que celle de Saxe et de France; elle est, comme ces dernières, bien au-dessus de celles de la Chine et du Japon, non seulement pour l'éclat du blanc et le brillant de la couverte, mais encore pour

l'élégance de ses cartouches, pour la manière dont les fleurs sont groupées, variées et finies, pour le goût, la noblesse des contours et la beauté, la force et la vivacité des couleurs. Cette manufacture excelle surtout dans les figures... » La marque primitive est un lion rampant, parfois accompagné du monogramme de Paul Hannong ou de celui de Joseph-Adam Hannong. A partir de 1761, l'électeur Charles Théodore, devenu propriétaire de l'usine, adopta le chiffre C. T. couronné, qui fut remplacé, en 1778, par l'écu de Bavière.

FURSTEMBERG (1750) a fabriqué de ravissantes porcelaines dignes d'être comparées à celles de Meissen et de Berlin. La marque consiste dans la lettre F gothique, changée dans la suite en majuscule cursive.



LOUISBOURG 1758. — Ses camaïeux, ses médaillons et surtout ses groupes de figurines, modelés avec un art infini, ont été de tout temps très estimés. La baronne d'Oberkirch, dans ses *Mémoires,* fait le plus grand éloge de cette porcelaine. (*T. I.*, 22 *sept.* 1782.)
Marque : Deux C entrelacés, surmontés de la couronne des électeurs de l'Empire.



FULDA (Hesse). — Belles pièces modelées ou peintes ; fins paysages en camaïeu. Marque : Deux F surmontés de la couronne au globe crucifère.

WALLENDORF et diverses fabriques de la Thuringe marquaient d'un trèfle ; HENNEBERG, d'un R ; RAUENSTEIN, R-N ; KLOSTER-WEILSDORFF, C. V ou d'une barre ; BADE, de deux fers de lance affrontés ; ELBOGEN, en Hongrie, d'un bras armé d'une épée.

SUISSE. — ZURICH. — Le caractère des produits de cette usine, fondée par des transfuges de Höchst, se confond avec celui de porcelaines allemandes. Marque : un Z, parfois barré.



NYON (Canton de Vaud). — Manufacture créée vers 1790 par Maubrée, peintre de fleurs français. La marque figure un poisson.

HOLLANDE. — WESP marquait d'un double V, ou de deux épées cantonnées de trois points.

OUDE-LOOSDRECHT et AMSTEL, près d'Amsterdam. — L'usine fut d'abord établie à Loosdrecht, par le pasteur Moll en 1762. A la mort de celui-ci, en 1782, elle fut transportée au village d'Amstel. Porcelaine admirable et très bien peinte. Marque : M. o. L. jusqu'en 1782. A partir de cette époque, on y ajouta le mot AMSTEL.



LA HAYE. 1778. — Les amateurs hollandais sont passionnés pour les belles pièces de Loosdrecht et surtout pour celles de La Haye. Ces deux fabriques excellaient dans le décor des fleurs, des oiseaux, des paysages, des marines et des scènes familières. Marque : une cigogne.

DANEMARK. — COPENHAGUE. —L'établissement, monté en 1772, a produit peu d'ouvrages de luxe, mais il les a rendus avec un art et un soin irréprochables. En 1802, Muller fit modeler des figures. Les plus beaux groupes datent d'une époque assez récente ; ce sont des réductions en biscuit, d'après les œuvres du grand sculpteur Thorwaldsen. Marque : Trois lignes ondulées.

BELGIQUE. — TOURNAY. — Porcel. T. — Manufacture célèbre fondée en 1750 par un ancien militaire nommé Péterynck.



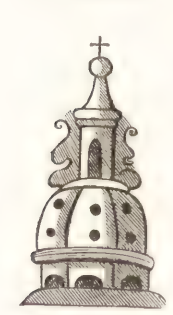
La porcelaine de Tournay est admirable et ne redoute aucune comparaison. Rien n'est plus séduisant que ses décors de fleurs et d'oiseaux, d'amours, de paysages, de marines, de sujets galants délicieusement peints en couleurs polychromes, en grisaille, en camaïeu rose ou violet. Les figurines soit en biscuit, soit coloriées, modelées par Gilles de Valenciennes, par Nicolas Lereux et quelques autres, ne sont pas moins remarquables. La marque primitive est une tour ; elle est très rare. Une autre tour plus répandue est connue sous le nom de *Tour aux oiseaux*. Vers 1757, Péterynck adopta les deux épées croisées, cantonnées de quatre croisettes. Comme ailleurs, la marque en or était réservée aux pièces de choix.



BRUXELLES. — Porcel. D. — 1787. — Beaucoup de services à décor de fleurs et d'oiseaux. Marque : B. avec ou sans couronne. Le décorateur *L. Cretté,* a souvent signé de ses initiales L. C.

SUÈDE. — MARIEBERG, près Stockholm. — Porcel. T. — Fabrication soignée, dont les produits sont marqués en creux des lettres M. B. conjuguées.

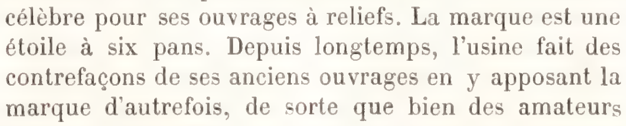
ITALIE. — FLORENCE. — PORCELAINE DES MÉDICIS. — C'est en Italie que furent fabriquées les premières porcelaines européennes. Des essais tentés à Venise sur la fin du XVe siècle amenèrent quelques bons résultats. Alphonse II, duc de Ferrare, grand amateur de majoliques, réussit aussi à faire de la porcelaine, mais ces tentatives n'eurent pas de suite, et c'est à Florence que le succès paraît avoir été le plus complet. En 1575, après une dizaine d'années de recherches, faite au château de San-Marco, sous le patronage de François de Médicis, on put fabriquer une porcelaine assez remarquable, pour mériter d'être offerte aux souverains. La porcelaine des Médicis, obtenue avec le kaolin de Sienne et de Vicence, est généralement peinte en camaïeu bleu et présente deux types distincts. L'un, tiré de l'Orient se compose d'arabesques persanes et de bouquets de fleurs où l'on retrouve la chrysanthème, l'œillet d'Inde et la tulipe ; l'autre, purement italien, s'inspire des maîtres du XVIe siècle.



A la mort de François, la fabrique grand-ducale s'établit à Pise, où elle fonctionnait encore en 1620. La marque la plus répandue réprésente la coupole de la cathédrale de Florence, Sainte-Marie-des-fleurs, au-dessus de la lettre F. Une autre marque peu usitée consiste dans les armes des Médicis. Sur les six *palle,* ou boules, sont les initiales F. M. M. D. E. II. (*Franciscus Maria Medices*, ou *Medices Magnus*, *Etruriae dux secondus.*) Cette porcelaine, découverte fortuitement en 1859, est d'une extrême rareté. On n'en connaît que trente-deux pièces, telles que coupes, plats, bassins, bouteilles, aiguières, gourdes, flacons, ainsi réparties : Trois au musée de South Kensington. — Cinq au musée de Sèvres. — Trois à M. C. Drury E. Fortuum (près Londres). — Deux à M. Alessandro Castellani (Rome). — Deux au Roi Don Fernando, de Portugal. — Une à M. Millet (Sèvres). — Une à sir T. Graham Brigg, Bart. (Londres). — Une au duc di Verdura (Palerme). — Sept au regretté B^on Ch. Davillier. — Une à M. Leroux. — Une à M. Spitzer. — Trois au Bon G. de Rothschild. — Une à M. St-Baron ; ces derniers de Paris.

La plus belle de ces trente-deux pièces est une aiguière polychrome, du cabinet de M. G. de Rothschild; elle est décorée de fleurs épanouies, d'où sortent des amours, des nymphes et une Minerve casquée. C'est le seul type multicolore connu de cette intéressante fabrication. Une gourde, ornée de deux mascarons en relief, marquée au dôme de Florence, appartenant à la même collection, a été adjugée, le 19 mars 1860, au prix de 1,460 fr. (Bon Ch. Davillier, *la Porcelaine des Médicis.*)

DOCCIA, près Florence. Manufacture de poterie opaque et translucide, établie en 1735 par le Mis Carlo Ginori. Elle est surtout célèbre pour ses ouvrages à reliefs. La marque est une



étoile à six pans. Depuis longtemps, l'usine fait des contrefaçons de ses anciens ouvrages en y apposant la marque d'autrefois, de sorte que bien des amateurs sont victimes de cette supercherie. « Les curieux, dit M. A. Jacquemart, ne doivent plus acheter qu'en tremblant, les pièces inscrites de ce signe. » Doccia a imité aussi diverses fabriques italiennes, notamment les scènes mythologiques, les coraux et les coquillages de Capo-di-Monte, avec les anciens moules.

CAPO-DI-MONTE, près de Naples. — Porcel. T. et D. — Cette fabrique, créée par Charles III, en 1736, imita d'abord la Chine et le Japon, puis Sèvres et adopta un genre gracieux caractérisé par des sujets à reliefs où figurent notamment des scènes mythologiques, des coraux et des coquillages moulés d'après nature. Plus tard l'établissement fut transféré à Naples et les fouilles d'Herculanum apportèrent dans le décor d'importantes modifications. Jusqu'au départ de Charles III (1759), la marque consiste en une fleur de lis. A l'avènement de Ferdinand, on adopta le chiffre R. F., ou simplement la lettre N couronnée.

VENISE. — Porcel. T. et D. — Fin décor artistique, rehaussé par l'éclat de ses ors. Marque : VENà, ou une ancre, parfois surmontée des lettres V. F.

LE NOVE (Lombardie). — Porcel. T. — Écuelles, jardinières, pièces diverses, ornées d'armoiries, de vues, de personnages; vases à couvercle décoré de fleurs en relief et de bouquets peints. La marque est une sorte d'étoile à cinq ou six pointes.

VINEUF, près Turin, marquait d'un V, le plus souvent surmonté de la croix de Savoie.

ESPAGNE. — BUEN-RETIRO. — Porcel T. — Lorsque Charles III quitta Naples en 1759, pour venir prendre possession du trône d'Espagne, il emmena avec lui des ouvriers et des modèles de Capo-di-Monte et fonda dans les jardins de Buen-Retiro la manufacture de ce nom. Ainsi s'explique cette ressemblance intime entre les deux fabriques napolitaine et espagnole. Marque : deux C croisés, qu'il faut éviter de confondre avec ceux de Louisbourg et de Niederwiller.

ALCORA. — Porcelaine peu artistique marquée d'un A.

RUSSIE. — SAINT-PÉTERSBOURG. — Élisabeth Pétrowna fonda cette usine en 1744. Catherine II augmenta son importance en 1765 et lui prépara cette célébrité qu'elle a conservée depuis. Les marques sont au chiffre du souverain ; celle de Catherine II à l'E russe (*Ekaterina*) est la plus recherchée.

ANGLETERRE. — La porcelaine fabriquée dans la Grande-Bretagne au XVIIIe siècle est en général une porcelaine tendre, composée d'un mélange de sable d'Alumbay (île de Wight), d'argile blanche et de verre pilé, nommé flint-glass.

CHELSEA. — Ses porcelaines rivalisent avec ce qui a été fait de mieux en Europe. Elles sont rares et d'un prix élevé. Dire qu'elles se paient au poids de l'or, c'est rester souvent au-dessous de la vérité. Chelsea a fait beaucoup de statuettes, soit en biscuit, soit coloriées, dont une série représente les personnages célèbres de l'Angleterre. Un rose lilas fréquemment employé semble particulier à cette porcelaine. La marque est une petite ancre et parfois un triangle.

BOW. — Cette usine, contemporaine de Chelsea, fonctionnait à Stratford-le-Bow, dans le comté d'Essex. On cite ses peintures monochromes en camaïeu bistre, ses vases à reliefs, chargés de rinceaux, d'oiseaux et d'animaux de toute espèce, ses groupes, ses figurines de bergers, de bergères, de personnages historiques anglais comme le Mis de Granbey, le général Wolf, etc. La marque de BOW n'est pas encore bien connue. Un signe certain d'origine est la présence d'une abeille modelée en relief. Les plus petites pièces à l'abeille sont très recherchées.

DERBY. — L'établissement fondé en 1751 par Dewsbury

devint le continuateur des fabriques de Chelsea (1769) et de Bow (1775), dont il recueillit les ouvriers, les moules et les modèles. La marque de Derby est d'abord un D. En 1769, on y ajoute une ancre, par le travers. Dewsbury ayant obtenu le patronage du Roi, en 1773, marqua d'un D surmonté de la couronne fermée ; un peu plus tard, il intercala entre le D et la couronne deux bâtons croisés.





PLYMOUTH, 1760. — Porcel. D. — Des peintres de Sèvres contribuèrent au succès artistique de cette porcelaine, dont la fabrication trop onéreuse était déjà abandonnée en 1774. La marque consiste dans la figure astronomique de Jupiter ; elle représente à la fois, un 2 et un 4.

WORCESTER. — Manufacture créée, en 1751, par le docteur Wall, savant chimiste, regardé comme l'inventeur du procédé d'impression, ou décalquage sur biscuit. Worcester a souvent imité le décor japonais bleu. La marque est d'abord un double W, puis un croissant ou une sorte d'ancre en forme de C à deux dardillons. On fit encore usage de cachets et de signes pour imiter les porcelaines de Chine et du Japon.

FRANCE. — ROUEN. — Porcel. T. — En 1673, Louis Poterat, le fils du créateur de l'industrie de la faïence à Rouen, fut, par un privilège spécial, autorisé à fabriquer de la porcelaine. Elle est d'une extrême rareté.

SAINT-CLOUD. 1696. — Porcel T. — Cette belle porcelaine est décorée en bleu d'ornements fleuronnés, de lambrequins, de dentelles dans le goût de Rouen, ou bien de sujets imités de la Chine et du Japon. De 1702 à 1715, l'établissement ayant obtenu du Roi certains privilèges, marqua ses produits d'un soleil, par allusion à la fameuse devise *nec pluribus impar,* inventée en 1662, par l'antiquaire d'Ouvrier. Pendant la direction de Trou, la marque consiste en un chiffre formé d'un T surmonté des lettres S^t C.



LILLE. 1711. — Porcel. T. — Manufacture créée en 1711 par Barthélemy Dorez et Pierre Pélissier, son neveu. La porcelaine tendre de Lille ressemble à celle de Saint-Cloud, mais elle est beaucoup plus rare. Marque : A. D. en monogramme.

LILLE. 1784. — MANUFACTURE DU DAUPHIN. — Fabrique établie par Leperre Durot, sous le patronage du Dauphin. Cette porcelaine peu connue est ornée de riches dorures et de peintures délicates. La marque est un dauphin tracé en rouge ou en noir, selon la qualité des pièces.



CHANTILLY. 1725. — Porcel. T. — La manufacture du prince de Condé emprunte à l'Orient ses types bizarres, à la Saxe ses reliefs délicats, à Sèvres ses séduisantes peintures. Parmi les meilleurs artistes, on cite : Antheaume, Buteux, Cécier, Chulot, Cornaille, Parpette et le sculpteur Bulidon, qui tous les sept sont entrés à Sèvres, en quittant Chantilly. La marque est un cor de chasse tracé en bleu à la hâte sur les services ordinaires. Il est peint minutieusement en rouge, sur les pièces de choix et sur les porcelaines primitives.



MENNECY-VILLEROY. 1735. — Porcel. T. — Usine fondée par le M^al duc de Villeroy, dans sa terre de Mennecy. On recherche de cette fabrication, les vases dont le couvercle est orné de fleurs et de fruits finement modelés, les biscuits, les figurines au galbe élégant, les groupes de bergers et de bergères, les vases d'ornementation, presque tous dignes de la manufacture royale. Marque : D. V. (duc de Villeroy). Elle est en couleur ou en or, sur les ouvrages de qualité supérieure, et indistinctement sur tous ceux de la première période. Plus tard, elle est gravée en creux dans la pâte.

En 1773, Jacques et Julien, directeurs de la fabrique de Mennecy, étant à fin de bail, vinrent s'établir à BOURG-LA-REINE, où ils marquèrent B. R. en creux dans la pâte.

SÈVRES. — La manufacture royale de porcelaines de France, établie d'abord à Vincennes, puis transférée à Sèvres en 1756, conquit en Europe, le premier rang pour la fabrication de la pâte tendre, comme Meissen, en Saxe, l'avait conquis déjà pour ses produits en pâte dure. Jusqu'en 1768, Sèvres n'a fabriqué que la pâte tendre; mais, à partir de cette époque, des gisements de kaolin ayant été découverts en France (1), les deux pâtes furent

(1) L'un, près d'Alençon, l'autre, aux environs de Saint-Yrieix-la-Perche près de Limoges.

concurremment employées. Sèvres a toujours eu des artistes d'élite. Mentionnons parmi les sculpteurs Caffiéri, La Rue, Boizot, Bachelier, Duplessis, Falconet et Duru, son élève, Clodion, Le Riche, etc. Quelques-uns ont attaché leur nom à leurs gracieuses compositions. On connaît : *La Baigneuse,* de Falconet, qui lui fit ouvrir les portes de l'Académie, et son Amour, connu sous le nom de *Garde à vous;* le *Vase La Rue,* soutenu par deux jeunes tritons entrelacés ; les *Vases Clodion,* entourés d'enfants se jouant avec des boucs ; le *Vase Bachelier,* orné d'une ceinture de médaillons à reliefs, etc. Mme Caton, Mlle Chanou et surtout Humbert, ont modelé en relief des bouquets et des guirlandes de fleurs, d'une perfection et d'une finesse étonnantes.

La peinture décorative eut aussi d'habiles interprètes, tels que Armand jeune, Aubert, Le Bel jeune, Capelle, Castel, Dodin, Gomery, Micaud, Morin, Pithou jeune, Vieillard, etc. L'usine dut à Mme de Pompadour d'être élevée au rang de manufacture royale et montée sur ce pied admirable qu'elle a conservé depuis. Plusieurs couleurs, propres à Sèvres, et destinées à couvrir les fonds, ont contribué à grandir sa renommée, ce sont : Le bleu cobalt dit *bleu de roi ;* le bleu céleste dit *turquoise,* inventé par Hellot en 1752 ; le *rose Pompadour ;* il remonte au temps où cette courtisane était en faveur ; le *violet pensée,* le jaune clair ou *jonquille,* le *vert pomme* ou *vert jaune,* le *vert pré* ou *vert anglais,* etc. Après l'adoption de la porcelaine dure, en 1769, la fabrication de la poterie translucide artificielle ne fut pas arrêtée, elle ne cessa que sous la direction d'Alexandre Brongniart, au commencement du XIXe siècle. Le vieux Sèvres des règnes de Louis XV et de Louis XVI se paie des prix énormes, la pâte tendre surtout est inabordable. Il en reste peu ; la révolution en a beaucoup détruit. L'Angleterre nous a enlevé nos plus belles porcelaines de Sèvres. Le Roi Georges IV en était fou. Lorsqu'il n'était encore que prince de Galles et régent, il avait parmi les officiers de sa maison, un certain Benoît, homme actif, aventureux qui, malgré la guerre, entreprenait de fréquents voyages en France, où il faisait de véritables razzias de porcelaine.

MARQUES DES PORCELAINES DE SÈVRES.





La marque primitive aux deux L entrelacés, sans lettre au milieu, ou avec un simple point, est regardée comme se rapportant à la fabrique de Vincennes,

antérieurement à 1753. La lettre A, placée au milieu, indique l'année 1753 ; B, 1754 ; C, 1755, et ainsi de suite. I ou J, fait 1761 ; le double V n'est pas employé. Après l'année 1776, représentée par Z, on continue en doublant les lettres de l'alphabet : AA, 1777 ; II ou JJ, 1785, jusq'à RR, 1793.

RF
Sèvres.

Sous la République, on signait en toutes lettres *Sèvres,* au-dessous des lettres R. F. — De 1800 à 1802, le monogramme républicain disparaît.

De 1803, au commencement de 1804, la marque imprimée en rouge, consiste dans le mot *Sèvres,* surmonté des lettres M. N^{le}.

M Imp^{le}
de Sevres

1804 à 1809. — Marque appliquée en rouge, avec une vignette à jour. (M. Imp^{le} de Sèvres.)

De 1810 à 1814, l'aigle impériale, imprimée en rouge, fut substituée à la marque précédente.

Signes pour marquer les dates de 1801 à 1814.

T. 9	pour	l'an IX.	1801	8	pour	1808
X	—	l'an X.	1802	9	—	1809
II	—	l'an XI.	1803	10	—	1810
—//—	—	l'an XII.	1804	oz	—	1811
≑		pour	1805	dz	—	1812
|/		—	1806	tz	—	1813
7		—	1807	qz	—	1814

1814 à 1824. — Louis XVIII reprit les deux L entrelacés avec une fleur de lis au milieu et le mot *Sèvres* au-dessous. Les années 1815, 1816 et 1817 sont encore indiquées par des lettres abréviatives, mais à partir de 1818, la date est représentée par les deux derniers chiffres du millésime.

q. n.	indique	1815	d. s.	indique	1817.
s. z.	—	1816	18	—	1818.

Ces marques, composées de signes, de lettres et de chiffres, sont gravées en creux à la main ; elles indiquent, outre l'année, le mois pendant lequel la pièce a été faite. Ainsi le chiffre 9, placé à la suite de dz (1812), rappelle le mois de septembre, qui est le neuvième.

De 1824 à 1830, Charles X adopta deux C croisés, avec un X et une fleur de lis.

Règne de Louis-Philippe. 1830 à 1848. — Du mois d'août 1830 à la fin de la même année, la marque consiste dans le mot *Sèvres* surmonté d'une fleur de lis. La période de 1830 à 1834 est représentée par un cachet circulaire composé d'une étoile, du mot *Sèvres* et du millésime abrégé. De 1834 à 1848, le monogramme L P couronné, remplace le cachet précédent.

La seconde République (1848 à 1852) reprit le chiffre R. F. avec la lettre S et la date,

Sous Napoléon III, de 1852 à 1870, l'aigle éployé et l'N couronné furent en usage.

Depuis 1833, les pièces blanches reçoivent avant la cuisson, une petite marque de couleur verte, composée d'un S, initiale du mot *Sèvres,* et des deux derniers chiffres de l'année. L'exemple ci-contre signifie donc *Sèvres,* 1835.

Lorsqu'un blanc présente le plus petit défaut au sortir du four, il est mis au rebut et la marque est biffée à la meule. C'est la barre de bâtardise qu'on y applique. Le commerce achète ces rebuts, les confie à des décorateurs plus ou moins expérimentés et les revend comme des œuvres originales.

C'est à M. Riocreux que revient le mérite d'avoir pu reconstituer la liste des décorateurs de la manufacture de Sèvres, avec la marque et le genre de chacun d'eux. Des recherches aux Archives nationales nous ont fait découvrir un tableau qui corrobore et complète celui de l'ancien conservateur du musée de Sèvres. C'est un document officiel d'un haut intérêt; on y trouve des noms tout à fait nouveaux et notamment ceux des modeleurs attachés à l'usine, de 1781 à 1783.

ÉTAT GÉNÉRAL DES PERSONNES EMPLOYÉES A LA MANUFACTURE DES PORCELAINES DU ROY AU 1er JANVIER 1781.

Atelier de peinture.

Genest, chef, 3,000 francs par an, y compris 600 liv. de gratification; entré à la manufacture en 1753. Il désigne toutes les décorations, surveille les artistes, les corrige au besoin, dirige l'école de dessin et s'occupe à peindre des choses précieuses, qui servent de modèles.

Aloncle, 78 fr. par mois, entré à la manufacture en 1757. Animaux, sur les deux porcelaines.

Asselin, 100 fr. par mois, entré en 1765. Miniature, sur les deux porcelaines.

Barrat, 72 fr. par mois, entré en 1769. Fleurs, porcel. tendre.

Bauquerre, 42 fr. par mois, entré à la manufacture en 1773. Fleurs, sur les deux porcelaines. Élève.

Bienfait, 27 fr. par mois, entré en 1756. Déchire le bleu.

Bouchet, 78 fr. par mois, entré en 1757. Paysage.

Bouillat, 100 fr. par mois, entré en 1758. Fleurs sur les deux porcelaines.

Boulanger fils, 12 fr. par mois, entré en 1779. Miniature, porcelaine tendre.

Bulidon, 72 fr. par mois, entré en 1763. Fleurs, sur les deux porcelaines.

Buteux père, 72 fr. par mois, entré en 1756. Attributs et fleurs, porcelaine dure.

Buteux fils, 54 fr. par mois, entré en 1760. Fleurs, sur les deux porcelaines. Élève.

Buteux cadet, 12 fr. par mois, entré en 1778. Miniature, porcelaine tendre. Élève.

Buteux jeune, 51 fr. par mois, entré en 1759. Fleurs, porcel. D.

Castel, 84 fr. par mois, entré en 1772. Oiseaux, paysage et figure, sur les deux porcelaines.

Chabry, 54 fr. par mois, entré en 1763. Miniature, sur P. T.

Chappuis, 80 fr. par mois, entré en 1756. Fleurs et oiseaux, sur les deux porcelaines. Élève.

Choisy, 54 fr. par mois, entré en 1770. Fleurs en porcel. T.

Chulot, 62 fr. par mois, entré en 1755. Attributs et fleurs, sur les deux porcelaines.

Commelin, 60 fr. par mois, entré en 1765. Fleurs. Élève.

Cornailles, 72 fr. par mois, entré en 1755. Fleurs, sur P. T.

Decambos, 30 fr. par mois, entré en 1779. Ornements. Élève.

Dodin, 100 fr. par mois, entré en 1754. Miniature, sur P. T.

Evans, 66 fr. par mois, entré en 1752. Oiseaux, sur les deux P.

Fallot, 78 fr. par mois, entré en 1764. Fleurs, oiseaux, attributs, ornements et dorure.

Fontaine, 80 fr. par mois, entré en 1752. Déchire le bleu.

Fumez, 24 fr. par mois, entré en 1776. Fleurs sur P. D. Élève.

Gérard, 48 fr. par mois, entré à la manufacture en 1771. Miniature, sur P. T. Élève.

Gremond, 66 fr. par mois, entré en 1769. Fleurs, sur les deux P. Élève.

Henrion, 48 fr. par mois, entré en 1768. Fleurs, sur P. D. Élève.

LAFRANCE, 18 fr. par mois, entré en 1775. Déchire le bleu et dore.

LA ROCHE, 78 fr. par mois, entré en 1758. Fleurs, sur les deux P.

LÉANDRE, 12 fr. par mois, entré en 1779. Miniature, sur P. T. Élève.

LE BEL, 78 fr. par mois, entré en 1765. Fleurs sur les deux P.

L'ÉCOT, 78 fr. par mois, entré en 1767. Ornements, dorure chinoise.

LE GUAY, 80 fr. par mois, entré en 1773. Miniature, sur les deux P.

LE GUAY FILS, 80 fr. par mois, entré en 1772. Miniature, sur les deux porcelaines.

LEMAIRE, 30 fr. par mois, entré en 1764. Déchire le bleu.

MARTIN, 12 fr. par mois, entré en 1778. Miniature, sur P. T. Élève.

MASSY, 27 fr. par mois, entré en 1779. Fleurs, sur P. D. Élève.

MÉRAUD, 72 fr. par mois, entré en 1754. Fleurs et ornements.

MICAUD, 100 fr. par mois, entré en 1757. Fleurs, sur P. T. Excellent peintre.

MORIN, 84 fr. par mois, entré en 1754. Marine, sur P. T.

NIQUET, 75 fr. par mois, entré en 1764. Fleurs, idem.

NOEL, 75 fr. par mois, entré en 1755. Fleurs et ornements, sur P. T.

NOUAILHER, 12 fr. par mois, entré en 1779. Miniat, sur P. T.

PHEIFFER, 78 fr. par mois, entré en 1771. Fleurs sur P. D.

PHILIPPINE, 24 fr. par mois, entré en 1778. Miniature, sur P. T. Élève.

PIERRE, 78 fr. par mois, entré en 1764. Fleurs, oiseaux, attributs, ornements et dorure.

PITHOU jeune, 100 fr. par mois, entré en 1763. Miniature, sur les deux porcelaines.

POUILLOT, 21 fr. par mois, entré en 1777. Fleurs, sur P. D. Élève.

ROSSET, 90 fr. par mois, entré en 1753. Paysages et fleurs, sur P. D.

SINNSSON, 92 fr. par mois, entré en 1773. Fleurs, sur P. D.

SIOUX, 60 fr. par mois, entré en 1752. Déchire le bleu.

TAILLANDIER, 80 fr. par mois, entré en 1753. Fleurs, sur les deux P.

TANDART, 84 fr. par mois, entré en 1754. Fleurs, sur P. T.

TARDY, 54 fr. par mois, entré en 1758. Fleurs, sur P. T.

Vieillard, 84 fr. par mois, entré en 1752. Miniature, paysage et frises, sur les deux porcelaines.

Atelier des anciens.

Capelle, chef, 120 fr. par mois, entré en 1745. Chef du four de peinture; on lui a ôté 150 liv. qu'on lui donnait pour son loyer. Il mérite beaucoup.

Armand jeune, 125 fr. par mois, entré en 1747. Doreur et décorateur précieux.

Cardin, 100 fr. par mois, entré en 1748. Peintre en fleurs. Il est chargé de contenir les élèves de peinture et de marquer les absences, matin et soir, de tous les peintres et du brunissage.

Caton, 100 fr. par mois, entré en 1749.

Mme Caton, 27 fr. par mois, entrée en 1749. La dame Caton a travaillé autrefois à faire des fleurs en porcelaine, et quoiqu'il y ait longtemps qu'elle ne travaille plus, on lui a conservé cette pension à cause des services de son mari et des siens.

Atelier des sculpteurs.

Le Riche, chef, 200 fr. par mois, entré en 1757. Il est chargé de l'exécution de tous les modèles et de corriger les sculpteurs. On lui a ôté 300 fr. qu'on lui donnait pour son logement; il est logé à la verrerie.

Beslé, 72 fr. par mois, entré en 1776. Garnit les figures de fleurs et de guirlandes.

Chanoux, Fréd., 6 fr. par mois, entré en 1779. Fait des fleurs pour garnir les figures.

Chaponet, 72 fr. par mois, entré en 1768.

Desperais, 60 fr. par mois, entré en 1765.

Desprez, 100 fr. par mois, entré en 1773.

De Vaux, 100 fr. par mois, entré en 1757.

Furet, 72 fr. par mois, entré en 1760.

Humbert, 78 fr. par mois, entré en 1772. Il fait des travaux en fleurs extraordinaires par la beauté et la délicatesse.

Liance, 72 fr. par mois, entré en 1769.

Mathias, 100 fr. par mois, entré en 1762.

Perrotin, 90 fr. par mois, entré en 1760. Travaille aux modèles, conjointement avec son chef.

Ploeque, 72 fr. par mois, entré en 1762.

Atelier des doreurs.

Le Güay, père, 84 fr. par mois, entré à la manufacture en 1748. Le plus habile et le plus intelligent des doreurs ; il est toujours chargé des décorations les plus précieuses. On lui a ôté 100 fr. qu'on lui donnait pour son logement.

Baudouin, 60 fr. par mois, entré en 1750.

Boulanger, père, 78 fr. par mois, entré en 1753. On lui a ôté 100 fr. qu'on lui donnait pour son logement.

Chauvaux, père, 66 fr. par mois, entré en 1752.

Chauvaux, jeune, 60 fr. par mois, entré en 1764.

Prevost, 78 fr. par mois, entré en 1757.

Vande, fils, 24 fr. mois, entré en 1780.

Vincent, 78 fr. mois, entré en 1753.

Weindigner, père, 72 fr. par mois, entré en 1757.

Veindigner, fils aîné, 24 fr. par mois, entré en 1779.

Weindigner, fils jeune, 12 fr. par mois, entré en 1779.

Weindigner (Mlle), 30 fr. par mois, entrée en 1773.

Atelier des demoiselles.

Mlles Armand, l'aînée, 21 fr. par mois, entrée à la manufacture en 1779. Déchire le bleu et dore.

Armand, jeune, 21 fr. par mois, entrée en 1779. Fleurs.

Butteux, 21 fr. par mois, entrée en 1779. Fleurs.

Vve Chanou, 21 fr. par mois, entrée en 1779. Déchire le bleu et dore.

Sophie Chanou, 9 fr. par mois, entrée en 1779. Déchire le bleu et dore.

Vautrin, 24 fr. par mois, entrée en 1779. Fleurs.

Xrowet, 21 fr. par mois, entrée en 1779. Fleurs.

La Dlle Mérault, entrera le 1er février 1781, aux appointements de 6 fr. par mois, pour déchirer et dorer. (Arch. Nat. *Manufacture de Sèvres,* O¹2063.)

D'après un état des paiements du mois de décembre 1783, nous remarquons que l'atelier de sculpture a perdu de Vaux, mais qu'il s'est augmenté des artistes suivants : Bouvet, 72 liv. — Brachard, père, 78 liv. — Brachard, fils, 15 liv. — Collet, 84 liv. — Hébert, 24 liv. — Levaux, 100 liv. — Roger, 78 liv. — Roguier, 72 liv. — Tristan, l'aîné (8 liv. extra), 108 liv. — (*Arch. nat. Sèvres,* O¹2063.)

La liste des sculpteurs attachés à la manufacture de Sèvres nous montre que sauf Le Riche, véritable artiste auquel on doit une foule de jolis modèles, les autres ne sont que d'habiles praticiens maniant l'ébauchoir avec facilité, mais incapables de créer. Nous aurions désiré pouvoir nommer les auteurs de tous ces délicieux biscuits si recherchés aujourd'hui, puis joindre à la désignation des pièces les prix d'autrefois. Ce problème est loin d'être résolu et les sujets que nous avons pu recueillir sont encore anonymes pour la plupart. Nous espérions trouver à Sèvres de nombreux documents ; nous y avons rencontré surtout un très obligeant conservateur, mais qui n'a pu nous fournir en somme que peu de renseignements nouveaux. Voici d'ailleurs la réponse que M. Champfleury a bien voulu nous adresser : « Il est difficile de vous donner tous les noms des sculpteurs qui ont modelé des groupes et des figurines pour être exécutés en biscuit à la manufacture de Sèvres; les documents font défaut pour inscrire en toute certitude un nom d'artiste sans les œuvres dont il existe des originaux au Musée céramique.

« Toutefois dans la série des grands hommes exécutée de 1783 à 1788, je peux vous donner les noms de Caffiéri pour les statuettes de Corneille et de Molière, de Clodion pour Montesquieu, de Pajou pour Pascal, Turenne, Descartes et Bossuet, de Boizot pour Racine, de Julien pour La Fontaine et de Rolland pour Condé. Mais je ne garantis pas que certaines de ces statuettes soient originales ; peut-être ne sont-ce que des maquettes ou des réductions d'après de grandes figures dont ces statuaires avaient la commande pour des monuments publics ou des châteaux. Quant aux groupes en terre cuite et en plâtre dont la manufacture possède la plupart des moules, ils sont en trop grand nombre pour en faire actuellement le sujet d'un état ; il serait trop incomplet et moi-même, en imprimant les fiches du Musée, je me suis souvent trouvé à court de renseignements. Je crois cependant répondre à vos désirs en vous signalant des figurines et des groupes d'après des dessins de Boucher, interprétés par les sculpteurs Susanne et Fernex, vers 1755. Divers groupes, d'enfants ont été modelés à la même époque par de La Rue. Le sculpteur Boizot a beaucoup travaillé pour la manufacture, de 1775 à 1783 ; mais les renseignements de détails manquent aux registres. Un certain nombre de figurines sont dues au sculpteur Le Riche, un Groupe de Pygmalion est l'œuvre de Duru, élève de Falconet (1772) et on doit à Pajou une réduction du buste de la comtesse du Barry (1771). Voilà, Monsieur, les quelques renseignements que je peux vous fournir après d'assez longues

recherches dans les registres. » Bien que très incomplète, cette note n'en est pas moins précieuse; elle déchire de nouveaux voiles et confirme des faits déjà acquis.

SUJETS DIVERS EXÉCUTÉS A SÈVRES ET COTÉS AU PRIX DE LA MANUFACTURE. — *Adonis,* groupe, 120 liv.; — *l'Amour,* de Falconet, avec pied et inscription, 96 liv.; — *l'Amour,* de Falconet et pendant (la pièce), 72 liv.; — *l'Amour caressant la jeunesse* (1re grandeur), 132 liv.; — *l'Amour piqué,* 132 liv.; — pendant, idem; — *l'Amour désarmé,* 96 liv.; — pendant, idem; — *l'Amour conduit par la folie,* 120 liv.; — pendant, idem; — *l'Amour aiguisant la flèche,* 96 liv.; — pendant, idem; — *Baigneuses,* la (pièce), 300 liv.; — *Baigneuse,* à 72 liv. — *Bacchus porté* (grand), 192 liv.; — *la Beauté et la Volupté* (gr.), 132 liv.; — *la Comparaison,* 168 liv.; — pendant, idem; — *la Conversation,* quatre figures (la pièce), 48 liv.; — *Divinités,* à 24 liv.; — *Enfants,* de Falconet (la pièce), 18 liv. — Autres, à 36 liv.; — *Enfants,* de Boucher (la pièce), 30 liv.; — *Éléments* (la pièce), 24 liv.; — *Fête des bonnes gens,* 480 liv.; — *les Grâces,* 216 liv.; — *Groupe,* par Boucher (1er gr.), 240 liv.; — (2e gr.), 144 liv.; — *Groupe des Fontaines,* 150 liv.; — *Hommage à la Beauté,* 480 liv.; — *l'Impératrice de Russie* (buste), 60 liv.; — *le Jugement de Pâris,* 600 liv.; — *Méditation,* 72 vil.; — *Muses,* 24 liv.; — *Offrande à l'Amour* (gr.), 288 liv.; — *le Petit Satyre,* 96 liv.; — *le Prix de Cythère,* 360 liv.; — *la Rose dangereuse* (groupe), 168 liv.; — pendant, idem; — *la Rose enflammée* (gr.), 144 liv.; — *Therme,* à 21 liv.; — *la Toilette,* groupe, 360 liv.; — *le Triomphe de Bacchus,* quatre figures (la pièce), 48 liv. — (Arch. nat., *Manufacture de Sèvres,* O¹2061.)

Nous connaissons encore quelques autres sujets, tels que: *Achille,* — *l'Amour et la Fidélité,* — *la Beauté couronnée par les Grâces,* — *le Déjeuner,* — *l'Étude et la Paresse,* — *le Larcin et la Rose,* — *le Maître et la Maîtresse d'école,* — *le Mariage du Dauphin, depuis Louis XVI,* par Pajou, — *la Nourrice,* — *Pygmalion,* groupe; — *Télémaque,* etc.

La porcelaine de Sèvres a fait partie des présents royaux, offerts par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères, et que nous classons dans la série des présents diplomatiques. En voici quelques exemples :

1er *octobre* 1761. — Envoyé à la Reine d'Espagne un service en porcelaine de France. 13,101 liv.

28 *janvier* 1763. — Au duc de Nivernais, un service en porcelaine de Sèvres. 10,710 liv.

24 *juin* 1763. — A la D^sse^ de Bedfort, un service de Sèvres. 18,374 liv.

5 *janvier* 1767. — Au Cte de Stahremberg, ambassadeur de L. M. I., un service en porcelaine de France, 32,532 liv. — Au même, une tenture des Gobelins. 37,563 liv. (Arch. du min. des Aff. étr., *Présents du Roi*, n° 462.)

Décembre 1782. — Présents faits au comte du Nord, plus tard Paul I, et cotés au prix de la manufacture royale. Bustes du Cte du Nord, de la C^sse^ du Nord, de feu Mgr le dauphin, à 85 livres. — Médaillons de Louis XV, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, du Cte du Nord, de la C^sse^ du Nord, du Cte d'Artois, à 6 liv. — Médaillons de Henri IV et de Sully, à 13 liv. (chacun). — Les deux mêmes en petits médaillons, à 3 liv. — Le Roi de Prusse, statue équestre. 1,200 liv. — Nous trouvons avec ces biscuits divers ouvrages s'élevant ensemble à 37,458 liv. et une magnifique toilette donnée à la « grande duchesse de Russie » estimée 82,372 liv. (Archiv. Nat., *Manufacture de Sèvres*, O¹2061, O¹2062, O¹2063.)

15 *septembre* 1783. — A la D^sse^ de Manchester, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, signataire du traité de paix, un service en porcelaine de Sèvres. 19,872 liv.

30 *décembre*. — A la D^sse^ des Asturies, deux vases, quatre groupes et un cabaret, en porcelaine de Sèvres. 7,212 liv.

Juillet 1784. — Au Roi de Suède, voyageant en France sous le nom de Cte de Haga, un service avec vases et groupes en biscuit.

24 *octobre*. — Un présent de même genre au prince Henri de Prusse, voyageant sous le nom de Cte d'Oëls. 25,462 liv.

Juin 1786. — Service, vases, groupes et autres ouvrages de Sèvres, offerts au nom du Roi, à l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne et à l'archiduchesse sa femme, lors de leur voyage en France sous le nom de Cte et de C^sse^ de Nellembourg. 24,073 liv.

Août. — Un présent analogue à l'archiduchesse Christine, gouvernante des Pas-Bas et au duc de Saxe-Techen son époux, à l'occasion de leur séjour en France, sous le nom de Cte et C^sse^ de Bely. 23,476 liv. (Arch. du min. des Aff. étr., *Présents du Roi*.)

Vente San-Donato, 1880. — Paire de jardinières carrées, forme dite cache-pot, pâte tendre, décor d'Amours en camaïeu rose, d'après Boucher, par Michel (1755). 14,000 liv. — Garniture de trois jardinières, forme commode à sujets champêtres par Moiron fils (1760 et 1763) 44,500 fr. — Grand vase historique

bleu de roi, peint par Morin, avec cette inscription : *Catherine II. Gustave III. Neutralité armée.* 1780. Pièce offerte par la grande Catherine au Roi de Suède. 31,000 fr. — Magnifique garniture de trois jardinières, à huit médaillons chacune, peints de sujets champêtres, par Dodin (1758). 94,500 fr.

Vente Double, 1881. — Les deux vases de Fontenoy, exécutés pour Louis XV, en souvenir de cette bataille. 170,000 fr. — M. Double les avait payés 30,000 fr. — Cabaret décoré de paysages et d'attributs champêtres, par Vieillard. 14,000 fr. — Tasse trembleuse légèrement évasée, à deux anses formées chacune d'un Dauphin doré et couvercle surmonté d'une couronne royale. Décor de fleurs. 4,830 fr. — Cette tasse a été faite pour Marie-Antoinette, à l'occasion de la naissance du Dauphin. — Tasse droite, avec soucoupe, figurant Mme Poitrine, allaitant le duc de Normandie en présence du premier Dauphin, mort en 1789. Cette tasse a été donnée par Marie-Antoinette à la nourrice du Dauphin. 2,000 fr. — Grande tasse droite, décorée de couronnes d'or et de festons de roses en couleurs; elle fut offerte à Marie-Antoinette, Dauphine, à l'occasion de son mariage. 1,200 fr. — Service de table, dit de Buffon, de 107 pièces dont 55 assiettes. Au-dessous de chaque pièce se trouve le nom de l'oiseau représenté à l'intérieur, ce qui a fait appeler ce service *l'édition de Buffon,* 95,000 fr. — Trois assiettes, pâte tendre, au chiffre de Mme du Barry, en or et fleurs de couleurs, décorées de vases de fleurs et guirlandes. 700 fr., 860 fr., 1,200 fr.

Vente Hamilton, 1882. — Vase élancé à couvercle. Le médaillon central représente une fermière de Boucher jouant avec ses deux enfants. 41,210 fr.

SCEAUX. 1774. — Porcel. T. et D. — Ravissante poterie à fines peintures d'oiseaux, de gibiers, de fleurettes, de guirlandes, d'amours groupés dans des nuages, etc. Les marques sont rares et semblables à celles des faïences.

STRASBOURG. — Porcel. D. — Bouquets peints dans le style saxon. Les marques sont les mêmes que pour les faïences.

ORLÉANS. 1753. — Porcel. T. et D. — Bien que l'usine ait travaillé longtemps, ses produits sont peu communs. La porcelaine à pâte tendre surtout, faite jusqu'en 1770, est très rare. La marque représente un lambel à jour, sur la porcelaine tendre, et un lambel plein sur la porcelaine dure. De 1808 à 1811, Le

C

Brun, pendant sa direction, marquait du chiffre L. B., en bleu sous couverte, ou en or.

MARSEILLE. 1766.—Porcel. D.—Joseph Gaspard Robert fabriquait une élégante porcelaine, enjolivée d'agréables peintures et parfois de sculptures en haut relief. Poissons, sites maritimes, paysages, sujets divers, bouquets de fleurs, etc. Marque : R. ou I. R. en monogramme, en bleu sous couverte.

NIEDERVILLER. 1768. — Porcel. D. — Très belle fabrication, ne laissant rien à désirer sous le rapport du façonnage, du modelage et de la peinture. Groupes, figurines polychromes et biscuits par Lemire.

ETIOLLES. 1768. — Porcel. T. — Marque : M. P. en monogr.

PARIS. 1789. MANUFACTURE DU COMTE D'ARTOIS.— Porcelaine D. Fabrique créée par P.-A. Hannong, végéta dans ses débuts. Ses affaires se rétablirent lorsqu'elle eut obtenu, en 1782, le titre de *Manufacture du comte d'Artois* (Charles Philippe), et la protection efficace du futur Charles X. Décor de bouquets polychromes, où domine un rouge violacé. La marque primitive au chiffre de Paul Hannong, fut remplacée par les lettres C. P. couronnées.

LIMOGES (Haute-Vienne). 1773. — Porcel. D. — Massié qui fonda, en 1737, une faïencerie à Limoges, où il imita le genre rouennais, obtint en 1773 l'autorisation d'établir une fabrique de porcelaine. Il eut pour associés les frères Grellet et Fourneira. Les produits furent très beaux, mais le rendement laissait peut-être à désirer, car le 15 mai 1784 l'usine était acquise par le Roi au prix de 33.000 livres. Nous trouvons aux Archives nationales, les « Comptes des ouvriers de la manufacture royale de Limoges pour le mois d'octobre 1791 ». PRÉAT, peintre, 100 liv. ; DURET, peintre, 100 liv. ; DESSEINT, peintre en bleu, 50 liv. ; LE BRUN, garnisseur, 72 liv. ; LIONNET, mouleur, 67 liv.; HUARD, mouleur, treize journées à 3 liv., 39 liv. (0^1 2063).



PARIS. — FABRIQUE DE LA COURTILLE. — Usine élevée par Locré, rue Fontaine-au-Roi, en 1773, et connue sous le nom de *Manufacture aux deux flambeaux*. A côté de services grossiers, Locré a produit des œuvres hors ligne pouvant affronter toute comparaison. La mar-

que se compose de deux flambeaux qui se croisent ; plus tard, ils auraient été remplacés par deux épis, aussi croisés, à l'imitation des épées de la Saxe.





CLIGNANCOURT. 1775. — FABRIQUE DE MONSIEUR. — Porcel. D. — Produits imités des porcelaines de Sèvres. La marque primitive est un moulin, puis un chiffre couronné, composé des lettres L. S. X. (Louis-Stanislas-Xavier) ; le plus souvent, elle se résume à un M surmonté d'une couronne ouverte. On rencontre aussi le chiffre personnel du directeur Deruelle, posé en rouge, avec une vignette à jour.

PARIS. 1778. — PORCELAINE A LA REINE. — Porcel. D. — On donne le nom de *porcelaine à la Reine* à des porcelaines fabriquées à Paris, rue Thiroux, par André-Marie-le-Bœuf sous la protection de Marie-Antoinette. En dehors de la production courante, l'usine a exécuté de nombreuses pièces fort bien peintes, qu'on croirait sorties de la manufacture royale. Le dépôt des porcelaines à la Reine était chez le fameux Granchez, quai de Conti, « à la descente du Pont-Neuf. »

PARIS. 1780. — MANUFACTURE DU DUC D'ANGOULÊME. — Fabrique célèbre fondée par Guerhard et Dihl, sous la protection de Louis-Antoine, duc d'Angoulême, depuis Dauphin. Dihl le véritable fabricant, était très versé en chimie et doué d'un goût exquis. Il produisit des ouvrages remarquables dont la réputation fut telle, que les princes n'hésitaient pas à se pourvoir chez lui, lorsqu'ils avaient à faire un riche présent. Grands vases richement montés, peints par Charles Étienne Leguay, chef des travaux d'art. Biscuits magnifiques. Assiettes et pièces diverses peintes de fleurs, de fruits, de paysages, de sujets de genre, par Drolling, Duchesne et Demarne. La marque primitive consiste dans le monogramme A. G. avec ou sans couronne.

ARRAS. — Porcel. T. — Genre Mennecy et Chantilly. Marque : A. R. au pinceau.

PARIS. — MANUFACTURE DU DUC D'ORLÉANS. — Porcel. D. — Cette fabrique établie en 1784, rue des Boulets fut transférée rue Amelot au Pont-aux-Choux, en 1786 ; c'est alors que Louis

Philippe Joseph, duc d'Orléans, en accepta le patronage. Produits assez estimés. Marque : L. P. en monogramme.

VALENCIENNES. 1785. — Porcel. D. — Établissement fondé par Fauquez, qui s'associa d'abord Vannier, puis Lamoninary. On pourrait, dit le Dr Lejeal, ramener à trois types principaux les porcelaines de notre manufacture : le Sèvres, le Saxe, le Niederwiller. Valenciennes a produit des œuvres ravissantes décorées de fleurs semées ou en guirlandes, de scènes champêtres, de paysages à perspectives avec figures, le tout rehaussé d'or. Les peintures ont souvent la forme de médaillons. Les plus belles pièces sont dues au pinceau de Joseph Fernig. De jolis biscuits sont sortis de cette fabrique. Le Dr Lejeal en donne une liste de trente-deux sujets et pense que les habiles modeleurs Fickaert et Renaud ont travaillé pour Lamoninary. La marque primitive consiste dans le monogramme F. T. (Fauquez et Vannier). 2e marque : F. L. V. (Fauquez, Lamoninary et Vannier.) 3e marque : L. V. (Lamoninary et Vannier) toujours en monogramme. (Dr Alf. Lejeal, *Recherches historiques sur les manufactures de faïence et de porcelaine de l'arrondissement de Valenciennes,* 1868.)

PARIS. 1789. — FABRIQUE DU PRINCE DE GALLES. — Porcel. D. — En 1789, l'Anglais Potter vint établir à Paris, une manufacture, dite du *prince de Galles,* pour fabriquer de la porcelaine et la décorer par des procédés d'impression. Potter a fait aussi de charmants ouvrages ornés de papillons, de fleurs et d'ornements supérieurement peints ; ce sont même les seules pièces authentiques que l'on possède de cet industriel. Elles sont signées en toutes lettres : *Potter.*

LES POTERIES DE GRÈS.



Cruche de Höhr-Grenzhausen.
Coll. de MM. Spitzer, A. M.-S., etc.

M. Hermann Van Duyse, le savant expert de Gand, a bien voulu répondre à une série de questions que nous lui avons adressées et nous communiquer les prix de la vente Minard. M. Schuermans, président de la cour d'appel de Liège, un maître pour tout ce qui concerne les arts décoratifs belges, nous a fourni de précieux renseignements sur le sujet qui nous occupe. Ce savant établit, pour les grès allemands et flamands, les deux grandes divisions suivantes : 1° Les grès mosans, comprenant : les poteries fabriquées à Raeren, Verviers, Dinant, Bouvignes, Namur, Bouffioulx, Chatelet et Pont-de-Loup ; 2° les grès rhénans comprenant : les poteries fabriquées à Frechen, près de Cologne ; à Siegburg, près de Bonn ; à Höhr et Grenzhausen, dans le Westerland. « L'expression *grès flamand* est due à la production de Raeren (au XVIe siècle, duché de Limbourg, apanage de Brabant, Pays-Bas espagnols, c'est-à-dire à l'étranger: *la Flandre*). En 1590, l'expression se trouve dans un document de Cologne, où il est parlé d'un bateau chargé de *grès flamand.* »

La fabrication des grès artistiques mosans et rhénans remonte au XVIe siècle ; elle commence à peu près en même temps en Flandre et en Allemagne. Pendant cette belle époque, qui finit dans le courant du XVIIe siècle, les formes sont pures, l'ornementation soignée, la palette est réduite à sa plus simple expression. Quand les grès n'ont pas cette salure brune qu'on rencontre souvent sur les ouvrages de Raeren, ils sont gris, rehaussés simplement d'émail bleu. C'est la période des sujets à histoires, des personnages dans des médaillons ou dans des portiques d'architecture. Après l'abandon de ces compositions, apparaît l'émail violet d'un usage fréquent à Höhr-Grenzhausen, mais ce centre industriel n'en a pas eu la spécialité comme l'ont prétendu les Allemands. Le violet manganèse a été appliqué sur nombre de pièces flamandes, particulièrement à Raeren.

Donnons l'explication de quelques termes usités en Belgique et qui commencent à se répandre dans les catalogues français.

On appelle *Pul*, au pluriel *Pullen*, de grandes jarres sphériques à goulot étroit.

Le mot *Snelle* ou *Schnelle* indique ces flûtes cylindriques, souvent allongées, qui abondent à Siegburg.

Blauwerk signifie travail bleu. Cette dénomination est surtout employée pour les faïence de Delft.

L'expression *Zuigerkan* (petit suçoir) s'applique à certaines canettes à surprise, à col ajouré et à siphon aspirateur.

Bollekenskan, traduction littérale, « canette en petite boule, » désigne les petites cruches à panse sphérique, quel que soit leur décor.

La qualification de *Bartmann* (homme à barbe) est réservée aux cruches offrant sous le goulot et jusque sur la panse, une grande figure barbue.

ALLEMAGNE. — C'est aux environs de Cologne et de Coblentz que se trouvaient les plus grands centres industriels allemands. Le décor des pièces consiste en écussons, en légendes, en mascarons, en sujets historiques ou mythologiques, etc., le plus souvent au milieu de dispositions architecturales. Quant aux armoiries, elles appartiennent aux grandes villes, surtout à Cologne, à l'Empire, aux maisons souveraines et aux patriciens de la vieille Germanie.



Canette de Siegburg, XVIe s.
Collection A.-M.-S.

SIEGBURG, près de Cologne. — Cette fabrique a produit au XVIe siècle des cruches, des canettes et de grands vidrecomes cylindriques de forme dite : *Snelle*, ayant jusqu'à 0m35 de hauteur. Parmi les nombreux sujets décoratifs, nous mentionnerons : l'Histoire de Samson. — Paris, Mercure et les trois déesses : PALLVS. FENVS. IVNO. — L'histoire épisodique de l'Enfant prodigue, sur trois bandes. — Trois sujets bibliques : Le Mauvais Riche; l'Hospitalité d'Abraham ; Loth et ses filles dans la caverne. — Trois épisodes de la vie de Saül : Saül conduit à Damas ; Saül renversé de cheval ;

Saül chez le grand prêtre. — Les deux Israélites chargés de la grappe de raisin du pays de Chanaan. — Moïse changeant son bâton en serpent devant Pharaon. Légende : PHARON. — Jésus apparaissant à Marie-Madeleine ; sur trois bandes circulaires, formées chacune de trois médaillons. — Le Christ, avec l'inscription SALVATOR MONDE (*sic*), 1577, et deux autres médaillons représentant l'Adoration de l'Enfant Jésus et la Nativité. — Ruth glanant dans le champ de Booz. 1573. — Trois bandes répétant la figure d'un guerrier debout, avec la date : 1591, et les armes de Cologne trois fois répétées. — Deux hommes en prière devant un crucifix. — Trois figures en pied de Junon et les armes de Clèves. — Les armes de Brême : BREMENSI, 1591. — Les médaillons de Josué, d'Alexandre et de David : IOSVA. ALEXANDER. 1589. DAVIT, avec les armes d'Augsbourg et de Brunswick, de Cologne et de l'électeur de Saxe, de Nuremberg et de Wurtemberg, ou bien trois figures en pied comme l'Orgueil, la Luxure, la Gourmandise. — Judith, la Justice, Lucrèce. — La Foi, la Charité, la Justice, etc. — Tous ces sujets sont accompagnés d'écussons aux armes de Cologne, de Schwartzbourg, de Clèves, de Brême, d'Augsbourg, de Nuremberg, de Hambourg, de Wurtemberg, de Brunswick, etc.

Les grès de Siegburg se reconnaissent de suite, à leur pâte blanche, sans couverte ni émail.

La marque, H. H. du potier Hans Hilgers, qui florissait dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, se rencontre sur quelques belles pièces ; on la trouve sur des snelles figurant l'Orgueil, la Gourmandise et la Luxure ; l'histoire de l'Enfant prodigue ou les armes d'Espagne, d'Autriche et de Clèves, disposées en trois bandes.

HÖHR. — GRENZHAUSEN. — Höhr et Grenzhausen, près de Coblentz et de Nassau, dans le Westerwald, étaient les centres d'une belle fabrication qui fut très florissante au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Pour simplifier les classifications nous avions pensé donner aux grès de cette région le nom générique de grès de Nassau. M. Schuermans, dont les écrits font autorité en Belgique, nous en a détourné. Voici ce qu'il nous écrit à ce sujet : « Je me sers de l'expression *Höhr-Grenzhausen* et je vous déconseille celle de grès de Nassau, qui n'est exacte ni pour le passé, ni pour le présent. En effet, Höhr et Grenzhausen étaient autrefois pays d'Isenburg, puis de Wied, ou aussi peut-être de Trèves ; ce n'est qu'au présent siècle que les ducs de Nassau en ont été possesseurs, et cette possession a cessé depuis la réunion

de Nassau à l'Empire d'Allemagne. L'expression de Grenzhausen était usitée en d'anciens documents des archives de Bruxelles et de Liège, où l'on parle de grès, poteries de pierre de Grinthause, Grinzhaus, etc., vers 1650. On a aussi proposé l'expression *Westerwald,* qui ne dit pas grand'chose aux étrangers, *Kannenbackerland,* pays des potiers, dénomination qui paraît moderne et dont l'abrévation K B L a même été prise pour un sigle de potier. » Nous nous rallions aux judicieuses observations de M. Schuermans et nous renonçons à la dénomination impropre de « grès de Nassau » pour celle plus correcte de *grès de Höhr-Grenzhausen.*

Ces ateliers ont produit toutes sortes de pots, buires, cruches, gourdes, aiguières, enjolivées de mascarons, de palmettes, de rosaces, de fleurs, de grappes de raisin, de dessins géométriques, de médaillons à personnages. Les sujets représentent l'Histoire de Judith et d'Holopherne ; du bon Samaritain ; les Œuvres de Miséricorde, sous des portiques d'architecture, ou bien une série de figures, le plus souvent au nombre de sept. Parfois on trouve des souhaits, des devises, des témoignages de souvenir et d'affection ; de grandes majuscules couronnées : G. R. (Guilhelmus Rex) dans un cartouche au milieu de la panse, seules ou réunies au portrait de Guillaume III. C'est Guillaume de Nassau, prince d'Orange, l'adversaire de Louis XIV, toujours redoutable, bien que toujours battu, et qui devint Roi d'Angleterre, en 1687. Le pendant de cette pièce offre les initiales de la Reine Anne d'Angleterre, femme de Guillaume III. On a fait aussi à Höhr-Grenzhausen, des pots à surprises et de jolies cruches, très rares aujourd'hui, figurant sur la panse une rosace découpée à jour.

La cruche dite *à rosettes* est couverte d'un semis de petites rosaces disposées en quinconce. Le décor en quinconce, très répandu à partir du XVIIe siècle, comprend encore des bouquets, des disques, des cœurs, des écus, des trèfles, etc. L'apparition de l'émail violet manganèse dont l'usage fut si fréquent, commence au XVIIe siècle, mais ce ne fut pas un monopole, nous l'avons dit plus haut, et les manufactures mosanes l'employèrent aussi. La terre des grès de Höhr-Grenzhausen est d'un gris blanchâtre, tandis que le gris des poteries de Raeren tire sur le bleuâtre. Il convient aussi d'observer que la présence du masque, sous le déversoir des vases est plus fréquente sur les produits allemands que sur les flamands.

Grenzhausen a fabriqué des vases émaillés de bleu et de violet à l'usage de la France. Quelques-uns, comme celui de notre collection, portent sur chaque face l'écusson royal et sur les

côtés une fleur de lis ; d'autres sont aux armes de la ville de Paris. Plusieurs types de ce genre se trouvent au musée du Louvre et catalogués à tort par M. A. Sauzay comme grès français, entre autres le n° 451. Certaines pièces du même atelier portent l'inscription LVDOVICUS XIII FRANCI (AE) ET N. REX C (HR). 1679. Sur d'autres, on lit : LOVIS LE GRAND ROY DE FRANCE ET DE NAV. ET MARIE TERESE REYNE DE FRANCE. 1694. Nous avions cru jusqu'ici, avec MM. A. Jacquemart, de Liesville et autres que ces divers grès appartenaient à Beauvais; mais il n'en est rien, ce sont des ouvrages allemands, Beauvais n'ayant pas appliqué l'émail violet manganèse.



Collection A. M.-S.

Au XVIIe siècle, on a beaucoup employé le mascaron au col des vases; cet usage n'a pas tardé à disparaître au XVIIIe siècle, et le masque fut souvent remplacé par des encadrements de perles. Les grès perdirent alors très vite leur caractère artistique, nous dit M. Schuermans, pour devenir des pots de ménage à ornements peu compliqués, très souvent à main libre, ou imprimés à l'aide de poinçons.

FRECHEN, près de Cologne. XVIe siècle. — Grès en pâte commune, d'un jaune plus ou moins brunâtre, sur lesquels se répandent parfois des teintes bleues. Quelques pièces présentent des reflets métalliques. L'ornementation se compose de branches de chêne tronquées, de feuilles d'acanthe, de chêne ou d'ortie; de mascarons, d'arabesques, de médaillons, d'écussons. Un type de cette fabrication est le pot connu sous le nom de *Bartmann* (l'homme à barbe). On y voit, sous le déversoir et empiétant sur la panse, une grande figure d'homme, barbue et très expressive. La cruche à anse, dite *Bartmann,* à été exécutée dans diverses fabriques.

NUREMBERG. — De la fin du XVe siècle au XVIIe, les Hirschvogel ont exécuté des vases en grès à personnages en ronde bosse décorés d'émaux polychromes, dans le ton des terres émaillées

de Bernard Palissy. Il s'est fait aussi des pots, cruches, bouteilles, à fond vert, ornés de figures, d'écussons et d'ornements en relief.

BUNZLAU (en Prusse) a fabriqué des grès à écussons et ornements fleuronnés, s'enlevant parfois en jaune sur la couleur brune de la pâte.

CREUSSEN (en Bavière) a cherché à donner aux grès un aspect moins uniforme par l'emploi de la dorure et d'émaux polychromes. La cruche dite *des apôtres* (*Apostelkrug*), celle des *évangélistes* et les *pots aux chasses* sont des types de cette fabrication. Sur une cruche à panse ovoïde, on a représenté une Vierge tenant un enfant Jésus noir. L'origine de ces grès ne paraît pas antérieure au XVII[e] siècle.



Cruche aux apôtres, XVII[e] s.
Coll. de MM. Jacobs, Spitzer, A. M.-S., etc.

Des poteries non émaillées de Creussen, passant par la main des faussaires, ont reçu des applications d'or et de peinture à froid. En cas d'incertitude, le meilleur moyen d'éviter le piège est de frotter les parties douteuses avec un corps dur.

SAXE. – Certaines cruches en terre cuite, fabriquées en Saxe et rappelant les grès de Creussen, ont reçu le nom de *cruches de deuil*. Elles présentent des ornements fleuronnés, l'aigle à deux têtes des armes de l'Empire et parfois des personnages en costume du XVII[e] siècle, estampés en relief et couverts d'émaux polychromes, sur fond brun noir. Ces poteries ont subi une très haute cuisson qui les a rendues presque aussi dures que les grès.

GRÈS DE FLANDRE. — Les plus anciens grès de Flandre connus sont des vases à boire désignés sous le nom de canettes (*Jacoba's Kannetjes*). Suivant la tradition, ils étaient fabriqués sous le patronage et même par les délicates mains de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hollande. Enfermée au château de Teylingen, après son abdication, en 1433, elle se plaisait à confectionner des pots et des cruches qu'elle etait ensuite dans le Rhin

pour qu'ils devinssent à la longue des objets de curiosité. Il paraît que les canettes de la comtesse de Hollande n'avaient pas la forme élancée que ces sortes de vases reçurent depuis, car on s'est servi et on se sert encore du mot *jacqueline* pour désigner des cruches de grès à gros ventre. Ce nom fut appliqué aussi aux bouteilles de faïence représentant une femme assise.

RAEREN, commune de l'ancien duché de Limbourg et près d'Aix-la-Chapelle, faisait partie de la Belgique jusqu'en 1814. Elle fabriquait au XVI[e] siècle des grès artistiques décorés d'inscriptions, de portraits, de scènes diverses, de devises et d'armoiries allemandes et flamandes. Ces poteries affectent le plus souvent la forme cylindro-sphéroïdale. Souvent aussi la bande de la panse présente des sujets courants ou séparés soit par des médaillons, soit par des arcatures. Les uns sont bruns, les autres en grès gris légèrement bleuâtre, relevés d'émaux bleus. Ce n'est que plus tard, au XVII[e] siècle, qu'apparaît le violet manganèse. Les sujets sont obtenus à l'aide de moules en bois, exécutés par des artistes qui les signaient de leur monogramme. Quelques-uns des habiles maîtres potiers de Raeren, comme les Engelkran, les Eemens, les Mennicken, sculptaient eux-mêmes leurs moules.

Parmi les sujets en vogue à Raeren, au XVI[e] siècle et pendant une partie du XVII[e], nous citerons : La Danse des Paysans, plusieurs types d'après Engel Kran, S. Béhan, etc. — L'histoire de Suzanne, en six tableaux, d'après Engel Kran. — Les Sept Électeurs de l'Empire. — Sept blasons surmontés de portraits en buste de divers personnages historiques. — La Chasse. — Les Lansquenets. — Les armes des cantons suisses. — Jésus et les douze apôtres, placés dans des niches. — Le Bon Samaritain. — L'Histoire de Lazare. — Le Christ au Jardin des Oliviers ; Jésus guérissant l'aveugle né : Le Sacrifice d'Abraham. — Les Œuvres de miséricorde. — Sur une cruche à panse ovoïde, dans trois médaillons ovales : MINERVA, VENUS et CUPIDO. PARVS. Signé : BALDEM MENNICKEN, ANNO 1579. — Sur une cruche à panse sphérique, trois répétitions d'un cartouche figurant Judith en costume du XVII[e] siècle tenant la tête d'Holopherne et le glaive. Légende : IVDIT. 38. (1638.)

Sur des canettes ou snelles à trois sujets, ou divisions, on trouve : Trois figures en pied, en costume du XVI[e] siècle, avec les légendes : IVDIT, — ESTHER HAT FICTORIA, — LVCRETIA. — Samson emportant les portes de Gaza ; Gézabel se plaçant sur l'autel ; Samson terrassant le lion. 1570. — Adam et Ève, cueillant le fruit défendu, canette à trois bandes appliquées. D'autres snelles

sont ornées d'effigies et d'armoiries. Certains types adoptés à Siegburg ont été reproduits en même temps à Raeren ; cela vient de ce que divers artistes, notamment les modeleurs L. W. et H. H., probablement de Cologne, ont fourni des modèles aux deux ateliers. L'établissement célèbre dont nous nous occupons a fait aussi : La cruche à surprise, dite *Zuigerken*. La cruche « à rosettes » en quinconce, de forme sphéroïde allongée, dite *Bollekenskan*. La grande cruche à panse sphérique dite *Pul*. « C'est également à Raeren que l'on a fabriqué ces œuvres de maîtrise aux formes originales, comme le vase à crénaux du musée de Trèves et ces fameuses cruches annulaires d'une rareté insigne, dites *Ringkrüge* ou *Wurstkrüge*, qui sont formées d'un seul anneau posé sur un pied ou de plusieurs anneaux entrelacés. » Le splendide vase du musée de Kensington, appelé « le Roi des vases », appartient aussi à Raeren.

CHATELET, PONT-DE-LOUP et BOUFFIOULX, dans le Hainaut, fabriquaient, au XVI[e] siècle, des vases en grès bruns, gris, nuancés d'émaux, garnis d'ornements, d'armoiries, d'inscriptions et dont le débit s'étendait jusque dans le nord de la France.

DINANT, BOUVIGNES, VERVIERS, NAMUR, etc., établirent des usines, au XVII[e] siècle, pour l'imitation des grès de Siegburg et de Höhr-Grenzhausen. On y fit entre autres beaucoup de ces pots gris ventrus, à émaux bleu et violet, couverts de petits macarons, de rosettes, d'étoiles, de palmettes, etc., disposées en quinconce et connus en Belgique sous le nom de *Bollekenskan*.

ANGLETERRE. — Les Anglais se livrèrent de bonne heure à la fabrication des grès bruns. Ils firent de sensibles progrès vers la fin du XVI[e] siècle, grâce à l'arrivée d'ouvriers allemands qui importèrent leurs procédés. Le pot dit *Bartmann* y fut souvent répété ; on l'appelait, chez nos voisins d'outre-Manche, *Bellarmine* en raillerie du cardinal Bellarmin dont la majestueuse figure portait une longue barbe et qui s'était montré très hostile au protestantisme.

FRANCE. — GRÈS DU BEAUVOISIS. — BEAUVAIS, SAVIGNIES. — LA CHAPELLE-AUX-POTS. — Dès le moyen âge, on fabriquait dans le Beauvoisis non seulement de belles poteries vernissées en vert uni un peu clair, mais encore des vases en grès très estimés. Le musée de Sèvres possède d'intéressants

spécimens de ces grès, remontant au XVIe et au XVIIe siècle; ils figurent des écritoires, des cruches, des gourdes, des bouteilles, des pots à surprises, recouverts d'un émail bleu uni. Ce sont les *poteries azurées* dont parle Rabelais et qui méritèrent plusieurs fois l'honneur d'être offertes aux souverains, de passage à Beauvais. Ces vases sont, le plus souvent, décorés d'écussons et très rarement de personnages.

GRÈS CHINOIS. — Pour terminer, il nous reste à dire deux mots des grès de la Chine, dont la fabrication est bien antérieure à celle des grès européens. Les vases en grès chinois sont en général d'un brun rouge. On doit rechercher ceux qui se distinguent par la finesse de la pâte, la beauté des formes et la netteté des reliefs.

Tous ces grès ont reçu le nom de *boccaros,* d'un mot emprunté à la langue portugaise. Quelques types en pâte d'un gris jaunâtre, semée de petites lamelles de mica, sont, dit M. A. Jacquemart, d'un prix inestimable. Ils ont, paraît-il, une odeur musquée qui communique au thé une saveur particulière. (*Histoire de la céranique.*)

Vente Minard, 1883.— GRÈS DE SIEGBURG.— Snelle, datée: 1573. Ruth glanant dans le champ de Booz. 490 fr. — Autre, de 1577. L'adoration de l'Enfant Jésus. La Nativité et le Christ : SALVATOR MONDE (*sic*). 1,000 fr. — Snelle à trois bandes, figurant deux hommes en prière devant un crucifix. 190 fr. — Autre, décorée de trois figures en pied de Junon. Armes de Clèves. 345 fr. — Autres, l'Orgueil, la Gourmandise et la Luxure. 1,591 fr. et 800 fr. — Autre, l'Histoire de l'Enfant prodigue. 1,125 fr. — Magnifique Snelle à trois bandes formées chacune de trois médaillons : Jésus et la Samaritaine. Une femme debout sur un tertre. Jésus apparaissant à Marie-Madeleine. 1,500 fr. — La même, dont l'anse a été brisée. 1,020 fr.

GRÈS DE FRECHEN. — Grande cruche sphérique à salure brune. Décor à la branche de chêne tronquée; riches anneaux posés en pastillage; à la partie antérieure, un lion et un perroquet. Pièce d'une grande beauté. 2,100 fr.

GRÈS DE HÖHR-GRENZHAUSEN. — Cruche à panse sphéroïdale offrant sur la face et à l'opposite, un médaillon à pastillages et rayons triangulaires, circonscrivant une rosace ajourée. 517 fr. — Autre, moins belle. 200 fr.

GRÈS DE CREUSSEN. — Chope aux apôtres, avec médaillon central décoré d'un Agnus Dei. Le nom de chaque apôtre est inscrit en cursive gothique. 405 fr.

Grès de Raeren. — Vase cylindro-sphéroïdal en grès brun. Sur la bande, les armoiries des électeurs de Trèves, de Cologne, de Mayence, de l'Empereur, de l'électeur palatin, des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Dates, 1604 et 1606. 990 fr. — La Danse des paysans, en grès brun, signée G. F. 1590, avec légende. 310 fr. — Beau vase à trois médaillons armoriés, daté de 1598. 1,040 fr. — Cruche en grès brun, à inscriptions, avec les portraits de Philippe II et de la Reine d'Espagne, XVIe siècle. 1,500 fr. — Cruche en grès brun à panse ovoïde, et à trois médaillons ovales. Au milieu, Venvs et Cvpido. A droite et à gauche : Minerva et Parvs. anno 1579. 415 fr. — Canette à surprise, *Zuigerken*. 235 fr. — Snelle en grès brun, à trois bandes appliquées, datée de 1570. Sujets : Samson emportant les portes de Gaza. Gézabel se plaçant sur l'autel. Samson terrassant le lion. 960 fr. — Vase cylindro-sphéroïdal, à émail bleu, sur fond gris. Sur la panse, les sept électeurs. 525 fr. — Cruche annulaire, formée de deux anneaux verticalement emboîtés, aux armes des Van Essen, avec légende. Anno 1633 ; grès gris, émaillé de bleu, pièce rarissime. 8,750 fr. — Autre, à peu près identique, aux mêmes armes et figurant saint Hubert à genoux devant le cerf miraculeux. 8,750 fr. — Cruche annulaire formée d'un anneau vertical dans lequel s'emboîte la moitié d'un anneau semblable, auquel l'anse est adaptée. Décor emprunté aux moules des cruches dites *aux Électeurs*. Anse refaite. 3,500 fr.

CURIEUX DE CÉRAMIQUE.

MM. : M^ise **D'ABERCORN** (Angleterre), porcelaines anglaises; très belles pièces de Sèvres. — **S. ADDINGTON** (Anglet.), salière de Henri II aux trois croissants. Faïence de PALISSY. Porcelaines de Sèvres, de Chelsea. de Wedgwood, etc. — **AIGOIN** (Paris), magnifique collection de faïences françaises, vendue au musée de Kensington. — **ALBRESPY** (Montauban), faïences françaises. — B^on **D'ALCOCHÈTE**, porcel. portugaises... — **EDM. ALLAIN** (Dieppe), variétés. — **AMHURS** (Angl.), majoliques italiennes... — **ED. ANDRÉ** (Paris), majoliques du XVIe s. Belles porcel. de Chine, du Japon, de Sèvres, etc. — **WILLIAM ANGERSTEIN** (Angl.), porcel. de Sèvres, de Chelsea, etc. — **ANTICQ** (Paris), Cupa amatoria de Caffagiolo. Coupe de Castel-Durante : Combat d'Hercule et de Cerbère. Assiettes armoriées de Faënza. Céramique orientale ; plaques de mosquée à caractères en relief et à reflets métalliques. Faïences de Rhodes, etc. — **A. AOHN** (Angl.), porcel. anglaises... — **ARTH. D'ARGENCÉ** (Mayenne), faïences françaises. — **OLIVIER D'ARLON** (Orléans), faïences de Delft et de Nevers, pots, aiguières, cornets... — **ARONDEL** (Paris), majoliques italiennes du XVIe s. — **GUST. AROSA**, (Paris), céramique italienne, espagnole, française, allemande. Faïence de

Talaveyra de la Reyna. — **CHARLES ARTHUR** (Condé-sur-l'Escaut), faïences et porcel. diverses. — **EM. ASSIRE** (Rouen), variété de faïences de Rouen; assiette à rosace, fond jaune ocré; grande cruche à décor d'oiseaux avec la signature du maître potier LEVAVASSEUR. — **ASTAIX** (Limoges), faïences diverses. — **B^on D'ASTRE DE LANSBERG** (Chât. de St-Sulpice d'Izon), céramiques de diverses provenances. — **G. ATTENBOROUGH** (Anglet.), salière en faïence d'Oiron, adjugée 22,000 fr. à la vente Hamilton, en 1882. Le duc l'avait payée 2,000 fr. — **CH. AVILAND** (Paris), variétés. — **EDM. AUGIER** (Le Mans), id. — **Dr AUSSANT** (?), faïence de Rennes... — **HENRI AUVRAY** (Orléans), faïences de Marseille et autres. — **ED. AYNARD** (Lyon), variétés. — **CH. AYNARD** (id.), idem. — **Dr AZAM** (Bordeaux), belle collection de faïences françaises du XVIIIe s. — **Mis D'AZEGLIO** (Londres), faïences italiennes, espagnoles, allemandes, françaises.

BALANDREAU (Melun), variétés. — **GERMAIN BAPST** (Paris), collection de céramiques hongroises; quelques-unes sont datées de la seconde moitié du XVIIIe s.; une terrine représente un canard, de grandeur naturelle. — **ED. BARBIER** (Amiens), variétés. — **LÉON BARBIER** (Amiens), idem. — **BARBIEU** (Abbeville). — **BARDIN** (Paris), belles porcel. de Sèvres. — **BARDINI**, grand disque d'un Della Robbia, XVIe s. — **Mme BARDOU** (Orléans), faïences diverses, assiette de noix. — **GÉDÉON BARIL** (Amiens), variétés. — **AD. BARINCOU** (Bordeaux), types divers. — **THOMAS BARING** (Anglet.), maître autel des DELLA ROBBIA. Porcel. de Sèvres et d'Angleterre. — **BARKER** (Londres), majoliques; assiettes de Gubbio, par M^o GIORGIO, 1520; magnifique plat du même atelier. Porcel. de Sèvres. — **Mme BARON** (chât. de Langeais), majoliques d'Urbino et de diverses fabriques italiennes. Vase dit de l'Alhambra, acheté à la vente Fortuny et où sont peintes en bleu les antilopes célestes; pièce rarissime. Faïences françaises. — **VICTOR BART** (Versailles), variétés. — **JULES BARTHÉLEMY** (Elbeuf), faïences de Rouen et autres. — **BASILEWSKI** (Paris), superbes majoliques italiennes. Coupes de Caffagiolo, dont une aux armes des Médicis : Bacchus enchaîné. Plat : la Flagellation. Assiette : Mutius Scevola. — Coupes plates de Deruta : les Femmes au Zodiaque, d'après Raphaël; grotesques; Sainte Cécile; plat à ombilic : fable d'Ovide, par EL FRATE, 1545. — Coupes de Faënza : Adam et Ève; le Triomphe de la pureté; Saint Georges terrassant le dragon; Nymphes et satyre, 1503; coupe à décor jaune orange, de guerriers assis à terre aux pieds de femmes en costume du XVIe s., signée C. I.; coupe basse, *fruttiera*. — Assiettes de Gubbio; la Chute de Phaéton; plat de GIORGIO ANDREOLI : Les Trois Grâces, etc.; Coupe de Pesaro; Samson tuant les Philistins; on y lit : FATA IN PESARO, 1545. Très rare. — Coupes, assiettes, auguières et plats d'Urbino, à sujets divers : Curtius, Mutius Scevola, Jésus chez le Pharisien, les Filets de Vulcain, la Mort de Cléopâtre, par XANTO DA ROVIGO; vases à anses en chimères. Vase de l'Alhambra, estimé un prix considérable. Plat au portrait de Charles-Quint, attribué à ORAZIO FONTANA, d'Urbino, acheté 20,000 fr. à la vente Castellani. Nombreuse série de PALISSY, plus de 45 pièces.

LORD BATEMAN (Anglet.), très belles pièces de Sèvres. — **BAUDELOT** (Laon) faïences de Sinceny, la plupart signées. — **D^r AUG. BAUDON** (Mouy), faïences françaises. — **Mme BEAUDRIER** (Lyon), faïences et porcel. diverses, riche collection. — **Dr BAUDRIMONT** (Bordeaux), faïences françaises. — **PAUL BAUDRY** (Rouen), raretés de Rouen. Petite commode à trois tiroirs et à décor rocaille; sabots. Très

remarquable pendule Louis XV. Plat polychrome : les Saisons, signé au revers : Borne Pinxit, Anno 1738. Autre plat du même artiste : Vénus et Adonis, signé : Pinxit 1636. C. B. Ces deux rarissimes pièces sont reproduites dans l'*Histoire de la faïence de Rouen,* de M. André Pottier et faisaient partie de la collection de M. Alfred Baudry. — **BAUWENS** (Bruxelles), série de porcel. de Tournay; paysages en camaïeu violet; sur une assiette, la vue du Petit Trianon. — **BAZIÈRES** (Reims). — **DE BEAUCORPS** (Paris), bassins de la fabrique de Malaga. Majoliques italiennes. Faïences de Rhodes. — **V^sse^ MAXIME DE BEAUCORPS** (Orléans), assiettes en porcel. d'Orléans; l'Éducation de sainte Anne, statuette de Nevers; jardinières de Nancy, etc. — **T. DE BEAUREGARD** (Orléans), faïences de Delft, de Rouen, etc. — **Cte DE BEAUSSIER** (Vendôme), porcelaines françaises, allemandes, chinoises; faïences de Nevers, de Moustiers, etc. — **Dr BÈGUE** (Albi). — **ALB. DE BELLEGARDE** (Rouen), majoliques italiennes du XVIe s.; porcelaines de Chine, du Japon et de Saxe. Jardinière de Sceaux, semi-circulaire, offrant un paysage maritime, à nombreux personnages. Magnifique collection de faïences de Rouen renfermant de remarquables spécimens de toutes les époques; plats, aiguières, assiettes armoriées; pièces à fond jauné ocré : une bannette, l'assiette aux armes de St-Évremont, et grand plat ovale figurant une ronde d'Amours, payé près de 6,000 fr. à la vente Périlleux. Assiette à musique. Plusieurs plateaux à sujets mythologiques, l'un représentant les œuvres de Charité, d'après Abraham Bosse. Beaux types signés : Levavasseur, a Rouen. — **AUG. DE BELLEYME** (Paris), faïences françaises; variétés. — **Dr BELLIOL** (Paris), collection de grès. — **BELLOM** (Beauvais). — **DE BELOT** (Chât. de Laleu), faïences françaises. — **C. BELVAL** (Bruxelles), service et pièces diverses en porcel. tendre de Tournay; vases à anses à têtes de béliers; groupes à sujets pastoraux; biscuits. — **H. DE PENGY DE PUYVALLÉE** (Orléans), Chine, Japon, Saxe; plats et cache-pots en faïence de Rouen. — **GEORGES BERGER** (Paris), majoliques des XVe et XVIe s. Vase armorié de Caffagiolo. Coupes à sujets historiques de Faenza. Cupa amatoria, fond bleu, de Gubbio, dédiée à Cornelia Bella. Plats à reflets métalliques d'Urbino : la Mort de Lucrèce; la Prise de Troie, attribuée à ORAZIO FONTANA, etc. — **JEAN BERINGUIER** (Rabastens). — **BERNARD** (Nantes). — **Dr BERNARD THONION** (Annecy). — **BERRUBÉ** (Rouen), intéressante série de faïences de Rouen. Très beau surtout de Sinceny portant au centre un écu : *d'azur, à deux croissants d'or adossés,* timbré d'une couronne de marquis. — **BERTAUX** (Nancy [?]), beaux types de Rouen. — **Mme A. BERTHERA**, magnifiques porcelaines de Chine et du Japon. — **L. BERTHET**, grès dit de Coblentz (Höhr-Grenzhausen) à rosace découpée à jour. Faïences de Nevers, de Rörstrand, etc., plat à bord repoussé de Venise. — **AUG. BERTIN** (Joigny), faïences de Delft, de Nevers, de Rouen, de Moustiers, etc. Série de faïences patriotiques. — **BERTIN LAMARE** (Le Mans). — **BERTON**, faïences italiennes. — **BESNARD** (Orléans), vases Médicis, en faïence jaspée d'Orléans, époque Louis XVI. — **BETTIGNIES** (St-Amand-les-Eaux), faïences de St-Amand et autres. — **Vte ARTHUR DE BEUGHEM** (Belgique), service en porcel. de Tournay, fond bleu, rehaussé d'or, à réserves d'oiseaux. — **Dr BÉZARD** (Orléans), jardinière, statuette de Révérend, d'Orléans. — **Mme BÉZARD** (Pithiviers), biscuits du XVIIIe s. — **B^on^ DE BIBRA** (Nuremberg), céramique et curiosités en tous genres. — **BICHOFSHEIM** (Paris), céramique chinoise et japonaise. — **C^sse^ PAULINE DE BIELKE** (Suède), très belles faïences de Delft. — **TH. BILBAUT** (Douai), céra-

mique douaisienne; bustes de Voltaire, de Rousseau, de Bonaparte en biscuits tendres et durs de Douai; statuette signée : Blondel, l'un des modeleurs de la faïencerie des frères Leich. — **VICTOR BILLARD** (Rouen), faïences diverses. Grands plats de Rouen armoriés; très curieuse assiettes polychrome représentant Vénus fouettant l'Amour; belles assiettes, de Moustiers, de Marseille, etc. — **Dr BILLAULT** (Anzin), faïences françaises. — **JULES BIZOT** (Lyon), variétés diverses. — **BLAVART** (Reims), id. — **PROSPER BLANCHEMAIN** (chât. de Longefort), faïences franç. Candélabre en grès de Beauvais du XVIIe s. — **BLANCHET** (Paris), — **E. BLIGNY** (Paris), plats hispano-moresques. — **BLONDEL DE LA ROUGERY** (Olivet). — **DE BODARD** (Poulevoy), faïences françaises. — **Dr BOHM** (Nordlingen), céramique allemande; fragments de poêles. — **Vte DE BOIBOSSEL** (Versailles). — **HENRY G. BOHN, ESQ.** (Anglet.), porcelaines de Chelsea, de Derby, de Wedgwood, de Sèvres. Majoliques italiennes. Céramique allemande, faïences de Rhodes, etc. — **BOISMONT** (Paris). — **MAURICE DE BOISSET** (Lyon), Chine; faïences diverses. — **JOSEPH BOND, ESQ.** (Anglet.), céramique anglaise. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), faïences hispano-moresques. Plat de Caffagiolo, aux armes des Médicis. Plat de la même fabrique, avec bordure à la *plume de paon*, genre de décor très rare. Vase à anses de dauphins, aux armes des Médicis, en faïence des DELLA ROBBIA, orné d'applications d'or sur fond d'émail bleu. Coupe ajourée de PALISSY. — **D^r DE BONNIÈRE** (Paris). — **BORDIER** (Amiens). — **V^or BORDES** (Bordeaux), faïences françaises et italiennes. Chou de St-Omer, aiguières de Moustiers. Plat long armorié montalbanais, écritoire et fontaine en terre brune de Montauban. — **BORNÈQUE** fils (Beaucourt). — **Mme STANISLAS BOTTET** (Orléans), porcelaine de Chine, de Saxe, de Sèvres. Faïence de Delft, de Rouen...— **BOUCHÉ** (Douai), faïences de Delft et autres. — **BOUCHÉ-LECONTE** (Douai). — **BOUCHER DE MOLANDON** (Orléans), sucrier, plateau, bol, cafetières en porcelaine d'Orléans, à paysages. — **BOUCHET** (le Mans), faïences françaises. — **BOUGEANT** (Malicorne), produit de la fabrique de Malicorne. — **BOULEZ** (Autun). — **BOURDET-COUTS** (Anglet.), porcel. anglaise. — **G. BOURDON** (Rouen), faïences et porcel. diverses, dont un saladier d'une riche ornementation, en bleu fin, de la manufacture de Dorez, à Lille. — **J.-M. BOURGEOT** (Lyon), variétés. — **BOUSCHET DE BERNARD** (Albi). — **BOUVRIER** (Amiens), faïences de Bernard Palissy. — **BOY**, céramique hispano-moresque et orientale. Vases à reflets métalliques. — **FR. BOYER** (Clermont-Ferrand), faïence de Clermont-Ferrand. Céramique d'Auvergne du XIIIe au XVIIIe s. — **J.-B.-A. BOYER** (Bordeaux), série de pièces fabriquées à Bordeaux, chez Boyer faïencier, successeur d'Hustin vers la fin du XVIIIe s. Buste en terre cuite de Boyer. — **STÉPHAN BRANTOME** (Poitiers). — **BRAUD-BOUVY** (Belg.), grès; cruche à surprise; dot de Siegburg dit *Bartmann;* pot grossier dit *Jacobakannetje,* de la forme de ceux dont on attribue la confection à Jacqueline de Bavière, pendant sa captivité au château de Teylingen. — **DE BRÉCOURT** (Caen), plat aux marguerites, attribué jusqu'ici à Palissy. Ne serait-il pas de la fabrique du Pré d'Auge? Faïences. — **MAURICE DE LA BRIÈRE** (Orléans), belles faïences de Rouen; spécimens de Nevers, de Delft, d'Italie, etc. — **ALP. BRIÈRE** (Pithiviers), cruchons en grès de Nuremberg. Plats, bassins en faïence hispano-moresque. Faïences de Nevers, de Moustiers, de Castelli, etc. — **Cte DE BRIGGES** (Anglet.), majoliques italiennes; drageoirs d'Urbino aux armes des Avogadri. — **BRISMON-**

TIER (Laon), faïences de Sinceny, Rouy et Ognes. — **BRISTOL DE WARVILLE** (Compiègne). — **GEORGES BRAME** (Lille), variétés; très beaux types de Delft et de Rouen. — **BROCHAND** (Orléans), plats de Perse; assiettes de Bourg-la-Reine. — **BRUA** (Montauban), faïences montalbanaises.— **L'ABBÉ BRUN** (Lantriac), faïences françaises. — **DUC DE BUCCLEUGH** (Anglet.), porcelaine anglaise; très belles pièces de Sèvres.—**RENÈ DE BUEIL**, terres émaillées de PALISSY. — **GEORGES DE BUHAN** (Bordeaux), variétés, pichet et soupière de CARTUS BURDIG, à Bordeaux; grands plats armoriés de Rouen, de Savone, etc. — **BULLIOT** (Autun). — **BUREL** (Lyon), magnifiques vases de Chine; faïences et poteries diverses. — **BUREL** (Rouen), faïence de Rouen des diverses époques; assiettes à bordures rayonnantes, avec Amours dans un médaillon central, en camaïeu bleu. — **PH. BURTY** (Paris), céramique japonaise. Raretés. — **BUSSIÈRE DE NERCY** (Melun), faïences diverses. — Mme **ALEX. CABOY** (Blanquefort), série de porcel. de Bordeaux; biscuits et bouquetiers de Sèvres, XVIIIe s.

DE CAIEU-MOREL (Abbeville), faïences diverses et surtout de Vron (Somme). — **CAILLAUX** (Paris), variétés. Plat marqué: SAINT CLÉMENT.— **CAILLOT** (Belg.), Delft; raretés. — **CALLERY**, Chine et Japon. — C^sse^ **DE CAMBIS** (Paris), majoliques italiennes; beaux spécimens de Deruta, Gubbio, Urbino, etc. — **DUC DE CAMBRIDGE** (Anglet.), pièces rares de Sèvres. — **DE CAMONDO** (Paris), Chine et Japon; raretés.— Cte **NESSIN DE CAMONDO** (Paris), magnifiques porcel. de Sèvres. — Mme **DEL CAMPO DE LA CAMARA** (Bruxelles), faïences de Delft et de Bruxelles. Porcel. de Tournay.— Mlle **CANETTEMONT** (Arras), variétés. — **CAPMAS** (Dijon), faïence de PALISSY et autres. — Mme **DE CAQUERAY** (Orléans), porcel. de Chine. — P^ce^ **J. DE CARAMAN-CHIMAY** (Belg.), service de Saxe. Tête-à-tête en porcel. de Berlin, en camaïeu rose. —**DE CARDEVACQUE** (Arras) faïences franç. et de Delft. — **DE CARCY** (Nancy [?]), Chine et Japon. — **C. B. CARRUTHERS** (Anglet.), céramique anglaise. — **R. CARZON** (id.), idem. — Dr **CASSAN** (Albi), variétés. — **CASATI** (Lille), majoliques; faïences italiennes et autres. — **CASTI** (Douai), variétés. — **H. CATT** (Angl.), céramique anglaise. — **CATTEAU** (Lille), faïence de Delft; céram. diverses. — **HECTOR CATOIR** (Belg.), série de grandes potiches, vasques et garnitures en porcel. de Chine et du Japon. — Mme **CAVÉ** (Paris), faïences françaises et allemandes. — **JOSEPH CAYROU** (Bordeaux), nombreuse série de faïences de Rouen, Nevers, Marseille, Bordeaux, Strasbourg. Porcel. de Sèvres et autres. — **RAOUL DE CAZENOVE** (Lyon), faïences et porcel. diverses. — **CÉLERIER** (Le Mans). — **CERNUSCHI** (Paris), céramique japonaise. — **CHABRIÈRES-ARLÈS** (Lyon), plats et assiettes en faïence de Lyon, décorés de chasses au loup et au lièvre, en camaïeu bleu (école de Moustiers); plat, figurant la Moisson, signé JOSEPH COMBE. — **CHAMPFLEURY** (Sèvres), faïences historiques; environ 600 pièces ayant trait à Louis XVI, à la Révolution, à l'Empire, à la Restauration et provenant des fabriques de Rouen, de Nevers, d'Orléans, des Islettes, de la Lorraine, de l'Alsace, de Marseille, de Paris, etc.— **CHANOINE D'AVRANCHES**, vase monumental de Rouen, à décor chinois polychrome. Superbe pièce. — Mme **CHARCOT** (Paris). — **CHARMEIL** (Bourges), faïences de PALISSY et autres. — **CHATELAIN** (Lyon), faïences de Lyon et autres; garniture de cheminée en faïence blanche de Nancy, composée de trois vases de style Louis XVI. Porcelaines. — **ALFR. CHATELAIN** (Orléans), faïences franç. et hollandaises. — Cte **CAMILLE DU**

CHASTEL (Belg.), garnitures, potiches, cornets en porcel. de Chine et du Japon. Service de Sèvres peint par CHAVAUX le jeune, en 1776. — **CHEVANCE** (Les Islettes), faïences des Islettes. — **R. DE CHIÈVRES** (Poitiers.) — **Mme CHIQUAND** (Orléans). — **CHRÉTIEN** (Rouen), intéressante collection de faïences et de porcel. diverses. Beaux types de Rouen. — **Bon DE COELS** (Belg.), porcel. de Chine. — **Cte DE COGHEN** (Bruxelles), service en porcel. de Tournay, décoré de gerbes d'or, sur fond bleu. — **COLSON** (Belgique), Delft. — **Cte DE COMBETTES DU LUC** (Rabastens), variétés. — **COMPAGNAN** (Clermont-Ferrand). — **Bon J. W. DE CONSTANT REBECQUE** (Belg.), Delft. Plat représentant l'enseigne du *Romain*. — **Dr COQUERET**, faïence de Sinceny. — **ARTH. DE COSTE** (Chât. d'Andas), céramiques diverses. — **G. CORNET** (Bordeaux), buste de Vilaris, en biscuit de Limoges. — **Cte CORNET DE GREZ** (Bruxelles), service en porcel. de Tournay, à décor de fleurs et de paysages, en camaïeu rose. — **Cte CORNET DE WAYS-RUART** (Bruxelles), belles porcel. de Tournay; plusieurs douzaines d'assiettes à paysages en camaïeu rose; la grande descente de croix de LECREUX biscuit.) — **COTTEAU** (Auxerre), céramique nivernaise; plat de Nevers, première époque : le Sacrifice d'Abraham; imitations persanes, etc. — **COTTEREAU** (Paris), raretés de Sèvres. — **COTTIN** fils (Orléans), céramique orléanaise, du XVIIIe s., faïence d'Orléans de chez GÉRAULT; porcel. de la fabrique de LEBRUN. — **COURTONNE** (Rouen), porcel. de Chine. Faïences françaises. Quelques beaux spécimens de Rouen. — **Mme VEUVE COURTRAIT** (Douai), faïences françaises et hollandaises. Grès. — **Csse DE COURVAL** (Paris), superbes porcel. de Sèvres. — **COUVET** (Rouen), Chine et Japon. Faïences de Rouen remarquables, entre autres une très belle écritoire à décor bleu, surmontée d'un chien habilement modelé. — **Cte COWPER** (Anglet.), porcel. anglaises et de Sèvres. — **PAULIN CRAMPON** (Paris), Chine et Japon. — **CRÉMIEUX** (Paris), majoliques italiennes. — **DE CUPÈRE-TESTELIN** (Cambrai). — **DE CURZON** (Orléans). — **Dr CUSCO** (Paris), variétés diverses. — **ÉMILE CUSSAC** (Lille), magnifique collection composée d'environ 600 pièces de choix. Raretés en tous genres. Faïences de Rouen des diverses époques ; de Nevers, de Strasbourg, de Moustiers; de Niederwiller, deux plats à bouquets de fleurs, au chiffre de Beyerlé ; de Lille, quatre assiettes *aux cartes;* une potiche à décor polychrome rocaille et à deux personnages, marquée ; LILLE, 1768; une écuelle d'accouchée au nom de MARIE-ÉLISABETH MARCHANT, 1783; un grand plat (0,55) de baptême figurant un repas, peint en camaïeu bleu, avec l'inscription : NOUS SOMMES A TABLE ET TOUTE LA FAMILLE ET LE PETIT, 1736; au revers, une fleur de lis et les lettres F. B. (François Boussemart). Faïences de Delft hors ligne ; dessins « cachemire », Delft doré, armorié, à fond noir, laqué, etc. Porcel. de Chine, du Japon, de Saxe, de Sèvres, de Chantilly, de Lille, marquée au dauphin. Grès allemands et flamands, dont une rarissime aiguière à tuyaux, du potier JAN MENNICKEN, de Raeren. — **Pce CZARTORISKY** (Paris), céramique de Varsovie; pièces ayant appartenu aux anciens Rois de Pologne; raretés.

DAGUERRE (Jonchercy-sur-Vesle). — **PAUL DALLOZ** (Paris), variétés. Fontaine rocaille en faïence d'Arnheim, à fleurs et sujets, marquée au coq. Très rare. — **Dr DAMASCHINO** (Paris), faïences de Perse et autres. — **DAMILAVILLE** (Barentin), importante collection de faïences de Rouen; nombreux spécimens rayonnants à décor bleu et rouge ; pièces armoriées; assiettes à fond jaune ocré, l'une aux amours; l'autre,

aux armes de St-Evremont , etc. — **DAMOUR** (Paris), variétés. — **DANGENNE** (Crépy-en-Laonnois), faïences de Sinceny et autres. — **DANTON** (Orléans), types intéressants de Nevers, de Rouen, de Strasbourg, de Saxe, etc. — **E. DARDENNE** (Belg.), environ 50 pièces de faïence d'Andenne : Piédestal cylindrique fond gris avec trophée emblématique. Il porte l'inscription : Fait a Andene dans la Fabrique du Sieur Woutiers, le 2 Thermidor An premier de l'Empire français, fait par Richardot père. — **ALFRED DARCEL** (Paris), salle à manger, aux Gobelins, tapissée de faïences de Rouen, des diverses époques. — **ALBERT DARSES** (Figeac), variétés.— **DAULÉ HUARD** (Versailles), idem. — **CAMILLE DAUSSE** (Amiens), collection composée en majeure partie de faïence de Moustiers; pièces hors ligne de Marseille. — **DAUVÉ** (Nancy), grès, faïences. — **DAVERNE** (Vimoutiers), faïences françaises et surtout de Rouen. — **E. DEBÈQUE** (Cany-en-Caux), idem. — **DEFEZ** (Laon), faïences de Sinceny et autres. — **L'ABBÉ DEGOUT** (Melun), faïences franç. — **DEJARDIN** (Lille), faïences du Nord, de Delft et autres. — **Bon DEJEAN** (Paris), statuette de moine, attribuée aux Della Robbia. Superbes faïences hispano-moresques, italiennes, françaises. Plats de PALISSY. — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), raretés diverses. — **LOUIS DELAMARE DE BOUTTEVILLE** (Rouen), belle salle à manger garnie de faïences françaises et hispano-moresques; plats et assiettes de Rouen à décor rayonnant et sujets chinois; très curieux plateau rocaille. — **DELANGE**, majoliques italiennes. — **L'ABBÉ DÉLEVAL** (Etinchem). — **Dr PAUL DELMAS** (Bordeaux), faïences et porcel. diverses françaises, hollandaises. Spécimens de Bordeaux. — **DENIS** (Caen), faïences et porcel. diverses, raretés. — **DELPECH** (Amiens), céramiques diverses. — **Mme DENEUX** (Amiens), idem. — **DERODÉ** (Ludes), idem. — **H. DESCHAMPS** (St-Mandé), idem. — **DESCHAMPS** (Bruxelles), porcel. tendre de Tournay : le Printemps, l'Automme, biscuits. — **DESCHAMPS CRESPEL** (Lille), céramiques diverses. Plaques de Castelli : Moïse sauvé des eaux; Jésus livré à la brutalité des soldats. — **ARM. DESGRANGES-TOUZIN** (Bordeaux), faïences de Rouen, Nevers, Bordeaux, Marseille, Delft, etc. — **DESLANDE VINAY** (Chesnay-au-bas-Belair), variétés. Remarquable surtout armorié en faïence de Clermont-Ferrand. — **Dr DESMAISONS DUPALLANS** (au Bouscat), céramique bordelaise.— **A. DESMOTTES** (Paris), plats de PALISSY, aux reptiles, aux Génies, à la Sybille. Plat du même maître, la Paix, adjugé 1,000 fr. à la vente Benj. Fillon, en 1882. Aiguière de Montelupo à écusson doré, sur émail noir. Majoliques. Plats hispano-moresques. Grès : l'Histoire de l'Enfant prodigue. La Danse des paysans. La Chaste Suzanne. *Bartmann* de 1578, etc. — **DESMOULIN** (Reims), variétés. — **L'ABBÉ DESNOYERS** (Orléans). — **G. DESPIERRES** (Alençon), collection considérable de faïences françaises, la plupart de Rouen. Plus de 600 pièces. — **EUG. DEUILLIN** (Épernay). — **CH. DEULEY** (Bernay) faïences historiques Louis XVI et de la Révolution. — **DEVANAUX** (Montdidier), variétés. — **Mme DEVIC** (Caen), faïences franç. — **EDM. DE DEYN** (Belg.), grès allemands et flamands. — **HUGH W. DIAMOND, ESQ.** (Anglet.), céramique anglaise. — **Mme DIDIER-DAIRE** (Orléans), divers groupes en biscuit, d'Orléans. — **DIETERLE** (Paris), faïence de Rhodes. Céramique orientale. — **Mme DILLON** (Paris), remarquable collection de porcel. de Chine et du Japon. Raretés.— **DIMPRE-OSWALD** (Abbeville), faïences patriotiques et autres. — **FÉLIX DOISTEAUX** (Paris), faïences franç. et hollandaises. — **ED. DELATON** (Orléans), divers. — **Mme DORÉ**

(Rambouillet), idem. — **DORGEVILLE** (Montdidier), idem. — **DOUCET** (Bayeux), médaillon en biscuit de Valognes, de JOACHIM LANGLOIS (1759+1830), fondateur des manufactures de Valognes (1802), Bayeux (1818) et Isigny. Porcel. de Bayeux.— **MAX DOUILLET** (Montdidier), divers.— **DOUCHEMONT**, faïences de Moustiers et autres. — **LE DOYEN DE MOLLIENS** (Molliens-Vidame), divers. — **FERD. DREYFUS** (Paris), très belles porcel. de Sèvres. — **A. DRUELLE** (Douai), importante collection de grès flamands et allemands. — **DRUET** (Pithiviers), divers. Figurines de Saxe. — **LÉON DROUYN** (Bordeaux), divers. — **HENRY DUBOCQ** (Moreuil), faïences variées de Rouen, de Nevers, etc. — **CH. DUBOIS** (Versailles). — **DUBOST** (Bruxelles), porcel. de Tournay. — **SIR DUDLEY COUTTS MARJORIBANKS, BART.** (Anglet.), céramique anglaise. — **DUFOUR** (Amiens), céramiques diverses; raretés. — **DUGASSEAU-MOUTON** (Le Mans). — **DUHEM** (Douai). — **LÉON DUMUYS** (Orléans), statue de SAINT YTHIER, 1711, en faïence de Nevers. — **J. DUN-GARDNER** (Anglet.), céramique anglaise. — **DUPIN** (Orléans). — **DUPONT** (Alençon), faïences et porcel. françaises. — **DUPONT-AUBERVILLE** (Paris), spécimens admirables de faïences françaises. Nevers de la 1re époque italo-nivernaise. Rouen à fond jaune ocré, assiette aux Amours. Plats de PALISSY. Porcel. diverses. — **Mme DUPREZ SACRÉ** (Bruxelles), porcel. de Tournay. — **DUPUIS** (St-Omer). — **A. DURAND** (Le Havre). — **ALPH. DURAND** (Nantes), porcel. orientales. — **DURDILLY** (Lyon), variétés. — **DIWION** (Lyon), idem. — **HENRY DURLACHER** (Anglet.), raretés, coupe en faïence d'Oiron. — **DUROUX** (Lille), divers. Guéridon, en faïence de Delft, à sujets religieux. — **EDM. DUSSAULT** (Caen), lions de Rouen; pièces diverses. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), collection hors ligne, vases grecs peints. Majoliques italiennes. Plat de Caffagiolo à bordure de 4 médaillons et d'arabesques avec armoirie timbrée d'une mitre d'évêque. *Cupa amatoria* de Gubbio, le Jugement de Pâris. Plats d'Urbino, les Niobides, Persée et Andromède, etc., buires à scènes mythologiques, par ORAZIO FONTANA. Plat de Pesaro, à reflets, avec un buste de femme et cette devise sur une banderolle : CHI BIENE GUIDA SUA BARCHA SEMPRE IN PUTO. Adjugé 16,200 fr. à la vente Fau, en 1884. Il avait coûté 1,500 fr. à la vente Soltykoff. Bas-reliefs de LUCA DELLA ROBBIA. Rustiques figulines de PALISSY. Superbe plateau de Rouen aux armes de St-Simon, etc. — **DUVAL LE CAMUS** (Paris), divers. Pot à surprise d'Urbino. — **Mme DUVAUCHEL** (Paris), céramique chinoise et japonaise. — **Mme ISID. DUVETTE** (Amiens), faïences françaises et hollandaises.

MISS EDEN (Anglet.), porcel. anglaise et de Sèvres. — **F. ELOIN** (Bruxelles), faïence de Delft. — **ENSCHEDÉ** (Haarlem), très belle collection de Delft. — **CH. EPHRUSSI** (Paris), variétés. Céramique japonaise. Buste de Midas par les DELLA ROBBIA. — **H. D'ESCAMPS** (Paris), divers. — **DE L'ESPÉE** (Paris), magnifique garniture de cheminée en vieux Sèvres, composée d'une pendule et de deux vases, estimée plus de 100,000 fr. — **EVENEPŒL** (Bruxelles), collection hors de pair composée de plus de 400 pièces en faïence de Delft, offrant les types les plus parfaits et les plus curieux de cette belle fabrication. Environ vingt pièces en faïence rarissime d'Arnheim, marquées au coq. — **EVEN** (Caen), faïences franç. chou de Bordeaux. Porcel. de Tournay. — **EVENS** (Condé-sur-l'Escault), variétés.

FALLISE (Liège), faïence de Delft, très rare garniture, à fond noir, marquée à l'A. P. K. (Adrien Pynacker, 1690). — **ISAAK FALKE** (Anglet.),

céramique anglaise. — **E. FALKENER** (Anglet.), variétés. — **H. FARRER** (id.), idem. — **Cte DE FATOU** (Limoges), variétés. — — **D^r^ FAU** (Doulens), divers. — **J.-E. FAUCHÉ** (Bordeaux), importante série de faïences françaises et étrangères. — **Dr FAUCHEUX** (Douai), faïences diverses; belles pièces de Rouen. — **CH. DE FAUCON** (Bordeaux), faïences françaises. — **ERN. FAUQUET** (Rouen), salle à manger ornée de faïences de Rouen, du XVIIIe s. — **A. FAVIER** (Douai), collection de grès flamands et allemands; raretés. — **Dr FAYEL** (Caen), variétés. — **FAYET** (Paris), divers. — **M^ise^ DE FÉNELON** (Paris), céramiques diverses; porcelaines tendres françaises. — **FÉRET** (Clermont), céramiques diverses; raretés. — **J.-S. FERRÈRE** (Bordeaux), variétés; gourde datée de 1776; fontaine à deux médaillons et deux robinets, etc., en faïence de Bordeaux, de chez HUSTIN. — **FRÉD. FÉTIS** (Bruxelles), collection considérable et variée. Faïences hispano-moresques, italiennes, persanes, allemandes. Série importante de Bruxelles; une grande soupière polychrome genre rouennais porte l'inscription : BRUSSEL LE 15 NOUVAMBER 1746. P. MOMBAERS. Faïences de sept Fontaines (Luxembourg); de Namur; de Liège; remarquables spécimens de Delft; trois raretés d'Arnheim : une corbeille et deux soupières, marquées au coq; types de toutes les grandes fabriques francaises; groupe de Cyfflé, en terre de Lorraine. Porcel. tendre de Tournay. — **GÉDÉON FEUILLY** (Sénarpont). — **Mme FÈVRE** (Mâcon), variétés. PALISSY. — **B^on^ CH. DE FIERLANT** (Belg.), porcelaines diverses; Statuettes, potiches, garnitures et autres pièces de Chine et du Japon. — **GEORGE FIELD** (Anglet.), raretés, salière d'Oiron, aux armes de François I. — **Mlle GABRIELLE FILLON** (Paris), porcelaines diverses, Chine et Japon, faïences de PALISSY. — **FILLYON** (Compiègne), variétés. — **FINET** (Arras), faïences françaises et hollandaises. — **E. FLEIS CHHAUER** (Colmar), céramique française et allemande. — **ED. FLEURY** (Vosges), faïences de Sinceny; sur un pichet à cidre : « MA FEMME, REMPLIS LE POT, J'AI SOIF. » — **Cte FLORENT D'OULTREMENT DE WARFUSÉE** (Belg.), Chine et Japon. Porcel. tendre de Tournay. — **Mme FLORIVAL** (Abbeville). — **V^or^ FONTAINE** (Joigny), variétés diverses. — **FONTAINE** (Lille), céramique du Nord. — **FORAY** (Lyon). — **ED. FORESTIÉ** (Montauban), faïences de Montauban, Ardus, Négrepelisse, etc. — **FORTIN** (Vimoutiers). — **C. D. F. FORTUUM** (Anglet.), variétés. — **FOUCART** (Douai), idem. — **LÉON FOUCHER** (Reims), grands plats de Sinceny, à riche décor polychrome; l'un, à paysage aquatique, présente deux Chinois naviguant sur une barque. — **CH. FOUQUE** (Toulouse), variétés. — **FOUQUET** (Sinceny). — **FOUQUEAU** (Orléans), faïences françaises. — **FOURAU** (Paris), faïences; grès. — **FOURNIER** (Paris), faïences de PALISSY et autres; porcelaines, grès. — **FRANDIN** (Paris), nombreuses collection de petits flacons en porcede Chine et du Japon renfermés par série, dans des gaînes. — **AUG. FRANKS** (Anglet.), céramique anglaise. Faïences de Rhodes, etc. — **DE FRANCK** (Gratz), céramique allemande. — **Mme FRASEY** (Nevers), faïences de Nevers. — **HIBON DE LA FRESNOYE** (Montreuil-sur-Mer), faïences franç. et holl. — **ALBERT FROMAGE** (Darnétal), faïences de Rouen; beaux types rayonnants; assiette à fond jaune ocré avec Amours dans un médaillon relié au bord par de larges rayons. Raretés diverses. — **LUCIEN FROMAGE** (Darnétal), faïences de toutes provenances; beaux spécimens de Rouen, rayonnants. — **JULES FRÉSART** (Belg.), série de cruches en grès du XVIe s. La chaste Suzanne, 1584; la danse des paysans, 1597; Lansquenets, 1584; vase cylindrique dit *Snelle*, à trois sujets, etc.

GADOIS (Le Mans). — **GAILLARD DE LA DIONNERIE** (Poitiers). — **GAMBART** (Londres), collection de grès, remarquable.— **P^{ce} GALITZIN** (St-Pétersbourg), raretés. Biberon en faïence dite de Henri II. — **CH. GARNIER** (Vimoustiers), faïences de toutes provenances. Grand plat de Nevers de la première époque : Combat des Centaures et des Lapithes. Plat oblong de Rouen, rocaille, orné au centre d'un sujet en camaïeu bleu, figurant une Noce de village ; raretés diverses. — **PAUL GASNAULT** (Paris), poêle de Berne, de chez Emm. Prutting, à reliefs rocailles et décor de fleurs polychromes dans le goût de Strasbourg, XVIII[e] s. Minerve, Mars, Louis XV, en terre de Lorraine. Faïences françaises. Série de tasses en porcel. de Chine. Assiettes aux sept bordures. Plats du service de Louis XIV. Deux assiettes du service du C[te] de Toulouse. Porcel. tendres françaises. Spécimens marqués de toutes les fabriques de porcel. dures françaises. Grès. — **GAVET** (Paris), majoliques italiennes. Plat de Deruta, tête casquée ; coupe, Diane et Actéon. Remarquable assiette de Gubbio : Amour offrant une palme à une femme et signée M° G° 1525. Grand vase, forme balustre, de Castel Durante, décoré de trophées et de grotesques en couleur rouille, particulière à cet atelier. Signé : P. Maestro Simono, 1562, in Castelo-Durante. Bas-reliefs des DELLA ROBBIA. Série de PALISSY. Grès allemands et flamands. — **VICTOR GAY** (Paris), céramique française et particulièrement parisienne du XII[e] au XVI[e] s. Urnes, ustensiles de ménage. — **GÉNIE** (Belg.), collection de plus de 160 cruches en grès flamands et allemands. Pintes, ou grande canettes cylindriques, dites *Snelles,* de Siegburg. Vases de Creussen, avec légendes. Grès de Raeren, dont quelques-uns avec inscriptions : snelle à trois sujets, Lvckrecia. Ein. Romirin. 1567 ; autre, Esther. hat. Eictoria. Sur des cruches, le Bon Samaritain ; les Sept Électeurs de l'Empire ; la Danse des paysans. Pots du pays de Nassau (Höhr-Grenzhausen) à couverte de trois couleurs gris, bleu et brun violet, avec les grandes majuscules couronnées : G. R. (Guilhelmus Rex), etc. — **AUG. GENIN** (Lyon), poteries diverses ; Chine et Japon. — **ÉMILE GENIN** (Lyon), idem. — **ACH. GENTIL** (Lille) céramiques diverses. Grès. — **M[me] GENTIL REYNARD** (Lille), idem. — **GERBAULT** (Reims) ; divers ; types des Islettes. — **DE GÉRENTE** (Paris), majoliques. Drageoir de Caffagiolo décoré d'arabesques et d'entrelacs en camaïeu bleu offrant les armes de Léon X avec la devise : Semper glovis et les lettres S. P. Q. R.

B[on] GERICKE (Belg.), raretés de Delft. Tombeau de Guillaume le Taciturne sur une plaque signée : Junius. — **HENRY GÉRUS** (Pont-Audemer), spécialité de faïences de Rouen, *à la Corne.* — **GERVAIS D'ALDIN** (Péronne). — **JOSEPH GIBON** (Belg.), grès gris et bleu de Bouffioulx. Sur une fontaine en deux pièces : Béatrix, Romain. 1787. A cette date, Béatrix Romain était l'épouse du maître potier Jacques Gibon, bourgmestre de Bouffioulx. — **JOSSE GIHOUL** (Belg.), porcel. de Chine ; nombreux plats aux armes de France et des Provinces-Unies. — **GICQUEL** (Belg.), Chine et Japon. — **GILLET** (Chinon), faïences françaises et surtout de Moustiers. — **GIRAUD** (Orléans). — **ANDRÉ GIROS** (St-Dizier), variétés. — **CH. GIVELET** (Reims), idem. — **LÉONCE DE GLANVILLE** (Rouen), très grand épi de la fabrique de Manerbe. XVI[e] s. Intéressante série de faïences de Rouen ; types de Sinceny. Chine et Japon. — **TRÈS HON. W. E. GLADSTONE** (Anglet.), majoliques italiennes. Céramique anglaise. — **W. GODING** (Anglet.), porcel. de Sèvres ; raretés. — **LOUIS GONSE** (Paris), céramique japonaise ; raretés. Plus de 150 pièces, parfois signées, du XIII[e] au XIX[e] s. — **C[te]**

GOSFORD (Anglet.), céramique anglaise. — **HENRI GOSSELIN** (Bruxelles), faïences de Bruxelles; pièces à reliefs. Biscuits de Tournay. — **GUST. GOUELLAIN** (Rouen), magnifique collection de faïences de Rouen; types remarquables de toutes les époques. Plat de la *Centauresse ailée* à décor nivernais, avec l'inscription : « FAICT A ROUEN EN 1647. » Plat décoré dans le goût oriental sur le marly, aux armes de Legendre de Romilly, date de 1650. Pichet peint en bleu offrant un joueur de cornemuse dans un paysage, daté de 1690. Types rayonnants; quatre grandes plaques, ou carreaux de poêle, représentant chacune en camaïeu bleu un joueur de musique en costume Louis XIV (l'épinette; le basson, le violon et le tympanon). Sept pièces à fond jaune ocré, dont une aiguière, un surtout de table aux armes d'Asselin de Villequier, l'assiette aux Amours, celle aux armes de St-Évremont et un plat à barbe portant l'inscription : 1726. M. PICAR. Plats octogones à sujets : Achille retrouvé par Ulysse, à la cour de Lycomède, etc. Plateau de soupière; aux armes de Montmorency-Luxembourg (1728). Beaux spécimens *rocaille* et *à la Corne*. Assiettes populaires historiques. Assiette représentant une guillotine, du commencement du XIXe s. et désignée par M. Gouellain sous le nom d'assiette *à la guillotine*. Nous n'admettons pas cette qualification, qui rappelle immédiatement les mauvais jours de la Révolution française et ne peut s'appliquer, selon nous, qu'aux pièces exécutées depuis la mort de Louis XVI, le 21 janvier 1793, jusqu'au 9 thermidor 1794. Série de porcelaines tendres françaises et allemandes. — **GOULARD** (Montauban), faïences de Moustiers, de Martres, de Montauban. — **AL. GOUPIL** (Paris), céramiques diverses. — **G. GOUSSARD** (Reims), variétés. — **EUG. GOYON** (Paris), idem. — **GRANDIDIER**, Chine et Japon. — **Mlle GRANDJEAN** (Paris), faïence de PALISSY. Plat et aiguière de Fr. Briot, reproduits par Palissy ou ses successeurs; l'aiguière seule a été payée 25,000 fr. Très belles porcel. de Sèvres. — **GRANGE** (Clermont-Ferrand), terres cuites gauloises. Faïence de Clermont-Ferrand. — **VICT. E. GRAVES** (Mantes). — **JULIEN GRÉAU** (Paris), poteries antiques. Faïences de Nevers. Raretés. — **GRENET** (?), Chine et Japon. — **GROULT** (Frais-Marais). — **ABEL GUAY** (Belley), salle à manger garnie de faïences variées, dont la pièce capitale est un plat de Moustiers, figurant une chasse d'après Antoine Tempesta. — **GUENETTE** (Orléans), vases avec couvercle en faïence jaspée de MACHARD-GRAMMONT à Orléans, fin du XVIIIe s. — **GUÉRIN-PROUST** (Orléans), types intéressants de Nevers, de Rouen, d'Italie, etc. — **GUERRIER** (Le Mans), variétés. — **L'ABBÉ GUILLET** (Poitiers), idem. — **AM. GY** (Thoiry), idem.

L.-TH. HABERT (Troyes), nombreuse collection de faïences françaises; beaux types de Nevers, pièces des Conrade. Faïences rayonnantes de Rouen. Plus de 300 pièces en faïence populaire des fabriques de l'Yonne et de l'Aube. — **HALLEZ** (Tours), variétés. Faïence de Nevers. — **JOSEPH HALPHEN**, majoliques. Pièces diverses. — **DUC DE HAMILTON** (Anglet.), porcel. anglaise et de Sèvres. — **Cte D'HANE STEENHUYSE** (Belg.), rafraîchissoir en porcel. de Sèvres, provenant du service offert par Louis XVIII au Cte d'Hane Steenhuyse, en souvenir de l'hospitalité qui lui fut offerte pendant les Cent jours. — **HANNEMANN** (Berlin), céramique allemande. Grès. — **Mme HARDUIN** (Cambrai), variétés. — **G. AC. F. HART** (Anglet.), céramique anglaise. — **HASARD** (Douai), faïences diverses. Très belles pièces de Rouen, de Marseille, etc. — **HAUDU** (Yvetot), divers. — **LE PROFESSEUR HAUSER** (Nordlingen), céramique allemande. — **JULES HÉDOU** (Rouen), spécimens

intéressants de Rouen et de diverses fabriques. Plats polychromes à guirlandes et personnages de la fabrique d'Olery à Moustiers. — Mme **HEINE** (Paris), magnifiques porcelaines de Sèvres. — **JULES HELBIG** (Belg.), grès. Petit pot de Siegburg avec l'histoire de Joseph et le paradis terrestre. Pots armoriés de Raeren, de Bouffioulx, etc. — **HELD** (Orléans), porcel. orientales. — **JONH HENDERSON** (Anglet.), faïences de Delft et autres. Céramique anglaise. — **J.-M. DE HEREDIA** (Paris), céramique japonaise. — **HERPIN** (Paris), terres émaillées de PALISSY. — **Mis D'HERVEY**, Chine et Japon. — **HETIER** (Mayenne), faïences diverses. — **HETJENS** (Belg.), collection de dessins de grès de Raeren estampés sur les originaux. — **HIDÉ** (Bruyères-sous-Laon), collection importante de faïences de Sinceny, la plupart signées (d'un S). Médaillons polychromes, d'après J.-B. Nini, entre autres celui de l'«Empereur Joseph», — **CH. HIDEUX** (Compiègne), variétés. — **JOHN HIPPISLEY** (Anglet.), porcelaine anglaise. — **ALPH. HIRSCH** (Paris), céramique japonaise. — **HIVONNAIT** (Lyon), pièces diverses. — **W. HOLBORD, ESQ.** (Anglet.), porcelaines de Sèvres et autres. — **SIR T. W. HOLBURNE, BART,** porcelaines anglaises. — **W. HOLFERT** (Anglet.), idem. — **W. HOLFORD** (Anglet.), idem. — **ROBERT HOLLAND** (Anglet.), porcelaines de Sèvres et autres. — **HOTTINGWORTH MAGNIAC** (Londres), aiguières en faïence de Henri II, aux trois croissants, couvercle de coupe du même atelier (Oiron), aux armes de Montmorency. — **J. HOUDOY** (Lille), collection concernant la fabrication lilloise et des environs. Chaise à porteurs de Moustiers, aux armes du Dauphin. Biscuits de Sèvres : la Leçon de flûte, etc. — **HOUDEBINE** fils (Amiens), pièces diverses. — B^on^ **DU HOULLEY** (Orléans), faïences diverses. Plat italien : l'Échelle de Jacob. — **H. HOWARD** (Anglet.), Sainte Cène, plaque de Delft en camaïeu bleu, signée : A. I. (Arij Janz), XVIIe s. — **A. I. HUBAINE** (Clermont), pièces diverses. — Mme **HUBERT** (Reims), belles pièces de Rouen, de Sinceny, des Islettes, etc. — **HUCHER** (Le Mans), divers. — B^nne^ **HUE** (Orléans), porcel. françaises. — **HUREAULT** (Reims), divers. — **LOUIS HUSCH** (Anglet.), faïences de Rhodes. — **HUTTEAU D'ORIGNY**, coupe à couvercle en faïence d'Oiron, au chiffre de Diane.

MAURICE ICHIER (Albi), faïences diverses. — Cte **DE ILCHESTER** (Anglet.), céramique anglaise. — **HUGUES IMBERT** (Thouars), variétés. — **HIPP. D'IQUELON** (chât. de Dommesnil, arr. d'Yvetot), très nombreuse collection de faïences de Rouen. Quantité de pièces armoriées, aux armes de familles normandes. Trois pièces à décor fond jaune ocré : plateau quadrangulaire, saladier et l'assiette aux amours. — **IRROY** (Reims), variétés. — **JACOB** (Orléans), faïences de Rouen, porcel. françaises et allemandes. — **JACOBS** (Belg.), environ quarante cruches en grès allemand et flamand. La cruche aux Apôtres (*Apostelkrug*) de Creussen. Snelle de Siegburg, Paris, Mercure et les trois déesses : PALLVS, — FENVS, — IVNO et plus bas PARVS. Chasses. Armoiries des cantons suisses. La Chaste Suzanne. Les Lansquenets. Le Bon Samaritain. Vases du pays de Nassau, offrant le portrait de Guillaume III, etc. — **A. W. JAFFA** (Anglet.), porcel. de Wedgwood et autres. — **PAUL JAMIN** (Eurville), faïences françaises. — **JARRIL** (Mayenne), idem. — **JARVEZ**, majoliques de Faënza et de diverses fabriques italiennes du XVIe s. Plat de Pesaro avec l'inscription : CHI SEMINA VIRTU FAMA RECHOGLIE. Gourde de chasse d'Urbino. — **MARCELIN DE JEAN** (chât. d'Issou), salle à manger garnie de faïences françaises. — Dr **JOLY** (Clermont), variétés. — **L'ABBÉ JOUEN**

(Évreux) faïences de Rouen des différentes époques. Porcel. diverses. — **CLÉMENT JOURDAN** (Lyon), céramiques diverses. — **P. JOURDE** (Paris), faïences franç. et holl. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), épi de faîtage normand, du XVIe s.; collection importante de faïences françaises, hollandaises, italiennes, espagnoles des XVIIe et XVIIIe s. Deux plaques peintes en camaïeu rose de sujets familiers, par P. HANNONG, statuette en faïence de Niederviller représentant le nain Bébé en costume de hussard; sa sabretache porte le chiffre S R du Roi Stanislas. On lit sur le socle : PORTRAIT NATUREL D'VN ENFANT AGÉ DE SIX ANS. N R FECIT DE L'ANNÉE 1746. — **Vte JUIGNÉ DE LASSIGNY** (Paris), porcel. de Chine.

MAURICE KANN, collection de vieux saxe. — **EUG. KESTELLOT** (Belg.) porcel. de Vienne et autres. — **Cte KLECZKOWSKI** (Paris), céramique chinoise. Raretés. — **GUST. KOCK** (Reims), faïences de Rouen, de Sinceny, Nevers, Marseille, Moustiers, etc.

LABBÉ (Lille), faïences franç. et holl. — **J.-A. LABERT** (Bordeaux), variétés. — **LACAILLE** (Bolbec), faïences et porcel. diverses. — **LACOSTE** (Orléans), porcel. diverses. Déjeûner en porcel. d'Orléans, marquée : B. D. (Barlot-Dabois), XVIIIe s. — **AUG. LACOURT** (Bordeaux), types variés et remarquables. — **Mme DE LAFAULOTTE**, majoliques du XVIe s. Plat d'Urbino. Repas public à Rome, par ORAZIO FONTANA. Faïences hispano-moresques. Ouvrages de PALISSY. — **LA FOULATIE** (Paris), variétés. — **Cte CH. LAIR** (Paris), faïences de Lyon (genre italien), de Rouen, de Moustiers, de Niederwiller, des Charentes, etc. — **ED. LAMASSE** (Meudon), fontaine en faïence à fleurs et fruits en relief et pied imitant le marbre, signée en creux : SAINT-LONGES (Sarthe), genre lorrain. — **H. LAMBERT-LASSUS** (Versailles), divers. — **LAMBERT DERAM** (Bruxelles), faïences de Delft. — **P.-J.-H. LANDOIS** (Sainte-Hermine) — **LÉONCE LANGE** (Paris), faïences diverses, françaises, italiennes, etc. — **ALBERT LANIEL** (Paris), faïences françaises. Assiettes à paysage sur fond de bois de sapin, de Niederwiller. Raretés de Rouen, entre autres une sucrière à poudre, à fond jaune ocré, adjugée 3,700 fr. à la vente Lefrançois, en 1879. — **DE LANNA** (Prague), céramique allemande. — **Mme ED. LANON** (Louviers), faïences diverses et surtout de Rouen. Beaux spécimens. Grand plat rond à fond jaune d'ocre, avec Amours au centre pareil au type vendu par M. Aigoin au musée de Kensington. M. Albert Lasnon a légué cette belle collection au musée de Louviers, qui en prendra possession au décès de Mme Ed. Lasnon. — **DE LA PAQUERIE** (Caen), faïence et porcel. françaises. — **DE LAPIERRE** (Montauban), céramiques montalbanaises et autres. — **DE LAPORTE** (Lisieux), poteries romaines et gallo-romaines trouvées dans des fouilles, à Lisieux et aux environs. Vases vernissés en jaune verdâtre à l'oxyde de plomb, procédé jadis contesté aux anciens et sur lequel M. Malzard, l'un des conservateurs du musée de St-Germain, a publié une savante étude. — **LARANGOT-WAVRIN** (Amiens), grès. Faïences de Rouen et autres. — **DE LAROCHE D'ESTILLAC** (Agen), faïences diverses. — **Cte DE LASTIC** (Poitiers), variétés. — **LE BART** (Caen). — **LAVAU**, idem. — **GASTON LE BRETON** (Rouen), collection de faïences françaises et particulièrement de Rouen. Superbe plat rayonnant et deux assiettes, à fond jaune ocré, ornés d'Amours au centre. Écuelle rayonnante à décor bleu et rouille, très rare. Plateaux rocailles à sujets. Grand plat de Moustiers, offrant une chasse à l'autruche, d'après Tempesta. Soupière rocaille de Marseille, à couvercle surmonté de coquillages en relief. Assiette à trompe-l'œil, de Niederwiller. Brûle-parfums de Strasbourg décoré d'Amours

dans des nuages, en camaïeu pourpre, etc. Pâtes tendres et dures anglaises, italiennes, allemandes, françaises. Assiette de Sèvres au chiffre de la Du Barry, etc. — **EMM. LECAUDAY** (Paris), divers. — **LECELLIER** (Versailles), fabriques diverses. — **LECESNE** (Arras), idem. — **H. LE CHENETIER** (Thiverval), idem. — **LECHEVALIER** (Melun), faïences diverses. — **LECLERC** (Lisieux), faïences françaises et surtout de Rouen. — **EUG. LECLÈRE** (La Chapelle-St-Mesmin), plats et assiettes de Rouen, à la Corne. Brûle-parfums en faïence de Marseille, genre Boucher, XVIIIe s. — **J.** et **G. LECOQ** (Amiens), beaux types de Rouen et de Sinceny. Assiettes de St-Clément à bordures dorées et à bouquets de fleurs. — **FR. LEFÈVRE** (Rouen), raretés de Rouen. — **LECOINTE** (St-Omer), variétés. — **E. LECOMTE** (Paris), porcel. diverses. — **DÉSIRÉ LECONTE** (Douai), céramique du Nord. — **Mlle LEDOULCET** (Caen). Deux épis de pignon, à figure d'homme et de femme grotesques, fabriqués à Noron, près Bayeux, XVIIe s. — Faïences; porcel. de Chine, de Meissen, de Sèvres, de Caen. — **LE FER DE LA MOTTE** (Rouen), intéressants spécimens en faïence de Rouen, en porcel. de Chine, de Saxe, de Sèvres. — **Mme LEFÈVRE-HIDÉ** (chât. de la Clopperie), faïences de Sinceny. — **LÉGER** (Anizy-le-Château), faïences de Rouy et de Sinceny. Assiettes patriotiques. — **LEFÈVRE** (La Chapelle-St-Mesmin), faïences de Marseille et autres. Plaque de Castelli : le Jugement de Pâris. — **LEGRAND** (Rouen), faïences de Rouen et autres. — **LEGUAY** (Olivet), faïences de Nevers et autres. Porcelaines de Saxe. — **LEHMANN**, porcel. de Sèvres, de Saxe, etc. — **LABBÉ LEMAIRE** (Montdidier).

THÉOD. LEMARCHAND (Rouen), faïences de Rouen et autres. — **LEMARCHAND** (Clères), très intéressante collection de faïences françaises et particulièrement de Rouen. Types rayonnants et autres. Cadran d'horloge à décor bleu et jaune d'ocre; pièce d'une extrême rareté. — Couvercle de soupière, fait chez Guillibaud, en 1728, aux armes des Montmorency-Luxembourg. — **LEMPEREUR** (Lyon), faïences et porcel. diverses. — **ALEX. LÉON** (Bordeaux), plats à caractères hébraïques, en faïence polonaise. — **Mme LEPEL-COINTET** (abbaye de Jumièges), nombreux spécimens de faïences de Rouen. Beaux décors rayonnants. — **LÉONCE LEROUX** (Paris), plats hispano-moresques. Majoliques italiennes du XVIe s. Faïences de PALISSY. Spécimens des premières époques de Nevers, de Rouen, de Moustiers, etc. Superbes aiguières de Nevers (de 0,70), décorées en blanc fixe sur fond bleu de Perse, pareilles à celles de Cluny. — **Dr LEROUX** (Corbeny), faïences de Sinceny. Jardinière-applique à paysage chinois aquatique, signée du peintre Pellevé. — **LEROUX**, série de pâtes tendres françaises. — **Mme LEROY** (Belg.), garnitures, potiches, magots, plats, assiettes, vases de toute sorte en porcelaine de Chine et du Japon. — **LEROY LATTEUX** (Amiens), pièces diverses. — **A. DE LÉRUE** (Rouen), faïences et porcel. Environ 400 pièces de faïences populaires comprenant des spécimens d'un grand nombre de fabriques françaises. — **ISID. LESCART** (Belg.), grès de Raeren, cruche à rosettes, dite *Bollekenskan.* Cruche présentant sur la panse le Christ en croix dans un médaillon. — **O. LESÈBE** (Paris), majoliques du XVIe s. Plat d'Urbino : le sacrifice de Caïn. Types hispano-moresques. — **DE LESPINASSE** (Laon), faeïnces de Sinceny. — **DE LESPINASSE** (chât. de Luanges), (céramiques nivernaises et autres. — **CH. LEVÉ** (Orléans), variétés. — **LÉVESQUE** (Montdidier), faïences diverses. — **Dr LIBERT** (Alençon), idem. — **Csse J. DE LIEDEKERKE** (Belg.), service de Sèvres à décor de bouquets. — **LIÉNARD** (Verdun), divers. Beaux types des

Islettes. — **DE LIESVILLE** (Paris), poteries péruviennes. Superbe bassin hispano-moresque de Malaga, XIVe s. Importants spécimens de PALISSY et des fabriques de Pré d'Auge, Beauvais, Nevers, Marseille, Moustiers, Niederwiller, Sceaux, Nancy, etc. Autel portatif de Lille. Huilier de Rouen à décor jaune ocré. Assiette à musique. Bustes et figurines de LEMIRE et de CYFFLÉ. Fontaine d'Arnheim, marquée au coq, décorée en camaïeu bleu dans le goût de Boucher (rarissime). Série de Chine de commande, entre autres un grand bol à décor maçonnique. Collection considérable de faïences révolutionnaires, données au musée Carnavalet. — **ED. LIÈVRE** (Paris), pièces diverses. — **CH. LIGNY** (Bruxelles), faïences de Delft, de Bruxelles, d'Andenne, de Sept-Fontaines (Luxembourg), etc. Porcel. de Tournay, de Worcester et autres. — Cte **ENGELBERT DE LIMBURG-STIRUM** (Belg.), Chine et Japon. — **LIVET** (Lyon), divers. — **L'ABBÉ LIVET** (Le Mans), faïences françaises. — **CHARLES LIZÉ** (Rouen), faïences de Nevers décorées en blanc fixe sur fond bleu de Perse; plusieurs types dorés sont très rares. Spécimens de Delft, de Rouen, etc. Groupe de Niederwiller. Enfants faisant la vendange. Grès allemands et flamands. Le Sacrifice d'Iphigénie, biscuit signé sur le devant : SÈVRES et derrière : A. B. 6. N. — **LOFTUS-WIGRAM** (Anglet.), porcel. anglaise et de Sèvres. — **AD. LOISEL** (La Rivière-Thibouville), très nombreuse collection de faïences françaises et d'assiettes populaires. Beaux spécimens rouennais rayonnants et armoriés. Fontaine polychrome en forme de vase à piédouche. — **LONGUEMARE** (Caen), pièces diverses. — Bon **DE LONGUERUE** (La Prévôté) idem. — **LORIN DE CHAFFIN** (Orléans), plats de la Chine et du Japon. Aiguière armoriée de Rouen. — **LORIS** (Montauban), faïences montalbanaises et autres. — **LOTTIN DE LAVAL** (Chât. des Trois-Vals, Bernay), faïences de toutes sortes. Beaux types de Rouen et de Perse. — **LOUDON**, riche collection de faïences de Delft. Petit coq signé L. G. (Lambrecht-Ghisbrechts). Tombeau de Guillaume le Taciturne, plaque signée JUNIUS. Pièces marquées à l' I P K (Jacobus Pynacker, 1672). Plat polychrome genre chinois, marqué W K en monogramme (Willem Kleftijus.) Raretés diverses. — **LOUET** (aux Montils, près Blois), faïences et porcel. — **LOURDE-MARTIGNAC** (Montauban), faïences. — **ALPHÉE DE LUVIGNE** (Lyon), porcel. diverses. — Cte **DE LUXBURG** (München), céramique italienne et allemande. — **LYNE STEPHENS** (Anglet.), porcel. anglaises et de Sèvres.

MABILLE (Valenciennes), faïences de Delft et autres. — Dr **MACHELARD** (Paris), pièces diverses. — **MAC-NAB CHENU** (Neuvy-deux-Clochers), Sèvres. — **GABR. DE MAGNEVAL** (Lyon), divers. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris), dix pièces de BERNARD PALISSY : Plat aux Génies. La Belle Jardinière. Saucière à la femme couchée. Plats à reptiles. Aiguières. Plat de Rouen à Marly bleu avec arabesques rouille et au centre une Ronde d'enfants. — Cte **DE MALHERBE** (Paris), céramique et curiosités chinoises. — **MALLAY** (Clermont-Ferrand), divers. — **ALFR. MAME** (Tours), majoliques italiennes et hispano-moresques du XVIe s. Coupe d'Urbino, la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre; autre, par XANTO AVELLO, datée de 1535, Thésée pénétrant dans le labyrinthe. Terres émaillées de PALISSY. Faïences françaises. — **MALFAIT** (Belg.), grès allemands et flamands. — **MAQUERON** (Abbeville), pièces diverses. — **MARGERIN** (Hazebrouck), faïences de Rouen, de Lille, de Delft, etc. — Mme **MARIÉTON** (Lyon), curiosités diverses. — **D. C. MARJORIBANKS** (Anglet.), céramique anglaise, Porcelaine de Sèvres. — Cte **DE**

MARNIX (Belg.), importante série de porcelaines de Chine et du Japon ; raretés. — **MARONIEZ** (Douai). — **GEORGES MARTIN** (Paris), riche collection de faïences françaises ; précieux types de Nevers, notamment une gourde de la première époque, figurant avec Neptune des tritons et des déesses. — **DUC DE MARTINA**, porcel. diverses. Vincennes, Sèvres, Venise, etc.— **FERN. MASKENS** (Bruxelles), faïences de Delft. Raretés. Assiettes avec portrait en camaïeu bleu, datée de 1660. Plaque signée ; VERHAAST, représentant un buveur assis à une table et tenant une pipe à la main ; décor polychrome. Faïences de Bruxelles. Damier décoré en camaïeu bleu, signé au revers : PHILIPPUS MOMBAERTS TOT BRUXELLE. 1709. Pièces à reliefs : pigeons, dindon, poule, gélinotte, lièvre chou, botte d'asperges ; compotiers contenant des citrons, des poires, etc. Carpe marquée : A BRUXELLES. — **MASSON** (Pithiviers), faïences françaises. Assiettes de Custine. — **MAUBAN** (Orléans), céramique italienne et française. — **R. C. MAYLER** (Anglet.), céramique anglaise ; beaux types de Chelsea. — **A. M.-S.**, beaux types en faïence de Nevers, de Rouen, Moustiers, Marseille, Strasbourg, Aprey, Niederwiller, Rennes, Sceaux, etc. Grande salle à manger garnie de dressoirs chargés de faïences à reliefs représentant au naturel toutes sortes de fruits, légumes, volailles, gibiers et poissons. Pièces de Rouen à fond jaune ocré. Six grands vases de jardin. Nombreuses pièces armoriées. Couvercle de soupière, de chez Guillibaud, aux armes de Montmorency-Luxembourg (1728). Grès allemands, flamands et français. Tasse de Sèvres, au chiffre de la Du Barry. (**D. B**). A cette collection il faut ajouter une série de faïences italiennes, rouennaises et autres, léguées par notre regretté ami le B[on] de Boyer de S[te]-Suzanne, mort récemment à Monaco, où il remplissait les hautes fonctions de gouverneur général de la principauté. — **LÉON MAZE** (Rouen), intéressants spécimens en faïence de Rouen. Grand plat aux armes de Claude-Suzanne-Thérèse de Durfort de Lorges, abbesse de S[t]-Amand de Rouen, belle-sœur de Saint-Simon. — **M[me] H. DE MECKENHEIM** (Orléans), pièces diverses. — **CH. DE MEIXMORIN DE DOMBASLE** (Nancy), idem. Beaux vases de Caffagiolo. — **MEIXMORIN** (Dijon), divers. Terres émaillées de PALISSY. — **M[me] MENESSIER** (Tours), divers. Faïences de Caffagiolo. — **MENGIN** (Bolbec), faïences diverses et surtout rouennaises. — **MENNECHET** (Amiens), divers. — **MENNECHET DE BARIVAL** (Chiry) divers.— **MENNICKEN** (Belg.), nombreuse collection de vases en grès, matrices et modèles de la fabrique de Raeren. L'homme à barbe (*Bartmann*). L'histoire de Suzanne, en six tableaux, 1584. Le Nouveau Testament, en six tableaux. La Danse des paysans. Les Sept Électeurs de l'Empire, 1602. Médaillons. Armoiries, avec devises en pur flamand. — **MÉRIGNAC** (Montauban), pièces diverses. — **M[me] AUG. MÉRILLON** (Belg.), porcel. de Chine, du Japon, de Saxe, de France. Service de Sèvres de 47 pièces, pâte tendre. — **MÉROT** (Montdidier), divers. — **STÉPH. DE MERVAL** (Rouen), beaux types de Rouen ; pièces armoriées. — **MESGHELYNCK** (Ypres), faïences de Delft. Potiche octogone marquée d'un C. Bouteille à décor oriental, signée P K en monogr. (Pieter Gerritsz Kam ou Cam. 1667.) Sur une assiette polychrome : C K en monogr. (Cornélis Keiser).— **MÉTIVIER** (Angers), faïences françaises.— **MEURICE** (Valenciennes), nombreuse collection de belles porcelaines et faïences de toutes fabriques. Grès français, allemands et flamands. — **MEURICE-FÉTIS** (Bruxelles), faïences de Tournay et autres. — **LOUIS MICHAU** (Bordeaux), types divers. — **JULES MICHELIN** (Paris), faïences françaises, italiennes, hollandaises. Porcel. allemandes. — **MICHELS** (Lyon), faïences diverses.

Belles pièces de Rouen.— **MILET** (Paris), faïences diverses. Terres émaillées de PALISSY. — **ACH. MILLIEN** (Beaumont-la-Ferrière), faïences françaises et surtout de Nevers. — **CH. MILLS** (Anglet.), porcelaines anglaises et de Sèvres. — **ÉLIE DU MIRAL** (hât. du Miral), faïences diverses.— **Mlle MOENS** (Bruxelles), potiches, garnitures, cornets, etc., en porcelaine de Chine. Groupe en porcel. blanche de Tournay : Enfants cueillant des fleurs. — **MOLIN** (Chambéry), faïences françaises et italiennes. — **G. DE MONBENARD** (Montauban). fabriques diverses. — **HENRI MONCEAUX,** idem. — **RENÉ MONCORGÉ** (Lyon), idem. — **LE SERGEANT DE MONNECOVE** (Paris), idem. Soupière de St-Omer en forme de chou. Le bouton du couvercle est un limaçon. En dessous, on lit : A SAINT-OMER. 1759. — **Mme MONTAGNE** (Paris), faïences. Belles pièces de Delft. — **REV. MONTAGUE TAYLOR** (Anglet.), céramique anglaise. — **L. DE MONTANT** (Melun), faïences françaises. Série de pièces populaires et patriotiques. — **DE MONTBRISON**, faïences italiennes et autres. — **DE MONTEAU** (La Ferté-Fresnel), fabriques diverses. — **Vte FERN. DE MONTESQUIEU** (chât. de Parnon), idem. — **F. W. DE MONTZEY** (Valençay), deux épis normands en faïence de Manerbe, près Lisieux, XVIe s. Pièces diverses. — **Mme MORAND** (Orléans), porcel. françaises et allemandes. — **AD. MOREAU** (Paris), majoliques italiennes. Plat de Caffagiolo : St-Georges. Plat de Deruta : le Christ et saint Thomas. Céramiques diverses, raretés. — **MOREL** (Paris), faïences françaises. Belles séries de Rouen et de Nevers. — **Dr MOREL** (Montdidier), faïences variées. — **Mme PAUL MORREN** (Bruxelles), porcel. de Chine et du Japon. Grand groupe allégorique de l'automne en porcel. de Saxe ; autre, en forme de roche représentant le cheval Pégase et les Arts libéraux. Série de pâtes tendres de Tournay, dont quelques types de la plus grande beauté. — **B^on DE LA MOTTE** (Amiens), faïences diverses. Plats hispano-moresques. — **Dr MOUSSETTE** (Noyon), nombreuses faïences de Sinceny. Sabots à talons jaunes. Pendule rocaille à décor polychrome ; un saint Michel surmonte le cadran. Soupière Pompadour ayant appartenu au service fait pour la B^nne d'Ablaincourt, parente de M. Fayard, de Sinceny. Le couvercle, très bien modelé en relief, représente un champignon, une carotte, un poisson et un coquillage sur lesquels trône un perroquet.

NADAR (Paris), faïence de Delft. Chine de commande. Importante collection de plats et assiettes *au ballon;* plus de quatre cents numéros. — **ROBERT NAPIER** (Anglet.), porcel. anglaises. Ravissants spécimens de Chelsea. Salière en faïence d'Oiron, aux trois croissants. — **NARFORD** (Anglet.), majoliques. Assiette de Gubbio, au monogramme de MAESTRO GIORGIO, 1525. — **R. C. NAYLOR, ESQ.** (Anglet.), céramique anglaise. Beaux spécimens de Chelsea. — **C^sse DE NÉDONCHEL** (Belg.), le Temps, les Saisons, cinq groupes en porcel. de Saxe. — **MILADY DOROTHÉE NELVIL** (Anglet.), porcel. anglaises et de Sèvres. — **A. NESBITT** (Anglet.), fabriques diverses. — **CH.-L.-A. NICAISE** (Châlons-sur-Marne), faïences françaises. Porcel. de Chine, du Japon, de Saxe, de Sèvres. — **NOLLET** (Paris), majoliques du XVIe s. — **NORZY**, flambeau en faïence d'Oiron, au chiffre de Diane de Poitiers. — **NYET** (Gand), faïences de Delft. Superbes bouteilles à dessins cachemire, marquées W. K. en monogr. (Willem Kleftijus ou Klestgis).

ODIOT (Paris), belles poteries émaillées de PALISSY. — **ERN. OSTERRIETH** (Belg.), grès. — **OUDIN** (Amiens), divers. — **C^sse CH. D'OULTREMONT** (Belg.), grès. Service en porcel. de Tournay à décor

de fleurs et d'oiseaux. — **Cte EUG. D'OULTREMONT DE WARFUSÉE** (Belg.), pièces diverses. Remarquable fontaine en faïence de Liège.

J.-V. PANHARD (chât. de Monceaux), divers. — **LOUIS PANDELLÉ** (Beaugency), faïences françaises. — **PAQUIER** (Fécamp), série de faïences de Rouen. — **PATRICE-SALIN** (Paris), faïences italiennes, françaises, de Rhodes, etc. — **Vte DU PARC** (Belg.), services en porcel. de Tournay; des fleurs en or ciselé recouvrent toutes les pièces.— **PARMENTIER** (Belg.), groupes en porcel. de Chelsea : Paysan et paysanne. Berger et bergère. Jupiter et Junon. Série de groupes et figurines en porcel. de Saxe, entre autres le Tailleur du Cte de Brülh, monté sur un bouc, et la femme du tailleur, montée sur une chèvre, morceaux exécutés par KANDLER en 1760. Groupes, bustes, statuettes de Berlin, Louisbourg, Frankenthal, etc. — **Mme CAMILLE PATAY** (Orléans), porcel. de Chine, du Japon, de Saxe, de Sèvres, de Chantilly. — **Dr PAYEN** (Orléans), faïences françaises. Porcel. de Sèvres et autres. — **PAYN-OMER** (Paris), pièces diverses. — **PELLECAT** (Rouen), beaux types de Rouen. — **G. PELLIOR** (Le Mans), idem. — **Cte DE PENAFIEL** (Portugal), céramique espagnole et portugaise. — **PERCHAUX** (Sable), divers. — **EM. PÉREIRE** (Paris), raretés diverses. Majoliques du XVIe s. Plats de PALISSY. — **Mme PÉRILLEUX** (Paris), porcel. françaises et étrangères. Plats de PALISSY. — **O. PERRIN** (Montdidier), variétés. — **OCTAVE PETIT** (Arras), faïences françaises. Plats de BERNARD PALISSY. Beaux types de Rouen de Sinceny, de Moustiers, Marseille, Desvres, St-Omer, Vron, etc. — **TH. PETIT-JEAN** (Reims), grès, faïences de Rouen, de Sinceny et autres. Statuettes en porcel. de Sèvres, de Saxe, de Niederwiller, etc. — **PETIT DE VAUZELLES**, faïences diverses. Plats de PALISSY. — **PEYROT** (Orléans), fragment d'un plat de Beauvais portant la date : « Décembre 1511. » — **PICHLER** (Gratz), céramique autrichienne. — **PIERRE** (Orléans), faïences de Rouen et autres. Biscuits de Sèvres : l'Innocence; la Coquetterie. — **PIET-LATAUDRIE** (Paris), faïences de Perse et de Rhodes. — **Mme PIÉTON AINÉ** (Le Havre), faïences françaises. Soupière de Limoges, genre Moustiers, signée : *Limoges*, 1739. — **CAPIT. PIETTE**, faïences de Rouen et de Sinceny. — **Csse PIGAULT DE BEAUPRÉ** (Paris), porcel. de Chine, du Japon, d'Allemagne, de Sèvres, de Tournay. Assiettes et compotiers en pâte tendre de Tournay, décorés de ravissants paysages en camaïeu rose-violet et marqués à la tour d'or. Biscuits — **Mme PIGEOLET** (Bruxelles), partie de service de 28 pièces en porcelaine de Bruxelles, à décor de coquelicot et de bluets, exécutés par LOUIS CRETTÉ. — **J. PILLION** (Valenciennes), faïences diverses. Grand plat rond de Rouen, aux armes des Montmorency. — **PINSART** (Amiens), pièces diverses. Carreaux émaillés. — **Dr PIOGEY** (Paris), Chine et Japon. — **EUG. PIOT** (Paris), vases étrusques, grecs et romains. Majoliques du XVIe s. Coupe de Gubbio : FAUSTINA BELLA. Vierge de Luca della Robbia. Faïences de Perse. Biscuits de porcel. Types de diverses fabriques. — **Vte DES PLAS** (chât. des Clairets), faïences françaises et surtout de Rouen. — **PLICHON** (Amiens), divers. — **POIGNARD** (Orléans), faïences diverses. — **POIRET**, céramique chinoise et japonaise. Faïences françaises. — **Mme POLLET-MALLET** (Amiens), porcelaines diverses. Faïences françaises. Pièces marquées en creux dans la pâte : FORGES-LES-EAUX. Très beaux vases de St-Clément. — **Mis DE POMBAL** (Portugal), céramique portugaise. — **Mme POMMERY** (Reims), riche collection de faïences françaises et étrangères. Série de

faïences de Sinceny, la plupart signées. Curieux types des Islettes, entre autres : Le Sergent recruteur. — **PONCET-DELPECH** (Montauban), pièces diverses. — **Mis DE PONTÉCOULAND**, faïences de Clermont-Ferrand et autres. — **Vte DE PONTON D'AMÉCOURT**, majoliques. Vierge des Della Robbia : grand médaillon circulaire en terre cuite émaillée. — **HENRY H. POPE** (Anglet.), aiguière aux armes de France, en faïence d'Oiron. — **PORCHER** (Orléans), porcel. diverses. Jardinier, jardinière, figurines de Saxe. — **Mme ALF. PORGE** (Bordeaux), porcel. de Chine. — **EUG. POSWICK** (Belg.), faïence de Delft. Beaux spécimens en porcel. de Saxe, de Höchst, de Frankenthal, de Louisbourg, etc. — **POTERLET** (Épernay), faïences de Rouen, de Sinceny, de La Rochelle de Poitiers, de Samadet (Landes), etc. Types allemands. — **L'ABBÉ POTTIER** (Montauban), divers. — **POULET** (Tours), faïences de Nevers et autres. — **POUYER-QUERTIER** (Rouen), ancienne collection du président Requier. Faïences de Rouen admirables. Raretés en porcel. de France, d'Allemagne, de Chine et du Japon. — **THOMAS POWELL** (Rouen), salle à manger ornée de faïences de Rouen des diverses époques. — **Mme POWIS DE TENBOSSCHE** (Bruxelles), porcel. de Bruxelles. — **Mme PROUST** (Voisins), porcel. de Sèvres, de Saxe. Figurines. — **PUGET** (Orléans), divers. La Sculpture, l'Astronomie, biscuits de Sèvres. — **PUJOL** (Toulouse), faïences du Midi. — **Vte DE PULLIGNY**, faïences françaises. — **TH. PYCKE** (Belg.), potiches et vases divers en Chine et Japon.

L. QUARRÉ (Lille), céramique lilloise et autres. — **ED. QUEULAIN** (chât. d'Iwuy), faïences. Porcel. de Sèvres, de Saxe, etc. — **QUEYROI** (Moulins), céramiques du XVIe s. et autres. — **ALFR. QUIGNON** (Amiens), faïences variées. Belle série de Rouen.

J. A. RAINEY, ESQ. (Anglet.), porcel. de Chelsea et d'autres fabriques anglaises. — **Vte DE RAINNEVILLE** (Paris), faïences françaises et étrangères. Raretés de Nevers, de Rouen, de Marseille, de Moustiers. — **Mme RAMBOURG** (Château-Vert) beaux types en porcel. de Chine et du Japon ; en faïences de Delft, de Nevers, de Rouen, etc. — **CHARLES READ** (Paris), faïences de PALISSY et autres. — **REBUT-BOIGNET** (Vitry-le-Français), faïences françaises. — **ERNEST REGNAULT** (Joigny), faïences de Delft, de Nevers, Rouen, Moustiers, Strasbourg. Porcel. françaises et orientales. Charmants types de Sèvres, pâte tendre et pâte dure, à sujets de fleurs et de médaillons, d'après Boucher. — **Mme RENARD** (Orléans), divers. — **RENAUDEAU D'ARC** (Rouen), faïences diverses. — **Mme RENOU** (Limoges), terres émaillées de PALISSY. — **REVILLIOT** (Genève), terres cuites antiques, poteries grecques, étrusques, etc. — **C. W. REYNOLDS, ESQ.** (Anglet.), grand vase à fleurs en camaïeu bleu, signé : LAURENS BASSO A TOULOUZA LE 17 MAI 1756. Céramiques diverses, anglaises, françaises, italiennes, allemandes. — **FERD. RIBADIEU** (Bordeaux), types variés de faïences françaises. Porcelaines. — **RICARD** (Amiens), fabriques diverses. — **RICHER** (Dozulé), faïences franç. — **RIDEL** (Vimoutiers), raretés diverses. — **RIGNY** (Paris), faïences de Rhodes et autres. — **RIS-PAQUOT** (Abbeville), intéressante série de faïences variées. Grès trouvés dans des fouilles à Venise et représentant deux jeunes enfants, statuettes de 0,20. — **GEORGES DE RITTER** (Belg.), faïences de Rhodes. — **RIVET**, plats et bassins de la fabrique de Malaga. — **B^on DE RIVIÈRE** (Gaillac), divers. — **ROBELLAZ** (Lyon), céramique rouennaise et autres. — **EUG. ROBERT** (Paris), céramique du XVIe et du XVIIe s. Plats de PALISSY. — **GEORGES ROBERT**

(Versailles), fabriques diverses. — Mme **ROBERT DE MASSY** (Orléans), porcel. d'Orléans et autres. — Mis **DE LA ROCHELAMBERT** faïences françaises et italiennes. — **DE LA ROCHETTE** (Orléans), faïences de Delft et autres. — Mis **DE RODES** (Belg.), groupes, figurines et porcel. diverses en pâte dure de Saxe. — Mme **ROLAND DE DREUZY** (Orléans), faïences de Moustiers et autres. — **ROQUIN** (Coucy-le-Château), faïences de Sinceny. Tête de Bacchus, médaillon en relief à émail blanc légèrement rehaussé de bleu, marqué en creux, au revers, S. C. — **ROSOT** (Valenciennes), faïences françaises. Raretés de Rouen, de Sinceny, de Marseille, de Moustiers, etc. — Bons **DE ROTHSCHILD**, raretés de toutes sortes. Majoliques du XVIe s., poteries d'Avignon, porcelaine des Médicis, faïences d'Oiron, ouvrages de PALISSY et des DELLA ROBBIA, chefs-d'œuvre de Chine, du Japon, de Saxe, de Sèvres, etc. — Bon **ALPH. DE ROTHSCHILD**, canette aux armes de Montmorency et salière aux trois croissants, en faïence d'Oiron, etc.— Bon **ANTONY DE ROTHSCHILD** (Londres), huit pièces en faïence d'Oiron : Aiguière aux trois croissants; coupe et hanap au monogramme formé d'un H (Henri II) et d'un double D (?) (Diane) ou plutôt d'un double C. (Catherine) ; flambeau à l'écu de France et aux armes de Clermont-Vivonne; Coupe ; deux porte-bouquets et couvercle de coupe aux trois croissants. — **J.-A. ROUGE** (Noyen), divers. — **ROUSSE** (Orléans), spécimens en porcelaine de Sèvres, de Saxe et des Indes. — **ROZE** (Belg.), faïences de Delft. — **ERN. DE ROZIÈRE** (Pimpenault, près Blois), faïences et porcel. de diverses fabriques et dont la plupart offrent des armoiries. — **SIGISMOND RUCKER** (Anglet.), céramique anglaise et autres. — **WILLIAM RUSSEL** (Anglet.), céramique anglaise. Raretés de Chelsea.

LOUIS SACRÉ (Belg.), porcel. de Tournay. Déjeuner avec médaillons bleu de roi et initiales dorées. — Mme **DE St-ÉTIENNE** (Orléans), porcel. de Saxe et de Chine. — **SAINT-LÉON** (Bordeaux), faïences du Midi. — **SAINT-OLIVE** (Lyon), faïences et porcel. variées. — Mis **DE SAINT-SEINE** (Paris), céramiques diverses. Ouvrages de PALISSY. — Mme **DE SAINT-VINCENT** (Vendôme), faïences de Nevers. — Cte **DE SALLABERY** (Vendôme), divers. Porcel. de Saxe. — **PATRICE SALIN** (Paris), faïences de PALISSY et autres. — Mme **SAMPAYO** (Vendôme), faïences de Moustiers, de Nevers, de Rouen, etc. Service complet en faïence de Milan, décoré de fleurs en camaïeu rouge rehaussé d'or. Porcel. de Saxe. — **SAPIA** (Paris), raretés. Fontaine, potiches, porte-bouquets à fleurs en relief en porcelaine de Saxe, les montures en bronze doré Louis XV. Jardinière octogone en vieux Chine et bronze doré rocaille; chaque face découpée à jour, avec paysage au centre. Paire de vases en très ancienne porcelaine de Chine, genre céladon truité, montés en bronze doré, adjugée 9,000 lire à la vente San-Donato, en 1880. — Mme **SALADIN** (Nancy [?]), groupes et figurines en vieux Saxe. — **O. DU SARTEL** (Paris), céramique chinoise et japonaise. Raretés. — **GUST. DE SAVOYE** (Belg.), faïences italiennes. Porcel. de Bruxelles. Plaque polychrome de Delft, par Jean Steen. — **SCHEFER** (Paris), faïences de Rhodes. — **LADY CHARL. SCHREIBER** (Anglet.), céramique anglaise. Une des collections les plus riches et les plus complètes des trois royaumes. — **SCITIVAUX** (Nancy [?]), porcel. de Chine et du Japon. Figurines de Saxe. — **SCHMIDT**, majoliques italiennes et hispano-moresques. — Bon **SCHWITER** (Paris), faïences italiennes. — **W. SEIBT** (Francfort-sur-le-Mein), céramique allemande. — **DU SEIGNEUR** (Lyon), faïences françaises. Porcel. de Chine. — Bons **R. et F. SELLIÈRE** (Paris), plats de

PALYSSY. Faïences d'Oiron. Raretés de toutes sortes. Plaque armoriée de Faënza, datée de 1487; magnifique vase à deux anses, forme balustre, à décor de grotesques sur fond orange et bleu foncé. D'Urbino, grand plat : l'Enlèvement d'Hélène; assiettes : Pyrrhus sauvé; Héro se jetant à la mer; urne figurant des divinités marines voguant sur des flots bleus et signée : FATO IN BOTEGA DI MAESTRO ORATIO FONTANA, IN URBINO. Porcel. de Sèvres, de Chine, du Japon, etc. — **L'ABBÉ SÉJOURNÉ** (Orléans), faïences de Nevers et autres. — **SENILH** (Montauban), céramique montalbanaise et autres. — **SERRES** (Montauban), idem. Vases ornés de fleurs dans le goût de Meissen, signés : « La Rochelle, 1777. » — **PAUL SEVESTRE** (Bernay), faïences françaises et particulièrement de Rouen. Raretés de Saxe, de Sèvres, de Chine et du Japon. — **SEYMOUR HADEN, ESQ.** (Anglet.), céramique anglaise. — **SHIFF** (Paris), magnifiques faïences italiennes, françaises, hollandaises, etc.; raretés. — **SICHEL** (Paris), céramique orientale. — **GEORGES SIMON** (Rouen), belles faïences de Rouen. Grande fontaine en camaïeu bleu aux armes du duché de Normandie. Râpe à tabac polychrome, reproduite dans l'*Histoire de la faïence de Rouen*, par M. André Pottier. — **Mme SLUIS** (Paris), faïences françaises. — **MARTIN R. SMITH** (Anglet.), céramique anglaises. Porcel. de Sèvres. — **T. SMITH** (Anglet.), raretés diverses. Petites aiguière en faïence d'Oiron, à trois fleurs de lis. **Mme SOFFLOT** (Orléans), plats de la suite de Palissy : le Baptême du Christ., etc. — **LÉON SOMZÉE** (Belg.), superbe collection de majoliques italiennes du XVIe s., plus de 250 pièces. Plats d'Urbino, Actéon : IL MISERO ACTEON IN CONVERSO CIERVO. Oreste sauvé par Iphigénie; Adam et Ève. Le Jugement de Pâris : GIUDICIO DE PARISSE. Marsyas écorché vif par Apollon : APOLLO E MARSIA. L'Enlèvement d'Europe; au revers : DE HEROPPA; Curtuis; Caïn et Abel; Judith. La Mort d'Hector, par XANTO DE ROVIGO. Spécimens de MAESTRO GIORGIO dit CENSIO. Plats à portrait de femme, avec banderolles et inscription : PANTASILEA. — ISABELLA GRAZIOSA. — MARGARITA. — LA LUCHRETIA. — Coupe d'accouchée d'Éléonore de Tolède, aux armes de Médicis et de Tolède. Vases de pharmacie et pièces armoriées de Faënza. Plats à ombilic de Deruta, à dessins bleus et rehauts d'or. Pièces diverses de Gubbio, de Caffagiolo, etc. Terres cuites émaillées de LUCCA DELLA ROBBIA : Saint Jérôme : superbe Vierge à l'Enfant provenant du monastère de Santa-Fiore (Toscane). — **C^sse DE SOULTRAIT** (Besançon), faïences françaises de Rouen, de Nevers, d'Aprey, etc. — **LÉON SOURIAUX** (Bordeaux), porcel. diverses. Grès, terres cuites et faïences de toutes sortes du XVIe au XVIIIe s. Nombreuses série de soupières, légumiers, compotiers, terrines, beurriers, sauciers et autres pièces en faïence, à reliefs, avec la forme et la couleur. Choux et choux-fleurs de Rennes; choux, melons, poires, radis roses, asperges sur plateau, de Marseille; poisson dressé de Tournay; saladier d'olives, décoré de bouquets, de Montpellier; plats d'œufs coupés en tranches, assiettes d'olives, de citrons, d'amandes, de piments, etc., en faïence du Midi. Écuelles et soupières en faïence de Bordeaux (Hustin, XVIIIe s.). — **ACH. SOYER** (Le Mans), divers. — **SOYTER** (Augsbourg), céramique italienne et allemande. Carreaux de poêles gothiques et Renaissance, émaillés en vert de cuivre. — **C^sse DE SPANGEN** (Belg.), belle série de faïences italiennes, de porcel. de Tournay, etc. — **Cte SPENCER** (Anglet.), céramique anglaise. Raretés de Sèvres. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair, peut-être unique. Nombreuses majoliques italiennes des premiers maîtres. Ouvrages de LUCA DELLA ROBBIA. Porcelaines des Médicis. Huit faïences d'Oiron; la dernière est une coupe Henri II avec les trois croissants, adjugée en 1882, à la vente

Hamilton, 30,668 fr. Plus de soixante-dix pièces de PALISSY. Faïence d'Avon, près Fontainebleau. Épis de faîtage du XVIe s. Grès annulaires et autres des plus rares, etc. En estimant à 1,500,000 francs les céramiques seules de la collection Spitzer, nous croyons rester au-dessous de la vérité. — **STEIN** (Paris), majoliques italiennes. Salière en faïence d'Oiron. Épi de faîtage normand, XVIe s. Porcel. de Saxe et de Sèvres. Plateau au chiffre de la Du Barry. — **STERN** (Cannstadt), céramique allemande. Grès, faïence, beau poêle gothique à carreaux émaillés en vert de cuivre. — **ANDRÉ STEYRET** (Lyon), faïences et porcel. diverses. — **GUST. STNIGLHAMBER** (Belg.), service en porcel. de Tournay; décor de paysages variés en camaïeu rose. — **SUERMOND** (Aix-la-Chapelle), céramique allemande et hollandaise. Grès du XVIe s. Grand plat en camaïeu bleu, marqué A. K. (Aelbrecht de Keiser.). — **Mme LÉON SUYS** (Belg.), service de 550 pièces, en porcel. de Bruxelles, à décor d'oiseaux, signé : LOUIS CRETTÉ. — **PAUL SUYS** (Belg.), service à thé et à café, en vieux Saxe, représentant les fables de La Fontaine. — **Mis DE LA SUZE** (chât. de la Vadré), variétés. — **Mlle BERTHE SYMONNET**, ouvrages de PALISSY. Raretés.

Mme TAFFIN (Cambrai), pièces diverses. — **E. TAIGNY** (Paris), céramique chinoise et japonaise. Raretés. — **TARDIEU** (Limoges), porcel. de Limoges et autres. — **AMBROISE TARDIEU** (Herment, Côte-d'Or), beau vase gallo-romain, à couverte noire, portant le dieu Mercure et la marque sigillée du potier Minairof. Trouvé par M. A. Tardieu dans des fouilles faites en 1882 sur le territoire de la ville ruinée de Beauclair. Biscuit de Sèvres : Jeune homme lançant deux chiens de chasse, etc. — **TARDIF** (Caen), quatre épis de faîtage, de Manerbe. — **D^{sse} DE TARENTE** (Paris), céramique chinoise et japonaise. — **TAYLOR** (Anglet.), céramique anglaise. Porcel. de Sèvres. — **A. TERME** (Liège), raretés de Delft. Garniture à fond noir, marquée à l'A P K (Adrien Pynacker, 1690). — **TEULIÈRES** (Montauban), céramique montalbanaise et autres. — **C^{sse} DE THIENNES DE RUMBEKE** (Belg.), porcel. de Tournay. — **D^{r} ED. THOMAS** (Nevers), faïences franç. et surtout de Nevers. — **THOMASSIN** (Douai), porcel. de Chine, de Sèvres, de Saxe, etc., statuettes. — **Mis DE THUISY** (Paris), nombreuses faïences et porcelaines diverses. Presque toutes marquées. Plateau de St-Pétersbourg. Assiette de Buen-Retiro aux trois tours de Castille et au chiffre C. L. Chine, Japon, Sèvres. Série de pâtes tendres françaises. — **ÉMILE TIFFOINE** (Saumur), divers. — **H. TILMANS** (Bruxelles), faïences de Bruxelles. — **Dr ARMAND TONNELIER** (Auxerre), faïences nivernaises et autres. — **TOURNIAIRE-BLONDEAU** (Paris), plat de PALISSY, poissons et fossiles. — **Mme TOURTEAU** (Belg.), céramiques diverses. — **DE TOURTIER** (Amiens), idem. — **V. TOUSSAINT** (Le Havre), idem. — **TOUSSAINT** (Orléans), faïences italiennes et nivernaises; beaux types à fond bleu de Perse. — **A. TRANCHEPAIN** (Rouen), faïences de Rouen du XVIIIe s., plateau à bords relevés représentant Vénus endormie, en camaïeu bleu. Lampe d'oratoire à décor bleu et rouge. — **DE TRÉBAULT** (Vendôme), faïences françaises. — **A. TRICHON**, idem. — **TRIMOLET** (Lyon), faïences de PALISSY. — **Vte DE TUSSEAU**, salière aux armes de France et deux autres pièces, en faïence d'Oiron.

D^{sse} D'UZÈS (Paris), raretés. Gourde, coupe et couvercle de coupe, en faïence d'Oiron.

Cte DE LA VALETTE (Paris), céramiques diverses, plat de Pesaro avec cette inscription : SOLA SPERANZA IL MIO CORTENE. — **VALLÉE** (Paris),

nombreuse collection de faïences et porcelaines diverses. — **JULES VALLET** (Paris), céramiques diverses de toutes sortes de fabriques et presque toutes marquées. — **VAN BEVERE** (Belg.), série de potiches en porcel. de Chine. — **EM. VAN BRANTEGHEM** (Bruxelles), faïences de Delft. — **CAM. VAN CAMP** (Brux.), divers. Biscuits de Tournay : combats d'animaux, etc. — **VAN DEN CORPUT** (Belg.), pinte historiée en grès à émail brun, offrant les portraits de Marie-Thérèse et de François de Lorraine, faite à l'occasion de leur mariage, en 1736. Plaques de Castelli. Pièces allemandes. Faïences à reliefs de Bruxelles. Faïence de Louvain, etc. — **B^nne VAN DER BOSSCHE D'HEYLISSEM** (Belg.), Chine et Japon. — **Cte TH. VAN DER BURCH** (Belg.), service à thé et à café en porcel. de Saxe décoré de feuillages et de guirlandes de fleurs en relief. A côté de la marque, aux deux épées, sont les initiales K. J. — **B^nne VAN DER STICHELE DE MAUBUS** (Belg.), porcel. et biscuits de Tournay. — **Cte VANDER STRATEN-PONTHOZ** (Belg.), porcel. de Saxe. — **J.-B. VAN DRIES** (Belg.), porcel. de Bruxelles à décors de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de paysages, de bergerades, etc., biscuits. — **B^nne VAN LOO** (Bruxelles), service à thé et à café en porcel. de Tournay, à bouquets de fleurs en or ciselé. — **VAN ROBAIS** (Abbeville), faïences populaires historiques et patriotiques. **CH. VAN SCHOOR** (Bruxelles), divers groupes de Tournay. — **ARM. VAN ZUYLEN** (Liège), faïences de Delft. — **PAUL VANEL** (Caen), porcel. de Caen ; sucrier, genre Sèvres. — **DE VAZELLES**, faïence de PALISSY et autres. — **Mis DE VERNON** (Orléans), faïences françaises de Rouen ; de Montpellier, etc.; assiettes de PLONAT A COSNE 1647 (?). Assiettes patriotiques de la fabrique de Clamecy (?). Groupes de danseuses en faïence de Lorraine. Porcel. de Saxe, figurines. — **ANATOLE DE LA VERGNE** (Clermont-Ferrand), beau plat de CLERMONT-FERRAND, avec inscription. — **VERREYT** (Belg.), majoliques italiennes d'Urbinot, de Gubbio, de Pesaro, de Faënza, etc. — **DÉSIRÉ VERVOORT** (Belg.), porcel. de Saxe. — **CL.-THÉOD. VILBERT** (Mer), faïence et porcel. diverses. — **VILLEMIN** (Tours), faïence de Moustiers et autre. — **Cte DE VILLERMONT** (Belg.), faïences de Delft. — **C^sse MARIE DE VILLERMONT** (Belg.), services en porcel. de Tournay. — **A. VILLET** (Amsterdam), superbe collection de faïences hollandaises. — **Dr VINCENOT** (Paris), faïences françaises et italiennes, majoliques du XVIe s. Ouvrages de PALISSY. Raretés. — **Bon ALEX. DE VRINTS** (Belg.), service de table en porcel. de Tournay, décorée de bouquets de roses en or ciselé. — **VULLIERMET** (St-Jean-de-Maurienne), faïences françaises.

J.-B. WŒTS (Tours), faïences franç. — **WAKAI**, faïences coréennes d'un gris verdâtre. — **WARMEZ** (Montdidier), faïences diverses. — **D^r AUG. WARMONT** (Paris), très curieuse collection de faïences de Sinceny. — **WATEL** (Paris), faïences de PALISSY et autres. — **JOHN WEBB** (Anglet.), drageoir en faïence d'Oiron, à trois fleurs de lis. — **WECKHERLIN**, remarquable collection de grès. — **D.-A. WERNER** (Angoulême), suite nombreuse de faïences charentaises. — **FRANCIS WEY** (Paris), faïences franç. — **T. M. WHITEHEAD** (Anglet.), céramique anglaise. — **CH. WIGNIER** (Abbeville), faïences diverses et surtout de Vron (Somme). — **WILLERMOZ** (Lyon), faïences et porcel. diverses. — **WILLET** (Amsterdam), majoliques italiennes du XVIe s. Faïences allemandes et hollandaises. Raretés. — **H. WILLET, ESQ.** (Anglet.), céramique anglaise. — **LADY WILLOUGHBY D'ERESBY** (Anglet.), raretés de Sèvres.

C^sse D'YVON (Paris), plats, coupes, vases cylindriques ou turbinés de Caffagiolo, de Deruta, de Gubbio. Coupe de Pesaro : le Triomphe de Silène. Coupe d'Urbino : la Continence de Joseph. Gourdes de chasse. Flambeaux. Grande aiguière marquée F V O. Salière, en faïence d'Oiron, au chiffre de D. Diane de Poitiers et dont la C^sse a refusé 30,000 fr. Cadre de glace, bustes, profils, médaillons et figures d'enfants en terre émaillée des DELLA ROBBIA. Grès allemands et flamands des XVIe et XVIIe s. Epis de faitage normand. Raretés de PALISSY et des fabriques de Rouen, de Nevers, de Moustiers, etc.

FÉLIX ZAMAN (Belg.), biscuits de Tournay.

CHAPITRE III

BEAUX-ARTS

PEINTURE

LES PEINTRES EN MINIATURE ET EN ÉMAIL

Arlaud (Jacques-Antoine), né à Genève, en 1668, mort dans cette ville, en 1743. « Dès l'âge de vingt ans, dit Mariette, il vint à Paris, où, avec de la conduite, un peu de charlatanisme et du talent, il a trouvé moyen d'amasser plus de 40,000 écus. Il était principalement lié avec les étrangers qui venaient à Paris et faisait pour eux de petits portraits qui lui étaient chèrement payés. La partie de M. Arlaud était l'*intelligence;* il savait rompre les couleurs à propos, et en cela, il suivait le plus qu'il pouvait les principes du Titien et des autres coloristes. » (*Abecedario.*)

Jacques-Antoine donna des leçons de peinture au duc d'Orléans, qui le prit en amitié et le logea au château de Saint-Cloud. « Les miniaturistes, disait le prince, n'ont fait jusqu'ici que des images ; Arlaud leur a appris à faire des portraits ; sa miniature s'exprime aussi fortement que la peinture à l'huile. » (Sennebier, *Histoire littéraire de Genève.*)

Benoît Arlaud (+1719), frère de Jacques-Antoine et Louis-Aimé Arlaud, né en 1752, ont fait aussi des miniatures admirables. Ce dernier se montra supérieur aux deux autres par la pureté de son dessin et l'expression de ses physionomies.

Armancourt (Jean-Augustin Massavy d'). Portraits en miniature et aux trois crayons. Membre de l'Académie de St-Luc, dès 1761. En 1776, il exposa des miniatures « qui ont été fort applaudies ». (*Almanach historique.*)

Aubry (Louis-François), né à Paris, en 1767, mort en cette ville le 16 juin 1851. Miniature et dessin. Élève de Vincent, puis d'Isabey. Il prit part à presque toutes les expositions, depuis 1798 jusqu'en 1833. Après avoir obtenu plusieurs médailles, il fut décoré en 1832 ; l'année précédente, il avait exposé le portrait de la Reine Amélie.

En 1804, Louis-François exposa trois miniatures et un dessin, exécutés d'après nature, qui lui méritèrent des éloges. On lit dans un compte rendu de l'Exposition de peinture, pour l'année 1804, *Pasquino et Scapin au Museum* : « Cet Aubry, qui fait des figures si mignonnes et si ressemblantes, ne charmerait-il pas tes yeux? Aubry fait beaucoup d'honneur à son maître et l'imite parfaitement par la ressemblance et par le moelleux de son pinceau. On voit, dans ces figures, circuler le sang et briller les passions. » Voilà pour les miniatures, voici pour le dessin : «...C'est un dessin achevé par ses belles formes, par sa précision et son élégance. C'est un modèle de beauté, parce que toutes les parties sont bien dessinées et bien arrangées. » Aubry s'est acquis une bonne réputation, mais inférieure à celle d'Isabey. Dessin plus sec que celui du maître, carnations moins rosées.

Vente Jacob, 1862. — Tabatière d'or avec portrait de Napoléon I, signé : Aubry. 560 fr.

Vente San-Donato, 1880. — Portrait de Joséphine, miniature ovale. 1,250 fr.

Augustin (Jean-Baptiste-Jacques), né à St-Dié (Vosges) en 1759, mort du choléra à Paris en 1832. Portraits à l'huile, en miniature et en émail. Premier peintre en miniature de la chambre et du cabinet de Louis XVIII. Augustin étudia seul et se forma sans maître. Le livret de 1796 le qualifie d'*élève de la nature et de la méditation.* Ses portraits sont vivants, d'un fini extraordinaire, d'un coloris splendide ; ils n'ont pas ce teint de lis et de roses des bergères de Boucher et de son école, et ses œuvres prennent rang parmi celles des plus grands peintres en miniature et en émail.

« Ce charmant peintre, dit M. Théodore Le Jeune, ne dut son talent qu'à lui-même. La perfection fut son partage. Ses portraits à l'huile sont aussi remarquables que ses portraits en miniature ou sur émail. Dans les uns comme dans les autres, il règne un

dessin correct sans afféterie, une couleur riche et vigoureuse, un tour de pinceau léger et gracieux qui pourraient exciter l'envie de plus d'un artiste. (*Guide de l'amateur de tableaux*, Paris, 1863.)

Au Salon de 1796, Augustin exposa son propre portrait, œuvre admirable, dont il reçut les éloges les plus flatteurs. A cette occasion, on lit dans les *Étrivières de Juvénal* ou *Satire sur les les tableaux exposés au Louvre l'an V* :

Augustin tu t'es surpassé,
Ton portrait est peint comme un ange
Et l'on peut dire à ta louange,
Qu'Isabey seul t'a devancé.

Dans une autre brochure, *Cantique du Salon, ou les Tableaux en vaudeville,* on remarque ces huit vers, à propos du même portrait :

Expression et vérité,
Accord de couleur, harmonie,
Jean-Augustin, en vérité,
A l'ivoire, a donné la vie;
Il respire le sentiment.
Ce portrait que tout le monde aime;
Pour peindre l'auteur dignement,
Je crois qu'il faut être lui-même.

Dans le *Pausanias français* (Salon de 1806), le talent d'Augustin est qualifié de *miraculeux*. Le même ouvrage renferme cette exclamation enthousiaste, à propos du portrait de Calamard, statuaire : « C'est la plus belle tête en miniature qui ait jamais été faite. »

« L'incontestable talent d'Augustin, dit M. Reiset, sa grande réputation ne le préservèrent pas des caprices de la mode. Ce fini surprenant, que l'on admirait tant de 1800 à 1820, finit par paraître un peu froid aux yeux des amateurs qui, vers 1825, se prirent à préférer la touche plus large, plus vive de Saint et de Mme de Mirbel. » (*Notice des dessins, cartons, pastels, miniatures et émaux exposés au musée du Louvre*), 2e partie, Paris 1869.

Augustin a participé avec honneur aux diverses Expositions de 1791 à 1831. Il a formé bon nombre d'élèves distingués parmi lesquels on compte sa femme Mme Augustin, Fontallard, le Vte Henri Desfossez et la célèbre Mme de Mirbel.

Les plus beaux portraits en émail exécutés par le premier peintre en miniature de Louis XVIII sont ceux de Denon, de

Napoléon I, de Joséphine et de William Bentinck, gouverneur des Indes.

Vente de Mme de la B., 1864. — Mlle Raucourt, miniature ovale, signée : AUGUSTIN, 1790. Bordure en or, à réverbère et à pois émaillés blancs. 1,160 fr.

Vente Allègre, 1872. — Mlle Duthé, vue à mi-corps, vêtue de blanc, le sein découvert. Miniature ronde signée : AUGUSTIN 1794. 4,300 fr. — Portrait de Napoléon I, dans un cadre à réverbère en or, à filet d'émail bleu. 2,550 fr. — Grande boîte ronde en écaille blonde, posée et galonnée d'or, surmontée du portrait de Mme Récamier, signé ; AUGUSTIN, 1801. 3,550 fr. — Cette boîte fut donnée à Brillat-Savarin par la belle Mme Récamier.

AUGUSTIN (Mme), femme et élève de Jean-Baptiste.

Elle cultiva le genre de son mari et fut médaillée en 1824; cette même année, elle exposa les portraits du jeune Lambert Massard et d'Abel de Pujol. Nous voyons figurer son nom pour la dernière fois au Salon de 1838.

« Mme Augustin, dit M. Théodore Le Jeune, reçut de son mari les premiers principes de la peinture, et plus d'une fois, dans la suite, elle fut chargée d'exécuter des répétitions pour les familles : écueil d'autant plus dangereux pour la bonne foi, que souvent la copiste exécuta les accessoires dans les ressemblances dues au pinceau de son mari. Sa touche est pourtant plus effilée, son pointillé moins régulier et sa couleur générale plus jaunâtre. »

BAILLY (Jacques), né à Graçay (Cher) vers 1629, mort à Paris le 2 septembre 1679. Fleurs et fruits en miniature. Artiste de talent, reçu à l'Académie royale de peinture le 30 juin 1663. Son morceau de réception était un vase de fleurs peint sur vélin. En 1667, il obtint du Roi, un logement au Louvre, dans la galerie « des illustres », comme on disait alors. D'après le dictionnaire de Jal, Bailly faisait aussi des ouvrages « façon de la Chine ». En quoi consistaient ces ouvrages ? C'est ce que nous ignorons. Jacques Bailly était l'arrière-grand-père du fameux maire de Paris, mort si courageusement en 1793.

BAPTISTE florissait sous Louis XVI. En 1790, le *Journal de Paris* publiait l'annonce suivante : « Le sieur Baptiste, peintre, rue St-Denis , *à la Gerbe d'or,* nº 381, fait les portraits en grand à l'huile; il peint aussi la miniature de trois quarts et de profil ; il prend six livres pour le profil et neuf livres, s'il est colorié,

pour le portrait en camée. Les portraits à l'huile et en mignature dépendent de la proportion dans laquelle on les désire; on ne peut en fixer le prix. Le sieur Baptiste a lieu d'espérer que les personnes qui lui feront l'honneur de s'adresser à lui seront satisfaites de la ressemblance. » (*Page* 1186.)

Battoni (le chevalier Pompée), né à Lucques en 1708, mort à Rome en 1787. Histoire, portrait et miniature. Élève de G. Dominico Brugieri et de G. Dom Lombardi. Attiré jeune à Rome pour y étudier les maîtres, il se fixa dans cette ville des merveilles, où son talent le fit promptement remarquer. Il tint école, forma de bons élèves et rivalisa de réputation avec Raphaël Mengs, qui passait pour le premier peintre de son époque.

Battoni a fait, soit à l'huile, soit en miniature, les portraits d'une foule de personnages illustres dans les arts, la noblesse et le clergé. Ses portraits respirent la vie et l'intelligence; la beauté des attitudes s'y joint au charme du coloris. Suivant Mariette, ce grand artiste n'eut pas de maîtres; il étudia d'abord l'orfèvrerie. « Une tabatière ornée d'une miniature lui ayant été confiée, il s'avisa d'essayer de copier la miniature, et il y réussit si bien, que la copie surpassa l'original. »

Baudouin (Pierre-Antoine), né en 1723, mort en 1769. Gouaches. Sujets libres. Élève et gendre de Boucher. Artiste médiocre, qui chercha le succès dans les sujets érotiques, à une époque dissolue. Ses tableaux sans effet sont d'un dessin sec et d'une couleur grise. Grâce à son beau-père, il entra à l'Académie en 1763, comme peintre en miniature et présenta pour son morceau de réception *Hypérides plaidant la cause de Phryné devant l'Areopage*. Le défenseur était représenté au moment où il découvre la courtisane pour la montrer nue à ses juges. Baudouin mourut jeune, épuisé par le travail et les plaisirs. On l'appelait le peintre des grâces. C'était un homme laborieux, dit Mariette, d'un caractère affable, aimé de son beau-père, avec lequel il travaillait. Il aurait dû s'en tenir aux scènes galantes, mais il eut le tort d'aborder trop souvent les sujets licencieux. Grimm écrit dans sa *Correspondance* : « Baudouin s'est fait un petit genre lascif et malhonnête, qui plaît fort à notre jeunesse libertine. »

Diderot, avec son esprit humoristique, s'exprime ainsi, au sujet de Baudouin, dans son compte rendu des Salons de 1765 et 1767 :

« Bon garçon, qui a de la figure, de la douceur, de l'esprit, un peu libertin; mais qu'est-ce que cela me fait? Ma femme a ses

quarante-cinq ans passés, et il n'approchera pas de ma fille, n lui ni ses compositions. »

Il y avait au Salon une quantité de petits tableaux de Baudouin, et toutes les jeunes filles, après avoir promené leurs regards distraits sur quelques tableaux, finissaient leurs tournées à l'endroit où l'on voyait *la Paysanne querellée par sa mère* et *le Cueilleur de cerises;* c'était pour cette travée qu'elles avaient réservé loute leur attention. On lit plutôt à un certain âge un ouvrage libre qu'un bon ouvrage, et on s'arrête plutôt devant un tableau ordurier que devant un bon tableau. Il y a même des vieillards qui sont punis de la continuité de leurs débauches par le goût stérile qu'ils en ont conservé. Quelques-uns de ces vieillards se traînent aussi, béquille en main, dos voûté, lunettes sur le nez, aux petites infamies de Baudouin. »

« ...Il y a aussi des miniatures et des portraits, de jolis portraits, et assez joliment peints : *un Sylène porté par des satyres :* durs, secs, rougeâtres et les satyres et le sylène. Tout cela n'est pas absolument sans mérite; mais il y manque..., comment dirai-je ce qu'il y manque? cela est difficile à dire et très essentiel à avoir, et malheureusement cela ne vient pas comme les champignons... Mais pourquoi est-ce que je suis si embarrassé? Jamais les femmes ne me devineront. Il y eut une fois un professeur de l'Université qui tomba amoureux de la nièce d'un chanoine en lui apprenant le latin, il fit un enfant à son élève. Le chanoine s'en vengea cruellement. Est-ce que Baudouin aurait montré le latin, et fait un enfant à la nièce d'un chanoine? Et que Dieu, mon ami, vous ait en sa sainte garde ; et si ce n'est pas sa volonté de vous garantir des nièces de chanoine, qu'il vous garantisse au moins des oncles. »

Nous terminerons par une appréciation du célèbre critique, tout à fait favorable à Baudouin : « ...Sa *Chaumière* est encore mieux peinte et d'un meilleur effet que sa Crèche, peu s'en faut que ce ne soit une excellente chose, car c'en est une très bonne. »

En 1764, Baudouin fut chargé de peindre, moyennant 1,200 liv., les six côtés d'une boîte à cage, destinée au Dauphin, fils de Louis XV. En voici les sujets : Les Grâces enchaînant l'Amour. Nymphe blessée par l'Amour, en cueillant une rose. Nymphe faisant une couronne de roses et l'Amour lui préparant les guirlandes. Nymphe regardant les caresses de deux pigeons. Un Amour, volant dans les ténèbres, les yeux bandés, laissant tomber d'une main des traits, et, de l'autre, son flambeau, dont il va incendier l'univers. La tabatière sur laquelle on monta ces gouaches fut payée à Tiron de Nanteuil 16,742 liv.

En 1766, l'artiste reçut encore deux commandes royales et représenta, en miniature, le Roi à la bataille de Fontenoy, puis le Dauphin passant en revue son régiment au camp de Compiègne. La facture acquittée de Baudouin s'élève à 840 liv. (*Arch. nat.*, O¹3011, O¹3014.)

Vente E. V., 1872. — L'Épouse indiscrète, gouache (0,30 sur 0,27). 2,180 fr. — La Soirée des Tuileries, gouache (0,29 sur 0,24). 880 fr. — La Déclaration (0,29 sur 0,21). 355 fr. — L'Arrivée du mari (0,27 sur 0,21). 150 fr.

Baup (Henri), né en Suisse en 1777, peintre en émail et sur porcelaine. Il résidait à Paris, où il donnait des leçons particulières. En 1812, il exposa, sous le nom de Dilh, Valentine de Milan sur porcelaine, d'après Richard, et, en 1819, un portrait de Louis XVIII, grandeur naturelle, également sur porcelaine.

Parmi ses portraits en émail, nous citerons ceux de Mlle de Rambouillet, Salon de 1831, et de Mme de Nemours, d'après Largillière, Salon de 1834.

Baur (Guillaume), né à Strasbourg en 1600 ou 1610, mort à Vienne en 1640. Graveur à l'eau-forte et peintre en miniature. Il prit des leçons de son compatriote Brendel et voyagea en Italie. A Rome, il fut accueilli par le cardinal Bracciano, pour lequel il travailla pendant plusieurs années. Il séjourna à Naples, puis à Venise et de là se rendit à Vienne auprès de Ferdinand III, qui le prit à son service. C'est dans cette ville qu'il exécuta ses plus belles miniatures, toujours peintes à la gouache sur vélin.

L'Empereur lui fit aussi décorer des *cabinets* portatifs garnis d'ornements d'or, d'argent et de pierres dures. « Un de ces cabinets, dit Dargenville, fut offert par Ferdinand au cardinal Mazarin ».

Baur mourut jeune ; cependant, grâce à ses goûts laborieux, et à son travail facile, il laissa 250 planches gravées et un assez grand nombre de miniatures représentant divers sujets, tels que : la Vie du Christ et la suite de la Passion, — des paysages, des chasses, des combats, des marchés, des cavalcades, des processions, des marines, des vues de jardins et de palais, etc.

On remarque, chez Guillaume Baur, ses compositions savantes, la belle ordonnance de ses monuments d'architecture et la manière dont il a su grouper et faire mouvoir une infinité de personnages sur un vélin de petite dimension, souvent inférieure à six pouces carrés.

Vente Eugène Tondu, 1865. — Vue du quai de Venise, bordé de

palais et animé de figures nombreuses. 552 fr. — Décapitation d'un saint personnage : 230 fr. — Le Baptême de saint Jean et le Christ partant pour la pêche miraculeuse ; les deux min. : 340 fr. — Vue d'un quai de Venise et le Départ d'une flotte ; les deux pièces : 382 fr. — La Crèche et le Calvaire ; les deux min. : 305 fr. — Les places et colonnes Trajane et Antonine à Rome ; les deux vélins : 301 fr.

BERNARD (Samuel), né à Paris en 1615, mort dans cette ville en 1687. Peintre et graveur. Élève de Simon Vouet et père du fameux traitant Samuel Bernard, anobli par Louis XIV. Membre de l'Académie de peinture, lors de sa fondation, en 1648. Il exécuta à la gouache et en miniature des portraits, des paysages et des tableaux d'histoire. *Salon de* 1673. (Samuel Bernard, professeur.) « Un petit Jésus de miniature en ovale et un petit paysage en quarré. »

BLARENBERGHE (Louis Van), né à Lille en 1719. Marines, paysages avec figures ; scènes villageoises, peintes à l'huile et surtout à la gouache. Fils de Jacques-Guillaume Van Blarenberghe, peintre flamand, qui vint se fixer à Lille, où il mourut en 1742. Louis Blarenberghe est le plus grand peintre en miniature, à la gouache, du XVIIIe siècle ; il touche à la perfection, ses œuvres sont des merveilles de grâce, de finesse élégante. On sent que son imagination déborde ; la composition, chez lui, est vive, féconde, abondante ; ses attitudes sont vraies, naturelles et son coloris des plus harmonieux. Blarenberghe vivait à Paris ; vers 1773, il fut envoyé à Brest comme peintre de la marine, mais son brevet n'est que du 13 janvier 1775 ; il avait emmené avec lui son fils Henri-Joseph, dans l'habileté duquel il trouvait un précieux auxiliaire. Louis Blarenberghe fit toutes les vues de la ville et du port de Brest. Ces vues sont admirables de vérité et d'effet. Elles doivent être conservées au ministère de la marine.

Depuis longtemps, l'artiste s'était conformé aux goûts de son époque en peignant, sur des éventails, sur des tabatières et bonbonnières et jusque sur le chaton des bagues, de véritables merveilles microscopiques qu'on payait déjà des prix élevés. En voyant ces noces de villages, ces fêtes militaires, ces paysages aux sites grandioses, animés par une infinité de personnages et contenus dans un espace parfois plus petit que l'ongle du pouce, on admire le talent avec lequel ce maître a pu réunir dans un cadre aussi restreint, toutes les qualités d'effet, de mouvement et

d'expression des plus grandes compositions. Louis Blarenberghe a fait aussi quelques beaux tableaux à l'huile.

Parmi les trente-sept tabatières fournies par le bijoutier Sageret, en 1771, à l'occasion du mariage du comte de Provence, nous en trouvons une ainsi facturée : « Une très grande boîte carrée montée à cage et peinte en miniature, par Blarenberghe, sous cristaux. 2,000 liv. » (*Arch. Nat.*, 0^{1}3031.)

Musée de Versailles. — Vingt-deux gouaches représentant des batailles du règne de Louis XV.

Vente Demidoff, 1863.— Boîte ronde, ornée du château de Bercy 7,465 fr. — Boîte d'or à deux miniatures, l'une dessus, l'autre dessous, figurant une salle d'opéra et un feu d'artifice sur l'eau, signées : VAN BLANBERGHE. 10,750 fr.

Vente Vte Clère, 1872. — Une danse de village, vélin monté en bague, signé : VAN BLARENBERGHE. 1,410 fr.

Vente Allègre, 1872. — Boîte en or ciselé, enrichie de six miniatures sur vélin, offrant des scènes d'intérieurs et des sujets champêtres. Le médaillon du couvercle signé : V. BLARENBERGHE, 1767, représente la visite à la nourrice et se compose de neuf figures. 27,200 fr.— La Visite à la ferme et le Jeu du volant, miniatures carrées sur vélin. 3,350 fr.— La Foire de Saint-Germain, superbe miniature ovale sur vélin signée : VAN BLARENBERGHE, 1763. 30,100 fr.

Hôtel Drouot, 1878. — Scène champêtre à huit personnages, sur vélin monté en bague. 660 liv.

Vente Léopold Double, 1881. — Le Camp, tableau sur bois (0,13 sur 0,16). 27,500 fr. — Le Transport du rocher qui sert de base à la statue de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg ; sur une boîte ovale, Louis XVI, en or guilloché, émaillé de rouge, 11,500 fr. — Scène champêtre de quatorze figures, signée : VAN BLARENBERGHE ; sur une petite boîte oblongue, Louis XVI, en or guilloché, émaillé de vert. 13,000 fr. — Une fête de village, composée de plus de quatre-vingt figures, signée VAN BLARENBERGHE ; sur une boîte ronde Louis XVI, en or ciselé à perles en relief, et décorée de panneaux d'émail gris perle sur fond guilloché. 20,100 fr. — Le Retour du baptême et la Visite à la nourrice ; sur une boîte ovale en or guilloché. 30,000 fr.

BLARENBERGHE (Henri-Joseph Van), né à Lille en 1741, mort en 1825. Miniature à la gouache. Fils et élève de Louis Blarenberghe, dont il égala presque le talent. Doué d'une grande habileté de main, il parvint à s'assimiler, si bien le genre et la manière de son père, qu'il est difficile de distinguer les œuvres de chacun des deux artistes.

Henri-Joseph fut nommé maître de dessin des Enfants de France, en survivance d'un certain N. Sylvestre, qui vivait encore à l'époque de la Révolution. Il est donc supposable que Blarenberghe remplit rarement les fonctions de sa charge. Quoi qu'il en soit, son titre lui valut de nombreux élèves parmi les familles aristocratiques, et ce fut à qui posséderait à la ville et à la cour quelque petit chef-d'œuvre des deux Blarenberghe. A la chute de la monarchie, ruinés par le nouveau régime, ils retournèrent à Lille. Henri-Joseph fut nommé conservateur du musée de peinture, et mourut le 1er décembre 1826, honoré et regretté de ses concitoyens.

De La Boissière, « Damoiselle, » florissait à la fin du règne de Louis XIV. Elle a travaillé quelque temps pour les présents diplomatiques. Ses petits portraits de Louis XV enfant lui étaient payés 60 liv. et placés dans de riches boîtes en or, garnies de diamants.

38 *mai* 1715. — Une boîte enrichie de 48 diamants ornée d'un portrait, par la Damoiselle de la Boissière, «donnée au Cte Baudry, envoyé de M. le Grand-Duc de Toscane. 5,772 liv. »

18 *septembre*. Une boîte à portrait, sertie de 64 diamants offrant le portrait du Roi peint par la Damoiselle de la Boissière, et donnée au Cte de St-Maurice, envoyé de l'Électeur de Cologne. 3,114 liv.

Dans les deux exemples suivants les portraits de l'enfant Roi sont encore de notre artiste.

11 *mai* 1717. — Une boîte à portrait, enrichie de 48 diamants pour le Cte Guicciardi, envoyé de Modène. 3,335 liv.

29 *décembre* 1717. Une boîte à portrait de 24 diamants roses, pour être donnée au sieur Hérens, à Vienne, intendant des médailles de S. M. Impériale, « en considération de la médaille d'or qu'il a envoyée au feu Roi Louis XIV. » (Arch. du Min. des Aff. étr. *XVe Registre des Présents du Roi,* 1714.)

Boissieu (Jean-Jacques de), né à Lyon en 1736, mort en 1810. Portrait et paysage. Destiné d'abord à la magistrature, il y renonça bientôt pour se livrer aux arts. Il étudia sous la direction de Frontier et s'appliqua beaucoup à imiter les paysages hollandais. En 1760, après avoir fait de rapides progrès, il vint à Paris, où il entretint d'amicales relations avec les artistes les plus en renom. Ayant eu la bonne fortune de trouver un protecteur dans la personne du duc de La Rochefoucauld, celui-ci l'emmena en Italie. De Boissieu mit ce voyage à profit pour compléter ses études.

De retour à Lyon, sa santé délicate le força de renoncer à la peinture à l'huile ; c'est alors qu'il s'adonna exclusivement au dessin et à la gravure. De Boissieu a fait de beaux dessins à la sanguine, à la pierre noire, à la plume lavés à l'encre de Chine, à la mine de plomb sur vélin. Il a signé parfois D. B.

Ce maître a exécuté aussi, à la plume et au crayon, de ravissants dessus de boîtes; leur exquise finesse est telle, qu'on serait tenté de les attribuer à l'un des deux Blarenberghe.

Vente Jacquinot-Godard, 1859. — Dessin à la plume et colorié, par de Boissieu, sur une grande boîte en racine. 205 fr.

Vente Fould, 1882. — Scène d'intérieur à trois personnages, dessin signé : DE BOISSIEU, 1769. 850 fr. — Tabatière oblongue, montée à cage, ornée d'un paysage à la mine de plomb de la plus grande finesse. (Deux groupes de figures.) 4.700 fr.

BOIT (Charles), né à Stockholm vers 1663, mort à Paris le 6 février 1727. Émail et miniature. Son père était français et le mit en apprentissage chez un joaillier. L'enfant, très heureusement doué, fit de rapides progrès, puis il passa en Angleterre, où ses petits portraits en émail lui furent largement payés. De Londres, Boit se rendit à Vienne. Là, il peignit sur une plaque d'or de 18 pouces de haut sur 12 de large les portraits en émail de la famille impériale d'Autriche.

En 1715, il vint se fixer en France ; l'Académie de peinture lui ouvrit ses portes, deux ans plus tard. Le Régent lui commanda son portrait, celui de Louis XIV, puis celui du jeune Roi Louis XV. Ce dernier portrait fut livré au mois d'août 1718, ainsi que nous l'apprend le *Mercure de France :* « Le sieur Boit, fameux peintre en émail, membre de l'Académie royale, ayant été introduit par M. le duc d'Aumont au lever du Roy, eut l'honneur de présenter le portrait en émail qu'il avait de Sa Majesté. Il en fut reçu très gracieusement. » Charles Boit obtint du Régent le logement, première faveur bientôt suivie d'une pension.

BOL (Hans ou Jean), né à Malines en 1534, mort à Amsterdam en 1593. Graveur à l'eau-forte, peintre de paysages en détrempe et en miniature. Hans fit ses premières études dans sa ville natale. Dès l'âge de seize ans, il partit pour Heidelberg et travailla au palais de l'électeur palatin. Deux ans après, il revint à Malines où il se fit remarquer par ses beaux paysages ornés de figures, savamment conçus et exécutés avec beaucoup d'art. En 1582, la ville ayant été saccagée par les Espagnols, Bol se réfugia à Anvers dans un état de dénûment complet. Son talent lui

procura des ressources. Il peignit des miniatures qui furent très recherchées des amateurs. Après douze années de séjour à Anvers, fuyant de nouveaux troubles, il alla d'abord à Delft, puis à Mons; puis, en dernier lieu, à Amsterdam, où il mourut. D'habiles graveurs ont reproduit ses compositions.

Hôtel Drouot, 1862. — Deux miniatures gouachées sur vélin, datées de 1659 et figurant des vues de villes et de villages animées de personnages. 460 fr.

Bone (Henry), né à Turo (Angleterre) en 1755, mort en 1834, peintre sur porcelaine, en miniature et en émail. Il débuta en 1771, dans la manufacture de porcelaine de Plymouth, et vint à Bristol, lorsque l'établissement y fut transféré. En 1778, il s'établit à Londres, où il peignit sur des bijoux des devises et autres ornements émaillés. La mode ayant changé, Bone s'occupa quelque temps de miniature, puis il entreprit avec succès la peinture artistique en émail. En 1794, la Fille endormie, émail d'après Reynolds, le fit avantageusement connaître. Il exécuta depuis de beaux portraits en ce genre, qui établirent sa réputation.

Vente Lecarpentier, 1865. — Portraits de John Norris et de John Down, 255 fr.

Bone (Henry-Pierre), fils et élève d'Henry Bone. Il a fait quelques tableaux à l'huile, mais il pratiqua surtout la peinture en émail.

Boquet, « dessinateur, peintre et inspecteur général des Menus-Plaisirs du Roy, » a beaucoup travaillé pour Louis XV.

Il apparaît sur les comptes des Menus dès 1752 avec le titre de peintre et dessinateur et son nom se retrouve sans cesse jusque sous le règne de Louis XVI.

L'Almanach historique..., Paris 1776, mentionne *Bocquet,* « dessinateur de costumes de théâtre, rue d'Orléans-St-Martin. » Ce doit être le même artiste dont le nom est diversement écrit avec ou sans c. Boquet n'était pas seulement un habile dessinateur, c'était encore un très bon miniaturiste.

Boquet (Mlle) florissait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. *L'Almanach historique...*, Paris, 1776, la cite comme peignant « le portrait et les fruits, rue St-Denis ». Si c'est la fille du précédent, elle ne demeurait pas avec son père; dans tous les cas, elle travaillait pour les Menus-Plaisirs en même temps que ce dernier en 1773, et présentait une note de 3,360 liv, dont voici le détail :

6 portraits ovales (en miniature), dont 4 du Dauphin et 2 de la Dauphine. 1,440 liv. Avoir peint et copié d'après Vanloo 4 portraits du Roi, en grand habit de l'Ordre du St-Esprit. 1,920 liv. (*Arch. Nat.*, O13043.)

BORDES (Joseph), né à Toulon, en 1773. Miniature et aquarelle. Après avoir fait ses premières études à l'académie de Toulon, il alla résider à Paris, où il devint élève d'Isabey. Bordes s'est acquis une certaine réputation, tout en restant inférieur à son maître comme coloriste et comme dessinateur. Il a remporté plusieurs médailles aux expositions de Lille et de Douai. Au nombre des portraits exécutés par Bordes, nous citerons ceux de Lafon, du Roi de Naples, de Louis-Philippe (1834), de Greuze, de Talma et du général Bertrand.

BORDIER (Jacques), né à Genève en 1616, peintre en émail. Il était beau-frère de Petitot, et devint son collaborateur, après avoir été son maître. Les progrès étonnants du disciple lui attirèrent une vogue immense ; un fait curieux s'ensuivit : Ainsi que le fait observer M. Théodore Le Jeune, « contre l'ordinaire des imitateurs qui presque toujours sont les élèves du peintre copié, ce fut le propre maître de Petitot qui l'imita. » Les deux beaux-frères travaillèrent longtemps en commun. « Bordier peignait les fonds, une partie des draperies et ébauchait les têtes, et Petitot revenait ensuite sur le tout qu'il mettait dans sa perfection. » (Mariette, *Abecedario.*)

Vente Godefroy, 1791. — Portrait d'Antoine Vitré, imprimeur de Louis XIV, d'après Philippe de Champagne. 700 fr.

Vente St-Martin, 1808. — Portrait de Vitré, émail, avec bordure en or à huit pans. 3,200 fr.

Vente San-Donato, 1880. — Portrait de Vitré, signé du chiffre de Bordier, avec la date 1651 ; sur une boîte octogone en or, émaillé de rubis, signée : FOSSIN. 11,500 fr.

BOREL, florissait sous Louis XVI. Dessin et miniature. En 1779, il exposait au *Salon de la Correspondance :* « Jupiter et Io, mignature ; une étude de vieillard à Gouasse ; deux dessins coloriés représentant des bacchantes. » Les quatre morceaux réunis valurent à l'auteur cette flatteuse appréciation : « Beaucoup de franchise et une grande pureté de dessin. » L'année suivante, Borel recevait ces nouveaux éloges : « La correction la plus scrupuleuse, jointe à beaucoup d'agrément fait toujours distinguer cet artiste. » (De la Blancherie, *Nouvelles de la République des lettres et des arts.*)

Mme Boucher, qu'il ne faut pas confondre avec la jolie Marie Perdrigeon, femme de Fr. Boucher, florissait sur la fin du règne de Louis XV. Elle a fait beaucoup de pastiches d'après son homonyme, le peintre du *Bien-aimé.*

Le *Catalogue raisonné des tableaux qui composent la collection de M. Lalive de Jully, Paris,* 1769, cite : « les Forges de Vulcain, miniature agréable par Mme Boucher. »

L'année suivante, le *Catalogue raisonné d'un cabinet curieux en différents genres qui méritent l'attention des amateurs, rédigé par Pierre Rémy,* nous décrit toute une série de petits sujets exécutés par notre artiste. En voici la nomenclature : Vénus couchée et endormie avec un Amour. — Léda. — Vénus couchée. — Une femme qui dort. — Une femme et un Amour, dans un paysage. — Une bergère endormie près d'un arbre ; son berger la chatouille avec une paille. — Vénus qui montre à l'Amour une couronne de fleurs. — Diane sortie du bain et qui raccommode ses brodequins. — Bergère faisant une couronne de barbeaux à son berger. — Femme couchée sur un lit.

Bourdin, florissait à la fin du règne de Louis XIV. Il recevait des commandes du Ministère des Affaires étrangères, pour les présents diplomatiques. Au mois de décembre 1715, il exécute un portrait du jeune Roi pour orner une boîte à portrait enrichie de 22 roses et destinée à M. Buys, ambassadeur de Hollande. Le prix de cette boîte est de 14,839 liv.

En 1716, Bourdin fait plusieurs autres portraits de S. M. pour décorer de riches boîtes, dont l'une, de 3,199 liv., est remise au Mis Scotti, envoyé du duc de Parme, et l'autre, de 3,195 liv. avec 48 diamants, doit être donnée au « Mis de Marj », envoyé extraordinaire de Gênes. (Arch. du Min. des Aff. étr., *XVe Registre des Présents du Roi.*)

Bourgoin (F.) florissait à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Émail et miniature.

« Qu'est-ce que Bourgoin qui, dès 1764, dit M. Paul Mantz, est désigné comme agréé à l'Académie de St-Luc, où il expose à la fois des émaux et des miniatures, et qui, en 1778, se prend assez au sérieux pour faire annoncer dans le *Journal de Paris*, qu'il change de domicile. » *(Les Miniaturistes au XVIIIe siècle.* Voir l'*Artiste,* 1858.)

Les renseignements sur Bourgoin sont assez rares. Il travailla pour les Menus-Plaisirs, et fut chargé de faire deux portraits en émail de Louis XV. Voici la copie du reçu délivré par l'artiste

lors du règlement: « Pour le payement de deux portraits du Roy peints en émail sur or, que j'ai remis à M. de La Ferté intendant des Menus-Plaisirs du Roy, l'un en l'année 1762, l'autre en 1763, prix convenu à 18 louis pour chaque portrait, et pour avoir fourny les plaques sur lesquelles ils sont peints, un louis pour chaque. Total, 38 louis. » (*Arch. Nat.*, O[1]3007 et O[1]3098.)

L'*Almanach historique...*, Paris, 1776, mentionne notre artiste en ces termes: « Bourgoin adjoint à professeur de l'Académie de Saint-Luc, rue S[t]-Thomas du Louvre. Il peint aussi supérieurement la miniature et l'émail. »

Une vente célèbre, faite à Paris il y a douze ans, nous a révélé que Bourgoin avait quelques droits de se prendre au sérieux.

Vente Allègre, 1872. — Boîte ovale, en or de couleur, ciselé à fleurs et ornements rocailles, enrichie de médaillons émaillés en plein et finement peints par Bourgoin. Beau travail du temps de Louis XV. 10,200 fr.

Bourgeois (Charles-Guillaume-Alexandre), né à Amiens en 1759, mort à Paris en 1832. Miniaturiste, graveur et chimiste. Ses petits portraits, de profil sur fond noir, sont d'un coloris et d'un dessin admirables. Les figures semblent prêtes à parler et les moindres détails en sont exécutés avec une vérité saisissante. Bourgeois a exposé un grand nombre de miniatures de 1800 à 1824. Comme chimiste, il perfectionna les couleurs et publia des mémoires sur les lois qui les régissent dans leurs diverses combinaisons.

Boze (Joseph), né à Martigues (Bouches-du-Rhône) vers 1746, mort en 1831. Portrait à l'huile, au pastel et en miniature. Après avoir étudié à Lyon, il vint à Paris, où il prit des leçons de la Tour. Son talent à saisir la ressemblance, joint à l'habileté de son pinceau, établirent sa réputation et lui valurent de brillants succès. Il fut appelé à faire les portraits de Louis XVI, de Marie-Antoinette, des enfants de France et des célébrités en tous genres.

En 1782, il exposa au Salon de la Correspondance *un portrait d'homme peint en miniature*. « Ce petit ouvrage a été admiré généralement. » La même année, l'artiste présenta le portrait de Vaucanson, pour lequel il reçut de nombreux éloges. (*Nouvelles de la République des lettres et des arts*. Paris. 1782.)

Ce maître fit quelques tableaux historiques, notamment Napoléon à Marengo et la scène où Mirabeau lance sa fameuse apostrophe au M[is] de Dreux-Brézé. Joseph Boze portait un noble

cœur. Il était bon, généreux, dévoué. Pendant les malheurs de la famille royale, il lui donna des preuves de son attachement. Lors du procès de Marie-Antoinette, il eut le courage de déposer en sa faveur et fut jeté en prison peu de temps après. La chute de Robespierre le sauva de l'échafaud et lui rendit sa liberté. Cette belle conduite lui conquit la faveur de Louis XVIII, qui le nomma parmi ses peintres en titre.

Au Salon de 1791, il exposa un cadre de miniatures, avec plusieurs portraits à l'huile et au pastel, au nombre desquels figuraient ceux de Mirabeau et de Robespierre.

Bragustin, florissait à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le catalogue de la *Vente M. C..., Paris*, 1860, cite Bragustin en ces termes : « Cet artiste, qui a été un des maîtres de Hall, a très peu laissé de ses productions. » La première partie de cette assertion n'a aucun fondement. M. Frédéric Villot, le plus autorisé des biographes de Hall, s'exprime ainsi à propos de l'illustre Suédois : « On ne lui connaît pas de maître ; mais, lié intimement avec J. Vernet, Huber Robert, Greuze, Rosselin. Mme Lebrun, il dut recevoir de ces artistes habiles, sinon des leçons, du moins d'excellents conseils dont il sut profiter. Quant aux miniaturistes ses contemporains, avec lesquels, suivant les traditions de famille, il était en perpétuelle dissidence, il fuyait soigneusement leur société, et jamais il n'en prit aucun comme guide dans ses premiers essais. » (*Hall, célèbre miniaturiste du XVIIIe siècle. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance...*, Paris, 1867.) Ce qui n'est pas douteux, c'est que les miniatures de Bragustin sont très rares aujourd'hui.

Vente C., 1860. — La Coquette, miniature signée : *Bragustin*. 300 fr.

Brendel ou Brentel (Frédéric), né à Strasbourg en 1580, mort en 1651, miniaturiste et graveur. Histoire, sujets religieux, portrait. Certains auteurs le font naître en 1586, d'autres en 1596 ; mais, comme on le fait mourir « très vieux », nous penchons pour la première date de 1580, qui porte son maximum d'âge à soixante et onze ans. Il peignait surtout à la gouache et eut pour disciple le célèbre Guillaume Baur, dont il développa les dispositions. Brentel se fixa à Augsbourg, et obtint par son talent de puissantes protections. En 1638, il fut chargé de peindre sur vélin une prédication de saint Jean dans le bois, avec une ville en perspective. Plus tard, Guillaume, marquis de Bade, lui commanda les miniatures d'un manuscrit intitulé : *Officium B. Mariæ Virginis. Pii V,*

Pont. Max. jussu editum, in 8°, qu'il termina en 1647. Ce fut son chef-d'œuvre; il est aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne. Le prince de Conti, célèbre curieux en tous genres, l'acquit d'un chanoine au prix de 6,000 francs. L'ouvrage fut divisé en deux parties à la mort de la margrave de Bade. Les deux parties réunies renferment 470 pages et 40 miniatures admirables, dont les plus importantes sont d'habiles réductions tirées des œuvres d'Albert Dürer, de Lucas Giordano et des maîtres de l'école flamande, tels que Rubens, Van Dyck, Breughel, Teniers, etc. Les œuvres de Brentel se recommandent par un dessin correct, un coloris chaud, une grande richesse de détails et un ensemble des plus soignés.

Brison (Mlle) florissait sous Louis XV.

Nous trouvons son nom dans les *Registres des Présents du Roi,* de 1759 à 1761, aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. Pendant ces trois années, elle exécute au moins douze portraits du Roi. Chacun d'eux lui est payé 200 livres ; la plupart sont montés sur des bracelets au milieu d'un cercle de diamants ; d'autres vont embellir des tabatières.

Le 19 juillet 1759, le Roi fait remettre « à la succession de M. de Bostuchef » une boîte à portrait enrichie de 398 diamants, valant 20,766 liv.

Le 16 octobre 1761, une autre boîte à portrait est offerte en « présent de S. M. à M. de Stanley, ministre d'Angleterre ».

Dans ces deux riches boîtes, l'image en miniature de Louis XV était de Mlle Brison. On peut en conclure que cette artiste n'était pas sans mérite.

Bruckmann (Frédéric), artiste suédois qui florissait à Paris vers la fin du XVIIe siècle. Portrait en émail, en relief. Il a reproduit nombres de fois l'image du grand Roi, pour orner les boîtes à portrait que Louis XIV distribuait sans compter. Le 30 mars 1695, l'artiste reçoit 720 liv. pour douze portraits émaillés en bas-relief à 60 liv. chacun. Voici une quittance du 20 novembre 1696 : « Reçu de M. de Pontchartrain 12 portraits émaillés en bas-relief par Frédéric Bruckmann, Suédois, à 60 liv. 720 liv. »

Le 28 août 1697 et le 10 juin 1678, 19 portraits de Bruckmann ne lui sont plus payés qu'à raison de 50 liv. chacun. Le 2 décembre de cette dernière année et le 4 avril 1699, il remet encore 19 portraits émaillés en bas-relief du Roi, qui lui sont comptés à l'ancien prix de 60 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr.. *XIe Registres des Présents du Roi,* 1690 à 1699.)

A la date du 22 février 1716, nous trouvons la mention de « trois portraits en miniature peints par *Bourmann* », cotés ensemble à 300 liv. Nous pensons qu'il s'agit toujours de notre Suédois, dont le nom a été écorché comme cela arrive continuellement pour la plupart des noms propres. Aux Archives nationales, cet inconvénient est plus rare, parce qu'on y trouve le plus souvent les mémoires signés des fournisseurs.

CADET (Mme, née Joly), morte en 1801, peintre de portraits à l'huile, en miniature et en émail. Élève de Weyler. Son père occupait les fonctions de secrétaire de la maison de Condé, et son mari était le chirurgien Cadet Gassicourt, surnommé le *saigneur Cadet*. Elle fit preuve d'un véritable talent, qui lui valut, en 1787, le brevet de « peintre de la Reine ».

Le catalogue de vente du cabinet du duc d'Aumont (1782) mentionne divers ouvrages de Mme Cadet : « Trois tableaux de forme ovale représentant des têtes d'hommes, faites d'après nature, et le Petit Physicien, d'après Carle Vanloo, chacun dans leur cadre de bois sculpté et doré. — Deux boîtes d'écaille noire, ornées sur le dessus du portrait de Racine et de celui de Le Kain, avec cercles d'or. » Au *Salon de* 1791, elle a exposé divers portraits en émail parmi lesquels on cite comme le plus parfait celui de Necker.

CAMPANA, mort à Paris en 1786. Portraits, sujets en scène en miniature. « Peintre ordinaire du cabinet de la Reine » et qui mérita les faveurs de la cour par son élégant et gracieux pinceau. On est étonné de l'absence de renseignements sur un artiste aussi distingué, alors qu'une foule de miniaturistes de second ordre sont mentionnés dans les brochures du temps. M. Paul Mantz, dans son étude sur les *Miniaturistes du XVIIIe siècle,* écrit : « Les journaux nous apprennent en 1786 la mort du sieur Campana, peintre ordinaire du cabinet de la Reine. »

Les *Tablettes de Renommée...,* Paris, 1791, citent Le Magniet et plus loin Fritche, tous deux élèves de « M. Campanas ». Comment le maître n'est-il pas cité lui-même dans l'*Almanach historique...* ou dans l'*Almanach Dauphin...,* Paris, 1777, alors qu'il était dans toute la maturité de son talent.

Voici un renseignement inédit recueilli au Ministère des Affaires étrangères. Le 10 mai 1782, Campana livre un portrait de Marie-Antoinette pour être monté par Solle dans un médaillon entouré de vingt-six brillants, estimé 17,000 livres, sans compter le portrait payé à l'artiste 360 liv. Ce bijou est envoyé à la Dsse

de Sudermanie qui a représenté la Reine au baptême du prince de Suède duc de Smoland, dont S. M. a été l'une des marraines. (*Registre des présents du Roi*, n° 451.)

Campana ne s'élève pas à la hauteur de Hall ; son dessin est plus sec, plus arrêté que celui de l'illustre Suédois, et son coloris moins brillant ; ses figures ont parfois le teint mat, parfois aussi elles sont rehaussées d'un rose vif qui sent le fard. Malgré cette infériorité, il a du charme, il sait plaire, et c'est beaucoup. Les miniatures de ce maître, assez rares d'ailleurs, sont chaudement disputées dans les ventes.

Vente Eugène Tondu, 1865. — Grande et belle miniature attribuée à Campana : portrait de femme vêtue de blanc ; bordure en bois sculpté et doré avec le chiffre en cheveux A. D. C. 1,633 fr.

Hôtel Drouot, 11 *mai* 1878. — Portrait de jeune femme, en corsage bleu ; ses cheveux sont retenus par un ruban blanc. Cadre en bois sculpté et doré. 1,460 fr. Nous avons admiré cette miniature aux couleurs sobres, aux carnations mates, à la physionomie expressive et charmante.

Capet (Mlle Marie-Gabrielle), née à Lyon, morte en 1827. Portrait, genre, pastel et miniature. Élève de Mme Vincent, « ci-devant Guyard. » Elle a exposé avec honneur aux divers Salons de Paris depuis 1791, jusqu'à l'époque de sa mort. Mlle Capet a montré un réel talent dans ses petits portraits, qui cependant ont subi dans les ventes des écarts de prix considérables.

Vente Eug. Tondu, 1865. — Portrait de jeune femme, signé : M. G. Capet l'an ii de la Liberté. 70 fr.

Vente Laperlier, 1867. — Portrait de femme en robe blanche, coiffée d'un chapeau de paille, signé : M. G. Capet, an vi. 46 fr.

Hôtel Drouot, 1er *févr.* 1877. — Portrait de la Psse de Caraman Chimay, miniature ronde sur ivoire, signée : M. G. Capet, 1791. 3,000 fr. Elle est assise, vêtue d'une robe violette à raies blanches ; un fichu à la Marie-Antoinette, noué derrière la taille, couvre ses épaules. On admire dans ce portrait une expression fine, une couleur chaude et vraie, une touche délicate. Mlle Capet mérite d'être classée parmi les meilleurs artistes de la fin du XVIIIe siècle.

Carriera (Rose-Alba), appelée communément rosalba, née à Venise d'une famille distinguée, en 1675, morte en 1757. Pastel et miniature. Élève d'Antonio Lazzari, de Diamantini et d'Antonio Balestra. Elle voyagea en France et en Allemagne et reçut partout l'accueil le plus enthousiaste. Beaucoup d'artistes ont été mécon-

nus de leur vivant; la Rosalba, au contraire, eut le bonheur de voir, tant qu'elle vécut, sa réputation exaltée outre mesure. Sans cesse recherchée et fêtée, comblée de présents et d'honneurs par les grands personnages, elle suffisait à peine à faire le portrait de tious ceux qui l'en priaient. Lorsqu'elle vint en France, elle fut nommée par acclamation membre de l'Académie de peinture.

Dix ans avant de mourir, elle eut le malheur de perdre la vue; elle en ressentit un cruel chagrin, mais elle trouva des consolations dans l'exercice de la bienfaisance, et dans les nombreux témoignages de sympathie et de respect dont elle fut entourée. On admire, chez la Rosalba, un dessin noble et correct, un coloris doux, l'arrangement plein de charme de ses compositions.

Les catalogues de vente de *Mariette*, 1775; — de *Blondel de Gagny*, 1776; — du *M*[is] *de Ménars*, 1782; — de *Blondel d'Azincourt*, 1783; — de *la Mésangère*, 1831, décrivent des miniatures, de la Rosalba. Quelques-uns de ses petits portraits sont des tableaux de genre.

CARTEAU, peintre de portraits en émail, florissait sous Louis XVI. Il a travaillé pour les Menus-Plaisirs. Son morceau capital est un portrait du Roi, exécuté d'après nature, sur une plaque de dix pouces de haut sur seize de large, représentant Louis XVI à cheval et armé. L'artiste en reçut 6,000 liv. sans compter 600 liv. pour le cadre et 192 liv. pour la boîte. (*Arch. Nat.*, O[1] 3053.) En 1779, Carteau réclame 1,180 livres pour quatre portraits du Roi et de la Reine. (O[1] 3056.)

CAZAUBON florissait à Paris dans la seconde moitié du règne de Louis XV. Portrait en miniature. Il a travaillé pour les Menus-Plaisirs pendant plusieurs années. Voici une liste de ses travaux, relevée sur divers mémoires signés de sa main, classés aux *dépenses imprévues*.

Présents. — 1763. Cinq portraits du Roi, pour être montés en bagues. 1,500 livres. — Deux portraits de M[me] Victoire, dont l'un pour bague et l'autre pour dessus de boîte. 600 livres. — Trois portraits représentant M[me] Adélaïde, M[me] Sophie et M[me] Louise, pour être enchâssés dans la même bague, à 500 livres l'un, en raison de la difficulté. — Deux portraits du Roi, pour dessus de boîte, 600 livres. — Cazaubon réclamait 300 livres par portrait, mais il ne lui en fut accordé que 240, prix maximum pour les bons miniaturistes de son temps.

1764. — Un portrait du Roi et trois portraits du Dauphin pour dessus de boîte, réglés à 960 livres. — 1765. Trois portraits du

Roi, deux de Mgr le Dauphin, un de Mme Victoire, deux de Mme Louise, un de Mme Sophie. — 1766. Deux portaits du Roi, trois de Mme Victoire, un de Mme Louise, un de Mme Adélaïde (*Arch. Nat.*, O[1] 3007, O[1] 3011, O[1] 3014.)

1767. 13 juillet. — Livré à M. de la Ferté le portrait du Roi dans une grande boîte destinée à M. de Sainte-Foy.

1768. — Deux portraits de Mme Sophie, deux de Mme Victoire, un de Mme Louise, réglés à 1,200 livres. (*Arch. Nat.*, O[1] 3007, O[1] 3011, O[1] 3013, O[1] 3018.)

Charlier, Jacques, peintre en miniature du Roi, florissait dans la seconde moitié du XVIIIe s. Portraits, pastorales, sujets de la Fable, à l'aquarelle et en miniature. On le croit élève de Boucher, dont il a fait beaucoup de copies et de pastiches. Charlier a peint aussi à l'huile, mais d'une manière faible et molle, tandis que ses aquarelles et ses miniatures sont ravissantes. Les boîtes de luxe qu'il a décorées se vendent fort cher et sont très recherchées dans le monde de la curiosité. Ses aquarelles se reconnaissent généralement à un pointillé épais, qui, vu à distance, est d'un bel effet.

Le Cte de Caylus, l'archéologue, avait un faible pour les œuvres de Charlier. Le Catalogue de son cabinet en compte plus de quatre-vingt-dix spécimens. D'après un mémoire de la collection du B^on^ Ch. Davillier, Charlier fit pour le prince de Conti, à dater de 1772, douze grandes miniatures dont le prix total s'élevait à 14,400 livres ce qui les mettait à 1,200 livres chacune. A la vente du prince, en 1777, elles n'atteignirent pas la moitié de ce prix.

Charlier figure sur les comptes des Menus-Plaisirs. Voici son mémoire pour l'année 1749 : « Deux portraits en miniature d'une boîte à deux tabacs, l'un représentant Mme Infante Don Philippe, en habit de cour et manteau royal, l'autre Mme Isabelle, aussi en habit de cour. 600 liv. Un portrait dans une tabatière carrée représentant la jeune infante, Mme Isabelle. 300 liv. — Dans une boîte à deux tabacs, 2 portraits représentant l'un Mme Infante Don Philippe, l'autre la jeune Infante, Mme Isabelle, 600 liv. — Deux portraits aussi dans une boîte à deux tabacs, l'un représentant Mme Infante, l'autre Mme Henriette, 600 liv. — Autre portrait de Mme Infante, 300 liv. — Deux portraits en bracelet de Mme Victoire et de Mme Louise. 600 liv. »

Ces bijoux furent distribués par le Roi ; suivant l'ordre indiqué ci-dessus, à Mme Louise, à Mme Sophie, à Mme de Ledde, à Madame, à Mlle de Duras, à Mme de Beauvilliers, et à Mme Infante. (*Arch. Nat.*, O[1] 2986.)

En 1773, l'artiste exécute un « tableau » pour une tabatière offerte à M. Félix intendant de la maison du Roi. (O[1] 3040.)

Charlier voulut faire une vente de ses œuvres en 1779; mais, n'en trouvant pas les prix suffisamment élevés, il la fit arrêter.

Les catalogues de vente *Blondel de Gagny*, 1776. — *Prince de Conty* 1777. — *Charlier*, 1779, mentionnent des miniatures de Charlier.

Vente Allègre, 1872. — Le Triomphe d'Amphitrite et la Toilette de Vénus; cadre Louis XV, en bois sculpté et doré. 6,850 fr.

Hôtel Drouot, 1878. — Scène de Bacchanale dans un parc, composée de 5 figures. Cadre de bois sculpté et doré. 700 fr.

Vente de la Béraudière, 1883. — Nymphe sortant du bain, miniature en hauteur, sur ivoire. 720 fr.

Chateau (Damoiselle) florissait au commencement de la Régence de Philippe d'Orléans. En même temps que Mlle de la Boissière, elle faisait des portraits du petit Roi Louis XV, pour être mis sur des tables de bracelet ou dans des boîtes à portrait. Chaque médaillon lui était payé 60 livres. — Le 23 avril 1717, une boîte à portrait de 2,783 liv., enrichie de 56 diamants roses, avec portrait du Roi « par la damoiselle Château », fut remise de la part du Régent au Mis de la Batie, député d'Avignon. (Arch. du Min. des Aff. étr., *XVe Registre des Présents du Roi.*)

Chatillon (Louis de), né à Ste-Menehould en 1639, mort en 1734. — Peintre en émail, miniaturiste et graveur. « Il peignit par ordre du Roi, dit Mariette, différents portraits en émail dont la perfection justifia toujours le choix qu'on avait fait de lui. » Il était dessinateur de l'Académie des sciences et travailla à la remarquable collection des plantes sur vélin, conservée au cabinet des estampes. Les émaux de Chatillon sont rares.

Un artiste qui a vécu quatre-vingt-quinze ans a dû beaucoup produire, et, tout en faisant la part des pièces disparues, il doit en rester qui passent inaperçues.

Louis de Chatillon a peint en émail un grand nombre de portraits de Louis XIV, pour chacun desquels il recevait 120 liv., 220 liv. ou 300 liv., suivant la dimension. Il a fait aussi des portraits du petit Roi Louis XV.

Vente Cottin, 1752. — Très beau portrait de Louis XIV. 56 liv. — La P^sse^ de Conti, première douairière. 39 liv. — La Reine Anne d'Angleterre. 20 liv. — Desjardins, sculpteur du roi, très beau portrait. 130 liv. — Louis XIV. 21 liv. — Monsieur, fils de Louis XIV. 78 liv. — Marie-Anne Martinozzi, P^sse^ de Conti.

181 liv. — Son Altesse royale, portrait monté en bague, accompagné de deux brillants. 156 liv. (Émaux.)

Par les soins de Montarsy et plus tard de Rondé, joailliers du Roi, ces émaux étaient montés dans de splendides boîtes à portrait et offerts aux ambassadeurs, chargés d'affaires, etc.

Parmi ces bijoux illustrés par Chatillon, nous citerons : une boîte à portrait de 12,090 liv. au duc de St-Albans, envoyé du Roi d'Angleterre (1698) ; une autre de 13,756 liv., donnée au Bon de Spart, ambassadeur de Suède, en 1717; une boîte de 31,039 liv. à l'abbé Dubois pour une mission secrète (1719); une boîte de 37,090 liv. « pour l'ambassadeur de l'Empereur » (1719), etc... (Arch. du Min. des Aff. étr., *Présents du Roi.* Du XIe au XVIIe registre.)

Chéron (Henri), mort à Lyon en 1697. Habile peintre en émail, dont les œuvres sont peu répandues. Les renseignements font défaut sur cet artiste. On sait qu'il vécut un certain temps à Paris et qu'il alla mourir à Lyon, après avoir abandonné sa femme et ses enfants. Il eut cependant le mérite de pressentir et de seconder les étonnantes dispositions de sa fille Élisabeth-Sophie.

Chéron (Élisabeth-Sophie). Fille du peintre en émail Henri Chéron, née à Paris en 1648, morte en 1711. Histoire, portrait miniature, émail. Membre de l'Académie royale de peinture, en 1672, et de celle de Padoue en 1699, sous le nom de la muse Erato. Élisabeth-Sophie était merveilleusement douée ; fort instruite, bonne musicienne, elle connaissait le latin et l'hébreu et cultivait la poésie avec succès. Fille d'un père protestant et d'une mère catholique, elle se convertit au catholicisme. Sa conversion, autant que son talent, lui valut une pension de Louis XIV. C'était, dit M. Siret, une des artistes les plus célèbres de la France. Elle excellait dans le portrait.

De nombreuses poésies ont été adressées à Mlle Chéron; nous nous contenterons de citer ce madrigal :

La savante Chéron par de merveilleux traits,
Imita la nature, anima les portraits;
Ses écrits sont gravés au Temple de Mémoire;
Le Parnasse en nos jours n'a rien vu de plus beau
Et cette femme illustre acquit autant de gloire,
Par ses vers que par son pinceau.

Au nombre des portraits exécutés par Élisabeth Chéron, nous citerons celui d'Henriette d'Angleterre, Dsse d'Orléans.

CHODOWIECKI (Daniel), né à Dantzick en 1726, mort à Berlin en 1801. — Miniature, émail, dessin et gravure. Il perdit son père de bonne heure et vint à Berlin, chez son oncle, pour y apprendre le commerce. « A ses heures de loisir, il peignait en miniature de petits sujets pour être mis dans des tabatières qu'il trafiquait à des marchands de Berlin. Son oncle lui fit aussi apprendre les procédés de la peinture en émail et lui fit exécuter un grand nombre de boëtes émaillées. »

Daniel renonça au commerce pour lequel il n'avait aucun goût et se livra tout entier aux beaux-arts. Il compléta ses études artistiques; en peu de temps, il fut cité comme un bon peintre de portraits en miniature, mais il abandonna ce genre, préférant s'occuper de dessins et de gravures. Chodowiecki a beaucoup travaillé; il a illustré une foule d'ouvrages, auxquels ses charmantes vignettes ont donné un grand prix.

Les CLOUET. — Trois artistes du nom de Clouet se sont rendus célèbres en France depuis la seconde moitié du XVe siècle jusque sous le règne de Henri III.

CLOUET (Jehan), peintre du duc de Bourgogne, résidait à Bruxelles en 1475; il travailla quelque temps pour Charles le Téméraire, et vint s'établir à Tours, où se trouvait le centre de la cour de France. En 1485, il eût un fils, appelé aussi Jehan et plus familièrement Jehannet dont on fit, par contraction, Janet. Ce Jean II Clouet, mort en 1541, et peintre de François Ier, peignit non seulement des tableaux pour ce prince, mais encore des portraits à l'huile en miniature et aux trois crayons.

François CLOUET, fils de Jean II, lui succéda dans sa charge de peintre du Roi. Peut-être ne fut-il pas supérieur à son père, mais sa réputation s'éleva plus haut; malgré son prénom de François, il reçut aussi le surnom de Janet et se lia d'amitié avec Ronsard qui exalta dans ses vers, le talent de son ami. Dans une élégie d'une poésie charmante, Ronsard commence ainsi :

> Pein moy Janet, pein moy, je te supplie,
> Sur ce tableau, les beautez de ma mie
> De la façon que je te les dirai...

Le savant Muret a fait aussi de beaux vers sur notre artiste et a dit de lui : « Janet, peintre du Roy, homme sans controverse, premier en son art. » (Cte de Laborde, *la Renaissance des arts à la cour de France.*) François Clouet a peint, comme son père, beaucoup de portraits aux trois crayons et de petits portraits en

miniature à l'huile, désignés sous le nom de *portraits à collerette*. Pour les funérailles de François I (1547) et de Henri II (1559), il moula les figures de ces deux princes et les reproduisit en cire, au naturel, et vêtues.

Clovio (don Giulio), né en Esclavonie vers 1498, mort à Rome en 1578. Il vint en Italie, à l'âge de dix-huit ans et fut accueilli par le cardinal Grimani, chez lequel il passa trois années à dessiner. C'est pendant ce temps que sa vocation se révéla par l'exécution de quelques médailles dessinées à la plume avec une finesse inouïe. S'étant fait religieux pour obéir à un vœu, il trouva l'occasion de fréquenter le fameux miniaturiste Girolamo, dont il reçut les leçons. Il peignit pour le cardinal Alexandre Farnèse un office de la Vierge, auquel il consacra neuf années. Le texte était écrit par l'habile calligraphe Monterchi.

Les miniatures de Clovio sont bordées d'encadrements gracieux dans le goût pur du XVIe siècle et d'où se détachent de petites figurines imitant les camées. Tous ses ouvrages sont d'un dessin irréprochable et d'un fini précieux. Ce célèbre artiste a laissé un grand nombre de portraits de la plus parfaite ressemblance. Il mourut octogénaire dans le palais Farnèse, où il vivait au milieu de l'abondance et des honneurs.

Collins (Richard), né vers 1751, mort à Londres, 1831, peintre en miniature et en émail. Élève de J. Meyer. Contemporain de Cosway et de Schelley, il fut, comme ces artistes en vogue, très recherché des amateurs de petits portraits. En 1789, Collins obtint le titre de peintre en émail du Roi. Il a laissé quelques beaux portraits de la famille royale.

Samuel Collins, parent de Richard, s'acquit sous Georges III, une grande réputation.

Constantin (Abraham), né à Genève, en 1785. Peintre en émail et sur porcelaine du Roi Charles X. Après avoir étudié en Suisse, Constantin vint se perfectionner à Paris, où son talent le fit connaître. La manufacture de Sèvres, pour laquelle il travailla, possède la majeure partie de ses peintures sur porcelaine. Ce sont des portraits et reproductions d'après les grands maîtres. Abraham Constantin mérita deux médailles d'or (Salons de 1811 et de 1819) et fut décoré en 1828.

Ses principaux portraits en émail sont ceux de Mlle Mars, du Pce et de la Psse Eugène, — du Roi de Rome, du roi d'Espagne, du Roi de Sicile, de Louis XVIII et d'Alexandre ; ces derniers, d'après Gérard.

COOPER (Samuel), né à Londres, en 1609, mort en 1670, portrait à l'huile et en miniature. Frère d'Alexandre Cooper et probablement son élève. Il vint en France, précédé d'une grande réputation et y fit de magnifiques portraits qui lui valurent le surnom de *Petit Van Dyck*. Il est l'auteur du seul portrait authentique d'Olivier Cromwell, qui s'était toujours opposé à ce que ses traits fussent reproduits. Samuel, choisi pour faire le portrait de lady Cromwell et de sa fille Élisabeth, en profita pour esquisser à la dérobée la tête remarquable du lord protecteur. Celui-ci s'en aperçut et ne lui permit pas de terminer son ouvrage. L'artiste a refait plusieurs fois depuis, de mémoire, sans doute, le portrait de Cromwell, mais aucun n'approche de la beauté saisissante de l'original.

Vente Hamilton, 1882. — Le C[te] de Sandwich, en habit brun et cravate de dentelle, signé : S. COOPER, 1659. (255 guinées) 6,683 fr. 75.

COSWAY, Richard, né à Teverton en 1740, mort en 1821. — Fable, portrait à l'huile et en miniature. Son père, maître d'école dans le Devonshire, voulut le dissuader de s'adonner aux arts ; mais son oncle, mieux inspiré, lui facilita les moyens de se rendre à Londres, pour y étudier à ses frais. Richard entra d'abord daus l'atelier de Hudson, puis chez Siphey, qui tenait une académie de dessin dans le Strandt. Livré à lui-même, ses premiers travaux reçurent un favorable accueil ; c'étaient des miniatures, acquises par les joailliers pour orner des tabatières, des bonbonnières, des boîtes à mouches, etc., bijoux charmants très goûtés au XVIII[e] siècle.

Cosway fit avec succès quelques tableaux galants à sujets mythologiques ; toutefois il s'appliqua surtout au portrait et fut bientôt le miniaturiste à la mode. Son atelier, véritable musée où tous les arts se donnaient la main, devint le rendez-vous des célébrités de son temps. Les ouvrages de ce maître, lui ouvrirent les portes de l'Académie royale en 1771, et lui méritèrent le patronage du prince de Galles. Par malheur, l'habile artiste était vaniteux jusqu'au ridicule. Sa vieillesse, fut pénible. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, triste et affecté de voir s'enfuir la vogue qui lui était restée si longtemps fidèle.

Vente Fr. Villot 1875. — Jeune femme coiffée d'un chapeau bleu orné de plumes blanches, miniature ovale. 380 fr.

Vente Hamilton, 1882. — Une dame, en robe noire. 4,856 fr. — Autre. 5,118 fr. — Une dame en robe blanche et rubans noirs. 3.675 fr.

Cosway (Marie, née Hadfied). Genre et portrait en miniature. Épouse de Richard Cosway; elle fit preuve de talent, non seulement dans ses petits portraits en miniature, mais encore dans différents tableaux de genre, dont plusieurs furent gravés. Sa santé délicate l'obligea souvent de fuir le climat de Londres, pour aller se rétablir au soleil du midi. En 1804, elle se retira à Lyon dans une maison religieuse dont elle devint la supérieure.

Cotelle (Jean II), né en 1645, mort à soixante-trois ans, le 24 septembre 1708. Fils de Jean I, peintre médiocre qui travaillait à Rome en 1670, où il prenait la qualité de « Pictor Parisiensis ». (*Mariette.*) Jean II fut reçu à l'Académie sur une miniature représentant allégoriquement l'entrée du Roi et de la Reine dans Paris. D'après Jal, ce maître peignit l'histoire, le portrait à l'huile et en miniature, l'ornement et l'architecture. Il fit des tableaux pour les palais de Versailles et de Fontainebleau. (*Dictionnaire critique.*)

Counis (Salomon-Guillaume), né à Genève en 1785. Élève de Girodet et peintre de portraits en émail. Il a fait le portrait d'une foule de grands personnages et obtenu deux médailles d'or, l'une en 1812, l'autre en 1817.

Salon de 1812. — S. M. le roi de Westphalie, d'après Gérard.

Salon de 1819. — S. M., d'après Guérin. — Mme de Staël, d'après Gérard. — Trioson, d'après Girodet. — Tête de Christ, d'après Raphaël, émaux.

Salon de 1822. — Cadre d'émaux, renfermant le maréchal S., d'après Paulin Guérin. — Le maréchal L., d'après Gérard. — La duchesse de M., d'après Prud'hon. — Pygmalion et Galathée, d'après Girodet-Trioson. En 1819, à l'occasion de son portrait, Louis XVIII adressa des félicitations à l'auteur.

Courtois (Nicolas-André), un des bons peintres en émail de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il fut *agréé* de l'Académie royale de peinture, en 1770. Ses jolis portraits, qui parurent aux Salons de 1771, 73, 75, 77, lui valurent de nombreux éloges.

Vente Eug. Tondu, 1865. — Portrait de femme, vue à mi-corps, signé : Courtois. 150 fr.

David (Maxime), né à Châlons-sur-Marne en 1798. Portrait en miniature. Élève de Mme de Mirbel. Il reçut une éducation distinguée, fit son droit et fut nommé juge-suppléant au tribunal de Compiègne. Ayant exposé plusieurs fois, à Paris, comme ama-

teur, on le crut artiste de profession et il fut mandé aux Tuileries pour faire les portraits de la famille royale. Ce succès le décida à quitter la robe du magistrat pour s'adonner aux arts. Il avait épousé la fille de Carnot. Il vécut dans la haute société et eut pour clients une foule de notabilités. Maxime David remporta plusieurs médailles aux expositions de Paris et reçut la croix en 1851. Ses miniatures devaient coûter fort cher ; on assure qu'il fit en peu de temps une belle fortune.

Portraits exposés aux Salons de Paris. 1836. Le vice-amiral Rosamel, député de Toulon. — 1837. Le duc de Nemours. — 1838. La Reine Amélie. — 1840. Le Mis de Marzilles. — 1846. Le Cte de Lasteyrie, député — 1847. Suliman Pacha, ambassadeur de Turquie. A. Barot, etc.

DAVIN (Mme, née Mirvault, Césarine-Henriette-Flore), née à Paris au XVIIIe siècle. Genre, portrait à l'huile et en miniature. Élève de Suvée, de David et d'Augustin. Mme Davin a beaucoup exposé de 1800 à 1819. Elle a obtenu une grande médaille en 1804 et une autre en 1814. Ses beaux travaux lui ont valu, à diverses reprises, les éloges des critiques d'art.

Salon de l'an IX. Portrait de Suvée, directeur des Beaux-Arts, à Rome. Un Enfant préférant les armes à tous objets de son éducation. (Miniature.) *Le Mercure de France,* tout en prenant Mme Davin pour un homme, lui adresse des éloges, à propos de ce dernier morceau. « Auber, Laurent, Dumont et Davin Mirvault ont de la finesse et beaucoup de précieux. Ce dernier s'est surpassé lui-même dans le portrait d'un enfant qui préfère les armes aux autres objets de son éducation. » (An X, tome XII.)

DEGAULT OU DE GAULT, peintre de petits sujets d'après l'antique et de portraits en imitation de camées, florissait à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il est le novateur de ce genre particulier dans lequel il occupe le premier rang. Ses œuvres, justement estimées des amateurs, font partie des plus riches collections de miniatures et de tabatières.

L'*Almanach historique...*, Paris, 1777, cite ce maître en ces termes : « De Gault, peintre en plusieurs genres comme bas-reliefs, imitant l'agate-onyx, faits avec beaucoup de soin et d'un fini précieux. Il peint aussi la miniature et demeure rue Saint-Martin à la nouvelle France. » — « Degault, écrit M. Paul Mantz, fut un artiste de transition, de révolution même. Il avait débuté à l'Académie de Saint-Luc en 1774, où il avait exposé entre autres quatre « bas-reliefs imitant l'onyx », genre nouveau qui fit bientôt à De-

gault une spécialité très distincte. « Ses ouvrages disent fort bien les *Tablettes de Renommées*, ornent les boëtes les plus précieuses. » Il y peignait des imitations de camées et y reproduisait de préférence des sujets antiques, des bacchantes, des mythologies. Il eut la passion de l'archaïsme, et bien des fois il a signé son nom en lettres grecques... (*Les Miniaturistes au XVIIIe siècle, l'Artiste*, 1858.)

Salon de la correspondance. 1782. — « Trois sujets dans la manière des camées onyx, représentant l'un un combat de lions, l'autre un coup de tonnerre, d'après Cochin ; le troisième, l'Aurore conduisant les chevaux du Soleil, imitant la sardoine onyx, d'après une pierre gravée du duc d'Orléans, par Degault. Cette nouvelle manière offre une ressemblance très agréable aux amateurs et a paru parfaite. »

1785. — « Cinq médaillons : un en sardoine onyx de trois couleurs représentant la force de l'Amour ; un autre représentant les têtes d'Agrippine, de Drusille et de Julie ; un autre représentant Homère ; un autre d'agate-onyx, représentant le repos d'Hercule, et un autre réprésentant une course antique, par M. Degault peintre. L'artiste est le premier qui se soit exercé dans le genre du camée. Les ouvrages dont nous rendons compte sont précieux par leur exécution et parfaitement conformes à la manière antique. »

1787. — Un tableau représentant un auteur dramatique donnant à des acteurs le ton d'une scène difficile, peint d'après l'antique à la manière du camée... — Un Bacchus et un petit Mercure peints d'après l'antique, de la même manière, par M. Degault. Ces morceaux, infiniment précieux pour les amateurs des pierres et des beaux sujets de l'antiquité, font beaucoup d'honneur à l'artiste ; ce qui doit encore intéresser, c'est qu'il a créé ce genre dans lequel personne ne l'a surpassé. (De La Blancherie, *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, années 1782-85 et 87)

Vente X... — Grande boîte d'or émaillée en bleu lapis. Médaillons ovales représentant des sujets ayant trait à l'amour, peints en grisaille sur ivoire. 3,750 fr.

De Machy ou Demachy (Pierre-Antoine), né vers 1722, mort en 1807. Paysages, architecture, ruines. Élève de Servandoni. L'Académie le reçut en 1758. De Machy n'est pas, à proprement parler un miniaturiste ; mais, comme la plupart des peintres du XVIIIe siècle, il a su se conformer aux goûts de son époque, et a laissé quelques jolis dessus de tabatières.

En 1773, au mariage du Cte d'Artois, le bijoutier Joinville

fournit pour la corbeille de la princesse de Savoie une tabatière montée à cage, en or, avec tableau d'architecture par « de Machy », cotée à 1,800 liv. (*Arch. Nat.*, O[1] 3040.)

Le Catalogue de la *Vente Duclos*, 1795, fait mention d'une boîte carrée, en or, montée en cage, à six panneaux offrant des ruines et des sujets d'architecture, par « Demachy ».

Desfossez (Charles-Henri, V[te]), né en 1764, au château de Cappy (Oise). Ancien capitaine de cavalerie. Membre de l'Académie des beaux-arts de Florence, en 1808, et de celle du Val d'Arno, en 1809. Il eut pour maître Hall, Greuze, Regnault et Augustin, « mais il ne s'attacha qu'au genre du dernier, dit M. Théodore Lejeune et il réussit assez bien à l'imiter. Ses miniatures paraissent cependant plus vagues et sa touche est plus cotonneuse. » (*Guide de l'amateur de tableaux.*) Pendant la captivité de la famille royale au temple, Desfossez fut chargé de faire les portraits du Roi, de la Reine et du Dauphin. Ces portraits furent placés dans une boîte à triple fond.

Drouais (Hubert), né à la Roque, Normandie, en 1699, mort à Paris en 1767. Portrait à l'huile, au pastel et en miniature. Il étudia d'abord chez un peintre médiocre de Rouen, puis il vint à Paris et travailla longtemps dans l'atelier de de Troy, où il exécuta au profit de son maître de nombreuses copies. Plus tard, Oudry, Nattier, Simon-Belle et J.-B. Van Loo, avec lesquels il s'était lié d'amitié, lui procurèrent des travaux.

L'Académie le reçut en 1730, sur les portraits du peintre Christophe et de Robert le Lorrain, sculpteur du Roi. Sa vogue comme miniaturiste lui fit un peu négliger la peinture à l'huile. On vante son coloris frais et brillant. Hubert Drouais est le père du célèbre François-Hubert Drouais peintre de Monsieur, membre de l'Académie et mort à peu près en même temps que Louis XV.

En 1738, le *Mercure de France* mentionne « plusieurs portraits en miniature, renfermés sous une glace et dans la même bordure, qui ont reçu bien des applaudissements ».

Salon de 1741. — « Drouais académicien. Une bordure renfermant sous glace les portraits en miniature de Madame de France ; du V[te] et de la V[sse] de Courtenier, de M[me] Hery ; de M[me] de Courgy ; le portrait de l'auteur, etc. »

Drouais a encore exposé plusieurs cadres de miniatures aux Salons de 1745, 1746, 1753 et 1759.

Le nom de Drouais est cité plusieurs fois dans les comptes des Menus-Plaisirs. En 1749, nous le voyons fournir douze portraits

de la famille royale pour être distribués en présents, après avoir été montés sur des bagues, sur des bracelets et sur des tabatières. (*Arch. Nat.* O¹2986.)

En 1757, Drouais fils (François-Hubert), peintre ordinaire du Roi, réclame 3,000 liv. « pour les portraits en pied du duc de Berry et du Cte de Provence, tous deux dans le même tableau, jouant avec un chien ». Cinq années plus tard, la même somme lui est accordée « pour les portraits de Monsieur, comte de Provence, et de Madame, dans le même tableau et en pied, jouant avec un bouc. » (O¹3001, O¹3007.)

Duchesne (Jean-Baptiste-Joseph), connu sous le nom de Duchesne de Gisors, né à Gisors (Eure) en 1770, mort à Paris en 1855. Portrait en miniature et en émail. Il apprit les éléments de la peinture, sous la direction de son père et vint achever ses études à Paris, dans l'atelier de Vincent. Peu à peu il se fit connaître par de ravissantes miniatures, rendues avec un charme inouï et une grande perfection de détails. Sous la Restauration, il prit le nom de *Duchesne des Argilliers* et devint le peintre favori de la famille royale, dont il fit tous les portraits. Appelé dans plusieurs cours de l'Europe, notamment en Angleterre, il exécuta pour la reine Victoria une série d'émaux d'après William Ross. En 1840, il fut chargé de continuer la collection des émaux de Petitot du Louvre. Cette idée de reproduire d'une manière inaltérable les traits de nos grands hommes, Weyler l'avait eue sous Louis XVI, mais la mort l'avait arrêté au milieu de ses travaux. De l'aveu des artistes, Duchesne était seul capable d'entreprendre une pareille tâche ; il y développa toutes les ressources de son merveilleux talent et ne fut interrompu que par la Révolution de 1848. Ce maître était amoureux de son art ; artiste consciencieux, toujours mécontent de lui, il travaillait lentement, retouchait beaucoup, et cherchait à idéaliser ses modèles. Il était le rival d'Augustin pour le fini et ne tombait jamais dans le métallique. Les petits portraits de Duchesne de Gisors sont excessivement rares. On n'en voit pas dans le commerce de la curiosité ; ils restent dans les familles pour lesquels ils ont été faits.

Salon de l'an XII. — Enfant emportant du raisin qu'il vient de dérober. C'est le portrait du fils de l'auteur. Cette miniature eut un grand succès et commença la réputation de l'artiste.

En 1812, il fit de Napoléon un très beau portrait en émail, et obtint une grande médaille d'honneur en 1821. Le chef-d'œuvre de Duchesne de Gisors est le portrait de la D^sse^ de Berry, exécuté en 1828. Il fut vendu 8,000 fr. en 1857.

DUCREUX (Joseph), né à Nancy en 1737, mort en 1802. Portrait à l'huile, au pastel et en miniature. Élève de la Tour et de Greuze. Membre de l'Académie impériale de Vienne. Il excellait dans le pastel. En 1769, lorsque le mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette fut décidé, il eut la bonne fortune d'être envoyé à Vienne pour faire le portrait de la future Dauphine. Après que la fille de Marie-Thérèse fut devenue Reine de France, elle nomma Ducreux son premier peintre et attacha sa femme à sa maison. La vogue de ce maître se prolongea jusque durant la Révolution, de sorte qu'il eut le privilège de peindre les royalistes les plus exaltés et les plus farouches républicains. (Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les écoles*.) Ducreux n'était pas un artiste hors ligne; mais il saisissait parfaitement le caractère des physionomies et leur donnait de la fermeté en faisant sentir vivement les méplats. Au moment où Louis XVI allait marcher à l'échafaud, Ducreux le dessina à grands traits sur un papier gris rehaussé de blanc. « J'ai vu ce dessin, dit M. Charles Blanc, il donne froid; la figure épaisse et vulgaire du Roi est un peu relevée par une certaine dignité qui est ici la résignation du courage, mais les yeux rapetissés et fixes, les muscles relâchés de la face expriment une sorte d'affaissement tranquille, qui n'a pu être saisi que par un peintre consommé dans l'art d'observer les physionomies et d'en découvrir le secret. »

« La petite-fille de Ducreux, Mlle Gendron, possède à La Varenne, près Vendôme, de nombreux ouvrages de son père. Ce sont des pastels, des miniatures, des dessins sur papier de couleur et quelques peintures à l'huile. » (Charles Blanc.)

Sur l'un des deux bracelets offerts par Louis XVI à la C^sse^ de Viri, femme de l'ambassadeur de Sardaigne, lors du mariage de la princesse de Piémont en 1775, se trouvait le portrait de la princesse, peint par Ducreux. (Arch. du Min. des Aff. étr., 45e *Registre des présents du Roi* n° 444.) Les comptes des Menus citent de notre artiste, en 1778, « dix portraits de Madame Clotilde, dont deux jouant de la guitare, » un portrait du Roi et un portrait de la Reine, cotés ensemble à 5,520 liv. La note ne dit pas la nature des portraits. (*Arch. Nat.*, O^1^3054.)

DU GUERNIER (Alexandre), chef d'une famille d'artistes de talent, qui tous furent peintres en miniature. Ruiné à la suite des guerres de religion, Alexandre I se retira d'abord en Angleterre. « Étant de retour en France, il se ressouvint qu'il sçavait un peu dessiner, et il se fit peintre en miniature, s'établit à Paris et y épousa Marie

Doffin, fille d'un peintre de Troyes, mais il mourut jeune. » (Mariette, *Abecedario.*)

Du Guernier (Louis), mort le 17 janvier 1659. «Peintre du Roy et professeur à l'Académie royale de peinture.» C'est le plus célèbre de la famille ; il excella dans la miniature et fit des portraits ravissants. «Louis du Guernier, dit Mariette, travaillait de miniature, mais d'une manière différente de Hasse, lequel couchait du blanc sur son vélin, comme le faisaient Olivier et Cooper. Il dessinait beaucoup mieux et donnait une parfaite ressemblance à ses portraits. » (*Abecedario.*) Ce maître illustra pour le duc de Guise un livre d'heures où se trouvaient représentées sous la figure de saintes, les plus jolies femmes de la cour.

Du Guernier (Alexandre II). Mariette le nomme Alexis ; il était frère puîné de Louis et le précéda dans la tombe. Mort à Paris le 26 septembre 1652. Alexandre II peignait le paysage en miniature et portait le titre de «peintre du Roy».

Du Guernier (Pierre), frère de Louis et mort à Paris le 26 octobre 1674, «âgé d'environ cinquante ans.» (*Jal.*) Il était peintre de portraits en miniature, sur vélin, selon la mode du temps et devait peindre bien certainement, ainsi que son frère, de ces beaux éventails très répandus à la cour brillante du Roi Louis XIV.

Durand (L.), peintre en émail et sculpteur sur nacre, florissait sous Louis XV. C'était un artiste fort habile, et cependant les biographies ne donnent même pas son nom. Diderot en dit quelques mots à propos de l'Accordée de village de Greuze ; le laconisme du mordant critique peut passer pour un grand éloge. Nous citons textuellement : « Un homme riche qui voudrait avoir un beau morceau en émail, devrait faire exécuter ce tableau de Greuze par Durand, qui est habile, avec les couleurs que M. de Fontami a découvertes. Une bonne copie en émail est presque regardée comme un original, et cette sorte de peinture est particulièrement destinée à copier. » (Diderot, *Salon de* 1761.)

L'*Encyclopédie méthodique* nous fournit de précieux renseignements sur le double talent de l'artiste. Millin dans un savant article sur les émailleurs, y vante les portraits de Rouquet, ceux de Liotard et les compositions de Durand, puis il ajoute : « Je me fais l'honneur d'être l'ami de ce dernier, qui n'est pas moins estimable par l'honnêteté de ses mœurs, et la modestie de son caractère que par l'excellence de son talent. La postérité qui fera

cas de ses ouvrages en émail recherchera avec le plus grand empressement les morceaux qu'il a exécutés sur la nacre, et qui auront échappé à la barbarie de nos petits-maîtres. Mais je crains bien que la plupart de ces bas-reliefs admirables, roulés brutalement sur des tables de marbre, qui égratignent et défigurent les plus belles têtes, les plus beaux contours, ne soient effacés et détruits, lorsque les amateurs en connaîtront la valeur qui n'est pas ignorée aujourd'hui, surtout des premiers artistes. C'est en lui voyant travailler un très beau morceau de peinture en émail, soit qu'on le considère par le sujet ou par le dessin, ou par la composition, ou par l'expression, ou même par le coloris, que j'écrivais ce que je détaillerai de la peinture en émail, après que j'aurai fait connaître en peu de mots le morceau de peinture dont il s'agit.

« C'est une plaque destinée à former le fond d'une tabatière d'homme, d'une forme ronde, et d'une grandeur qui passe un peu l'ordinaire. On voit sur le devant un grand amour de dix-huit ans, droit, l'air triomphant et satisfait, appuyé sur son arc, et montrant du doigt Hercule qui apprend à filer d'Omphale ; cet amour semble dire à celui qui le regarde, ces deux vers :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Ce morceau vu à l'œil nu fait un grand plaisir ; mais, regardé à la loupe, c'est tout autre chose encore ; on en est enchanté... »

Un petit émail d'une bonne facture, signé Durand, nous a donné quelque idée du talent de ce maître. Le sujet représente Arthémise pleurant devant le tombeau de Mausole. Un coloris chaud se joint à un fini précieux.

Nous terminons nos citations par cet intéressant passage, puisé dans les *Notes d'un compilateur sur les sculpteurs et les sculptures en ivoire.* Il s'agit d'un remarquable portrait-médaillon de Louis XV, exécuté en nacre, avec la signature : *L. Durand.* (Collection Jubinal.) « Je ne sache point d'image de Louis XV, dit M. Ph. de Chennevières, où le Roi bien-aimé apparaisse plus ravissant de noblesse et de beauté ; c'est le type le plus exquis et le plus jeune, le plus fier, le plus adorable, le plus idéal de la beauté bourbonnienne. Et quelle grâce et quelle adresse dans l'ajustement du manteau et de l'armure ! Le talent consommé de l'artiste qui à coup sûr n'a point débuté par un tel chef-d'œuvre, la richesse de ton et de reflets de la matière, tout concourt à faire de cette petite merveille « l'une des plus curieuses « curiosités de ce temps-là ». Voilà une admiration de bon aloi

L'enthousiasme d'un connaisseur est la meilleure consécration du talent ; c'en est la démonstration la plus vraie et la plus flatteuse.

Durand a travaillé pour le Ministère des Affaires étrangères. Le 15 juillet 1761, une boîte de 4,289 liv., ornée d'un portrait du Roi, signé : DURAND, coté à 488 liv., est remise à « la veuve de M. Le Bourcier, envoyé de la cour de Modène. » (XXXe *Registre des présents du Roi.*)

DUVIGEON, peintre en miniature du Roi, florissait dans la première moitié du règne de Louis XV. Dès 1717, il exécute le portrait du duc d'Orléans, Régent, pour orner une table de bracelet, et reçoit 150 liv. (*Présents du Roi*, nº 44.) Nous retrouvons Duvigeon en 1749 sur les comptes des Menus-Plaisirs. Il réclame 900 liv. pour trois portraits du Roi, montés sur tabatières par les bijoutiers Sageret et L'Héritier. (*Arch. Nat.* O¹2986.)

A cette époque et jusque sous Louis XVI, les bons peintres en miniature avaient l'habitude de demander sur leurs mémoires, 300 livres par portrait, mais l'intendant des Menus les réduisait presque toujours à 240 livres.

ECMAN (Jean), né en 1641, mort à trente-six ans, le 16 juillet 1677. Reçu académicien « sur un tableau en miniature du Parnasse qui fut offert par l'Académie à M. Dormoy, fils de Mgr Colbert. Ce tableau après la mort de M. Dormoy, a passé à M. de Blainville ». (*Sujets des morceaux de réception des membres de l'ancienne Académie... Archives de l'art français,* t. II, p. 368.)

Jal donne quelques renseignements sur Jean Ecman. « Il était peintre de miniature, dit l'auteur du *Dictionnaire critique,* comme on l'était en ce temps-là, où les miniaturistes peignaient des sujets sur papier et peau de vélin, des ornements, des lettres ornées, et aussi des portraits. »

EDRIDGE (Henri), né en Angleterre, en 1768. Miniature et dessin. Membre de l'Académie royale de Londres, où il exposa pour la première fois en 1786 des portraits en miniature. Il fit ensuite des portraits aux crayons teintés sur papier et s'appliquait à finir les têtes, tandis que les autres parties étaient légèrement traitées. Edridge fut remarqué par Reynolds, dont il étudia la manière.

ENGLEHEART (Georges), né en Angleterre au milieu du XVIIIe siècle. Portrait en miniature et en émail. Peintre en

miniature du Roi Georges III. Ses petits portraits en émail et sur ivoire étaient très estimés. De 1774 à 1812, il exposa souvent à l'Académie royale de Londres. Engleheart fut un des favorisés de la palette; il acquit, dit-on, une belle fortune par son talent.

Ferrand (Jacques-Philippe), né à Joigny le 25 janvier 1653, mort à Paris le 5 janvier 1732. Portrait en miniature et en émail. Il était fils de Louis Ferrand, médecin de Louis XIII. Jacques-Philippe perdit son père de bonne heure et manifesta dès son jeune âge d'heureuses dispositions pour la peinture. Après avoir étudié le dessin dans l'atelier de Mignard, l'intelligent élève apprit à peindre en miniature chez Samuel Bernard. Plus tard, il se forma lui-même dans l'art de peindre en émail, genre dans lequel il acquit un talent hors ligne. En 1684, Ferrand obtint la place de valet de chambre du Roi Louis XIV, et le 7 mai 1590, il fut reçu membre de l'Académie. Son morceau de réception était « le portrait du Roi, entouré d'une bordure de cuivre doré en forme de trophée ».

Ferrand fit plusieurs voyages en Allemagne, en Angleterre et en Italie; partout il reçut un excellent accueil. Ce maître travailla pour les présents diplomatiques. En 1703, il reçut 100 liv. d'un portrait en émail du Roi, pour garnir l'intérieur d'une boîte d'or, sertie de brillants. (Arch. du Min. des Aff. étr., *XIIe Registre des présents du Roi.*)

Fontallard (Jean-François-Gérard), né à Mézières en 1777, mort à Paris en 1858. Portrait en miniature et à l'aquarelle. Il étudia d'abord à l'Académie de Paris, puis il entra dans l'atelier d'Augustin. Sans parvenir à égaler son incomparable maître, Fontallard a su cependant percer la foule des médiocrités et se faire une renommée de bon aloi. Ses ouvrages ont souvent figuré aux Salons, depuis l'an VI jusque sous le règne de Napoléon III. En 1814, il obtint une médaille d'or de 1re classe.

Th. Le Jeune s'exprime ainsi sur Fontallard : « Ce doyen des peintres en miniature, qui, en 1858, était encore plein de santé et d'ardeur pour le travail, fut un des meilleurs élèves d'Augustin ; s'il avait eu un dessin un peu moins énergique et moins viril, si sa couleur eut été moins violacée, le maître et le disciple ne feraient qu'un. C'est la même manière, la même touche finie et savante, la même ordonnance et le même goût qui règnent dans leurs ouvrages. Aussi les productions de l'élève se vendent sans peine sous le nom de son maître, et, dans les dernières années

de sa vie, l'habile imitateur, malgré son grand âge, était encore accablé de commandes de la part des marchands qui le harcelaient sans cesse. » (*Guide théorique et pratique de l'amateur de tableaux*, Paris, Gidé, 1863.)

FRAGONARD (Jean-Honoré), né à Grasse (Provence) en 1732, mort en 1806. Un des plus charmants peintres du XVIIIe siècle, dont il eut la grâce et l'esprit. Il remporta le grand prix de Rome en 1752. Sept ans plus tard, à l'exposition de 1765, l'Académie le reçut par acclamation sur son tableau du *Grand prêtre Corésus se sacrifiant pour sauver Callirhoé*. Ses maîtres furent Chardin et Boucher. Il succéda à ce dernier dans la faveur publique et se vit recherché des grands seigneurs et des femmes à la mode.

« Fragonard a fait de tout, dit M. Charles Blanc, sujets historiques religieux et mythologiques, scènes familières, pastorales, décors, paysages, vignettes; le pastel, l'aquarelle, la gouache, l'encre de Chine, la sanguine, le crayon noir; des miniatures délicieuses, des gravures et des eaux-fortes d'une finesse exquise. » (*Histoire des peintres de toutes les écoles*.) On doit à Fragonard un grand nombre de miniatures, cependant il ne les signait pas et n'en a jamais exposé sous son nom. Peut-être a-t-il voulu les laisser attribuer à sa femme, dont les ouvrages ne sont pas sans mérite.

« Pour qui les a étudiées, les miniatures de *Frago*, ces têtes d'enfants aux grands yeux, ces jeunes filles qui viennent du pays de l'impossible et qui en ont la poésie mystérieuse, ces vives images moins peintes que rêvées, appartiennent à la fantaisie par l'incertitude de la forme, l'insouciance du contour, la *vaguezza* de l'exécution ; mais elles appartiennent à l'art par l'esprit du pinceau, la grâce des ajustements, la finesse du ton et surtout par le rayon lumineux qui anime les chairs et les rend souples, moelleuses, vivantes. Fragonard semble, du reste, avoir peint en se jouant ces petites têtes souriantes et claires; la plupart sont inachevées, il n'y faut voir que le délassement d'un pinceau qui se repose dans ces rapides ébauches d'ouvrages plus compliqués et plus cherchés. Le maître a su cependant, sous la moindre de ces faciles miniatures, apposer le cachet toujours reconnu de son heureuse personnalité. (L'ARTISTE, 1858, *les Miniaturistes au XVIIIe siècle*, par M Paul Mantz.)

« Une miniature de Fragonard, disent MM. de Goncourt, c'est l'exquis du joli, la merveille du petit art, une chose enchantée et qu'il ne faut comparer à rien dans le XVIIIe siècle, pour le fin et délicieux chatouillement du regard, qu'à une terre cuite de Clo-

dion. Placez à côté toutes les miniatures du temps, elles pâliront, elles noirciront. Elles laisseront voir la peine de leur travail, leur petitesse, leur minceur. Les plus brillantes, les plus fraîches, les plus libres, celles qui auront le plus cherché la vie, celles qui auront le mieux échappé à la sécheresse du métier, à l'ingratitude du procédé, paraîtront des miniatures et rien que des miniatures. »

Dans leur enthousiasme pour les miniatures de Fragonard, qu'ils placent bien au-dessus de toutes les autres, MM. de Goncourt auraient dû au moins faire une exception en faveur des petits chefs-d'œuvre de Hall, surnommé le *Van Dyck de la miniature*. M. Villot a trouvé la note plus juste dans l'appréciation qu'il fait de ces deux maîtres et dans la comparaison qu'il établit entre leurs talents si opposés et si extraordinaires.

« Fragonard s'est montré plein de grâce et de verve; mais, dans ses délicieuses improvisations, jamais il n'a pensé à la nature, à lutter avec la difficulté de la ressemblance ; sa fantaisie seule le guide, elle lui fait trouver au bout du pinceau des touches et des tons d'une grande fraîcheur, du plus piquant effet. Finir lui est impossible, poursuivre un but, revenir sur un endroit pour approcher davantage du modèle, lui ferait perdre ses qualités ; aussi ne le tente-t-il pas. Son cercle est rétréci. Ses petits pierrots aux habits blancs, aux rubans bleus, ses jeunes filles aux cheveux blonds, en manches de chemise sont toujours les mêmes, car il les tire uniquement de son imagination. Il n'en est pas ainsi de Hall. La nature pose sans cesse devant lui pour représenter physiquement et moralement son modèle, il ne donne rien au hasard. Il fait vivre ses figures, leur donne un type individuel, il dissimule ses efforts sous les apparences de la facilité. » (Fr. Villot, *Hall, célèbre miniaturiste du XVIIIe siècle, sa vie, ses œuvres...*, Paris, 1867.)

FRÉMY (Mlle) florissait à Paris sous Louis XVI. Pastel et miniature. Élève de Mme Guyard. En 1783, elle exposa au *Salon de la Correspondance* le portrait d'un procureur et divers portraits en miniature, notamment celui de Mlle Davril. « Plusieurs artistes, dit la Blancherie, trouvent dans le portrait du procureur une couleur vigoureuse et un dessin ferme qui méritent leurs éloges, et dans ces miniatures, une touche fraîche et une couleur vraie et piquante. »

FRIBOURG, né à Paris vers la fin du règne de Louis XV. Élève de Suvée. En 1806, il exposa son portrait, celui d'un général dé-

signé par l'initiale R et une étude de jeune fille. *Salon de* 1827, Mme Béquerel, grande miniature.

Fritche florissait à Paris en 1791. Élève de Campana et « connu pour les sujets en scène, en miniature. » (*Tablettes de Renommée et du vrai mérite...*, Paris, 1791.)

Fuessli (Jean-Rodolphe), né à Zurich en 1709, mort en 1793. Issu d'une bonne famille d'artistes ; il eut d'abord pour maître le graveur Malchoir Fuessli ; puis il vint en France prendre des leçons de Loutherbourg, le miniaturiste. De retour à Zurich, Jean-Rodolphe fut appelé par la suite aux fonctions de sénateur. C'était un homme érudit, il a laissé un *Dictionnaire des artistes*, continué par son fils.

Fuger (Henri-Frédéric), né à Heilbronn (Souabe) en 1751, mort à Vienne en 1818. Histoire, portrait et miniature. Élève de Guibal et d'Œser. Se fixa à Vienne, après avoir vécu sept années en Italie. Membre de l'Académie des beaux-arts de Vienne en 1795 et directeur de la galerie impériale, en 1806.

Gambs (Philippe-Charles), XVIIIe siècle. Cité en 1776, dans le *Journal de Paris*, comme « peintre du Roi ». Au Salon de 1774, il exposa le portrait du sculpteur Van der Worst.

Garand (Jean-Baptiste) florissait à Paris au XVIIIe siècle. Le fini fut la passion de Garand, dit M. Paul Mantz, « reçu maître en 1761, il prit une part active aux expositions organisées par l'Académie de St-Luc. Dessinateur et peintre, il y montrait, à côté de grands portraits crayonnés à la pierre noire, des miniatures précieusement achevées... Les œuvres de Garand sont tout à fait rares, mais nous savons ce qu'il fut par une petite miniature sur vélin, qui a dû servir à décorer une bonbonnière. C'est le portrait à mi-corps d'une très jeune fille coiffée et poudrée comme une des héroïnes de Nattier et qui, comme elles, a la joue allumée de ces vives rougeurs qui ressemblent à du fard. » (Paul Mantz, l'Artiste, 1858, *les Miniaturistes au XVIIIe siècle.*)

En 1776, Garand figure dans l'*Almanach historique...* comme adjoint au professeur de l'Académie de St-Luc. Il fit les portraits de Sophie Arnould (1764), de Mme Favard et de Diderot. A propos de ce dernier portrait, qui bien certainement ne lui fut pas payé, voici comment l'en récompensa l'acerbe critique : « Je n'ai jamais été bien fait, écrit-il, que par un pauvre diable

appelé Garant qui m'attrapa comme il arrive à un sot qui dit un bon mot. Celui qui voit mon portrait par Garant me voit. »

GENILLON florissait à Paris sous Louis XVI. Paysages, grands et petits, à l'huile, à la manière éludorique et en émail. Élève de Vernet. Genillon a peint de jolies petites vues d'Italie, pour orner des boîtes. Bon nombre de ces médaillons sont en peinture éludorique, genre plus connu sous le nom de *fixé* ou de *sous-verre*.

Salon de la Correspondance, 1781. — Un grand tableau représentant une vue du château Saint-Ange. — Une vue du pont Royal et des Tuileries, émail de 18 pouces sur 16. « A la grandeur du morceau, à la vivacité des couleurs, on l'avait pris pour un tableau à l'huile. »

Même Salon, 1782. — Deux petites vues des environs de Naples, l'une représentant le coucher du soleil, l'autre un clair de lune, dans le genre éludorique. « L'artiste a eu la satisfaction de recevoir en même temps à l'assemblée les éloges et les avis de M. Vernet, son maître. »

Même Salon, 1783. — Deux paysages représentant, l'un le Sommeil de Chloé, l'autre le double Serment de Daphnis. « Ce paysagiste (M. Genillon), dit La Blancherie, déjà applaudi depuis plusieurs années, se soutient toujours avec plus d'avantage. Les ouvrages dont il est question, à la légèreté de la couleur réunissent une grande finesse de ton et des figures pleines d'intérêt. » (*Nouvelles de la République des Lettres et des Arts.*)

GIORDANO (Sophie), née à Turin en 1779, morte en 1829. Miniature et pastel. Élève du chevalier Maron et de sa femme Thérèse Mengs.

GONORE, florissait à Paris sous Louis XVI. Voici un artiste expéditif, cité dans les *Tablettes royales de renommée*, Paris, 1886. « M. Gonore peintre en miniature au Palais royal, fait des portraits de profil très ressemblants qui n'exigent pas trois minutes de séance. » C'était bien certainement un faiseur de silhouettes.

GONARD, florissait à Rouen, en 1777. Tableaux à l'huile, portraits au pastel et en miniature. (Ph. de Chennevières, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*, Paris, 1850, t. II.)

GRAINCOURT, florissait à Paris sous Louis XVI. « Peintre et

pensionnaire de Monseigneur le cardinal de Luynes. » En 1779, il expose au *Salon de la Correspondance* « un portrait du Roi » dessiné à la mine de plomb et fixé sur ivoire. « Cet ouvrage a été remarqué à cause de son précieux fini. » — Un portrait de Stanislas, roi de Pologne, dessiné à la mine de plomb sur ivoire et une miniature du dernier évêque d'Amiens. « On a été satisfait de ces portraits. »

La même année, le portrait de Franklin, exécuté en miniature, vaut à l'auteur cette note de la Blancherie : « Le précieux fini fait reconnaître et toujours applaudir M. Graincourt. » Il a fait aussi à la mine de plomb, sur vélin, une série de portraits de personnages célèbres parmi lesquels nous citerons Bertrand du Guesclin et Christine de Suède.

Gros florissait à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. « Excellent peintre de portraits en miniature. » (*Almanach historique*..., Paris, 1776.)

Guérin (Jean), né à Strasbourg en 1760, mort à Obernay en 1836. Il étudia dans l'atelier de David, comme Isabey, et devint comme celui-ci un très habile miniaturiste. Mais si leurs talents rivalisèrent, leurs destinées furent bien différentes. Tandis qu'Isabey, le peintre des Rois, vivait dans l'intimité des grands personnages de l'Europe, Guérin restait dans une sphère beaucoup plus modeste. Ses débuts cependant furent heureux. Sur la vue de quelques-unes de ses miniatures, Louis XVI et Marie-Antoinette l'admirent à faire leur portrait. Quelques années plus tard, l'artiste s'acquittait noblement. Étant de garde aux Tuileries, le 20 juin 1792, il protégea la famille royale au péril de sa vie, contre la fureur populaire.

« En 1789, J. Guérin entreprit une suite de portraits d'après les députés à l'Assemblée nationale. Ces portraits gravés en manière noire par Fiesinger devaient faire concurrence au recueil de Desjabin. Ce sont des portraits ovales (hauts de neuf centimètres environ) ; et il est présumable que, soit à cause de la concurrence, soit pour quelque autre motif, le travail fut abandonné par le dessinateur et par le graveur, une fois les premières livraisons publiées. Voici les portraits que nous trouvons à la Bibliothèque impériale : Fezensac de Montesquiou, — J. Pétion, — Mirabeau, — Malouet, — La Rochefoucault, duc de Liancourt, — Duc de La Rochefoucault, — les frères Lameth, — Lafayette, — Henri Jessé, — Freteau, — comte de Clermont-Tonnerre, — A. Beauharnais, — Thouret, — Sieyès, — Robes-

pierre, — J. Rewbel, — P.-L. Rœderer, — Barère. » (F. Reiset, *Notice des dessins, cartons, pastels, miniatures et émaux exposés au Louvre.*) Guérin exposa pour la première fois au Salon en 1798, et débuta par le portrait de Kléber, son chef-d'œuvre, miniature admirable pleine d'énergie, et dont l'étonnante beauté suffirait à illustrer un artiste.

L'année suivante, Fiesinger gravait d'après ce maître les portraits de divers généraux de la République : Kléber, — Gouvion-St-Cyr, — Sainte-Suzanne, — Bernadotte, — Desaix, — Bonaparte. Nous lisons dans le compte rendu du Salon de 1804 (*Pasquino et Scapin au museum*) : « (Guérin Jean). Regarde cette jolie miniature, ce noble portrait. Il est bien frappant, cette miniature témoigne un grand talent. » Au Salon de 1814, il reçoit ces observations flatteuses : « On pourra dire de nos jours comme Voltaire des trois Bernards :

Dans ce pays trois Guérins sont connus,

car j'en vois un troisième sur le livret. Ce dernier peint la miniature. Un nom illustré par un autre dans le même art semble imposer des obligations, M. Guérin (Jean) paraît vouloir les acquitter avec honneur. » (*Moniteur*, 18 décembre 1814, p. 1385.) Jean Guérin ne dut pas s'en tenir au portrait, il nous paraît avoir exécuté de ravissantes miniatures à sujets, tirés de la Fable ou de l'Histoire.

Hall, Pierre-Adolphe, né à Stockholm, en 1736, mort en 1793. Portrait à l'huile, au pastel, en miniature et en émail. Le plus grand peintre de portraits en miniature du XVIIIe siècle. Personne ne sut rendre avec autant de supériorité, la suprême légèreté d'exécution, la transparence des ombres, la vigueur des tons et l'harmonie des couleurs. Ces qualités le firent surnommer par quelques auteurs le *Van Dyck de la miniature*. Le père de Hall était médecin du Roi et fut anobli en 1743. Espérant trouver dans son fils un successeur, il lui fit donner une bonne éducation ; mais, à l'âge de dix-neuf ans, celui-ci abandonna ses études médicales pour se livrer à la peinture.

Il passa en France, en 1760. Le talent dont il fit preuve ne tarda pas à établir sa réputation. En 1769, l'Académie royale l'accueillit comme agréé et Louis XV le nomma peintre de son cabinet. Hall était devenu le peintre à la mode, les plus grandes dames assiégeaient son atelier, mais l'artiste ne travaillait qu'à ses heures ; la chasse et la musique lui faisaient manquer bien

des séances, ce qui ne l'empêchait pas d'arriver au chiffre incroyable de soixante à quatre-vingts portraits par an.

En 1784, lorsque Gustave III vint à Paris, il posa plusieurs fois devant Hall, dont il appréciait le mérite et lui promit de le mettre à la tête de ses musées, s'il se décidait à rentrer en Suède. Hall devait se souvenir un jour de cette promesse. Il avait épousé Mlle Gobin, fille d'un riche négociant, ruiné plus tard dans des spéculations malheureuses, aux approches de la Révolution. A cette époque, Hall voyait disparaître, avec l'émigration, ses meilleurs clients, et bientôt à l'abondance succéda la gêne, presque la misère. Dans sa détresse, les bienveillantes paroles du Roi lui revinrent à l'esprit et il résolut de retourner dans son pays.



Mlle Duthé, émail de Hall.
Coll. de M. Gast. Le Breton.

Il partit en 1791, décidé à voyager lentement par la Belgique, courant au-devant du travail pour venir en aide à sa famille restée à Paris. En route, il eut la douleur d'apprendre la mort tragique de Gustave III, son protecteur, et mourut lui-même à Liège, en 1793, d'une attaque d'apoplexie survenue à la suite d'une longue maladie, au moment où on le croyait rétabli. Hall a peint un grand nombre d'émaux et les considérait comme supérieurs à ses miniatures. Chose bizarre, malgré d'actives recherches, on n'avait pu en découvrir aucun lorsqu'en 1874, un de nos amis, M. Gaston Le Breton, vint nous consulter sur un ravissant portrait de jeune femme signé : Hall, Suédois, 1785, et parfaitement authentique. Une pareille trouvaille est une de ces bonnes fortunes qui datent dans la vie d'un collectionneur.

D'après les notes manuscrites de Hall, nous voyons qu'il gagnait de vingt à vingt-cinq mille livres par an. Selon la dimension du portrait, ses prix étaient les suivants :

10	louis	240 liv.	25	louis	600 liv.
15	—	360	30	—	720
20	—	480	50	—	1,200

Ce dernier prix comportait plusieurs figures. (Fréd. Villot, *Hall, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Paris, 1867.)

Le grand artiste a travaillé pour les Menus-Plaisirs. En 1767, il exécute « trois portraits en miniature de Messeigneurs les enfants de France, lesquels portraits sont destinés pour une boîte dont les Princes font présent à Mme la C^sse^ de Marsan, par ordre du Roy. 1,200 liv. » (*Arch. Nat.* O 1 3018.)

En 1771, Hall, qualifié « peintre de Mgr le Cte de Provence », livre aux Menus, pour 20 louis (480 liv.), un portrait au pastel du Dauphin. (O 1 3033.) Sur sa facture de 1777, Hall s'intitule « peintre du Roi » et réclame 240 liv. pour un portrait en miniature de Louis XVI. (O1 3053.)

En 1786, ce maître reçoit 1,200 liv. en paiement de cinq portraits du Roi « pour des présents à faire par S. M. à cause de son voyage à Cherbourg ». Un de ces portraits devait être offert au Duc d'Harcourt, gouverneur général de Normandie. (O 1 3076 et O1 3085.)

Parmi les plus beaux portraits d'hommes peints par Hall, nous citerons celui du Dauphin, qui fut remis à la jeune Dauphine Marie-Antoinette dès son arrivée à Strasbourg, en 1770. Il est marqué 111 louis (2,664 liv.) et la boîte d'or sur laquelle on le plaça, au milieu de 70 gros brillants, valait 75,678 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr., *Présents du Roi*, 1738-1771, n° 462.) Lors du mariage du comte de Provence, en 1771, dans la parure envoyée à la princesse de Savoie, se trouvait le portrait du prince, peint par Hall, entouré de seize gros diamants formant bracelet. Le bijou coûtait 15,552 liv. (Même *Registre*, n° 462.)

Ajoutons à cette notice quelques appréciations tirées du *Mercure de France*, octobre 1769. « Tous les portraits de M. Hall nouvellement agréé sont de la plus grande beauté ; ils sont traités d'une tout autre manière que celle que les peintres en miniature ont coutume d'employer ; on n'y voit point la fatigue du pointillé ; rien de gêné, rien de laborieux, la touche est libre et la manière large comme celle d'un peintre d'histoire ; ses têtes sont aussi correctement dessinées et ses étoffes rendues avec autant de goût que de facilité. M. Hall, très jeune encore, montre les plus grands talents dans un âge où les autres ne donnent encore que des espérances et peut être regardé comme le Van Dyck de la miniature. »

Octobre 1775 — « ...Les miniatures de M. Hall se font surtout remarquer par la franchise de la touche ; ses draperies, largement traitées, font valoir avec beaucoup d'avantage le pointillé des chairs. Ces miniatures étaient renfermées dans une bordure

sculptée en bois par M. Boutry (ou Bourry) et qui a été remarquée par la légèrete des ornements et de la délicatesse de la main d'œuvre. MM. Hall et Weiler nous ont aussi fait voir plusieurs têtes en pastel de grandeur naturelle. Le portrait en pastel de M. Robert, peintre du Roi, peint par M. Hall est d'une ressemblance et d'une magie incroyables. Il est, ainsi que celui de cet artiste, peint d'après lui-même, comparable à tout ce que nous avons vu de mieux en ce genre. »

Octobre 1777. — « M. Hall a fixé l'attention de ceux qui aiment à trouver dans la miniature les grâces du dessin, la franchise du pinceau et cette délicatesse de touche qui, en réduisant l'objet, lui prête de nouveaux charmes. Ses têtes en pastel, grandes comme nature, sont largement peintes et touchées avec énergie. »

Septembre 1783. — « M. Hall est toujours un peintre admirable et supérieur dans ses miniatures et ses portraits en émail. »

En compulsant les livrets du Salon, nous y voyons régulièrement figurer des émaux de Hall à côté de ses autres portraits. — *Salon de* 1773... Une tête d'émail et plusieurs portraits sous le même numéro.— *Salon de* 1775... Plusieurs portraits en pastel, en émail et en miniature sous le même numéro. — *Salon de* 1777. Portrait d'après Van Dyck, en émail. Portrait d'après nature, en émail. — *Salon de* 1779. M. Hall, agréé. Plusieurs études et portraits en huile, en pastel, en émail et en miniature sous le même numéro.

Vente Allègre, 1872. — Portrait du comte d'Artois, 1,720 fr. — Portrait de Mlle Ledoux, élève de Greuze. 3,000 fr. — Mlle Dugazon. 1,810 fr. — Sophie Arnould, dans un médaillon en or, 2,120 fr. — Mme Hall, sa sœur et sa fille, belle miniature signée : *Hall*, 1776. (0,11 sur 0,09.) *Dix-neuf mille francs.*

Vente Léop. Double, 1881. — Portrait en pied de Mlle de St-Aubin, dans le rôle de Babet, signé : HALL, 1789 ; grande miniature gouachée, dans un cadre en bois sculpté et doré, surmonté d'un écusson. 4,900 fr.

De tels prix doivent faire multiplier les recherches. Espérons que la découverte de M. Gaston Le Breton ne sera pas un fait isolé et qu'on retrouvera des pastels et des émaux du célèbre artiste *qui considérait ses émaux comme supérieurs à ses miniatures.*

HALLÉ (Noël), né à Paris en 1711, mort en 1781. Histoire et miniature. Membre de l'Académie de peinture en 1748, professeur en 1755 et recteur l'année même de sa mort. Les miniatures de

Hallé nous sont inconnues; voici le jugement qu'en porte M. Paul Mantz : « Noël Hallé fit aussi de la miniature et là comme ailleurs, ce fade inventeur de grandes machines resta médiocre. » (*Les Miniaturistes au XVIIIe siècle.*)

Hans (Louis Vander-Brughen), mort à Paris, le 6 août 1658, à l'âge de quarante-trois ans. Reçu membre de la primitive Académie, comme peintre en miniature. L'acte d'inhumation le dit « Louys Hans, bourgeois de Paris et peintre ordinaire du Roy ». Quarante prêtres assistèrent à son enterrement, ce qui prouve, observe Jal, que s'il n'était pas un artiste considérable par le talent, il s'était cependant acquis une certaine fortune. »

D'après Félibien, Louis Hans était en vogue à la cour, pour ses portraits en miniature. (*Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes.*)

Heere (Lucas de), né à Gand en 1534, mort en 1584. Histoire, portrait, miniature. Artiste célèbre, archéologue et littérateur. Il exécutait le portrait avec une facilité prodigieuse et se contentait parfois d'une seule séance. Il fit en France, pour Catherine de Médicis, des dessins de tapisseries, puis il se rendit en Angleterre, où l'attendait la faveur de la cour.

C'est à Lucas de Heere, à Van Clève, à Anthony More et à quelques autres peintres italiens et flamands qu'on doit les petits portraits des règnes d'Édouard VI, de Marie Tudor et d'Élisabeth.

Heinsius (Jean-Ernest), XVIIIe siècle. Genre portrait et miniature.

Il travailla longtemps à Weimar et à Rudolstadt et vint s'établir à Paris, où il fut nommé « peintre de Mesdames de France », filles de Louis XV. Bonne réputation de second ordre; talent correct, soigné, laborieux, mais privé de cette touche magistrale qui caractérise les artistes supérieurs. Heinsius doit s'incliner devant les grands noms de Hall, de Sicardi, de Dumont, d'Augustin, d'Isabey, de Périn, de Duchesne de Gisors, de Saint, de Mme de Mirbel, etc.

En 1782, il exposa au *Salon de la Correspondance,* organisé par La Blancherie à Paris, les portraits en miniature de la Bnne d'Espagnac et du Chev. d'Espagnac son fils. Hensius dut s'en tirer à merveille, si nous en jugeons par cette flatteuse appréciation : « Un grand talent caractérise le pinceau de cet artiste. » (*Nouv. de la Rép. des Lettres et des Arts.*)

Hénault, florissait à Paris sous Louis XV. Artiste peu connu

et de mince valeur. Écoutons à son sujet, les observations de M. Paul Mantz : « Hénault apparaît en 1752, à l'exposition de l'Académie de Saint-Luc, où il avait envoyé deux paysages peints « à gouasse dans le goût du pastel », ce qui, soit dit en passant, est une étrange manière de peindre. Il nous reste de cet artiste ignoré une petite composition galante qui porte la date de 1775. (Cabinet de M. Dablin.) Au milieu d'un jardin, dont les arbres sont empruntés à la palette la plus romanesque, une jeune femme sans crainte de froisser le pompeux étalage de ses paniers, s'est assise sur le socle inoccupé d'une statue. Auprès d'elle est un paquet, ou plutôt un entassement de lettres d'amour qu'elle semble relire une à une, tandis qu'un jeune cavalier la presse dans ses bras ajoutant ainsi au texte des billets relus un commentaire persuasif. Le coloris de Hénault est d'une fausseté choquante ; les personnages vêtus de rose font un étrange effet dans ce paysage bleuâtre ; mais les costumes qui semblent avoir été dessinés par Baudouin ou Moreau le jeune sont très exacts, très coquets, très curieux ; l'exécution est d'une main attentive et soigneuse. Au temps que devait lui coûter un pareil travail, Hénault ne doit pas avoir fait plus de cinq à six miniatures dans sa vie. » (*Les Miniaturistes au XVIIIe siècle.*)

Hilliard (Nicolas), né à Londres en 1547, mort en 1619. Un des plus habiles peintres en miniature des règnes d'Élisabeth et de Jacques I. Il débuta comme apprenti chez un orfèvre ; puis, ayant étudié les œuvres d'Holbein, il se mit à peindre en miniature sans abandonner son premier métier. Le talent dont il fit preuve lui valut d'être nommé orfèvre, graveur et peintre en miniature de la Reine Élisabeth. Hilliard conserva ses fonctions sous Jacques I, qui lui accorda même le privilège exclusif de peindre et de graver « l'image royale » (*the royal image*). (Samuel Redgrave, *Catalogue of the special exhibition of portrait miniatures on loan at the South Kensington Museum,* London, 1865.)

Les miniatures d'Hilliard, remplies de minutieux détails, selon le faire de l'époque, sont très estimées, surtout des amateurs anglais.

Vente Northwick, 1859. — Portrait de lady Jane Grey, en noir et couverte de bijoux. 3.250 fr.

Vente Hamilton, 1882. — Jacques I en habit lilas, brodé d'or. Cadre émaillé, orné de l'écusson royal en diamants. (2,200 guinées.) 57,750 fr.

Hoin, florissait à Paris, sous Louis XVI. Pastel et miniature.

Membre de l'Académie royale de Toulouse et de l'Académie des arts et belles-lettres de Dijon. En 1779, Hoin exposait au *Salon de la Correspondance* son portrait en miniature. « Il a paru bien peint et ressemblant. » La même année, à propos d'un petit portrait de femme, d'une bonne facture, la Blancherie écrivait : « L'artiste ne montre pas moins de talent dans ce nouveau genre que dans celui du pastel. »

Holbein (Hans) le jeune, né à Augsbourg en 1498, mort à Londres en 1554. Peintre, sculpteur, graveur, architecte. Élève de son père Hans Holbein le vieux. Il fit deux séjours à Bâle, et reçut en 1520 le titre de citoyen de cette ville, titre qu'il ajoutait parfois à son nom. Il fut l'ami d'Érasme, dont il peignit les traits avec un rare talent ; l'auteur reconnaissant le célébra dans ses écrits. Sur les conseils du poète, Holbein passa en Angleterre. On dit qu'il y fut aussi poussé par le désir de s'éloigner de sa femme, mégère intraitable auprès de laquelle il ne trouvait aucun repos.

En arrivant à Londres, il descendit chez le grand chancelier, sir Thomas More, qui le prit en affection et le présenta au Roi. Henri VIII le nomma son premier peintre et le combla d'honneurs. Holbein fit plusieurs voyages sur le continent, soit pour ses propres affaires, soit comme envoyé du Roi ; mais il revint toujours en Angleterre, où il mourut de la peste à l'âge de cinquante-six ans. Ce maître, également supérieur dans tous les arts plastiques, a laissé des miniatures grandes comme un écu de six livres ; ce sont des chefs-d'œuvre de finesse et de coloris ; elles appartiennent à l'aristocratie anglaise, qui les conserve précieusement sans jamais s'en dessaisir. A l'exception de lord Buccleugh, dont la collection en renferme, dit-on, quatorze, c'est par unités qu'on les compte dans les plus riches cabinets. (Eug. Piot, *le Cabinet de l'amateur*, année 1862. *Exposition des amateurs anglais au musée de Kensington.*)

On admire chez Holbein beaucoup d'imagination et de fini. Ses portraits, aux carnations vives, sont pleins d'expression et de vérité ; mais on reproche de la raideur aux plis de ses vêtements.

Hone (Nathaniel), né à Dublin en 1730, mort à Londres en 1784. Portrait à l'huile, en miniature et en émail. Arrivé de bonne heure en Angleterre, il séjourna dans plusieurs villes, notamment à York, et s'établit à Londres où son talent le fit remarquer. Howe fut un des membres fondateurs de l'Académie royale, et devint, à la mort de Zincke, le plus habile représentant de la peinture en émail.

Hoskins (John), florissait à Londres sous le règne de Charles I. Il commença par peindre à l'huile, puis s'occupa de miniature, genre dans lequel il obtint beaucoup de succès. Ses petits portraits sont signés du monogramme I. H.

Walpole a écrit dans ses *Anecdotes* sur la peinture : « Hoskins, quoique surpassé par son élève Cooper le jeune, n'en est pas moins un excellent peintre. Ses têtes sont faites avec une grande vérité; mais ses carnations manquent de nuances et de variétés de teintes. Je possède de lui une tête du sergent Maynard, très bonne, quoiqu'elle ne soit pas exempte de ces défauts, et une autre représentant lord Falkland et qui exprime mieux que les gravures ordinaires sa tristesse patriotique. »

John Hoskins eut un fils qui porta aussi le prénom de John et s'adonna au même art. On sait peu de chose sur sa vie et ses ouvrages. Il signait : I. H., en lettres séparées.

Huault (Jean-Pierre et Ami), nés à Châtellerault, XVII[e] siècle. Artistes habiles ; ils étaient protestants et abandonnèrent leur patrie pour se soustraire aux indignes traitements dont on accablait leurs coreligionnaires. Retirés à Genève en 1671, avec leur père, ancien orfèvre à Châtellerault, ils se firent une réputation comme peintres en émail. « En 1686, ils se rendirent à Berlin et furent pensionnés par l'Électeur. On montre, dans le château royal, des ouvrages qui leur font honneur, entre autres une famille de Darius, d'après Le Brun. Quelques-uns de leurs portraits ont été gravés. Ils retournèrent à Genève en 1700. » (L. Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*.)

Hubert florissait à Paris sous les règes de Louis XV et de Louis XVI. Émail. En 1753, Hubert était déjà cité comme habile dans l'art de peindre en émail. Nous le voyons figurer « parmi les plus connus d'entre les artistes qui y excellent ». (*Almanach des Beaux-Arts*, Duchesne, Paris 1753.) Vingt-trois ans plus tard, en 1776, nous retrouvons son nom dans l'*Almanach historique*...

Humphrey (Osias), né à Honiton, en 1742, mort en 1810. Il étudia dans l'atelier de Shiphey et prit des leçons du célèbre miniaturiste Samuel Collins. Après avoir travaillé quelque temps à Bath. il vint résider à Londres. Ses belles miniatures, très admirées, lui méritèrent la protection du Roi. En 1773, Humphrey voyagea en Italie ; à son retour, quatre années plus tard, il aborda sans succès la grande peinture, puis il passa aux Indes. Revenu dans sa patrie, Osias y trouva de nombreuses com-

mandes, mais sa santé était délabrée et il eut le malheur de perdre la vue.

HURTER, né à Schaffouse, vers le milieu du XVIIIe siècle, un des bons peintres en émail de la Suisse. Il s'établit en Angleterre vers 1770 et y séjourna environ quinze années. Ses petits portraits, d'un riche coloris et d'une grande vérité d'expression étaient très estimés ; ils se vendaient fort cher.

En 1785, Hurter vint en France, où il passa au moins deux ans. Ce maître fit pour la grande Catherine de Russie quinze miniatures en émail dont voici le détail avec les prix, d'après une note trouvée dans les papiers du Bon Grimm. — Charles I (diam., six pouces). 3,000 liv. — Henriette, sa femme. 3,000 liv. — Charles I, en plus petit et plus jeune. 480 liv. — Henriette, idem. 480 liv. — H. Grotius, d'après Van Dyck. 720 liv. — Capitaine Coock. 480 liv. — Ariane abandonnée, d'après Angelica Kaufmann. 960 liv. — Le prince de Galles. 480 liv. — Miss Palmer. 480 liv. — Vénus, d'après nature. 1,200 liv. — L'Hiver, d'après Rosalba. 480 liv. — Angelica Kaufmann. 960 liv. — L'Infant Cardinal, d'après Rubens. 600 liv. — Henri IV, d'après Porbus. 720 liv. — La Vierge du Guide. 600 liv. — Le reçu, délivré à Paris, est daté du 30 mai 1787. (*Nouv. Arch. de l'art francais,* 1880-81, p. 329. Documents communiqués et annotés par M. J.-J. Guiffrey.)

ISABEY (Jean-Baptiste), né à Nancy en 1767, mort à Paris en 1855. Aquarelle, sépia, portraits en miniature.

Miniaturiste fameux, dont la vie fut un long triomphe. Homme aimable, bien élevé, d'un physique heureux, il vécut dans l'intimité de ses plus illustres modèles. Pendant plus d'un demi-siècle, depuis la fin du règne de Louis XVI, jusqu'au règne de Louis-Philippe, son pinceau merveilleux a reproduit toutes les célébrités de son temps. Marie-Antoinette et ses enfants, les plus farouches républicains, les plus jolies femmes du Directoire, les membres du Congrès de Vienne, les plus grands personnages et presque tous les souverains de l'Europe, ont posé tour à tour devant lui et l'ont honoré de leur amitié. Avant d'être le peintre des rois, Isabey eut des commencements difficiles. Il a laissé sur sa vie des notes intéressantes, auxquelles nous ferons quelques emprunts. Jean-Baptiste va nous dire comment il sut se tirer d'affaire pendant les premières années de son séjour à Paris.

« Je résolus, écrit il, d'imiter l'exemple de quelques condisciples qui se créaient, par des occupations accessoires, de modestes ressources. J'entrai tout de suite en relations avec un

tabletier qui me commanda des couvercles de tabatières. C'étaient pour la plupart des copies de Vanloo ou de Boucher. Chaque médaillon m'était payé six à huit francs, sans l'ivoire. Comme il était encore de mode, à cette époque, de porter des boutons de la grandeur d'une pièce de cinq francs, sur lesquels on peignait *en camaïeu* des amours, des fleurs, des paysages, je me livrais à ce travail mercantile. Chaque sujet m'était payé douze sols. Je fis aussi quelques pastels pour un marchand de tableaux qui avait sa boutique sous la colonnade du Louvre. » (MÉLANGES, *Études littéraires et artistiques,* par Edm. Taigny, Paris, 1869.)

En dehors de ces petits travaux, Isabey s'était fait une clientèle parmi les bourgeois de la rue Saint-Denis. Il allait souvent à Versailles avec un de ses camarades d'atelier, qui le menait chez son père, attaché à la maison du marquis de Sérent. Le bonhomme le recommanda au marquis, chargé par la Reine de faire faire les portraits des ducs d'Angoulême et de Berry; ces miniatures devaient être montées sur des tabatières et offertes à la duchesse d'Angoulême, à l'occasion de sa fête. Le jeune artiste sortit de cette épreuve à son honneur. La Reine le complimenta et lui fit exécuter divers portraits; il vint alors s'établir à Versailles, où il fut appelé « le petit peintre de la cour ».

Isabey se maria pendant la Terreur. Épris de la douceur et des charmes de Mlle de Saliennes, fille d'un vieillard aveugle, il résolut d'en faire sa femme et vit ses vœux exaucés. Quelques années après, l'artiste exposait au Salon un tableau intitulé *la Barque,* dont l'effet fut immense. Isabey s'était représenté dans un bateau au milieu de sa jeune et charmante famille. Lorsque Mme Campan eut fondé sa maison d'éducation à Saint-Germain, il fut chargé de la classe de dessin et compta parmi ses élèves la jeune Hortense de Beauharnais. Ce fut, comme il le dit lui-même, le point de départ de son intimité avec le premier consul.

Sous l'Empire, Isabey devint dessinateur du cabinet de S. M., peintre des cérémonies et des relations extérieures et le suprême ordonnateur des réjouissances publiques et des fêtes données aux Tuileries. Il ajouta à ces fonctions, lors du rétablissement de la noblesse par Napoléon, celle de dessinateur du sceau des titres. Une grande partie des blasons composés par Isabey sont dus à l'inspiration propre de l'Empereur, entre autres celui de Masséna qui porte en attribut, une victoire ailée. (*Edm. Taigny.*)

Après l'abdication de Napoléon, Isabey accompagna l'ambassade française à Vienne, comme peintre du Congrès. Plus tard, il exécuta le portrait de Louis XVIII, puis ceux du duc et de la duchesse de Berry, mais sans titre officiel. Charles X le nomma

dessinateur de son cabinet et officier de la légion d'honneur. Sous le règne de Louis-Philippe, il remplit les fonctions de conservateur des musées royaux. Napoléon III lui accorda une pension de six mille francs et le fit commandeur, en 1854. Isabey mourut l'année suivante, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Les miniatures d'Isabey les plus appréciées des collectionneurs datent du Directoire, point de départ de sa grande vogue. Ce sont ces portraits d'incroyables et de muscadins représentés avec la coiffure dite à *oreilles de chien* et le menton dissimulé dans une énorme cravate ; ce sont ces portraits de femmes à la mode, comme Mme Tallien et autres, en costume impudique, le sein découvert, la robe à l'antique, entr'ouverte sur le côté, laissant voir toute la jambe enveloppée d'un provocant maillot couleur de chair, les pieds nus, chaussés de cothurnes et ornés de bagues à l'orteil.

« La pureté du dessin, dit M. Charles Blanc, était le côté fort de Jean-Baptiste Isabey ; c'était le bienfait de son éducation chez David et par là seulement il l'emportait sur tous ses rivaux. Aussi aimait-il à crayonner plus encore peut-être qu'à peindre. » (*Histoire des peintres de toutes les Écoles,* Paris, Renouard, 1863.)

Isabey a exposé aux Salons de Paris depuis 1793 jusqu'en 1841. Ses ouvrages sont décrits dans le *Dictionnaire général des artistes de l'École française,* par E. Bellier de la Chavignerie et Louis Auvray, Paris, Renouard, 1882.

Vente de Mme de la B., 1884. — Portrait de la reine Hortense, miniature signée : ISABEY, 1805. La bordure en or émaillé, enrichie de perles fines, forme médaillon et contient une mèche de cheveux. 1,500 fr.

JACQUES (Nicolas), né à Jarville, près Nancy, en 1789, mort en 1844. Élève de David et d'Isabey, traita largement la miniature et s'éleva au niveau des bons maîtres en ce genre. Son dessin est pur et sa couleur vraie. C'est sur le portrait qu'il fit du Roi Léopold de Belgique, alors prince de Saxe-Cobourg, que la fille aînée de Louis-Philippe décida du choix de son époux. Jacques remporta deux médailles l'une en 1810, l'autre en 1817. Ses portraits ne paraissent presque jamais dans les ventes ; ils sont restés dans les grandes familles pour lesquels ils ont été faits.

« Les œuvres de ce maître, dit M. Théodore le Jeune, sont classées sur le même rang que celles d'Isabey et de Saint, quoiqu'elles s'en distinguent essentiellement et avec avantage. » Cette opinion n'est pas admise par tout le monde ; un de nos amis, M. de Pommayrac, le célèbre peintre en miniature, nous affir-

mait que Mme de Mirbel, Isabey, Saint et Augustin étaient bien supérieurs à Jacques. Nous regrettons de ne pouvoir participer au débat ; nous avons souvent admiré les ouvrages des quatre grands artistes dont nous venons de parler, mais ceux de Nicolas Jacques nous sont inconnus. Il a exposé à Paris, depuis 1804 jusqu'en 1840.

Portraits : Napoléon Ier, Joséphine et tous les membres de la famille impériale, — la Reine Hortense et ses enfants, — le grand-duc de Bade et la grande-duchesse Stéphanie, — le prince Oscar de Suède, — le prince Léopold de Saxe-Cobourg, — M. et Mme de Lavalette (ces deux miniatures ont été données aux Anglais qui ont sauvé M. de Lavalette en 1815), — le duc d'Orléans (Louis-Philippe) et toute sa famille ; ces divers portraits ont été montés sur un grand coffre de malachite de l'orfèvre Mellerio. (J. Dussieux, *les Artistes français à l'étranger.*) — L'auteur, — le frère de l'auteur au milieu de sa famille, — Cuvier, — Chérubini, — Mlle Dupuis, des Français, — Mlle Mars — Rachel, — Benjamin Constant.

Vente Nicolas Jacques, 1844. — Portrait du duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe) acheté pour le Roi. 1,200 fr.

Judlin florissait à Paris sous Louis XVI. — Un de ces nombreux artistes comme le XVIIIe siècle en a tant produit. Si l'on en juge par quelques citations flatteuses, Judlin n'était pas sans mérite : « Il avait pour lui l'autorité des textes : Blin de Saimore le complimentait dans le *Journal de Paris.* Il recevait une pension du Roi d'Angleterre ; il était « avantageusement connu dans plusieurs cours de l'Europe ». En 1792, il invitait Wille et ses amis à un souper dont le bon graveur a consigné dans ses mémoires l'émouvant souvenir. Enfin la Révolution s'étant tout à fait accentuée, Judlin avait au Salon de 1793 les *Droits de l'homme* et toutes les allégories de la saison. Voilà ce que disaient les livres, et en présence de ces faits, l'imagination aurait pu rêver et croire à un talent quelconque. Malheureusement pour Judlin, une de ses miniatures a échappé au naufrage ; c'est un portrait de femme avec la date de 1785. Couleur et dessin, tout fait supposer chez lui la plus parfaite inexpérience. Ce Judlin est un barbare, et si vous le voulez bien, nous n'en parlerons plus. » (Paul Mantz, *les Miniaturistes au XVIIIe siècle.*)

Si l'on en croit les *Tablettes de Renommée...,* Paris 1791, ce maître avait « particulièrement l'art de donner beaucoup de noblesse à ses portraits et de les présenter sous différents costumes sans rien altérer de la ressemblance ».

KANZ (Charles-Chrétien) né à Plauen (Saxe) en 1758. Émail. Élève de Hesse et de Kimly. A ses débuts, il exposa plusieurs fois des miniatures au *Salon de la Correspondance.* Le portrait « d'un jeune homme » lui valut, en 1780, cet encouragement de la Blancherie : « Nous avons annoncé les heureuses dispositions de l'artiste pour ce genre de peinture ; on a remarqué que dans ce nouveau portrait il avait profité des observations critiques qui lui avaient été faites d'après les autres. »

Kanz a laissé, comme peintre en émail, une bonne réputation et eut l'honneur de compter parmi ses clients, l'Empereur Alexandre. Au Salon de 1808, Kanz apparaît avec des portraits, des sujets et une tête d'étude, peints en émail.

Vente Lenoir, 1874. — Jeune fille en robe blanche et ceinture rouge, le sein découvert, les cheveux retenus par un ruban bleu; grand médaillon en émail. 400 fr. — La même année, un portrait de jeune femme, de Kanz, n'est monté qu'à 145 fr.

KANZ, fils de Charles-Chrétien, florissait à Paris sous le règne de Louis-Philippe. Émail. Après avoir étudié sous la direction de son père, il prit part à diverses expositions. En 1836, il exposait plusieurs portraits et sujets en émail. Cette même année, Alfred de Musset écrivait dans son compte rendu du Salon : « ...M. Kanz doit à son père l'héritage d'un vrai talent. Il devra, je n'en doute pas, à sa rare persévérance de se faire un nom dans l'art de Petitot. » L'année suivante, Kanz présentait deux émaux, le portrait d'Alfred de Musset et un sujet, d'après Beaume.

KLINGSTET (Claude-Gustave), appelé Clinchetet ou Clinchetel dans la plupart des catalogues du XVIIIe siècle, né à Riga (Livonié) en 1657, mort à Paris en 1734. Miniatures, petits dessins, sujets libres.

« Homme sans mœurs et sans pudeur, qui remplit Paris de miniatures obscènes et qui s'est fait un grand nom qu'il ne méritait pas, car ôtez-lui une certaine propreté de pinceau, il ne lui resterait presque rien. Il avait peu ou, pour mieux dire, point d'invention. » (Mariette, *Archives de l'art français.*) Après avoir étudié quelque temps la peinture, Klingstet embrassa la carrière des armes, servit en Suède et en France; puis, à l'âge de trente-trois ans, il abandonna l'état militaire, laissant la réputation d'un brave soldat, et vint habiter Paris, où il fut présenté au duc d'Orléans. Il exécuta pour ce prince aux mœurs dissolues une foule de petits dessins licencieux. Klingstet ne paraît pas avoir

fait beaucoup de portraits, cependant il en a laissé. Voltaire a écrit :

Cesse Bouillon de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits.
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits
Dans tous nos cœurs à tracé ton image.

Le peintre de Philippe d'Orléans a décoré une infinité de boîtes et de tabatières qui eurent du succès. Presque tous ses ouvrages sont à l'encre de Chine, avec les carnations teintées. Ses figures manquent parfois d'expression et son dessin est inégal. A l'époque de sa vogue, il eut recours, dit-on, à Bernard Picard le jeune et à quelques autres artistes dans le besoin, dont il récompensait fort mal les services ; il leur faisait préparer toutes sortes de petits sujets qu'il terminait ensuite. Il mourut misérable à l'âge de soixante-dix-sept ans. « Le XVIIIe siècle, dans son enthousiasme facile, dit M. Paul Mantz, le surnomma *le Raphaël des tabatières,* associant ainsi le nom le plus pur de l'art à celui d'un homme dont l'œuvre ne fut ni chaste ni même correcte. »

Vente Lenoir, 1874. — L'indiscret, quatre figures. 75 fr. — Moine et jeune fille. 70 fr. — Groupe de trois figures dans un intérieur. 116 fr. — Groupe de trois figures. 180 fr. — Le marchand de bijoux. 162 fr.

KRUGER florissait à Paris sous Louis XVI. Émail.

Il est cité dans l'*Almanach historique*... de 1776 avec cette mention : « peint très bien l'histoire sur émail. » L'année suivante, il figure ainsi, dans le supplément de l'*Almanach Dauphin*... : « CREUTGER, peintre en émail. Ce célèbre artiste est particulièrement renommé pour la figure et l'ornement en bas-relief. »

KUGLER (Louise BOURDON, veuve WEYLER, Mme), florissait à Paris à la fin du XVIIIe siècle. Portrait en émail.

Après la mort de Weyler, Louise Bourdon, devenue Mme Kugler, résolut de continuer l'œuvre interrompue de son premier mari, dont les leçons lui furent très profitables. De 1802 à 1812, elle exposa aux Salons de Paris un grand nombre de portraits d'hommes célèbres ; mais il faut reconnaître que ses émaux sont bien inférieurs à ceux de Jean-Baptiste Weyler.

LAGRENÉE (Anthelme-François), né à Paris en 1775, mort du choléra en 1832. Histoire, genre, portrait à l'huile, à l'aquarelle et

en miniature, camées. Fils de Lagrenée aîné ; élève de Vincent. Enlevé à ses études en 1793, pour le service militaire, il ne reprit le pinceau que vers 1798. Il voyagea en Russie ; fut bien reçu de l'Empereur Alexandre et fit pour ce souverain divers portraits. A son retour en France, Lagrenée se livra particulièrement à la miniature. Comme Degault, il a fait beaucoup de petits portraits imitant des camées antiques.

Lafrensen (Nicolas), plus connu sous le nom francisé de Lavreince, né à Stockholm en 1737, mort dans cette ville en 1807. Gouache, dessin colorié, miniature. Peintre de sujets galants à la façon de Baudouin, dont il a continué le genre avec moins de licence. Nicolas étudia dans l'atelier de son père, et fit, vers l'âge de trente ans, un premier voyage en France. A son retour, en 1773, il fut nommé membre de l'Académie royale de Stockholm et peintre en miniature de la cour de Suède.

L'année suivante, Lavreince revint à Paris et s'y fixa jusqu'aux approches de la tourmente révolutionnaire ; mais, en 1791, il rentra définitivement dans sa patrie, où il mena, selon son habitude, une existence calme et retirée. Les œuvres de Lavreince, après avoir été longtemps délaissées, comme toutes celles des petits maîtres du XVIIIe siècle, sont devenues l'objet d'un engouement excessif. Ses gouaches, ses dessins coloriés et surtout ses miniatures, montées ordinairement sur des boîtes de luxe, paraissent rarement dans les ventes.

Parmi les gouaches et dessins coloriés exécutés par Lavreince, nous citerons les suivants : La Consolation de l'absence, l'Heureux moment, l'Innocence en danger, le Roman dangereux, le Billet doux, l'École de danse, les Apprêts du ballet, le Retour trop précipité, la Confidence, l'Ane bâté, le Savetier et le financier, le Mari battu et content, la Jument du compère Pierre, la Balançoire mystérieuse, les Deux Cages, les Nymphes scrupuleuses, le Déjeuner anglais, la Leçon interrompue, les Deux Jeux. Au nombre des compositions historiques, n'oublions pas le Bal masqué, donné par la cour de France au Roi Gustave III, en 1771 ; la Du Barry y figure en Dalécarlienne.

Vente Dulac, 1778. — Femme endormie sur un sopha dans un boudoir. 220 liv.

Vente Jacquinot Godart, 1859. — La Promenade dans les bois, sur une tabatière ronde en écaille. 490 fr.

Vente X., 1860. — La Collation dans un parc. 505 fr. — La Promenade dans un parc. 550 fr.

Vente Soret, 1863. — Le Colin Maillard assis, composé de

quinze figures dans un parc ; miniature ronde sur ivoire, montée sur une tabatière en poudre d'écaille, incrustée et galonnée d'or. 2,610 fr.

Vente E. V., 1872. — La Conversation dans un parc (0,32 sur 0,24). 2,500 fr. — L'Innocence en danger (0,28 sur 0,21). 581 fr.— Le Billet doux (0,28 sur 0,21). 500 fr. — Jeune femme endormie (0,28 sur 21). 510 fr. — Le Lever (0,22 sur 0,17). 550 fr. — La Leçon (0,17 sur 0,14). 190 fr. — La Séduction (0,17 sur 0,14). 190 fr., gouaches. — La Promenade. 320 fr. — Les Jeunes Musiciennes (0,16 sur 0,13). 235 fr., aquarelles légèrement gouachées.

Le Moyne, XVIIIe siècle. — Il donnait des leçons de dessin à Paris en 1776. Nous avons vu une ravissante miniature signée Le Moyne. L'exécution en est excellente ; c'est un portrait de jeune femme debout, les mains cachées dans un manchon et rappelant certain portrait de Mme Vigée-Lebrun. Il y avait, au XVIIIe siècle, toute une légion de peintres en miniature, d'un réel talent ; parmi eux quelques-uns seulement ont percé, tandis que d'autres, très recommandables, sont restés ignorés. Sans en rechercher les diverses causes, nous dirons seulement que les peintres dont la clientèle se résumait à la bourgeoisie devaient fatalement laisser moins de traces que ceux qui travaillaient pour la cour, les grands personnages et les célébrités diverses.

Lens, Bernard, le vieux, né à Londres, 1759, mort en 1725. Gravure, émail. Il a laissé une bonne réputation, mais ses émaux ne sont guère connus aujourd'hui.

Lens, Bernard, le jeune, fils du précédent, né à Londres en 1680, mort en 1740. Il travaillait surtout à la gouache et à l'aquarelle et fit de belles copies d'après Rubens, Van Dyck et autres maîtres. Il eut l'honneur de professer le dessin à deux princesses et au duc de Cumberland. Lens Bernard le jeune aurait eu deux fils qui se seraient distingués comme peintres en miniature.

Lens (A.-B.). On trouve parfois la signature A. B. L. Il est probable que ce chiffre est celui d'un fils de Lens Bernard le jeune.

Lens (Peter). Cet artiste est peut-être l'autre fils de Bernard Lens, cité plus haut. On rencontre des miniatures dans le genre des précédentes, signées : P. L., ou par exception P. Lens.

Le Tellier florissait à Paris en 1777. *L'Almanach historique* nous donne son adresse quai de Conti, le cite comme peintre en émail et ajoute : « il peint aussi le portrait. » Par cette phrase obscure, en veut entendre vraisemblablement le portrait à l'huile.

En 1775, Le Tellier est inscrit sur les comptes des Menus-Plaisirs pour cinq portraits de la Reine Marie-Antoinette, remis aux bijoutiers Drais et Gaillard, chargés de les monter sur de riches tabatières. Le « portrait original qui a servi à la copie des autres » est payé à l'artiste quinze louis, ou 360 liv. Chaque répétition lui est comptée dix louis. (*Arch. Nat.* 0^1 3048.)

Liotard (Jean-Etienne), né à Genève en 1702, mort dans cette ville en 1790. Pastel, miniature, émail. Surnommé *le peintre turc*. Son père le destinait au commerce, mais il dut céder aux sollicitations de son fils, dont la vocation pour la peinture se manifestait avec ardeur. Jean-Étienne commença par dessiner, puis à peindre en miniature et en émail, « et ce fut alors, dit Mariette qu'ayant copié une peinture en émail de Petitot, il la rendit si parfaitement, que peu s'en fallut que la copie n'égalât l'original. » (Abecedario, *Archives de l'art français*.) Liotard voyagea beaucoup en Europe. Il visita d'abord la France et séjourna quelques années à Paris pour se perfectionner. Étant à Rome en 1736, il y fit, au pastel, les portraits de divers grands personnages, à la tête desquels nous citerons le Pape.

Sur les conseils de quelques Anglais, Liotard partit avec eux pour Constantinople, en 1738. Au bout de quatre ans, il revint par l'Autriche et s'arrêta à Vienne. Sa longue barbe et son costume oriental, qu'il conserva depuis, attirèrent sur lui la curiosité. Il exécuta les portraits de François I, de Marie-Thérèse et de la famille impériale. En peu de temps, la cour et la ville lui donnèrent beaucoup d'ouvrage et de ducats. » De retour à Paris, il fut moins heureux ; on estima ses pastels pour ce qu'ils valaient. « On les trouva secs et faits avec peine : la couleur tirait presque toujours sur celle du pain d'épice ; de plus, ses têtes étaient plates et sans rondeur. » (*Mariette*.) L'Académie royale refusa de lui ouvrir ses portes et il se rejeta sur l'Académie de St-Luc.

Arrivé en Angleterre avec de puissantes recommandations, il peignit la princesse de Galles et ses deux fils et devint assez populaire, ajoute M. Samuel Redgrave, pour rendre Reynolds jaloux (1).

(1) *Catalogue of the special exhibition of portrait miniatures on loan at the South Kensington Museum*, 1765, p. 265.

Cette assertation est peu vraisemblable. Le grand Reynolds était trop au-dessus de notre artiste pour qu'une idée de rivalité pût exister entre eux. Mariette n'en dit rien; il observe même que Liotard, à Londres, « eut moins de travail qu'il l'aurait voulu. » Étant en Hollande, il épousa la fille d'un négociant français, établi à Amsterdam. En 1776, il se retira définitivement dans sa patrie et mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Liotard a beaucoup produit, surtout des pastels; peut-être les fit-il mieux dans son âge mûr. En 1802, Bruun Neergard, à propos des artistes génevois, citait « Liotard, le meilleur peintre au pastel dont on peut voir deux tableaux chez M. Tronchin des Délices, qui sont des chefs-d'œuvre ».

La louange doit être exagérée; de son côté, Mariette a-t-il été un peu sévère? Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que les jugements de ce dernier font autorité, parce qu'ils émanent d'un profond connaisseur au jugement sain et droit.

Liotard a travaillé pour les Menus-Plaisirs. En 1749, il exécute plusieurs portraits de Louis XV, en miniature et au pastel. En 1752, son mémoire est ainsi formulé :

Un portrait en pastel de feu Madame, toile de 12. 360 liv. — Un portrait en pastel de Madame Infante, toile de 12. 360 liv. — Un portrait original, en pastel de Madame Infante, toile, de 12. 800 liv. — Un portrait de Madame Victoire pour boîte. 300 liv. — Un portrait de Mgr le Dauphin, pour boîte. 300 liv. — Une copie à l'huile de la plus jeune princesse, fille de Madame Infante. 390 liv. (*Arch.Nat.* 0[1]2991.) L'artiste reparaît une dernière fois en 1757, sur les comptes des Menus, avec les portraits de Mesdames Henriette et Adélaïde. (0[1]3000.)

Louis florissait à Paris dans la seconde moitié du règne de Louis XV. Il eut l'honneur de travailler pour les Menus et de peindre la famille royale. En 1758, il exécute cinq portraits du Roi et de Mesdames et trois portraits des princes, réglés ensemble à 1,920 liv. L'année suivante, il reçoit 960 liv. pour quatre portraits du Roi.

En 1770, Louis fait un portrait pour bracelet, de Mme Sophie.

Nous retrouvons pour la dernière fois ce maître en 1773. Il touche 600 liv. en paiement de « six morceaux de peinture représentant des chasses en miniature pour une boîte de chasse. » (*Arch Nat.* 0[1]3018, 0[1]3023, 0[1]3029, 0[1]3040.)

Lucan (Marguerite, Csse de) florissait vers la fin du XVIIIe siècle. Ce fut surtout une copiste, mais elle déploya une grande habileté

dans ce genre subalterne. Elle fit beaucoup de miniatures remarquables d'après Hoskins, les deux Olivier et Samuel Cooper. Son ouvrage capital est une illustration de Shakspeare, avec des copies de portraits, des monuments, des devises héraldiques, des fleurs, des oiseaux, etc. L'ouvrage en cinq volumes est conservé à Althorps.

Massé (Jean-Baptiste), né à Paris en 1688, mort en 1767. Il étudia le dessin chez Jouvenet et apprit de Chatillon la gravure et la peinture en émail, mais il abandonna bientôt l'émail pour la gouache et la miniature. Quoique protestant, il fut reçu à l'Académie en 1717 et il devint bientôt un des miniaturistes les plus recherchés de son temps. Dans la scène VI de *l'Indiscret,* comédie en un acte, représentée en 1725 au Théâtre français, Voltaire fait dire à l'un des personnages :

> Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre,
> Ça, dis-moi, si tu vis jamais de tes deux yeux
> Rien de plus agréable et de plus précieux ;
> C'est Massé qui l'a peint; c'est tout dire...

Les petits portraits se mettaient alors dans des boîtes plates, fermant à charnière. Le nombre de boîtes à portrait ornées par notre artiste est considérable. Voltaire le cite encore à ce sujet dans des vers adressés au maréchal de Richelieu. (Voir *les Boîtes à portrait.*) Massé consacra de longues années à dessiner et graver les peintures de Le Brun, dans le plafond de la galerie de Versailles. Ce travail, commencé en 1723, et terminé seulement trente ans plus tard, fut onéreux pour l'auteur, qui n'y trouva pas la récompense de ses peines. Le Roi le dédommagea un peu en achetant ses dessins 10,000 livres.

Mariette, juge éclairé, parfois sévère, apprécie de la sorte le talent de ce maître : « On ne disputera pas à Massé d'avoir eu un pinceau soigné, ni même de n'avoir pas été assez correct dan son dessin. Mais tout ce qu'il a fait est froid et manque de verve. On ne trouve point dans ses teintes ni dans sa touche cette fraîcheur et cette facilité qui brillent dans les ouvrages de la Rosalba, quoique, de son propre aveu, il ait pris cette habile fille pour son modèle. Son travail est peiné ; c'est celui d'un homme qui ne connaît point assez la grande manière, qui ne la sent point, et qui, n'osant prendre un plus haut vol, se renferme dans le cercle étroit de la propreté. Et c'est bien là ce à quoi il faut s'attacher quand on veut plaire à la multitude et surtout aux gens du

monde. » (*Abecedario*, t. III, p. 279.) Parmi les nombreux portraits du maître, nous citerons celui de la C^sse de Verrue, Jeanne d'Albert de Luynes, en Diane chasseresse.

Les *Mémoires secrets* relatent en ces termes la mort de J.-B. Massé, 5 octobre 1767 : « Le fameux Massé, si renommé pour la miniature, est mort ces jours-ci, âgé de près de quatre-vingts ans. Il était peintre du Roy, garde des plans et tableaux de Sa Majesté. »

Passons aux documents inédits. En consultant les *Registres des présents du Roi*, au Ministère des Affaires étrangères, nous voyons que notre artiste a fourni, de 1720 à 1742, un grand nombre de portraits de Louis XV pour être montés sur de riches boîtes d'or destinées aux ambassadeurs, envoyés, chargés d'affaires, etc. La boîte, donnée le 6 avril 1720 à lord Stair, ambassadeur d'Angleterre, était ornée d'un portrait de Massé et sertie de cinquante-trois brillants ; elle coûtait 49,805 liv.

Massé eut l'honneur de voir figurer un portrait de sa main sur la plus splendide boîte qui soit inscrite parmi les dons royaux. Ce somptueux bijou, enrichi de quarante-deux brillants et de quinze diamants roses, fut remis le 29 mars 1720 au Mis Scotti; il s'élevait au chiffre incroyable de 129,852 liv. (*XVIIe Registre...*, n° 416.)

Maubert (Mme) florissait dans la seconde moitié du règne de Louis XV. En 1760, elle exécute deux portraits du Roi, dont un d'après Liotard et l'autre « d'après un tableau à l'huile, en buste ». Les deux miniatures destinées à être montées sur des tabatières lui sont payées 240 liv. (*Arch. Nat.* O^13096.) C'est le prix accordé aux bons miniaturistes, et nous devons en induire que Mme Maubert n'était pas sans talent.

Matthieu (Jean-Adam), né à Stralsund vers 1698, mort à Paris en 1753. Émail. On ignore l'époque de son arrivée en France. Il était logé dans les galeries du Louvre, honneur réservé aux artistes hors ligne. Le 22 mai 1753, il obtenait du Roi les « poinçons nécessaires pour marquer les bijoux » sur lesquels il appliquait ses ornements. Il avait sollicité cette faveur, dit Jal, pour échapper aux « recherches de la communauté des orfèvres », à cause des ouvrages qu'il exécutait sur les métaux. Ce maître obtint, en outre, le titre de peintre orfèvre du Roi, mais il ne profita guère de son privilège, car il mourut la même année. (*Dictionnaire critique.*)

Mathieu doit compter parmi ces habiles artistes qui enrichissaient d'émaux précieux les belles tabatières du temps de

Louis XV ; œuvres charmantes, dont les auteurs sont restés trop souvent inconnus.

Meyer (Jeremiah), né à Tubingen en 1728, mort à Kew, en 1789. Miniature et émail. — Arrivé en Angleterre dès l'âge de quatorze ans, il prit des leçons de Zincke. Il étudia la manière de Reynolds et devint un artiste distingué, entouré de considération et d'honneurs. Meyer fut peintre en miniature de la Reine, peintre en émail de George III et membre fondateur de l'Académie royale de Londres.

Mirbel (Lizinska-Aimée-Zoé Rue, dame de), née à Cherbourg en 1796, morte à Paris en 1849. Portrait à l'aquarelle et en miniature.

Douée pour la peinture de dispositions extraordinaires, elle entra à l'âge de dix-huit ans dans l'atelier d'Augustin ; ses progrès furent rapides. Les grâces de sa personne et le charme de son esprit lui attirèrent les prévenances de Louis XVIII, qui la nomma peintre de son cabinet. Plus tard, Charles X lui accorda la même faveur. En 1823, Mlle Rue epousa M. Brisseau de Mirbel, professeur au jardin des plantes. A l'époque de son mariage, la vogue de Mme de Mirbel commençait à s'établir solidement, mais elle devait s'augmenter encore au point de ne pouvoir satisfaire aux nombreuses demandes de l'aristocratie et de la haute finance, ses clients habituels. Sous le règne de Louis-Philippe, elle conquit définitivement le sceptre de la miniature et le conserva jusqu'à sa mort. Saint, son unique rival, lui disputa quelques lauriers.

Mme de Mirbel avait le don précieux de saisir la ressemblance sous son côté le plus favorable et le plus frappant. Dans ses premiers portraits, elle multiplie les détails chatoyants et pousse le fini jusqu'à la mollesse ; sur les conseils d'artistes distingués, elle remédia à ces défauts par plus de sobriété dans les accessoires, par des méplats mieux accusés et en évitant dans certains endroits le poli de l'ivoire : elle arriva ainsi à cette fermeté rare et à cette liberté de main qui marquent ses miniatures au coin de la supériorité. Quelques critiques lui reprochent d'abuser parfois des tons violacés.

Mme de Mirbel mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant une grande réputation que la postérité ratifiera, parce que, dans ses dernières œuvres surtout, à un travail consciencieux se joint le sentiment le plus pur de l'art.

En consultant les livrets du Salon, depuis 1819 jusqu'en 1849, on aura une idée des portraits exposés par la grande artiste et

trop souvent indiqués par des lettres initiales. Nous citerons quelques noms écrits en toutes lettres : Louis XVIII, — Louis-Philippe, — le duc d'Orléans, — le Cte de Paris, — Fanny Essler, — Mme Guizot, — la Bnne Nathaniel de Rothschild, — le général Gourgaud, — MM. Le Normant, — Maurice d'Argout, — Em. de Girardin, etc.

Vente Allègre, 1872. — Deux jeunes filles, d'après Greuze, esquisses sur ivoire. 205 fr. — la Dsse de Berry, de face, vêtue de blanc, signé : L. DE M. (Lizinska de Mirbel). 450 fr. — Walter Scott et Cooper, les deux, 500 fr.

MONTPETIT florissait à Paris, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Il s'est distingué dans un genre particulier connu sous le nom de *sous-verre* ou de *fixé,* et qualifié, à l'époque, de *peinture éludorique.* En 1779, il expose au *Salon de la Correspondance* un tableau de fleurs allégoriques sur l'heureux accouchement de la Reine. « Ce tableau, dit La Blancherie, est peint en la manière éludorique, fixé à la glace, ce qui le rend inaltérable... Le secret de la peinture éludorique, c'est-à-dire à l'huile et à l'eau, dont M. de Montpetit est l'auteur, consiste à n'employer que l'huile absolument nécessaire pour attacher la couleur, à exclure toutes sortes de vernis et à y suppléer par un cristal qu'il rend adhérent à ses tableaux par le moyen d'un très léger mordant passé à un certain degré de chaleur. Sa manière est de peindre à travers l'eau, afin d'avoir sous les yeux l'effet que doit produire le brillant du cristal et de travailler en conséquence. » (*Nouvelles de la République des lettres et des arts.*) Deux années plus tard, La Blancherie écrit encore : « Le genre éludorique, qui est en possession de plaire, a mérité à son estimable auteur, dans le portrait de femme et les miniatures, sous le No 13, les suffrages publics et on a rappelé le grand ouvrage que l'on voyait chez lui pendant le dernier Salon, le plus beau des morceaux en ce genre. »

Nous trouvons plusieurs fois le nom de Montpetit sur les comptes des Menus-Plaisirs.

En 1767, il livre « un portrait de feu Mgr le Dauphin pour M. le Vte de Choiseul, ambassadeur à Naples. » Sa demande de 300 liv. est réduite à 240. (*Arch. Nat.*, O13016.) Vers la fin de 1770, il exécute, au prix de 480 liv., deux portraits du Roi, dont il n'est payé qu'en 1773. En 1787, il reçoit 1,500 liv. « pour un tableau allégorique, à l'occasion de la naissance de Madame Royale, qu'il a eu l'honneur de présenter au Roi et qui présentement est placé au petit Trianon ». (O13080.)

Montpetit figure aussi sur les *Registres des présents du Roi,* au Ministère des Affaires étrangères. Dès 1759, il fait trois portraits du Roi, dont un de 360 liv. pour tabatière et deux autres peints à l'huile, sous glace, chacun de 240 liv. Notre artiste eut l'honneur de voir ses ouvrages s'étaler sur de magnifiques boîtes destinées aux présents diplomatiques. Le 21 février 1760, une boîte à portrait de chez Jacqmin, sertie de 338 diamants sur laquelle on a mis un de portraits de Montpetit est offerte à M. Sottomayer, ambassadeur d'Espagne. Elle coûte 30,283 liv. — Au mois de mars suivant, le B[on] « Defòrmet », commissaire du Roi de Sardaigne, reçoit une boîte carrée en or de couleur, à figures flamandes, gravée à fleurs, enrichie de diamants et garnie d'un portraits, par Montpetit, « en manière éludorique. » La boîte, faite par Ducrolay, est cotée à 10, 230 liv. — (40e *Registre*, n° 439.)

Moreau (Jean-Michel), connu sous le nom de Moreau le jeune, né à Paris en 1741, mort en 1814. Dessinateur et graveur. Moreau le jeune, qualifié ainsi pour le distinguer de son frère aîné (Louis Gabriel), conserva son surnom même après la mort de ce dernier. Jean Michel eut pour maître Louis le Lorrain, avec lequel il voyagea en Russie, dès l'âge de dix-sept ans ; l'année suivante, en 1759, l'élève rentrait seul en France, après avoir eu à déplorer la mort de son maître. Avant d'arriver à la célébrité, Moreau le jeune eut des moments difficiles à passer et dut lutter souvent contre la misère. C'est probablement à cette époque de sa vie qu'il se mit à faire des miniatures. Elles sont faciles à reconnaître. Ce sont de petits paysages où l'on trouve souvent un bouleau à écorce blanche ; on y voit des personnages, seigneurs, paysans, et parfois des pêcheurs et un cours d'eau. Notre artiste cherchait encore sa voie ; il la trouva en négligeant la peinture pour entrer chez l'habile graveur Lebas, auprès duquel il travailla beaucoup. En 1770, il fut nommé dessinateur des Menus-Plaisirs en remplacement de Cochin. La réputation de Moreau grandit d'année en année et ne tarda pas à devenir européenne. « Ainsi que le dit très légitimement M[me] Carle Vernet, l'annonce de figures de Moreau le jeune suffisait dans toute l'Europe pour recommander un livre et en assurer le débit. » (*Notice des dessins, cartons, pastels, miniatures et émaux exposés au Louvre,* 2e partie.)

« Son talent ne se bornait pas à traduire les ouvrages des autres, il savait aussi dessiner des sujets de sa composition, sujets de modes, costumes, fêtes, vignettes de tout genre. Il

héritait du royaume de Cochin. » Chez les deux artistes, « l'esprit, l'invention, la fécondité étaient les mêmes, » mais l'un était vieux, tandis que l'autre joignait à l'ardeur de la jeunesse la maturité du talent. L'Académie l'accueillit en 1789. L'œuvre de Moreau est considérable. Parmi les ouvrages ornés de ses vignettes, nous citerons : les œuvres de Voltaire et de Rousseau, de Marmontel, de Saint-Lambert, de Raynal, de Gessner, les métamorphoses d'Ovide, le Télémaque, l'Histoire de la maison de Bourbon, l'Histoire de Marie-Thérèse, les A-propos de société de M. de Laujon, les Chansons de M. de la Borde, les monuments du costume physique et moral du XVIIIe siècle, 23 pièces, 1776-1783. Moreau le jeune travaillait encore en 1810. On s'arrachait ses productions, où dominait l'école de David, mais elles sont bien inférieures sous tous les rapports, aux beaux travaux du Moreau des règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Mosnier (Jean-Laurent) florissait sous Louis XVI. Portrait à l'huile et en miniature. L'*Almanach historique...*, Paris, 1776, le cite en ces termes : « Mosnier, rue du Petit-Bourbon, peint la miniature ; il vient de peindre la Reine, d'après nature. » En 1775, il remit aux Menus-Plaisirs, quatre portraits en miniature de Marie-Antoinette, dont le paiement se fit longtemps attendre. Quatre années plus tard, nous trouvons une lettre de Mosnier réclamant avec instance auprès de l'intendant des Menus, le Mal duc de Duras, la somme de 960 liv. montant des quatre portraits de la Reine. Nous constatons que l'artiste est beaucoup plus fort en peinture qu'en orthographe. (*Arch. Nat.* O13054.)

Mosnier fut reçu à l'Académie royale le 31 mai 1788, sur les portraits de Bridan et Lagrénée. Le dernier est à l'école des Beaux-Arts. Une miniature de notre collection nous permet de juger notre académicien de la manière la plus favorable ; elle représente un délicieux portrait de femme, assise, en robe de soie mauve décolletée, avec un nœud vert au corsage et des plumes dans les cheveux. La tête regarde de face, la main droite tient une plume, et la gauche une lettre, sur laquelle on lit : *N'écrivez plus et venez.* Ce portrait séduisant est presque un tableau de genre. On n'y sent pas l'effort ; la robe et les accessoires sont gouachés, et l'ensemble, bien que d'une grande finesse, est largement traité.

Les miniatures de Mosnier sont rares. Nous n'en avons vu passer que deux à l'hôtel Drouot, et chacune d'elles a dépassé un peu le prix de 1,000 francs.

Musson, qualifié « peintre du Roi » sur les comptes des

Menus-Plaisirs, exécute en 1773 « un portrait du C[te] d'Artois pour mettre sur la boîte donnée à l'ambassadeur de Sardaigne ». Le prix demandé est de trois cents livres. (*Arch. Nat.* O[1]3042.) L'année suivante, Musson fit un portrait de Marie-Antoinette qui inspira au *Mercure*, ce gracieux quatrain :

Le voilà ce portrait, cette image fidelle,
De l'objet que vos yeux sont jaloux d'admirer ;
Français, si la nature est encore plus belle,
N'en accusez point l'art, il ne peut l'égaler.

Le nom de Musson figure aussi sur les *Registres des présents du Roi* au Ministère des Affaires étrangères. Pendant les années 1773-74-75, il est inscrit pour trois portraits du Roi, qui lui sont payés à raison de 240 liv. chacun.

Longtemps après, en 1791, les *Tablettes de Renommée...* parlent de notre miniaturiste en ces termes : « Cet artiste a fait plusieurs portraits à la cour, pour la famille royale et a eu l'art de l'amuser souvent par son caractère naïf et facétieux. »

Quelle était la valeur réelle du talent de Musson ? Nous ne saurions le dire, mais sa grande supériorité, le genre dans lequel il ne trouvait guère de rivaux, c'était la plaisanterie, dans tout ce qu'elle peut offrir de comique et d'imprévu. Impossible de trouver un farceur plus désopilant. Aux bals masqués, il faisait fureur ; on l'attendait avec impatience ; par ses gestes, ses lazzis, son aplomb, il faisait rire la salle entière et tenait tête à tout le monde. On dit même que, sur un ordre secret du Roi, qui voulait éloigner la Reine des bals masqués de l'opéra, Musson l'interpella sous son domino avec une audace inouïe.

Sous le Consulat, où la mode était aux mystifications, Musson occupait le premier rang avec Legras et Thiessé, parmi les mystificateurs en renom.

NIXON (James), né en 1741, mort à Teverton en 1812. Élève puis membre de l'Académie royale de Londres, il exposa pour la première fois en 1772. Nixon fit le portrait de divers acteurs en renom dans leur costume de théâtre et devint peintre en miniature du prince Régent. Ce maître a laissé quelques tableaux à l'huile, dont on parle peu ; il excella surtout comme miniaturiste.

NOIRETERRE (M[lle] de) florissait à Paris, vers la fin du XVIII[e] siècle. Peintre de l'Académie des Arts de Londres. Nous avons vu de cet habile miniaturiste un portrait d'homme d'une bonne

facture ; il est représenté de trois quarts à gauche et signé : *Noireterre,* 1787. La physionomie, pleine d'expression, semble vivante ; le dessin est assez ferme, le coloris agréable ; les cheveux qu'on a craint de rendre secs, manquent peut-être de fini. En somme, cette œuvre soignée révèle chez son auteur un talent distingué. Mlle de Noireterre, inconnue aujourd'hui de la plupart des collectionneurs, a su conquérir sous Louis XVI une certaine renommée. A cette époque, les membres de l'Académie de peinture et de sculpture, participaient seuls aux expositions du Louvre. Bon nombre d'artistes de talent se trouvaient ainsi privés de publicité ; ils se rejetaient soit à l'Académie de St-Luc, soit au *Salon de la Correspondance,* dont le compte rendu était fait par de La Blancherie, dans le journal : *Nouvelles de la République des lettres et des arts.* C'est dans ce Salon, refuge des médiocrités et des célébrités de second ordre, aspirant à s'élever, que se présenta Mlle de Noireterre.

Salon de la Correspondance, 1786. — Différents portraits d'hommes et de femmes, peints en miniature par Mlle de Noireterre. « Cette artiste doit être distinguée parmi la foule des peintres de son genre. Ses portraits fort ressemblants offrent beaucoup d'harmonie et un faire facile et agréable. C'est pour la première fois qu'elle paraît au Salon. »

Même Salon, 1786. — Deux portraits, l'un de M. Lecauchois, avocat au parlement de Rouen, l'autre de la fille Salmon. « Ces portraits ont fait la plus vive sensation, tant par l'exactitude de la ressemblance, que par l'intérêt qu'inspirent les personnages qu'ils représentent. On s'est empressé de considérer les traits du défenseur généreux et éloquent de l'innocence, trop souvent abandonnée dans les conditions inférieures. Mais un sentiment plus vif encore a fixé les yeux des spectateurs sur le portrait de l'infortunée que le malheur seul pouvait tirer de l'obscurité et qui jouit à présent d'une célébrité qu'elle a trop achetée. »

Même Salon, 1787. — Portrait du brave Lucot. « Mlle de Noireterre est connue par le mérite de ses productions. On a pu juger ce portrait d'après nature et il a été trouvé aussi ressemblant que bien fait. »

En 1791, Mlle de Noireterre est citée dans les *Tablettes de Renommée* comme donnant à ses portraits « beaucoup de ressemblance et de vérité ».

ORLEY (Richard Van), né à Bruxelles en 1663, mort le 6 juin 1732. Dessin à l'encre de Chine, gouache, miniature et gravure. Élève de son oncle, religieux récollet, artiste de talent. « Nous connais-

sons, dit M. Charles Blanc, des miniatures de Richard Van Orley. Ce qui y manque le plus, c'est l'esprit; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de pousser plus loin le soin scrupuleux de l'exécution et les caresses minutieuses du pinceau. Richard aimait à traiter des sujets empruntés à la mythologie, et pour le sentiment de la poésie antique, il est exactement à la hauteur des Coypel. Il a dessiné au crayon et peint à la gouache de nombreuses vignettes, dont les libraires de son temps ont illustré leurs livres; il a lui-même gravé quelques estampes, d'après Rubens et d'après son frère... » Parmi les compositions de Jean Van Orley, gravées par Richard, on cite une suite de vingt-huit sujets, tirés du Nouveau Testament.

Hôtel Drouot, 1862.— Miniature à sujet mythologique : signée R. V. ORLEY. 830 fr. — Autre miniature à sujet également tiré de la Fable. 2,130 fr.

Vente Odiot, 1869. — Invocation à Vénus. (Vélin.) 1,090 fr.

OLIVIER (Isaac), né à Londres en 1556, mort en 1617. Histoire, portrait à l'huile et en miniature.

Élève d'Hilliard, puis du peintre italien Zucchero. Isaac eut beaucoup de succès surtout comme portraitiste. Il compta parmi ses clients les plus illustres personnages de l'Angleterre, tels que la Reine Élisabeth, Marie Stuart, Philippe Sidney, homme d'État et bon général; Benjamin Johnson, plus connu sous le nom de Ben Johnson, célèbre poète dramatique, etc.

Les miniatures d'Isaac Olivier dénotent une grande facilité; elles sont d'un dessin correct, d'une couleur agréable, d'une grande profusion de détails et d'une exécution fine et soignée, mais allant jusqu'à la sécheresse. Cette minutieuse recherche des plus petits détails était tout à fait dans le goût de l'époque.

Écoutons l'opinion d'Horace Walpole : « Ce que j'estime le plus dans ma collection, dit l'auteur des *Anecdotes sur la peinture,* ce sont les portraits des personnages éminents et particulièrement les miniatures et les émaux qui, autant que j'en puis juger, sont supérieurs à ceux des autres collections. Ceux d'Isaac et de Pierre Olivier sont les meilleurs qui existent. Pour les miniatures, genre dans lequel excellait Olivier, nous pouvons défier toutes les nations de citer un plus grand maître, à moins d'excepter un petit nombre des plus illustres productions d'Holbein... Peter, frère d'Olivier, a seul approché de la perfection de celui-ci. »

En parlant du portrait de lady Lucy Percy, nièce de lady Digby, peint par Isaac, « c'est peut-être, dit Walpole, la plus belle et la plus parfaite miniature qui soit au monde. »

Olivier (Peter), né à Londres en 1601, mort vers 1654. Il fut élève de son frère Isaac, dont il égala presque le talent. Les miniatures des deux Olivier sont sujettes à être confondues, non seulement parce qu'on y trouve le même faire correct et minutieux, mais encore parce que les deux frères ont souvent signé : Olivier. Le chef-d'œuvre de Pierre Olivier est le portrait de sa femme ; il appartient au duc de Portland.

Vente Hamilton, 1882. — Lady Digby, d'après Van Dyck. (280 guinées) 7,350 fr.

Oudry, florissait à Paris sous la Régence. Le 25 février 1719, une magnifique boîte, renfermant le portrait du Roi peint en émail par Oudry, est remise à l'abbé Dubois « pour donner à M. L. C. A., comme il est dit au Journal du dit jour, f° 18, art. 7 ». (Arch. du Min. des Aff. étr., *XVII*e *Registre des présents du Roi,* n° 416.)

Parant (Louis Bertin), né à Mer (Indre) en 1768, mort en 1851. Histoire, genre, portrait, miniature, imitation de camée, de sardoine, d'agate, de cornaline, de jaspe vert, etc. Élève de Jean Leroy. Denon, directeur des musées apprécia le talent de Parant et le désigna au choix du premier Consul pour peindre deux tabatières que celui-ci désirait offrir à ses collègues. Cette faveur, d'ailleurs méritée, fut une bonne fortune pour l'artiste et lui valut de nombreuses commandes sous le Consulat et l'Empire. Parant a fait à Sèvres quelques beaux travaux ; il a peint entre autres, par ordre de l'Empereur, une table représentant les grands capitaines grecs et romains (1812). Il a pris part à diverses expositions du Louvre, de 1801 à 1834. Les amateurs de miniatures recherchent ses portraits et petits sujets sur pierre et sur ivoire imitant les camées antiques.

A propos du Salon de 1806, nous lisons dans le *Journal de l'Empire* (13 novembre) : « M. Parant imite sur la toile et sur l'ivoire, le relief et les couches nuancées de la sardoine, de l'onyx, et ces petits ouvrages, employés en bijoux, le disputent à la pierre fine. »

Parrocel (Mlles), XVIIIe siècle. Filles du peintre d'histoire François Parrocel. Elles étaient quatre sœurs et appartenaient à cette nombreuse famille d'artistes peintres et graveurs, renommés depuis le règne de Louis XIV.

Nous lisons dans l'*Almanach historique...,* Paris, 1776.

Mlle Parrocel, l'aînée, rue Saint-Benoît, peintre en miniature.

Son talent l'a portée à peindre l'histoire naturelle et surtout les oiseaux et les insectes. On voit chez elle un cabinet d'oiseaux et d'insectes très bien composé.

Mlle Thérèse Parrocel peint le portrait en miniature avec succès, rue de Bourbon.

Mlle Marie Parrocel fait le portrait à l'huile et au pastel. Il est une quatrième qui s'applique aussi à cultiver cet art charmant dont elles paraissent avoir hérité de leur aïeul.

Pasquier (Pierre), né à Villefranche (Rhône), mort en 1806.

Portrait à l'huile, au pastel, en miniature et en émail. Membre de l'Académie royale de peinture et l'un des plus habiles peintres en émail du règne de Louis XVI. Il paraît avoir beaucoup produit et l'on est étonné de la rareté de ses œuvres aujourd'hui. Le Louvre, si riche en beaux émaux, n'en possède pas de ce maître. Pour notre part, nous n'en avons jamais vu, ni chez les marchands, ni à l'Hôtel des ventes, ni dans les collections particulières que nous avons été à même de visiter.

Laissons parler les critiques du temps. *Mercure de France*, janvier 1769 : « Le sieur Pasquier, agréé de l'Académie royale de peinture, a peint en émail le portrait du Roi de Danemark. On ne peut porter à un plus haut degré la ressemblance, la vérité et la vivacité des traits qui animent la peinture. Ce portrait est d'ailleurs rendu avec des couleurs vives et fondues avec beaucoup d'art. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce portrait a été fait de mémoire. Le Roi et toute la cour, les amateurs et les connaisseurs qui ont vu ce chef-d'œuvre de l'art, en ont été universellement frappés et satisfaits... »

Mercure, 1781. « On y voit avec plaisir le portrait du Roi en émail, par M. Pasquier ; celui de Mme Sophie de France, lequel unit, avec beaucoup de vérité, des détails très intéressants ; celui de M. le Cte de Vergennes, dont les accessoires laissent cependant beaucoup à désirer. »

Mercure, 1783 : « On remarque les portraits en miniature et en émail de M. Pasquier, renommé par la finesse et les grâces de son pinceau et par son talent à saisir la ressemblance. »

Si nous consultons les livrets du Salon, de 1769 à 1783, nous y trouvons une foule de portraits en émail et en miniature. Citons parmi les émaux, Louis XV, Louis XVI, le Roi de Danemark, la Dauphine, la Csse d'Artois avec les attributs de Cérès, Charles I, d'après Van Dyck, le docteur de Saint-Léger, le Cte et la Csse du Nord, Mme de Saint-Clément, Mlle Rayeck, peintre et pensionnaire du Roi de Pologne, etc.

De 1777 à 1780, Pasquier exécute des portraits du Roi, pour orner les riches tabatières diplomatiques. Parmi les personnages qui reçoivent ces précieux bijoux, auxquels notre artiste a mis la main, nous remarquons : M. de Vergennes, fils de l'ambassadeur, pour avoir apporté la nouvelle du traité conclu avec les cantons suisses (1777) ; MM. Dean et Lee, députés américains, qui ont signé en 1778, le traité d'alliance entre le Roi et les États-Unis ; M. de Guayta, chanoine d'Aix-la-Chapelle, pour avoir apporté, au nom de son chapitre, des reliques à la Reine (1778).

La plus riche de ces tabatières fut envoyée à l'amiral espagnol Don Louis Cordova, en témoignage de satisfaction pour avoir concouru aux opérations de l'armée navale combinée dans la Manche. Ce bijou coûtait 22,512 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr., *Présents du Roi*, 1779.)

Penel florissait à Paris vers le milieu du XVIIIe siècle. Artiste de talent dont le nom est cité dans les comptes des Menus-Plaisirs. En 1749, il remet deux portraits de Mme la Dauphine et six portraits de Mme Infante, destinés à être montés sur tabatières.

Sur son mémoire, il réclame 300 liv. par portrait, mais on dut le réduire à 240 liv., prix généralement adopté pour les bons miniaturistes de l'époque. (*Arch. Nat.* O¹2986).

Passot, XIXe siècle. — Artiste sans talent ; ses portraits révèlent un pinceau monotone, inhabile et mou. Par une faveur non justifiée, Passot est devenu peintre en miniature de Napoléon III. On assure qu'un protecteur anonyme prélevait sur le prix de chaque portrait une somme importante (100 fr. sur 300).

Petitot (Jean), né à Genève en 1607, mort à Vevey en 1691, le plus célèbre et le plus fécond des peintres en émail. Sa famille, d'origine française, était venue se fixer à Genève pour y pratiquer en paix la religion réformée ; c'est dans cette ville que Jean Petitot apprit les éléments d'un art encore en enfance et qu'il devait élever à son apogée. Il était metteur en œuvre chez un bijoutier ; son travail consistait à peindre en émail, sur des bijoux, des ornements et des fleurs.

Pierre Bordier fut son guide, mais le maître ne tarda pas à être éclipsé par l'élève. Connaissant à fond son métier, Jean résolut de venir chercher fortune en France. Quelques auteurs le font d'abord aller en Italie, le fait est contesté ; quoi qu'il en soit, ayant eu connaissance des encouragements réservés par Charles I aux artistes, il se rendit à Londres. On pense qu'il fut

accompagné dans ce voyage par Pierre Bordier ; ce qui est hors de doute, c'est que Jacques Bordier parent de Pierre et futur beau-frère de Petitot, travailla aussi pour la cour d'Angleterre avant 1640. Petitot s'adressa à l'orfèvre du Roi, qui lui confia des bagues et autres bijoux à émailler. Le Roi, enthousiasmé, fit venir l'artiste pour le féliciter ; il l'engagea à perfectionner son art et lui proposa d'essayer de copier des figures afin d'arriver au portrait. Pour l'aider dans cette nouvelle voie, Charles I le mit en rapport avec Van Dyck, son premier peintre et le génevois Turquet de Mayern, son médecin, chimiste renommé. La tâche était ardue. Petitot, ornemaniste habile, n'avait aucune notion du portrait ; une difficulté plus grande encore se présentait, la palette de l'émailleur, alors très incomplète, manquait de plusieurs tons indispensables pour obtenir la gamme des chairs. Mayern trouva les émaux ; Van Dyck apprit à son élève à dessiner une tête, à rendre la vérité des chairs, et l'expression de la physionomie. La docilité, la patience et le talent de Petitot triomphèrent ; il parvint à copier ses modèles avec une vérité poussée jusqu'au scrupule. Un portrait de Charles I, d'après Van Dyck, fut reproduit en émail dans la perfection ; d'autres portraits de la famille royale, du même maître, attirèrent à notre artiste de nombreux clients parmi l'aristocratie anglaise. Le grand Van Dyck put constater, avant de mourir, l'immense succès de son prodigieux élève.

A l'époque des guerres civiles, qui devaient aboutir à la mort tragique de Charles I, Petitot, repassa en France, où sa réputation l'avait devancé. La Reine mère et Mazarin lui firent bon accueil. Un peu plus tard Louis XIV le gratifiait d'une pension et d'un logement au Louvre. La cour et la ville assiégèrent l'atelier du grand artiste, dont la vogue et le talent durèrent plus d'un demi-siècle. Quelques-uns ont prétendu que le talent de Petitot, arrivé à son apogée en Angleterre, s'était amoindri en France. La vérité est qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa longue carrière toute la plénitude de ses moyens. Agé de plus de quatre-vingts ans, il faisait le portrait de Jean Sobieski, Roi de Pologne ; puis après, celui de la Reine ; ce dernier morceau « n'avait guère plus d'étendue qu'un de nos écus de six livres et cela seul le fit regarder comme un prodige de l'art ». (*Mariette.*) En 1651, Petitot prit pour femme Marguerite Cuper, de Blois ; vers le même temps, Jacques Bordier épousa Madeleine Cuper, sœur de Marguerite, et les deux beaux-frères formèrent une association que la mort seule rompit quelque trente ans plus tard.

Dans leurs travaux communs, Jacques ébauchait les têtes, pei-

gnait les fonds et une partie des draperies, Jean revenait sur le tout et finissait l'ouvrage dans sa perfection. La révocation de l'édit de Nantes (1685) troubla les dernières années de Petitot, protestant sincère ; enfermé au fort l'Evêque et contraint d'abjurer pour obtenir sa liberté, il put enfin regagner sa patrie, et déclara n'avoir cédé qu'à la force. Petitot, dans sa longue carrière, a peint un nombre considérable de portraits ; malheureusement beaucoup ont été détruits ; les uns par un vil intérêt, pour en retirer l'or sur lequel ils étaients peints, d'autres, montés en bracelets, selon la mode du temps, se sont trouvés détériorés par l'usage, le frottement et le manque de soins. Mariette ne croit pas que Petitot se soit jamais hasardé à peindre d'après nature ; son genre de travail ne le permettait guère ; il copiait ses portraits d'après des tableaux de maîtres, et ses œuvres sont plus ou moins parfaites, selon le degré de perfection des modèles ; ainsi tous ses émaux d'après Van Dyck sont des merveilles ; d'autres portraits, exécutés en France d'après Philippe de Champagne, Le Brun, Mignard, Nanteuil, sont également admirables.

Petitot a souvent répété la figure du grand Roi. Ces beaux émaux étaient montés par Montarsy, dans de riches boîtes à portrait, réservées pour les présents diplomatiques. D'après le *XIe Registre des Présents du Roi,* nº 410, le 3 février 1698, Montarsy achète neuf portraits en émail de S. M., savoir huit de Petitot père, un à 330 liv., sept à 220 liv., et un par Petitot fils, à 140 liv. — Le 8 août de la même année, Petitot père fournit encore à Montarsy trois portraits du Roi, à raison de C L (150 liv.) la pièce. — A la date du 10 mai 1699, nous trouvons une nouvelle livraison de quatre portraits de Louis XIV, pour lesquels notre artiste reçoit 600 liv.

Hôtel Drouot, 1868. — Mazarin, sur une boîte d'écaille doublée d'or. 5,040 fr. — Mme de Sévigné. 480 fr. — Mme de Grignan. 405 fr. — Mme de Montespan. 705. — Mme de Chevreuse. 1,160 fr.

Vente Allègre, 1872. — Perrault. 2,000 fr. — Turenne, monture en or. 3,800 fr.

Vente Hamilton, 1882. — Louis XIV, dans un cadre d'or ciselé, avec couronne et amours. 1,785 fr. — Marie-Thérèse, dans un cadre semblable. 1,863 fr. — J.-B. Lulli. 2,126 fr. — J.-B. Colbert, vêtu de noir, avec collerette de dentelle et l'ordre du St-Esprit. (230 guinées) 6,037 fr. 50. — Le duc de Bourgogne. (650 guinées) 17,042 fr. 50.

Périn (Louis-Lié), peintre de portraits à l'huile et en miniature, né à Reims en 1753, mort en 1817. Fils d'un fabricant d'étoffes,

mais artiste par vocation, il abandonna, malgré son père, l'industrie pour les beaux-arts. A l'âge de vingt-six ans, en 1778, Louis partit pour Paris et entra dans l'atelier de Lemonnier, sous la direction duquel il fit de bonnes études. Ses goûts le portaient vers la grande peinture ; la nécessité l'obligea de s'en tenir au portrait. Il fit pour vivre des miniatures, genre dans lequel il parvint à exceller ; il étudia la manière de Hall et prit des leçons de Sicardi, au prix de 24 liv. chacune. Houdon et le peintre Rosselyn lui donnèrent d'utiles conseils ; celui-ci lui fit reproduire en miniature plusieurs de ses portraits. Périn avait une brosse savante et hardie. Pendant la Révolution, beaucoup de célébrités posèrent devant lui.

En 1799, voyant sa santé ébranlée, sa fortune presque anéantie par la chute du papier-monnaie, il retourna à Reims et y fonda une manufacture de laine. L'artiste industriel ne renonça pas à son art; il continua de peindre des portraits à l'huile et en miniature; mais, par un excès de modestie, il refusa de prendre part aux expositions de Paris, où il ne manquait pas de venir cependant pour admirer les ouvrages des autres. Le Louvre possède des miniatures de Périn, offertes par son fils. Ce sont des œuvres délicates, qui classent leur auteur parmi les premiers maîtres du genre.

Plott (John), né à Winchester en 1732, mort en 1803. Il débuta comme clerc chez un procureur ; puis, attiré par l'attrait de la peinture, il entra dans l'atelier de Richard Wilson. Plott travailla quelque temps en commun avec Nathaniel Hone. Dans la suite, il se fit remarquer par ses beaux ouvrages en émail, à l'aquarelle et parfois à l'huile. Sa première exposition, à l'Académie royale, date de 1777.

Pommayrac (Pierre-Paul de), né à Porto-Rico de parents français, en 1810, mort à Paris, en 1880, élève du Bon Gros et de Mme de Mirbel. Il vint de bonne heure en France, pour y faire ses études et s'adonna à la miniature, genre dans lequel il obtint un grand succès.

Rappelé dans sa famille, il fit les portraits des personnes distinguées de Porto-Rico. En 1834, Paul de Pommayrac se fixa définitivement en France et entra chez Mme de Mirbel. L'intelligent élève fut d'abord chargé de copier les portraits dont on demandait plusieurs exemplaires, car la grande artiste ne se copiait pas. Plus tard elle eut une maladie d'yeux et dut renoncer momentanément à la peinture ; pendant ce temps, elle faisait faire ses portraits par Pommayrac, qu'elle dirigeait de ses conseils

et signait le portrait comme si elle l'eût exécuté elle-même. Son prix habituel était de 1,500 fr., sur lesquels elle en abandonnait 300 à son élève. La réputation de Pommayrac grandit de jour en jour. Il fut envoyé à Madrid par M. de Valdegamas pour reproduire les traits de la Reine Isabelle. Pendant son séjour en Espagne, le Roi François d'Assise lui fit faire secrètement son portrait.

A la suite de l'exposition de 1855, l'Impératrice, ayant remarqué les magnifiques miniatures de l'artiste, prit elle-même son nom et le fit venir aux Tuileries. Peu après, il fut nommé peintre du cabinet. Il peignit avec une habileté consommée les portraits de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince impérial. Parmi les plus belles miniatures du maître, nous citerons deux portraits de l'Impératrice : l'un, dans un rôle d'une pièce d'Octave Feuillet, la *Toilette de la Marquise,* l'autre, en robe d'apparat, avec le diadème sur la tête. Ce dernier, beaucoup plus important comme dimension, a été gravé par Danguin, élève d'Henriquel-Dupont. Paul de Pommayrac a fait aussi des portraits à l'huile et des tableaux de genre, dont plusieurs ont été acquis par le Roi de Portugal et l'Empereur Napoléon III. Au nombre des portraits en miniature exécutés par Paul de Pommayrac, nous ne devons pas oublier ceux de Paganini, de Berlioz, de Desbœufs, statuaire, d'Henry Berthoud et de Dantan jeune.

PREVOST florissait à Paris sous Louis XV. En 1762, il se qualifie : « peintre du cabinet de S. M. » Son mémoire présenté aux Menus comprend : Un grand portrait du Roi ordonné par Mme de Pompadour. 1,000 liv. — Deux petits portraits du Roi, grandeur de boîte « pour les peintres en miniature. 400 liv. » (*Arch. Nat.* O^{1}3007 et O^{1}3099).

PREVOST (Mme) florissait en 1776. A cette date, l'*Almanach historique...* en parle en ces termes : « Madame Prevost, épouse de M. Prevost l'aîné (peintre) peint la miniature, rue St-Martin, avec succès. »

PRUD'HON (Pierre-Paul), né à Cluny (Saône-et-Loire) en 1758, mort à Paris en 1823. Peintre d'histoire et de portraits à l'huile, fils d'un maçon, dont il était le treizième enfant, élève de Devosges, à Dijon, il alla étudier à Rome, après avoir remporté le grand prix de peinture fondé par les états de Bourgogne. C'est à son retour à Paris que, pauvre et ignoré, il dut faire pour vivre des dessins de vignettes, des adresses de marchands, des

en-tête de lettres, des dessins au pastel et en miniature. Vers 1794, Prud'hon fit pour M. Didot aîné, les illustrations de *Daphnis et Chloé* et de *Gentil Bernard*. A dater de cette époque, la fortune du grand artiste alla toujours en s'améliorant. Il obtint un logement au Louvre, fut décoré en 1808, nommé professeur de peinture de l'Impératrice Marie-Louise, et enfin membre de l'Institut. Un sot mariage, contracté à dix-neuf ans, le rendit malheureux toute sa vie.

Prud'hon ne fut pas, à proprement parler, un peintre en miniature, mais nous avons cru devoir le mentionner ici parce qu'il laissa quelques œuvres en ce genre, exécutées, nous l'avons dit, avant le temps de sa prospérité.

Pujos florissait à Paris au XVIIIe siècle. Membre de l'Académie de St-Luc et de l'Académie royale de Toulouse, cité comme peignant très bien la miniature. L'*Almanach historique* en parle favorablement à diverses reprises. Nous lisons: « M. Pujos, ce peintre qui se fait toujours admirer par la ressemblance frappante avec laquelle il rend les portraits des hommes célèbres, vient de mettre au jour celui de M. le comte de Buffon et de M. d'Alembert. » Plus loin, nouveaux éloges: « Le peintre en miniature (M. Pujos) qui nous a le premier frappé à l'exposition de tableaux de l'Académie de St-Luc est celui qui se plaît à célébrer les artistes ; cette raison et la perfection de son talent nous ont ramené plusieurs fois à ses portraits dessinés. La manière spirituelle et précieuse avec laquelle ils étaient rendus nous a fait partager le plaisir qu'ils inspiraient. »

Quaglia (Ferdinand), né à Plaisance en 1780. Portrait à l'huile et en miniature. Artiste de talent qui s'établit à Paris en 1805 et devint le protégé de l'Impératrice. Ses principaux portraits sont ceux de Napoléon I, de Joséphine, de la grande D^sse^ de Wurzbourg, du duc d'Abrantès, du duc et de la duchesse de Berry, de la Reine de Suède et de Norwège : Citons encore le portrait du Roi d'Angleterre, miniature exécutée dans le genre historique.

Vente Laperlier, 1865. — Napoléon I. 65 fr.

Raeburn (Henry), né en 1756, à Stockbrudge, actuellement un faubourg d'Edimbourg, mort en 1823. Portrait à l'huile et en miniature. Élève d'un bon peintre de portraits d'Édimbourg, David Martin, qu'il surpassa. Il voyagea trois années en Italie et revint se fixer dans sa ville natale, où il reçut un excellent

accueil. Les plus nobles Écossais posèrent devant lui et sa renommée éclipsa bientôt celle de son ancien maître. En 1822, lorsque George IV visita l'Écosse, Raeburn fut créé chevalier et nommé portraitiste du Roi, en Écosse. Son goût pour les arts s'était manifesté dès son enfance. Entré à l'âge de quinze ans chez un joaillier, il fit avec succès de charmantes miniatures pour orner les tabatières et les boîtes de luxe. Les portraits de ce maître se recommandent par la beauté de l'expression et la vigueur du coloris.

Raphaël Bachi, appelé communément Raphaël, peintre des Menus-Plaisirs, florissait sous Louis XV. De 1762 à 1764, il livre aux Menus quinze portraits du Roi, du Dauphin, de Mme Victoire et de Mme Adélaïde. Chacune de ses miniatures lui est payée 240 livres. Une exception est faite pour un portrait de Mme Adélaïde représentant une Sainte au désert, figure entière d'environ six pouces de hauteur. L'artiste reçoit pour ce dernier morceau 384 liv. (*Arch. Nat.* O13007, O13009.)

Richardière (Richard Masson, sieur de La), florissait à Paris en 1620. D'après Félibien, ce maître « était recherché pour les portraits en miniature ». Le 20 mai 1612, il épousa Marguerite Yvon, dont il eut huit enfants, du 20 mars 1613 au 14 février 1625. Dans tous leurs actes baptistères, notre miniaturiste est dit « Richard Masson, Sr de La Richardière, peintre et vallet de chambre du Roy ». (*Jal.*)

Rouquet (André), né à Genève en 1703, mort fou à Paris en 1759. Émail. Artiste distingué. Il fit dans sa jeunesse un court séjour à Paris et passa en Angleterre, où il resta, dit-on, trente années. Ses beaux travaux lui acquirent la faveur de la cour et de la haute aristocratie. En 1750, il revint en France, qu'il ne devait plus quitter, et fut reçu, quoique protestant, à l'Académie royale, sur l'ordre du Roi, le 23 février 1754. Il excellait dans son art, et Lafont de Saint-Yenne a dit de lui : « Je dois un tribut de louanges bien méritées au sieur Rouquet peintre en émail, qui nous a exposé des choses excellentes dans un genre de peinture où il est si rare de réussir, par l'extrême difficulté de la préparation des couleurs...; la beauté des portraits qui ont paru de lui au Salon de 1753 a fait augurer qu'il remplacera le célèbre Petitot, appelé le Raphaël des peintres en émail. » (*Sentiments sur quelques ouvrages de peinture.*)

Mariette rend justice au talent de Rouquet, mais il dépeint ce

maître comme un homme « peu communicatif et d'un caractère qui ne le rendait pas fort aimable dans la société. Il était plus que caustique, et dans bien des occasions il ne savait ménager personne. » (*Abecedario,* t. V, p. 52.)

Rouquet a écrit divers ouvrages, entre autres l'*État des arts en Angleterre,* Paris, 1755, dans lequel il fait grand éloge de son contemporain Zincke. Ainsi que ce dernier, notre artiste possédait certains procédés dont il garda le secret et mourut sans laisser d'élèves. En 1753, Grimm écrivait dans sa *Correspondance :* « M. Rouquet, génevois, peintre en émail, est surprenant dans ses petits portraits. » (T. I, p. 70.)

Rouquet figure parmi les artistes qui ont eu l'honneur de travailler pour les Menus-Plaisirs. En 1754, il remet pour S. M. trois portraits du Roi et deux du Dauphin. Chacun d'eux lui est compté à 480 liv. (*Arch. Nat.* O[1]2996.)

Le 38e *Registre des présents du Roi* (no 437, année 1757) mentionne une tabatière d'or, émaillée, enrichie de diamants, ornée du portrait du Roi, par Rouquet. « pour le grand général de Pologne. 12,465 liv. » (*Arch. du Min. des Aff. étr.*)

Les émaux de Rouquet sont presque aussi rares que ceux de Hall, et quelques-uns pourraient avoir été signés d'un R.

ROUVIER florissait sous Louis XVI. Grâce au Salon de la Correspondance organisé par la Blancherie, nous trouvons sur Rouvier quelques renseignements. En 1779, il expose deux portraits en miniature représentant l'un une femme en négligé, l'autre un jeune garçon qui joue du violon. « On a trouvé dans ces ouvrages un coloris charmant et des grâces infinies. »

Arrivons en 1782 et laissons parler La Blancherie : « Cet artiste (Rouvier), dont les ouvrages intéressèrent en 1780, ne dément point l'espérance qu'on avait conçue. Il joint à la ressemblance de la couleur et de l'agrément. » (*Nouv. de la Républ. des Lettres et des Arts.*)

Hôtel Drouot, 1873. — Portrait de jeune femme en robe de soie rose, décolletée, signé : ROUVIER, 1782. 420 fr.

SAINT (Daniel), né à St-Lô, en 1778, mort en cette ville en 1847. Il a beaucoup exposé aux Salons de Paris, depuis 1806 jusqu'en 1839, et s'est montré, par la perfection de ses petits portraits, le digne rival d'Isabey et de Mme de Mirbel. Tous les critiques d'art sont unanimes pour faire l'éloge du célèbre artiste. Le *Journal de l'Empire* dit, en 1808 : « Je crois qu'il faut placer en première ligne M. Saint. Ses miniatures me semblent ce qu'on a

exposé de mieux en ce genre depuis que M. Isabey, enchaîné par d'autres devoirs, ne paraît plus dans la lice. Cet artiste n'aurait pas mieux peint, mieux dessiné, colorié plus vigoureusement le portrait d'une dame en robe de velours et en shall bleu... » Le même journal dit encore en 1813 (9 février) : « M. Saint traite la miniature dans la grande manière introduite par M. Isabey et aussi bien que M. Isabey lui-même. »

Hôtel Drouot, 1861. — L. Napoléon, roi de Hollande. 280 fr.

Hôtel Drouot, 1862. — La Dame au chapeau bleu. 255 fr. — Jeune fille dans un parc. 955 fr. — Jeune femme assise près d'une fenêtre donnant sur la campagne. 1,970 fr.

Vente Eug. Tondu, 1865. — Joséphine, miniature signée : SAINT, 1808, sur une boîte d'écaille, galonnée d'or. 251 fr.

Vente Allègre, 1872. — Jeune femme, vue à mi-corps, vêtue de blanc, les genoux couverts d'un cachemire ; coiffure blanche garnie de roses. 2,400 fr.

SAVIGNAC (Lioux de) florissait à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Gouache, miniature.

Ses petits sujets à personnages rappellent ceux des deux Blarenberghe et méritent d'être recherchés ; ils sont bien composés, d'une exécution habile, mais ils n'offrent pas le fini et la perfection inimitable qui caractérisent les œuvres des deux grands maîtres du genre.

Les amateurs devront y faire attention et ne pas oublier qu'une miniature de Savignac vaut quinze ou vingt fois moins qu'une autre du même genre exécutée par Louis Van Blarenberghe ou par son fils Henri-Joseph. Une erreur pourrait coûter cher à l'acheteur trop confiant qui s'en rapporterait à une fausse signature ou aux paroles suspectes de certains marchands. Disons toutefois que quelques beaux morceaux de ce maître, montés sur de riches boîtes, atteignent, à l'occasion, des prix élevés.

Vente X., 1863. — La tempête, d'après Vernet, sur une boîte ovale Louis XVI, en or. 1,660 fr.

Vente Roux, 1868. — Le Pont-Neuf et la Samaritaine, fixé, monté sur une boîte, en poudre d'écaille rouge, galonnée d'or. Époque Louis XVI. 260 fr.

Vente Ed. Fould, 1869. — Six miniatures gouachées, offrant des paysages avec figures, sur une boîte montée à cage. 1,575 fr.

SEVIN (Pierre-Paul), né à Tournon vers 1650. Dans un acte du temps, il est qualifié ainsi : « Messire Pierre-Paul Seuin, peintre ordinaire du Roy. » Il fut nommé peintre de la ville de Lyon,

mais les échevins durent le révoquer pour cause d'insuffisance et le remplacèrent par Mignard. Sevin a fait beaucoup de dessins reproduits par la gravure et ayant trait au royaume de Siam. Il a représenté entre autres l'audience donnée par Louis XIV aux ambassadeurs siamois, en 1688. (*Jal.*) Parmi les ouvrages de ce maître, il faut encore citer quelques belles miniatures sur vélin, entre autres, Turenne à cheval, en costume de guerre, accompagné d'un génie tenant des drapeaux; le triomphe d'Amphitrite et quelques copies très soignées, d'après Paul Véronèse. Toutes sont signées : ***P. Seuin*** et datées.

Vente Escudier, 1882. — Quatre grandes miniatures sur vélin, signées P.-P. Seuin, 1677, d'après Paul Véronèse: La Cène, les Noces de Cana, etc. 6,000 fr. — Suivant une note explicative, ces belles copies auraient été commandées, par Louis XIV, pour Mme de Montespan.

Sicardi, mort sous le premier Empire, un des meilleurs miniaturistes de la fin du XVIIIe siècle. Les livres en parlent peu, mais ses ouvrages répandus dans les collections témoignent de son gracieux talent et viennent réparer l'indifférence ou l'oubli des chroniqueurs. Son nom ne figure ni sur l'*Almanach historique* ni sur l'*Almanach dauphin*. Reçu à l'Académie de Bordeaux en 1771, nous le trouvons occupé, neuf années plus tard, au Ministère des Affaires étrangères pour les présents diplomatiques.

De tous les peintres en miniature de Louis XVI, et il y en eut beaucoup, c'est lui qui a le plus répété la figure du Roi, sans parler des autres portraits de la famille royale, tous destinés à être montés en médaillons, en bracelets, sur tabatières ou dans des boîtes à portrait. Ces jolies petites peintures lui étaient payées fort cher; il recevait 360 liv. pour chacune d'elles; nous voyons même plusieurs exceptions à 450 liv. Hall est le seul qui ait reçu parfois davantage.

Ouvrons les *Registres des présents du Roi* et faisons quelques citations concernant notre artiste.

7 *mars* 1781. — Fourni par Solle, bijoutier du Roi, une tabatière émaillée en citron, à bordure verte et perlée, enrichie de cent trente-quatre brillants, avec le portrait de S. M. par Sicardi. 6,580 liv.; offerte à M. Tronchin, médecin, en récompense des soins qu'il a donnés en diverses occasions pour le service de la cour et particulièrement pour l'inoculation du Roi, en 1774.

30 *avril* 1783. — Livré par Solle une boîte à portrait, sertie de trois cent soixante et onze brillants, ornée du portrait du Roi par Sicardi. 24,830 liv.; envoyée au comte O'Reilli, « capitaine

général de l'Andalousie, pour avoir procuré aux forces de terre et de mer de S. M. qui furent employées, en 1783, dans l'étendue de ce gouvernement, les approvisionnements et autres secours nécessaires à l'exécution des opérations auxquelles elles étaient destinées. »

27 *janvier* 1784. — Fourni par Solle une tabatière ronde, émaillée prunes de Monsieur, enrichie de brillants, avec le portrait du Roi, par Sicardi. 12,360 liv.; remise en présent de congé à M. de Storer, ministre de la cour de Londres auprès de S. M.

Sicardi s'est plu à mettre en scène certains personnages de l'ancienne comédie italienne tels que Pierrot, Arlequin et Colombine. Il vivait encore au commencement de l'Empire et prit part au Salon de 1804, où il exposa : Un cadre de miniatures. Deux portraits dessinés, Arlequin égoïste, Pierrot avec son fils, dans la cuisine de Colombine. A cette occasion, nous lisons dans les *Tablettes impartiales sur les expositions de l'an XIII* (1804) : « M. Sicardi ne sort point de la famille des Gilles, puisqu'il peint si bien Arlequin et son rival. Je ne sortirai point de leur société pour louer ses tableaux, qui ressemblent aux facéties de cet aimable Arlequin, lesquelles, quoique répétées, plaisent toujours par leur gentillesse. »

Vente Allègre, 1872. — Portrait de jeune femme en bacchante, dans un cadre en or gravé bordé de cailloux du Rhin sertis en argent. 1,510fr. — Groupe de deux figures, signé : *Sicardi,* 1776. Pierrot tient, sur un plat, une saucisse que Colombine semble convoiter. 6,020 fr.

Vente Lenoir, 1874. — Jeune femme vue à mi-corps, s'appuyant près de la statue de l'Amour. 1,300 fr.

Hôtel Drouot, 1er *février* 1877. — Portrait du duc de Normandie, depuis Louis XVII. Costume nankin et collerette plissée avec le cordon bleu et la plaque du St-Esprit. 520 fr.

SOIRON (François), né à Genève en 1755, mort à Paris en 1813. Peintre de fleurs et de portraits en émail. Établi à Paris, il prit part à diverses expositions de 1800 à 1810, et se fit connaître par de beaux travaux qui lui valurent, en 1808, une médaille d'or de première classe. Ses portraits de Denon, de Pierre le Grand, de Napoléon et de Joséphine sont remarquables.

Soiron a laissé un fils, Philippe Soiron, peintre sur porcelaine qui fit, pour la Dsse de Berry, les peintures d'un service à sujet, de chasses et de paysages.

Vente Allègre, 1872. — Portrait de Pierre le Grand, exécuté à Paris en 1809 par Soiron père. 3,000 fr.

TERROUX (Mlle), née en 1759, florissait à Genève en 1780. Émail. Falconet en parle ainsi dans ses *Œuvres*, t. IV, p. 281 : « Mlle Terroux, fille de M. Terroux l'aîné, citoyen de Genève et horloger, peint en émail avec un succès qui, par sa rapidité, me paraît surprenant. Ou la pratique de cette sorte de peinture peut s'acquérir en quinze mois, ou cette artiste y a fait d'étonnants progrès. Son premier ouvrage en ce genre est comme de raison d'une assez faible écolière, c'est-à-dire pour l'émail ; car, avant de l'entreprendre, elle dessinait déjà, mais ses dernières productions montrent un talent décidé, qui s'achemine à la perfection. Que cette demoiselle continue l'exercice et l'étude, et Genève pourra la compter au nombre des artistes distingués qu'elle aura produits. »

THOURON (Jacques), né à Genève en 1737, mort à Paris vers 1790. Après avoir fait de bonnes études à Genève, il vint se fixer à Paris, prit part à diverses expositions et se rendit bientôt célèbre par ses belles peintures en émail.

Sénebier écrivait en 1786 du vivant même de l'artiste : « Thouron (Jacques), né en 1737, s'est fait connaître à Genève et surtout à Paris par la beauté de ses portraits en émail. Il a su donner à ce genre de peinture la chaleur et la vie que l'huile seule s'était réservée. Aussi ses portraits qui intéressent par la correction du dessin et le choix des attitudes, se font surtout remarquer par l'âme qu'il y fait renfermer et le grand effet qu'il sait leur faire produire. (*Histoire littéraire de Genève,* t. III.)

Le *Pausanias français,* compte rendu du Salon de 1806, donne certains renseignements sur lesquels nous aurons à faire quelques observations. Nous copions : « Un seul artiste, sous Louis XVI, avait ressuscité l'art de peindre sur émail ; il se nommait Touron, et ses essais furent des coups de maître (il ne faut pas en juger sur une bacchante peinte en émail, d'après un tableau de Mme Lebrun et qu'on voit dans le cadre des Petitot ; c'est le plus médiocre des ouvrages de Touron). Une injustice qu'il essuya de la part d'un des premiers princes du sang (c'était le Cte d'Artois) précipita au tombeau cet artiste infortuné. Il mourut de chagrin à la fleur de l'âge en perdant à la fois sa gloire et sa fortune. »

Comment Chaussard, l'auteur du *Pausanias,* a-t-il pu dire que sous Louis XVI un seul artiste avait ressuscité la peinture en émail. Il y avait à Paris, à côté de l'habile génevois Thouron, des artistes émailleurs d'un grand mérite, tels que Carteau, Vassal, Courtois, Jacques de Mailly, Mme Cadet, Pasquier, Weyler

et enfin l'illustre Hall, le plus grand peintre de portraits en miniature et en émail de son temps. La seconde assertion du *Pausanias* est aussi peu fondée que la première; l'émail de Thouron, exécuté d'après le tableau de Mme Lebrun, loin d'être à dédaigner mérite des éloges. Quant au fait ayant précipité la mort de Thouron, nous dirons avec M. Fr. Reiset : « Nous ne possédons aucun renseignement qui nous permette soit de contester, soit de confirmer. Nous devions donc rapporter purement et simplement l'allégation de Chaussard. » (*Notice des dessins, cartons,* etc., *exposés au Louvre.*)

Hôtel Drouot, 1863. — Portrait de Mme Lebrun, dans un très joli cadre Louis XVI, en bois sculpté et doré. 4,505 fr.

Vente Allègre, 1872. — Boîte d'écaille doublée d'or, de chez Vachette, surmontée du portrait de Garrick. 3,020 fr.

Hôtel Drouot, 1873. — Portrait de jeune femme, la main gauche sur la poitrine. 300 fr.

VALLAYER-COSTER (Anne), femme du peintre de genre COSTER. Portrait, genre, fleurs et fruits à l'huile et en miniature. Artiste distinguée, reçue membre de l'Académie royale de peinture, en 1770. Elle triomphait dans l'imitation des fleurs et des fruits et s'y montra l'émule de Gérard Van Spaëndonck. Nous lisons dans le *Mercure* de 1773 : « Les tableaux de fleurs et de fruits de Mlle Vallayer sont d'un coloris fini et d'une touche précieuse ; ils plairont généralement aux artistes par l'intelligence avec laquelle chaque objet est groupé pour recevoir la lumière et produire le meilleur effet possible. Le portrait de Mme B., peint de cette manière, a un caractère de vérité et même de naïveté qui fait honneur à son pinceau et annonce que cette artiste ne se refusera point à peindre le sentiment au milieu même des objets inanimés qui remplissent son atelier. « Le *Mercure* dit encore, en 1783 : « Mme Vallayer-Coster se montre une digne rivale de la nature dans la représentation des fleurs et des fruits qu'elle peint avec autant de fraîcheur que de vérité. » Mlle Vallayer s'est aussi occupée de miniature, mais accidentellement; les catalogues du Louvre n'en mentionnent aucune. Nous avons vu d'elle de jolis dessus de boîtes peints, soit à l'huile, soit à la gouache ; ils sont en petit nombre, la vogue de ses grands tableaux a dû lui faire négliger le genre secondaire de la miniature.

Hôtel Drouot, 1867. — Vase de fleurs, miniature ronde signée : VALLAYER-COSTER, 1778. 110 fr.

VAN DAËL (Jean-François), né à Anvers en 1764, mort à Paris

en 1840. Il peignait les fleurs et les fruits avec une rare perfection et se montra presque l'égal de Van Spaëndonck. Van Daël passa la plus grande partie de sa vie en France, où il arriva dès 1796. Ce maître a laissé de jolis dessus de tabatières, très appréciés des curieux de miniatures.

Van Os (Pierre-Gérard), né à La Haye en 1776. Paysage, genre fleurs et fruits, à l'huile et en miniature. Élève de son père J.-J. Van Os. Les petits sujets de fleurs et de fruits, exécutés par Pierre Gérard pour orner les tabatières, sont recherchés des amateurs.

Hôtel Drouot, 1867. — Miniature ronde, à l'huile, montée sur une boîte d'écaille et représentant des fleurs et des fruits, 150 fr.

Van Pol (Christian), né à Berkenrode, près de Haarlem le 14 mars 1752, mort à Paris le 21 mai 1813. Fleurs à l'huile et en miniature. Il étudia à Anvers, où il fit beaucoup de peinture de décor. Étant venu à Paris en 1782, il y obtint un légitime succès pour son talent à peindre les arabesques ornées de fleurs, de fruits et d'oiseaux. Van Pol peignit souvent en ce genre, notamment à Bellevue, à Chantilly et à St-Cloud, en compagnie de son illustre ami Van Daël, qui lui donna d'excellents conseils. Notre artiste était surtout renommé pour ses jolis dessus de tabatière. « Il y en a de si beaux, dans le nombre desquels on en cite surtout un, qu'il vendit peu de temps avant sa mort, que si par hasard son nom ne s'y trouvait pas, on pourrait facilement être tenté de les attribuer à des noms beaucoup plus célèbres que le sien. Sans les surboîtes, Van Pol aurait peut-être été bien plus loin dans son art; il aurait alors eu le temps nécessaire pour faire un plus grand nombre d'études, unique moyen de perfectionner son talent. » (T. C. Brunn-Neergaare. *Moniteur*, 20 août 1813.) Les Gobelins lui demandèrent plusieurs cartons de fleurs et de fruits. Van Pol a laissé quelques bons tableaux à l'huile; il peignait bien à l'aquarelle et mieux encore à la gouache. On lui reproche d'avoir trop sacrifié aux détails. C'était un bon camarade et un artiste modeste : « Je cherche toujours, disait-il, à Van Daël, à mieux faire mes roses, mais tout en cherchant, je ne vois que trop que les vôtres approchent infiniment plus de la perfection que les miennes. » Van Pol signait parfois ses petites gouaches : V. P.

Vente Lecarpentier, 1866. — Médaillon de fleurs signé : Van Pol, 1792, sur une boîte en écaille blonde. 120 fr.

Van Spaëndonck (Gérard), né à Tilborg, Hollande, en 1746, mort à Paris en 1822. Fleurs et fruits à l'huile et en miniature.

Cet artiste, quoique né en Hollande, peut être classé dans l'école française, parce que c'est en France, où son talent se développa, qu'il passa la majeure partie de sa vie. Arrivé à Paris à l'âge de vingt-quatre ans, il obtint, grâce à quelques amitiés, la survivance de peintre en miniature du Roi, en 1774.

C'était l'époque par excellence de la miniature, que ce galant XVIIIe siècle ; on la voyait s'étaler sur une foule de délicieux bijoux tels que bagues, bracelets, médaillons, tabatières, bonbonnières, boîtes à mouches, éventails, etc., et sur ces ravissants carnets de bal appelés souvenirs d'amitié, souvenirs parfois plus tendres, ornés de bergerades ou d'un portrait de femme et de chiffres entrelacés.

Au milieu d'artistes distingués, Van Spaëndonck, intelligent et laborieux, ne tarda pas à conquérir le premier rang dans le genre qu'il avait adopté : les fleurs et les fruits. Ses dessus de boîte peints à l'aquarelle, à la gouache où à la manière éludorique (sous verre) étaient rendus avec tant de fraîcheur et de vérité, que c'était à qui posséderait, à la cour, une tabatière de ce charmant maître.

Encouragé par l'accueil fait à ses premiers travaux, il aborda la peinture à l'huile et s'y fit connaître d'une manière aussi avantageuse. Il y développa ses facultés d'entente de la composition et du coloris, trop à l'étroit dans le cadre restreint de la miniature. Son pinceau délicat, harmonieux, sut rendre avec une rare perfection le coloris des roses et le velouté des fruits. L'Académie l'accueillit en 1781. En 1793, il fut nommé administrateur et professeur d'iconographie au jardin des plantes, puis membre de l'Institut lors de sa création. Van Spaëndonck mourut en 1822, laissant d'unanimes regrets. Il joignait aux agréments de l'esprit un grand fond de douceur et de bienveillance.

Mercure de France, 1783. — « M. Van Spaëndonck n'a point d'émule dans l'art de peindre les fleurs, les plantes, les fruits, ni dans la manière de les grouper dans de beaux vases. On ne peut le comparer qu'à Van Huysum, ou plutôt qu'à la nature qu'il rend dans toute sa fraîcheur, son éclat, sa vivacité . »

Hôtel Drouot, 1862. — Bouquets de fleurs dans une corbeilles Autre sujet de même genre, fixé. 305 fr. — Trois miniature. gouachées, vases et bouquets de fleurs. 505 fr.

Hôtel Drouot, 1867. — Fixé, de même genre. 75 fr. —Bouquet de fleurs dans un vase. 178 fr. — Autre, sur vélin, monté sur une boîte d'écaille doublée d'or. 222 fr.

Vente Jacquinot-Godard, 1859. — Tabatière en écaille, ornée dessus et dessous de bouquets de fleurs dans des vases. 910 fr.

VASSAL florissait à Paris, comme peintre en émail, du temps de Louis XV et de Louis XVI. L'*Almanach historique* nous apprend qu'il demeurait rue du Harlay. En 1770, année du mariage du futur Louis XVI, Vassal livre aux Menus-Plaisirs deux portraits du Roi pour présents. Ils ne devaient pas être en émail, n'étant cotés chacun qu'à 240 liv. (*Arch. Nat.* 0^1 3029.)

VÉNEVAULT (Nicolas), peintre en miniature, florissait sous Louis XV. Portrait et genre historique.

L'Académie le reçut le 26 août 1752. C'était un bon peintre dont les œuvres étaient loin de passer inaperçues. Il reçut de nombreux éloges des critiques d'art de son temps; un seul toutefois, Diderot, lui lança plusieurs boutades. Pour juger l'artiste, laissons parler ses contemporains :

1753. « M. Vénevault, qui a poussé l'art de la miniature très loin, a exposé plusieurs portraits dignes d'éloges. » (B[on] Grimm, *Correspondance.*)

Mercure de France, 1755. « L'art de la miniature s'embellit et devient un grand talent dans les mains de M. Vénevault. »

Mercure..., Octobre 1757. « Les talents de M. Vénevault pour la miniature, sont bien rares ; ce genre dans ses mains n'est point un petit genre. On ne lui reprochera pas de pointiller ; il a de la touche. »

Mercure... Octobre 1763. « Les amateurs de la miniature, genre dans lequel M. Vénevault s'est à juste titre acquis une grande réputation, ont lieu d'être satisfaits des ouvrages de cet artiste. M. Vénevault a attiré la curiosité de tout le monde sur une composition dans laquelle on voit un homme connu dans la littérature, qui, sous son habit ordinaire d'abbé, fait une lecture à une jolie femme, sa parente. Le contraste des deux physionomies et le mérite de l'expression caractéristique ont fait chercher ce morceau parmi les grandes et sérieuses beautés qui frappent les regards, et on l'a vu avec le même plaisir qu'une petite pièce agréable, après la représentation des grands drames héroïques. »

En 1767, Vénevault exposa, comme morceau de réception à l'Académie de Dijon, l'Apothéose du prince de Condé. Ce morceau, loué par le *Mercure,* reçut de Diderot un tout autre accueil. Après la description du sujet, le mordant critique s'écrie : « Froide et mauvaise miniature, mauvais salmis qui n'en vaut pas un de bécasses. »

Vénevault a travaillé pour les Menus-Plaisirs. Nous trouvons cette quittance de sa main : « J'ai reçu de M. le M[is] de Lostanges, la somme de dix-huit louis d'or pour deux portraits de M[me] Adélaïde, en miniature, en l'année 1755. La quittance que j'avais donnée alors ayant été perdue, j'en fais une seconde pour servir en cas que la première ne se retrouve pas. A Paris, ce 17 avril 1764. Vénevault. » (*Arch. Nat.* O[1]3014.) Le talent de ce maître a été mis aussi à contribution pour les présents diplomatiques. En voici quelques exemples tirés des Archives du Ministère des affaires étrangères.

28 *mars* 1763. — Remis à M. le Bailly de Solar, ambassadeur de Sardaigne à Paris, une tabatière ronde, montée à cage, en laque rouge, avec le portrait du Roi, par Vénevault, ornée de quatre) cent quarante-un brillants. 23,901 liv. (*Présents du Roi,* N° 441.,

23 *novembre* 1767. — Au nombre des présents offerts à l'occasion du baptême de l'Infant de Portugal, nommé par Louis XV, nous remarquons une tabatière gravée à paysages, garnie de diamants blancs, d'émeraudes et de rubis. Elle coûte 7,200 liv. sans le portrait du Roi peint par Vénevault, coté à 348 liv. Sur la précédente boîte, le portrait ne compte que pour 300 liv., et il est supposable que les 48 liv. qui dépassent ici sont le prix du cercle d'or que devait fournir le bijoutier pour ajuster le portrait à la boîte. (*Présents du Roi,* 1738 à 1771, N° 462.)

VERNET (Jules) florissait à Paris dans la première moitié du XIX[e] siècle. Portrait à l'huile, à l'aquarelle et en miniature. Il a beaucoup exposé depuis la fin de l'Empire jusqu'en 1842. Une belle miniature de notre collection, représentant la M[ise] de Croy, en 1826, nous permet de juger Vernet très favorablement ; elle porte un grand chapeau, *à la Paméla,* garni de dentelles blanches, une collerette plissée et une robe de velours rouge. La physionomie paraît vivante, l'ensemble est d'une bonne facture et présente, à côté des plus minutieux détails, des parties largement traitées.

Jules Vernet occupe un rang honorable parmi les bons peintres, en miniature de second ordre ; il arrive après les sommités du genre, telles qu'Isabey, Augustin, Duchesne de Gisors, Saint et M[me] de Mirbel.

VERSELIN (Jacques), né à Paris en 1648, mort en 1718, peintre au pastel et en miniature. Il fut reçu à l'Académie de peinture et de sculpture comme peintre miniaturiste le 7 janvier 1687. Son morceau de réception était un portrait en miniature de Louis XIV, d'après un tableau original de Le Brun. (Jal.)

VESTIER (Antoine), né à Avallon en 1740, mort au commencement du XIXe siècle. Portrait à l'huile et en miniature. Il a laissé de charmants petits portraits, mais d'une couleur un peu grise ; par cela même, ils font peu d'effet et n'offrent aux yeux qu'une aimable monotonie. Vestier fut reçu à l'Académie le 30 septembre 1786, sur les portraits à l'huile de MM. Doyen et Brenet.

« L'académicien Vestier qui, dans ses portraits de grandeur naturelle, rendait si bien les étoffes, dit M. Paul Mantz, se donna quelque peine pour devenir miniaturiste, et tout en lui tenant compte de son effort, je le constate sans l'admirer. Je le trouve insuffisant dans son petit portrait d'homme en habit rouge (1776), et plus encore dans la petite tête de femme qui porte la même date et qui appartient aussi à M. Dablin. Les chairs y sont jaunes, non seulement parce que Vestier n'a pas su se mettre en garde contre les trahisons de l'ivoire, mais aussi parce que son coloris est sans éclat et sans franchise. » (*L'Artiste*, 1858.)

En 1782, Vestier expose au *Salon de la Correspondance* deux portraits de femme peints en miniature. « Ces petits morceaux, ayant un mérite peu commun, ont été remarqués par une touche douce et agréable, un coloris brillant et la correction du dessin. » (La Blancherie.) La même année, à propos de nouveaux portraits, le critique dit encore : « Ces miniatures offrent un talent décidé tant pour la couleur que pour l'exécution. » Ou La Blancherie est un flatteur, ou le coloris brillant dont il parle a disparu avec les années. Jal, dans son *Dictionnaire critique*, donne sur Vestier et sa famille d'assez longs renseignements, mais il est dans l'erreur en disant qu'il n'a commencé à peindre en miniature qu'en 1798.

Hôtel Drouot, 1861. — Louis XVI, à vingt et un ans. 102 fr. — Mme Favart. 154 fr. — Latude. 57 fr.

Vente de Hardenbrock, 1872. — Portrait de jeune femme, vue à mi-corps, le sein découvert. Signé : VESTIER, 1784. 150 fr.

Vente Allègre, 1872. — Bnne de Mouchy, en costume de bal (vélin). 700 fr.

VINCENT (François-Élie), né à Genève. S'étant fixé à Paris, il fut reçu à l'Académie de St-Luc en 1756, et eut l'honneur de peindre « presque toute la famille royale ». (*Almanach historique...*) En 1780, il prenait le titre de « peintre de Mesdames de France et de Mgr le duc de Penthièvre ».

En feuilletant les comptes des Menus-Plaisirs, nous trouvons parmi les fournisseurs royaux, de 1749 à 1766, le miniaturiste Vincent, mais toujours sans prénom. Ce doit être François-Élie.

Il exécute différents portraits du Roi, du Dauphin, de Mme Sophie, de Mme Louise, du duc de Bourgogne, pour bracelets et tabatières. Plusieurs de ses miniatures ont été faites d'après Rollin et Liotard. Elles lui étaient payées chacune 240 liv. (*Arch. Nat.* 0[1]2986, 0[1]3002, 0[1]3014.)

VIOLET florissait à Paris sous Louis XVI. « Pendant que la Reine se faisait peindre par Hall, dit M. Paul Mantz, le Roi, moins heureux, eut recours au pinceau de Violet, un assez pauvre homme que l'*Almanach des Muses* de 1771 honore déjà d'un fade quatrain et qui prenait volontiers le titre de membre de l'Académie de Lille, en Flandre.

« Il a décoré du portrait de Louis XVI une tabatière qui serait à elle seule un joyau splendide (cabinet de M. Dablin), mais la peinture est assez faible. On y sent un immense effort. Les chairs ont des tons vineux d'un aspect désagréable : le type du modèle est respecté, toutefois il semble avoir été étudié à l'aide d'un verre grossissant, tant les lignes sont exagérées, tant les particularités sont écrites. Le menton est énorme, le front tout à fait fuyant. C'est l'effigie de Louis XVI, sans doute, mais c'en est aussi la caricature. Nous ne savons si un zèle aussi excessif caractérise les autres portraits de Violet et notamment celui du cousin Jacques, qu'on sait avoir été gravé par Jonxis en 1786. Nous avons vu passer dans les ventes publiques quelques miniatures signées de ce nom ; elles sont pauvres et sans accent. » (*Les Miniaturistes du XVIII*e *siècle.* L'ARTISTE, 1858.)

Notre collection renferme un portrait d'après lequel Violet doit être jugé plus favorablement, c'est celui de la Mise de Tourzel, gouvernante des enfants de France sous Louis XVI. La physionomie n'a rien de heurté et ne manque pas d'expression, les plis de la robe sont naturels, la collerette blanche est bien tuyautée, l'ensemble est agréable, mais il n'offre rien de saillant, et nous reconnaissons avec M. Paul Mantz que la peinture de Violet est froide et sans accent.

Cet artiste publia en 1788 un *Traité élémentaire pour peindre en miniature.* Voici les vers mis au bas du portrait de Mme Violet, fait par son mari. (*Almanach des Muses,* Paris, 1771.)

Tout enchante ici le regard,
Et le modèle et la peinture :
L'une est le chef-d'œuvre de l'art,
L'autre celui de la nature.

Qu'aurait-on pu dire de mieux pour un portrait de Hall, d'Isabey ou d'Augustin ?

WELPER florissait à Paris sur la fin du règne de Louis XV. Ce maître figure sur les *Registres des présents du Roi* de 1770 à 1775. Il a fait un grand nombre de portraits du Roi, pour être montés sur des tabatières d'une valeur considérable, destinées aux présents diplomatiques. Il en fut beaucoup distribué parmi les personnes qui accompagnèrent de Vienne à Strasbourg la jeune Dauphine Marie-Antoinette. La boîte remise à cette occasion au Prince de Paar coûtait 25,989 liv. On y admirait le portrait de Louis XV entouré de palmes et surmonté d'une couronne en diamants.

Le médaillon de Louis XVI qui surmontait la fameuse tabatière de 29,940 liv. offerte en 1775 au Cte de Viri, ambassadeur du Roi de Sardaigne, était, comme le précédent, de la main de Welper. Chacune de ses miniatures lui était payée 240 liv. Une fois, cependant, nous voyons un portrait de Louis XV coté à 300 liv. (*Arch. du Min. des aff. étr.,* Nos 440 à 444.)

WEYLER (Jean-Baptiste), né à Strasbourg vers 1745, mort à Paris en 1791. Portraits au pastel, en miniature et en émail. Agréé à l'Académie en 1775, reçu académicien quatre années plus tard. Il présenta pour son morceau de réception, le portrait en émail de M. d'Angivilliers, surintendant des beaux-arts. Cette œuvre admirable fait partie de la collection des émaux du Louvre.

Weyler s'est livré surtout à la peinture en émail : il entreprit de reproduire par ses procédés inaltérables, les portraits des grands hommes, au nombre desquels nous citerons ceux de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Catinat, de Crillon, de Ruyter, de Philippe de Champagne, du prince de Luxembourg, de De Troy, de La Fayette, etc. Par malheur, la mort de l'artiste interrompit trop tôt ce beau travail.

En 1778, Weyler remet aux Menus-Plaisirs « trois portraits (du Roi) en miniature d'après nature, à raison de onze louis d'or chaque ». Il est réglé à 720 liv. (*Arch. Nat.* O13054.)

Vente Eug. Tondu, 1865.— Portrait du Cte d'Angivilliers, portrait semblable à celui du Louvre, mais sur ivoire. 60 fr.

Vente Lecarpentier, 1866. — Portrait d'homme, émail signé : *Weyler.* 470 fr.

Vente Allègre, 1872. — Portrait de Paul Potter, par Weyler, dans un cadre en bois sculpté et doré. 2,050 fr.

XAVERY (Mlle) florissait à Paris sous Louis XV. Les comptes des Menus-Plaisirs de l'année 1767 nous apprennent qu'elle a exécuté « deux portraits des enfants de France, les aînés, en miniature pour une boîte qui a été donnée à M. le grand maître des cérémonies de l'ordre du St-Esprit ». (*Arch. Nat.* O13017.)

Un Francis Xavery peignait avec talent la feuille d'éventail en 1763, ainsi que le prouve le bel éventail signé et daté de la collection Vannier.

Zincke (Chrétien-Frédéric), né en 1684, mort en 1767, à Lambeth, aujourd'hui comprise dans l'enceinte de Londres. Peintre en émail de premier ordre. On a dit qu'il était né à Dresde, mais André Rouquet, son contemporain, le qualifie de Suédois, et en fait le plus grand éloge. Il travaillait avec une étonnante facilité, se jouant des difficultés qu'il surmontait.

Habituellement les ouvrages des peintres en émail, ne sont que des copies exécutées d'après les tableaux des maîtres, quelquefois d'après les leurs. Petitot, Bordier, Weyler et bien d'autres ne faisaient pas autrement. Zincke, au contraire, fit la plupart de ses portraits directement, d'après nature. Arrivé en Angleterre en 1706, il prit des leçons de Charles Boit, peintre du Roi et devint le plus fameux peintre en émail de son temps. Sa vogue fut immense. Protégé par George II, par la Reine, nommé peintre du cabinet du prince Frédéric, Zincke se vit débordé de commandes, au point de n'y pouvoir suffire, malgré toute son activité. Sa vue, déjà affaiblie par le travail, baissa tout à fait, en 1746, et vers cette époque, il cessa de travailler.

« Comme Petitot, dit Rouquet, M. Zincke a aussi possédé des manœuvres et des substances qui lui étaient particulières et sans lesquelles ses portraits n'auraient jamais eu cette liberté de pinceau, cette fraîcheur, cet empâtement qui leur donnent l'effet de la nature et qui font le mérite principal de ses ouvrages... » (*De l'état des arts en Angleterre*, Paris, 1755.) En 1737, Zincke passa quelque temps en Allemagne et revint en Angleterre, qu'il ne quitta plus. Ce maître eut le tort de garder pour lui ses procédés et mourut sans former d'élèves.

CURIEUX DE MINIATURES ET D'ÉMAUX

MM. **Cte DE ABINGDON** (Anglet.), Louis XIV, par Petitot. Csse de Lucan, par R. Cosway. Csse de Abingdon, par J.-S. Smart, 1777. Will. Hall, second Vte Gage (1718+1791), émail, signé : S. C. 1770. (Samuel Collins.) — **H. E. ACTON** (Anglet.), Edw. Acton, en 1810, et Mme Escalon, fille du Cte d'Albon, en 1820, par Dun. — **SAMUEL ADDINGTON** (Anglet.), Richard Cromwell, vélin, signé : S. C. 1649. (Samuel Cooper.) Thomas May, le Cte de Pembroke et le Cte de Carnarvon, par le même. Elisabeth, Mrs. Holland, Nic. Harbon, par Nic. Hilliard. Mrs. Robinson, actrice (1758 + 1800) et ladies, par R. Cosway. Mrs. Lennox, en Diane, par Luke Sullivan. — **ALDRIDGE**

(Anglet.), Emily Oglivie, en 1800, émail, par H. Bone. — **J. H. ANDERDON**, (Anglet.), lady Hamilton, l'amie de Nelson, par R. Cosway. Génér. Pasquale de Paoli, émail, par H. P. Bone. Nathaniel Hone, émail, signé : Seipse Nath. Hone pinxit. Portrait du peintre John Russel, signé : Henry Bone Æ. 36. pinxit 1761. — **ED. ANDRÉ** (Paris), émaux de Petitot. Suite de miniatures des meilleurs maîtres du XVIIIe s. Portraits de Fragonard. Fête de village, par Van Blarenberghe. Deux ravissantes vues du petit Trianon, par le même. Portrait de jeune femme coiffée d'un fichu, le sein découvert, ravissant émail dans le faire de Hall. — **HON. MRS. ARBUTHNOT** (Anglet.), Dsse d'Ancaster, miniature de Spencer, signée : G. S. 1756. Autre exemplaire, signé : G. S., sans date. — **HON. W. ASHLEY** (Anglet.), Sarah Jennings, Dsse de Marlborough, émail, par Ch. Boit. Charles I. Henriette-Marie, sa femme, émaux, par I. F. C. Hurter. John Churchill, le grand duc de Marlborough (1650+1722), émail par Zincke ; portraits divers, du même, George III (1738+1820), par Samuel Collins, miniatures diverses et portraits de famille, par S. Cooper, Nath. Dixon, John Bogle, Nic. Hilliard, R. Cosway, etc. — **HON. ASHLEY G. PONSOMBY** (Anglet.), H. Fr. lady Duncannon (+1821), par R. Cosway. Miniatures, par André et Nath. Plimer, Ozias Humphrey, R. Bower, l'anonyme Ram. F. Nap. 1795, Émaux, par Liotard, Burch, C. Boit. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), Louis XIV. Claire de Maillé, le grand Condé, etc., par Petitot. Collection considérable. — **LORD AVELAND** (Anglet.), lady Carteret, émail par Zincke. Sir Gilbert Heatheote. Elisab. Heatheote, par R. Cosway. Émail de H. Bone.

GERM. BAPST (Paris), miniatures de Dupont, de Van Spaëndonck, etc. — **BARDIN** (Paris), miniatures de prix. — **Pce DE BAUVEAU**, portraits à collerette et autres. — **REV. JAMES BECK** (Anglet.), portraits par G. Engleheart, R. Cosway, etc. — **Cte F. DE BELLANGER** (Paris), Joseph Bonaparte, grand émail, par Le Gay. — **JOHN BERNERS**, (Anglet.), Olivier Cromwell, par S. Cooper. Portrait de lady, signé : N. H. 1759. (Nathaniel Hone.)

Mme F. BICHOFSHEIM (Paris). — **DUC DE BISACCIA** (Paris), portraits de Louis XV, de Louis XVI et des membres de la famille royale. Miniatures de Savignac et autres. — **Mme LÉON BLAZY** (Paris), portrait d'Helvétius, signé : Marolles, 1750. — **ÉVARISTE BLONDEL** (Paris), Bonaparte, 1er consul, peint en imitation de camée, sur fond rouge de cornaline, par J.-J. de Gault. Miniature d'Isabey, etc. — **BLONDEL DE LAROUGERY** (Olivet), miniatures du XVIe s., Guise, le Balafré. Le duc de Joyeuse. Philippe II, etc. — **REV. P. E. BOISSIER** (Anglet.), Anne d'Autriche. Le grand Condé. Mazarin. Le duc d'Enghein, par Petitot. — **G. BONNOR** (Anglet.), Marie-Antoinette, par Sicardi, 1788. Jérôme Bonaparte. Mme Récamier, par Isabey. Portraits, par J. Smart, 1760. Sauvage, Fragonard, Hall, Le Tellier, 1770. Billy, 1784. Boquet, 1789. F. Autissier, Pt, Paris 1823. Émaux de Petitot, de Zincke, de Courtois. — **LORD BOSTON** (Anglet.), Elisabeth Claypole, la fille préférée de Cromwell, portrait signé : S. C. 1653. (Samuel Cooper.) Miniatures diverses. Émaux de Zincke et de Petitot. — **Mme JULtte DE BOURGE**. — **C. BOWYEN** (Anglet.), émaux et miniatures. — **BRETAGNE** (Nancy), Anne d'Autriche. Louis XIV. Le duc de Bourgogne, par Petitot. — **BRISSARD** (Reims). — **DUC DE BUCCLEUCH** (Anglet.), Frances, Dsse de Richmond. Frances, Bnne Dudley. Lady Mary Fairfax. Sir John Maynard. Nell Gwynne, actrice à Drury Lane, en 1668, par Samuel Cooper. Christophe Monk, second duc d'Albemarle, signé : N. D. 1667. (Nath. Dixon.)

Louise-Renée de Kerhouël (1651+1722), créée Dsse de Portsmouth, par Charles II, du même. Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, (1483+1536), par HANS HOLBEIN. Thomas lord Seymour de Sudeley, par le même. Mise de Montespan, par BEAUBRUN. Robert Devereux, Cte d'Essex (1567+1601), signé : I. H. (JOHN HOSKINS). Amiral Churchill (1653+1710), émail, par CH. BOIT. Lady Shirley. Ed. Seymour, duc de Sommerset, par NIC. HILLIARD. Horace Walpole, Cte d'Orford (1717+1797), émail, par W. PREWETT. Louis XVI, par AUGUSTIN. Sir Robert Walpole, Cte d'Orford (1676+1745), et autres émaux, par ZINCKE, etc. — **BUREL** (Lyon). — **PH. BURTY** (Paris), miniatures persanes. Raretés.

Csse **DE CALEDON** (Anglet.), Barbara Villiers, Dsse de Cleveland, signé : S. C. 1664. (SAMUEL COOPER.) Louis XIV, jeune, par PETITOT. Portraits par T. FLATMAN, T. FORSTER, DAVID LOGGAN, R. COSWAY, MRS. MEE, MRS. BRAINE, etc. — **H. POLE CAREW D'ANTONY** (Anglet.), portraits de famille et autres, par BERNARD LENS. — **DE CARCY** (Nancy [?]), émaux et miniatures. — **C. B. CARRUTHERS** (Anglet.), Mme Saltire, dame d'honneur de la Reine, par SICARDI. Mme de La Villette, par le même. Marie-Antoinette, par Mme VALLAYER-COSTER, 1782. Csse Du Barry, par LE TELLIER, 1769. Dsse d'Angoulême, par DUMONT, 1816. Rosalie Dugazon, par AUGUSTIN, 1795. Série de portraits par NAT. HONE, A. PLIMER, R. COSWAY, H. SPICER, FORSTER, MRS. MEE, MRS. REYNOLDS, SAINT, etc. — **Mme CASSIN** (Paris). — **Cte DE CHABOT** (Paris), Psse de Lamballe. Dsse d'Angoulême, par CAMPANA. Portraits divers. — **EDW. CHENEY** (Anglet.), Richard Cromwell, signé : S. C., 1647. (SAMUEL COOPER). Le grand Condé, par PETITOT. Samuel Butler, par PIERRE OLIVIER (?). Le prince Charles-Édouard (1720+1788), par LA ROSALBA, etc. — **R. G. CLARKE** (Anglet.), Richard Cromwell, par S. COOPER. Mrs. Cromwell, signé : A. H. en monogramme (A. HERTOCKS). Thomas More, émail, par H. BONE, William lord Russel, émail, par le même, d'après WISSING, etc. — **EMILIUS CLAYTON** (Anglet.), Dr Hinchliffe, émail signé : N. H. 1758. (NATH. HONE). Portraits, par SAMUEL COOPER, PIERRE OLIVIER, etc. — **AL. COURTIN** (Valenciennes). — **LORD CRÉMORNE** (Anglet.), miniatures diverses. Nombreuse collection de portraits en émail, par PETITOT père et fils; I. A. SERRE, 1754 ; PRIEUR; JOHN HENRI HURTER ; I. F. C. HURTER; H. SPICER ; LIOTARD, ; ZINCKE, etc. Parmi les Petitot, nous citerons : Anne, Csse de Bedford; le duc d'Orléans, régent ; James, duc d'York, Mme Savigny; la Psse de Bernonville. « Petitot le vieux, par luy-même. » « Petitot, fait par luy-même, âgé de trente trois ans, 1685. » « Petitot a fait ce portrait, qui est sa femme, à Paris en janvier 1690. » — **HON. ROBERT CURZON** (Anglet.), portraits de famille, dont un signé : J. S. 1762, (J. SMART). — **FÉRAL CUSSAC** (Paris), deux figures dans un parc, groupe signé : HÉNAULT, 1715. Bouquets de fleurs signés : G. VAN SPAËNDONCK. — **Pce CZARTORISKI** (Paris), Rois, Reines et personnages historiques polonais.

DAVOUST (Orléans). — **MRS. VESEY DAWSON** (Angl.), miniatures anglaises des XVIIe et XVIIIe s. — **DELAHERCHE** (Beauvais), portraits à collerette et autres, des XVIe et XVIIe s. — **HENRIOT DE LAMOTTE** (Reims). — **HENRI DELMOTTE**, Fr.-Jos. Béghin, célèbre orfèvre gantois, signé J.-J. DE GAUT, 1778. — **Cte DE DERBY** (Anglet.), Frances Howard, Csse d'Essex et de Somerset. Élisabeth, Reine de Bohême; Robert, Cte d'Essex, par ISAAC OLIVIER. Mrs. Mary Beale, élève de Peter Lely, par S. COOPER. Élisabeth. Sir Francis Drake, par NIC. HILLIABD. Lady Granville; Sir Robert Walpole, Cte d'Orford, émaux, par ZINCKE. Anne d'Autriche, par PETITOT. James, septième Cte de Derby, émail, par

H. Bone. Lord Napier, par Spencer, signé : G. S. F. 1746. Henriette d'Angleterre, par F. Hoskins, etc. — **DESMOULINS** (Reims). — **DES VARENNES** (Amiens). — **DUC DE DEVONSHIRE** (Anglet.), Élisabeth Cécile, fille du Cte de Salisbury, par S. Cooper. Olivier Cromwell, dessin à la plume, teinté de brun, du même. Bridget Cromwell, fille du protecteur, du même. Édouard VI, signé : P. O. (Pierre Olivier), etc. — **FIRMIN-DIDOT** (Paris), miniatures de manuscrits. — **G. DIGBY WINGFIELD DIGBEY** (Anglet.), portraits de famille, par les deux Olivier, Samuel Cooper et autres. — **Mme DITTE** (Paris), gouaches de Hall. Bnne Michaux, fille de Hall. Enfant. Hall, par lui-même, etc. — **FÉLIX DOISTAU** (Paris), dessins, pastels et miniatures. — **DUBOIS** (Paris). — **SIR GEORGE DUCKETT, Bt.** (Anglet.), portraits de famille par Ozias Humphrey, J. S. Copley et autres. — **G. DUPLESSIS** (Paris). — **ALEX. DURAND** (Le Havre). — **DURLACHER** (Anglet.), Thomas lord Coventry (+1639), par Balthazar Gerbier. Mme de Sévigné, par Petitot. Marie-Antoinette, par Dumont, etc. — **Csse DZIALYNSKA** (Paris), portraits à collerette et autres.

LORD EGERTON DE TATTON (Anglet.), Miss Egerton, miniature de Nath. Hone, signée : N. H. 1759. (l'N, lié à l'H). Portraits de famille, par R. Cosway, dont un signé : R. C. Napoléon, par Isabey (?). — **ISAAC FALCKE** (Anglet.), portraits en émail. Robert Bloomfield, le poète (1776+1823), par H. Bone. — **FANART** (Reims). — **HENRY FARRER** (Anglet.), Olivier Cromwell, par S. Cooper (?). Horace Walpole, émail, par Zincke. George, prince de Galles, par Sicardi. Dsse de Kent. Psse Charlotte de Belgique, par W. C. Ross. — **LADY FELLOWS** (Anglet.), Richard Cromwell. Charles I. Henriette-Marie, sa femme, miniatures, par S. Cooper, signées : S. C. — **FEUILLET DE CONCHES** (Paris), miniatures de Jean Fouquet, peintre de Louis XI. — **LORD FITZHARDINGE** (Anglet.), Cromwell. Marie Fairfax, depuis Dsse de Buckingham, par S. Cooper. Le Rév. Hon. Ch. James Fox (1748+1806). Charles I, émaux, par H. Bone. Lady Arabella Stuart, par John Hoskins. Louis XIV. Mazarin, par Petitot. Edm. Spencer, le poète. Elisabeth Spencer, lady Hunsdon, par Nic. Hilliard, etc. — **Mrs. FORD** (Anglet.), Cath. Morrice, par Bern. Lens, signé : B. L. Paul Henry Ouvry, par R. Cosway. Sir Arscott O. Molesworth, signé : J. S. 1809. (J. Smart). — **HENRY FORGÈS** Paris). Portraits de la famille de Montesquieu. — **Mme DE FOUGÈRES** (Orléans), la Toilette. Le Petit Lever, gouaches, par Lavreince. — **Mme FRÉMYN** (Paris).

Csse DE GANAY (Paris). — **PAUL GASNAULT** (Paris), Vénus et l'Amour, miniature de Charlier. La Csse de Provence, émail. — **Mme DE GAULLARD D'ALLAINES** (Suèvres). — **Mme GILLION** (Orléans). — **L. GOLDSCHMIDT** (Paris), miniatures de Hall et autres. — **ED. DE GONCOURT** (Paris), gouaches et miniatures des plus habiles maîtres français du XVIIIe s. Très belle et très importante collection. — **Cte DE GOSFORD** (Anglet.), Louis XIV. Anne d'Autriche. Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. Henriette d'Angleterre et autres émaux, par Petitot. Sir Francis Drake, par John Hoskins. Génér. Ch. Fleetwood, par S. Cooper, signé : S. C. 1656. Newton (1642+1727), émail, par Ch. Boit. George Villiers, duc de Buckingham (+ 1628), par Isaac Olivier. Lady Rawlings et autres portraits sur vélin, du même. Deux portraits de Sir J. Bernard, émaux, par Zincke. Lady Bernard, miniature signée : S. S. (S. Shelly.) Mrs. A. Bernard, par Bernard Lens (B. L.). — **GROUT** (Paris), série de fleurs par Van Spaendonck, Van Pol, Van Daël, etc., minia-

tures de Fragonard et autres maîtres du XVIIIe s. — Cte **GRÉGOIRE DE GSIRORS** (Anglet.), Saint-Simon (1675+1755), par Nattier. Bernardin de St-Pierre (1737+1814), par Vestier. Le colonel Labédoyère, par Isabey, etc.

HAMONIC (Moncontour). — **C. HAMPDEN TURNER** (Anglet.), vingt-deux portraits ébauchés et finis, sur ivoire et sur papier, par Osias Humphrey. — **HÉDOU** (Rouen), miniatures du XVIIIe s. — **E. HÉDOUIN** (Paris). — **MICHEL HEINE** (Paris), gouaches de Blarenberghe. Miniatures de Sicardi, Hall, Dumont, Isabey, Augustin, etc. — **JOHN HENDERSON, F. S. A.** (Anglet.), Csse de Grignan, par Petitot. George Keate, Esq. en 1733. Horace Walpole (1717+1797), émaux, par William Prewett. — **LORD HENNIKER** (Anglet.), portraits de famille et autres par G. Engleheart, Holmes, Mrs. Green, etc. — **Mme HERBELIN** (Paris), Mlle Constance Mayer, par Prud'hon, etc. — **HON. R. C. HERBERT** (Anglet.), portraits de Th. Flatman et autres. — **J. HEYWOOD HAWKINS** (Anglet.), collection importante. Alicia, femme de Thomas More, par Hans Holbein. Portrait de lady, signé : « Anno ætatis suæ 23, » par le même. La femme de David Teniers, par Balthazar Gerbier, en 1627. David Teniers, signé : B. G. 1627. Henry Frédéric, prince de Galles, signé : B. G., du même. Th. Flatman (1633+1688), par lui-même. Francis Howard, femme de Robert Devereux Cte d'Essex, par Peter Olivier (?). André Marvell, miniature à l'huile par S. Cooper. Thomas Wentworth, Cte de Strafford, signé : J. H. (John Hoskins), etc. — **GARNIER HILDEWIER** (Paris), collection de maîtres français du XVIIIe s. — Bon **DE HIRSCH** (Paris), collection remarquable. — **SIR W. HOLBURNE, Bt.** (Anglet.), général Oakes, par H. Edridge. T. Tuberville Needham (1713+1781), d'après Reynolds, par le même. Thomas Cussans, par Osias Humphrey. George, prince de Galles, depuis George IV, par R. Cosway. Hon. Ch. Manners Sutton, archevêque de Cantorbéry, par H. Bone. Capit. John Jervis (1734+1823), émail, par H. Spicer. Miss C. Fawcett, l'actrice, par A. E. Chalon. Émaux de Boit. Série de portraits par T. Forster, Mrs. Cosway, Miss Charlotte Jones, Abraham Daniel et autres. — **R. S. HOLFORD** (Anglet.), Sir Nic. Poyntz, par Holbein. William Lenthall (1591+1682), par S. Cooper, Louis XIV. Le grand Dauphin. Duchesse de Longueville. Marie de Rabutin Chantal, Mise de Sévigné. Csse d'Olonne, en Diane, émaux, par Petitot. Ce dernier portrait est dans un superbe cadre d'or émaillé en relief, ouvrage de Gilles Légaré. Mrs. Claypole, par Ch. Boit. Adam Cowley, le poète, par Zincke. Maria Walpole, Csse de Waldegrave, par R. Cosway. — **HOLLINGWORTH MAGNIAC** (Anglet.), Elisabeth, fille de James I, par Isaac Olivier. Gaspard de Coligny (1516+1572), par le même. Catherine d'Aragon. Henri VIII, par Holbein. Nicolas Hilliard, par lui-même, signé : N. H. 1550. Darnley, Cte de Lennox (1560). Lady Arabella Stuart, par le même. Famille royale de France, sous Louis XVI, par divers maîtres. — **LORD HOUGHTON** (Anglet.), Olivier Cromwell, profil par S. Cooper. Mrs. Crewe, miniature signée : O. H. (Ozias Humphrey). — **PH. HENRY HOWARD** (Anglet.), Thomas Howard, 3e duc de Norfolk, par Holbein. Th. Howard, 4e duc de Norfolk (1536+1572), par Antonio More. Henry Frédéric, Cte d'Arundel (1608+1652), par S. Cooper. Frances Scudamore, émail, par Zincke. H. Howard, 6e duc de Norfolk (+1684), par Th. Flatman. Sir Wilfred Lawson, Bt., par R. Cosway, etc. — **R. H. HURST** (Anglet.), miniatures de Jarvis Spencer (J. S.), de R. Cosway et autres.

SIR CH. ISHAM, Bt. (Anglet.), sir Justinian Isham, 2e Bt. (+1674).

signé : S. C. 1653 (S. COOPER). Sir Edm. Isham, Bt. (+1772), émail par ZINCKE, Charles I, par PETITOT (?). — Mme **JANIN** (Paris), Mise de La Grange, par HALL, etc. — **JOSSE** (Paris), collection remarquable. Miniatures de HALL, de BLARENBERGHE et autres maîtres de premier ordre.

A. KEIGHTLEY (Anglet.), miniatures de TH. LAWRENCE, de T. HARGREAVES, etc. — **REV. W. A. W. KEPPEL** (Anglet.), Csse de Westmoreland, par R. COSWAY. Laura Keppel, femme de G. F., 2e lord Southampton, par J. WRIGHT. Portraits divers. — **MISS KER** (Anglet.), portraits de famille par A. PLIMER.

DAVID LAING (Anglet.), Anne de Clèves, 4e femme de Henry VIII, portrait signé : H. H. (HANS HOLBEIN), miniatures par JOHN BROWN, 1785; JOHN KAY, 1784; etc. — **AMIRAL SIR G. LAMBERT K. C. B.** (Anglet.), Sir John Lambert, Bt. Miss Lambert, émaux par ZINCKE. — **Mise DE LA LONDE** (Paris), Hall, par lui-même, etc. — **LA PERSONNE-BAZIN** (Festieux). — **G. A. LARBY** (Anglet.), Nathaniel Hone, émail, par lui-même. Colon. Nisbert, émail attribué à NATH. HONE. — **Mme RENÉ LATOUR** (Pithiviers), Napoléon I, par ISABEY, miniature montée sur une tabatière de bois ; don de Louis, Roi de Hollande, au Dr Latour, son médecin. — **LEA** (Anglet.), portraits, par R. COSWAY, HORACE HONE, OZIAS HUMPHREY, etc. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), Mlle Duthé (?). Jeune femme au sein découvert, coiffée d'un fichu, avec deux roses dans les cheveux; émail signé : Hall, et au dos : HALL SUÉDOIS, 1785. Rarissime. Miniature de Blarenberghe : Fête de village. — **CH. LECLERE** (Reims). — **FRÉD. LE CONTE** (Paris), miniatures diverses. — **LORD LEIGH** (Anglet.), miniatures, par R. COSWAY, TH. FLATMAN et autres ; portraits en émail, par G. SPENCER, etc. — **LÉVY-CRÉMIEUX** (Paris), miniatures de HALL, DUMONT, HEINSIUS, BLARENBERGHE, FRAGONARD, AUGUSTIN, etc. — **Cte DE LUCAN** (Anglet.), émail signé : H. BONE. Portraits, par G. ENGLEHEART, R. COSWAY et autres. — **C. H. LUXMORE** (Anglet.), Washington, par ANDRÉ PLIMER, signé : A. P., 1785. Portraits divers, dont un signé : I. S., 1779. (J. SMART). — **LORD LYVEDEN** (Anglet.), William, 5e Mis Lansdown, émail, par H. BONE, d'après Reynolds. Portraits par R. THORBURN et autres.

C. F. MANNING (Anglet.), portraits de famille, par H. BONE, STUMP, etc. — **DUDLEY COUTTS MARJORIBANKS, M. P.** (Anglet.), Sarah Malcolm, émail signé : N. H. 1750 (NATH. HONE). Marie Robinson, actrice, par R. COSWAY, en 1781. Sophie, Csse d'Oxford, morte en 1797, par le même. Mrs. Fitzherbert, signé au dos : Rs COSWAY R. A. PRIMARIUS PICTOR SERENISSIMI WALLIÆ PRINCIPIS PINXIT, 1788. A. Marjoribanks, en 1802. Georgiana Lautour, en 1798, par MRS. MEE. Lady Pitt, signé : MONTVIOLET. Napoléon, étant jeune, par ISABEY. Portrait de lady, émail de JARVIS SPENCER, signé : I. S. 1753. — **DUC DE MARLBOROUGH** (Anglet.), Henry Wriothesly, Cte de Southampton, par P. OLIVIER. Anne, Csse de Sunderland, seconde fille du grand-duc de Marlborough et son second fils Ch. Spencer, par BERNARD LENS. Gertrude, Dsse de Bedfort, par HORACE HONE, Henriette, fille du grand Marlborough, par ZINCKE. Série de portraits par S. SHELLY, CH. BOIT et de nombreux maîtres anonymes. — **Mme MATHIEU** (Paris), J.-B. Claude Oudiot, par ISABEY. — **JOHN MEADE** (Anglet.), Sir Richard Mead, Bt., émail, par ZINCKE. Portraits, par HORACE HONE, SAMUEL COOPER et autres. — **A. M.-S.**, duc du Maine, vélin, par PETITOT. Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, du même. Portrait de Hall, par lui-même. Mlle de Grammont (?), la « tante Adolphine », tante de Hall, du même. Ch. Alex. de Calonne ; l'acteur La Rive; la Dsse de Polignac, par DUMONT, Marie-Thérèse d'Autriche,

par Ducreux. Mlle Dervieux, par Heinsius (?); la Mise de Tourzel, signé : Violet. Le Cte de Provence enfant, donnant la pâture à des oiseaux, signé : Dubourg, Fecit. Dangeau (?), émail signé : Jean Friderich Ardin, 1715, Fleurs par Van Pol, Van Spaëndonck, etc. Csse d'Ars, née de Bondy, signé : N. Heidoloff, 1786. Portraits divers, par Sauvage, Ch. Chatillon, Thouron, Savignac, Isabey, G. Hénard, 1781 ; Boquet, 1786 ; etc. — **Vte DES MÉLOIZES** (Bourges). — **WILL. MEYER** (Anglet.), la fille de la Reine Caroline, par Zincke. W. Meyer. Mrs. Robinson, l'actrice. William Haylez, le poète. Le général Lawrence. Lady Bolingbroke et autres portraits, par Jeremiah Meyer. David Garrick, l'acteur, par Daniel Dance. — **WILL. MEYRICK** (Anglet.), lord Wimbleton, par Peter Olivier, signé : P. O. Miniatures et émaux, par Richard Cosway, Nathaniel Hone, Ozias Humhprey et autres. — **JOHN MITCHELL** (Anglet.), Louis-Philippe (1773+1850), peint en émail, vers 1800, par William-Essex. Mrs. Ludlam, par G. Saunders. Mlle Sontag, depuis Csse Rossi, par A.-E. Chalon. 1829. Mme Grisi, dans « Norma », par le même, en 1836. Lord Charles Churchill et divers portraits de famille, du même artiste. — **G. DE MONTBRISON** (Montauban), portraits historiques des XVIe et XVIIe s. — **SIR GRAHAM MONTGOMERY, Bt. M. P.** (Anglet.), portraits de famille et autres, par Richard Cosway. — **E. F. MOORE** (Anglet.), portraits de famille datés de 1702 à 1705, par T. Forster. George Tate, signé : G. H. 1811 (George Hayter). — **W. C. MORELAND** (Anglet.). — **Vsse DE MOREL-VINDÉ** (Paris), Charles I. Henriette-Marie, sa femme, par John Hoskins (?). Portraits de famille, par R. Cosway. — **Bon DE MORGAN** (Amiens). — **H. MORGANE VANE** (Anglet.), Barbara Villiers, Dsse de Cleveland, par Mrs. Rose. Day, vers 1790, par A. Plimer. Portraits divers. — **DUC DE MORNY** (Paris), miniatures de Hall, Isabey, etc. — **WILLIAM MOSELEY** (Anglet.), Charles-Quint, Henri VIII, Anne de Boleyn, par Holbein. Portrait de gentleman avec l'inscription : Ano Dni. 1628. Ætatis Suæ 41. (Nic. Hilliard [?].) — **MULHBAKER** (Paris), grand portrait de femme assise dans un parc, la main gauche appuyée sur un vase, par Hall. — **PRINCE MURAT** (Paris). — **JOHN MYERS** (Anglet.), Mme de Maintenon (1635+1719), ouvrage anonyme sur vélin. Voltaire, par Baudouin. Mme Victoire, par Lebrun (?). David Wilkie, R. A. signé : T. F.

JOHN M. NAPIER (Anglet.), lady Lilford, par W. Ross. Lord Ed. Fitzgerald (1763+1798), par T. Hargreaves. Divers membres de la famille Clayton, portraits signés : A. P. 1586 (André Plimer). — **LADY DOROTHY NEVILL** (Anglet.), Hon. Mrs. Walpole, signé : N. H. (Nath. Hone). Hon. G. H. Nevill, 1783. Hon. Catherine Nevill, par R. Cosway. Portraits divers du XVIIIe s. — **COLON. NORTH, M. P.** (Anglet.), Charles I, par Samuel Cooper. Dubley, 3e Lord North, en armure. Frances, sa femme, portraits signés : I. H. (John Hoskins). Lady Montagu, Lady North, par N. Hilliard. Sophie Coutts, Suzanne Coutts. G. A. 3e Cte de Guilford. Marie Csse de Guilford. Sophie et Frances Coutts, par R. Cosway. Éléonore, Vsse Tyrconnel, 1709, par Richter. Frédéric, 2e Cte de Guilford, 1753, par Pompeio. — **NURRY** (Blois), miniatures et émaux.

OULMANN, miniatures indiennes. — **MISS OUVRY** (Anglet.).

FÉLIX PANHARD (Paris), série magnifique, augmentée de la belle collection de M. Vincent. St-Just, par Sauvage. Charlotte Corday. Desaugiers, par Périn. Sophie Arnould. Mme de Flavacourt. Csse de La Serre, belle-sœur de Hall. Mme Hall. Mlle d'Estrade. Louise Hall, Adolphine Hall, Adolphe Hall, enfants du peintre. Mise d'Orville. Psse de Lamballe, duc d'Enghein. Mme Maldaw. Mme de Gobin, etc., miniatures, par Hall. Mme Sartige et sa fille. Louis XVIII, le duc d'Yorck, par Augustin.

Louis Bonaparte, Mme Pajou, par SAINT. Enfants, par FRAGONARD. Fleurs, par BOILLY, VAN DAËL, VAN SPAENDONCK. Dsse d'Orléans, par SOIRON. Boucher, par DROUAIS. Réunion dans un parc. Le Remède. Les Grâces et l'Amour, la Mariée de village, par LAVREINCE. Mlle Lange, Mme de St-Phar, par DUMONT. Condorcet, grisaille signée : BRÉA. Dsse de Berry. Dsse d'Abrantès, par ISABEY, etc.

W. PILLIPS (Anglet.), Milton, par SAMUEL COOPER. Divers. — **CH. POLHILL** (Anglet.), génér. Henry Ireton, par SAMUEL COOPER, signé : S. C. 1649. David Polhill, émail, par ZINCKE. Richard Cromwell, par JOHN HOSKINS jeune, signé : J. H. 1659. Olivier Cromwell, émail d'après S. Cooper. **A. PONCELET** (Douai), très intéressante collection. — **HON. GERALD PONSOMBY** (Anglet.), sir Ch. Kent, Bt., signé : A. P. 1786 (ANTONIO PELLEGRINI). George, prince Régent, depuis George IV, par R. COSWAY. Lord Hutchinson, 1805, signé : E. (G. ENGLEHEART), Cte Beauchamps, du même. Génér. Hon. Ed. Pyndar Lygon. C. B. K. S. W. signé : I. S. JUN. 1806 (JOAN. SMART, le jeune). Gorge Bowles, Esq., émail, par HENRI BONE. — **HENRI PORGÈS** (Paris), série de miniatures des meilleurs maîtres français du XVIIIe s. — **Csse POURTALÈS** (Paris), miniatures diverses. Mme Renouard de Bussière, par HALL, etc. — **J.-V. PANHARD** (chât. de Monceaux). — **Dr PATAY** (Orléans), miniatures du XVIIIe s. — **PERCY DOYLE, C. B.** (Anglet.), Camille Desmoulins (1765+1794), par AUGUSTIN. Mrs. Fitzherbert (1756+1837), signé : A. P. (ANDRÉ PLIMER). Personnages français et anglais, par divers maîtres anonymes. — **PERRIN** (Paris). — **PERRIN** (Reims). — **Mme PIERRE** (Orléans). — **PRINGLE** (Anglet.), Mlle de La Vallière, par PETITOT. Tmhoas Corneille, par Mme A. BOUILLET, née Lambert. Portraits divers.

Mis DE RANCOUGNE (Herbault). — **VICTOR RATIER** (Bourges). — **PAUL RATOUIS** (St-Jean-le-Blanc), Ninon de l'Enclos, par PETITOT. — **LORD REDESDALE** (Anglet.), John Mitford, 3e Bon Redesdale (+ 1830) ; Frances, lady Redesdale, émaux, par HENRY BONE. — **ERNEST REGNAULT** (Joigny), miniatures, par VAN SPAENDONCK, DUMONT et autres maîtres français du XVIIe s. Ravissant portrait de femme signé : AUGUSTIN, 1797. — **Cte DE REISET** (Paris). — **DUC DE RICHMOND** (Anglet.), Barbara Villiers, Dsse de Cleveland, par RICHARD GIBSON. Charles II, par S. COOPER, signé : S. C. 1665. Charles II, en armure, par PETITOT. Gentilhomme, 1713, par D. LECLERC. Csse de Westmoreland, signé : W. SMITH PINXt. 1787. Ch. de Lennon, par LUKE SULLIVAN. Lady, par A. DELATOUR. Marie Dsse de Richmond, signé : RDUS. COSWAY R. A. 1789. Lady Paget, par W. EGLEY. Caroline Élisab. Dsse d'Argyll, par MRS. MEE. George, quatrième duc de Richmond, par R. ROCHARD.. George, cinquième Cte de Jersey, par W. C. ROSS. Portraits divers, par S. COOPER, OZIAS HUMPHREY, BERNARD ARTAUD, CH. BOIT, J. SMART et autres. — **GEORGE RICHMOND, A. R. A.** (Anglet.), portraits, par G. ENGLEHEART ; TH. HEAPHY, 1815; G. RICHMOND, etc. — **ROBILLARD** (Reims), Talleyrand, signé : DUBOIS. Portrait de femme signé : THOUESNY, 1786. Miniatures de PÉRIN et autres. — **Mis DE ROCHAMBEAU** (Thoré), siège de Yorktown, par les forces combinées de la France et de l'Amérique et Reddition de Yorktown, 1781, gouaches, par VAN BLARENBERGHE. — **LADY MARY ROSS** (Anglet.), portraits de famille et autres par WILL. ROSS ; ANTHONY STEWART, etc. — **Bon AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), miniatures des meilleurs maîtres français du XVIIIe s. — **DUC DE RUTLAND** (Anglet.), portraits des XVIe et XVIIe s. Rachel, femme de W. lord Rusell, par S. COOPER (?). Dsse de Somerset, émail signé : S. 76. Marie Isabelle, Dsse de Rutland, 1782. Lord Robert Manners, capitaine de *la Résolution,* par R. COSWAY.

B^on^ **DE St-GENIÈS** (Paris), miniatures de LOUTHERBOURG, de SAUVAGE, de Mme VIGÉE-LEBRUN, etc. — **C. SACKVILLE BALE** (Anglet.), Jane Seymour, 3e femme de Henry VIII, par HOLBEIN. La reine Marie d'Angleterre, par le même. Élisabeth, par NIC. HILLIARD. Lord Hunsdon, par le même, avec l'inscription : ANO. DNI. 1605. Marie Stuart, du même. Inscription : ANO DNI 1579, M. R. Henry Wriothesley, Cte de Southampton, signé : I. O. 1616. (ISAAC OLIVIER.) Richard, 3e Cte de Dorset, du même. Ed. Waller, poète (1605+1687), par S. COOPER. William, duc de Hamilton, par le même. Louis XIV, par PETITOT. Portraits, par RICHARDSON. — **Cte DE SHAFTESBURY**, K. G. (Anglet.), portraits, par HOLBEIN, NIC. HILLIARD, OLIVIER, SAMUEL COOPER, TH. FLATMAN, PETITOT. Lady Arabella, Stuart, signé : I. H. (JOHN HOSKINS.) Lady Forshall, du même. Th. Eiver Esq. Anthony Ashley, 3e Cte de Shaftesbury, émaux, par ZINCKE. Cropley Ashley, 6e Cte de Shaftesbury, par R. COSWAY. Lady Marie Anne Stuart, du même. Anne, C^sse^ de Shaftesbury, idem. Hon. Anthony Ashley. Lady Ashley, miniatures, par W. ROSS. — **MISS CATHERINE SHEIL** (Anglet.), divers membres de la famille Collet, émaux, par ZINCKE. — **LADY SHELLEY** (Anglet.), Sir John Shelley. Lady Marguerite Shelly, émaux par ZINCKE. Sir John Shelley, 1809, par G. HAYTER. Frances, lady Shelley, 1809, par SAUNDERS. John Villiers Shelly, 1809, par A. STEWART. Duc de Wellington, par G. R. WARD. — **SIR JOHN SIMÉON, Bt. M. P.** (Anglet.), émaux de ZINCKE. John Cornwall, Esq. ; Mrs. Cornwall, émaux signés : N. H. 1761. (NATH. HONE). Sir G. Baker, Bt. ; Jane, sa femme, émaux, par HENRY BONE. Capit. Marshall, par OZIAS HUMPHREY (?). — **S. R. SOLLY** (Anglet.), Sarah Jennings, D^sse^ de Marlborough, vélin, signé : P. L. John Hampden, signé : S. C. (SAMUEL COOPER.) Portraits divers. — **TH. SOMERS COCKS** (Anglet.), C^sse^ de Shipbrooke (+ 1821), signé : S. C. James Glade, Vernon, Esq., signé : F. (G. Engleheart.) — **RÉV. WALTER SNEYD** (Anglet.), Fanny lady Bellasyse, signé : S. C. (SAMUEL COOPER.) — **Cte SPENCER, K. G.** (Anglet.), Sir John Boling Hatton, signé : L. 1525. (LUCAS DE HEERE.) Holbein, Calvin. Henry VIII, par HANS HOLBEIN. H^tte^ Boyle, C^sse^ de Rochester. John Hampden, par S. COOPER. Louis XIV. Richelieu, par PETITOT. John Carteret, Cte Granville. Lady Anne Churchill. Lady R. Russell, émaux, par CH. BOIT. Lady G. Spencer, 1783, par OZIAS HUMPHREY. Sir Godf. Kneller (1648+1723), signé : B. L. 1724. (BERNARD LENS.) Sarah Jennings, D^sse^ de Marlborough. John Churchill, 3e duc de Marlborough, émaux, par ZINCKE. Charles I, d'après Van Dyck, émail, par JOHN PLOTT. Frances Worseley, C^sse^ Granville, émail, par AIKMANN. Portraits de famille et autres par W. H CRAFT, COSWAY, NATHANIEL HONE, HENRY PIERCE BONE, W. ESSEX, etc. — **J. BANKS STANHOPE, M. P.** (Anglet.), Louis XIV, par PETITOT. John Gay, poète, mort en 1688, par PIERRE BORDIER. Mme Murat, signé : HUMMEL, 1808, etc. — **P. STEWART** (Anglet.), portraits, par NATH. HONE, DANCE, etc. — **W. B. STOPFORD** (Anglet.), gentleman, par S. COOPER. Génér. Sackville, XVIIe s., par RICHTER. Sarah Jennings, D^sse^ de Marlborough. Lady Shannon. Mrs. Sambrooke. Lady Elisabeth Germaine. Elisabeth, D^sse^ de Dorset, émaux, par ZINCKE. Lady Charlotte Duncombe, par R. COSWAY.

MISS TALBOT (Anglet.), Ben Jonson (1574+1637), signé : P. O. 1623, (PIERRE OLIVIER.) Richard Cromwell, vélin, signé : S. C. 1664 (SAMUEL COOPER). Marie Fairfax, femme de George Villiers, duc de Buckingham, par S. COOPER. Portrait de femme, par la ROSALBA. — **LORD TAUNTON** (Anglet.), Anne d'Autriche, Mme de Montespan. Marie de Rohan Montbazon, D^sse^ de Chevreuse. Mrs. Jame Middleton, « une des beautés de

la cour de Charles II et la maîtresse du Cte de Grammont, » émaux, par PETITOT. L. Cary, 2e Vte Falkland (1610+1643), par J. KOSKIOS. Pr^sses Henriette, Marie, Anne, filles de Charles I, Nel Gwynne. Lady Denham, portraits en émail, par H. P. BONE. — **FRÉD. TAYLER** (Anglet.), portraits de famille, par MRS. MEE; ANDRÉ PLINIER, NATHANIEL PLINIER, etc. — **RÉV. MONTAGNE TAYLOR** (Anglet.), portraits de famille, par J. SMART et MRS. MEE. — **B^on DE THÉIS** (Paris), miniatures françaises du XVIIIe s. Le M^al de Saxe, par Mme CADET. — **A. TRANCHEPAIN** (Rouen), portraits historiques et autres du XVIIIe s. et du commencement du XIXe. — **C. HAMPDEN TURNER** (Anglet.), série de portraits sur ivoire et sur papier, par OZIAS HUMPHREY.

RÉV. W. VERNON HARCOURT (Anglet.), portraits historiques du XVIe s. Lady Marie Sidney, C^sse de Pembroke, par NIC. HILLIARD. — **MRS. VESEY DAWSON** (Anglet.), portraits historiques et autres, par BERNARD LENS, S. SHELLEY, R. COSWAY, etc. — **CH. VILLIERS BAYLY** (Anglet.), W. duc de Gloucester, par BERNARD LENS. Portraits divers. — **LADY SOPHIE DES VŒUX** (Anglet.), Anne de Danemark. James I, d'Angleterre, par ISAAC OLIVIER. Reine Élisabeth; inscription : ANO. DNI. 1564. ÆTATIS SUÆ 25. (NIC. HILLIARD.) Henry Fréd., P^ce de Galles, signée : P. O. 1626. (PIERRE OLIVIER.) Lady Arabella Stuart, du même. Louis XIV. Mme de Sévigné. Mme de Montespan. D^sse de Montpensier. Henriette d'Angleterre. D^sse de Fontanges. D^sse de La Vallière. Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, émaux, par PETITOT. C^sse Cowper, émail, signé : N. J. 1750. (NATH. HONE.) D^sse de Brissac, par CAMPANA. Portraits, par ZINCKE, HALL, NATTIER, etc.

HON. Mrs. FRÉD. WALPOLE (Anglet.), portraits de Lady, signé : P. EURARD. 1707. Horace, 3e lord Walpole (1678+1757.) Marie M. Lombard, sa femme, émaux, par ZINCKE, G. Walpole, 3e Cte d'Orford, 1751, par LIOTARD. Miss F. Felton, 1802, par G. ENGLEHEART, Miss Laure Walpole, 1849, par W. Ross. — **Cte DE WARWICK** (Anglet.), Robert, Lord Brooke, signé S. C. (SAMUEL COOPER), Cromwell, du même. Louis XIV. Le grand Dauphin, émaux, par PETITOT. Lord W. Brooke et Marie Lady Brooke, sa femme, émaux, par ZINCKE. Portraits signés: G. S. 1750. (G. SPENCER.) — **LORD WHARNCLIFFE** (Anglet.), Anne de Danemark, par NIC. HILLIARD. Lady Hunsdon signé : I. O. (ISAAC OLIVIER.) Lady Arabella Stuart, par le même. Cte de Carnarvon, signé : I. H. (JOHN HOSKINS.) Sir Harry Capell, Lady Capell. Elisab. Capell, C^sse de Carnarvon, 1657, par R. GIBSON. Lady Franklin, du même. Charles II, en armure, signé : S. C. 1667. (SAMUEL COOPER.) Hortense, D^sse de Mazarin, par BEAUBRUN. Joseph Addison, émail, par ZINCKE. John, Cte de Bute, signé : N. H. 1766. (l'N, lié à l'H. NATH. HONE.) P^sse de Lamballe, par HALL. Marie-Antoinette, à l'âge de quinze ans, par DROUAIS. — **MISS WEBB** (Anglet.), Samuel Butler, (1612+1680), par PETER LELY (?). Philippe IV, émail, par PETITOT, William, duc de Hamilton, signé G. I. Marguerite, D^sse de Newcastle, par ZINCKE. Portrait de gentleman, émail, signé R. (ROUQUET [?]). William Pitt, 1er Cte de Chatam (1708+1778). Thomas Grey, poète (1716+1771), émaux, sans nom d'auteur. — **RÉV. Dr WELLESLEY** (Anglet.), Jane Seymour, femme de Henry VIII, par HOLBEIN. D^r Th. Willis, célèbre physicien du XVIIe s., par DAVID LOGGAN. Th. Otway, vélin, signé : R. White, 1680. — **MISS WILSON** (Anglet.), Henry VIII. Elisabeth. Marie Stuart, attribués à NIC. HILLIARD.

RÉV. J. YELLOLY (Anglet.), portraits de la famille Samuel Tyssen, par ZINCKE et J. SMART.

SCULPTURE

LES TERRES CUITES ET LES MODELEURS EN TERRE

Depuis les temps les plus reculés, les artistes ont modelé en terre. Les Grecs et les Romains employèrent à la décoration des édifices et des demeures privées des ornements divers et de larges bas-reliefs en terre cuite, représentant l'histoire homérique et les héros de la Fable. Quant aux statuettes, elles sont innombrables, et celles de provenance hellénique présentent les types les plus parfaits. On en a déterré des quantités provenant de sépultures antiques, mais le sol en renferme bien plus encore.

Au XVe et au XVIe siècle, les sculpteurs ont modelé des figures de sainteté et des bustes de personnages contemporains pleins de vie, d'expression et d'un réalisme saisissant. En Italie, ce genre s'est fait d'une façon remarquable par Luca Della Robbia, Donatello, Mino de Fiesole, Desiderio et leur école. Le premier, Luca Della Robbia, eut l'idée de recouvrir ses terres cuites en totalité ou en partie d'un émail blanc à base d'étain, qu'il colorait parfois en teintes pâles sur les vêtements.

En France, au XVIIIe siècle, les artistes ont réservé à la terre cuite une part plus importante qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Les Faunes, les Nymphes, les Amours, les jeunes filles et les Bacchantes sont les sujets préférés de cette époque. Ricourt, Michel, Boizot, La Rue, Marin et quelques autres, les ont traités avec une grâce charmante, mais le plus fort de tous, le maître par excellence, c'est Claude Michel, dit Clodion.

De nos jours, on fabrique beaucoup de terres cuites; elles sont à la mode et se vendent cher; cependant nous en faisons peu de cas, parce que ce ne sont pas des œuvres originales. Ces reproductions répétées sur les mêmes types sont tout juste des ouvrages de mouleur, à l'aspect froid et mou, et l'on y cherche en vain, la trace de l'ébauchoir ou des doigts du maître, qui donnent le mouvement et la vie. Parmi les sculpteurs contemporains, auxquels on doit les plus beaux modèles, nous citerons: Cambos, auteur de la Cigale; Carpeaux, qui a représenté le prince impérial, debout près de son beau chien Néro, sur lequel il s'appuie; Chéret, gendre de Carrier-Belleuse; Codina; Comein, de Bruxelles; Félon; Frémiet; Oms, espagnol, auteur du Gitano et

de la Gitana ; Truffot, élève de Carpeaux ; les trois frères Moreau, Mathurin, Auguste et Hippolyte ; on doit à l'aîné, le plus habile des trois, un groupe de deux belles jeunes filles, inquiètes en découvrant des pas de loup.

Tandis que les petits maîtres modeleurs du XVIIIe siècle exécutaient leurs séduisantes compositions, diverses faïenceries de la Lorraine fabriquaient commercialement de jolis groupes et figurines d'un galbe élégant et bien dignes d'être recherchés. Lunéville, Niederwiller, Saint-Clément et Bellevue se sont distinguées en ce genre, grâce au talent des habiles modeleurs Le Mire et Cyfflé ; c'est à ces deux maîtres, qu'on doit les plus beaux modèles reproduits dans les diverses manufactures lorraines. Ces types variés sont en terre cuite blanche ou rouge, mate ou émaillée, et parfois enluminée. Les pièces en terre, d'un blanc jaunâtre, sont désignées sous le nom de *terres de Lorraine.*

C'est à Bellevue que se faisaient les grandes figures pour orner les jardins et dont voici les sujets bien connus : le Jardinier appuyé sur sa bêche ; — l'Abbé assis, lisant son bréviaire ; — le Savoyard ramoneur ; — la Savoyarde, jouant de la vielle ; — la Jardinière ; — la Demoiselle assise, l'éventail à la main.

Toul, près Verdun, suivit l'impulsion donnée par ses voisines ; Gournay nous apprend qu'on y produisait « différents ouvrages en beau biscuit, tels que groupes, figures, bustes, vases, médaillons d'hommes illustres, etc., d'après les dessins des plus grands maîtres ».

D'après Ed. Garnier, « c'est dans la faïencerie de Nancy, créée par Nicolas Lelong, en 1774, que Clodion aurait modelé une partie de ses plus belles terres cuites. » (*Histoire de la céramique,* Tours, A. Mame et fils, 1882.)

Figurines de Tanagra (Béotie). — Vers 1870, diverses fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'ancienne ville de Tanagra, en Béotie, firent découvrir des tombeaux renfermant des vases en terre, peints ou unis, et des statuettes en terre cuite, d'un galbe élégant et d'un grand caractère artistique. Les plus petites de ces statuettes ont 0m07 de hauteur, les plus grandes 0m32 ; toutefois la moyenne du plus grand nombre est de quinze à vingt centimètres. Elles sont obtenues par le moulage, mais une retouche savante en a fait des œuvres hors ligne. Les vêtements ont été peints en couleur tendre, bleue, rose ou lilas. Il ne reste, le plus souvent, que des traces de ces peintures, d'ailleurs peu solides, et qu'une vive lumière ne tarderait pas à altérer.

« Les costumes donnent une idée de l'art charmant avec lequel les femmes grecques s'habillaient; presque toutes portaient, soit le péplos, soit la calypta et, selon les saisons, s'en couvraient non seulement les épaules, mais encore la tête, de manière à se cacher une partie du front, les oreilles et le menton, laissant à découvert les yeux, le nez et la bouche. Le péplos ou châle se distinguait de la calypta par son ampleur et son tissu moins léger. Les deux vêtements se mettaient de la même façon. On fait remonter au temps d'Alexandre (IVe siècle avant J.-C.) l'apogée de cette belle fabrication. » (O. Rayet, *les Figurines de Tanagra*. Gazette des Beaux-Arts, Paris, 1875.)

Ces ravissantes terres cuites étaient cotées au début 50, 100 et 200 francs, selon leur importance, leur mérite et leur degré de conservation. Aujourd'hui, le prix d'une simple figurine varie de 500 à 3,000 francs. Les groupes valent le double et même le triple. Un grand amateur de Paris, M. Basilewski, vient de payer un superbe groupe de trois figures 11,000 francs.

Vente Lécuyer, 1883. — Joueuse d'osselets. 1,750 fr. — Silène et Satyrique. 3,100 fr. — Bacchante appuyée contre un cippe, les pieds croisés. 820 fr. — Jeune fille vaincue au jeu de la balle et portant sur le dos sa compagne victorieuse. 1,400 fr. — Jeune satyre et bacchante assis sur un rocher. 6,010 fr. — Léda assise sur un rocher, près d'un cygne qui bat des ailes en la regardant et en allongeant le cou. 2,450 fr. — Jeune fille de Tanagra, assise sur un rocher. 510 fr. — Autre, la tête de face. 1,300 fr. — Hermès, conduisant une jeune fille vers la barque de Caron, chef-d'œuvre. 8,200 fr. — Gaulois, au visage grotesque, combattant nu. 1,000 fr. — Eros adolescent, tenant de la main droite levée un skyphos, dont il verse le vin dans une patère que tient la main gauche. 3,100 fr. — Hercule enfant, assis sur un petit rocher, étouffant les serpents. 1,700 fr. — Bacchante fuyant devant un satyre. 4,400 fr. — Terpsichore attachant ses chaussures. 3,000 fr.

Dans cette étude, nous passerons en revue une suite de sculpteurs comptant dans leur œuvre un certain nombre d'ouvrages modelés en terre, rendue inaltérable par la cuisson. Les morceaux cités, après chaque notice biographique et dont la nature n'est pas indiquée, sont en terre cuite.

BOUCHARDON (Edme), né à Chaumont en 1698, mort en 1762. Il étudia d'abord la peinture, puis il l'abandonna pour se livrer à la sculpture, sous la direction de Guillaume Coustou. Après

avoir étudié à Rome, comme pensionnaire du Roi, il fut nommé académicien en 1745. Ses deux ouvrages capitaux sont la fontaine monumentale de la rue de Grenelle et la statue équestre de Louis XV. Bouchardon a modelé en cire et fait de nombreuses terres cuites; parmi ces dernières, nous citerons : *Salon de* 1737. Athlètes domptant l'un, un lion, l'autre, un ours. Enfant assis. — *S.* 1738. Triton et Néréide, couchés près d'un hippopotame, modèle de fontaine. L'enfant et le dauphin du lac Lucrain. — *S.* 1739. Bacchus victorieux, invitant les hommes au plaisir. L'Amour, se faisant un arc de la massue d'Hercule.

Les catalogues de ventes *la Live de Jully,* 1770; *Vassal de Saint-Hubert,* 1774; *Trudaine,* 1777, et *Lebrun,* 1778, décrivent des modèles de statues, de fontaine et deux gracieuses compositions en terre cuite : l'Hymen faisant rougir le fer d'une flèche à son flambeau et Nessus enlevant Déjanire.

Boizot (Simon-Louis), né en 1743, mort en 1809. Grand prix de Rome à dix-sept ans et reçu à l'Académie en 1778, sur la présentation d'une figure de Méléagre. Il fit pour l'Institut, la statue de Racine. Attaché à la manufacture de Sèvres, il y donna de charmants modèles.

Salon de 1773. — Nymphe qui éprouve avec surprise les dangers des traits de l'Amour. Bacchanale. — S. 1775. Buste de Hallé, peintre du Roi. Bas-relief d'une fête du dieu Pan sur un vase. Mme B. en bacchante, buste.

Salon de la Correspondance, 1781 — Bas-relief représentant l'Hymen offrant un enfant à la France. « Ce morceau est extrêmement intéressant par son objet et l'élégance de l'exécution, qu'on ne peut comparer qu'à la manière antique. » — L'enlèvement de Proserpine par Pluton. Proserpine offrant un sacrifice à Cérès. « Ces deux morceaux sont extrêmement piquants. » (De la Blancherie, *Nouv. de la Républ. des Lettres et des Arts.*)

Caffiéri (Jean-Jacques), né en 1752, mort en 1794. C'est le plus célèbre artiste de la famille renommée des Caffiéri. Il sculptait avec un remarquable talent et a laissé des bustes admirables, entre autres ceux de Rotrou, de Thomas Corneille, de Le Sage, de La Chaussée, d'Helvétius et de Piron; en échange de ce dernier, il obtint ses entrées à la Comédie française. Dans une de ses lettres aux comédiens du Roi, il disait : « Vous fixez à mille écus vos abonnements à vie, et c'est exactement le prix de mes bustes. Celui de M. Helvétius, qui est actuellement au Salon, m'a été payé sur ce pied... » Jean-Jacques Caffiéri a fait aussi des

bustes en terre cuite. Ceux de Quinault et de La Fontaine lui furent comptés chacun à 25 livres. (Jal., *Dictionnaire critique.*)

Salon de 1769. — L'Espérance nourrit l'Amour. L'eau, naïade. Omnia vincit amor. — *S.* 1771. Benjamin Franklin. — *S.* 1785. Buste de Boileau. — *S.* 1789. Naïade. Marivaux.

Vente Laperlier, 1879. — Portrait de Pascal Borie. 650 fr. — Portrait de Taitbout, consul de France, à Naples, en 1762. 1,000 fr. — Jeune femme. 3,000 fr.

CAPOCACCIA (Mario), d'Ancône, stuccateur habile, florissait au XVIe siècle, du temps de Vasari. Il a modelé en stuc colorié de « superbes portraits » parmi lesquels on cite ceux du pape Pie V et du cardinal Alessandrino. Vasari, notre auteur, ajoute : « Je mentionnerai encore de magnifiques portraits, exécutés dans le même genre, par les fils du peintre PULIDORO, de Pérouse. »

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest), né à Anisy-le-Château (Aisne), vers 1820, élève de David d'Angers. Il a exécuté avec beaucoup de talent un grand nombre de terres cuites offrant toutes sortes de sujets mythologiques et de fantaisie, ainsi que les portraits en buste d'une foule de contemporains. Parmi les bustes, nous citerons ceux de Renan, de Jules Simon, de Théophile Gautier, d'Edmond About, des peintres Chiffard, Decamps, Gustave Doré, de Mme Marie Laurent, de Fechter, d'Étienne Arago, du ténor Guaymard, de sa femme Mme Guaymard-Lauters, etc. Ces portraits, fortement fouillés, sont pleins d'expression. Quant à ses types de femmes, ils sont tous gracieux.

Vente Carrier-Belleuse, 1874. — GROUPES : La Confidence. 300 fr. — Le Baiser d'amour. 150 fr. — L'Enlèvement. 300 fr. — Offrande à Bacchus. 200 fr. — Bacchante au Terme. 150 fr. — Bacchanale. 150 fr. — Danseurs italiens. 300 fr. — Tritons et Bacchante. 200 fr. — STATUETTES diverses à 150 fr.

Vente Carrier-Belleuse, 1883. — GROUPES : La Danse (H. 0,90). 200 fr. — La Charité (H. 0,75). 160 fr. — Le Retour des champs (H. 0,80). 200 fr. — Les deux Amours (H. 0,75). 180 fr. — La Confidence (H. 0,75). 220 fr. — L'Enlèvement (H. 0,60). 130 fr. — Baiser d'amour (H. 0,55). 120 fr. — L'Amour désarmé (H. 0,70). 155 fr. — La Tempérance (H. 0,70). 190 fr.

STATUETTES. — La Cigale (H. 0,80). 140 fr. — La même, décorée. 210 fr. — La Fourmi (H. 0,80). 95 fr. — La même, décorée. 130 fr. — Léda, statuette couchée (H. 0,45). 100 fr.

— Diane (H. 0,75). 145 fr. — La Liseuse (H. 0,80). 125 fr. — La Source (H. 0,80). 120 fr. — Molière, décorée (H, 0,75). 310 fr.

Bustes. — Printemps (H. 0,60). 144 fr. — Été (H. 0,60). 105 fr. — Automne (H. 0,60). 150 fr. — Hiver (H. 0,60). 100 fr. — Soucieuse (H. 0.75). 190 fr. — Le Réveil (H. 0.65). 110 fr. — Alsace (H. 0.80). 200 fr. — Michel-Ange (H. 0,65). 50 fr. — Rembrandt (H. 0,65). 85 fr.

Clodion (Michel Claude, dit), né à Nancy le 20 décembre 1728, mort à Paris en 1814, élève de Lambert-Sigisbert Adam, son oncle. Il ne fut qu'*agrégé* de l'Académie, sans arriver au titre d'académicien. « Ce célèbre artiste, dit M. Bellier de la Chavi-



Jeune fille accroupie. Terre cuite, par Clodion.
Collection de M. de Montgermon.

gnerie, n'a exposé que sous le nom de Clodion, et c'est le seul sous lequel il est connu dans le monde des arts. » M. Edm. de Goncourt possède dans son riche cabinet une statuette signée : Michel, et ce grand amateur prétend qu'elle a été faite par Clodion, avant qu'il n'eût adopté son surnom ; c'est une erreur. La

statuette est tout simplement de MICHEL, c'est-à-dire de l'un des frères de notre artiste.

Clodion a exposé à Paris depuis 1773 jusqu'en 1810. Le genre léger fut son triomphe. Ses bas-reliefs d'enfants joufflus, ses groupes de faunes et de Bacchantes, ses figures de jeunes filles aux poses gracieuses sont des modèles de goût et nous offrent le type le plus pur du XVIIIe siècle. Clodion n'est pas seulement l'auteur de ravissantes terres cuites, il a taillé le marbre avec sa séduction habituelle, il a modelé des bas-reliefs en cire de toute beauté et des bras d'applique qui sont des chefs-d'œuvre d'art décoratif. Le Catalogue de la *Vente San-Donato,* 1880, nous offre de magnifiques spécimens des différents genres abordés par Clodion. Nous y voyons deux vases en marbre blanc exécutés par ce maître en 1782, pour le palais de Versailles, adjugés 70,700 fr. Ils sont de forme antique, à anses en tête de bélier. Les médaillons figurent le dieu Pan, des satyres, des faunes et des faunesses, jouant et dansant.

Depuis une vingtaine d'années, le prix des terres cuites de Clodion s'est considérablement élevé, et quelques faussaires, tentés par l'appât du gain, se sont appliqués à les imiter. Un certain Lebroc, mort depuis peu à Paris, indignement conseillé par son père, a passé une partie de sa vie à fabriquer en terre cuite de faux Clodion.

Vente Roux (*de Tours*), 1868. — Femme nue, debout. Un vase, en partie couvert par une draperie est à ses pieds (H. 0,43). 4,000 fr.

Vente de Mme de Montesquoiu-Fezensac, 1872. — Statuette de vestale, debout près d'un autel à trépied. 4,100 fr. — Deux Bacchantes, portant chacune un enfant sur l'épaule. 3,700 fr.

Vente San-Donato, 1880. — Faune et faunesse, médaillon signé : CLODION 1767. 709 fr. — Les Dénicheurs, statuettes de jeunes faune et faunesse (H. 0,32). 5,600 fr. — L'Automne, superbe groupe à trois personnages, deux bacchantes et un petit faune (H. 0,56.) 19,000 fr.

Vente Beurdeley, 1883. — Statuette d'enfant, satyre courant, tenant une chouette et un thyrse. 1,900 fr. — Bacchante et satyre, groupe signé : CLODION, 1764. 9,200 fr. — Autre groupe daté de 1765, Nymphe couronnée par un satyre et enfant mangeant du raisin. 10,500 fr.

COLLET (Jacques-Auguste). Il obtint le grand prix de Rome en 1778, et fut attaché comme sculpteur à la manufacture de Sèvres. Aux Salons de 1791 et de 1793, il exposa des têtes d'études, des vases, des portraits et des médaillons.

CYFFLÉ (Paul-Louis), né à Bruges en 1724, mort à Ixelles, près Bruxelles, en 1806. Arrivé en France à l'âge de dix-sept ans, il étudia chez un de ses oncles, orfèvre à Paris; puis, en 1746, il partit pour Lunéville, où Guibal, sculpteur du Roi de Pologne, l'occupa quelque temps. C'est alors que notre artiste entra dans la faïencerie de Lunéville, pour y modeler des portraits, des groupes et des figurines.

Il travailla aussi pour les ateliers de Niederwiller, de St-Clément et de Bellevue; ses jolis modèles contribuèrent à la propriété des manufactures lorraines. En 1768, Cyfflé s'établit à Lunéville pour son propre compte, jusqu'en 1777, époque à laquelle la concurrence lui fit quitter le pays. Ce maître aborda tous les genres, mais il s'est complu dans les types populaires.

En général, les œuvres de Cyfflé sont en *terre de Lorraine* mate ou vernissée, parfois enluminées, tandis que celles de Lemire sont en biscuit de porcelaine.

DARDEL (Robert-Guillaume), né à Paris, en 1749, mort en 1821, sculpteur et graveur, élève de Pajou. Il devint administrateur du musée de Versailles, en 1790. Dardel a exposé au *Salon de la Correspondance,* depuis 1781 jusqu'en 1787, un grand nombre de compositions historiques, dans lesquelles il s'est appliqué à caractériser les grands hommes. Parmi ces belles compositions en terre cuite, nous citerons : Gustave-Adolphe mourant dans les bras de la Victoire ; Turenne, couvrant les lis de son bouclier; Boileau, accordant la lyre d'Apollon; Descartes, perçant les ténèbres de l'ignorance, etc. Les portraits de Condé, de Vauban, de Bossuet, de Pascal et de Voltaire furent exécutés dans le même esprit. Pahin de La Blancherie, dans son journal, *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts,* exprime son admiration pour le talent de l'artiste et applaudit « au choix de ses sujets, qui tendent à la gloire de la nation ».

DELLA ROBBIA (Luca), né à Florence en 1400, mort en 1481. Successivement élève de l'orfèvre Leonardo, puis de Ghiberti, l'auteur des portes du baptistère de Florence, il fit de rapides progrès, et bientôt chez le disciple se révélèrent les talents d'un maître. Cependant, malgré ses heureuses dispositions pour la grande sculpture, il y renonça comme il avait déjà renoncé à la ciselure et se mit à exécuter des bas-reliefs en terre cuite, auxquels il donnait une durée indéfinie par l'application d'un vernis à base d'étain et comme dit Vasari; *faceva l'opere di terra quasi eterne.* Luca della Robbia a fait aussi des bustes et quel-

ques figures en pied; parfois il réservait les chairs et n'appliquait l'émail que sur les accessoires. Ses bas-reliefs étaient généralement blancs sur fond bleu, le plus souvent avec addition de teintes verte, marron et jaune.

Andrea, élève et neveu de Luca, continua les traditions de son oncle avec moins de talent. Il s'adonna à la fabrication des sujets religieux, médaillons, tableaux d'autels et tabernacles. Giovanni, Girolamo et Luca, fils d'Andrea della Robbia, lui succédèrent. Ils commencèrent par travailler tous trois dans l'atelier paternel, à Florence; puis Luca s'établit à Rome, et Girolamo vint en France diriger la décoration du château de Madrid, que François I faisait construire au bois de Boulogne.

Luca et Andrea firent pour les églises d'Italie un grand nombre de bas-reliefs; les ouvrages de ce dernier sont les plus faibles, mais comme il eut la modestie de les signer, ils ne prêtent pas à confusion.

Vente San-Donato, 1880. — Saint Antoine de Padoue, buste en terre émaillée, par Andrea (H. 0,40). 480 fr. — Ouvrages de Luca della Robbia : Buste de saint Jérôme, médaillon circulaire en haut relief (D. 0,44). 1,650 fr. — La Vierge adorant l'Enfant Jésus (H. 0,58. L. 0,39). 6,600 fr. — La Madone à la pomme (H. 0,73. L. 0,48) 8,200 fr. — La Vierge au coussin, médaillon circulaire (D. 0,70) 10,000 fr.

Desiderio de Settignano florissait en 1485. Il imita Donatello, dont il fut l'élève, « mais il possédait une grâce et une élégance qui lui étaient propres. Ses têtes de femmes et d'enfants ont un caractère de délicatesse et de douceur qui proviennent autant de la nature que du talent de l'ouvrier. » (*Vasari*, III, 112.) Il mourut à vingt-huit ans, au moment où il commençait à développer les qualités d'un grand artiste. Les terres cuites de Donatello, de Desiderio et de Mino de Fiesole ont une ressemblance intime.

Vente San-Donato, 1880. — L'Enfant Jésus, statuette debout, en terre cuite polychromée. 1,220 fr.

Donatello, sculpteur florentin (1383 + 1466), a beaucoup travaillé pour le duc Cosme de Médicis, qui l'avait pris en amitié. Son œuvre est considérable; il a modelé en terre et en stuc, il a sculpté en bois, en pierre, en marbre, des figures et des bustes pleins de vivacité et de naturel. Donatello, dit M. L. Courajod, est le principal et le plus grand des interprètes pittoresques de l'épisode biblique ; son réalisme est grandiose.

Ce maître, dont le dessin est irréprochable, eut pour élèves le Rossellino, Desiderio de Settignano, Vellano de Padoue et Bertoldo, qui tous imitèrent de plus ou moins près sa manière. Parmi les disciples de Donatello, Desiderio est le plus connu et il eut lui-même pour imitateur Mino de Fiesole. Les noms de ces trois artistes reviennent souvent pour donner une attribution vraisemblable à toute belle terre cuite italienne du XVe siècle. Quelques savants prétendent les reconnaître. Je sais que l'on observe la grande pureté de lignes et le puissant réalisme du premier; la grâce du second, jointe à une certaine poésie venant atténuer le réalisme; mais le troisième a parfois réuni les quatés des deux autres, et le fait de les distinguer n'en reste pas moins un problème difficile à résoudre.

Donatello, le plus illustre de ces maîtres italiens du XVe siècle, bénéficie de l'incertitude, et c'est à lui qu'on attribue le plus souvent tout ce qui rappelle sa manière.

Duquesnoy (François), plus généralement connu sous le nom de François Flamand, né à Bruxelles en 1594, mort en 1644. Ce grand sculpteur, auquel on doit le groupe d'enfants qui ornent les colonnes du maître-autel de Saint-Pierre, tailla aussi le bois et l'ivoire et fit de délicieuses terres cuites. Il excellait surtout à représenter les enfants.

Cabinet de Girardon. — Figure d'enfants les bras et la tête levés. Buste de vieillard. Hermaphrodite. Christ. Sujets en terre de Rome. Buste antique de femme, sur une gaine chantournée. Figure de jeune femme debout. Groupé de deux enfants s'embrassant. Bustes d'hommes et de femmes d'après l'antique. Bacchus. Vénus.

Vente Vassal de St-Hubert, 1774. — L'Antinoüs, 13 pouces, 480 liv. — Deux enfants se disputant une boule, 8 pouces. 690 liv. — Deux enfants debout, dont l'un regarde en l'air. 7 pouces. 251 liv. — Deux Enfants, l'un debout, l'autre assis sur un rocher. 699 liv. — Deux enfants couchés qui s'embrassent. 600 liv. Ces divers ouvrages sont montés sur pied d'albâtre orné de bronze doré.

Vente Mariette, 1775. — Petit bas-relief de trois enfants jouant avec un vase. 2 pouces 1/2 de haut sur 4 1/2, bordure dorée. 230 liv. — Un groupe de deux enfants jouant ensemble couchés par terre, 5 pouces carrés. 455 liv. — Un enfant endormi et couché sur le dos, de même grandeur. 412 liv. — Buste de la femme de Nicolas Poussin, en corset et la gorge découverte.

Falconet (Étienne-Maurice), né à Paris en 1716, mort en 1791.

Élève de Le Moyne. Pour sa réception à l'Académie, il présenta un Milon de Crotone, groupe superbe, dont il reçut de grands éloges. Ses figures de Pygmalion, de la Baigneuse et de l'Amour menaçant connu sous le nom de *Garde à vous,* mirent le comble à sa réputation.

En 1766, Falconet fut appelé en Russie, pour faire la statue équestre de Pierre-le-Grand et consacra douze années à ce travail. Pierre I est représenté à cheval, franchissant un rocher escarpé. La statue, coulée en bronze, eut pour base un bloc d'un seul morceau pesant trois millions de livres, avant d'être façonné.

Salon de 1745. — Le Génie des Arts. — *S.* 1756. Le Génie de la Sculpture.

Vente Carle Vanloo, 1765. — Le Christ agonisant. 300 liv.

Vente Julienne, 1767. — Le Massacre des Innocents, bas-relief. 400 liv.

Vente La Live de Jully, 1770. — Milon de Crotone, renversé et dévoré par un lion. 334 liv.

Vente Prault, 1784. — L'Amitié, sur gaine de bois sculpté et doré (H. 26 pouces). 500 liv.

Gardeur et Couasnon. En 1777, ces deux artistes exécutèrent dans un genre nouveau « comme nature » les portraits en buste de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Nous trouvons leur mémoire dans les comptes des Menus-Plaisirs : « ...Pour le buste du Roi fait en terre, moule, plâtre, ledit buste exécuté en carton, peint les yeux d'émail, le tout d'après nature et le piédouche allégorique décoré. 1,200 liv. —Deux autres à 600 liv. 1,200 liv. Un buste de la Reine. 1,800 liv. — Quatre autres à 600 liv. 2,400 liv. — Pour les bustes du petit Armand, exécutés par les mêmes procédés. 1,200 liv. » — La facture est réglée à 6,500 liv., ce qui met le premier portrait à 1,000 liv. et les répétitions à 500 liv. « Dans ce mémoire, ne sont pas compris les habillements des bustes du Roi livrés par le Sr Lerond, tailleur de S. M., ni les ajustements qu'a fournis la dame Bertin, pour le buste de la Reine. » (*Arch. Nat.* O^1^3051.)

En 1777, le journal de La Blancherie, *Nouvelles de la Républ. des Lettres et des Arts,* mentionne Gardeur, sculpteur, rue du Fer-à-Moulin, et ajoute : « Il a exécuté toutes sortes d'ornements d'architecture et d'autres en carton; quelques-uns sont montés sur fond de verre bleu, notamment une *Tête de Diane,* d'après l'antique. » Au Salon de l'an VII, Couasnon expose plusieurs bustes, entre autres celui de Clément Marot.

GIRARDON (François), né à Troyes en 1630, mort à Paris en 1715. Il travailla beaucoup pour Versailles et obtint, après la mort de Le Brun, la place d'inspecteur général des sculpteurs. On compte au nombre de ses beaux ouvrages, le mausolée du cardinal de Richelieu à la Sorbonne et celui de Louvois, dans l'église des Capucines. Girardon a souvent modelé en terre et en cire.

Cabinet de Girardon. — Marsyas, bas-relief. Le mois de novembre, représenté par le Sagittaire; le mois d'octobre, par le Scorpion. Apollon, modèle. Atlas, idem. Modèle de l'hiver.

Vente Lempereur, 1775. — Deux bustes en terre cuite : Le maréchal de Turenne et le grand Condé. 48 liv.

GHIBERTI (Lorenzo), sculpteur florentin, auteur des superbes portes du baptistère de Florence, modela en terre, en stuc et en cire. Il travailla quelque temps pour les orfèvres et cisela, pour le Pape Martin, un bouton de chape enrichi de figures en relief et de joyaux de prix.

GRAILLON (Pierre), né à Dieppe vers 1807, mort en 1872. Il perdit son père à l'âge de quatre ans et passa sa jeunesse dans la misère. L'enfant, doué de dispositions naturelles pour les beaux-arts, aurait désiré apprendre le dessin et la sculpture, mais il dut renoncer à ce beau rêve et entrer en apprentissage chez un cordonnier.

Il exerça assez longtemps le métier de saint Crépin. Dans ses heures de loisir, il s'amusait à modeler en terre. Ses ébauches intéressèrent diverses personnes, et en 1836, le conseil municipal de Dieppe lui vota une subvention qui lui permit d'aller étudier à Paris. Son séjour y fut de courte durée. L'année suivante, il allait entrer dans l'atelier de David d'Angers, lorsque, par suite d'un malentendu, la subvention lui fut retirée et il revint au pays natal. C'est à ce moment que commence la carrière artistique de Graillon, carrière hérissée de difficultés au début et couronnée à la fin par le succès. Trop pauvre pour acheter de l'ivoire, il se mit à modeler en terre. Ce furent d'abord de simples statuettes, puis il en réunit deux, puis trois et arriva ainsi à composer ces jolis groupes si justement estimés aujourd'hui.

La vogue se fit attendre. Le public resta quelques années indifférent. Le vaillant artiste ne se découragea pas; il en faisait assez pour nourrir sa famille, c'était déjà beaucoup; peu à peu son talent lui conquit des protecteurs, les gens de goût ouvrirent les yeux et la fortune, longtemps dédaigneuse, vint enfin lu

sourire. En 1855, Napoléon III, dans un de ses voyages à Dieppe, le décora de sa main. (L'abbé Cochet, *Notices biographiques sur les hommes célèbres ou utiles de l'arrondissement de Dieppe*. Dieppe, Delevoye, 1862.)

L'œuvre en terre de ce maître est considérable ; il a fait aussi quelques bas-reliefs en bois et en ivoire très estimés. Pierre Graillon a laissé deux fils, César-Adrien, né à Dieppe, le 17 août 1831, et Félix-Adrien-Henri, né le 20 avril 1833 ; ils continuent avec talent, dans la ville qui les a vus naître, le genre illustré par leur père. Le cadet surtout, modèle d'une façon remarquable. Leurs figurines, aux physionomies expressives et naturelles, se distinguent des ouvrages monochromes du père en ce qu'elles ont pour la plupart les vêtements et les accessoires peints en couleurs pâles. Quant à la marque, elle est toujours la même et se compose du mot : *Graillon,* en écriture cursive et sans prénom.

Houdon (Jean-Antoine), né à Versailles en 1740, mort à Paris en 1828. Grand prix de Rome à dix-neuf ans et reçu à l'Académie en 1771. Il fit les bustes d'une foule de personnages célèbres, parmi lesquels nous citerons Catherine II, le prince Galitzin, Diderot, Molière, Turgot, Glück, Jean-Jacques Rousseau, Buffon, Sophie Arnould, d'Alembert, Franklin, La Fayette, le prince de Prusse, Louis XVI, le comte de Provence, Mirabeau, Bouillé, J. Chénier, l'Impératrice Joséphine, Napoléon en hermès, modelé à Saint-Cloud en 1806, etc.

Le buste de Washington, exécuté en Amérique, eut un grand retentissement. Houdon est un maître éminent ; observateur profond, il sait rendre les moindres nuances de la physionomie. Ses portraits sont vivants et d'un faire plein de charme. Comme l'a dit Charles Blanc, le naturel, l'expression et la vie sont les qualités saillantes de Houdon. Son chef-d'œuvre est le Voltaire assis de la Comédie française.

La Rue (Félix de) florissait à Paris sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Les biographes l'ont négligé et ne citent même pas son nom. Il alla étudier à Rome, dont il rapporta de beaux dessins qui lui furent plus tard chèrement payés. La Rue fit de très jolies terres cuites et donna des modèles à la manufacture de Sèvres pour laquelle il composa son fameux *Vase La Rue,* soutenu par deux tritons. On est étonné qu'un artiste de cette valeur n'ait pas été admis à l'Académie royale,

au moins comme agréé. Ainsi que Du Quesnoy, il avait le talent de représenter supérieurement les enfants.

Vente Mis de Frelino, 1775. — Joli enfant, sur socle de marbre. 150 liv. Revendu en 1778 à la vente Lebrun. 172 liv.

Vente Randon de Boisset, 1777. — Groupe de trois enfants, qui jouent avec une chèvre. 740 liv. — Silène assis, entouré d'enfants et de petits satyres en relief et en ronde bosse. La composition est de Boucher, le satyre de Jordaen; les enfants sont modelés par La Rue. 915 liv.

LE MOYNE (Jean-Baptiste), né à Paris, en 1704, mort en 1778, fils du sculpteur Jean-Louis, se montra supérieur à son père. Le bas-relief qu'il exécuta pour sa réception à l'Académie (la mort d'Hippolyte), ses deux belles statues de Louis XV et le tombeau de Mignard, à Saint-Roch, sont très remarquables, bien qu'on y trouve, comme dans toutes ses œuvres, de l'afféterie et du maniérisme. D'après Diderot, « les terres cuites de Le Moyne valent mieux que ses marbres. » Il a fait beaucoup de portraits en buste.

Terres cuites. S. 1737. — Nymphe couchée, statue. Tête de Vestale, couronnée de fleurs. — *S.* 1738. Tête de vieillard. Portrait de la Csse de Feuquières, fille de Mignard. — *S.* 1746. Portraits d'homme et de jeunes femmes. — *S.* 1750. Buste du Mal de Lowendal. — *S.* 1761. Buste de Crébillon, de Restout. — *S.* 1763. Buste de la Csse de Brionne. — *S.* 1765. Portrait de la Mise de Gléon; du Cte de la Tour d'Auvergne; de Mme Baudouin, médaillon; de Garick. Tête d'étude. — *S.* 1771. Jeune fille, représentant la Crainte.

LEROUX, artiste contemporain, fait des bustes en terre cuite coloriée, imitant le vieux bois. Ces bustes, bien que répétés sur les mêmes types, ne sont pas le résultat d'un simple moulage comme la plupart des terres cuites de nos jours; on sent qu'une main habile a passé sur chaque exemplaire.

MARIN (Joseph-Charles), né à Paris en 1759, mort presque dans la misère en 1834, après avoir exécuté en marbre et en terre cuite de ravissantes compositions dans le goût de Clodion, et qui sont, de nos jours, chèrement disputées. Il remporta le grand prix de sculpture en 1801 et fut professeur de l'École des beaux-arts, à Rome. D'après les livrets du Salon, l'œuvre de terre de Marin comprend les ouvrages suivants :

Salon de 1791. Sacrifice à Cérès. Bacchante endormie, bas-

reliefs. Deux petites têtes. — *S.* 1793. Tête de vieillard. Télémaque. Buste de bacchante ivre. Bacchante couchée, groupée avec des enfants. — *S.* 1794. La citoyenne Briqueville. Le citoyen Anisson-Dupéron. La Douceur. Une bacchante, tête d'étude. Tête de Cérès. Vestale, modèle. Jeune fille portant un enfant sur ses épaules, modèle. La Maternité, représentée par une jeune femme, modèle. Bacchante dansant et faisant danser des enfants, modèle. Les Canadiens au tombeau de leurs enfants, modèle.

Vente Rattier, 1859. — Deux petits bustes de jeunes filles, sur des fûts de colonnes en marbre vert de mer. 810 fr.

Vente Roussel, 1866. — Femme portant une amphore et une corbeille de fleurs. Jeune femme portant un enfant qu'elle embrasse. Les deux, 596 fr.

Vente Berthelon, 1867. — Bacchante nue, à demi couchée, entourée de cinq petits enfants. Signée : *Marin,* 1793. 910 fr.

Vente X, 19 *avril* 1876. — Buste de la Du Barry. 3,600 fr.

Vente San-Donato, 1880. — Nymphes au bain, bas-relief rectangulaire. 500 fr.

Masson expose, au Salon de 1793, une Bacchante en terre cuite.

Martin florissait sur la fin du règne de Louis XVI. Il a fait beaucoup de petits portraits en talc blanc et probablement aussi en terre cuite. Nous lisons dans le *Journal général de la cour et de la ville*, le 9 novembre 1789.

« Le sieur Martin, sculpteur, déjà connu par sa belle collection de bustes de nos grands hommes, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de mettre au jour les bustes en talc blanc, couleur de terre cuite et bronzée, de M. Bailly, maire de Paris et de M. le Mis de La Fayette, commandant général de la garde nationale parisienne. Ces bustes sont de la grandeur du quart de nature et se servent de pendant l'un à l'autre. Il est inutile de dire qu'ils sont très bien exécutés. Le talent de M. Martin est assez connu pour qu'on en soit persuadé. On sait le grand honneur que lui ont fait son La Fontaine et son Rousseau. Le prix de chacun de ces bustes est de six livres. »

Michel (Sigisbert-François), frère aîné de Clodion, né à Nancy en 1728, mort à Paris en 1811. Ses travaux en marbre, en terre cuite, en talc et en pâte de porcelaine, sont dans le goût des ouvrages de son illustre frère. Michel passa six années à Berlin et

fit une statue de Mars pour le grand Frédéric, qui l'en récompensa fort mal.

En 1779, Sigisbert exposa au *Salon de la Correspondance :* 1° Deux vases en talc, figurant l'Eau et le Vin; l'un surmonté d'un triton tenant une tête de monstre marin, image de l'eau; l'autre, d'un satyre tenant une tête de bouc, ornée de raisins, symbole du vin. — 2° Un vase en terre de Saxe (autrement dit, en biscuit de porcelaine), de forme étrusque. « Les trois vases ont été trouvés d'une grande beauté. » 3° Une Vénus endormie sur un matelas, dans le genre antique, et en terre de Saxe.

Salon de 1791. — Quinze modèles en plâtre et en terre cuite : « Un Lion. Un Hermaphrodite. Un vase. Les Trois grâces. Un Amour. Un petit vase, groupe représentant le Temps faisant un nœud serré par l'Amitié. Un autre vase. Autre petit groupe. Un Ganymède. Un vase, orné d'une bacchanale. Une figure de l'Hymen. Une statue avec deux colombes. Un Lion, portant deux enfants. »

MICHEL, frère de Sigisbert Michel et de Claude Michel, dit Clodion, dont il adopta la manière et le genre. Comme eux, et surtout comme ce dernier, il a sculpté des statues de marbre, il a modelé en terre des naïades, des femmes nues, des jeunes filles, des bacchantes pressant des grappes de raisin, des enfants, des faunes et des satyres. Il signait habituellement : MICHEL. Cette circonstance, jointe à la similitude des sujets et à leur gracieuse exécution, a fait que certains collectionneurs ont attribué à Clodion, le plus célèbre des trois frères, toutes les œuvres signées du nom de famille : MICHEL.

Salon de la Correspondance, 1778. — Naïade. Femme satyre tenant de la main droite un petit chien qui veut s'échapper, et de la main gauche, un thyrse. Iris, messagère des dieux, enlevant l'Amour, bas-relief. Faune tenant une bacchante sur ses genoux et pressant une grappe de raisin sur la tête d'un enfant, bas-relief. « Ces ouvrages, dit Pahin de Blancherie, ont été vus avec grand plaisir. Des formes très agréables, une nature bien sentie. M. Michel est frère de MM. Clodion, sculpteur du Roi et Sigisbert, sculpteur. On ne peut que s'étonner de ce que la même famille réunisse dans le même genre des talents si distingués. »

En 1782, il exposa, au même Salon, d'après une exquisse de son frère Clodion, une figure en marbre, représentant un petit satyre, qui court avec des flèches, emportant un hibou.

MINO DE FIESOLE, mort en 1486, élève et imitateur de Desiderio. Il s'exerça, dit Vasari, à modeler en terre les sculptures de son

maître et réussit à les copier avec une surprenante fidélité. Il travailla pour beaucoup d'églises et de couvents et sculpta les bustes de Pierre de Médicis et de sa femme, qui furent trouvés très ressemblants. Les draperies, exécutées par ce maître, n'ont pas l'ampleur que savait leur donner Desiderio. Le chef-d'œuvre de Mino est le tombeau du Cte Hugo, élevé dans l'abbaye de Florence. La statue du comte et les figures d'enfants dont il l'entoura excitèrent l'admiration.

Monot (Martin-Claude), né à Paris en 1733, mort en 1803. Grand prix de sculpture en 1769 et reçu académicien dix ans plus tard. Il a sculpté en marbre des allégories, des bustes de personnages contemporains et de gracieuses figures de femmes et de bacchantes. Citons parmi ses ouvrages en terre cuite, *Salon de* 1775 : Diane terrassant un sanglier. L'Amour déposant ses armes dans le sein de l'Amitié. — *S.* 1781. La Folie triomphant de la Raison.

Niccolo, dit le Tribolo (1500 + 1565), sculpteur florentin élève de Jacopo Sansovino, modela beaucoup en terre et en cire. Il exécuta ainsi avec une grande perfection, des modèles d'enfants qu'il fut chargé de reproduire en pierre et en marbre. Le Tribolo travailla longtemps avec son maître. Solosmeo de Settignalo et Pippo del Fabbro, contemporains du Tribolo savaient comme lui manier le ciseau et modeler en terre et en cire, mais avec moins de talent.

Nini (Jean-Baptiste). D'après un document fourni par Jal (*Dictionnaire critique*), Nini est né à Urbino le 19 avril 1717. On ignore à quelle époque il vint en France; mais, avant de quitter l'Italie, son talent était déjà connu. Dans l'*Enciclopedia* (Parma, 1823), Zani mentionne « un objet d'art » sans autre désignation, portant cette légende : Gio. Bat. Nini. Urbinato, invento et f. 1739.

En 1750, M. Leray, intendant de l'hôtel royal des Invalides fit l'acquisition du château de Chaumont, puis il établit dans les dépendances de son nouveau domaine, diverses fabriques, dont une poterie et une verrerie. C'est dans ce même château de Chaumont-sur-Loire, que Catherine de Médicis aimait à se retirer en compagnie d'astrologues italiens. Nini entra au service de M. Leray comme graveur sur verre. Il avait adopté le genre décoratif de l'époque, les bergerades et les compositions dans le goût de Boucher. Il s'y montra supérieur; malheureusement, de tous ces petits chefs-d'œuvre, il ne reste guère que le souvenir.

Notre artiste est surtout connu pour ses délicieux portraits-médaillons. Ils sont tous d'une ressemblance parfaite et d'un goût irréprochable. La pose y est naturelle et noble, l'arrangement

plein de grâce, le modelé délicat et savant ; l'œil vit et l'ensemble offre un fini précieux, sans sécheresse. En 1778, Nini devint régisseur général des divers établissements. Il mourut à Chaumont en 1787. L'acte mortuaire le qualifie « artiste graveur ».

L'œuvre en terre de Nini compte environ 80 types. Parmi les plus parfaits nous citerons : *Charles-Juste, prince de Beauveau*, 1767. — *Guy le Gentil, marquis de Paroy*. 1767. — *Charles-René Peau, seigneur de Mosnac*. 1768. — *Albertine, née baronne de Nivenheim*. 1768.— *Ludovicus XV. Rex christianissimus. M DCC LX.* — *Michel Foucault*. Quelques modules de *B. Franklin, américain*. Il y en a six, dont un poinçonné au revers, d'une fleur de lis. Enfin, le portrait que nous considérons comme le chef-d'œuvre du maître : *Suzanne Jarente de la Reynière*. 1769.



Médaillon, en terre cuite, par J.-B. Nini.
Collections de MM. Gariel et A. M.-S.

Nini faisait ses maquettes en terre ou en cire à modeler et ses moules étaient gravés en cuivre ; c'est ce qui explique l'exquise finesse de ses médaillons. Quelques-uns, privés de légende sont

des épreuves d'essai. Il y a quarante ans, les médaillons de Nini n'avaient pas de valeur, on les achetait quelques francs. Actuellement les prix peuvent varier entre 50 et 200 francs, selon la beauté des types, leur finesse et leur patine. A mérite égal, les portraits de femme sont de beaucoup les plus recherchés et parmi ceux-ci, le délicieux profil de Suzanne Jarente de la Reynière, tient à notre avis la première place. (Voir l'intéressante notice de M. A. Villers, sur *Jean-Baptiste Nini. Ses terres cuites*, Blois, Lecesne, 1862.)

PAJOU (Augustin), né à Paris en 1730, mort en 1809. Élève de J.-B. Le Moyne. Dès son enfance, Augustin montra pour la sculpture, les plus étonnantes dispositions. A dix-huit ans, il remporta le grand prix de Rome; il travailla longtemps dans la Ville éternelle et ne revint d'Italie qu'en 1759. Le 16 janvier 1770, l'Académie de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes. Paris et Versailles renferment de très beaux ouvrages de Pajou. Il excellait dans les bustes. Ceux de Buffon et de la C^sse Du Barry sont des morceaux hors ligne. Les statues de Pascal, de Turenne et de Bossuet qu'il fit pour l'Institut, sont admirables et la dernière est un chef-d'œuvre.

En 1880, la *Vente San-Donato* nous a fait voir tout le prix que les riches amateurs de nos jours attachent aux pièces capitales de Pajou. Un groupe en biscuit de Sèvres, figurant Marie-Antoinette présentant à la France le premier Dauphin (1781 + 1789) s'est élevé à 17,900 fr. — Une pendule en marbre blanc, commandée à Pajou par Louis XV, pour être offerte au Dauphin, depuis Louis XVI, à l'occasion de son mariage avec Marie-Antoinette, a été adjugée 26,700 fr. L'Amour arrête la faux du Temps pour y inscrire la date du mariage royal.

Salon de 1771. — Vénus qui enchaîne l'Amour. Vénus recevant de l'Amour le prix de la beauté. Hébé, déesse de la Jeunesse. « Cette dernière sera exécutée en marbre pour Mme la C^sse du Barry. » Deux têtes de femmes, études.

Vente C^sse de Fourcroy, 1810. — Petite fille tenant des œufs dans sa chemise et se défendant contre un coq. 20 fr.

Vente C^sse Lehon, 1861. — Buste de Mme Du Barry signé : PAJOU, 1775. 1,900 fr.

Vente Henry Didier, 1868. — Buste de Mme Lebrun, terre cuite de grandeur naturelle. 6,050 fr.

PASTOURES. — Nous empruntons à M. Albert Jacquemart quelques renseignements sur diverses figures napolitaines appelées

Pastoures et qui servaient, à la fête de Noël, à former des crèches ou à représenter l'Adoration des Mages : « Ces figures peintes et rehaussées d'or portent, les unes les costumes des paysans des environs de Naples, les autres de riches vêtements orientaux. Une grande vérité de rendu dans les physionomies, une naïveté qui n'est pas sans grâce, ont fait rechercher par certains amateurs les pièces qui portent le nom des modeleurs les plus réputés, tels que Balligliero, Vaccaro, San-Martino, Salvatore di Fiaco. Vassalo, Gennaio Leale, Schetuni modelaient les animaux qui devaient accompagner les bergers ou figurer dans la crèche. » (*Histoire du mobilier.*)

PILON (Germain), né vers 1535, mort en 1590. Il passa toute sa vie d'artiste à Paris. En 1571, il était sculpteur du Roi Charles IX et habitait l'hôtel de Nesle. Son groupe des Trois Grâces, au Louvre, est admirable. Cet artiste fécond a travaillé en marbre, en pierre, en bronze, en bois, en terre cuite, en carton pâte. (*H. Barbet de Jouy.*)

POLLET (François), membre professeur de l'Académie de St-Luc, en 1753, où il exposa cinq ans plus tard, une Nymphe sortant du bain accompagnée d'un enfant. Pollet est l'auteur de deux groupes en terre cuite, qui ont figuré à la vente Blondel d'Azincourt, en 1783 : « L'un se compose de trois nymphes portant un Amour ; l'autre, de trois Bacchantes, dont l'une tient un thyrse. »

RAFFAELLO, dit le MONTELUPO, du nom de sa patrie, florissait vers 1533. Dès sa jeunesse, suivant Vasari, il travailla la terre, la cire, le stuc, le bronze et acquit la réputation d'un excellent sculpteur. « Lors de la venue de l'Empereur Charles-Quint, à Rome, le Pape Paul III, voulant donner une fête digne de ce grand prince, Raffaello orna le pont Sant'Agnolo de quatorze statues en terre et en stuc, qui furent jugées supérieures à toutes celles qui parurent à cette occasion. »

BACCIO BANDINELLI (1487 + 1559), sculpteur florentin, fils d'un habile orfèvre, exécuta toutes sortes d'ouvrages en terre, en cire et en stuc, dont quelques-uns d'après Donatello et Verrochio. Il modela des figurines de Vénus, d'Hercule, d'Apollon, de Léda et autres, qu'il fit couler en bronze par son compatriote Jacopo della Barba. Pour décorer l'autel de Santa-Maria-del-Fiore, Baccio fit un christ mort, accompagné de deux anges, dont l'un tenant les instruments de la Passion.

RENAUD (Jean-Martin), né à Sarreguemines, sculpteur et graveur en médailles. Depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1817, il a pris part à de nombreuses expositions. Il est l'auteur d'une foule de petits médaillons en cire, en pierres tendres ou dures et en terre cuite, très appréciés des collectionneurs. Les sujets représentent des portraits, des allégories, des scènes mythologiques ou historiques. Dans ces dernières, empruntées à l'antiquité, on reconnaît l'influence de David.

D'après M. Demmin, les médaillons de Renaud sont « plus artistiques encore » que ceux de Nini. Nous sommes loin de partager l'opinion de l'auteur du *Guide de l'amateur de faïences et de porcelaines*. D'ailleurs, les ouvrages des deux maîtres ne sont pas assez similaires pour être comparés. Renaud a traité un peu tous les genres dans des proportions minuscules, en montrant, il est vrai, une grande facilité de composition, tandis que Nini s'en est tenu au portrait; mais il y a révélé un talent inimitable. Tous ses personnages ont leur caractère particulier. La pose noble et gracieuse, l'arrangement des draperies, la disposition des cheveux et l'expression des physionomies sont rendus avec une maestria qui révèle un portraitiste émérite.

L'œuvre de Renaud est assez considérable. Agréé, puis membre de l'Académie de Valenciennes, en 1787, il lui offrit, l'année suivante, cent un petits médaillons en bas-reliefs de sa composition. Ces pièces ont été détruites ou dispersées à la Révolution.

D'après le Dr Lejeal, notre sculpteur aurait été attaché à la manufacture de Lamoninary, à Valenciennes, comme modeleur céramiste, en même temps que Fickaert. Le musée de Versailles possède de Renaud, le buste en marbre du général Bon (Louis-André) et le buste en terre cuite de La Touche-Tréville.

Salon de la Correspondance, 1787. — Cinq petits tableaux en bas-relief représentant : 1° la Naissance de la sculpture ; 2° Vénus endormie sur son lit de roses, surprise par un Satyre ; 3° Mme Dauberval, en costume de jardinière ; 4° Vestris fils, dans Panurge ; 5° une Femme. « M. Renaud est en possession de plaire par une composition, un grand goût de dessin et une exécution très précise. Ses ouvrages sont recherchés des amateurs. »

Exposition du Colysée, 1797. — Vingt et un médaillons en terre cuite, représentant divers sujets.

Salon de l'An VIII. — Dix petits sujets : l'Éclipse du soleil ; deux esquisses ; Timoclée devant Alexandre et la Continence de Scipion ; portrait du fils de l'auteur ; une jeune fille ; une tête de Satyre ; trois petites scènes familières. (Le livret ne dit pas sur quelles ma-

tières sont traités ces divers sujets; nous les supposons en terre cuite.)

An IX. — « Un cadre contenant deux bas-reliefs en cire. Ils représentent les combats de Thésée contre les Amazones de l'Asie Sarmatique. »

An X. — Un cadre contenant huit bas-reliefs en cire : 1° la Paix fait dételer les chevaux de Mars du char de la Victoire et conduit Bonaparte à l'Immortalité ; 2° Hercule pacifie l'armée des Amazones; Antiope fait la paix avec Thésée; Mariage de Thésée avec Antiope, Reine des Amazones; 4° Vénus balancée par l'Amour; 5° un Amour éternel; 6° un cheval sur le pré; 7° plusieurs portraits sous le même n°; 8° Léda avec sa famille.

An XII. — « Un cadre renfermant plusieurs portraits et bas-reliefs, sculptés en cire. » — *Salon de* 1806 : « Un cadre renfermant plusieurs bas-reliefs, sujets mythologiques, d'histoire et portraits. » — *S.* 1808 : « Un cadre contenant des portraits sculptés. » — *S.* 1810 : Pierres sculptées représentant diverses têtes et sujets. — *S.* 1814 : Cadres de médailles, divers sujets. — *S.* 1817 : Un cadre contenant des bas-reliefs en cire.

Ricourt florissait vers la fin du XVIII[e] siècle.

Salon de 1793. — Bacchante, jouant du triangle ; une autre, pressant du raisin pour enivrer l'Amour ; Minerve ; Artémise pleurant sur les cendres de Mausole, en stuc ; Bacchante endormie ; le sommeil imprévu.

Roland (Philippe-Laurent), né à Marq, près Lille, mort en 1816. Il fut d'abord sculpteur sur bois, mais il abandonna ce métier pour se livrer à l'étude de la grande sculpture. Après un séjour de cinq années en Italie, Roland revint à Paris, où l'Académie le reçut comme agréé, en 1782.

On doit à ce maître quelques beaux portraits en terre cuite entre autres ceux de Louis XVI, de Suvée peintre du Roi, de M[lle] Potain et des enfants de M. Rousseau, architecte. Comme Clodion, Roland a modelé des bacchantes, parfois montées sur des boucs, ou jouant avec des chèvres et des enfants.

Sarrazin (Jacques), né à Noyon en 1588, mort à Paris en 1660. Il resta dix-huit ans à Rome, où il étudia de préférence les ouvrages de Michel-Ange. De retour en France, il continua l'œuvre de Jean Goujon, au Louvre et travailla beaucoup pour les églises et les grands hôtels de Paris. Sarrazin fut un des douze anciens de l'Académie.

Vente Charles Coypel, 1752. — Deux enfants jouant avec une chèvre et lui donnant à manger des raisins. 330 liv. Cette terre

cuite servit de modèle à Sarrazin, pour un groupe de marbre destiné aux jardins de Marly. Il a fait aussi, pour la chapelle de Versailles, treize petits bustes en terre cuite, représentant Jésus et les douze apôtres.

SAUVAGE (Charles), dit LEMIRE, artiste lorrain, dirigea pendant plus de vingt ans les ateliers de modelage de Niederwiller. En 1759, il figure parmi le personnel de l'établissement comme garçon sculpteur, aux appointements de vingt-quatre sols par jour. Il se distingua dès le début et obtint plus tard, la direction des travaux artistiques. Ses compositions d'un goût exquis ont eu de tout temps beaucoup de succès et offrent aux curieux de nos jours un bien vif attrait.

Vers 1808, Lemire fut attaché à la manufacture de Sèvres, où il termina dignement sa carrière, et mourut sous la Restauration, laissant un nom célèbre et honoré. Voici le jugement porté par M. Teinturier, sur les deux artistes rivaux qui contribuèrent si puissamment au succès des fabriques lorraines.

« Tandis que Cyfflé, joyeux compère avant tout, amuse son public avec ses sujets grivois, ses galants chasseurs, ses bergerades risquées ou ses types populaires, Lemire, modèle avec un goût simple et presque sévère, de petits amours, des bergers, des vases aux formes châtiées, mais toujours élégantes; les capricieuses fantaisies de l'époque ne le troublent pas et le soin avec lequel il retouche ses épreuves, toutes façonnées en beau biscuit de porcelaine, prouve tout le respect qu'il avait pour son art. Entre ces deux maîtres presque contemporains, il y a près d'un demi-siècle de distance : l'un appartient encore à la Régence et l'autre subit déjà l'influence plus grave et plus élevée du règne de Louis XVI. » (*Recherches sur les anciennes fabriques de porcelaines et de faïences,* p. 80).

STOUF (Jean-Baptiste), né à Paris en 1742, mort à Charenton en 1826. Élève de Coustou et de Michel-Ange Slodtz. Il entra à l'Académie en 1785 et plus tard, à l'Institut. Ses plus beaux bustes sont ceux de St-Vincent de Paul, de Lavoisier et de l'abbé Maury. — *Terres cuites :* Hercule combattant les centaures. Esquisse allégorique à la gloire de J.-J. Rousseau. La vérité se débarrassant de son voile, esquisse. La fidèle amitié. Femme effrayée d'un coup de tonnerre qui vient de rompre un arbre près d'elle. Jeune femme et ses deux enfants, dont l'un est dans un chariot traîné par un chien. Mausolée, esquisse en bas-relief.

VERDIER, artiste contemporain, exécute à Paris de charmantes

figurines en terre cuite polychromée, tout à fait dans le genre des ouvrages de César et Adrien Graillon.

Strasser, peintre et sculpteur contemporain, est l'auteur de terres cuites peintes très remarquables. L'artiste aime les sujets de l'Afrique et de l'Inde; lorsque les pièces savamment modelées ont subi la cuisson, le sculpteur redevient peintre, il habille ses personnages et, d'une palette brillante, il donne aux carnations, aux vêtements, aux accessoires, toutes les chaudes couleurs des pays du soleil.

Waeyenberghem, florissait à Paris, sous Louis XVI.

Salon de la Correspondance, 1782. — Groupe de jeunes satyres jouant et pressant des raisins dans une coupe. « Une composition heureuse, une touche spirituelle et un fini précieux caractérisent cet ouvrage, qui a plu généralement. » (*De La Blancherie.*)

CURIEUX DE TERRES CUITES.

MM. **ALEXANDRE** (Paris), le prince Charles-Alexandre de Lorraine (1712+1780), gouverneur général des Pays-Bas, statuette en biscuit par Cyfflé. — **G. ALIX** (Paris), Desaix (1768+1800), médaillon — **ED. ANDRÉ** (Paris), buste d'enfant Jésus, par Donatello (1383+1466). Chanteuse italienne de la fin du XVe s., chef-d'œuvre. Groupe de Clodion. — **ARMAND** (Paris), figurines de Tanagra. — **BARDINI** (Paris), Madone, par les Della Robbia. — **BASILEWSKI** (Paris), raretés. Groupe de Tanagra, payé 11,000 fr.: Jeune femme tenant un enfant dans ses bras, ayant près d'elle un taureau. — **Vte DE BEAUCORPS** (Orléans), médaillons de J.-B. Nini. — **BELLON** (Rouen). Terres cuites de Tanagra; femme assise sur un rocher. Vieillard. Danseuse, Bacchante, Promeneuse voilée, etc. Figurines de l'Asie Mineure. Très belle collection. — **Cte DE LA BÉRAUDIÈRE** (Paris). La naissance du Dauphin, groupe en biscuit, d'après Pajou. — **G. BERGER** (Paris), christ, buste en terre émaillée du XVe s. — **Mme BÉZARD** (Pithiviers), groupes en biscuit. — **DE BAMMEVILLE** (Paris), terres cuites de Tanagra; Silène entraînant une Bacchante. Joueuse de balle assise sur un rocher. Une Éphèbe debout et en costume de guerre. Nourrice souriant à un enfant emmailloté posé sur ses genoux. — **BLOCHE** (Paris), buste de Philippe Quinault, par Caffieri, 1779. Buste de La Fontaine, par le même, 1779. Buste de Carlin Bertinazzi, par Pajou. — **BOEYNAMS-DELVAUX** (Belgique), la Paix, la Guerre, la Force, la Prudence, etc., bas-reliefs, par L. Delvaux. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), buste de jeune fille, peint, dans son costume du temps, XVIe s. — **Mme STAN-BOTTET** (Orléans), bustes attribués à Clodion. — **BOUCHOTTE** (Nancy ?) buste de vieillard, signé : Lepeau. — **C. BRICOURT-FIEVET** (Belgique), sanglier. Buste d'Hercule, etc., par L. Delvaux.

Mme **CHARVET** (Paris), environ trente-cinq médaillons de J.-B. Nini. — **ALFR. CHATELAIN** (Orléans), médaillons de J.-B. Nini. — Dr **COQUERET** (id.), la Force, la Sagesse, figurines en biscuit. — **ARTHUR COUSIN** (Belgique), St-Paul, St-André, Samson et le lion, etc., par L. Delvaux. — **DANTON** (Orléans), médaillons de J.-B. Nini. — Mme **DENAIN** (Paris), buste de Mme Vigée-Lebrun, par Aug. Pajou (1730+1809). **DESPREZ** (Paris), bacchante par Marin, adjugée 1,300 fr. à la vente Ferdin. B. en 1879. Portrait de La Fontaine, par Houdon. — **DORIGNY** (Paris), statuettes. — **L. DUMONT** (Valenciennes), bacchanale, groupe par Clodion. — **FÉTIS** (Belg.), nombreux médaillons de J.-B. Nini. Bustes du sculpteur J. Renaud et de sa femme *Marie-Prudence Langiboul;* le premier exécuté *l'an* 1790, *le* 15 *juillet à Paris.* — **GUST. DREYFUS** (Paris), Philippe le Beau et Jeanne la Folle, bustes attribués à Quentin Metsis. Julien de Médicis, buste attribué à Pollaiuolo. Buste d'enfant, en stucco duro, par Verrocchio. Buste de saint Jean, terre cuite, peinte, par Donatello? Deux terres cuites des Della Robbia. Médaillons de Nini d'une patine étonnante. Mme de Nivenheim, chef-d'œuvre. — Mme **ÉLISÉE FIÉVET** (Belgique). La conversion de saint Paul. Deux enfants. Pallas, modèles par L. Delvaux. Figure allégorique, par le même. — Mme **DUPUIS** (Orléans), Molière, La Fontaine, Voltaire-Rousseau, bustes, par Houdon. — **E. DUTUIT** (Rouen), terres cuites émaillées des Della Robbia. Raretés de diverses époques.

NEST. FIÉVET (Belgique), saint Benoît et saint Martin, Hercule debout, etc. par L. Delvaux. — Dsse **DE FITZ-JAMES** (Paris), buste de femme, daté de 1788, par Fr. Martin. — **DE LA FONTINELLE** (Paris), Vénus embrassant l'Amour, médaillon. — **FOUREAU** (Paris), buste de Dauphin, fils de Louis XVI.

E. GALICHON, groupe de 4 figures, le Triomphe de Ferdinand I, par Jean de Boulogne, adjugé 2,550 fr. à la vente Ch. Timbal, en 1882. Groupe de Clodion. — **ERN. GARIEL** (Paris), nombreux médaillons par J.-B. Nini. — **VICTOR GAY** (Paris), terres cuites, à figures, du moyen âge. — Mme **GAVET** (Paris), buste de femme, portant deux frisures sur les épaules. Terres cuites des Della Robbia. — **AD. DE GERLACHE** (Belg.), buste d'homme, signé : Laurent gillis. 1737. — Cte **ADR. DE GERMINY** (chât. de Gouville), deux ravissantes figures de jeunes filles, statuettes par Clodion. — **GIELEN** (Belgique). Un groupe avec quatre figures d'enfants, par Barbier, de Namur, XVIIIe s. — Mlle **GRANDJEAN** (Paris), buste de Franklin, biscuit de Sèvres. — **GRAUX-MARLY** (Paris), deux Faunes et une Bacchante, groupe par Clodion. — **GRÉAU** (Paris), terres cuites de Tanagra; deux Silènes, assis sur un rocher (chef-d'œuvre). Femme assise, tenant l'Amour sur ses genoux. Danseuse voilée, très petite statuette, etc. Figurines de l'Asie Mineure. — **GUICHARD** (id.) Bacchante; bas-relief, par Clodion. — Mme **GUIDICELLI** (id.), médaillons de J.-B. Nini.

CH. HAAS (Paris), buste de Guicciardini, XVIe s. — **HARO** (Paris), buste de Robespierre (1758+1794), par Aug. Pajou. — **EDM. HÉDOUIN** (Paris), J.-J. Rousseau (1712+1778) et un enfant nu personnifiant l'Emile, esquisse. — **HIRSCH** (Paris), figurines de Tanagra et de l'Asie Mineure. — **A. HOUYET** (Belg.), deux anges adorateurs, par Jean Delcour — **HUYGH** (Belg.), un joueur de flûte, une étude de sanglier, par L. Delvaux. — Mme **JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), figures du nain bébé costumé à la hussarde. Autour du socle, on lit : Portrait naturel d'un enfant agé de six ans, n. r. fecit de l'année 1746. — Dr **LANGEVIN** (Paris), buste du général Bonaparte, biscuit de Sèvres. — Mis **DU LAU D'ALLEMANS**

(Paris), belles copies, d'après la Nuit et le Jour, de Michel-Ange. La Source, par Clodion. — M[me] **LE CARPENTIER** (Paris), madones, par les Della Robbia. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), très jolies figurines de Tanagra; femmes délicieusement drapées. — **LÉCUYER** (Paris), figurines de Tanagra. — M[me] **LEE-CHILDE** (Paris), buste d'homme, par Biastanini; imitation du style du XVI[e] s. — M[me] **LEROY** (Belgique), enfant tenant une croix par Fr. Du Quesnoy. — **DE LIESVILLE** (Paris), terres de Lorraine, biscuits, pièces diverses. — **LUCY** (Paris), buste de Louis XV, cuirassé et enveloppé dans un manteau. Terre de pipe de Lorraine. — **LUTTI** (Paris), l'Automne, par Clodion.

V[te] **DU MANOIR** (Paris), Bacchante, par Marin, 1790, adjugée, 1,020 fr. à la vente Ferdin. B., en 1809. — **JULES MALOU** (Belg.), la Religion pleurant sur un tombeau, par F.-J. Janssens. Neptune en courroux, par le même. — **MAILLET DU BOULAY** (Paris), guerriers d'après l'antique, frise en haut relief, par le Puget. — **MAQUINANT** (Orléans), médaillons de J.-B. Nini. — **G. MAQUAY**, la Vierge au coussin, grand médaillon par Luca Della Robbia, payé 10,000 fr. à la vente San-Donato, en 1880. — **A.-M.-S.** Portrait d'homme, jeune, grand médaillon L. XVI. Médaillons de J.-B. Nini. La Vierge et l'Enfant Jésus, statuette, par Pierre Murgue (1736+1822), sculpteur stéphanois. Mendiants, homme et femme portant un enfant, groupe par Pierre Graillon, le père. Jupiter et Léda, superbe groupe en terre de Lorraine vernissée, par Cyfflé (H. O. 45). Biscuits de Sèvres, etc. — **MERCIER** (Paris), buste de Pascal Borie, par Caffieri, adjugé 650 fr. à la vente Laperlier, en 1879. — V[te] **DES MÉLOIZES** (Bourges), environ trente-cinq médailllons de J.-B. Nini. — **H. DE MONTAIGLON** (Paris), médaillons de J.-B. Nini. — **EM. MORREN** (Belgique), la Conscience, l'Humanité. Génies, etc., par L. Delvaux. — **DE NOLIVOS** (Paris), buste d'enfant, par Donatello, XV[e] s. Buste de J. Benivieri, savant du XVI[e] s. — **ORVILLE** (chât. de Mareuil-en-Brie), Louis XIV, buste portrait du XVII[e] s.

PIERRE (Orléans), l'Innocence, biscuit de Sèvres — la Coquetterie, id.; **PIET** (Paris), figurines de Tanagra. — **E. PIOT** (Paris), superbe collection, figurines de Tanagra. Femme debout très gracieuse de tournure. Nourrice souriant à un bébé emmailllоté, morceau très remarquable, types de la Grèce et de l'Asie Mineure. Vierge de Luca Della Robbia, XVI[e] s. — V[te] **DE PONTON D'AMÉCOURT** (Paris), madone, grand médaillon des Della Robbia. — **PUGET** (Orléans), la Sculpture, biscuit de Sèvres, l'Astronomie, id. — **RABOURDIN-GRIVOT** (Orléans), tête d'enfant, par Pigalle. — **RAMFIN** (Paris [?]) la Vierge adorant l'Enfant Jésus, importante composition en forme de tabernacle, par Luca Della Robbia. Adjugée 6,660 fr., à la vente San-Donato, en 1880. — **ACH. DE RANCOURT** (Orléans), méd. de J.-B. Nini. — **O. RAYET** (Paris), figurines de Tanagra. Femme debout, vêtue d'une tunique blanche; elle porte sur la poitrine la nébride des Bacchantes. Joueuse d'osselets accroupie; Vieux Silène, assis sur une outre presque vide, etc. — **RIDET** (Paris [?]), la Madone à la pomme, par Luca Della Robbia, adjugée à la vente San-Donato, en 1880, au prix de 8,200 fr. — C[te] **DE LA ROCHE-AYMON** (Paris), statuettes de Clodion. M[me] **RAOUL ROCHETTE**, née Houdon (Paris), buste aux traits irrités de J.-A. Houdon, par lui-même. — **FAMILLE DE ROTHSCHILD** (Paris), ouvrages des grands maîtres de diverses époques, et notamment de Clodion.

H.-G.-A. DE SAULTY (chât. de Baville), buste de Fr. de Lamoignon, seigneur de Baville (+1644), XVII[e] s. — C[te] **DE SAINT-PIERRE** (Paris), l'Amour, dit *garde à vous* et son pendant, en biscuit de Sèvres, pâte tendre. — B[on] **SCHICKLER** (Paris), buste de Vénus, par Jean de Boulogne,

adjugé 1,200 fr. à la vente San-Donato, en 1880. — **SCHVITER** (Paris), bustes de femmes, dont une en coiffure élevée, ornée d'un ruban à deux frisures sur les épaules. — **LÉON SLAES** (Belgique), buste d'homme et de femme attribués à Faydherbe, H. O., 80. — **SPITZER** (Paris) types splendides de Luca Della Robbia; terres cuites de Clodion et autres.

M. DE TERROUENNE (Orléans), médaillons de J.-A. Nini; série importante. — **Mme TOULMOUCHE** (Paris), buste d'Augustin Pajou, par Houdon. — **Mis DE VIRIEU** (chât. de Lanilly), buste de Louis XVI, attribué à Pajou. — **HIPP. WALFERDIN** (Paris), bustes de Diderot, de Franklin, de Washington, de Chénier, par Houdon; médaillons, par J.-B. Nini. — **WILLEMS-LE ROY** (Belgique), buste de Vander Noot, par Godecharle. Buste de Bonaparte, en costume de général, par le même. — **Csse D'YVON** (Paris), groupes et statuettes du XVIIIe s. Raretés.

LA SCULPTURE ET LES SCULPTEURS EN IVOIRE



Vierge en ivoire, du XIV[e] siècle.
Collection de M. E. Bligny.

L'ivoire est la défense de l'éléphant. Selon Pline, la blancheur de la dent indique la jeunesse de l'animal. Chez les anciens, l'ivoire fut l'objet d'un grand commerce et considéré comme la matière la plus digne, après l'or, d'être offerte aux dieux et aux puissants. Le trône de Salomon était d'ivoire et d'or. A certaine époque, les éléphants durent être répandus sur toute la surface du globe; on retrouve partout et jusqu'en Sibérie des dents fossiles. Les Assyriens, les Babyloniens, les Perses et autres peuples de l'Orient employaient l'ivoire à profusion. Athènes et Rome en furent également prodigues.

Il s'est fait une innombrable quantité de statues d'ivoire, les unes petites, les autres de dimensions colossales. Les figurines se faisaient d'un seul morceau, mais les grandes pièces étaient composées de plaques d'ivoire appareillées avec soin et appliquées sur un modèle en bois ou en terre, servant de noyau.

Un genre particulier à l'antiquité consiste dans l'association de l'or et de l'ivoire, pour les bas-reliefs et les statues ; c'est ce qu'on appelle la sculpture *chryséléphantine*. Les parties nues du corps y sont représentées sur l'ivoire ; l'or est réservé pour les vêtements.

Les trônes, les chaises curules, celles des premiers magistrats

de Rome, les sceptres des triomphateurs, les livres sur lesquels on inscrivait les décrets du sénat, étaient d'ivoire : on en décora des portes, des lits et toutes sortes de meubles, en le mêlant à des bois variés. Dès le règne de Constantin, la sculpture en ivoire fut très en faveur à Constantinople et s'y montra supérieure à celle des autres nations, jusqu'au XIe siècle.

On sculpta des diptyques en quantité ; dans le principe, ils étaient formés simplement des deux petits battants de bois ou d'ivoire se repliant l'un sur l'autre, et l'intérieur offrait une tablette enduite de cire, sur laquelle on écrivait à l'aide d'un style. Le style est un poinçon de métal, d'os ou d'ivoire, dont se servaient les anciens pour tracer leurs pensées sur un enduit mou, composé le plus généralement de cire. L'extrémité opposée à la pointe est aplatie, de façon à pouvoir gratter et rétablir une surface plane.

Au temps des Empereurs, les consuls, en souvenir de leur élévation, offraient des diptyques aux personnages influents. Les diptyques consulaires, décorés de bas-reliefs sur les parois extérieures, présentaient, d'un côté, l'image du consul avec les ornements de sa dignité, et, de l'autre, celle des Empereurs régnants.

Les évêques mirent ces diptyques sur l'autel pour que les donateurs fussent recommandés aux prières pendant l'office ; plus tard, quand la religion chrétienne vit son triomphe assuré, les diptyques ecclésiastiques, c'est-à-dire à sujets religieux, remplacèrent ceux des consuls.

Jusqu'au XIe siècle, l'usage des diptyques et des tableaux à volets ou triptyques, était universel ; il s'en fit de très petits pour les pèlerins et les voyageurs, et c'est à Constantinople qu'on les fabriquait en plus grand nombre. Le règne de Charlemagne vit fleurir les lettres, les sciences et les arts. La sculpture en ivoire ne resta pas en arrière de ce grand mouvement ; elle produisit des bénitiers, des statuettes, des calices, des reliquaires en même temps que des diptyques et des plaques, pour couvrir les livres saints.

A partir de la fin du XIIIe siècle, les artistes ne s'inspirent plus seulement des textes sacrés ; ils puisent leurs sujets dans les romans et façonnent toutes sortes d'objets usuels de la vie privée. D'après le *Livre des mestiers* de la ville de Paris, coordonné par Etienne Boileau, garde de la Prévosté, en 1258, il existait à Paris trois corporations qui avaient le droit de travailler l'ivoire. On fit à cette époque des coffrets à bijoux, désignés dans les inventaires sous le nom d'écrins ; puis des manches de dague et de couteau ; des rétables, sortes de tableaux sculptés, qu'on fixait à

demeure sur les autels ; des affiquets ou affutiaux ; des boîtes à miroirs ; des crosses d'évêque ; des jeux d'échecs ; des peignes ornés, à devises ; des olifants, etc. Le cornet ou olifant très en vogue au moyen âge était un cor en ivoire dont se servaient les chevaliers et les paladins ; les sculptures figuraient des combats et des sujets de chasse.

M. J. Labarte fait remarquer que dans un temps où l'orfèvrerie devenait l'art par excellence, les plus grands artistes italiens sortaient de l'atelier des orfèvres, et il est porté à croire que la sculpture en ivoire était exercée par ces artistes industriels, aussi habiles à modeler en cire qu'à ciseler et à graver les métaux.

Au XVI[e] siècle, l'ivorisculpture touche à son apogée et se maintient à son niveau élevé jusque vers la fin du XVII[e] siècle. A cette grande époque, on eut l'idée d'utiliser la partie creuse des dents d'éléphant pour en faire des vases cylindriques couverts d'élégants bas-reliefs. En Allemagne surtout, ces vases étaient le plus souvent, montés en argent ou en vermeil. Le poinçon de la garniture est pour la pièce un certificat d'origine assez exact. Il est bien certain que les ivoireries d'Augsbourg, par exemple, n'allaient pas faire monter leurs ouvrages à Nuremberg et réciproquement, alors qu'ils avaient parmi leurs compatriotes et amis des artistes de premier ordre. La pomme de pin est la marque distinctive de l'orfèvrerie de Nuremberg. (J. Labarte, *Histoire des Arts industriels.*)

LISTE CHRONOLOGIQUE DE SCULPTEURS EN IVOIRE ALLEMANDS, FLAMANDS, ITALIENS.

ALBERT DURER (1471+1528). On lui attribue plusieurs pièces du musée de Munich : un crucifix et deux figures de femmes nues, sculptées en bas-relief. Il convient d'être très prudent en fait d'attributions. De même que les émailleurs de Limoges empruntaient leurs compositions aux petits maîtres français des XVI[e] et XVII[e] siècles, de même beaucoup d'ivoiriers ont travaillé d'après les dessins des grands maîtres italiens, allemands et flamands. Rubens n'a jamais sculpté en ivoire, et cependant il a souvent fourni des modèles, notamment pour Fayd'herbe, qui taillait plantureusement des Nymphes, des Vénus, des danses d'enfants, des christs, etc., *coupés selon l'ordonnance de Rubens.*

PAUL MELCHIOR florissait à Cologne, vers 1521. Il signait des lettres M. P. réunies en monogramme.

Hans Sebald Beham, peintre, miniaturiste et graveur, né à Nuremberg, en 1500, mort à Francfort-sur-le-Mein, vers 1550. Le catalogue du musée de Cluny attribue à ce fameux graveur un petit bas-relief en ivoire, représentant un combat et portant le monogramme H. S. B. avec la date de 1545. (La première lettre accolée au B et l'S sur la barre de l'H.)

H. L. 1516. (l'L lié au second jambage de l'H.) Le docteur Gräesse et M. Demmin, l'un copiant l'autre, donnent cette marque comme étant celle du sculpteur en ivoire Hans Lautensack. Les noms vont bien avec les initiales et l'attribution était tentante ; malheureusement les dates ne s'accordent pas. Hans Lautensack, graveur allemand, est né à Nuremberg, en 1508. Il avait donc huit ans en 1516.

Veit Stoss, né à Cracovie en 1447, mort à Nuremberg en 1542, orfèvre et peintre, sculptait l'ivoire et le bois avec un talent précieux.

Peter Flotner, mort à Nuremberg en 1546. Ce maître ne s'est pas contenté d'être un très habile ivoirier, il a sculpté aussi une foule de petits sujets en pierre dure, en corne, en nacre, en corail, etc. (A. Demmin, *Encyclopédie des arts plastiques.*)

Georges Weckhart, sculpteur en ivoire, florissait à la fin du XVIe siècle. Le docteur Gräesse donne la marque suivante, comme étant de cet ivoirier : G. W. 1587.

Edouard Lobenigk, né à Nuremberg, vint travailler à Dresde. Le musé du *Grüne Gewölbe* possède des ivoires de cet artiste et du précédent. Ce maître a remarqué : .E.L.1588.. D'après M. Jules Labarte, Jules Lobenigk florissait au XVIIe siècle ; il tournait avec habileté et sculptait aussi des statuettes.

Léo Pronner, de Nuremberg (XVI-XVIIe s.), avait la spécialité des objets microscopiques.

Jacob Zeller, artiste hollandais, exerçait sa profession en 1620. Le Grüne Gewölbe, musée de Dresde, renferme un beau travail de ce maître ; c'est une frégate montée sur un pied, où l'on voit un Neptune conduisant des chevaux marins.

Christophe Angermayer, ivoirier de mérite, florissait dans le premier tiers du XVIIe siècle. Il a révélé un beau talent, dans un

bas-relief en ivoire de la Riche-Chapelle, du palais de Munich. Ce morceau capital de 0,43 de hauteur, sur 0,50 de largeur, représente la Crucifixion avec un grand nombre de figures. Une Sainte-Famille admirablement traitée, datée de 1632, fait partie du musée des *Collections réunies* (*Vereinigtein Sammlungen*) à Munich.

Angermayer a signé parfois : ANGERMAIR. Le docteur Gräesse le fait mourir en 1633 et lui donne pour marque un A coupé du haut par une barre prolongée.

La famille ZICH, de Nuremberg, a fourni plusieurs générations de maîtres tourneurs d'un mérite distingué.

PETER ZICH, professeur de l'Empereur Rodolphe II, florissait au commencement du XVIIe siècle.

LAURENS ZICH, tourneur de la Couronne, sous l'Empereur Ferdinand III, recherchait les difficultés et les tours de force. Ses ouvrages sont des boules creuses, les unes dans les autres, renfermant des corps polygones mobiles, découpés de différentes façons ; d'autres boules contiennent des boîtes décorées à l'intérieur de petits sujets religieux, peints en miniature.

ÉTIENNE ZICH (+1715) faisait des yeux et des oreilles, avec l'ingénieux mécanisme de la vue et de l'ouïe. Il tournait aussi des *bagues de trinité* formées de trois petites bagues enlacées l'une dans l'autre. Cette famille est dignement représentée au Grüne Gewölbe, de Dresde, et à la Kunstkammer de Berlin.

MARC HEIDEN, ivoirier saxon, travaillait en 1625. Il a signé un vase élevé et de forme étroite du palais Pitti, à Florence.

CHRISTOPHE HARRICH, de Nuremberg, mort en 1630, se plaisait à représenter des têtes de mort ou des squelettes, accolés à des figures de jeunes filles. Le catalogue Debruge-Dumesnil mentionne deux sujets de cet artiste : N° 196, *la Mort et la Vie :* Un squelette rongé par les vers est adossé à une jeune fille qui tient une rose (haut. 0,12). — N° 197, *tête à deux faces :* l'une est celle d'un homme qui vient d'expirer ; elle porte, gravée sur le front, l'inscription : *dura et aspera ;* l'autre, dépouillée de la peau et des chairs, est couverte d'insectes qui la rongent. (*Jules Labarte.*)

Plusieurs petites têtes de mort en ivoire, attribuées aussi à Christophe Harrich, sont à la Kunstkammer de Berlin. « Une

d'elles, surtout à mâchoire mobile, se distingue par une exécution supérieure et même singulièrement expressive. » Harrich, ajoute M. Konrad, jouissait d'une grande réputation pour ces sortes d'objets.

ANGERMANN avait aussi la manie des squelettes. Le Grüne Gewölbe, à Dresde, possède un spécimen de ce genre, exécuté par l'artiste en 1672. Le catalogue Debruge-Dumesnil décrit une statuette faite dans le style d'Angermann : « Squelette debout, tenant une bêche et un sablier. »

LÉONARD KERN, de Nuremberg (1663), fit preuve de beaucoup de talent et n'avait pas alors son pareil pour les figures en ivoire (Doppelmayr, *Renseignements historiques sur les artistes nurembergeois.*) Plusieurs de ces figures sont à la Kunstkammer, de Berlin : Un groupe de Vénus et l'Amour ; une statuette d'Adam ; un autre d'Hébé ; une statuette présentant un jeune homme nu, entouré des insignes de la puissance souveraine, ouvrage d'une exécution facile, mais pleine d'esprit et d'originalité.

N'oublions pas un dernier morceau, le plus important, c'est un groupe d'Adam et Ève ingénieusement composé (8 pouces 9 lignes de haut). « Les têtes n'annoncent aucune tendance vers l'idéal ; et l'imitation d'un modèle déterminé paraît surtout dans celle d'Adam, qui porte des moustaches à la mode du XVII[e] siècle. Mais l'imitation de la nature est poursuivie avec soin dans tous les détails ; les mouvements sont vrais et l'exécution trahit une application excessive qui dégénère même en minutie dans quelques parties, par exemple dans les cheveux qui sont traités avec un soin fabuleux. »

PFEIFHOFEN florissait dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Deux bas-reliefs de sa main sont à la Kunstkammer et n'annoncent pas un artiste hors ligne. Un de ces bas-reliefs figure un ermite armé d'un long bâton noueux, l'autre représente le crucifiement. Suivant M. Konrad, la composition de ce dernier morceau est assez animée ; quelques attitudes de soldats sont bien conçues, mais l'exécution en est fort maladroite. » Pfeifhofen signait du monogramme P. H.

BARTHEL, artiste saxon, mort à Dresde en 1674, copiait des groupes avec des animaux, d'après l'antique. Deux de ces copies sont au Grüne Gewölbe ; l'une présente un taureau conduit par un sacrificateur, et, l'autre, un cheval attaqué par un lion.

Mathias Rauchmuller, tyrolien, auteur de plusieurs statues à Prague et à Breslau, était sculpteur de la cour de Vienne. Suivant M. Demmin, « il est aussi connu par ses ouvrages en ivoire dont le prince de Lichtenstein possède une boîte, signée en toutes lettres et datée de 1676. » (*Encyclopédie des arts plastiques.*)

Michel Daebler (+ 1702) sculptait avec une rare perfection des têtes de cannes et des manches de cachet figurant des animaux et surtout des enfants grimpant les uns sur les autres. Marque : M. D.

Raimond Faltz, ciseleur et graveur en médailles, travailla d'abord pour Louis XIV, dont il reçut une pension de 1,200 livres. Appelé à Berlin, en 1688, par l'Électeur Frédéric III, il y resta jusqu'en 1703, époque de sa mort. Il a fait aussi des médaillons en ivoire pleins d'expression. Plusieurs de ces petits portraits, y compris celui de l'auteur, sont à la Kunstkammer de Berlin.

Oelhafen, sculpteur de l'Électeur palatin Jean Guillaume, a fait de nombreux bas-reliefs en ivoire, des personnages à des plans différents. Le musée de Munich est riche en œuvres de Oelhafen, parmi lesquelles nous citerons : l'Enlèvement de Proserpine ; Deux batailles de cavalerie ; l'Éducation de Bacchus ; le Jugement de Pâris ; Mutius Scévola et le sacrifice d'Iphigénie.

« Les compositions de cet artiste sont sages, quoique compliquées ; son modèle ne manque pas de correction, mais il a les défauts de l'école de son temps, défauts qu'il sait racheter par le charme qui règne dans ses ensembles ; son travail est très délicat. » (*Jules Labarte.*)

Justus Klesceker, sculpteur bavarois du XVIII[e] siècle, a taillé de beaux crucifix en ivoire.

Magnus Berg ou Berger, né en Norvège en 1666, mort en 1738. M. Jules Labarte, d'après une coupe décorée de chasses, appartenant à la Reine d'Angleterre, le qualifie d'habile ivoirier. M. Konrad en parle d'une façon moins élogieuse.

Balthazar Permoser, sculpteur bavarois, fut d'abord berger et montra, tout enfant, les plus heureuses dispositions pour la sculpture. Il étudia à Salzbourg, passa quatorze années en Italie ; puis, après un séjour à Berlin, il s'établit à Dresde, où son talent le fit nommer sculpteur de la cour.

Permoser a laissé une excellente réputation. Très sévère pour

lui-même, il était rarement satisfait de ses œuvres, dont il embellit le musée et le grand jardin de Dresde. Ses importants travaux ne l'ont pas empêché de tailler quelques beaux ouvrages en ivoire.

Melchior Paulus, ivoirier de talent, exerçait sa profession à Cologne, dans la première moitié du XVIIIe siècle.

P. Scheemackers florissait au XVIIIe siècle. Il a signé plusieurs bas-reliefs offrant de petits Bacchus jouant avec des enfants et de jeunes satyres. (Musée des *Vereinigten Sammelungen* ou des *Collections réunies* à Munich.) « Les compositions sont gracieuses et d'un dessin correct. » (J. Labarte, *Histoire des arts industriels.*)

Simon Troger (+ 1769) et Krabensbergér exécutaient vers le même temps des figurines en bois brun, avec les carnations en ivoire.

J. Christophe Bauer, d'Ulm, est l'auteur d'un bas-relief figurant un Christ soutenu par un ange et entouré des saintes femmes. (Musée de Munich.)

Strauss a signé deux pièces du musée de Munich, une *Mater dolorosa,* en ronde bosse et un crucifix, de 0,54 de hauteur.

Luck ou Luick, nom d'une famille d'artiste ivoiriers qui se signalèrent au XVIIIe siècle, dans le nord-est de l'Allemagne.

J.-C. Luck, mort à Dantzick en 1780, travaillait à Dresde en 1737, après avoir séjourné sept années en Russie. Il est l'auteur d'un crucifix de grande dimension et d'un bas-relief allégorique catalogués au Grüne Gewölbe. La Kunstkammer conserve deux bustes signés : A. C. Luck fecit. « Le style est plein de caractère, dit M. Konrad, mais l'exécution manque d'esprit. »

André Feistenberger. Le nom de cet ivoirier est sauvé de l'oubli par un bas-relief du musée de Berlin, représentant un Christ mort, soutenu par deux anges. « Le modelé est peu correct, les figures sont communes, les membres trop maigres, mais l'ivoire est bien travaillé. » (*Jules Labarte.*)

L. Chrounet exécutait comme Laurens Zich, des difficultés sur le tour.

MEYER était aussi un habile tourneur. Il exécutait, en outre, de petits bas-reliefs à sujets de sainteté. (Nombreux spécimens au musée de Munich.)

KRUEGER, de Dantzick, sculptait avec talent de petits mendiants et des bossus portant sur leurs haillons des boutons de diamants. Plusieurs de ses ouvrages sont au musée de Dresde.

Le nº 284 du Catalogue Debruge Duménil décrit, du même artiste, une Figurine offrant un grotesque bossu. « Il tient un cor de chasse en or; son pourpoint est orné de roses et de rubis. La figurine est posée sur un socle en vermeil, décoré de douze diamants et de huit rubis. »

FRANÇOIS DU QUESNOY, surnommé FRANÇOIS FLAMAND, naquit à Bruxelles en 1594. Après avoir étudié sous la direction de son père, statuaire assez habile, il alla se perfectionner à Rome, aidé d'une pension de l'archiduc Albert. La mort de l'archiduc laissa le jeune artiste dans l'obligation de travailler pour vivre; c'est alors qu'il se mit à sculpter en bois et en ivoire des images de saints pour les reliquaires, puis pour les amateurs, des bacchanales, des amours et des jeux d'enfants.

De plus importants travaux devaient bientôt occuper Du Quesnoy; il sculpta en marbre un amour polissant son arc et dont il fit plusieurs réductions en ivoire; citons encore l'ornementation du baldaquin de saint Pierre et le saint André de cette basilique; à l'église sainte Marie dell'Anima, les deux enfants qui soulèvent une draperie pour découvrir une inscription, et, dans l'église des saints apôtres à Naples, un admirable bas-relief montrant une foule d'anges occupés à chanter les louanges du Seigneur. Sur la demande du cardinal de Richelieu, Duquesnoy se préparait à venir en France, quand il mourut subitement à Livourne en 1646. Son frère Jérôme, jaloux de ses succès, fut accusé de l'avoir empoisonné.

Vente Bon de St-Julien, 1704. — « L'Enlèvement des Sabines, bas-relief en ivoire connu par l'estampe de Piètre de Cortone. Il y a dix-sept figures. Cinq pouces sur sept. 660 liv. »

JÉRÔME DU QUESNOY, frère cadet de François Du Quesnoy, se montra presque l'égal de son aîné, et fit, comme lui, des ouvrages en ivoire, ainsi que nous l'apprend Mariette : « Il est notoire que les belles sculptures qui ornent ce tombeau (celui d'Antoine Triest, évêque de Gand) sont du frère de François, qui, dans certaines parties et surtout dans celle de manier le marbre, mar-

chait de fort près sur les traces de son frère. J'ajouterai que j'ai vu deux petits enfants d'ivoire qui sont, à n'en pas douter, exécutés sur le modèle de François, où l'on voit les initiales : J. Q. » (*Abecedario.*)

Accusé et convaincu de crime de sodomie, Jérôme Du Quesnoy fut condamné par sentence du 28 septembre 1654 « à être attaché à un poteau sur le marché aux grains de cette ville (Gand) à y être préalablement étranglé, ensuite brûlé et ses cendres jetées au vent, ce qui fut exécuté. » (*Abecedario.*)

GÉRARD VAN OPSTAL, né à Anvers en 1604, mort en 1668, taillait le marbre et l'ivoire avec une habileté consommée.

« Comme tous les Flamands, dit Caylus, il savait donner à la matière qu'il employait le goût de la chair, et cela sans trop bien dessiner. » Attiré en France par le cardinal de Richelieu, il y reçut de nombreuses commandes. Il travailla pour le Louvre et les grands hôtels du temps. Lors de la création de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fondée en 1648, il fut un des douze anciens professseurs.

Dans les registres des *Comptes des bâtiments,* on trouve cette note à la date du 4 mars 1669 : « Aux héritiers du défunt Gérard Van Opstal sculpteur, pour payement de quarante-quatre pièces de sculptures tant bas-reliefs, groupes de figures de marbre, bronze et d'ivoire... 18,350 livres. » (Ph. de Chennevières, *Notes d'un compilateur.*)

Le Louvre renferme plusieurs ouvrages dans le style de Rubens, exécutés par notre artiste. Ils sont d'un assez haut relief et d'une touche à la fois « ferme, large et délicate ». (Jal.) N° 102. Trois amours, une chèvre et un jeune satyre. — N° 103. Deux jeunes satyres attachant une nymphe. — N°104. Amour tenant une nymphe enlacée. — Ces trois pièces sont signés : VAN OPSTAL.

Un bas-relief en ivoire représentant Apollon et Marsyas, par Van Opstal, faisait partie du Cabinet de Girardon.

Vente Bourlier de St-Hilaire, 1783. « Deux bas-reliefs en ivoire par Van Opstal ; l'un représente le Jugement de Salomon et l'autre la naissance des Innocents, 5 pouces sur 4 environ. 1,201 liv. »

LUCAS FAYD'HERBE, architecte et sculpteur, né à Malines en 1617, mort en 1694, a exécuté, sous la direction de Rubens, de très jolis travaux en ivoire. Ces petits ouvrages n'ont pas empêché Fayd'herbe de doter son pays d'une foule de statues, bas-reliefs, fontaines, mausolées, répandus dans les principales villes de la Belgique. Lucas travailla trois ans avec Rubens dont il était le

disciple favori. Au bout de ce temps, ayant voulu visiter l'Italie, son maître lui donna un certificat des plus flatteurs, dans lequel nous remarquons ce passage : « qu'il a exécuté pour moi différents ouvrages en ivoire d'un travail achevé et digne de louange, comme ces ouvrages le prouvent... »

Fayd'herbe ne donna pas suite à ses projets de voyage ; il épousa peu après Marie Suyers, dont il eut six garçons et six filles. Dans sa longue carrière, Lucas forma beaucoup d'élèves, parmi lesquels figurent deux de ses fils.

« Il convient d'attribuer à Fayd'herbe et à son école, une bonne partie de ces innomblables bacchanales d'ivoires composées dans le goût de Rubens, dont il fut, en sculpture, l'interprète immédiat. Les sujets et la matière s'accommodaient à merveille, et puisque les cippes d'ivoire avaient le plus souvent la forme de pots à boire, l'artiste faisait tourner autour du vase, la farandole ivre de Silène et des bacchantes et des satyres, sujet aimé des artistes flamands. Comme l'ivoire se prêtait bien au gras, au tourmenté, à l'intempérance des formes! » (*Ph. de Chennevières.*)

Rubens possédait une riche collection d'objets d'art. Nous trouvons dans le catalogue qui en fut dressé après sa mort, la description de plusieurs pièces en ivoire, sculptées par Fayd'herbe : Le Christ en croix, coupé selon l'ordonnance de Rubens. — Une Vénus d'ivoire, coupée selon l'ordonnance de Rubens. — Un Mercure d'ivoire, coupé selon l'ordonnance de Rubens. — Une salière d'ivoire, représentant des Nymphes marines, Tritons et petits Anges qui attachent des guirlandes, selon l'ordonnance de Rubens. — Une danse d'enfants coupée en ivoire, selon l'ordonnance de Rubens. — Une Psyché endormie avec Cupidon, coupé en ivoire, le lit est de corne de tortue, de l'ordonnance de Rubens. — Adam et Ève coupés en ivoire.

« Nota. Que la plus grande part de ces sculptures en ivoire, ci-mentionnées, ont été exécutées par Lucas Fayd'herbe natif de Malines, qui, ayant appris le dessin dans l'école de Rubens, pendant quelques années, a tellement su profiter des leçons de son maître, qu'ayant embrassé l'art de la sculpture, il s'est évertué d'exécuter en ivoire, ce que son maître lui proposait par ses dessins, même au point d'une telle perfection, que son maître trouva ses ouvrages dignes de son cabinet. » (Michel, *Histoire de la vie de P. P. Rubens*, Bruxelles, 1771.)

Ainsi que le fait observer M. Jules Labarte, on retrouve dans les sculptures de Fayd'herbe, la fougue d'exécution et la richesse de détails qu'on admire dans les tableaux de Rubens.

Francisque van Bossuit, né à Bruxelles en 1635, mort à Amsterdam en 1692, a laissé de jolies figures en marbre, de nombreux ivoires et de ravissantes terres cuites. Il vécut longtemps à Rome, et quand il vint s'établir en Hollande, sa réputation l'y avait déjà précédé. Ce maître travaillait avec une étonnante facilité et doit être classé parmi les plus fameux ivoiriers de son temps.

« Van Bossuit, dit Mariette, a acquis une grande réputation par ses ouvrages de sculpture en ivoire qu'il traitait d'une manière simple et gracieuse. Il maniait l'ivoire comme si c'eût été de la cire. » (*Abecedario.*) Barent-Graat a dessiné son œuvre qui a été gravé en plus de cent planches par Mattys-Pol.

Les figures de Van Bossuit, dit M. J. Labarte, sont presque entièrement nues et traitées à la manière antique. M. Ph. de Chennevières en donne une liste détaillée dans ses *Notes d'un compilateur...* Citons parmi les bas-reliefs : Adam et Ève mangeant du fruit défendu. — Suzanne entre les deux vieillards. — David voit Bethsabée au bain. — Loth avec ses deux filles. — Le Massacre des Innocents. — Christ en croix. — Le Temps découvre la vérité. — L'Enlèvement des Sabines. — Vénus et Adonis. — Mort d'Adonis. — Andromède. — Jupiter, en cygne. — Mars et Vénus. — Vénus et l'Amour. — Calisto, chassée du bain par Diane. — Triomphe de Bacchus. – Silène, sur son âne, soutenu par deux satyres. — Sainte Madeleine. — Saint Jérôme. — David. — Judith. — Flore. — Cléopâtre. — La Sculpture. — La Poésie. — L'Amour, sur un cheval marin ; ces neufs figures, à mi-corps. Les plus beaux ouvrages en ronde bosse sont : Mars. — Galatée. — Andromède. — Cérès. — Bacchus. — Vénus et l'Amour. — L'Amour, qui rompt son arc. — Jupiter, en aigle, avec Astérie. — Hésione ; fille de Laomédon, Roi de Troye.

Suivant Cicognara (*Storia della scultura*), la sculpture en ivoire au XVIe siècle, était pratiquée en Italie, par les élèves de Valérie Vicentino et Giovanni Bernardi de Castel Bolognèse, qui tous étaient bons dessinateurs et sculpteurs habiles.

Michel-Ange a-t-il sculpté l'ivoire? c'est probable ; il a pu, comme distraction, se livrer à ce travail délicat ; mais il est loin d'avoir produit ce qu'on lui attribue. Sa vie tout entière n'y eût pas suffi. Tout christ anonyme du XVIe siècle, susceptible d'exciter l'admiration, est immédiatement attribué à Michel-Ange. D'après M. J. Ladimir, le grand artiste serait l'auteur d'un christ expirant, auquel il aurait consacré vingt années. Louis-Philippe, ajoute M. Ladimir, en fit offrir 500,000 francs à M. Trunet de Dourier, le possesseur de cette merveille d'art. M. de

Dourier refusa, il en voulait un million. (*Histoire de la curiosité. Les ivoires, la sculpture chryséléphantine.*)

Nous ne dirons rien du prix ; nous sommes habitués à ces chiffres élevés, mais comment admettre que Michel-Ange, au talent énergique et fécond, ait mis vingt années à sculpter un christ en ivoire. Ce n'est pas admissible. Un cippe du trésor impérial de Vienne, est donné à cet illustre maître ; la sculpture, en haut relief, représente un silène soutenu par des satyres.

Benvenuto Cellini, né à Florence en 1500, mort en 1571, sculpteur, graveur et orfèvre, a sculpté dit-on, en ivoire, des crucifix, des coffrets des pommeaux d'épées et des manches de poignards. On lui attribue un beau crucifix du trésor impérial de Vienne, ainsi que le christ à la colonne et le saint Sébastien du Palais-Pitti, à Florence. Toutefois, comme le fait observer M. Jules Labarte, on ne trouve rien dans les mémoires de Cellini qui puisse faire supposer qu'il ait travaillé l'ivoire.

Augustin Carrache (1557+1605), peintre et graveur bolonais, serait l'auteur d'un très joli bas-relief du musée Correr à Venise. Le sujet offre un satyre surprenant une nymphe endormie.

Girolamo Campagna (1552+1623), exécuta pour l'église St-Julien, à Venise, un Christ expirant soutenu par deux anges, magnifique bas-relief en marbre. Une belle réduction en ivoire de ce bas-relief fait partie du cabinet de M. le Cte Costanza, de Milan : Cicognara la considère comme étant de Girolamo Campagna lui-même.

Alessandro Algardi, dit l'Algarde (1593+1654), sculpteur et architecte bolonais, a commencé par travailler l'ivoire en attendant les grands travaux qui se font toujours attendre aux jeunes artistes. Il a sculpté des crucifix, des bas-reliefs, des statuettes. On cite de ce maître un buste de Cosme de Médicis et le beau crucifix d'ivoire de la Riche-Chapelle, du palais royal de Munich.

Frate Clemente florissait en 1638.

Donatello Fiorentino taillait un peu plus tard « une gracieuse figure de femme nue ». (A. Jacquemart, *Histoire du mobilier.*)

Copé, dit Fiamingo, né en Flandre (+1610), a vécu longtemps à Rome. Il est Italien par ses ouvrages. On connaît de lui les

cinq sens : la Vista, l'Odoro, l'Udito, la Sensibilita, il Gusto, ravissantes figurines d'enfants d'un joli galbe, signées : GIOVANI FIAMINGO MDLXV. Il a fait aussi de grands bassins avec leur aiguière, ornés de sujets à personnages en relief. L'ivoire s'y trouve parfois mêlé à la corne de cerf.

GIOVANNI POZZO, habile médailleur, établi à Rome au commencement du XVIII[e] siècle, sculptait en ivoire des portraits médaillons. Un de ces portraits, celui de l'amateur des arts, Philippe Stosch, est à la Kunstkammer de Berlin et porte la signature : J. POZZO E. ROMÆ, 1717. « La tête est vue de profil et l'on remarque une heureuse imitation de l'antique. » (Konrad, *le Cabinet de curiosités* ou *le Kunstkammer à Berlin.*)

JOSEPH-MARIE BONZANIGO, né à Asti, vers 1740, mort à Turin en 1820, exécutait en bois de poirier et en ivoire, sur fond d'ébène, des sculptures microscopiques d'une finesse merveilleuse. Ses petits travaux peuvent être comparés à ceux des plus beaux camées sur pierres dures ; ce sont des dessus de boîtes, des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles, des épingles, des bagues, etc.

Bonzanigo forma beaucoup d'élèves, dont les meilleurs furent MARTHINO DI CAMPERTOGNO, MIGLIARA, COLOMBO, ARTERO, LEKMANN et SCHOULLER. Ceux-ci eurent eux-mêmes pour disciples TANADEÏ ou TANADEY, MARCHINO fils et CANAVERI. Malgré son prodigieux talent, Bonzanigo, méconnu de son vivant, mourut pauvre. Ses successeurs ne tardèrent pas à abandonner un genre ingrat, qui suffisait à peine à les faire vivre. (Voir à l'article : *Petite sculpture sur bois,* etc.)

FRANCE. — Nous avons cru devoir faire un chapitre à part pour les artistes dieppois ; on le trouvera plus loin, à la suite de cette liste des autres ivoiriers français.

JEAN LEBRAELLIER, sculpteur de Charles V, roi de France, est cité dans l'inventaire de ce prince comme ayant sculpté « deux grans beaulx tableaulx d'yvoire des trois Maries ».

HÉLIOT BERTHELOT florissait à la fin du XIV[e] siècle ; son nom est sauvé de l'oubli par ce passage des comptes d'Amiot Arnaut, de 1392 à 1394 : « Payé 500 livres à Berthelot Héliot, varlet de chambre du duc Philippe le Hardi pour deux grant tableaux d'yvoire à ymages, dont l'un d'iceulx est la Passion de notre Sei-

gneur et l'autre la vie de Monsieur St Jean Baptiste, qui les a vendus pour les Chartreux... »

Jean Goujon, né à Paris en 1515, tué le jour de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572. Il a exécuté en marbre, en pierre, en bois, de magnifiques travaux parmi lesquels nous citerons la Diane couchée, qui décorait le portail du château d'Anet, la fontaine des Innocents, à Paris, et les splendides portes en chêne sculpté de l'Église Saint-Maclou, de Rouen.

On lui attribue un christ admirable, estimé plus de cent mille francs, qui donna lieu à un singulier procès. « Le 25 janvier 1859, la cour impériale a déclaré nulle la vente de ce chef-d'œuvre, consentie en 1866 par sa propriétaire, Mme veuve de Manent, née Harlem de Velle, descendante des Jean Bart, à un marchand de tableaux, M. A. Stevens. La cour s'est fondée sur le motif que cette vente, consentie moyennant l'acquit d'une somme de 1,600 francs, et une modique rente viagère de 300 francs, avait été suivie, dix-neuf jours après, du décès de Mme veuve de Manent. Le célèbre christ a été en conséquence rendu à sa famillle. » (J. Ladimir, *Histoire de la curiosité.*)

On donne encore à Jean Goujon une poire à poudre, du musée du Louvre, portant le N° 135, avec cette note de M. de Laborde : « Le jeune génie marin qui la décore est une figure connue de Jean Gougon. Ce charmant ouvrage a toute la grâce de sa main habile et peut avoir été un délassement au milieu de ses grands travaux.

Jean de Boulogne, célèbre sculpteur français, né à Douai, en 1529, mort à Florence en 1508, a taillé des statuettes en bois et en ivoire. On lui attribue une jolie Baigneuse, en bois de poirier, du musée du Louvre.

Jean Baptiste Guillermin, né à Lyon, vers 1623, mort vers 1679 à cinquante-six ans. Il résidait à Avignon quand il exécuta en 1659 un christ merveilleux pour la confrérie des Pénitents noirs, dite de la Miséricorde.

M. Alph. Rastoul, dans son *Tableau d'Avignon,* dit, au sujet de cette pièce : « Vérité anatomique, sublimité de la pose, expression poétique, perfection des détails jusqu'à l'apparence de la circulation du sang, tout est là. Ce qui montre l'inspiration, c'est que l'Homme-Dieu respire encore. Et que dire de cette figure si belle, si vraie, qui représente deux aspects sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit ? Du côté droit, les traits

souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas, regardez la partie gauche de la face : plus de couleur, rien de terrestre; le Dieu se révèle, il s'élance vers le ciel et vous reconnaissez celui dont le dernier soupir deviendra le salut du monde. »

Guillermin fit pour la même confrérie, un autre Christ en buis. Par malheur, il a été perdu. Mentionnons encore deux beaux vases en ivoire, signés de ce maître, conservés dans le cabinet de l'Empereur d'Autriche, à Vienne. L'habile artiste ne devait pas rester à Avignon ; son talent l'appelait à Paris. Jal nous apprend que le 23 avril 1663, Louis XIV donna des « lettres de retenue de sculpteur ordinaire en bois et ivoire, tant en grand qu'en petit, à Jean Baptiste Guillermin, à la place de Jacques son père. » (*Dictionnaire critique.*)

Nous donnons, d'après Florent le Comte, cette autre notice sur Guillermin. « Il vint à Paris où il s'établit et acquit une belle réputation pour les petits ouvrages d'yvoire et de coco dont il a rempli les maisons religieuses, entre autres les carmélites du faubourg Saint-Germain et dont plusieurs personnes des plus distinguées de ce royaume ont fait leur curiosité particulière. Il a réussi à faire de petits crucifix et il a eu le même avantage dans les grands, ce qui paraît par un de cinq pieds de haut posé au chœur des dames de l'abbaye royale du Val de Grâce. (*Cabinet des singularités d'architecture, peinture, sculpture,* etc., t. III, p. 197.)

Pierre-Simon Jaillot, né vers 1633 à Saint-Oyan, près Saint-Claude, en Franche-Comté, travaillait supérieurement l'ivoire et sculptait surtout des crucifix. L'Académie lui ouvrit ses portes le 28 mai 1661, mais il en fut exclu treize ans plus tard, pour cause d'injures envers l'illustre compagnie.

Il mourut en 1681, à l'âge de quarante-huit ans. Citons parmi ses plus beaux ouvrages un remarquable christ exécuté pour l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Le catalogue de la vente Alexandre Lenoir (1837), mentionne de Pierre-Simon Jaillot, « un buste de Charles Lebrun, d'après Coysevox. Ivoire de la plus grande beauté. »

Alexis-Hubert Jaillot (+1712) frère cadet de Pierre-Simon, accompagna son aîné quand celui-ci vint s'établir à Paris, en 1657. Il s'occupa de sculpture et s'adonna en même temps à l'étude de la géographie. L'acte de son inhumation le qualifie: M. Jaillot,

géographe ordinaire du Roy et ancien marguillier, âgé d'environ quatre-vingts ans. » (Jal, *Dict. critique.*)

Milet ou Milé, né à Dijon au XVIIe siècle, était réputé comme tourneur en ivoire. Il s'établit en Flandre et mourut à l'âge de trente-sept ans.

J. Cavalier, florissait au XVIIe siècle. Il a travaillé en Angleterre, en Suède et en Allemagne. C'est peut-être un protestant qui aura fui les persécutions religieuses, après la révocation de l'édit de Nantes. Le musée de Berlin renferme deux portraits médaillons en ivoire de ce maître. L'un offre les bustes de l'Électeur Fédéric III et de sa seconde femme, Sophie-Charlotte, avec la signature I. C. ; l'autre représente la Reine Marie II d'Angleterre ; sur le revers, on lit : Cavalier F. Londini, 1690.

M. L. Dussieux cite notre artiste sous le nom de « Cavailier ou Cavalier », comme s'étant fait connaître en Suède par de belles figures bien dessinées, prises pour modèles en diverses médailles. « On trouve au château de Skokloster un portrait en ivoire du comte Christophe de Kœnigsmarck, par un sculpteur nommé Cavalier; ces deux noms s'appliquent certainement à un même artiste. » (*Les Artistes français à l'étranger.*)

Lacroix, né en Bourgogne, travaillait à Gênes à la fin du XVIIIe siècle. Il excellait à faire des crucifix, soit en ivoire, soit en bois de jujubier. Leur dimension n'excédait pas une palme et demie (environ un pied). Les crucifix de Lacroix étaient très recherchés non seulement des amateurs, mais encore des plus habiles peintres génois de son temps. Après avoir laissé à Gênes un nom honoré, il quitta cette ville, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. (L. Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, Paris, 1856.)

Michel Auguier, auteur de belles sculptures du Val-de-Grâce et de la porte Saint-Denis, a sculpté un christ en ivoire de 22 pouces de haut, achevé en 1668. Sa famille, dit-on, le conserve avec soin. (*Ph. de Chennevières.*)

Le Géret excellait à sculpter des crucifix qu'on se disputait à tout prix, « surtout ceux dont la dimension était inférieure à deux pieds. » Ce qui est particulier de lui, c'est qu'il n'avait aucun génie pour d'autres figures. Il s'était établi à Paris et s'il n'a pas fait une fortune considérable, c'est qu'il ne l'a pas voulu. (*Florent le Comte.*)

D'après Jal, un LEGERET (1628+1688), sculpteur de second ordre, en marbre et en bois, était employé par Colbert à la décoration des châteaux royaux. Cet artiste eut un fils, également sculpteur, qui dut succéder à son père.

Les crucifix de Le Géret sont parfois entourés d'une riche bordure en bois sculpté. Il est vraisemblable alors que les deux ouvrages sont de la même main.

FRANÇOIS GIRARDON (1628+1715), le grand statuaire, qui taillait le marbre avec tant de facilité, fut ivoirier à ses heures. L'auteur du tombeau de Richelieu et de la statue équestre en bronze de Louis XIV, actuellement sur la place des Victoires, a sculpté un magnifique crucifix dont il a été fait au moins une copie. L'original, selon les uns, est à la cathédrale de Sens, et, selon d'autres, à l'archevêché de Paris.

« Une personne se disant bien informée, dit M. L. N. Barbier, nous assure que le Christ de Girardon a été donné par Louis XIV à la duchesse de La Vallière, qu'il est aujourd'hui à l'archevêché de Paris et que celui de Sens n'est qu'une copie. »

JOSEPH VILLERME, né à Saint-Claude, en Franche-Comté, au milieu du XVIIe siècle, se distingua d'abord à Paris aux Gobelins comme sculpteur sous la direction de Lebrun ; puis il alla s'établir à Rome, où il mourut en 1720 ou en 1723.

« Par un esprit de piété et d'humilité, il s'était consacré à ne faire que des crucifix ; mais aussi l'on peut dire à sa louange, que personne n'y a mieux réussi, et que dans ce talent, qui paraît borné, il a quelquefois été jusqu'au sublime...

« J'ay vu aussi entre ses mains, dans le temps que j'étais à Rome, plusieurs crucifix d'yvoire ou de buis, qui, par la correction, le beau travail et la nouveauté des attitudes, m'ont paru dignes de toute admiration. Le marquis Pallavicini en avait quantité, dont il avait orné une petite galerie, mais peu de gens se sont empressés de faire valoir le talent de Villierme (*sic*), et je l'ay vu avec toute son habileté presque mourir de faim... Il est remarquable que nos deux meilleurs sculpteurs de crucifix en yvoire étaient de St-Claude, car Jaillot en était aussi. » (Mariette, *Abecedario*.)

C'est en Italie, et surtout à Rome, qu'il faut chercher les beaux crucifix de Joseph Villerme.

BLONDEL, 1730. Signature relevée sur un médailllon en ivoire, offrant le portrait de Marie Leczinska, femme de Louis XV. La

Reine, coiffée en cheveux, porte le diadème: son riche corsage, décolleté, est chargé de dentelles et de broderies. Ce petit bas-relief, d'un travail fin et soigné est monté sur boîte. (Coll. A. M.-S.)

L. DURAND (1760), peintre en émail et sculpteur en nacre de premier ordre, a vraisemblablement sculpté en ivoire.

Les deux ROSSET, de St-Claude, le père et le fils, travaillaient le bois et l'ivoire avec une grande facilité. Le père surtout avait un talent hors ligne. Une sainte Thérèse, au Louvre, statuette de 14 centimètres de hauteur est signée, sur la plinthe: ROSSET PÈRE. (No 27 du catalogue rédigé par M. A. Sauzay.)

GUICHARD, « sculpteur en bois, sur pierre de Tonnerre et sur ivoire, » florissait en 1780.

LECLERC, « sculpteur, » a exposé au *Salon de la Correspondance,* en 1780, un tableau allégorique en ivoire, à la gloire de Voltaire (H. 18 pouces. L.. 14). « Le buste de Voltaire est élevé sur un piédestal, au-dessus duquel un amour écrit l'inscription : *Viro immortali.* Le buste d'Henri IV, différents rouleaux de papiers avec les titres des ouvrages de ce célèbre vieillard, annoncent toutes ses productions. Voltaire a d'ailleurs paru très ressemblant. » (*Nouvelles de la république des lettres et des arts.*)

MORAND florissait en 1782. Ses petits portraits en ivoire étaient de la grandeur d'un dessus de tabatière.

DAILLY, ivoirier dieppois, établi à Paris en 1789, se fit remarquer par de petits sujets relatifs à la Révolution.

BABONOT ou BABOUOT (Antoine), les livrets du Salon lui donnent tour à tour ces deux noms, florissait dès la fin du règne de Louis XVI. Le livret de l'an X le qualifie « sculpteur en ivoire », ce qui ne l'empêchait pas d'exécuter toutes sortes de portraits et petits sujets en cire, en pierre tendre et en métal « fusible ».
Salon de 1791. Cadre renfermant des médaillons en ivoire et en cire. — *S. An* IX. « Un cadre contenant plusieurs portraits sculptés en ivoire d'après nature, imitant le camée. » — *S. An* X. « Un cadre contenant des portraits et camées sculptés en ivoire et modelés en cire. » — *S. An* XII. « Un cadre renfermant plusieurs portraits sculptés en ivoire et modelés en cire. » — *S.* 1806. « Deux cadres renfermant des empreintes faites sur

des ouvrages en ivoire et plusieurs portraits d'hommes célèbres. » — *S.* 1810. « Sculptures, gravures en cire, en ivoire, en pierre et en métal. » — *S.* 1812. « Un cadre contenant les portraits de Clémence Isaure fondatrice de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. P.P. Riquet de Bonrepos, auteur du canal du Languedoc. H. Cachin, directeur général des travaux maritimes de Cherbourg. »

Douault présente au Salon de 1812, les bustes en ivoire de Joséphine et de Napoléon Ier.

Valaperta expose, la même année, « plusieurs sujets sculptés en ivoire. »

Jeannest figure au Salon de 1812 avec divers objets en bronze, en cire, etc., et un « portrait d'enfant en ivoire ».

Tanadeÿ ou Tanadéi expose au Salon de 1819 un portrait de l'Empereur Alexandre. Hue, gendre et successeur de Dailly, était sculpteur en ivoire de Madame, en 1825.

Joplère, sculpteur en ivoire, 53, rue du Temple, florissait en 1827.

Beur, « sculpteur en ivoire, florisssait en 1829. » (*Almanach du commerce de Paris.*)

DIEPPE

L'histoire de l'ivoirerie dieppoise est encore à faire ; elle présentera de grandes difficultés, parce que les documents font défaut. Le terrible incendie de 1694, produit par le bombardement des Anglais, a tout détruit ; sauf le Pollet, garanti par la côte, la ville, bâtie en bois, fut réduite en cendres. Jusqu'à cette époque, d'épaisses ténèbres couvrent cette intéressante fabrication. On a dit quelques mots des artistes du XVIIIe siècle, mais d'une manière trop succincte pour être profitable aux amateurs.

Il faut donc, pour les temps éloignés, se priver des archives municipales et chercher ailleurs. Le travail considérable que nous avons entrepris ne nous permet pas de pousser très loin cette étude, nous la laissons à un autre bénédictin et nous nous contenterons de poser quelques jalons sur ce terrain vague ; ils ne seront pas inutiles à l'historien de cet art charmant qui fit la gloire et la fortune des Dieppois.

Plusieurs voyages à Dieppe nous ont permis d'élargir un peu le cercle des renseignements publiés jusqu'à ce jour. Nous avons beaucoup demandé ; hélas ! on nous a peu donné ; mais chacun a vidé sa bourse de très bonne grâce. Qu'il nous soit donc permis de remercier ces obligeants collaborateurs. Ce sont MM. Paul Ansoult, chef de bureau de l'état civil ; Blard fils, aujourd'hui propriétaire et directeur d'une magnifique tuilerie, à Varengeville ; Brunel, maître ivoirier, Grande-Rue, 4 ; Colette, habile sculpteur en ivoire, Grande-Rue, 80; Michel Hardi, ancien bibliothécaire de la ville, membre correspondant de l'Institut ; Michel Ouen, retiré au Pollet ; Nicolle aîné, 1, rue Beauregard, ancien sculpteur de talent. Cet obligeant vieillard a facilité notre tâche par ses révélations, ses souvenirs et ses connaissances pratiques.

C'est à ses hardis navigateurs, dont la ville de Dieppe a droit d'être fière, que cette intéressante cité doit sa belle industrie de l'ivoire. Les débuts en remontent à la fin du XIVe siècle, à la suite d'un voyage des Dieppois au cap Vert, d'où ils rapportèrent des dents d'éléphant en quantités considérables.

Villaut, sieur de Bellefond, écrivait, dans la relation de son voyage aux côtes d'Afrique, en 1666 : « Au mois de novembre 1364, les Dieppois équipèrent deux vaisseaux d'environ cent tonneaux chacun, qui firent voile vers les Canaries et arrivèrent vers Noël au cap Vert et mouillèrent devant Rio-Fresca dans une baye qui conserve encore le nom de baye de France... Au sortir du cap Verd (qu'ils nommèrent ainsi pour la verdure éternelle qui l'ombrage), ils coururent le sud-est et arrivèrent à Boulombel ou Sierra-Leone, ainsi que depuis l'ont nommé les Portugais ; de là ils passèrent devant le *cap de Moulé,* dont les habitants de ces deux places et de toute la coste furent étonnés, croyant que tous les hommes étaient noirs ; et enfin ils s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, près de *Rio-Sestos,* où est un village qu'ils nommèrent le *Petit-Dieppe,* à cause de la ressemblance du havre et du village, situés entre deux costeaux ; là ils achevèrent de prendre leur charge de Morphi (ou d'ivoire) et de ce poivre appelé Malaguette ; et l'année suivante 1365, à la fin de may, furent de retour à Dieppe, ayant fait des profits qui ne se peuvent exprimer, n'ayant demeuré que six mois dans leur voyage.

« La quantité d'yvoire qu'ils apportèrent de ces côtes donna cœur aux Dieppois d'y travailler, qui depuis ce temps y ont si bien réussi qu'aujourd'huy ils se peuvent vanter d'estre les meilleurs tourneurs du monde en fait d'yvoire... Au mois de septembre suivant, les marchands de Rouen s'associèrent avec ceux de Dieppe, et au lieu de deux vaisseaux, en firent partir quatre, des-

quels deux devaient traiter depuis le Cap-Verd jusqu'au *Petit-Dieppe* et les autres aller plus avant pour découvrir les côtes. (*Relation des costes d'Afrique appelées Guinée...,* Paris, Thierry, 1669, p. 411.)

Laissons maintenant la parole à M. Jules Labarte : « Il semblerait résulter de ce récit, dit-il, que, dès la fin du XIV[e] siècle, le travail de l'ivoire aurait été cultivé à Dieppe, mais aussi qu'il était restreint aux ouvrages de tour. Si, en effet, les nombreuses sculptures en ivoire qui ont été faites en France, au XIV[e] siècle, avaient été exécutées à Dieppe; si cette ville avait été alors comme elle l'est aujourd'hui le centre principal de la production de ces sculptures, on en trouverait quelque trace dans des documents écrits et Dieppe aurait conservé dans ses églises des pièces de cette époque. Mais M. Vitet, qui, dans son *Histoire de Dieppe,* a rapporté la relation de Villaut de Bellefond, avoue qu'il n'a pu trouver dans cette ville aucun monument d'ivoire remontant au moyen âge et que les plus anciens ouvrages qu'il ait pu découvrir avaient été faits au XVII[e] siècle. Il est vrai que les marchands de Rouen s'étant associés aux Dieppois dans leurs expéditions sur les Côtes d'Afrique, on voit dès 1507 la sculpture en ivoire mentionnée dans les statuts des peintres sculpteurs imagiers de Rouen; mais nous avons appris par le registre des mestiers d'Étienne Boileau que bien antérieurement elle était cultivée à Paris.

« Le récit de notre voyageur aux côtes d'Afrique ne constate donc qu'une chose, c'est qu'à l'époque où il écrivait, les Dieppois étaient déjà forts renommés pour leurs ouvrages de tour. Quant à la sculpture des statuettes et des bas-reliefs, elle était exercée dans différents pays, mais surtout à Paris. » (*Histoire des arts industriels.*)

Malgré la grande autorité du savant M. J. Labarte, il nous est impossible d'être de son avis. Non, l'ivoirerie à Dieppe ne s'en est pas tenue au travail mercantile du tour. De tout temps, même lorsque l'ivoire était le plus abondant, il avait toujours une réelle valeur et les tabletiers n'employaient que les déchets, tandis que les parties pleines étaient réservées pour la sculpture.

En 1507, la sculpture en ivoire était pratiquée à Rouen ainsi que le prouvent les statuts des peintres-sculpteurs-imagiers de la capitale normande. Mais cette date n'indique pas un début, loin de là; une corporation ne se forme pas sans éléments et le fait seul de sa constitution démontre son importance. On peut en conclure que les Rouennais sculptaient l'ivoire avant 1507, c'est-à-dire au moins dès le XV[e] siècle; mais ceux-ci ne

furent que les imitateurs de leurs voisins pour le travail qui nous occupe, loin de les devancer, ils ne purent que les suivre et de même que l'ivoire ne pénétra chez eux en abondance qu'après que les Dieppois en furent richement pourvus, de même la sculpture de cette belle matière ne s'établit à Rouen qu'à l'instar de ce qui se faisait à Dieppe.

Quant à cette phrase : « D'où vient qu'il n'y a point de lieu en Europe où les tourneurs travaillaient mieux en yvoire, » elle n'indique pas l'absence de sculpteurs. Depuis le moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle, la plupart des tourneurs ivoiriers savaient aussi sculpter; ils réunissaient deux talents ; beaucoup de peintres maniaient le ciseau et le burin et les orfèvres étaient en même temps sculpteurs, graveurs, ciseleurs et modeleurs.

L'*Almanach général des marchands, négociants, armateurs,* de Grangé, Paris, 1774, s'exprime ainsi : « DIEPPE. Ouvrages tournés en ivoire et en os. Les Dieppois ont toujours été renommés pour leur habileté en ce genre. Il ne paraît guère possible de pousser plus loin la délicatesse et la perfection du tour. On admire particulièrement les chefs-d'œuvre du sieur Belleteste. » Le *Tableau général du Commerce en* 1789, par l'avocat Gournay, donne les mêmes renseignements. Or, veut-on connaître ces chefs-d'œuvre du *tourneur* Belleteste? Ce sont des montures d'éventails, des navettes, des figurines, des sujets à mosaïques, c'est-à-dire encadrés dans de fines dentelles, des médaillons pour tabatières et bonbonnières, sculptés avec une habileté consommée.

Nous avons constaté que, dès 1364, les Dieppois étaient en possession d'une quantité considérable de dents d'éléphant. Ils en vendirent une partie, le tour et la tabletterie en employèrent une autre ; mais il n'est pas douteux qu'avant la fin du XIVe siècle la sculpture en ivoire n'eût pris racine à Dieppe. M. Vitet, dans son *Histoire de Dieppe,* n'a pas un instant l'idée de retirer aux Dieppois le mérite d'avoir sculpté l'ivoire dès le début de leurs approvisionnements. Après la relation de Villaut de Bellefonds appuyée des assertions de quelques écrivains du même temps, le savant historien ajoute, page 341 :

« On a déjà vu combien l'art de la sculpture en ivoire était ancien parmi les Dieppois. Leurs premiers essais en ce genre datent certainement de la fin du XIVe siècle ; dans le XVe et dans le XVIe siècle, ils étaient passés maîtres et célèbres dans toute l'Europe, aussi bien comme ivoiriers que comme marins. Malheureusement leurs œuvres de cette époque ne nous sont connues que par la renommée ; aucun vestige n'en est venu jusqu'à nous. Ces bijoux délicats échappent difficilement à la destruction, les

églises seules pouvaient nous en conserver quelques-uns; mais le pillage des autels, au XVI[e] siècle, a fait disparaître les *paix* et les *crucifix* d'ivoire, en même temps que les *fiertes* et les *chasubles* dorées. Les plus anciens ouvrages de ce genre que l'on puisse trouver maintenant à Dieppe ont été faits au XVII[e] siècle, et encore sont-ils d'une extrême rareté. »

Dans toutes les villes de quelque importance, il y avait des orfèvres, des sculpteurs en pierre pour les besoins du culte catholique et des huchiers-sculpteurs-ornemanistes pour exécuter les sièges, bancs, lits, coffres, bahuts, crédences, armoires, en usage à l'époque. Nous attribuons à quelques-uns de ces habiles artisans les premiers essais d'ivorysculpture à Dieppe.

Et sur quels objets s'appliquait cette sculpture, depuis la fin du XIV[e] siècle jusqu'au XVI[e]? La réponse nous paraît facile; nous la trouvons par induction. Obligés de suivre la mode, les « tailleurs d'ymages » normands fabriquaient des ouvrages dans le goût de ceux des ivoiriers parisiens. En nous bornant aux catalogues du Louvre et de Cluny, nous trouvons, pour les pièces françaises seulement, la série suivante : D'abord des diptyques, triptyques et rétables, offrant les scènes de la vie et de la Passion du Christ; puis des crucifix, des têtes de Christ couronnées d'épines, la Vierge avec l'Enfant Jésus, des figures de saints et de saintes, des personnages mythologiques; des jeux d'échecs, des peignes à devises, des poires à poudre, des pulvérins, des manches de dagues et de couteaux, des cippes, des crosses, des châsses, des paix, des oliphants, des coffrets, etc., décorés d'ornements divers et de sujets empruntés à la mythologie, à la religion et aux romans de chevalerie. Si toutes ces pièces, que nous admirons aujourd'hui pouvaient parler, combien d'entre elles réclamant leur nationalité nous diraient qu'elles sont originaires de la patrie des Bettencourt, des Ango et des Duquesne.

Quand l'historien des Dieppois s'écrie : « Malheureusement les œuvres de cette époque ne nous sont connues que par la renommée; aucun vestige n'en est venu jusqu'à nous..., » on pourrait en dire autant des ouvrages parisiens, dépourvus de signature et restés anonymes comme les précédents. Mais alors, où donc aurait-on fait ces nombreux spécimens répandus dans les collections publiques et privées. Paris et Dieppe étaient les deux grands centres industriels de l'ivoirerie française. Si partial qu'on soit, il n'est pas admissible d'attribuer à la grande cité tous ces intéressants travaux d'autrefois et il en revient forcément à la ville de Dieppe une part importante.

Pendant le règne de Louis XIV, nous considérons qu'on a fait

à Dieppe comme à Paris, des médaillons ovales à l'effigie du grand Roi, des montures d'éventails (la dorure et les feuilles s'appliquaient à Paris) des râpes à tabac, des tabatières, bonbonnières, boîtes à mouches ; des manches de couteau représentant des personnages coiffés de la grande perruque. C'est aussi sous Louis XIV qu'on a dû commencer à sculpter des gueux, inspirés des gravures de Callot ; ce genre s'est continué jusqu'après 1830. On a exécuté encore beaucoup de bénitiers comme au siècle suivant. Les christs, les madones se sont faits de tout temps.

En général, les *sujets* sont tirés de l'Histoire ou de la Fable ; c'est Actéon changé en cerf ; c'est Persée monté sur Pégase, délivrant Andromède ; c'est Daphné, poursuivie par Apollon et changée en laurier ; c'est le Pèlerinage d'amour, figurant un jeune homme et une jeune femme, en habits de pèlerins, et conduits par l'Amour ; c'est la chaste Suzanne ; c'est Pomone, la déesse des fruits et des jardins ; c'est l'Amour, à côté de Vénus sortant de l'onde.

L'imitation des navires de guerre eut une vogue de longue durée : nous sommes tenté d'en fixer l'origine au temps où le grand Duquesne luttait glorieusement contre les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande. Dans ces délicates réductions, les mâts, les voiles, les pavillons, les cordages, les poulies, les ancres, les canons sont rendus avec la plus minutieuse exactitude. L'ensemble repose sur un socle, abrité sous un globe.

En plusieurs circonstances, le vaisseau d'ivoire devint la pièce principale des dons officiels de la ville de Dieppe. « Il en fut offert un très grand à l'Empereur Napoléon I ; il sortait de l'atelier du sculpteur Belleteste, qui le porta lui-même à Paris après qu'il eut été présenté à l'Empereur, à l'hôtel de ville de Dieppe.

« On en offrit également un au Roi Louis-Philippe, lors de son passage à Dieppe, en 1833 ; c'était la reproduction en miniature du vaisseau *le Joinville.* » (Alex. Bouteiller, *Histoire de la ville de Dieppe,* Em. Delevoye, 1878, p. 384.)

Le bombardement de 1694 porta un coup funeste à l'industrie dieppoise et détruisit pour quelque temps son commerce. Une flotte anglaise de cent vingt voiles, commandée par l'amiral Barklay, lança pendant deux jours, le 22 et le 23 juillet, une grêle de fer et de feu qui firent de la ville un monceau de ruines. La résistance, mal organisée par le gouverneur M. de Manneville et le lieutenant général M. de Beuvron, fut bientôt réduite à néant. Les bourgeois en armes, postés bravement sur le rivage, assistèrent sans défense et la mort dans le cœur, à l'incendie de leurs maisons, dont quelques-unes, comme la magnifique habitation

d'Ango, présentaient des chefs-d'œuvre de sculpture en bois. Le Pollet seul, garanti par la côte, fut préservé; quinze cents habitants vinrent s'y réfugier, les autres émigrèrent temporairement ou pour toujours dans les campagnes environnantes. (Vitet, *Histoire de Dieppe*.)

En 1740, la ville, relevée de ses ruines, vit refleurir son commerce. A cette date, Savary des Brulons écrivait dans son *Dictionnaire universel de commerce :* « Il y a longtemps que les Dieppois se sont rendus célèbres par leurs ouvrages d'yvoire soit qu'ils les fassent au tour, soit qu'ils les embellissent de bas-reliefs et autres ornements de ronde bosse.

« L'avantage qu'ils ont eu de découvrir, les premiers de tous les Européens, les côtes d'Afrique où se trouve l'yvoire et d'y entretenir un commerce considérable de dents d'éléphants, plus d'un siècle avant que les Portugais eussent tenté l'heureux passage du cap de Bonne-Espérance pour aller aux grandes Indes; cet avantage, dis-je, ayant rendu l'yvoire très-commun dans leur ville, ils ne le regardèrent d'abord que comme une marchandise propre à entretenir quelque commerce avec leurs voisins, particulièrement les tabletiers de Paris. Les ouvrages de ceux-ci ayant eu de la vogue, ils furent imités à Dieppe et bientôt surpassés ; en sorte que les ouvriers de cette ville se sont de plus conservé la réputation de mieux tourner et de mieux tailler l'yvoire qu'aucun autre du royaume. Le débit de ces ouvrages se fait non-seulement à Paris et dans toutes les principales villes de France, mais encore dans toute l'Europe, et même jusqu'aux grandes Indes et dans l'Amérique espagnole, où l'on en fait des envois considérables. »

La rocaille caractérise le style Louis XV. Pendant la majeure partie de ce règne, on la trouve partout. Que le sujet soit mythologique, qu'il représente des groupes d'amours ou des bergerades, d'après Watteau et Boucher, il est encadré d'ornements rocailles. A cette époque, le *genre mosaïque* fut très en faveur. Les ivoiriers donnent le nom de mosaïque à cette fine sculpture ouvrée à jour, imitant la dentelle. Voici comment elle se pratique : On amincit également l'ivoire, que l'on divise en petits carrés ou en losange, dans chacun desquels on perce un trou au foret, puis à l'aide de la scie, on pratique en haut et en bas une petite ouverture verticale.

Presque toujours, la mosaïque sert de fond à un sujet sculpté; l'ouvrier sculpte d'abord son motif et s'occupe ensuite du fond qu'il peut alors amincir sans danger. Ce travail de patience et de soin fut souvent confié à des femmes qui l'exécutèrent fort

bien. De 1780 à 1790, Mlle Pinteur y déploya beaucoup d'habileté. Le genre mosaïque disparut sous la Restauration ; après s'être alourdi dans les dernières années du XVIIIe siècle, il finit par n'être plus qu'une grossière imitation des beaux types précédents.

Sous Louis XVI, l'ornementation rocaille disparaît. On fait toujours des sujets amoureux, et l'on y ajoute des devises ; on sculpte beaucoup d'emblèmes à l'Amour et à l'Amitié. On y voit la houlette, le chapeau et la cornemuse ; le carquois avec ses flèches, le chien fidèle et le temple à l'Amour ; parfois c'est un autel surmonté de colombes ou de cœurs enflammés. Ces gracieux petits médaillons sont à l'occasion surmontés du nœud traditionnel et bordés d'un rang de perles. A l'époque où Louis XVI s'appliquait à relever notre marine, lorsque le Bailli de Suffren soutenait l'honneur du pavillon français dans la mer des Indes, les ivoiriers dieppois exécutaient de jolies tabatières à sujet maritime. Le couvercle représente un navire tout gréé avec ses voiles et ses cordages ; il rentre au port guidé par une étoile ; en bas, on lit : *Elle m'a bien conduit* ou *Elle m'a bien conduit au port*. Cette allégorie à la vie si pleine de dangers de nos braves marins, peut aussi se rapporter à notre propre existence. La vie est une mer orageuse semée d'écueils ; pour la traverser, chacun de nous a son étoile qu'il perd souvent de vue pendant la tempête.

Notre collection possède deux boîtes à devises, qui, par leur finesse sont dignes du ciseau d'Antoine Belleteste. La première représente une jeune femme offrant des chaînes à un amour ; à droite, un palmier et un temple avec cette inscription sur l'épaisseur des marches : *Elles sont cruelles, mais elles sont chères*. La seconde boîte figure, au milieu d'un paysage, un berger et une bergère, amoureusement assis l'un près de l'autre et regardant deux colombes que couronne un amour. En bas, on lit :

Ils seront à leur tour,
Couronnés par l'amour.

Pour obtenir ces petits travaux dont la délicatesse excite notre étonnement, on colle sur du bois de minces lames d'ivoire, puis à l'aide du burin on les sculpte, on les évide, on les ajoure. C'est ainsi que sont exécutés ces arbres aux feuilles si légères, ces guirlandes de fleurs, ces temples à dômes et à colonnes repercées à jour, ces couronnes, ces colombes, ces petits personnages, etc., tours de force, de finesse et de patience, rassemblés sur diverses boîtes du XVIIIe siècle.

La Révolution et l'Empire ne furent pas favorables au commerce de l'ivoirerie. Les œuvres de la période révolutionnaire sont devenues très rares. Avec les Bourbons revinrent quelques années de prospérité. Le passage des Anglais et surtout la présence de la duchesse de Berry, qui attirait à Dieppe le monde élégant, rendirent la vie à une industrie languissante. On fit alors beaucoup de navires à l'image de nos vaisseaux dè guerre ; des portraits en médaillon ou en buste formant ronde bosse ; des mendiants, des statuettes et des bas-reliefs copiés de l'antique et des tableaux religieux.

Les tourneurs donnèrent des preuves de leur habileté ; dans de petites boîtes de neuf lignes de diamètre, ils en introduisirent douze autres graduellement plus petites avec un jeu de quilles au fond de la dernière. D'un seul morceau d'ivoire ils détachèrent treize sphères mobiles, les unes dans les autres. (*Notice sur Dieppe*... Dieppe, 1824, p. 62.)

Malgré l'élan donné par la duchesse de Berry, le commerce de l'ivoirerie à Dieppe est en décadence, depuis la fin du siècle dernier. Si nous en recherchons les causes, nous voyons qu'elles sont multiples. La Révolution, en frappant l'aristocratie, ruina du même coup toutes les industries de luxe ; dans la suite, la mode, inconstante et mobile, se porta d'un autre côté ; les marchands, obligés de vendre à bas prix, réduisirent le salaire de leurs ouvriers ; ceux-ci firent du métier pour produire davantage, le nombre des apprentis diminua et ils eurent moins de talent. D'autres causes s'ajoutèrent à celles-là. Des tabletiers de Paris, trouvant à Dieppe un débouché, vinrent s'y établir pendant la belle saison et apportèrent avec eux une concurrence redoutable. Quoi qu'il en soit, Dieppe sera toujours la ville de l'ivoirerie, et la sculpture commerciale se changera promptement en sculpture d'art quand la vogue reviendra vivifier son commerce.

M. Ph. de Chennevières ne partage pas cette dernière opinion : « ...Il n'est que trop clair, dit-il, que le goût des meubles et des ustensiles ouvragés, que le luxe d'art en un mot, est entièrement éteint en province et avec lui tout sentiment d'artiste. Je ne citerai que les sculpteurs en ivoire de Dieppe. Autrefois la sculpture en ivoire était un art qui marchait presque de pair avec celle en marbre ou en bronze : qu'on se rappelle le Christ d'Avignon et les autres merveilles sculptées par Guillermin ; et Jaillot ne fut-il pas reçu à l'Académie royale comme *sculpteur de crucifix?* Les sculpteurs d'ivoire qui remplissent les boutiques de Dieppe de mille bimbeloteries variées ne sont tout juste que des ouvriers et n'ont jamais été des artistes. Un véritable artiste,

Graillon, est né par hasard dans cette délicieuse petite ville ; il a compris que l'ivoire était si peu une matière d'art pour ses compatriotes, qu'il ne s'en est jamais servi et a modelé des terres cuites. » (Ph. de Chennevières-Pointel. *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France,* Paris, 1850, t. II.)

Si Dieppe n'a jamais eu de ces maîtres dignes d'entrer à l'Académie royale, remplacée depuis 1795 par l'Institut, elle a possédé du moins des hommes distingués qui, dans le genre gracieux et léger, ont fait preuve de talent. Pour n'en citer que quelques-uns, on nous accordera bien que les Belleteste, les Bienaymé, les Bouteiller, les Meugnot et tant d'autres, étaient autre chose que *tout juste des ouvriers.* Comme on le verra plus loin, notre opinion est appuyée par celle de M. Vitet, qui prétend trouver dans la population dieppoise les germes d'une race de sculpteurs.

Quant à Graillon, véritable artiste, en effet, il a parfaitement travaillé l'ivoire. A diverses expositions de Rouen, nous avons eu occasion d'admirer plusieurs bas-reliefs de cette belle matière, signés de sa main ; il a également sculpté en bois, et s'il s'est adonné surtout à modeler des terres cuites, c'est qu'il en trouvait plus facilement le débit ; elles lui offraient cet avantage de n'avoir pas besoin de mise de fonds et de pouvoir mettre ses œuvres à la portée de toutes les bourses, par une série de compositions plus ou moins importantes.

Dans son édition de 1844, M. Vitet écrit, page 342 : « On sculpte encore très bien l'ivoire aujourd'hui, mais ce n'est plus l'ancien travail dieppois. Le style du XVIIIe siècle, lequel n'était déjà probablement qu'une décadence de celui du XVIe, a quelque chose de plus abandonné, de plus franc, de plus hardi que le travail des sculpteurs actuels. On fouillait davantage l'ivoire, on le dentelait d'une manière plus capricieuse, plus à la façon des Chinois. Je doute que jamais, dans le genre sévère et correct, on ait fait à Dieppe de ces belles compositions, de ces délicieuses figures qui font la gloire des ivoiriers flamands et italiens ; mais pour tous les ouvrages de fantaisie, on y travaillait en perfection. J'ai vu des navettes, des bonbonnières et autres bagatelles sculptées à jour non pas même à la belle époque, mais il y a cent ans environ ; le caractère en est tout particulier et l'on ne possède plus le secret de faire ainsi : aujourd'hui, ces mêmes dentelles auraient quelque chose de plus régulier, de plus roide de plus mécanique pour ainsi dire.

« Sans chercher à ressusciter ces traditions perdues, tentative presque toujours froide, stérile et plus souvent encore impos-

sible, il y a, je crois, quelque chose à faire pour donner une direction meilleure, pour élever à une perfection plus haute cette école de sculpteurs-ivoiriers. Les dispositions naturelles sont extraordinaires. Vous voyez les enfants en apprentissage creuser, évider, déchiqueter l'ivoire avec une facilité tout instinctive et dont vous demeurez confondu. Ce n'est pas seulement l'ivoire qu'ils travaillent ainsi, ce sont tous les corps d'une dureté à peu près semblable, l'ébène, lé coco, le poirier, le chêne. Allez dans les moindres églises des environs : ces stalles, ces balustrades de bois, c'est le charpentier qui les a taillées. Eh bien, au lieu de les raboter, de les polir comme on eût fait en cent autres lieux de France, il a fait saillir en bosse des fleurs, des rubans, des guirlandes. Tout cela est sculpté avec audace, d'un jet libre et décidé. Dans les cabanes, comme dans les châteaux, partout vous trouvez des meubles, des lambris qui n'ont pas été faits par de simples ouvriers, mais par des hommes pour qui c'était un bonheur, une vocation, un don héréditaire de modeler, de ciseler, de faire des reliefs.

« Il y a donc dans cette population les germes d'une race de sculpteurs. Il est du devoir du gouvernement de ne pas laisser s'égarer et se perdre ces précieuses semences. Que faut-il à des enfants si heureusement doués pour prendre rang à côté de nos artistes et régénérer peut-être parmi nous cette sculpture en ivoire si vénérée des anciens ? Il leur faut quelques éléments de dessin et surtout la vue des bons modèles.

« Déjà l'un de ces vœux est exaucé : la ville de Dieppe a établi depuis quelques années une école gratuite de dessin. Le professeur, M. Amédée Féret, obtient d'heureux résultats ; mais il ne donnera carrière aux dispositions de ses élèves que lorsqu'il pourra non seulement mettre sous leurs yeux ces modèles de sculpture qu'on voit dans les écoles et que celle-ci ne possède pas encore, mais leur offrir quelques exemples de ce genre particulier vers lequel il a mission de diriger leurs études. Des empreintes, soit en plâtre, soit en cire ou en soufre, prises sur de belles ciselures antiques, et mieux encore sur des armures, des meubles ou des bas-reliefs de la Renaissance et des belles époques du moyen âge, voilà les modèles qu'il faudrait à ces futurs ivoiriers. Après leur avoir fait copier ces petites empreintes avec le crayon, on leur en demanderait des copies modelées, puis des copies en bois et enfin en ivoire. Qui peut douter des effets que produirait un tel enseignement ? »

M. Vitet fait erreur lorsqu'il avance qu'on ne sait plus travailler comme autrefois. On n'y a plus la main parce que le goût

a changé. Que la mode en revienne, que les commandes abondent et les artistes renaîtront comme par enchantement. Nos grandes expositions l'ont bien démontré. Toutes les belles choses des temps passés peuvent être rendues avec une égale perfection; le tout est d'y mettre le prix. M. Nicolle aîné, dans *la Vigie de Dieppe* du 18 avril 1851, a traité cette question au point de vue local et sous ce titre : *Réponse à un article de* L'ART EN PROVINCE.

En 1855, M. Nicolle aîné fut désigné pour faire partie des ouvriers qui devaient profiter de la mesure prise dans le conseil municipal pour visiter l'Exposition universelle. L'habile sculpteur fit à son retour un rapport, dont nous extrayons les passages suivants :

« ... On est d'abord surpris, en visitant l'Exposition, de n'y trouver que des produits de Paris ou de Dieppe. (L'Autriche seulement, ayant envoyé de très petits objets, et la Chine quelques échantillons de ses éternels magots.) Mais la surprise cesse quand, en y regardant de près, on reconnaît, surtout dans la tabletterie et la découpure, des pièces provenant soit de Méru, soit d'autres endroits du département de l'Oise, où l'on se livrait au travail de l'ivoirerie, pièces qui sont exécutées pour le compte de fabricants de Paris... Quant aux produits de Saint-Claude (Jura), ils se composent exclusivement d'objets tabletés ou tournés; la sculpture paraît complètement abandonnée aujourd'hui dans ce pays. Le catalogue fait cependant mention d'un bas-relief; mais je n'ai pu le trouver. Ce n'est donc que le travail de Paris et celui de Dieppe qui fixent l'attention des personnes qui s'intéressent à l'industrie de l'ivoirerie.

« Parmi les objets exposés par les fabricants de Paris, il en est plusieurs (et ce sont les plus remarquables sous le rapport du travail) qui n'appartiennent à aucun titre aux personnes sous le nom desquelles ils figurent dans le Palais de l'Industrie... D'autres objets, exposés toujours sous le nom des mêmes fabricants, ont été sculptés à Dieppe... L'Exposition de Paris m'a surtout paru remarquable par le volume des objets exposés et par la netteté de l'exécution. Quant au volume, il est impossible dans les conditions où se trouve la fabrication à Dieppe, de rien produire de semblable ; de pareilles pièces exigeant le concours de différents ouvriers tels que tabletiers, tourneurs, etc., il faudrait pour les réunir : 1° qu'il se formât dans notre ville des ouvriers tabletiers d'un talent assez relevé pour pouvoir rivaliser avec leurs concurrents de Paris ; 2° que les ouvriers tourneurs pussent ou voulussent faire la dépense d'un outillage assez complet qui

leur permît d'entreprendre des travaux plus importants que ceux auxquels ils se sont livrés jusqu'à présent.

« Pour les objets qui n'ont exigé que le travail du sculpteur, les produits des deux ouvriers dieppois fixés à Paris depuis quelques années occupent à mon avis dans l'exposition parisienne, non seulement le premier rang, mais laissent encore bien loin derrière eux toutes les sculptures qu'on remarque dans les vitrines de Paris. Je ne parlerai pas des ouvrages exposés par notre localité en les comparant à ceux de Paris... ; cependant je crois pouvoir dire qu'à l'Exposition universelle, Dieppe soutient dignement sa vieille réputation... » (*La Vigie de Dieppe,* 12 octobre 1855.)

Terminons par quelques mots sur le musée de Dieppe. Tandis que beaucoup de villes sont pourvues de conservateurs ardents, qui s'appliquent à rassembler dans leurs musées les monuments des arts industriels qui ont illustré leur cité, la ville de Dieppe reste indifférente à ce mouvement général. Elle ne paraît pas se douter qu'elle a eu jadis une réputation universelle, d'abord par ses hardis navigateurs, puis, grâce à ceux-ci, par son commerce d'ivoirerie, dont les produits se sont répandus dans le monde entier.

Recueillir ces gracieux spécimens d'une époque disparue, rechercher les noms de leurs auteurs pour en former une notice biographique, nous eût paru une occupation aussi intelligente qu'utile ; nous nous demandons comment la municipalité n'a pas chargé de ce soin, en l'aidant de quelques fonds annuels, soit un savant du pays, soit un collectionneur, soit un ancien ivoirier. Il est toujours temps de bien faire, mais qu'on se hâte. La mission devient très difficile. Il y a quarante ans, on aurait pu se procurer à vil prix une foule de pièces qu'il faut à présent payer au poids de l'or. Toutefois un amateur riche, ou un homme influent, pourrait encore, par des largesses personnelles, ou en provoquant des dons, faire affluer au musée bon nombre d'ouvrages dispersés.

Ce pauvre petit musée nous a fait éprouver une vraie déception. En fait d'objets sculptés en ivoire, voici à peu près tout ce qu'il renferme : Deux râpes à tabac. Le sujet de la première est une jeune femme coiffée d'une aigrette, en robe Louis XIV, et prenant une prise de la main droite, tandis que la gauche tient une tabatière ouverte. La seconde représente l'Amour, auprès de Vénus sortant de l'onde. — Une bonbonnière, de style Louis XVI. Le motif du milieu figure un amour tenant un flambeau d'une main et de l'autre un cœur enflammé. Fond de mosaïque. — Une des deux pièces de côté d'un éventail. — Un

des deux côtés d'une navette sculptée à jour. — Quelques étuis sculptés de personnages, sur fond de mosaïque. Exécution épaisse et lourde. Ouvrage de la décadence. — Mercure et Bacchus (sur socles). Ce dernier a été sculpté par Nicolle aîné. Le Mercure est signé : BLARD, mais il est d'un de ses ouvriers nommé Clémence. — Deux vases Médicis très finement sculptés par Nicolle aîné. Ces deux vases, acquis par Louis-Philippe et mis d'abord au Louvre, ont été offerts au musée de Dieppe.

LISTE DES PRINCIPAUX IVOIRIERS DIEPPOIS.

CORNU (Jean), mort en 1710, était « sculpteur ordinaire du Roy ». Il fit son apprentissage à Dieppe, chez un maître ivoirier.

(Jal.) Les premiers travaux de Jean furent donc exécutés en ivoire et vraisemblablement d'une belle facture. L'artiste qui devait donner à Versailles la statue de l'Afrique et la copie en marbre de l'Hercule Farnèse, n'était pas un simple praticien et les œuvres de sa jeunesse durent se ressentir de ses heureuses dispositions. D'après l'auteur du *Dictionnaire critique*, Jean Cornu épousa Françoise Péronnet, fille du contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville et greffier du grand conseil. Ils eurent un fils, Jean Cornu, qui mourut sous Louis XV.

MOLARD (Michel), né à Dieppe, florissait vers la fin du XVIIe siècle. Dans un mémoire manuscrit sur la ville de Dieppe, conservé à la Bibliothèque nationale, nous trouvons ce document : « Michel Mollard (*sic*), sculpteur en ivoire, a travaillé ensuite pour le Roy au Louvre, où il a gravé l'histoire métallique de Louis XIV, par ordre de Monsieur de Louvois. » (N° 14,564. *Supplém. franç.* 254 ^{12}.)

On lit dans un registre des bâtiments du Roi, sous la date du 6 juin 1688 : « A Michel Molard, graveur en acier, 200 livres à compte d'un poinçon et d'un carré qu'il a gravés représentant la Majorité du Roy. » Molard a signé plusieurs médailles ; M.M.: M.M.F., ou MOLARD F. (Jal, *Dictionnaire critique*.)

Un graveur de médailles doit savoir très bien dessiner et l'on en peut conclure que Michel Molard, avant d'être graveur du Roy, taillait supérieurement l'ivoire. Selon les probabilités, sa grande habileté même dut être la cause qui lui fit abandonner sa ville natale, pour aller exercer ses talents sur un plus vaste théâtre.

MAUGER (Jean), né à Dieppe vers 1648, mort à Paris le 9 septembre 1722. Nommé graveur en médailles du Roy, il fut logé au Louvre, en 1698, à la mort de Jean Chéron.

« Jean Mauger, dit Jal, commença-t-il, comme son compatriote et ami Molard, par tailler l'ivoire? C'est possible. Il vint à Paris, où il épousa Élisabeth Claye, fille de Jean Claye, orfèvre. Il signait ses médailles I.M.; I. MAVGER, ou seulement MAUGER. »

En 1687 et en 1688, il reçut : 900 livres « pour un poinçon et un carré représentant la Jonction des deux mers, pour la suite des médailles du Roy ». — 900 livres pour un modèle en cire, un poinçon et deux carrés représentant l'Entrée de la Reine à Paris, pour la même suite — « 680 livres pour un poinçon et un carré représentant la prise des quatre villes sur le Rhin. » (*Dictionnaire critique.*)

LE MARCHAND (David), né à Dieppe, mort en 1726, vint en Angleterre sous le règne d'Édouard III et s'y fit remarquer par des statuettes et des portraits-médaillons en ivoire, d'une belle exécution. Walpole, dans ses *Anecdotes,* en parle avec éloges; il cite entre autres les portraits de West, de lord Sommers, de Charles Marbury et de Newton. David Le Marchand a parfois signé : D. L. M.

Les BELLETESTE. La famille des Belleteste, à Dieppe, est restée longtemps en réputation. Pendant plusieurs générations, elle a donné des artistes qui ont tenu le premier rang parmi les meilleurs sculpteurs en ivoire de son pays.

L'*Annuaire de l'arrondissement de Dieppe* (1866) ne cite que deux artistes du nom de Belleteste, par cette simple mention : « 1787, 22 mai. Naissance, à Dieppe, de Louis-Charles-Antoine Belleteste, sculpteur, mort à Paris le 18 avril 1832, petit-fils de Jean Antoine Belleteste, célèbre par ses compositions et travaux d'ivoirerie. »

Désireux d'étendre ces renseignements, nous nous sommes d'abord adressé à M. Paul Ansoult, chef de bureau de l'état civil, qui nous a aidé à compulser les registres de décès et de naissance. Nous avons trouvé cinq artistes ivoiriers du nom de Belleteste. Il peut y en avoir d'autres; obligé de limiter nos recherches nous avons dû nous arrêter à ceux-là, nous les passerons successivement en revue.

BELLETESTE (Antoine) florissait en 1731.

BELLETESTE (Jean-Antoine), fils d'Antoine, né en 1731, marié le 22 avril 1754 à l'église Saint-Remy, mort sur la même paroisse le 1er mars 1811. C'est le plus célèbre de la famille ; doué d'une remarquable habileté de main et bon dessinateur, il réussit à s'assimiler tous les genres. Sa supériorité incontestable et incontestée le fit rechercher pour l'exécution des pièces officielles, où l'honneur de l'industrie locale était en jeu.

Le 18 août 1773, le ministre Trudaine se rendit à Dieppe pour étudier les moyens de porter remède à l'envahissement de l'entrée du port par les galets. « La municipalité le reçut avec une très grande pompe et lui fit présent d'un groupe reproduit en ivoire par le sculpteur Belleteste et qui représentait le buste du ministre porté sur une colonne brisée et à côté une statue de Minerve déposant sur sa tête une couronne d'olivier. La maquette de ce groupe, dont le piédestal est orné d'inscriptions, est actuellement conservée par M. Lémery, propriétaire à Arques. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe,* publiés pour la première fois avec une introduction, des suppléments jusqu'en 1790 et des notes historiques, par Michel Hardy, Paris, Maisonneuve, 1878. Supplément, t. II, p. 264.)

C'est de Jean Antoine Belleteste dont il est question dans cette phrase de l'*Almanach général des marchands négociants, armateurs :* « Dieppe... On admire particulièrement les chefs-d'œuvre du sieur Belleteste. » (Paris, édition de 1774, 1777, 1785, etc.) C'est encore à Jean Antoine que s'adressent ces éloges de l'*Almanach Dauphin :* « Belleteste, à Dieppe, est un des plus habiles artistes et des plus renommés pour les ouvrages d'ivoire en figures, de rondes bosses et autres bijoux précieux et délicats. » (*Supplément,* Paris, 1777 au mot : Tabletiers.)

Dans le *Catalogue descriptif, critique et anecdotique des objets* (à Trianon) *sous les auspices de S. M. l'Impératrice* (Eugénie), en 1867, on trouve divers ouvrages de notre artiste, ayant appartenu à Marie-Antoinette :

N° 31. Quatre statuettes, représentant les quatre Saisons ; elles étaient dans un des cabinets de la Reine et proviennent du sieur Bousquet, intendant de M. Campan, qui les tenait de lui. — N° 70. Un éventail, sculpté à jour. — N° 72. Des navettes à faire de la frivolité, en ivoire sculpté à jour, d'un beau travail.

M. Ansoult nous a fait admirer quatre petits bas-reliefs de son parent Jean-Antoine, héritage de famille, qu'il conserve précieusement. Leur authenticité n'est pas douteuse et nous n'hésitons pas à en donner la description.

1° Délicieux petit médaillon figurant une Vénus sur deux chevaux marins à corps de dauphin. Fond de verre bleu. (D. 0,049.)

2° Médaillon offrant une jolie femme assise près d'un arbre et tenant une guirlande de fleurs. Deux amours sont près d'elle ; celui de droite, en haut, tire des fleurs d'une corbeille (D. 0,070).

3° Beau médaillon, dont le sujet représente un paysage maritime. A gauche, deux arbres au tronc épais ; à droite, trois maisons dans un site boisé. Sur le premier plan, quatre person-

nages : Un pêcheur, un petit garçon et une femme portant un enfant ; près de celle-ci, un chien; au fond, avec deux bateaux, une montagne et un phare. Fond de verre bleu. (D. 0,077.)

4° Petit panier de fleurs, à anse ; en bas, à gauche, deux colombes se becquetant ; à droite, la houlette, le chapeau et la musette. Bordure de perles et fond de verre bleu. (D. 0,049.)

Belleteste (Louis-Charles-Antoine), né à Dieppe le 22 mai 1787, mort du choléra, à Paris, en 1832. Fils de Louis-Charles-Vincent. Il se maria à Dieppe, âgé de plus de trente ans et devint, comme son grand-père, un sculpteur distingué. La duchesse de Berry le fit beaucoup travailler. Il exécutait le portrait en haut relief directement devant le modèle, avec une facilité remarquable. Pendant la vogue des boutons de chemises, il en faisait jusqu'à cent par jour, au prix d'un franc la pièce.

Louis-Charles-Antoine, amoureux de son art, ne pouvait souffrir l'offre d'un rabais sur ses ouvrages ; il menaçait de les briser plutôt que de les vendre à un prix inférieur au sien. Sa femme, sous ce rapport, était plus entendue; douée d'un tact exquis, elle charmait le client et débitait au mieux tous ces gracieux objets que l'habile ivoirier savait si bien sculpter.

Nous citerons de ce maître les portraits de M. et Mme Frédéric Ansoult, de Dieppe, médaillons en haut relief sur fond de verre bleu, époque de Charles X. (Coll. de M. Paul Ansoult.)

Belleteste (Louis-Augustin-Grégoire), né le 1er février 1798, mort le 29 juillet 1821. Fils de Louis-Charles-Vincent. Il mourut célibataire à vingt-trois ans et demi, sans avoir eu le temps de se faire connaître.

Bouteiller (Samson-Philippe), né à Dieppe le 26 juillet 1767, mort à Rouen le 16 mars 1812. Un des bons artistes dont la patrie de Duquesne ait le droit d'être fière. Il a cultivé tous les genres tels que figures, portraits, animaux, paysages. Le décor mosaïque lui a fourni l'occasion d'exécuter de gracieux sujets sur fond de dentelle. Bouteiller a fait aussi de petits navires mâtés, gréés, pavoisés et voguant à pleines voiles, le tout d'une ténuité extrême. A côté de ces fragiles ouvrages, fruits de la patience et de certains tours de main, mais étrangers à l'art, Samson Philippe s'est révélé dans ses bustes originaux et dans l'imitation des statues antiques. Ses portraits d'après nature, bustes ou médaillons, sont d'une admirable exécution et d'une ressemblance irréprochable.

Parmi ses figures antiques, la Vénus de Médicis paraît avoir été l'objet de ses préférences. Il en fit de belles réductions qui lui valurent les félicitations de plusieurs grands statuaires de Paris;

« il fut comblé d'éloges par l'Athénée des arts, qui en rendit un compte fort honorable dans une de ses séances publiques. »

Bouteiller eut l'honneur d'être présenté au ministre de l'intérieur, dont il devait faire le portrait, lorsque sa santé délabrée vint y mettre obstacle en précipitant son retour à Dieppe. Cet artiste a montré ce que peuvent le travail intelligent et la persévérance aidés d'un goût pur. Avec des notions de dessin presque élémentaires, il parvint à produire des œuvres remarquables que de bons maîtres n'eussent pas désavouées.

L'indifférence pour les ouvrages d'ivoire laissa notre sculpteur dans une situation précaire ; vers les premières années du XIX[e] siècle, s'étant décidé à quitter sa ville natale pour venir habiter Rouen, il trouva du moins dans cette résidence, quelques satisfactions d'amour-propre, des éloges publics vinrent le récompenser de ses labeurs. En 1808, la Société d'émulation lui décernait une médaille d'argent pour rendre hommage à son mérite et reconnaître sa supériorité. Le mémoire ajoutait au nom de la Société : « En lui rendant cette justice, elle forme un vœu, bien intéressant pour ce département, c'est de lui voir se préparer des successeurs en formant quelques élèves dans lesquels il reconnaîtrait des dispositions favorables : elle se flatte qu'il répondra à ce que l'on a droit d'attendre d'un artiste aussi distingué. » (*Mémoires de la Société d'émulation de Rouen,* 1808, p. 56. Article signé : Lecarpentier.)

Flouest (Marie-Joseph), sculpteur et peintre, né à Dieppe le 17 décembre 1747, mort en cette ville le 25 mai 1833. Il débuta par la sculpture en ivoire et donnait déjà des preuves de talent quand le goût de la peinture l'entraîna à Paris. Pendant plusieurs années, la nécessité l'obligea de consacrer une partie de son temps à sculpter de jolis petits médaillons pour les tabletiers, puis vint un jour où il put enfin se livrer entièrement à son travail préféré. On cite parmi ses meilleurs tableaux un Retour de nourrice et une scène du roman d'Estelle et Némorin. Il a fait aussi des miniatures et les dessins d'une édition des fables de Florian, avec lequel il était lié.

Vers 1808, Flouest revint à Dieppe pour diriger l'école de dessin, nouvellement fondée dans le but de former des artistes, pour relever le commerce de l'ivoirerie. (L'abbé Cochet, *les Églises de l'arrondissement de Dieppe ;* Dieppe, Lefebvre, 1846, p. 111.) D'après M. Michel Hardy, savant dieppois, à l'obligeance duquel nous devons quelques bons renseignements, les petits bas-reliefs de Flouest sont en grande partie passés en Angleterre. Comme miniaturiste, il ne s'est pas élevé au delà d'une honnête médio-

crité; son nom n'est cité nulle part parmi les peintres de ce genre, et pour cette fois nous n'approuvons pas les éloges décernés de confiance à notre artiste par l'abbé Cochet. Deux petits portraits appartenant à M. Michel Hardy sont de nature à confirmer notre opinion.

Dambry, Février l'aîné, Février Joseph, Houard, Pecquets, Planque et Savoye, fabriquants, maîtres ivoiriers à Dieppe, exerçaient en 1772. (*Almanach général des marchands...*, Paris, 1772.)

Lefebvre, sur la fin du règne de Louis XVI, sculptait des paysages, des marines et des scènes pastorales et galantes, d'un fini précieux.

Les Crucvolle père et fils florissaient dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ils se sont fait une certaine réputation pour leurs crucifix.

Croqueloi travaillait sous Louis XVI. Il faisait des descentes de croix, des bas-reliefs et des sujets délicats sur fond de mosaïque, c'est-à-dire piqués à jour comme de la dentelle. Il est mort, sous la Révolution, concierge de la mairie de Dieppe.

Cointre, au XVIIIe siècle, sculptait des gueux et des mendiants.

Bienaymé sculptait des christs avec talent. Son neveu, à Hautot, en conserve un spécimen remarquable. Cet artiste était encore réputé pour ses montures d'éventails.

Blard l'ancien, contemporain de Croqueloi, exécutait comme lui des descentes de croix et de fins bas-reliefs.

Dailly, élève de Croqueloi, naquit à Dieppe au milieu du règne de Louis XV. Il travailla quelques années dans sa ville natale et s'établit à Paris, où les événements politiques favorisèrent son commerce. Après le 14 juillet 1789, il fit de petits médaillons représentant la prise de la Bastille. La plupart servaient à décorer les tabatières; des réductions de ceux-ci ornèrent des broches, des boucles d'oreilles, des chatons de bagues et autres bijoux de même genre. « J'ai vu de ces médaillons, dit M. Nicolle aîné, c'est de la sculpture pour être vue à la loupe. »

Dailly eut une vogue inespérée: on s'arrachait ses ouvrages; il sut en profiter et sculpta toutes sortes de petits sujets allégoriques et autres, relatifs à la Révolution. Comme presque tous les ivoiriers de son temps, il exécuta le genre mosaïque, offrant un gracieux motif au milieu d'une fine dentelle; parmi ses bas-reliefs, nous citerons un Persée délivrant Andromède et un charmant médaillon ayant pour légende :

Je le tiens ce nid de fauvettes;
Ils sont éclos quatre petits.

Nous ignorons la date du décès de Dailly, son nom figure pour la dernière fois dans l'*Annuaire de Paris* en 1821. Il y est consigné avec cette note : « Sculpteur en ivoire, tient assortiment de sujets en terre cuite, rue du Caire, 22. » Sous la Restauration, notre Dieppois ne s'en tenait donc plus au travail de l'ivoire ; il était aussi modeleur en terre.

Meugniot (Auguste-Philibert), né le 10 août 1802, mort à Rouen le 22 décembre 1842. Artiste réputé, qui fit honneur à la ville de Dieppe. Son succès date de la Restauration ; il eut alors quelques années de grande vogue. Le goût des portraits lui fut très lucratif ; il en fit un grand nombre surtout en haut relief ; chacun d'eux, pour lesquels il ne consacrait guère qu'une journée, lui était payé 100, 150 et jusqu'à 200 francs. Ses élèves, il en avait au moins douze, faisaient les vêtements et lui se réservait la figure.

Meugniot abusait de sa facilité pour tomber dans la négligence. Il sculpta un jour le portrait de la duchesse de Berry d'une façon regrettable tant au point de vue de l'exécution que sous celui de la ressemblance. La duchesse, malgré sa bienveillance si connue des artistes, renvoya le portrait à Meugniot en lui faisant dire que ce pouvait être celui d'une autre, mais qu'assurément ce n'était pas le sien. La *Notice des ivoires* du Louvre rédigée par A. Sauzay mentionne un « vieillard assis dans un fauteuil », buste signé : *Meugniot, Dieppe,* 1829. Ce type de la décrépitude est supérieurement rendu.

Nicolle (Antoine), né à Dieppe, le 10 mars 1807. Habile ouvrier, connu sous le nom de Nicolle aîné. Il travailla chez Blard en qualité de chef d'atelier et fut souvent chargé de l'exécution des pièces de choix. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : Les deux éventails offerts par le conseil municipal de Paris à la princesse Hélène, lors de son mariage avec le duc d'Orléans ; un autre éventail, non moins beau que les précédents, commandé pour un prince indien, quelques années plus tard, vers 1836 ou 1837 ; des statuettes, des sujets d'après l'antique ; un grand nombre de bas-reliefs et plus de trois cents portraits, notamment ceux de sa mère et du violoniste Artot, tous faits directement, en présence du modèle, sans modelage préparatoire.

En 1855, il fit partie de la délégation ouvrière désignée par la municipalité pour aller visiter l'Exposition universelle. A son retour, il publia un rapport donnant à Dieppe la suprématie sur les autres nations pour l'industrie artistique de l'ivoire. (*Vigie de Dieppe.*) Il est aussi l'auteur de plusieurs articles publiés dans le même journal et dont nous avons parlé plus haut. Antoine Nicolle

aurait pu se fixer à Paris, mais il refusa; des offres avantageuses lui furent adressées par un nommé Périn, rue du Ponceau, élève de Dailly, et dont la spécialité peu honnête consistait à imiter les vieux ivoires. Il occupait quatre ou cinq ouvriers à ce triste métier. Les copies, brunies au tabac, étaient placées chez des marchands de curiosités et vendues comme anciennes. « Voici le procédé, je l'ai vu employer, dit M. Nicolle aîné: on copie une figure d'après quelque vieillerie, puis on la soumet à l'action d'une décoction de tabac ou de tan; cette opération terminée, on lui casse une jambe, un bras ou la tête, si c'est possible; on rajuste ensuite la partie détachée au moyen d'une cheville, puis un marchand de bric-à-brac la vend à un connaisseur pour un morceau de cette brillante et grasse sculpture du XVe ou du XVIe siècle, c'est souvent à son choix. (*La Vigie de Dieppe,* 18 avril 1851.)

CLÉMENCE (1798 + 1831), surnommé *Bonne-Vierge*, à cause de sa facilité à reproduire les madones, qui se vendaient à la grosse pour l'exportation. Après avoir été l'élève des Belleteste, il se perfectionna dans l'atelier de Blard, dont il devint un des meilleurs ouvriers. Clémence a laissé des statuettes et des bas-reliefs qui ne sont pas sans mérite. On cite de lui les Quatre Saisons.

BLARD (Jacques-Nicolas), né le 9 thermidor an III (27 juillet 1795), un des ivoiriers le plus en vogue du règne de Louis-Philippe. Au mariage de la D^sse^ de Lucques, fille de la D^sse^ de Berry, la ville de l'ivoirerie, reconnaissante, lui offrit un très beau coffret en ivoire exécuté chez Jacques Blard. Les sculptures représentaient des vues de Dieppe et des environs, entre autres les ruines du château d'Arques. Ce coffret fut remis rempli de dentelles.

La *Notice des ivoires* du Louvre décrit deux statuettes signées : BLARD, IVOIRIER A DIEPPE ; un Bacchus et un Mercure, copiés d'après l'antique. (N°s 29 et 30 du Catalogue rédigé par A. Sauzay.)

POT-DE-VIN faisait de jolis petits navires tout mâtés et tout gréés. Il devint aveugle et fut réduit à mendier son pain dans les rues de Dieppe.

DROUET, ancien soldat de la République et du premier Empire, exécutait à la grosse des crucifix en os pour les missions.

FLAMAND, né au XVIIIe siècle et mort tragiquement au Havre vers 1852, sculptait de préférence de petits navires parés de leurs gréements.

BIGNARD (François), ornemaniste et figuriste de talent. Il prit des leçons de Flamand, et, à l'exemple de son maître, il forma de bons élèves. Bignard était mort en 1824. A cette date, suivant l'*Indicateur de Dieppe,* la veuve Bignard était établie Grande-Rue du Pollet, 90.

BUISSON résidait rue aux Juifs en 1824. Il mourut à l'hôpital de Dieppe et eut l'honneur de former vingt-deux élèves.

GUICHE exerçait rue aux Juifs en 1824.

ROBIN, mort en 1842, florissait sous la Restauration. Ses ateliers étaient alors Grande-Rue, 24.

ALLARD, établi Grande-Rue, 52, en 1824.

OUIN, né en 1813, taillait facilement l'ivoire. Il a montré de l'habileté dans différents genres et vit aujourd'hui retiré au Pollet. Lorsqu'il y a deux ans, nous sommes allés le trouver pour faire appel à ses souvenirs et lui demander des renseignements, il nous a fait voir bon nombre de ses ouvrages qu'il se plaît à conserver. La pièce qui nous a le plus frappé est un christ d'assez grande dimension et dont l'exécution mérite des éloges.

BEAUCHÊNE, François, étudia d'abord avec Flamand, servit comme marin de l'État et revint plus tard à la sculpture en ivoire. Il mourut à Paris, en 1848, à la suite d'un acte de dévouement, après avoir retiré de l'eau un de ses amis qui allait se noyer.

MORIER, mort à Paris en 1849.

COLETTE envoyait à l'Exposition universelle de 1855 un groupe de mendiants en ivoire, noyer et santal, d'après Beauchêne aîné.

LARCHELIER avait à l'Exposition universelle de 1855 un bouquet de roses moussues.

SAYOT exposait à Paris, en 1355, un miroir à main d'un beau travail.

GRAILLON, Pierre (1807 + 1872), est une illustration dieppoise, Ses petits travaux en ivoire, en bois et en terre cuite sont dignes de figurer dans les plus belles collections. Nous donnons la biographie de ce maître à notre article sur « les terres cuites ».

CURIEUX DE SCULPTURES EN IVOIRE

MM. Cte **ALEX. D'ALCANTARA** (Belg.), crucifix microscopique, travaillé au tour et sculpté. Pyramide représentant saint François d'Assise. — **AMBROES** (Belg.), christ. — C^sse^ **D'ANTHÉNAISE** (Paris), coffret byzantin rectangulaire, avec couvercle plat à coulisses. — **ARONDEL** (Paris), crosseron du XIIIe s. ; d'un côté, la Vierge entre deux anges; de l'autre, la Crucifixion. Bas-reliefs du XVe s.

J.-ANT. BAMPS (Belg.), la Vierge et l'Enfant, figurines du XVIIe s. L'ange gardien, médaillon du XVIIIe s. — **BASILEWSKI** (Paris), feuillet de diptyque du VIIe s., à trois registres. Le Péché originel, l'Arche et le Sacrifice d'Abraham, Coffrets byzantins. Plaque à trois registres, la Descente de croix, les Saintes Femmes au tombeau, le Christ descendant aux limbes. Ce morceau est signé : RAIMVNDVS : ME : FECIT. Diptyque des douze fêtes, XIIe s. Vierge du XIIIe s. Olifant. Crosses italiennes du XVe s. Coffrets du moyen âge : la Marchande Scène d'amour, etc. Très nombreuse série. — Cte **DE BASTARD** (Paris), Vierge assise, tenant l'enfant Jésus, XIIe s. — Mme **BAUDET** (Orléans), superbe christ. — Cte **DE BER-**

LAYMONT DE BORMENVILLE (Belg.), canette ovale, montée en vermeil : scènes de la vie de Bacchus. — **ESS. BLIGNY** (Paris), raretés. Cavalier de jeu d'échecs, du XIIIe s. Boîtes de miroirs : l'Attaque du château d'amour. Page et châtelaine, XIVe s. Vierge assise, tenant l'enfant Jésus de son bras gauche, commencement du XIVe s.; chef-d'œuvre d'une valeur considérable. — **BOIN** (Bourges). — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), plaque du XIe s. : l'Annonciation. Portrait présumé de Jeanne de Laval, femme du roi René, XVe s. Diptyque représentant, à droite, sainte Catherine, et, à gauche, un saint qu'on étrangle. Coffrets. Femme terrassant un dragon, statuette. XVIe s. — **BORTHON** (Dijon).

DUC DE CAMBACÉRÈS (Paris), vierge debout tenant son fils, dans un tabernacle dont les vantaux présentent douze bas-reliefs; adjugée 7.500 fr., en 1861, à la vente Soltykoff. — **CARRIÈRE** (Nîmes), Adam et Ève, haut relief du XVIe. — **CERNUSCHI** (Paris), ivoires japonais. — **CÉLERIER** (Le Mans). — **CAV. CIBRARIO** (Italie). Madone du XVIe s. — **E. CLICQUOT** (Reims). — **Cte CORNET DE GREZ** (Belg.), christ du XVIe s. — **A. COSTER** (id.), Coupe pédiculée représentant une ronde d'enfants, XVIIe s. Le Christ et la Vierge, bustes du XVIIe s. Ève tenant la pomme, haut relief.

EM. DAVOUST (Orléans), croix d'abbesse. Statuettes : Vénus, Voltaire, Rousseau. Joueuses de tambour de basque et de tambourin. — **ALEX. DELAHERCHE** (Bauvais), bas-reliefs, médaillons. Têtes d'épingles, ravissante petite tête de femme du XVIe s. etc. — **AUG. DEMEUNYNCK** (Lille). — **FAGEL DESCHAMPS** (Belg.), christ attribué à Du Quesnoy. — **A. DESMOTTES** (Paris), statuettes, plaques, diptyques des XIVe, XVe et XVIe s. — **L'ABBÉ DESNOYERS** (Orléans). — **E. DE DEYN** (Belg.), petit diptyque. — **Mme DUBEZAIN** (Orléans), Voltaire, Rousseau, statuettes. — **CH. DUBOIS** (Versailles). — **AUG. DUFOUR** (Belg.), statuette du Sauveur, XVIe s. — **CHARLEM. DUPUY** (Saumur). — **J. DURAND** (Paris), spécimens du moyen âge. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), raretés diverses du moyen âge et de la Renaissance. Coffret byzantin à décors de guerriers, griffons et combats d'animaux. Vierge processionnelle de l'abbaye d'Ourscamp, près Nyon, XIIIe s. — **Csse DZIALYNSKA** (Paris), la Vierge assise, les mains jointes, contemplant l'enfant Jésus, statuettes sous un portique d'ébène orné de figures et de cartouches en ivoire, XVIIe s. Les quatre Saisons, statuettes du temps de Louis XIV, etc. — **FAGEL DESCHAMPS** (Belg.), Christ attribué à Du Quesnoy.

FAU (Paris), coffre de mariage du XIVe s. Buste de personnages, à grande perruque, d'une bonne facture et signé : C. Lacroix fecit. Fin du XVIIe s. — **Bon DE FAVEREAU DE JENNERET** (Belg.), Christ. — **Cte FLORENT D'OULTREMONT** (Belg.), christ, les bras posés presque verticalement. H. 0, 87. Provient de l'oratoire du Cte d'Oultremont, prince évêque de Liège. — **FOULC** (Paris), triptyque du XVIe s. : Vie de la Vierge. Christ du XVIIe s.

GAILLARD (Belg.), canette montée en vermeil. Histoire de Bacchus. — **Bnne FÉLICIA GAMBA** (Italie), la Crucifixion, bas-relief du XVIIe s. dans un riche cadre doré. — **PAUL GASNAULT** (Paris), série de *Netzkés*, d'une exécution fine et soignée; ce sont de petites figurines japonaises isolées ou en groupe, représentant des animaux, des gueux, des personnages, parfois hideux ou grotesques. — **VICTOR GAY** (Paris), ivoires siciliens, de l'époque des Califes. — **JOS. GIELEY** (Belg.), Descente de croix, bas-relief du XVe s. — **A.-G. GILLARD** (Nogent-le-Roi). — **GOETHALS-DANNEEL** (Belg.), la Vierge portant l'Enfant Jésus :

superbe statuette du XVe s., attribuée par tradition à MICHEL-ANGE. — **Mlle GRANJEAN** (Paris), diptyque à quatre registres du XIVe s. : scènes de la Passion. — **L'ABBÉ GRIMOT** (Isle-Adam).

L.-TH. HARBERT (Troyes), plaques, polyptyques, statuettes, bas-reliefs du moyen âge et de la Renaissance. — **Cte EUG. D'HENRICOURT DE GRUNNE** (Belg.), Christ signé : DU QUESNOY. — **D'HOUDAN** (Angers). — **A. HOUYET** (Belg.), Feuillet : Entrée triomphante de J.-C. à Jérusalem XVIe s. Bas-relief à figure de femme.

Bnne DE JOIGNY DE PAMÉLE (Belg.), un Amour monté sur un chêne et deux autres petits Amours à ses pieds. Amour endormi sur son carquois. — **Vte DE JONGHE** (Belg.), feuillets : Le couronnement de la Vierge; la crucifixion. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), très belles séries d'objets de vitrine. Peignes, manches de couteaux, pièces d'échecs et jonchets du moyen âge et de la Renaissance; râpes à tabac, navettes, médaillons, boîtes, etc.

JOSEPH KOYEN (Belg.), l'Immaculée Conception, statuette sculptée en 1671 par MICHEL-MOTTART. H. 0,335.

GAST. LE BRETON (Rouen), tête d'*Ecce Homo* exprimant la douleur, ouvrage espagnol d'un grand sentiment artistique. — **Mme LEROY** (Belg.), saint Michel terrassant Satan, statuettes du XVIIe s. — **ISID. LESCART** (Belg.), saint Christophe, statuettes du XVe s. — **EM. LEVAVASSEUR** (Carcassonne). — **LEVEAU** (Orléans), silène soutenu par deux satyres.

Mis ET Mse DE MAILLEN (Belg.), christ attribué à DARDENNE le jeune, sculpteur liégeois, du chapitre de Saint-Lambert. — **MAILLET DU BOULLAY** (Paris), deux bras de croix processionnelle du XIIe s. Diptyque du XVe s. : scènes de la vie de Jésus et la légende de saint Martin; on y voit un chevalier dont le casque est soutenu par un ange. — **MAUDUIT** (La Châtre). — **JOSEPH MAYER** (Liverpool), tablette offrant l'image de l'Empereur Marc-Aurèle (+ 180). Tablette de reliquaire du IIe s. Une prêtresse accomplit un sacrifice auprès d'un autel abrité par un chêne. Polyptyques, etc. Très riche collection. — **A.-M.-S.**, Cléopâtre, haut relief du XVIIe s. attribué à VAN BOSSUIT. Râpes à tabac du XVIIe s. Portraits médaillons : Marie Leczinska, médaillon signé : BLONDEL, 1750 : Louis XVI et sa famille. Beaumarchais. Mirabeau. Le duc de Berry. Charles X, etc. Le Pèlerinage d'amour. Scènes galantes, par ANTOINE BELLETESTE. Sujets à mosaïques; d'autres, avec des temples, des arbres et de petits personnages d'une extrême ténuité. Jeune femme assise, entourée de ses trois enfants et donnant le sein à l'un d'eux ; petit médaillon en haut relief signé : FAIT PAR TANEDEY A TURIN. Tous ces médaillons sont montés sur boîtes et tabatières. — **RAOUL MELLIER** (Abbeville). — **MERTENS** (Belg.), feuillets: le Christ entre deux anges; la crucifixion, la sainte Trinité. — **EMM. MICHEL** (Belg.), Ève tenant la pomme, statuette. — **MOLIN** (Chambéry), **Bon THOM. DE MORGAN** (Amiens).

Cte G. DE NÉDONCHEL (Belg.), crosse épiscopale en ivoire polychromé, travail italien du XVe s. Triptyque; dans le panneau central, le Christ; sur les volets, saint Michel et un saint évêque; ouvrage italien du XVe s. — **CH. NICAISE** (Châlons-sur-Marne).

ODIOT (Paris), la Vierge en buste avec l'Enfant, plaque du XIIIe s. Mars et Vénus, groupe en ronde-bosse, ouvrage flamand du XVIe s. — **Csse J. D'OULTREMONT** (Belg.), Christ. — **OZENFANT** (Lille). — **PRINCE PALAVICCINI** (Italie). — **PARIS DE LA BERGÈRE** (Orléans), Christ du XVIIIe s. (0,85). — **PIET-LATAUDRIE** (Paris). —

B^on DE PITTEURS HIEGAERTS D'ORDANGE (Belg.), Saint Mathieu tenant une banderolle, statuette du XVe s. (H. 0, 26). — **JOHN PINSON** (Belg.), buste de l'archiduc Léopold Guillaume d'Autriche, gouverneur général des Pays-Bas. — **Mgr PONCEAU** (Belg.), coffret à reliques du XIe s. Dans les arcatures, le Christ, les apôtres, Moïse, Aaron et quelques prophètes. — **L. QUARRÉ** (Lille).

Mme RAMBOURG (Châteauvert), groupes et figurines d'une bonne facture. — **PAUL RATTIER**, garde-notes gravé, aux armes de Saxe, 1564. — **A. REYNEN** (Belg.), christ, attribué à Du Quesnoy. — **C^sse MAURICE DE ROBIANO** (Belg.), Vénus et l'Amour, figurine d'un seul morceau signé A. Q. F. (H. 036), XVIIe s. — **Mis A. DE RODES** (Belg.), christ sur un socle en vermeil garni de pierres fines. — **L'ABBÉ ROCHER** (Orléans), Sainte Vierge. Empereur allemand. J.-C. sur les genoux de la Vierge. Martyr de saint Jean l'Évangéliste. Saint Euverte, évêque d'Orléans. Pêcheur et pêcheuse dansant, etc. — **B^ons DE ROTHSCHILD** (Paris), ivoires de divers maîtres et entre autres de Fr. Du Quesnoy.

M^ise DE SAINT-GERMAIN (Italie), bas-relief du XVIIIe s. — **V^or SAMAIN** (Belg.), christ attribué à Duquesnoy. — **TH. DE SAVOYE** (Belg.), christ du XVIe s. — **B^ons P. et R. SELLIÈRES** (Paris), crosse dite de l'abbaye d'Estival, XIVe s., adjugée, à la vente Soltykoff, 1,700 fr. — **THÉOPH. SMEKENS** (Belg.). Le Christ descendu de la croix, bas-relief du XVIIIe s. — **SCHMIDT** (Paris), reliquaire du XVIIe s. — **SOUBIATES** (Saint-Brieuc), beau christ. — **SPITZER** (Paris), feuilles de diptyque impérial représentant l'impératrice Placidie, femme de Constance III. Polyptyques, plaques figurines, madones, objets de vitrine. — **CH. STEIN** (Paris), ivoires de moyen âge et de la Renaissance. Diptyques et triptyques, coffrets, vierge, médaillons, plaques diverses. — **ALF. STEVENS** (Belg.), superbe christ de Jaillot. — **A. E. STUCKENS** (Belg.), christ attribué à Du Quesnoy.

Cte THIERRY DE LIMBURG-STIRUM (Belg.), saint Jean, statuette du XVIIIe s. — **THOMASSIN** (Douai). — **Mis DE THUISY** (Paris), médaillons du XVIIIe s. Louis XIV, Mme de Montespan, etc. Dessus de tabatières du XVIIIe s. — **THUYSBAERT-ROOMS** (Belg.) christ.

VAISSE (Paris), plaques, coffrets, polyptypes du moyen âge. — **VAN CASTER** (Belg.), les Saisons, statuette du XVIIIe s. (0,135). — **GOTTFRIED VAN DEN BERCK** (Chenevelles). — **CHEV. VAN EERSEL** (Belg.), saint Sébastien, statuette du XVIe s. — **VAN LANGENHOVE** (Belg.), christ dans un cadre en bois sculpté. — **L. VANDE VYVER** (Belg.), canette. Vase sur pied. — **CH. VERCAUTEREN DE COOK** (Belg.), la Vierge et l'Enfant, statuette du XVIe s. (0,20). — **GUST. VERMEERSCH** (Belg.), coffret oriental du IXe s. Polyptyques, volets, feuillets, plaques des XIIIe, XIVe et XVe s. Triptyque en ivoire polychromé et doré, Saint Georges, bas-relief circulaire du XVIe s., collection remarquable. — **ARN. VERREYT** (Belg.), amour étreignant un serpent, XVIIe s. Bacchus, bas-relief du XVIIe s. — **FERD. VIENNE** (Belg.), christ en ivoire attribué à Du Quesnoy (0,70). — **G. DE VINCK** (Belg.), Jeu d'échecs en ivoire, du XVIIe s. — **Bon A. DE VINCK VINNEZEELE** (Belg.), diptyque : l'Adoration des mages et la Crucifixion. — **V^or DE VOLDER** (Belg.) diptyque du XVe s. — **Bon A. DE VRIÈRE** (Belg.), christ.

LÉOP. DE WAEL (Belg.).

C^sse D'YVON (Paris), figurines d'enfants, par Fr. Du Quesnoy.

B^on DE ZÉRÉZO DE TÉJADA (Belg.), grand christ, sculpté par Bouchardon.

PETITE SCULPTURE

SUR BOIS, SUR PIERRE TENDRE, SUR NACRE, SUR NOYAUX, ETC. — OUVRAGES LORRAINS, FAUSSEMENT ATTRIBUÉS A BAGARD, DE NANCY. — DESSUS DE TABATIÈRES, PAR BONZANIGO ET SON ÉCOLE.

Au XVIe siècle, la petite sculpture a trouvé en France, en Italie, dans les Flandres, dans le nord de l'Europe et surtout en Allemagne, des interprètes d'un rare mérite; ils ont employé le bois, l'ivoire, la nacre, la pierre tendre, pour exécuter dans de petites proportions, avec un art infini, une foule de menus objets de la vie usuelle et de portraits historiques. Ces petits portraits, d'un diamètre de cinq à six centimètres en moyenne, joignent à un faire irréprochable le rare mérite d'une ressemblance parfaite. On y admire encore une observation naïve de la nature qui leur donne un charme particulier.

Nuremberg et Augsbourg ont été longtemps, les deux centres artistiques de l'Allemagne. Dès la fin du XVe siècle, la petite sculpture y était en faveur et se conserva pendant plusieurs générations. A Nuremberg, les portraitistes se servaient habituellement d'une sorte de pierre tendre (Kalstein) employée de nos jours pour la lithographie. Le Kalstein comprend deux sortes de pierre : Le Speckstein, d'un grain très fin et d'un gris verdâtre; le Kelheimerstein, un peu moins fin de grain et d'un ton jaunâtre. Au XVIIe siècle, la vogue des portraits en Kalstein durait encore; toutefois le genre s'était un peu modifié: ainsi, au lieu de petits bas-reliefs, on faisait de préférence des bustes en ronde-bosse.

Les médaillons faits à Augsbourg, la digne rivale de Nuremberg, diffèrent des précédents en ce qu'ils sont le plus souvent en bois; l'exécution en est superbe et appartient à des artistes consommés, dont le plus réputé était Hans Schwartz. Le Louvre renferme de très beaux spécimens de ces portraits en bois et en pierre tendre, mais c'est dans les musées d'outre-Rhin qu'on les trouve en plus grande quantité. Quelques artistes, comme Properzia de Rossi et Leo Pronner, se firent un nom dans la sculpture microscopique.

Depuis la fin du moyen âge, beaucoup d'artistes, à la fois peintres, sculpteurs et graveurs, se sont distingués dans la petite sculpture. Nous citerons les plus connus :

Albert Durer, peintre et graveur, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, a sculpté en bois et sur pierre lithographique de

petits bas-reliefs et des figures ravissantes. On peut en voir plusieurs spécimens aux musées de Berlin et de Gotha; comme tous les ouvrages de ce grand maître, ils sont d'un prix inestimable. Les *Vereinigten Sammlungen* de Munich renferment de lui quatre médaillons d'une expression saisissante et d'un fini précieux. Ce sont les portraits de Sébastien et d'Ursule Liegsalz, faits en 1517, et ceux de Laurent et d'Élisabeth Kreller, datés de 1520.

Un « buste de jeune homme », du musée du Louvre, porte son monogramme. (N° 217 de la *Notice* rédigée par M. A. Sauzay, Paris, 1864.)

Augustin Hirschvogel exécutait, en 1520 le beau portrait-médaillon d'Ursule Dürer, qu'on admire au musée de Berlin.

Peter Flotner, de Nuremberg (+ 1546), était très réputé pour ses petites figures en bois, en pierre tendre et dure, en ivoire, en corail, en nacre, etc. Plusieurs de ses portraits-médaillons en Kalstein, sont au musée de Berlin. On cite de lui, dit M. Demmin, un cor avec cent treize têtes et visages humains, en haut-relief.

Johann Tenchler, mort à Nuremberg en 1546, sculptait avec talent le bois et la pierre tendre.

Hans Schaufflein, mort en 1550, élève et imitateur d'Albert Dürer, est l'auteur d'un médaillon figurant la Vierge avec l'enfant Jésus et sainte Élisabeth. (Musée de Berlin.)

Lucas de Cranach (1472+1553) a sculpté sur bois et sur pierre lithographique des portraits en bas-relief. Ce célèbre artiste fut comblé d'honneurs et anobli par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage.

A. D. Marque d'un habile sculpteur de portraits-médaillons en bois, qui exerçait dans le premier tiers du XVIe siècle. Ce maître anonyme a mis son chiffre, avec la date de 1525, sur un médaillon du musée du Louvre, représentant le portrait de George Graf. (N° 201 de la *Notice des bois sculptés, terres cuites*, par M. A. Sauzay.)

La même marque, datée de 1524, se trouve sur le portait de Léopold Praun et sur celui de Volang Pœmer « dans des médaillons de 8 p. 8 lig., qui se trouvaient dans la collection de feu M. Heinlein, à Nuremberg. » (Brulliot, *Dict. des monogrammes.*)

Tobie Wost, graveur saxon en médailles, florissait au XVIe siècle. On lui attribue un petit portrait-médaillon en pierre lithographique portant le monogramme T. W. 69. (Musée du Louvre. N° 42 de la *Notice* de M. A. Sauzay.)

Veit Stoss résidait à Nuremberg, où il mourut en 1552. En

dehors de ses grands ouvrages de sculpture, il exécuta divers petits sujets avec la plus grande perfection.

Ludwig Krug (+ 1535) s'est acquis une réputation méritée dans la petite sculpture sur bois et sur pierre tendre.

Hans Culmbach florissait à Ausgbourg en 1528. Il a signé et daté de cette même année un charmant portrait-médaillon en bois sculpté, du Musée de Berlin.

Hans Schwartz est cité comme le plus habile sculpteur de petits portraits en bois, parmi les artistes d'Ausgbourg. Au nombre de ses petits chefs-d'œuvre, nous mentionnerons les portraits de Jacob Fugger, de Magdalena Honoldt, de Bart. Welser et de Barbara Reihlig. (Musée de Berlin.)

Lucas de Leyde (1464+1533), peintre et graveur hollandais, était aussi un maître hors de pair. On lui attribue un médaillon en bois de la Bibliothèque nationale et plusieurs figurines du Musée du Louvre, notamment celles de Pallas et de Mercure cataloguées sous les N°s 164 et 165 de la *Notice* de M. A. Sauzay.

Jérôme Rosch a inscrit son nom avec la date de 1545 sur plusieurs bas-reliefs en bois, du Musée de Berlin.

Hans Dollinger, sculpteur et graveur en pierres fines, a exécuté un admirable bas-relief en Speckstein à l'occasion de la visite de Charles-Quint à Henri VIII, en 1522. Ce morceau, acquis par le duc de Blacas en 1849, a été payé 4,100 francs.

Heinrich Aldegrever, né à Soest (Westphalie) en 1502, mort en 1562, peintre et graveur, était un des meilleurs élèves d'Albert Dürer. Il est considéré comme l'auteur d'un joli bas-relief en Speckstein, désigné ainsi dans la *Notice* de M. A. Sauzay : « La jolie fille d'Augsbourg et le prince de Bavière, » groupe de deux personnages en pied. Ce groupe fait partie d'une suite de douze sujets gravés en 1538, par Aldegrever et connus sous le nom de : « Les danseurs de noces. »

Properzia de Rossi, née à Bologne, taillait sur des noyaux de pêche des sujets d'une délicatesse et d'une élégance extrêmes. Elle cisela sur un seul noyau « la Passion de Jésus-Christ, avec les apôtres, les bourreaux et une infinité de personnages ». Mais ces choses, ajoute Vasari, n'étaient que le prélude d'importantes entreprises. Properzia mourut de chagrins d'amour ; elle ne put résister à la douleur que lui causait l'indifférence d'un beau jeune homme qu'elle aimait éperdument. (*Vies des peintres et architectes,* VII, 119 et 120.) Le *Grüne-Gewolbe,* de Dresde, renferme un noyau de pêche sculpté par cette femme célèbre.

Léo Pronner, de Nuremberg (+ 1630), est un des plus fameux sculpteurs d'objets microscopiques. Non seulement il a gravé sur

des noyaux de cerise et autres toutes sortes de physionomies expressives, parfois prises dans le clergé, mais on cite de lui des animaux et des figurines assez minuscules pour passer à travers le trou d'une aiguille. Dans ces sortes d'ouvrages, l'art n'y est pour rien; ce sont des tours de force obtenus par certains coups de main résultant d'une aptitude particulière; ils feront naître l'étonnement, sans attirer l'admiration.

« Léo Pronner, écrit M. Demmin, est l'auteur des fameux noyaux de cerise dont l'un est orné de huit boîtes, d'inscriptions et de la date 1609, et un autre des douze apôtres en pied, daté de 1610, ainsi que du célèbre canif fait en 1606 pour l'archiduc d'Autriche. Le manche en était à 13 tiroirs, contenant des psaumes sur parchemin en vingt et une langue. 1,500 outils divers, 100 pièces d'or, une chaîne de plus de 15 centimètres de longueur et de 100 anneaux, un noyau de cerise couvert d'armoiries, vingt-quatre assiettes en étain, douze couteaux en acier et à manche de bois, autant de cuillères en buis et un cheveu d'enfant divisé dans son épaisseur en dix parties. « La longueur de ce canif féerique ne dépassait pas dix centimètres. » (*Encyclopédie des beaux-arts plastiques.*)

Albertus Vinnenbrikk sculptait des chaires en Hollande au XVIIe siècle. D'après M. Demmin, il était réputé aussi pour ses pommes en bois et ses noyaux de cerise remplis d'un nombre infini de petites figures très bien sculptées. « Une de ces petites pommes en bois contient quarante figures qui représentent des personnages faisant des œuvres de charité. »

Anna Felicitas Neuberger florissait à Vienne au commencement du XVIIIe siècle; elle a exécuté aussi, sur de tout petits noyaux, des sujets microscopiques.

Millin, dans son *Introduction des pierres gravées,* cite, parmi les graveurs italiens, un simple berger, Philippe Santa Croce, dit Pippo, qui gravait sur des noyaux de cerise et de prune des reliefs très délicats. « Philippe Doria le rencontra dans le duché d'Urbin, le fit instruire et l'établit à Gênes. »

D'autres artistes ont aussi sculpté sur des noyaux des sujets microscopiques. A la vente Lecarpentier, en 1866, un noyau sur lequel était représenté un choc de cavalerie et portant le monogramme F. R. a été adjugé 920 francs.

Balthasar Ableitner travaillait au XVIIe siècle. Le musée de Munich possède de ce maître le beau portrait-médaillon en bois du comte palatin Henri de Neubourg, réuni à celui de sa femme.

Pendi d'Osterhofen (XVIIe siècle) est l'auteur d'un petit bas-relief en bois des trois rois mages, conservé au musée de Munich.

Lucas Kelian sculptait en Speckstein au XVIIe siècle. Portrait d'un comte de Hohenlohe au musée de Munich..

George Schwelgger, de Nuremberg (XVIIe siècle), est connu par un beau bas-relief en Speckstein : Lucrèce se donnant la mort en présence de Collatin, son époux. Au dos est gravée cette inscription : *Georg Schwelger bildhauser zu Nüremberg*. 1640. (N° 114 du Catalogue Debruge-Dumesnil.)

Dick Theodore Van Ryswyck, graveur en médailles et artiste en nacre, florissait au milieu du XVIIe siècle. Il a laissé des « ouvrages marquetés de nacre, de perles et d'ivoire, dont il sut composer des fleurs, des insectes, etc., d'une beauté admirable ». (Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes.*)

Ryswick signait d'un monogramme formé des lettres D V R, parfois accompagné d'un F.

Adrien de Vries, peintre et sculpteur à La Haye, au commencement du XVIIe siècle, s'est distingué par de petites compositions en pierre, en cire et en biscuit.

Sa marque, donnée par Brulliot, consiste en un monogramme composé des lettres A D V.

J. B. Barckhuysen, sculpteur flamand, devait travailler au commencement du XVIIIe siècle. Il ciselait en nacre des tabatières, des boîtes à mouche, des brosses et autres menus objets ; c'était plutôt un praticien qu'un artiste. Il signait en toutes lettres et d'une façon très apparente ; cette précaution l'a sauvé de l'oubli, tandis que des maîtres de grand talent sont restés ignorés pour avoir négligé de marquer leurs œuvres. Le délicieux musée de Mme Achille Jubinal de St-Albin possède trois pièces signées : J. B. Barckhusyen Fecit ; ce sont deux petits bas-reliefs à sujets mythologiques, assez finement sculptés, et un dos de brosse représentant Diane et Actéon. Ce dernier morceau, taillé en gravure profonde, mais d'un dessin négligé, est bien inférieur aux deux pièces précédentes.

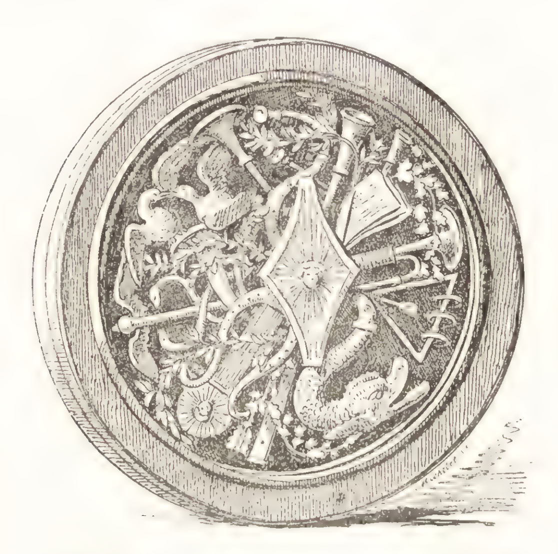
Simon Troger, de Haidhausen, Bavière (+1769), a exécuté dans un genre particulier des figurines d'assez grande dimension. Les vêtements de ses personnages sont en bois brun et les carnations en ivoire. Ses figures, bien modelées, ne manquent pas de correction. Il faisait surtout des groupes et eut le bonheur d'être encouragé par l'Électeur Maximilien, qui le fit longtemps travailler.

Les ouvrages de Troger ne sont pas rares, en Allemagne. Le musée de Munich en renferme un assez grand nombre, entre autres deux sujets dignes de remarque : Caïn tuant son frère et Samson étranglant un lion. Au *Grüne-Gewolbe,* à Dresde, se

trouve un groupe de plus de $0^{m}60$ de haut représentant le sacrifice d'Abraham, un des plus beaux morceaux de l'auteur.

Krabensberger, né en Bavière, travaillait dans le même temps que Simon Troger, dont il adopta le genre, mais dans des proportions plus restreintes. Il faisait surtout des bohémiens et des lazzaroni. Ses œuvres, rendues avec habileté, méritent d'être recherchées. Le musée de Dresde en renferme de curieux spécimens.

L'espagnol Jean de Hinestrosa, mort à Séville en 1765, excellait à reproduire des animaux en bois et en terre cuite. Il les coloriait au naturel avec beaucoup de vérité.



Dessus de boîte en poirier sculpté, par Bonzanigo.
Collection A.-M.-S.

Joseph-Marie Bonzanigo, naquit à Asti vers 1740 et mourut à Turin le 18 décembre 1820, à l'âge de quatre-vingts ans, selon la déclaration de ses deux élèves, Jean Schouller et Antonio Artero. Joseph-Marie se forma sans maître, — ses biographes ne lui en connaissent pas, — et développa dans la petite sculpture un talent supérieur qu'on ne rencontre habituellement que dans les grandes compositions.

« Il puisa ses inspirations dans l'étude de l'art antique et l'observation des médailles et des camées sculptés par les Grecs et les Romains. Bonzanigo apprit de ces œuvres portant le cachet

des anciens maîtres le dessin et le fini de l'exécution, et réussit à les reproduire merveilleusement sur le bois et sur l'ivoirerie... » Bonzanigo avait l'habitude de sculpter la plus grande partie de ses figures et autres ornements sur un bois de poirier de nuance claire, qu'il rapportait sur un fond d'ébène ou d'autre bois de couleur sombre pour les faire mieux ressortir. Il exécuta ainsi beaucoup de menus objets qu'il mettait sous verre et qu'il adaptait à des tabatières, à des médaillons, ou dont il faisait des épingles, des pendants d'oreilles et des colliers.

« Les plus petits cependant, quand ils se composent de fleurs et de feuillage en bois ou en ivoire, sont plus admirables par la fatigue et la grande patience qu'ils ont coûtées que par le mérite artistique; mais de toutes manières ils sont dignes de considération, et ces petits vases, ces fleurs, ces treilles, ces oiseaux et ces trophées sont composés avec tant de grâce et travaillés avec tant de délicatesse, qu'ils charment quiconque n'est pas insensible aux belles choses.

« Bonzanigo fit beaucoup d'élèves; parmi ceux qui réussirent le mieux et dont les travaux ne peuvent, sans une grande habitude, être distingués des siens, il faut citer : MARCHINO DI CAMPERTOGNO, MIGLIARA, COLOMBO, ARTERO, LECKMANN et SCHOULLER; ils formèrent eux-mêmes d'autres élèves comme TANADÉI, MARCHINO fils et CANAVÉRI. Mais, comme on ne retrouve plus maintenant aucune trace de l'école de Bonzanigo, il est à supposer que ses successeurs abandonnèrent sa manière, comme fit Schouller, de qui j'ai vu, grâce à l'amabilité de sa sœur, la signora Margary, le propre portrait en ivoire, très bien fait.

« On doit se souvenir d'ailleurs que les successeurs de Bonzanigo n'avaient pas autrement l'occasion de se faire connaître, peut-être à cause de l'ignorance de leur temps, dans lequel peu de gens appréciaient les travaux d'art et moins encore les pauvres artistes.

« On peut donc dire que, peu d'années après la mort de Bonzanigo, son école n'existait plus à Turin, quoique Tanadéi ait vécu jusqu'en 1828 et Marchino fils jusqu'en 1841. » (*Di Giuseppe Maria Bonzanigo astigiano intagliatore de legno e d'avorio nel secolo XVIII*. Bevi notizie di P. Guisti di Siena, professor nel R. museo industriale italiano in Torino. Torino, tipographia Eredi Botta, 1869.)

Bonzanigo, comme tant d'autres artistes, ne fut pas apprécié de son vivant. Bien qu'il comptât de grands personnages parmi ses clients, aucun d'eux ne le protégea particulièrement. Ses ouvrages, vendus à vil prix, passaient inaperçus. Il mourut

pauvre, presque dans la misère. La main qui enfanta tant de petits chefs-d'œuvre pouvait à peine faire vivre le grand artiste.

Kukkler (1842), pâtre suisse, est arrivé sans maître et sans avoir appris le dessin à sculpter le bois d'une façon remarquable. Il a exécuté avec beaucoup de goût des cuillers, fourchettes, vases à boire, gaines de couteaux de chasses, etc. Ses œuvres, d'abord délaissées, sont estimées aujourd'hui.

Steehly et Fischer étaient renommés en Suisse vers 1843 pour la petite sculpture en bois d'érable. (*Magasin pittoresque*, 1843.)

César Bagard, de Nancy, XVIIIe siècle. Depuis longtemps, les amateurs et les marchands attribuent à Bagard toutes sortes de petits bois tels que râpes, cadres, chandeliers, boîtes, coffrets, sculptés à mi-relief de rinceaux et d'entre-lacs déliés, gracieusement agencés. Les boîtes et les coffrets, surmontés de chiffres et d'écussons, ont été faits sur commande. En somme, les auteurs de ces petits travaux sont restés ignorés; c'étaient des moines oisifs et d'habiles coupeurs de bois comme il y en avait beaucoup en France chez les maîtres huchiers. Quant à Bagard, il est étranger à ces menus ouvrages, si loin de son robuste talent. César fut élève du fameux Jacquin de Neufchâteau, surnommé le *Grand Jacquin,* et parvint, après de solides études, à sculpter le bois, la pierre et le marbre, avec une grande habileté.

Bagard passa plusieurs années à Paris, où il reçut d'importantes commandes ; il fit entre autres le mausolée de Mgr de Pourcelet, évêque de Toul, et deux statues, *la Force* et *la Vérité ;* elles figurèrent toutes les deux sur l'arc de triomphe dressé pour le mariage de Louis XIV, en 1659. En 1660, Bagard revint se fixer dans sa ville natale. Bien accueilli de l'aristocratie, il exécuta pour elle de nombreux sujets en bois.

Depuis l'Exposition de 1875, à Nancy, et grâce aux récents travaux de MM. Wiener et Augustin, les fausses attributions touchant Bagard se trouvent réduites à néant. Le célèbre sculpteurs « s'exerça surtout dans le genre religieux », et ses œuvres se reconnaissent d'abord à l'espèce de bois employé.

« L'histoire de ce bois est assez curieuse. Près de Sampigny, dans le département de la Meuse, se trouvait, à l'époque où vivait Bagard, un couvent de religieux qui possédaient un bois d'une grande étendue. Ce bois, connu sous le nom de bois *de Sainte-Lucie,* était presque entièrement composé de cerisiers, vulgairement appelés *cerisiers Maleb.* Le nom du bois passa à l'espèce du cerisier, qui fut appelé *cerisier de Sainte-Lucie,* ou *bois de Sainte-Lucie.* Les œuvres de Bagard sont le plus souvent exécutées en bois de Sainte-Lucie. Il suffit de jeter les yeux sur un des

sujets exécutés par cet artiste, pour reconnaître la préférence exclusive qu'il paraît avoir donnée à l'emploi de ce bois élégant, dont la substance est très dure, la fibre très serrée et très fine, et susceptible de recevoir un beau poli indispensable à l'exécution des figures d'une certaine dimension. « Le bois de Sainte-Lucie, dit Dom Calmet, est de couleur tirant sur le roux, un peu odorant et ne se trouve que dans cet endroit et quelques hayes du pays ; les feuilles en sont comme celles de l'épine noire du nerprun. » En ce qui concerne la rareté du bois traité par nos sculpteurs lorrains, M. Wiener assure que l'affirmation de Dom Calmet n'est pas rigoureusement exacte : « On trouve encore, dit-il, cette essence dans nos forêts ; ajoutons que très peu de cadres et coffrets sont en bois de Sainte-Lucie, car bon nombre sont en poirier. » (E. Augustin, *Exposition rétrospective de Nancy. Impressions et souvenirs,* Nancy, 1875.)

Nous le répétons, ces menus objets en saillie légère n'ont rien de commun avec le genre de Bagard; son genre à lui, c'est le *haut relief* et la *bosse*. Un beau christ de Bagard, appartenant à M. d'Hannoncelles et bordé d'un splendide cadre en bois sculpté, a été très admiré à l'Exposition lorraine (1875). M. E. Augustin fait ressortir toute la distance qui sépare les magnifiques déploiements de feuilles d'acanthe si largement conçus de cette œuvre magistrale, des grêles sculptures de convention des coffrets lorrains. « N'est-on point surpris, dit-il, de ne trouver dans toute cette ornementation à la fois opulente et variée, rien qui rappelle les délicatesses tout à fait subtiles du genre secondaire dont une vieille habitude tient à faire, bon gré mal gré, les honneurs à Bagard ? Où donc sont ces feuillages à peine accusés, ces rinceaux plusieurs fois enroulés, ces spirales déliées, cette végétation aplatie à l'excès, ces tiges à peine rehaussées par quelques fleurons et qui font le mérite de ce qu'on est convenu d'appeler le genre *Bagard?* Rien de tout cela n'apparaît dans cette œuvre. Bagard aimait sans doute et possédait la *science* et l'*art* des fleurs. Mais il les aimait d'un amour de maître. Ne suffit-il pas de remarquer l'usage qu'il en faisait dans sa décoration pour demeurer convaincu que ce grand artiste leur assignait un rôle tout à fait différent de celui que leur ont réservé, dans leurs productions si multipliées, ses élèves ou ses imitateurs ? Est-ce là cette timide efflorescence de vie à peine indiquée par un simple contour qui se manifeste à la surface des encadrements de tous les autres christs ou sur les panneaux de riches coffrets que nous admirons et dont la magie de l'art nous donne le mirage plutôt que le spectacle ? Non, Bagard écrivait avec plus de force ; il

imprimait sa pensée en traits plus profonds, afin que l'œil pût en percevoir les formes à la faveur d'une ombre bien tranchée et que rien ne fût perdu de leur hardiesse et de leur mâle beauté. »

Au-dessous de Bagard et dans le même temps, plusieurs artistes ont su se faire remarquer. Ce sont :

Charles Chassel père, « qui mourut en 1685, après avoir principalement exercé son talent sur les petites figures. »

Charles Chassel fils, né à Metz, très habile artiste. « Sculpteur en bois de Ste-Lucie. »

Claude des Indes, né à Paris, où il s'établit en 1685. « Sculpteur en bois de Ste-Lucie. »

Lamarre, « sculpteur de crucifix. »

Jean-Baptiste Vallier, ami et collaborateur de Bagard, avec lequel il travaillait à l'exécution d'un crucifix offert à la nouvelle duchesse de Lorraine lors de son entrée à Nancy.

Charles-François Hardy, « sculpteur en bois de Ste-Lucie. »

Lupot, né à Mirecourt en 1684, mort en 1749, artiste très estimé ; il a fait beaucoup de petites figures grotesques pour orner les *violinetti* et les *violes d'amour*. « Les luthiers de Mirecourt, dit dom Calmet, le regrettèrent infiniment. Il a excellé non seulement en crucifix de différentes matières ; il s'est distingué dans son art, par de nombreuses œuvres qui sont répandues en province. »

L. Morissan, 1708. Nom et date relevés sur un ouvrage en bois sculpté représentant un coq qui terrasse un aigle à deux têtes. Au-dessus, le buste de profil découpé de Louis XIV, sur un fond de velours noir. La composition est renfermée dans un cadre en bois sculpté. (N° 74 du *Catalogue Drebruge-Duménil.*)

Guité, 1718. Signature relevée sur une râpe à tabac, en bois sculpté.

Rosset. Deux sculpteurs du nom de Rosset, originaires de St-Claude, le père et le fils, se sont distingués par une foule d'ouvrages en bois et en ivoire, recherchés des amateurs. St-Claude est une petite ville de la Franche-Comté, où le buis croît en abondance, et renommée depuis le XVIIe siècle par ses petits travaux en corne, en écaille, en ivoire, en os, en bois et surtout en buis. Ces diverses productions comprennent les christs, figures de saints, chapelets, manches de couteaux, boîtes, bonbonnières, tabatières, etc.

Il y avait deux Rosset, mais on n'en connaît guère qu'un, dit M. de Chennevières. De fins médaillons en terre cuite sont signés F. Rosset. « Rosset maniait avec dextérité le bois, le marbre, l'albâtre, même l'ivoire si cassant et si dur; il pétrissait celui-ci

comme de la cire, et Pigalle, en parlant des ouvrages de cet artiste, avouait qu'il n'avait jamais rien vu des anciens qui eût plus de perfection. » (Ph. de Chennevières, *Note d'un compilateur sur les sculpteurs et les sculptures en ivoire.* Extrait de *la Picardie,* revue littéraire et scientifique.)

Nous pouvons ajouter quelques renseignements sur les deux sculpteurs renommés de St-Claude. En 1779, Rosset père était établi à Paris à l'hôtel St-Martin, rue Fromenteau. Cette même année, il exposa au *Salon de la Correspondance* un bas-relief en bois, rappelant un trait de bienfaisance du patriarche de Ferney. « M. de Voltaire est représenté assis au pied d'un arbre, un livre à la main et dans une pleine campagne ; une famille est devant lui, et l'on voit par l'intérêt et la compassion qui sont exprimés dans la figure du célèbre vieillard et par la douleur et l'air suppliant du père et de la mère de quelques enfants qui sont présents, que sa bienfaisance ordinaire va être exercée et qu'on lui raconte des malheurs. Le fait est que, se promenant un jour, il rencontra une famille entière qui semblait ne savoir où porter ses pas... Il prévient ces malheureux par ses questions, apprend qu'ils viennent d'être chassés d'une ferme pour 4,000 fr. qu'ils devaient par suite de procès. Il ne les a pas plutôt entendus qu'il les fait retourner. Et en effet, les 4,000 fr. furent payés, et il fut leur bienfaiteur, non à la manière des protecteurs, mais comme un père fait du bien à ses enfants. Les talents de l'artiste, observe La Blancherie, ont mérité toutes sortes d'éloges, indépendamment de l'heureux choix de son sujet. »

Sous la Restauration, Rosset fils travaillait encore, avec quelque renom, dans sa ville natale. Nous lisons dans l'*Almanach du commerce de Paris*, 1821 : « St-Claude (Jura). Manufactures renommées de toutes sortes d'ouvrages en corne, bois, buis et ivoire. Négociants commissionnaires : Damoulin frères, Fillod, Lamy fils aîné. Statuaire : Rosset. Voltaire a vanté les christs du père. »

Parent, « sculpteur, pensionnaire du Roi, » sculptait de préférence des nids avec des oiseaux et des œufs. Cet emblème de la maternité et de la famille devint surtout très en vogue après le succès de l'*Émile,* de Jean-Jacques Rousseau.

Mentionnons quelques œuvres hors ligne de Parent, dont le talent avait attiré l'attention du Roi Louis XVI.

Salon de la Correspondance, 1779. — « *Une sculpture en bois,* représentant un nid de tarin, attaché à une branche de lierre, dans lequel se trouvent plusieurs œufs ; à côté du nid, la mère, étendue morte auprès d'un de ses œufs, hors du nid et cassé, dans

lequel on distingue l'organisation du petit qui commence à se développer. Le tout est sculpté d'un seul morceau de bois et exécuté d'après nature. L'artiste ayant pris, sur une branche de chêne, le nid et la mère couvant ses œufs, les avait renfermés daus une cage ; au bout de quelques heures, il trouva le nid un peu renversé et la mère expirante auprès de l'œuf cassé. Il a saisi ce moment intéressant pour rendre toute l'expression de la nature.

« L'artiste a donné pour base à ce petit sujet tragique un petit tombeau aussi de bois imitant le porphyre, absolument pareil à celui qui est érigé à la mémoire de M. le comte de Caylus, dans une des chapelles de Saint-Germain l'Auxerrois. Le même artiste a eu l'honneur de présenter au Roi un grand tableau sculpté dans le même genre, que S. M. a daigné recevoir et faire placer dans son cabinet à Versailles. » Ce beau morceau est décrit dans le *Catalogue du Musée des Souverains*, nº 138.

Même année. — Deux bas-reliefs en bois formant chacun un tableau ovale, tirés du cabinet de M. Pelletier, comte d'Aunay. C'est en vain qu'on voudrait rendre la satisfaction que le public a eue en voyant ces chefs-d'œuvre. Ils ne laissent rien à désirer, ni pour le dessin, ni pour la délicatesse, ni pour la vérité. » (De La Blancherie, *Nouv. de la Républ. des Lettres et des Arts.*)

D'autres expositions attirent à Parent de nouveaux éloges.

1780. — Deux morceaux de sculpture en bois, ayant environ 6 pouces de H. sur 5 de L. ; l'un appartenant à la marquise d'Ecquevilly, l'autre tiré du cabinet du marquis de Turpin. « Le premier représente des oiseaux dans un nid, auxquels la mère donne la becquée ; cette petite scène groupée sur une branche de rosier entourée de lierre, symbole de l'Amour et de l'Amitié, a paru étonnante par la délicatesse du travail et la vérité des attitudes. A la branche sont accolés les écussons de M. et de Mme d'Ecquevilly, à qui ce petit monument a été présenté par ses enfants. Sur un socle imitant le porphyre sont inscrits les vers suivants :

> Cet oiseau sur son nid vient d'une aile légère
> Porter à ses petits la récolte des champs :
> Ainsi dès le berceau les soins les plus touchants
> Nous furent prodigués par la plus tendre mère.

« Le second représente un petit monument consacré à l'Amitié. Sur une branche de lierre qui entoure et couronne un autel simple et de forme antique, on voit une colombe qui dépose un cœur enchaîné. Autour sont posées les armes de la maison de Turpin et différents trophées relatifs à la possession des armes

et au goût des arts qui y sont héréditaires. Au bas se lisent les vers suivants :

De la sœur de l'Amour
Je suis le messager fidèle,
Et je viens t'offrir en ce jour
Un cœur formé par elle.

1781. — Un morceau de sculpture en bois (de 6 pouces de H. sur 5 de L.). « Deux oiseaux qui se becquètent apportent les médaillons du Roi et de la Reine suspendus à leurs pieds en haut d'un autel sur lequel sont deux cœurs enflammés. Il faut voir l'exécution même pour comprendre jusqu'à quel point de vérité et de délicatesse elle est poussée. Les oiseaux sont animés comme dans la nature. »

En 1783, nous retrouvons Parent au *Salon de la Correspondance*. Il expose un bas-relief en bois représentant le portrait de Catherine II, porté par l'aigle impérial, soutenant de ses griffes le sceptre et le globe. « Dans la partie inférieure, où se croisent des branches de fleurs, est posé un nid d'oiseaux avec des petits; leur mère les couvre de ses ailes et leur donne la becquée, symbole des bienfaits et de la tendresse maternelle de l'Impératrice pour ses sujets... Le nid, les oiseaux et les fleurs sont faits d'après nature. Cet ouvrage a fait le plus grand plaisir par le précieux de toutes ses parties et l'exécution de l'ensemble. On ne s'attend guère à voir tant de délicatesse réunie à l'élégance dans un si petit espace. »

Sous Louis XVI, DEMONTREUIL sculptait le bois avec une remarquable habileté ; ses bas-reliefs de moyenne dimension, profondément fouillés, sont dignes de figurer dans les plus belles collections.

Salon de 1791. — N° 21. « Un oiseau mort sculpté en bois. » — N° 22. Idem. — N° 232. Un nid de fauvettes. — N° 251. Un nid de bouvreuils. — N° 474. Un cadre contenant un ouvrage en bois sculpté; nid d'oiseau. — N° 602. Cadre contenant un oiseau mort.

Salon de 1793. — Un cadre renfermant un nid de fauvettes sculpté en bois blanc sur fond bleu, et son pendant, un nid de chardonnerets. — Deux autres cadres contenant « l'un, un nid de fauvettes et le loir; l'autre, un nid de chardonnerets et un lézard ». — Autre cadre « renfermant un oiseau mort et son pendant ».

Vente Le Carpentier, 1866. — Oiseau mort, supendu par une patte; sculpture en haut relief, par Demontreuil. 250 fr.

Guichard florissait à Paris sous Louis XVI. Il était qualifié « sculpteur en bois, sur pierre de Tonnerre et sur ivoire ». Diverses expositions au *Salon de la Correspondance,* en 1779, et en 1782 nous font connaître très avantageusement cet artiste.

1779. — « Un tableau représentant différents ornements en arabesque ainsi que des trophées dans le genre pastoral, sculptés en bois de noyer par M. Guichard, sculpteur, rue Bergère ; ovale de vingt-cinq pouces de haut sur dix-neuf de large. Un autre tableau représentant un bouquet de différentes fleurs sculptées en pierre de Tonnerre d'un seul morceau, par le même. Un pied de haut sur neuf pouces de large. Ces ouvrages sont fort connus par la délicatesse étonnante qui les caractérise ; il faut les voir pour en avoir l'idée, leur beauté n'étant susceptible d'aucune description particulière ». (*La Blancherie.*)

1782. — Un Vase et un groupe de différentes fleurs, sculptés en bois, d'un seul morceau. « On ne peut imaginer, dit La Blancherie, rien de plus délicat et de plus léger. »

J.-G. Bounieu exposait au *Salon de la Correspondance,* en février 1779 : Deux tableaux représentant, l'un les Bergers d'Arcadie, l'autre Rachel consolant Jacob du refus de Laban et l'engageant à persévérer au service de son père pour obtenir sa main. (Hauteur, 9 pouces; largeur, 6.)

Babonot ou Babouot a beaucoup travaillé depuis les dernières années du règne de Louis XVI jusqu'à la fin de l'Empire. Il a exécuté toutes sortes de petits objets et surtout des portraits en ivoire, en cire, en pierre tendre, en schiste tabulaire, en stéatite et en en métal fusible. (Voir à l'*Ivoirerie.*)

Putman présenta au Salon de 1793 un « Cadre contenant un un Vase de fleurs, bas-relief en bois. »

Charles Botten, « élève de Bonzanigo, » dit le Livret de l'an X, exposa cette même année « un cadre renfermant plusieurs sujets et portraits sculptés en ivoire et en bois ».

CÉROPLASTIQUE

LES MODELEURS EN CIRE.

La céroplastique était connue des Grecs et des Romains. Selon A. Millin, cet art a vraisemblablement commencé en Perse et en Égypte, parce que les habitants de ces deux pays employaient la cire pour embaumer leurs cadavres. (*Dictionnaire des beaux-arts*, Paris, 1806.) Les Grecs décoraient leurs chambres à coucher des images en cire de leurs enfants. Du temps d'Alexandre, l'art du cirier était très répandu ; il existait une classe d'artistes qui rivalisaient avec les statuaires et les fondeurs en bronze, en modelant en cire des figures, des animaux de toutes espèces et des objets naturels avec une vérité surprenante.

« Mon père, dit Lucien, jugeait de mes dispositions pour la sculpture par les petits ouvrages que je m'amusais à faire en cire. Lorsque je sortais de l'école, je grattais la cire et j'en formais des bœufs, des chevaux ou des hommes. Par Jupiter! ils sont très ressemblants assurait mon père ; mais les maîtres me battaient. »

Sphœrus, du Bosphore, philosophe stoïcien et disciple de Cléanthe, avait été appelé par Ptolémée Philopator à Alexandrie. Un jour, Sphœrus soutenait la vérité des images reçues par les impressions des sens; le Roi, pour le réfuter, fit servir un plat de grenades en cire ; le philosophe étendit la main pour en manger, sur quoi Philopator s'écria que, trompé par ses sens, il avait fait un faux mouvement. Sphœrus répondit sur-le-champ : « Je n'ai pas jugé que ce fussent des grenades, mais j'ai jugé qu'il était possible que ce fussent des grenades, et il y a de la différence entre une idée positive et une probabilité. » Voilà un raisonnement bien subtil.

Lysistrate de Sycione se rendit célèbre par ses beaux portraits en cire; il les modelait sur nature et coloriait ensuite les figures.

A Rome, les patriciens conservaient dans les vestibules de leurs palais les bustes en cire de leurs aïeux ; lors des funérailles, ces portraits étaient portés en avant du défunt. Ils figuraient aussi

couronnés de lauriers dans les grandes cérémonies tels que les noces, les triomphes, etc. Pour honorer leur patron, les clients plaçaient chez eux son buste en cire, accompagné d'une inscription à sa louange. Les imagiers romains modelaient à l'avance, avec un soin particulier les masques ou portraits des hommes illustres, de manière à pouvoir en livrer des reproductions exactes immédiatement après leur mort. Suivant Lampridus, l'Empereur Héliogabale se plaisait à donner des repas, où il faisait servir, imités en cire, tous les mets qu'il mangeait lui-même. « Après chaque service, les convives étaient obligés, selon l'usage, de se laver les mains, comme s'ils les eussent salies ; on leur présentait ensuite un verre d'eau pour aider la digestion. »

A partir du XVe siècle, la céroplastique reçut de fréquentes applications parmi les orfèvres et les sculpteurs italiens.

Luca della Robbia (+1430), le célèbre céramiste ; Ghiberti (+1485), l'auteur des portes du Baptistère de Florence, Baccio Bandinello (1487+1459), Martino del Sfrizio, Martinello dit Sarego, Bartolommeo Genga (+1558) et une infinité d'autres modelèrent en cire.

Jacopo Sansovino, de Venise, modela en cire « divers sujets, et entre autres une magnifique descente de croix ». Il fut chargé, ainsi que l'espagnol Alonzo Beruguetta, Zaccheria Zachi et le Vecchio, de Bologne, de modeler en cire le groupe de Laocoon, pour être coulé en bronze. Raphaël, prié par le Bramante de désigner l'œuvre la plus parfaite des quatre, n'hésita pas à préférer celle de Sansovino.

Nicolo, dit le Tribolo (1500+1565), sculpteur et architecte florentin, modela en terre et en cire des bas-reliefs et des statuettes, notamment de ravissantes figures d'enfants.

Leone Leoni est l'auteur d'un buste de profil, de Michel-Ange, et d'une Diane admirable.

Francesco Francia, de Bologne, né en 1450, orfèvre et peintre, « excella à graver des médailles qui peuvent être comparées à celles de Caradosso. On lui doit celles du Pape Jules II, de Giovanni Bentivoglio et d'une multitude de princes qui s'arrêtèrent à Bologne. Il modelait d'abord en cire les portraits de ses personnages, et lorsqu'il avait achevé les matrices de ses médailles, il les leur envoyait. » (*Vasari,* IV, 13.)

On attribue à Michel-Ange une descente de croix que possède le Musée de Munich.

Un des chefs-d'œuvre de la statuaire en cire se voit au Musée de Lille, collection Wicar. C'est une tête de jeune fille, un peu plus petite que nature. « Rien, dit M. Feuillet de Conches, ne

surpasse en dignité simple et chaste, en élévation idéale, en finesse de modelé, ce buste de sentiment tout raphaélesque. » (*Causeries d'un curieux.*) M. Jules Renouvier a cru reconnaître dans cette merveille l'œuvre du célèbre florentin ORSINO ; c'est une des nombreuses figures votives que l'usage faisait affluer dans les églises de l'Italie.

A côté des mouleurs vulgaires, une famille d'artistes en renom se consacra à ces sortes d'ouvrages; c'étaient JACOBO BENINTENDI, ZANOLÈS, son fils, et son neveu ORSINO, désignés sous le nom de SALLIMAGINI OU DEL CERAÏULO.

PIERINO DE VINCI, neveu de Léonard, modela en terre et en cire. Il fit le modèle en cire d'un tombeau qu'on devait élever dans la chapelle de Santa Croce, à Florence ; plus tard, il exécuta en cire une réduction du Moïse de Michel-Ange. Pierino mourut à l'âge de vingt-trois ans au moment d'arriver à la célébrité.

ANDRÉA VEROCCHIO (1432+1488) embrassa tous les arts. Pour les orfèvres, il cisela des bas-reliefs, des coupes et des boutons de chapes. Il s'occupa un peu de peinture et travailla le bois, la terre, la cire et le marbre avec une grande supériorité. Andréa fit pour Laurent de Médicis un enfant en bronze étranglant un poisson, destiné à orner une fontaine. L'Enfant, dit Vasari, est vraiment admirable. (III, 266.)

ORSINO, aidé des conseils d'Andréa del Verrocchio, se distingua dans le genre des portraits de grandeur naturelle. Vasari vante de ce maître trois figures en pied de Laurent de Médicis. Un de ces portraits représentait le grand-duc dans le costume qu'il portait le jour de l'attentat porté contre sa personne, et lorsque, blessé à la gorge, il se montra au peuple. La figure, avec les cheveux, les sourcils et la barbe, semblait vivante.

Au XVIe siècle, on a fait en Italie un nombre infini de petits portraits médaillons en cire polychromée ornés de dorures, de perles et de paillettes pour relever l'éclat des parures et la richesse des costumes. La vogue de ces petits portraits fut immense, à ce point que beaucoup d'amateurs se livrèrent avec passion, à ce travail délicat.

Dans sa jeunesse ALFONSO LOMBARDI, sculpteur de Ferrare (1487+1536), modelait en cire avec un rare talent. « Il fit aussi un grand nombre de médaillons renfermant les portraits des plus célèbres personnages de son temps, tels que le prince Doria, le duc de Ferrare, Clément VII, l'Empereur Charles-Quint, le cardinal Hippolyte de Médicis, le Bambo et l'Arioste.

Alfonso, se trouvant à Cologne lors du couronnement de l'Empereur Charles-Quint, fut chargé d'exécuter les ornements de la

porte San-Petronio. Les médaillons le mirent tellement en vogue, que tous les seigneurs de la cour s'empressèrent de lui commander quelque travail. Sa gloire et ses intérêts s'en trouvèrent bien. »

Un autre artiste italien, PASTORINO DE SIENNE, peintre verrier, stucateur et graveur, balança la réputation d'Alphonse Lombardi. Laissons parler Vasari :

« Pastorino de Sienne a acquis de la célébrité par ses portraits. On peut dire qu'il a fait les portraits de tout le monde, aussi bien ceux des seigneurs que ceux des petites gens. Il inventa un stuc qui rendait dans les couleurs naturelles la barbe, les cheveux et la peau de façon que ses figures semblaient vivantes. Mais il se recommande surtout par son habileté à graver les médailles. Je serais trop long, si je me mettais à énumérer tous ceux qui modèlent des médaillons en cire, car aujourd'hui il n'y a pas un seul orfèvre qui ne s'en mêle. Bien des gentilshommes même s'y sont appliqués comme GIO BATTISTA SAZZI, à Sienne, et le ROSSO DE GUIGNI, à Florence, et une infinité d'autres, dont je ne veux pas m'occuper. » (III, 169.)

BENVENUTO CELLINI a laissé quelques beaux ouvrages en cire. M. Eug. Plon cite de ce maître un portrait en cire d'Alexandre de Médicis, suspendu, comme figure votive, au plafond de l'église de la Nunziata. On vient de découvrir chez un amateur de Florence un portrait en cire polychromée de François de Médicis. Ce médaillon fut adressé par le grand-duc, avec le billet suivant, à la célèbre Bianca Capello, sa maîtresse : « Ma bien-aimée Bianca, de Pise je vous envoie mon portrait que m'a fait, notre maître Cellini ; en lui prenez mon cœur. DON FRANCESCO. » (Eug. Plon, *Un portrait en cire de Fr. de Médicis, Gaz. des Beaux-Arts*, oct. 1883.)

Le Milanais ALESSANDRO ABBONDIO, célèbre médailliste, était renommé pour la beauté de ses petits portraits.

Vers la fin du XVIe siècle, ANTONIO CASSOME se distinguait à Rome par des bas-reliefs en cire polychromée. On lui attribue l'admirable Léda de la collection du baron Ch. Davillier.

L'abbé don GAETANO GIULIO ZUMBO, né à Syracuse en 1637, modelait supérieurement des figures en cire colorée. « Il les dessinait de bon goût, et il en formait des compositions entières, si heureuses et si bien entendues, qu'il était facile de voir qu'outre la connaissance de la sculpture, il avait encore d'excellents principes de peinture : en effet, quoyqu'il soit peu convenable de colorer les ouvrages de sculpture, il a sçeu cependant disposer ses couleurs locales avec tant d'intelligence, que sa sculpture ainsi

coloriée fait le mesme effect qu'un tableau bien entendu de clair obscur et de couleur. Il ne sçavait pas moins bien imiter la nature dans les plantes et dans une infinité d'autres objets, dont il enrichissait ses compositions. »

Don Zumbo resta longtemps au service du grand-duc pour lequel il fit deux tableaux inspirant l'horreur, fruit de son caractère mélancolique ; l'un représentait une peste, l'autre un charnier rempli de corps morts, de squelettes, de cadavres à demi décomposés. Ces compositions, traitées de main de maître, étaient d'un réalisme effrayant. Mariette dit les avoir vues à Florence et en fait le plus grand éloge. Nous pouvons nous en rapporter à Mariette ; c'était un juge éclairé, intègre, mais sévère, et ses louanges n'avaient rien de banal.

Sur la fin de sa vie, l'abbé Zumbo vint en France, apportant avec lui deux morceaux considérables en cires polychromes : « la Nativité de Jésus-Christ et sa sépulture ; » ce dernier ouvrage a été gravé par Mlle Chéron. Don Zumbo mourut prématurément à Paris, peu de temps après son arrivée, le 22 décembre 1701, à l'âge de quarante-quatre ans. (*Abecedario*. Voir le *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, par Lacombe, p. 679.)

Les Allemands eurent aussi leurs habiles céroplasticiens. En ce qui concerne les médaillons LAURENT STRAUCH et WENCESLAS MALLER, de Nuremberg, WEILHEMMAYER, au XVIe siècle, RAYMOND FALTZ et BRAUNIN, au XVIIe, se montrèrent les dignes rivaux des meilleurs artistes italiens.

DANIEL NEUBERGER fit pour l'Empereur Ferdinand III (1626+1657) toutes sortes de petits bas-reliefs admirables en cire coloriée. « Il avait un frère qui a suivi la même voie. On dit que ces artistes avaient le secret d'un mélange de cire qui acquérait avec le temps la dureté du marbre. » (A. Darcel, *la Sculpture au Trocadéro*.)

JOSEPH-CHRÉTIEN KRUGER (+1814) étudia le dessin et la sculpture à l'Académie de Dresde, sa ville natale. Après huit années d'études, il voyagea en Livonie et en Russie. « Il faisait principalement des portraits en cire, des bustes et quelques terres cuites plus importantes. » A St-Pétersbourg, il s'occupa de gravure, puis il séjourna en Prusse et revint à Dresde, où il remplit les fonctions de second graveur des monnaies. (Ch. Lenormant, *Trésor de numismatique et de glyptique*.)

La France ne resta pas en arrière du mouvement ; comme chez ses voisins, le modelage en cire y fut alimenté par les ex-voto, les effigies, les maquettes, les modèles et les médaillons.

On fit encore en guise de maléfice de petites statuettes figu-

rant les personnes dont on désirait la mort. On piquait la statuette avec des épingles, ou bien on la brûlait lentement au feu, croyant hâter ainsi la fin de son ennemi. Cette sorte de maléfice, très répandue au moyen âge et jusque dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, se nommait envoultement, des deux mots latins *in*, contre, et *vultus*, visage.

« L'art de la céroplastique polychrome, dit M. S. Blondel, comprend trois écoles principales, l'école italienne, l'école française, l'école allemande. L'école italienne, la première dans les arts qui touchent à la peinture, a encore ici la suprématie. Sa recherche constante du beau, la grâce naïve des personnages qu'elle met en scène, le charme et la plénitude de ses conceptions, où l'exquise pureté de la forme rivalise avec la touche moelleuse d'un modelé digne de l'antique, sont les qualités hors ligne qui la distinguent. L'école française a moins de perfection, mais plus de souplesse ; son style élégant et gracieux est clair et vif comme son langage, et l'ébauchoir acquiert entre les mains de ses artistes une légèreté qu'eux seuls possèdent.

Quant à l'école d'outre-Rhin, plus prime-sautière, plus savante et non moins habile, elle se complaît dans la difficulté vaincue, dans une trop grande recherche des détails, mais cette particularité ne nuit point chez elle à la sérénité de l'expression quand son style hardi, qui ne manque ni d'originalité ni de grandeur, se ressent de l'influence des grands maîtres, notamment d'Holbein et d'Albrecht Dürer. » (*Collections Spitzer. Les cires*, par Spire Blondel. *Gaz. des Beaux-Arts,* octobre 1881.)

A la mort de François I et de Henri II, le corps des augustes défunts, imité au naturel, figura dans la pompe funèbre. L'habile peintre de la cour, FRANÇOIS CLOUET, fut chargé de ce travail. Pour obtenir plus de vérité, il les moula sur nature, se servant tour à tour de plâtre, de pâte de papier et de cire ; il piqua ensuite une barbe et des cheveux postiches, puis il peignit à l'huile, les carnations. Le grand artiste obtint de la sorte des images d'un effet saisissant.

PHILIPPE I DANFRIE, graveur sur métaux et graveur en médailles, avait sa boutique dans le faubourg S[t]-Antoine. Né vers 1534, il obtint des Rois Henri III et Henri IV la charge « de tailleur général des monnaies de France ».

Pendant la Ligue, Philippe I vint résider à Tours, où il vécut avec sa famille en modelant, ainsi que son fils, des portraits en cires colorées. Il rentra dans Paris en même temps qu'Henri IV. Dans les lettres patentes qui lui furent accordées le 5 mars 1606, il est fait mention de ses « fidelles et agréables services tant en

l'exercice de son art qu'en plusieurs belles inventions de cirgrafic (*sic*)... »

La cérographie, ou peinture à la cire, n'était pas pratiquée à cette époque. « De quoi s'agit-il donc? dit Jal. Ne serait-ce pas de ces médaillons en cires colorées qu'avaient mis à la mode, en Italie, quelques hommes exercés dans ce genre attrayant de plastique et qui trouva en France quelques imitateurs. On ne sait les noms, je crois, d'aucun des modeleurs en cire italiens; on ne connaît pas davantage ceux des modeleurs français. Si ma supposition n'est pas dénuée de vraisemblance, Philippe Danfrie serait un de ceux-ci. Il pourrait être l'auteur d'un médaillon d'Anne de Montmorency que possède le musée Charles Sauvageot.» (*Dictionnaire critique.*) Jal, le chercheur infatigable, n'avait qu'à ouvrir Vasari, pour y trouver les noms des célèbres modeleurs Alfonso Lombardi et Pastorino de Sienne.

Philippe II Danfrie, né vers 1572, mourut au Louvre en 1604. Héritier du talent de son père, dont il fut l'élève, il occupa, dès 1595, la place de contrôleur général des poinçons et effigies du Roi pour la monnaie sous le nom de « Philippe Danfrie le jeune ».

« Il travailla fort bien d'après le vif en cire, » disent ses contemporains, et fit des « portraits bien excellents et beaucoup estimés par ceux qui se cognoissent à la peinture ».

On peut donc attribuer à Philippe I Danfrie et à son fils les petits portraits « bien excellents » qui se rapportent à des types français de la seconde moitié du XVIe siècle.

Le musée de Cluny possède une série de médaillons en cire colorée, avec leurs boîtes en cuir décorées d'ornements au petit fer. Nous citons : *Louis XII, Roi de France. — Anne de Bretagne, Reine de France. — François I, Roi de France. — Charles-Quint, Empereur. — La Royne mère. Catherine de Médicis. — Charles IX, Roi de France. — Henri III, Roi de France et de Pologne. — Loyse, Royne de France. — Le duc de Guise. — Feu M. le prince de Condé. — La Royne de Navarre. — Clément Marot.*

Michel Bourdin, sculpteur, né, dit-on, à Orléans, auteur du tombeau et de la statue de Louis XI, florissait à Paris en 1609. Le 8 novembre de cette même année, il eut un fils qui fut Michel II Bourdin, sculpteur de talent. L'acte de baptême qualifie Michel I Bourdin : *sculpteur en cire*, « peut-être, dit Jal, parce qu'à ce moment-là il réussissait à faire en cires colorées des portraits à la façon de ceux de Danfrie. »

Ces médaillons appartiennent au dernier tiers du XVIe siècle. Quelques-uns ont été faits après décès. Le choix des personnages.

l'exécution, la légende et jusqu'au décor des boîtes, indiquent bien des ouvrages français.

JEAN PAOLO ou PAULO florissait en 1604. Il fit à cette époque les portraits du petit Dauphin et de sa nourrice. (*Journal de J. Heroard, médecin de Louis XIII,* publié chez Didot, 2 vol. in-8, par Eud. Soulié.)

C'est aussi au XVIe siècle, dit M. Albert Jacquemart, qu'appartient ABRAHAM DRENTUET, auteur d'un groupe de Léda et le cygne. (*Histoire du mobilier.*)



Tête en cire peinte, du Roi Henri IV, par Guillaume Dupré.
Collections du duc d'Aumale et de M. A. Desmottes.

GUILLAUME DUPRÉ ([?] 1574 + 1662 [?]), qui succéda à Philippe II Danfrie dans sa charge de contrôleur général des poinçons et effigies des monnaies, est l'auteur d'une tête en cire peinte du Roi Henri IV. La figure, de grandeur naturelle, repose sur un buste en terre cuite, vêtu de l'armure, rehaussé de couleur et de dorure. Dupré a fait de cette pièce une répétition pour être

offerte par Henri IV à la ville de Genève. L'un de ces portraits appartient au duc d'Aumale, l'autre est dans le cabinet de M. A. Desmottes.

Antoine Benoist, *peintre du Roi et son unique sculpteur en cire colorée,* naquit à Joigny vers 1631. Il obtint bientôt la faveur de Louis XIV ; à peine âgé de vingt-six ans, c'est-à-dire en 1657, le jeune artiste était déjà compris parmi les peintres de la maison du Roy, aux appointements de 30 livres. Antoine fit souvent le portrait de Louis le Grand, qui posait avec la patience d'un saint. Un de ces portraits, en cires colorées, exécuté « d'après le vif », se voit au musée de Versailles. C'est un chef-d'œuvre. « Rien, dit M. Eudore Soulié, ne peut donner une idée de l'effet saisissant, de l'illusion extraordinaire que produit cette image presque vivante du grand Roi... On y distingue les traces très visibles de la petite vérole, détail qui n'existe sur aucune des effigies peintes, sculptées ou gravées... De tous les portraits de Louis XIV qui nous restent, celui de Benoît devra être consulté avant tout autre. » (*Notice sur Antoine Benoît,* 1856.)

Toute la cour passa par les mains de cet habile homme. Il en représenta le *cercle,* tel qu'il se tenait au Louvre; c'étaient les bustes en cire « de tous les princes, princesses, ducs, duchesses, etc., qui composaient le cercle de la feue Reine » (Anne d'Autriche). En 1668, il obtint un privilège pour montrer cette collection, à Paris et en province. Ce privilège fut renouvelé vingt ans plus tard. Le succès de cette exposition établit la réputation de l'auteur; un poète lui adresse les vers suivants :

Quel spectacle s'offre à nos yeux?
Le cercle est-il vivant? On dirait qu'il respire.
Benoist, ton art ingénieux,
Par un secret nouveau, semble animer la cire.
J'admire ton rare talent;
Tes portraits, d'un goût excellent,
Causent une surprise extrême;
On croit voir la personne même
Et jamais on n'a fait rien de plus ressemblant.

Au milieu d'universels éloges, une note discordante se fit entendre. La Bruyère osa comparer Benoist à un charlatan, montreur de marionnettes. » Cela prouve que l'auteur des *Caractères* était un pauvre juge en matière d'art. Abraham Bosse, un connaisseur, pensait autrement quand il écrivait en 1666 : « Pour les beaux et surprenants portraits en cire de M. Benoist, je dis que si ceux qui ont prétendu le mépriser en avaient vu comme moi à qui il a donné un air de vie, ils n'auraient pas été si prompts à déclamer

contre une si belle invention. » (*Le peintre converti aux précises et universelles règles de son art.*)

Sur le bruit de sa renommée, Benoist fut appelé en Angleterre et y modela, dit-on, toute la cour de Jacques II. Dans le *Livre des peintres et graveurs,* l'abbé de Marolles, qui faisait si facilement de mauvais vers, a consacré ce quatrain à la louange de Benoist :

C'est Antoine Benoist, de Joigny, en Bourgogne,
Qui fait toute la cour si bien au naturel,
Avecque de la cire, où se joint le pastel
Que de la vérité l'âme seule s'élogne.

Benoist était de race noble, mais son père avait dérogé en exerçant la profession de menuisier sculpteur en bois. Antoine obtint du Roi des « lettres de relief de dérogeance à noblesse ». Nous en extrayons les passages les plus intéressants : « Louis, etc... salut. Notre amé Antoine Benoist qui, par son génie et ses talents, s'est rendu recommandable dans le bel art de la peinture, qui a fait onze fois d'après nous en cire, en peinture, et en différents âges, notre portrait, cinq fois celui de notre très cher fils, plusieurs fois ceux de nos petits-fils le duc de Bourgogne, le Roy d'Espagne, quand il était duc d'Anjou, et le duc de Berry ; ceux des Reines nos très honorées mères et épouse, encore ceux des personnes de notre maison royale et d'autres princes et princesses de notre cour; nous a fait remontrer qu'il est issu de noble et ancienne race, qu'il descend en ligne directe de Guillaume Benoist, son quatrième ayeul, écuyer, valet de chambre du feu Roy Charles VII, qui épousa Catherine de Vints Châtel de noble famille, dont il eut Simon Benoist, écuyer, trisayeul de l'exposant qui fut père de Jean Benoist, écuyer, bisayeul, dont les enfants firent deux branches...

« ...C'est pourquoil il nous a fait supplier, en considération de la noblesse de son sang et des services agréables qu'il nous a rendus depuis longtemps par l'excellence de son art, qu'il nous plût de relever de la seule dérogeance dudit Jean Benoist, son père, qui ne pouvait lui être objectée, et pour jouir par lui et ses dits enfants de l'ancienne noblesse de ses ancêtres... Donné à Marly, le 25e jour de juillet, l'an de grâce 1706. (*Nouvelles archives de l'art français,* Paris, 1872.)

Les armoiries de Benoist étaient *d'or, à trois abeilles de sable, deux en chef et une en pointe et sur le tout, un voile d'azur semé d'abeilles d'or.* Toutes ces abeilles, fait observer Jal, convenaient fort bien à l'artiste que d'Hozier connaissait pour le premier sculpteur en cire de Sa Majesté.

En dehors de ses travaux céroplastiques, Antoine Benoist a modelé en terre et peint de belles miniatures. Le cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale, possède une série de vingt miniatures sur vélin, peintes en grisaille par ce maître et groupées dans deux cadres.

Elles offrent d'après les médailles, onze portraits de Louis XIV, à différents âges, depuis 1643 jusqu'à l'année 1704; les autres portraits réprésentent Louis XIII et Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, le grand Dauphin et sa femme, le duc d'Anjou, le duc de Berry, le duc et la duchesse de Bourgogne. Toutes ces miniatures sont signées : A. BENOIST PINX.

M. de La Live de Jully possédait dans son riche cabinet une tête de femme en cire bronzée par GIRARDON. « On croit que c'est une tête d'après Mme de Louvois. »

PIERRE MÉRARD, élève de Bouchardon, est l'auteur d'un buste de Louis XV en cire polychromée. Mérard modelait aussi en terre des bustes estimés et les exposait à l'Académie de St-Luc, dont il était membre.

Un buste en haut relief de Voltaire, en cire coloriée, grandeur nature, est signé : MÉNARS, 1778. L'auteur de *la Henriade* est représenté la tête nue, légèrement tournée vers l'épaule gauche, en jabot de dentelles et en habit rouge. Cette œuvre, intéressante au point de vue historique, laisse beaucoup à désirer dans son exécution.

CLODION, l'auteur des plus jolies figurines de Bacchantes et de jeunes filles qui aient été faites au XVIIIe siècle, modelait en cire à l'occasion. A la vente San-Donato, en 1880, deux bas-reliefs en cire représentant des jeux de nymphes et de satyres ont atteint le chiffre élevé de 6,500 fr. Les bordures en bois doré sont ornées aux angles de médaillons en grisaille sur fond noir, peints par Degault. Ces deux belles pièces proviennent de la collection du prince Cambacérès.

Vers la fin du XVIIIe siècle, divers artistes modelaient des sujets historiques, mythologiques, des animaux et surtout de petits médaillons, portraits ou sujets, sur fond d'ardoise ou de verre blanc laiteux. Quelques-uns de ces médaillons sont polychromes; d'autres imitent la terre cuite ou le genre adopté par Wedgwood. Ils servaient à orner les tabatières.

COURIGNER florissait sous Louis XVI. Il exécutait de petits portraits en cire polychromée dans le genre de ceux que faisaient les Italiens au XVIe siècle. M. Jules Renouvier remarque parmi les portraits accrédités en 1789 celui de «Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, gravé par G. Fiesenger, d'après le modèle en cire

fait par M. Courigner ». (*Histoire de l'art pendant la Révolution.* Paris, Renouard, 1863.)

Surugue était réputé sous Louis XVI. Quelques-uns de ses ouvrages, exposés au *Salon de la Correspondance,* lui ont mérité les éloges de La Blancherie. Les voici : 1779. Portrait du Roi en relief et en cire. (5 pouces de H. sur 7 de L.) Il a été trouvé « très ressemblant ».

Deux bas-reliefs représentant, l'un la Mort d'Adonis, l'autre Hercule aux pieds d'Omphale (5 pouces 1/2 de H. sur 6 1/2 de L.). Ces petits bas-reliefs ont paru être traités avec beaucoup d'art et de délicatesse. » 1785. Médaillon en cire représentant un docteur en Sorbonne. « L'artiste fait valoir avec beaucoup de succès ce genre, qui est d'ailleurs agréable. » (*Nouvelles de la République des lettres et des arts.*)

En 1781, Lehrner exposait au même Salon le portrait modelé en cire de M. Kymli, bas-relief « très piquant pour la ressemblance et la perfection de l'art en ce genre ». Deux ans plus tard, « Lerner, » qualifié « sculpteur de la cour palatine », présente deux petits portraits, l'un d'homme, l'autre de femme. « Une exécution précieuse rend ces médaillons très recommandables. »

Regnault, « sculpteur, rue Taitbout, » s'est fait remarquer au *Salon de la Correspondance* par divers travaux : 1782. Un dessus et un dessous de boîte, figurant, l'un l'Enlèvement de Proserpine par Pluton, l'autre Saturne transformé en cheval. — Une tête d'étude, d'après nature, bas-relief en composition de cire. Ces ouvrages ont paru exécutés avec toute la délicatesse et le mérite de ce genre. » 1782. Différents petits sujets et portraits. « Ces ouvrages, dans la manière de l'antique, en ont tout le mérite. »

L'année suivante, Regnault expose encore des médaillons, portraits ou sujets « en composition de cire ».

En 1782, Bardou présente différents animaux exécutés en bas-relief. « Ces ouvrages, dit La Blancherie, font le commencement de l'histoire des animaux, que l'artiste se propose d'exécuter en ce genre. Cette collection méritera le suffrage des amateurs par la vérité et la précision du travail. »

Cadet de Beaupré, élève de Clodion, se distinguait, par ses travaux céroplastiques : Un Faune jouant de la flûte, une Bacchante et un petit Satyre en bas-relief. (Même Salon.)

Morand faisait, en 1782, des portraits « en cire, en biscuit de Sèvres et en ivoire ». (*Journal de Paris,* p. 434.)

Pinson, chirurgien des Cent-Suisses, était cité en 1782 pour le portrait en bas-relief du duc de Cossé, gouverneur de Paris. « Ce portrait, très ressemblant, dit La Blancherie, est remarquable

par une exécution facile et a retracé avec applaudissement les talents de M. Pinson, connu par ses belles anatomies en cire. »

Orsi, sculpteur piémontais s'établit à Paris, sous Louis XVI et se fit une certaine réputation à modeler des figures en cire. En 1786, il exposa au *Salon de la Correspondance* deux ouvrages qui furent très remarqués : « 1° Une Vénus sortant du bain, en cire coloriée comme la nature, d'après la même figurede Paulet, sculpteur. H. 22 pouces ; 2° le feu père Ignace de Vanchia, religieux capucin, confesseur du Roi et de la Reine de Sardaigne, figure en pied de 18 pouces et dans le costume de l'Ordre de St-François ; en cire coloriée comme la nature. »

L'année suivante, il présenta au même Salon une Vénus faisant sa toilette au bord d'un ruisseau, servie par une nymphe négresse et ayant devant elle l'Amour désarmé. Groupe en cire coloriée, d'un pied de haut. « Nous avons déjà eu l'occasion, dit La Blancherie, de louer cet artiste, dont il ne faut pas confondre les ouvrages avec les représentations de cire dont on amuse le peuple et les enfants. M. Orsy offre le mérite de l'exécution et celui de l'invention d'un genre fait pour plaire. La figure de Vénus, dans ce groupe, est charmante ; l'expression de l'Amour est également remarquable et on a applaudi au rapprochement ingénieux par lequel l'artiste a fait valoir la couleur de Vénus et celle de la négresse. »

Sous la Révolution, Orsi, installé au Palais-Égalité, attirait la foule par des représentations figurées de l'assassinat de Lepelletier de St-Fargeau, représentations qui se renouvelèrent plus émouvantes encore six mois plus tard, après l'assassinat de Marat.

Étienne Gois (+ 1823) fut reçu à l'Académie en 1770. Il exposa au *Salon de la Correspondance*, en 1783, « plusieurs modèles en cire, » puis, au Salon de 1793, « la translation du corps de Brutus, petit bas-relief en forme de camée. »

Florion, auteur d'un buste en marbre de Lepelletier de St-Fargeau, a présenté au Salon de 1793 « plusieurs portraits en cire ».

Goudon florissait à Paris sous le Consulat. Il exécutait en cire de jolis petits portraits, dont la plupart étaient montés sur tabatières.

Renaud, Jean-Martin, né à Sarreguemines, se distinguait déjà du temps de Louis XVI par ses petits travaux en cire et en terre cuite. Ses ouvrages en cire, d'un faire correct et gracieux, se composent de portraits et de sujets historiques et mythologiques de la dimension d'un dessus de boîte. Il a pris part à presque toutes les expositions depuis l'an VIII jusqu'en 1817.

Au Salon de l'An X, il a présenté « un cadre contenant huit

bas-reliefs en cire : 1° La Paix fait dételer les chevaux de Mars du char de la Victoire et conduit Bonaparte à l'Immortalité ; 2° Hercule pacifie l'armée des Amazones, Antiope fait la paix avec Thésée ; 3° Mariage de Thésée avec Antiope, Reine des Amazones ; 4° Vénus balancée par l'Amour ; 5° Un amour éternel ; 6° Un cheval sur le pré ; 7° Plusieurs portraits sous le même N° ; — 8° Léda avec sa famille ».

Babonot ou Babouot, qualifié « sculpteur en ivoire » dans le Livret de l'An IX, a fait un grand nombre de petits portraits de personnages célèbres et autres, en cire, en ivoire et en diverses matières tendres. (Voir à l'Ivoirerie.)

L'Allemand Creutz, surnommé Curtius, nous paraît mériter à peine le nom d'artiste. Toutefois, au Salon de 1791, il fit admettre un buste colorié en cire du prince royal. Arrivé à Paris, en 1770, sa vogue commence avec la Révolution. Il avait établi au boulevard du Temple, un musée où il faisait voir pour deux sous, l'image en cire des célébrités contemporaines. A certains jours, dit Mercier, il gagnait plus de cent écus « avec la montre de ses mannequins enluminés ».

Curtius disparut vers 1800 et eut pour successeur un certain Tuffault, qui montrait la chemise d'Henri IV et une vraie momie d'Égypte, ainsi que « tous les princes de l'Europe, y compris l'Empereur de la Chine ». (Édouard Fournier. *L'Illustration*, 27 mai 1852.)

A. Ravrai florissait à la fin du XVIII[e] siècle. Comme Regnault, Courigner, Morand, Babonot et autres, il exécutait des portraits et de petits sujets pour être encadrés ou montés sur tabatières.

Pierre Petitot, né à Langres, florissait à la fin du XVIII[e] siècle. *Salon de l'an VIII.* Un médaillon en cire. — *S. an IX.* L'Innocence surprise par l'Amour. Anacréon chantant une ode à Vénus.

Brunet demeurait 86, faubourg du Temple, en 1800. — *Salon de l'an IX.* Modèle de pendule représentant le Retour de Mars chez Vénus. Buste du premier Consul.

M[me] Didot modelait des fleurs en cire sur la fin du règne de Napoléon I.

Alix a présenté au Salon de 1814 : « Un enfant modelé d'après nature et exécuté en cire coloriée. »

Vente Roux, de Tours, 1863. Deux bustes en haut relief décorés au naturel. Hommes et femmes vus à mi-corps en riches costumes du temps de Henri II. Ouvrage allemand du XVI[e] s. Les deux portraits sont montés dans des cadres profonds en bois noir ; l'un

d'eux porte un écusson armorié (H. 0,15 et 0,16 sur L. 0,11 et 0,12), 630 fr.

Vente Raifé, 1867. Médaillon en cire coloriée. Portrait d'une dame italienne, en costume du XVIe s. 300 fr.

Vente Hamilton, 1882. Portrait médaillon du Titien, tenant un portrait de son fils. Cadre d'or, avec perles. Inscription : « Titiani Pict. et filii effigies. » 310 guinées (8,137 fr. 50).

Vente Beurdeley, 1883. Tête en cire peinte du Roi Henri IV, grandeur nature, sur buste en terre cuite, vêtu de l'armure, rehaussée de peinture et de dorure. Ouvrage de Guillaume Dupré. 1,250 fr.

CURIEUX DE CÉROPLASTIQUE.

MM. **DUC D'AUMALE** (Chantilly), buste d'Henry IV, par Guill. Dupré. — **J.-ANT. BAMPS** (Belg.), Romain combattant, médaillon du XVIIe s. Agnus Dei, ovale du pontificat d'Alexandre VIII (1689 à 1691). — **Mme LÉON BLAZY** (Paris), deux médailles de Louis XVII, en cire polychromée; bustes de profil, à droite. — **ALCIDE BOCA** (Valenciennes), scènes religieuses. Bataille de Constantin; bas-reliefs en cire blanche, sur fond d'ardoise. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), Ève, travail italien en cire polychromée, du XVIe s. Statuette d'enfant avec un dauphin, projet de fontaine en cire dorée, XVIe s. — **PH. BURTY** (Paris), le mont Vénus, par Clodion. Portrait de Franklin, par Flaxman.

COLLET (Valenciennes), portraits de femme. L'Amour triomphant, médaillon en cire blanche sur fond d'ardoise. — **MAURICE COTTIER** (Paris), cheval écorché, par Géricault.

ALEX. DELAHERCHE (Beauvais), portrait de l'amateur Disnematin, signé : A. Ravari F. — **TH. DEROMBY** (Valenciennes), lutteurs, bas-relief sur fond d'ardoise. — **A. DESMOTTES** (Paris), tête en cire peinte du roi Henri IV sur un buste en terre cuite, vêtu de l'armure, par Guill. Dupré.

ALF. FIRMIN-DIDOT (Paris), buste de Voltaire, en cire polychromée, par Ménars. 1778. — **JULES FRÉSART** (Belg.), tête de femme en cire polychromée. — **H. GOSSELIN** (Belg.), quatre portraits en couleurs, XVIIIe s. — **EDM. LECLER** (Paris), Caïn et Abel, bas-relief. — **L'ABBÉ A. LE REBOURS** (Paris), buste en haut relief polychromé du cardinal Fleury (1653+1743). Calotte et robe rouges, avec manteau d'hermine ; les yeux sont en verre. — **DE LIESVILLE** (Paris), série de vingt-huit portraits des plus célèbres peintres italiens et espagnols. Portraits de Louis XVI, du Dauphin et de la duchesse d'Angoulême, Dauphine. — **CH. LIZÉ** (Rouen), portrait d'homme, grand médaillon du temps de Louis XIV, en cire polychromée, dans le genre des ouvrages d'Antoine Benoist. Sujets de genre du XVIIIe s. Marchand d'ail. Pauvresse portant deux enfants. — **A. M. S.**, dessus de tabatières; portraits et petits sujets des XVIIIe et XIXe s. — **DUC DE MORTEMART** (Paris), portrait du cardinal Mazarin ; cire d'après nature provenant du duc de Nivernais.

Bon J. PICHON (Paris). Le grand Dauphin, fils de Louis XIV, beau médaillon de 0,11 de diam., signé : Dubut. Ce Dubut paraît être un médailleur

de la fin du règne de Louis le Grand. Le baron J. Pichon possède encore de ce maître un médaillon en bronze d'une bonne facture représentant un récollet avec son froc et son capuchon. Légende : F. (rater) JOSEPHUS SUSANE RECOLLECTUS M. D. CCIX. Signature, sous l'épaule : C. DUBUT F.

AD. DE ROTHSCHILD (Paris), modèle de bijoux, par J. COLLAERT.

Mme **SAMPAYO** (Paris), Jésus-Christ sur la croix, pleuré par la Vierge et Madeleine. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair. Portraits de Philippe II ; don Carlos. Scène d'enlèvement. Famille vénitienne à trois personnages. Henri de Guise, Catherine de Clèves, sa femme. « Calvinus. » « Erasme de Rotterdam », XVIe s. etc. — Mis **DE THUISY** (Paris), légende de la papesse Jeanne, bas-relief d'une exquise finesse. — **SIR RICHARD WALLACE** (Anglet.), raretés du XVIe s. ; portraits médaillons. — **WASSET** (Paris), suite de portraits-médaillons.

LA GLYPTIQUE.

LES CAMÉES ET LES INTAILLES.

La glyptique est l'art de graver sur pierre dure et remonte à la plus haute antiquité. Les Égyptiens furent des premiers à la pratiquer; ils donnèrent à la plupart de leurs pierres gravées la forme d'un *scarabée,* dont la dimension varie depuis quelques millimètres jusqu'à sept ou huit centimètres de longueur. Les plus grands, désignés sous le nom de *funéraires,* étaient attachés aux momies et portaient une inscription en l'honneur du défunt.

Ces scarabées, préparés d'avance d'après un type consacré, recevaient après coup le nom du mort dans une place réservée. C'est ainsi qu'on retrouve de ces pierres dont le nom est resté en blanc.

Les petits scarabées sont *historiques* ou *mythologiques* quand les inscriptions ont trait à l'histoire ou à la Fable ; ils sont *physiographiques* s'ils représentent des animaux ou des plantes ne figurant pas parmi les symboles consacrés ; ils sont dits *variés* quand l'interprétation en est incertaine. Les scarabées dont on peut préciser l'époque offrent un intérêt particulier. Si l'inscription mentionne un Roi ou une Reine, la date est facile à trouver. Pour un Roi, le premier signe de son prénom symbolique est toujours le disque du soleil.

Champollion Figeac, auquel nous empruntons ces détails, donne le dessin d'un scarabée historique remontant au XVIIe siècle avant J.-C., au temps du grand Roi Mœris, de la XVIIIe dynastie. Le prénom royal occupe tout le cartouche et se compose de trois signes : le disque du soleil, un mur crénelé et la figure du scarabée. (*Résumé complet d'archéologie.*)

Avant d'aller plus loin, expliquons de suite quelques termes techniques. On désigne sous le nom d'*intailles* les pierres gravées en creux, et sous celui de *camées* celles dont le sujet est exécuté en relief. En dehors de ces deux grandes divisions, les pierres gravées reçoivent différents noms caractéristiques, selon les sujets qu'elles représentent. Ainsi on appelle *grylli,* les têtes très laides ou grotesques du nom d'un Athénien connu par sa laideur ; *caprices,* les figures groupées d'une manière bizarre, comme la tête de Méléagre avec une hure de sanglier ; *chimères,* les animaux de fantaisie qui n'existent pas dans la nature.

Les pierres *astrifères* figurent des astres, et le mot *cabochon* s'applique à toute pierre bombée ou convexe. Il y a encore les *abraxas* ou pierres basilidiennes, offrant certains signes mystérieux auxquels les gnostiques attachaient une vertu surnaturelle et qu'ils portaient en signe d'amulette. Les lettres inscrites sur ces pierres sont le plus souvent incompréhensibles. Les têtes réunies sur le même profil sont *conjuguées;* elles sont *affrontées* quand elles se regardent, et *opposées* si leur profil est tourné en sens inverse.

En général, sur les pierres gravées, les noms propres s'expliquent ainsi : sur les pierres étrusques, c'est le nom du personnage représenté ; sur les pierres grecques, c'est le nom de l'artiste et sur les pierres romaines, le nom du propriétaire ou celui de l'artiste.

La glyptique a rendu des services aux sciences et aux arts : « Les pierres gravées nous retracent une multitude de signes et de symboles intéressants pour l'histoire des mœurs et des usages de l'antiquité. On y voit les images des dieux, leurs attributs et les objets relatifs à leur culte ; les principaux événements de l'histoire des temps héroïques, depuis la guerre de Thèbes jusqu'au retour des Grecs dans la ville de Troie ; les caractères alphabétiques les plus anciens des écritures grecque, étrusque, latine et persane, les caractères persépoliens et les hiéroglyphes ; des statues encore existantes, tel que le Laocoon, d'autres aujourd'hui perdues, comme l'Apoxioménos de Polyclète, la Vénus de Praxitèle et la tête de Minerve de Phidias ; les portraits des hommes célèbres par leur génie, tels que celui de Démosthène, ou par leur puissance, tels que ceux des Empereurs et des différents princes ; les noms d'un grand nombres d'artistes célèbres. Ce sont les monuments les plus utiles pour l'histoire de l'art, dont ils nous servent à suivre les progrès chez différents peuples. Les pierres gravées nous aident aussi à connaître les pierres dont on trouve les noms dans les anciens naturalistes. Les peintres y ont trouvé des sujets à imiter ; Raphaël et Michel-Ange en ont fait un grand usage dans leurs compositions. » (A. Millin, *Introduction à l'étude de l'archéologie.*)

Les Indiens, les Chinois, les Perses, les Parthes et d'autres peuples de l'Asie ont connu l'art de graver sur pierres dures. Après les Étrusques, les Grecs reçurent des Égyptiens les procédés de la glyptique. Le génie des Grecs éleva cet art à sa perfection ; leurs ouvrages ont toujours servi de modèles et n'ont jamais été égalés dans aucun pays.

Graveurs grecs et romains. — Avant l'époque d'Alexandre,

nous citerons : THÉODORE DE SAMOS (740 ans avant J.-C.), qui grava la fameuse émeraude de Polycrate ; MNÉSARQUE, père de Pythagore ; PHRYGILLUS ; HÉIUS, dont on connaît une Diane chasseresse.

Depuis Alexandre jusqu'au siècle d'Auguste, on connaît : ADMON ; APOLLONIDES ; TRYPHON ; CHRONIUS ; POLYCLÈTE DE SYCIONE, un des plus grands statuaires qu'ait eus la Grèce, et enfin PYRGOTÈLES. Ce maître illustre avait seul l'honneur de graver le portrait d'Alexandre, comme Apelles seul pouvait le peindre, et Lysippe seul le figurer en bronze.

Au siècle d'Auguste, on cite : QUINTUS-ALEXA, COEMUS, AGATHOPUS, AULUS, CNEIUS, ÉPITYNCHANUS, EUTYCHES, SOLON et DIOSCORIDES, le Pyrgotèles d'Auguste. ÆLIUS se distinguait sous Tibère ; du temps de Caligula, ALPHÉE et ARÉTHON travaillaient souvent ensemble sur la même pierre.

Graveurs du temps de Titus : NICANDRE et EVODUS, auteurs, chacun, d'un portrait de Julie, fille de Titus et de Marcia. Celui d'Évodus, une des merveilles du cabinet des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, est sur une aigue-marine bleue orientale, de profil à gauche. On connaît encore deux pièces signées de ce maître : « une sardoine représentant une tête de cheval, qui a passé du cabinet du Bon de Scheltersheim, dans celui du Bon Roger, et une cornaline représentant une Muse, rapportée par Raspe. » (No 2089 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet.)

Du temps d'Adrien : ANTIOCHUS, ANTCROS, HELLEN.

Du temps de Marc-Aurèle : EPOLIEN, auteur d'un portrait de Marc-Aurèle. On pense que c'est le dernier graveur grec du haut Empire qui ait signé ses ouvrages.

Graveurs grecs dont l'époque est incertaine : ACTION, ALLION, APOLLODOTE, APELLE, ASPASIUS, ATHÉNION, AXÉOCHUS, CARPUS, DIPHILUS, EUTHUS, HYLLUS, MYRTHON, ONÉSAS, PHILÉMON, PAMPHILE, PERGAME, PLOTARQUE, SELEUCUS, SCYLAX, SOSTHÈNES, SOSTRATE, TEUCER, etc.

Les pierres gravées des Romains sont en général bien inférieures à celles des Grecs ; elles n'en offrent ni la grâce parfaite ni la pureté des lignes. Toutefois AQUILAS, FÉLIX, QUINTILLUS et RUFUS ont laissé des noms distingués.

En Italie comme en Grèce, la glyptique occupait beaucoup d'artistes et fut à son apogée sous Auguste. Depuis longtemps les amateurs de Rome recherchaient les pierres gravées et en faisaient collection ; celle de César renfermait des merveilles. En dehors des grandes pierres réservées pour orner la coiffure des

femmes, les cothurnes, les vêtements des deux sexes, il se fit un grand nombre de petites pierres pour bagues.

Pendant quelque temps, la manie des bagues à Rome fut comparable à celle des tabatières en Europe, au XVIII[e] siècle. A côté de la mode et de ses exagérations, il y avait cette coutume répandue dans toutes les classes : depuis le chef de l'État jusqu'au plus humble citoyen, chacun possédait une bague, dont le cachet lui servait de sceau. Tout écrit, toute correspondance, tout acte, tout testament, n'était authentique que revêtu du sceau de son auteur. Une pièce cachetée devenait inviolable. L'habitude de sceller les pièces officielles et le respect des lettres se sont conservés jusqu'à nos jours.

A Rome, quand l'Empereur s'absentait, s'il craignait que les affaires de l'État n'en souffrissent, il remettait son anneau à celui dont la confiance lui était acquise. Les dépêches rendues officielles par l'apposition du cachet impérial avaient la même valeur que si elles avaient été dictées par le souverain lui-même. La gravure de toutes ces pierres offrait bien des variétés ; chacun avait le choix du sujet, qui parfois rappelait une action d'éclat personnelle ou bien un fait dont on tirait vanité.

L'anneau de Sylla représentait le Roi Bocchus lui livrant Jugurtha, et celui de Cnéius Scipion, le portrait de son père. Pompée scellait d'un lion portant une épée. César, suivant ses prétentions à descendre de Vénus, avait choisi l'image de cette déesse armée d'un dard. Auguste prit d'abord un sphinx, puis une tête d'Alexandre et enfin son propre portrait, que quelques-uns de ses successeurs adoptèrent dans la suite. Cette pierre admirable était l'œuvre du fameux Dioscorides.

Le cachet de Néron figurait Apollon et Marsias ; Galba conservait l'anneau de ses ancêtres, offant un chien sur la proue d'un vaisseau. Macrien et sa famille avaient adopté la tête d'Alexandre.

Les courtisans choisissaient le portrait de leur souverain ; d'heureux amants scellaient du portrait de leur maîtresse. Les soldats faisaient graver sur leurs anneaux les images de leurs chefs, et les clients celles de leurs patrons. Divers portraits de grands hommes, tels que ceux des sages et des philosophes, étaient encore très recherchés. Pour se distinguer des païens, les chrétiens portèrent des symboles religieux, comme la croix, l'ancre, le poisson, la colombe, la barque ou le monogramme du Christ.

Cette coutume adoptée par les Romains d'employer la bague comme cachet était déjà fort ancienne ; elle remonte, dit M. Fr.

Lenormant, à la plus haute antiquité dans les civilisations égyptiennes. « Chez les Grecs, ajoute le savant archéologue, l'usage général était que chacun portât un anneau qui servait de cachet et offrait, gravé sur le chaton, le symbole particulier de son propriétaire, symbole faisant le plus souvent allusion au nom de ce personnage. » (*Musée Napoléon III. Collection Campana. Les Bijoux.*)

Après la chute de l'Empire romain, au Ve siècle, la glyptique et les autres arts se réfugièrent à Constantinople ; c'est là, durant le moyen âge, que s'en conservèrent toutes les traditions, bien que très affaiblies. L'art byzantin était en décadence, relativement aux temps anciens ; mais, comparé au reste de l'Europe, il brillait encore du plus vif éclat. A cette époque d'ignorance, où si peu de gens savaient écrire hormis le clergé, la noblesse, à défaut de signature, se contentait d'apposer sur ses chartes un sceau grossier, dont le type était gravé sur métal. Les pierres antiques étaient abandonnées et nous devons la conservation de celles qui nous sont parvenues aux trésors des églises, aux reliquaires, aux chapes, aux reliures somptueuses.

Quand Mahomet II se fut emparé de Constantinople, en 1453, les artistes grecs, notamment les graveurs, attirés à Florence par Laurent le Magnifique, donnèrent aux arts qui commençaient à renaître une impulsion nouvelle.

Chez les modernes, c'est au XVIe siècle, surtout en Italie, que l'art de la glyptique atteignit son plus haut degré de splendeur. Certains artistes du siècle de Léon X se montrèrent les égaux des Romains et approchèrent des Grecs. Les habiles orfèvres de la Renaissance ne se contentaient pas d'imiter les antiques, de graver en creux ou en relief des portraits et des cachets admirables, ils exécutaient toutes sortes de vases gracieux en jaspe, en lapis, en coquilles nacrées, en cornaline, en agate, en améthyste en ambre ou succin, en cristal de roche, etc. Ces vases, gravés de sujets et d'ornements d'un goût exquis, parfois ornés de camées, étaient montés avec un art infini en argent ciselé, en vermeil ou en or émaillé. Quelquefois encore des perles, des roses, des grenats et autres pierreries venaient s'ajouter à cette magnificence.

Pour les portraits et les sujets servant de cachet, on employait presque toujours la cornaline en intaille et l'on réservait l'agate-onyx pour les camées à cause de ses couches variées. Parmi les autres gemmes, les artistes de Milan donnèrent au cristal de roche une préférence marquée. Ils s'appliquèrent à le tailler, à le graver, à lui donner les formes les plus élé-

gantes, et leur réputation s'est accréditée à ce point qu'on leur attribue les plus belles pièces en ce genre. Citons, au nombre des meilleurs *intagliatori* milanais, Leonardo, François Tortorino, Julien Taverna, Antoine de Rossi et Jacques de Trezzo.

Au XVII[e] siècle, la glyptique, abandonnée par la mode, qui avait renoncé aux pierres gravées dans la parure des femmes, et privée de ses puissants protecteurs, tomba peu à peu dans un discrédit complet. Ce sommeil devait avoir un éblouissant réveil.

Le XVIII[e] siècle vit surgir des graveurs dignes de lutter avec leurs plus illustres devanciers. Parmi ceux-là, Antoine Pikler occupe la première place.

Les amateurs de glyptique sont en petit nombre aujourd'hui, et cet art, faute d'encouragements, n'est plus guère pratiqué qu'en Italie. La fraude répandue sur tous les genres de curiosités s'est appliquée depuis longtemps à contrefaire les plus belles pièces. En général, les pierres offrant une signature sont les plus appréciées. Ce sont ces marques d'artistes en renom que les faussaires ont multipliées sur des imitations plus ou moins bien faites. Ce honteux trafic s'exerçait déjà du temps de César et s'est perpétué jusqu'à nous, en prenant un grand développement aux époques de prospérité. On comprend que l'amateur soit souvent pris au milieu de ces pièges tendus à sa bonne foi. Diverses remarques ont été faites pour reconnaître la fraude ; bien qu'insuffisantes, elles peuvent à l'occasion rendre service, et nous n'hésitons pas à les consigner ici. Ces remarques se résument dans la façon de signer. Nous ne parlons pas de l'exécution ; il va de soi que, pour qu'il y ait doute, il faut au moins que la copie soit bien faite.

Chez les anciens, surtout au siècle d'Auguste, le caractère des lettres présentait une régularité parfaite. La dissemblance des lettres et le mélange des caractères grecs et romains suffisent à dénoncer une copie. Il en est de même d'une lettre rendue dans le même mot sous deux formes, comme le sigma, par exemple, de l'omission d'une lettre ou de son addition, erreurs souvent répétées depuis le XVI[e] siècle par des artistes peu au courant de la langue grecque. Les graveurs helléniques avaient coutume de mettre leur nom au génitif comme *Dioscouridou,* en sous-entendant *ergon* (œuvre). Toute signature au nominatif devra être considérée comme suspecte ; cependant, lorsqu'il y a deux noms, le premier est souvent au nominatif comme EUTYCHES SUN DIOSCOURIDOU, cela veut dire alors *Eutychès, élève de Dioscorides.* On trouve aussi deux noms comme ALPHEOS SUN ARETHONI, ce qui signifie que l'œuvre est due à la collaboration d'Alphée et d'Aréthon. Notons encore ces deux faits : les vrais artistes n'em-

ployaient que de belles pierres et les graveurs romains signaient en grec. Une signature en latin doit être considérée comme suspecte.

Les anciens recherchaient les gemmes dont la couleur se rapportait le mieux au sujet traité. Ainsi Pluton était représenté sur une pierre noire, Bacchus sur une améthyste, Amphytrite sur une aigue-marine, et Marsyas écorché sur une cornaline. Les substances les plus employées en glyptique sont : le burgau, aux reflets chatoyants ; les nautiles, les Vénus, recherchés seulement par les modernes ; l'antiquité n'a pas gravé sur coquilles ; le corail ; la malachite, pierre opaque d'un beau vert ; le lapis-lazuli, appelé aussi outremer ; le saphir, de couleur bleue ; la stéatite, ou pierre de lard, à l'aspect graisseux : les Chinois en font des statuettes ; le rubis ou escarboucle, de couleur rouge ; l'aigue-marine, couleur eau de mer ; la topaze, d'un jaune caractéristique ; la hyacinthe, au rouge doré ; l'opale, d'un blanc laiteux aux reflets changeants ; la sardoine, de couleur enfumée et noirâtre ; la sardonyx, avec ses trois couches noire, blanche et brune ; le jade, d'une teinte olivâtre : les Orientaux en font des bijoux ; les jaspes, aux couleurs variées ; le cristal de roche ; la turquoise, au bleu mat ; la cornaline, dont le nom vient de *carnis,* chair : c'est la pierre dont l'usage fut le plus fréquent dans tous les temps, surtout pour les intailles.

Liste des plus célèbres graveurs en pierres fines, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. Dans cette longue énumération, nous prenons pour guides : Vasari, Mariette, Natter, Millin, Champollion-Figeac, Leturcq et Chabouillet.

Graveurs italiens. — GIOVANNI DELLE CORNIOLE (Jean des Cornalines) vivait à Florence dans la seconde moitié du XVe siècle. Protégé par Laurent le Magnifique (+1492), il se montra digne de cette haute faveur. Son surnom lui vient du talent qu'il montrait à graver des intailles sur cornalines.

Vers le même temps, le milanais DOMENICO DEI CAMMEI (Dominique des Camées) se rendait célèbre dans la gravure en relief. Il a fait un très beau portrait de Sforce.

M. Chabouillet considère comme étant de ce remarquable artiste les deux camées sur agate-onyx du cabinet des médailles et antiques, à la Bibliothèque nationale, portant les N°s 323 et 324. Ces portraits seraient ceux de Louis II, marquis de Saluces et de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont.

MORETTI, de Bologne, florissait en 1495. Cité comme « un homme merveilleux ».

MICHELINO imita l'antique et contribua aux progrès de la gravure en pierres fines.

MATHIEU DE BENEDETTI (+ 1523) était réputé à Bologne.

FRANÇOIS FRANCIA, de Bologne, avait une grande réputation ; il était peintre, orfèvre, graveur en médailles et sur pierres fines.

FOPPA, orfèvre de Milan, établi à Rome, est cité par Cellini comme le plus habile graveur de son temps. On l'appelait le CARADOSSO, parce qu'il était bossu. Grande réputation.

LÉONARDO, de Milan, FRANÇOIS FURNIUS, de Bologne, et SÉVÈRE, de Ravenne, travaillaient vers le même temps.

TAGLIACARNE devait tenir son nom de l'habileté qu'il montrait à tailler les cornalines.

PROPERZIA DE ROSSI (+1533), auteur de quelques bons morceaux de sculpture, gravait aussi sur pierres fines. On a d'elle de curieux échantillons de sculpture microscopique sur de tout petits noyaux.

Le Toscan PIERRE MARIE, de Pescia, vivait à Rome dans la première moitié du XVI[e] siècle. On lui attribue la belle cornaline du cabinet des antiques désignée sous le nom de *Cachet de Michel-Ange*. Le sujet gravé en creux représente une bacchanale et le pêcheur qu'on voit à l'exergue paraît être une allusion au nom de l'auteur. (N° 2337 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet. Une longue et intéressante note accompagne la description.)

JEAN BERNARDI, de Castel-Bolognèse, excellait à graver des poinçons de médailles, des cristaux et des pierres fines. Dans sa jeunesse, il travailla pour Alphonse, duc de Ferrare. Appelé à Rome par le cardinal Hippolyte de Médicis, il exécuta pour ce prince de l'Église et Clément VII divers travaux, entre autres une admirable médaille du Pape. Quand Charles-Quint vint se faire couronner à Bologne (1537), Bernardi fit son portrait en médaille et fut largement récompensé.

MATTEO DEL NASSARO, né à Vérone (+1547), résida longtemps en France, où l'avait appelé François I. L'artiste grava et cisela pour ce prince, des camées, des intailles, des cristaux, des bijoux en or, offrant parfois des figurines en ronde bosse. Chacun à la cour tenait à posséder quelque morceau de sa main. Il fit surtout beaucoup de camées, bijoux fort à la mode, qui entraient alors dans toutes les parures. Le Roi, pour s'attacher Matteo, lui confia la direction des monnaies. Cet habile maître dessinait très bien ; « aussi, dit Mariette, ses gravures sur cristaux eurent dans la suite une si grande réputation, qu'on s'empressait de toutes parts pour en avoir des empreintes. » (*Traité des pierres gravées,* 1750.)

Matteo signait : O. P. N. S. (*Opus Nassarii sculptoris,* Ouvrage de Nassaro sculpteur.) Une bataille sur sardoine, du Cabinet des

antiques, à la Bibliothèque nationale, porte cette signature. (N° 2482 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet.)

Jean-Jacques Caraglio, de Vérone, plus communément appelé Caralius, a gravé des estampes, des médailles et des pierres fines. Appelé vers 1539 à la cour de Sigismond I, Roi de Pologne, il y fut comblé d'honneurs.

Valério Vicentino (de Vicence) (+1546), a beaucoup produit ; sa rapidité au travail était surprenante. Il a enrichi en creux et en relief de riches vases formés de sardoines, d'agates, de lapis, de jaspes, de cornalines, d'améthystes, d'héliotropes et de cristaux de la plus grande valeur. L'œuvre de Valerio se compose encore de poinçons de médailles modernes et d'imitations de médailles antiques. (*Vasari.*)

Veut-on connaître l'opinion de Natter sur ce maître ? La voici : « Valerio Vicentino, dit-il, a inondé le monde de ses produits tant en relief qu'en creux, la plupart en cristal de roche, et est resté bien loin des Grecs. »

Le Marmita père imitait les sujets antiques de manière à tromper les amateurs ; triste talent qu'il transmit à son fils Lorenzo.

Lorenzo Marmita vécut longtemps à Rome, où il était en réputation. Un de ses plus beaux camées est une tête de Socrate. Comme son père, il gravait sur cristal. « Lorenzo, dit Vasari ; fut très habile à contrefaire les médailles antiques, et il sut tirer le plus grand profit de cette industrie. » Voilà un genre d'habileté qui ne nous touche pas, et nous eussions préféré moins de talent et plus de probité.

François Tortorino et Julien Taverna, tous deux de Milan, taillaient et gravaient supérieurement le cristal de roche comme la plupart des graveurs milanais.

Annibal Fontana (+ 1587) fit pour Guillaume, électeur de Bavière, une superbe cassette en cristal de roche enrichie de gravures ; elle lui fut payée 6,000 écus.

Philippe Santa Croce, dit Pippo, était un petit berger du duché d'Urbin. Tout en gardant son troupeau, il s'amusait à sculpter de petits morceaux de bois, quand, un jour, il eut la bonne fortune d'être rencontré par le comte Philippe Doria. Celui-ci, étonné des dispositions du jeune garçon, le conduisit à Rome et le mit à même de développer ses dispositions naturelles.

Quand ses études furent terminées, Pippo s'établit à Gênes, où demeurait son protecteur, et devint un très bon graveur en pierre fines. Il a sculpté sur des noyaux de prunes et de cerises toutes sortes de personnages presque imperceptibles et cependant

d'une grande correction de dessin. Cet artiste eut plusieurs fils, qui tous furent sculpteurs.

Le florentin Dominique di Paolo était aussi un graveur de médailles « et peut-être, fait observer Mariette, augmentait-il le nombre des fabricateurs de médailles fausses ».

Louis Anichini, de Ferrare, se distinguait à Venise par de petits ouvrages d'un fini précieux.

Alexandre Cesari, surnommé le Grec, acquit une réputation presque sans égale. Ses petites figures, pleines de grâce et de noblesse, excitèrent l'admiration de Michel-Ange. Cesari grava d'admirables médailles, entre autres, celles des Papes Paul III et Jules III. Comme pièces hors ligne, nous devons également citer une tête de Henri II, roi de France, intaille sur cornaline ; puis, deux magnifiques camées, l'un, représentant une femme nue d'une grande perfection de formes, et l'autre, une tête de Phocion l'Athénien.

G. Antoine de Rossi, de Milan, florissait au milieu du XVIe siècle. Son morceau capital est un immense camée « d'un tiers de brasse en tous sens », figurant à mi-corps le grand-duc et la grande-duchesse de Florence (Léonora), accompagnés des portraits d'après nature de sept grands personnages.

Gaspar et Jérome Misuroni, ainsi que Jacques de Trezzo, s'occupaient surtout à composer des vases et autres objets précieux en jaspe, en agate, en lapis, etc.

Jacques de Trezzo, né à Milan (+ 1587), exécutait le portrait d'après nature dans la perfection. Attaché au service de Philippe II, il fit pour ce prince, à l'Escurial, des travaux admirables. On attribue à Jacques de Trezzo une belle topaze de Saxe, octogone, offrant les portraits affrontés de Philippe II et de don Carlos, son fils. (Intaille du cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale. N° 2489 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet.)

Le milanais Clément de Birague vivait aussi à la cour de Philippe II. Il est le premier qui soit parvenu à graver le diamant.

Antoine Dordoni résidait à Rome, où il mourut en 1584, âgé de cinquante-six ans.

André, dit Le Borgognone, dont le nom indique l'origine bourguignonne, travaillait pour le grand-duc de Florence vers 1670. Il a gravé de très beaux cachets.

Adoni jouissait à Rome d'une certaine réputation au commencement du XVIIIe siècle. Il exécuta en relief beaucoup de mains jointes désignées sous le nom de *bonne foi*. C'était un présent que se faisaient les nouveaux mariés. « Mais si ce graveur

n'a fait que ces bagatelles, observe Mariette, méritait-il qu'on songeât seulement à lui? »

Rey, exerçait sa profession à Rome, dans le même temps qu'Adoni. Ses œuvres y étaient estimées. On cite, comme de fort belles pièces, le cachet du marquis de Castel-San-Vito et le portrait sur émeraude de don Charles Albani, frère du pape Clément XI.

Flavius Sirletti, mort à Rome en 1737, était orfèvre et graveur en pierres fines. Il travaillait avec une habileté consommée et mérite l'honneur d'être classé parmi les modernes qui se sont le plus rapprochés des Grecs.

On doit à ce maître la reproduction sur pierres fines des plus belles statues antiques qu'on admire à Rome. Le groupe du Laocoon est son chef-d'œuvre en ce genre. Sirletti signait souvent en caractères grecs.

François Sirletti, fils de Flavius, succéda à son père et s'efforça de l'imiter.

Les Costanzi père et fils florissaient à Rome dans la première moitié du XVIIIe siècle. Le père et l'un de ses fils, nommé Thomas, s'en tenaient à un talent secondaire; mais un frère de ce dernier, appelé le chevalier Charles Costanzi, était, dit-on, un véritable artiste. « Ses portraits me paraissent gravés à chair et fort ressemblants, » dit Mariette, puis il ajoute : « Il a copié les anciens dans la perfection. » Natter, toujours sévère dans ses appréciations, prétend que Mariette s'est montré beaucoup trop élogieux.

Antoine Pikler, né à Bixen, dans le Tyrol, s'établit à Naples, où il débuta par être graveur sur métaux chez un orfèvre. S'étant mis à graver sur pierres dures, Pikler fit de rapides progrès. Ses petits travaux, malgré certaines défaillances de dessin, se rachetaient par un fini précieux et lui attiraient la vogue ; bientôt, à l'exemple de la famille royale, toute la cour s'engoua de ses gravures. (Gérard de Rossi, *Histoire de la vie et des travaux de Jean Pikler, graveur en pierres fines.*)

Plus tard, la réputation d'Antoine fut complètement éclipsée par celle de son fils Jean, mais le père eut du moins le mérite d'avoir ouvert à son fils la voie du succès par une éducation préparatoire solide et de fortes études de dessin.

Jean Pikler, né à Naples en 1734, mort en 1791, ne tarda pas à devenir célèbre. D'un esprit fécond, d'une imagination vive, il composait et travaillait avec rapidité. Ses premiers ouvrages, que des commerçants lui achetaient à vil prix pour les revendre très cher, se ressentent d'un faire hâtif; quand il cessa d'être

exploité et qu'il put traiter directement avec les amateurs, il produisit des chefs-d'œuvre d'élégance, de pureté et de fini. Pikler parcourut l'Italie ; la renommée l'accompagna partout, le succès l'y suivit. A Rome, il fit beaucoup de portraits, et notamment ceux de Clément XIV et de Pie VI, dont on lui demanda diverses répétitions. Il exécuta non seulement toutes sortes de copies d'après des pierres précieuses, des statues et des bas-reliefs antiques, mais encore une foule de morceaux de son invention.

En 1769, Joseph II, étant venu visiter la ville, voulut avoir son portrait de la main de notre artiste. L'Empereur fut tellement satisfait, qu'il nomma Pikler son graveur en pierres fines et le créa chevalier. « Il n'y eut pas de personne remarquable, soit par sa naissance, dit Gérard de Rossi, soit par son talent, soit par sa fortune, qui, se trouvant à Rome, ne voulût avoir quelques-uns de ses ouvrages. Il était continuellement accablé de demandes, et devait souvent entendre des plaintes ou des reproches de la part de ceux qui trouvaient que la promptitude de l'exécution ne répondait pas à leur désir. »

L'œuvre de Pikler est considérable. Les pièces de son invention y tiennent la place la plus importante. On admire parmi celles-ci, deux petits amours assis, une Psyché, deux Vestales, une Psyché qui pleure, une Eurydice ; et, parmi les têtes, l'Achille, l'Esculape, la Méduse, la Sapho, etc. Ses portraits, d'une ressemblance parfaite et jamais enlaidis, présentent le modèle sous son aspect le plus favorable. Dans ses imitations, il sait rendre en petit les beautés de l'antique, sans en altérer le caractère. L'Antinoüs du Capitole, le Centaure de Borghèse, l'Hercule de Farnèse, le Faune des Barbérins, le Gladiateur mourant, le Mars de la Villa Ludovisi, et tant d'autres de ses gravures conservent, bien que réduites, toute la perfection des originaux.

Quelquefois, en copiant une Flore, un Bacchus ou quelque autre sujet, il remplace leur tête par un véritable portrait. Jean Pikler a laissé un grand nom ; il s'est montré l'égal des plus fameux intagliatori du XVI[e] siècle. On doit aussi lui rendre cette justice, qu'il n'essaya jamais de vendre ses ouvrages comme antiques. (Gérard de Rossi, *Histoire de la vie et des travaux de Jean Pikler, graveur sur pierres fines.* Traduction française dans le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*. Paris, 1845 et 1846.)

Graveurs allemands. — DANIEL ENGELHARD, de Nuremberg, avait la spécialité des armoiries et des cachets.

GASPARD LEHMANN, valet de chambre de l'Empereur Rodophe II (1576 + 1612), jouissait du privilège exclusif de graver sur verre.

Cette faveur lui avait été accordée en récompense de ce qu'il venait de trouver un procédé de gravure plus rapide et permettant d'aborder les grands sujets.

Christophe Schwaiger s'est montré très habile graveur de cachets sur pierres fines. Il est mort à la fin du XVIe siècle, âgé de soixante-huit ans.

Miseron fut anobli et obtint la garde des curiosités de l'Empereur. Ses fils, également bons graveurs, lui succédèrent.

Lucas Kilian est qualifié de Pyrgotèles allemand. « On ne connaît cependant de lui, dit Mariette, que des cachets sur pierres dures. »

Georges Hœfler (+ 1630).

Godefroi Graaftt a travaillé à Rome, où il était surnommé le Tedesco.

Evrard Dorsch (+ 1712).

Christophe Dorsch (1676 + 1732), artiste laborieux, travaillait trop vite. « Ses gravures, prodigieusement nombreuses, dit Natter, sont encore inférieures à celles de Valério. »

Marc Tuscher résidait à Rome en 1733. Il était surtout célèbre comme graveur d'estampes ; il a peu gravé sur pierres fines.

Shaup, né à Biberach, en Souabe, était du camp des producteurs hâtifs qui préfèrent la quantité à la qualité. « Après avoir épuisé toutes les gravures imprimées, il s'est enfin borné à graver en cristal de roche des cartes à jouer et d'autres bagatelles, le tout en quoi il a bien mieux réussi que ceux de ses confrères qui s'appliquèrent à faire des ouvrages excellents. » (*L. Natter.*)

Laurent Natter est né à Biberach et non à Nuremberg, comme l'écrit Mariette. Il étudia d'abord pendant six ans la profession de metteur en œuvre, c'est-à-dire de joaillier, puis il partit pour Genève, où il résida plusieurs années. C'est alors qu'il entreprit de nombreux voyages, en commençant par l'Italie. « D'Italie, écrit-il lui-même, je vins en Angleterre, puis en Danemark, en Suède et à Pétersbourg ; mais je n'ai jamais été chez Thamas-Couli-Kan, où M. Mariette m'a fait aller chercher fortune. Depuis mon retour en Angleterre, j'y ai fait beaucoup de gravures qu'il ne m'appartient pas d'apprécier moi-même. »

Répondant aux reproches adressés aux imitateurs-faussaires de l'antique Natter, s'y associe, en partie, puis il ajoute : « Je n'ai pas honte d'avouer que je continue encore aujourd'hui à faire de telles copies toutes les fois qu'on me les commande. Mais je défie toute la terre de me convaincre que j'en aie jamais vendu une seule comme antique. » Copier les anciens n'est pas répréhensible, mais contrefaire leur signature, c'est commettre

un faux et n'en dût-on pas profiter, c'est toujours une action déloyale.

Natter doit être classé parmi les graveurs distingués. En Danemark, il fit plusieurs portraits du Roi ainsi que des cachets à ses armes et un éléphant en relief sur un jaspe oriental multicolore. Christian VII le combla de récompenses. Les portraits du prince d'Orange Guillaume IV et de sa famille méritent aussi une mention particulière.

Antoine Pickler, né à Bixen (Tyrol), passa la majeure partie de sa vie en Italie, où naquit et vécut son fils, le célèbre Jean Pickler; par cette raison, nous les avons classés aux graveurs italiens.

Graveurs anglais. — Thomas Simon, auteur d'un portrait de Cromwell.

Charles-Chrétien Reisen, d'origine danoise, mort en 1725, à l'âge de quarante ans, est le plus célèbre des graveurs anglais sur pierres dures. Il travaillait avec ardeur et laissa de bons élèves. Portrait de Charles II.

Claus, un des meilleurs élèves de Reisen, mourut fou en 1739.

Smart, élève de Reisen, vint à Paris en 1722.

L'écossais Seaton, autre élève de Reisen, était réputé à Londres en 1750. Il avait le tort de travailler trop vite, et ses œuvres s'en ressentent. Portraits de Pope, de Inigo Jones, le fameux architecte, et de Newton.

Brown a gravé beaucoup de Cupidons.

Marchant a laissé quelques bons ouvrages.

Graveurs français. Olivier Codoré ou Coldoré est, parmi les Français, le premier graveur en pierres fines qui se soit rendu célèbre. Mariette fait son éloge et pense que c'est le même artiste qui, sous le nom de Julien de Fontenay, fut logé au Louvre par lettres patentes datées du 22 décembre 1608. Cette opinion successivement admise par tous ceux qui ont écrit sur la glyptique, a été réfutée d'abord par le Mis de Chennevières en 1855, et, vingt années plus tard, par M. Chabouillet. Olivier Codoré et Julien de Fontenay n'ont rien de commun. Quant à la fable attribuant à ce dernier le surnom de Coldoré en raison d'une chaîne d'or qu'il portait au cou, comme présent du Roi, il faut y renoncer. Dans tous les cas, si le fait de la chaîne d'or existe, il ne peut s'appliquer qu'à Olivier.

A propos d'un privilège pour un ouvrage dont ce maître avait fait les frais, le Roi Charles IX le qualifie (1571) « notre bien aimé *Olivier Codoré,* tailleur, graveur en pierres précieuses ».

Julien de Fontenay était valet de chambre et « graveur en pierreries » du Roi. « Il figure, dit Jal, sur l'état de la maison

de Henri IV, en 1590, et je l'y vois jusqu'en 1641. Ses gages annuels étaient de 33 liv. tournois. » (*Dictionnaire critique.*) Julien de Fontenay jouissait d'une réputation méritée. L'abbé de Marolles n'a pas oublié cet habile maître, et bien qu'il ait estropié son nom, il en parle dans son quatrain consacré aux orfèvres :

> Quant à l'orfèvrerie, on y nomme la Barre,
> L'un et l'autre Courtois, les Baslins et Roussel;
> Vincent Petit, orfèvre, Linse et Jean Vangrel,
> Julien de Fonteine, en ses joyaux si rare.

Les portraits de Julien de Fontenay sont mal définis ; on n'en connaît pas de signés. Il faut les chercher dans les portraits d'Henri IV, de la famille royale et des principaux personnages du temps.

Guillaume Dupré (1574[?]+1642[?]), « contrôleur général des poinçons et effigies pour les monnaies, » a laissé la réputation d'un graveur de premier ordre. Parmi ses belles médailles si justement recherchées, citons les portraits d'Henri IV, de Marie de Médicis et des principaux membres de sa famille italienne, de Louis XIII enfant, de Gaston d'Orléans, de Richelieu, du prince de Condé, de Charlotte de Montmorency, son épouse, du connétable Albert de Luynes, de Henri de Rohan, prince de Léon. du duc d'Épernon, etc. Tous ces portraits, rendus avec une superbe maestria, présentent un caractère appliqué au personnage ; on y trouve le modelé, la ressemblance et la vie.

Dans ces dernières années, M. Chabouillet vient de reconnaître que Guillaume Dupré, le grand médailleur, doit aussi figurer avec les graveurs en pierres fines. L'auteur du *Catalogue des camées et pierres gravées* de la Bibliothèque nationale cite, entre autres, un saphir de la collection du baron O. Roger de Sivry, sur lequel il a relevé la signature G. D. F. (Guillaume Dupré fecit). Cette pierre offre le portrait en buste d'un seigneur revêtu d'une armure et portant une écharpe. (*Bulletin de la société de l'histoire de l'art français.* Juillet 1875.)

Maurice, natif des Pays-Bas, vint s'établir à Rouen sous Louis XIII ; c'était un bon graveur.

Son fils, né à Rouen, lui fut supérieur en talent. Il vécut quelque temps à Paris, puis il quitta la France pour cause de religion et se retira à La Haye, où il mourut en 1732, à l'âge de quatre-vingts ans. Cette longévité peu commune, fait supposer que Maurice fils a dû beaucoup produire.

Jean-Baptiste Certain florissait à Paris, dans la première moitié du XVIIIe siècle et vivait encore en 1750. Il est l'auteur

d'une copie de la Bacchanale du cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale, et connue sous le nom de *Cachet de Michel-Ange*.

François-Julien Barrier, graveur du Roi en pierres fines, était contemporain et rival de Certain. Selon Mariette, il « s'était tellement rendu le maître de son outil, qu'on l'a vu graver des figures presque imperceptibles et cependant très distinctes. Il a quelquefois enrichi le corps de certains petits vases qu'il a gravés en creux, sur des cornalines ou sur d'autres pierres fines, avec une propreté et une délicatesse qu'on pourrait dire être à lui ». Disons toutefois que le côté faible de notre artiste était le dessin. Un de ses meilleurs portraits est celui de Fontenelle.

Voltaire a consacré le talent de Barrier par ce quatrain adressé à une dame et joint à l'envoi d'une [bague, où le portrait de celle-ci était gravé :

Barrier grava ces traits destinés pour vos yeux ;
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître.
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

Jacques Guay, né à Marseille vers 1715, succéda à Barrier comme graveur en pierres fines du cabinet du Roi. Il travailla d'abord chez un joaillier ; s'étant dégoûté du métier, il partit pour Paris et devint l'élève de Boucher. Guay s'appliqua surtout au dessin ; il se montra plus correct que son maître et acquit peu à peu un réel talent. C'est, en France, le graveur par excellence du XVIII[e] siècle. Il eut la bonne fortune d'être longtemps protégé par M[me] de Pompadour, qui l'occupa constamment. La marquise lui avait fait donner un logement à Versailles, où elle allait souvent le voir travailler. Quand l'Académie lui ouvrit ses portes en 1742, son morceau de réception fut Apollon couronnant le génie de la peinture et de la sculpture.

Guay perdit beaucoup à la mort de sa protectrice (+1764). A dater de cette époque, le grand artiste rentra dans l'ombre et fit peu parler de lui. Il n'abandonna pas le travail, ce fut le travail qui l'abandonna parfois. On ignore l'année de son décès ; Millin le fait mourir en 1787. C'est une erreur. A la révolution, lors de la suppression de l'Académie, le nom de Guay figurait encore sur la liste de ses membres. L'œuvre de ce maître est considérable. Le cabinet des antiques, à la Bibliothèque nationale, renferme vingt et une pièces gravées par Guay. Cinq camées sont à l'image du Roi Louis XV et deux intailles, offrent l'une le cachet et l'autre le portrait de M[me] de Pompadour.

Nous devons à M. Leturcq un précieux renseignement, dont les chercheurs pourront faire leur profit ; c'est la liste des « pierres connues par la reproduction qu'en a faite Mme de Pompadour dans son recueil d'estampes et dont l'existence est ignorée ».

45. Le Triomphe de Fontenoy. H. 15 m., L. 18 m. — **46**. Apollon couronnant le Génie de la peinture et de la Sculpture (morceau de réception à l'Académie). H. 19 m., L. 15 m.— **47**. Tête d'Auguste. H. 16 m. L. 12 m. —**48**. Portrait de Mme de Mirepoix, H. 16 m., L. 12 m. — **49**. Tête de femme de fantaisie. H. 17 m., L. 13 m. — **50**. Portrait de Frédéric-Auguste, Roi de Pologne, électeur de Saxe. H. 20 m., L. 15 m. — **51**. L'Amitié. H. 15 m., L. 11 m. —**52**. Le Génie de la musique. D. 10 m. —**53**. Henri IV. H. 17 m., L. 12 m.— **54**. Tête de femme, de fantaisie. H. 13 m., L. 10 m.— **55**. L'Amour jouant du hautbois. H. 13 m., L. 9 m. — **56**. Marc-Aurèle. H. 16 m., L. 12 m.— **57**. Vase bachique. H. 13 m., L. 9 m. —**58**. Crébillon, le père. H. 17 m., L. 13 m. — **59**. Armes de M. de Calvières. H. 13 m., L. 16 m.— **60**. Platon. H. 17 m., L. 13 m.— **61**. Tête de satyre. H. 15 m., L. 12 m. —**62**. Le prince de Saxe-Gotha. H. 15 m., L. 12 m.— **63**. Le cardinal de Rohan. H. 15 m., L. 12 m. — **64**. L'Amour ayant désarmé les dieux. H. 14 m., L. 11 m. —**65**. Bacchus enfant. H. 12 m., L. 11 m. — **66**. La C^sse de Brionne. H. 13 m., L. 10 m. —**67**. Enlèvement de Déjanire. H. 16 m., L. 15 m. — **68**. Génie militaire, H. 15 m., L. 13 m. —**69**. La fidèle amitié H. 16 m., L. 13 m. — **70**. L'Amour D. 19 m. — **71**. Trophée de Jardinier, H. 15 m., L. 12 m. — **72**. Prêtre égyptien. H. 16 m., L. 12 m.— **73**. L'Amour. H. 14. m., L. 11 m.— **74**. Un chien de chasse. H. 11 m., L. 14 m. —**75**. L'Amour présentant un bouquet. H., 12 m. L. 9 m. — **76**. Cachet du Roi, H. 27 m., L. 15 m. — **77**. L'Amour se tranquillisant sous le règne de la Justice. H. 15 m., L. 12 m. — **78**. Le chien Mimi. — **79**. L'Amour. — **80**. Le chien Bébé. — **81**. Génie de la musique. — **82**. Jardinier cherchant de l'eau.

Mme de Pompadour, élève de Guay, a gravé en pierres fines sous la direction de son maître. Parmi les ouvrages de la marquise, on peut citer une tête de Louis XV et le triomphe de Fontenoy. Un camée du cabinet des médailles : Le Génie de la musique, est signé : Pompadour F. 1752, agate-onix. (*N° 358 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet.*) Les pierres gravées, signées Pompadour ne manquent pas de mérite ; mais une bonne part en revient à Guay, qui les a toutes retouchées.

Michel, premier élève de Guay, montra d'heureuses dispositions qui devaient le conduire au succès. Son nom cependant, dit M. Leturcq, est resté à peu près inconnu.

JACOB-MEYER SIMON, autre élève de Guay, « dut abandonner la gravure en pierres fines qui ne suffisait pas à le faire vivre. »

HENRI SIMON, frère de Jacob Meyer, était professeur à l'École nationale de gravure. Il prit part aux expositions de 1799 et de 1800, à Paris.

LOUIS CHAPAT est l'auteur d'un buste de Louis XV, lauré, du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. (N° 355 du Catalogue rédigé par M. Chabouillet.)

BAËR, artiste peu connu, d'un talent médiocre, a exposé au Salon de 1793.

JOUY, membre de l'Académie de St-Luc, graveur en pierres fines de Monsieur, frère du Roi, a exposé au Salon de 1793.

LELIÈVRE, désigné comme élève de Taraval, a figuré au Salon de 1800. Un camée en cristal de roche, signé : LELIÈVRE, fait partie du cabinet de M. Leturcq.

ROMAIN-VINCENT JEUFFROY, né à Rouen en 1794, mort en 1826, fit preuve d'un talent remarquable. Après avoir longtemps travaillé à Rome, il fut appelé à Paris par le gouvernement français et ouvrit un atelier, d'où sortirent de bons élèves.

Jeuffroy faisait des portraits et des sujets d'après l'antique ; son œuvre comprend non seulement des gravures sur pierres fines, mais encore des coins de médailles.

Le cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale possède sept pierres gravées et signées par Jeuffroy. En voici les sujets :

Napoléon-Bonaparte, en habit de consul. 1801, camée. — Tête de Méduse. 1777. — Athlète vainqueur. 1777. — Génie bachique. 1779. — Louis, dauphin, fils aîné de Louis XVI. 1788. Charles de Wailly, architecte. 1807. — Fourcroy, 1808. Intailles.

Élèves de Jeuffroy :

DUBOIS, lauréat en 1809. Il obtint le second prix de gravure en pierres fines, le premier prix n'ayant pas été décerné.

TIOLLIER, graveur général des monnaies.

DURAND, premier prix de gravures sur pierres fines, en 1810.

DOMARD, second prix, en 1810.

BRUN, second prix en 1813 et premier prix en 1817.

DESBŒUFS, grand prix de Rome, en 1814.

VATINELLE eut l'honneur de remporter, en 1819, le double prix, réuni en un seul, de gravure en pierres fines et en médailles.

JEAN SIMON (Marie-Amable-Henri), né en 1788, fils d'Henri Simon, fut, pendant le règne de Louis-Philippe, le graveur préféré de la famille royale, dont il fit de nombreux portraits. On en peut voir dix-huit au cabinet des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale. Le Catalogue rédigé par M. Chabouillet en donne la description. (Nos 2519 à 2526.) Jean Simon signait : SIMON JEUNE.

La Belgique eut aussi ses graveurs sur pierres fines. Parmi eux, Millin cite trois artistes de talent, et qui, sans être parents, portaient le même nom de SIMON.

CURIEUX DE CAMÉES ET D'INTAILLES.

MM. **Csse DE BAULAINCOURT** (Paris), Alexandrine Lenormand d'Étioles, fille de Mme de Pompadour (+ 1754), intaille, par GUAY, montée en bague. — **Vte DE CALONNE** (Paris). — **L'ABBÉ CERF** (Reims), — **Mse DE CHANTÉRAC** (Paris), *Ecce Homo*, en or émaillé, sur un tabernacle d'agate, dont le couvercle est décoré de têtes de chérubins travaillées en camée. — **V.-M. COULOT** (Nangis), Amour et papillon, intaille gravée par GUAY. — **ALFR. DANICOURT** (Péronne). — **V. GAY** (Paris), pierres gravées du moyen âge et de la Renaissance. — **Csse DE LALAING** (Belg.), portrait de Philippe II d'Espagne, camée sur agate, taillé par JACOMO DA TRESSO, sculpteur du Roi. — **J.-F. LE TURCQ** (Paris), auteur de l'intéressante *Notice sur Jacques Guay*, très belle collection, dont douze pièces signées de GUAY : Louis XV, Mise de Pompadour, jeune, en cheveux. Louis XV et Mme de Pompadour; têtes accolées, de profil à droite. Mise de Pompadour, âgée de trente-neuf ans 1761. Tête d'Antinoüs, de profil à gauche. Marie-Antoinette, en 1787, buste de profil, à gauche, etc., cornalines, intailles, montées en bague. Le Génie de la poésie. Tête d'Homère. Jupiter et Léda; sardoines blondes, intailles montées en bague. Un Amour faisant une libation sur un autel allumé; cristal de roche, intaille montée en bague, etc. Tête de Louis XV laurée, de profil à droite. Camée sur agate-onyx à deux couches, monté en bague, signé : POMPADOUR F.— **MAZOLI** (Toulouse).— **Cte DE MONTIGNY** (Paris), intailles et camées antiques et modernes. — **DE MONTGERMON** (Paris), bijoux divers, objets de vitrine. — **Bon TH. DE MORGAN** (Amiens). — **PIGACHE** (Paris), Louis XVI et Marie-Antoinette, bustes en pierre dure. — **Bon O. ROGER** (Paris), broche gallo-romaine, avec camée à deux couches, adjugée 510 fr. à la vente B. Fillon, en 1882. Phalère en azurine représentant un jeune enfant, adjugée 8,200 fr. à la même vente. — **Bons DE ROTHSCHILD** (Paris), collection hors de pair. Camées et intailles, coupes, aiguières, calices, vases divers en pierres dures, en jaspe, en cristal de roche taillé, gravé et richement montés en or et en argent.

PH. DE SAINT-ALBIN (Paris). Nous citons pour mémoire cet aimable et regretté collectionneur. Sa précieuse collection de bijoux et d'objets de vitrine renfermait de très belles pierres gravées, dont quelques-unes signées de GUAY; il les a léguées au Louvre, avec d'autres magnifiques pièces. — **SCHMIDT** (Paris), reliquaire en cristal de roche. — **Psse SOL-**

TIKOFF (Paris), le Génie de la France, allégorie à la victoire de Lutzelbert, intaille cornaline, gravée par Guay et servant de cachet à une montre. — **SPITZER** (Paris), collection hors de pair; camées et intailles, cristaux de roche, matières dures, montés en fine orfèvrerie. Conques de nacre de perle, gravées, du XVIe s.; travail d'Augsbourg. — **CH. STEIN** (Paris), pièces diverses, cristaux de roche, de Milan, avec leur monture d'or ou d'argent émaillé.

CHAPITRE IV

COSTUME

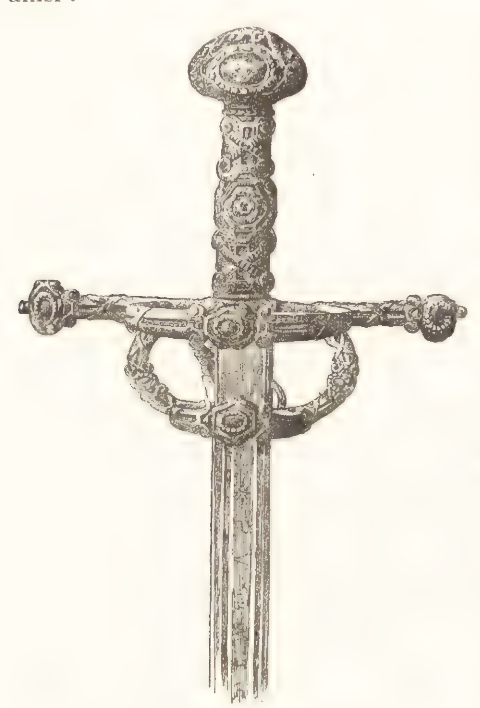
LES ARMES ET LES ARMURES.

Les peuples guerriers de l'antiquité faisaient usage du casque, de la cuirasse et du bouclier, mais l'armure de fer complète des pieds à la tête leur était inconnue. Elle apparaît en Europe, seulement vers la fin du moyen âge. Au XIIe siècle, les hommes d'armes nobles, portaient le haubert, sorte de camisole à maille de fer, imitée des Sarrasins. Les manches, très courtes, ne dépassaient pas l'avant-bras, et le capuchon se rabattait sur la tête, pendant le combat. Vers la fin du siècle, la camisole s'allonge et les manches descendent jusqu'aux poignets pour former le haubergeon. Ce vêtement, adopté par les grandes compagnies, s'imposa bientôt aux armées régulières. Les grandes compagnies, de sinistre mémoire, remontent aux débuts de la guerre de Cent ans; composées de nobles ruinés, de paysans sans ressources et de soldats maraudeurs, elles donnaient leur concours aux plus offrants, amis ou ennemis.

Peu à peu, le costume guerrier subit d'importantes modifications. Toutes les parties du corps se couvrirent successivement de plaques d'acier. Les coudes et les genoux furent protégés par des cubitières et des genouillères, puis le devant de la jambe au moyen de demi-jambières ou grèves. Le premier quart du XIVe siècle marque la transition entre l'ancienne armure à mailles et la nouvelle armure en fer plein ou en acier, nommée armure plate. Celle-ci n'est complète que vers la fin du règne de

Charles VI (+ 1422). Alors le guerrier noble est enveloppé d'une carapace de fer, qui le rend à peu près invulnérable. Toutefois, malheur à lui s'il tombe de cheval; étendu par terre, il ne peut plus se relever, et les gens de pied, renonçant à le percer de leur épée, en sont réduits à l'assommer.

Les diverses pièces de l'armure complète peuvent se diviser ainsi :



Épée française du XVIe siècle.
Collection de M. Maillet du Boullay.

1° Le *casque,* souvent orné d'un panache et d'un cimier ;

2° Le *gorgerin,* ou hausse-col, entre le casque et la cuirasse ;

3° La *cuirasse,* emboîtant le corps par devant et par derrière ;

4° Les *épaulières ;*

5° Les *brassards,* enveloppant le bras et l'avant-bras ;

6° Les *coudières*, avec les gardes qui couvrent la saignée ;

7° Les *gantelets ;*

8° Le *haubergeon,* chemise maillée ;

9° Les *cuissards ;*

10° Les *genouillères ;*

11° Les *grevières,* qui couvrent la jambe depuis la cheville jusqu'au genou.

12° Les *souliers* ou *solerets,* disposés en lames articulées.

Les chevaux étaient aussi couverts d'un harnachement de fer.

Il y avait diverses sortes d'épées : L'*estoc,* longue et solide épée pour frapper de la pointe, creusée d'un évidement du côté de la garde. Le *braquemard,* arme courte, tenait le milieu entre l'épée et la dague. La *rapière,* à lame longue et effilée, tranchante vers le bout, était surtout une arme de duel, comme la *colichemarde* sous Louis XIV ; celle-ci se distingue par son large talon et sa lame tout à coup amincie et taillée en carrelet. La *dague,* ou *miséricorde,* est une sorte de poignard dont usaient les gens

de pied pour achever l'ennemi renversé; la *main gauche* servait à parer. L'*épée à deux mains,* parfois à lame flamboyante, était l'arme distinctive des lansquenets, fantassins mercenaires qui, avec les reîtres, cavaliers allemands, ont joué un rôle important dans nos guerres de religion,

Le bouclier rond, qui succéda aux boucliers pointus des Normands, se nommait *rondelle* ou *rondache.*

Les casques ont reçu divers noms et affecté des formes variées. Le *heaume,* adopté sous Philippe-Auguste (1180 à 1223), était une lourde coiffure cylindrique, dans laquelle la tête entrait tout entière comme dans un chapeau trop grand; du temps de Philippe le Bel, il devint en partie conique. Le *bacinet,* sorte de calotte pointue, remplaça le heaume; comme il laissait la figure à découvert, on y ajouta une pièce ayant la forme d'un museau et qui, pour cette raison, reçut le nom de mesail ou mursail. L'*armet* date du XVe siècle; c'est le casque muni de ses accessoires mobiles pour protéger le visage et comprenant la visière avec le nasal, le ventail et la mentonnière. La *bourguignotte,* coiffure des piquiers, se compose d'une calotte avec visière, large couvre-nuque et oreillons. Le *morion* offre un timbre ogival surmonté d'une crête; ses bords sont abaissés et décrivent une courbe relevée en pointe à chaque extrémité. Le *chapel de fer* présente le plus souvent la forme d'un chapeau. La *salade,* casque à grande gouttière, pour protéger le cou, était muni d'oreilles carrées. Le *cabasset* est une calotte à larges bords, très abaissés.

Les armes d'hast, en usage à la fin du moyen âge et pendant la Renaissance, sont les armes emmanchées d'un long manche. Elles comprennent surtout: le *fléau d'armes,* cerclé de viroles d'où sortent des pointes aiguës; *le fauchard,* à lame de faucille; *l'épieu,* sorte de pique en forme de feuille de fougère et longtemps l'arme de l'infanterie; *la hallebarde,* dont la forme la plus habituelle consiste en un fer de lance accosté à sa base d'un double croc recourbé, l'un montant, l'autre descendant; *la guisarme,* espèce de hallebarde; d'un côté, elle présente un fer de lance, et, de l'autre, un croc, un marteau ou un biseau. *La pertuisane,* autre variété de la hallebarde, offrant deux ailerons, à la base d'un fer de lance large et aigu.

Les premières armes à feu remontent au XIVe siècle; l'arquebuse date du XVIe et fut remplacée vers 1573 par le mousquet, déjà moins lourd que la première et que le fusil devait à son tour détrôner dans le courant du règne de Louis XIV.

PIERRE VERNIER, forgeur d'épées, avait son logement au Louvre

en 1608, ainsi que JEAN PETIT, fourbisseur doreur et damasquineur. L'art de damasquiner, comme son nom l'indique, nous vient de Damas ; il consiste à enjoliver le fer et l'acier par des incrustations d'or ou d'argent, le plus souvent en filets minces. En France, CURSINET, au milieu du XVIIe siècle, s'est montré le plus célèbre fourbisseur damasquineur de son temps.

Sur la fin du règne de Louis XIV, deux maîtres en ce genre ont acquis une grande réputation : « REVAIRE fourbisseur du Roy aux galeries du Louvre, » et CADEAU, « aussi fameux fourbisseur sur le pont au Change. » « REVOIR, dit Germain Brice, t. I, p. 72, travaille aux gardes d'épées et en d'autres choses de cette sorte, d'une manière qui le distingue fort des autres maîtres de sa profession. » (*Le Livre commode des adresses de Paris* pour l'année 1692, annoté par Ed. Fournier, t. I, p. 261.) L'édition de 1691 mentionne « le sieur LE FEBVRE, rue Saint-Denis, *au Chêne vert,* bon ouvrier en damasquinerie ».

Au XVIIIe siècle, nous trouvons quelques noms intéressants dans les pièces justificatives des dépenses générales des Menus... COL, arquebusier des Menus-Plaisirs du Roi, touche, en 1754, une facture de 300 livres. En 1760, LA ROCHE, « arquebusier du Roi, » logé au Louvre, fait pour le duc de Bourgogne un petit fusil ciselé enrichi d'or, garni en argent.

RAVOISIÉ, « fourbisseur du Roy, » a longtemps travaillé pour Louis XV et pour Louis XVI. Son nom revient souvent dans les comptes des Menus-Plaisirs. de 1753 à 1785. A l'occasion des fêtes, des cérémonies, des mariages, des baptêmes, nous le voyons livrer des épées d'argent aux Suisses des appartements et à MM. les gentilshommes de la manche. Le prix de chacune est fixé, en général, à 150 livres. Pour le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, Ravoisié exécute une superbe épée d'or à figure allégorique. Dans le prix demandé de 5,075 liv., la main d'œuvre seule s'élève, à 4,000 liv. Une seconde épée, avec figure, fond et poignée d'or, est cotée 2,400 liv. Nous devons ajouter que la facture est réduite à 6,600 liv.

En 1763, DESAINTE, arquebusier du Roi, fournit un fusil d'exercice de 300 liv. au duc de Berry, puis un autre au Dauphin, en 1767. ARAULT, arquebusier du comte d'Artois, reçoit en 1771, la somme de 1,405 liv. pour diverses fournitures et des fusils garnis d'argent à bascule, avec un coussinet de velours. DE LA BLETTERIE, arquebusier et archer du Roi et des princes (1785), touche 108 liv. pour deux douzaines d'arcs et six douzaines de flèches. (*Archives Nat.* Série O^1 2993 à O^1 3072.)

Les armes de luxe n'étaient pas exclusivement l'œuvre des ar-

muriers et des fourbisseurs ; elles se vendaient aussi chez les orfèvres et chez les bijoutiers joailliers, suivant que la monture d'or ou d'argent était ornée de ciselures ou enrichie de pierres précieuses. Dans les *Registres des pierreries et présents du Roi,* aux archives des Affaires étrangères, les cadeaux de ce genre, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à celui de Louis XVI, ne sont pas rares. Nous nous contenterons de citer les principaux et de mentionner quelques belles pièces faisant partie des « parures » du Roi.

9 *juin* 1668. Envoyé à M. l'Électeur de Brandebourg une épée à garde d'or, enrichie de diamants, avec le porte-épée de même garniture. 28,000 liv.

6 *juillet* 1669. Au prince de Savoie, une épée garnie de diamants. 20,480 liv.

1670. Au duc de Buckingham, une épée à poignée d'or sertie de diamants. 24, 390 liv. Un baudrier enrichi de pierreries orné de deux boucles en diamants. 16,958 liv.

10 *septembre*. Au fils de M. de Neufbourg, une épée garnie de diamants. 4,610 liv.

1673. Offert par S. M. au duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, une épée, à poignée d'or, sertie de diamants. 38,890 liv.

24 *février*. Au prince de Saxe, une épée ornée de brillants. 12,520 liv.

3 *mai* 1677. A un page de Madame, qui a apporté la nouvelle de la prise de St-Omer, « une épée d'or.» 756 liv.

20 *août*. Dans l'envoi fait au Mis de Béthune, ambassadeur de Pologne, se trouvaient douze fusils et huit paires de pistolets, enrichis d'or et d'argent. 4,712 liv.

Décembre. Au Cte de Haran, une épée d'or, sertie d'un gros diamant. 2,752 liv.

1680. Au duc de Luxembourg, une épée d'or. 5,347 liv.

25 *septembre*. Au prince d'Osnabruck, de Hanovre, une épée garnie de brillants. 10,045 liv.

2 *juillet*. A M. l'Électeur de Bavière, treize paires de pistolets. 2,505 liv.

20 *août* 1682. Au duc de Richmond, une épée de 14,951 liv.

10 *janvier* 1681. Au prince de Brunswick-Lunebourg, une épée à poignée d'or enrichie de brillants. 72,880 liv.

20 *décembre*. Au prince de Wurtemberg, une épée garnie de diamants. 12,000 liv.

1er *août* 1684. Donné par le Roi à M. Traston, « Anglais, » une riche épée livrée par Montarsy. 13,535 liv. Une autre, de même

genre, à poignée d'or avec diamants, est offerte au Cte de Northumberland. 14,769 liv.

7 *septembre* 1684. Une épée ornée de cent treize diamants, pour Mgr le duc du Maine. 12,944 liv.

30 *décembre*. Pour le Roi, une épée sertie de cent treize diamants fournie par Montarsy. 23,769 liv.

17 *janvier* 1685. Envoyé par la voie du Chev. de Chaumont, ambassadeur du Roi à Siam, une épée et un baudrier, pour donner au Sr Constance, ministre du Roi de Siam. 1,900 liv.

Juin. Au prince Camille, qui a remporté le 1er prix du carrousel du Roi, à Versailles, une épée sertie de diamants. 8,817 liv. Au Mis de Plumartin, qui a remporté le second prix, une épée de 5,000 liv.

18 *juillet*. Il a été fait par Montarsy, pour S. M., une « parure » de toutes pierres comprenant : Une épée enrichie de soixante-six pierres de couleur et de cent vingt et un diamants. Une garniture de baudrier de quatre-vingt-trois pierres de couleur et de cent trente-neuf diamants. Deux paires de boucles et les huit bouts composés de cinquante-six pierres de couleur et de quatre-vingts diamants. Cent soixante-huit boutons, d'une pierre de couleur et de sept diamants chacun. Total, 364.768 liv.

27 *mai* 1686. Au Cte de Brienne, vainqueur au carrousel du Roi, une épée composée de cent trente-huit brillants. 7,000 liv.

4 *octobre* 1690. Au Chev. de Vendôme, grand prieur de France, pour avoir apporté la nouvelle de la victoire de Fleurus, une épée garnie de diamants. 15,300 liv.

20 *janvier* 1692. Remis au Mal de Luxembourg, pour faire un présent au nom du Roi, une épée à poignée d'or et de diamants. 5,000 liv.

22 *janvier* 1693. Le grand Roi envoie au jeune prince royal de Danemark une épée d'or sertie de cent vingt-quatre diamants. 41,619 liv.

24 *février* 1697. Au Mis de Dangeau, chevalier d'honneur de Mme la Dsse de Bourgogne, une épée décorée de cent vingt diamants. 9,900 liv.

12 *juin* 1698. Envoyé au prince Gaston, fils du grand-duc de Toscane, une épée composée de cent dix-sept diamants. 19,452 liv. (*XVIIe Registre des pierreries et présents du Roi*. N° 416.)

1er *juin* 1701. Au prince de Wolfenbuttel, une épée de 15,662 liv.

1er *août* 1704. Le Roi envoie au duc de Mantoue une riche épée fournie par Montarsy ; elle coûte 35,769 liv.

23 *septembre* 1714. Envoyé au prince des Asturies, fils du Roi d'Espagne Philippe V, une épée enrichie de deux cent douze brillants. 12,539 liv.

12 *mai* 1715. La plus magnifique épée que nous puissions citer est envoyée au Cte de Lusace, fils du Roi de Pologne, Électeur de Saxe. Cette pièce exceptionnelle, œuvre du joaillier Rondé, enrichie de deux cent huit diamants brillants, revient à 75,536 liv. (*Présents du Roi,* 1699 à 1752. N° 461.)

15 *octobre* 1725. Acheté de Meissonnier, orfèvre ciseleur, cinq épées d'or. 7,000 liv.

19 *octobre.* Remis au Mis de Dreux trois épées d'or de 1,500 liv. chacune, pour être données à des gentilshommes polonais de la suite du Roi Stanislas. Acheté de Colomb, fourbisseur, six épées d'or, remises par le Mis de Dreux à des gentilshommes polonais en considération du mariage de S. M. avec la princesse de Pologne. Parmi ces personnages, nous pouvons citer MM. de Molski, Ouminski, Chabanne, Moremont, Bilherbecque, Malomont, Dandelot et Bansky.

Le prince électeur de Bavière, venu exprès pour assister aux noces de Louis XV et de Marie Leczinska, reçut une épée à poignée d'or enrichie de ciselures et de brillants remarquables. 40,040 liv.

Quand les officiers de marine, les capitaines de corsaires ou de navires marchands s'étaient distingués dans leurs rudes combats sur mer, le Roi leur faisait remettre une épée dont le prix semble varier entre 240 et 1,250 liv. Parfois ils recevaient une chaîne d'or avec ou sans médaille, mais la médaille était surtout réservée aux matelots.

31 *juillet* 1729. Fourni par Germain, orfèvre du Roi, six épées d'argent doré pour être distribuées à des officiers de marine. 1,814 liv. Il est question ici du fameux Thomas Germain (1673+1748), fils de Pierre et le plus illustre orfèvre ciseleur du XVIIIe siècle. Pour chacune de ces sortes d'épées, il comptait 150 liv. de façon, sans les fournitures et le travail du fourbisseur.

10 *novembre.* Acheté de Germain six épées d'argent pour être données à des officiers de marine. 1,443 liv.

5 *avril* 1731. A. M. de Schestedt, ambassadeur de Danemark, une épée garnie de diamants, offrant sur la poignée le portrait du Roi peint en miniature par Ducanel. 15,487 liv.

10 *octobre.* A l'Infant Don Carlos, une épée d'or enrichie de brillants. 66,000 liv. Cette pièce exceptionnelle est fournie par Gouers, joaillier du Roi.

30 *juin* 1733. Nouvelle livraison par Germain, de six épées d'argent, pour des officiers de marine. 1,431 liv.

2 *janvier* 1744. Au duc de Holstein, une paire de pistolets d'acier, ornés de ciselures et damasquinés d'or. 6,500 liv.

1745. Rondé, joaillier, fournit quatre épées d'or de 1,250 liv. chacune, pour gratifier des capitaines marchands qui se sont distingués dans un combat contre les Anglais, notamment le capitaine Reynaud, de Marseille.

27 *juillet* 1746. Au duc de Huescar, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, une épée d'or sertie de brillants. 22,058 liv.

21 *mars* 1747. Au prince Lubomirski, en l'honneur du mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe, une épée d'or de chez Rondé garnie de plus de six cents diamants. 18,200 liv. (*XXIXe Registre des pierreries et présents du Roi.* 1747.)

CURIEUX D'ARMES ET D'ARMURES.

MM. **Mis D'ALBON** (Paris), bouclier aux armes de Jacques d'Albon, seigneur de St-André, maréchal de France. — **D'ALVIMARE DE FOUQUIÈRES** (Dreux), casque gravé et doré du XVIe s., trouvé à Dreux. — **Cte D'ARMAILLÉ** (Paris), armes Renaissance et autres. — **Cte D'ASSAILLY** (id.), épée d'honneur offerte à Lafayette, pendant la guerre de l'Indépendance, en Amérique. — **ASSIRE** (Rouen), armes diverses. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), armes et armures magnifiques.

BASILEWSKI (Paris), armes orientales d'une grande richesse ; cuirasse du moyen âge et armes diverses très remarquables. — **EUG. BATAILLE** (Versailles). — **PAUL BAUDRY** (Rouen), belles épées à coquille repercée. — **Cte DE BEAUFFORT** (Belg.), épée espagnole du XVIIe s., finement ciselée, et repercée, au poinçon de JUAN MARTINEZ, célèbre armurier de Tolède. — **BERTIN** (Paris [?]), armes et objets divers de Taïti et de la Nouvelle-Calédonie. — **Cte DE BESENVAL** (Paris), arquebuse de rempart, etc. — **PAUL BESNARD** (Paris), épée des gardes du Roi, sous Louis XVI. — **BESSON** (Orléans). — **Vte DE BOIBOISSEL** (Guingamp). — **BORNÈQUE** fils (Beaucourt, H.-Rhin). — **Cte DE BOTMILIAN** (chât. de Montjoie), armes orientales. — **BOUGLÉ** (Paris), pistolets espagnols, épées du XVIIIe s. — **BOUVIER** (Paris), armes chinoises, musulmanes et de l'Afrique Équatoriale. — **Cte BRANICKI** (chât. de Montrésor), armes polonaises. — **C. BRETON**, couteau de chasse Louis XIV. Pistolets à pierre Louis XVI. Sabre de la garde consulaire à cheval, signé : COULEAUX FRÈRES. — **HENRI BROCHON** (Bordeaux), collection d'armes diverses, du XVIe au XVIIIe s. Épées de Tolède, marquées : SAHAGUN ; autres, damasquinées à coquille hémisphériques, etc. — **BRUNET** (Vitry-le-Français). — **DE BRUYN** (Paris), armes des îles de l'Océanie. — **PH. BURTY** (Paris), série de gardes de sabres chinois et japonais. Raretés.

CAILHAVA (Bordeaux), belle et nombreuse collection. Armures, demi-armures, cottes de maille ; environ soixante épées, dont quatre à deux mains. Armes d'hast, pertuisanes, hallebardes, etc. En tout, plus de deux cents pièces.

— **PRINCE DE CARAMAN-CHIMAY** (Belg.), armures. Demi-armures, épées de cour. Épée de Rubens, pièce remarquable offerte à Rubens par Charles Ier d'Angleterre. — **E. CATTEAUX** (Belg.), pistolets à silex Louis XIV. — **CAYROU** (Cordes). — **RÉVÉR. CAZALIS** (?), collection d'armes, d'ustensiles et objets divers des Cafres-Bassoutos. — **MARIUS CAZENEUVE** (Toulouse), armes orientales. — **M. CHABRIÈRES-ARLÈS** (Lyon). — **EUG. CHAPERT** (Paris), riche couleuvrine aux armes de Catherine de Médicis. — **CHARDON** (Paris), casque en fer repoussé, damasquiné d'or, XVIe s. — **DUC DE CHARTRES**, nécessaire d'armes au chiffre de Ferdinand-Philippe d'Orléans. — **CHARVET** (Paris), armes à feu des XVIe, XVIIe et XVIIIe s. — **Cte A. DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), épées de cour du XVIIIe s. — **Cte ALEXIS DE CHATEIGNER** (Bordeaux), collection d'armes du XIVe au XVIIIe s.; armure complète du XVIe s. — **CHAUMAT** (Toulouse), armes et armures. — **A. CHIGOT** (Valenciennes), armes et ustensiles arabes. — **COMPAGNON** (Clermont-Ferrand). — **Mis DE COLBERT** (Paris), casque italien, repoussé et doré, XVIe s. — **CONROUX** (Compiègne). — **J. CORBEELS** (Belg.), épées, arquebuse à rouet de 1591, épée italienne de FEDRICO PICININO. — **DE CURZON** (Orléans). — **HON. ROBERT CURZON** (Anglet.), casque anglo-normand de 1100. Série de casques du XIIe au XVe s. — **PRINCE CZARTORISKI** (Paris), armes et armures historiques polonaises. Harnachements de chevaux, ceintures, boucliers, casques, cottes de maille, fusils, sabres, yatagans, etc.

Dr DARD (Dijon), armes diverses. — **ERN. DECAMPS** (Toulouse), belle série d'armes des XVe, XVIe et XVIIe s. — **E. DE DEYN** (Belg.), armes du moyen âge. — **G. DELAFARGUE** (La Roche-Derrien). — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), arquebuses du moyen âge, etc. — **DELORT** (Montauban), armes diverses. — **DELPIER** (Belg.), mains gauches, haches d'armes, marteaux d'armes, hallebardes, lances, arbalètes, arquebuses, mousquets; fusil à silex, à bascule, se chargeant par la culasse, signé : MARTIN KUALECK, XVIIe s. Épées de cour, du XVIIIe s. Épée d'honneur anglaise signée : RUNDEL, BRIDGE, LONDON. — **AIMÉ DESMOTTES** (Paris), armes et armures ; raretés. Pistolets à silex de LAZARINO COMMIAZZO, fin du XVIIe s. Batterie de fusil, en fer ciselé Louis XIV, exécutée par le célèbre arquebusier CIVADI CAFIELLI. — **E. DESSAIN** (Valenciennes), armes russes, valaques, etc. — **CHARLES DEULEY** (Bernay), armes diverses. — **DEVAUX** (Bourges). — **DEVOS** (Belg.), casques, rondelles allemandes gravées, etc. — **FÉLIX DOISTAU** (Paris), épées de cour du XVIIIe s. — **Mme DORÉ** (Rambouillet), armes diverses. — **DUHOUSSET** (Paris), armes orientales. — **LÉON DUMUYS** (Orléans). — **DUPASQUIER** (Paris), superbe collection d'armes des XVIe et XVIIe s. — **DURION** (Lyon), armes diverses. — **Csse DZYALINSKA** (Paris), armes de bronze des anciens peuples de la Pologne. Armes historiques. Selle en argent doré, incrustée de coraux. Nombreuses pièces de harnais d'une grande richesse.

EGGER FRÈRES (Buda-Pesth), haches, flèches, sabres en bronze. Fibules de bronze et d'argent. — **EVENEPOEL** (Belg.), armure allemande du XVIe s. — **EVENS** (Condé-sur-l'Escaut).

FABRE (Paris), séries d'éperons de différentes époques. — **Cte DE FALTAN** (Paris), armure du XVIe s., etc. — **Bon DE FIERLAND** (Belg.), pistolets à silex Louis XIV, signés : I. O. AND KUCHENREUTER. Deux (carabines allemandes ayant appartenu à Joseph II; sur l'une, le canon est

poinçonné d'un cavalier au galop et signé I. A. KUCHENREUTER. — **FOULC** (Paris), épée en fer damasquiné d'or, offrant sur le pommeau le portrait de Louis XII. — **J. FRÉSARD** (Belg.), armures, arbalètes, mousquets, arquebuses, pistolets à rouet. Rapière espagnole à corbeille repercée, lame d'ANTONIO IN TOLEDO, XVIIIe s. Épées de cour du XVIIIe s. — **FRUGE** (St-Brieuc), armes sauvages des côtes de Guinée.

GAILLARD DE LA DIONNERIE (Poitiers). — **GASTINE-RENETTE** (Paris), armes persanes; boucliers ronds damasquinés d'or et d'argent, ornés de cabochons. — **MAUR. GAUTIER** (Paris), armes et pièces d'armures mérovingiennes, du moyen âge et de la Renaissance. — **V^{or} GAY** (Paris), armes du Moyen âge. Séries d'épées, de dagues et d'armes d'hast. — **GÉLIS-DIDOT** (Paris), armes françaises, italiennes, allemandes, indiennes, persanes, japonaises. Casques, demi-armure, cuirasses, hallebardes, etc. Épée allemande à deux mains, signée : TANTLER. — **LÉON GEORGES** (Paris), épées Louis XV, pistolets, poignards, etc. Sabre signé : SPOL, A METZ. — **GÉROME** (Paris), armes orientales. — **GIHOUL** (Belg.), arquebuse, pistolet à rouet, etc. — **LÉONCE DE GLANVILLE** (Rouen), armes diverses. Arbalète incrustée d'ivoire. Casque normand ou scandinave en bronze, de haute antiquité. — **GOSSELIN** (Belg.), séries de mailles rivées du XVe s. — **GOUPIL** (Paris), casque persan du XVIe s. — **Cte GUÉRIN** (Paris), casques, hallebardes, rondaches du XVIe s. Belles épées repercées et ciselées des XVIIe et XVIIIe s. Hache d'armes, fusil de chasse ciselé, damasquiné, signé : LALLEMAND, ROUEN, XVIIIe s. — **Dr GUÉROULT** (Caudebec-en-Caux).

HANSSENS (Belg.), pistolets à silex Louis XIV, etc. — **Mme HAUTE** (Beaurech), armes diverses du XVIe au XVIIIe s. **A. HAYT** (Belg.), épées de cour du XVIIIe s. — **HENRY** (Paris), importante série d'épées de cour et de ville, depuis Louis XIII jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Riches poignées en strass, en cristal de roche, en émail de Saxe, en acier taillé à facettes, etc. Épée d'abbé, avec les apôtres gravés sur la lame; couteaux de chasse; glaive de Talma.

JACQUET (Paris), riche atelier rempli de belles armes. Armures, casques, boucliers, hallebardes, étendards, épées, petits canons de bronze sur leur affût, etc., des XVe, XVIe et XVIIe s. — **JAHIET** (Bayeux). — **Bon O. JOLLY** (Belg.), rapière à corbeille profonde et quillons droits, XVIIe s. Estocade poinçonnée d'un cygne couronné, XVIIe s. Épée à coquille plate, repercée; sur la lame, un chien et le chiffre 1114.

KLÉBOWSKI, armes orientales. Casque arabe du XVe s.

J.-A. LABERT (Bordeaux), armes diverses. — **LAFONT** (Nantes). — **LAGLAIZE**, armes des îles de l'Océanie. — **LAPERSONNE-BAZIN** (Festieux). — **DE LASTEYRIE** (Paris), épée de Mirabeau. — **EDM. LAVERGNE** (Montauban). — **Mme LEPEL-COINTET** (Abbaye de Jumièges), séries d'armes variées. — **J. LESCART** (Belg.), capeline de mailles. Casques, épées. — **LECESNE** (Arras). — **LETELLIER** (Paris), armes indiennes. — **Dr LIBERT** (Alençon). — **LEVOIR** (Amiens). **LOTTIN DE LAVAL** (chât. des Trois-Vals, Bernay), armes françaises et persanes, épée du duc de Guise, le Balafré (?). — **P^{ce} DE LUCINGE FARCIGNY** (Belle-Isle-en-Terre). — **D^{sse} DE LUYNES** (Paris), armures, casques, plastrons, épées, canons, carabines ciselées en relief sur fond d'or. Trophées d'armes orientales, sabres indiens et poignards, ornés de pierreries, exécutés sous les ordres du duc de Luynes.

MAILLET DU BOULLAY (Paris), épées damasquinées d'or et

d'argent du XVI[e] s., épée française trouvée dans la Seine en face du Louvre. Épée à deux mains, épée espagnole à coquille, repercée à jour offrant un combat de cavaliers. Pièces diverses. — M[is] **DE MAILLY-NESLE** (La Roche-Mailly). — C[te] **DE MALARTIC** (Poitiers). — **MALLAY** (Clermont-Ferrand). — **DES MARANS** (Moulins), armes diverses. — **FERD. MARROU** (Paris), armure complète de chevalier et de son cheval, ornée de ciselures; chef-d'œuvre de maîtrise. Travail allemand du XVI[e] s. — C[te] **DE MARSY** (Compiègne). — **MERLIN** (Orléans), armes à feu et autres du XVIII[e] s. — **A. MEURICE** (Valenciennes), armes diverses. — **ABEL MIGNON** (Orléans), arquebuse à mèche Louis XIII, avec médaillons en nacre gravés. —**MONTEFIORE LEVI** (Belg.), anciennes gardes d'épées japonaises. — **FERD. MORIN** (Rambouillet). — V[te] **DE LA MOTTE** (Paris), dague du XVI[e] s., remarquablement ciselée. — **E. MUSSARD** (Cambrai).

NIEPCE (Lyon), armes diverses. — **NOLLET** (Paris), morion saxon, du XVI[e] s., gravé aux armes de Saxe. Mains gauches espagnoles du XVII[e] s. Pistolet à incrustations d'ivoire et d'or. — **NYET** (Belg.), épée d'armes allemande du XV[e] s., sur le pommeau HANS VON HERLICHINEN, 1477. Épée damasquinée d'or, ornée de médaillons ciselés à personnages; lame allemande, portant dans la gouttière le nom de l'armurier : HENRICUS COEL ME FECIT — HENRICUS COEL SOLINGEN; fin du XVI[e] s. Epée allemande à coquilles ciselées, marquée : I. H. N. SOLINGEN. Epée espagnole à monture incrustée d'argent ciselé en relief; lame signée : I. N. V. A. I. I. N. I. I. A. (*in Valencia*). Épée flamande, de 1600 à 1640, signée : IOHAN IOHANNI. Épée allemande du XVII[e] s., à gardes grillées, marquée : THIELL KEVELLE ME FECIT. — THIELL KEVELL SOLINGEN. Épées de cour. Stylet de jarretière espagnol du XVI[e] s. Poignards, masses d'armes, piques, lames, corsèque italienne, mousquets, arquebuses, pistolets à rouet des XVI[e] et XVII[e] s., pistolet italien à silex, signé : VALETO BORGOGNON BRESCIA, XVII[e] s. Autre du même temps de G. SOFIANTI. Autre de ANDREA MEDICINA, XVII[e] s. Autre, de style Louis XV, signé : I. O. AND. KUCHENREUTER.

ARSÈNE OLIVIER (Paris), armes gauloises et gallo-romaines. — **OSTERRIETH** (Belg.), épées, haches, arbalètes, hallebardes, épée allemande de la fin du XVI[e] s., signée : PETTHERR WIRSBERCH.

C[te] **DE PARIS**, sabre d'Abd-el-Kader. Épée offerte par la ville de Paris, au duc d'Orléans. — **EUG. PELOUZE** (Paris). — **H. PELTON** (Fécamp). — **PERROT** (Paris), épées Louis XV, avec garde en acier ciselé et doré; lame triangulaire signée: LÉGER, FOURBISSEUR DE LEURS A. S. MMGRS LE DUC DE CHARTRES ET LE COMTE DE CLERMONT, RUE COQUILLIÈRE, PARIS. — **HIPP. PIERRUGUES** (Bordeaux), armes françaises et orientales; celles-ci ornées d'incrustations de cuivre, d'argent, d'or, de perles, de coraux. — M[me] **PIÉTON** aîné (Le Havre), armes diverses. — **EUG. PIOT** (Paris), casque italien du XVII[e] s. en forme de chevelure. — **POSNO** (Paris) [?], armes égyptiennes et arabes.

RIANT DE LARGENTAYE (chât. de Largentaye). — **W. RIGGS** (Paris), collection hors de pair. Armes et armures des XIV[e], XV[e], XVI[e] et XVII[e] s. Étrier en forme d'échelle, armoirie parlante de la famille des Scaliger, de Vérone. Grande épée à deux mains du XV[e] s., ayant appartenu à Malatesta. Étrier au chiffre de Diane de Poitiers. Série admirable de casques de toutes sortes, dont un aux armes de Médicis. Armure d'Amédée VI, comte de Savoie. Épée d'Henri IV, aux armes de France et de Navarre. Historique complet des armes pendant le moyen âge et la période moderne jusqu'au règne de Louis XV. — **DUC DE RIVOLI** (Paris),

armes d'honneur offertes par le premier Consul au général en chef, Masséna. — Mis **DE ROCHAMBEAU** (Thoré), armure complète du XVIe s. Armes diverses. — **ED.-TH. ROGERS** (Paris), armes égyptiennes des khalifes. — B^on **AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), chefs-d'œuvre du XVIe s. Sabre vénitien acheté 50.000 fr. à la vente Séchan et que celui-ci avait payé 150 fr. à un homme qui s'en servait pour fendre du bois. — **ROUEN** (Belg.), platine à rouet du XVIIe s. signée : MATH. BRAMHOFFER. AUGSBOURG. Sur une platine à silex : BORNIO, sur une autre : GRUCHÉ A PARIS. XVIIe s.

SACHER DE LAUNAY (Rennes). — **DE St-CHARLES** (Lyon), armes et armures. — Mis **DE St-MAUR** (Toulouse), armes et armures. — **DE St-MAURICE** (Lyon), armes diverses. — **DE St-OLIVE** (Lyon), idem. — **R. DE St-SEINE** (Dijon), idem. — B^on **DE St-TRIVIER** (Orléans), casques Renaissance. — **DU SEIGNEUR** (Lyon), armes diverses. — **SICHEL** (Paris), armes orientales. — Bon **SNOY** (Belg.), armes gravées du XVIe s. — **A. SOMMIER** (Paris), armures. Épées. Masses. Arquebuses. — **FR. SPITZER** (Paris), collection splendide hors de pair. Armures gothiques, uniques en Europe. Armure cannelée de Maximilien Ier, XVe s. Armure du Cte d'Essex, favori d'Élisabeth. Bouclier en fer repoussé représentant la Force, la Justice, la Victoire, la Défaite. Hallebarde aux armes de Louis XIII; une autre, avec le nom du gentilhomme *Domoin de Tillequière*. Pièces de toutes sortes et de toutes beautés. — **A. STEYERT** (Lyon).

Mis **DE THUISY** (Paris), série d'armes arabes, persanes, chinoises, japonaises, kriss malais d'une grande richesse, à manches et fourreaux d'or et d'argent, émaillés, sertis de rubis. Casques sarrasins et cuirasses damasquinés d'or.

VANDEN ABEELE (Belg.), épées. Arbalètes. Haches de cérémonie, dont une aux armes de Saxe : — **HERMANN VAN DUYSE** (Belg.), épée à lame plate au chiffre de Charles-Quint (un 5 dans un C couronné). Rapière espagnole marquée d'une demi-lune et d'un écusson couronné contenant ces mots : AM SIG GOR SET, dans la gouttière : PETRUS IN TOLEDO ; fin du XVIe s. Épée de Solingen à lame gravée, offrant les médaillons de Nassau et de Gustave Adolphe. Devises : VERITATEM DILIGITE ET PUGNATE PRO PATRIA — PRO ARIS ET FOCIS, XVIIe s. Épée à deux tranchants signée : SAHAGOM, XVIIe s. Épées à coquilles, portant la même signature. Poignards flamands des XIVe, XVe, XVIe s., etc. — **VANDEN CORPUT** (Belg.), Hallebardes. Poignards. Stylets. Arquebuses. Pistolets à silex ; canons signés : LAZARINO COMINAZZO ; sur la platine : BRESCIA. Ép. de Louis XIV. Autres, de OGER LE BLANC ; même ép. Autre, platine signée : O FERNANDEZ. Autre, du XVIIIe s. de F. MERCIEZ, A LIÈGE. Épées.

A. VAN ZUYLEN (Belg.), armures. Hallebardes. Pertuisanes. Corsèques. Poignards. Stylets. Arquebuses, mousquetons, pistolets à rouet allemands, XVIe s. Magnifiques épées. Épée de piéton, espagnole ; lame large et courte à deux tranchants, marquée : *in Valencia*. Épée gravée et dorée, figurant saint Michel terrassant le dragon : QUIS SICVT+DEUS+. Épée allemande à deux tranchants, poinçonnée d'une tête de mort, avec l'inscription : PETER TESH. Première moitié du XVIIe s. Rapière allemande de duel ; lame étroite signée : IN SOLINGEN. Autre, portant les inscriptions : HANS MOVM ME FECIT SOLINGEN. — SOLI DEO GLORIA. Première moitié du XVIIe s. Épée à lame poinçonnée d'une tête nue ceinte d'un bandeau : IN TE, DOMINE, SPERAVI. Rapière à coquille, lame signée : IVANI. Épée légère de Sahagom. Sur une autre : JACOB BRACH ME FECIT. SOLINGEN, ANNO 1648. Épée de cour espagnole, signée : THO-

MASO AYALA. Anciens glaives d'exécution de la ville de Bruges. Glaive d'exécution allemand ; lame poinçonnée d'un coq; sur la gouttière : SOLI DEO GLORIA. GEORG GERHARDT. Épée à monture ciselée, décorée de combats de cavalerie, lame plate de FRANCESCO RUYZ, de Tolède, XVIIe s., etc.

VAUTHIER-BRUNET (Vitry-le-Français), armes à feu et armes blanches européennes et orientales des XVe, XVIe et XVIIe s. — **G. VERMEERSH** (Belg.), main gauche espagnole. Poignards. Stylets. Haches d'armes, etc., XVIe s. Arbalète, arquebuse, pistolets à rouet allemands et italiens du XVIIe s. Rapière espagnole du XVIIe s.; sur le talon : CROMO, et dans la gouttière : IN TE, DOMINE, SPERAVI. Sur une autre, poinçonnée d'une cloche, chargée des initiales A. S. on lit : IN TOLEDO. Colichemardes à lames s'élargissant brusquement vers le talon. Épées de cour. — **GÉNÉRAL VERNON DE BELLECOURT** (Arras). — **Mis DE VERNON** (Orléans), casque en fer du XVe s. Instrument pour marquer les criminels au XVIIe s. — **ARMAND VERREYT** (Belg.), armure d'enfant. Demi-armure italienne gravée du XVIe s. Casques. Boucliers, etc. — **Mis DE VIBRAYE** (Cour-Cheverny), armes allemandes, japonaises, etc. — **ET. VIGE** (Toulouse). — **EUG. VIGNAT** (Boigny), série d'armes variées des XVIe et XVIIe s. — **Mis DE VILLANOVA** (Italie), armure en fer de la fabrique de Milan, aux armes des Scarampi. — **Cte DE WARWICK** (Anglet.), casque anglo-normand, avec visière et dessus plat, de l'an 1100. Bacinet à hausse-col et visière pointue ayant appartenu à Thomas Beauchamp, Cte de Warwick, vers 1360. Casque de Richard Beauchamp, Cte de Warwick (+1435). Pièces d'armures du moyen âge. — **WERY-MENESSON** (Reims), armes et armures ciselées. — **Cte DE WIDRANGES** (Bar-le-Duc.) — **B^on EM. DE WOLFF** (Belg.), série d'épées de cour, des XVIIe et XVIIIe s. Plusieurs ont la monture noire incrustée d'argent ; une douzaine sont montées en argent massif ciselé ; la fusée d'une autre est en porcelaine de Saxe. — **WULLIERMET** (St-Jean-de-Maurienne), armes diverses.

LES CHAUSSURES ET LES CORDONNIERS.

La manière de se chausser chez tous les peuples et dans tous les temps fournirait matière à plusieurs volumes. Les chaussures ont subi bien des modifications. La mule du Pape, ornée d'une croix devant laquelle se prosternent les fidèles, paraît faire exception : elle a peu changé. Les Romains observaient déjà la différence du pied gauche et du pied droit. Le cothurne, toutefois, pouvait se mettre indifféremment ; de là vint le mot *cothurnus*, pour désigner les esprits changeants. A l'époque de Charlemagne, on portait des houseaux, sortes de longues bottes dont l'ouverture servait de poche à l'occasion. En 1154, Henri Plantagenet, pour dissimuler une excroissance à l'un de ses pieds, introduisit en Angleterre, la mode des souliers à la poulaine.

Au XIIIe siècle, cette mode passa en France, où elle attira les foudres de l'Église par son exagération insensée. Les souliers se terminaient en pointe, dont la longueur variait suivant la qualité des individus. Pour les gens du commun, elle avait un demi-pied ; pour les riches, le double, et deux pieds pour les personnes de qualité. Ces dimensions, ne suffisant plus, ont encore été dépassées. Enfin, en 1368, un édit de Charles V abolit sous les peines les plus sévères ces ridicules souliers. Les poulaines ne furent complètement abandonnées qu'à la fin du XVe siècle.

Depuis Louis XII jusqu'à Henri III, on porta des souliers de velours, à bouts larges, arrondis, avec des crevés. Durant cette période et jusqu'au XVIIe siècle, les femmes portaient le soulier à bouffettes, orné de perles, de grains d'or et de rubans. Le mariage d'Anne d'Autriche avec Louis XIII introduisit en France le goût espagnol ; c'est l'époque des bottes molles, dites *à entonnoir*. Souvent on les garnissait de dentelles.

A l'armée, sous le grand Roi, les cavaliers avaient adopté les bottes dites *à la française,* ou *à l'écuyère,* et qui montaient au-dessus du genou. Les souliers étaient alors carrés du bout, à talons élevés, et couronnés, sur le cou-de-pied, de larges rosettes de soie, de velours, de dentelles, surmontées d'une boucle ou d'un bouton de métal. La boucle, d'un usage journalier dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'agrandit outre mesure sous Louis XVI, au point d'occasionner parfois de graves accidents.

Vers la fin du règne de Louis XV, « le cordonnier pour femmes était devenu presque un artiste qui fabriquait des souliers si mignons et si souples, en cuir mordoré, en maroquin de couleurs

tranchantes et surtout en étoffes d'or et d'argent et toujours à talons pointus, exhaussés de trois à quatre pouces, que la chaussure formait une des pièces les plus raffinées de l'habillement. Le prix de ces souliers de grand luxe, fermés par des boucles d'or ou d'acier à facettes, égalait celui des bijoux. Le roi des cordonniers était alors, grâce à la protection de la C^sse^ Du Barry, un allemand nommé Efftein, auquel succéda un Français nommé Bourbon. Les chaussures d'hommes participaient aussi à ce luxe par la richesse des boucles ciselées et ornées, alors en usage. » (*XVIIIe siècle. Institutions) usages et coutumes,* par Paul Lacroix.)

Les talons rouges étaient la marque distinctive des gentilshommes, admis aux honneurs de la cour.

« Dans l'ancienne cour, dit Mme de Genlis, tous les hommes présentés, c'est-à-dire ceux qui montaient dans les carrosses du Roi, avaient des souliers à talons rouges. Nul règlement, nulle ordonnance n'empêchait les autres d'en avoir aussi, et jamais on n'a vu d'hommes, même des gentilshommes n'étant point de la cour, en porter. » (*Dict. des étiquettes,* II, 341).

Mercier fait un curieux tableau du cordonnier de grande maison sous Louis XVI : « Il entre, il se met aux genoux d'une femme charmante : — Vous avez un pied fondant, Madame la marquise. (Prenant le soulier fait par son devancier.) Mais où avez-vous été chaussée? A Paris ; ces gens-là ne raisonnent pas. Vous avez dans le col du pied une grâce particulière ; elle n'est point saillante dans ce soulier visigot. Quoi ! de la poussière? Est-ce que vous marchez, Madame la marquise? En ce cas, vous ne devez reposer que sur un point. Je suis glorieux d'habiller votre pied ; j'en ai pris le dessin ; j'en confierai l'exécution à mon premier élève, il est expéditif : jamais son talent ne s'est prêté à la déformation. Je vous salue, Madame la marquise. Le cordonnier pour femme porte un habit noir, une perruque bien poudrée ; sa veste est de soie ; il a l'air d'un greffier. Ses confrères ont de la poix aux mains, des perruques râpées, du gros linge sale ; mais ils travaillent pour le vulgaire ; ils ne chaussent point les belles marquises et ils ne composent que des souliers visigots. » (*Tableau de Paris.*)

Les statuts des maîtres cordonniers, présentés aux états généraux sous Charles IX, furent approuvés et successivement confirmés par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV ; sous ce dernier règne, ils subirent quelques changements. « Tous les maîtres étaient tenus de marquer leurs ouvrages des deux premières lettres de leur nom : savoir, les souliers, sur le quartier en dedans ; les bottes, en dedans de la genouillère et les semelles, sur

la première semelle du talon. » Saint Crépin et saint Crépinien sont les patrons des cordonniers.

Abraham de Pradel, dans le *Livre commode*. . daté de 1692, nous donne les noms des plus habiles cordonniers pour femmes; ce sont : « RAVENEAU, rue des Cordeliers. VERNON, GABORRY et COUTEAUX, rue des Fossés-St-Germain. BISBOT, rue Dauphiné; SULPHOUR, rue St-Séverin et le sieur DES NOYERS, rue Ste-Anne; il fait des souliers de femmes d'une grande propreté qu'il vend un louis d'or. »

Voici les noms des premiers cordonniers de Paris en 1777, d'après l'*Almanach Dauphin*.

BERNARD, rue Mauconseil, cordonnier ordinaire de Mesdames.

CHARPENTIER, cordonnier ordinaire de Mme la Csse Du Barry.

DELPÈCHE, rue du Petit-Lion, cordonnier ordinaire de « feu Mme la Dauphine ».

LAGARDÈRE, le jeune, rue Bertin-Poirée, « ci-devant premier garçon de M. Lulier, cordonnier ordinaire du Roi et renommé pour la coupe des souliers. »

LULIER, rue du Petit-Pont-St-Sauveur, cordonnier ordinaire du Roi, des Enfants de France et du duc d'Orléans.

PHILIPPE, rue de la Monnaie, ci-devant premier garçon de M. Marlet, bottier ordinaire du Roi.

SOUDÉ, rue Dauphine, *A la grosse Botte d'or*, successeur du sieur Waltrain, bottier ordinaire du Roi et des princes.

CHOISI, rue d'Argenteuil, un des plus habiles et des plus renommés pour chausser les femmes; cordonnier de la comtesse d'Artois.

Nous complétons cette liste par quelques documents inédits puisés aux Archives nationales.

FAVRE, cordonnier des Menus-Plaisirs du Roi Louis XV, reçoit en 1747 la somme de 960 liv. « pour tous les souliers de théâtre et de caractère qu'il a faits aux acteurs, tant du chant que de la danse, à l'occasion du mariage du Dauphin. (*Arch. Nat.* O1.2985.) DUPLESSIS, cordonnier du Roi, et LHUILLIER, cordonnier ordinaire du Dauphin, exerçaient en 1752. BIGARRE, cordonnier des Menus, travaillait pour les divertissements donnés à Fontainebleau. En 1753, sa facture réglée à 2,598 liv. mentionne des souliers roses à la romaine, des bottines de satin bois plissées à la grecque, des souliers de dames, des babouches de maroquin pour les esclaves, des souliers blancs et de différentes couleurs. DRIS, « cordonnier pour femmes, » touche 78 liv. en 1754. (*Arch. Nat.* O12995, etc.)

BRUN succède à Bigarre, en 1762. On trouve sur ses factures

toutes sortes de souliers roses, lilas, chair, satin cramoisi, etc., pour hommes et pour femmes. En 1773, BRUN fils exécute les chaussures des comédiens « pour les divertissements à Choisy-le-Roy, pour les fêtes données chez le Dauphin et pour la fête de Mme du Barry ». BORNE, dit PICARD, apparaît comme cordonnier des Menus en 1775. Il fournit les souliers des artistes pour les représentations du connétable de Bourbon, à Versailles, et les ballets à Fontainebleau. Plus tard, il travaille pour le petit théâtre de Trianon. GIOT, dit LALLEMAND, cordonnier du Roi Louis XVI, demeurait à Versailles. (O¹3006, O¹3048, etc.)

Les deux grands collectionneurs de chaussures, MM. J. Jacquemart et Édouard Pascal, sont morts depuis peu. Le premier a légué sa collection au musée de Cluny; nous ignorons ce qu'est devenue celle du second.

Vente Leloir, 1884. — Soulier allemand de la fin du XVe s. en cuir fauve façonné à bout très large, arrondi des coins. 120 fr. — Paire de bottes allemande à entonnoirs, XVIIe s. 205 fr.

CURIEUX DE CHAUSSURES ET DE CHAUSSE-PIEDS.

MM. **WILLIAM BURIS** (Belg.), chausse-pied en ivoire, daté 1598, orné de gravures teintées à sept médaillons représentant les œuvres de la Miséricorde. — **DEBRUXELLES** (Valenciennes), bottes de cavalerie, du XVIIe s. — Mme **BURNOUF** (Paris), paire de chaussons d'Albanie en laine tricotée. — Csse **DE FLAUX** (Paris), souliers vénitiens brodés d'or, et d'argent, avec ailes de cantharides, XVIe s. Petites bottes de maîtrise, fin du XVIe s., souliers de femme Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, brodés d'or, d'argent, à paillettes, etc., mules, babouches, souliers d'ecclésiastiques; pantoufles en toile blanche brodée, offrant une couronne royale. — **ALBERT GOUPIL** (Paris), chaussures diverses. — Mme **JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), souliers de bébé. Souliers brodés Henri IV, Louis XIII. Mules Pompadour, souliers du Roi de Rome, en velours rouge, avec la couronne brodée en or. Chausse-pied en bronze, d'une époque très ancienne, chausse-pied allemand, en fer du XVIe s. Autre de même genre, avec une légende allemande et la date de 1606. Chausse-pied en ivoire du XVIIe siècle, le manche représente une sorte de paysan. — **A. M.-S.**, chausse-pied en corne du XVIe s. à personnage grotesque. — **VANDER KELLEN-BRESSON** (Belgique), chausse-pied en ivoire, orné de gravures teintées. Cinq sujets et un fleuron, avec la date de 1596. — **A. VAN ZUYLEN** (Bruxelles), mules en soie, du XVIIIe s.

LES BOUCLES DE SOULIERS.

Après les boutons d'habit, les boucles de souliers semblent être les bijoux qui ont le plus subi les caprices de la mode. Elles apparaissent au XVIIe siècle et leur succès va toujours croissant jusqu'en 1789. Les boucles étaient le plus souvent en argent serti de pierres fausses, mais il y en avait en or, en émail, en acier ou ornées de diamants, comme celles de Louis XIV.

Ce luxe se répandit sous la Régence; la forme gracieuse des chaussures particulières aux gens de qualité prêtait d'ailleurs à ce raffinement.

Le fameux comte de Saint-Germain, de passage à Paris en 1750, dépassa en ce genre de magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. « Un soir, il vint à la cour avec des boucles de souliers que M. de Gontaut, grand connaisseur en pierreries, estima 200 mille livres. » (*Chroniques de l'Œil-de-bœuf,* VI, 314.)

Plus tard, lorsque le fringant comte d'Artois endossait son riche habit à boutons de diamants, il est bien certain que les boucles de ses souliers répondaient à la richesse du costume. Sous Louis XVI, la boucle s'agrandit démesurément et s'allongea de chaque côté de la cheville au point de raser le parquet.

Sous Louis XIV et pendant le XVIIIe siècle, les boucles de ceintures furent aussi en faveur. Elles étaient serties de strass et, par exception, de diamants et de rubis. Du temps de Louis XVI, on en fabriqua en acier poli et taillé à facettes, en émail de Saxe, en biscuit de Wedgwood, etc. On fit encore à diverses époques, des boucles de chapeau et de manchon d'un grand prix ; nous en donnons plus loin quelques exemples.

En 1764, Le Blanc père et fils, joailliers de Madame la Dauphine, figurent au compte des Menus-Plaisirs du Roi pour une paire de boucles de 627 liv. (*Arch. Nat.* O¹3009.) Le 26 juin 1788, Petitjean, joaillier de Louis XVI, fournit quatre boucles de ceintures composées de 72 brillants, au prix de 24,000 livres. « C'est un présent fait par le Roi à Mlle de Matignon, petite-fille de M. le Bon de Breteuil, ministre et secrétaire d'État, lors de son mariage avec M. de Montmorency. » (*Arch. Nat.* O¹3083.)

A partir de 1785, le *Journal des modes* nous met au courant des boucles les plus recommandées. Nous passerons en revue les principales. Cette même année, « la mode des boucles change avec une rapidité extrême. On ne les fait plus rondes, carrées, à huit pans, mais d'un ovale parfait aussi large que long. » C'est l'époque des boucles d'argent, mêlé d'or et d'acier, et des boucles

en *lacs d'amour* offrant l'image de deux cordons qui se déroulent et se croisent. N'oublions pas les boucles de femmes « à lantille de composition bleue, avec *enfantement* de pierres de Cayenne ».

En 1786, « la forme des boucles carrées, plus larges que longues, a été reprise avec autant de fureur que les boucles ovales. » Peu après, « la boucle ovale l'emporte sur la boucle carrée et n'a de concurrente que l'octogone ou le carré à huit pans. »

En 1787, on annonce, pour les souliers et les jarretières, « les boucles ovales, longues et étroites. »

Dans son numéro du 1er octobre, le *Magasin des modes nouvelles* donne l'image d'un élégant en tenue irréprochable ; « ses boucles de souliers sont d'argent, ovales à quatre joncs plats en dessus et liés par de petites barrettes. Ses boucles de jarretières sont aussi d'argent d'un ovale long. » D'ailleurs la mode ne s'arrête pas; elle produit sans cesse du nouveau et fait naître cette observation :

« Jamais on n'avait autant varié les boucles qu'aujourd'hui, et jamais on ne les avait autant chargées. On les décore de tous les instruments d'un orchestre et même de cahiers de musique. On y voit la lyre, la guitare, la clarinette, la flûte, le hautbois, le tambour de basque, la mandoline, la basse, le tambour, le violon, les timbales, etc. »

L'année suivante, « les formes des boucles sont si multipliées, qu'il est impossible de les représenter toutes. » (11 avril 1788.) Elles se portent rondes, ovales, rectangulaires, carrées, à pans coupés, garnies au milieu de losanges, de demi-ronds, de chiffres et d'arabesques.

Les boucles du dernier goût sont tour à tour :

La boucle *à la chinoise,* large ovale au milieu duquel est un losange où sont attachés un L et un M majuscules.

La boucle dite *à guirlandes,* ovale allongé, garni en dedans et en dehors de guirlandes et de rosettes.

La boucle *aux nœuds d'amour* (1). « Elle est d'un large ovale orné de mille rosettes réunies, liées en haut et en bas par un gros *nœud d'amour,* fait d'olives d'argent, dont les unes sont entourées de petites cordes, les autres taillées à facettes. »

1789. La boucle *aux coquilles* est « composée d'un hexagone, ou cercle à six pans, de roses d'architecture et d'un rond au milieu, qui sert à porter les coquilles. »

Une autre boucle, dite *aux petits pages,* est ronde et renferme deux carrés parfaits, enlacés. On l'appelle *aux petits pages* « à cause des chapeaux et des plumets attachés dans les espaces entre les ronds et les carrés ».

(1) Le *nœud d'amour* est le nœud Louis XVI.

Des boucles rondes, également en faveur, sont formées de grosses olives taillées en diamants, ou couvertes entièrement d'une plaque d'argent décorée d'arabesques.

La prise de la Bastille fut un événement mémorable, dont on voulut perpétuer le souvenir de toutes les façons. Les bijoutiers créèrent la *boucle à la Bastille,* représentant un fort à trois tours. « A chaque tour sont des créneaux, au milieu desquels sont des canons. Les tours sont séparées par des plates-formes massives dont on voit les rebords ; une plate forme porte sur le cou-de-pied et une tour descend sur le pied. Les rebords n'ont de dessins que des raies qui figurent les jointures solides des pierres. »

Nombre de monuments de ce genre ont été exécutés depuis, mais il paraît que le premier bijou allusif à la prise de la Bastille est une boucle de soulier. Au moment où elle parut dans le *Journal des modes* (11 nov. 1789), le rédacteur écrivait : « Il eût sans doute été à désirer qu'on en fît une mode pour d'autres objets, mais on n'en a encore fait que pour des boucles. »

Le mois suivant, on annonçait les *boucles à la nation.* On y lit ces mots, confondus alors avec ceux de vive le roi : *Vive la nation.*

La boucle *au tiers-état* date de la même époque. « C'est une équerre enlacée dans un cœur fait d'ornements d'architecture, » Cette équerre, c'est le niveau égalitaire qui ne va pas tarder à devenir un des symboles de la Révolution.

Les boucles d'or et d'argent ont fait leur temps ; elles vont aller au creuset de la monnaie se transformer en espèces métalliques dont le besoin est urgent. L'épuisement des finances avait fait naître les dons patriotiques. Le numéraire était rare, et par un entraînement général, les bijoux de toute espèce affluaient au Trésor.

Nous lisons dans la *Chronique de Paris* (21 novembre 1789) : Une ville de province a envoyé hier toutes les boucles d'argent de ses habitants à l'Assemblée nationale. Un membre de l'Assemblée a voté pour que tous les députés suivissent cet exemple. Sa motion a passé, et tous les membres de l'Assemblée se sont empressés de faire ce léger sacrifice à la patrie. Plusieurs districts de Paris ont déjà donné les leurs. Il faut espérer qu'on rougira d'en porter à présent d'un bout de la France à l'autre, et qu'avant huit jours, cette privation, légère pour chaque particulier, produira un numéraire dont l'État a grand besoin. »

C'est le député d'Ailly qui a fait la motion. Le *Nouveau Journal*

donne le compte rendu de la séance dans des vers drôlatiques qui se terminent ainsi :

D'Ailly se lève, il s'écrie :
Ah! Messieurs, quel beau mouvement!
Imitons, je vous supplie,
Un exemple si touchant,
Et dans l'instant,
Sur l'autel de la Patrie,
Offrons nos boucles d'argent.
On applaudit ; un saint transport
A saisi l'Assemblée ;
Aussitôt, d'un commun accord,
La voilà débouclée.

Quelques jours plus tard, le *Journal de la cour et de la ville* disait : « Les districts des Cordeliers et de Saint-André-des-Arts se sont empressés de suivre l'exemple de l'auguste Assemblée nationale. En conséquence, ils ont arrêté que tout citoyen de leur arrondissement serait tenu de porter à leur district, en offrande à la nation, leurs boucles d'argent dont le dépôt serait confié à des commissaires nommés à cet effet. — *Nota.* Nous présumons que tous les citoyens de Paris vont s'honorer désormais de n'avoir que des cordons à leurs souliers ; on pourra les reconnaître à cette marque, comme à la cocarde de la Liberté. »

La *Chronique de Paris* évalue à quarante millions, les boucles d'argent du royaume. Le M[is] de Villèle apporte en brochettes, toutes celles de sa maison. Riches et pauvres, tout le monde donne. Un cordonnier de Poitiers s'écrie, en présentant deux paires de boucles d'argent : « Celles-ci ont servi à tenir les tirans de mes souliers ; elles serviront à combattre les tyrans ligués contre la Liberté. (Edm. et J. de Goncourt. *Histoire de la société française pendant la Révolution,* p. 65.)

Il n'est pas sans intérêt de connaître les noms des marchands les plus renommés pour les boucles de souliers et de ceintures, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. L'*Almanach des marchands, négociants, armateurs* et *l'Almanach Dauphin* nous renseignent à ce sujet. Sur les listes des orfèvres de Paris, nous relevons les noms suivants :

1774. Menières, père, rue de la Vieille-Monnaie, « particulièrement connu pour la boucle. »

1777. Blanchet, place du Chevalier du Guet. Établissement considérable « de boucles d'argent sur nouveaux modeles et petits bijoux d'or ».

Chabot, rue Montmartre, *à la Balance d'or,* « fabrique de bou-

cles de toutes espèces et sur de nouveaux modèles du meilleur goût, dont il fait des envois en province et chez l'étranger. »

DESMARAIS, renommé pour les belles boucles d'argent, sur les modèles les plus nouveaux.

En 1789, les orfèvres qui fabriquent plus particulièrement les boucles sont :

BOULSOD, au Marché-Neuf.

CHASSEROT, rue Saint-Barthélemy.

FRANCHET, rue des Grands-Augustins.

GUILLOMET, rue des Lombards.

SOUCHET, rue Thibautaudé.

Terminons par GRANCHEZ, quai de Conti. Son magasin, rendez-vous du monde élégant, était très renommé pour tout ce que les arts et la fantaisie pouvaient produire de plus charmant et de plus imprévu.

Les collections de boucles de souliers de la V^sse Baudouin de Jonghe (Belgique) et de Mme Jubinal de Saint-Albin (Paris), méritent d'être citées. M. Auguste Dufour possède des boucles de ceinture enrichies de diamants, d'améthystes et d'émeraudes.

Les Archives du Ministère des Affaires étrangères vont nous permettre de donner quelques renseignements inédits sur les boucles de souliers, de ceinture, de chapeau, de manchon.

20 *décembre* 1681. Envoyé au Mis de Baden d'Ourlack, un crochet de chapeau, enrichi de diamants. 10.546 liv.

1685. Montarsy, joaillier de Louis XIV, exécute pour S. M., une boucle de manchon de seize brillants. 5,111 liv. (IXe *Registre des bijoux et présents du Roi.* 1684 à 1590.)

18 *août* 1685. Pour le Roi, un crochet de chapeau de toutes pièces, composé de : trois rubis, une émeraude, une topaze, un saphir, un gros diamant jaune et sept brillants. 72,128 liv. — Un crochet de chapeau de sept brillants. 117,290 liv.

3 *mai* 1687. Un crochet de chapeau, pour le Roi, formé de sept perles et onze diamants brillants. 101,012 liv.

1693. Offert au prince royal de Danemark une boucle de ceinture de chez Montarsy, composée de vingt-six brillants. 8,270 liv.

22 *avril* 1695. Livré par Montarsy, pour le Roi, une paire de boucles de souliers de vingt-quatre diamants brillants. 14,474 liv.

Pour raccommodage d'une paire de boucles de souliers enrichie de diamants. 650 liv. Pour façon d'une paire de boucles « qui a été refaite. 200 liv. »

17 *novembre* 1709. Offert à M. l'Électeur de Bavière une agrafe de ceinture de sept gros brillants. 60,162 liv.

14 *août* 1717. Remis par Rondé, à Mme de Ventadour, pour le

jeune Roi Louis XV, une boucle de chapeau de huit diamants brillants. 2,845 liv.

30 *mars* 1719. Mis ès mains du M^al de Villeroy, gouverneur de S. M., deux paires de boucles de souliers, l'une composée de trente-deux diamants. 3,013 liv.

1 *août* 1721. Présent du Roi d'une boucle de ceinture « à l'ambassadeur du Grand Seigneur. 9,770 liv. »

16 *octobre* 1721. Dans la parure offerte à Mlle de Montpensier, lors de son mariage avec le prince des Asturies, figurait une boucle de ceinture ornée de huit brillants, estimée seule 10,000 liv.

30 *octobre* 1721. Rondé fournit à son royal client une boucle de manchon sertie de seize gros brillants, cotée à 53,610 liv.; puis une paire de boucles de souliers garnie de vingt brillants. 14,520 liv.

2 *juin* 1722. A l'occasion du mariage de Mlle de La Vrillière, seconde fille du ministre secrétaire d'État, S. M. lui fait remettre en plus d'une riche croix, une boucle de ceinture, composée de six brillants. 4,500 liv.

21 *Mars* 1723. Acheté pour le Roi du Sr Colomb, fourbisseur, une paire de boucles de souliers d'acier damasquiné d'or. 100 liv.

Septembre 1723. Livré par Rondé une boucle de six diamants « pour un présent à faire en Espagne. 775 liv. » (XVIIe *Registre des bijoux et présents du Roi.*)

1725. A l'Électeur de Ratisbonne, venu en France pour le mariage de Louis XV, une boucle de manchon enrichie de seize brillants. 40,150 liv. (XVIIIe *Registre...*, 1725 à 1728.)

20 *décembre* 1775. — Au Cte de Stahremberg, ministre plénipotentiaire de L. M. I., une attache de chapeau. 45,000 liv. (*Présents du Roi.* 1738-1771. N° 462.)

LES JARRETIÈRES.

Comme les vêtements et les bijoux, les jarretières ont subi les variations de la mode ; il s'en fit de très luxueuses, ornées de broderies, de perles, de diamants ; elles fermaient au moyen de riches agrafes en argent, en or, en émail. Ces boucles, ouvrages des orfèvres, offraient encore, avec de délicates ciselures, des emblèmes, des légendes et des armoiries.

C'est une jarretière, tombée au milieu d'un bal, qui inspira l'idée à Édouard III de son fameux ordre composé de vingt-cinq chevaliers seulement, avec le Roi pour grand maître. (1347). Édouard III, en se baissant pour ramasser la jarretière de la duchesse de Salisbury, avait vu sourire plusieurs courtisans : Messieurs, leur dit-il, *honni soit qui mal y pense ;* puis il ajouta que ceux qui se moquaient de cette jarretière seraient trop heureux d'en porter une semblable. En effet, peu après fut créé cet ordre, dont l'un des insignes consiste à porter à la jambe gauche une jarretière bleue. La Reine la met au bras.

Rachel, la grande tragédienne, reçut d'un de ses admirateurs une jarretière émaillée, sur laquelle on lisait ces mots écrits en diamants : *Honni soit qui point n'y pense.*

La *Notice des émaux du Louvre* mentionne : En 1363, une jarretière sur un tissu de soye Inde, garny d'or, de perles, de diamants et de balaiz. (Inventaire du duc de Normandie.) — En 1455, à Jehan Lessayeur, orfèvre, pour avoir fait deux jarretières d'or pour Mme la duchesse (d'Orléans) esmaillées à larmes et à pensées. (Ducs de Bourgogne, N° 6722.)

« L'exercice du cheval, dit M. de Laborde, et l'ensemble un peu brusque des habitudes découvraient souvent la jambe ; aussi les bas de chausses étaient-ils richement brodés et les jarretières de véritables bijoux. Il faut donc éloigner de son esprit, quand on parle de la jarretière du moyen âge, toutes les pensées légères qui se rattachent à la nôtre. La duchesse d'Orléans a pu mettre des larmes et des pensées sur ses jarretières (après son veuvage) sans s'exposer au ridicule, et Édouard III fonder son ordre sans le rabaisser, en avouant son origine. » (*Documents et Glossaire.*)

Pendant le deuil de la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre (1670), suivant une lettre de Bussy Rabutin, les cardinaux, à la cour, étaient vêtus de belles étoffes noires, avec des bas de soie couleur de feu et des jarretières de tissu d'or.

A Versailles, les jours de gala, Louis XIV portait un riche costume dont chaque pièce était garnie de diamants d'un grand prix, depuis la veste, le justaucorps, l'épée et le baudrier, jusqu'aux boucles de souliers et de jarretières. Deux « parures » de ce genre, livrées par Montarsy en 1685, s'élèvent, la première, à 351,268 liv., et la seconde, à 364,768 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr., IXe *Registre des parures et présents du Roi, 1684 à 1690*).

Le *Livre commode* de 1692 recommande « un magasin de jarretières de soie, rue d'Arnetal, *au Signe de la Croix* ». La renommée des jarretières de Paris, ajoute Ed. Fournier, était encore la même soixante ans après, lorsque Voltaire écrivait à Mme de Fontaine, le 26 janvier 1758 : « Mme Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais. »

Mme Jubinal de Saint-Albin, dont la collection renferme tant de délicieuses raretés, possède une jarretière en soie rose brodée, du XVIe siècle et des jarretières à devises du XVIIIe siècle. Sur une paire, on lit : *Ma devise est de vous aimer. — Et de jamais changer.* Sur une autre, où deux cœurs sont réunis : *L'union de nos cœurs — Fait tout mon bonheur.*

LES PERRUQUES ET LES PERRUQUIERS.

En France, les perruques ne remontent pas au delà du règne de Louis XIII. Quelques rares curieux ont abordé ce genre de collection, mais ils n'eurent pas d'imitateurs, et il n'en reste plus aujourd'hui. Disons quelques mots des coiffures en général; leur étude permet le plus souvent de reconnaître le temps où vivait un personnage, d'après la façon dont il est coiffé.

Les Gaulois portaient la longue chevelure; mais, après leur asservissement par les Romains, ils prirent les usages de leurs vainqueurs. Sous les deux premières races de la monarchie française, les longs cheveux furent comme l'emblème de la puissance; ils distinguaient les Rois et les princes de leur sang, et, pour ôter à un prétendant ses droits au trône, on lui rasait la tête.

Au XIIe siècle, les grandes chevelures se raccourcirent sensiblement. Jusqu'au commencement du XVIe siècle, elles n'allèrent pas au delà du milieu du cou; on les coupait alors en rond autour de la tête. Des portraits de saint Louis, de Charles VIII et de Louis XII nous les montrent ainsi coiffés, et dans cette suite de plusieurs siècles, ce furent ces trois souverains qui conservèrent les plus longs cheveux. Au XVIe siècle, ils sont absolument courts. François I en donna la mode et l'exemple fut suivi par ses successeurs Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

Mézerai raconte ainsi l'aventure qui obligea le Roi chevalier à faire couper ses beaux cheveux : « François I était à Romorantin, et, se divertissant à la fête des Rois, attaquait avec des pelottes de neige le logis du Cte de St-Paul, qui se défendait de même; quelqu'un qui était dans ledit logis jeta un tison dont le Roi fut grièvement blessé et pourquoi il fallut lui couper les cheveux. Or, comme il avait le front beau et que d'ailleurs les Suisses et les Italiens portaient les cheveux courts et la barbe grande, il trouva cette manière plus à son gré et la suivit. Son exemple fit recevoir cette mode à toute la France qui l'a gardée jusqu'au règne de Louis XIII, qu'on a peu à peu coupé la barbe et laissé croître les cheveux, tant enfin qu'on n'a plus conservé de poil aux joues et au menton, et que la nature ne pouvant plus fournir de cheveux assez longs à la fantaisie des hommes, ils ont trouvé beau de se faire raser la tête pour porter des perruques de cheveux de femmes. »

Au XVe siècle, les femmes s'affublaient de hauts bonnets terminés en pain de sucre, puis en pointe ou divisés en mitre d'évê-

que. Le haut bonnet pointu s'appelait hennin. Catherine de Médicis et les dames de sa cour avaient adopté la coiffure en cœur. Un peu plus tard, la belle Gabrielle séduisait Henri IV, ainsi coiffée, mais avec les cheveux relevés et crêpés.

A la fin du règne de Louis XIII, un coiffeur nommé Champagne, d'une effronterie sans pareille, était fort recherché. « Ce faquin, écrit Tallemand des Réaux, par son adresse à coeffer et à se faire valoir, se faisoit rechercher et caresser de toutes les femmes. Leur faiblesse le rendit si insupportable, qu'il leur disoit tous les jours cent insolences. Il en a laissé telles à demi-coeffées; à d'autres, après avoir fait un costé, il disoit qu'il n'acheveroit pas si elles ne le baisoient. » Malgré ses impertinences, le drôle était très couru; les femmes ne se trouvaient bien coiffées que par lui. La coiffure avec laquelle Champagne faisait fureur était plate au sommet de la tête et disposée en cône tronqué, couronné d'une torsade appelée *rond.* Sur les côtés pendaient, soit des *serpentaux,* qui sont nos longues boucles à l'anglaise, soit des *bouffons,* en menus anneaux, connus depuis sous le nom de *frisure à la Sévigné.*

La coiffure à l'*hurluberlu* consistait à avoir les cheveux coupés et frisés d'une infinité de petites papillotes; coiffure risible ayant trop d'analogie avec celle du caniche. Quelques femmes ont poussé l'exagération si loin, s'écrie Mme de Sévigné, qu'il y en a qu'on voudrait souffleter.

La *Fontanges* fut inventée par la belle duchesse de ce nom, à la suite d'une partie de chasse. « Le soir, comme on se retirait, dit Bussy-Rabutin, il s'éleva un petit vent qui obligea Mlle de Fontanges à quitter sa capeline ; elle fit attacher sa chevelure par un ruban dont les nœuds tombaient sur le front et cet ornement de tête plut si fort au Roi qu'il la pria de ne se coiffer point autrement de tout ce soir. Le lendemain toutes les dames de la cour parurent coiffées de la même manière. Voilà l'origine de ces grandes coiffures qu'on porte encore et qui de la cour de France ont passé dans presque toutes les cours de l'Europe. »

De simple qu'elle était, la Fontanges finit par devenir « un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux et de toutes sortes d'affiquets de deux pieds de haut, qui mettaient le visage des femmes au milieu du corps. » (*Saint-Simon.*) Les pièces de ce branlant échaffaudage étaient très nombreuses et chacune d'elles avait son nom particulier. Malgré l'opposition du Roi, à qui ces hautes coiffures déplaisaient beaucoup, la mode des Fontanges ne disparut qu'en 1714, à la suite de la présentation à la cour d'une dame anglaise, portant une coiffure très basse.

En 1694, Boursault dans sa comédie *Des mots à la mode,* nous décrit ainsi l'*Effrontée :*

La coeffure en arrière et que l'on fait exprès,
Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits,
Sentant la jeune fille et la tête éventée,
Est ce que par le monde on appelle *effrontée.*

Il y avait à Versailles, le *Cabinet des perruques* ou *des Termes,* comme on l'appelait indistinctement. Là, sur des Termes, étaient rangées toutes les perruques du grand Roi, y compris la perruque dorée qu'il avait portée en 1662 dans le rôle de Phœbus. On les appelait des *binettes,* du nom de BINETTE, conservateur de la collection et le plus habile perruquier de son temps. Dans son ardeur à se procurer des cheveux, il s'écriait : « Je pèlerais toutes les têtes du royaume pour parer celle de Sa Majesté. » (*Encyclopédie.*) Chaque perruque revenait à près de trois mille francs et il y en avait un nombre considérable dont les formes variaient, suivant les réceptions ou les occupations du Roi.

En 1691, Paris comptait deux cents barbiers, baigneurs, étuvistes et perruquiers. (*Livre commode...*) PASCAL, PÉLÉ, DU PONT, DES NOYERS, JORDANIS, L'ABRÉ, D'ANGERVIELE et VINCENT étaient renommés pour les perruques « du bon air ». DE LA ROZE et DU BOIS avaient la spécialité des « perruques ecclésiastiques ».

D'après Salgues, un perruquier français, nommé LETOURNEUR, fut attaché à la cour de l'Électeur de Brandebourg, pour accommoder ses perruques et le suivre à l'armée. (*De Paris, des mœurs,* Paris, 1813.)

La Régence inaugurera la mode des perruques à poudre ; le ton en avait été donné déjà par le jeune duc de Richelieu.

Sous Louis XV, les hommes se coiffaient *à l'oiseau royal, à l'aile de pigeon, à la légère, à l'aventure, à la conquérante, à la mousquetaire, à la dragonne,* etc.

M. de Sartines, lieutenant général de police, l'homme le mieux poudré de France, avait tout un cabinet rempli de perruques et occupait quatre valets de chambre perruquiers, dont le chef, nommé LE GROS, jouissait d'une grande notoriété. Il mourut le 30 mai 1770, lors des fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin. Grimm relate sa mort en ces termes : « L'illustre M. Legros, si connu au Quinze-Vingts et dans toute l'Europe pour son art de coiffer les dames, a perdu la vie dans la nuit fatale du 30 mai ; il a été trouvé étouffé ainsi qu'un Martin, célèbre vernisseur et descendant de ce grand Martin qui a rendu son nom immortel par ses vernis. »

(*Correspondance,* t. VII, p. 82.) En dépit de la mode, deux hommes, Bachaumont et Voltaire, conservèrent jusqu'à leur dernier jour la perruque Louis XIV à cinq écheveaux.

Frison, coiffeur de la cour, au commencement du règne de Louis XV, fut mis en réputation par Mmes de Prie et de Duras. Il est question de lui dans ce couplet :

La Dodun (1) dit à Frison :
Coiffez-moi avec adresse ;
Je prétends avec raison,
Inspirer de la tendresse.
Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi.
Je vaux bien une duchesse.
Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi.
Je vais souper chez le Roi.

(*Archives curieuses.*)

Après Frison, Dagé eut encore plus de célébrité ; Mme de Pompadour, arrivée au pouvoir, ne voulut plus être coiffée que par ses mains, mais il fallut négocier et traiter de puissance à puissance avec ce prince du fer et de la papillotte.

« Victorieuse de par le Roi de la résistance du grand Dagé, la favorite lui demanda, la première fois qu'elle l'employa, comment il avait aquis la haute réputation et l'immense faveur dont il jouissait. — Cela est-il surprenant, répondit-il avec fatuité, je coiffais l'autre. » La cour de Mme de Pompadour était en ce moment très nombreuse, et la marquise vit dans son miroir toutes les bouches se pincer. Le soir, la Dauphine et Mesdames de France, qui n'aimaient point la favorite, répétèrent à tout venant que Dagé coiffait l'autre. Ce mot facétieux, colporté par l'ironie, ne contribua pas peu à susciter à la cour des divisions entre les courtisans des princes et les partisans de la marquise, et quand les premiers parlaient de Mme de Pompadour, ils l'appelaient, pour la distinguer de l'autre, Mme celle-ci. » (*Chroniques de l'Œil-de-bœuf,* t. VI, p. 123.)

Marie-Antoinette avait pour coiffeur le fameux Léonard, le plus illustre de tous les *académiciens de coëffures et de modes ;* il avait le talent, très apprécié à l'époque, d'enrouler dans les cheveux jusqu'à soixante mètres de gaze.

Devenu l'arbitre du goût, il en vint à exhausser sans mesure la coiffure des femmes, qui finit par acquérir des proportions monumentales.

La plus extravagante de ces coiffures, *le pouff au sentiment,*

(1) Femme du contrôleur général en 1726.

devait réunir les objets se rapportant à ce qu'on aimait le plus; « ainsi le pouff de la duchesse de Chartres avait tout le mérite d'une biographie. Au fond, se voyait une femme assise tenant un nourrisson pour figurer le duc de Valois (depuis, le Roi Louis-Philippe) et sa nourrice. A droite, un perroquet becquetant une cerise, oiseau cher à la princesse ; à gauche, un négrillon, image de son serviteur favori. Le reste était étoffé de cheveux du duc son mari, du duc de Penthièvre son père et du duc d'Orléans son beau-père. » (*Feuillet de Conches.*)

Ajoutons à ces renseignements quelques notes inédites prises aux Archives nationales. NOTRELLE, perruquier des Menus-Plaisirs, était chargé de livrer des perruques aux acteurs qui venaient donner des représentations théâtrales devant la cour. En 1754, pour le voyage de Fontainebleau, sa facture s'élève à 2,754 liv. L'année suivante, il accompagne ses clients à Versailles, mais c'est en 1763, et cette fois encore à Fontainebleau, que ses fournitures sont le plus importantes ; elles montent à 5,959 livres. En 1770, à l'occasion des fêtes données au mariage du Dauphin, avec Marie-Antoinette, nous voyons sur le mémoire de Notrelle, des boucles à Mlle Guimard, des boucles à Mlle Arnould, à Mlle Rosalie, à Mlle Dubois ; puis des barbes, des perruques à cadenettes, des perruques blondes, des perruques poudrées, des perruques à serpents pour les trois Gorgones, des perruques sérieuses, pour Vestris et Daubreval. Le mémoire mentionne, au quatrième acte, dans le pas de quatre des Trois Gorgones, Mlles Dupérey, La Prairie et Dervieux, de jolies sauteuses bien connues dans le monde des filles galantes. (*Archiv. Nat.* 0[1]2994, 0[1]3009, 0[1]3028.)

En 1777, ANTOINE et MONROY viennent passer un mois à Fontainebleau pour coiffer « les demoiselles de la danse » et reçoivent chacun 240 liv. DESNOYERS, coiffeur de l'Opéra, est cité plusieurs fois, dans les comptes des Menus-Plaisirs. En 1784, nous retrouvons CUIF, dit NOTRELLE, perruquier, Monroy et Desnoyers coiffeurs, appelés pour le service de la Reine, à Trianon. (0[1]3067, etc.)

L'apprentissage des perruquiers coiffeurs était de quatre ans, plus deux années de service en qualité de garçon. Le brevet coûtait 40 livres et la maîtrise 300. Il y avait, en outre, la charge ou privilège ; elle s'élevait à 3,000 livres, mais le propriétaire pouvait la revendre ou la louer à son gré. Le patron de la corporation est saint Louis.

Sous le règne de Louis XVI, « les coiffures parvinrent à un tel degré de hauteur pour l'échafaudage des gazes, des fleurs et des plumes, que les femmes ne trouvaient plus de voitures assez éle-

vées pour s'y placer et qu'on leur voyait souvent pencher la tête ou la mettre à la portière. D'autres prirent le parti de s'agenouiller pour ménager d'une manière encore plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. » (Mme Campan, *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette.*)

Ces extravagances ne devaient pas échapper à la critique ; diverses caricatures du temps nous sont restées ; l'une d'elles représente une élégante, affublée d'une immense coiffure soutenue par un nègre à l'aide d'une fourche. Au-dessous, on lit ce quatrain :

Soutiens, jasmin, je succombe,
Et prends bien garde, faquin,
Que si ma coiffure tombe
Tu auras ton compte demain.

Une autre, nous montre une tentative de fraude à l'octroi de Paris. Un employé, à l'aide d'un long bâton recourbé retire d'une coiffure plus élevée que la femme elle-même toutes sortes de volailles et de comestibles. Une troisième caricature, reproduite jusque sur les tabatières, figure un coiffeur monté sur une échelle pour *accommoder* sa cliente.

La coiffure sous Louis XVI, occupait un grand nombre d'individus. Écoutons ce que dit Mercier , en 1782 : « Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge, et qui tiennent leurs privilèges de saint Louis, emploient à peu près six mille garçons. Deux mille chambellans font en chambre le même métier, au risque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guère que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuses. Tous ces êtres-là tirent leur subsistance *des papillotes et des bichonnages.* » (*Tableau de Paris.*)

Depuis quelques années, six cents nouveaux coiffeurs avaient été créés moyennant six cents livres chacun.

« On laissa subsister les coiffeuses pour le peuple et la bourgeoisie, les fonctions des premiers étant surtout destinées aux têtes illustres et brillantes. » (Bachaumont, *Mémoires,* 5 septembre 1777.)

Un perruquier, pour attirer les chalands, fit peindre une enseigne présentant Absalon pendu par les cheveux. Dessous, on lisait :

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque ;
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

On connaît la réponse de Voltaire à maître André, perruquier de Langres, auteur d'une ridicule tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne.* L'auteur ajoutait à l'envoi de sa pièce une lettre non moins ridicule, dans laquelle il qualifiait le grand écrivain de *cher confrère* (1760). Voltaire rit beaucoup de la prose et des vers de son *cher confrère,* auquel il répondit par une lettre de quatre pages ne renfermant que ces mots toujours répétés : » *Maître André, faites des perruques, des perruques, des perruques, toujours des perruques et rien que des perruques.* » Cette boutade, devenue une allusion littéraire, satisfit peu maître André, qui trouva que Voltaire baissait beaucoup et commençait à se répéter.

Jasmin, perruquier provençal (1798-1864), était un tout autre poète que maître André ; décoré par Louis-Philippe, puis pensionné du ministère de l'instruction publique, il reçut encore de l'Académie, en 1852, un prix de cinq mille francs. Ayant offert un exemplaire de ses œuvres, *las Papillotos* (les papillotes), à Charles Nodier, celui-ci lui répondit : « C'est un honnête métier que de faire des perruques et une distraction frivole que de faire des vers. Cependant, Monsieur, je vous dirai : *Faites des vers, faites des vers,* puisque votre merveilleuse organisation vous a donné ce talent et imposé cette destinée ; et Dieu me garde que vous n'en fassiez plus, moi qui m'engagerais volontiers à ne plus lire que les vôtres !... »

Une des plus belles coiffures de Léonard est celle de Marie-Antoinette dans le portrait exécuté par Mme Vigée-Lebrun.

A la suite du voyage de Varennes, auquel il avait participé en prenant les devants pour avertir M. de Bouillé, Léonard émigra en Russie ; il rentra en France avec les Bourbons et mourut en 1819. Son nom de famille était ANTIER.

Après le coiffeur de la Reine, nous citerons :

DUBOIS, « un des plus habiles, de l'aveu même des artistes, pour les perruques à bourse, longues, de cour et de cérémonie. »

FRÉDÉRIC, « un des plus renommés pour coeffer les dames dans les goûts les plus recherchés. » Il forma d'excellents élèves qui s'intitulaient *élèves du sieur Frédéric.*

LACROIX et SERGENT, coiffeurs de l'Opéra.

SAINT-GERMAIN, LEROI, NOTRELLE, RUGIERI, SÉGAUD et PRIEUR. (*Almanach Dauphin...,* 1777.)

En 1822, la perruque de Sterne a été adjugée, à Londres, dans une vente publique, 200 guinées. Une vieille perruque de Kant s'est vendue, après sa mort (1804), 96 fr., selon les uns, et 200 fr., selon les autres.

A défaut d'amateurs de perruques, nous citerons quelques curieux de coiffures, ce sont MM. :

GERMAIN BAPST (Paris), suite de bonnets allemands des XVIIe, XVIIIe et XIXe s. — **CH. DE BILLY** (Paris), coiffures des bourgeoises de Strasbourg, au XVIIIe s. — Mme **DANIEL DOLLFUS** (Mulhouse), bonnets brodés de diverses époques. — C^sse^ **DE FLAUX** (Paris), coiffure de femme, en jais, XVIe s. Bourrelets; bonnets d'enfant en soie, en satin brodés d'or. Bonnets, richement brodés, enrichis de pierreries. Bonnets d'homme et de femme, brodés d'or, d'argent, de soie, XVIIe s. Bonnet de mariage alsacien, Louis XIV. Bonnet brodé en soie de couleur, représentant des instruments de musique, époque Louis XIV. — **K. FRANCK** (Mulhouse), bonnets calottes appelés « Harte Cappe », coiffure des dames de Mulhouse au milieu du XVIIIe s. — Mlle **ANNE FRIES** (Mulhouse), bonnets alsaciens. — **E. GLUCK PÈRE** (Mulhouse), coiffures de Mulhouse en argent, en soie, du XVIIIe s. — V^sse^ **DE JANZÉ** (Paris), mitre brodée d'or et de pierreries. — Mme **JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), chapeau de paille Louis XVI, brodé en paille sur soie verte. Ce gracieux chapeau de femme, superbement brodé, vrai chef-d'œuvre de maîtrise, était digne de la charmante Marie-Antoinette, à laquelle il a peut-être appartenu. — **DE LIESVILLE** (Paris), grands bonnets de Cauchoises, XVIIIe s. — **CH. MANSBENDEL**. — **MIEG** (Mulhouse) bonnets d'enfant, XVIIIe s. — Mme **ED. MIEG** (Mulhouse), bonnets alsaciens. — **MUNTZ** (Paris), seize bonnets et plastrons de corsage brodés d'or, d'argent et de paillettes. — **ROUILLARD** (Paris), bonnet alsacien. — **SCHROTT FILS** (Mulhouse), bonnets alsaciens.

LES PEIGNES.

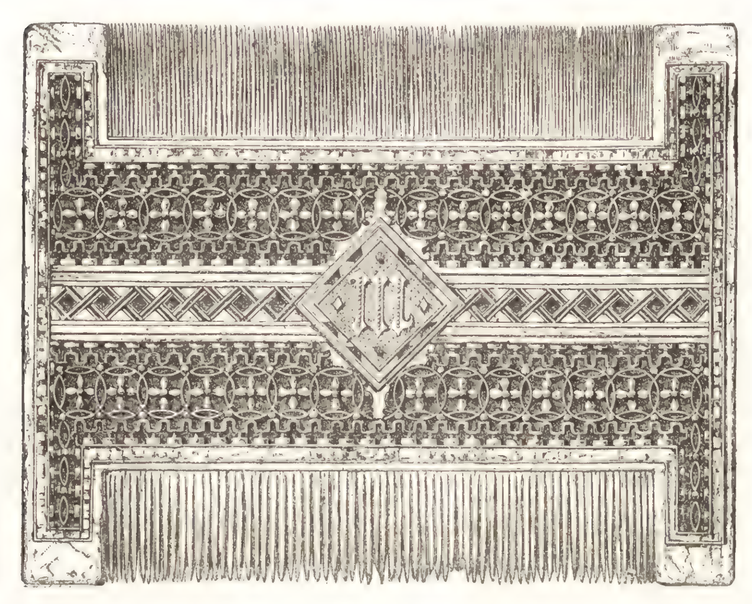
Le peigne, dit M. de Laborde, a succédé aux doigts de la main aussitôt que l'homme a eu quelque sentiment de la propreté ; c'est donc un objet usuel aussi vieux que le monde, et c'était depuis longtemps un objet d'art, lorsque débuta le moyen âge. (*Notice des Émaux, bijoux,* etc., *du musée du Louvre. Documents et Glossaire.*) Dans l'antiquité, en Égypte, chez les Perses, les Assyriens, les Babyloniens, les peignes étaient en bois, en ivoire, en corne ou découpés dans une plaque de métal ; chacun des deux grands côtés présentait une rangée de dents, et la partie intermédiaire offrait des animaux ou des ornements. Après la chute de l'Empire romain et jusqu'à l'époque des croisades, les plus beaux peignes en ivoire sculpté ou en riche orfèvrerie furent l'œuvre des artistes grecs établis à Constantinople. Dans la suite, l'Italie, l'Allemagne, la France et les Flandres en exécutèrent d'amirables.

Eustache Deschamps, poète de la fin du XIVe siècle, n'oublie pas les peignes parmi les cadeaux que le nouveau marié doit faire à sa femme. Les prêtres, les évêques se servaient d'un peigne pour faire leur toilette avant d'officier, et c'est surtout dans les trésors des églises qu'on a conservé le plus de ces curieux petits meubles. Les inventaires du moyen âge et de la Renaissance nous décrivent des peignes en argent, en or émaillé, sertis de pierres fines, en *ivoyre, en bouys* (buys). Quant à ces derniers, ils offrent des sculptures, des ornements découpés à jour, des compartiments à coulisse recouvrant de petits miroirs ; assez souvent, ils portent une inscription. En raison de leur peu de valeur intrinsèque, les peignes de bois et d'ivoire ont mieux échappé que les autres aux dévastations des soldats protestants pendant les guerres de religion.

Un peigne en buis, du XVIe siècle, avec coulisse et miroirs, appartenant à Mme A. Jubinal de Saint-Albin, présente cette devise : *De bon* (un cœur) *le donne.* Sur un autre de la même collection, nous lisons : *Prenez en gré ce petit dvn* (don).

Vers la fin du XVIIIe siècle et durant l'Empire, les orfèvres firent des peignes à diadème ornés de corail, de perles fines et parfois de pierreries. Les peignes d'écaille affectèrent la même forme. La mode, sous Charles X, les surexhaussa d'une manière exagérée, et ils reçurent le nom de peignes à la girafe. C'était l'époque ou la girafe venait de faire son apparition au jardin des plantes.

En 1747, la D[lle] Marie Martin était « peignière ordinaire du Roy ». Cinq années plus tard, elle est qualifiée: Marie Martin, veuve Le Roy, et touche 1,605 livres 10 sous « pour des peignes de buis et d'écaille fournis au Dauphin et à Sa Majesté ». (*Archiv. Nat.* $0^1$2988.)



Peigne en buis incrusté d'ivoire, au chiffre de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. XV[e] siècle.
Collection de M[me] Jubinal de Saint-Albin.

Les maîtres peigniers de Rouen ont été longtemps en réputation. Voici deux enseignes ou adresses qui les concernent ; elles appartiennent à M[me] Jubinal de Saint-Albin et nous paraissent remonter à la fin du XVI[e] siècle. Première adresse, offrant, au milieu, l'image d'un peigne accompagné de deux buscs sur les côtés : « Peignes fins de bvis et de corne fais par Lovs Movlin M[e] Pignerre à Roven av bas de la rve escvières. »

Seconde adresse : « Ce fait et vend par Jean Moulin toutes sortes de peignes de buis et de corne demeurant au bas de la rue ecuierre, au Peigne Royal couronné, à Rouen. » On y voit, en effet, un peigne surmonté de la couronne fleurdelisée.

Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, on fabriquait des brosses à tête et surtout à habits, en ivoire, en nacre, en bois sculptés, en argent

ciselé, en marqueterie de Boulle, en vernis Martin, en faïence de Delft, etc.

Vente Fau, 1884. Peigne en ivoire, à jour, du XVIe s., avec cariatides, rinceaux, bustes et mascarons. 255 fr. — Peigne en buis sculpté, avec devise : *A ma mie, je le donne,* XVIIe s. 200 fr.

CURIEUX DE PEIGNES ET DE BROSSES.

MM. **ARONDEL** (?), peigne double en ivoire; d'un côté, un tournoi; de l'autre, une femme prenant un bain, XVe s. Autre, en ivoire, du XVIe s. à médaillons et consoles. — **BARRY** (Toulouse), peigne double de corne. L'intervalle, découpé à jour et gravé, représente une chasse ; des fleurs de lis sont découpées à l'extrémité de chaque rang. — **BASILEWSKI** (Paris), raretés du moyen âge et de la Renaissance. — **Bon DE COELS** (Belg.), brosse rectangulaire à incrustations de cuivre et de nacre teintée, offrant un écusson armorié, entouré de fleurs. — **JULES FRÉSART** (Belg.), peigne en buis, du XVe s. — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), série de peignes de toutes beautés. Peigne du XIe s. Peigne en buis incrusté d'ivoire, au chiffre de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire. Peigne en buis, aux armes de France, du temps de Charles VII. Peignes de mariage à sujets galants, des XVe, XVIe et XVIIe s. Peigne Louis XIII en écaille gravée, etc. Collection de brosses à habits en ivoire, en nacre sculptés, en marqueterie de Boulle, en faïence de Delft, etc. —

A. M.-S., brosse à habits, en vernis Martin rouge, à filets d'or, et portant cette inscription : « Les filles traitables sont les plus aimables. » XVIIIe s. — **L.-A. RAVENET** (Bordeaux), série de peignes en ivoire et en bois sculptés. — **Mme DE SEGONGE** (Gien), peigne en buis sculpté du XVe s. — **CHEV. EM. SOENENS** (Belg.), brosse à habits elliptique avec incrustations d'argent et de nacre. Cartouche de fleurons et d'enroulements, — **SPITZER** (Paris), nombreux et magnifiques spécimens du moyen âge et de la Renaissance. — **VANDER KELLEN** (Pays-Bas), peigne en buis du XIVe s., d'un côté, la Résurrection du Christ; de l'autre, un cerf au repos, entouré d'ornements découpés. On y voit encore des restes de peinture.

LES BUSCS DE CORSAGE.



Busc de musicienne en ivoire gravé, XVIe siècle. (Collection de Mme Jubinal de Saint-Albin.)

Les buscs qui servaient à maintenir les hauts corsages des femmes et à donner à la taille tous ses avantages n'étaient pas seulement en acier uni ou en baleine ; on en fit de charmants en fer, en vermeil, en ivoire, en bois verni, couverts de devises, d'ornements et de dessins allégoriques, gravés en noir.

Mme de Villedieu a composé, sur le busc, sous le titre de GALANTERIE, une poésie assez leste, imprimée à la suite de son poème le plus rare, *le Carrousel de Monseigneur le Dauphin,* 1672, in-16 :

Qu'il est heureux de tout costez,
Le bois léger que vous portez;
Et que son office admirable
Devrait paroître désirable
Aux galans les plus fortunez,
Qu'Amour ait jamais couronnez...
D'ailleurs, de ce bois sans mérite,
La fortune est-elle petite,
Quant à la main vous le tenez,
Et qu'avec lui vous badinez...
Car la beauté la plus divine,
Avec son busc souvent badine,
Et le badinage a des goûts
Tout à fait ravissants et doux...
L'autre bout qui regarde en bas,
Couvre certains lieux pleins d'appas,
Que l'on peut mieux penser que dire,
Et qu'il faut joliment décrire...

En 1692, d'après Abraham du Pradel, le sieur LANGLOIS, rue Saint-Sauveur, *au Fer à cheval,* faisait « des buscs et bois d'éventails d'une grande propreté » . Dans l'édition de 1691, Langlois est cité pour ses « buscs et bois d'éventails curieux », c'est-à-dire coquettement ornementés. (*Le livre commode des adresses de Paris pour* 1692, par Abraham du Pradel, annoté par Ed. Fournier, Paris, 1878.)

La collection de Mme Jubinal de Saint-Albin

est riche en ce genre de curiosités. Au milieu des mille raretés rassemblées par cette aimable curieuse, nous distinguons :

Une busc en fer, portant cette inscription un peu obscure : *Chiava di legno, ponte di acqua; Belva che fugie e castiga.* (Clé de bois, pont d'eau ; bête qui fuit est châtiée.) Signé : G.B. ZINI, 1556.

Un busc en fer gravé ; d'un côté, un buste d'homme et l'Amour, conduisant un char attelé de deux lions ; de l'autre, une femme nue percée d'une flèche ; puis ce quatrain :

J'ay de ma Dame cette grâce.
D'estre sur son sein longuement
D'où j'oüys sospirer un amant.
Qui vouldrait bien tenir la place.

Un busc triangulaire en ivoire, à dessins gravés, offrant trois médaillons accompagnés de légendes. Autour du premier médaillon, orné de deux cœurs enflammés, on lit : *L'amovr les ioint* (joint). Autour du deuxième, décoré de deux cœurs transpercés d'une flèche : *Elle novs vnit.* Autour du troisième représentant une fleur semblable à un soleil : *Vo. voir. ov. movrir* (commencement du XVIIe siècle.)

Voici le busc noir d'Anne d'Autriche avec ses devises. D'un côté : 1re devise, sous l'Amour : *Plus redoutable que la foudre.* — 2e devise : *Justice, équité.* — 3e devise, sous le portrait : *Soyez-moi bons sujets, je vous serai bon prince. Plustôt montrer que perdre.* — 4e devise : *Vertu, bonté, sagesse, Suivent cette princesse.* — 5e devise : *Si la foi manque, L'amour périra.*

Vers écrits de l'autre côté du busc :

Je suis ce beau busc curieux.
Aussi chaque jeune amoureux
Me baise avec force tendresse
Je sers de divertissement.
Et ma place ordinairement
Est sur le cœur de ma maîtresse.

Devise du busc en fer de la grande Mademoiselle :

Soit que je vive ou que je meure
Je veux que mon cœur vous demeure ;
Mes yeux à tous, mon cœur à vous,
La tendresse et la foi sur tout,
Combien je porte envie au bonheur qui le suit,
Etendu mollement sur ce blanc sein d'ivoire.
Partageons entre nous, s'il te plaît, cette gloire ;
Tu y seras de jour et gi seré la nuict !

Ajoutons à cette liste : Un busc Louis XIII, à poignard, en marqueterie de bois violette et ivoire. Un busc Louis XIII, en vermeil, ciselé, surmonté d'une couronne royale. Enfin un busc de musicienne, en ivoire, du XVIII[e] siècle, offrant des ornements gravés, ayant trait à la musique, et un cœur percé d'une flèche, posé sur une *bonne foi* (deux mains qui se tiennent).

LES BOUTONS D'HABIT.

On ne se doute pas du luxe et de la fantaisie qui présidèrent, au XVIII[e] siècle, à l'exécution des boutons d'habit. Ces boutons, mis au rebut; après que la Révolution eut détruit les habits brodés et rendu le costume uniforme, sont entrés depuis dans le domaine de la curiosité. Clapisson, l'auteur de la *Fanchonnette,* en avait réuni 7,750 spécimens. Un amateur de Gand en a exposé 32,000 dans cette ville en 1845. Ces chiffres paraissent considérables, et cependant ils ne représentent qu'une petite partie de ce qui a été fait en ce genre. D'après le grand Dictionnaire de Larousse, une seule maison de Paris, en l'espace d'un demi-siècle, aurait livré au commerce plus de 600,000 variétés de boutons.

Klingstet, peintre du Régent, Philippe d'Orléans, dessina des boutons à ressort découvrant des sujets licencieux. Fragonard décora de son gracieux pinceau « une garniture délicieuse de petits bergers Watteau ». Une jeune fille offrit à son fiancé une série de boutons sur lesquels se trouvaient représentés en émail, avec une finesse extrême, les principaux tableaux de Greuze. « L'accordée de village était, dans la suite, un tour de force d'adresse et de réussite.» (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux.*)

Le Comte d'Artois, le futur Charles X, « par la tête duquel passèrent toutes les folles idées, eut un jour celle de se faire faire une garniture de petites montres arrangées en boutons. (Quicherat, *Histoire du costume en France.*) Le prince avait, en outre, certains habits à boutons d'or, enrichis de diamants, de miniatures et d'émaux.

Lorsque Joseph II vint en France en 1777 sous le nom de C[te] de Falkenstein, il y afficha une simplicité exagérée, qui lui valut toutefois de la part d'une femme du peuple un compliment flatteur. Étant allé visiter les halles, une marchande de poissons lui dit en lui remettant un bouquet : « Le peuple qui paie vos boutons, Monsieur le comte, est bien heureux. » (Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Avant d'être le peintre des Rois, Isabey eut des commencements difficiles; il a dessiné des boutons à l'époque où pauvre, et obscur, il demandait au travail sa nourriture quotidienne. Le grand artiste a laissé sur sa vie des notes très intéressantes ; elles nous apprennent comment il sut se tirer d'affaire pendant les premières années de son séjour à Paris. « Je résolus, écrit-il, d'imiter l'exemple de quelques condisciples qui se créaient, par des

occupations accessoires, de modestes ressources. J'entrai tout de suite en relations avec un tabletier, qui me commanda des couvercles de tabatières. C'étaient, pour la plupart, des copies de Vanloo ou de Boucher. Chaque médaillon m'était payé de six à huit francs, sans l'ivoire. Comme il était encore de mode, à cette époque, de porter des boutons de la grandeur d'une pièce de cinq francs, sur lesquels on peignait en camaïeu des amours, des fleurs, des paysages, je me livrais à ce travail mercantile. Chaque sujet m'était payé douze sols... » (Edm. Taigny, MÉLANGES, *Études littéraires et artistiques,* Paris, 1869.)

Consultons le *Cabinet des modes nouvelles* (1). Il est riche en renseignements pour les objets de modes et de toilettes, tels que coiffures, vêtements d'hommes et de femmes, bijoux, colliers, bagues boucles d'oreilles, boucles de souliers, boutons d'habits, etc.

En 1785, on porte surtout :

Les boutons de nacre de perle, cordonnés autour, gravés au milieu où se trouve parfois un petit rond en or.

Les boutons de cristaux de couleur, avec une perle ou un brillant au centre, ou bien à surface unie, entourée de diamants.

Les boutons à huit pans, dits *au firmament,* à fond bleu, parsemé de pierres blanches. Tous ces boutons sont en argent doré.

Les boutons d'acier poli, avec lettres en chiffre, gravées ou incrustées en or de relief, de diverses couleurs. Ces derniers offrent un « genre de bijoux très précieux et qui produit le plus grand effet; l'acier étant trempé, il est exempt de rouille. »

A la date du 18 novembre 1786, Bachaumont écrit dans ses *Mémoires secrets :* « Il n'est point de modes qui, grâce à la légèreté, à la futilité, à la fureur de nos petits-maîtres et de nos élégants pour tout outrer, ne dégénère en extravagance. C'est ainsi que la manie des boutons est aujourd'hui poussée à un ridicule extrême; non seulement on les porte d'une grandeur énorme, comme des écus de six francs, mais on fait des miniatures, des tableaux, en sorte qu'il y a telle garniture d'un prix incroyable. Il est de ces garnitures qui représentent les médailles des douze Césars; d'autres des statues antiques, d'autres les métamorphoses d'Ovide. On a vu au palais royal un cynique offrir impudemment sur ses boutons les trente figures de l'Arétin; ce qui obligeait les femmes honnêtes à détourner les regards dès qu'elles approchaient de lui.

(1) En 1786, l'année d'après sa fondation, le *Cabinet des modes* prend le titre de *Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises.* L'ouvrage complet forme cinq volumes et s'arrête à 1790.

« Les jeunes gens romanesques, à l'imitation des anciens chevaliers, portent sur leurs boutons le chiffre de leur maîtresse ; il est des faveurs qui, avec les lettres de l'alphabet, forment de plats rébus, tels qu'on en voyait autrefois sur les écrans ; en un mot, la fabrique des boutons est aujourd'hui un travail d'imagination qui exerce merveilleusement l'esprit du compositeur et de l'acheteur et qui devient ensuite dans la société un texte de conversation inépuisable.

En 1787, on a porté des boutons ornés de *coiffures et de modes.* « Ils ont remplacé les paysages, les fleurs, les camées, les insectes, les volatiles, les sujets emblématiques, les hiéroglyphes, les paysages et les monuments. »

Les élégants se fournissent chez Darnaudery, boutonnier du Roi, *A la Toilette d'or,* au Palais. « Il vend aussi des boutons à diamants cailloux, boutons à bijoux or et argent, boutons en tout genre de peinture, boutons de tous les sujets, historiques d'Henri IV, supérieurement peints, boutons d'acier anglais et français, boutons en émail peints en étrusques et camées, genre des antiques d'Italie, boutons d'agate d'Italie et de tous les genres de nouveautés. » (*Magasin des modes nouvelles.*)

1788. « Les boutons ont éprouvé depuis deux ans des vicissitudes bien rapides et bien marquées; il est inutile de les rappeler toutes aujourd'hui, mais, ne parlant que de ceux à tableaux, il faut dire que tous les genres de peinture y ont passé successivement; d'abord les sujets d'histoire, ensuite les bas-reliefs, bientôt après le paysage, et aujourd'hui l'*architecture.* » C'est l'année des boutons à l'image des plus beaux monuments de la France, surtout ceux de Paris, tels que le Louvre, l'hôtel des Invalides, le Garde-Meuble, l'église Sainte-Geneviève, le château de Madrid, la porte Saint-Denis, la halle au blé, l'École de chirurgie, etc. Le prix de la garniture est de 36 livres.

En Angleterre, un arrêt du parlement en faveur des boutonniers enjoignait de ne porter que des boutons de métal ou travaillés. Toute contravention était punie d'une amende de cinq shelling par bouton. Un garçon tailleur de Londres, pour augmenter ses gages, exerçait le honteux métier de dénonciateur et surveillait de préférence les étrangers; une partie de l'amende lui revenait de droit.

Pendant la Révolution, on a fait des boutons patriotiques, très curieux et très rares aujourd'hui. Ils représentent la Prise de la Bastille; des sujets antiques; l'emblème des trois ordres, l'épée, la crosse et la bêche; la fleur de lis, avec cette devise annonçant les derniers moments de la royauté : *Vivre libre ou mourir;* les

faisceaux; le bonnet phrygien; des portraits historiques, Louis XVI, Necker, Lepelletier de Saint-Fargeau, Marat, Chalier, Bonaparte, etc.

Quant aux boutons à la guillotine, il n'en a pas été fait sous la Terreur, pas plus que des bijoux à la guillotine, quoi qu'en ait dit l'auteur des Girondins (1). Un curieux lettré, qui fait autorité en pareille matière, notre ami M. de Liesville, n'en a jamais trouvé et en nie l'existence. Dans l'immense collection d'objets de la Révolution, dont les numéros se comptent par milliers, et qu'il a si généreusement offerte au musée Carnavalet, on n'en voit aucun spécimen. Le hasard peut faire rencontrer quelques bijoux à la guillotine, mais ils sont faux et ont été fabriqués vers 1830. Il n'en est pas de même des tabatières. La riche collection précitée renferme une boîte populaire en carton verni surmontée d'une estampe coloriée représentant une guillotine avec cette légende : *Et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas nos rois.* Elle a été faite, à n'en pas douter, au commencement de 1793, immédiatement après la mort de Louis XVI.

Tous les boutons dont nous venons de parler ne sont que des objets de fantaisie, si on les compare à ceux que portait Louis XIV sur ses habits d'apparat. Personne n'a étalé un luxe aussi inouï. Les chiffres suivants en donneront une idée ; nous les avons relevés au Ministère des Affaires étrangères dans les *Registres des pierreries et présents du Roy.*

20 *mai* 1684. Remis à S. M. par Alvarez un diamant pesant 52 carats, de 52,829 liv. Sur l'ordre du Roi, ce diamant a été scié et il en a été fait par Montarsy deux boutons, numérotés 105 et 106.

3 *février* 1685. Montarsy remet au Roi vingt-quatre boutons d'un diamant chacun. 138,030 liv.

7 *mai* 1685. Fait et livré par le Sr Bosc six boutons d'un diamant. 30,000 liv.

26 *juillet* 1685. Livré par Montarsy au Mis de Seignelay pour le Roi soixante-quinze boutons d'un diamant. 586,703 liv.

1er *août* 1685. Deux boutons d'un diamant. 67,866 liv.

16 *août* 1685. Trois boutons d'un diamant. 69,660 liv.

(1) « La guillotine, instrument du supplice, devint, pendant quelques semaines, une décoration civique et un ornement des festins. Le luxe, qui renaissait autour des représentants, fit de cette machine en miniature un bijoux hideux de l'ameublement et de la parure des jacobins. Leurs épouses, leurs filles et leurs maîtresses portèrent de petites guillotines d'or en agrafes, sur leur sein et en boucles d'oreilles. » (Lamartine, *les Girondins*, t. VII, p. 194.)

20 *décembre* 1685. Quatre boutons d'un diamant. 88,375 liv.

Du 12 *mars* 1687 *au* 30 *décembre* 1688. Ving et un boutons d'habit d'un diamant. 377,510 liv.

Ces richesses ne forment qu'une partie de la toilette du Roi soleil ; voici d'autres comptes non moins intéressants.

26 *juillet* 1685. Il a été fourni par Montarsy, d'une part, pour la veste du Roi, quarante-huit boutons d'or enrichis d'un diamant chacun et quatre-vingt-seize boutonnières, dont quarante-huit composées chacune, de cinq diamants et quarante-huit d'un seul. 185,123 liv.

D'autre part, trois cent vingt-quatre boutonnières pour le justaucorps du Roi, dont cent soixante-deux formées de cinq diamants et cent soixante-deux d'un seul. 1,006,345 liv.

En plus, sept fleurons de boutonnières de trois diamants chacun. 201,270 liv.

En diverses livraisons, trente-trois fleurons de boutonnières. 574,366 liv.

24 *avril* 1686. « Il a été fait par le Sr Montarsy, pour un justaucorps, trois cent trente-six boutonnières, dont cent soixante-huit de trois pierres chacune, et les autres cent soixante-huit, chacune d'une pierre de couleur et de trois diamants.

Quarante-huit boutons de veste composés chacun d'une pierre de couleur et de six diamants et quatre-vingt-seize boutonnières de veste composées chacune d'une pierre de couleur et de deux diamants. Le tout faisant ensemble huit cent seize pierres de couleur et 1,824 diamants. » Les pierres de couleur sont le rubis, le saphir et l'émeraude. 359,912 liv. Le même jour, Montarsy livre encore pour le service du Roi, dix-neuf fleurons de pierres de couleur et de diamants composés chacun de six pièces. 123,711 liv.

A ces comptes il faut ajouter cent quatre boutons d'un diamant, qui existaient avant le 20 mai 1684. Ces boutons figurent bien sur les registres, mais nous n'en trouvons pas la valeur ; en prenant pour base les chiffres précédents, on doit les évaluer ensemble à 1,071,096 liv. (*IXe Registre des pierreries et présents du Roy.*) Ce dénombrement ne comprend qu'une partie des « parures » du Roi, sans compter les boucles de souliers, de jarretières et de manchon, les agrafes de chapeau, les ceintures, les baudriers, les épées, les décorations, etc., enrichies de diamants à profusion.

Les femmes portaient aussi des boutons de brillants. En 1680, au mariage du grand Dauphin avec la princesse Marie-Anne-Christine de Bavière, les demoiselles d'honneur reçurent en

présent des boutons et des attaches de manches en diamants.

4 avril 1698. Dans la parure offerte par Louis XIV à Mlle d'Aubigné, lors de son mariage avec le duc d'Ayen, fils du Mis de Noailles, nous trouvons deux attaches de manches. 11,200 liv.; seize boutons de manches. 12,117 liv., et trente boutonnières, 7,405 liv. On en verra d'autres exemples à notre Notice sur *l'Orfèvrerie.*

Louis XV se para quelquefois de boutons de diamants, mais sans jamais rivaliser avec son bisaïeul. Le 20 juin 1716, Rondé, joaillier, remet à Mme de Ventadour pour le jeune Roi Louis XV, âgé de six ans, trente-six boutons de justaucorps en pierres de rubis. L'année suivante, Rondé fournit quatre boutons de diamants pour être mis à des manches (3,040 liv.), puis quatre autres boutons de 1,540 liv. Une paire de boutons de manches de quatre diamants, livrée en 1721, s'élève à 31,060 liv. (*XVe et XVIIe Registres des pierreries et présents du Roy.*)

Les statuts de la communauté des boutonniers remontent à Henri II et furent renouvelés en 1653. Les maîtres étaient qualifiés de boutonniers, passementiers, blondiniers, crépiniers, etc. Ils s'engageaient à ne jamais mêler de faux dans leurs ouvrages d'or et d'argent. Les veuves jouissaient des droits de leurs maris; un apprenti, en épousant une fille de maître, s'exemptait du compagnonnage et du chef-d'œuvre. L'apprentissage et le compagnonnage étaient de quatre années chacun. Le brevet coûtait 36 livres et la maîtrise 300. Patron : saint Louis.

D'après *l'Almanach Dauphin...,* voici les noms des boutonniers les plus en vogue en 1777 :

BERGEROT, rue Bétisy, à l'hôtel de Montbazon, « un des plus habiles et des plus renommés pour les ouvrages riches et précieux; la pièce mécanique qu'il a inventée pour diversifier, accélérer et perfectionner ses ouvrages peut être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. »

HENRI, rue Dauphine, DUPRÉ, DUCHESNE, rue des Fossés-Saint-Germain, pour les ouvrages de goût.

LEBERTON, rue Saint-Denis, « un des plus renommés pour le goût et la main-d'œuvre, dans les ouvrages riches et précieux. »

En 1789, les *Tablettes royales de correspondance...* nous indiquent de nouvelles renommées :

DARNAUDERIE, boutonnier du Roi, vend toute espèce de beaux boutons, des principales fabriques de France et d'Angleterre.

PREVOST, l'aîné, rue de la Monnaie. Dépôt de la manufacture de la Charité-sur-Loire.

DUFOUR, au Palais-Royal, RASSART, rue de la Ferronnerie, et Mlle DOUCET, *au Gland d'or,* tiennent un grand assortiment de boutons d'acier et autres, des meilleures fabriques françaises et anglaises.

CURIEUX DE BOUTONS D'HABIT.

MM.: **E. BÉAUTÉ.** — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), bouton de chape du XVIe s. — **DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), boutons en argent, représentant des jeux d'enfants. — **Cte DE DOUGLAS** (chât. de Montréal), série intéressante et variée — **A. EVENEPŒL** (Bruxelles), boutons d'homme en faïence de Liège. — **FAGEL-DESCHAMPS** (Belg.), boutons ornés de peintures attribuées à Vander Meulen. — **ALCIDE GEORGEL** (Elbeuf). — **Mme AURÉLIE GERGÈRES** (Bordeaux), série de boutons Louis XVI. — **Mme Ve JACQUET** (Paris). — **Mme JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), suite variée ; boutons en ivoire découpé, à personnages peints, en écaille, en nacre, en acier, en wedgwood, en cuivre, en strass, etc. — **Bon PÉRIGNON** (Paris), boutons du XVIIIe s. ; collection considérable et des plus variées. Boutons en cuivre, en acier poli ; en argent, en or, en strass, en pierres de couleur, en émail de Saxe, en porcelaine, en verre peint, en biscuit de Wedgwood, en nacre, en burgau, en pierres dures diverses. Certaines garnitures présentent des coquillages et des herbes marines, des papillons et des insectes ; les Fables de La Fontaine, modelées en cire ; des sujets sculptés en ivoire. Une garniture d'ivoire sculpté, représentant les Grâces, des académies et des sujets d'après l'antique, est traitée avec une grande maestria. Quelques gouaches et miniatures sont finement peintes. Boutons à rébus, à monuments, à personnages, à devises amoureuses et républicaines, etc.

LES BAGUES ET LES ANNEAUX.

Le Louvre renferme des anneaux qui datent des premières dynasties égyptiennes. L'usage de l'anneau comme cachet remonte à la plus haute antiquité dans les civilisations asiatiques. (Fr. Lenormant.) Il fut longtemps un signe de puissance. Le Roi d'Égypte, transférant son autorité à Joseph, lui passa au doigt un anneau. Alexandre remit le sien à Perdiccas, lui donnant ainsi à entendre qu'il lui confiait le gouvernement.

La façon de porter les bagues n'a pas été la même partout. Les Égyptiens, les Phéniciens et les Babyloniens les portaient tantôt passées au quatrième doigt de la main droite, tantôt suspendues à un cordon qui entourait le col et descendait jusqu'à la poitrine. Les Grecs et les Romains en ornaient leur main gauche; chez eux, l'usage général était que chacun portât un anneau qui servait de cachet; il offrait sur le chaton une pierre gravée représentant l'image d'un dieu ou d'un grand homme, un événement dont on tirait vanité ou un symbole faisant le plus souvent allusion au nom de son propriétaire. L'anneau de Sylla figurait Bocchus lui livrant Jugurtha; Pompée avait un lion; César, une tête de Vénus; Auguste, un sphinx ou une tête d'Alexandre. Les Romains donnèrent aux anneaux ainsi gravés le nom de symbole (signe) ou d'*annulus sigillarius* (anneau sigillaire).

Pendant longtemps les chevaliers romains portèrent l'anneau d'or. Après la bataille de Cannes, Annibal fit parvenir à Carthage, trois boisseaux rempli de ces anneaux distinctifs. A Rome, sous l'Empire, le luxe et la profusion des bagues n'eurent pas de limites. Les hommes, satisfaits d'abord d'une seule bague, imitèrent les femmes et en mirent aux divers doigts des deux mains, excepté au doigt du milieu; on finit par en garnir presque toutes les phalanges. Il y eut des bagues pour chaque saison, de légères pour l'été, de plus lourdes pour l'hiver. Héliogabale se distingua parmi les plus fous en ne portant jamais deux fois les mêmes bagues. Quant à celles qu'on passait aux doigts des pieds, elles furent l'apanage exclusif des courtisanes.

Les anneaux, dit M. François Lenormant, avaient le chaton orné de pierres fines, presque toujours d'intailles. « Pour cet usage, on choisissait surtout, parmi les gemmes proprement dites, l'améthyste, la hyacinthe et l'émeraude opaque; parmi les autres

pierres dures, la cornaline et la calcédoine, plus rarement les jaspes, le lapis-lazuli, l'agate rubannée et l'onyx nicolo, aux deux couches superposées bleuâtre et noire. La *sardonyx,* qu'on tirait de l'Inde et des déserts de la Nubie, s'employait surtout à la confection des camées en reliefs, où ses couches successives de diverses couleurs produisaient les effets les plus beaux.

« L'usage des camées ne se développa guère, chez les Grecs, qu'à la cour des Séleucides et des Ptolémées. C'est surtout chez les Romains et dans le siècle d'Auguste, qu'il atteignit son plus grand éclat. On ne montait en bague que de très petits camées et encore uniquement pour des bagues de simple parure. La plupart des pierres sculptées en relief, comme les intailles de très grande dimension, se portaient dans des diadèmes, des colliers, des bracelets, des ceinturons, des fourreaux et des poignées d'épée, ou même des chaussures de luxe. On en garnissait aussi des vases et des instruments en métaux précieux. Cette dernière habitude s'est longtemps conservée dans le moyen âge. La plupart des intailles et des camées antiques parvenus jusqu'à nous ont été conservés dans l'emploi d'ornements sur des reliquaires, des vases sacrés, des vêtements d'église ou des couvertures de missels.

« Comme on peut facilement le penser, les intailles et les camées, surtout quand on les voulait d'un vraiment beau travail, étaient choses d'un prix extrêmement élevé. Les fortunes modestes ne pouvaient pas y prétendre. Aussi les imitait-on dans des matières moins précieuses. De là les pâtes de verre, qu'on découvre en si grande abondance, qui imitaient toutes les pierres précieuses et souvent ont conservé dans leurs gravures les copies d'originaux aujourd'hui perdus. Quelques-unes de ces pâtes de verre sont du plus admirable style, et les gens de goût devaient les préférer à des intailles grossièrement exécutées sur de véritables gemmes.

« Certaines bagues, au lieu d'une pierre précieuse, offraient sous le chaton une lame d'or aussi finement gravée en creux que les matières dures et donnaient de même l'empreinte du cachet. La collection Campana renferme en ce genre une merveilleuse série. Les bagues d'or gravées étaient en usage chez les Grecs, mais c'est surtout chez les Étrusques que s'en développa l'habitude. En effet, ce peuple, qui ne travaillait pas les pierres fines de la même manière que les Grecs, et qui les façonnait à la mode des Phéniciens, en forme de petits scarabées portant sous le plat une gravure en intaille, montait beaucoup plus souvent ces scarabées dans des colliers que dans des bagues. » Musée

Napoléon III. Collection Campana. *Les Bijoux,* par Fr. Lenormant. GAZETTE DES BEAUX-ARTS, XIV, 321.)

On connaît l'histoire de l'anneau de Gygès, ce berger devenu Roi après le meurtre de son bienfaiteur. Gygès ayant vu, un jour, la terre s'entr'ouvrir devant lui, trouva dans les flancs d'un cheval de bronze un anneau d'or au doigt d'un cadavre de dimension surhumaine. Cet anneau, dès qu'on en avait tourné le chaton en dedans de la main, rendait invisible celui qui le portait. Gygès enleva ce précieux talisman et l'offrit au Roi Candaule, dont il devint le favori, le ministre et le successeur.

L'anneau de Polycrate n'est pas une fiction ; il était orné d'une magnifique émeraude gravée par Théodore de Samos. Polycrate, effrayé de tous les bonheurs que la fortune se plaisait à lui prodiguer, voulut s'imposer un sacrifice et jeta son anneau à la mer. A peu de temps de là, le bijou fut retrouvé dans le corps d'un poisson qu'on servait sur sa table. Le tyran de Samos pâlit à cette vue. Ce devait être le terme de ses prospérités. Attaqué par les flottes de Darius, il fut vaincu, fait prisonnier et périt sur la croix.

Au moyen âge, les Rois portaient au doigt un anneau gravé qui leur servait de sceau.

On sait que les doges de Venise se considéraient comme les maîtres et les époux de l'Adriatique ; le jour des fiançailles, ils jetaient dans la mer un gros anneau d'or en signe d'alliance. Ces anneaux, retrouvés par les pêcheurs, sont devenus des objets de haute curiosité historique.

Vers la fin du XVe siècle, à l'époque où les empoisonnements étaient fréquents, on fit usage en Italie et particulièrement à Venise, d'une sorte de bague appelée l'*Anneau de la mort ;* cet anneau renfermait un poison subtil communiquant à deux petites pointes d'acier et il suffisait de la plus légère piqûre, pour entraîner la mort en échangeant une poignée de main.

Il y avait aussi à Venise les *ricordini,* bijoux qu'échangeaient les amoureux, dans le courant du XVIe siècle ; c'étaient des anneaux de forme variée, qu'on attachait à la bouche de petits masques d'où s'échappaient des rubans garnis de perles fines. Certains autres ricordini, signe de triomphe pour les amants se passaient au petit doigt du pied gauche, où l'on avait eu soin d'échancrer la chaussure. Que de doux souvenirs rappellent ces charmants anneaux. (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux.*)

La bague de Bayard offrait sa devise : *Sans peur et sans reproche.*

En 1542, Guidobaldo II, duc d'Urbin, reçut en présent une bague dont le chaton renfermait une montre à sonnerie.

Charles I d'Angleterre portait une bague ornée de son portrait en émail, surmonté d'une tête de mort avec une couronne et les lettres C. R. La veille de son exécution, le Roi donna cette bague au colonel Yate; elle vient d'être vendue à Londres 63 livres sterling. (*Chronique des arts et de la curiosité,* 9 juin 1877.)

La bague du comte d'Essex a aussi sa légende, légende d'amour et de sang. Albert Devereux, comte d'Essex, jeune, bien fait, élégant, fit sur le cœur d'Élisabeth une impression profonde et devint son plus intime favori. Un jour, elle lui donna une bague en l'assurant que quelle que soit la faute qu'il commît jamais, elle l'absoudrait à la vue de ce tendre gage d'affection. Lorsque le comte fut condamné à mort pour s'être révolté contre le gouvernement de la Reine, il chargea la C^sse de Nottingham de remettre à sa souveraine le précieux anneau. Sur l'ordre de son mari, ennemi de d'Essex, la comtesse n'en fit rien. Élisabeth attendait impatiemment la suprême démarche de son ancien favori; aigrie de son silence, elle le laissa exécuter, après avoir longtemps hésité à signer le fatal arrêt.

Robert Devereux monta sur l'échafaud le 25 février 1601, à l'âge de trente-quatre ans. Les regrets de la Reine furent cuisants; elle éclata en sanglots, se plaignit qu'on s'était trop hâté et conserva longtemps un violent chagrin. Sur le point de mourir, la C^sse de Nottingham, saisie de remords, fit dire à Élisabelh qu'elle avait à lui communiquer un important secret. Dès l'arrivée de la Reine, la comtesse lui avoua sa faute, lui dit qu'elle avait dû céder devant la volonté de son mari et finit en demandant pardon. « Jamais ! » s'écria Elisabeth en fureur, et, en se retirant, elle accabla la comtesse mourante des plus amers reproches.

Le chevalier de La Roque possédait de jolies bagues enrichies de saphirs, d'émeraudes, de topazes, rubis, diamants, turquoises améthystes, aigues-marines, intailles, camées, etc. Citons parmi les intailles deux pièces hors ligne : une tête de Léandre, au-dessus des eaux, sur cornaline et une tête de jeune Faune sur sardoine, gravées par le « célèbre M. Barrier, des galeries du Louvre. » (Gersaint, *Catalogue raisonné des différents effets curieux et rares contenus dans le Cabinet de feu M. le chevalier de La Roque,* Paris, 1745.)

Le baguier de la duchesse de Berry était estimé plus de deux cent mille écus. (*St-Simon,* XVII, 226.)

Le prince de Conti avait quatre mille bagues; mais le plus curieux, c'est qu'il prétendait que chacune d'elles lui rappelait

un succès sur le beau sexe. Il affichait la même prétention pour ses tabatières (1).

L'extrait suivant, tiré des *Mémoires secrets* de Bachaumont, donnera une idée du luxe et de la scandaleuse profusion étalés chez certaines femmes de cette époque.

22 *novembre* 1784. « Il est mort, il y a peu de temps, une courtisane du vieux sérail nommée M[lle] de Beauvoisin. Sa vente est aujourd'hui l'objet de la curiosité non seulement des filles élégantes, mais encore des femmes de qualité. On y compte deux cents bagues plus superbes l'une que l'autre; on y voit des diamants sur papier comme chez les lapidaires, c'est-à-dire non montés, ses belles robes se montent à quatre-vingts. On parle de draps de trente-deux aunes, tels que la Reine n'en a point. Enfin, depuis la vente de la fameuse Deschamps, on n'en connaît pas en ce genre qui ait fait autant de bruit. »

Mercier tonnait contre l'abus des bagues; il écrivait en 1782 : « On porte actuellement des bagues énormes, et la main d'un Turcaret n'est plus chose rare; les hommes font la belle main. La main d'une femme est un baguier, et si ces pierres étaient antiques, elles offriraient un échantillon de pierres gravées; aussi l'anneau nuptial est-il inaperçu chez nos femmes; des bagues larges et profanes étouffent ce gage de leur fidélité. Quand on prend la main d'une jolie femme, on ne sent que des anneaux et des pierres triangulaires; il faut déshabiller la main d'une jolie femme pour en apercevoir les contours et la finesse.

« Sénèque parle de la vanité des femmes qui portaient un ou deux patrimoines à leurs doigts. Ce luxe insolent est revenu parmi nous; il faut avoir un gros diamant, un très gros diamant au milieu d'une pierre de conposition ovale, quarrée, en losange, quarrée unie, grenée à huit pointes. » (*Tableau de Paris,* II, 93).

(1) «... Son Altesse (le prince de Conti) montre avec complaisance aux personnes admises dans son intimité, huit cents tabatières et quatre mille bagues répondant, dit-elle, au nombre de conquêtes qu'elle a faites sur le beau sexe. Il est constant, en effet, que ce prince a coutume d'exiger de la femme qu'il a subjuguée, ou sa tabatière ou son anneau, non pas, assure-t-il, comme gage de sa défaite, mais comme témoignage d'amour. Tous ces présents de la faiblesse sont étiquetés au nom de l'ancienne propriétaire, ce qui, vu la publication des circonstances de la cession ne laisse pas de constituer un répertoire édifiant. Il faut ajouter toutefois, que M. de Conti avoue qu'il a payé une bonne partie de ces bijoux; cet aveu vient un peu au secours des réputations titrées. Il eût été par trop cruel qu'un seul gentilhomme montrât les trophées de 4,800 victoires remportées sur des vertus nobles à huit, à douze ou seize quartiers. » (*Chroniques de l'Œil-de-bœuf,* VI, 35.)

Diderot a composé les vers suivants sur le mot anneau :

Corrompre d'un ami la maîtresse ou la femme,
Fi! Messieurs, c'est un trait infâme;
Mais pour nos dames de Paris
Si douces, si spirituelles,
Qui ne sont guère plus fidèles
A leurs amants qu'à leurs maris.
Bien fou qui s'en ferait scrupule,
Les avoir est ce qu'on leur doigt;
Ce n'est qu'un anneau qui circule
Et que chacun met à son doigt.

Les deux Blarenberghe, Henri-Désiré et Louis-Nicolas, son fils, ont peint sur des chatons de bagues, des scènes champêtres qui sont des merveilles de finesse et de goût. A la vente du Vte de C., en 1872, une miniature sur vélin offrant une danse villageoise avec dix-huit personnages, montée en bague, s'est élevée à 1,410 fr. En 1878, une bague à huit personnages, également de l'un des deux Blarenberghe, a été vendue 660 fr.

Le Catalogue de vente du marquis de Ménars (1782) décrit une bague en or, avec la vue du château de Ménars dessinée à la plume.

Noel, miniaturiste, sous Louis XVI, a peint sur le chaton d'une bague ouvrante, en or, quatre miniatures à sujets de marines, figurant les quatre heures du jour. (*Vente Vte de Ch...*, 1866. — 150 fr.)

Marie-Joseph Bonzanigo et ses élèves ont sculpté en bois de poirier et en ivoire non seulement des dessus de boîtes délicats, mais encore des colliers, des broches, des bracelets, des boutons d'épingles et des bagues d'une ténuité et d'une perfection étonnantes.

Du temps de Louis XV, les bagues étaient gracieuses et de moyenne grandeur; pendant le règne suivant, on en fit aussi de charmantes, mais elles acquirent peu à peu des proportions démesurées.

En 1785, le *Cabinet des modes nouvelles* nous met au courant de la mode du jour. Les bagues se portent très larges et diffèrent beaucoup des précédentes, composées pour la plupart d'une grosse pierre enchâssée. Un gros diamant ou une grosse pierre brillante se met au milieu d'une pierre de composition ovale, carrée, en losange, ou à huit pans.

Si la pierre du milieu n'est pas assez grosse, on en met deux plus petites aux deux bouts du chaton; parfois on l'entoure d'autres diamants, le plus souvent on parsème le chaton de diamants

montés en petites étoiles. Ces sortes de bagues sont désignées sous le nom de bagues *au firmament.*

Les pierres de composition sont d'un beau vert, bleu de ciel, puce, jaune ou gris. Quand la pierre de composition reçoit au lieu de diamants, des pierres de couleurs, la bague n'est plus *au firmament,* elle devient *à enfantement.*

L'année suivante, en 1786, le même journal annonce :

« Les bagues carrées à l'anglaise, formant la boucle, avec chaton *en enfantement* rapporté sur une plaque d'or émaillé ;

« Les bagues longues à huit pans, en enfantement simple, *à firmament ;*

« Les bagues entourées de brillants, le milieu pavé de pierres de diverses couleurs. »

Pendant quelque temps, la mode fut aux bagues à rébus. On a fabriqué aussi des bagues à secret cachant, sous un chaton mobile à ressort, quelque sujet ou portrait devant être dérobé aux regards. Les hommes comme les femmes faisaient usage de ces grands bijoux.

Sous Louis XVI, plusieurs orfèvres étaient réputés à Paris, pour la beauté et la variété de leurs bagues. C'étaient : de La Salle, place Dauphine, *au Médaillon d'or,* « connu particulièrement pour tous les ouvrages de fantaisie et bagues à secret. »

Délion, rue Saint-Louis, *au Moulin d'or,* « pour les bagues à chiffres et à secret, agathe et chiffres en cheveux, etc. »

Maillard, rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Aligre, « renommé pour le dessin, la main-d'œuvre et la belle exécution des bijoux les plus délicats, comme bagues à chiffres, aiguilles de montres, etc. » (*Almanach Dauphin, 1777.*)

Mauricaud, place Dauphine et Granchez, *au Petit Dunkerque,* étaient cités avec éloges, en 1785, par le *Cabinet des Modes.*

Après la prise de la Bastille, les Parisiens portèrent des bijoux *à la Constitution,* notamment des bagues faites avec des pierres de la Bastille enchâssées et des alliances émaillées aux trois couleurs. « Beaucoup de Français patriotes, dit le *Journal de Paris* (année 1791, n° 20), ont fait fabriquer une *alliance civique* en or, s'ouvrant en deux, en forme de sphère, du poids de quatre deniers environ, dont la partie inférieure est gravée en relief, émaillée bleu, rouge, blanc et or chargée de cette devise : *La Nation, la Loi, le Roi* (ou telles devises et couleurs qu'on voudra choisir). Ce n'est point l'idée du luxe qui leur a fait naître celle-ci, c'est le vif désir qu'ils ont de voir un jour tous les bons Français réunis par un même signe, comme sous un même drapeau. Cette alliance fermée figure un simple anneau d'or, et le prix est de trente-six livres.»

En opposition à l'alliance civique, la jeunesse royaliste portait des bagues d'écaille avec cette légende : *Domine, salvum fac regem.* Pendant les plus mauvais jours de la Révolution, on fit de larges anneaux en argent offrant sur un chaton en or, ou simplement doré, les portraits de Marat, de Chalier et de Lepelletier de Saint-Fargeau.

Nous trouvons dans les comptes des Menus-Plaisirs, aux Archives nationales, quelques renseignements intéressants sur diverses bagues du XVIIIe s. En 1749, la D^sse^ de Brissac reçoit de S. M. les portraits de Mme Infante et de Mme Isabelle, peints par DROUAIS et montés en bague tournante par Le Guay. En 1757, Rondé, joaillier du Roi, livre une bague ornée du portrait de Mme Louise, entouré de vingt-huit diamants. CAZAUBON exécute, en 1762, les portraits de Mme Adélaïde, de Mme Sophie et de Mme Louise pour être enchâssés dans la même bague. Il réclame 1,500 livres « en raison de la difficulté ». (O¹2986, O¹3001, O¹3007.)

Après l'inoculation du Dauphin, en 1785, le docteur de La Saône, premier médecin du Roi, reçut une bague de 5,000 livres de chez le joaillier Le Mire. Le chaton présentait « un diamant brillant, jaune, monté en enfantement ». (*Arch. Nat.* O¹3073.)

En 1766, Jacqmin, joaillier du Roi et de la couronne, fournit une bague offrant sur le chaton le portrait de « feu Mgr le Dauphin », entouré de roses de Hollande, montées à l'antique. (O¹3014.)

L'année du sacre de Louis XVI (1775), Gaillard réclame 1,650 l. pour une bague entourée de brillants destinée à Mlle Hénel.

Les bagues, comme les boîtes à portrait, les tabatières, la vaisselle d'argent, les médailles, etc., ont fait longtemps partie des présents diplomatiques. Nous citerons les bagues de quelque importance, offertes au nom du Roi à divers personnages mentionnés dans les *Registres des présents du Roi*, au Ministère des Affaires étrangères. Nous sommes le premier qui ayons eu la bonne fortune de feuilleter tous ces nombreux in-folios manuscrits.

1672. Donné par le Roi, pendant la campagne de Hollande, à l'envoyé du duc de Neufbourg, une bague d'un diamant. 3,420 liv.

18 *février*. A. M. Turetta, résident du Roi d'Espagne, une bague d'un diamant seul. 2,322 liv.

22 *avril*. Offert par le Roi, pendant la campagne de Hollande, à l'envoyé de M. l'Électeur de Mayence, une bague d'un diamant. 5,520 liv.

13 *août* 1672. Au duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, une bague d'un diamant. 17,500 liv.

17 *août* 1672. A lord Arlington, une riche boîte à portrait et une magnifique bague d'un diamant, valant seule 36,000 liv.

24 *février* 1673. A M. Sprag, Anglais, une bague, d'un grand diamant. 17,500 liv.

30 *décembre*. Au Mis de la Rovère, envoyé de Gênes, une bague d'un diamant. 3,000 liv.

17 *avril* 1674. Pour le baptême du duc de Valois, nommé par le Roi et la Reine, donné à la M^ale^ de Clérambault, gouvernante, de la part du Roi, une bague d'un diamant, 5,500 liv., et, de la par de la Reine, un bracelet de perles et diamants. 5,130 liv. A la sous-gouvernante, une bague d'un diamant. 1,550 liv.

6 *avril* 1679. Au Mis d'Estrades, une bague d'un diamant. 5,000 liv. A M. Gédouin, gouverneur du Cte de Vermandois, une bague, donnée par Mlle de Blois. 3,000 liv.

3 *janvier* 1680. Donné par le Roi au Cte de Marsan, une bague d'un diamant. 6,220 liv. Au duc de Gramont, une bague d'un diamant. 5,000 liv.

12 *février* 1680. Offert par S. M. au Cte de Marsan, pour prix d'une course de bague et de tête, au carrousel du Roi, une bague d'un diamant. 4,000 liv.

4 *juin*. Au duc de Giovinazzo, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, une bague d'un brillant. 8,000 liv. A M. Besti, son secrétaire, une chaîne d'or. 1,500 liv.

17 *janvier* 1685. Aux deux envoyés de Siam, deux bagues de sept diamants chacune. 660 liv.

26 *juillet* 1685. A Mme de Langeron, gouvernante de la princesse d'Enghien, une bague d'un diamant seul, fournie par Montarsy. 4,000 liv. Ce présent est fait en l'honneur du baptême de la jeune princesse tenue sur les fonts par Mgr et Mme la Dauphine.

2 *février* 1686. Le Roi donne une bague pour une loterie chez la Dauphine. 5,270 liv.

14 *janvier* 1687. A lord Haran, envoyé du Roi d'Angleterre une bague d'un diamant. 5,800 liv.

23 *avril*. A M. d'Effiat, qui a apporté la nouvelle de la bataille gagnée par Monsieur, près Saint-Omer, une bague d'un diamant 11,500 liv.

1,690. « Au Mis Carretty, à cause de la maladie de Mme la Dauphine, une bague de 4,084 liv. »

1692. A l'abbé Dolline, à Rome, une bague de 2,600 liv. fournie par Montarsy.

20 *juin* 1694. Jean Catillon, joaillier, livre une bague d'or, à diamant ovale, de 7,000 liv.

20 *novembre* 1696. Le duc de Bourgogne va épouser Adélaïde de Savoie. M. de Mondragon et le Fourrier général du duc de Savoie, qui ont accompagné la princesse, reçoivent chacun une

bague d'un diamant. Celle du premier vaut 3,620 liv.; celle du second, 1,300 liv.

8 *novembre* 1697. Le Roi achète à son joaillier Montarsy une bague d'un diamant de 4,200 liv. pour le Sr Bombard, grand trésorier de l'Électeur de Bavière.

13 *octobre* 1698. Envoyé à Rome au cardinal Nerli une bague d'un brillant. 17,000 liv.

11 *septembre* 1700. A Mlle Huot, pour avoir chanté à Meudon devant S. M., deux bagues d'un brillant chacune. 5,500 liv.

24 *avril* 1702. Au sieur Stafort, grand maréchal de Wurtemberg, une bague d'un diamant. 4,500 liv.

15 *juillet* 1704. Envoyé au Dey d'Algér, une bague d'un diamant. 2,849 liv.

1704. Au marquis de Beauveau de Craon, envoyé extraordinaire de Lorraine, une bague d'un diamant 3,700 liv.

18 *septembre* 1708. A la comtesse Gentile, femme de l'envoyé de Gênes, à l'occasion du baptême de son fils, une bague d'un diamant. 2,900 liv.

4 *avril* 1711. Au Dey d'Alger, une bague d'un diamant brillant. 2,310 liv.

16 *août*. Au marquis de Craon, envoyé extraordinaire de Lorraine, venu faire des compliments de condoléances sur la mort de feu Monseigneur, une bague d'un brillant. 2,500 liv.

24 *août* 1712. A lord Bolingbroke, envoyé de la Reine Anne d'Angleterre, une bague d'un diamant. 30,040 liv.

12 *septembre* 1714. Au cardinal de Guidice, une bague d'un grand diamant rose, ovale, très parfait de forme. 18,500 liv.

3 *octobre* 1716. Le Régent fait remettre au maréchal d'Huxelles 3 bagues de 10 diamants valant ensemble 29,000 liv. « pour affaires secrètes, comme il est dit au journal, f° 63 ».

10 *octobre* 1716. Le maréchal reçoit encore une bague d'un diamant brillant en forme de losange de 16,025 liv., puis une autre bague de 14,025 liv. « pour affaires secrètes, comme il est dit au Journal, f° 64 ».

28 *février* 1717. Une bague d'un diamant brillant, « donnée par ordre de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, à la dame Darsy, épouse de M. Darsy, gentilhomme de la Manche du Roi, en considération de ce que S. M. a tenu son fils sur les fonts baptismaux avec Mme la duchesse du Maine, ladite dame Darsy, fille de la dame de la Lande, sous-gouvernante de S. M. 6,350 liv. »

23 *juillet* 1717. Une bague d'un diamant rose, fournie par Rondé, « est remise ez mains de M. le comte de Toulouse, pour donner au Dey d'Alger. »

18 *novembre*. A l'abbé Dijon, précepteur du comte de Clermont, frère du duc de Bourbon, en considération de ce que le Roi et la duchesse de Berry ont tenu sur les fonts de baptême le jeune comte de Clermont, une bague d'un diamant rose. 3,202 liv. A l'abbé de Farge, sous-précepteur, une bague d'un brillant. 1,515 liv.

1718. Une bague de 12,000 livres est envoyée par le duc d'Orléans « au sieur abbé Dubois, en Angleterre, pour affaires secrètes ».

4 *juin* 1719. Le Régent remet à Mme d'Autremont de Bellegarde, femme de l'ambassadeur du Roi de Sicile, une bague de 5,200 liv. (*XVe Registre des présents du Roi.*)

16 *décembre* 1721. Au marquis de Sainte-Croix, chargé de conduire en France l'Infante Marie-Anne-Victoire et « de faire l'échange », une bague ornée d'un seul brillant. 30,050 liv. Une bague, semblable à la précédente et du même prix, est remise à Mme de Nieves (?), gouvernante de l'Infante.

1725. Les gentilshommes polonais et toutes les personnes de l'entourage du Roi Stanislas reçurent de très beaux présents lors du mariage de Louis XV avec Marie Leczinska. Nous parlerons seulement des bijoux qui nous occupent.

A M. Bichini, grand chambellan, une bague de 9,000 liv. A M. Sbanchi, gentilhomme de la Reine de Pologne, et à M. Bider, secrétaire du Roi Stanislas, chacun une bague d'un diamant de 4,000 liv. Une autre de 3.500 liv. à M. Tellembi.

A Mlles Studouska, Dark et Baur, filles d'honneur de la Reine de Pologne, trois bagues, l'une de 4,000 liv., les deux autres de chacune 3,200 liv.

A M. Scarchetti, gentilhomme de la Reine et à l'abbé Labieski, aumônier du Roi, deux bagues valant ensemble 6,000 liv. ; une autre de 2,000 liv. à M. Boncourt, écuyer de Stanislas.

Une bague, ornée d'un seul et magnifique brillant, payée 40,040 liv., fut offerte à l'Électeur de Cologne, venu exprès pour assister aux noces de Louis XV. (*XIXe Registre des présents du Roi.* No 418.)

22 *mars* 1742. Remis au cardinal Fleury par Rondé, joaillier du Roi, « pour un présent inconnu, » une bague d'un seul diamant. 27,500 liv.

1745. Le Dauphin, fils de Louis XV, épouse Marie-Thérèse-Antoinette, fille de Philippe V. Les personnes nommées par la cour d'Espagne pour accompagner l'Infante en France, reçoivent de magnifiques présents ; nous y remarquons entre autres, quatre bagues de prix.

Au Cte de Montijo, grand majordome major, une bague d'un diamant de 20,000 liv. — A. J.-B^te^ Le Gendre, secrétaire de la chambre, une autre de 9,200 liv. — Au Cte d'Anglesola, majordome et grand écuyer, une autre de 6,800 liv. et une bague de 6,000 liv. à l'alcade de cour. (*Présents du Roi.* 1699 à 1752. N° 461.)

18 *février* 1747. A M. Paul, chef des bureaux de Cte de Brühl, une bague d'un gros diamant. 8,000 liv. Ce présent coïncide avec le second mariage du Dauphin et de la princesse Marie-Josèphe de Saxe.

1751. Rondé remet à S. M. une bague dont le diamant seul coûte 22,500 liv. « pour un présent particulier du Roi ». Cette bague est offerte le 2 février 1752 au B^on^ d'Assebourg, ministre de l'Électeur de Cologne.

11 *février* 1758. A M. de Bectejeff, chargé des Affaires de l'impératrice de Russie, un diamant blanc brillant, monté en bague. 9,600 liv.

22 *octobre* 1760. Donné par le Roi à M. Colloredo une bague d'un seul brillant. 15,450 liv.

14 *juillet* 1765. Au mariage de l'Infante Louise-Marie-Thérèse de Parme, avec le prince des Asturies, le présent du Dauphin consistait en une bague dont le brillant, en forme de losange, pesait trente-sept grains. 28,965 liv.

1770. La bague la plus riche que nous puissions citer, après celle de l'Électeur de Cologne (1725) fut offerte au prince de Stahremberg, chargé de conduire jusqu'à Strasbourg l'archiduchesse Marie-Antoinette et de la remettre « entre les mains de M. le Cte de Noailles ». Ce joyau, formé d'un très gros brillant ovale pesant environ cinquante, trois grains, valait 40,000 liv. (*Présents du Roi.* N°s 441 et 462.)

CURIEUX DE BAGUES ET D'ANNEAUX.

MM. **E. ALBITES** (Paris), bague romaine d'or, avec cornaline portant un buste de femme. — C^sse^ **ARBORIO DI GATTINARA** (Italie), anneau d'or romain, antique. — Mme **BALBATRE** (Nancy), têtes antiques, bacchante; portrait du Roi Stanislas, sur camées. — **REV. J. BECK** (Anglet.), bague du XIIIe s.; large anneau représentant des sujets sacrés et une légende à l'intérieur. — Cte **DE LA BÉRAUDIÈRE** (Paris), bague d'or, au chiffre de Marie Leczinska, un M couronné, sur une double branche de laurier en émeraudes et petites roses de Hollande. — **LÉON BERLEMONT** (Belg.), bague en argent ciselé à tête de faune. Autres, ornées de diamants sur fond d'émail bleu. — **BRETAGNE**

(Nancy), bagues en or du IIIe et du VIe s. — **L. CARRAND** (Paris), série de bagues du moyen âge et de la Renaissance, figurant des animaux, des combats, des sujets religieux. Sur l'une d'elles, on lit : *Espoir en Dieu.* — **Csse DE CASTELBAJAC** (Paris), Bague d'or, à chaton émaillé, offrant le portrait de Marie-Antoinette. — **LE GRAND RABBIN CHARLEVILLE** (Paris), bagues juives de fiançailles. — **Csse DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), bagues du XVIIIe s. garnies d'émaux, de miniatures et de pierres fines. — **AUG. COSTER** (Belg.) bagues ornées de camées et de mosaïques. — **Csse CZARTORISKA** (Paris), anneau d'or couvert de petites figures représentant la création. Bagues historiques polonaises et autres. — **ALFR. DANICOURT** (Paris), bagues antiques. — **Mme DELANGE** (Paris), bagues Renaissance à tête de mort. Autre, en forme de serpent, à tête couverte de brillants, XVIe s. — **AUG. DUFOUR** (Belg.), bagues enrichies de diamants. — **F. DYER EDWARDES ESQ.** (Anglet.), bague d'or ciselée, de la fin du XVe s.; devises sacrées et inscriptions relatives aux cinq blessures du Sauveur. — **Csse DZYALINSKA** (Paris), bagues historiques polonaises et autres.

Mlle G. FILLON (Paris), anneaux du moyen âge, bague du XIIIe s. présentant, sur le chaton, l'Agneau pascal, gravé en creux, avec cette singulière légende : *Sigillvm Mercvrii.* — **LORD FITZHARDINGE** (Anglet.) bagues du moyen âge. — **FOURDRIGNIER** (Paris), bagues antiques. — **GAUCHEZ** (Paris), bague Louis XVI en or ciselé, enrichie d'ornements exécutés en roses et renfermant une montre. Adjugée 1,900 fr. à la vente Landon de Longueville, en 1879. — **Bon DE GIRARDOT** (Paris), bague en argent de la Révolution offrant les bustes en relief et dorés de Marat et de Le Pelletier de Saint-Fargeau, accompagnés de légendes. — **Mlle GRANDJEAN** (id.) bagues du XVIIIe s. — **JULIEN GRÉAU** (Troyes), ann. de bronze gallo-romains. — **PH. H. HOWARD, ESQ.** (Anglet.), bague d'or portant le cachet de sir Edward, porte-étendard du roi Henri VIII. — **E. HUCHER** (Le Mans). — **Mme JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), bagues rares et curieuses, dont quelques-unes provenant de la belle collection de M. Ph. de Saint-Albin.

LE SERGEANT DE MONNECOVE (Paris). — **DE LAUTREC** (Paris), bague d'or à chaton carré, du monétaire Abbon. Adjugée 820 fr. à la vente B. Fillon, en 1882. — **DE LIESVILLE** (Paris), bagues de la Révolution, ornées de portraits de Marat, de Chalier et de Lepelletier de St-Fargeau Offertes au Musée Carnavalet, à Paris. — **A. M.-S.** Bagues d'or, surmontée d'une tête de César en camée, XVIe s. Bague Louis XVI à pans coupés, avec rébus en lettres d'or découpées, posées sur des cheveux : *Du bien M. E.* (cheveux du bien-aimé.) Bague d'or, à pans coupés, offrant neuf roses disposées en ovale sur fond bleu et bordée de roses plus petites; bagues à portrait. Très curieuse bague de deuil en cheveux figurant une arme funéraire ombragée par un saule pleureur; au fond, une femme debout, les mains jointes. Bague en argent à sujet sculpté en bois par un élève de Bonzanigo. Deux oiseaux, dont l'un, sur un tertre et l'autre près de s'abattre. Bagues à chaton sculpté en ivoire. Deux anneaux d'or avec tresses de cheveux blonds sur le chaton, on lit circulairement sur l'une : *Princess C. A.* 6 *nov.* 1817. Sur l'autre : *Princess Charlotte of Wales,* avec ces mots gravés en dedans : *Died nov.* 6th 1817. — **MEURICE** (Valenciennes), bague en or émaillé; sur le chaton, Jésus et les douze apôtres en ivoire sculpté. Autre, avec camée, figurant trois empereurs romains. — **Bon MINOT** (Paris), anneaux du moyen âge. — **Dr PATAY** (Orléans), bagues en argent, en cuivre, en fer, XVIIIe s. — **J. PHILIPPE**

(Annecy). — Bon **J. PICHON** (Paris), série de bagues *personnelles* à devises, chiffres, portraits, écussons. La perle de cette collection est une bague du temps de Périclès, et dont l'intaille, montée en or, d'un beau travail, représente un silène d'une grande pureté de lignes. — **V**te **DE PONTON D'AMÉCOURT** (Paris), anneaux d'or et d'argent, gallo-romains à chatons gravés ou ornés de pierres dures à sujets. — **EUG. POSWICK** (Belg.), bague en argent doré du XVe s., ornée d'un animal chimérique et portant en lettres émaillées la devise : *Maintenir povr loyavté.* — **P**sse **RADZIVIL** (Paris), très belles bagues — **ALFR. RAMÉ** (Rennes), bagues du moyen âge.

S. R. SODEN SMITH, ESQ. (Anglet.), bagues d'or épiscopales, avec saphir, du XIIIe s. ; d'autres, avec un grenat brûlé, du XVe s. Alliance, portant une inscription. Bagues des XVIIe et XVIIIe s. — **SPITZER** (Paris), magnifiques spécimens du moyen âge et de la Renaissance. — **STRAUSS** (Paris), bagues d'or juives, de fiançailles, surmontées d'un toit ouvrant à charnière ; sous ce toit, se trouve une petite plaque portant en langue hébraïque le mot : *Bonheur.* Quelques types sont émaillés et enrichis de perles fines. — **C**te **THIERRI DE LIMBURG-STURM** (Belg.), bagues de mariage et autres, en argent. — **C**te **AIMARD D'URSEL** (Belg.), bague en or, à tête de Jupiter. — **SIR HARRY VERNEY, BART.** (Anglet.), bague d'or avec le portrait de Charles I, sous cristal ; elle fut offerte par le Roi à sir Edmond Verney, son porte-drapeau, vers 1640.

LES GANTS.

L'art du brodeur et de l'orfèvre, dit M. de Laborde, s'empara aussi des gants. L'inventaire de la chapelle de Charles VI (1424) mentionne : « Uns autres petits gans à prélat, de broderie sur



Gant brodé d'or et de soie, ayant appartenu au cardinal de Richelieu.
Collection de Mme Jubinal de Saint-Albin.

champ d'or et sont tous plains à esmaux et y faut plusieurs perles, prisez lx solz par. (parisis). »

Au XVIe siècle, les gants parfumés d'Italie étaient en grande réputation. Les ducs d'Este et de Ferrare, dans leurs fêtes somptueuses, offraient à la fin des repas de riches cadeaux qu'on présentait aux convives, sur des plats d'argent. Parmi toutes sortes de *gentillezze,* se trouvaient des chaînes d'or, des pendants d'oreilles et des gants parfumés, relevés de broderies. Catherine de Médicis répandit à la cour de France le goût des produits italiens. Paris faisait venir de Rome les gants de *Frangipane,* parfumés d'après les indications du marquis de Frangipani, seigneur romain qui eut le premier l'idée d'embaumer les gants; puis les gants de *Neroli,* par corruption pour Nerola, dont la princesse de ce nom avait trouvé le parfum.

A Venise, les gants présentaient tout ce que peuvent imaginer le luxe et la fantaisie. Il y avait des gants de soie, chargés de merveilleuses broderies en or, en perles fines ou en pierreries; les gants de fines dentelles, jaune paille, couleur à la mode, et les gants de peau ornés de peintures galantes, comme les éventails. L'Espagne était aussi le pays des gants. Au XVIe et au XVIIe siècle, les gants enrichis de diamants s'offraient en cadeaux diplomatiques. En Espagne et à Venise, les dons de ce genre s'élevèrent à des sommes considérables; ils furent remplacés par des tabatières de prix. (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux.*)

Anne d'Autriche faisait venir des gants d'Espagne. Elle écrivit un jour au duc d'Arcos : « Monsieur le duc et compère, je vous envoie ci-joint un gant qui servira de modèle pour la douzaine que je vous prie de vouloir bien me faire parvenir. » Nos gants blancs français jouissaient d'une bonne renommée, particulièrement ceux de Blois et de Vendôme; ces derniers étaient si fins qu'on les livrait souvent à la consommation, renfermés dans des coques de noix.

Édouard Fournier, dans ses *Variétés historiques,* a reproduit une longue pièce de vers, peu connue, *le Gan de Jean Godard,* Paris, 1588. Nous en extrayons le passage suivant :

Il est temps de parler des gants blancs de Vendosme,
Qui sont si délicats que bien souventes fois
L'ouvrier les enferme en des coques de noix.
On en parle aussi tant que leur ville gantière,
Reçoit presque de là sa renommée entière.
Si prisè-je bien plus pourtant les gans romains
Qui servent plus aux nerfs que ne font pas aux mains

Ny le musque indien, ny l'encens de Sabée
Ny le basme larmeus qui pleure en la Judée.
. . . .
Ny tout ce que l'Arabe a de senteur, en somme
Ne sentit pas meilleur que sont ces gants de Rome
D'autres il y en a, bien richement brodés
De soye ou de fil d'or, à l'éguille et au dés
En petit entre las et mignarde peinture
D'autres sont enperlez...

Les gants ont eu leurs sombres légendes; ils ont servi plusieurs fois à commettre des crimes. Suivant une tradition assez accréditée, la vertueuse Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, mourut empoisonnée par des gants que lui fournit un Italien de la cour de Catherine de Médicis. Ils auraient été parfumés avec un mélange de poison subtil.

Un tel fait n'aurait rien d'extraordinaire de la part de cette Reine de sinistre mémoire, qui disait à son fils Henri III, après l'assassinat du duc de Guise : «C'est bien coupé, mon fils, maintenant il faut coudre. »

Abraham du Pradel (*le Livre commode*) écrivait en 1692 : « Mesdames de France, rue de la Limace, et Charpy, quay des orfèvres, tiennent magasins de gants de Rome, de Grenoble et de Blois. » La vogue des gants parfumés dura jusque vers la fin du règne de Louis XIV. Un demi-siècle plus tard, Savary, dans son *Dictionnaire du commerce,* Paris, 1750, vante les gants de Blois, de Vendôme et de Paris, centres d'une importante fabrication.

En 1747, au premier mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Thérèse-Antoinette, Delaporte, gantier-parfumeur, reçoit 1,599 livres pour ses fournitures.

Longtemps après, en 1770, quand le petit-fils de Louis XV épouse Marie-Antoinette, nous retrouvons Delaporte avec un mémoire de 5,778 livres pour diverses livraisons à la cour et surtout aux acteurs, lors des représentations de gala données à Versailles. L'ensemble comprend des gants blancs, des gants chamois, des gants jaunes pour soldats, des gants dits chair brûlée, chair tendre, feuille morte, abricot, gorge de pigeon, des gants dits à grand garçon, à grande fille, à femme, à cadet, et cent pots de rouge fin. (*Arch. Nat.* $0^{1}3028$.)

Cinq ans plus tard, au sacre de Louis XVI, notre maître gantier figure encore parmi les fournisseurs royaux.

Vente Strawberry Hill, 1842. Une paire de gants richement brodés, portés par Jacques I, provenant de la collection Walpole. 2 liv. 12 sh. 6 d. — Une paire de gants longs, brodés

portés par mistress Hampden, femme du célèbre John Hampden. 4 liv.

Vente Leloir, 1884. Gants chamois, avec dessins imprimés et inscriptions ; époque de la première République. 120 fr.

CURIEUX DE GANTS.

MM. **D'ARDEMBOURG DE GIBIECQ** (Belg.), gants du XVIIe s. — C^sse **DE FLAUX** (Paris), gants militaires en peau de chamois, XVIe s. Mitaines en velours noir, en tricot rouge brodé d'or, XVIe s. Gants de cardinal, en tricot rouge et or, XVIIe s. Gants de femme, longs, en peau de daim, ornés de dessins Louis XVI. Gants de toile brodés or et argent, Directoire. — Mlle **TH. FISCHBACH** (Belg.), mitaines en soie brodée, du XVIIIe s. — **ALBERT GOUPIL** (Paris), gants et mitaines du XVIIe s. — Mme **JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), très belle série comprenant plus de trente numéros. Gant de fauconnier du XVe s. Gants brodés d'or, décorés du chardon d'Écosse, XVIe s. Paires de gants épiscopaux, brodés d'or et de soie, au monogramme du Christ; l'une d'elles avec ornements fleurdelisé ayant appartenu au cardinal de Richelieu. Gants vénitiens, en velours noir, brodé d'or, XVIe s. Mitaines de doge en soie rouge rehaussée d'or. Paire de mitaines avec la devise : *Sea blancao negra la mano — Cuerbro en ymbierno o urano*, c'est-à-dire : Soit blanche, soit noire main, je la recouvre en hiver comme en été. XVIIe s. Gants de la Révolution et du Directoire, etc. — Cte **D'OXFORD** (Anglet.), riches gants brodés ayant appartenu à la D^sse d'Exeter, sœur d'Edouard IV.

LES MIROIRS.

Les miroirs sont connus depuis la plus haute antiquité. Chez les anciens, ils étaient d'or, d'argent, de bronze, d'acier, d'étain poli. On continua de les fabriquer ainsi avec des variantes dans l'ornementation, jusqu'au XIIIe siècle. Il s'en fit alors avec des morceaux de verre appliqués sur une feuilles de métal. L'amalgame de mercure et d'étain ne fut trouvé que longtemps après.

Au commencement du XVIe siècle, deux habiles verriers de Murano, trouvaient le moyen de faire de *bons et parfaits miroirs de verre cristallin.* La ville des lagunes fut bientôt en mesure d'en fournir au monde entier, concurremment avec deux maisons associées, l'une en Allemagne, l'autre en Hollande, qui l'avaient devancée. Les glaces de Venise ne furent jamais de bien grande dimension, parcequ'elles étaient soufflées comme les verres à vitre. On les entoura de cadres charmants, parfois magnifiques, les uns de style architectural enrichis de camées et de pierres précieuses ; les autres, en bois sculpté avec un art infini ou formés de morceaux de glaces gravés habilement agencés, etc.

L'usage de porter de petits miroirs à la ceinture enfanta de vrais bijoux. Aux sculpteurs sur bois et sur ivoire se joignirent les orfèvres. Ils firent des cadres en or et en argent enrichis de corail, d'émaux ou de pierres fines.

Les petits miroirs portatifs du moyen âge, se mettaient dans des boîtes de métal ou d'ivoire sculpté, s'ouvrant par le milieu et attachés à une chaînette. Les scènes tirées des romans de chevalerie, l'Attaque du château d'Amour, le Départ pour la chasse, étaient les sujets préférés des ivoiriers de cette époque, pour embellir les boîtiers de miroirs. Ce gracieux petit meuble figurait parmi les cadeaux que la fiancée recevait de son époux. Le poète Eustache Deschamps ne l'a pas oublié quand il décrit « les charges qui sont en mariage pour le mesnage soutenir avec les pompes et grans bohans (objers de luxe) des femmes : »

Et miroir pour moy ordonner
D'yvoire me devez donner
Et l'estuy qui soit noble et gent
Pendu à cheannes d argent.
(*Poésies morales et historiques.*)

Olivier de la Marche, dans le *Parement des dames,* cite parmi les objets qui forment la toilette d'une femme de qualité au

XVe siècle : les souliers, les chaussures, les jarretières, la chemise, la cotte, la pièce de l'estomac, l'espinglier, l'aumosnière, les couteaux portatifs, le miroir, le peigne, etc.

Suivant Jean de Caurres, écrivain du XVIe siècle, les demoiselles masquées de son temps portaient un miroir sur l'estomac, mode qui tendait à se généraliser « si est-ce qu'avec le temps, il n'y aura bourgeoise ni chambrière qui par accoutumance n'en veuille porter ». Cet usage ne dura pas. (Augustin Challamel, *Histoire de la mode en Frnace,* Paris, 1875.)

Un miroir de ceinture italien, en ivoire, appartenant à Mme Jubinal de Saint-Albin et provenant de la maison de Léonard de Vinci, porte cette inscription : *Di. me. non. ti. Doler. Donna. Giamai. — Che. ben. ti. rendo. quel. che. ti. mi. dai.* (*De moi, ô femme! ne te plains jamais, car je te rends bien ce que tu me donnes.*)

Sur un miroir de poche en argent et vermeil, nous relevons les devises suivantes : *Se joindre ov movrir. La dovcevr m'attire. Vovs veoir ov movrir. Le froid me chasse.*

Mme Jubinal possède une des plus charmantes collections de miroirs qu'un amateur ait pu réunir.

LES BOITES A MOUCHES.

Les mouches sont des points noirs en taffetas gommé que les femmes s'appliquaient sur le visage, pour rehausser la blancheur de leur teint et donner du piquant à leur physionomie. Chez les Perses et chez les Arabes, les taches noires sur la peau sont considérées comme une beauté; ces peuples furent des premiers à se mettre des mouches. En France, elles apparurent seulement au XVIIe siècle.

Une lettre en prose, mêlée de vers, intitulée *la Faiseuse de mouches,* et datée de 1661, nous donne de curieux renseignements sur les mouches, à cette brillante époque. Laissons parler la Faiseuse de mouches :

« Nous en avons à tout prix et pour toute sorte de gens. J'en ai en mon particulier de toutes les façons,

Pour adoucir les yeux, pour parer le visage,
Pour mettre sur le front, pour placer sur le sein,
Et pourvu qu'une adroite main
Les sçache bien mettre en usage,
On ne les met jamais en vain.
Si ma mouche est mise en pratique,
Tel galant qui vous fait la nique.
S'il n'est aujourd'hui pris, il le sera demain;
Qu'il soit indifférent ou qu'il fasse le vain,
A la fin la mouche le pique.

« Au reste, Mademoiselle, ne vous imaginez pas que mes mouches ne soient différentes que par la taille ou par la figure, elles ont en particulier des qualitez qui les font distinguer les unes des autres; et je vous aduerty que parmi celle-ci on y trouve de fines mouches et que toutes ensemble ont l'inclination des abeilles qui ne se posent d'ordinaire que sur des fleurs...

Écoutez, fille divine,
Je vous apprendrai l'origine
De ces mouches que vous portez;
Que vous autres, rares beautez,
Mettez si souvent en usage
Pour embellir votre visage.
Ce Dieu redouté des humains,
Qui fait toujours mille dessins.
Contre la liberté des hommes.
Mit en vogue, au siècle où nous sommes,
Toutes ces belles mouches-là...
(*Manuscrit de Conrad.* Biblioth. de l'Arsenal.)

« La bonne faiseuse de mouches, dit Abraham du Pradel dans son *Livre commode* (1691), demeure rue Saint-Denis, *à la Perle des mouches.* » Un chanson, antérieure à cette date et citée par Tallemant des Réaux, se termine ainsi :

Mais surtout soyez curieuse,
Et difficile au dernier point
Et gardez de n'en porter point.
Que de chez la bonne faiseuse.

Un autre couplet de cette chanson nous apprend que les mouches rondes, appelées *assassins,* étaient les plus recherchées :

Vous auriez beau être frisée
Par anneaux tombant sur le sein,
Sans un amoureux *assassin*
Vous ne serez guère prisée.
(Ed. Fournier, *Variétés historiques,* VII, 9.)

Sous le règne de Louis XV, on eut la bizarrerie de découper les mouches de façon à imiter les étoiles, la lune, le soleil, des personnages, des animaux. Toutes ces découpures n'avaient plus rien de commun avec les grains de beauté ; la mode, en s'écartant du but, tombait dans le ridicule.

La façon de poser les mouches n'était pas indifférente ; elles avaient un nom particulier, très significatif, et l'on en comptait neuf principales. La *passionnée* se portait au coin de l'œil ; la *majestueuse,* presque au milieu du front ; *l'enjouée,* sur le bord de la fossette que forme la joue quand elle rit ; la *galante,* au milieu de la joue ; la *baiseuse,* au coin de la bouche ; la *gaillarde,* sur le nez ; la *coquette* sur les lèvres ; la *discrète,* au-dessous de la lèvre inférieure, et la *voleuse,* sur un bouton. (De Resbecq, *Bibliothèque des dames,* Amsterdam, 1765.)

M[me] de Pompadour usa des mouches dans une singulière circonstance. La femme qui faisait faire au Roi ses volontés s'imagina d'envoyer à un chef d'armée des instructions stratégiques. Elle écrivit au maréchal d'Estrées une lettre renfermant le tracé d'un plan de campagne, où les mouvements étaient indiqués par des mouches. Le maréchal n'en tint pas compte et se contenta d'en rire ; mais il n'en rit pas seul, et la marquise, froissée, lui tint rancune jusqu'à sa mort. (M[me] de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes de la cour.*)

Les boîtes à mouches sont plates, parfois ovales, le plus souvent rectangulaires, en or ciselé, en argent, en écaille incrustée ou en ivoire sculpté. Le décor des boîtes d'écaille figure des com-

positions d'après le Bérain, en brodé d'or sur les boîtes blondes, en brodé d'argent sur les brunes. Quant aux boîtes à mouches en ivoire, il en a été fait aussi de charmantes et en très grande quantité. Sous Louis XIV, les sculptures représentent des scènes mythologiques et le pèlerinage d'amour; sous Louis XV, des sujets gracieux entourés d'ornements rocailles, et sous Louis XVI, des Vénus et des Amours avec leurs attributs.



Boîte à mouches, en brodé d'or sur écaille blonde. Décor Bérain. Fin de la Régence. — Collection A. M.-S.

Parmi les bijoux envoyés à la Reine d'Espagne, le 8 novembre 1714, et présentés par le duc de Saint-Aignan, se trouvaient « trois boîtes d'or à mettre des mouches, » valant ensemble 1,040 liv.

Le 9 *juillet* 1757, Mme de Pompadour achetait à son fournisseur, Lazare-Duvaux, « une boîte à mouches, or et façon, 600 livres. »

Dans la haute société, la boîte à mouches faisait partie de la corbeille de noces. Elle était du nombre des bijoux qu'on distribuait à la cour, à certaines occasions. En 1745, au mariage du Dauphin, fils de Louis XV, la fille de Philippe V trouva dans sa corbeille, une boîte à mouches en laque de 340 liv. et une autre « assortissant l'étui de pierre bleue » de 600 liv. (*Archiv. Nat.* O[1]3252.)

Deux années plus tard, au second mariage du Dauphin, nous voyons un compte de « quatre boîtes d'or à mouches » valant ensemble 3,880 liv. Une liste concernant la répartition des présents mentionne « les quatre femmes de chambre de voyage, quatre boîtes à mouches.... Mme de Pompadour, une boîte à mouches

émaillée et une boîte de laque. » (Archiv. Nat. *État de ce qui s'est trouvé dans la corbeille de Mme la Dauphine en 1747 et de la distribution des présents.*)

LES BOITES A ROUGE ET A MOUCHES.

Les boîtes à rouge et à mouches, destinées à être mises dans la poche, sont d'un petit volume ; l'intérieur renferme une glace et deux compartiments à couvercle pour recevoir, d'un côté, les mouches, et, de l'autre, le fard. Toutes les femmes à la mode portaient des boîtes de ce genre ; elles pouvaient ainsi, loin du coiffeur et de la camériste surveiller leur visage, remettre du rouge ou remplacer une mouche. Sous Louis XV, cette manie de s'empourprer la face était devenue générale chez les femmes du monde. Les plus sensées qui auraient voulu se soustraire à l'usage ne l'osaient pas, dit M. Quicherat, dans la crainte de paraître avoir des teints de mortes, au milieu de tous ces visages cramoisis.

« Lorsque Marie-Thérèse d'Espagne fut amenée en France pour épouser le Dauphin, en 1745, elle n'avait jamais mis de rouge. Dans le voyage, on lui fit entendre qu'il en fallait mettre. Elle dit qu'elle ne le ferait qu'autant que ce lui serait ordonné par le Roi et par la Reine. Une délibération eut lieu à Versailles. Tout le monde fut d'avis que le Dauphin la trouverait trop blême, si elle lui était présentée avec son teint naturel. En conséquence, le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, lui porta de la part de Leurs Majestés « la permission de mettre du rouge ». Elle obéit incontinent. »

« Il y a plus curieux que cette anecdote. Lorsque mourut Mme Henriette, l'une des filles de Louis XV, son corps fut transporté de Versailles à Paris dans un carrosse. « Elle était dit l'avocat Barbier, en manteau de lit, coiffée en négligé avec du rouge. » Ainsi tel était le culte du rouge, à la cour de France, qu'il fallait que les princesses en eussent pour descendre au tombeau. » (J. Quicherat, *Histoire du costume en France.*)

Sous Louis XVI, la dame Josse, marchande de rouge de la cour, était citée pour son rouge végétal « aussi beau et aussi agréable que les couleurs naturelles ». Mais la vogue de Mlle Martin éclipsait toutes les autres réputations de ce genre. Pour les

têtes couronnées et quelques grandes dames privilégiées, elle livrait son rouge dans de luxueux petits pots, fabriqués à la manufacture de Sèvres. La B^me d'Oberkirch en parle ainsi dans ses *Mémoires,* à la date du 1er mars 1786 : « ...Nous allâmes chez Mlle Martin, au Temple, pour acheter du rouge. Mme la princesse de Montbéliard, en faisait prendre de quoi farder toute sa cour. Mlle Martin avait le bout du pavé pour le rouge; brevetée de la Reine et de toutes les royautés féminines de l'Europe, c'était une vraie puissance. Son rouge a, du reste, une supériorité incontestable sur tous les autres, on le paye en conséquence. Le moindre pot coûte un louis, et pour en avoir un qui sorte de l'ordinaire, il faut y mettre soixante à quatre-vingt livres. Elle a la permission d'en faire faire à Sèvres exprès pour elle. Ceux-là, elle les envoie aux Reines; à peine une duchesse en obtiendrait-elle un, par hasard. Nous nous amusâmes fort de son importance. »

En 1747, la corbeille de la Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, renfermait deux boîtes d'or à rouge et à mouches, valant, l'une 840 liv. et l'autre, 744 liv. « Une autre, de laque carrée, » avait coûté 192 liv Elles provenaient de chez Hébert, orfèvre bijoutier du Roi. (*Archives Nat.* O¹2985.)

La boîte à rouge et à mouches offerte vingt-trois ans plus tard à la jeune archiduchesse Marie-Antoinette, surpassait les précédentes par sa richesse; elle était en or « émaillé bleu transparent avec un cartel émaillé peint dessus ». Elle est cotée 1,200 livres sur la facture de Drais. (*Archiv. Nat.* O¹3029.)

LES ÉVENTAILS.

L'éventail, ce sceptre de la femme, s'élève parfois à la hauteur de l'art. Il est de tous les temps et sera toujours recherché, soit par les femmes, dont il complète la toilette, soit par les collectionneurs, comme souvenir gracieux d'une époque passée. L'éventail est originaire de l'Orient et des pays chauds. Il en est fait mention dès la plus haute antiquité ; comme le parasol, il devint un des insignes du pouvoir suprême. En Chine, en Égypte, en Perse, en Assyrie, les membres de la famille royale et les grands dignitaires se faisaient accompagner d'un serviteur qui tenait un éventail attaché au bout d'un long manche.

Les premiers éventails furent d'abord faits de feuilles de bambou et de plumes, puis on en fit en soie unie et brodée, on les enrichit de perles et de métaux précieux et l'on finit par les couvrir de peintures plus ou moins délicates. En Chine, l'éventail fait partie du costume national pour les hommes comme pour les femmes. En tout temps, un Chinois bien élevé tient son éventail à la main dans les visites de cérémonie ; les ouvriers s'en servent en travaillant et les soldats s'éventent sous le feu de l'ennemi avec un calme imperturbable.

« Il y a des éventails de deux formes, ouverts ou pliants : les premiers sont formés de lames d'ivoire ou de papier ; ils servent d'albums autographes et c'est sur un éventail en papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence, des caractères ou un dessin, qui puissent lui rappeler son souvenir. Ces albums-éventails, sur lesquels sont apposés des sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages, acquièrent une grande valeur. » (S. Blondel, *Histoire des éventails chez tous les peuples,* Paris, H. Loones, 1875.)

Depuis longtemps, la Chine produit un nombre considérable d'éventails de toute espèce. Il y en a au moins trente genres différents tous établis avec goût. Ceux en argent ont les montants en argent doré ciselé et les branches intérieures en filigrane avec émail bleu. Dans les éventails en ivoire, en nacre, en écaille, en os ou en bois de sandal, les montants sont sculptés et les branches sont couvertes de sujets ciselés et découpés à jour. Les éventails en laque sont quelquefois entièrement en laque décorée en or fin; le plus souvent, les montants sont en bois laqué et les feuilles en papier peint; les vêtements des personnages y sont en soie appliquée et leurs figures en ivoire.

La plus grande partie des éventails ont les montants en laurier, en bois laqué noir ou vert, ou en bambou uni peint ou sculpté ; les feuilles sont en papier glacé avec des peintures faites à la main, le plan de Canton gravé sur bois, des gravures coloriées ou des caractères chinois. Les étrangers recherchent à Canton les éventails en papier or et argent avec fleurs à l'aquarelle ou en papier noir mat avec sujets; à Chang-haï, on préfère ceux dont le bois, en bambou jaune ou laqué vert uni, est orné de peintures fort délicates. » (Isidore Hedde, Ed. Renare, A. Haussmann et N. Rondot, *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine,* Paris, 1850, p. 91.)

Au Japon, le rôle de l'éventail est au moins aussi important qu'en Chine. Les Japonais se saluent avec leur éventail. « C'est sur son éventail que le riche dépose l'offrande qu'il remet au

pauvre, et encore sur son éventail que le seigneur reçoit les friandises dont il se régale. L'éventail s'abaisse devant les grands et les accompagne même à la cour, où il sert, en les rafraîchissant de la chaleur du jour, à leur faire prendre patience des longueurs de l'antichambre. C'est le voile derrière lequel la beauté dérobe son sourire et ses émotions; c'est le jouet qu'agite nonchalamment sa main rêveuse. C'est l'instrument que le maître d'école tient en main pour punir, et en même temps l'objet favori qu'il possède pour récompenser.

« Un éventail placé sur un plateau de forme particulière annonce au criminel de famille noble la sentence qui le condamne, et c'est au moment où il tend les mains en actions de grâces vers ce funeste présent que le bourreau doit accomplir son œuvre. » (Léon de Rosny, *Études asiatiques.*)

Pour les éventails, comme pour la céramique et tout ce qui se rattache aux arts, les Japonais sont bien supérieurs aux Chinois. Lorsque les paons furent connus en Grèce, on fit avec leurs plumes de beaux éventails très recherchés des dames grecques et dans la suite des matrones romaines. Parmi les présents envoyés à Cortez par Montézuma se trouvaient deux éventails de plumes magnifiques, montés en or.

En Angleterre, les éventails firent leur apparition sous Richard II vers la fin du XIVe siècle, puis ils passèrent en France. Catherine de Médicis les répandit à la cour, mais l'usage n'en devint général qu'au XVIIe siècle. Les éventails chinois et les belles imitations anglaises eurent longtemps la vogue. « Il venait aussi autrefois, dit Savary des Brulons, quantité d'éventails de Rome et d'Espagne, couverts de peaux de senteur; mais le commerce en est tombé, tant parce que les parfums ne sont plus guère de mode en France que parce qu'il s'en faut bien que les peintures et les bois aient la délicatesse, la beauté et la légèreté des éventails français. » (*Dictionnaire universel de commerce,* Paris, 1741.) Les beaux spécimens se vendaient alors de 3 à 400 francs.

Sous Louis XIV, fait observer M. L. Bondel, l'éventail atteignit son plus haut degré de perfection; les feuilles se couvrirent de gouaches élégantes dues à des artistes supérieurs, et l'on vit resplendir en même temps sur les montures l'or, les perles, les émaux et les pierreries. « Les éventaillistes apprirent des Italiens à reproduire les tableaux des maîtres, et l'art français de ce siècle, si gracieux dans sa force et dans sa majesté, sut admirablement encadrer dans l'ivoire, la nacre et l'écaille quelquefois rehaussés d'incrustations et de pierreries, les chefs-d'œuvre de la peinture. » (*Histoire des éventails chez tous les peuples.*)

Certains éventails à jour permettaient de voir ce qu'on n'eût osé regarder en face; on les appelait des *lorgnettes;* ils étaient recouverts d'une feuille au milieu de laquelle se trouvaient de petites fenêtres garnies d'un verre; parfois le verre était remplacé par des lames unies de gélatine imitant le mica; « ce qui les faisait briller aux lumières et permettait aux yeux fripons qu'il abritait d'y voir comme au travers d'un rideau. »

D'autres éventails à brins écartés offraient le même avantage et donnèrent l'idée de ce joli quatrain :

Pour cacher la pudeur d'usage,
Contre un beau front le papier sert.
Et les brins forment un passage
Par où l'œil voyage à couvert.

Dans la seconde moitié du règne de Louis XIV, un certain Fagnani, fourbe et fripon, marchand de curiosités, *à la descente de la Samaritaine,* était connu de tout Paris. A son commerce, qu'il savait rendre lucratif par des moyens déshonnêtes, il joignait la spécialité des tabatières et des éventails à scandales, dont les sujets rappelaient en traits satyriques, les aventures du moment. Dancourt et Gherardi l'ont mis en scène à diverses reprises et l'appellent *Sbrigani* ou *il signor Furbagnani.* Dans *le Retour de la foire de Bezons,* pièce jouée pour la première fois en 1695, Gherardi le désigne sous le nom de Durfort :

« LÉONORE. Monsieur Durfort, voyons vos éventails?

« ARLEQUIN (*prenant un éventail*). Tenez, Madame, voilà une affaire toute nouvelle.

« LÉONORE. Et qu'est-ce que c'est ?

« ARLEQUIN. C'est l'aventure de Célise. Elle avait rendez-vous avec son amant dans un jardin; le mari en fut averti, il se déguisa en jardinier, il travailla au jardin toute la journée, et si tant qu'il surprit sa femme avec son galant dans un des cabinets du jardin. Mais il n'en est ni plus ni moins, ils sont très bien ensemble.

« LÉANDRE. Il serait beau de voir des gens de qualité se brouiller pour ces petites bagatelles.

« LÉONORE. Cela est vrai, il n'y a que les petites gens qui se révoltent contre ces usages.

« ARLEQUIN. Vous avez raison, les gens du grand air y sont faits. (*A Léandre.*) Monsieur, connaissez-vous celle-ci? (*Il donne un éventail à Léandre.*)

« LÉANDRE. Non, je n'y comprends rien.

« LÉONORE (*prenant l'éventail*). Voyons. Ah! oui, c'est le mariage d'Aminthe veuve d'un conseiller, qui, pour être marquise, a épousé le marquis de Nom-Forgé. Voyez comme elle en est la dupe?

« ARLEQUIN. Voyez-vous le petit fripon? Il a fait payer à sa femme les violons avec lesquels il fait danser ses maîtresses.

« LÉANDRE. Tout cela est dans l'ordre, une conseillère ne devient pas marquise pour rien.

« ARLEQUIN. Voyez l'envers, il est aussi drôle. La belle-fille surprend son beau-père en goguette avec des soubrettes. Voyez le débris de table.

« LÉONORE. Qu'est-ce que signifie cette petite maisonnette qui paraît en éloignement?

« ARLEQUIN. C'est une maison postiche qu'il a louée au faubourg Saint-Honoré, où il va régaler ses poulettes.

« LÉANDRE. Je retiens cet éventail. »

En général, sous le grand Roi, les sujets sont tirés de l'allégorie, de la fable ou de l'histoire ; ce sont des batailles, c'est la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, c'est l'Enlèvement des Sabines, le Jugement de Pâris ou de Salomon, etc.

Voici une jolie gouache allégorique citée par la *Gazette des Beaux-Arts* (t. VI, 1860, p. 64); elle représente « Mlle de La Vallière recueillant, au milieu d'un fastueux jardin, les hommages de la Renommée, de la Victoire, de la Poésie et de tous les beaux arts personnifiés par de gracieuses figures de femmes ».

Ce genre est le plus précieux ; il exigeait de la part des artistes un certain talent, puisqu'ils devaient, sous le voile de l'allégorie, reproduire fidèlement les célébrités de l'époque.

Pendant le règne de Louis XV, les peintres s'inspirent encore des sujets précédents, mais ils font surtout des pastiches de Watteau, de Boucher et de quelques autres maîtres en vogue.

Sous Louis XVI, le décor change volontiers d'aspect; au lieu de former un sujet unique, s'étendant sur toute la feuille, il est le plus souvent divisé en trois médaillons entourés de fleurs et reliés par des guirlandes. Ces médaillons renferment des scènes galantes, des intérieurs de famille, des enfants, des amours, de gracieuses jeunes femmes coiffées et costumées à la mode du temps.

Après les expériences aérostatiques des frères Montgolfier et du physicien Charles, en 1783, on mit des ballons partout : sur les tabatières, les boutons d'habit, les céramiques, les éventails, etc. Sous le Directoire, de nouveaux essais furent tentés par Blanchard, inventeur du parachute, et par son rival Garnerin.

La première descente en parachute eut lieu le 20 août 1797, au jardin Byron, rue de Varennes. Le succès de cette audacieuse tentative fut immense et l'on vit réapparaître les *éventails au ballon.*

En 1790, d'après le *Journal de la mode et du goût,* les belles républicaines adoptèrent le négligé à la patriote, costume dans lequel elles « badinaient avec un éventail en camée de la fabrique d'Arthur ».

Les éventails de cette époque étaient pour la plupart de soie, de taffetas ou de gaze ; ils parurent bientôt trop aristocratiques et furent remplacés par des éventails dont les feuilles étaient de vulgaires estampes coloriées, pour la plupart gravées par Lebeau. Elles représentaient des épisodes de la Révolution, les symboles de la Liberté, des devises patriotiques et des portraits de personnages célèbres. Citons Necker, Mirabeau, Bailly, Lafayette, ainsi que les trois *martyrs de la Liberté,* Chalier, Marat et Lepelletier de Saint-Fargeau. Une figure plus glorieuse va bientôt succéder à celles-là, c'est celle du général Bonaparte. Mais restons sous le Directoire.

Les royalistes, rassurés peu à peu depuis la mort de Robespierre, commencèrent à se compter. Tandis que les hommes s'habillaient avec une recherche affectée, les femmes portaient des éventails qui laissaient voir aux initiés soit les emblèmes de la royauté disparue, soit les profils des augustes victimes.

Écoutons le *Journal des hommes libres* (3 thermidor an IV) : « ...Les signes royaux reparaissent avec plus d'audace et de fureur que jamais. Outre la manière de se reconnaître en présentant d'une certaine façon sa canne courte, à pomme unie d'acier ; outre les signaux de la main, etc., etc., on reprend le deuil des *victimes ;* et il se porte sur des éventails noirs garnis d'un liseré *blanc ;* au milieu, un panier de fleurs blanches, qui, resserré par le pli de trois brins de l'éventail, présente une *superbe fleur de lys.* Cet éventail était au grand ordre du jour, à la dernière réunion de Clichy ; et c'était quelque chose de *vraiment incroyable* que le zèle qu'on a mis à s'en procurer.

« Cet éventail *vraiment unique* a cependant un rival *aussi étonnant aussi délicieux, aussi admirable.* Il est semé de fleurs ; et dans leurs heureux contours, le pli de quelques brins donne le profil des *malheureuses et augustes victimes,* dont les mânes reposent parmi les fleurs. C'est ainsi qu'on prélude aux honneurs à rendre aux deux époux Capet. »

Le supplément du même numéro mentionne un troisième genre d'éventails : « Le mérite plus caché n'en est que plus précieux ;

ils n'ont absolument l'air que d'une plaisanterie, et le *génie* qui y a placé le *signe chéri* du salut a si bien pris ses dimensions qu'on se donnerait au diable qu'il n'est là que par hasard. Vous voyez, en effet, sur ces derniers se développer pêle-mêle tous les papiers monnaie qui ont suivi et servi la Révolution... Qu'en voulez-vous dire? Attendez donc.. Juste au milieu, dépasse du timbre sec d'un assignat de vingt-cinq livres la triste figure de Louis Capet... et vous croyez que celui-là n'est pas gentil! »

Au mois de novembre de la même année (Brumaire an IV), le *Journal des hommes libres,* ennemi acharné de la royauté, reprend sa campagne contre les éventails royalistes; il dénonce les *éventails au saule pleureur* dont les feuilles offraient à l'œil exercé, les profils du Roi, de la Reine, de Madame Première et de Louis XVII. Mme Despeaux, rue de Grammont, vendait ses curieux éventails de 180 à 200 livres.

Dans l'ouvrage intitulé *Paris*, par Peltier (janvier 1797), il est question d'une nouvelle variété d'éventails politiques. Le sujet présentait une pensée couverte d'un léger nuage sur laquelle frappait le foyer d'une lanterne magique montrée par un enfant. En regardant par transparence, on distinguait Louis XVI, Marie-Antoinette et le Dauphin.

D'après l'étiquette de Versailles, les dames n'ouvraient jamais leur éventail en présence de la Reine, « à moins que ce ne fût pour en user en guise de plateau et pour présenter quelque chose à S. M. »

Au XVIIIe siècle, la mariée, le jour de ses noces, offrait à chaque invitée un sac et un éventail. (Mme de Genlis, *Mémoires.*) Le cadeau de l'éventail était de rigueur. Nous voyons qu'il ne fut pas oublié lors du mariage de Mlle de Choiseul-Stainville avec son parent M. de Choiseul la Baume. « Après le dîner, la nouvelle mariée a premièrement apporté dans le salon les présents destinés à la compagnie : une bourse chacun; les dames ont eu de plus un éventail; les évêques et les abbés, un cordon d'or pour le chapeau.... » (M. J. Grasset, *Mme de Choiseul et son temps,* Paris, Didier, 1874, p. 192.)

Lors des mariages, à la cour de France, la série des présents offrait une grande variété et se représentait semblable, augmentée ou diminuée, dans les mêmes circonstances. Les éventails et les tabatières s'y trouvaient en plus grand nombre, mais on y voyait aussi des boîtes à mouches, des tablettes, des chaînes, des montres, des paniers à ouvrage avec leur navette, des flacons, des étuis de pièces, des étuis à cure-dents, des couteaux, ciseaux, tire-bouchons et porte-crayons d'or.

Le 5 septembre 1725, la Reine Marie Leczinska trouva dans sa corbeille trente-cinq éventails fournis par Ticquet, éventailliste du Roi, et au prix facturé de 3.627 livres. En 1745, au mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Thérèse Antoinette, fille de Philippe V, celle-ci compta parmi ses bijoux trente-six éventails valant ensemble 3,855 livres. Selon l'usage de l'époque, la plupart devaient être offerts aux dames de la cour. Le plus remarquable et le seul dont les comptes des Menus-Plaisirs nous donnent une courte description, était « un éventail de bois et de nacre de perle sculpté, garni d'orfèvrerie et d'une peau peinte. » Il valait 474 livres. (Archiv. Nat. *Mariages du Dauphin fils de Louis XV. Récits.* O[1]3252.)

On sait que l'Infante mourut en couches l'année suivante. Lorsque le Dauphin se maria en secondes noces (1747), une nouvelle série de trente-cinq éventails vint garnir la corbeille de Marie-Josèphe de Saxe; cette fois encore nous n'en voyons qu'un de décrit, c'est « un éventail de bois, de nacre de perle et d'yvoire, sculpté d'or, monté sur une belle peau ». Il est estimé 456 liv.

Marie-Antoinette eut aussi de très beaux éventails. Il nous serait difficile de rappeler ceux que lui offrit Louis XV en 1770. L'unique renseignement à ce sujet nous vient du mémoire de Gaillard, bijoutier du Roi, et dont le chiffre s'élève à 66,561 livres ; il comprend « un éventail garni en brillants et émeraudes, pour Madame la Dauphine. » (*Arch. Nat.* O[1]3027.) Tout ce qui se rattache à cette noble princesse offre un grand intérêt. Aucune Reine n'a excité plus d'enthousiasme, ni reçu plus d'outrages. Dans les premières années, le peuple l'acclame avec ivresse. La Reine y est toujours sensible; elle est émue des sentiments qu'elle inspire et cherche à conserver l'affection de ses sujets. Peu à peu la calomnie va transformer en une profonde inimitié cette affection idolâtre.

Ses ennemis la dénigrent sans cesse et tournent à mal ses moindres démarches ; c'est de son entourage, c'est de sa propre famille que partent ces bruits indignes dont elle eut tant à souffrir.

Que reste-t-il de ces accusations dictées par l'envie et par une haine aveugle ? Rien ; pas un fait. Quant à ses dépenses, qu'avaient-elles de si excessif pour une souveraine, si on les compare aux sommes énormes que Louis XV prodiguait à ses maîtresses à celles surtout que le grand Frédéric se permettait d'appeler Cotillon II et Cotillon III ? En dépit des calomnies, Marie-Antoinette conserve toutes les sympathies et reste avec son caractère

éminemment français ; elle est gaie, aimante, un peu frivole, un peu légère, mais honnête femme quoi qu'on ait dit, mais bonne et charitable, comme la bonne et charitable Joséphine, mère tendre, courageuse dans le danger, femme forte dans le malheur, et bien autrement digne d'occuper le trône de France que son terne et incapable époux, l'inerte et résigné Louis XVI.

Les ouvrages marqués au chiffre de Marie-Antoinette (un M et un A couronnés) ont un attrait immense, indéfinissable, au point de faire vibrer la fibre de tout véritable curieux, sans acception de parti, car la politique n'existe pas pour le véritable collectionneur. Toute pièce provenant de la Reine enchanteresse et martyre devient un objet de haute curiosité et mérite la place d'honneur dans nos cabinets, dont elle accroît l'importance.

Le comte de Provence, qui devint plus tard Lous XVIII, offrit un jour à Marie-Antoinette un très bel éventail accompagné des vers suivants composés par Lemierre :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous ramener les zéphirs,
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

Une autre fois, apprenant que la Reine se rendait par eau à Fontainebleau et devait passer par-devant Saint-Assise, il l'y faisait précéder par un immense filet d'or, pour l'arrêter au passage. « Mais ces démonstrations courtoises n'étaient que les artifices d'nne ambition froide qui savait se posséder. (Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, III, 158).

L'éventail figure bien rarement parmi les nombreux présents faits au nom du Roi, par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères. Dans les soixante volumes manuscrits in-f° des *Présents du Roi*, nous n'en avons trouvé que trois exemples, les voici :

15 *juillet* 1756. Offert au chev. Douglas, quatre éventails. 900 liv.

18 *mars* 1757. Au nombre des bijoux remis au M[is] de L'Hôpital, pour être distribués pendant son ambassade à Saint-Pétersbourg, se trouvait un « éventail d'or, garni de deux brillants. 1,960 liv. »

14 *décembre*, 1773. A l'occasion du baptême du jeune Infant de Parme, nommé par Louis XV, le Roi lui envoie un toquet orné de plumes et de diamants valant 37,707 livres. Quant à la duchesse de Parme, elle reçoit un riche éventail en bois de nacre et burgau sculpté et doré, dont les maîtres brins sont enrichis

de brillants. Il coûte 17,500 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr. *Présents du Roi.* Nos 462, 437 et 442).

C'est un coup d'éventail donné dans un mouvement de colère, par le Dey d'Alger à notre consul de France, M. Deval, qui fut cause de la conquête de l'Algérie.

Les montures d'éventails, en bois, en nacre, en os, en ivoire viennent du département de l'Oise et sont fabriquées dans les villages de Sainte-Geneviève, le Déluge, Andeville, Laboissière, Angleterre, Crèvecœur et Méru. Les montures d'ivoire, découpées dans l'Oise, sont sculptées à Dieppe et terminées à Paris.

Un des chefs-d'œuvre de cette grande industrie est l'éventail de Marie-Antoinette, décrit dans le *Catalogue du musée des Souverains.* « Les branches sont d'ivoire sculpté ; sur l'une d'elles a été représentée la Reine en costume de cour ; sur l'autre, on voit le Roi Louis XVI ; plus bas, dans un médaillon, la tête de Henri IV et de Louis XV, qui est du côté opposé. Lorsque les branches sont ouvertes, l'on retrouve sur la monture, le Roi Louis XVI assistant à un conseil. » Malheureusement la feuille peinte de l'éventail a été remplacée par un papier blanc.

Deux autres éventails également célèbres furent offerts par le conseil municipal de Paris à la princesse Hélène, lors de son mariage avec le duc d'Orléans, en 1837.

L'éventail a son langage. Selon la manière de le tenir, de l'ouvrir, de le fermer, de l'incliner à droite ou à gauche, de s'en couvrir la poitrine ou les lèvres, il exprime la sympathie ou l'éloignement, l'amitié ou l'amour ; il réclame la prudence, donne des rendez-vous, en fixe l'heure ou avertit de ne pas venir.

Les Espagnoles excellent dans cette langue de la galanterie.

Un de nos amis revenant d'Espagne, nous raconta qu'un soir, au théâtre de Madrid, sa voisine lui fit remarquer une dame *parlant* de l'éventail et lui traduisit plusieurs mouvements.

M. Chapus, du *Sport,* donne une clé de ce mystérieux langage. « L'éventail dont le mouvement se porte de la main au dehors, dit que la personne est mariée, elle vous éloigne ; le mouvement contraire dit qu'elle est veuve ; c'est un appel ; il est plus ou moins vif. Si le mouvement est marqué de bas en haut, il signifie qu'on est ni mariée ni veuve. L'éventail qui va de haut en bas vous dit : vous vous soumettrez à *mes volontés.*

« L'éventail fermé et tenu droit dit que vous pouvez agir librement ; s'il est déployé et couvre la poitrine, il vous recommande la discrétion la plus absolue.

« L'éventail fermé et présenté horizontalement signifie galan-

terie ; présenté par le petit bout, éloignement ou indifférence ; avec un de ses compartiments déployé, amitié ; deux compartiments ouverts, sympathie ; trois, amour, passion.

« Tout éventail mondain doit se composer de sept feuilles ou compartiments indiquant les jours de la semaine ; l'heure des rendez-vous se marque par des coups frappés sur le compartiment correspondant au jour choisi ; deux coups, trois coups, quatre coups veulent dire deux, trois ou quatre heures.

« L'éventail fermé et placé sur les lèvres impose le silence ; le mouvement circulaire signifie : on nous voit, on nous épie, on nous regarde ; et quand une de ses extrémités est posée sur le front, c'est un avertissement qui se traduit ainsi : *Mon mari va venir*.

« On comprend qu'une certaine expérience de ces évolutions est indispensable à celui qui ne veut pas être exposé à commettre des bévues dont il serait la première victime. Il s'agit, en effet, et avant toute chose, de savoir distinguer l'éventail qui, dans les mains d'une femme, n'est qu'une contenance ou un agent hygiénique contre les ardeurs de la température, de l'éventail qui fonctionne télégraphiquement. Tout est là, y prendre garde ! »

De tout temps, des artistes distingués, en dehors de leurs travaux habituels, ont peint des éventails ; ces faits, bien que souvent renouvelés, n'en sont pas moins des exceptions et les beaux types de ce genre sont rares. Les peintres éventaillistes formaient une légion d'artistes la plupart sans renommée. Ils signaient rarement leurs œuvres ; cela vient de ce qu'ils se bornaient à faire des copies ou pastiches des maîtres en vogue tels que Lebrun, Watteau, Boucher, les Vanloo, Lemoine, Greuze, Fragonard, etc. Cependant quelques célébrités ont surgi dans cet art secondaire.

La corporation des éventaillistes, avec jurande et maîtrise, date de Louis XIV. Pour obtenir la maîtrise, il fallait quatre années d'apprentissage et l'exécution du chef-d'œuvre. Le récipiendaire devait, en outre, verser 550 livres. Patron : saint Louis.

Liste chronologique d'éventaillistes sauvés de l'oubli.

Les Voiriot, Pierre, Claude et Nicolas, peignaient en miniature, au XVIIe siècle, sur des livres et sur des éventails.

Pierre Voiriot, « peintre enlumineur, » florissait en 1639.

Claude Voiriot, fils de Pierre, se faisait appeler comme son père, peintre enlumineur.

Nicolas Voiriot, fils de Claude, était cité en 1679 comme peintre en miniature et peintre éventailliste.

Théodore Onkruit florissait en 1660 à La Haye, où il était réputé comme peintre d'éventails.

Pierre LEGRAND, évantailliste de la duchesse d'Orléans, exerçait son privilège en 1663.

Charles DESAMEAUX, Jacques GUILLOT, Jacques JOUCY et Claude LECLÈRE DESPARCS, tous quatre « évantaillistes de la maison du Roi, » florissaient en 1680. Le nom de Desameaux se rencontre écrit de bien des manières : DE HAMES, DE HANTES, DE HEAULME, etc. Jal mentionne ce maître comme étant déjà, en 1656, « marchand edvantaillier et enlumineur ordinaire de Sa Majesté. »

LANGLOIS, rue Saint-Sauveur, au Fer-à-cheval, « faisait des buscs et bois d'éventails d'une grande propreté. » (Abraham du Pradel. *Le Livre commode...,* Paris, 1692, p. 95.)

Jean CANO DE AREVALO, artiste espagnol, florissait à Madrid vers la fin du XVII[e] siècle. Médiocre dans les grands sujets, il montra des dispositions pour le *genre,* en petit, et se mit à composer de jolis épisodes sur des éventails préparés. Afin d'activer la vente de ses travaux, il usa d'un singulier stratagème : « Il se renferma dans sa maison pendant tout un hiver et peignit une grande quantité d'éventails. La saison de vendre étant arrivée, notre peintre supposa qu'il avait reçu de Paris un envoi considérable et en peu de jours il ne lui resta aucun éventail (de ceux qu'il avait peints). Comme cet essai lui donna de grands avantages, il se dédia entièrement à ce genre et a réussi tellement que la Reine le nomma son peintre. » (Quilliet, *Dictionnaire des peintres espagnols,* Paris, 1816.)

Cano de Arevalo mourut à Madrid, âgé de quarante ans, à la suite d'un duel qui fut un assassinat. Il se battit en brave, mais il succomba sous les efforts réunis de l'adversaire et des deux témoins.

Daniel BRUYNINX, miniaturiste habile (1734+1780), jouissait à Rotterdam d'une bonne réputation.

M[lle] Alida CARRÉ résidait en Hollande, au XVIII[e] siècle. Elle a laissé de belles miniatures sur ivoire, et peignit, comme Onkruit et Bruyninx, beaucoup d'éventails. (Siret, *Dictionnaire des peintres de toutes les écoles.*)

En 1753, la corporation avait à sa tête les quatre jurés suivants : Éloy BIZET, cour Saint-Martin ; Julien-Joachin PURRON, rue Quincampoix ; Noël Antoine BASTY, rue Saint-Martin ; Louis GÉRARD, rue Bourg-l'Abbé. (*Almanach des corps des marchands...,* Paris, 1753.)

FRANCIS XAVERY, FECIT 1763. Noms et date relevés sur un très bel éventail appartenant à M. Vannier. Le sujet représente deux fiancés conduits par l'Hymen, à l'autel de l'Amour.

CAHAIGNE, 1766. Sur un éventail assez finement gouaché.

Le sieur PICHARD, dit l'*Almanach d'indication et d'adresse per-*

sonnelle..., Paris, 1769, fait toutes sortes d'ouvrages en miniature et est très connu pour la feuille d'éventail ; il a chez lui d'excellents originaux.

Mme Doré, grande rue du Faubourg-St-Honoré, dit encore le même almanach, « peint sur soie et sur gaze supérieurement aux ouvrages de la Chine. On admire dans les morceaux de sa composition, l'invention, l'élégance et l'ordonnance de dessin. » Mme Doré a certainement peint des éventails.

Voici, d'après l'*Almanach Dauphin*, les maîtres éventaillistes les plus connus en 1777 :

Bizet, rue Guérin-Boisseau ; Boquet, rue St-Denis ; Chevalier, rue Dauphine, *à la croix de Malte* ; Daniel, rue Grenéta ; Dupont, idem ; Josse, idem ; Hébert, rue Bourg-l'Abbé ; Martin, rue Croix-des-Petits-Champs ; Race, rue Saint-Denis ; Vérité, rue aux Ours ; Mme Vérité, rue Saint-Denis.

Kymli, miniaturiste de talent, « peintre de l'Électeur palatin, » a exposé au Salon de la Correspondance, en 1779, « une toilette de Vénus, peinte en éventail. » (*Nouvelles de la république des lettres et des arts*, Paris, 1779.)

Le nom de Méré, artiste hors ligne, nous est révélé dans les *Mémoires de la Bnne d'Oberkirsch*, t. II, p. 318. Laissons parler la baronne :

« Son Altesse sérénissime vint me chercher pour courir les marchands. Nous allâmes jusqu'au faubourg Saint-Jacques chez un nommé Méré, éventailliste merveilleux. Il loge dans un taudis ; il peint des sujets à la gouache de telle façon que certainement ni Boucher, ni Watteau n'ont rien fait de semblable. Sa manie est de n'y jamais mettre son nom.

« La princesse en commanda deux pour elle et voulut bien m'en faire accepter un troisième, dont le sujet me plut fort. C'est une fête allegorique au château de Petit-Bourg, au temps de Louis XIV. Presque toutes les figures sont des portraits et vêtues suivant la mode du temps, en dieux de la fable ; le Roi, comme de raison en Apollon, avec ses rayons autour de la tête. C'est magnifique. « La monture est en nacre de perle et écaille, incrustée d'or. Son Altesse sérénissime y a fait placer son chiffre et le mien. Ce cadeau m'a rendue très heureuse. »

Vente Alexandre, 1875. Feuilles d'éventails, peintes à la gouache, par les principaux artistes modernes. Fête champêtre, par Aman. 100 fr. — Diane et Endymion, par R. Balze. 120 fr. — Fête dans un parc, par Henri Baron. 1,520 fr. — Le Rêve d'une jeune fille, par le même. 210 fr. — Un Rêve d'amour, par Stephan Baron. 310 fr. — Le premier pas, par Bayalos, 145 fr. — Un mois

d'amour, par E. de Beaumont, 320 fr. — Personnages Louis XV, du même. 230 fr. — Danseurs espagnols, par Blanchard. 225 fr. — Triomphe de Flore, par Bouchardy. 75 fr. — Le Triomphe de Vénus, par Mme J. Calamatta. 1,360 fr. – Fleurs et fruits, par A. Couder. 55 fr. — Un Concert d'Amours, par Cronn. 230 fr. — Une Noce bretonne, par Aug. Delacroix. 1,030 fr. — Les Vendanges, par Donzel. 136 fr. — L'Amour, chef de brigands, par Dubouloz. 100 fr. — Promenade au bois de Boulogne, par Arm. Dumaresq. 335 fr. — L'Improvisatrice italienne, par Esbens. 920 fr. Un Rendez-vous, par Th. Fragonard. 320 fr. — La Sérénade, du même. 1,160 fr. —La Vie au château, du même 1,200 fr. — Cascades de Tivoli, par Français. 460 fr. — La Musique, par Hamon, 200 fr. — La Fontaine de Jouvence, par W. Houssoulier. 125 fr. — Un quadrille, par Julienne. 100 fr. — Un Bal à l'Opéra, par Eug. Lami, 1,050 fr. — La Fontaine de Jouvence, du même, 1,950 fr. — Danse champêtre, par Mme Émilie Leleux. 130 fr. — La Lutte, par E. Lévy. 260 fr. — Le Rêve d'un paysan, par Luminais. 205 fr. — Un Tournoi au moyen âge, par E. Moreau. 405 fr. — Renaud et Armide, par C. Nanteuil. 290 fr. — Le Printemps, par Picou. 250 fr. — Les Voleurs de roses, par Reignier. 390 fr. — Les amateurs d'éventails, par Solde. 275 fr. — Colin-Maillard, par Vidal, 220 fr. — La Déclaration, par E. Vattier. 85 fr. — Retour des Moissonneurs, par Veyrassat, avec deux paysages par Allongé. 340 fr.

Dans une vente récente, à Londres, un éventail peint par Watteau, représentant les fêtes de Versailles, est monté à 12,500 fr.

On vient de vendre en Espagne, une précieuse collection d'éventails, dont le catalogue illustré coûtait 125 fr. Citons, parmi les plus belles pièces, un éventail ayant appartenu au duc de Medina-Cœli, représentant Phryné devant ses juges, peint par Le Brun, 2,250 fr. ; l'éventail de la princesse Adélaïde de Savoie, peint sur ivoire, par Watteau : Une fête à Cythère. 3,675 fr. ; la Foire aux baisers, par Boucher. 4,728 fr.

Vente de Mme Blanc, 1881. — « Un éventail de princesse de contes de fées, aux tiges garnies d'œillets entrelacés de brillants et de médaillons ajoutés. 24,100 fr. » (Paul Eudel, *l'Hôtel Drouot et la curiosité.*)

Vente Hamburger, 1884. — Éventail Louis XV, monté en nacre sculptée et dorée ; sur la feuille : le Triomphe d'Alexandre, gouache. 3,400 fr.

MM. Vsse **AGUADO** (Paris). — Csse **D'ARMAILLÉ** (Paris).—**J.-ANT. BAMPS** (Belg.), sujet pastoral. Scène mythologique. — **GERM. BAPST** (Paris), série d'éventails des XVIIe et XVIIIe s. Feuilles encadrées à sujets mythologiques. — Mme **CONSTANT BAPST** (Paris). — Mme **BARBEY** (Nancy), la Toilette de Diane, éventail Louis XIV. Renaud dans les jardins d'Armide, (Louis XV). La Déclaration contrariée, peinture sur soie.—Mme **E. DE LA BARRE D'ERQUELINNES** (Belg.), sérénade. Une Ronde villageoise. Deux médaillons de fleurs et de fruits; au centre, deux personnages.—Vsse **BAUDOUIN DE JONGHE** (Belg.), éventails *au ballon*. Scènes pastorales, bibliques et mythologiques. Sacrifice à l'Hymen, etc. Sujet historique anglais, 1792. — **BAUR** (Paris), l'Assemblée des états généraux, en 1789. — Csse **A. DE BEAUFORT** (Belg.), le Culte de la vieillesse. Les Plaisirs de la campagne. La Manne dans le désert, vernis Martin. Sujets mythologiques, etc.— Cte **DE BEAUSSIER** (Paris), dameset seigneurs dansant dans un parc, devant un groupe de musiciens; peinture charmante digne du pinceau de Mignard, XVIIe s. Vénus retournant à l'Olympe, après le jugement de Pâris. Sujets mythologiques, Mercure et des amours, etc. — Csse **DE BEISSEL DE GYMNICH** (Belg.), le Jardinage. Rébecca à la fontaine, Jacob béni par Isaac. Fête champêtre. Repas champêtre, etc. — **LÉON BERLEMONT** (Belg.), év. Louis XVI. — Mme **BEZANÇONNOT**, la Pompe funèbre du clergé de France, « dédié à l'Assemblée nationale le 2 novembre 1789. » — Mlle **DE BINCKUM** (Belg.), Eliézer et Rébecca. Ev. Louis XVI, à paillettes. — **DE BIOLLEY** (Belg.), le vœu de Jephté; monture en nacre peinte et dorée, ornée de pierreries. **BOSQUET DE LUZARCHES** (Seine-et-Oise), év. découpé à jour, sculpté par Antoine Belleteste, ayant appartenu à Marie-Antoinette. — Bnne **DE BOURGOING**. — **BRAUD BOUVY** (Belg.), Rébecca à la fontaine. — Mme **DE BRAUX** (Nancy), le château de cartes, év. Louis XV. — **PH. BURTY** (Paris), série d'éventails japonais. Très curieux spécimen en fer ciselé, avec incrustations d'or. Il porte une signature dont voici la traduction : FAIT PAR V-DA-KANÉ-SIGNE. — **DE CAREY** (Nancy), éventails du XVIIIe s. — Mme **S. CATOIR** (Belg.), Louis XVI en vernis Martin et autres. — **L'ABBÉ CERF** (Amiens). — **A. CHABEAU** (Belg.), év. en ivoire à peinture chinoise. — Mme **CHABRY** (Bordeaux). — Csse **DE CHAMBRUN** (Paris), év. de Ninon de l'Enclos. La gouache représente Godefroy de Bouillon miraculeusement guéri. A droite, on lit : *Offert à Ninon par son ami Saint-Évremont.* Éventail *cabriolet* ou à *galerie*, scènes parisiennes. Autres, en vernis Martin, etc. — Mlle **CLÉMENT DE RIS**, Moïse sauvé des eaux, vernis Martin. — Csse **C. DU CHASTEL DE LA HOWARDRIES** (Belg.), la Justice rendue par un bailli, vernis Martin sur ivoire ciselé et doré — Csse **CORNET DE WAYS-RUART** (Belg.), év. à paillettes. Fleurs. Sujets mythologiques. Genre Watteau. Sujet à musique, avec personnages articulés. Mme **COSTE** (Nancy), év. du XVIIIe s. — Mise **DES COURTILS** (Poitiers). — Mme **DELAVILLE-LE-ROULX** (Paris), sujet tiré de la Jérusalem délivrée, Ubalde et le Danois pénètrent dans les jardins d'Armide devant la fontaine du rire. Sur la monture, le mariage d'Hercule. La feuille est attribuée à LEMOINE. — **DAMASCHINO** (Paris). — **DESJOBERT** (Orléans), série d'éventails à sujets chinois, à paillettes, en broderie, en ivoire découpé, etc. — **L'ABBÉ DESNOYERS** (Orléans), Éliézer. Abraham et Agar, XVIIIe s. —**DESJOBERT** (Orléans), év. Louis XV, à dessins chinois; autres, Louis XVI, à paillettes, etc. — Mme **DESMANET D'ERQUENNES** (Belgique), la moisson. — **GÉLIS DIDOT** (Paris). — Mme **DOMIS DE SEMERPONT** (Belg.), la Vendange. — Mlle **THÉ-**

RÈSE DOWNES (Belg.), beaux vernis Martin, dont un en grisaille, à deux écussons. — Mme **DROUYN DE LUYS** (Paris), beaux spécimens. Les quatre Saisons, d'après Le Brun. — Mme **DUBOIS** (Paris), l'Enlèvement d'Europe; riche monture à chinoiseries. — **DUCHANOY** (Paris), le Jugement de Pâris; éventail ayant appartenu à la duchesse de La Vallière. — Csse **DUCHATEL** (Paris), la Toilette de Vénus représentée sous les traits de Mme de Montespan. Souvenir de Mme de Sévigné à sa fille, Mme de Grignan. — Csse **DE DUDLEY**, éventail d'église peint, dit-on, par Philippe de Champagne. Ce joyau de haut prix représente la « Légende de la traduction des Septante ». — **DUPONT AUBERVILLE** (Paris), une arrivée en carrosse de gala; époque de Louis XIV. Scènes champêtres, etc.

Cte **D'ESTAMPES** (Paris), Jacob et Rébecca; revers, deux bergers. Les Bulles de savon. Un seigneur saluant deux dames. Berger faisant voler des oiseaux. — **FAYET** (Paris), éventails aux assignats. Autres du Consulat et de l'Empire. — Bon **CH. DE FIERBANT** (Belg.). — Mme **LÉON FOULD** (Paris), Pierrot et Arlequin. — Mme **DE FROBERVILLE** (Chailles), beaux spécimens. — Mme **FURTADO** (Paris), Louis XIV, jeune, soumettant Dôle et Besançon, protégé par Hercule, d'après Le Brun. Le Triomphe d'Amphitrite; au revers, un paysage maritime. Le Parnasse dans un médaillon, accompagné de deux figures en grisaille dans des médaillons ovales. La Toilette de Vénus. — Mme **FURTADO HEINE** (id.), Amour voltigeant. Mars et Vénus. Jeu de cartes. Bacchus et bacchantes, vernis Martin. Cavalier espagnol. Bergerades (Louis XV). Apollon et les Muses. Danses de village, etc. (Louis XV).

CAERTNER (Bourges), év. chinois, en ivoire découpé, etc. — Mme **GAILLARD**, scène italienne Louis XV. Bergerade Louis XVI. — **PAUL GASNAULT** (Paris), éventail de deuil, genre chinois, en nacre et plumes, ayant appartenu à Marie-Antoinette. — Mme **L. GUÉRIN** (Paris), riches éventails. — **A.-G. GILLARD** (Nogent-le-Roi). — Mme **GOBART** (Belg.), scène champêtre en vernis Martin, etc. — Mme **HEIMENDAHL** (Paris). — Mme **HEINE** (Paris), superbe éventail attribué à Le Brun. — Mme **JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), éventail girouette, vénitien, du XVIe siècle. Louis XIII jouant au colin-maillard avec les quatre parties du monde. Ev. Louis XIV, avec appliques transparentes, imitant le mica, et permettant de voir au travers, tout en scintillant et abritant les yeux. Enlèvement des Sabines, signé : ROMANELLI. Ev. monté sur soie, ayant appartenu à Mme de Pompadour. Promenade sur l'eau, vernis Martin. Don Quichotte. Vues de Rome. *Honoré Miquetti de Mirabeau. Je combattrai les factieux de tous les partis.* Le Roi de Rome, etc. Superbe collection. — Mme **KOCK DE LASKA** (Belg.), Triomphe de Trajan, etc. — Cte **LAIR** (Paris). — Csse **DE LALAING** (Belg.), un Baise-main à la cour de Philippe V d'Espagne; trente-sept personnages. Au dos, une marine. — Bnne **DE LAREINTY** (Paris). — **GAST. LE BRETON** (Rouen), riche éventail à divers sujets, offrant une scène de Don Quichotte, une fête champêtre et une halte de chasse, avec des personnages en costume Louis XV. Autres spécimens du XVIIIe s. — Csse **ED. DE LIEDEKERKE-PAILHE** (Belg.), les Adieux d'Hector et d'Andromaque. Sujets allégoriques et mythologiques — Csse **DE LIMBURG STIRUM** (Belg.), la Vendange. Le Jeu de quilles. L'Oiseleur. Rébecca à la fontaine. Sujet maritime, vernis Martin. — **MAHON** (Paris). — **MANÈQUE** (Chevenelles). — **A. M.-S.** la Fille de Jephté. Ev. à paillettes, *aux assignats,* etc. — **MARTHE** (Orléans). — Mme **H. DE MECKENHEIM** (Orléans), sujet Watteau. — **MEIXMORIN** (Nancy), feuilles d'éventails sous verre, XVIIe s. —

Vte **DE MÉLOIZES** (Bourges). — **MOREAU** (Versailles). — Mme **AD. MOREAU** (Paris), vernis Martin, d'après Lebrun. Divers. — C^sse **DE MESNARD** (Montauban), beaux spécimens. — **RAOUL DE MONTAUDOUIN** (Orléans), Salomon sacrifiant aux idoles. — D^sse **DE MOUCHY** (Paris).

NADAR (Paris), série d'éventails *au ballon*. — C^sse **DE NÉDONCHEL** (Belg.), Rébecca et Eliézer. Berger et bergère. — Mme **NOEL** (Nancy), Repas champêtre, Louis XVI. — Mme **NOIROT**. — C^sse **D'OSMOND** (Paris), éventail de Marie-Antoinette. — B^nne **DE PAGES** (Paris), éventail ayant appartenu à Marie-Antoinette; fleurs, oiseaux et paillettes sur soie. Ev. à paillettes, de Mme de Beauharnais. Ev. en tulle brodé d'argent de la duch. de Berry. Un autre en soie bleue, pailleté, à sujet brodé, ayant appatenu à Mme Récamier. — Mme **PANGAERT D'OPDORP** (Belg.), l'Heureuse Famille. — C^sse **DE PELLAN** (Belg.), le Sommeil d'Endymion, avec le Jugement de Pâris sur la monture en nacre. L'Hymen. — Bon **J. PICHON** (Paris), un Banquet champêtre. — C^sse **PIGAULT DE BEAUPRÉ** (Paris), éventails Louis XV et Louis XVI. Bergerades. Jeune femme entourée d'enfants et jouant de la cornemuse. Scènes d'enfants. La Déclaration. Éventail hollandais, représentant dans un paysage un fumeur et une jeune femme assise. — Mme **PIGEOLET-EVENEPŒL** (Belg.), év. de la révolution brabançonne. Trois devises : *Ma Patrie et mon droit. L'une et l'autre sont ma loi. Ma force est pour mon Dieu.* — **JOHN PINSON** (Belg.), év. de Mme de Pompadour, en vernis Martin, peint par CARLE VANLOO (1705+1765). D'un côté, le Festin des dieux, dans l'Olympe; de l'autre, Apollon et les Muses, parmi lesquelles figure la marquise. — Dr **PIOGEY** (Paris), év. ravissant attribué à Boucher. Trois médaillons circulaires encadrant trois bustes, sur un fond d'Amours soutenant des guirlandes. Autres spécimens très beaux. — B^on **DE PITTEURS HIEGAERTS D'ORDANGE** (Belg.), Moïse sauvé des eaux. Allégories. Scènes pastorales et champêtres, en vernis Martin. Le Jugement de Pâris; celui-ci, sous les traits de Louis XV, donne la pomme à Vénus, figurée par la D^sse de Châteauroux, vernis Martin. — Vte **DE PONTON D'AMÉCOURT** (Paris), év. japonais, etc. — C^sse **DE POURTALÈS** (Paris), Esther et Assuérus. Diane. Sujets champêtres à médaillons, etc. — Mme **POSWICK** (Belg.), la Main chaude, vernis Martin. — Mme **POWIS DE TENBOSSCHE** (Belg.), la Signature du contrat au village. Allégories. La Toilette de Vénus. Sujets champêtres, etc. — Mlle **PROST** (Bordeaux), série de beaux éventails du XVIIIe s. — **VICT. RATIER** (Bourges). — Mme **RIDEL** (Vimoutiers), Moïse frappant le rocher. Éventails Louis XVI, à paillettes. Autre : Scène champêtre. — C^sse **C. DE RENESSE** (Belg.), Sacrifice à Flore. Sacrifice à l'hymen Joseph vendu par ses frères. Sujets champêtres, historiques, mythologiques. Nombreuse et belle série. — Mme **RIANT** (Paris), le Jugement de Pâris; très joli éventail Louis XIV, peint sur lames d'ivoire. — M^ise **DE ROCHAMBEAU** (Paris). — **L'ABBÉ ROCHER** (Orléans), év. Louis XVI et de la Révolution. L'Assemblée des notables. La Prise de la Bastille. Les fleurs de lis couronnées du bonnet de la Liberté. Le Mariage républicain. Ev. *aux assignats*, etc. — B^nne **GUST. DE ROTHSCHILD** (Paris), év. aux armes de France, ayant appartenu à Marie-Antoinette. — **ROUILLÉ** (Orléans), bergerades, vernis Martin. — **ARMAND ROUSSELET** (Orléans), év. Louis XV, ayant appartenu à la Reine d'Espagne, femme de Charles III. — M^ise **DE St-CLOU** (Compiègne), éventails de prix. — **HENRI SCHÉRIER** (Paris), le Mariage du Dauphin, fils de

Louis XV. — Csse **DE SHAFTESBURY**, Cornélie montrant ses bijoux ; év. italien du premier Empire.— Mme **SICKEL** (Paris), oiseaux. Danse macabre, composée de neuf squelettes. — **SINGER** (Paris), Jacob et Rébecca ; sur la monture en nacre : la Toilette de Vénus. — PRsse **SOLTYKOFF** (Paris), év. attribué à Boucher et dont les brins sont en or massif. — Mme **DU SOMMERARD** (Paris), très beaux spécimens. — Mme **SOMZÉE** (Belg.), év. signé : Fra Belli invenit et fecit. D'un côté, dix médaillons, figurés sur une dentelle. Celui du centre, représente Vénus recevant des Tritons, les offrandes de la Mer ; au revers, cinq médaillons à sujets pompéiens. Andromaque implorant la clémence de Pyrrhus pour Astyanax. Magnanimité de Scipion l'Africain, dessin à la pointe par Jules Romain. Le Jugement de Midas ; éventail signé : Guilielmus dominus de Ergustan pinx. 1673. Vernis Martin ; sur la monture en ivoire : Don Quichotte dans l'île de Barataria. Le Festin de Balthazar. L'Embarquement de Médée et de Jason, feuille attribuée à Paul Véronèse. L'Enlèvement des Sabines, feuille. La Renommée des dieux et des déesses, par Luca Giordano. Splendide collection. — Csse **DE SPANGEN** (Belg.), un sacrifice à l'hymen. Scènes de la Bible. Bergerades, etc. Une châtelaine à cheval, suivie de sa cour, se rendant à la chasse. — Vsse **DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL** (Belg.), les Plaisirs de la campagne, la chasse, la pêche, etc. — Vsse **DE TERRAY DE MOREL VINDÉ** (Paris), éventails remarquables. — **A. TRANCHEPAIN** (Rouen), spécimens du XVIIIe s. — **VANNIER** (Paris), Suzanne au bain, dans le genre de Coypel ; monture genre Watteau. Nymphe dansant au pied de la statue de Junon ; scène chinoise sur la monture, vernis Martin. Persée délivrant Andromède. Deux fiancés conduits par l'Hymen à l'autel de l'Amour, év. signé : Francis Xavery fecit 1763. Pastorales, etc. — **EUG. DE THIAC** (Paris), év. de Marie-Antoinette en ivoire de Ceylan, genre dit brisé ; sur les brins, au nombre de vingt, on a sculpté l'Entrevue d'Alexandre et de Porus. — Dsse **DE LA TRÉMOILLE** (Paris). — Mme **DE VALABRÈGUE** (Paris). — Mme **L. VERVOORT** (Belg.), év. Louis XIV, év. Louis XV à sujets mythologiques ; év. Louis XVI avec perles d'acier. Autre, en satin avec figures, du Directoire.

Bnne **G. VAN OUTHEUSDEN** (Belg.), fillettes se balançant sur un tronc d'arbre. Bergerades, genre Watteau. — Csse **VAN DER DILFT DE BOGVLIET** (Belg.), l'Hyménée, Vénus et Vulcain. Éliézer et Rébecca à la fontaine. Scènes champêtres, etc. — Csse **F. VANDER STRATEN-PONTHOZ** (Belg.) Eliézer et Rébecca. Év. en écaille portant au centre, une petite lorgnette. — **S. M. LA REINE VICTORIA**, richissime éventail Louis XIV, ayant appartenu à Marie-Antoinette ; scènes mythologiques dans trois cartouches de grand style ; au-dessous, un groupe de musiciens séparés du reste de la composition par une élégante draperie. — Mme **VINKEROY** (Belg.), David et Abilgai. — **DE VOEZE** (chât. de Mottelle), éventails de prix. — **VOISIN** (Paris), mariage symbolique de Louis XV et de Marie Leczinska dans l'Olympe, avec les armes de France et de Pologne. Histoire de Psyché, vernis Martin. Bergers dénichant des oiseaux, etc. — Bnne **ALF. DE VRIÈRE** (Belg.), la Partie d'écarté. Fête champêtre. Oiseau s'échappant d'une cage avec cette légende : *Il a rompu sa chaîne.* — **E. WATTIER** (Paris), év. attribué à Watteau. — Mme **H. DE WITTE** (Belg.), Télémaque et Mentor chez Calypso. — Bnne **DE WOLF** (Belg.), év. à deux sujets, attribué à Boucher. Le Sommeil d'Endymion et Achille choisissant des armes. Autre : Terrasse d'un château avec personnages. — Mme **YSEBRANT DE DISQUE** (Belg.), deux personnages

s'approchant de l'autel de l'Hyménée. Spécimens en soie peinte et pailletée Louis XVI. — Mlle **YSEBRANT DE DISQUE** (Belg.), Diane surprise à la chasse. Berger et bergère, etc.

LES CANNES ET LES BATONS.

Le bâton est rustique, c'est la canne du pauvre et du philosophe. Comparée au bâton, la canne est un objet de luxe ; exécutée avec soin par des hommes spéciaux, elle est souvent ornée d'une pomme artistique en émail, en or ciselé ou repoussé, en bois ou en ivoire sculpté, en porcelaine peinte. Quelques spécimens renferment par exception une montre, une tabatière ou un portrait prohibé, dissimulé par un secret. De tout temps, les hommes se sont servis de bâtons; celui de Diogène était aussi célèbre que sa lanterne et son tonneau. Le bâton de Pérégrinus Protée, autre philosophe cynique, fut vendu 4,800 fr.

C'est avec sa canne, que Caïus Popilius eut l'audace de tracer sur le sable son fameux cercle autour d'Antiochus Épiphane, Roi de Syrie. Le Roi hésitait à s'expliquer et cherchait des attermoiements. « Avant de sortir de ce cercle, lui dit le fier Romain, dis-moi quelle réponse je dois porter au Sénat. » Il s'agissait pour le Roi, d'évacuer l'Égypte, dont il avait commencé la conquête. Antiochus, craigant le ressentiment de la puissante République, se décida sur-le-champ.

Au temps de Charlemagne, les Francs portaient à la main une canne en bois de pommier, surmontée d'un bec de métal doré ou argenté. (Quicherat, *Histoire du costume en France*, Paris, 1875.)

A la cour de Louis XIII, on vit s'établir et se répandre l'usage de porter des cannes; celle du Roi était d'ébène surmontée d'une pomme d'ivoire uni. « La canne de Louis XIV, plus historiée, plus fastueuse, était aussi d'ébène comme celle des Condé, des Villars, des Luxembourg et des Créqui, ses illustres courtisans. La canne de Louis XIV appartient à l'histoire, comme sa perruque. Celle du maréchal de Richelieu se distingua par sa splendide ornementation ; c'était une canne sans pareille, qui excita, dès qu'elle parut, l'envie de tous ; ce fut le signal d'une révolution dans la fabrication de cet appendice du

costume devenu d'une nécessité absolue ; les fermiers généraux, les financiers rivalisèrent de luxe à cet égard, et l'on vit les cannes de La Popelinière et de Samuel Bernard valoir jusqu'à dix mille écus. Incrustées de pierres précieuses, sculptées, ciselées, travaillées avec un soin exquis, elles devinrent de véritables objets d'art, et comme tels, elles restèrent aux mains des grands et des riches. »

« La longue canne à pomme d'or dite à la Tronchin, qu'on appela depuis canne à la Voltaire, était portée surtout par les vieillards, les magistrats, les personnages notables. La badine souple et pliante, de toutes longueurs, ne convenait qu'aux jeunes gens qui couraient en chenille, c'est-à-dire en petit habit leste et pimpant dans les rues, le matin. » (Paul Lacroix, *le XVIIIe siècle.*) Souis Louis XIV, et depuis, le contrôleur général des finances était le seul qui portât la canne, en se présentant chez le Roi.

Les femmes eurent aussi leur canne. Celle de Mlle de Montpensier a joué un rôle dans l'histoire de nos guerres civiles ; elle était ornée de rubans aux couleurs de la Fronde et servit à donner le signal aux canons de la Bastille de tirer sur les troupes royales. Au XVIIIe siècle, les femmes font usage de la grande canne à pomme d'or, qu'elles portent majestueusement par le milieu. Ce n'est pas pour elles un vain ornement, écrit Mercier en 1782 ; elles en ont besoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons qui ne les rehaussent que pour leur ôter la faculté de marcher. (*Tableau de Paris.*)

La manie des cannes (comme celle des bagues et des tabatières) était poussée à l'extrême. Il était de bon ton d'en changer souvent. Le comte de Brühl, ministre de l'Électeur de Saxe, Frédéric Auguste II, en avait au moins trois cents, toutes riches et variées. Le prince de Talleyrand en possédait aussi, paraît-il, un nombre considérable. Henry Beer, frère de l'illustre Meyer Beer, avait réuni une collection de cannes sans pareille, ainsi que d'affiches de spectacles et de concerts de Berlin. Il est mort fou et ruiné, dit M. Feuillet, de Conches, une canne dans chaque main. (*Causeries d'un curieux,* t. II, p. 170.)

Le *Cabinet des modes nouvelles,* à la date du 1er avril 1786, nous montre un jeune désœuvré portant sous le bras gauche « la canne bambou à pomme d'or ». D'après Quicherat, l'élégant portait, en 1790, une grosse canne ficelée d'une corde à boyau, dans l'intérieur de laquelle était enfermé un sabre droit.

Sans retourner à l'antiquité, parlons de quelques bâtons et cannes célèbres. On montre à Moscou, au Kremlin, une canne

dont la vue rappelle d'horribles souvenirs ; c'est celle de Jean Wasilewitch le Cruel. La pomme est en ivoire sculpté, tandis que l'extrémité inférieure est terminée par un stylet affilé. Cette terrible canne quittait rarement Jean le Cruel. Lorsqu'il donnait audience à ses fonctionnaires, il s'approchait de celui dont il était mécontent et lui entrait sa canne dans le pied, de manière à le clouer au parquet. Malheur au patient qui n'avait pas la force de supporter cette épreuve, de nouveaux châtiments plus affreux encore lui étaient réservés.

La canne du maréchal de Villars est plus glorieuse. Au lieu d'un tyran, elle nous rappelle l'illustre homme de guerre auquel la France dut son salut à Denain. « En 1730, écrit M[me] Campan dans ses *Mémoires,* la Reine Marie-Leczinska, se rendant à la messe, trouva le vieux maréchal de Villars appuyé sur une béquille de bois qui ne valait pas trente sous ; elle l'en plaisanta et le maréchal lui dit qu'il s'en servait depuis une blessure qui l'avait forcé de faire cette emplette à l'armée. La Reine en souriant lui dit qu'elle trouvait sa béquille si indigne de lui qu'elle espérait bien en obtenir le sacrifice.

« Rentrée chez elle, Sa Majesté fit partir M. Campan pour Paris, avec l'ordre d'acheter chez le fameux Germain la plus belle canne à béquille en or qu'il pût trouver, et lui ordonna de se rendre de suite à l'hôtel du maréchal de Villars et de lui porter ce présent de sa part. Il se fit annoncer et remplit sa commission ; le maréchal, en le reconduisant, le pria d'exprimer toute sa reconnaissance à la Reine et lui dit qu'il n'avait rien à offrir à un officier qui avait l'honneur d'appartenir à Sa Majesté, mais qu'il le priait d'accepter son vieux bâton, qu'un jour peut-être ses petits-fils seraient bien aises de posséder la canne avec laquelle il commandait à Marchiennes et à Denain. On retrouve dans cette anecdote le caractère connu du maréchal de Villars, mais il ne se trompa pas sur le prix que l'on mettait à son bâton. Il a été conservé depuis ce temps avec vénération par la famille de M. Campan. » (III, 79.)

Voltaire, Rousseau et le grand Frédéric avaient toujours une canne à la main ; ce qui s'est répandu de soi-disant cannes de ces trois personnages est incalculable. Un écrivain a fait observer à ce propos que tous ces bâtons plantés ensemble pourraient former une petite forêt.

Après l'apparition de l'ennuyeuse pièce de La Harpe : *les Barmécides,* on vendit dans la rue des cannes particulières auxquelles on avait donné ce nom. La Harpe l'apprit dans des circonstances pénibles pour son amour-propre. « Il était en carrosse de gala au

bois de Boulogne, avec deux dames de la cour, dont l'une était, je crois, la duchesse de Grammont. Il avalait l'encens qu'il se faisait offrir et qu'il rendait aux autres en les jugeant d'après lui-même. Un quidam passait près de la voiture, qui marchait au pas, en criant : « Qui veut m'acheter des cannes à la Barmécide ! — Des cannes à la Barmécide, M. de La Harpe, dit une de ces dames, cela vous regarde. Permettez-moi de vous en offrir une en mémoire de votre grand succès.

M. de La Harpe, regardait les représentations des *Barmécides,* cette tragédie des momies persanes, comme un succès. On appela le marchand, il s'approcha du carrosse et montra trois ou quatre bâtons noueux surmontés d'une pomme d'ivoire ; c'était fort laid.

« Quoi ! voilà vos Barmécides, reprirent ces dames ; pourquoi leur donner un pareil nom ?

— Vous allez voir, Madame, poursuivit le marchand d'un air fûté. Il démonta la pomme montée à vis et montra à la carrossée un gros sifflet caché sous l'ivoire. M. de La Harpe resta tout penaud, mais ces dames eurent la cruauté d'éclater de rire. Que devint son visage ! Comme le disait M. de Beaumarchais, il aurait volontiers pleuré de la bile. » (*Mémoires de la Bnne d'Oberkirch,* I, 226.)

On connaît la canne dont parle Franklin dans son testament : « Je lègue mon bâton de bois de pommier sauvage, orné d'un bouton d'or en forme d'un chapeau de la Liberté, à mon ami, l'ami du genre humain, le général Washington. Si c'était un sceptre, il serait digne de lui et bien placé dans sa main. C'est un présent que m'a fait cette excellente dame Forback duchesse douairière des Deux-Ponts ; quelques vers qui y sont relatifs doivent l'accompagner. »

La famille du marquis de Lafayette conserve une canne historique surmontée d'une pomme façonnée en pierre de la Bastille. Cette canne doit être un souvenir du patriote Palloy, chargé par la commune de Paris de démolir l'antique forteresse.

Vers la fin du XVIIe siècle, Croquart, rue Saint-Simon, était réputé comme fabricant de cannes. (Abraham du Pradel, *le Livre commode.*)

Sous Louis XVI, Ourréal, Charpentier et Cartier, tabletiers, tenaient fabrique et magasin de cannes assorties. Les bijoutiers Marq, rue d'Enfer, et Durier avaient la spécialité des belles pommes de cannes. (*Almanach Dauphin.*) Mais la maison la plus en vogue était celle de Granchez, bijoutier de la Reine, *au Petit Dunkerque,* chez lequel on trouvait de « jolies cannes de femmes,

en bambou, chiquetées, garnies d'or ». (*Mercure*, août 1775.)

En dehors de ces maisons de commerce recommandées, il est bien certain que des artistes de premier ordre ont ciselé des pommes de cannes. Nous avons déjà cité le fameux GERMAIN, « sculpteur orfèvre du roi, » chez lequel la Reine Marie Leczinska faisait acheter pour le maréchal de Villars une magnifique canne, à béquille d'or.

A Germain, nous pouvons adjoindre AUGUSTE, « particulièrement connu pour tout ce qui concerne la vaisselle et bijoux ciselés. » Assurément ces deux maîtres, pour satisfaire aux goûts de leurs nobles clients, ont ciselé des pommes de cannes, comme ils ont ciselé des tabatières et de splendides vaisselles.

Au milieu des belles céramiques de la collection Paul Gasnault, nous avons remarqué une intéressante variété de pommes de cannes en porcelaine tendre, provenant pour la plupart de la manufacture de Chantilly.

Les unes figurent une tête d'homme ou de femme, de dauphin ou de perroquet ; les autres sont cylindriques, à bouton ou à béquille. Sur une pomme, forme béquille, à personnage, on voit une béquille peinte en rouge, accompagnée de cette légende : *Je vous offre ma béquille.* Sur une autre de même facture, on lit : *Ma béquille, toujours fertile* (1).

En Allemagne, diverses fabriques et surtout celle de Meissen, ont fait, au siècle dernier, de jolies pommes de cannes, à figures, modelées et peintes avec talent. Les répétitions qu'on fait aujourd'hui sont bien inférieures aux types anciens.

L'allemand DAEBLER, mort en 1702, s'est fait connaître par son habileté à ciseler des pommes de cannes, en ivoire. Un de ses sujets favoris représente des enfants grimpés les uns sur les autres.

Pendant les premières années de la Restauration, les passions politiques étaient très ardentes ; tandis que les royalistes s'entouraient de tout ce qui pouvait leur rappeler la famille royale des Bourbons, les bonapartistes n'auraient pu agir de même. au sujet de leur Empereur, sans risquer d'être incarcérés. Il parut alors des cannes et des tabatières à secret, ainsi que la tabatière *au petit chapeau.* Sévèrement prohibées, elles se vendirent clandestinement jusqu'à la mort du prisonnier de Sainte-Hélène.

Écoutons ce récit du temps de la terreur blanche :

« Vers 1817, un soir d'hiver, comme nous étions assis autour d'une table écoutant une lecture que nous faisait mon père, nous

(1) La précieuse collection céramique, de M. Paul Gasnault fait aujourd'hui partie du musée de Limoges.

vîmes entrer un officier de l'Empire, ami de notre famille. Il était sérieux, un peu raide et sa redingote était boutonnée jusqu'au menton, selon son habitude ; il répondit à peine à notre bonsoir. Je lui présentai une chaise ; il l'approcha plus près de la table, s'assit et nous fit un geste de la main et des yeux qui voulait dire tout à la fois : « Silence et discrétion. » Il y avait dans sa physionomie quelque chose de plus mystérieux qu'à l'ordinaire. Chacun de nous s'attendait à une nouvelle extraordinaire ou à l'apparition de quelque chanson ou brochure bonapartiste. Notre surprise fut grande lorsque le brave capitaine se mit à dévisser gravement la pomme de sa canne. Cette pomme était en buis et n'avait point une forme particulièrement agréable. Le vieil officier prit un de nos cahiers en papier blanc, le plaça à une certaine distance de la lampe, puis posa dessus le petit morceau de bois tourné. On n'y comprit rien d'abord et je ne sais s'il s'apprêtait à rire ou à s'étonner de notre peu d'intelligence. Ce fut mon jeune frère qni le premier s'écria : « Ah ! voyez donc ! la fi-
« gure de Napoléon ! »

« En effet, les ombres projetées par les profils sinueux de la pomme de canne, reproduisaient très nettement et très fidèlement la figure classique de l'illustre exilé. La physionomie du capitaine s'illumina et des larmes vinrent à ses paupières : « Nous
« le reverrons ! » murmura-t-il d'une voix sourde, et il chanta le refrain d'une chanson bonapartiste alors fort à la mode. Pendant tout le reste de la soirée, il fut très animé et nous prouva par toutes sortes de bonnes raisons, qu'avant six mois la grande armée prendrait sa revanche de Waterloo. Quelques semaines après, il n'y avait pas dans la ville un ancien soldat qui n'eût le petit morceau de bois tourné au bout de sa canne ou de sa pipe. Puis, un jour, vint une panique, et personne ne vit plus ombre de petit morceau de bois. » (Une estampe séditieuse, *Magasin pittoresque*, XXX, 64.)

Consultons les Archives nationales et celles du Ministère des Affaires étrangères, et terminons par quelques renseignements inédits.

22 *avril* 1695. Montarsy, joaillier du Roi Louis XIV, fournit à S. M. une pomme de canne, d'une agate, enrichie de vingt-quatre diamants. 237 liv. — Pour réparation d'une canne. 141 liv.

1708. Une pomme de canne en or de chez Montarsy, pour S. M. 100 liv. — Une pomme d'agate. 81 liv.

En 1745, une distribution de cannes est faite à diverses personnes parmi celles qui accompagnent l'Infante Marie-Thérèse-Antoinette, venant en France, épouser le Dauphin, fils de Louis XV.

Au premier chirurgien, une canne à béquille d'or, ciselée, garnie de diamants, avec son cordon à glands d'or. 1,300 liv. — A don Gabriel Benito de Alonzo Lopez, contrôleur, une canne de 1,300 liv. — Deux cannes à béquilles d'or, ciselées, garnies de leurs tresses à glands d'or. 700 liv. — Quinze cannes, à bec de corbin d'or, pour des officiers subalternes. 3,600 liv.

Dix cannes à pommes d'or ciselées. 1,700 liv. (Arch. du Min. des Aff. étr. *Bijoux et présents du Roi.* Nos 410 et 461,)

C'est la première et la dernière fois que nous voyons figurer la canne parmi les présents royaux. Elle n'est pas donnée aux grands personnages comme on a pu le voir et se trouve classée avec les étuis, porte-crayons, tire-bouchons, etc., dans la série des *présents surnuméraires.*

Herbault, qui, de 1747 à 1758, livrait au Roi, au Dauphin et à Mesdames, filles de Louis XV, de jolies boîtes ciselées, gravées, émaillées et en or de couleur, faisait aussi des pommes de cannes. Son dernier mémoire dans les comptes des Menus-Plaisirs mentionne : Un jet orné d'une très belle pomme d'argent, ciselée avec ses yeux. 96 liv. » (*Archiv. Nat.* O13002.)

En 1770, pour le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, Sageret, bijoutier du Roi, fournit « une canne avec un bec de corbin d'or, ciselé à figure ». Le prix est de 300 liv. (*Archiv. Nat.* O13029.)

En 1777, d'après Léouzon-le-Duc, lorsque Gustave III vint à Saint-Pétersbourg, la grande Catherine lui offrit une superbe canne « valant plus de soixante mille roubles » (environ 240,000 fr.) (*Gustave II, Roi de Suède.*)

Une canne ayant appartenu à Voltaire a été adjugée à Paris, 500 fr.

Napoléon avait une canne en écaille de l'Inde et à musique; elle fut vendue à Londres, 56 livres sterling.

Vente Clos, 1812. « Un jet blond surmonté d'une béquille d'or, à chevron du même or sur le poli, qui était la canne de Voltaire. » 1,650 liv.

A la *Vente San-Donato,* en 1880, vingt-six cannes furent livrées aux enchères. Un jonc à pomme d'or repoussé et ciselé, représentant l'enfance de Bacchus, a été adjugé 1,020 fr.

Vente Hamburger, 1884. Pomme de canne en or ciselé, de style Louis XV. 1,670 fr.

LES AUTOGRAPHES.

Les collections d'autographes ont rendu de grands services aux historiens, aux biographes, aux critiques d'art. Elles ont permis de rectifier par des preuves matérielles une foule d'erreurs longtemps accréditées. Si nous pouvons lire les lettres de Mme de Sévigné, de Mme de Maintenon, de saint François de Sales, de Fénelon, de Bossuet, de Benjamin Constant, nous le devons aux collections d'autographes.

Les Chinois sont passionnés pour ce genre de curiosité. Ils conservent précieusement dans les temples, des pancartes écrites de la main des Empereurs, dont quelques-unes remontent à près de deux mille ans. En Chine, le peuple tout entier, le pauvre comme le riche, recherche les autographes. Ceux des hommes célèbres sont encadrés et tapissent les murs des appartements. A défaut d'originaux, les gens sans fortune se contentent de fac-similé, exécutés d'ailleurs avec une grande perfection. Les amateurs du Céleste Empire ont payé jusqu'à mille francs un petit billet de quelques mots tracés à l'encre rouge par l'Empereur Kang-Hi, contemporain de Louis XIV. Ce billet, très laconique, contenait simplement ces mots : *Moi je me porte bien.* Le 1er et le 15 de chaque mois, lorsque les courtisans venaient prendre des nouvelles de l'Empereur, celui-ci leur faisait remettre un pareil papier. (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux.*)

Le goût des autographes remonte vraisemblablement à une époque fort éloignée et peut-être même à l'invention de l'écriture, mais il n'a pu se développer en France qu'au XIXe siècle. La première vente publique eut lieu à Paris, en 1820. A partir de cette époque, les amateurs eurent la possibilité de former à prix d'argent une véritable collection. Les autographes commencèrent à être cotés, ils représentèrent une valeur et ce fut un motif pour les rechercher partout et en arrêter la destruction. Ce qu'on a fait ainsi de trouvailles, depuis plus d'un demi-siècle, est incalculable. Que de lettres curieuses dont on ignorait l'existence ont été retrouvées. Quant à leur valeur intrinsèque, elle varie suivant leur degré de rareté et l'importance des personnages.

Si une simple signature de Molière s'est vendue 430 fr. et une autre de J.-B. Poquelin Molière est montée à 950 fr., c'est qu'on ne connaît du célèbre poète que des signatures. La lettre qui

jusqu'à ce jour, ait atteint le chiffre le plus élevé (il n'est ici question que de lettres proprement dites et non de manuscrits, plans, rapports et documents divers) eh bien, ce *rara avis* est une lettre de Pierre Corneille à Pélisson ; elle a été adjugée 4,000 fr. à la vente Chambry, en 1881.

En général, les lettres historiques sont les plus précieuses ; les autres se paient en raison de l'intérêt qu'elles offrent et sont d'autant plus recherchées, qu'elles renferment moins de banalités. C'est surtout parmi les hommes de lettres, les érudits, les savants, les bibliophiles, que se recrutent les collectionneurs d'autographes. On jugera de leur ardeur et de leurs préférences, en parcourant la série de prix de ventes qui termine cette notice.

Les autographes ont été imités, comme l'ont été les objets curieux en tous genres, d'un prix élevé. L'affaire Vrain-Lucas, qui s'est dénouée devant le tribunal correctionnel de la Seine, en 1870, nous a fait connaître le plus audacieux imitateur d'autographes. Ce fripon, assidu de la Bibliothèque nationale, trouva le moyen de fournir pendant plus de quinze années vingt-sept mille faux autographes à M. Michel Chasles, de l'Académie des sciences, et dont il reçut plus de 150,000 fr.

A côté de milliers de lettres fausses, mais admissibles, attribuées à Charlemagne, à Abeilard, à François I, à Galilée, à Pascal, etc., il s'en trouvait d'invraisemblables, signées d'Attila, de Jules César à Vercingétorix, de Judas Iscariote à Marie-Madeleine, de Lazare le ressuscité à l'apôtre Pierre, de Gremius Julius à Jésus-Christ, de Tibère, d'Alexandre le Grand à Aristote, d'Eschyle à Pythagore, etc., toutes écrites en vieux français et sur du papier ; papier, à la vérité enfumé, jauni ou arraché à d'anciens livres. On se demande comment un membre de l'Institut, un savant, a pu se laisser tromper à ce point. Vrain-Lucas assurait confidentiellement tenir ses pièces d'un grand amateur dans le besoin, obligé de se défaire petit à petit de ses richesses et qui avait exigé sur son nom le secret le plus absolu.

Deux lettres de Charles-Quint adressées à Rabelais, offertes par M. Chasles à l'Académie de Belgique, furent d'abord contestées. Plus tard, des lettres de Pascal à Boyle, soumises à l'Académie des sciences, soulevèrent un murmure d'incrédulité et à la suite de vives polémiques, la fraude finit par être dévoilée. M. Chasles ressentit un véritable chagrin d'avoir été dupé et le grand retentissement de cette affaire, dans laquelle il poussa la confiance jusqu'à l'aveuglement, lui fut plus pénible encore que la perte de son argent.

« De l'affaire Vrain-Lucas, dit M. Charavay, doit sortir un

enseignement, à savoir qu'il convient d'apporter dans le choix de ses collections une prudence extrême. Ce n'est point du premier jour qu'on devient expert en pareille matière ; il faut avoir fait des études paléographiques et historiques sérieuses, connaître les divers protocoles des chartes, des lettres et des documents de tous les temps, les avoir comparés ensemble, être en un mot capable de remplir la tâche qu'on s'impose... »

Pour connaître un fac-similé, le moyen est simple. On prend de l'eau de javelle qui attaque l'encre ordinaire, mais laisse intacte l'encre d'imprimerie. L'épreuve se fait sur une lettre de la pièce douteuse ; si l'eau de javelle enlève l'encre, la pièce est originale.

« Quand une lettre d'un personnage, nous parlons des autographes et non des chartes, présente des doutes, il faut d'abord examiner l'écriture et comparer avec celle d'une lettre renommée pour authentique. Le faussaire se trahit toujours par une certaine hésitation, un tremblement qui n'échappe pas à un œil exercé. Le papier est-il de l'époque ? Quel est son filigrane ? l'encre est-elle ancienne ?

« En second lieu, le texte de la lettre fournit nombre d'observations. Est-ce bien le style de l'époque ? la lettre est-elle dans le caractère de l'homme auquel elle a été attribuée ? sont-ce ses expressions ordinaires, son orthographe habituelle ? les faits mentionnés dans la pièce sont-ils d'accord avec l'histoire ?

« Toutes ces observations peuvent être accompagnées de bien d'autres. Le lieu d'où la lettre est datée peut être un point de repère. La date également. Un point très important aussi, mais sur lequel on manque souvent de renseignements, c'est la provenance. Certes, toutes ces vérifications ne sont pas aisées à faire et le mieux pour les amateurs est de porter la pièce douteuse à l'expert qui procède à l'examen. Mais bien peu de pièces ont besoin de passer au crible. L'authenticité des documents, le plus souvent est visible pour l'expert, au premier coup d'œil ; les autographes ont un cachet de vérité, comme l'honnête homme porte sur son visage les preuves de sa bonne foi. » (Étienne Charavay, *Faux autographes. Affaire Vrain-Lucas*, Paris, 1870.)

Divers systèmes sont en présence pour le classement des autographes. L'ordre alphabétique est parfois employé, mais on les met presque toujours par genres de célébrités, en adoptant des divisions comme celles-ci : *Maisons souveraines. — Clergé catholique. — Huguenots. — Cultes divers. — Armée de terre et de mer. — Beaux-Arts. — Savants et explorateurs. — Poètes et prosateurs. — Femmes,* etc.

Les amateurs qui voudront faire eux-mêmes le catalogue de leur collection, devront s'appliquer à bien décrire leurs autographes, en prenant pour modèles les catalogues si bien compris de M. Étienne Charavay. Quand la lettre porte un cachet, un sceau, des soies, une enveloppe détachée, on en fait la remarque. Si la pièce est intéressante, on en donne l'analyse et l'on y joint, entre guillemets, les passages les plus marquants. La description d'un autographe est toujours précédée des noms de l'auteur, de la date de sa naissance de celle de sa mort et l'on y joint un sommaire biographique, en une seule phrase. Voici d'ailleurs un exemple tiré du *Catalogue Alfred Bovet,* Paris, 1884.

763. SAINT-PIERRE (Jacques-Henri Bernadin de), l'immortel auteur de *Paul et Virginie* et des *Études de la nature,* membre de l'Académie française (1795) n. au Havre, 19 janvier 1737, m. à Éragny-sur-Oise (Seine-et-Oise), 20 janvier 1814 (1).

L. A. S. à sa femme (Mlle Didot, qu'il avait épousée en 1792), à Paris; Gonesse, 3e jour complémentaire an XIII (20 septembre 1805), 2 p. in-8. — P.

Très curieuse lettre où il raconte les promenades qu'il fait avec un compagnon de voyage. « Mais tout cela n'approche pas de ce que je goûte près de toi; ma muse, quand je suis un peu loin, cesse de m'inspirer... Je n'ai pas eu le courage de jeter une fois les yeux sur mon manuscrit... Il faut que tu rallumes mon feu, je ne dis pas celui de mon amour, car celui-là ne s'éteindra qu'avec ma vie, mais celui qui m'inspire ma prose si goûtée de tout le monde, et qui te sort des yeux et de la bouche quand tu m'adresses la parole... Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, muse désirée... »

Vente Trémont, 1852. Lettre de Bayard. 311 fr.; — de Jacques Cœur. 201 fr.; — d'Agnès Sorel. 201 fr.; — de Rabelais. 210 fr.; — de Michel-Ange. 309 fr. — Une simple signature de MOLIÈRE. 430 fr.

Vente Amant, 1855. Lettre de Racine. 400 fr.

Vente Esthérazy, 1857. Lettre de Gonzalve de Cordoue. 305 fr.; — de Marie Stuart. 500 fr.; — de Napoléon Ier 1,000 fr.

Vente Lucas de Montigny, 1860. La dernière lettre de Napoléon à Marie-Louise. 1,200 fr.; — lettre de Marie-Antoinette. 700 fr.; de La Rochejacquelein. 400 fr.; une signature de J.-B. POQUELIN MOLIÈRE. 950 fr.

Vente Laverdet, 1861. Lettre de Bussy-Rabutin. 100 fr.; — de Le Sage. 550 fr ; de l'abbé Prévost. 200 fr.; de Rameau. 50 fr.; — de Chateaubriand. 23 fr.; de Marie Duplessis (la Dame aux Camélias). 20 fr.; — de Proud'hon. 42 fr.

Ventes à Londres, 1862. Lettres autographes signées : de lord

(1) ABRÉVIATIONS : L. A. lettre autographe.— L. A. S., lettre autographe signée. — L. S., lettre signée. — P. S., pièce signée. — P., portrait.

Byron. 45 fr. ; — de Catherine d'Aragon, première femme de Henri VIII. 650 fr. ; — de Charles I, billet. 35 fr. ; — de Charles II. 28 fr. et 65 fr. ; — de Franklin. 42 fr. 50 et 66 fr. 25 ; — de La Fontaine. 100 fr. ; — de La Pérouse, juillet 1785, la dernière lettre qui serait parvenue en Europe de notre illustre navigateur. 48 fr. ; — d'Horace Nelson, écrite de la main gauche. 55 fr. ; — d'Horace Walpole. 81 fr. 25 ; — de Washington. 83 fr. 75.

Lettres seulement signées : d'Anne de Boleyn. 287 fr. 50 ; — de Fr. Bacon. 125 fr. ; — de Catherine Parr, sixième femme de Henri VIII. 675 fr. ; — de Cromwell. 65 fr. ; — de Molière. 375 fr. ; — de Richard III. 287 fr. 50 fr. et 450 fr.

Vente Yemeniz, 1868. Lettre de Le Sage, d'une insigne rareté, adjugée 400 fr. au Bon Feuillet de Conches ; — de Louis XV, sur la bataille de Fontenoy. 408 fr.

Vente Merlin, 1870. Lettre de Mme de Sévigné à M. de Lamoignon. 540 fr. ; — de Buffon. 43 fr. ; — de Mme de Maintenon, 37 fr.

Vente Gauthier-Lachapelle, 1872. Lettre de François I à Charles-Quint. 155 fr., acquise par le Mis de Flers ; — de Marie-Antoinette. 166 fr. ; — de Mme Roland 360 fr. ; — de W. A. Mozart à sa sœur. 415 fr.

10 *février* 1875. Lettre de Boileau Despréaux, 301 fr.

Vente Chambry, 1881. Lettre de Tristan l'Ermite. 205 fr. ; — de Bossuet. 200 fr. ; — de Bourdaloue. 255 fr. ; — de Fénelon. 300 fr. ; — de J.-J. Rousseau. 220 fr. ; — de Thomas Corneille. 600 fr. ; — lettre de Pierre Corneille à Pélisson. 4,000 fr.

Vente Maurice Delestre et Charavay, 1882. Une lettre de compliment, de la célèbre Bianca Capello. 600 fr. — La minute autographe d'une lettre de conseils de Louis XIV à Philippe V. 1,000 fr. — Une lettre de Mme de Maintenon. 1,300 fr. ; — de Georges Scudéry. 505 fr. ; — de Voltaire, à J.-B. Rousseau, lui soumettant le plan de la Henriade. 1,000 fr. — Un manuscrit autographe de Ney, sur un plan de bataille. 600 fr.

Vente Benj. Fillon, 1883. Lettre de Bertrand Duguesclin, écrite par son secrétaire. 250 fr. — Une épitre d'Anne, duc de Montmorency, à Catherine de Médicis. 500 fr. — Lettre du duc de Montpensier à Catherine de Médicis 500 fr. — Une plainte du brave Crillon à Henri IV (on avait maltraité ses gardes). 1,000 fr. — Une page et demie de Nicolas de L'Hôpital, duc de Vitry, qui dirigea l'assassinat du M^al d'Ancre. 250 fr. — Une signature de Lesdiguières, écrivant à Duplessis-Mornay. 450 fr. — Turenne, à sa femme Charlotte de Caumont. Amiens, 12 fév. 1660. Rarissime. 1,700 fr. — Une page de Catinat, 27 oct. 1693. 200 fr. — Lettre de Carnot à Napoléon I vaincu, pour lui offrir ses services (avec

sa nomination au gouvernement d'Anvers). 1,050 fr.; — de Marlborough. 300 fr.; — de Wellington, prince de Waterloo, au duc de Richelieu. 200 fr.; — de Stofflet. 105 fr. — Un ordre du jour de Bonchamp. 190 fr. — Une lettre de La Rochejaquelein, signée aussi par de Lescure. 200 fr. (Paul Eudel, *l'Hôtel Drouot et la curiosité*. Paris, Charpentier, 1884.)

Vente A. Bovet, 1884. Lettre de Galilée à un poète. 690 fr.; — de Buffon à d'Alembert. 100 fr.; — de J. Priestley à Trudaine de Montigny. 100 fr.; — de La Pérouse. Lettre écrite pendant son dernier voyage. 160 fr.; — de Ph. de Commynes au duc de Milan. 100 fr.; — de Ronsard à un poète. 330 fr.; de Malherbe à Racan. 355 fr.; — de saint François de Sales, au duc de Savoie. 260 fr.; — de saint Vincent de Paul au Rév. Père Boulart. 200 fr.; — de Voiture au Cte d'Avaux. 300 fr.; — Pouvoir signé par PIERRE CORNEILLE et divers membres de l'Académie française. Pièce des plus précieuses. 1,785 fr. — Reconnaissance d'un prêt. Pièce signée : J. B. P. MOLIÈRE; J. B. MONCHAINGRE; ANGÉLIQUE MEUNIER et C. ROLLET. Autographe rarissime. 2,500 fr.; — de Mme de Sévigné à la Csse de Guitaut. 390 fr.; — Lettre de Mme de Maintenon à M. de La Gattère. 150 fr.; — de Boileau à M. de Lamoignon. 200 fr.; — de Racine (reçu de cent livres). 200 fr.; — de Lesage au marquis de Torcy. 1,010 fr.; — de Voltaire à Titon du Tillet. 112 fr.; — de J.-J. Rousseau à M. d'Escherny. 200 fr.; — de Diderot à Voltaire. 245 fr.; — de Victor Hugo à Villemain. 60 fr.; — de Luther à Johann Walter. 1,000 fr.; — de Frédéric à Voltaire. 270 fr.; — de Gœthe à Schiller. 600 fr.; — de Hume à la Csse de Boufflers. 400 fr.; — de H. Walpole à J. Pinkerton. 80 fr.; — de Walter Scott à Will. Miller. 75 fr.; — de lord Byron à R. B. Oppner. 200 fr.; — d'Alfieri au Mis Albergati-Capacelli. 175 fr.; — de Manzoni à M. Gosselin. 270 fr.; — de Silvio Pellico au Cte Domiziano di Larisse. 50 fr.; — de Sismondi à Mme Tiedge. 30 fr. — (Nous devons la primeur de ces prix de vente à l'obligeance de M. Étienne Charavay.)

CURIEUX D'AUTOGRAPHES.

MM. **ADERT** (Genève). — **LUIGI ARRIGONI** (Milan), musiciens. — **DUC D'AUMALE** (Chantilly), lettres et documents sur les Condé. — **LUIGI AZZOLINI** (Rome). — **BADIN** (Paris), académiciens. — **VICT BART** (Versailles), divers. — **M**is **C. DE BEAUREGARD** (Paris), divers. — **BÉGIS** (Paris), curiosités du XVIIIe s. — **C**te **DE BONNEVIE** (chât. d'Aubiat), chartes du moyen âge et documents sur l'Auvergne. —

HENRI BORDIER (Paris), protestants. — **C. GUILBERT BORROMÉE** (Milan), artistes. — **L'ABBÉ BOSSUET** (Paris), lettres sur Bossuet. — **BOUCHER DE MOLANDON**, signatures et sceaux des grands personnages contemporains de Jeanne d'Arc. Lettres d'hommes célèbres de l'Orléanais : S. de Bougars, G. de l'Aubespine, le chancelier de Morvillier évêque d'Orléans, le Père Petau, jésuite, Rob.-Jos. Pothier, Prevost de la Jannès, l'abbé de Rayrac, Hue de Miromesnil, de Malesherbes, etc. — **BOUVRAIN** (Paris), documents sur Paris. — **ARMAND BOURGEOIS** (Pierry), documents signés de Louis XIV et de Colbert. Lettres de Cuvier, de Gassendi, de Delille, etc. — **FR. BOYER** (Clermont-Ferrand), superbe collection de plus de cinq mille autographes de personnages célèbres de l'Auvergne, ou dignes de mémoire. — **BROLEMANN** (Paris [?]), conventionnels et littérateurs des XVIIIe et XIXe s. — **BUHET** (St-Étienne), divers. — **PH. BURTY** (Paris), collection générale. — **Cte DE CAIX DE St-AYMOUR** (Paris), idem. — **Mis DE CHANTERAC** (Paris), idem. — **Mis DE CLAPIERS** (Marseille), lettres et documents sur la Provence. — **ALEX. COHN** (Berlin).

VICTOR DELATTRE. Lettres de Fénelon. — **DERIARD** (Rive-de-Gier), académiciens, poètes et conventionnels. — **ULRICH-RICH. DESAIX**, lettres du général Desaix et documents sur l'Indre. — **F. DIDOT** (Paris), collection générale. — **ENGEL** (Dolfus), documents sur l'Alsace. — **ALEX. DUMAS** (Paris), collection générale. Académiciens. — **PAUL EUDEL** (Paris), divers. — **Bon FEUILLET DE CONCHES** (Paris), la plus importante collection de Paris. Raretés en tous genres. — **DE FITZ-JAMES**, divers. — **Mis DE FLERS** (Cour-sur-Loire), souverains. Académiciens. — **Mis DE GANAY** (Paris), divers. — **EDM. DE GONCOURT** (Paris), collection générale. — **GUIFFREY** (Paris), artistes.

HOURDEQUIN DE BEAUPRÉ (Montdidier), Empereurs, Rois, évêques, généraux, écrivains. — **ARSÈNE HOUSSAYE** (Paris), divers. — **Mme JUBINAL DE St-ALBIN** (Paris), divers, Révolution française. — **RENÉ KERVILER** (St-Nazaire), autographes et portraits des membres de l'Académie francaise depuis sa fondation (1633) jusqu'à nos jours. — **GUILL. KUNZEL** (Leipzig).

LACAILLE (Paris), grande collection générale. — **EUG. DE LANNEAU** (chât. de Bard), divers. Lettres de la famille royale d'Orléans. — **DUC DE LAROCHEFOUCAULT-DOUDEAUVILLE** (Paris), collection générale. — **H. LECHARPENTIER** (Pontoise), divers. — **GEORGES LECOCQ** (Amiens), divers. — **H. LE COURT** (Deauville-sur-Mer), personnages des guerres de la République et de l'Empire. — **JULES LEPETIT**, personnages du XIXe s. — **DE LESCURE** (Paris), divers. — **Dsse DE LUYNES** (Paris), collection générale. — **A.-M.-S.**, divers. Personnages du second Empire. — **Mme CHARLES LENORMANT** (Paris), plus de deux cents lettres de Mme de Staël, adressées à Mme Récamier Correspondance de Benjamin Constant et de Mme Récamier. Nombreux volumes de lettres de Chateaubriand à Mme Récamier, de Charles Lenormant à sa femme, de François Lenormant à sa mère, de Montalembert et de Mgr Dupanloup à Mme Ch. Lenormant, etc. A ces précieux autographes vient s'ajouter une importante collection générale. — **Mme FRANÇOIS LENORMANT** (Paris), divers. Collection générale. — **MEAUME**, lettres et documents sur la Lorraine. — **CH. MEINERET** (Dessau), divers. — **MINORET**, collection générale. — **MOREAU** (Paris), documents sur Diane de Poitiers et le château d'Anet. — **Bon TH. DE MOR-**

GAN (Amiens), divers. — **MORIN-PONS** (Lyon), personnages du Dauphiné. — **ALFR. MORRISON** (Londres), la plus grande collection d'autographes d'Europe. Le Catalogue illustré, rédigé par M. Thibaudeau, sera prochainement publié. — **MOULIN**, Académie française, magistrats, maréchaux de France.

NADAR (Paris), documents sur les ballons. — **DUC DE NOAILLES** (Paris), divers. — **PRINCE D'ORANGE**, correspondances littéraires de J.-J. Rousseau, de Voltaire, etc. — **TR. H. PHÉLIPOT DE LA BÉNATIÈRE** (Bois, île de Ré), documents sur la Charente-Inférieure. — **PIAT** (Paris), littérateurs. — **Bon J. PICHON** (Paris), divers. — **Bon ROGER PORTALIS** (Paris), artistes. — **POTIQUET** (Paris), divers. — **Mis DE QUEUX DE St-HILAIRE** (Paris), musiciens. Grecs. — **Mis DE ROCHAMBEAU** (Thoré), divers. — **A. ROUSSET** (Lyon), divers. — **Cte ROUSSY DE SALES** (Chât. de Sales), divers. — **Bon FERN. DE SCHICKLER** (Paris), protestants. — **GUST. SERVOIS** (Paris), collection générale. — **Vte DE SPOELBERG** (Paris), littérateurs du XIXe s. — **AMBROISE TARDIEU** (Herment, Puy-de-Dôme), documents sur l'Auvergne. — **DUC DE LA TRÉMOILLE** (Paris), divers. — **Bon TRISTAN LAMBERT** (Fontainebleau), divers. — **PLATON DE WAXEL** (St-Pétersbourg), savants. — **CH. YRIARTE** (Paris), divers.

LES TIMBRES-POSTE (1).



ILE MAURICE, 1847.
1 penny, rouge.

Les timbres-poste furent adoptés à Londres en 1840. La France n'en fit usage qu'en 1849 et l'Allemagne en 1850. Presque aussitôt naquit la timbrophilie, pour se répandre partout où se trouvent des collectionneurs. Depuis longtemps Paris a sa Bourse aux timbres-poste, où amateurs et spéculateurs de tout âge, viennent échanger, acheter, vendre des timbres de tous les pays.

Cette Bourse eut lieu longtemps sous les arbres des Tuileries, puis elle passa au Luxembourg ; à présent, elle se tient en face de l'Élysée, au coin de l'avenue Gabrielle et de l'avenue de Marigny, le dimanche, de trois à cinq heures.

Sous le règne de Napoléon III, les curieux de timbres étaient innombrables. Dans tous les ménages, c'était la distraction pré-

(1) Pour cette étude sur les timbres-poste, nous avons eu recours à diverses personnes compétentes et particulièrement au célèbre arbitre et marchand, M. Arthur Maury, qui, avec une courtoisie parfaite, a bien voulu nous fournir des notes et répondre à toutes nos questions.

férée des enfants, et bien des fois, ces collections enfantines furent continuées par les parents. Quoique réduite, la grande famille des timbrophiles forme encore des légions, réparties sur toute la surface du globe, sans excepter l'Océanie, et des plus lointaines contrées, le trafic se fait avec Paris. A côté des tièdes ou des sages, comme on voudra, qui s'en tiennent, les uns aux échanges, les autres à de modestes achats, on rencontre d'ardents amateurs qui consacrent des sommes importantes à ce genre de collection. M. de Saulcy, membre de l'Institut, avait rassemblé une suite de timbres curieux et rares qu'on estimait cent mille francs. Elle vaudrait davantage aujourd'hui. M. Arthur de Rothschild a recueilli dans plus de cent volumes richement reliés une collection évaluée cent mille écus. Celle du célèbre avocat anglais Philbrick ne vaut pas moins. Mais le cabinet le plus extraordinaire en ce genre appartient à M. de Ferrari, à Paris, et forme à lui seul une bibliothèque sous la direction de deux conservateurs chargés des échanges et du classement des timbres. Ce cabinet, installé rue de Varennes, a coûté quinze cent mille francs. Voilà qui étonnera bien du monde ! L'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, les États-Unis possèdent aussi d'intrépides timbrophiles.

Le prix d'un timbre varie en raison de sa rareté et de la difficulté de se le procurer ; c'est quand il n'a plus cours, qu'il commence à acquérir de la valeur. En France, en Belgique, en Amérique et ailleurs, on fabrique des timbres faux, qu'on a soin d'oblitérer pour éviter les poursuites. Le vulgaire est dupe de ces imitations, mais les amateurs sérieux ont un œil exercé qui leur permet en général de déjouer les contrefaçons (1).

Les ventes de timbres-poste, à l'hôtel Drouot, n'ont pas réussi. Pour qu'elles aient chance de succès, il faudrait qu'elles fussent précédées de catalogues distribués aux intéressés. Dans l'incertitude, le plus simple est de s'adresser à quelque négociant notoirement connu, comme M. Arthur Maury, habitué aux transactions de ce genre et auprès duquel on peut trouver toute satis-

(1) Le nombre des marchands de timbres, à Paris, dépasse cent cinquante, bien que le Bottin n'en mentionne que huit; certains d'entre eux peu connus d'ailleurs, n'ont aucune prétention au prix Monthyon et pratiquent la fraude sans vergogne ; ce sont eux qui alimentent les débits de tabac, de ces enveloppes remplies de timbres faux ou sans valeur. Les naïfs s'y laissent prendre et n'ont que ce qu'ils méritent, car ils devraient savoir qu'on n'achète jamais un objet non garanti sans l'avoir vu. Pourquoi ne pas s'adresser à d'honnêtes marchands, qui vendent à des prix raisonnables, fixés d'avance sur des catalogues imprimés.

faction. Diverses collections ont été de la sorte cédées avantageusement moyennant vingt, trente et quarante mille francs. M. Maury se charge aussi des expertises taxées comme suit : De 1 à 5 timbres, 50 centimes. Chaque timbre en plus 5 centimes. Les relations de ce négociant expert s'étendent dans les diverses parties du monde, et il débite chaque année plusieurs millions de timbres provenant de tous les points du globe desservis par la poste.

Avant d'être classés dans l'album, les timbres doivent être débarrassés des papiers auxquels ils adhèrent. Le meilleur moyen est de les laisser dix minutes dans l'eau, puis, une fois détachés, de les sécher entre des feuilles de papier buvard blanc, ou simplement de papier à filtrer. Les papiers buvards de couleur déteignent. Quelques timbres comme ceux de Russie, de Cachemire et les anciens du Hanovre, ne peuvent supporter le contact direct de l'eau sans s'altérer. On les décolle en les posant sur un papier buvard mouillé. L'opération est un peu plus longue, mais le résultat est le même; l'humidité détruit l'effet de la gomme.

Les amateurs sont divisés sur la manière de poser les timbres dans l'album. Les uns, les collent en plein, d'autres les posent à charnière. Le collage en plein retire au livre bien du charme en faisant goder les pages ; son plus grave inconvénient est d'empêcher le change ou le remplacement, avantage que doit toujours se ménager le curieux. En somme, la majorité adopte le collage à charnière ; de cette façon, on peut soulever le timbre, examiner par transparence le grain du papier et enfin le détacher si besoin en est. Rien n'est plus facile à employer que ces petites charnières en papier gommé. Pour éviter que les timbres ne viennent à se soulever, on pose la charnière de manière que le pli soit en bas. Comme une gravure, comme un beau livre, un timbre doit conserver toutes ses marges ; il faut donc se garder de les couper. Les dentelures doivent être respectées.

Les amateurs feront bien de profiter du bas prix des timbres en circulation, pour s'en faire, pendant qu'il en est temps, une collection aussi complète que possible; tous sont appelés à se raréfier, puisque leur usage est subordonné à l'existence du gouvernement qui les a émis.

Il y a quelques années, une exposition de timbres eut lieu à Vienne avec un certain éclat. Elle devait réussir ; son but philanthropique était de venir en aide aux anciens employés de la poste. Une semblable exposition à Paris ne manquerait pas d'intérêt et serait d'autant plus remarquable que les matériaux abondent. En attendant, nous engageons les curieux de timbres

à aller visiter à l'hôtel des Monnaies, le mardi et le vendredi, de midi à trois heures, la superbe collection qu'on y a rassemblée. C'est quand il n'a plus cours que le timbre commence à acquérir de la valeur, surtout s'il a duré peu de temps. Ainsi, le premier timbre émis en Angleterre (1840) est le penny noir ; il a été très employé et vaut aujourd'hui 0,20 ; un timbre tout semblable, mais portant en haut les lettres V. R. (Victoria Regina) et qui a très peu servi, est coté à 150 fr.

Depuis l'unité italienne, certains timbres des petits États disparus étaient très recherchés ; un marchand de Paris s'étant rendu acquéreur de tout ce qui restait dans les magasins des postes italiennes, il s'en suivit une baisse considérable. Cependant quelques timbres qu'on n'a pas retrouvés ont acquis de hauts prix justifiés par leur rareté. Ainsi, Toscane, 1850, avec lion, brique, 60 crazie, vaut 120 fr. neuf, et 75 fr. oblitéré. — Toscane, 1860, avec croix, 3 lire, jaune, varie entre 150 et 200 fr., oblitéré. —Naples, armorié, bleu, vaut 300 à 400 fr. neuf, et 120 fr. oblitéré ; — avec croix, 50 fr. neuf; 20 fr. oblitéré.

Les timbres neufs valent bien plus cher que les timbres oblitérés, non à cause de leur valeur intrinsèque, mais comme rareté, puisqu'on retrouve les oblitérés sur les vieilles correspondances, tandis que les timbres neufs n'ont été conservés que par hasard. Cet avantage les fait coter en moyenne au double des autres ; parfois l'écart est considérable, comme dans le France, 1849, 15 cent. vert, qui passe de 0,75 oblitéré, à 30 et même 40 fr. neuf.

Il y a des raretés toutes récentes résultant des surcharges, au moyen desquelles, dans les colonies surtout, on *improvise* des timbres, en imprimant sur des timbres insuffisants le chiffre complémentaire de la valeur qu'on veut leur donner. On a vendu N[lle] Calédonie, timbre actuel de 35 cent. chiffre noir, 25 en surcharge, 10 à 20 fr. — Taiti, de même, 25 sur le 45 c., 40 à 50 fr. — Saint-Vincent, 4 pence sur 1 shilling. 30 fr., etc.

Voici quelques-uns des timbres les plus chers et les plus rares avec les prix approximatifs, pouvant varier dans une certaine mesure, suivant le nombre et le caprice des acquéreurs. Les deux Post-Office de l'ile Maurice, année 1847, 1 penny rouge et deux pence, bleu, valent ensemble, de 1,500 fr. à 2,000 fr. — Les Hawai de la première émission, le 2, le 5 et le 13 cent. bleus, avec des chiffres entourés d'ornements typographes, sont cotés chacun de 500 à 1,000 fr. et même au delà. — Les deux timbres de l'ile de la Réunion, 1852, le 15 c. et le 30 c. azurés, ensemble, 1,000 fr. — Le timbre de la Guyane Anglaise, 1856, 4 cents, bleu,

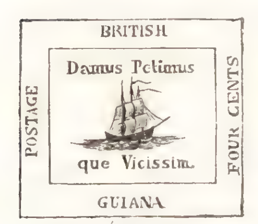
de 500 à 1,000 fr. — Les quatre timbres enveloppe de Prusse, 1852, 1,500 fr. — Certains timbres de Caboul n'ont pas de prix bien établi; les amateurs en ont payé 100, 200 et 300 fr. la pièce. Ces prix exorbitants ne s'appliquent qu'à des timbres d'une insigne rareté et qu'on ne rencontre presque jamais dans le commerce. Que le hasard en fasse tomber une dizaine de chaque type sur le marché, et les prix s'affaisseront immédiatement ; mais cette hypothèse n'a guère de chances de se réaliser.



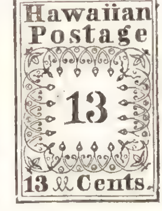


La Réunion, 1852.
15 cents et 30 cents, azurés.

Sans posséder de ces pièces rarissimes, les amateurs peuvent former de très intéressantes collections rien qu'avec les timbres actuellement en usage, dont quelques-uns deviendront rares à leur tour et qui tous augmenteront de valeur à mesure que les émissions disparaîtront.



Guyane anglaise, 1856.
4 cents, bleu.



Hawaï, 1852.
13 cents, bleu.

Les ouvrages à consulter sont nombreux ; nous recommandons les suivants : Le *Catalogue descriptif de tous les timbres-poste, cartes-poste,* etc., et le journal, *le Collectionneur de timbres-poste,* tous deux publiés par Arthur Maury (80, rue Saint-Lazare). *L'Ami des timbres,* par Ch. Roussin, le journal *Timbre-poste* et le *Catalogue* de J.-B. Moens. Parmi les journaux et catalogues publiés en langues étrangères, il nous suffira de citer *the Philatelist Record,* de Londres, et *der Philatelist,* de Dresde.

Quant aux albums avec des cases indiquant la place de chaque timbre, ils sont depuis longtemps en vogue ; un éditeur de Paris en écoule, année moyenne, 25,000 exemplaires de différents genres dont le plus connu est l'*Album universel des timbres-poste.*

Prix des timbres les plus remarquables d'une collection vendue en 1872. — Açores, 1858, 5 reis, surcharge noire, neuf, 60 fr. — Belgique, 1849 (épaulettes) 10 cent. et 20 cent. chaque. neuf, 10 fr. — Brésil, 1844, chiffres penchés, 180 reis, obl. 25 fr. ; — le

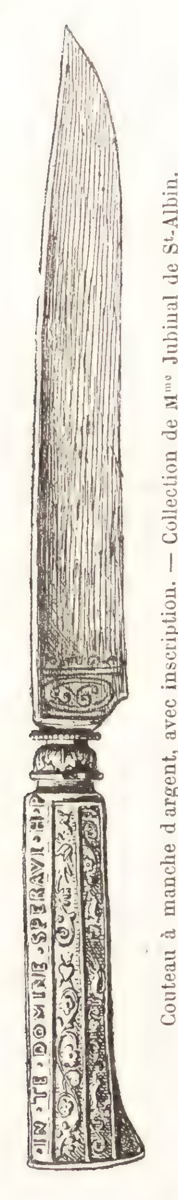
même, 300 reis, obl. 25 fr.; — de 600 reis, obl. 30 fr. — Buenos-Ayres, bateau à vapeur, 1858, 3 pesos, vert, obl. 50 fr. — 4 pesos, rouge, obl. 100 fr. — 2 p., jaune, obl. 60 fr. — Caboul, 1872-74, 1 shahi, noir, neuf, 8 fr. — 5 abasi, noir, neuf, 30 fr. — 1 roupie, noir, neuf, 45 fr. — Canada, 1851-52, 10 pence, bleu, neuf, 15 fr. — Espagne, 1851, 2 reales, rouge, obl. 100 fr. — neuf, 250 fr. — 1882, 2 reales, chair, obl. 70 fr. — neuf, 150 fr. — 1853, 2 reales, vermillon, obl. 60 fr. — neuf, 100 fr. — Finlande, 1845, 10 kopecks, noir, enveloppe entière, obl. 75 fr. — France, 1849-50, 10 cent. bistre, neuf, 3 fr. — 15 cent., vert, neuf, 20 fr. — 1 fr. vermillon vif, obl. 60 fr. — neuf, 200 fr. — 1 fr. rouge terne, obl. 30 fr. — neuf, 100 fr.

Grande-Bretagne, 1840, 1 penny noir V. T., neuf, 150 fr. — Guyanne Anglaise, 1850, rond, 4 cents, noir sur jaune, obl. 350 fr. — 8 cents, noir sur vert, obl. 200 fr. — 12 cents, noir sur bleu, obl. 80 fr. — 1856, oblong, 4 cents, noir, sur carmin, obl. 200 fr. — Ile Maurice, 1852, effigie à bandeau, 2 pence, bleu, obl. 150 fr. — 1857, déesse assise, vert, *four pence,* noir, obl. 90 fr. — Moldavie, 1858, rond, 27, noir sur rose, obl. 250 fr. — 54, vert sur vert, obl. 100 fr. — 81, bleu sur bleu, obl. 200 fr. — 108, bleu sur rose, obl. 150 fr. — Pérou, 1858, 1/2 peso jaune, obl. 150 fr. — Terre-Neuve, 1857, rouge, 4 pence, obl. 30 fr. — 1 shilling, 80 fr. — Toscane, 1850, 2 soldi, brique, obl. 25 fr. — neuf, 50 fr. — 60 crazie, brique, obl. 75 fr. — neuf, 120 fr. — 1860, 3 lire, jaune, obl. 150 fr.

CURIEUX DE TIMBRES-POSTE.

MM. **Bon AYMAR DE St-SAUD** (Paris). — **PH. DE BOSREDON** (Paris), importante collection. — **MARC CHALLANDES** (Marseille). — **YORICK CARRETON** (Paris). — **W. COSSMANN** (Paris). — **CAMPBELL** (Paris), raretés. — **HORACE HUET** (Paris). — **DONATIS** (Paris). — **H. DURIEU** (Paris). — **PH. DE FERRARI** (Paris), collection incomparable; elle a coûté, nous l'avons dit, 1,500,000 fr. L'auteur (le fils de la D^sse de Galliera) la continue à grands frais. — **ALPH. DE MARTIN** (Narbonne). — **HENRI DE MARTIN** (Narbonne). — **S. KOPROWSKI** (Russie). — **LE COURT** fils (Deauville). — **Dr LEGRAND** (Neuilly), collection de plus de cent mille timbres. Raretés. — **CH. MARTEL** (Paris). — **L. MONNEROT** (Paris). — **MONTAUBRY** (Paris). — **CH. NICOT** (Paris). — **PHILBRICK** (Anglet.), cité plus haut; collection estimée 300,000 fr. — **ARTHUR DE ROTHSCHILD** (Paris), cité plus haut, cabinet estimé 300,000 fr. — **SCHMIDT** (Paris). — **ALPH. TROPSCH** (Paris), collection importante, très bien classée.

CH. ROUSSIN (Paris), proprietaire gérant de *l'Ami des timbres,* 9, boulevard Barbès, un des plus savants timbrophiles de Paris.



Couteau à manche d'argent, avec inscription. — Collection de Mme Jubinal de St-Albin.

LES COUTEAUX.

Au moyen âge et pendant la Renaissance, l'art du coutelier s'est élevé très haut. C'est surtout dans l'exécution des manches, que les habiles ouvriers des temps passés ont déployé un luxe, un talent, un goût, une élégance extrêmes. L'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas rivalisèrent avec la France. Dans la maison du Roi, les couteaux se distribuaient chaque année aux officiers de la bouche. Olivier de La Marche écrivait au XVe siècle : « L'écuyer tranchant doibt à ses dépens entretenir nets les couteaux, mais les couteaux se payent par l'argentier soubz la certification de l'écuyer tranchant. »

Ces couteaux, d'inégale grandeur, étaient livrés par trois, dans une gaine en cuir. Le plus grand, à large lame coupant des deux côtés, servait non seulement à découper, mais encore à présenter aux convives le morceau détaché. Un autre grand couteau servait aussi à trancher et le troisième, plus petit, nommé *parepain,* était réservé au prince. (De Laborde, *Documents et Glossaire*.)

L'habitude de faire marquer les couteaux à ses armes se généralisa. Primitivement les couteliers formaient deux corporations, sans compter les orfèvres auxquels il fallait s'adresser pour les manches d'or ou d'argent. En dehors des couteliers forgerons, fabricant les lames, il y avait les couteliers faiseurs de manches. Le *Livre des Mestiers...* d'Étienne Boileau les désigne sous l'appellation de « feseeurs de manches à coutiaux... emmancheurs de coutiaux... ».

Au XVIe siècle, il n'y eut plus qu'une seule corporation de couteliers. Par leurs statuts de 1565, renouvelés sous Henri III, puis sous Henri IV, en 1608, il est dit qu'ils peuvent faire tous

instruments de « chirurgie et barberie » comme aussi toute espèce de couteaux de poche ou de table, ciseaux, etc., « même des instruments d'astronomie, s'ils sont capables de les entreprendre ; le tout gravé, ciselé et damasquiné d'or et d'argent avec des manches de toutes sortes de matières comme bois, corne, ivoire, baleine, émail, écaille de tortue, etc., à la réserve néanmoins des manches d'or et d'argent, qu'ils peuvent, à la vérité, monter, mais qu'ils doivent se fournir chez les orfèvres. » (Savary des Brûlons, *Dictionnaire universel de commerce,* Paris, 1741.) « La plus belle et la plus fine coutellerie, ajoute Savary, se fait à Paris, à Moulins, à Châtellerault, à Cône et à Langres : celle de Paris est la plus estimée ; il en vient aussi de très bonne d'Angleterre. »

En 1691, Abraham du Pradel écrivait : « On peut, par les messageries de Moulins et de Langres, tirer de bons cizeaux ; et par *celui* de Caen, des couteaux de poche d'une propreté et d'une bonté singulière. » Les couteaux de Langres n'étaient pas moins renommés que ses ciseaux. « Les voleurs leur avaient fait une réputation sinistre : le couteau, pour eux, était un *lingre,* et, pour assassiner, ils disaient *lingrer.* » (*Le Livre commode,* annoté par Ed. Fournier, Paris, 1878.)

Suivant du Pradel (édition de 1692), « entre les couteliers renommés pour les couteaux et les cizeaux, sont le maître de l'église, rue Saint-Martin, et le maître du Coutelas, rue de la Coutellerie, qui a un talent particulier pour les lames de couteaux de table qui se montent sur des manches d'argent. »

Dans l'édition de 1691, le coutelier du « Trèfle » est indiqué comme étant en réputation. Le trèfle, à la fois la marque et l'enseigne du fabricant, se retrouve sur d'intéressants couteaux des XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Les couteliers étaient tenus d'avoir un poinçon spécial pour marquer leurs ouvrages. Ce poinçon acquiérait parfois une grande célébrité. D'après Clicquot Blervache, on offrit à Palme, fabricant à Thiers, 22,000 livres pour sa marque. C'était la plus accréditée. (*Considérations sur le commerce...* Amsterdam, 1758, note de la page 165.)

En 1758, les maîtres couteliers Bacquet, Durand, Galois et Ricard occupent les places d'honneur de leur corporation. Ils figurent comme jurés dans l'almanach des corps des marchands et communautés. Vers le même temps, de Berge était très renommé. L'Encylopédie en parle avec éloges et cite ses inventions. M[me] de Pompadour recherchait particulièrement ses ouvrages. Dans le Livre-journal de Lazare-Duvaux, fournisseur du

Roi et de la marquise, le nom du célèbre coutelier est plusieurs fois répété :

« *4 février* 1753. Mme DE POMPADOUR, deux paires de ciseaux de *Berge*, dans leurs gaines de roussette verte, garnies d'argent, 31 l.

« 1er *juillet* 1753. Mme DE POMPADOUR. Une paire de ciseaux de *Berge*, damasquinés en or.

« 28 *mai* 1757, Mme DE P. Grands ciseaux de *Berge*, dans leur gaine, 12 liv.

« 14 *janvier* 1758. Mme DE P. Dix-huit couteaux, dont les manches sont de porcelaine blanc et or. 216 liv.; les lames d'acier faites par *Berge*. 264 liv.; la boîte en maroquin rouge pour 24 couteaux. 24 liv.

« 1er *septembre* 1758. Mme DE P. Une paire de grands ciseaux de *Berge*, dans leur gaine de roussette garnie d'argent. 20 liv. »

L'*Encylopédie méthodique* (*Panckoucke*, 1789) passe en revue les diverses espèces de couteaux et de ciseaux. Nous nous contenterons des variétés suivantes :

Le couteau a mouche ou à *loquet*. C'est celui qu'on ne peut fermer qu'en retirant le ressort avec le pouce.

Le couteau à piquants ou *d'attrape*. Il renferme dans le manche, des points invisibles, qui piquent légèrement la main, dès la moindre pression.

Le couteau à deux lames à la Berge. Ses lames s'ouvrent sans ressort et les talons tournent à tête de compas.

Le couteau à ressort et à secret. Au XVIIIe siècle, on a fait beaucoup de couteaux à ressort et à secret. Pour les ouvrir, il fallait sortir la pointe de sa place ou simplement appuyer sur une partie plus ou moins visible.

Le couteau à pompe. Son ressort est fendu pour loger une bascule.

Les ciseaux à la Berge. Un bon ouvrier nommé *Église* était l'inventeur d'une espèce de ciseaux à couper les ongles; il avait imaginé de mettre un bouton au bout d'une lame seulement, pour empêcher de se blesser. Dans ses grands ciseaux, DE BERGE changea le bouton, aplanit les branches en amandes et joignit les lames par une vis. « Ces ciseaux sont commodes pour couper les cheveux. »

On a fait au XVIe siècle de jolis couteaux et fourchettes à manche de métal ou d'ivoire sculpté, représentant des sujets mythologiques. Sur les beaux types du Louvre et de Cluny, nous remarquons : Une chasse au lion. — Un satyre sonnant de la trompe. — Une faunesse portant à sa bouche une grappe de raisin. — Josué arrêtant le soleil. — Jupiter. — Mars. — Mars et Vénus, etc.

La fabrication des manches artistiques, s'est continuée au XVIIe siècle, mais avec moins de perfection, et le bois sculpté vint faire concurrence à l'ivoire. Les personnages en costume du temps et les sujets religieux, furent plus souvent représentés que les dieux de la Fable, si chers aux artistes de la Renaissance. Il faut se défier des copies modernes. Depuis longtemps, l'imitation de la petite sculpture ancienne a pris en Allemagne un développement regrettable, et nos marchands de Paris accueillent trop facilement ces innombrables contrefaçons.

Au XVIIIe siècle, la mode des manches de faïence et de porcelaine se répandit en France. Saint-Cloud, Mennecy-Villeroy, Moustiers et bien d'autres fabriques en livrèrent à la consommation. Le décor est polychrome ou en camaïeu bleu. Mennecy s'est distingué en ce genre ; toutefois la palme appartient à Sèvres, non pas comme quantité, mais au point de vue de la qualité de la pâte et de la finesse des peintures. Dans les *Ventes au comptant faites à Versailles en* 1772, nous trouvons ce renseiguement : « Dix manches de couteaux à 30 liv... 300 livres. » (Baron Ch. Davilliers, *les Porcelaines de Sèvres de Mme du Barry.*)

En 1747, lors du second mariage du Dauphin, fils de Louis XV, nous voyons figurer dans la corbeille de Marie-Josèphe de Saxe, « un couteau d'or émaillé garni de brillants. » Il est coté à 600 liv. sur la facture du bijoutier Girost.

Langlois, « coutelier du Roy, » présente en 1757 un mémoire ainsi détaillé dans les comptes des Menus-Plaisirs : « Un étui de roussette verte garni d'une charnière d'or à double filet et entourage d'or gravés et ciselés en relief, avec les armes de Monseigneur et une serrure à boudin avec la clé ciselée et deux dauphins sur l'anneau. 241 liv. Six rasoirs à châsse d'écaille noire, les châsses garnies d'or. 216 liv. Une paire de ciseaux cannelée partout, avec les armes de Monseigneur, en or, sur le talon. 72 liv. Une paire de pinces cannelée, avec des dauphins en or, 18 liv. » (*Archiv. Nat.* O13001.)

Quand l'archiduchesse Marie-Antoinette traversa triomphalement la France pour venir rejoindre son époux, en 1770, elle reçut en passant à Moulins, de Boiron, coutelier de cette ville, une fourniture de « couteaux, ciseaux, tire-bouchons, etc..., » s'élevant à 1,200 livres. (*Archiv. Nat.* O13029.)

Le patron des couteliers est saint Jean-Baptiste, représenté au moment de la décollation.

Listes, d'après l'*Amanach Dauphin* ou *Tablettes royales du vrai mérite...,* des couteliers de Paris les plus connus, en 1777.

Langlois, rue Dauphine, *au Canif.*

COGNÉ, JUTOT, PETIT-JEAN, dit NAMUR, MICHAULT. Belles coutelleries.

DULATS le jeune, rue Saint-Antoine, *au G. couronné*, « tient fabrique de couteaux à cabriolet et à secret, garnis d'or et d'argent, avec manche d'écaille, de nacre, de perle, d'yvoire, etc., et tient assortiment de tout ce qui concerne la belle coutellerie. »

GAVET, rue Croix-des-Petits-Champs à l'*E couronné,* coutellerie du Roi, « fait ce qu'il y a de plus précieux en coutellerie et frappe les manches de couteaux et branches de ciseaux, de manière à imiter la ciselure en relief. »

GUELARD, rue aux Ours, *à la bonne Renommée,* « pour les couteaux garnis à ressorts, à pompes, à cabriolets et secrets et des formes les plus agréables. »

MICHEL, rue du Petit-Lyon, près la Comédie-Italienne, « coutelier de Mgr le comte de Clermont. »

PERSONNE, rue Saint-Jacques, *au Grattoir,* coutelier du Roi, « fabrique et tient magasin supérieurement assorti de toutes sortes d'instruments de chirurgie et autres objets de coutellerie. »

VIGNERON, pont Saint-Michel, instruments de chirurgie.

PÉRET, rue de la Tissanderie, « un des plus renommés dans l'art de la coutellerie, possède le secret de polir l'acier à telle perfection qu'il forme des miroirs dont la réflexion est aussi naturelle que celle des plus belles glaces de Venise, ce qui lui a mérité l'approbation de l'Académie et l'honneur d'être présenté à Sa Majesté. »

Tablettes de Renommée..., 1791. LANGLOIS, « tient fabrique et assortiment de couteaux et ciseaux à manches et à branches d'or massif émaillés, etc., pour présent de noces, étrennes, fêtes, cadeaux, etc. »

QUATREHOMME, « au coin du pont Saint-Michel, *au Sauvage,* pour la belle coutellerie, notamment les couteaux à manche d'argent et ciseaux à branches d'or émaillées. »

Almanach du commerce de Paris, 1806. GRANGERET, rue des Saints-Pères, 45, coutelier de l'Empereur et des hôpitaux de la marine.

1814. GUIBERT, coutelier du Roi de Bavière.

VOUDENET, rue Grenier-Saint-Lazare, fabrique de coutellerie d'or et d'argent et de nouveautés en nacre de perles.

1821. GAVET, rue St-Honoré, 138, coutelier du Roi et des princes.

GRANGERET, coutelier du Roi, du comte d'Artois, du duc de Berry, du duc d'Orléans et de l'Empereur de Russie. « Fabrique la coutellerie de table, les rasoirs et les instruments de chirurgie, dans la perfection. »

Vente Viel-Castel, 1883. Trente-six couteaux à manches en porcelaine de Saxe, style rocaille, fond vert à réserves, ornés de bouquets polychromes. Monture d'argent. 300 fr.

Vente B^on d'Ivry, 1884. Ciseaux Louis XV, à branches d'or et lames d'acier, ornés d'un cordon en torsade. 410 fr.

Vente Fau, 1884. Couteaux à manches d'ivoire du XVIe s. : Vénus et L'Amour. 255 fr. — Cléopâtre. 135 fr. — Autres, du XVIIe s. : Figure d'homme, tenant un arc. 55 fr. — Cariatide de femme ailée. 62 fr.

CURIEUX DE COUTEAUX, DE FOURCHETTES ET DE CISEAUX.

MM. **ED. ANDRÉ** (Paris), grands ciseaux longs, en fer damasquiné, du XVIe s. Ciseaux Louis XV, Louis XVI, de l'Empire et de la Restauration, en nacre, en or et bronze doré, gravés, ciselés. — **BASILEWSKI** (Paris), raretés du moyen âge et de la Renaissance. Paires de couteaux montés en argent niellé, aux armes de Médicis, etc. — Cte **DE LA BÉRAUDIÈRE** (Paris), ciseaux de dame, avec monture en or de couleur. Couteau de poche à deux lames, l'une d'or, l'autre d'acier : manche en or émaillé gros bleu, étoilé d'or, XVIIIe s. — **EDM. BONNAFFÉ** (Paris), couteau daté de 1605 ; manche de bois, figurant un disciple de St-Crépin au travail. — **BOUILHET** (Paris), couteaux du XVIIIe s., dont deux à manche doré, surmonté d'une chimère aux ailes éployées. — **C. BRETON** (Paris), couteaux Louis XVI, dont un à manche d'argent, dans sa gaine en galuchat. — **ALEX. DELAHERCHE** (Beauvais), exemplaires du moyen âge et de la Renaissance. Couteau vénitien en fer, du XVIe s. — **ROGER DESGENETTES** (Paris), couteau pliant, de dessert, à lame d'argent ; sur le manche, en poudre d'écaille verte, incrustée d'argent, on lit : *Nulle rose sans épines. — Un seul me suffit.* ép. Louis XV. — **EUG. DUTUIT** (Rouen), types superbes du moyen âge et de la Renaissance. — **A.-J. ENSCHEDÉ** (Haarlem), étui de couteau, en buis sculpté, daté de 1604. Sujets bibliques : la Création, le Paradis, Adam, Ève, David, Esther, Salomon Suzanne, Josué. — **PAUL EUDEL** (Paris), douze couteaux de table, Louis XV, avec encadrement sur les manches, signés : LANGLOIS. Couteaux Louis XVI, à lame d'or ; manches en nacre, à filets et piqué d'or. Autres, à manches d'écaille garnis en or. — **CARTON DE FAMILLEUREUX** (Belg.), couteau, cuillère, petite fourche et fourchette de voyage, en argent ; les manches, en fer damasquiné, XVIIIe s. — **DUC DE LA FORCE** (Paris), gaine marquée d'un H couronné, contenant : un poignard, deux couteaux et un poinçon à aiguiser; sur les lames sont gravées les initiales I. S. R., un écu et l'inscription : *Hæc dextra vindex principis et patriæ.* Pris sur Ravaillac par le maréchal de la Force. — **FOULC** (Paris), couteau de Philippe le Bon, avec sa devise : *Tant que je vivrai, d'aultre n'aurai.* Couteaux à portées de musique, avec gaine datée de 1585, etc. — **JULES FRÉSART** (Belg.). — V^or **GAY** (Paris) couteaux, cuillers et fourchettes du moyen âge. — **A. GOUPIL** (Paris), couteaux du XVIIIe s., manches en bronze doré. Serpette avec tranche tige, pour raisins; sur la lame, des armes timbrées d'une couronne de comte et la devise : *Lors la vigne*

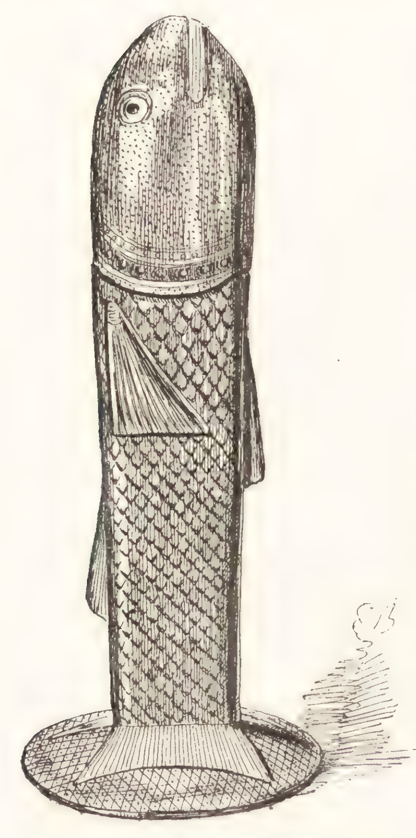
murira, alors l'acte finira — C[te] **DE GOURGUE** (Paris), couteau de dessert, à manche de nacre, incrusté de rosaces et de filets d'or; lames de rechange; l'une, d'or; l'autre, d'acier. Etui de galuchat. — M[lle] **GRAND JEAN** (Paris), grand couteau accouplé de deux petits couteaux damasquinés d'or, dans une gaine de cuir. Travail italien du XVI[e] s. — C[te] **DE GRIMALDI** (Paris), couteau à découper, grande fourchette et présentoir; manches d'ivoire, à pans, piqués de cuivre. — **THÉOPH. HABERT** (Paris). Couteaux, cuillers et fourchettes des XIV[e], XV[e], XVI[e] et XVII[e] s. — **HERZ** (Paris), couteau allemand à manche d'ivoire, décoré d'une femme se grattant le pied; lame gravée et dorée, XVII[e] s. Fourchette allemande, à manche d'ivoire, offrant une figure nue, XVII[e] s. — M[me] **HIPPEAU** (Paris), couteaux de dessert à lames d'or et d'acier, manches en or, émaillé gros bleu, à pois d'or. — M[me] **ERN. JORIAUX** (Paris), couteaux Louis XV; manche en bois incrusté d'argent, avec sa gaine. — M[me] **JUBINAL DE SAINT-ALBIN** (Paris), environ 250 couteaux et fourchettes des XV[e], XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] s. Présentoirs du XV[e] s. Très jolis manches sculptés, ciselés, gravés niellés, en fer, en argent, en bois, en ivoire, en ambre. Rares spécimens au chiffre d'Henri II, de Diane de Poitiers, d'Henri III et d'Henri IV. Couteau à deux lames dont une d'argent; manche garni d'argent découpé représentant des oiseaux et des fleurs, avec l'inscription : *Mon cœvr volle d'amour,* XVII[e] s. Manches émaillés Louis XVI

L'ABBÉ KŒNIG (Paris), couteau Louis XIII à manche d'argent. — **GAST. LE BRETON** (Rouen), couteaux et fourchettes avec manches en ivoire sculpté figurant un lion debout, une femme tenant un enfant sur ses épaules, etc. Eustache en fer, à manche de bois présentant une chimère ailée, XVI[e] s. Couteaux du XVII[e] s.; sur l'un, à manche en nacre, garni d'argent ciselé, on lit : *Don dami*, 1642. Étuis à ciseaux avec ornements et devises gravées : *Je n'adore que vous. — Les fleurs son bonne en toute scaizon* (*sic*). — **LOCQUET** (Rouen), très beaux étuis à ciseaux en fer gravé des XVI[e] et XVII[e] s. — **A. M.-S.**, étuis à ciseaux, en fer gravé du XVI[e] s. Manches de couteaux en bois sculpté du XVII[e] s.—**QUEYROY** (Vendôme) intéressante collection offrant l'histoire du couteau, depuis les Romains jusqu'au XVIII[e] s. Couteaux à manches d'ivoire, d'argent, de fer, de bois, de cuivre émaillé, de fer damasquiné, de filigrane, de marqueterie, de nacre, d'ambre, etc. — **L'ABBÉ ROCHER** (Orléans), couteau et fourchette à manches d'ivoire figurant, l'un Junon et l'autre Jupiter. — B[on] **AD. DE ROTHSCHILD** (Paris), trois couteaux à manches en cristal de roche, dans une gaine de cuir, XVI[e] s. Raretés diverses.

SIX (Pays-Bas), étui à couteau, en buis sculpté, signé : W. G. W. 1594. On y voit les apôtres, l'histoire de l'enfant prodigue, la Résurrection, Jonas, etc. Manche de couteau en ivoire. Chevalier tenant un oiseau sur la main, XVII[e] s — **SLINGENEYER** (Belg.), couteau présentoir figurant en gravure les portraits de Maximilien et de Frédéric, Rois des Romains, XVI[e] s. — **SPITZER** (Paris), suite de pièces hors ligne. — **E. DE THIAC** (Paris), couteaux de dessert Louis XVI; manches en poudre d'écaille violacée, garnis d'or. — **VAN DEN BOGAERDEN** (Pays-Bas), étui de couteau en buis sculpté, signé : M. G. M. 1593. Il représente les Apôtres, puis la Naissance et la Résurrection du Christ. Autre étui en buis, à sujet biblique, daté de 1698. Manches de couteau et de fourchette en ivoire, du XVIII[e] s., seigneur et dame romaine.—**VANDER KELLEN** (Pays-Bas), couteau à manche d'argent, figurant un joueur de cornemuse, XVI[e] s. — **VAN HEDDEGHEM** (Paris), série de couteaux à mascarons en argent, et autres, des XVII[e] et XVIII[e] s. — **VERREYT** (Belg.), spécimens du XVII[e] s.

LES GAINES, LES ÉTUIS, LES ÉCRINS.

(GALUCHAT PÈRE ET FILS.)



Étui à couteaux, en cuir gaufré et doré.
Coll. de Mme Jubinal de St-Albin.

L'art du gainier a fourni aux collectionneurs un vaste champ à glaner. Les gainiers sont les artisans qui doublent et garnissent toutes sortes de boîtes, étuis, écrins, gaines, fourreaux et autres ouvrages de même genre, en étoffes, en cuir, en peau de chien de mer, en *galuchat,* etc.

Au moyen âge et pendant la Renaissance, « chaque chose avait son étui ou sa gaine, étuis et gaines tellement riches, qu'il fallait d'autres étuis, d'autres gaines pour préserver celles-là. On ne s'étonnera donc pas de trouver à Paris, au XIIIe siècle, deux corporations de métier pour cette seule besogne. » (M. de Laborde, *Notice des émaux... du Louvre*, IIe partie.)

Les statuts de cette communauté datent de 1323; les membres y sont qualifiés de maîtres gainiers fourreliers et ouvriers en cuir bouilli. Dès le XVIe siècle, les maîtres avaient pour marquer leurs œuvres, chacun un poinçon dont l'empreinte était déposée sur une table de plomb, à la chambre du procureur du Roi, au Châtelet. Les gainiers ont pour patrons la Madeleine et saint Maur.

Le décor des gaines en cuir, qu'il soit gaufré ou doré, est à

peu près identique à celui des reliures du même temps, et son style, emprunté à l'architecture et à l'ameublement, permet le plus souvent d'en reconnaître l'époque.

Vers la fin du XVIIe siècle, deux maîtres gainiers étaient en réputation à Paris. Nous lisons dans *Le Livre commode...* d'Abraham du Pradel, à la date de 1692 : « Le sieur LANDRIEUX gaisnier près le palais, fait très proprement les étuis servant aux ouvrages de coutellerie. Le sieur CHAMBON, habile gaisnier, demeure cour neuve du Palais. »

DUBREUIL et GOUJON paraissent avoir eu la vogue sous la Régence. Ils faisaient de jolis écrins en maroquin doré aux petits fers, pour renfermer les luxueuses boîtes que le Roi distribuait par l'intermédiaire du ministre des affaires étrangères. Ces présents ne s'adressaient pas seulement aux ambassadeurs et se donnaient dans diverses circonstances, notamment pour récompenser les services rendus, exciter le zèle ou s'attirer les sympathies.

Le 11 décembre 1716, Rondé remet au Ministère des Affaires étrangères deux boîtes enrichies de diamants, ornées du portrait du Roi, peint en émail par Chatillon, pour être offertes en présents, au nom de S. M. L'une coûte 8,302 liv., « y compris l'étuy fait par Goujon ; » l'autre est de 8,421 liv., « y compris l'étuy fait par Dubreuil. »

Le 23 avril 1717, le Mis de la Bâtie, député d'Avignon, reçoit une boîte d'or, sertie de diamants, de 2,783 liv. avec le portrait du Roi, « par la Dam^lle Château. » Le 11 mai suivant, une autre boîte de 3,335 liv. est remise de la part du Régent au Cte Guiccierdi, envoyé de Modène. Chacune de ces boîtes à portrait est renfermée dans un étui exécuté par Goujon. (Arch. du Min. des Aff. étr. *XVe Registre des bijoux et présents du Roi.*)

Sous le règne de Louis XV, un ouvrier de Paris nommé GALUCHAT, trouva le moyen de préparer et de teindre les peaux de squales et de raies pour en faire des boîtes, des étuis, des écrins. Ces sortes de peaux, ainsi préparées, prirent le nom de *galuchat*.

Les squales sont les poissons les plus voraces de l'Océan ; ils forment une famille importante, dans laquelle on range la roussette, le requin, le chien de mer, la scie, l'ange, l'aiguillat, etc. Le galuchat commun, à petit grain, provient de la raie et de diverses espèces de squales, notamment de la petite roussette. Le galuchat à gros grain, le plus rare et le plus cher, est très estimé des amateurs. Pendant longtemps on le tirait de l'Angleterre et on en ignorait la provenance. Cuvier reconnut que c'était la

peau d'une espèce de raie, la raie pastenague qu'on pêche dans lamer Rouge et dans la mer des Indes.

En 1769, ODINET, quai de l'Horloge du Palais, « fait de nouvelles tabatières d'écailles en roussette, transparentes de toutes sortes de couleurs. » (*Essai sur l'almanach général d'indication d'adresse personnelle...,* Paris, 1769.)

L'almanach Dauphin donne, en 1777, la liste des gaîniers de Paris les plus connus. Voici les principaux :

BAILLY, quai de l'Horloge, garnisseur.

BOULANGER, rue de la Tabletterie, *à la Tête de bœuf,* garnisseur.

CHUCHON, rue de la Huchette, « un des plus habiles garnisseurs. »

COURTOIS, quai de l'Horloge, « connu pour les surtouts de montre, étuis à gorge d'or, etc. »

FAQUEY, quai de Gèvres, idem.

GALUCHAT père, quai des Morfondus, « un des plus renommés, est celui qui le premier a trouvé l'art d'adoucir et mettre en couleur les peaux de requin, dont on garnit les surtouts de montres, boîtes à lancettes, étuis à ciseaux et à rasoirs et autres objets qui depuis ce temps ont conservé le nom de Galuchat. »

GALUCHAT fils, quai de l'Horloge, « très renommé, idem. »

GARNUSSON, quai de l'Horloge, « un des plus habiles garnisseurs. »

GENSAI, rue de la Calandre, « un des plus habiles garnisseurs pour tout ce qui concerne la gaînerie. »

GEOFFROI, rue de la Coutellerie, garnisseur.

LANSON, rue Phelipeaux, « renommé particulièrement pour les fermetures qui concernent les objets de gainerie. »

MEUSNIER, cloître Saint-Pierre-aux-Bœufs.

MONTMERQUÉ, quai de l'Horloge.

En 1752, un Galuchat fils, fournit aux Menus-Plaisirs pour le Dauphin, une boîte à double fond, couverte de maroquin rouge, doré, armorié, doublée de soie à l'intérieur, avec galons d'argent. La serrure et les riches garnitures en argent doré portent aussi des armoiries. Le tout coûte 520 livres, y compris 200 livres pour l'ébéniste. (*Archiv. Nat.* O¹2990.)

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le galuchat fut appliqué à toutes sortes de gaînes, d'étuis, d'écrins, de boîtes et jusqu'à des fourreaux d'épée. Les plus magnifiques tabatières étaient renfermées dans des étuis de galuchat valant 36 livres. (O¹3014.)

Au commencement de 1789, le *Cabinet des modes nouvelles* recommande l'épée à garde d'acier travaillé, avec fourreau en galuchat, qu'on trouve chez GRANCHEZ, au *Petit Dunkerque.*

Un peu plus tard, surgit une célébrité nouvelle ; en 1791, les *Tablettes de renommée,* nous la font connaître en ces termes : « PRETAT l'aîné, garnisseur du Roi et de Mgr le Dauphin fait les nécessaires et portefeuilles du meilleur goût pour la cour. »

LES NAVETTES.



Navette Louis XV, en fer ciselé et damasquiné. Coll. de Mme Jubinal de Saint-Albin.

Au XVIIIe siècle, les femmes pour se donner une contenance, soit en visite, soit dans un cercle, tiraient de leurs sacs à ouvrage une jolie navette et faisaient des nœuds connus sous le nom de frivolités. « Cet ouvrage, dit Mme de Genlis, ne servait à rien, mais il était une espèce d'emblème qui exprimait l'aversion que toute femme doit avoir pour une totale oisiveté : c'était l'enseigne du travail des doigts. Ce maintien avait de la grâce; il caractérisait particulièrement une femme. » (*Dictionnaire des étiquettes de la cour.* Paris, 1818, au mot Navettes.)

On a fait des navettes de toutes beautés en ivoire, en écaille incrustée d'or, en vernis Martin, en porcelaine, en acier damasquiné, en fer ciselé, en or émaillé, gravé, ciselé, ajouré, etc.

JEAN ANTOINE BELLETESTE, de Dieppe (1733+1811), dont les ouvrages sont qualifiés de *chefs-d'œuvre,* dans les almanachs du siècle dernier, a sculpté de ravissantes navettes en ivoire. Les nymphes, les amours, les carquois, les colombes sur fond de mosaïque, en sont les sujets habituels. On appelle fond de mosaïque, ce délicat travail à jour, imitant la dentelle.

La navette s'offrait en présent et faisait partie de la corbeille de mariage comme l'éventail, la montre, la boîte à mouches et

la tabatière. En 1745, l'Infante Marie-Thérèse Antoinette trouva dans sa corbeille, à Versailles, cinq paniers d'or émaillés avec leur navette, estimés ensemble 4,424 liv. Deux ans plus tard, la nouvelle Dauphine n'est pas moins bien partagée. Les bijoutiers Hébert, Herbault et Girost lui fournissent des paniers d'or émaillés, avec leur navette assortie, aux prix de 1,392, 1,080 et 840 liv. La plupart des bijoux composant la corbeille, en sortaient bientôt, suivant l'usage de l'époque, pour être distribués en présents. A cette occasion, Mme de Rohan eut pour sa part « un sac à ouvrage, une navette d'or, une boîte à mouches assortissante ». (*Archiv. Nat.* O¹2985.)

Pour Marie-Antoinette, en 1770, nous voyons dans le compte de Drais, bijoutier du Roi, « une navette d'or de couleur, gravée, repercée à jour avec des cartels émaillés, 1,000 liv. » (*Arch. Nat.* O¹3029.) L'année suivante, au mariage du Cte de Provence, Mme de Beaumont participe aux faveurs royales et reçoit : « Une navette à fond de tableau d'émail, dans son étui de roussette. » Gaillard, joaillier des Menus-Plaisirs, en demande 900 livres. (O¹3031.)

Mme de Pompadour, qui achetait sans compter avec l'argent du *Bien-Aimé,* possédait de nombreuses navettes ; une seule n'eût pu suffire à ses frivolités. Nous citerons quelques-uns de ces curieux bijoux parmi ceux qu'elle demandait à son fournisseur ordinaire Lazare-Duvaux :

15 *mai* 1753. Pour l'émail en rouge d'une navette d'or, en retour d'une bleue, qui était gâtée. 210 livres.

4 *septembre* 1753. Une navette d'or à moulures, avec des branchages émaillés, portant des cornalines en cerises, en retour de l'or d'une vieille. 570 liv.

22 *mai* 1754. Une navette d'acier damasquiné. 550 liv.

4 *novembre* 1754. Une navette en or émaillé, à rubans. 690 liv.

24 *décembre* 1755. Une navette à enfant. 192 liv.

1er *janvier* 1757. Une petite navette d'or, tout à jour, et ciselée. 336 liv.

19 *avril* 1757. Une petite navette d'or unie. 204 liv. (L. Courajod. *Livre-journal de Lazare-Duvaux.*)

A la date du 19 janvier 1754, nous trouvons cette autre fourniture pour la marquise : « Un grand étui de roussette verte, garni d'or, pour une navette de porcelaine. 20 liv. » Cette navette devait être en porcelaine de Sèvres ou de Saxe et de réelle valeur pour qu'on désirât la conserver dans un riche écrin.

La seule collection de navettes que nous puissions citer, appartient à Mme Jubinal de Saint-Albin ; elle est remarquable par le nombre, la variété et la beauté des types.

LES TABLETTES.

ÉTUIS DE TABLETTES, OU SOUVENIRS.



Tablette Louis XVI, en or émaillé serti de brillants.
Coll. de M. de Montgermon.

Les amateurs connaissent ce charmant bijou, sous la forme d'un étui plat, renfermant un crayon et des tablettes en ivoire pour écrire. Il est en or, en burgau, en laque, en ivoire, en vernis Martin, en porcelaine, parfois décoré d'émaux, de brillants, et presque toujours, de motifs en or ciselé. Vers le haut, on lit en lettres découpées à jour, d'un côté : *Souvenir,* et, de l'autre : *D'amitié.*

Depuis la fin du règne de Louis XIV, jusqu'au commencement du XIXe siècle, ce bijou fut très à la mode. Désigné sous les noms de *tablette, d'étui de tablettes* et de *souvenir,* nous avons cherché à connaître sa véritable appellation. Nos recherches aux Archives nationales et au Ministère des Affaires étrangères nous ont prouvé que les trois dénominations s'employaient indistinctement; toutefois le mot *tablette* est le plus usité, ainsi qu'on en jugera par nos citations textuelles.

En 1714, malgré l'épuisement des finances, le grand Roi, vieux, courbé sous le poids des ans et des chagrins, ne pouvait renoncer à ses habitudes fastueuses. Le 8 novembre, le duc de St-Aignan fut envoyé au-devant de la Reine d'Espagne, « passant sur les terres de France et s'en allant en Espagne, » et lui offrit, au nom du Roi, un présent de bijoux s'élevant à 144,484 livres. Nous y remarquons une montre, un agenda, des étuis d'or à ciseaux, à couteaux, à cure-dents, des boîtes à mouches, des tabatières, des flacons, des corbeilles et « une *tablette* d'or de 1,200 livres ».

A la cour de France, au mariage des princes et des princesses, les tablettes figuraient dans la corbeille. Celle de la Dauphine

Marie-Thérèse-Antoinette en renfermait trois (1745) entre autres : Une *tablette* d'or émaillé en vert. 1320 liv. Une *tablette* d'ancien laque, garnie en or. 480 liv. (*Arch. Nat.* O[1]3252.)

Quand le maréchal de La Fare se rendit à Strasbourg au-devant de la seconde Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe (1747), il fut chargé de distribuer les dons royaux aux personnes composant la maison allemande de la princesse et qui devait la quitter sur le territoire français. Parmi ces présents se trouvaient « des *tablettes* émaillées de divers émaux avec une touche garnie de diamants. » (Arch. du Min. des Aff. étr. 31e *Registre des présents du Roi,* 1749.)

L'échange de présents entre les diverses cours de l'Europe, était général au XVIIIe siècle. Nos ambassadeurs emportaient dans leurs résidences des porcelaines de France, des montres, des tabatières, des étuis, des bagues, des médailles de l'histoire du Roi et autres bijoux, parmi lesquels se trouvaient parfois de riches tablettes. Le chev. de St-Priest allant représenter la France à Constantinople, en 1768, et bien d'autres, ne manquèrent pas de se conformer à cet usage.

Consultons le *Livre journal de Lazare-Duvaux,* marchand bijoutier de Mme de Pompadour et voyons les tablettes qu'il livrait à ses clients.

6 *août* 1750. M. Duflot : Une *tablette* de laque garnie d'or, dans un sac. 317 liv.

17 *mars* 1753. Mme de Pompadour : Une *tablette* en pierre rose, montée en or. 1,008 liv.

25 *mai* 1753. Mme de Pompadour : Une *tablette* de laque aventurine, sans charnière, à deux têtes de porte-crayon garnies d'or. 290 liv.

10 *décembre* 1754. Mme de P. Une *tablette,* de deux plaques d'agate d'Orient, montée à jour, en or émaillé, de 62 louis, 1,488 liv.

4 *novembre* 1755. Mme de P. Une *tablette* de laque, garnie d'or. 390 liv.

28 *décembre* 1756. Csse de Valentinois : Une *tablette* de deux plaques de Vincennes, peintes à figures, garnies d'or. Le prix est omis. (*Louis Courajod.*)

A l'occasion du mariage de Marie-Antoinette, le mémoire du bijoutier Drais constate : « Un *étui de tablettes* d'or, à contour, gravé d'or de couleur ; trophée rapporté, boutons de diamants une tablette dedans. 700 liv. » Un *souvenir* émaillé gris transparent, avec des cartels émaillés en camaïeu. 1,440 liv. (*Arch. Nat.* O[1]3029.)

En 1771, les tablettes de la comtesse de Provence faisaient partie d'un magnifique étui enrichi de 2,533 brillants et renfermant, en outre du souvenir, des couteaux, ciseaux, porte-crayons, etc., à l'usage de la comtesse. L'étui complet avait coûté 28,117 liv. (0[1]3031.)

Pendant longtemps, les tablettes ont constitué un cadeau très goûté. Le 21 décembre 1760, l'abbé de Voisenon écrivait à Favart : « Je recours à vous, mon très cher ami, pour me tirer d'un mauvais pas où la faiblesse de ma tête me laisserait embourbé ; Mme la duchesse de Choiseul veut donner des *tablettes* à Mme de Pompadour. Elle me demande deux couplets très courts afin qu'ils puissent être écrits sur la première page. Le titre sera SOUVENIR. Il ne faut pas que cela soit fade, et *songez* que c'est d'égale à égale. Le refrain pourrait être *Souvenez-vous-en:* Vous croyez bien que je vous en ferai l'honneur, la chose est très pressée ; ainsi je vous en conjure ne perdez pas un moment à me donner cette preuve d'amitié pour la joindre à tant d'autres que vous m'avez déjà données... » (*Mémoires de Favart,* Paris, Collin, 1808, t. III, 118.)

Vente Beurdeley, 1883. *Tablette* Louis XVI, en vernis Martin vert, étoilé d'or, monté en or ciselé, avec grisailles figurant des Baigneuses et des jeux d'enfants. 580 fr.

LES CARTES A JOUER.

C'est de l'Asie que nous viennent les cartes ; elles pénétrèrent en Europe, au commencement du XIIe siècle. Les plus anciennes cartes connues, sont celles que peignit Jacquemin Gringonneur pour amuser dans sa démence le Roi Charles VI. Le compte de l'argentier Poupart, daté de 1392, nous fournit ce renseignement : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et diverses couleurs, ornés de plusieurs devises, pour porter devant le seigneur Roy pour son esbattement, 56 sols parisis. »

Ces cartes, fort bien peintes, rehaussées d'or et d'argent, avaient dix-huit centimètres de hauteur, sur neuf de large. En voici les principaux sujets : Le *Fou,* l'*Ecuyer,* l'*Empereur,* le *Pape,* l'*Amour,* la *Fortune,* la *Tempérance,* la *Force,* la *Lune,* le *Soleil,* le *Char,* l'*Ermite,* la *Potence,* la *Mort,* la *Danse macabre,* la *Maison-Dieu,* le *Jugement dernier.*

Les cartes de Gringonneur rappellent l'ancien jeu de tarots; mais le véritable jeu de piquet de 32 cartes est d'invention française et date du règne de Charles VII. (Paul Lacroix, *le Moyen Age et la Renaissance.*)

Tant qu'il fallut recourir aux miniaturistes pour peindre les cartes, elle restèrent un objet de lûxe en raison de leur prix élevé. Un Visconti, duc de Milan, donna pour un seul jeu 1,500 pièces d'or à un artiste français.

La découverte de la gravure sur bois (1423) les mit à la portée de toutes les bourses et les rendit très populaires.

Jean Voley fut le plus célèbre cartier du XVI[e] siècle. Les cartiers de Rouen eurent une grande réputation; ils exportaient dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique. Après la révocation de l'édit de Nantes, les cartiers rouennais, la plupart protestants, ayant émigré, leur commerce en souffrit beaucoup. « Il resta ceux de Paris et ceux de Thiers, en Auvergne, célèbres depuis plus d'un siècle. »

Sous Louis XIV, Beaumont était cartier du Roi, et Mathias, cartier de Monsieur. Un autre maître cartier, à Paris, mettait pour devise sur l'enveloppe de ses cartes :

Jean Anglade je me nomme,
Et vous prie de jouer et n'offenser personne.

(Abraham du Pradel, *le Livre commode...,* annoté par Édouard Fournier.)

A la cour de Louis XIV, on jouait un jeu d'enfer. Le Roi donna le mauvais exemple, et lorsqu'il voulut faire cesser le scandale, il était trop tard, l'habitude était prise et se répandait au loin. Dans cette cour si haute et si superbe, on en vint à tricher comme dans les tripots. Quelques coupables pris en flagrant délit furent chassés de Versailles; malgré ces exemples, les friponneries de ce genre se renouvelèrent et l'on dut faire surveiller les tables.

M[me] de Montespan ne trichait pas, elle n'en avait pas besoin; mais son jeu n'était guère plus édifiant que sa conduite. « Le jeu de M[me] de Montespan, écrivait en 1679 le comte de Rebenac, est monté à un tel excès que les pertes de 100,000 écus sont communes. Le jour de Noël, elle perdit 700,000 écus ; elle joua sur trois cartes 150,000 pistoles et les gagna ; et à ce jeu-là on peut perdre ou gagner 80 ou 60 fois en un quart d'heure. » Une autre fois, dit Larousse, elle regagnait en une seule nuit cinq millions qu'elle avait perdus.

Les cartiers faisaient partie de la communauté des maîtres papetiers. Leur patron est saint Julien le Pauvre. Louis XIII ajouta quatre articles à leurs statuts; le premier, seul, nous intéresse; le voici : « 1° Que dorénavant tous les maîtres du métier seront tenus de mettre leurs noms et surnoms, enseignes et devises qu'ils auront optés, au valet de trèfle de chaque jeu de cartes, à peine de confiscation et de 60 livres tournois d'amende. »

Ballard, fournisseur des Menus-Plaisirs, livre en 1777, d'après son mémoire : « 315 billets pour Trianon, 9 liv. 10 et 1,650 cartes, *perte* et *gain*, pour le jeu de la Reine, 50 liv. » (Arch. Nat. O[1]3051.)

On a voulu voir dans les cartes, une image de la guerre. Le *cœur* symbolise la vaillance militaire; les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes, et le *trèfle* les fourrages. *L'as* est le nom d'une ancienne monnaie; il passe avant le Roi parce qu'il est le nerf de la guerre et de toutes les grandes entreprises et qu'un Roi sans argent est un Roi sans puissance. Les Rois placés à la tête de chaque quadrille sont *David*, *Alexandre*, *César* et *Charlemagne*.

En sous-ordre, les valets représentent de vaillants capitaines. Le *valet de pique* est Hogier le Danois, un des preux de Charlemagne, et le *valet de trèfle*, la fameux Lancelot du Lac, le héros du roman de ce nom. Le *valet de carreau* figure Hector, officier de Charles VII, qui devint capitaine de la grande garde de Louis XI; enfin le *valet de cœur* est l'intrépide Étienne de Vignolles, surnommé *La Hire* (la colère), ennemi acharné des Anglais sous Charles VII.

La dame de trèfle *Argine* (anagramme de *Regina*), personnifie Marie d'Anjou, femme de Charles VII; la dame de pique, *Pallas*, est la vertueuse Jeanne Darc; la dame de carreau, *Rachel*, Agnès Sorel, et la dame de cœur, *Judith*, Isabeau de Bavière, épouse du malheureux Charles VI.

Sous la Révolution, les Rois se transformèrent en *génies*, en *sages* ou en *philosophes;* les Reines devinrent des *libertés* ou des *vertus;* les valets, des *égalités*, et les as, des *lois*.

LES JETONS DE JEU ET LES BOITES A JEU.

Louis XIII et ses successeurs, jusqu'à Louis XVI lui-même, se servaient pour le jeu de jetons d'argent armoriés. A leur exemple, les princes et les grands seigneurs voulurent avoir des jetons à leurs armes et parfois à leur nom. « Sous Louis XV, ceux de l'ambassadeur de Venise, le chevalier de Canale, grand joueur, étaient de la forme et de la grandeur d'un petit écu, portant son nom et lui servaient à la fois de cartes de visites, qu'il laissait chez les



Boîte à jeu de reversis, en ivoire teint et gravé. XVIIIe s.
Collection A. M.-S.

suisses des grands hôtels. » (Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux,* t. II.)

A certaines époques, le Roi offrait des jetons dans des bourses brodées. Voici un « état de la distribution des jetons d'ar-

gent faite par le trésorier général des Menus-Plaisirs et affaires de la chambre du Roy, en 1741. »

Nous y touvons inscrits pour une bourse et cent jetons : Le Roi, le premier gentilhomme de la chambre (le duc de Rochechouart), — le secrétaire d'État, ayant le département de la maison du Roi, — le premier président et le procureur général de la chambre des comptes, — le rapporteur du compte de trésorier de l'argenterie, en exercice, — le premier commis du secrétaire d'État ayant le département de la maison du Roi, — l'intendant et le contrôleur général de l'argenterie.

Les bourses brodées sont de différents prix : celle de S. M. est de quarante livres. Celles du duc de Rochechouart et du secrétaire d'État valent chacune trente-cinq livres; les autres sont de



Boîte du même jeu que la précédente. XVIIIe s.
Collection A. M.-S.

douze livres. Quant aux jetons, ils sont tous cotés au prix uniforme de 172 livres 10 s. le cent. L'année suivante, nous constatons une semblable distribution de jetons et de bourses brodées, aux personnages remplissant les mêmes fonctions. (Arch. Nat. O[1]3277.) Nous devons ajouter que l'usage de ces petits jetons n'est pas indiqué sur les comptes.

Le brodeur du Roi était alors Balzac : c'est lui qui fournissait

chaque année, à la famille royale, des poignées brodées pour tenir les cierges, à la chandeleur, pendant la semaine sainte, « à la grande et à la petite fête de Dieu. » Chacune de ces poignées semées de fleurs de lis, coûtait dix livres; GUÉDON les factura plus tard à douze, puis à quinze livres. Un petit mémoire de Balzac, daté de 1765, nous donne une idée des bourses à jetons de ses augustes clients. Nous lisons : « Pour une bourse à jetons de velours vert brodée et parsemée de fleurs de lys, avec les écussons des armes de Mgr, brodés en or de Paris. 35 livres. (*Arch. Nat.* O¹3011.)

En 1770, année du mariage du Dauphin, petit-fils de Louis XV, avec Marie-Antoinette, nous remarquons une livraison de « 200 jetons d'argent pour Mgr le Dauphin », cotés à 965 livres (O¹3029). *Le Dix-huitième siècle,* de Paul Lacroix, nous donne le dessin d'un jeton d'argent de Marie-Antoinette, Dauphine; il est octogone et porte l'inscription : *Jettons de Madame la Dauphine.* 1770.

Durant tout le XVIIIe siècle, on fit des boîtes à jeu en laque et en ivoire gravé. La vanité ne manqua pas d'y mettre des armoiries, vraies ou supposées. Ces boîtes, disposées par quatre et de couleur différente, forment l'ancien jeu de reversis. Celles en ivoire, exécutées à Dieppe et à Paris, sont teintes en bleu, en rouge, en vert, en brun et offrent en dehors du blason, de gracieux dessins de paysages, d'oiseaux, de quadrupèdes, etc.

On jouait beaucoup autrefois. D'après les *Mémoires secrets,* les gros joueurs, pour faciliter leurs chaudes parties, se servaient de boîtes garnies de jetons à leur nom, avec des numéros représentant des louis.

« M. de La Vaupalière ayant prié sa femme de lui en faire arranger une de cette espèce, elle y a joint son portrait et ceux de ses enfants, avec ces mots : *Souvenez-vous de nous!* Mot peu efficace, car il n'en a pas moins perdu beaucoup. » (Bon Ch. Davillier, *le Cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps.*)

Dans le *Livre-Journal de Lazare-Duvaux, bijoutier ordinaire du Roi,* nous trouvons ces deux fournitures :

4 *février* 1753. Mme DE POMPADOUR : Garniture en or de huit boëtes de quadrilles, dont quatre d'ivoire et quatre de la Chine, 144 liv. La teinture des dites boëtes et une boëte de noyer, garnie de chamois, pour renfermer les boëtes d'ivoire. 8 liv.

25 *mai* 1753. Mme DE POMPADOUR. Avoir fait démonter huit boëtes de quadrilles d'ivoire, les avoir teintes et les fiches, fait accommoder les boëtes et doubler l'étoffe. 12 liv.

M. Léopold Double, dont la merveilleuse collection vient d'être livrée aux enchères publiques, possédait un quadrille de jeu de reversis en ivoire teint et gravé : « Les devises auraient été composées, dit-on, par Louis XV, pour une de ses maîtresses, Mlle de Romans, qui, en dépit du jeu de reversis et de ses devises, n'a pas eu la chance de la marquise de Pompadour et de la comtesse Du Barry. » (P.-L. Jacob, bibliophile, *Catalogue des objets d'art composant la collection Double,* Paris, 1881. *Notice,* page XXXIV.) Les quatre boîtes, de nuances diverses, gravées de fleurs, d'ornements et de figures, dans un écrin de velours vert. 1,010 fr. (N° 267 du *Catalogue.*)

Mme Du Barry, qui avait toutes les faiblesses, aimait aussi à jouer aux cartes. Pour son délicieux pavillon de Luciennes, elle s'était fait faire une boîte de jeux dont ses *Mémoires* nous ont conservé la description : « Cette boîte était en acajou, doublée en tabis bleu, galonné en or; elle renfermait quatre boîtes à quadrilles en ivoire, le trèfle, le pique, le cœur et le carreau en or incrustés sur chacune desdites boîtes, et entourés d'un cartouche avec nœuds de rubans, le tout en or et aussi incrusté ; les quatre-vingts fiches et les quatre-vingts contrats distingués par le trèfle, le pique, le cœur et le carreau, aussi en or et incrustés. » (Ed. de Beaumont, *Deux mobiliers d'autrefois,* GAZETTE DES BEAUX-ARTS, 1er février 1872.)

Dans les *Comptes des Menus-Plaisirs* du Roi Louis XV, nous relevons les noms de plusieurs tabletiers. En 1754, POIRIER, rue Saint-Honoré, touche 444 liv. pour des dés, jeux de dames, fiches, jetons, cornets, etc. Une tablette de tric-trac, garnie de bronze doré au mat et en marqueterie de bois des Indes, à fleurs ombrées, s'élève à 240 liv. (*Archiv. Nat.* O¹2995.)

DUVIEUX, tabletier du Roi, présente en 1759 un mémoire de 1,506 livres.

DUPERRON, qualifié ébéniste, reçoit 120 liv. pour « deux boëtes de marqueterie, garnies chacune de cinq boëtes d'ivoire avec leurs charnières dorées d'or moulu, avec leurs fiches et contrats aussi d'ivoire de différentes couleurs, assorties aux couleurs des boëtes. » O¹3004).

VAUGEOIS, *au Singe Vert,* fournit pour le Cte de Provence et le Cte d'Artois, en 1771, un jeu d'ombre à six boëtes d'ivoire de 72 liv., un jeu de quadrille d'ivoire de48 liv., un jeu d'ombre de 30 liv. etc. (*Arch. Nat.* O¹3033.) Nous retrouvons Vaugeois à diverses époques et notamment en 1787. Sa facture de 739 livres, comprend : 10 boîtes à six paniers de quarante fiches et dix contrats. 90 liv. — 500 jetons de nacre de perle. 125 liv.

— 6 boîtes à 6 paniers, pour le jeu de quinze. 144 liv. — Deux grandes boîtes rondes, pour jeter les cartes, etc. (*Arch. Nat.* O[1]3078.)

Une boîte à jeu de reversis en ivoire teint et gravé, faisant partie de notre collection, est signée sous le couvercle, au bas d'un bouquet de fleurs : MARIANAT LE JEUNE, A PARIS. FECIT.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II. — ARTS INDUSTRIELS.

CHAPITRE III. — BEAUX-ARTS.

CHAPITRE IV. — COSTUME.

CHAPITRE V. — FANTAISIES DIVERSES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DES COLLECTIONNEURS

CITÉS DANS LE COURS DE L'OUVRAGE

*

LISTE

DES

AMBASSADEURS ET PERSONNAGES DIVERS

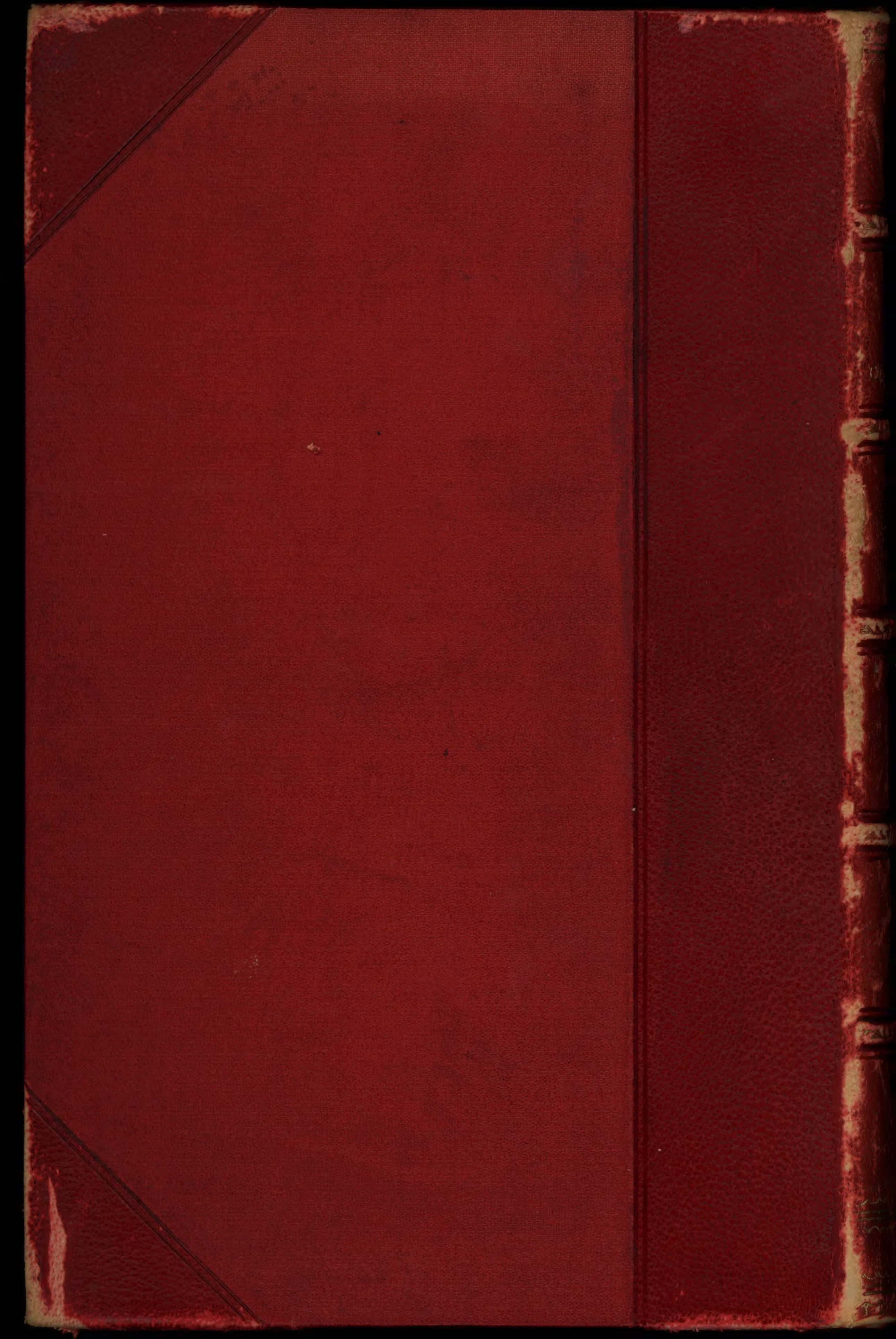
AYANT REÇU DES PRÉSENTS DU ROI, DEPUIS 1662
JUSQU'EN 1782

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES








MAZE-SENCIER.
LE LIVRE
DES
COLLECTIONNEURS